Guillaume Apollinaire : Oeuvres majeures

Apollinaire, Guillaume

VISIT...

LANZAROTE Caliente.COM

Guillaume APOLLINAIRE

Œuvres majeures

Arvensa Editions

ARVENSA ÉDITIONS

Plate-forme de référence des éditions numériques des oeuvres classiques en langue française

Retrouvez toutes nos publications, actualités et offres privilégiées sur notre site Internet

www.arvensa.com

©Tous droits réservés Arvensa® Éditions

ISBN Epub : 9782368419991

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'objectif des Éditions Arvensa est de vous faire connaître les œuvres des plus grands auteurs de la littérature classique en langue française à un prix abordable tout en vous fournissant la meilleure expérience de lecture sur votre liseuse. Nos titres sont ainsi relus, corrigés et mis en forme spécifiquement.
Cependant, si malgré tout le soin que nous avons apporté à cette édition, vous notiez quelques erreurs, nous vous serions très reconnaissants de nous les signaler en écrivant à notre Service Qualité :

servicequalite@arvensa.com

Pour toutes autres demandes, contactez :

editions@arvensa.com

Nos publications sont régulièrement enrichies et mises à jour. Si vous souhaitez en être informé et bénéficier rapidement et gratuitement d'une version toujours actualisée de cette édition, nous vous invitons à vous inscrire sur le site :

www.arvensa.com

Nous remercions aussi tous nos lecteurs qui manifestent leur enthousiasme en l'exprimant à travers leurs commentaires.

Nous vous souhaitons une bonne lecture.

Arvensa Éditions

LISTE DES ŒUVRES

ARVENSA ÉDITIONS
NOTE DE L'ÉDITEUR

ŒUVRES POÉTIQUES

LE BESTIAIRE OU CORTÈGE D'ORPHÉE (1911)
ALCOOLS (1911)
CALLIGRAMMES : POÈMES DE LA PAIX ET DE LA GUERRE (1913-1916)

ŒUVRES EN PROSE ET FICTION

L'HÉRÉSIARQUE & CIE (1910)
LA FIN DE BABYLONE (1914)
LES TROIS DON JUAN (1915)

ROMANS ÉROTIQUES

LES ONZE MILLE VERGES ou les Amours d'un Hospodar (1907)
LES EXPLOITS D'UN JEUNE DON JUAN (1911)

THÉÂTRE

LES MAMELLES DE TIRESIAS (1917)
COULEUR DU TEMPS (1920)

ESSAIS ET ARTICLES

L'ESPRIT NOUVEAU ET LES POÈTES (1917)

ŒUVRES POÉTIQUES

LE BESTIAIRE OU CORTÈGE D'ORPHÉE (1911)

Gravures sur bois de Raoul Dufy

Retour à la liste des oeuvres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

Orphée
La tortue
Le cheval
La chèvre du Thibet
Le serpent
Le chat
Le lion
Le lièvre
Le lapin
Le dromadaire
La souris
L'éléphant
Orphée
La chenille
La mouche
La puce
La sauterelle
Orphée
Le dauphin
Le poulpe
La méduse
L'écrevisse
La carpe
Orphée
Les sirènes
La colombe
Le paon
Le hibou
Ibis
Le bœuf

Bestiaire. Supplément :
Le condor
Le morpion

À Élémir Bourges

Orphée

Admirez le pouvoir insigne
Et la noblesse de la ligne :
Elle est la voix que la lumière fit entendre
Et dont parle Hermès Trismégiste en son Pimandre.

La tortue

Du Thrace magique, ô délire !
Mes doigts sûrs font sonner la lyre.
Les animaux passent aux sons
De ma tortue, de mes chansons.

Le cheval

Mes durs rêves formels sauront te chevaucher,
Mon destin au char d'or sera ton beau cocher
Qui pour rênes tiendra tendus à frénésie,
Mes vers, les parangons de toute poésie.

La chèvre du Thibet

Les poils de cette chèvre et même
Ceux d’or pour qui prit tant de peine
Jason, ne valent rien au prix
Des cheveux dont je suis épris.

Le serpent

Tu t'acharnes sur la beauté.
Et quelles femmes ont été
Victimes de ta cruauté !
Ève, Euridice, Cléopâtre ;
J'en connais encor trois ou quatre.

Le chat

Je souhaite dans ma maison :
Une femme ayant sa raison,
Un chat passant parmi les livres,
Des amis en toute saison
Sans lesquels je ne peux pas vivre.

Le lion

Ô lion, malheureuse image
Des rois chus lamentablement,
Tu ne nais maintenant qu’en cage
À Hambourg, chez les Allemands.

Le lièvre

Ne soit pas lascif et peureux
Comme le lièvre et l'amoureux.
Mais que toujours ton cerveau soit
La hase pleine qui conçoit.

Le lapin

Je connais un autre connin
Que tout vivant je voudrais prendre.
Sa garenne est parmi le thym
Des vallons du pays de Tendre.

Le dromadaire

Avec ses quatre dromadaires
Don Pedro d'Alfaroubeira
Courut le monde et l'admira.
Il fit ce que je voudrais faire
Si j'avais quatre dromadaires.

La souris

Belles journées, souris du temps,
Vous rongez peu à peu ma vie.
Dieu ! Je vais avoir vingt-huit ans,
Et mal vécus, à mon envie.

L’éléphant

Comme un éléphant son ivoire,
J’ai en bouche un bien précieux.
Pourpre mort !.. J’achète ma gloire
Au prix des mots mélodieux.

Orphée

Regardez cette troupe infecte
Aux mille pattes, au cent yeux :
Rotifères, cirons, insectes
Et microbes plus merveilleux
Que les sept merveilles du monde
Et le palais de Rosemonde !

La chenille

Le travail mène à la richesse.
Pauvres poètes, travaillons !
La chenille en peinant sans cesse
Devient le riche papillon.

La mouche

Nos mouches savent des chansons
Que leur apprirent en Norvège
Les mouches ganiques qui sont
Les divinités de la neige.

La puce

Puces, amis, amantes même,
Qu’ils sont cruels ceux qui nous aiment !
Tout notre sang coule pour eux.
Les bien-aimés sont malheureux.

La sauterelle

Voici la fine sauterelle,
La nourriture de saint Jean.
Puissent mes vers être comme elle,
Le régal des meilleures gens.

Orphée

Que ton cœur soit l'appât et le ciel, la piscine !
Car, pécheur, quel poisson d'eau douce ou bien marine
Égale-t-il, et par la forme et la saveur,
Ce beau poisson divin qu'est JÉSUS, Mon Sauveur ?

Le dauphin

Dauphins, vous jouez dans la mer,
Mais le flot est toujours amer.
Parfois, ma joie éclate-t-elle ?
La vie est encore cruelle.

Le poulpe

Jetant son encre vers les cieux,
Suçant le sang de ce qu'il aime
Et le trouvant délicieux,
Ce monstre inhumain, c'est moi-même.

La méduse

Méduses, malheureuses têtes
Aux chevelures violettes
Vous vous plaisez dans les tempêtes,
Et je m'y plais comme vous faites.

L’écrevisse

Incertitude, ô mes délices
Vous et moi nous nous en allons
Comme s’en vont les écrevisses,
À reculons, à reculons.

La carpe

Dans vos viviers, dans vos étangs,
Carpes, que vous vivez longtemps !
Est-ce que la mort vous oublie,
Poissons de la mélancolie.

Orphée

La femelle de l'alcyon,
L'Amour, les volantes Sirènes,
Savent de mortelles chansons
Dangereuses et inhumaines.
N'oyez pas ces oiseaux maudits,
Mais les Anges du paradis.

Les sirènes

Saché-je d'où provient, Sirènes, votre ennui
Quand vous vous lamentez, au large, dans la nuit ?
Mer, je suis comme toi, plein de voix machinées
Et mes vaisseaux chantants se nomment les années.

La colombe

Colombe, l’amour et l’esprit
Qui engendrâtes Jésus-Christ,
Comme vous j’aime une Marie.
Qu’avec elle je me marie.

Le paon

En faisant la roue, cet oiseau,
Dont le pennage traîne à terre,
Apparaît encore plus beau,
Mais se découvre le derrière.

Le hibou

Mon pauvre cœur est un hibou
Qu’on cloue, qu’on décloue, qu’on recloue.
De sang, d’ardeur, il est à bout.
Tous ceux qui m’aiment, je les loue.

Ibis

Oui, j'irai dans l'ombre terreuse
Ô mort certaine, ainsi soit-il !
Latin mortel, parole affreuse,
Ibis, oiseau des bords du Nil.

Le bœuf

Ce chérubin dit la louange
Du paradis, où, près des anges,
Nous revivrons, mes chers amis,
Quand le bon Dieu l'aura permis.

Bestiaire. Supplément

Les deux poèmes refusés

Le condor

Cet oiseau s'appelle condor.
Et que les filles ne l'ont-elles !
Savez-vous quoi ? Il n'est pas d'or,
L'anneau merveilleux d'Hans Carvel.

Le morpion

Imitons la ténacité
De cet insecte qu'on méprise.
Dames, Messieurs, qui vous grattez,
Il ne lâchera jamais prise.

FIN du BESTIAIRE OU CORTÈGE D'ORPHÉE

Retour à la liste des oeuvres

ALCOOLS
(1911)

Retour à la liste des oeuvres
Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

Présentation
Zone
Le pont Mirabeau
La chanson du mal aimé
    Aubade chantée à Laetare l'an passé
    Réponse des cosaques zaporogues au Sultan de Constantinople
    Les sept épées
Les colchiques
Palais
Chantre
Crépuscule
Annie
La maison des morts
Clotilde
Cortège
Marizibill
Le voyageur
Marie
La blanche neige
Poème lu au mariage d'André Salmon
L'adieu
Salomé
La porte
Merlin et la vieille femme
Saltimbanques
Le larron
Le vent nocturne
Lul de Faltenin
La tzigane
L'ermite
Automne
L'émigrant de Landor Road
Rosemonde
Le brasier
Rhénanes
    Nuit rhénane
    Mai

- La synagogue
- Les cloches
- La Loreley
- Schinderhannes
- Rhénane d'automne
- Les sapins
- Les femmes

Signe
Un soir
La dame
Les fiançailles
- Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris
- Je n'ai plus même pitié de moi
- J'ai eu le courage de regarder en arrière
- Pardonnez-moi mon ignorance
- J'observe le repos du dimanche
- A la fin les mensonges ne me font plus peur
- Au tournant d'une rue je vis des matelots
- Templiers flamboyants je brûle parmi vous

Clair de lune
1909
À la Santé
- I
- II
- III
- IV
- V
- VI

Automne malade
Hôtels
Cors de chasse
Vendémiaire

Présentation

Ce recueil, qu'Apollinaire mit 15 ans à élaborer, annonce la quête de modernité, de jeu avec la tradition, de renouvellement formel de la poésie de l'auteur. *Alcools* est un recueil pluriel, polyphonique, qui explore de nombreux aspects de la poésie, allant de l'élégie au vers libre, mélangeant le quotidien aux paysages rhénans dans une poésie qui se veut expérimentale, alliant une quasi-perfection formelle et une grande beauté (Mai) à un hermétisme, un art du choc, de l'électrochoc, qui valut à Apollinaire d'être qualifié de mystificateur. *Alcools* montre le poète déchiré par ses ruptures amoureuses (avec Annie Playden, avec Marie Laurencin), ruptures qui résonnent au travers de poèmes tels que *Mai*, *Les Colchiques* et, surtout, La *Chanson du Mal Aimé*.
C'est après avoir assisté à une lecture par Blaise Cendrars de sa future publication, *La Prose du transsibérien et de la petite Jehanne de France*, qu'Apollinaire aurait décidé de transformer à son tour son futur recueil. Il y plaça *Zone* en ouverture, ce qui lui donna valeur de manifeste, et supprima toute trace de ponctuation, s'inspirant de l'innovation de Cendrars. *Alcools* ayant été publié avant la Prose du *Transsibérien*, on attribue souvent à tort la primeur de la suppression de la ponctuation à Apollinaire. Selon lui, en poésie, le rythme du vers et de la respiration suffisent. Au-delà de cette considération, cette suppression lui permit de faire naître des images inédites en rapprochant certains termes comme par accident. On pense par exemple au vers de *Zone* : « Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des enfants » où, dans une première lecture, à cause de l'utilisation transitive du verbe « croire », l'absence de ponctuation conduit à lire le verbe « prier » comme étant lui aussi transitif, « les femmes » apparaissant alors comme complément d'objet direct du verbe. Ce procédé crée également des ambiguïtés de sens, enrichissant les lectures possibles.

Zone

[1]

À la fin tu es las de ce monde ancien

Bergère ô tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

Tu en as assez de vivre dans l'antiquité grecque et romaine

Ici même les automobiles ont l'air d'être anciennes
La religion seule est restée toute neuve la religion
Est restée simple comme les hangars de Port-Aviation

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X
Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin
Tu lis les prospectus les catalogues les affiches qui chantent tout haut
Voilà la poésie ce matin et pour la prose il y a les journaux
Il y a les livraisons à 25 centimes pleines d'aventures policières
Portraits des grands hommes et mille titres divers

J'ai vu ce matin une jolie rue dont j'ai oublié le nom
Neuve et propre du soleil elle était le clairon
Les directeurs les ouvriers et les belles sténo-dactylographes

Du lundi matin au samedi soir quatre fois par jour y passent
Le matin par trois fois la sirène y gémit
Une cloche rageuse y aboie vers midi
Les inscriptions des enseignes et des murailles
Les plaques les avis à la façon des perroquets criaillent
J'aime la grâce de cette rue industrielle
Située à Paris entre la rue Aumont-Thiéville et l'avenue desTernes

Voilà la jeune rue et tu n'es encore qu'un petit enfant
Ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc
Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize
Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église
Il est neuf heures le gaz est baissé tout bleu vous sortez du dortoir en cachette
Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège
Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ
C'est le beau lys que tous nous cultivons
C'est la torche aux cheveux roux que n'éteint pas le vent
C'est le fils pâle et vermeil de la douloureuse mère
C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières
C'est la double potence de l'honneur et de l'éternité
C'est l'étoile à six branches
C'est Dieu qui meurt le vendredi et ressuscite le dimanche

C'est le Christ qui monte au ciel mieux que les aviateurs
Il détient le record du monde pour la hauteur

Pupille Christ de l'oeil
Vingtième pupille des siècles il sait y faire
Et changé en oiseau ce siècle comme Jésus monte dans l'air
Les diables dans les abîmes lèvent la tête pour le regarder
Ils disent qu'il imite Simon Mage en Judée
Ils crient s'il sait voler qu'on l'appelle voleur
Les anges voltigent autour du joli voltigeur
Icare Enoch Elie Apollonius de Thyane
Flottent autour du premier aéroplane
Ils s'écartent parfois pour laisser passer ceux que transporte la Sainte-Eucharistie
Ces prêtres qui montent éternellement élevant l'hostie
L'avion se pose enfin sans refermer les ailes
Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles
À tire-d'aile viennent les corbeaux les faucons les hiboux
D'Afrique arrivent les ibis les flamants les marabouts

L'oiseau Roc célébré par les conteurs et les poètes
Plane tenant dans les serres le crâne d'Adam la première tête
L'aigle fond de l'horizon en poussant un grand cri
Et d'Amérique vient le petit colibri
De Chine sont venus les pihis longs et souples
Qui n'ont qu'une seule aile et qui volent par couples
Puis voici la colombe esprit immaculé
Qu'escortent l'oiseau-lyre et le paon ocellé
Le phénix ce bûcher qui soi-même s'engendre
Un instant voile tout de son ardente cendre
Les sirènes laissant les périlleux détroits
Arrivent en chantant bellement toutes trois
Et tous aigle phénix et pihis de la Chine
Fraternisent avec la volante machine

Maintenant tu marches dans Paris tout seul parmi la foule
Des troupeaux d'autobus mugissants près de toi roulent
L'angoisse de l'amour te serre le gosier
Comme si tu ne devais jamais plus être aimé
Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère
Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière
Tu te moques de toi et comme le feu de l'Enfer ton rire pétille
Les étincelles de ton rire dorent le fond de ta vie
C'est un tableau pendu dans un sombre musée
Et quelquefois tu vas le regarder de près

Aujourd'hui tu marches dans Paris les femmes sont ensanglantées
C'était et je voudrais ne pas m'en souvenir c'était au déclin de la beauté

Entourée de flammes ferventes Notre-Dame m'a regardé à Chartres
Le sang de votre Sacré-Coeur m'a inondé à Montmartre
Je suis malade d'ouïr les paroles bienheureuses
L'amour dont je souffre est une maladie honteuse
Et l'image qui te possède te fait survivre dans l'insomnie et dans l'angoisse
C'est toujours près de toi cette image qui passe

Maintenant tu es au bord de la Méditerranée
Sous les citronniers qui sont en fleur toute l'année
Avec tes amis tu te promènes en barque
L'un est Nissard il y a un Mentonasque et deux Turbiasques
Nous regardons avec effroi les poulpes des profondeurs
Et parmi les algues nagent les poissons images du Sauveur

Tu es dans le jardin d'une auberge aux environs de Prague
Tu te sens tout heureux une rose est sur la table
Et tu observes au lieu d'écrire ton conte en prose
La cétoine qui dort dans le coeur de la rose

Épouvanté tu te vois dessiné dans les agates de Saint-Vit
Tu étais triste à mourir le jour où tu t'y vis
Tu ressembles au Lazare affolé par le jour
Les aiguilles de l'horloge du quartier juif vont à rebours
Et tu recules aussi dans ta vie lentement
En montant au Hradchin et le soir en écoutant
Dans les tavernes chanter des chansons tchèques

Te voici à Marseille au milieu des pastèques

Te voici à Coblence à l'hôtel du Géant

Te voici à Rome assis sous un néflier du Japon

Te voici à Amsterdam avec une jeune fille que tu trouves belle et qui est laide
Elle doit se marier avec un étudiant de Leyde
On y loue des chambres en latin Cubicula locanda

Je m'en souviens j'y ai passé trois jours et autant à Gouda

Tu es à Paris chez le juge d'instruction
Comme un criminel on te met en état d'arrestation

Tu as fait de douloureux et de joyeux voyages
Avant de t'apercevoir du mensonge et de l'âge
Tu as souffert de l'amour à vingt et à trente ans
J'ai vécu comme un fou et j'ai perdu mon temps

Tu n'oses plus regarder tes mains et à tous moments je voudrais sangloter
Sur toi sur celle que j'aime sur tout ce qui t'a épouvanté
Tu regardes les yeux pleins de larmes ces pauvres émigrants
Ils croient en Dieu ils prient les femmes allaitent des enfants
Ils emplissent de leur odeur le hall de la gare Saint-Lazare
Ils ont foi dans leur étoile comme les rois-mages
Ils espèrent gagner de l'argent dans l'Argentine
Et revenir dans leur pays après avoir fait fortune

Une famille transporte un édredon rouge comme vous transportez votre coeur
Cet édredon et nos rêves sont aussi irréels
Quelques-uns de ces émigrants restent ici et se logent
Rue des Rosiers ou rue des Écouffes dans des bouges
Je les ai vus souvent le soir ils prennent l'air dans la rue
Et se déplacent rarement comme les pièces aux échecs
Il y a surtout des Juifs leurs femmes portent perruque
Elles restent assises exsangues au fond des boutiques

Tu es debout devant le zinc d'un bar crapuleux
Tu prends un café à deux sous parmi les malheureux

Tu es la nuit dans un grand restaurant

Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucis cependant
Toutes même la plus laide a fait souffrir son amant

Elle est la fille d'un sergent de ville de Jersey

Ses mains que je n'avais pas vues sont dures et gercées

J'ai une pitié immense pour les coutures de son ventre

J'humilie maintenant à une pauvre fille au rire horrible ma bouche

Tu es seul le matin va venir
Les laitiers font tinter leurs bidons dans les rues

La nuit s'éloigne ainsi qu'une belle Métive
C'est Ferdine la fausse ou Léa l'attentive

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie
Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

Tu marches vers Auteuil tu veux aller chez toi à pied
Dormir parmi tes fétiches d'Océanie et de Guinée
Ils sont des Christ d'une autre forme et d'une autre croyance
Ce sont les Christ inférieurs des obscures espérances

Adieu Adieu

Soleil cou coupé

Le pont Mirabeau

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine.

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

Les mains dans les mains restons face à face
Tandis que sous
Le pont de nos bras passe
Des éternels regards l'onde si lasse

Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure

L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente

Vienne la nuit sonne l'heure

Les jours s'en vont je demeure

Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le pont Mirabeau coule la Seine

La chanson du mal aimé

A Paul Léautaud[2]

Et je chantais cette romance
En 1903 sans savoir
Que mon amour à la semblance
Du beau Phénix s'il meurt un soir
Le matin voit sa renaissance.

Un soir de demi-brume à Londres
Un voyou qui ressemblait à
Mon amour vint à ma rencontre
Et le regard qu'il me jeta
Me fit baisser les yeux de honte

Je suivis ce mauvais garçon
Qui sifflotait mains dans les poches
Nous semblions entre les maisons
Onde ouverte de la Mer Rouge
Lui les Hébreux moi Pharaon

Que tombent ces vagues de briques
Si tu ne fus pas bien aimée
Je suis le souverain d'Égypte

Sa soeur-épouse son armée
Si tu n'es pas l'amour unique

Au tournant d'une rue brûlant
De tous les feux de ses façades
Plaies du brouillard sanguinolent
Où se lamentaient les façades
Une femme lui ressemblant

C'était son regard d'inhumaine
La cicatrice à son cou nu
Sortit saoule d'une taverne
Au moment où je reconnus
La fausseté de l'amour même

Lorsqu'il fut de retour enfin
Dans sa patrie le sage Ulysse
Son vieux chien de lui se souvint
Près d'un tapis de haute lisse
Sa femme attendait qu'il revînt

L'époux royal de Sacontale
Las de vaincre se réjouit
Quand il la retrouva plus pâle
D'attente et d'amour yeux pâlis
Caressant sa gazelle mâle

J'ai pensé à ces rois heureux
Lorsque le faux amour et celle
Dont je suis encore amoureux
Heurtant leurs ombres infidèles
Me rendirent si malheureux

Regrets sur quoi l'enfer se fonde
Qu'un ciel d'oubli s'ouvre à mes voeux
Pour son baiser les rois du monde
Seraient morts les pauvres fameux
Pour elle eussent vendu leur ombre

J'ai hiverné dans mon passé
Revienne le soleil de Pâques
Pour chauffer un coeur plus glacé
Que les quarante de Sébaste
Moins que ma vie martyrisés

Mon beau navire ô ma mémoire
Avons-nous assez navigué
Dans une onde mauvaise à boire
Avons-nous assez divagué
De la belle aube au triste soir

Adieu faux amour confondu
Avec la femme qui s'éloigne
Avec celle que j'ai perdue
L'année dernière en Allemagne
Et que je ne reverrai plus

Voie lactée ô soeur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Je me souviens d'une autre année
C'était l'aube d'un jour d'avril
J'ai chanté ma joie bien-aimée
Chanté l'amour à voix virile
Au moment d'amour de l'année

Aubade chantée à Laetare l'an passé

C'est le printemps viens-t'en Pâquette
Te promener au bois joli
Les poules dans la cour caquètent
L'aube au ciel fait de roses plis
L'amour chemine à ta conquête

Mars et Vénus sont revenus
Ils s'embrassent à bouches folles
Devant des sites ingénus
Où sous les roses qui feuillolent
De beaux dieux roses dansent nus

Viens ma tendresse est la régente
De la floraison qui paraît
La nature est belle et touchante
Pan sifflote dans la forêt
Les grenouilles humides chantent

Beaucoup de ces dieux ont péri
C'est sur eux que pleurent les saules
Le grand Pan l'amour Jésus-Christ
Sont bien morts et les chats miaulent
Dans la cour je pleure à Paris

Moi qui sais des lais pour les reines
Les complaintes de mes années
Des hymnes d'esclave aux murènes
La romance du mal aimé
Et des chansons pour les sirènes

L'amour est mort j'en suis tremblant
J'adore de belles idoles
Les souvenirs lui ressemblant
Comme la femme de Mausole
Je reste fidèle et dolent

Je suis fidèle comme un dogue
Au maître le lierre au tronc
Et les Cosaques Zaporogues
Ivrognes pieux et larrons
Aux steppes et au décalogue

Portez comme un joug le Croissant
Qu'interrogent les astrologues
Je suis le Sultan tout-puissant
O mes Cosaques Zaporogues
Votre Seigneur éblouissant

Devenez mes sujets fidèles
Leur avait écrit le Sultan
Ils rirent à cette nouvelle
Et répondirent à l'instant
A la lueur d'une chandelle

Réponse des cosaques zaporogues au Sultan de Constantinople

Plus criminel que Barrabas
Cornu comme les mauvais anges
Quel Belzébuth es-tu là-bas

Nourri d'immondice et de fange
Nous n'irons pas à tes sabbats

Poisson pourri de Salonique
Long collier des sommeils affreux
D'yeux arrachés à coup de pique
Ta mère fit un pet foireux
Et tu naquis de sa colique

Bourreau de Podolie Amant
Des plaies des ulcères des croûtes
Groin de cochon cul de jument
Tes richesses garde-les toutes
Pour payer tes médicaments

Voie lactée ô soeur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Regret des yeux de la putain
Et belle comme une panthère
Amour vos baisers florentins
Avaient une saveur amère
Qui a rebuté nos destins

Ses regards laissaient une traîne
D'étoiles dans les soirs tremblants
Dans ses yeux nageaient les sirènes
Et nos baisers mordus sanglants
Faisaient pleurer nos fées marraines

Mais en vérité je l'attends
Avec mon coeur avec mon âme
Et sur le pont des Reviens-t'en
Si jamais reviens cette femme
Je lui dirai Je suis content

Mon coeur et ma tête se vident
Tout le ciel s'écoule par eux
O mes tonneaux des Danaïdes
Comment faire pour être heureux
Comme un petit enfant candide

Je ne veux jamais l'oublier
Ma colombe ma blanche rade
O marguerite exfoliée
Mon île au loin ma Désirade
Ma rose mon giroflier

Les satyres et les pyraustes
Les égypans les feux follets
Et les destins damnés ou faustes
La corde au cou comme à Calais
Sur ma douleur quel holocauste

Douleur qui doubles les destins
La licorne et le capricorne
Mon âme et mon corps incertains
Te fuient ô bûcher divin qu'ornent
Des astres des fleurs du matin

Malheur dieu pâle aux yeux d'ivoire
Tes prêtres fous t'ont-ils paré
Tes victimes en robe noire
Ont-elles vainement pleuré
Malheur dieu qu'il ne faut pas croire

Et toi qui me suis en rampant
Dieu de mes dieux morts en automne
Tu mesures combien d'empans
J'ai droit que la terre me donne
O mon ombre ô mon vieux serpent

Au soleil parce que tu l'aimes
Je t'ai menée souviens-t'en bien
Ténébreuse épouse que j'aime
Tu es à moi en n'étant rien
O mon ombre en deuil de moi-même

L'hiver est mort tout enneigé
On a brûlé les ruches blanches
Dans les jardins et les vergers
Les oiseaux chantent sur les branches
Le printemps clair l'Avril léger

Mort d'immortels argyraspides

La neige aux boucliers d'argent
Fuit les dendrophores livides
Du printemps cher aux pauvres gens
Qui resourient les yeux humides

Et moi j'ai le coeur aussi gros
Qu'un cul de dame damascène
O mon amour je t'aimais trop
Et maintenant j'ai trop de peine
Les sept épées hors du fourreau

Sept épées de mélancolie
Sans morfil ô claires douleurs
Sont dans mon coeur et la folie
Veut raisonner pour mon malheur
Comment voulez-vous que j'oublie

Les sept épées

La première est toute d'argent
Et son nom tremblant c'est Pâline
Sa lame un ciel d'hiver neigeant
Son destin sanglant gibeline
Vulcain mourut en la forgeant

La seconde nommée Noubosse
Est un bel arc-en-ciel joyeux
Les dieux s'en servent à leurs noces
Elle a tué trente Bé-Rieux
Et fut douée par Carabosse

La troisième bleu féminin
N'en est pas moins un chibriape
Appelé Lul de Faltenin
Et que porte sur une nappe
L'Hermès Ernest devenu nain

La quatrième Malourène
Est un fleuve vert et doré
C'est le soir quand les riveraines
Y baignent leurs corps adorés
Et des chants de rameurs s'y trainent

La cinquième Sainte-Fabeau

C'est la plus belle des quenouilles
C'est un cyprès sur un tombeau
Où les quatre vents s'agenouillent
Et chaque nuit c'est un flambeau

La Sixième métal de gloire
C'est l'ami aux si douces mains
Dont chaque matin nous sépare
Adieu voilà votre chemin
Les coqs s'épuisaient en fanfares

Et la septième s'exténue
Une femme une rose morte
Merci que le dernier venu
Sur mon amour ferme la porte
Je ne vous ai jamais connue

Voie lactée ô soeur lumineuse
Des blancs ruisseaux de Chanaan
Et des corps blancs des amoureuses
Nageurs morts suivrons-nous d'ahan
Ton cours vers d'autres nébuleuses

Les démons du hasard selon
Le chant du firmament nous mènent
A sons perdus leurs violons
Font danser notre race humaine
Sur la descente à reculons

Destins destins impénétrables
Rois secoués par la folie
Et ces grelottantes étoiles
De fausses femmes dans vos lits
Aux déserts que l'histoire accable

Luitpold le vieux prince régent
Tuteur de deux royautés folles
Sanglote-t-il en y songeant
Quand vacillent les lucioles
Mouches dorées de la Saint-Jean

Près d'un château sans châtelaine
La barque aux barcarols chantants
Sur un lac blanc et sous l'haleine

Des vents qui tremblent au printemps
Voguait cygne mourant sirène

Un jour le roi dans l'eau d'argent
Se noya puis la bouche ouverte
Il s'en revint en surnageant
Sur la rive dormir inerte
Face tournée au ciel changeant

Juin ton soleil ardente lyre
Brûle mes doigts endoloris
Triste et mélodieux délire
J'erre à travers mon beau Paris
Sans avoir le coeur d'y mourir

Les dimanches s'y éternisent
Et les orgues de Barbarie
Y sanglotent dans les cours grises
Les fleurs aux balcons de Paris
Penchent comme la tour de Pise

Soirs de Paris ivres du gin
Flambant de l'électricité
Les tramways feux verts sur l'échine
Musiquent au long des portées
De rails leur folie de machines

Les cafés gonflés de fumée
Crient tout l'amour de leurs tziganes
De tous leurs siphons enrhumés
De leurs garçons vêtus d'un pagne
Vers toi toi que j'ai tant aimée

Moi qui sais des lais pour les reines
Les complaintes de mes années
Des hymnes d'esclave aux murènes
La romance du mal aimé
Et des chansons pour les sirènes

Les colchiques

Le pré est vénéneux mais joli en automne
Les vaches y paissant
Lentement s'empoisonnent
Le colchique couleur de cerne et de lilas
Y fleurit tes yeux sont comme cette fleur-la
Violatres comme leur cerne et comme cet automne
Et ma vie pour tes yeux lentement s'empoisonne

Les enfants de l'école viennent avec fracas
Vêtus de hoquetons et jouant de l'harmonica
Ils cueillent les colchiques qui sont comme des mères
Filles de leurs filles et sont couleur de tes paupières
Qui battent comme les fleurs battent au vent dément

Le gardien du troupeau chante tout doucement
Tandis que lentes et meuglant les vaches abandonnent
Pour toujours ce grand pré mal fleuri par l'automne

Palais

A Max Jacob[3]

Vers le palais de Rosemonde au fond du Rêve
Mes rêveuses pensées pieds nus vont en soirée
Le palais don du roi comme un roi nu s'élève
Des chairs fouettées des roses de la roseraie

On voit venir au fond du jardin mes pensées
Qui sourient du concert joué par les grenouilles
Elles ont envie des cyprès grandes quenouilles
Et le soleil miroir des roses s'est brisé

Le stigmate sanglant des mains contre les vitres
Quel archet mal blessé du couchant le troua
La résine qui rend amer le vin de Chypre
Ma bouche aux agapes d'agneau blanc l'éprouva

Sur les genoux pointus du monarque adultère
Sur le mai de son âge et sur son trente et un
Madame Rosemonde roule avec mystère
Ses petits yeux tout ronds pareils aux yeux des Huns

Dame de mes pensées au cul de perle fine

Dont ni perle ni cul n'égale l'orient
Qui donc attendez-vous
De rêveuses pensées en marche à l'Orient
Mes plus belles voisines

Toc toc Entrez dans l'antichambre le jour baisse
La veilleuse dans l'ombre est un bijou d'or cuit
Pendez vos têtes aux patères par les tresses
Le ciel presque nocturne a des lueurs d'aiguilles

On entra dans la salle à manger les narines
Reniflaient une odeur de graisse et de graillon
On eut vingt potages dont trois couleurs d'urine
Et le roi prit deux oeufs pochés dans du bouillon

Puis les marmitons apportèrent les viandes
Des rôtis de pensées mortes dans mon cerveau
Mes beaux rêves mort-nés en tranches bien saignantes
Et mes souvenirs faisandés en godiveaux

Or ces pensées mortes depuis des millénaires
Avaient le fade goût des grands mammouths gelés
Les os ou songe-creux venaient des ossuaires
En danse macabre aux plis de mon cervelet

Et tous ces mets criaient des choses nonpareilles
Mais nom de Dieu!
Ventre affamé n'a pas d'oreilles
Et les convives mastiquaient à qui mieux mieux

Ah! nom de Dieu! qu'ont donc crié ces entrecôtes
Ces grands pâtés ces os à moelle et mirotons
Langues de feu où sont-elles mes pentecôtes
Pour mes pensées de tous pays de tous les temps

Chantre

Et l'unique cordeau des trompettes marines

Crépuscule

A Mademoiselle Marie Laurencin[4]

Frôlée par les ombres des morts
Sur l'herbe où le jour s'exténue
L'arlequine s'est mise nue
Et dans l'étang mire son corps

Un charlatan crépusculaire
Vante les tours que l'on va faire
Le ciel sans teinte est constellé
D'astres pâles comme du lait

Sur les tréteaux l'arlequin blême
Salue d'abord les spectateurs
Des sorciers venus de Bohême
Quelques fées et les enchanteurs

Ayant décroché une étoile
Il la manie à bras tendu
Tandis que des pieds un pendu
Sonne en mesure les cymbales

L'aveugle berce un bel enfant

La biche passe avec ses faons
Le nain regarde d'un air triste
Grandir l'arlequin trismégiste

Annie

[5]

Sur la côte du Texas
Entre Mobile et Galveston il y a
Un grand jardin tout plein de roses
Il contient aussi une villa
Qui est une grande rose

Une femme se promène souvent
Dans le jardin toute seule
Et quand je passe sur la route bordée de tilleuls
Nous nous regardons

Comme cette femme est mennonite
Ses rosiers et ses vêtements n'ont pas de boutons
Il en manque deux à mon veston
La dame et moi suivons presque le même rite

La maison des morts

A Maurice Raynal[6]

S'étendant sur les côtés du cimetière
La maison des morts l'encadrait comme un cloître
A l'intérieur de ses vitrines
Pareilles à celles des boutiques de modes
Au lieu de sourire debout
Les mannequins grimaçaient pour l'éternité

Arrivé à Munich depuis quinze ou vingt jours
J'étais entré pour la première fois et par hasard
Dans ce cimetière presque désert
Et je claquais des dents
Devant toute cette bourgeoisie
Exposée et vêtue le mieux possible
En attendant la sépulture

Soudain
Rapide comme ma mémoire
Les yeux ses rallumèrent
De cellule vitrée en cellule vitrée
Le ciel se peupla d'une apocalypse
Vivace

Et la terre plate à l'infini
Comme avant Galilée
Se couvrit de mille mythologies immobiles
Un ange en diamant brisa toutes les vitrines
Et les morts m'accostèrent
Avec des mines de l'autre monde

Mais leur visage et leurs attitudes
Devinrent bientôt moins funèbres
Le ciel et la terre perdirent
Leur aspect fantasmagorique

Les morts se réjouissaient
De voir leurs corps trépassés entre eux et la lumière
Ils riaient de voir leur ombre et l'observaient
Comme si véritablement
C'eût été leur vie passée

Alors je les dénombrai
Ils étaient quarante-neuf hommes
Femmes et enfants
Qui embellissaient à vue d'oeil
Et me regardaient maintenant
Avec tant de cordialité
Tant de tendresse même
Que les prenant en amitié

Tout à coup
Je les invitai à une promenade Loin des arcades de leur maison

Et tous bras dessus bras dessous
Fredonnant des airs militaires
Oui tous vos péchés sont absous
Nous quittâmes le cimetière

Nous traversâmes la ville
Et rencontrions souvent
Des parents des amis qui se joignaient
A la petite troupe des morts récents
Tous étaient si gais
Si charmants si bien portants
Que bien malin qui aurait pu
Distinguer les morts des vivants

Puis dans la campagne
On s'éparpilla
Deux chevau-légers nous joignirent
On leur fit fête
Ils coupèrent du bois de viorne
Et de sureau
Dont ils firent des sifflets
Qu'ils distribuèrent aux enfants

Plus tard dans un bal champêtre
Les couples mains sur les épaules
Dansèrent au son aigre des cithares

Ils n'avaient pas oublié la danse
Ces morts et ces mortes
On buvait aussi
Et de temps à autre une cloche
Annonçait qu'un autre tonneau
Allait être mis en perce
Une morte assise sur un banc
Près d'un buisson d'épine-vinette
Laissait un étudiant
Agenouillé à ses pieds
Lui parler de fiançailles

Je vous attendrai
Dix ans vingt ans s'il le faut
Votre volonté sera la mienne

Je vous attendrai
Toute votre vie
Répondait la morte

Des enfants
De ce monde ou bien de l'autre
Chantaient de ces rondes
Aux paroles absurdes et lyriques
Qui sans doute sont les restes
Des plus anciens monuments poétiques
De l'humanité

L'étudiant passa une bague
A l'annulaire de la jeune morte

Voici le gage de mon amour
De nos fiançailles
Ni le temps ni l'absence
Ne nous feront oublier nos promesses

Et un jour nous auront une belle noce
Des touffes de myrte
A nos vêtements et dans vos cheveux
Un beau sermon à l'église
De longs discours après le banquet
Et de la musique
De la musique

Nos enfants
Dit la fiancée
Seront plus beaux plus beaux encore
Hélas! la bague était brisée
Que s'ils étaient d'argent ou d'or
D'émeraude ou de diamant
Seront plus clairs plus clairs encore
Que les astres du firmament
Que la lumière de l'aurore
Que vos regards mon fiancé
Auront meilleure odeur encore
Hélas! la bague était brisée
Que le lilas qui vient d'éclore
Que le thym la rose ou qu'un brin
De lavande ou de romarin

Les musiciens s'en étant allés
Nous continuâmes la promenade

Au bord d'un lac
On s'amusa à faire des ricochets
Avec des cailloux plats
Sur l'eau qui dansait à peine

Des barques étaient amarrées
Dans un havre
On les détacha
Après que toute la troupe se fut embarquée
Et quelques morts ramaient
Avec autant de vigueur que les vivants

A l'avant du bateau que je gouvernais
Un mort parlait avec une jeune femme
Vêtue d'une robe jaune
D'un corsage noir
Avec des rubans bleus et d'un chapeau gris
Orné d'une seule petite plume défrisée

Je vous aime
Disait-il
Comme le pigeon aime la colombe
Comme l'insecte nocturne
Aime la lumière

Trop tard
Répondait la vivante
Repoussez repoussez cet amour défendu
Je suis mariée
Voyez l'anneau qui brille
Mes mains tremblent
Je pleure et je voudrais mourir

Les barques étaient arrivées
A un endroit où les chevau-légers
Savaient qu'un écho répondait de la rive
On ne se lassait point de l'interroger
Il y eut des questions si extravagantes
Et des réponses tellement pleines d'à-propos
Que c'était à mourir de rire
Et le mort disait à la vivante

Nous serions si heureux ensemble
Sur nous l'eau se refermera
Mais vous pleurez et vos mains tremblent
Aucun de nous ne reviendra

On reprit terre et ce fut le retour
Les amoureux s'entr'aimaient
Et par couples aux belles bouches
Marchaient à distances inégales
Les morts avaient choisi les vivantes
Et les vivants
Des mortes
Un genévrier parfois
Faisait l'effet d'un fantôme

Les enfants déchiraient l'air
En soufflant les joues creuses
Dans leurs sifflets de viorne
Ou de sureau
Tandis que les militaires
Chantaient des tyroliennes
En se répondant comme on le fait
Dans la montagne

Dans la ville
Notre troupe diminua peu à peu
On se disait
Au revoir
A demain
A bientôt
Bientôt entraient dans les brasseries
Quelques-uns nous quittèrent
Devant une boucherie canine
Pour y acheter leur repas du soir

Bientôt je restai seul avec ces morts
Qui s'en allaient tout droit
Au cimetière
Où
Sous les Arcades
Je les reconnus
Couchés
Immobiles
Et bien vêtus
Attendant la sépulture derrière les vitrines

Ils ne se doutaient pas
De ce qui s'était passé
Mais les vivants en gardaient le souvenir
C'était un bonheur inespéré
Et si certain
Qu'ils ne craignaient point de le perdre

Ils vivaient si noblement
Que ceux qui la veille encore
Les regardaient comme leurs égaux
Ou même quelque chose de moins
Admiraient maintenant

Leur puissance leur richesse et leur génie
Car y a-t-il rien qui vous élève
Comme d'avoir aimé un mort ou une morte
On devient si pur qu'on en arrive
Dans les glaciers de la mémoire
A se confondre avec le souvenir
On est fortifié pour la vie
Et l'on n'a plus besoin de personne

Clotilde

L'anémone et l'ancolie
Ont poussé dans le jardin
Où dort la mélancolie
Entre l'amour et le dédain

Il y vient aussi nos ombres
Que la nuit dissipera
Le soleil qui les rend sombres
Avec elles disparaîtra

Les déités des eaux vives
Laissent couler leurs cheveux
Passe il faut que tu poursuives
Cette belle ombre que tu veux

Cortège

A M. Léon Bailby[7]

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
Qui nidifie en l'air
A la limite où notre sol brille déjà
Baisse ta deuxième paupière la terre t'éblouit
Quand tu lèves la tête

Et moi aussi de près je suis sombre et terne
Une brume qui vient d'obscurcir les lanternes
Une main qui tout à coup se pose devant les yeux
Une voûte entre vous et toutes les lumières
Et je m'éloignerai m'illuminant au milieu d'ombres
Et d'alignements d'yeux des astres bien-aimés

Oiseau tranquille au vol inverse oiseau
Qui nidifie en l'air
A la limite où brille déjà ma mémoire
Baisse ta deuxième paupière
Ni à cause du soleil ni à cause de la terre
Mais pour ce feu oblong dont l'intensité ira s'augmentant
Au point qu'il deviendra un jour l'unique lumière

Un jour
Un jour je m'attendais moi-même
Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
Pour que je sache enfin celui-là que je suis
Moi qui connais les autres
Je les connais par les cinq sens et quelques autres
Il me suffit de voir leur pieds pour pouvoir refaire ces gens à milliers
De voir leurs pieds paniques un seul de leurs cheveux
De voir leur langue quand il me plaît de faire le médecin
Ou leurs enfants quand il me plaît de faire le prophète
Les vaisseaux des armateurs la plume de mes confrères
La monnaie des aveugles les mains des muets
Ou bien encore à cause du vocabulaire et non de l'écriture
Une lettre écrite par ceux qui ont plus de vingt ans
Il me suffit de sentir l'odeur de leurs églises
L'odeur des fleuves dans leurs villes
Le parfum des fleurs dans les jardins publics
O Corneille Agrippa l'odeur d'un petit chien m'eût suffi
Pour décrire exactement tes concitoyens de Cologne
Leurs rois-mages et la ribambelle ursuline
Qui t'inspirait l'erreur touchant toutes les femmes
Il me suffit de goûter la saveur de laurier qu'on cultive pour que j'aime ou que je bafoue
Et de toucher les vêtements
Pour ne pas douter si l'on est frileux ou non
O gens que je connais
Il me suffit d'entendre le bruit de leurs pas
Pour pouvoir indiquer à jamais la direction qu'ils ont prise
Il me suffit de tous ceux-là pour me croire le droit
De ressusciter les autres
Un jour je m'attendais moi-même
Je me disais Guillaume il est temps que tu viennes
Et d'un lyrique pas s'avançaient ceux que j'aime
Parmi lesquels je n'étais pas
Les géants couverts d'algues passaient dans leurs villes
Sous-marines où les tours seules étaient des îles
Et cette mer avec les clartés de ses profondeurs
Coulait sang de mes veines et fait battre mon coeur
Puis sur cette terre il venait mille peuplades blanches
Dont chaque homme tenait une rose à la main
Et le langage qu'ils inventaient en chemin
Je l'appris de leur bouche et je le parle encore
Le cortège passait et j'y cherchais mon corps

Tous ceux qui survenaient et n'étaient pas moi-même
Amenaient un à un les morceaux de moi-même
On me bâtit peu à peu comme on élève une tour
Les peuples s'entassaient et je parus moi-même
Qu'ont formé tous les corps et les choses humaines

Temps passés Trépassés Les dieux qui me formâtes
Je ne vis que passant ainsi que vous passâtes
Et détournant mes yeux de ce vide avenir
En moi-même je vois tout le passé grandir

Rien n'est mort que ce qui n'existe pas encore
Près du passé luisant demain est incolore
Il est informe aussi près de ce qui parfait
Présente tout ensemble et l'effort et l'effet

Marizibill

[8]

Dans la Haute-Rue à Cologne
Elle allait et venait le soir
Offerte à tous en tout mignonne
Puis buvait lasse des trottoirs
Très tard dans les brasseries borgnes

Elle se mettait sur la paille
Pour un maquereau roux et rose
C'était un juif il sentait l'ail
Et l'avait venant de Formose
Tirée d'un bordel de Changaï

Je connais des gens de toutes sortes
Ils n'égalent pas leurs destins
Indécis comme feuilles mortes
Leurs yeux sont des feux mal éteints
Leurs coeurs bougent comme leurs portes

Le voyageur

A Fernand Fleuret[9]

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

Tu regardais un banc de nuages descendre
Avec le paquebot orphelin vers les fièvres futures
Et de tous ces regrets de tous ces repentirs
Te souviens-tu

Vagues poissons arqués fleurs submarines
Une nuit c'était la mer
Et les fleuves s'y répandaient

Je m'en souviens je m'en souviens encore

Un soir je descendis dans une auberge triste
Auprès de Luxembourg
Dans le fond de la salle il s'envolait un Christ
Quelqu'un avait un furet
Un autre un hérisson
L'on jouait aux cartes

Et toi tu m'avais oublié

Te souviens-tu du long orphelinat des gares
Nous traversâmes des villes qui tout le jour tournaient
Et vomissaient la nuit le soleil des journées
O matelots ô femmes sombres et vous mes compagnons
Souvenez-vous-en

Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés
Deux matelots qui ne s'étaient jamais parlé
Le plus jeune en mourant tomba sur le côté

O vous chers compagnons
Sonneries électriques des gares chant des moissonneuses
Traîneau d'un boucher régiment des rues sans nombre
Cavalerie des ponts nuits livides de l'alcool
Les villes que j'ai vues vivaient comme des folles

Te souviens-tu des banlieues et du troupeau plaintif des paysages

Les cyprès projetaient sous la lune leurs ombres
J'écoutais cette nuit au déclin de l'été
Un oiseau langoureux et toujours irrité
Et le bruit éternel d'un fleuve large et sombre

Mais tandis que mourants roulaient vers l'estuaire
Tous les regards tous les regards de tous les yeux
Les bords étaient déserts herbus silencieux
Et la montagne à l'autre rive était très claire

Alors sans bruit sans qu'on pût voir rien de vivant
Contre le mont passèrent des ombres vivaces
De profil ou soudain tournant leurs vagues faces
Et tenant l'ombre de leurs lances en avant

Les ombres contre le mont perpendiculaire
Grandissaient ou parfois s'abaissaient brusquement
Et ces ombres barbues pleuraient humainement
En glissant pas à pas sur la montagne claire

Qui donc reconnais-tu sur ces vieilles photographies
Te souviens-tu du jour où une vieille abeille tomba dans le feu
C'était tu t'en souviens à la fin de l'été
Deux matelots qui ne s'étaient jamais quittés

L'aîné portait au cou une chaîne de fer
Le plus jeune mettait ses cheveux blonds en tresse

Ouvrez-moi cette porte où je frappe en pleurant

La vie est variable aussi bien que l'Euripe

Marie

[10]

[11]

Vous y dansiez petite fille
Y danserez-vous mère-grand
C'est la maclotte qui sautille
Toutes les cloches sonneront
Quand donc reviendrez-vous Marie

Les masques sont silencieux
Et la musique est si lointaine
Qu'elle semble venir des cieux
Oui je veux vous aimer mais vous aimer à peine
Et mon mal est délicieux

Les brebis s'en vont dans la neige
Flocons de laine et ceux d'argent
Des soldats passent et que n'ai-je
Un coeur à moi ce coeur changeant
Changeant et puis encor que sais-je

Sais-je où s'en iront tes cheveux
Crépus comme mer qui moutonne

Sais-je où s'en iront tes cheveux
Et tes mains feuilles de l'automne
Que jonchent aussi nos aveux

Je passais au bord de la Seine
Un livre ancien sous le bras
Le fleuve est pareil à ma peine
Il s'écoule et ne tarit pas
Quand donc finira la semaine

La blanche neige

Les anges les anges dans le ciel
L'un est vêtu en officier
L'un est vêtu en cuisinier
Et les autres chantent

Bel officier couleur du ciel
Le doux printemps longtemps après Noël
Te médaillera d'un beau soleil
D'un beau soleil

Le cuisinier plume les oies
Ah! tombe neige
Tombe et que n'ai-je
Ma bien-aimée entre mes bras

Poème lu au mariage d'André Salmon

[12]

Le 13 juillet 1909

En voyant des drapeaux ce matin je ne me suis pas dit
Voilà les riches vêtements des pauvres
Ni la pudeur démocratique veut me voiler sa douleur
Ni la liberté en honneur fait qu'on imite maintenant
Les feuilles ô liberté végétale ô seule liberté terrestre
Ni les maisons flambent parce qu'on partira pour ne plus revenir
Ni ces mains agitées travailleront demain pour nous tous
Ni même on a pendu ceux qui ne savaient pas profiter de la vie
Ni même on renouvelle le monde en reprenant la Bastille
Je sais que seuls le renouvellent ceux qui sont fondés en poésie
On a pavoisé Paris parce que mon ami André Salmon s'y marie

Nous nous sommes rencontrés dans un caveau maudit
Au temps de notre jeunesse
Fumant tous deux et mal vêtus attendant l'aube
Epris épris des mêmes paroles dont il faudra changer le sens
Trompés trompés pauvres petits et ne sachant pas encore rire
La table et les deux verres devinrent un mourant qui nous jeta le dernier regard d'Orphée

Les verres tombèrent se brisèrent
Et nous apprîmes à rire
Nous partîmes alors pèlerins de la perdition
A travers les rues à travers les contrées à travers la raison
Je le revis au bord du fleuve sur lequel flottait Ophélie
Qui blanche flotte encore entre les nénuphars
Il s'en allait au milieu des Hamlets blafards
Sur la flûte jouant les airs de la folie
Je le revis près d'un moujik mourant compter les béatitudes
En admirant la neige semblable aux femmes nues
Je le revis faisant ceci ou cela en l'honneur des mêmes paroles
Qui changent la face des enfants et je dis toutes ces choses
Souvenir et Avenir parce que mon ami André Salmon se marie

Réjouissons-nous non pas parce que notre amitié a été le fleuve qui nous a fertilisés
Terrains riverains dont l'abondance est la nourriture que tous espèrent
Ni parce que nos verres nous jettent encore une fois le regard d'Orphée mourant
Ni parce que nous avons tant grandi que beaucoup pourraient
confondre nos yeux et les étoiles
Ni parce que les drapeaux claquent aux fenêtres des citoyens qui
sont contents depuis cent ans d'avoir la vie et de menues choses à défendre
Ni parce que fondés en poésie nous avons des droits sur les
paroles qui forment et défont l'Univers
Ni parce que nous pouvons pleurer sans ridicule et que nous savons rire
Ni parce que nous fumons et buvons comme autrefois
Réjouissons-nous parce que directeur du feu et des poètes
L'amour qui emplit ainsi que la lumière
Tout le solide espace entre les étoiles et les planètes
L'amour veut qu'aujourd'hui mon ami André Salmon se marie

L’adieu

J'ai cueilli ce brin de bruyère
L'automne est morte souviens-t'en
Nous ne nous verrons plus sur terre
Odeur du temps brin de bruyère
Et souviens-toi que je t'attends

Salomé

[13]

[14]

Pour que sourie encore une fois Jean-Baptiste
Sire je danserais mieux que les séraphins
Ma mère dites-moi pourquoi vous êtes triste
En robe de comtesse à côté du Dauphin

Mon coeur battait battait très fort à sa parole
Quand je dansais dans le fenouil en écoutant
Et je brodais des lys sur une banderole
Destinée à flotter au bout de son bâton

Et pour qui voulez-vous qu'à présent je la brode
Son bâton refleurit sur les bors du Jourdain
Et tous les lys quand vos soldats ô roi Hérode
L'emmenèrent se sont flétris dans mon jardin

Venez tous avec moi là-bas sous les quinconces
Ne pleure pas ô joli fou du roi
Prends cette tête au lieu de ta marotte et danse
N'y touchez pas son front ma mère est déjà froid

Sire marchez devant trabants marchez derrière
Nous creuserons un trou et l'y enterrerons
Nous planterons des fleurs et danserons en rond
Jusqu'à l'heure où j'aurai perdu ma jarretière
Le roi sa tabatière
L'infante son rosaire
Le curé son bréviaire

La porte

[15]

La porte de l'hôtel sourit terriblement
Qu'est-ce que cela peut me faire ô ma maman
D'être cet employé pour qui seul rien n'existe
Pi-mus couples allant dans la profonde eau triste[16]
Anges frais débarqués à Marseille hier matin
J'entends mourir et remourir un chant lointain
Humble comme je suis qui ne suis rien qui vaille

Enfant je t'ai donné ce que j'avais travaille

Merlin et la vieille femme

[17]

Le soleil ce jour-là s'étalait comme un ventre
Maternel qui saignait lentement sur le ciel
La lumière est ma mère ô lumière sanglante
Les nuages coulaient comme un flux menstruel

Au carrefour où nulle fleur sinon la rose
Des vents mais sans épine n'a fleuri l'hiver
Merlin guettait la vie et l'éternelle cause
Qui fait mourir et puis renaître l'univers

Une vieille sur une mule à chape verte
S'en vint suivant la berge du fleuve en aval
Et l'antique Merlin dans la plaine déserte
Se frappait la poitrine en s'écriant Rival

O mon être glacé dont le destin m'accable
Dont ce soleil de chair grelotte veux-tu voir
Ma Mémoire venir et m'aimer ma semblable
Et quel fils malheureux et beau je veux avoir

Son geste fit crouler l'orgueil des cataclysmes

Le soleil en dansant remuait son nombril
Et soudain le printemps d'amour et d'héroïsme
Amena par la main un jeune jour d'avril

Les voies qui viennent de l'ouest étaient couvertes
D'ossements d'herbes drues de destins et de fleurs
Des monuments tremblants près des charognes vertes
Quand les vents apportaient des poils et des malheurs

Laissant sa mule à petits pas s'en vint l'amante
A petits coups le vent défripait ses atours
Puis les pâles amants joignant leurs mains démentes
L'entrelacs de leurs doigts fut leur seul laps d'amour

Elle balla mimant un rythme d'existence
Criant Depuis cent ans j'espérais ton appel
Les astres de ta vie influaient sur ma danse
Morgane regardait de haut du mont Gibel

Ah! qu'il fait doux danser quand pour vous se déclare
Un mirage où tout chante et que les vents d'horreur
Feignent d'être le rire de la lune hilare
Et d'effrayer les fantômes avants-coureurs

J'ai fait des gestes blancs parmi les solitudes
Des lémures couraient peupler les cauchemars
Mes tournoiements exprimaient les béatitudes
Qui toutes ne sont rien qu'un pur effet de l'Art

Je n'ai jamais cueilli que la fleur d'aubépine
Aux printemps finissants qui voulaient défleurir
Quand les oiseaux de proie proclamaient leurs rapines
D'agneaux mort-nés et d'enfants-dieux qui vont mourir

Et j'ai vieilli vois-tu pendant ta vie je danse
Mais j'eusse été tôt lasse et l'aubépine en fleurs
Cet avril aurait eu la pauvre confidence
D'un corps de vieille morte en mimant la douleur

Et leurs mains s'élevaient comme un vol de colombes
Clarté sur qui la nuit fondit comme un vautour
Puis Merlin s'en alla vers l'est disant Qu'il monte
Le fils de ma Mémoire égale de l'Amour

Qu'il monte de la fange ou soit une ombre d'homme
Il sera bien mon fils mon ouvrage immortel
Le front nimbé de feu sur le chemin de Rome
Il marchera tout seul en regardant le ciel

La dame qui m'attend se nomme Viviane
Et vienne le printemps des nouvelles douleurs
Couché parmi la marjolaine et les pas-d'âne
Je m'éterniserai sous l'aubépine en fleurs

Saltimbanques

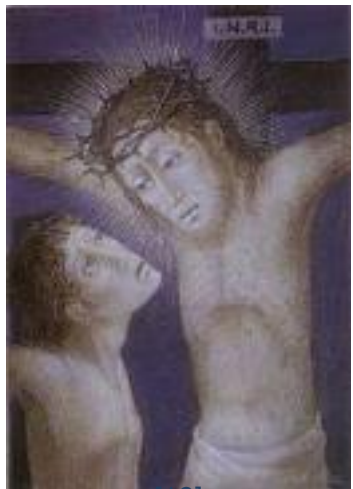
A Louis Dumur[18]

Dans la plaine les baladins
S'éloignent au long des jardins
Devant l'huis des auberges grises
Par les villages sans églises

Et les enfants s'en vont devant
Les autres suivent en rêvant
Chaque arbre fruitier se résigne
Quand de très loin ils lui font signe

Ils ont des poids ronds ou carrés
Des tambours des cerceaux dorés
L'ours et le singe animaux sages
Quêtent des sous sur leur passage

Le larron



[19]

CHOEUR
Maraudeur étranger malheureux malhabile
Voleur voleur que ne demandais-tu ces fruits
Mais puisque tu as faim que tu es en exil
Il pleure il est barbare et bon pardonnez-lui

LARRON
Je confesse le vol des fruits doux des fruits mûrs
Mais ce n'est pas l'exil que je viens simuler
Et sachez que j'attends de moyennes tortures
Injustes si je rends tout ce que j'ai volé

VIEILLARD
Issu de l'écume des mers comme Aphrodite
Sois docile puisque tu es beau Naufragé
Vois les sages te font des gestes socratiques
Vous parlerez d'amour quand il aura mangé

CHOEUR
Maraudeur étranger malhabile et malade
Ton père fut un sphinx et ta mère une nuit

Qui charma de lueurs Zacinthe et les Cyclades
As-tu feint d'avoir faim quand tu volas les fruits

LARRON
Possesseurs de fruits mûrs que dirai-je aux insultes
Ouïr ta voix ligure en ménie ô maman
Puisqu'ils n'eurent enfin la pubère et l'adulte
De prétexte sinon de s'aimer nuitamment

Il y avait des fruits tout ronds comme des âmes
Et des amandes de pomme de pin jonchaient
Votre jardin marin où j'ai laissé mes rames
Et mon couteau punique au pied de ce pêcher

Les citrons couleur d'huile et à saveur d'eau froide
Pendaient parmi les fleurs des citronniers tordus
Les oiseaux de leur bec ont blessé vos grenades
Et presque toutes les figues étaient fendues

L'ACTEUR
Il entra dans la salle aux fresques qui figurent
L'inceste solaire et nocturne dans les nues
Assieds-toi là pour mieux ouïr les voix ligures
Au son des cinyres des Lydiennes nues

Or les hommes ayant des masques de théâtre
Et les femmes ayant des colliers où pendaient
La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre
Parlaient entre eux le langage de la Chaldée

Les autans langoureux dehors feignaient l'automne
Les convives c'étaient tant de couples d'amants
Qui dirent tour à tour Voleur je te pardonne
Reçois d'abord le sel puis le pain de froment

Le brouet qui froidit sera fade à tes lèvres
Mais l'outre en peau de bouc maintient frais le vin blanc
Par ironie veux-tu qu'on serve un plat de fèves
Ou des beignets de fleurs trempés dans du miel blond

Une femme lui dit Tu n'invoques personne
Crois-tu donc au hasard qui coule au sablier
Voleur connais-tu mieux les lois malgré les hommes
Veux-tu le talisman heureux de mon collier

Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques
Emplissez de noix la besace du héros
Il est plus noble que le paon pythagorique
Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

Qui donc es-tu toi qui nous vins grâce au vent scythe
Il en est tant venu par la route ou la mer
Conquérants égarés qui s'éloignaient trop vite
Colonnes de clins d'yeux qui fuyaient aux éclairs

CHOEUR
Un homme bègue ayant au front deux jets de flammes
Passa menant un peuple infime pour l'orgueil
De manger chaque jour les cailles et la manne
Et d'avoir vu la mer ouverte comme un oeil

Les puiseurs d'eau barbus coiffés de bandelettes
Noires et blanches contre les maux et les sorts
Revenaient de l'Euphrate et les yeux des chouettes
Attiraient quelquefois les chercheurs de trésors

Cet insecte jaseur ô poète barbare
Regagnait chastement à l'heure d'y mourir
La forêt précieuse aux oiseaux gemmipares
Aux crapauds que l'azur et les sources mûrirent

Un triomphe passait gémir sous l'arc-en-ciel
Avec de blêmes laurés debout dans les chars
Les statues suant les scurriles les agnelles
Et l'angoisse rauque des paonnes et des jars

Les veuves précédaient en égrenant des grappes
Les évêques noir révérant sans le savoir
Au triangle isocèle ouvert au mors des chapes
Pallas et chantaient l'hymne à la belle mais noire

Les chevaucheurs nous jetèrent dans l'avenir
Les alcancies pleines de cendre ou bien de fleurs
Nous aurons des baisers florentins sans le dire
Mais au jardin ce soir tu vins sage et voleur

Ceux de ta secte adorent-ils un signe obscène
Belphégor le soleil le silence ou le chien

Cette furtive ardeur des serpents qui s'entr'aiment

L'ACTEUR
Et le larron des fruits cria Je suis chrétien

CHOEUR
Ah! Ah! les colliers tinteront cherront les masques
Va-t'en va-t'en contre le feu l'ombre prévaut
Ah! Ah! le larron de gauche dans la bourrasque
Rira de toi comme hennissent les chevaux

FEMME
Larron des fruits tourne vers moi tes yeux lyriques
Emplissez de noix la besace du héros
Il est plus noble que le paon pythagorique
Le dauphin la vipère mâle ou le taureau

CHOEUR
Ah! Ah! nous secouerons toute la nuit les sistres
La voix ligure était-ce donc un talisman
Et si tu n'es pas de droite tu es sinistre
Comme une tache grise ou le pressentiment

Puisque l'absolu choit la chute est une preuve
Qui double devient triple avant d'avoir été
Nous avouerons que les grossesses nous émeuvent
Les ventres pourront seuls nier l'aséité

Vois les vases sont pleins d'humides fleurs morales
Va-t'en mais dénudé puisque tout est à nous
Ouïs du choeur des vents les cadences plagales
Et prends l'arc pour tuer l'unicorne ou le gnou

L'ombre équivoque et tendre est le deuil de ta chair
Et sombre elle est humaine et puis la nôtre aussi
Va-t'en le crépuscule a des lueurs légères
Et puis aucun de nous ne croirait tes récits

Il brillait et attirait comme la pantaure
Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée
Et les femmes la nuit feignant d'être des taures
L'eussent aimé comme on l'aima puisqu'en effet

Il était pâle il était beau comme un roi ladre

Que n'avait-il la voix et les jupes d'Orphée
La pierre prise au foie d'un vieux coq de Tanagre
Au lieu du roseau triste et du funèbre faix

Que n'alla-t-il vivre à la cour du roi D'Edesse
Maigre et magique il eût scruté le firmament
Pâle et magique il eût aimé des poétesses
Juste et magique il eût épargné les démons

Va-t'en errer crédule et roux avec ton ombre
Soit! la triade est mâle et tu es vierge et froid
Le tact est relatif mais la vue est oblongue
Tu n'as de signe que le signe de la croix

Le vent nocturne

Oh! les cimes des pins grincent en se heurtant
Et l'on entend aussi se lamenter l'autan
Et du fleuve prochain à grand'voix triomphales
Les elfes rire au vent ou corner aux rafales
Attys Attys Attys charmant et débraillé
C'est ton nom qu'en la nuit les elfes ont raillé
Parce qu'un de tes pins s'abat au vent gothique
La forêt fuit au loin comme une armée antique
Dont les lances ô pins s'agitent au tournant
Les villages éteints méditent maintenant
Comme les vierges les vieillards et les poètes
Et ne s'éveilleront au pas de nul venant
Ni quand sur leurs pigeons fondront les gypaètes

Lul de Faltenin
[20]

[21]

A Louis de Gonzague Frick[22]

Sirènes j'ai rampé vers vos
Grottes tiriez aux mers la langue
En dansant devant leurs chevaux
Puis battiez de vos ailes d'anges
Et j'écoutais ces choeurs rivaux

Une arme ô ma tête inquiète
J'agite un feuillage défleuri
Pour écarter l'haleine tiède
Qu'exhalent contre mes grands cris
Vos terribles bouches muettes

Il y a là-bas la merveille
Au prix d'elle que valez-vous
Le sang jaillit de mes otelles
A mon aspect et je l'avoue
Le meurtre de mon double orgueil

Si les bateliers ont ramé
Loin des lèvres à fleur de l'onde

Mille et mille animaux charmés
Flairent la route à la rencontre
De mes blessures bien-aimées

Leurs yeux étoiles bestiales
Eclairent ma compassion
Qu'importe sagesse égale
Celle des constellations
Car c'est moi seul nuit qui t'étoile

Sirènes enfin je descends
Dans une grotte avide J'aime
Vos yeux Les degrés sont glissants
Au loin que vous devenez naines
N'attirez plus aucun passant

Dans l'attentive et bien-apprise
J'ai vu feuilloler nos forêts
Mer le soleil se gargarise
Où les matelots désiraient
Que vergues et mâts reverdissent

Je descends et le firmament
S'est changé très vite en méduse
Puisque je flambe atrocement
Que mes bras seuls sont les excuses
Et les torches de mon tourment

Oiseaux tiriez aux mers la langue
Le soleil d'hier m'a rejoint
Les otelles nous ensanglantent
Dans le nid des Sirènes loin
Du troupeau d'étoiles oblongues

La tzigane

[23]

La tzigane savait d'avance
Nos deux vies barrées par les nuits
Nous lui dîmes adieu et puis
De ce puits sortit l'Espérance

L'amour lourd comme un ours privé
Dansa debout quand nous voulûmes
Et l'oiseau bleu perdit ses plumes
Et les mendiants leurs Ave

On sait très bien que l'on se damne
Mais l'espoir d'aimer en chemin
Nous fait penser main dans la main
A ce qu'a prédit la tzigane

L'ermite

A Félix Fénéon[24]

Un ermite déchaux près d'un crâne blanchi
Cria Je vous maudis martyres et détresses
Trop de tentations malgré moi me caressent
Tentations de lune et de logomachies

Trop d'étoiles s'enfuient quand je dis mes prières
Ô chef de morte Ô vieil ivoire Orbites Trous
Des narines rongées J'ai faim Mes cris s'enrouent
Voici donc pour mon jeûne un morceau de gruyère

Ô Seigneur flagellez les nuées du coucher
Qui vous tendent au ciel de si jolis culs roses
Et c'est le soir les fleurs de jour déjà se closent
Et les souris dans l'ombre incantent le plancher

Les humains savent tant de jeux l'amour la mourre
L'amour jeu des nombrils ou jeu de la grande oie
La mourre jeu du nombre illusoire des doigts
Saigneur faites Seigneur qu'un jour je m'énamoure

J'attends celle qui me tendra ses doigts menus

Combien de signes blancs aux ongles les paresses
Les mensonges pourtant j'attends qu'elle les dresse
Ses mains énamourées devant moi l'Inconnue

Seigneur que t'ai-je fait Vois Je suis unicorne
Pourtant malgré son bel effroi concupiscent
Comme un poupon chéri mon sexe est innocent
D'être anxieux seul et debout comme une borne

Seigneur le Christ est nu jetez jetez sur lui
La robe sans couture éteignez les ardeurs
Au puits vont se noyer tant de tintements d'heures
Quand isochrones choient des gouttes d'eau de pluie

J'ai veillé trente nuits sous les lauriers-roses
As-tu sué du sang Christ dans Gethsémani
Crucifié réponds Dis non Moi je le nie
Car j'ai trop espéré en vain l'hématidrose

J'écoutais à genoux toquer les battements
Du coeur le sang roulait toujours en ses artères
Qui sont de vieux coraux ou qui sont des clavaines
Et mon aorte était avare éperdument

Une goutte tomba Sueur Et sa couleur
Lueur Le sang si rouge et j'ai ri des damnés
Puis enfin j'ai compris que je saignais du nez
A cause des parfums violents de mes fleurs

Et j'ai ri du vieil ange qui n'est point venu
De vol très indolent me tendre un beau calice
J'ai ri de l'aile grise et j'ôte mon cilice
Tissé de crins soyeux par de cruels canuts

Vertuchou Riotant des vulves des papesses
De saintes sans tétons j'irai vers les cités
Et peut-être y mourir pour ma virginité
Parmi les mains les peaux les mots et les promesses

Malgré les autans bleus je me dresse divin
Comme un rayon de lune adoré par la mer
En vain j'ai supplié tous les saints aémères
Aucun n'a consacré mes doux pains sans levain

Et je marche Je fuis ô nuit Lilith ulule
Et clame vainement et je vois de grands yeux
S'ouvrir tragiquement Ô nuit je vois tes cieux
S'étoiler calmement de splendides pilules

Un squelette de reine innocente est pendu
A un long fil d'étoile en désespoir sévère
La nuit les bois sont noirs et se meurt l'espoir vert
Quand meurt les jour avec un râle inattendu

Et je marche je fuis ô jour l'émoi de l'aube
Ferma le regard fixe et doux de vieux rubis
Des hiboux et voici le regard des brebis
Et des truies aux tétins roses comme des lobes

Des corbeaux éployés comme des tildes font
Une ombre vaine aux pauvres champs de seigle mûr
Non loin des bourgs où des chaumières sont impures
D'avoir des hiboux morts cloués à leur plafond

Mes kilomètres longs Mes tristesses plénières
Les squelettes de doigts terminant les sapins
Ont égaré ma route et mes rêves poupins
Souvent et j'ai dormi au sol des sapinières

Enfin Ô soir pâmé Au bout de mes chemins
La ville m'apparut très grave au son des cloches
Et ma luxure meurt à présent que j'approche
En entrant j'ai béni les foules des deux mains

Cité j'ai ri de tes palais tels que des truffes
Blanches au sol fouillé de clairières bleues
Or mes désirs s'en vont tous à la queue leu leu
Ma migraine pieuse a coiffé sa cucuphe

Car toutes sont venues m'avouer leurs péchés
Et Seigneur je suis saint par le voeu des amantes
Zélotide et Lorie Louise et Diamante
Ont dit Tu peux savoir ô toi l'effarouché

Ermite absous nos fautes jamais vénielles
Ô toi le pur et le contrit que nous aimons
Sache nos coeurs sache les jeux que nous aimons
Et nos baisers quintessenciés comme du miel

Et j'absous les aveux pourpres comme leur sang
Des poétesses nues des fées des formarines
Aucun pauvre désir ne gonfle ma poitrine
Lorsque je vois le soir les couples s'enlaçant

Car je ne veux plus rien sinon laisser se clore
Mes yeux couple lassé au verger pantelant
Plein du râle pompeux des groseillers sanglants
Et de la sainte cruauté des passiflores

Automne

Dans le brouillard s'en vont un paysan cagneux
Et son boeuf lentement dans le brouillard d'automne
Qui cache les hameaux pauvres et vergogneux
Et s'en allant là-bas le paysan chantonne
Une chanson d'amour et d'infidélité
Qui parle d'une bague et d'un coeur que l'on brise
Oh! l'automne l'automne a fait mourir l'été
Dans le brouillard s'en vont deux silhouettes grises

L'émigrant de Landor Road

[25]

A André Billy.[26]

Le chapeau à la main il entra du pied droit
Chez un tailleur très chic et fournisseur du roi
Ce commerçant venait de couper quelques têtes
De mannequins vêtus comme il faut qu'on se vête

La foule en tous sens remuait en mêlant
Des ombres sans amour qui se traînaient par terre
Et des mains vers le ciel pleins de lacs de lumière
S'envolaient quelquefois comme des oiseaux blancs

Mon bateau partira demain pour l'Amérique
Et je ne reviendrai jamais
Avec l'argent gardé dans les prairies lyriques
Guider mon ombre aveugle en ces rues que j'aimais

Car revenir c'est bon pour un soldat des Indes
Les boursiers ont vendu tous mes crachats d'or fin
Mais habillé de neuf je veux dormir enfin
Sous des arbres pleins d'oiseaux muets et de singes

Les mannequins pour lui s'étant déshabillés
Battirent leurs habits puis les lui essayèrent
Le vêtement d'un lord mort sans avoir payé
Au rabais l'habilla comme un millionnaire

Au dehors les années
Regardaient la vitrine
Les mannequins victimes
Et passaient enchaînées

Intercalées dans l'an c'étaient les journées veuves
Les vendredis sanglants et lents d'enterrements
De blancs et de tout noirs vaincus des cieux qui pleuvent
Quand la femme du diable a battu son amant

Puis dans un port d'automne aux feuilles indécises
Quand les mains de la foule y feuillolaient aussi
Sur le pont du vaisseau il posa sa valise
Et s'assit

Les vents de l'Océan en soufflant leurs menaces
Laissaient dans ses cheveux de longs baisers mouillés
Des émigrants tendaient vers le port leurs mains lasses
Et d'autres en pleurant s'étaient agenouillés

Il regarda longtemps les rives qui moururent
Seuls des bateaux d'enfants tremblaient à l'horizon
Un tout petit bouquet flottant à l'aventure
Couvrit l'Océan d'une immense floraison

Il aurait voulu ce bouquet comme la gloire
Jouer dans d'autres mers parmi tous les dauphins
Et l'on tissait dans sa mémoire
Une tapisserie sans fin
Qui figurait son histoire

Mais pour noyer changées en poux
Ces tisseuses têtues qui sans cesse interrogent
Il se maria comme un doge
Aux cris d'une sirène moderne sans époux

Gonfle-toi vers la nuit O Mer Les yeux des squales
Jusqu'à l'aube ont guetté de loin avidement
Des cadavres de jours rongés par les étoiles

Parmi le bruit des flots et des derniers serments

Rosemonde

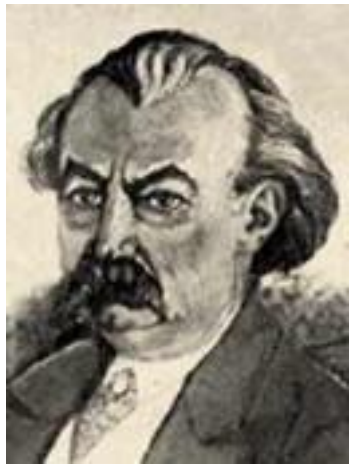
[27]

A André Derain[28]

Longtemps au pied du perron de
La maison où entra la dame
Que j'avais suivie pendant deux
Bonnes heures à Amsterdam
Mes doigts jetèrent des baisers
Mais le canal était désert
Le quai aussi et nul ne vit
Comment mes baisers retrouvèrent
Celle à qui j'ai donné ma vie
Un jour pendant plus de deux heures
Je la surnommai Rosemonde
Voulant pouvoir me rappeler
Sa bouche fleurie en Hollande
Puis lentement je m'en allai
Pour quêter la Rose du Monde

Le brasier

[29]



A Paul-Napoléon Roinard[30]

J'ai jeté dans le noble feu
Que je transporte et que j'adore
De vives mains et même feu
Ce Passé ces têtes de morts
Flamme je fais ce que tu veux

Le galop soudain des étoiles
N'étant que ce qui deviendra
Se même au hennissement mâle
Des centaures dans leurs haras
Et des grand'plaintes végétales

Où sont ces têtes que j'avais
Où est le Dieu de ma jeunesse
L'amour est devenu mauvais
Qu'au brasier les flammes renaissent
Mon âme au soleil se dévêt

Dans la plaine ont poussé des flammes
Nos coeurs pendent aux citronniers
Les têtes coupées qui m'acclament

Et les astres qui ont saigné
Ne sont que des têtes de femmes

Le fleuve épinglé sur la ville
T'y fixe comme un vêtement
Partant à l'amphion docile
Tu subis tous les tons charmants
Qui rendent les pierres agiles

Je flambe dans le brasier

Je flambe dans le brasier à l'ardeur adorable
Et les mains des croyants m'y rejettent multiple innombrablement
Les membres des intercis flambent auprès de moi
Éloignez du brasier les ossements
Je suffis pour l'éternité à entretenir le feu de mes délices
Et des oiseaux protègent de leurs ailes ma face et le soleil

Ô Mémoire Combien de races qui forlignent
Des Tyndarides aux vipères ardentes de mon bonheur
Et les serpents ne sont-ils que les cous des cygnes
Qui étaient immortels et n'étaient pas chanteurs
Voici ma vie renouvelée
De grands vaisseaux passent et repassent
Je trempe une fois encore mes mains dans l'Océan

Voici le paquebot et ma vie renouvelée
Ses flammes sont immenses
Il n'y a plus rien de commun entre moi
Et ceux qui craignent les brûlures

Descendant des hauteurs

Descendant des hauteurs où pense la lumière
Jardins rouant plus haut que tous les ciels mobiles
L'avenir masqué flambe en traversant les cieux

Nous attendons ton bon plaisir ô mon amie

J'ose à peine regarder la divine mascarade

Quand bleuira sur l'horizon la Désirade

Au-delà de notre atmosphère s'élève un théâtre

Que construisit le ver Zamir sans instrument
Puis le soleil revint ensoleiller les places
D'une ville marine apparue contremont
Sur les toits se reposaient les colombes basses

Et le troupeau de sphinx regagne la sphingerie
A petits pas Il orra le chant du pâtre toute la vie
Là-haut le théâtre est bâti avec le feu solide
Comme les astres dont se nourrit le vide

Et voici le spectacle
Et pour toujours je suis assis dans un fauteuil
Ma tête mes genoux mes coudes vain pentacle
Les flammes ont poussé sur moi comme des feuilles

Des acteurs inhumains claires bêtes nouvelles
Donnent des ordres aux hommes apprivoisés
Terre
Ô Déchirée que les fleuves ont reprisée

J'aimerais mieux nuit et jour dans les sphingeries
Vouloir savoir pour qu'enfin on m'y dévorât

Rhénanes

[31]

Nuit rhénane

Mon verre est plein d'un vin trembleur comme une flamme
Écoutez la chanson lente d'un batelier
Qui raconte avoir vu sous la lune sept femmes
Tordre leurs cheveux verts et longs jusqu'à leurs pieds

Debout chantez plus haut en dansant une ronde
Que je n'entende plus le chant du batelier
Et mettez près de moi toutes les filles blondes
Au regard immobile aux nattes repliées

Le Rhin le Rhin est ivre où les vignes se mirent
Tout l'or des nuits tombe en tremblant s'y refléter
La voix chante toujours à en râle-mourir
Ces fées aux cheveux verts qui incantent l'été

Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

Mai

Le mai le joli mai en barque sur le Rhin
Des dames regardaient du haut de la montagne
Vous êtes si jolies mais la barque s'éloigne
Qui donc a fait pleurer les saules riverains?

Or des vergers fleuris se figeaient en arrière
Les pétales tombés des cerisiers de mai
Sont les ongles de celle que j'ai tant aimée
Les pétales fleuris sont comme ses paupières

Sur le chemin du bord du fleuve lentement
Un ours un singe un chien menés par des tziganes
Suivaient une roulotte traînée par un âne
Tandis que s'éloignait dans les vignes rhénanes
Sur un fifre lointain un air de régiment

Le mai le joli mai a paré les ruines
De lierre de vigne vierge et de rosiers
Le vent du Rhin secoue sur le bord les osiers
Et les roseaux jaseurs et les fleurs nues des vignes

La synagogue

Ottomar Scholem et Abraham Loeweren
Coiffés de feutres verts le matin du sabbat
Vont à la synagogue en longeant le Rhin
Et les coteaux où les vignes rougissent là-bas

Ils se disputent et crient des choses qu'on ose à peine traduire
Bâtard conçu pendant les règles ou Que le diable entre dans ton père
Le vieux Rhin soulève sa face ruisselante et se détourne pour sourire
Ottomar Scholem et Abraham Loeweren sont en colère

Parce que pendant le sabbat on ne doit pas fumer
Tandis que les chrétiens passent avec des cigares allumés
Et parce qu'Ottomar et Abraham aiment tous deux
Lia aux yeux de brebis et dont le ventre avance un peu

Pourtant tout à l'heure dans la synagogue l'un après l'autre
Ils baiseront la thora en soulevant leur beau chapeau
Parmi les feuillards de la fête des cabanes
Ottomar en chantant sourira à Abraham

Ils déchanteront sans mesure et les voix graves des hommes
Feront gémir un Léviathan au fond du Rhin comme une voix d'automne
Et dans la synagogue pleine de chapeaux on agitera les loulabim
Hanoten ne Kamoth bagoim tholahoth baleoumim[32]

Les cloches

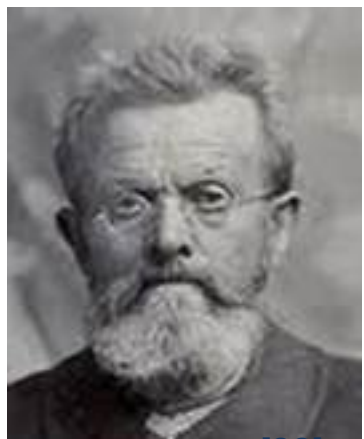
Mon beau tzigane mon amant
Écoute les cloches qui sonnent
Nous nous aimions éperdument
Croyant n'être vus de personne

Mais nous étions bien mal cachés
Toutes les cloches à la ronde
Nous ont vus du haut des clochers
Et le disent à tout le monde

Demain Cyprien et Henri
Marie Ursule et Catherine
La boulangère et son mari
Et puis Gertrude ma cousine

Souriront quand je passerai
Je ne saurai plus où me mettre
Tu seras loin Je pleurerai
J'en mourrai peut-être

La Loreley



A Jean Sève[33]

A Bacharach il y avait une sorcière blonde
Qui laissait mourir d'amour tous les hommes à la ronde

Devant son tribunal l'évêque la fit citer
D'avance il l'absolvit à cause de sa beauté

O belle Loreley aux yeux pleins de pierreries
De quel magicien tiens-tu ta sorcellerie

Je suis lasse de vivre et mes yeux sont maudits
Ceux qui m'ont regardée évêque en ont péri

Mes yeux ce sont des flammes et non des pierreries
Jetez jetez aux flammes cette sorcellerie

Je flambe dans ces flammes Ô belle Loreley
Qu'un autre te condamne tu m'as ensorcelé

Evêque vous riez Priez plutôt pour moi la Vierge
Faites-moi donc mourir et que Dieu vous protège

Mon amant est parti pour un pays lointain
Faites-moi donc mourir puisque je n'aime rien

Mon coeur me fait si mal il faut bien que je meure
Si je me regardais il faudrait que j'en meure

Mon coeur me fait si mal depuis qu'il n'est plus là
Mon coeur me fit si mal du jour où il s'en alla

L'évêque fit venir trois chevaliers avec leurs lances
Menez jusqu'au couvent cette femme en démence

Va t'en Lore en folie va Lore aux yeux tremblants
Tu seras une nonne vêtue de noir et blanc

Puis ils s'en allèrent sur la route tous les quatre
La Loreley les implorait et ses yeux brillaient comme des astres

Chevaliers laissez-moi monter sur ce rocher si haut
Pour voir une fois encore mon beau château

Pour me mirer une fois encore dans le fleuve
Puis j'irai au couvent des vierges et des veuves

Là-haut le vent tordait ses cheveux déroulés
Les chevaliers criaient Loreley Loreley

Tout là-bas sur le Rhin s'en vient une nacelle
Et mon amant s'y tient il m'a vue il m'appelle

Mon coeur devient si doux c'est mon amant qui vient
Elle se penche alors et tombe dans le Rhin

Pour avoir vu dans l'eau la belle Loreley
Ses yeux couleur du Rhin ses cheveux de soleil

Schinderhannes

[34]

À Marius-Ary Leblond[35]

Dans la forêt avec sa bande
Schinderhannes s'est désarmé
Le brigand près de sa brigande
Hennit d'amour au joli mai

Benzel accroupi lit la Bible
Sans voir que son chapeau pointu
A plume d'aigle sert de cible
A Jacob Born le mal foutu

Juliette Blaesius qui rote
Fait semblant d'avoir le hoquet
Hannes pousse une fausse note
Quand Schulz vient portant un baquet

Et s'écrie en versant des larmes
Baquet plein de vin parfumé
Viennent aujourd'hui les gendarmes
Nous aurons bu le vin de mai

Allons Julia la mam'zelle
Bois avec nous ce clair bouillon
D'herbes et de vin de Moselle
Prosit Bandit en cotillon

Cette brigande est bientôt soûle
Et veut Hannes qui n'en veut pas
Pas d'amour maintenant ma poule
Sers-nous un bon petit repas

Il faut ce soir que j'assassine
Ce riche juif au bord du Rhin
Au clair des torches de résine
La fleur de mai c'est le florin

On mange alors toute la bande
Pète et rit pendant le dîner
Puis s'attendrit à l'allemande
Avant d'aller assassiner

Rhénane d'automne

[36]

A Toussaint-Luca[37]

Les enfants des morts vont jouer
Dans le cimetière
Martin Gertrude Hans et Henri
Nul coq n'a chanté aujourd'hui
Kikiriki

Les vieilles femmes
Tout en pleurant cheminent
Et les bons ânes
Braillent hi han et se mettent à brouter les fleurs
Des couronnes mortuaires

C'est le jour des morts et de toutes leurs âmes
Les enfants et les vieilles femmes
Allument des bougies et des cierges
Sur chaque tombe catholique
Les voiles des vieilles
Les nuages du ciel
Sont comme des barbes de biques

L'ait tremble de flammes et de prières
Le cimetière est un beau jardin
Plein de saules gris et de romarins
Il vous vient souvent des amis qu'on enterre
ah! que vous êtes bien dans le beau cimetière
Vous mendiants morts saouls de bière
Vous les aveugles comme le destin
Et vous petits enfants morts en prière

Ah! que vous êtes bien dans le beau cimetière
Vous bourgmestres vous bateliers
Et vous conseillers de régence
Vous aussi tziganes sans papiers

La vie vous pourrit dans la panse
La croix vous pousse entre les pieds

Le vent du Rhin ulule avec tous les hiboux
Il éteint les cierges que toujours les enfants rallument
Et les feuilles mortes
Viennent couvrir les morts

Des enfants morts parlent parfois avec leur mère
Et des mortes parfois voudraient bien revenir

Oh! je ne veux pas que tu sortes
L'automne est plein de mains coupées
Non non ce sont des feuilles mortes
Ce sont les mains des chères mortes
Ce sont tes mains coupées
Nous avons tant pleuré aujourd'hui
Avec ces morts leurs enfants et les vieilles femmes
Sous le ciel sans soleil
Au cimetière plein de flammes

Puis dans le vent nous nous en retournâmes

A nos pieds roulaient des châtaignes
Dont les bogues étaient
Comme le coeur blessé de la madone
Dont on doute si elle eut la peau
Couleur des châtaignes d'automne

Les sapins

[38]

Les sapins en bonnets pointus
De longues robes revêtu
Comme des astrologues
Saluent leurs frères abattus
Les bateaux qui sur le Rhin voguent

Dans les sept arts endoctrinés
Par les vieux sapins leurs aînés
Qui sont de grands poètes
Ils se savent prédestinés
A briller plus que des planètes

A briller doucement changés
En étoiles et enneigés
Aux Noëls bienheureuses
Fêtes des sapins ensongés
Aux longues branches langoureuses

Les sapins beaux musiciens
Chantent des noëls anciens
Au vent des soirs d'automne
Ou bien graves magiciens
Incantent le ciel quand il tonne

Des rangées de blancs chérubins
Remplacent l'hiver les sapins
Et balancent leurs ailes
L'été ce sont de grands rabbins
Ou bien de vieilles demoiselles

Sapins médecins divagants
Ils vont offrant leurs bons onguents
Quand la montagne accouche
De temps en temps sous l'ouragan

Un vieux sapin geint et se couche

Les femmes

[39]

Dans la maison du vigneron les femmes cousent
Lenchen remplis le poêle et mets l'eau du café
Dessus – Le chat s'étire après s'être chauffé
– Gertrude et son voisin Martin enfin s'épousent

Le rossignol aveugle essaya de chanter
Mais l'effraie ululant il trembla dans sa cage
Ce cyprès là-bas a l'air du pape en voyage
Sous la neige – Le facteur vient de s'arrêter

Pour causer avec le nouveau maître d'école
– Cet hiver est très froid le vin sera très bon
– Le sacristain sourd et boiteux est moribond
– La fille du vieux bourgmestre brode une étole

Pour la fête du curé La forêt là-bas
Grâce au vent chantait à voix grave de grand orgue
Le songe Herr Traum survint avec sa soeur Frau Sorge
Kaethi tu n'as bien raccommodé ces bas

– Apporte le café le beurre et les tartines
La marmelade le saindoux un pot de lait
– Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît
– On dirait que le vent dit des phrases latines

– Encore un peu de café Lenchen s'il te plaît
– Lotte es-tu triste O petit coeur – Je crois qu'elle aime
– Dieu garde – Pour ma part je n'aime que moi-même
– Chut A présent grand-mère dit son chapelet

– Il me faut du sucre candi Leni je tousse
– Pierre mène son furet chasser les lapins
Le vent faisait danser en rond tous les sapins
Lotte l'amour rend triste – Ilse la vie est douce

La nuit tombait Les vignobles aux ceps tordus
Devenaient dans l'obscurité des ossuaires
En neige et repliés gisaient là des suaires
Et des chiens aboyaient aux passants morfondus

Il est mort écoutez La cloche de l'église
Sonnait tout doucement la mort du sacristain
Lise il faut attiser le poêle qui s'éteint
Les femmes se signaient dans la nuit indécise

Septembre 1901 - mai 1902

Signe

[40]

Je suis soumis au Chef du Signe de l'Automne
Partant j'aime les fruits je déteste les fleurs
Je regrette chacun des baisers que je donne
Tel un noyer gaulé dit au vent ses douleurs

Mon Automne éternelle ô ma saison mentale
Les mains des amantes d'antan jonchent ton sol
Une épouse me suit c'est mon ombre fatale
Les colombes ce soir prennent leur dernier vol

Un soir

[41]

[42]

Un aigle descendit de ce ciel blanc d'archanges
Et vous soutenez-moi
Laisserez-vous trembler longtemps toutes ces lampes
Priez priez pour moi

La ville est métallique et c'est la seule étoile
Noyée dans tes yeux bleus
Quand les tramways roulaient jaillissaient des feux pâles
Sur des oiseaux galeux

Et tout ce qui tremblait dans tes yeux de mes songes
Qu'un seul homme buvait
Sous les feux de gaz roux comme la fausse oronge
O vêtue ton bras se lovait

Vois l'histrion tire la langue aux attentives
Un fantôme s'est suicidé
L'apôtre au figuier pend et lentement salive
Jouons donc cet amour aux dés

Des cloches aux sons clairs annonçaient ta naissance
Vois
Les chemins sont fleuris et les palmes s'avancent
Vers toi

La dame

[43]

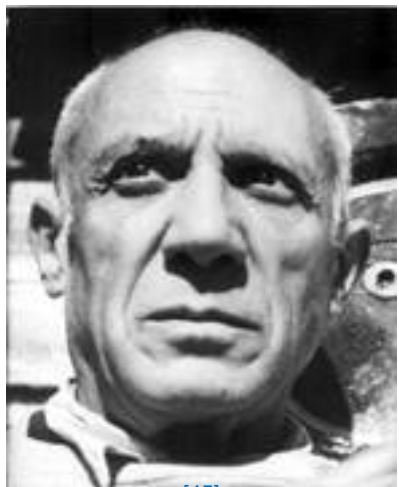
Toc toc Il a fermé sa porte
Les lys du jardin sont flétris
Quel est donc ce mort qu'on emporte

Tu viens de toquer à sa porte
Et trotte trotte
Trotte la petite souris

Les fiançailles

[44]

A Picasso



[45]

Le printemps laisse errer les fiancés parjures
Et laisse feuilloler longtemps les plumes bleues
Que secoue le cyprès où niche l'oiseau bleu

Une Madone à l'aube a pris les églantines
Elle viendra demain cueillir les giroflées
Pour mettre aux nids des colombes qu'elle destine
Au pigeon qui ce soir semblait le Paraclet

Au petit bois de citronniers s'énamourèrent
D'amour que nous aimons les dernières venues
Les villages lointains sont comme les paupières
Et parmi les citrons leurs coeurs sont suspendus

Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris

Mes amis m'ont enfin avoué leur mépris
Je buvais à pleins verres les étoiles
Un ange a exterminé pendant que je dormais
Les agneaux les pasteurs des tristes bergeries
De faux centurions emportaient le vinaigre
Et les gueux mal blessés par l'épurge dansaient
Étoiles de l'éveil je n'en connais aucune
Les becs de gaz pissaient leur flamme au clair de lune
Des croque-morts avec des bocks tintaient des glas
A la clarté des bougies tombaient vaille que vaille
Des faux cols sur les flots de jupes mal brossées
Des accouchées masquées fêtaient leurs relevailles
La ville cette nuit semblait un archipel
Des femmes demandaient l'amour et la dulie
Et sombre sombre fleuve je me rappelle
Les ombres qui passaient n'étaient jamais jolies

Je n'ai plus même pitié de moi

Je n'ai plus même pitié de moi
Et ne puis exprimer mon tourment de silence
Tous les mots que j'avais à dire se sont changés en étoiles
Un Icare tente de s'élever jusqu'à chacun de mes yeux
Et porteur de soleils je brûle au centre de deux nébuleuses
Qu'ai-je fait aux bêtes théologales de l'intelligence
Jadis les morts sont revenus pour m'adorer
Et j'espérais la fin du monde
Mais la mienne arrive en sifflant comme un ouragan

J'ai eu le courage de regarder en arrière

J'ai eu le courage de regarder en arrière
Les cadavres de mes jours
Marquent ma route et je les pleure
Les uns pourrissent dans les églises italiennes
Ou bien dans de petits bois de citronniers
Qui fleurissent et fructifient
En même temps et en toute saison
D'autres jours ont pleuré avant de mourir dans des tavernes
Où d'ardents bouquets rouaient
Aux yeux d'une mulâtresse qui inventait la poésie
Et les roses de l'électricité s'ouvrent encore
Dans le jardin de ma mémoire

Pardonnez-moi mon ignorance

Pardonnez-moi mon ignorance
Pardonnez-moi de ne plus connaître l'ancien jeu des vers
Je ne sais plus rien et j'aime uniquement
Les fleurs à mes yeux redeviennent des flammes
Je médite divinement
Et je souris des êtres que je n'ai pas créés
Mais si le temps venait où l'ombre enfin solide
Se multipliait en réalisant la diversité formelle de mon amour
J'admirerais mon ouvrage

J'observe le repos du dimanche

J'observe le repos du dimanche
Et je loue la paresse
Comment comment réduire
L'infiniment petite science
Que m'imposent mes sens
L'un est pareil aux montagnes au ciel
Aux villes à mon amour
Il ressemble aux saisons
Il vit décapité sa tête est le soleil
Et la lune son cou tranché
Je voudrais éprouver une ardeur infinie
Monstre de mon ouïe tu rugis et tu pleures
Le tonnerre te sert de chevelure
Et tes griffes répètent le chant des oiseaux
Le toucher monstrueux m'a pénétré m'empoisonne
Mes yeux nagent loin de moi
Et les astres intacts sont mes maîtres sans épreuve
La bête des fumées a la tête fleurie
Et le monstre le plus beau
Ayant la saveur du laurier se désole

A la fin les mensonges ne me font plus peur

A la fin les mensonges ne me font plus peur
C'est la lune qui cuit comme un oeuf sur le plat
Ce collier de gouttes d'eau va parer la noyée
Voici mon bouquet de fleurs de la Passion
Qui offrent tendrement deux couronnes d'épines
Les rues sont mouillées de la pluie de naguère
Des anges diligents travaillent pour moi à la maison
La lune et la tristesse disparaîtront pendant
Toute la sainte journée
Toute la sainte journée j'ai marché en chantant
Une dame penchée à sa fenêtre m'a regardé longtemps
M'éloigner en chantant

Au tournant d'une rue je vis des matelots

Au tournant d'une rue je vis des matelots
Qui dansaient le cou nu au son d'un accordéon
J'ai tout donné au soleil
Tout sauf mon ombre

Les dragues les ballots les sirènes mi-mortes
A l'horizon brumeux s'enfonçaient les trois-mâts
Les vents ont expiré couronnés d'anémones
O Vierge signe pur du troisième mois

Templiers flamboyants je brûle parmi vous

Templiers flamboyants je brûle parmi vous
Prophétisons ensemble ô grand maître je suis
Le désirable feu qui pour vous se dévoue
Et la girande tourne ô belle ô belle nuit

Liens déliés par une libre flamme Ardeur
Que mon souffle éteindra O Morts à quarantaine
Je mire de ma mort la gloire et le malheur
Comme si je visais l'oiseau de la quintaine

Incertitude oiseau feint peint quand vous tombiez
Le soleil et l'amour dansaient dans le village
Et tes enfants galants bien ou mal habillés
Ont bâti ce bûcher le nid de mon courage

Clair de lune

[46]

Lune mellifluente aux lèvres des déments
Les vergers et les bourgs cette nuit sont gourmands
Les astres assez bien figurent les abeilles
De ce miel lumineux qui dégoutte des treilles
Car voici que tout doux et leur tombant du ciel
Chaque rayon de lune est un rayon de miel
Or caché je conçois la très douce aventure
J'ai peur du dard de feu de cette abeille Arcture
Qui posa dans mes mains des rayons décevants
Et prit son miel lunaire à la rose des vents

1909

[47]

[48]

La dame avait une robe
En ottoman violine
Et sa tunique brodée d'or
Était composée de deux panneaux
S'attachant sur l'épaule

Les yeux dansants comme des anges
Elle riait elle riait
Elle avait un visage aux couleurs de France
Les yeux bleus les dents blanches et les lèvres très rouges
Elle avait un visage aux couleurs de France

Elle était décolletée en rond
Et coiffée à la Récamier
Avec de beaux bras nus

N'entendra-t-on jamais sonner minuit

La dame en robe d'ottoman violine
Et en tunique brodée d'or

Décolletée en rond
Promenait ses boucles
Son bandeau d'or
Et traînait ses petits souliers à boucles

Elle était si belle
Que tu n'aurais pas osé l'aimer

J'aimais les femmes atroces dans les quartiers énormes
Où naissaient chaque jour quelques êtres nouveaux
Le fer était leur sang la flamme leur cerveau
J'aimais j'aimais le peuple habile des machines
Le luxe et la beauté ne sont que son écume
Cette femme était si belle
Qu'elle me faisait peur

À la Santé

[49]

I

Avant d'entrer dans ma cellule
Il a fallu me mettre nu
Et quelle voix sinistre ulule
Guillaume qu'es-tu devenu

Le Lazare entrant dans la tombe
Au lieu d'en sortir comme il fit
Adieu adieu chantante ronde
Ô mes années ô jeunes filles

II

Non je ne me sens plus là
Moi-même
Je suis le quinze de la
Onzième

Le soleil filtre à travers
Les vitres
Ses rayons font sur mes vers
Les pitres

Et dansent sur le papier
J'écoute
Quelqu'un qui frappe du pied
La voûte

III

Dans une fosse comme un ours
Chaque matin je me promène
Tournons tournons tournons toujours
Le ciel est bleu comme une chaîne
Dans une fosse comme un ours
Chaque matin je me promène

Dans la cellule d'à côté
On y fait couler la fontaine
Avec les clefs qu'il fait tinter
Que le geôlier aille et revienne
Dans la cellule d'à côté
On y fait couler la fontaine

IV

Que je m'ennuie entre ces murs tout nus
Et peints de couleurs pâles
Une mouche sur le papier à pas menus
Parcourt mes lignes inégales

Que deviendrai-je ô Dieu qui connais ma douleur
Toi qui me l'as donnée
Prends en pitié mes yeux sans larmes ma pâleur
Le bruit de ma chaise enchaînée

Et tous ces pauvres coeurs battant dans la prison
L'Amour qui m'accompagne
Prends en pitié surtout ma débile raison
Et ce désespoir qui me gagne

V

Que lentement passent les heures
Comme passe un enterrement

Tu pleureras l'heure où tu pleures
Qui passera trop vitement
Comme passent toutes les heures

VI

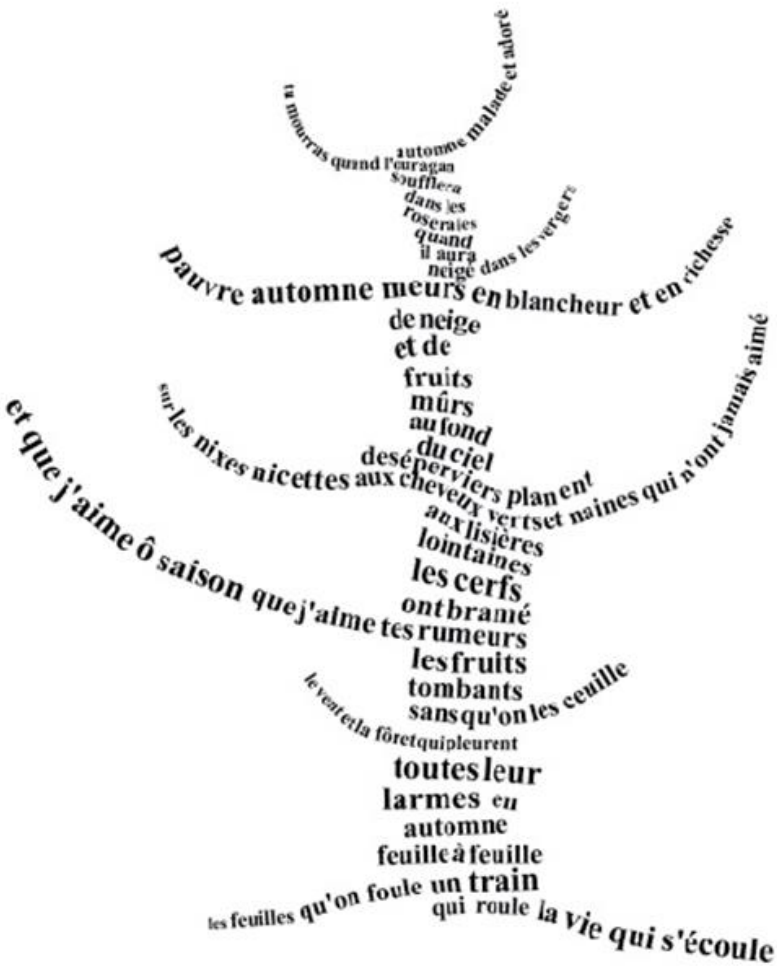
J'écoute les bruits de la ville
Et prisonnier sans horizon
Je ne vois rien qu'un ciel hostile
Et les murs nus de ma prison

Le jour s'en va voici que brûle
Une lampe dans la prison
Nous sommes seuls dans ma cellule
Belle clarté Chère raison

Septembre 1911.

Automne malade

[50]



[51]

Automne malade et adoré
Tu mourras quand l'ouragan soufflera dans les roseraies
Quand il aura neigé
Dans les vergers

Pauvre automne

Meurs en blancheur et en richesse
De neige et de fruits mûrs
Au fond du ciel
Des éperviers planent
Sur les nixes nicettes aux cheveux verts et naines
Qui n'ont jamais aimé

Aux lisières lointaines
Les cerfs ont bramé

Et que j'aime ô saison que j'aime tes rumeurs
Les fruits tombant sans qu'on les cueille
Le vent et la forêt qui pleurent
Toutes leurs larmes en automne feuille à feuille
Les feuilles
Qu'on foule
Un train
Qui roule
La vie
S'écoule

Hôtels

[52]

[53]

La chambre est veuve
Chacun pour soi
Présence neuve
On paye au mois
Le patron doute
Payera-t-on
Je tourne en route
Comme un toton
Le bruit des fiacres
Mon voisin laid
Qui fume un âcre
Tabac anglais
Ô La Vallière
Qui boite et rit
De mes prières
Table de nuit
Et tous ensemble
Dans cet hôtel
Savons la langue
Comme à Babel
Fermons nos Portes

À double tour
Chacun apporte
Son seul amour

Cors de chasse

[54]

[55]

Notre histoire est noble et tragique
Comme le masque d'un tyran
Nul drame hasardeux ou magique
Aucun détail indifférent
Ne rend notre amour pathétique
Et Thomas de Quincey buvant
L'opium poison doux et chaste[56]
À sa pauvre Anne allait rêvant
Passons passons puisque tout passe
Je me retournerai souvent
Les souvenirs sont cors de chasse
Dont meurt le bruit parmi le vent

Vendémiaire

[57]

Hommes de l'avenir souvenez-vous de moi
Je vivais à l'époque où finissaient les rois
Tour à tour ils mouraient silencieux et tristes
Et trois fois courageux devenaient trismégistes

Que Paris était beau à la fin de septembre
Chaque nuit devenait une vigne où les pampres
Répandaient leur clarté sur la ville et là-haut
Astres mûrs becquetés par les ivres oiseaux
De ma gloire attendaient la vendange de l'aube

Un soir passant le long des quais déserts et sombres
En rentrant à Auteuil j'entendis une voix
Qui chantait gravement se taisant quelquefois
Pour que parvînt aussi sur les bords de la Seine
La plainte d'autres voix limpides et lointaines

Et j'écoutai longtemps tous ces chants et ces cris
Qu'éveillait dans la nuit la chanson de Paris

J'ai soif villes de France et d'Europe et du monde

Venez toutes couler dans ma gorge profonde

Je vis alors que déjà ivre dans la vigne Paris
Vendangeait le raisin le plus doux de la terre
Ces grains miraculeux qui aux treilles chantèrent

Et Rennes répondit avec Quimper et Vannes
Nous voici ô Paris Nos maisons nos habitants
Ces grappes de nos sens qu'enfanta le soleil
Se sacrifient pour te désaltérer trop avide merveille
Nous t'apportons tous les cerveaux les cimetières les murailles
Ces berceaux pleins de cris que tu n'entendras pas
Et d'amont en aval nos pensées ô rivières
Les oreilles des écoles et nos mains rapprochées
Aux doigts allongés nos mains les clochers
Et nous t'apportons aussi cette souple raison
Que le mystère clôt comme une porte la maison
Ce mystère courtois de la galanterie
Ce mystère fatal fatal d'une autre vie
Double raison qui est au-delà de la beauté
Et que la Grèce n'a pas connue ni l'Orient
Double raison de la Bretagne où lame à lame
L'océan châtre peu à peu l'ancien continent

Et les villes du Nord répondirent gaiement

Ô Paris nous voici boissons vivantes
Les viriles cités où dégoisent et chantent
Les métalliques saints de nos saintes usines
Nos cheminées à ciel ouvert engrossent les nuées
Comme fit autrefois l'Ixion mécanique
Et nos mains innombrables
Usines manufactures fabriques mains
Où les ouvriers nus semblables à nos doigts
Fabriquent du réel à tant par heure
Nous te donnons tout cela

Et Lyon répondit tandis que les anges de Fourvières
Tissaient un ciel nouveau avec la soie des prières

Désaltère-toi Paris avec les divines paroles
Que mes lèvres le Rhône et la Saône murmurent
Toujours le même culte de sa mort renaissant
Divise ici les saints et fait pleuvoir le sang

Heureuse pluie ô gouttes tièdes ô douleur
Un enfant regarde les fenêtres s'ouvrir
Et des grappes de têtes à d'ivres oiseaux s'offrit

Les villes du Midi répondirent alors

Noble Paris seule raison qui vis encore
Qui fixes notre humeur selon ta destinée
Et toi qui te retires Méditerranée
Partagez-vous nos corps comme on rompt des hosties
Ces très hautes amours et leur danse orpheline
Deviendront ô Paris le vin pur que tu aimes

Et un râle infini qui venait de Sicile
Signifiait en battement d'ailes ces paroles

Les raisins de nos vignes on les a vendangés
Et ces grappes de morts dont les grains allongés
Ont la saveur du sang de la terre et du sel
Les voici pour ta soif ô Paris sous le ciel
Obscurci de nuées faméliques
Que caresse Ixion le créateur oblique
Et où naissent sur la mer tous les corbeaux d'Afrique
Ô raisins Et ces yeux ternes et en famille
L'avenir et la vie dans ces treilles s'ennuyent

Mais où est le regard lumineux des sirènes
Il trompa les marins qu'aimaient ces oiseaux-là
Il ne tournera plus sur l'écueil de Scylla
Où chantaient les trois voix suaves et sereines

Le détroit tout à coup avait changé de face
Visages de la chair de l'onde de tout
Ce que l'on peut imaginer
Vous n'êtes que des masques sur des faces masquées

Il souriait jeune nageur entre les rives
Et les noyés flottant sur son onde nouvelle
Fuyaient en le suivant les chanteuses plaintives
Elles dirent adieu au gouffre et à l'écueil
A leurs pâles époux couchés sur les terrasses
Puis ayant pris leur vol vers le brûlant soleil
Les suivirent dans l'onde où s'enfoncent les astres

Lorsque la nuit revint couverte d'yeux ouverts
Errer au site où l'hydre a sifflé cet hiver
Et j'entendis soudain ta voix impérieuse
Ô Rome
Maudire d'un seul coup mes anciennes pensées
Et le ciel où l'amour guide les destinées

Les feuillards repoussés sur l'arbre de la croix
Et même la fleur de lys qui meurt au Vatican
Macèrent dans le vin que je t'offre et qui a
La saveur du sang pur de celui qui connaît
Une autre liberté végétale dont tu
Ne sais pas que c'est elle la suprême vertu

Une couronne du trirègne est tombée sur les dalles
Les hiérarques la foulent sous leurs sandales
Ô splendeur démocratique qui pâlit
Vienne le nuit royale où l'on tuera les bêtes
La louve avec l'agneau l'aigle avec la colombe
Une foule de rois ennemis et cruels
Ayant soif comme toi dans la vigne éternelle
Sortiront de la terre et viendront dans les airs
Pour boire de mon vin par deux fois millénaire

La Moselle et le Rhin se joignent en silence
C'est l'Europe qui prie nuit et jour à Coblence
Et moi qui m'attardais sur le quai à Auteuil
Quand les heures tombaient parfois comme les feuilles
Du cep lorsqu'il est temps j'entendis la prière
Qui joignait la limpidité de ces rivières

O Paris le vin de ton pays est meilleur que celui
Qui pousse sur nos bords mais aux pampres du nord
Tous les grains ont mûri pour cette soif terrible
Mes grappes d'hommes forts saignent dans le pressoir
Tu boiras à longs traits tout le sang de l'Europe
Parce que tu es beau et que seul tu es noble
Parce que c'est dans toi que Dieu peut devenir
Et tous mes vignerons dans ces belles maisons
Qui reflètent le soir leurs feux dans nos deux eaux
Dans ces belles maisons nettement blanches et noires
Sans savoir que tu es la réalité chantent ta gloire
Mais nous liquides mains jointes pour la prière
Nous menons vers le sel les eaux aventurières

Et la ville entre nous comme entre des ciseaux
Ne reflète en dormant nul feu dans ses deux eaux
Dont quelque sifflement lointain parfois s'élance
Troublant dans leur sommeil les filles de Coblence

Les villes répondaient maintenant par centaines
Je ne distinguais plus leurs paroles lointaines
Et Trèves la ville ancienne
A leur voix mêlait la sienne
L'univers tout entier concentré dans ce vin
Qui contenait les mers les animaux les plantes
Les cités les destins et les astres qui chantent
Les hommes à genoux sur la rive du ciel
Et le docile fer notre bon compagnon
Le feu qu'il faut aimer comme on s'aime soi-même
Tous les fiers trépassés qui sont un sous mon front
L'éclair qui luit ainsi qu'une pensée naissante
Tous les noms six par six les nombres un à un
Des kilos de papier tordus comme des flammes
Et ceux-là qui sauront blanchir nos ossements
Les bons vers immortels qui s'ennuient patiemment
Des armées rangées en bataille
Des forêts de crucifix et mes demeures lacustres
Au bord des yeux de celle que j'aime tant

Les fleurs qui s'écrient hors de bouches
Et tout ce que je ne sais pas dire
Tout ce que je ne connaîtrai jamais
Tout cela tout cela changé en ce vin pur
Dont Paris avait soif
Me fut alors présenté

Actions belles journées sommeils terribles
Végétation Accouplements musiques éternelles
Mouvements Adorations douleur divine
Mondes qui vous rassemblez et qui nous ressemblez
Je vous ai bus et ne fut pas désaltéré

Mais je connus dès lors quelle saveur a l'univers

Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers
Sur le quai d'où je voyais l'onde couler et dormir les bélandres

Écoutez-moi je suis le gosier de Paris

Et je boirai encore s'il me plaît l'univers

Écoutez mes chants d'universelle ivrognerie

Et la nuit de septembre s'achevait lentement
Les feux rouges des ponts s'éteignaient dans la Seine
Les étoiles mouraient le jour naissait à peine

FIN DE ALCOOLS

Retour à la liste des oeuvres

Guillaume Apollinaire: Oeuvres majeures

CALLIGRAMMES : POÈMES DE LA PAIX ET DE LA GUERRE (1913-1916)

Première parution 1918

Retour à la liste des oeuvres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Portrait d'Apollinaire par Picasso et gravure de R. Jaudon

À la mémoire du plus ancien de mes camarades, RENÉ DALIZE
Mort au champ d'honneur le 7 mai 1917

Table des matières

Ondes
- Liens
- Les fenêtres
- Paysage
- Les collines
- Arbre
- Lundi rue Christine
- Lettre – Océan
- Sur les prophéties
- Le musicien de Saint-Merry
- La cravate et la montre
- Un fantôme de nuées
- Coeur couronne et miroir
- Tour
- Voyage
- À travers l'Europe
- Il pleut

Étendards
- La petite auto
- La mandoline l'oeillet et le bambou
- Fumées
- À Nîmes
- La colombe poignardée et le jet d'eau
- 2e cannonnier conducteur
- Veille
- Ombre
- C'est Lou qu'on la nommait

Case d'Armons
- Loin du pigeonnier
- Reconnaissance
- S.P
- Visée
- 1915
- Carte postale
- Saillant

Mutation
Oracles
14 juin 1915
De la batterie de tir
Échelon
Vers le sud
Les soupirs du servant de Dakar
Toujours
Fête
Madeleine
Les saisons
Venu de Dieuze
La nuit d'avril 1915

Lueurs des tirs
La grâce exilée
La boucle retrouvée
Refus de la colombe
Les feux du bivouac
Les grenadines repentantes
Tourbillon des mouches
L'adieu du cavalier
Le palais du tonnerre
Photographie
L'inscription anglaise
Dans l'abri-caverne
Fusée
Désir
Chant de l'horizon en Champagne
Océan de terre

Obus couleur de lune
Merveille de la guerre
Exercice
À l'Italie
La traversée
Il y a
L'espionne
Le chant d'amour
Aussi bien que les cigales
Simultanéités
Du coton dans les oreilles

La tête étoilée

Le départ
Le vigneron champenois
Carte postale
Éventail des saveurs
Souvenirs
L’avenir
Un oiseau chante
Chevaux de Frise
Chant de l’honneur
Chef de section
Tristesse d’une étoile
La victoire
La jolie rousse

Reconnais-toi
Cette adorable personne c'est toi
sous le grand chapeau canotier
voici l'ovale de ta figure
Oui
la bouche
Ton
voici enfin
l'impure
faite image
de ton buste à
doré ou comme
à travers un nuage
Ton exquis
un peu
plus bas
c'est ton
coeur
qui
bat

Ondes

Liens

Cordes faites de cris

Sons de cloches â travers l'Europe
Siècles pendus

Rails qui ligotez les nations
Nous ne sommes que deux ou trois hommes
Libres de tous liens
Donnons-nous la main

Violente pluie qui peigne les famées
Cordes
Cordes tissées
Câbles sous-marins
Tours de Babel changées en ponts
Araignées-Pontifes
Tous les amoureux qu'un seul lien a liés

D'autres liens plus ténus
Blancs rayons de lumière
Cordes et Concorde

J'écris seulement pour vous exalter
O sens ô sens chéris
Ennemis du souvenir
Ennemis du désir

Ennemis du regret
Ennemis des larmes
Ennemis de tout ce que j'aime encore

Les fenêtres

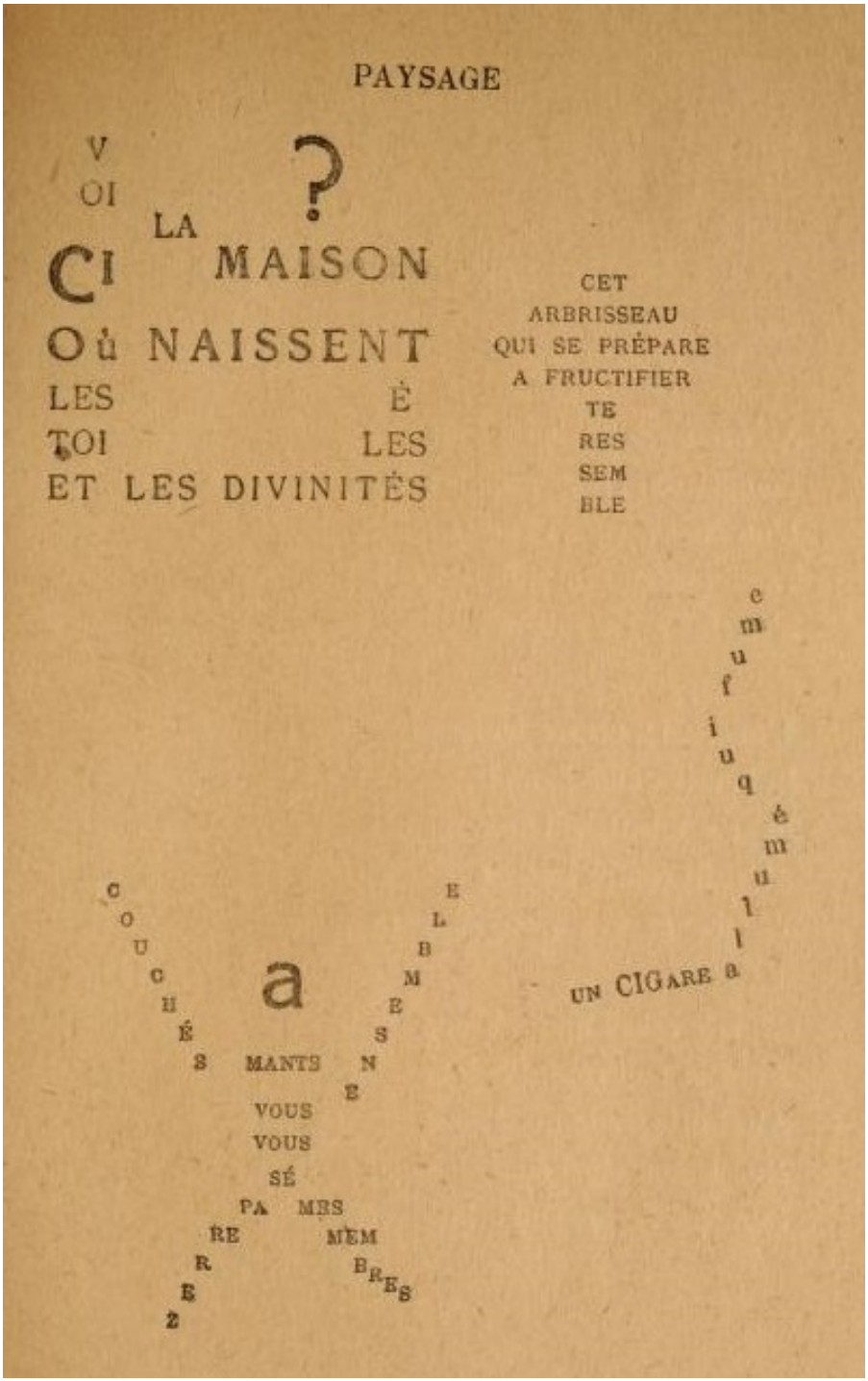
[58]

Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Quand chantent les aras dans les forêts natales
Abatis de pihis
Il y a un poème à faire sur l'oiseau qui n'a qu'une aile
Nous l'enverrons en message téléphonique
Traumatisme géant
Il fait couler les yeux
Voilà une jolie jeune fille parmi les jeunes Turinaises
Le pauvre jeune homme se mouchait dans sa cravate blanche
Tu soulèveras le rideau
Et maintenant voilà que s'ouvre la fenêtre
Araignées quand les mains tissaient la lumière
Beauté pâleur insondables violets
Nous tenterons en vain de prendre du repos
On commencera à minuit
Quand on a le temps on a la liberté
Bigorneaux Lotte multiples Soleils et l'Oursin du couchant
Une vieille paire de chaussures jaunes devant la fenêtre
Tours
Les Tours ce sont les rues
Puits

Puits ce sont les places
Puits
Arbres creux qui abritent les Câpresses vagabondes
Les Chabins chantent des airs à mourir
Aux Chabines maronnes
Et l'oie oua-oua trompette au nord
Où les chasseurs de ratons
Raclent les pelleteries
Etincelant diamant
Vancouver
Où le train blanc de neige et de feux nocturnes fuit l'hiver
O Paris
Du rouge au vert tout le jaune se meurt
Paris Vancouver Hyères Maintenon New-York et les Antilles
La fenêtre s'ouvre comme une orange
Le beau fruit de la lumière

Paysage

Calligramme



Lecture :
Voici la maison où naissent les étoiles et les divinités
Cet arbrisseau qui se prépare à fructifier te ressemble
Un cigare allumé qui fume

Amants vous vous couchés
Amants vous vous séparez
Etc.

Les collines

[59]

Au-dessus de Paris un jour
Combattaient deux grands avions
L'un était rouge et l'autre noir
Tandis qu'au zénith flamboyait
L'éternel avion solaire

L'un était toute ma jeunesse
Et l'autre c'était l'avenir
Ils se combattaient avec rage
Ainsi fit contre Lucifer
l'Archange aux ailes radieuses

Ainsi le calcul au problème
Ainsi la nuit contre le jour
Ainsi attaque ce que j'aime
Mon amour ainsi l'ouragan
Déracine l'arbre qui crie

Mais vois quelle douceur partout
Paris comme une jeune fille
S'éveille langoureusement

Secoue sa longue chevelure
Et chante sa belle chanson

Où donc est tombée ma jeunesse
Tu vois que flambe l'avenir
Sache que je parle aujourd'hui
Pour annoncer au monde entier
Qu'enfin est né l'art de prédire

Certains hommes sont des collines
Qui s'élèvent d'entre les hommes
Et voient au loin tout l'avenir
Mieux que s'il était le présent
Plus net que s'il était passé

Ornement des temps et des routes
Passe et dure sans t'arrêter
Laissons sibiler les serpents
En vain contre le vent du sud
Les Psylles et l'onde ont péri

Ordre des temps si les machines
Se prenaient enfin à penser
Sur les plag-es de pierreries
Des vagues d'or se briseraient
L'écume serait mère encore

Moins haut que l'homme vont les aigles
C'est lui qui fait la joie des mers
Comme il dissipe dans les airs
L'ombre et les spleens vertigineux
Par où l'esprit rejoint le aonge

Voici le temps de la magie
Il s'en revient attendez-vous
A des milliards de prodiges
Oui n'ont fait naître aucune fable
Nul les ayant imaginés

Profondeurs de la conscience
On vous explorera demain
Et qui sait quels êtres vivants
Seront tires de ces abîmes
Avec des univers entiers

Voici s'élever des prophètes
Comme au loin des collines bleues
Ils sauront des choses précises
Comme croient savoir les savants
Et nous transporteront partout

La grande force est le désir
Et viens que je te baise au front
O légère comme une flamme
Dont tu as toute la souffrance
Toute l’ardeur et tout l'éclat

L'âge en vient on étudiera
Tout ce que c'est que de souffrir
Ce ne sera pas du courage
Ni même du renoncement
Ni tout ce que nous pouvons faire

On cherchera dans l'homme même
Beaucoup plus qu'on n'y a cherché
On scrutera sa volonté
Et quelle force naîtra d'elle
Sans machine et sans instrument

Les secourables mânes errent
Se compénétrant parmi nous
Depuis les temps qui nous rejoignent
Rien n'y finit rien n'y commence
Regarde la bague à ton doigt

Temps des déserts des carrefours
Temps des places et des collines
Je viens ici faire des tours
Où joue son rôle un talisman
Mort et plus subtil que la vie

Je me suis enfin détaché
De toutes choses naturelles
Je peux mourir mais non pécher
Et ce qu'on n'a jamais touché
Je l'ai touché je l'ai palpé

Et j'ai scruté tout ce que nul

Ne peut en rien imaginer
Et j'ai soupesé maintes fois
Même la vie impondérable
Je peux mourir en souriant

Bien souvent j'ai plané si haut
Si haut qu'adieu toutes les choses
Les étrangetés les fantômes
Et je ne veux plus admirer
Ce garçon qui mime l'effroi

Jeunesse adieu jasmin du temps
J'ai respiré ton frais parfum
A Rome sur les chars fleuris
Chargés de masques de guirlandes
Et des grelots du carnaval

Adieu jeunesse blanc Noël
Quand la vie n'était qu'une étoile
Dont je contemplais le reflet
Dans la mer Méditerranée
Plus nacrée que les météores

Duvetée comme un nid d'archanges
Ou la guirlande des nuages
Et plus lustrée que les halos
Émanations et splendeurs
Unique douceur harmonies

Je m'arrête pour regarder
Sur la pelouse incandescente
Un serpent erre c'est moi-même
Qui suis la flûte dont je joue
Et le fouet qui châtie les autres

Il vient un temps pour la souffrance
Il vient un temps pour la bonté
Jeunesse adieu voici le temps
Où l'on connaîtra l'avenir
Sans mourir de sa connaissance

C'est le temps de la grâce ardente
La volonté seule agira
Sept ans d'incroyables épreuves

L'homme se divinisera
Plus pur plus vif et plus savant

Il découvrira d'autres mondes
L'esprit languit comme les fleurs
Dont naissent les fruits savoureux
Que nous regarderons mûrir
Sur la colline ensoleillée

Je dis ce qu'est au vrai la vie
Seul je pouvais chanter ainsi
Mes chants tombent comme des graines
Taisez-vous tous vous qui chantez
Ne mêlez pas l'ivraie au blé

Un vaisseau s'en vint dans le port
Un grand navire pavoisé
Mais nous n'y trouvâmes personne
Qu'une femme belle et vermeille
Elle y gisait assassinée

Une autre fois je mendiais
L'on ne me donna qu'une flamme
Dont je fus brûlé jusqu'aux lèvres
Et je ne pus dire merci
Torche que rien ne peut éteindre

Ou donc es-tu ô mon ami
Qui rentrais si bien en toi-même
Qu'un abîme seul est resté
Où je me suis jeté moi-même
Jusqu'aux profondeurs incolores

Et j'entends revenir mes pas
Le long des sentiers que personne
N'a parcourus j'entends mes pas
A toute heure ils passent là-bas
Lents ou pressés ils vont ou viennent

Hiver toi qui te fais la barbe
Il neige et je suis malheureux
J'ai traversé le ciel splendide
Où la vie est une musique
Le sol est trop blanc pour mes yeux

Habituez-vous comme moi
A ces prodiges que j'annonce
A la bonté qui va régner
A la souffrance que j'endure
Et vous connaîtrez l'avenir

C'est de souffrance et de bonté
Que sera faite la beauté
Plus parfaite que n'était celle
Qui venait des proportions
Il neige et je brûle et je tremble

Maintenant je suis à ma table
J'écris ce que j'ai ressenti
Et ce que j'ai chanté là-haut
Un arbre élancé que balance
Le vent dont les cheveux s'envolent

Un chapeau haut de forme est sur
Une table chargée de fruits
Les gants sont morts près d'une pomme
Une dame se tord le cou
Auprès d'un monsieur qui s'avale

Le bal tournoie au fond du temps
J'ai tué le beau chef d'orchestre
Et je pèle pour mes amis
L'orange dont la saveur est
Un merveilleux feu d'artifice

Tous sont morts le maître d'hôtel
Leur verse un Champagne irréel
Qui mousse comme un escargot
Ou comme un cerveau de poète
Tandis que chantait une rose

L'esclave tient une épée nue
Semblable aux sources et aux fleuves
Et chaque fois qu'elle s'abaisse
Un univers est éventré
Dont il sort des mondes nouveaux

Le chauffeur se tient au volant

Et chaque fois que sur la route
Il corne en passant le tournant
Il paraît à perte de vue
Un univers encore vierge

Et le tiers nombre c'est la dame
Elle monte dans l'ascenseur
Elle monte monte toujours
Et la lumière se déploie
Et ces clartés la transfigurent

Mais ce sont de petits secrets
Il en est d'autres plus profonds
Qui se dévoileront bientôt
Et feront de vous cent morceaux
A la pensée toujours unique

Mais pleure pleure et repleurons
Et soit que là lune soit pleine
Ou soit qu'elle n'ait qu'un croissant
Ah I pleure pleure et repleurons
Nous avons tant ri au soleil

Des bras d'or supportent la vie
Pénétrez le secret doré
Tout n'est qu'une flamme rapide
Que fleurit la rose adorable
Et d'où monte un parfum exquis

Arbre

[60]

À Frédéric Boulet

Tu chantes avec les autres tandis que les phonographes galopent
Où sont les aveugles où s'en sont-ils allés
La seule feuille que j'aie cueillie s'est changée en plusieurs mirages
Ne m'abandonnez pas parmi cette foule de femmes au marché
Ispahan s'est fait un ciel de carreaux émaillés de bleu
Et je remonte avec vous une route aux environs de Lyon

Je n'ai pas oublié le son de la clochette d'un marchand de coco d'autrefois
J'entends déjà le son aigre de cette voix à venir
Du camarade qui se promènera avec toi en Europe
Tout en restant en Amérique

Un enfant
Un veau dépouillé pendu à l'étal
Un enfant
Et cette banlieue de sable autour d'une pauvre ville au fond de l'est
Un douanier se tenait là comme un ange
A la porte d'un misérable paradis
Et ce voyageur épileptique écumait dans la salle d'attente des

premières

Engoulevent Blaireau
Et la Taupe-Ariane
Nous avions loué deux coupés dans le transsibérien
Tour à tour nous dormions le voyageur en bijouterie et moi
Mais celui qui veillait ne cachait point un revolver armé

Tu t'es promené à Leipzig avec une femme mince déguisée en homme
Intelligence car voilà ce que c'est qu'une femme intelligente
Et il ne faudrait pas oublier les légendes
Dame-Abonde dans un tramway la nuit au fond d'un quartier désert
Je voyais une chasse tandis que je montais
Et l'ascenseur s'arrêtait à chaque étage

Entre les pierres
Entre les vêtements multicolores de la vitrine
Entre les charbons ardents du marchand de marrons
Entre deux vaisseaux norvégiens amarrés à Rouen
Il y a ton image

Elle pousse entre les bouleaux de la Finlande

Ce beau nègre en acier

La plus grande tristesse
C'est quand tu reçus une carte postale de La Corogne

Le vent vient du couchant
Le métal des caroubiers
Tout est plus triste qu'autrefois
Tous les dieux terrestres vieillissent
L'univers se plaint par ta voix
Et des êtres nouveaux surgissent
Trois par trois

Lundi rue Christine

La mère de la concierge et la concierge laisseront tout passer
Si tu es un homme tu m'accompagneras ce soir
Il suffirait qu'un type maintînt la porte cochère
Pendant que l'autre monterait

Trois bec de gaz allumés
La patronne est poitrinaire
Quand tu auras fini nous jouerons une partie de jacquet
Un chef d'orchestre qui a mal à la gorge
Quand tu viendras à Tunis je te ferai fumer du kief

Ça a l'air de rimer

Des piles de soucoupes des fleurs un calendrier
Pim pam pim
Je dois fiche près de 3oo francs à ma probloque
Je préférerais me couper le parfaitement que de les lui donner

Je partirai à 20 h. 27
Six glaces s'y dévisagent toujours
Je crois que nous allons nous embrouiller encore davantage
Cher monsieur
Vous êtes un mec à la mie de pain
Cette dame a le nez comme un ver solitaire
Louise a oublié sa fourrure
Moi je n'ai pas de fourrure et je n'ai pas froid
Le Danois fume sa cigarette en consultant l'horaire
Le chat noir traverse la brasserie

Ces crêpes étaient exquises
La fontaine coule
Robe noire comme ses ongles
C'est complètement impossible
Voici monsieur
La bague en malachite
Le sol est semé de sciure

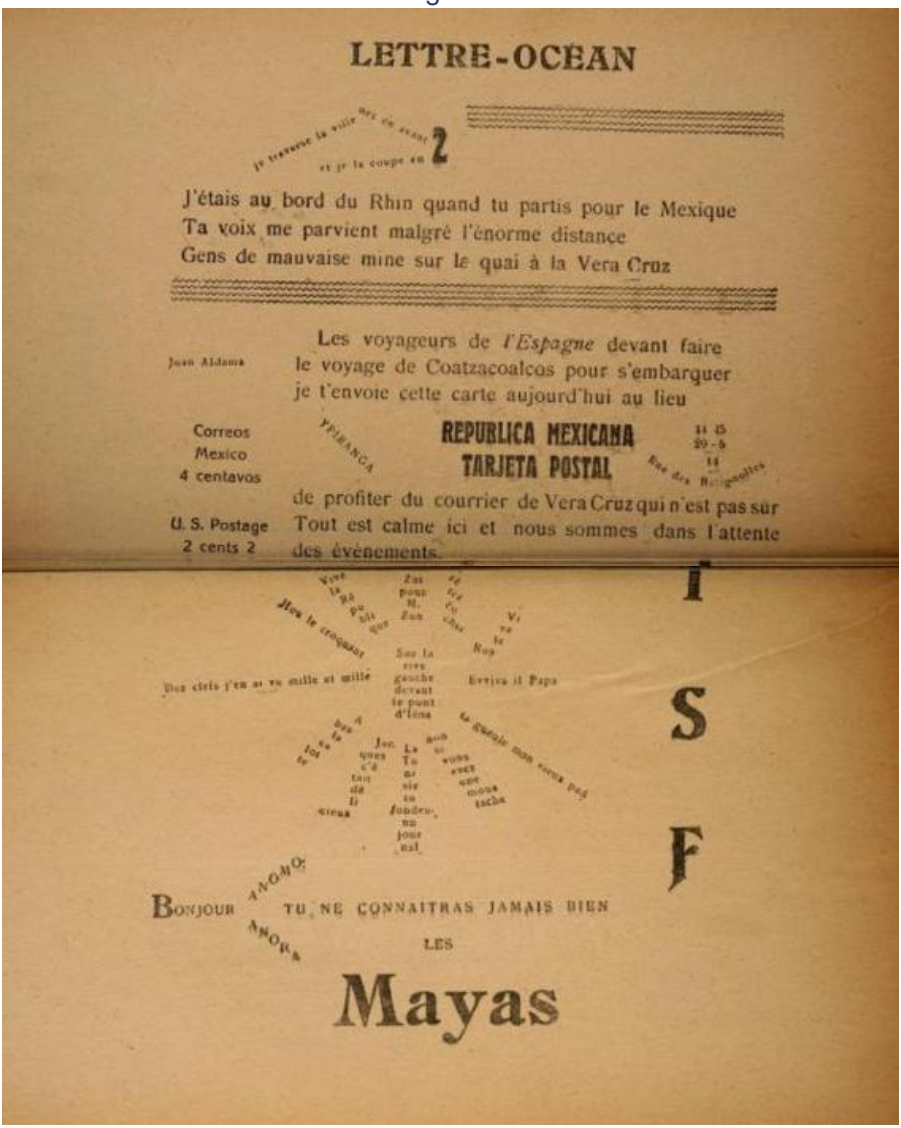
Alors c'est vrai
La serveuse rousse a été enlevée par un libraire
Un journaliste que je connais d'ailleurs très vaguement
Ecoute Jacques c'est très sérieux ce que je vais te dire
Compagnie de navigation mixte

Il me dit monsieur voulez-vous voir ce que je peux faire d'eaux fortes et de tableaux
Je n’ai qu'une petite bonne

Après déjeuner café du Luxembourg
Une fois là il me présente un gros bonhomme
Qui me dit
Ecoutez c'est charmant
A Smyrne à Naples en Tunisie
Mais nom de Dieu où est-ce
La dernière fois que j'ai été en Chine
C'est il y a huit ou neuf ans
L'Honneur tient souvent à l'heure que marque la pendule
La quinte major

Lettre – Océan

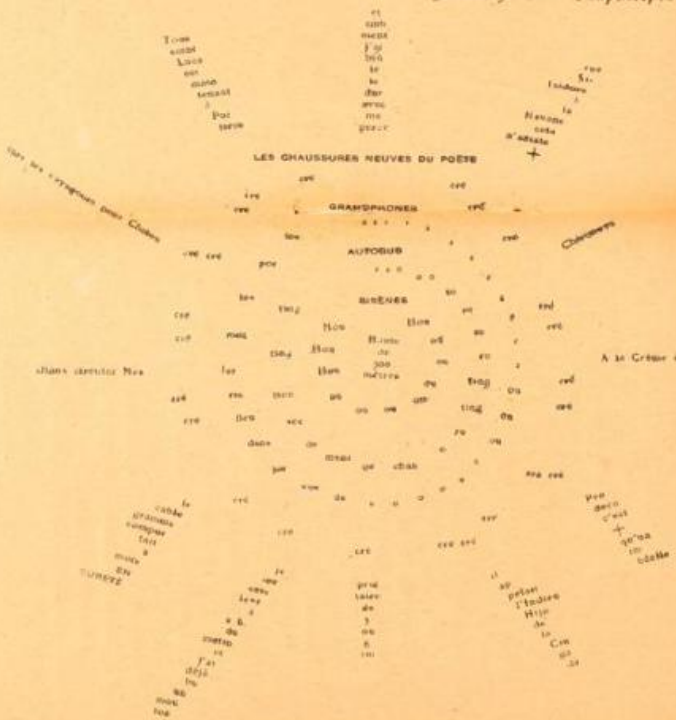
Calligramme



Te souviens-tu du tremblement de terre entre 1885 et 1890 on coucha plus d'un mois sous la tente

BONJOUR MON FRÈRE ALBERT à Mexico

Jeunes filles à Chapultepec



Sur les prophéties

[61]

J'ai connu quelques prophétesses
Madame Salmajour avait appris en Océanie à tirer les cartes
C'est là-bas qu'elle avait eu encore l'occasion de participer
À une scène savoureuse d'anthropophagie
Elle n'en parlait pas à tout le monde
En ce qui concerne l'avenir elle ne se trompait jamais

Une cartomancienne céretane Marguerite je ne sais plus quoi
Est également habile
Mais Madame Deroy est la mieux inspirée
La plus précise
Tout ce qu'elle m'a dit du passé était vrai et tout ce qu'elle
M'a annoncé s'est vérifié dans le temps qu'elle indiquait
J'ai connu un sciomancien mais je n'ai pas voulu qu'il interrogeât mon ombre
Je connais un sourcier c'est le peintre norvégien Diriks
Miroir brisé sel renversé ou pain qui tombe
Puissent ces dieux sans figure m'épargner toujours
Au demeurant je ne crois pas mais je regarde et j'écoute et notez
Que je lis assez bien dans la main
Car je ne crois pas mais je regarde et quand c'est possible j'écoute

Tout le monde est prophète mon cher André Billy
Mais il y a si longtemps qu'on fait croire aux gens
Qu'ils n'ont aucun avenir qu'ils sont ignorants à jamais
Et idiots de naissance
Qu'on en a pris son parti et que nul n'a même l'idée
De se demander s'il connaît l'avenir ou non
11 n'y a pas d'esprit religieux dans tout cela
Ni dans les superstitions ni dans les prophéties
Ni dans tout ce que l'on nomme occultisme
Il y a avant tout une façon d'observer la nature
Et d'interpréter la nature
Qui est très légitime

Le musicien de Saint-Merry

[62]

J'ai enfin le droit de saluer des êtres que je ne connais pas
Ils passent devant moi et s'accumulent au loin
Tandis que tout ce que j'en vois m'est inconnu
Et leur espoir n'est pas moins fort que le mien

Je ne chante pas ce monde ni les autres astres
Je chante toutes les possibilités de moi-même hors de ce monde et des astres
Je chante la joie d'errer et le plaisir d'en mourir

Le 21 du mois de mai 1913
Passeur des morts et les mordonnantes mériennes
Des millions de mouches éventaient une splendeur
Quand un homme sans yeux sans nez et sans oreilles
Quittant le Sébasto entra dans la rue Aubry-Le-Boucher
Jeune l'homme était brun et ce couleur de fraise sur les joues
Homme Ah ! Ariane
Il jouait de la flûte et la musique dirigeait ses pas
Il s'arrêta au coin de la rue Saint-Martin
Jouant l'air que je chante et que j'ai inventé
Les femmes qui passaient s'arrêtaient près de lui

Il en venait de toutes parts
Lorsque tout à coup les cloches de Saint-Merry se mirent à sonner
Le musicien cessa de jouer et but à la fontaine
Qui se trouve au coin de la rue Simon-Le-Franc
Puis Saint-Merry se tut
L'inconnu reprit son air de flûte
Et revenant sur ses pas marcha jusqu'à la rue de la Verrerie
Où il entra suivi par la troupe des femmes
Qui sortaient des maisons
Qui venaient par les rues traversières les yeux fous
Les mains tendues vers le mélodieux ravisseur
Il s'en allait indifl^érent jouant son air
Il s'en allait terriblement

Puis ailleurs
A quelle heure un train partira-t-il pour Paris
A ce moment
Les pigeons des Moluques fientaient des noix muscades
En même temps
Mission catholique de Bôma qu'as-tu fait du sculpteur

Ailleurs
Elle traverse un pont qui relie Bonn à Beuel et disparaît à travers Bûtzchen

Au même instant
Une jeune fille amoureuse du maire

Dans un autre quartier
Rivalise donc poète avec les étiquettes des parfumeurs

En somme ô rieurs vous n'avez pas tiré grand chose des hommes
Et à peine avez-vous extrait un peu de graisse de leur misère
Mais nous qui mourons de vivre loin l'un de l'autre
T endons nos bras et sur ces rails roule un long train de marchandises

Tu pleurais assise près de moi au fond du fiacre
Et maintenant
Tu me ressembles tu me ressembles malheureusement

Nous nous ressemblions comme dans l'architecture du siècle dernier
Ces hautes cheminées pareilles à des tours

Nous allons plus haut maintenant et ne touchons plus le sol

Et tandis que le monde vivait et variait
Le cortège des femmes long comme un jour sans pain
Suivait dans la rue de la Verrerie l'heureux musicien

Cortèges ô cortèges
C'est quand jadis le roi s'en allait à Vincennes
Quand les ambassadeurs arrivaient à Paris
Quand le maigre Suger se hâtait vers la Seine
Quand l'émeute mourait autour de Saint-Merry

Cortèges ô cortèges
Les femmes débordaient tant leur nombre était grand
Dans toutes les rues avoisinantes
Et se hâtaient raides comme balle
Afin de suivre le musicien

Ah ! Ariane et toi Pâquette et toi Amine
Et toi Mia et toi Simone et toi Mavise
Et toi Colette et toi la belle Geneviève
Elles ont passé tremblantes et vaines
Et leurs pas légers et prestes se mouvaient selon la cadence
De la musique pastorale qui guidait
Leurs oreilles avides

L'inconnu s'arrêta un moment devant une maison à vendre.
Maison abandonnée
Aux vitres brisées
C'est un logis du seizième siècle
La cour sert de remise à des voitures de livraisons
C'est là qu'entra le musicien
Sa musique qui s'éloignait devint langoureuse
Les femmes le suivirent dans la maison abandonnée
Et toutes y entrèrent confondues en bande
Toutes toutes y entrèrent sans regarder derrière elles
Sans regretter ce qu'elles ont laissé
Ce qu'elles ont abandonné
Sans regretter le jour la vie et la mémoire
Il ne resta bientôt plus personne dans la rue de la Verrerie
Sinon moi-même et un prêtre de Saint-Merry

Nous entrâmes dans la vieille maison

Mais nous n'y trouvâmes personne

Voici le soir
À Saint-Merry c'est l'Angélus qui sonne
Cortèges ô cortèges
C'est quand jadis le roi revenait de Vincennes
Il vint une troupe de casquettiers
Il vint des marchands de bananes
Il vint des soldats de la garde républicaine
O nuit
Troupeau de regards langoureux des femmes
O nuit
Toi ma douleur et mon attente vaine
J'entends mourir le son d'une flûte lointaine

La cravate et la montre

Calligramme

LA CRAVATE ET LA MONTRE

LA CRAVATE
DOU
LOU
REUSE
QUE TU
PORTES
ET QUI T'
ORNE O CI
VILISÉ
OTE- TU VEUX
LA BIEN
SI RESPI
RER

COMME L'ON
S'AMUSE
BI
EN

les
heures

et le
vers
dantesque
luisant et
cadavérique

le bel
inconnu

Il
est
—
,
en
fin

Et
tout
se
ra
fi
ni

les Muses
aux portes de
ton corps

l'infini
redressé
par un fou
de philosophe

semaine

Tircis

la

beau

Mon
cœur

té

de

la

les
yeux

vie

pas

so

l'enfant

la

dou

leur

Agla

de

mou

rir

la main

Lecture :

La cravate douloureuse que tu portes et qui t'orne, o civilisé, Ote-la si

tu veux respirer.

Comme l'on s'amuse bien !
Tircis, la beauté de la vie
Passe la peur de mourir.
Mon cœur, les yeux, l'enfant, Agla, la main,
L'infini redressé par un fou philosophe
Les Muses aux portes de ton corps
Le bel inconnu
Et le vers dantesque luisant et cadavérique.
Les heures, semaine.
Il est moins 5 enfin.
Et tout sera fini.

Ce calligramme porte sur le thème commun de la mort et du temps qui passe, nous pouvons voir l'arrêt des battements de la montre, ce qui montre l'image du coeur. Le deuxième calligramme impose sa rondeur, comme pour montrer qu'il est urgent de cueillir l'instant présent, car les aiguilles se rapprochent de Minuit, l'heure fatidique.

Un fantôme de nuées

Comme c'était la veille du quatorze juillet
Vers les quatre heures de l'après-midi
Je descendis dans la rue pour aller voir les saltimbanques

Ces gens qui font des tours en plein air
Commencent à être rares à Paris
Dans ma jeunesse on en voyait beaucoup plus qu'aujourd'hui
Ils s'en sont allés presque tous en province

Je pris le boulevard Saint-Germain
Et sur une petite place située entre Saint-Germain-des-Prés et la statue de Danton
Je rencontrai les saltimbanques

La foule les entourait muette et résignée à attendre
Je me fis une place dans ce cercle afin de tout voir
Poids formidables,[63]
Villes de Belgique soulevées à bras tendu par uu ouvrier russe de Longwy
Haltères noirs et creux qui ont pour tige un fleuve figé
Doigts roulant une cigarette amère et délicieuse comme la vie

De nombreux tapis sales couvraient le sol
Tapis qui ont des plis qu'on ne défera pas
Tapis qui sont presque entièrement couleur de la poussière
Et où quelques taches jaunes ou vertes ont persisté
Comme un air de musique qui vous poursuit

Vois -tu le personnage maigre et sauvage
La cendre de ses pères lui sortait en barbe grisonnante
Il portait ainsi toute son hérédité au visage
Il semblait rêver à l'avenir
En tournant machinalement un orgue de Barbarie
Dont la lente voix se lamentait merveilleusement
Les glouglous les couacs et les sourds gémissements

Les saltimbanques ne bougeaient pas
Le plus vieux avait un maillot couleur de ce rose violâtre
qu'ont aux joues certaines jeunes filles fraîches mais près de la mort

Ce rose-là se niche surtout dans les plis qui entourent souvent leur bouche
Ou près des narines
C'est un rose plein de traîtrise

Cet homme portait-il ainsi sur le dos
La teinte ignoble de ses poumons

Les bras les bras partout montaient la garde:

Le second saltimbanque
N'était vêtu que de son ombre
Je le regardai longtemps
Son visage m'échappe entièrement
C'est un homme sans tête

Un autre enfin avait l'air d'un voyou
D'un apache bon et crapule à la fois
Avec son pantalon bouffant et les accroche-chausette
N'aurait-il pas eu l'apparence d'un maquereau à sa toilette

La musique se tut et ce furent des pourparlers avec le public
Qui sou à sou jeta sur le tapis la somme de deux francs cinquante
Au lieu des trois francs que le vieux avait fixés comme prix des tours

Mais quand il fut clair que personne ne donnerait plus rien

On se décida à commencer la séance
De dessous l'orgue sortit un tout petit saltimbanque habillé de rose pulmonaire
Avec de la fourrure aux poignets et aux chevilles
Il poussait des cris brefs
Et saluait en écartant gentiment les avant-bras
Mains ouvertes

Une jambe en arrière prête à la génuflexion
Il salua ainsi aux quatre points cardinaux
Et quand il marcha sur une boule
Son corps mince devint une musique si délicate que nul parmi les spectateurs n'y fut insensible
Un petit esprit sans aucune humanité
Pensa chacun
Et cette musique des formes
Détruisit celle de l'orgue mécanique
Que moulait l'homme au visage couvert d'ancêtres

Le petit saltimbanque fit la roue
Avec tant d'harmonie
Que l'orgue cessa déjouer
Et que l'organiste se cacha le visage dans les mains
Aux doigts semblables aux descendants de son destin
Foetus minuscules qui lui sortaient de la barbe
Nouveaux cris de Peau-Rouge
Musique angélique des arbres
Disparition de l'enfant

Les saltimbanques soulevèrent les gros haltères à bout de bras
Ils jonglèrent avec les poids

Mais chaque spectateur cherchait en soi l'enfant miracuculeux
Siècle ô siècle des nuages

Coeur couronne et miroir

Calligramme

CŒUR COURONNE ET MIROIR

Q

L R U M R

ES OIS I EU ENT

TOUR A TOUR

RENAISSENT AU CŒUR DES POÈTES

DANS

FLETS CE

RE MI

LES ROIR

SONT JE

ME SUIS

COM EN

NON CLOS

ET VI

GES VANT

AN ET

LES VRAI

NE COM

GI ME

MA ON

I

Guillaume Apollinaire

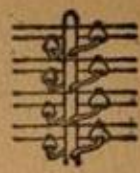
Tour
À R.D

Au Nord au Sud
Zénith Nadir
Et les grands cris de l’Est
L’Océan se gonfle à l’Ouest
La Tour à la Roue
S’adresse

Voyage

Calligramme

VOYAGE



ADIEU AMOUR NUAGE QUI
FUIS REFAIS LE VOYAGE DE DANTE
ET N'A PAS CHU PLUIE FÉCON

OU VA DONC CE TRAIN QUI MEURT
DANS LES VALS ET LES BEAUX BOIS

O
D U
CE

T
I
U
N

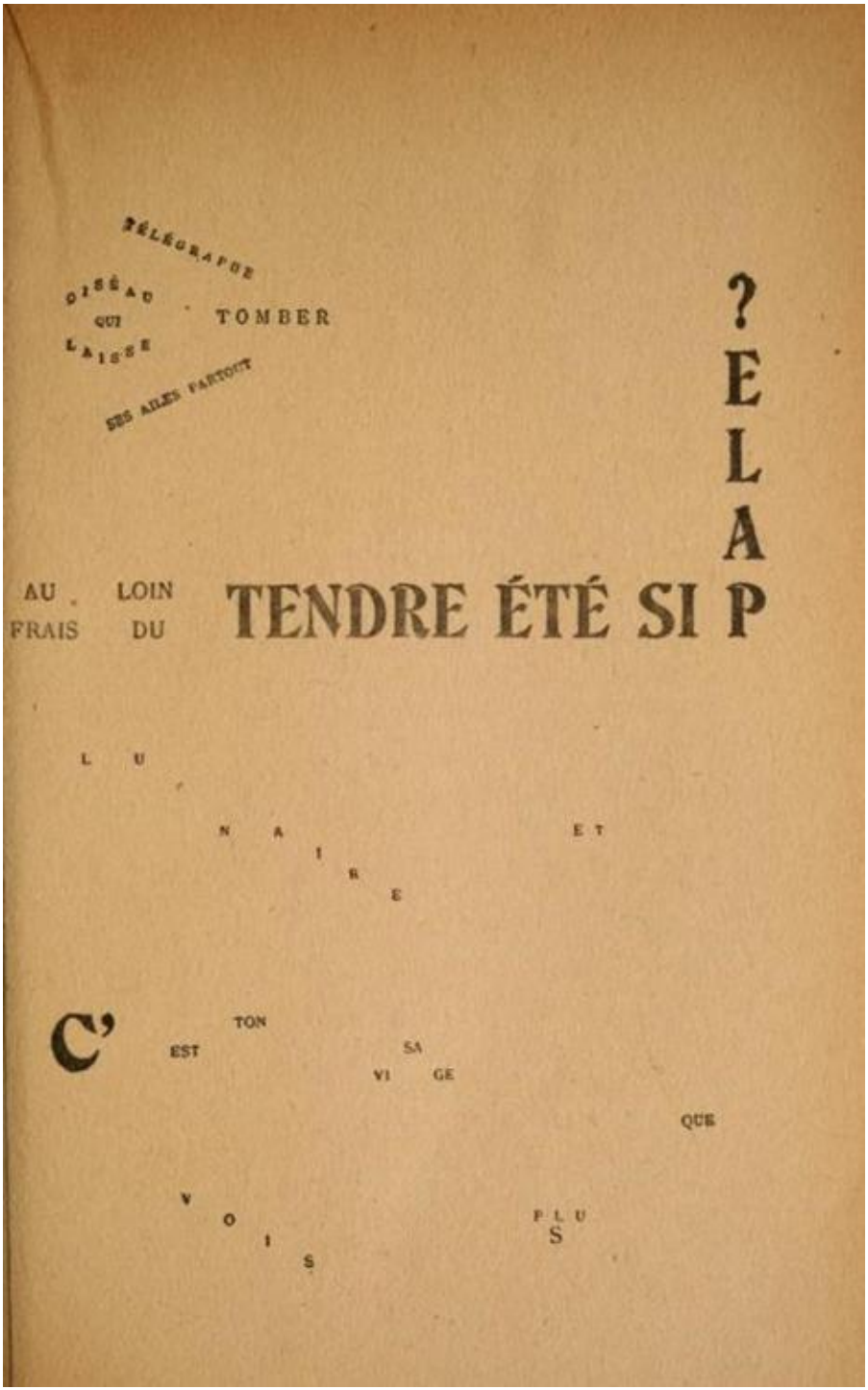
L
A

É
T
D O
I
L
E
S

L
F E
I N E

N
B

E
J



Lecture:

Adieu Amour nuage qui fuis et n'a pas
chu pluie féconde

refais le voyage de Dante.
Télégraph
Oiseau qui laisse tomber ses ailes partout
Où va donc ce train qui meurt au loin
Dans les vals et les beaux bois frais du
tendre été si pâle?
La douce nuit lunaire et pleine d'étoiles
C'est ton visage que je ne vois plus.
Ce poème présente un bel exemple de lien entre le texte et l'espace chez le poète. Le poème est inspiré par la divine comédie de Dantee. L'univers y est saisi dans sa totalité de façon imaginaire et mythologique.
On a une composition géométrique et la constuction est renforcée par le choix d'utiliser deux pages au lieu d'une pour donner plus d'amplitude à la représentation. Le train est un élément essentiel, il appartient au paysage comme la métaphore du destin de l'homme qui traverse le temps, de la vie à la mort.
Nous avons d'autres éléments de l'espace supérieur qui sont ceux du réel comme : nuage, oiseau, lignes télégraphiques.
L'espace inférieur est celui de l'infini, de l'au delà, de la foi.
La lecture peut se faire de gauche à droite puis à partir de la moitié de la page, de bas en haut. On voit que les liens se font avec d'autres recherches artistiques. Comme les peintres cubistes, le poète décompose l'espace pour le recomposer en multipliant les points de vue.
Un univers réaliste, celui de la modernité, de la technologie de ce début du 20° siècle
Mais aussi un voyage symbolique
un voyage dont l'issue est incertaine (c'est le point d'interrogation) une interrogation sur la vie et aussi sur la mort
A l'interrogation sur le sens de la vie humaine, s'ajoute alors le thème du caractère passager de cette existence, de la fuite du temps
On peut trouver aussi un autre thème bien connu, celui de la beauté de la nature » « les vals et les beaux bois frais »,
A ces thèmes est associé un autre, non moins nostalgique : celui de l'amour qui s'en va « adieu Amour, nuage qui fuis... »
c'est tout le tragique de la condition humaine qui s'exprime sous ce dessin naïf dans un un lyrisme triste et doux : élégiaque . Voyage célèbre aussi la modernité du début du vingtième siècle qu' Apollinaire a voulu mêler à tous les thèmes du lyrisme le plus traditionnel sous une forme poétique qui elle aussi est renouvelée.
Le poète propose une perception nouvelle du monde dont il exprime la multiplicité dans un langage synonyme de décodage. Nous avons une sorte de géographie de l'intime et de l'universel qui fait davantage à

l'imagination qu'à la raison pour décrire le réel.

À travers l'Europe

[64]

À M. Ch.

Rotsoge
Ton visage écarlate ton biplan transformable en hydroplan
Ta maison ronde où il nage un hareng saur
Il me faut la clef des paupières
Heureusement que nous avons vu M. Panado
Et nous sommes tranquilles de ce côté-là
Qu'est-ce que tu vois mon vieux M. D...
90 ou 324 un homme en l'air un veau qui regarde à travers le ventre de sa mère

J'ai cherché longtemps sur les routes
Tant d'yeux sont clos au bord des routes
Le vent fait pleurer les saussaies
Ouvre ouvre ouvre ouvre ouvre
Regarde mais regarde donc
Le vieux se lave les pieds dans la cuvette
Una volta ho inteso dire Chè vuoi [65]
Je me mis à pleurer en me souvenant de vos enfances

Et toi tu me montres un violeté pouvantable

Ce petit tableau où il y a une voiture m'a rappelé le jour
Un jour fait de morceaux mauves jaunes bleus verts et rouges
Où je m'en allais à la campagne avec une charmante cheminée tenant sa chienne en laisse
Il n'y en a plus tu n'as plus ton petit mirliton
La cheminée fume loin de moi des cigarettes russes
La chienne aboie contre les lilas •
La veilleuse est consumée
Sur la robe ont chu des pétales
Deux anneaux d'or près des sandales
Au soleil se sont allumés
Mais tes cheveux sont le trolley
A travers l'Europe vêtue de petits feux multicolores

Il pleut

Calligramme

IL PLEUT

Il pleut des voix de femmes comme si elles étaient mortes même dans le souvenir

c'est vous aussi qu'il pleut merveilleuses rencontres de ma vie ô gouttelettes

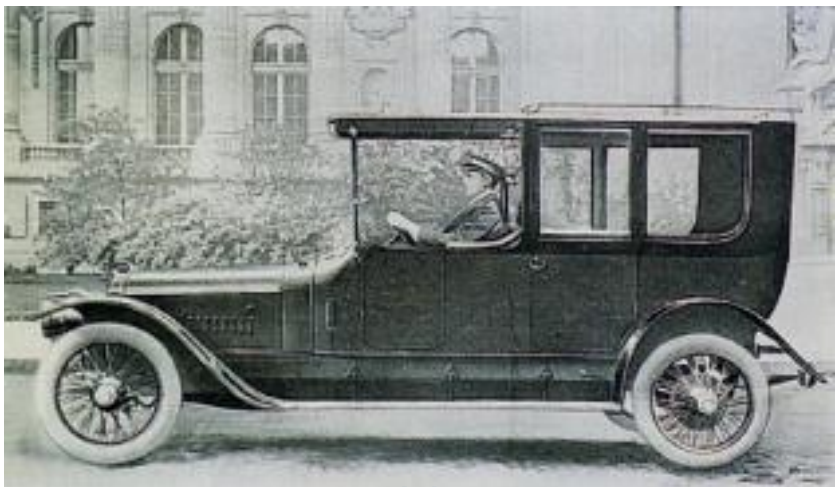
et ces nuages cabrés se prennent à bennfr tout un univers de villes auriculaires

écoute sil pleut tandis que le regret et le dédain pleurent une ancienne musique

écoute tomber les lions qui te retiennent en haut et en bas

Étendards

La petite auto



[66]

Le 31 du mois d'Août 1914
Je partis de Deauville un peu avant minuit
Dans la petite auto de Rouveyre

Avec son chauffeur nous étions trois

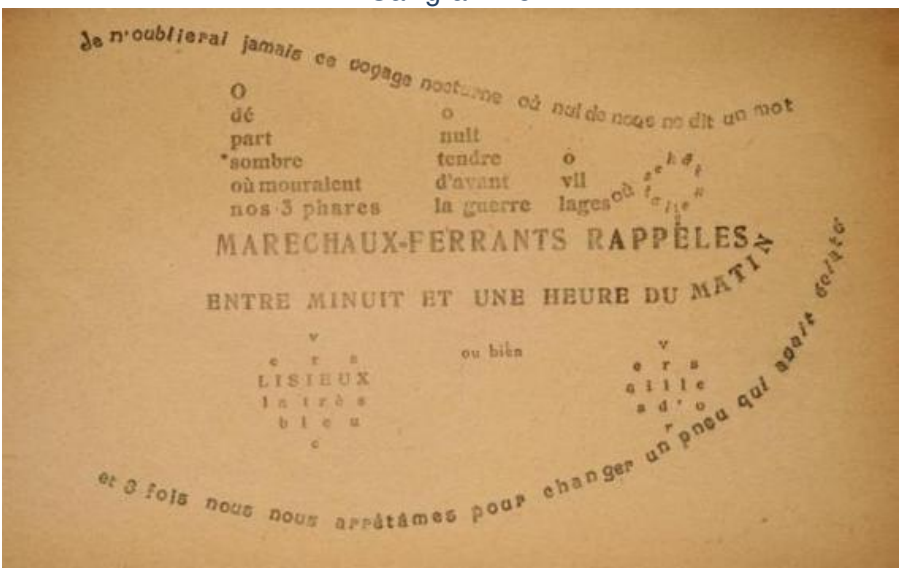
Nous dîmes adieu à toute une époque
Des géants furieux se dressaient sur l'Europe
Les aigles quittaient leur aire attendant le soleil
Les poissons voraces montaient des abîmes
Les peuples accouraient pour se connaître à fond
Les morts tremblaient de peur dans leurs sombres demeures

Les chiens aboyaient vers là-bas où étaient les frontières
Je m'en allais portant en moi toutes ces armées qui se battaient
Je les sentais monter en moi et s'étaler les contrées où elles serpentaient
Avec les forêts les villages heureux de la Belgique
Francorchamps avec l'Eau Rouge et les pouhons
Région par où se font toujours les invasions
Artères ferroviaires où ceux qui s'en allaient mourir

Saluaient encore une fois la vie colorée
Océans profonds où remuaient les monstres
Dans les vieilles carcasses naufragées
Hauteurs inimaginables où l'homme combat
Plus haut que l'aigle ne plane
L'homme y combat contre l'homme
Et descend tout à coup comme une étoile filante

Je sentais en moi des êtres neufs pleins de dextérité
Bâtir et aussi agencer un univers nouveau
Un marchand d'une opulence inouïe et d'une taille prodigieuse
Disposait un étalage extraordinaire
Et des bergers gigantesques menaient
De grands troupeaux muets qui broutaient les paroles
Et contre lesquels aboyaient tous les chiens sur la route

Calligramme

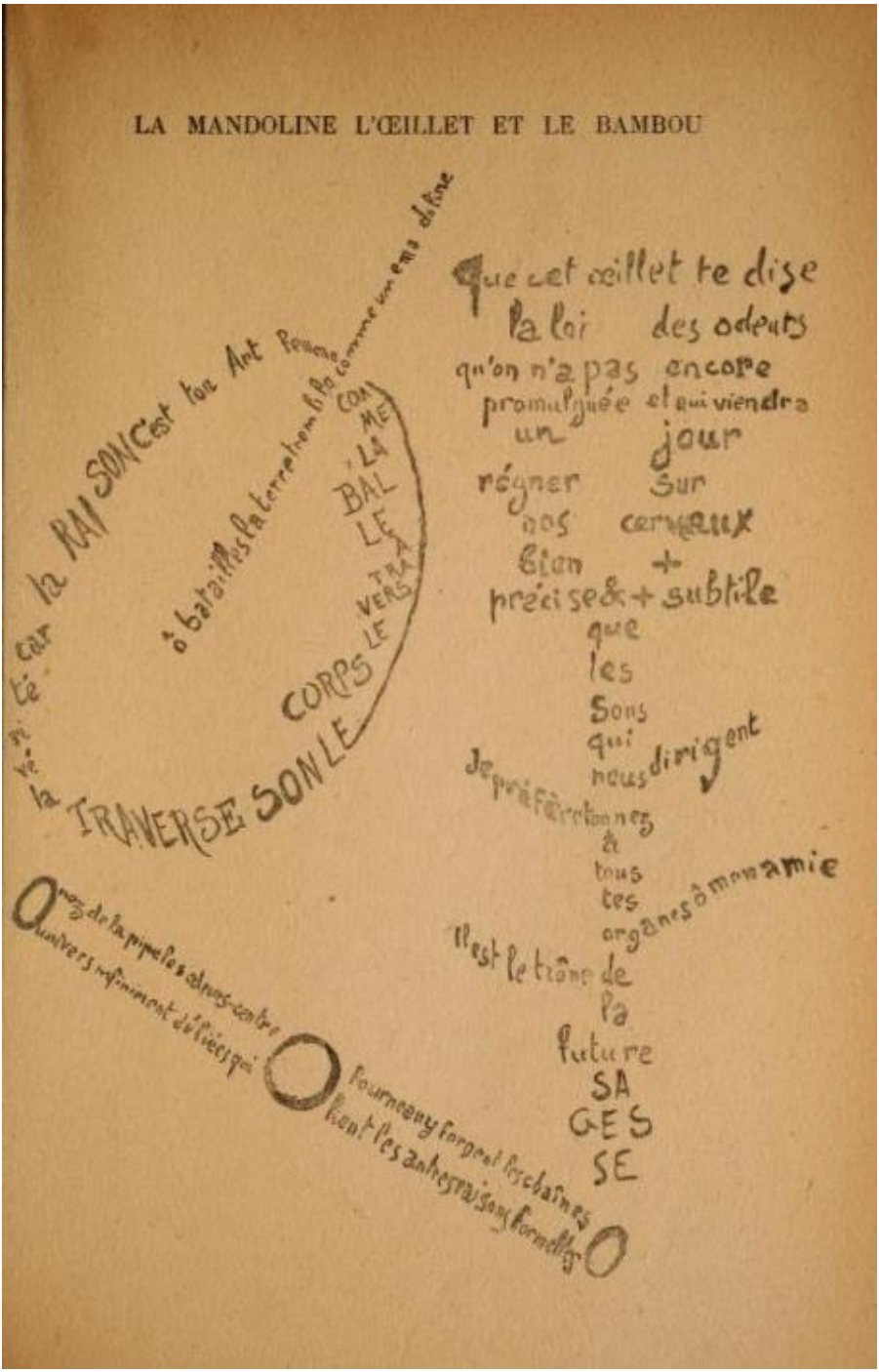


El quand après avoir passé l'après-midi
Par Fontainebleau
Nous arrivâmes à Paris
Au moment où l'on affichait la mobilisation
Nous comprîmes mon camarade et moi ,
Que la petite auto nous avait conduits dans une époque
Nouvelle
Et bien qu'étant déjà tous deux des hommes mûrs
Nous venions cependant de naître

La mandoline l'oeillet et le bambou

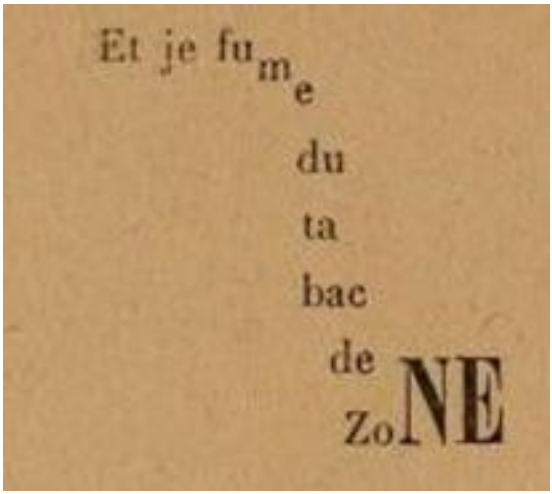
Calligramme

LA MANDOLINE L'ŒILLET ET LE BAMBOU



Fumées

Et tandis que la guerre
Ensanglante la terre
Je hausse les odeurs
Près des couleurs-saveurs



Des fleurs à ras du sol regardent par bouffées
Les boucles des odeurs par tes mains décoiffées
Mais je connais aussi les grottes parfumées
Où gravite l'azur unique des fumées
Où plus doux que la nuit et plus pur que le jour.
Tu t'étends comme un dieu fatigué par l'amour
Tu fascines les flammes
Elles rampent à tes pieds
Ces nonchalantes femmes
Tes feuilles de papier

À Nîmes

[67]

À Émile Léonard

[68]

Je me suis engagé sous le plus beau des cieux
Dans Nice la Marine au nom victorieux

Perdu parmi 900 conducteurs anonymes
Je suis un charretier du neuf charroi de Nîmes

L'Amour dit Reste ici Mais là-bas les obus
Epousent ardemment et sans cesse les buts

J'attends que le printemps commande que s'en aille
Vers le nord glorieux l'intrépide bleusaille

Les 3 servants assis dodelinent leurs fronts
Où brillent leurs yeux clairs comme mes éperons

Un bel après-midi de garde à l'écurie
J'entends sonner les trompettes d'artillerie

J'admire la gaîté de ce détachement
Qui va rejoindre au front notre beau régiment

Le territorial se mange une salade
A l'anchois en parlant de sa femme malade

4 pointeurs fixaient les bulles des niveaux
Qui remuaient ainsi que les yeux des chevaux

Le bon chanteur Girault nous chante après 9 heures
Un grand air d'opéra toi l'écoutant tu pleures

Je flatte de la main le petit canon gris
Gris comme l'eau de Seine et je songe à Paris

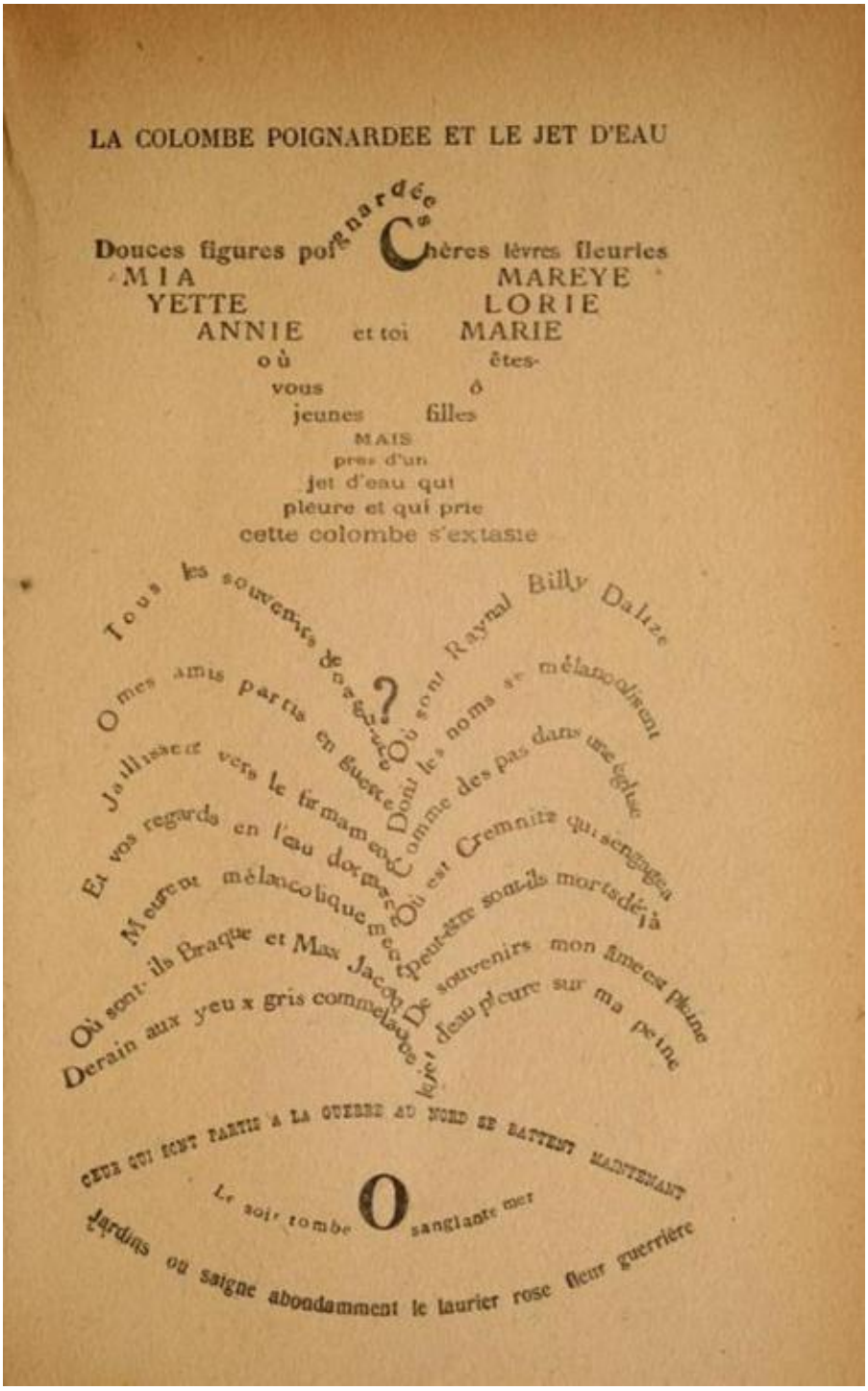
Mais ce pâle blessé m'a dit à la cantine
Des obus dans la nuit la splendeur argentine

Je mâche lentement ma portion de bœuf
Je me promène seul le soir de 5 à 9

Je selle mon cheval nous battons la campagne
Je te salue au loin belle rose ô tour Magne

La colombe poignardée et le jet d'eau

Calligramme



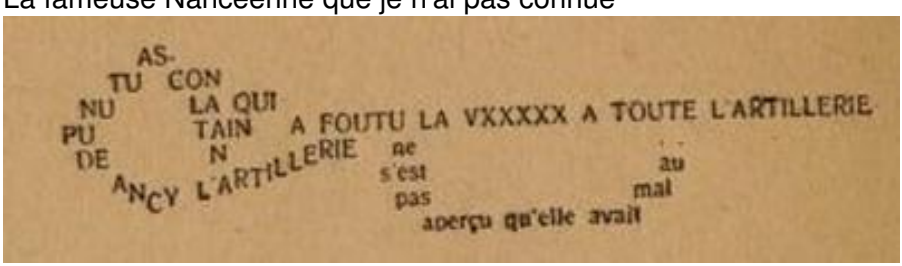
lecture :
Douces figures poignardées chères lèvres fleuries
Mya Mareye

Yette et Lorie
Annie et toi Marie
Où êtes-vous ô jeunes filles
Mais près d'un jet d'eau qui pleure et qui prie
Cette colombe s'extasie

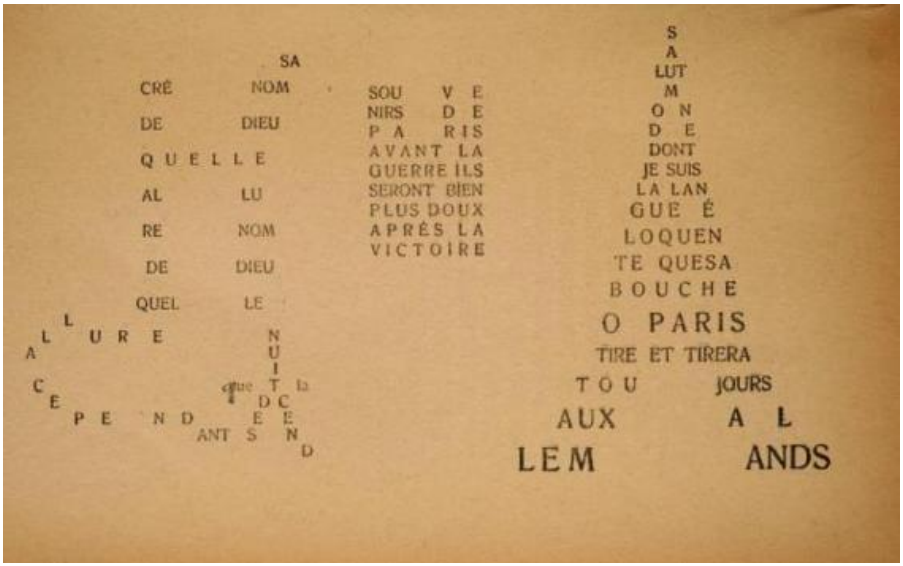
Tous les souvenirs de naguère
O mes amis partis en guerre
Jaillissent vers le firmament
Et vos regards en l'eau dormant
Meurent mélancoliquement
Où sont-ils Braque et Max Jacob
Derain aux yeux gris comme l'aube
Où sont Raynal Billy Dalize
Dont les noms se mélancolisent
Comme des pas dans une église
Où est Cremnitz qui s'engagea
Peut-être sont-ils morts déjà
De souvenirs mon âme est pleine
Le jet d'eau pleure sur ma peine.
Ceux qui sont partis à la guerre
au Nord se battent maintenant
Le soir tombe Ô sanglante mer
Jardins où saignent abondamment
le laurier rose fleur guerrière.

2e cannonnier conducteur

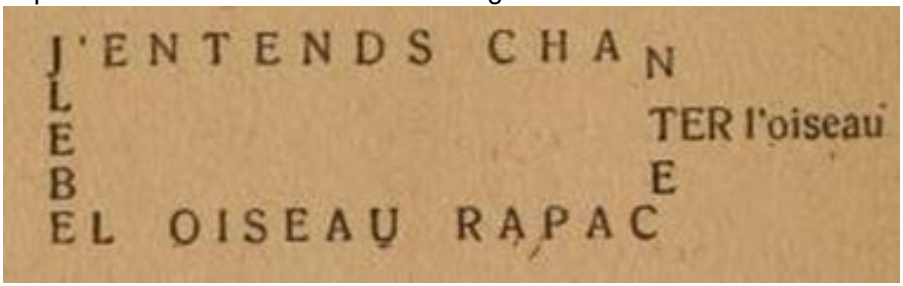
Me voici libre et fier parmi mes compagnons
Le Réveil a sonné et dans le petit jour je salue
La fameuse Nancéenne que je n'ai pas connue



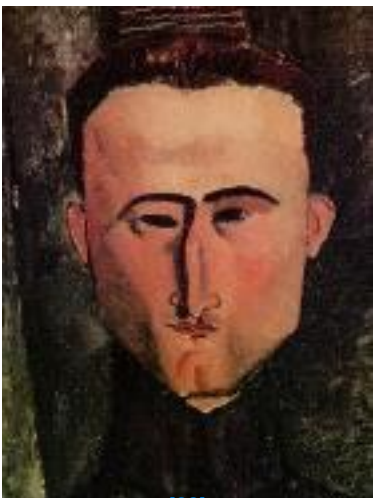
Les 3 servants bras dessus bras dessous se sont endormis sur l'avant-train
Et conducteur par mont par vol sur le porteur
Au pas au trot ou au galop je conduis le canon
Le bras de l'officier est mon étoile polaire
Il pleut mon manteau est trempé et je m'essuie parfois la figure
Avec la serviette-torchon qui est dans la sacoche du sous-verge
Voici des fantassins aux pas pesants aux pieds boueux
La pluie les pique de ses aiguilles le sac les suit



Fantassins
Marchantes mottes de terre
Vous êtes la puissance
Du sol qui vous a faits
Et c'est le sol qui va
Lorsque vous avancez
Un officier passe au galop
Comme un ange bleu dans la pluie grise
Un blessé chemine en fumant une pipe
Le lièvre détale et voici un ruisseau que j'aime
Et cette jeune femme nous salue charretiers
La Victoire se tient après nos jugulaires
Et calcule pour nos canons les mesures angulaires
Nos salves nos rafales sont ses cris de joie
Ses fleurs sont nos obus aux gerbes merveilleuses
Sa pensée se recueille aux tranchées glorieuses



Veille



[69]

Mon cher André Rouveyre[70]
Troudla la Champignon Tabatière
On ne sait quand on partira
Ni quand on reviendra

Au Mercure de France
Mars revient tout couleur d'espérance
J'ai envoyé mon papier
Sur papier quadrillé

J'entends les pas des grands chevaux d'artillerie allant au trot sur la grand-route où moi je veille
Un grand manteau gris de crayon comme le ciel m'enveloppe jusqu'à l'oreille

Quel
Ciel
Triste
Piste
Où
Va le

Pâle
Sou-
rire
De la lune qui me regarde écrire

Ombre

Vous voilà de nouveau près de moi
Souvenirs de mes compagnons morts à la guerre
L'olive du temps
Souvenirs qui n'en faites plus qu'un
Comme cent fourrures ne font qu'un manteau
Comme ces milliers de blessures ne font qu'un article de journal
Apparence impalpable et sombre qui avez pris
La forme changeante de mon ombre
Un indien à l'affût pendant l'éternité
Ombre vous rampez près de moi
Mais vous ne m'entendez plus
Vous ne connaîtrez plus les poèmes divins que je chante
Tandis que moi je vous entends je vous vois encore
Destinées
Ombre multiple que le soleil vous garde
Vous qui m'aimez assez pour ne jamais me quitter
Et qui dansez au soleil sans faire de poussière
Ombre encre du soleil
Ecriture de ma lumière
Caisson de regrets
Un dieu qui s'humilie

C’est Lou qu’on la nommait

[71]

Il est des loups de toute sorte
Je connais le plus inhumain
Mon coeur que le diable l'emporte
Et qu'il le dépose à sa porte
N'est plus qu'un jouet dans sa main

Les loups jadis étaient fidèles
Comme sont les petits toutous
Et les soldats amants des belles
Galamment en souvenir d'elles
Ainsi que les loups étaient doux

Mais aujourd'hui les temps sont pires
Les loups sont tigres devenus
Et les Soldats et les Empires
Les Césars devenus Vampires
Sont aussi cruels que Vénus

J'en ai pris mon parti Rouveyre[72]
Et monté sur mon grand cheval
Je vais bientôt partir en guerre

Sans pitié chaste et l'oeil sévère
Comme ces guerriers qu'Épinal

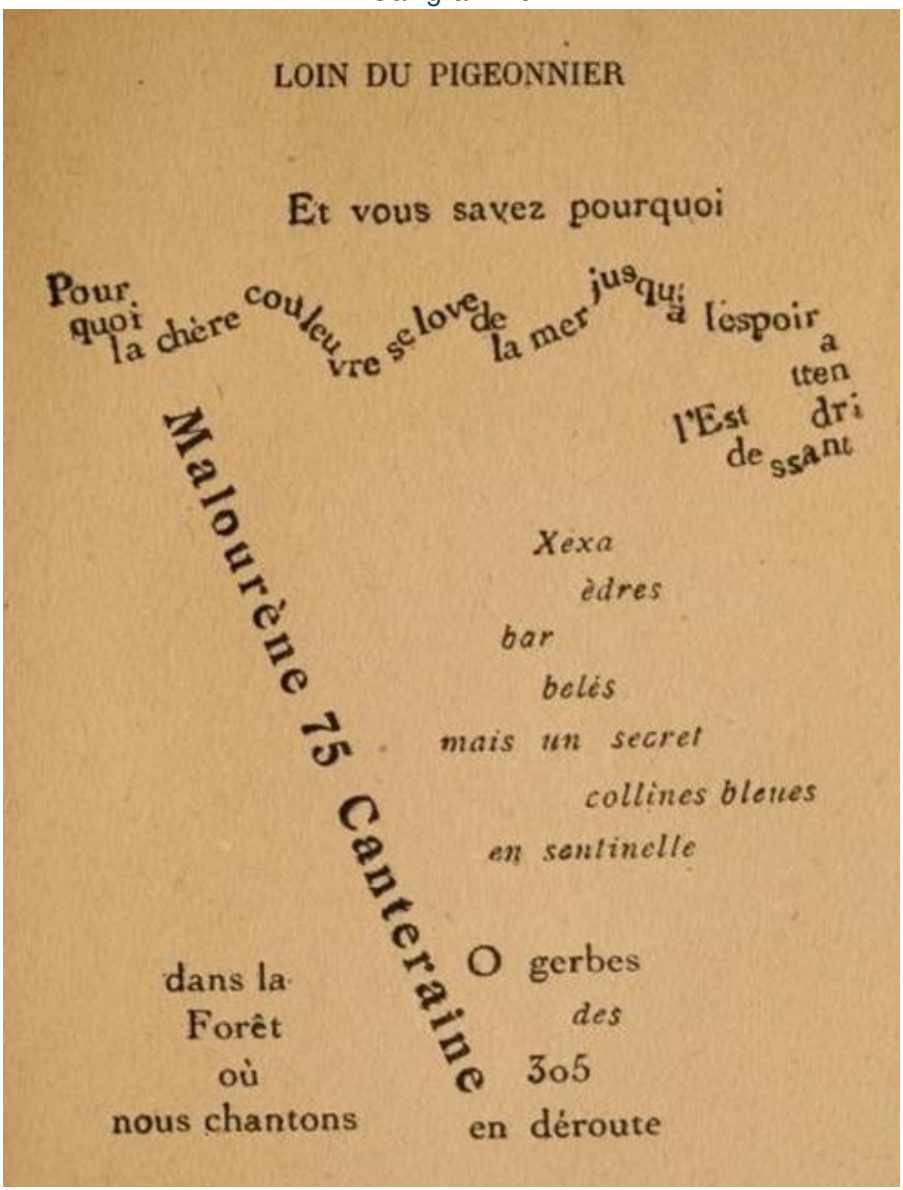
Vendait Images populaires
Que Georgin[73] gravait dans le bois
Où sont-ils ces beaux militaires
Soldats passés Où sont les guerres
Où sont les guerres d'autrefois

Case d'Armons

La 1ère édition à 25 exemplaires de Case d' Armons a été polygraphiée sur papier quadrillé, à l'encre violette, au moyen de gélatine, à la batterie de tir (45e batterie, 38e Régiment d'artillerie de campagne) devant l'ennemi, et le tirage a été achevé le 17 juin 1915.

Loin du pigeonnier

Calligramme



Lecture du calligramme :
Et vous savez pourquoi

Pourquoi la chère couleuvre se love de la mer jusqu'à l'espoir attendrissant de l'Est
Xéxaèdres barbelés mais un secret collines bleues en sentinelle dans la forêt où nous chantons
O gerbes des 305 en déroute
Malourène 75 Canteraine

Reconnaissance

A Mademoiselle P...

Un seul bouleau crépusculaire
Pâlit au seuil de l'horizon
Où fuit la mesure angulaire
Du cœur à l'âme et la raison

Le galop bleu des souvenances
Traverse les lilas des yeux

Et les canons des indolences
Tirent mes songes vers
les
cieux

S.P

S P

Au maréchal des logis
René Berthier

Qu'est-ce qu'on y met
Dans la case d'armons
Espèce de poilu de mon cœur

Pan pan pan
Perruque perruque
Pan pan pan
Perraque à canon

Pour lutter contre les vapeurs
•les lunettes pour protéger les yeux
au moyen d'un masque nocivité gaz
un tissu trempé mouchoir des nez

dans
la so
lution
de bi
carbo
nate de
sodium

Les masques seront sim
plement mouillés des lar
mes de rire de rire

Visée

A Madame René Berthier

Chevaux couleur cerise limite des Zélandes
Des mitrailleuses d'or coassent les légendes
Je t'aime liberté qui veilles dans les hypogées
Harpe aux cordes d'argent ô pluie ô ma musique
L'invisible ennemi plaie d'argent au soleil
Et l'avenir secret que la fusée élucide
Entends nager le Mot poisson subtil
Les villes tour à tour deviennent des clefs
Le masque bleu comme met Dieu son ciel
Guerre paisible ascèse solitude métaphysique
Enfant aux mains coupées parmi les roses oriflammes

1915

1915

Soldats de Faïence et d'Escarboucle

Ô Amour

Carte postale

CARTE POSTALE
à Jean Royère

CORRESPONDANCE

Nous sommes bien

mais l'auto-bazar qu'on
dit merveilleux
ne vient pas jusqu'ici

LUL

on les
aura

ESPONDANCE
LA RÉPUBLIQUE
NCHISE

baie mivre route
transparente
Francé

Saillant

[74]

À André Level[75]

Rapidité attentive à peine un peu d'incertitude
Mais un dragon à pied sans armes
Parmi le vent quand survient la

Salut
Le Rapace

S torpille aérienne
A Le balai de verdure
L T'en souviens-tu
U Il est ici dans les pierres
T Du beau royaume dévasté

Grain
de
blé

Mais la couleuvre me regarde dressée comme une épée

Vive comme un cheval pif
Un trou d'obus propre comme une salle de bain
Berger suivi de son troupeau mordoré
Mais où est un cœur et le svastica

Aÿ Ancien nom du renom
Le crapaud chantait les saphirs nocturnes

Lou
Lou Verzy

VIVE
LE
CAPISTON

Et le long du canal des filles s'en allaient

Guerre

[76]

Rameau central de combat
Contact par l'écoute
Ou tire dans la direction « des bruits entendus »
Les jeunes de la classe 1915
Et ces fils de fer électrisés
Ne pleurez donc pas sur les horreurs de la guerre
Avant elle nous n'avions que la surface
De la terre et des mers
Après elle nous aurons les abîmes
Le sous-sol et l'espace aviatique
Maîtres du timon
Après après
Nous prendrons toutes les joies
Des vainqueurs qui se délassent
Femmes Jeux Usines Commerce
Industrie Agriculture Métal
Feu Cristal Vitesse
Voix Regard Tact à part
Et ensemble dans le tact venu de loin
De plus loin encore
De l'Au-delà de cette terre

Mutation

[77]

Une femme qui pleurait
Eh ! Oh ! Ha !
Des soldats qui passaient
Eh ! Oh ! Ha !
Un éclusier qui pêchait
Eh ! Oh ! Ha !
Les tranchées qui blanchissaient
Eh ! Oh ! Ha !
Des obus qui pétaient
Eh ! Oh ! Ha !
Des allumettes qui ne prenaient pas
Et tout
A tant changé
En moi
Tout
Sauf mon Amour
Eh ! Oh ! Ha !

Oracles

Calligramme

Je porte votre bague
Elle est très finement ciselée
Le sifflet me fait plus plaisir
Qu'un palais égyptien
Le sifflet des tranchées
Tu sais
Tout au plus si je n'arrête pas
Les métros et les taxis avec
O Guerre
Multiplication de l'amour

Petit
Sifflet
à 2 trous

Avec un fil
on prend
la mesure
du doigt

14 juin 1915

Calligramme

On ne peut rien dire
Rien de ce qui se passe
Mais on change de Secteur
Ah ! voyageur égaré
Pas de lettres
Mais l'espoir
Mais un journal
Le glaive antique de la Marseillaise de Rude
S'est changé en constellation
Il combat pour nous au ciel
Mais cela signifie surtout
Qu'il faut être de ce temps
Pas de glaive antique
Pas de Glaive
Mais l'Espoir

De la batterie de tir

Au maréchal des logis F. Bodard

Calligramme

Nous sommes ton collier France
Venus des Atlantides ou bien des Négrities
Des Elderados ou bien des Cimméries
Rivière d'hommes forts et d'obus dont l'orient chatoie
Diamants qui éclosent la nuit
O Roses ô France
Nous nous pâmons de volupté
A ton cou penché vers l'Est
Nous sommes l'Arc-en-terre
Signe plus pur que l'Arc-en-Ciel
Signe de nos origines profondes
Etincelles
O nous les très belles couleurs

Échelon

Calligramme

Grenouilles et rainettes
Crapauds et crapoussins
Ascèse sous les peupliers et les frênes
La reine des prés va fleurir
Une petite hutte dans la forêt
Là-bas plus blanche est la blessure

Le Ciel

Coquelicots
Flacon au col d'or
On a pendu la mort
A la lisière du bois
On a pendu la mort
Et ses beaux seins dorés
Se montrent tour à tour

On tire contre avions
Verdun

L'orvet
Le sac à malice
La trousse à boutons

O rose toujours vive

O France

Embaume les espoirs d'une armée qui halète

Le Loriot chante

N'est-ce pas rigolo

Enfin une plume d'épervier

Vers le sud

Calligramme

Zénith

Tous ces regrets

Ces jardins sans limite

Où le crapaud module un tendre cri d'azur

La biche du silence éperdu passe vite

Un rossignol meurtri par l'amour chante sur

Le rosier de ton corps dont j'ai cueilli les roses

Nos cœurs pendent ensemble au même grenadier

Et les fleurs de grenade en nos regards écloses

En tombant tour à tour ont jonché le sentier

Les soupirs du servant de Dakar

Calligramme

C'est dans la cagnat en rondins voilés d'osier
Auprès des canons gris tournés vers le nord
Que je songe au village africain
Où l'on dansait où l'on chantait où l'on faisait l'amour
Et de longs discours
Nobles et joyeux

Je revois mon père qui se battit
Contre les Achantis
Au service des Anglais
Je revois ma sœur au rire en folie
Aux seins durs comme des obus
Et je revois
Ma mère la sorcière qui seule du village
Méprisait le sel
Piler le millet dans un mortier
Je me souviens du si délicat si inquiétant
Fétiche dans l'arbre
Et du double fétiche de la fécondité

Plus tard une tête coupée
Au bord d'un marécage
O pâleur de mon ennemi
C'était une tête d'argent
Et dans le marais
C'était la lune qui luisait
C'était donc une tête d'argent
Là-haut c'était la lune qui dansait
C'était donc une tête d'argent
Et moi dans l'antre j'étais invisible
C'était donc une tête de nègre dans la nuit profonde
Similitudes Pâleurs
Et ma sœur
Suivit plus tard un tirailleur
Mort à Arras

Si je voulais savoir mon âge
Il faudrait le demander à l'évêque
Si doux si doux avec ma mère
De beurre de beurre avec ma sœur
C'était dans une petite cabane
Moins sauvage que notre cagnat de canonniers-servants
J'ai connu l'affût au bord des marécages
Où la girafe boit les jambes écartées

J'ai connu l'horreur de l'ennemi qui dévaste
Le Village
Viole les femmes
Emmène les filles
Et les garçons dont la croupe dure sursaute
J'ai porté l'administrateur des semaines
De village en village
En chantonnant
Et je fus domestique à Paris
Je ne sais pas mon âge
Mais au recrutement
On m'a donné vingt ans
Je suis soldat français on m'a blanchi du coup
Secteur 59 je ne peux pas dire où
Pourquoi donc être blanc est-ce mieux qu'être noir
Pourquoi ne pas danser et discourir
Manger et puis dormir
Et nous tirons sur les ravitaillements boches
Ou sur les fils de fer devant les bobosses
Sous la tempête métallique
Je me souviens d'un lac affreux
Et de couples enchaînés par un atroce amour
Une nuit folle
Une nuit de sorcellerie
Comme cette nuit-ci
Où tant d'affreux regards
Eclatent dans le ciel splendide

Toujours

À Madame Faure-Favier

Calligramme

Toujours

Nous irons plus loin sans avancer jamais

Et de planète en planète
De nébuleuse en nébuleuse
Le don Juan des mille et trois comètes
Même sans bouger de la terre
Cherche les forces neuves
Et prend au sérieux les fantômes

Et tant d'univers s'oublient
Quels sont les grands oublieurs
Qui donc saura nous faire oublier telle ou telle
partie du monde
Où est le Christophe Colomb à qui l'on devra l'oubli
d'un continent

Perdre

Mais perdre vraiment
Pour laisser place à la trouvaille
Perdre
La vie pour trouver la Victoire

Fête

À André Rouveyre[78]

Calligramme

Feu d'artifice en acier
Qu'il est charmant cet éclairage
Artifice d'artificier
Mêler quelque grâce au courage

Deux fusants
Rose éclatement
Comme deux seins que l'on dégrafe
Tendent leurs bouts insolemment
IL SUT AIMER
quelle épitaphe

Un poète dans la forêt
Regarde avec indifférence
Son revolver au cran d'arrêt
Des roses mourir d'espérance

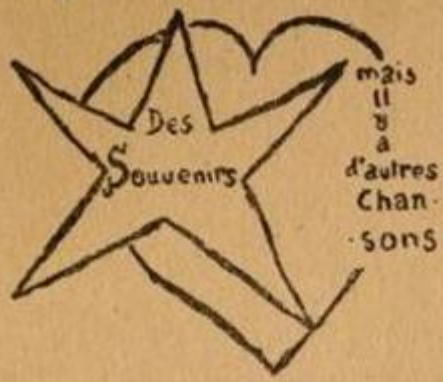
Il songe aux roses de Saadi
Et soudain sa tête se penche
Car une rose lui redit
La molle courbe d'une hanche

L'air est plein d'un terrible alcool
Filtré des étoiles mi-clóses
Les obus caressent le mol
Parfum nocturne où tu reposes
Mortification des roses

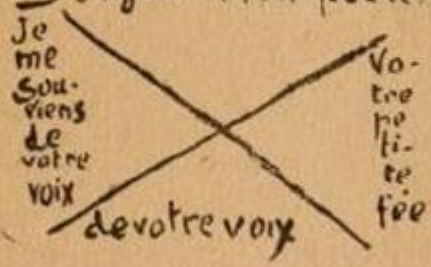
Madeleine

Calligramme

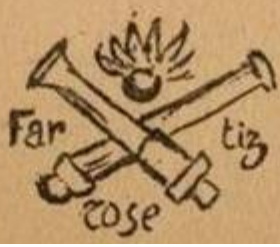
Dans le village arabe



Bonjour mon poète



Photographie
tant attendue



Les saisons

Calligramme

C'était un temps béni nous étions sur les plages
Va-t'en de bon matin pieds nus et sans chapeau
Et vite comme va la langue d'un crapaud
L'amour blessait au cœur les fous comme les sages

As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était militaire
As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était artiflot
A la guerre

C'était un temps béni Le temps du vaguemestre
On est bien plus serré que dans les autobus
Et des astres passaient que singeaient les obus
Quand dans la nuit survint la batterie équestre

As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était militaire
As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était artiflot
A la guerre

C'était un temps béni Jours vagues et nuits vagues
Les marmites donnaient aux rondins des cagnats
Quelque aluminium où tu t'ingénias
A limer jusqu'au soir d'invraisemblables bagues

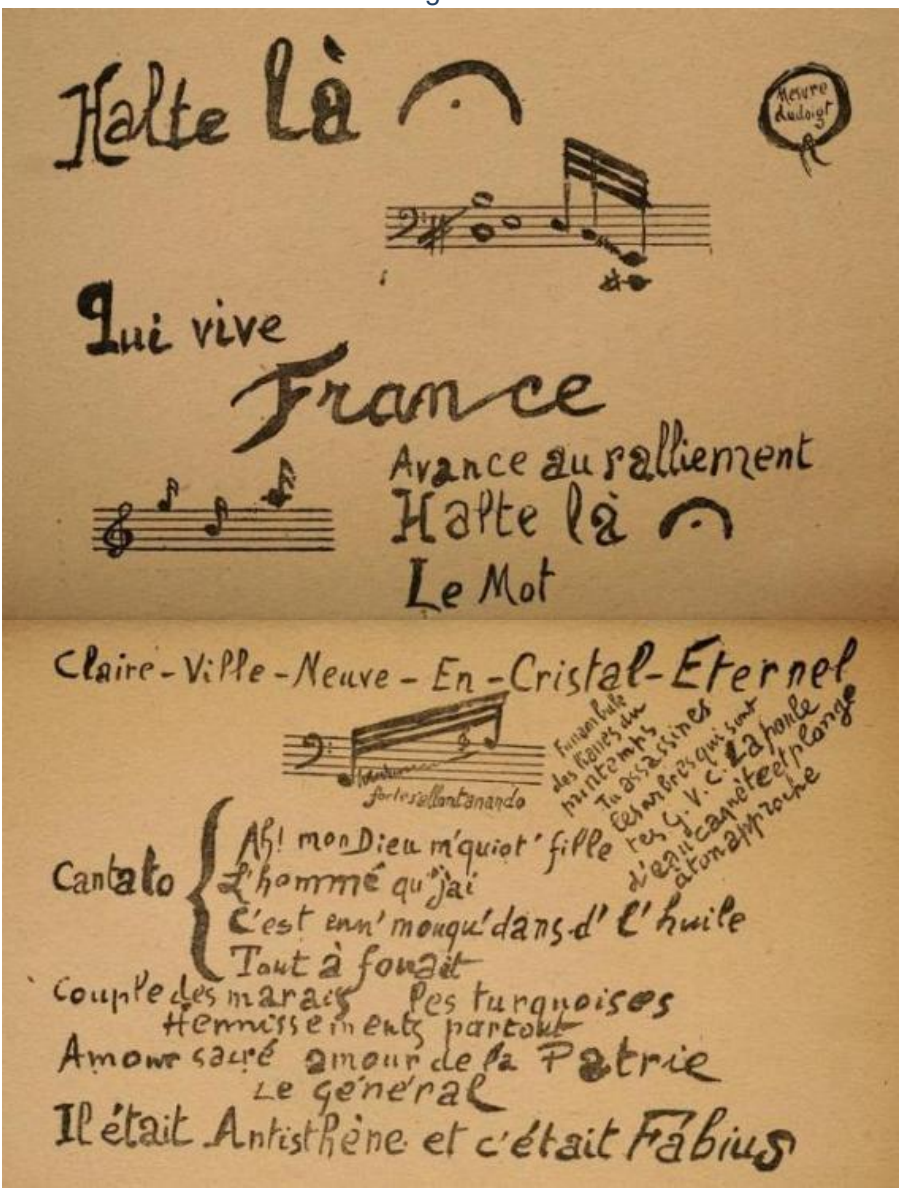
As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était militaire
As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était artiflot
A la guerre

C'était un temps béni La guerre continue
Les Servants ont limé la bague au long des mois
Le Conducteur écoute abrité dans les bois
La chanson que répète une étoile inconnue

As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était militaire
As-tu connu Guy au galop
Du temps qu'il était artiflot
A la guerre

Venu de Dieuze

Calligramme



La nuit d'avril 1915

À L. de C.-C.

Calligramme

Le ciel est étoilé par les obus des Boches
La forêt merveilleuse où je vis donne un bal
La mitrailleuse joue un air à triples-croches
Mais avez-vous le mot
Eh ! oui le mot fatal
Aux créneaux Aux créneaux Laissez là les pioches

Comme un astre éperdu qui cherche ses saisons
Cœur obus éclaté tu sifflais ta romance
Et tes mille soleils ont vidé les caissons
Que les dieux de mes yeux remplissent en silence

Nous vous aimons ô vie et nous vous agaçons

Les obus miaulaient un amour à mourir
Un amour qui se meurt est plus doux que les autres
Ton souffle nage au fleuve où le sang va tarir

Les obus miaulaient
Entends chanter les nôtres
Pourpre amour salué par ceux qui vont périr

Le printemps tout mouillé la veilleuse l'attaque

Il pleut mon âme il pleut mais il pleut des yeux morts

Ulysse que de jours pour rentrer dans Ithaque

Couche-toi sur la paille et songe un beau remords
Qui pur effet de l'art soit aphrodisiaque

Mais
orgues
aux fétus de la paille où tu dors
L'hymne de l'avenir est paradisiaque

Lueurs des tirs

La grâce exilée

Va-t'en va-t'en mon arc-en-ciel
Allez-vous-en couleurs charmantes
Cet exil t'est essentiel
Infante aux échappes changeantes
Et l'arc-en-ciel est exilé
Puisqu'on exile qui l'irise
Mais un drapeau s'est envolé
Prendre ta place au vent de bise

La boucle retrouvée

Il retrouve dans sa mémoire
La boucle de cheveux châtains
T'en souvient-ii à n'y point croire
De nos deux étranges destins

Du boulevard de la Chapelle
Du joli Montmartre et d'Auteuil
Je me souviens murmure-t-elle
Du jour où j'ai franchi ton seuil

Il y tomba comme un automne
La boucle de mon souvenir
Et notre destin qui t'étonne
Se joint au jour qui va finir

Refus de la colombe

[79]

Mensonge de l'Annonciade
La Noël fut la Passion
Et qu'elle était charmante et sade
Cette renonciation

Si la colombe poignardée
Saigne encore de ses refus
J’en plume les ailes l'idée
El le poème que tu fus

Les feux du bivouac

[80]

Les feux mouvants du bivouac
Eclairent des formes de rêve
Et le songe dans l'entrelac
Des branches lentement s'élève

Voici les dédains du regret
Tout écorché comme une fraise
Le souvenir et le secret
Dont il ne reste que la braise

Les grenadines repentantes

[81]

En est-il donc deux dans Grenade
Qui pleurent sur ton seul péché
Ici l'on jette la grenade
Qui se change en un oeuf coché

Puisqu'il en naît des coqs Infante
Entends-les chanter leurs dédains
Et que la grenade est touchante
Dans nos effroyables jardins

Tourbillon des mouches

[82]

Un cavalier va dans la plaine
La jeune fille pense à lui
Et cette flotte à Mitvlène
Le fil de fer est là qui luit

Comme ils cueillaient la rose ardente
Leurs yeux tout à coup ont fleuri
Mais quel soleil la bouche errante
A qui la bouche avait souri

L’adieu du cavalier

Ah Dieu ! que la guerre est jolie
Avec ses chants ses longs loisirs
Cette bague je l'ai polie
Le vent se mêle à vos soupirs

Adieu ! voici le boute-selle
Il disparut dans un tournant
Et mourut là-bas tandis qu'elle
Riait au destin surprenant

Le palais du tonnerre

Par l'issue ouverte sur le boyau dans la craie
En regardant le paroi adverse qui semble en nougat
On voit à gauche et à droite fuir l'humide couloir désert
Où meurt étendue une pelle à la face effrayante à deux yeux réglementaires qui servent à l'attacher sous les caissons
Un rat y recule en hâte tandis que j'avance en hâte
Et le boyau s'en va couronné de craie semée de branches
Comme un fantôme creux qui met du vide où il passe blanchâtre
Et là-haut le toit est bleu et couvre bien le regard fermé par quelques lignes droites
Mais en deçà de l'issue c'est le palais bien nouveau et qui paraît ancien
Le plafond est fait de traverses de chemin de fer
Entre lesquelles il y a des morceaux de craie et des touffes d'aiguilles de sapin
Et de temps en temps des débris de craie tombent comme des morceaux de vieillesse
A côté de l'issue que ferme un tissu lâche d'une espèce qui sert généralement aux emballages
Il y a un trou qui tient lieu d'âtre et ce qui y brûle est un feu semblable à l'âme

Tant il tourbillonne et tant il est inséparable de ce qu'il dévore et fugitif
Les fils de fer se tendent partout servant de sommier supportant des planches
Ils forment aussi des crochets et l'on y suspend mille choses
Comme on fait à la mémoire
Des musettes bleues des casques bleus des cravates bleues des vareuses bleues
Morceaux du ciel tissus des souvenirs les plus purs
Et il flotte parfois en l'air de vagues nuages de craie

Sur la planche brillent des fusées détonateurs joyaux dorés à tête émaillée
Noirs blancs rouges
Funambules qui attendent leur tour de passer sur les trajectoires
Et font un ornement mince et élégant à cette demeure souterraine
Ornée de six lits placés en fer à cheval
Six lits couverts de riches manteaux bleus
Sur !e palais il y a un haut tumulus de craie
El des plaques de tôle ondulée
Fleuve figé de ce domaine idéal
Mais privé d'eau car ici il ne roule que le feu jailli de la mélinite
Le parc aux fleurs de fulminate jaillit des trous penchés
Tas de cloches aux doux sons des douilles rutilantes
Sapins élégants et petits comme en un paysage japonais
Le palais s'éclaire parfois d'une bougie à la flamme aussi petite qu'une souris
O palais minuscule comme si on te regardait par le gros bout d'une lunette
Petit palais où tout s'assourdit
Petit palais où tout est neuf rien rien d'ancien
Et où tout est précieux où tout le monde est vêtu comme un roi
Une selle est dans un coin à cheval sur une caisse
Un journal du jour traîne par terre
Et cependant tout paraît vieux dans cette neuve demeure
Si bien qu'on comprend que l'amour de l'antique
Le goût de l'anticaille
Soit venu aux hommes dès le temps des cavernes
Tout y était si précieux et si neuf
Tout y est si précieux et si neuf
Qu'une chose plus ancienne ou qui a déjà servi y apparaît
Plus précieuse
Que ce qu'on a sous la main
Dans ce palais souterrain creusé dans la craie si blanche et si neuve
Et deux marches neuves

Elles n'ont pas deux semaines
Sont si vieilles et si usées dans ce palais qui semble antique sans imiter l'antique
Qu'on voit que ce qu'il y a de plus simple de plus neuf est ce qui est
Le plus près de ce que l'on appelle la beauté antique
Et ce qui est surchargé d'ornements
A besoin de vieillir pour avoir la beauté qu'on appelle antique
Et qui est la noblesse la force l'ardeur l'âme l'usure
De ce qui est neuf et qui sert
Surtout si cela est simple simple
Aussi simple que le petit palais du tonnerre

Photographie

Calligramme

Ton sourire m'attire comme
Pourrait m'attirer une fleur
Photographie tu es le champignon brun
De la forêt
Qu'est sa beauté
Les blancs y sont
Un clair de lune
Dans un jardin pacifique
Plein d'eaux vives et de jardiniers endiablés
Photographie tu es la fumée de l'ardeur
Qu'est sa beauté
Et il y a en toi
Photographie
Des tons alanguis
On y entend
Une mélopée
Photographie tu es l'ombre
Du Soleil
Qu'est sa beauté

L'inscription anglaise

Calligramme

C'est quelque chose de si ténu de si lointain
Que d'y penser on arrive à le trop matérialiser
Forme limitée par la mer bleue
Par la rumeur d'un train en marche
Par l'odeur des eucalyptus des mimosas
Et des pins maritimes

Mais le contact et la saveur

Et cette petite voyageuse alerte inclina brusquement la
tête sur le quai de la gare à Marseille
Et s'en alla
Sans savoir
Que son souvenir planerait
Sur un petit bois de la Champagne où un soldat s'efforce
Devant le feu d'un bivouac d'évoquer cette apparition
A travers la fumée d'écorce de bouleau
Qui sent l'encens minéen
Tandis que les volutes bleuâtres qui montent
D'un cigare écrivent le plus tendre des noms

Mais les nœuds de couleuvres en se dénouant
Écrivent aussi le nom émouvant
Dont chaque lettre se love en belle anglaise

Et le soldat n'ose point achever
Le jeu de mots bilingue que ne manque point de susciter
Cette calligraphie sylvestre et vernale

Dans l'abri-caverne

Je me jette vers toi et il me semble aussi que tu te jettes vers moi
Une force part de nous qui est un feu solide qui nous soude
Et puis il y a aussi une contradiction qui fait que nous ne pouvons nous apercevoir
En face de moi la paroi de craie s'effrite
Il y a des cassures
De longues traces d'outils traces lisses et qui semblent être faites dans de la stéarine
Des coins de cassures sont arrachés par le passage des types de ma pièce
Moi j'ai ce soir une âme qui s'est creusée qui est vide
On dirait qu'on y tombe sans cesse et sans trouver de fond
Et qu'il n'y a rien pour se raccrocher
Ce qui y tombe et qui vit c'est une sorte d'êtres laids
qui me font mal et qui y viennent de je ne sais où
Oui je crois qu'ils viennent de la vie d'une sorte de vie qui est dans l'avenir dans l'avenir brut qu'on n'a pu encore cultiver ou élever ou humaniser
Dans ce grand vide de mon âme il manque un soleil il manque ce qui éclaire
C'est aujourd'hui c'est ce soir et non toujours
Heureusement que ce n'est que ce soir

Les autres jours je me rattache à toi
Les autres jours je me console de la solitude et de toutes les horreurs
En imaginant ta beauté
Pour l'élever au-dessus de l'univers extasié
Puis je pense que je l'imagine en vain
Je ne la connais par aucun sens
Ni même par les mots
Et mon goût de la beauté est-il donc aussi vain
Existe-tu mon amour
Où n'es-tu qu'une entité que j'ai créée sans le vouloir
Pour peupler la solitude
Es-tu une de ces déesses comme celles que les Grecs avaient douées pour moins s'ennuyer
Je t'adore ô ma déesse exquise même si tu n'es que dans mon imagination

Fusée

[83]

La boucle des cheveux noirs de ta nuque est mon trésor
Ma pensée te rejoint et la tienne la croise
Tes seins sont les seuls obus que j'aime
Ton souvenir est la lanterne de repérage qui nous sert à pointer la nuit

En voyant la large croupe de mon cheval j'ai pensé à tes hanches

Voici les fantassins qui s'en vont à l'arrière en lisant un journal

Le chien du brancardier revient avec une pipe dans sa gueule

Un chat-huant ailes fauves yeux ternes gueule de petit chat et pattes de chat

Une souris verte file parmi la mousse

Le riz a brûlé dans la marmite de campement
Ça signifie qu'il faut prendre garde à bien des choses

Le mégaphone crie
Allongez le tir

Allongez le tir amour de vos batteries

Balance des batteries lourdes cymbales
Qu'agitent les chérubins fous d'amour
En l'honneur du Dieu des Armées

Un arbre dépouillé sur une butte

Le bruit des tracteurs qui grimpent dans la vallée

O vieux monde du XIXe siècle plein de hautes cheminées
si belles et si pures

Virilités du siècle où nous sommes
O canons

Douilles éclatantes des obus de 75
Carillonnez pieusement

Désir

[84]

Mon désir est la région qui est devant moi
Derrière les lignes boches
Mon désir est aussi derrière moi
Après la zone des armées

Mon désir c'est la butte du Mesnil
Mon désir est là sur quoi je tire
De mon désir qui est au-delà de la zone des armées
Je n'en parle pas aujourd'hui mais j'y pense

Butte du Mesnil je t'imagine en vain
Des fils de fer des mitrailleuses des ennemis trop sûrs d'eux
Trop enfoncés sous terre déjà enterrés

Ca ta clac des coups qui meurent en s'éloignant

En y veillant tard dans la nuit
Le Décauville qui toussote
La tôle ondulée sous la pluie
Et sous la pluie ma bourguignote

Entends la terre véhémente
Vois les lueurs avant d'entendre les coups

Et tel obus siffler de la démence
Ou le tac tac tac monotone et bref plein de dégoût

Je désire
Te serrer dans ma main Main de Massig es
Si décharnée sur la carte

Le boyau Goethe où j'ai tiré
J'ai tiré même sur le boyau Nietzsche
Décidément je ne respecte aucune gloire

Nuit violente et violette et sombre et pleine d'or par moments
Nuit des hommes seulement
Nuit du 24 septembre
Demain l'assaut
Nuit violente ô nuit dont l'épouvantable cri profond devenait plus intense de minute en minute
Nuit qui criait comme une femme qui accouche
Nuit des hommes seulement

Chant de l'horizon en Champagne

[85]

À M. Joseph Granié

[86]

Voici le tétin rose de l'euphorbe verruquée[87]
Voici le nez des soldats invisibles
Moi l'horizon invisible je chante
Que les civils et les femmes écoutent ces chansons
Et voici d'abord la cantilène du brancardier blessé
Le sol est blanc la nuit l'azuré
Saigne la crucifixion
Tandis que saigne la blessure
Du soldat de Promission
Un chien jappait l'obus miaule
La lueur muette a jailli
A savoir si la guerre est drôle
Les masques n'ont pas tressailli
Mais quel fou rire sous le masque
Blancheur éternelle d'ici
Où la colombe porte un casque
Et l'acier s'envole aussi
Je suis seul sur le champ de bataille
Je suis la tranchée blanche le bois vert et roux

L'obus miaule
Je te tuerai
Animez-vous fantassins à passepoil jaune
Grands artilleurs roux comme des taupes
Bleu-de-roi comme les golfes méditerranéens
Veloutés de toutes les nuances du velours
Ou mauves encore ou bleu-horizon comme les autres
Ou déteints
Venez le pot en tête
Debout fusée éclairante
Danse grenadier en agitant tes pommes de pin
Alidades des triangles de visée pointez-vous sur les lueurs
Creusez des trous enfants de 20 ans creusez des trous
Sculptez les profondeurs
Envolez-vous essaims des avions blonds ainsi que les avettes
Moi l'horizon je fais la roue comme un grand Paon
Écoutez renaître les oracles qui avaient cessé
Le grand Pan est ressuscité
Champagne viril qui émoustille la Champagne
Hommes faits jeunes gens
Caméléon des autos-canons
Et vous classe 16
Craquements des arrivées ou bien floraison blanche dans les cieux
J'étais content pourtant ça brûlait la paupière
Les officiers captifs voulaient cacher leurs noms
Oeil du Breton blessé couché sur la civière
Et qui criait aux morts aux sapins aux canons
Priez pour moi Bon Dieu Je suis le pauvre Pierre
Boyaux et rumeur du canon
Sur cette mer aux blanches vagues
Fou stoïque comme Zénon
Pilote du coeur tu zigzagues
Petites forêts de sapins
La nichée attend la becquée
Pointe-t-il des nez de lapins
Comme l'euphorbe verruquée
Ainsi que l'euphorbe d'ici
Le soleil à peine boutonne
Je l'adore comme un Parsi
Ce tout petit soleil d'automne
Un fantassin presque un enfant
Bleu comme le jour qui s'écoule
Beau comme mon coeur triomphant
Disait en mettant sa cagoule

Tandis que nous n'y sommes pas
Que de filles deviennent belles
Voici l'hiver et pas à pas
Leur beauté s'éloignera d'elles
O Lueurs soudaines des tirs
Cette beauté que j'imagine
Faute d'avoir des souvenirs
Tire de vous son origine
Car elle n'est rien que l'ardeur
De la bataille violente
Et de la terrible lueur
Il s'est fait une muse ardente
Il regarde longtemps l'horizon
Couteaux tonneaux d'eau
Des lanternes allumées se sont croisées
Moi l'horizon je combattrai pour la victoire
Je suis l'invisible qui ne peut disparaître
Je suis comme l'onde
Allons ouvrez les écluses que je me précipite et renverse tout

Océan de terre

Calligramme

J'ai bâti une maison au milieu de l'Océan
Ses fenêtres sont les fleuves qui s'écoulent de mes yeux
Des poulpes grouillent partout où se tiennent les murailles
Entendez battre leur triple cœur et leur bec cogner aux vitres

Maison humide
Maison ardente
Saison rapide
Saison qui chante

Les avions pondent des œufs
Attention on va jeter l'ancre
Attention à l'encre que l'on jette
Il serait bon que vous vinssiez du ciel
Le chevrefeuille du ciel grimpe
Les poulpes terrestres palpitent

Et puis nous sommes tant et tant à être nos propres fossoyeurs
Pâles poulpes des vagues crayeuses ô poulpes aux becs pâles
Autour de la maison il y a cet océan que tu connais
Et qui ne se repose jamais

Obus couleur de lune

Merveille de la guerre

[88]

Que c'est beau ces fusées qui illuminent la nuit
Elles montent sur leur propre cime et se penchent pour regarder
Ce sont des dames qui dansent avec leurs regard pour yeux bras et coeurs

J'ai reconnu ton sourire et ta vivacité

C'est aussi l'apothéose quotidienne de toutes mes Bérénices dont les chevelures sont devenues des comètes
Ces danseuses surdorées appartiennent à tous les temps et à toutes les races
Elles accouchent brusquement d'enfants qui n'ont que le temps de mourir

Comme c'est beau toutes ces fusées
Mais ce serait bien plus beau s'il y en avait plus encore
S'il y en avait des millions qui auraient un sens complet et relatif comme les lettres d'un livre

Pourtant c'est aussi beau que si la vie même sortait des mourants

Mais ce serait plus beau encore s'il y en avait plus encore
Cependant je les regarde comme une beauté qui s'offre et s'évanouit aussitôt
Il me semble assister à un grand festin éclairé à giorno
C'est un banquet que s'offre la terre
Elle a faim et ouvre de longues bouches pâles
La terre a faim et voici son festin de Balthasar cannibale

Qui aurait dit qu'on pût être à ce point anthropophage
Et qu'il fallût tant de feu pour rôtir le corps humain
C'est pourquoi l'air a un petit goût empyreumatique qui n'est ma foi pas désagréable
Mais le festin serait plus beau encore si le ciel y mangeait avec la terre
il[89] n'avale que les âmes
Ce qui est une façon de ne pas se nourrir
Et se contente de jongler avec des feux versicolores

Mais j'ai coulé dans la douceur de cette guerre avec toute ma compagnie au long des longs boyaux
Quelques cris de flamme annoncent sans cesse ma présence
J'ai creusé le lit ou je coule en me ramifiant en mille petits fleuves qui vont partout
Je suis dans la tranchée de première ligne et cependant je suis partout ou plutôt je commence à être partout
C'est moi qui commence cette chose de« siècles à venir
Ce sera plus long à réaliser que non la fable d'Icare volant

Je lègue à l'avenir l'histoire de Guillaume Apollinaire
Qui fut à la guerre et sut être partout
Dans les villes heureuses de l'arrière
Dans tout le reste de l'univers
Dans ceux qui meurent en piétinant dans le barbelé
Dans les femmes dans les canons dans les chevaux
Au zénith au nadir aux 4 point cardinaux
Et dans l'unique ardeur de cette veillée d'armes

Et ce serait sans doute bien plus beau
Si je pouvais supposer que toutes ces choses dans lesquelles je suis partout
Pouvaient m'occuper aussi
Mais dans ce sens il n'y a rien de fait
Car si je suis partout à cette heure il n'y a cependant que moi qui suis en moi

Exercice

[90]

Vers un village de l'arrière
S'en allaient quatre bombardiers
Ils étaient couverts de poussière
Depuis la tête jusqu'aux pieds

Ils regardaient la vaste plaine
En parlant entre eux du passé
Et ne se retournaient qu'à peine
Quand un obus avait toussé

Tous quatre de la classe seize
Parlaient d'antan non d'avenir
Ainsi se prolongeait l'ascèse
Qui les exerçait à mourir

À l'Italie

À Ardengo Soffici

[91]

L'amour a remué ma vie comme ou remue la terre dans la zone des armées
J'atteignais l'âge mûr quand la guerre arriva
Et dans ce jour d'août 1915 le plu.s chaud de l'année
Bien abrité dans l'hypogée que j'ai creusé moi-même
C'est à toi que je songe Italie mère de mes pensées

Et déjà quand von Kluck marchait sur Paris avant la Marne
J'évoquais le sac de Rome par les Allemands
Le sac de Rome qu'ont décrit
Un Bonaparte le vicaire espagnol Delicado et l'Arétin
Je me disais
Est-il possible que la nation
Qui est la mère de la civilisation
Regarde sans la défendre les efforts qu'on fait pour la détruire

Puis les temps sont venus les tombes se sont ouvertes
Les fantômes des Esclaves toujours frémissants
Se sont dressés en criant SUS AUX TUDESQUES
Nous l'armée invisible aux cris éblouissants

Plus doux que n'est le miel et plus simples qu'un peu de terre
Nous te tournons bénignement le dos Italie
Mais ne t'en fais pas nous t'aimons bien
Italie mère qui es aussi notre fille

Nous sommes là tranquillement et sans tristesse
Et si malgré les masques les sacs de sable les rondins nous tombions
Nous savons qu'un autre prendrait notre place
Et que les Armées ne périront jamais

Les mois ne sont pas longs ni les jours ni les nuits
C'est la guerre qui est longue

Italie
Toi notre mère et notre fille quelque chose comme une soeur
J'ai comme toi pour me réconforter
Le quart de pinard
Qui met tant de différence entre nous et les Boches
J'ai aussi comme toi l'envol des compagnies de perdreaux des 75

Comme toi je n'ai pas cet orgueil sans joie des Boches et je sais rigoler
Je ne suis pas sentimental à l'excès comme le sont ces gens sans mesure que leurs actions dépassent sans qu'ils sachent s'amuser
Notre civilisation a plus de finesse que les choses qu'ils emploient
Elle est au-delà de la vie confortable
Et de ce qui est l'extérieur dans l'art et l'industrie
Les fleurs sont nos enfants et non les leurs
Même la fleur de lys qui meurt au Vatican

La plaine est infinie et les tranchées sont blanches
Les avions bourdonnent ainsi que des abeilles
Sur les roses momentanés des éclatements
Et les nuits sont parées de guirlandes d'éblouissements
De bulles de globules aux couleurs insoupçonnées

Nous jouissons de tout même de nos souffrances
Notre humeur est charmante l'ardeur vient quand il faut
Nous sommes narquois car nous savons faire la part des choses
Et il n'y a pas plus de folie chez celui qui jette les grenades que chez celui qui plume les patates
Tu aimes un peu plus que nous les gestes et les mots sonores

Tu as à ta disposition les sortilèges étrusques le sens de la majesté

héroïque et le courageux honneur individuel
Nous avons le sourire nous devinons ce qu'on ne nous dit pas nous sommes démerdards et même ceux qui se dégonflent sauraient à l'occasion faire preuve de l'esprit de sacrifice qu'on appelle la bravoure
Et nous fumons du gros avec volupeté[92]

C'est la nuit je suis dans mon blockhaus éclairé par l'électricité en bâton
Je pense à toi pays des 2 volcans
Je salue le souvenir des sirènes et des scylles[93] mortes au moment de Messine
Je salue le Colleoni équestre de Venise[94]
Je salue la chemise rouge [95]
Je t'envoie mes amitiés Italie et m'apprête à applaudir aux hauts faits de ta bleusaille
Non parce que j'imagine qu'il y aura jamais plus de bonheur ou de malheur en ce monde
Mais parce que comme toi j'aime à penser seul et que les Boches m'en empêcheraient
Mais parce que le goût naturel de la perfection que nous avons l'un et l'autre si on les laissait faire serait vite remplacé par je ne sais quelles commodités dont je n'ai que faire
Et surtout parce que comme toi je sais je veux choisir et qu'eux voudraient nous forcer à ne plus choisir
Une même destinée nous lie en cette occase

Ce n'est pas pour l'ensemble que je le dis
Mais pour chacun de toi Italie

Ne te borne point à prendre les terres irrédentes
Mets ton destin dans la balance où est le nôtre

Les réflecteurs dardent leurs lueurs comme des yeux d'escargots
Et les obus en tombant sont des chiens qui jettent de la terre avec leurs pattes après avoir fait leurs besoins

Notre armée invisible est une belle nuit constellée
Et chacun de nos hommes est un astre merveilleux

O nuit ô nuit éblouissante
Les morts sont avec nos soldats
Les morts sont debout dans les tranchées
Ou se glissent souterrainement vers les Bien-Aimées
O Lille Saint-Quentin Laon Maubeuge Vouziers

Nous jetons nos villes comme des grenades
Nos fleuves sont brandis comme des sabres
Nos montagnes chargent comme cavalerie
Nous reprendrons les villes les fleuves les collines
De la frontière helvétique aux frontières bataves
Entre toi et nous Italie
Il y a des patelins pleins de femmes
Et près de toi m'attend celle que j'adore
O Frères d'Italie

Ondes nuages délétères
Métalliques débris qui vous rouillez partout
O frères d'Italie vos plumes sur la tête
Italie
Entends crier Louvain vois Reims tordre ses bras
Et ce soldat blessé toujours debout Arras

Et maintenant chantons ceux qui sont morts
Ceux qui vivent
Les officiers les soldats
L es flingots Rosalie le canon la fusée l'hélice la pelle les chevaux

Chantons les hagues pâles les casques
Chantons ceux qui sont morts
Chantons la terre qui bâille d'ennui
Chantons et rigolons
Durant des années
Italie
Entends braire l'âne boche
Faisons la guerre à coups de fouets
Faits avec les rayons du soleil
Italie
Chantons et rigolons
Durant des années

La traversée

Du joli bateau de Port-Vendres
Tes yeux étaient les matelots
Et comme les flots étaient tendres
Dans les parages de Palos

Que de sous-marins dans ixion âme
Naviguent et vont l'attendant
Le superbe navire où clame
Le choeur de ton regard ardent. [96]

Il y a

[97]

Il y a un vaisseau qui a emporté ma bien-aimée
Il y a dans le ciel six saucisses et la nuit venant on dirait des asticots dont naîtraient les étoiles
Il y a un sous-marin ennemi qui en voulait à mon amour
Il y a mille petits sapins brisés par les éclats d'obus autour de moi
Il y a un fantassin qui passe aveuglé par les gaz asphyxiants
Il y a que nous avons tout haché dans les boyaux de Nietzsche de Goethe et de Cologne
Il y a que je languis après une lettre qui tarde
Il y a dans mon porte-carte plusieurs photos de mon amour[98]
Il y a les prisonniers qui passent la mine inquiète
Il y a une batterie dont les servants s'agitent autour des pièces
Il y a le vaguemestre qui arrive au trot par le chemin de l'Abre isolé
Il y a dit-on un espion qui rôde par ici invisible comme l'horizon dont il s'est indignement revêtu et avec quoi il se confond
Il y a dressé comme un lys le buste de mon amour
Il y a un capitaine qui attend avec anxiété les communications de la T S F sur l'Atlantique
Il y a à minuit des soldats qui scient des planches pour les cercueils
Il y a des femmes qui demandent du maïs à grands cris devant un Christ sanglant à Mexico

Il y a le Gulf Stream qui est si tiède et si bienfaisant
Il y a un cimetière plein de croix à 5 kilomètres
Il y a des croix partout de ci de là
Il y a des figues de barbarie sur ces cactus en Algérie
Il y a les longues mains souples de mon amour
Il y a un encrier que j'avais fait dans une fusée de 15 centimètres et qu'on n'a pas laissé partir
Il y a ma selle exposée à la pluie
Il y a les fleuves qui ne remontent pas leurs cours
Il y a l'amour qui m'entraîne avec douceur
Il y avait un prisonnier boche qui portait sa mitrailleuse sur son dos
Il y a des hommes dans le monde qui n'ont jamais été à la guerre
Il y a des Hindous qui regardent avec étonnement les campagnes occidentales
Ils pensent avec mélancolie à ceux dont ils se demandent s'ils les reverront
Car on a poussé très loin durant cette guerre l'art de l'invisibilité

L'espionne

Calligramme

Pâle espionne de l'Amour
Ma mémoire à peine fidèle
N'eut pour observer cette belle
Forteresse qu'une heure un jour

Tu te déguises
A ta guise
Mémoire espionne du cœur
Tu ne retrouves plus l'exquise
Ruse et le cœur seul est vainqueur

Mais la vois-tu cette mémoire
Les yeux bandés prête à mourir
Elle affirme qu'on peut l'en croire
Mon cœur vaincra sans coup férir

Le chant d'amour

[99]

Voici de quoi est fait le chant symphonique de l'amour
Il y a le chant de l'amour de jadis
Le bruit des baisers éperdus des amants illustres
Les cris d'amour des mortelles violées par les dieux
Les virilités des héros fabuleux érigées comme des pièces contre avions
Le hurlement précieux de Jason
Léchant mortel du cygne
Et l'hymne victorieux que les premiers rayons du soleil ont fait chanter à Memnon[100] l'immobile
Il y a le cri des Sabines au moment de l'enlèvement
Il y a aussi les cris d'amour des félins dans les jongles [101]
La rumeur sourde des sèves montant dans les plantes tropicales
Le tonnerre des artilleries qui accomplissent le terrible amour des peuples
Les vagues de la mer où naît la vie et la beauté

Il y a là le chant de tout l'amour du monde

Aussi bien que les cigales

Calligramme

gens du midi ne savez pas M
gens du mi creuser que ais
di vous n' vous ne sa vous
avez donc vez pas vous savez
pas regar éclairer ni encore
dé les ciga voir Que vous boire com le jour
les que vous manque-t-il me les ci de gloire
donc pour gales ô se
voir aus gens du mi *c* ra
si bien di gens du *reusez* ce
que les soleil gens qui *voyez bu* lui
ciga devriez savoir *vez pissez* où
les creuser et voir *comme* vous
aussi bien pour le *les ciga* sau
moins aussi bien *les* rez
que les cigales creu
Eh quoi! vous savez *gens du Midi il faut* ser
boire et ne savez *creuser voir boire* pour
plus pisser utile *pisser aussi bien que* bien
ment comme les *les cigales* sor
cigales LA JOIE *pour chan* tir
ADORABLE *ter com* au
DE LA PAIX *me elles* so
SOLAIRE leil

Simultanéités

[102]

Les canons tonnent dans la nuit
On dirait des vagues tempête
Des coeurs où pointe un grand ennui
Ennui qui toujours se répète

Il regarde venir là-bas
Les prisonniers L'heure est si douce
Dans ce grand bruit ouaté très bas
Très bas qui grandit sans secousse

Il tient son casque dans ses mains
Pour saluer la souvenance
Des lys des roses des jasmins
Eclos dans les jardins de France

Et sous la cagoule masqué
Il pense à des cheveux si sombres
Mais qui donc l'attend sur le quai
O vaste mer aux mauves ombres

Belles noix du vivant noyer
La grand folie[103] en vain vous gaule

Brunette écoute gazouiller
La mésange sur ton épaule

Notre amour est une lueur
Qu'un projecteur du coeur dirige
Vers l'ardeur égale du coeur
Qui sur le haut Phare s'érige

O phare-fleur mes souvenirs
Les cheveux noirs de Madeleine
Les atroces lueurs des tirs
Ajoutent leur clarté soudaine
A tes beaux yeux ô Madeleine

Du coton dans les oreilles

Calligramme

Tant d'explosifs sur le point VIF !

l'os^es guerre
tu en
si toujours
mot âme
un mon
Ecris dans feu
d'impacts le
points crache
Les féroce
troupeau
Ton

?

OMÉGAPHONE

Ceux qui revenaient de la mort
En attendaient une pareille
Et tout ce qui venait du nord
Allait obscurcir le soleil

Mais que voulez-vous
c'est son sort
Allô la truie

C'est quand sonnera le réveil

ALLÔ LA TRUIE

La sentinelle au long regard

La sentinelle au long regard

Et la cagnat s'appelait

LES CÉNOBITES
TRANQUILLES

La sentinelle au long regard la sentinelle au large regard
Allô la truie

Tant et tant de coquelicots
D'où tant de sang a-t-il coulé
Qu'est-ce qu'il se met dans le coco
Bon sang de bois il s'est saoulé
Et sans pinard et sans tacot
Avec de l'eau
Allô la truie

Le silence des phonographes
Mitrailleuses des cinémas
Tout l'échelon là-bas piaffe
Fleurs de feu des lueurs-frimas
Puisque le canon avait soif
Allô la truie
Et les trajectoires cabrées
Trébuchements de soleils-nains
Sur tant de chansons déchirées

Il a l'Etoile du Benin
Mais du singe en boîtes carrées
Crois-tu qu'il y aura la guerre
Allô la truie
Ah ! s'il vous plaît
Ami l'Anglais
Ah ! qu'il est laid
Ton frère ton frère ton frère de lait

Et je mangeais du pain de Gênes
En respirant leurs gaz lacrymogènes
Mets du coton dans tes oreilles
D'siré

Puis ce fut cette fleur sans nom
A peine un souffle un souvenir
Quand s'en allèrent les canons.
Au tour des roues heure à courir
La baleine a d'autres fanons
Eclatements qui nous fanons

Mais mets du coton dans des oreilles
Evidemment les fanions
Des signaleurs
Allô la truie

Ici la musique militaire joue
Quelque chose
Et chacun se souvient d'une joue
Rose
Parce que même les airs entraînants
Ont quelque chose de déchirant quand on les entend à la guerre

Ecoute s'il pleut écoute s'il pleut

puis	sol	des	con	la
é	dats	Flan	fon	pluie
cou	a	dres	dez-	si
tez	veu	à	vous	ten
tom	gles	l'	a	dre
ber	per	a	vec	la
la	dus	go	l'	pluie
pluie	par	nie	ho	si
si	mi	sous	ri	dou
ten	les	la	zon	ce
dre	che	pluie	beaux	
et	vaux	fi	è	
si	de	ne	tres	
dou	fri	la	in	
ce	se	pluie	vi	
	sous	si	si	
	la	ten	bles	
	lu	dre	sous	
	ne	et	la	
	li	si	pluie	
	qui	dou	fi	
	de	ce	ne	

Les longs boyaux où tu chemines
Adieu les cagnats d'artilleurs

Tu retrouveras
La tranchée en première ligne
Les éléphants des pare-éclats
Une girouette maligne
Et les regards des guetteurs las
Qui veillent le silence insigne
Ne vois-tu rien venir

au
Pé
ris
co
pe

La balle qui froisse le silence
Les projectiles d'artillerie qui glissent
Comme un fleuve aérien
Ne mettez plus de coton dans les oreilles
Ça n'en vaut plus la peine
Mais appelez donc Napoléon sur la tour
Allô

Le petit geste du fantassin qui se gratte au cou
où les totos le démangent
La vague
Dans les caves
Dans les caves

La tête étoilée

Le départ

[104]

Et leurs visages étaient pâles
Et leurs sanglots s'étaient brisés

Comme la neige aux purs pétales
Ou bien tes mains sur mes baisers
Tombaient les feuilles automnales

Le vigneron champenois

[105]

Le régiment arrive
Le village est presque endormi dans la lumière parfumée
Un prêtre a le casque en tête
La bouteille champenoise est-elle ou non une artillerie
Les ceps de vigne comme l'hermine sur un écu
Bonjour soldats
Je les ai vus passer et repasser en courant
Bonjour soldats bouteilles champenoises où le sang fermente
Vous resterez quelques jours et puis remonterez en ligne
Echelonnés ainsi que sont les ceps de vigne
J'envoie mes bouteilles partout comme les obus d'une charmante artillerie
La nuit est blonde ô vin blond
Un vigneron chantait courbé dans sa vigne
Un vigneron sans bouche au fond de l'horizon
Un vigneron qui était lui-même la bouteille vivante
Un vigneron qui sait ce qu'est la guerre
Un vigneron champenois qui est un artilleur

C'est maintenant le soir et l'on joue à la mouche
Puis les soldats s'en iront là-haut
Où l'Artillerie débouche ses bouteilles crémantes
Allons Adieu messieurs tâchez de revenir

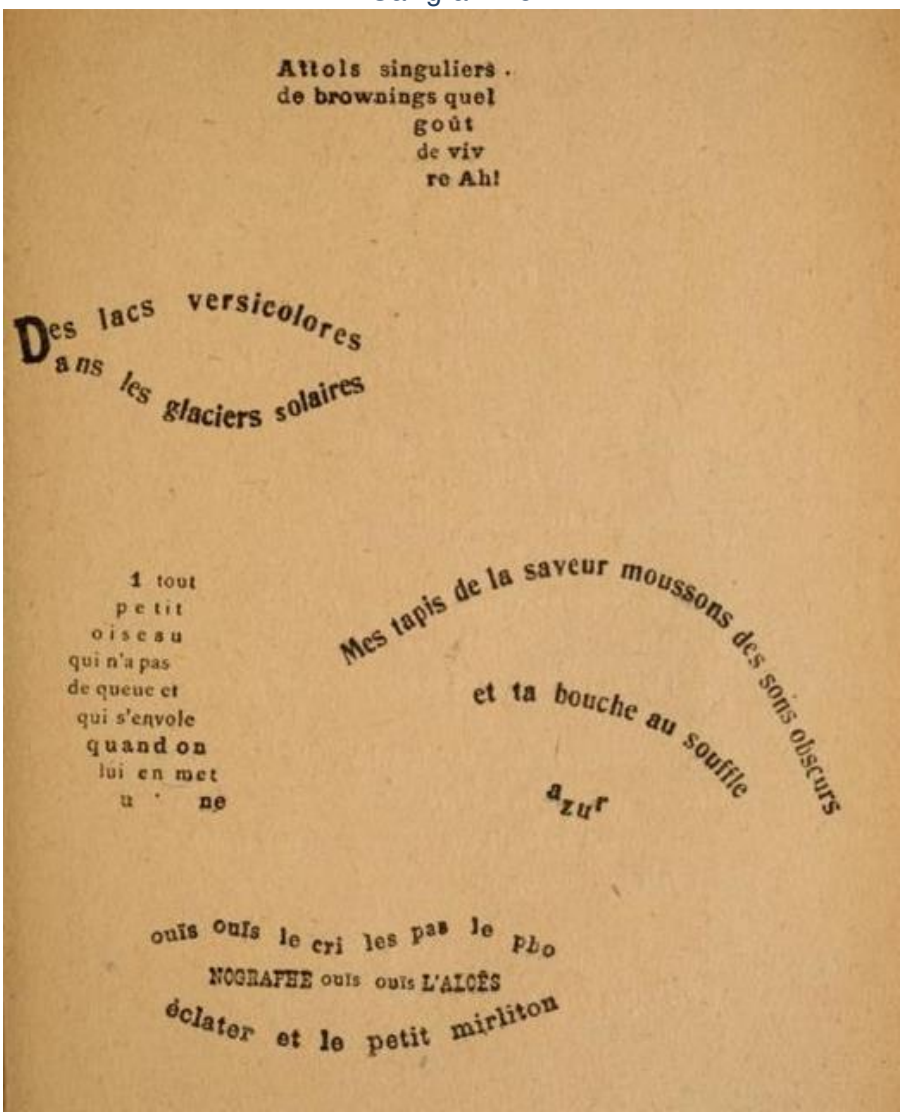
Mais nul ne sait ce qui peut advenir

Carte postale

Je t'écris de dessous la tente
Tandis que meurt ce jour d'été
Où floraison éblouissante
Dans le ciel à peine bleuté
Une canonnade éclatante
Se fane avant d'avoir été

Éventail des saveurs

Calligramme



Souvenirs

Calligramme

Deux lacs nègres
Entre une forêt
Et une chemise qui sèche

Bouche ouverte sur un harmonium
C'était une voix faite d'yeux
Tandis qu'il traîne de petites gens

Une toute petite vieille au nez pointu
J'admire la bouillotte d'émail bleu
Mais le rat pénètre dans le cadavre et y demeure

Un monsieur en bras de chemise
Se rase près de la fenêtre
En chantant un petit air qu'il ne sait pas très bien
Ça fait tout un opéra

Toi qui te tournes vers le roi
Est-ce que Dieu voudrait mourir encore

L’avenir

[106]

Soulevons la paille
Regardons la neige
Ecrivons des lettres
Attendons des ordres

Fumons la pipe
En songeant à l’amour
Les gabions sont là
Regardons la rose

La fontaine n'a pas tari
Pas plus que l'or de la paille ne s'est terni
Regardons l'abeille
Et ne songeons pas à l'avenir

Regardons nos mains
Qui sont la neige
La rose et l'abeille
Ainsi que l'avenir

Un oiseau chante

[107]

Un oiseau chante ne sais où
C'est je crois ton âme qui veille
Parmi tous les soldats d'un sou
Et l'oiseau charme mon oreille

Ecoute il chante tendrement
Je ne sais pas sur quelle branche
Et partout il va me charmant
Nuit et jour semaine et dimanche

Mais que dire de cet oiseau
Que dire des métamorphoses
De l'âme en chant dans l'arbrisseau
Du coeur en ciel du ciel en roses

L'oiseau des soldats c'est l'amour
Et mon amour c'est une fille
La rose est moins parfaite et pour
Moi seul l'oiseau bleu s'égosille

Oiseau bleu comme le cœur bleu

De mon amour au coeur céleste
Ton chant si doux répète-le
A la mitrailleuse funeste

Qui claque à l'horizon et puis
Sont-ce les astres que l’on sème
Ainsi vont les jours et les nuits
Amour bleu comme est le coeur même

Chevaux de Frise

Calligramme

Pendant le blanc et nocturne novembre
Alors que les arbres déchiquetés par l'artillerie
Vieillissaient encore sous la neige
Et semblaient à peine des chevaux de frise
Entourés de vagues de fils de fer
Mon cœur renaissait comme un arbre au printemps
Un arbre fruitier sur lequel s'épanouissent
Les fleurs de l'amour

Pendant le blanc et nocturne novembre
Tandis que chantaient épouvantablement les obus
Et que les fleurs mortes de la terre exhalaient
Leurs mortelles odeurs
Moi je décrivais tous les jours mon amour à Madeleine
La neige met de pâles fleurs sur les arbres
Et toisonne d'hermine les chevaux de frise
Que l'on voit partout
Abandonnés et sinistres
Chevaux muets

Non chevaux barbes mais barbelés
Et je les anime tout soudain
En troupeau de jolis chevaux pies
Qui vont vers toi comme de blanches vagues
Sur la Méditerranée
Et t'apportent mon amour
Roselys ô panthère ô colombes étoile bleue
ô Madeleine
Je t'aime avec délices
Si je songe à tes yeux je songe aux sources fraîches
Si je pense à ta bouche les roses m'apparaissent
Si je songe à tes seins le Paraclet descend
O double colombe de ta poitrine
Et vient délier ma langue de poète
Pour te redire
Je t'aime
Ton visage est un bouquet de fleurs
Aujourd'hui je te vois non Panthère
Mais Toutefleur
Et je te respire ô ma Toutefleur
Tous les lys montent en toi comme des cantiques
d'amour et d'allégresse
Et ces chants qui s'envolent vers toi
M'emportent à ton côté
Dans ton bel Orient où les lys
Se changent en palmiers qui de leurs belles mains

Me font signe de venir
La fusée s'épanouit fleur nocturne
Quand il fait noir
Et elle retombe comme une pluie de larmes amoureuses
De larmes heureuses que la joie fait couler
Et je t'aime comme tu m'aimes
Madeleine

Chant de l'honneur

[108]

LE POÈTE

Je me souviens ce soir de ce drame indien
Le Chariot d'Enfant un voleur y survient
Qui pense avant de faire un trou dans la muraille
Quelle forme il convient de donner à l'entaille
Afin que la beauté ne perde pas ses droits
Même au moment d'un crime

Et nous aurions je crois
A l'instant de périr nous poètes nous hommes
Un souci de même ordre à la guerre où nous somme

Mais ici comme ailleurs je le sais la beauté
N'est la plupart du temps que la simplicité
Et combien j'en ai vu qui morts dans la tranchée
Etaient restés debout et la tête penchée
S'appuyant simplement contre le parapet

J'en vis quatre une fois qu'un même obus frappait
Ils restèrent longtemps ainsi morts et très crânes
Avec l'aspect penché de quatre tours pisanes

Depuis dix jours au fond d'un couloir trop étroit
Dans les éboulements et la boue et le froid
Parmi la chair qui souffre et dans la pourriture
Anxieux nous gardons la route de Tahure

J'ai plus que les trois coeurs des poulpes pour souffrir
Vos cœurs sont tous en moi je sens chaque blessure
O mes soldats souffrants ô blessés à mourir

Cette nuit est si belle où la balle roucoule
Tout un fleuve d'obus sur nos têtes s'écoule
Parfois une fusée illumine la nuit
C'est une fleur qui s'ouvre et puis s'évanouit
La terre se lamente et comme une marée
Monte le flot chantant dans mon abri de craie
Séjour de l'insomnie incertaine maison
De l'Alerte la Mort et la Démangeaison

LA TRANCHÉE

O jeunes gens je m'offre à vous comme une épouse
Mon amour est puissant j'aime jusqu'à la mort
Tapie au fond du sol je vous guette jalouse
Et mon corps n'est en tout qu'un long baiser qui mord

LES BALLES

De nos ruches d'acier sortons à tire-d'aile
Abeilles le butin qui sanglant emmielle
Les doux rayons d'un jour qui toujours renouvelle
Provient de ce jardin exquis l'humanité
Aux fleurs d'intelligence à parfum de beauté

LE POÈTE

Le Christ n'est donc venu qu'en vain parmi les hommes
Si des fleuves de sang limitent les royaumes
Et même de l'Amour on sait la cruauté
C'est pourquoi faut au moins penser à la Beauté
Seule chose ici-bas qui jamais n'est mauvaise
Elle porte cent noms dans la langue française
Grâce Vertu Courage Honneur et ce n'est là
Que la même Beauté

LA FRANCE

Poète honore-la

Souci de la Beauté non souci de la Gloire
Mais la Perfection n'est-ce pas la Victoire

LE POÈTE

O poètes des temps à venir ô chanteurs
Je chante la beauté de toutes nos douleurs
J'en ai saisi des traits mais vous saurez bien mieux
Donner un sens sublime aux gestes glorieux
Et fixer la grandeur de ces trépas pieux

L'un qui détend son corps en jetant des grenades
L'autre ardent à tirer nourrit les fusillades
L'autre les bras ballants porte des seaux de vin
Et le prêtre-soldat dit le secret divin

J'interprète pour tous la douceur des trois notes
Que lance un loriot canon quand tu sanglotes

Qui donc saura jamais que de fois j'ai pleuré
Ma génération sur ton trépas sacré

Prends mes vers ô ma France Avenir Multitude
Chantez ce que je chante un chant pur le prélude
Des chants sacrés que la beauté de notre temps
Saura vous inspirer plus purs plus éclatants
Que ceux que je m'efforce à moduler ce soir
En l'honneur de l'Honneur la beauté du Devoir
17 décembre 1915

Chef de section

[109]

Ma bouche aura des ardeur[110] de géhenne
Ma bouche le sera un enfer de douceur et de séduction
Les anges de ma bouche trôneront dans ton cœur
Les soldats de ma bouche te prendront d'assaut
Les prêtres de ma bouche encenseront ta beauté
Ton âme s'agitera comme une région pendant un tremblement de terre
Tes yeux seront alors chargés de tout l'amour qui s'est amassé dans les regards de l'humanité depuis qu'elle existe
Ma bouche sera une armée contre toi une armée pleine de disparates
Variée comme un enchanteur qui sait varier ses métamorphoses
L'orchestre et les choeurs de ma bouche te diront mon amour
Elle te le murmure de loin

Tandis que les yeux fixés sur la montre j'attends la minute prescrite pour l'assaut

Tristesse d'une étoile

[111]

Une belle Minerve est l'enfant de ma tête
Une étoile de sang me couronne à jamais
La raison est au fond et le ciel est au faîte
Du chef où dès longtemps Déesse tu t'armais

C'est pourquoi de mes maux ce n'était pas le pire
Ce trou presque mortel et qui s'est étoilé
Mais le secret malheur qui nourrit mon délire
Est bien plus grand qu'aucun[112] âme ait jamais celé

Et je porte avec moi cette ardente souffrance
Comme le ver luisant tient son corps enflammé
Comme au coeur du soldat il palpite la France
Et comme au cœur du lys le pollen parfumé

La victoire

[113]

Un coq chante je rêve et les feuillards agitent
Leurs feuilles qui ressemblent à de pauvres marins

Ailés et tournoyants comme Icare le faux
Des aveugles gesticulant comme des fourmis
Se miraient sous la pluie aux reflets du trottoir

Leurs rires amassés en grappes de raisin

Ne sors plus de chez moi diamant qui parlais
Dors doucement tu es chez toi tout t'appartient
Mon lit ma lampe et mon casque troué

Regards précieux saphirs taillés aux environs de Saint-Claude
Les jours étaient une pure émeraude

Je me souviens de toi ville des météores
Ils fleurissaient en l'air pendant ces nuits où rien ne dort

Jardins de la lumière où j'ai cueilli des bouquets

Tu dois en avoir assez de faire peur à ce ciel
Qu'il garde son hoquet

On imagine difficilement
A quel point le succès rend les gens stupides et tranquilles

A l'institut des jeunes aveugles on a demandé
N'avez-vous point de jeune aveugle ailé

O bouches l'homme est à la recherche d'un nouveau langage
Auquel le grammairien d'aucune langue n'aura rien à dire

Et ces vieilles langues sont tellement près de mourir
Que c'est vraiment par habitude et manque d'audace
Qu'on les fait encore servir à la poésie

Mais elles sont comme des malades sans volonté
Ma foi les gens s'habitueraient vite au mutisme
La mimique suffit bien au cinéma

Mais entêtons-nous à parler
Remuons la langue
Lançons des postillons
On veut de nouveaux sons de nouveaux sons de nouveaux sons

Ou veut des consonnes sans voyelles
Des consonnes qui pètent sourdement
Imitez le son de la toupie
Laisser pétiller un son nasal et continu
Faites claquer votre langue
Servez-vous du bruit sourd de celui qui mange sans civilité
Le raclement aspiré du crachement ferait aussi une belle consonne

Les divers pets labiaux rendraient aussi vos discours claironnants
Habituez-vous à roter à volonté
Et quelle lettre grave comme un son de cloche
A travers nos mémoires
Nous n'aimons pas assez la joie
De voir les belles choses neuves
O mon amie hâte-toi
Crains qu'un jour un train ne t'émeuve Plus
Regarde-le plus vite pour toi
Ces chemins de fer qui circulent
Sortiront bientôt de la vie

Ils seront beaux et ridicules

Deux lampes brûlent devant moi
Comme deux femmes qui rient
Je courbe tristement la tête
Devant l'ardente moquerie
Ce rire se répand
Partout
Parlez avec les mains faites claquer vos doigts
Tapez-vous sur la joue comme sur un tambour
O paroles
Elles suivent dans la myrtaie
L'Eros et l'Antéros en larmes
Je suis le ciel de la cité

Ecoutez la mer

La mer gémir au loin et crier toute seule
Ma voix fidèle comme l'ombre
Veut être enfin l'ombre de la vie
Veut être ô mer vivante infidèle comme toi

La mer qui a trahi des matelots sans nombre
Engloutit mes grand cris comme des dieux noyés
Et la mer au soleil ne supporte que l'ombre
Que jettent des oiseaux les ailes éployées

La parole est soudaine et c'est un Dieu qui tremble
Avance et soutiens-moi je regrette les mains
De ceux qui les tendaient et m'adoraient ensemble
Quelle oasis de bras m'accueillera demain

Connais-tu cette joie de voir des choses neuves

O voix je parle le langage de la mer
Et dans le port la nuit les dernières tavernes
Moi qui suis plus têtu que non l'hydre de Lerne

La rue où nagent mes deux mains
Aux' doigts subtils fouillant la ville
S'en va mais qui sait si demain
La rue devenait immobile
Qui sait ou serait mon chemin

Songe que les chemins de fer
Seront démodés et abandonnés dans peu de temps
Regarde

La Victoire avant tout sera
De bien voir au loin
De tout voir
De près
Et que tout ait un nom nouveau

La jolie rousse

[114]

Me voici devant tous un homme plein de sens
Connaissant la vie et de la mort ce qu'un vivant peut connaître
Ayant éprouvé les douleurs et les joies de l'amour
Ayant su quelquefois imposer ses idées
Connaissant plusieurs langages
Ayant pas mal voyagé
Ayant vu la guerre dans l'Artillerie et l'Infanterie
Blessé à la tête trépané sous le chloroforme
Ayant perdu ses meilleurs amis dans l'effroyable lutte
Je sais d'ancien et de nouveau autant qu'un homme seul pourrait des deux savoir
Et sans m'inquiéter aujourd'hui de cette guerre
Entre nous et pour nous mes amis
Je juge cette longue querelle de la tradition et de l'invention
De l'Ordre et de l'Aventure

Vous dont la bouche est faite à l'image de celle de Dieu
Bouche qui est l'ordre même
Soyez indulgents quand vous nous comparez
A ceux qui furent la perfection de l'ordre
Nous qui quêtons partout l'aventure

Nous ne sommes pas vos ennemis
Nous voulons vous donner de vastes et d'étranges domaines
Où le mystère en fleurs s'offre à qui veut le cueillir
Il y a là des feux nouveaux des couleurs jamais vues
Mille phantasmes impondérables
Auxquels il faut donner de la réalité
Nous voulons explorer la bonté contrée énorme où tout se tait
Il y a aussi le temps qu'on peut chasser ou faire revenir
Pitié pour nous qui combattons toujours aux frontières
De l'illimité et de l'avenir
Pitié pour nos erreurs pitié pour nos péchés

Voici que vient l'été la saison violente
Et ma jeunesse est morte ainsi que le printemps
Soleil c'est le temps de la Raison ardente
Et j'attends
Pour la suivre toujours la forme noble et douce
Qu'elle prend afin que je l'aime seulement

Elle vient et m'attire ainsi qu'un fer l'aimant
Elle a l'aspect charmant
D'une adorable rousse

Ses cheveux sont d'or on dirait
Un bel éclair qui durerait
Ou ces flammes qui se pavanent
Dans les roses-thé qui se fanent.

Mais riez riez de moi
Hommes de partout surtout gens d'ici
Car il y a tant de choses que je n'ose vous dire
Tant de choses que vous ne me laisseriez pas dire
Ayez pitié de moi

FIN de CALLIGRAMMES

Retour à la liste des oeuvres

ŒUVRES EN PROSE ET FICTION

L'HÉRÉSIARQUE & CIE
(1910)

Retour à la liste des oeuvres
Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

[115]

Table des matières

Présentation
Dédicace
Le passant de Prague
Le sacrilège
Le juif latin
L'hérésiarque
L'infaillibilité
Trois histoires de châtiments divins
- I – Le giton
- II – La danseuse
- III – D'un monstre à Lyon ou l'envie

Simon mage
L'otmika
Que vlo-ve ?
La rose de Hildesheim ou les trésors des Rois mages
Le matelot d'Amsterdam
Histoire d'une famille vertueuse, d'une hotte et d'un calcul
La serviette des poètes
L'amphion faux messie ou histoires et aventures du baron d'Ormesan
- I – Le guide
- II – Un beau film
- III – Le cigare romanesque
- IV – La lèpre
- V – Cox city
- VI – Le toucher à distance

Présentation

L'Hérésiarque et Cie de Guillaume Apollinaire contient 23 contes composés entre 1902 et 1910.
À travers de courts récits qui mettent en scène des prêtres hérétiques, des ivrognes, des assassins mystiques, des bourgeois pervers et des alchimistes fous, Apollinaire nous dessine un monde qui rappelle singulièrement celui d'un Edgar Poe ou d'un Villiers de l'Isle-Adam… Un monde où le burlesque et la dérision côtoient le fantastique.

Dédicace

À THADÉE NATANSON CES PHILTRES DE PHANTASE

Le passant de Prague

[116]

En mars 1902, je fus à Prague.
J'arrivais de Dresde.
Dès Bodenbach, où sont les douanes autrichiennes, les allures des employés de chemin de fer m'avaient montré que la raideur allemanden'existe pas dans l'empire des Habsbourg.
Lorsqu'à la gare je m'enquis de la consigne, afin d'y déposer ma valise, l'employé me la prit ; puis, tirant de sa poche un billet depuis longtemps utilisé et graisseux, il le déchira en deux et m'en donna une moitié en m'invitant à la garder soigneusement. Il m'assura que, de son côté, il ferait de même pour l'autre moitié, et que, les deux fragments de billet coïncidant, je prouverais ainsi être le propriétaire du bagage quand il me plairait de rentrer en sa possession. Il me salua en retirant son disgracieux képi autrichien.
À la sortie de la gare François-Joseph, après avoir congédié les faquins, d'obséquiosité tout italienne, qui s'offraient en un allemand incompréhensible, je m'engageai dans de vieilles rues, afin de trouver un logis en rapport avec ma bourse de voyageur peu riche. Selon une habitude assez inconvenante, mais très commode quand on ne connaît rien d'une ville, je me renseignai auprès de plusieurs passants. Pour mon étonnement, les cinq premiers ne comprenaient pas un mot d'allemand, mais seulement le tchèque. Le sixième, auquel je

m'adressai, m'écouta, sourit, et me répondit en français :
—Parlez français, monsieur, nous détestons les Allemands bien plus que ne font les Français. Nous les haïssons, ces gens qui veulent nous imposer leur langue, profitent de nos industries et de notre sol dont la fécondité produit tout, le vin, le charbon, les pierres fines et les métaux précieux, tout, sauf le sel. À Prague, on ne parle que le tchèque. Mais lorsque vous parlerez français, ceux qui sauront vous répondre le feront toujours avec joie.
Il m'indiqua un hôtel situé dans une rue dont le nom est orthographié de telle sorte qu'on le prononce *Porjitz*, et prit congé en m'assurant de sa sympathie pour la France.

Peu de jours auparavant, Paris avait fêté le centenaire de Victor Hugo. Je pus me rendre compte que les sympathies bohémiennes, manifestées à cette occasion, n'étaient pas vaines. Sur les murs, de belles affiches annonçaient les traductions en tchèque des romans de Victor Hugo. Les devantures des librairies semblaient de véritables musées bibliographiques du poète. Sur les vitrines étaient collés des extraits de journaux parisiens relatant la visite du maire de Prague et des *Sokols*. Je me demande encore quel était le rôle de la gymnastique en cette affaire.
Le rez-de-chaussée de l'hôtel qui m'avait été indiqué, était occupé par un café chantant. Au premier étage, je trouvai une vieille qui, après que j'eus débattu le prix, me mena dans une chambre étroite où étaient deux lits. Je spécifiai que j'entendais habiter seul. La femme sourit, et me dit que je ferais comme bon me semblerait ; qu'en tout cas je trouverais facilement une compagne au café-chantant du rez-de-chaussée.

Je sortis, dans l'intention de me promener tant qu'il ferait jour et de dîner ensuite dans une auberge bohémienne. Selon ma coutume, je me renseignai auprès d'un passant. Il se trouva que celui-ci reconnut aussi mon accent et me répondit en français :
—Je suis étranger comme vous, mais je connais assez Prague et ses beautés pour vous inviter à m'accompagner à travers la ville.
Je regardai l'homme. Il me parut sexagénaire, mais encore vert. Son vêtement apparent se composait d'un long manteau marron au col de loutre, d'un pantalon de drap noir assez étroit pour mouler un mollet qu'on devinait très musclé. Il était coiffé d'un large chapeau de feutre noir, comme en portent souvent les professeurs allemands. Son front était entouré d'une bandelette de soie noire. Ses chaussures de cuir mou, sans talons, étouffaient le bruit de ses pas égaux et lents comme

ceux de quelqu'un qui, ayant un long chemin à parcourir, ne veut pas être fatigué en arrivant au but. Nous allions sans parler. Je détaillai le profil de mon compagnon. Le visage disparaissait presque dans la masse de la barbe, des moustaches, et des cheveux démesurément longs mais soigneusement peignés, d'une blancheur d'hermine. On voyait pourtant les lèvres épaisses et violettes. Le nez proéminant, poilu et courbe. Près d'un urinoir, l'inconnu s'arrêta et me dit :
—Pardon, monsieur.
Je le suivis. Je vis que son pantalon était à pont. Dès que nous fûmes sortis :
—Regardez ces anciennes maisons, dit-il ; elles conservent les signes qui les distinguaient avant qu'on ne les eût numérotées. Voici la maison à la *Vierge*, celle-là est à l'*Aigle*, et voilà la maison au *Chevalier*.
Au-dessus du portail de cette dernière une date était gravée.
Le vieillard la lut à haute voix :
—1721. Où étais-je donc ?... Le 21 juin 1721 j'arrivai aux portes de Munich.
Je l'écoutais, effrayé, et pensant avoir affaire à un fou. Il me regarda et sourit, découvrant des gencives édentées. Il continua :
J'arrivai aux portes de Munich. Mais il paraît que ma figure ne plut pas aux soldats du poste, car ils m'interrogèrent de façon fort indiscrète. Mes réponses ne les satisfaisant pas, ils me garrottèrent et me menèrent devant les inquisiteurs. Bien que ma conscience fût nette, je n'étais pas fort rassuré. En chemin, la vue du saint Onuphre, peint sur la maison qui porte actuellement le numéro 17 de la Marienplatz, m'assura que je vivrais au moins jusqu'au lendemain. Car cette image a la propriété d'accorder un jour de vie à qui la regarde. Il est vrai que, pour moi, cette vue n'avait que peu d'utilité ; je possède l'ironique certitude de survivre. Les juges me remirent en liberté, et, durant huit jours, je me promenai dans Munich.
—Vous étiez bien jeune alors, articulai-je pour dire quelque chose ; bien jeune !
Il répondit sur un ton d'indifférence :
—Plus jeune de près de deux siècles. Mais, sauf le costume, j'avais le même aspect qu'aujourd'hui. Ce n'était d'ailleurs pas ma première visite à Munich. J'y étais venu en 1334, et je me souviens toujours de deux cortèges que j'y rencontrai. Le premier était composé d'archers promenant une ribaude, qui faisait vaillamment tête aux huées populaires et portait royalement sa couronne de paille, diadème infamant au sommet duquel tintinnabulait une clochette ; deux longues tresses de paille descendaient jusqu'aux jarrets de la belle fille. Ses mains enchaînées étaient croisées sur son ventre qui avançait vénérieusement[117], selon la mode d'une époque où la beauté des

femmes consistait à paraître enceintes. C'est d'ailleurs leur seule beauté. Le second cortège était celui d'un juif qu'on menait pendre. Avec la foule hurlante et saoule de bière, je marchai jusqu'aux potences. Le juif avait la tête prise dans un masque de fer peint en rouge. Ce masque dissimulait une figure diabolique, dont les oreilles avaient, à vrai dire, la forme des cornets qui sont les oreilles d'âne dont on coiffe les méchants enfants. Le nez s'allongeait en pointe, et, pesant, forçait le malheureux à marcher courbé. Une langue immense, plate, étroite et roulée complétait ce jouet incommode. Nulle femme n'avait pitié du juif. Aucune n'eut l'idée d'essuyer sa face suante sous le masque,– comme cette inconnue qui essuya le visage de Jésus avec le linge appelé Sainte-Véronique. Ayant remarqué qu'un valet du cortège menait deux gros chiens en laisse, la plèbe exigea qu'on les pendît aux côtés du juif. Je trouvai que c'était un double sacrilège, au point de vue de la religion de ces gens-là, qui firent du juif une sorte de Christ navrant, et au point de vue de l'humanité, car je déteste les animaux, monsieur, et ne supporte pas qu'on les traite en hommes !

—Vous êtes israélite, n'est-ce pas ? dis-je simplement.

Il répondit :

—Je suis le Juif Errant. Vous l'aviez sans doute déjà deviné. Je suis l'Éternel Juif— c'est ainsi que m'appellent les Allemands. Je suis Isaac Laquedem.

Je lui donnai ma carte en lui disant :

—Vous étiez à Paris, l'an dernier, en avril, n'est-ce pas ? Et vous avez écrit à la craie votre nom sur un mur de la rue de Bretagne. Je me souviens de l'avoir lu, un jour que, sur l'impériale d'un omnibus, je me rendais à la Bastille.

Il dit que c'était vrai, et je continuai :

—On vous attribue souvent le nom d'Ahasvérus ?

—Mon Dieu, ces noms m'appartiennent et bien d'autres encore ! La complainte que l'on chanta après ma visite à Bruxelles me nomme Isaac Laquedem, d'après Philippe Mouskes, qui, en 1243, mit en rimes flamandes mon histoire. Le chroniqueur anglais Mathieu de Paris, qui la tenait du patriarche arménien, l'avait déjà racontée. Depuis, les poètes et les chroniqueurs ont souvent rapporté mes passages, sous le nom d'Ahasver, Ahasvérus ou Ahasvère, dans telles ou telles villes. Les Italiens me nomment Buttadio – en latin Buttadeus ; – les Bretons, Boudedeo ; les Espagnols, Juan Espéra-en-Dios. Je préfère le nom d'Isaac Laquedem, sous lequel on m'a vu souvent en Hollande. Des auteurs prétendent que j'étais portier chez Ponce-Pilate, et que mon nom était Karthaphilos. D'autres ne voient en moi qu'un savetier, et la ville de Berne s'honore de conserver une paire de bottes qu'on prétend faites par moi et que j'y aurais laissées après mon passage. Mais je ne dirai rien sur mon identité, sinon que Jésus m'ordonna de marcher

jusqu'à son retour. Je n'ai pas lu les oeuvres que j'ai inspirées, mais j'en connais le nom des auteurs. Ce sont : Goethe, Schubart, Schlegel, Schreiber, von Schenck, Pfizer, W. Müller, Lenau, Zedlitz, Mosens, Kohler, Klingemann, Levin, Schüking, Andersen, Heller, Herrig, Hamerling, Robert Giseke, Carmen Sylva, Hellig, Neubaur, Paulus Cassel, Edgard Quinet, Eugène Suë, Gaston Paris, Jean Richepin, Jules Jouy, l'Anglais Conway, les Pragois Max Haushofer et Suchomel. Il est juste d'ajouter que tous ces auteurs se sont aidés du petit livre de colportage qui, paru à Leyde en 1602, fut aussitôt traduit en latin, français et hollandais, et fut rajeuni et augmenté par Simrock dans ses livres populaires allemands. Mais regardez ! Voici le Ring ou Place de Grève. Cette église contient la tombe de l'astronome Tycho-Brahé ; Jean Huss y prêcha, et ses murailles gardent les marques des boulets des guerres de Trente Ans et de Sept Ans.

Nous nous tûmes, visitâmes l'église, puis allâmes entendre tinter l'heure à l'horloge de l'Hôtel de Ville. La Mort, tirant la corde, sonnait en hochant la tête. D'autres statuettes remuaient, tandis que le coq battait des ailes et que, devant une fenêtre ouverte, les Douze Apôtres passaient en jetant un coup d'oeil impassible sur la rue. Après avoir visité la désolante prison appelée *Schbinska*, nous traversâmes le quartier juif aux étalages de vieux habits, de ferrailles et d'autres choses sans nom. Des bouchers dépeçaient des veaux. Des femmes bottées se hâtaient. Des juifs en deuil passaient, reconnaissables à leurs habits déchirés. Les enfants s'apostrophaient en tchèque ou en jargon hébraïque. Nous visitâmes, tête couverte, l'antique synagogue, où les femmes n'entrent point pendant les cérémonies, mais regardent par une lucarne. Cette synagogue a l'air d'une tombe, où dort voilé le vieux rouleau de parchemin qui est une admirable thora. Ensuite, Laquedem lut à l'horloge de l'Hôtel de Ville juif qu'il était trois heures. Cette horloge porte des chiffres hébreux et ses aiguilles marchent à rebours. Nous passâmes la Moldau sur la Carlsbrücke, pont d'où saint Jean Népomucène, martyr du secret de la Confession, fut jeté dans la rivière. De ce pont orné de statues pieuses, on a le spectacle magnifique de la Moldau et de toute la ville de Prague avec ses églises et ses couvents.

En face de nous se dressait la colline du Hradschin. Pendant que nous montions entre les palais, nous parlâmes.

—Je croyais, dis-je, que vous n'existiez pas. Votre légende, me semblait-il, symbolisait votre race errante... J'aime les Juifs, monsieur. Ils s'agitent agréablement et il en est de malheureux... Ainsi, c'est vrai, Jésus vous chassa ?

—C'est vrai, mais ne parlons pas de cela. Je suis accoutumé à ma vie sans fin et sans repos. Car je ne dors pas. Je marche sans cesse, et marcherai encore pendant que se manifesteront les Quinze Signes du

Jugement Dernier. Mais je ne parcours pas un chemin de la croix, mes routes sont heureuses. Témoin immortel et unique de la présence du Christ sur la terre, j'atteste aux hommes la réalité du drame divin et rédempteur qui se dénoua sur le Golgotha. Quelle gloire ! Quelle joie ! Mais je suis aussi depuis dix-neuf siècles le spectateur de l'Humanité, qui me procure de merveilleux divertissements. Mon péché, monsieur, fut un péché de génie, et il y a bien longtemps que j'ai cessé de m'en repentir.

Il se tut. Nous visitâmes le château royal du Hradschin, aux salles majestueuses et désolées, puis la cathédrale[118], où sont les tombes royales et la châsse d'argent de saint Népomucène.

[119]

Dans la chapelle où l'on couronnait les rois de Bohême, et où le saint roi Wenceslas subit le martyre, Laquedem me fit remarquer que les murailles étaient de gemmes : agates et améthystes. Il m'indiqua une améthyste :

— Voyez, au centre, les veinures dessinent une face aux yeux flamboyants et fous. On prétend que c'est le masque de Napoléon.

— C'est mon visage, m'écriai-je, avec mes yeux sombres et jaloux !

Et c'est vrai. Il est là, mon portrait douloureux, près de la porte de bronze où pend l'anneau que tenait saint Wenceslas quand il fut massacré. Nous dûmes sortir. J'étais pâle et malheureux de m'être vu fou, moi qui crains tant de le devenir. Laquedem, pitoyable, me consola et me dit :

— Ne visitons plus de monuments. Marchons dans les rues. Regardez bien Prague ; Humboldt affirme qu'elle est parmi les cinq villes les plus intéressantes d'Europe.

— Vous lisez donc ?

— Oh ! parfois, de bons livres, en marchant... Allons, riez ! J'aime aussi parfois en marchant.

— Quoi ! vous aimez et n'êtes jamais jaloux ?
— Mes amours d'un instant valent des amours d'un siècle. Mais, par bonheur, personne ne me suit, et je n'ai pas le temps de prendre cette habitude d'où s'engendre la jalousie. Allons, riez ! ne craignez ni l'avenir, ni la mort. On n'est jamais sûr de mourir. Croyez-vous donc que je sois seul à n'être pas mort ! Souvenez-vous d'Enoch, d'Elie, d'Empédocle, d'Apollonius de Tyane. N'y a-t-il plus personne au monde pour croire que Napoléon vive encore ? Et ce malheureux roi de Bavière, Louis II ! Demandez aux Bavarois. Tous affirmeront que leur roi magnifique et fou vit encore. Vous-même, vous ne mourrez peut-être pas.

La nuit descendait et les lumières naissaient sur la ville. Nous repassâmes la Moldau par un pont plus moderne :
— Il est l'heure de dîner, dit Laquedem, la marche excite l'appétit et je suis un gros mangeur.
Nous entrâmes dans une auberge où l'on faisait de la musique.
Il y avait là un violoniste ; un homme qui tenait le tambour, la grosse caisse et le triangle ; un troisième, qui touchait une sorte d'harmonium à deux petits claviers juxtaposés et placés sur soufflets. Ces trois musiciens faisaient un bruit du diable et accompagnaient fort bien le *goulasch* au paprika, les pommes de terre sautées mêlées de grains de cumin, le pain aux graines de pavot et la bière amère de Pilsen qu'on nous servit. Laquedem mangea debout en se promenant dans la salle. Les musiciens jouaient puis quêtaient. Pendant ce temps, la salle s'emplissait des voix gutturales de ses hôtes, tous Bohémiens à tête en boule, à face ronde, au nez en l'air. Laquedem parla délibérément. Je vis qu'il m'indiquait. On me regarda ; quelqu'un vint me serrer la main en disant :
«Vivé la Frantzé !»
La musique joua la *Marseillaise*. Petit à petit l'auberge s'emplit. Il y avait là aussi des femmes. Alors, on dansa. Laquedem saisit la jolie fille de l'hôte, et les voir me fut un ravissement. Tous deux dansaient comme des anges, selon ce qu'en dit le Talmud qui appelle les anges *maîtres de danse.* Soudain, il empoigna sa danseuse, la souleva et balla[120] ainsi aux applaudissements de tous. Quand la fille fut de nouveau sur ses pieds, elle était sérieuse et quasi pâmée. Laquedem lui donna un baiser qui claqua juvénilement. Il voulut payer son écot dont le montant était d'un florin. À cet effet il tira sa bourse, soeur de celle de Fortunatus et jamais vide des cinq sous légendaires.

Nous sortîmes de l'auberge et traversâmes la grande place

rectangulaire nommée Wenzelplatz, Viehmarkt, Rossmarkt ou Vàclavské Nàmesti. Il était dix heures. À la lueur des réverbères rôdaient des femmes qui, au passage, nous murmuraient des mots tchèques d'invite. Laquedem m'entraîna dans la ville juive en disant :
— Vous allez voir : pour la nuit, chaque maison s'est transformée en lupanar.
C'était vrai. À chaque porte se tenait, debout ou assise, tête couverte d'un châle, une matrone marmonnant l'appel à l'amour nocturne. Tout d'un coup, Laquedem dit :
— Voulez-vous venir au quartier des Vignobles Royaux ? On y trouve des fillettes de quatorze à quinze ans, que des philopèdes eux-mêmes trouveraient de leur goût.
Je déclinai cette offre tentante. Dans une maison proche, nous bûmes du vin de Hongrie avec des femmes en peignoir, allemandes, hongroises ou bohémiennes. La fête devint crapuleuse, mais je ne m'en mêlai pas.
Laquedem méprisa ma réserve. Il entreprit une Hongroise tétonnière et fessue. Bientôt débraillé, il entraîna la fille, qui avait peur du vieillard. Son sexe circoncis évoquait un tronc noueux, ou ce poteau de couleurs des Peaux-Rouges, bariolé de terre de Sienne, d'écarlate et du violet sombre des ciels d'orage. Au bout d'un quart d'heure, ils revinrent. La fille lasse, amoureuse, mais effrayée, criait en allemand :
— Il a marché tout le temps, il a marché tout le temps !

⁂

Laquedem riait ; nous payâmes et partîmes. Il me dit :
— J'ai été fort content de cette fille et je suis rarement satisfait. Jene me souviens de pareilles jouissances qu'à Forli, en 1267, où j'eus une pucelle. Je fus heureux aussi à Sienne, je ne sais plus en quelle année du XIVe siècle, auprès d'une fornarine mariée, dont les cheveux avaient la couleur des pains dorés. En 1542, à Hambourg, je fus si épris, que j'allai dans une église, pieds nus, supplier Dieu vainement de me pardonner et de me permettre de m'arrêter. Ce jour-là, pendant le sermon, je fus reconnu et accosté par l'étudiant Paulus von Eitzen, qui devint évêque de Schleswig. Il raconta son aventure à son compagnon Chrysostôme Daedalus, qui l'imprima en 1564.
— Vous vivez ! dis-je.
— Oui ! je vis une vie quasi divine, pareil à un Wotan, jamais triste. Mais, je le sens, il faut que je parte. J'en ai assez de Prague ! Vous tombez de sommeil. Allez dormir. Adieu !
Je pris sa longue main sèche :
— Adieu, Juif Errant, voyageur heureux et sans but ! Votre optimisme n'est pas médiocre, et qu'ils sont fous ceux qui vous représentent comme un aventurier hâve et hanté de remords.

— Des remords ? Pourquoi ? Gardez la paix de l'âme et soyez méchant. Les bons vous en sauront gré. Le Christ ! je l'ai bafoué. Il m'a fait surhumain. Adieu !...

Je suivis des yeux, tandis qu'il s'éloignait dans la nuit froide, les jeux de son ombre, simple, double ou triple selon les lueurs des réverbères. Soudain, il agita les bras, poussa un cri lamentable de bête blessée et s'abattit sur le sol.
Je me précipitai en criant. Je m'agenouillai et déboutonnai sa chemise. Il tourna vers moi des yeux égarés et parla confusément :
— Merci. Le temps est venu. Tous les quatre-vingt-dix ou cent ans, un mal terrible me frappe. Mais je me guéris, et possède alors les forces nécessaires pour un nouveau siècle de vie.
Et il se lamenta, disant :
— Oï ! oï, ce qui signifie «hélas !» en hébreu.
Durant ce temps, toute la puterie du quartier juif, attirée par les cris, était descendue dans la rue. La police accourut. Il y eut aussi des hommes à peine vêtus qui s'étaient levés en hâte de leur lit. Des têtes paraissaient aux fenêtres. Je m'écartai et regardai s'éloigner le cortège des agents de police emportant Laquedem, suivis de la foule des hommes sans chapeau et des filles en peignoir blanc empesé.

Bientôt il ne resta dans la rue qu'un vieux juif aux yeux de prophète. Il me regarda avec défiance et murmura en allemand :
— C'est un juif. Il va mourir.
Et je vis qu'avant d'entrer dans sa maison, il ouvrait son manteau et déchirait sa chemise, diagonalement.

Le sacrilège

[121]

Le Père Séraphin, dont le nom monastique remplaçait celui d'une illustre famille bavaroise, était grand et maigre. Il avait une peau bistrée, des cheveux blonds et des yeux d'un bleu de ruisseau. Il parlait le français sans aucun accent étranger, et, seuls, ceux qui l'entendaient dire la messe pouvaient se douter de son origine franconienne, car le père prononçait le latin à la façon des Allemands.
D'abord destiné pour l'état militaire, il avait porté l'uniforme des chevau-légers pendant un an, au sortir du Maximilianeum de Munich, où se trouve l'École des cadets.
La vie l'ayant déçu de bonne heure, l'officier s'était retiré en France dans un couvent de la Règle de saint François, et, peu de temps après, il reçut les Ordres.
Personne ne connaissait l'aventure qui avait poussé le Père Séraphin à se réfugier chez les moines. On savait seulement qu'un nom était tatoué sur son avant-bras droit. Des enfants de choeur l'avaient lu pendant que le père prêchait, et que les manches larges de son froc, couleur carmélite, retombaient. C'était un nom de femme : Elinor, qui est aussi un nom de fée dans les anciens romans de chevalerie.

*
* *

Quelques années après les événements qui avaient changé un officier

bavarois en un Franciscain français, la réputation du Père Séraphin comme prédicateur, théologien et casuiste parvint à Rome, où on l'appela pour le charger de la fonction délicate et ingrate d'avocat du diable.

Le Père Séraphin prit son rôle au sérieux, et, pendant son advocature, il n'y eut point de canonisation. Avec une passion que, n'eût été la sainteté du personnage, on aurait pu croire satanique, le Père Séraphin mit un tel acharnement à combattre la canonisation du Bienheureux Jérôme de Stavelot, qu'elle est abandonnée depuis ce temps-là. Il démontra aussi que les extases de la Vénérable Marie de Bethléem étaient des crises d'hystérie. Les Jésuites retirèrent d'eux-mêmes, par peur du terrible avocat du diable, la cause de béatification du Père Jean Saillé, déclaré vénérable dès le XVIIIe siècle. Quant à Juana du Llobregat, cette dentellière mayorquaise dont la vie s'est écoulée en Catalogne, et à qui la Vierge est apparue, paraît-il, au moins trente fois, seule ou accompagnée soit de sainte Thérèse d'Avila, soit de saint Isidore, le Père Séraphin découvrit dans sa vie de telles faiblesses que les évêques espagnols eux-mêmes ont renoncé à la voir déclarer vénérable, et son nom n'est plus invoqué à cette heure que dans certaines maisons de Barcelone, particulièrement mal famées.

Irrités à cause du fanatisme avec lequel le Père Séraphin salissait les mérites des défunts qu'ils honoraient, les Ordres qui avaient des intérêts dans ces saintes causes intriguèrent pour qu'il cessât son office. Et quelle victoire ! Il dut retourner en France. Sa réputation étrange d'avocat du diable l'y suivit. On frémissait en l'écoutant prêcher sur la mort ou sur l'enfer. S'il élevait le bras, sa main droite, où il n'y avait que le majeur et l'annulaire, car les autres doigts manquaient, on ne sait par quelle aventure, semblait la tête cornue d'un diable nain. Les lettres bleuâtres du nom d'Elinor, illisibles de loin, paraissaient une brûlure infernale, et, s'il prononçait à la gothique quelque phrase latine, les dévots se signaient
en tremblant.

En fouillant dans la vie des futurs saints, le Père Séraphin avait pris en mésestime tout ce qui est humain ; il méprisait tous les saints, se rendant compte qu'ils ne l'eussent point été, s'il eût rempli son office à l'époque de leur procès de canonisation. Bien qu'il ne l'avouât pas, le culte de dulie[122] qu'on leur rend lui paraissait presque hérétique ; aussi n'invoquait-il, autant que possible, que les personnes de la Sainte Trinité...

On ne méconnaissait point ses hautes vertus, et il était devenu le confesseur ordinaire de l'archevêque. Vivant à une époque

d'anticléricalisme, le Père Séraphin ne pouvait manquer de chercher des moyens pour remédier à l'irréligion universelle. Ses méditations l'amenèrent à penser que l'intervention des saints n'avait que peu d'action auprès de la Divinité :
— Pour que le monde revienne à Dieu, se disait-il, il faut que Dieu lui-même revienne parmi les hommes.

Une nuit, s'étant éveillé, il s'étonna :
— Comment ai-je pu blasphémer ? N'avons-nous pas sans cesse Dieu parmi nous ? N'avons-nous pas l'Eucharistie qui, si tous les hommes s'en nourrissaient, détruirait l'impiété sur la terre ?
Et le moine se leva, déjà vêtu de son froc de bure ; il traversa le cloître endormi, réveilla le frère portier et quitta le couvent.
Les rues étaient sombres, les chiffonniers y semblaient des feux follets à cause de leur lanterne, et des éteigneurs de réverbères se hâtaient vers les flammes de gaz dansant encore aux carrefours.
Parfois luisait le soupirail d'une boulangerie ; le Père Séraphin s'en approchait, étendait les mains et prononçait les paroles sacramentelles :
— Ceci est mon corps, ceci est mon sang..., consacrant ainsi les fournées entières.
Après l'aurore, il sentit qu'il était las et reconnut qu'il avait consacré une quantité de pain suffisante pour donner à communier à près d'un million d'hommes. Cette multitude se rassasierait de l'Eucharistie le jour même. Grâce à elle, les hommes redeviendraient bons, et, dès après midi, le règne de Dieu arriverait sur terre. Quel miracle et quelle jubilation !
Le moine passa toute la matinée dans les belles rues et se trouva versmidi près de l'archevêché. Très content de soi, il alla trouverl'archevêque, qui, justement, était à table :
— Prenez place, mon Père, dit le prélat, vous déjeunerez avec moi et vous êtes venu fort à propos.
Le Père Séraphin s'était assis, et, attendant qu'on le servît, regardait le pain qui s'allongeait sur la nappe. L'archevêque en avait coupé un quignon et le côté tranché apparaissait rond et blanc comme une hostie. L'archevêque porta à sa bouche un morceau de viande et du pain, puis il continua :
— Vous êtes venu fort à propos, j'avais besoin de votre ministère et n'ai point dit la sainte messe ce matin. Je me confesserai après ce repas.
Le moine tressaillit et regarda l'archevêque en demandant d'une voix rauque :
— Monseigneur ! un péché mortel ?

Mais le domestique arrivait, portant des plats fumants qu'il déposa devant le moine, auquel le prélat recommanda le silence en portant un doigt à ses lèvres. Le domestique sorti, le Père Séraphin se leva et répéta :
— Un péché mortel, Monseigneur ?... et vous avez mangé du pain !
L'archevêque étonné le regardait, en roulant de petites boulettes de mie qu'il lançait vers le plafond. Il pensait :
— Quel fanatique ! Je changerai de confesseur.
Le moine reprit :
— Un péché mortel, Monseigneur, et vous avez mangé du pain eucharistique ?
Le prélat nia :
— Vous avez mal compris, mon Père, je vous l'ai dit, je n'ai point célébré la sainte messe ce matin.
Mais le Père Séraphin se jeta à genoux, les bras en croix, en criant :
— Je suis un grand pécheur, Monseigneur, j'ai consacré ce matin tous les pains dans toutes les boulangeries de notre ville. Vous avez mangé du pain consacré. Tant d'hommes dont beaucoup étaient en état de péché mortel ont mangé le corps de Notre-Seigneur ! Le mets divin a été profané à cause de moi, prêtre sacrilège...
L'archevêque s'était dressé, terrible. Il s'écria :
— Anathème sur toi, moine !
Puis, l'ancienne fonction du Père se mêlant dans son esprit à des réminiscences classiques, il déclama :

— Advocat infame vatem dici

en prononçant spirituellement à la façon des Français du XVIe siècle :

— Avocat infâme va-t-en d'ici !

Et là-dessus, il éclata de rire.
Mais le moine ne riait pas :
— Confessez-moi, Monseigneur, dit-il, je vous confesserai ensuite.
Ils s'absolvirent mutuellement. Ensuite, sur l'avis du Franciscain coupable, les carrosses de l'archevêché furent attelés, et les domestiques, les petits abbés qui peuplent les palais épiscopaux, allèrent dans toutes les boulangeries, acheter le pain qu'ils devaient déposer au couvent du moine sacrilège.

Là, les moines étaient réunis, le Père gardien parlait :
— Qu'est devenu le Père Séraphin ? Il était vertueux. Peut-être, au semblant de nos frères de jadis qui furent égarés par des oiseaux célestes et restèrent pendant des siècles en extase, reviendra-t-il dans cent ans...
Les moines se signèrent et chacun d'eux avait à citer une histoire :
— L'un des moines de Heisterbach, qui avait douté de l'éternité, suivit

un écureuil dans la forêt. Il pensa y être demeuré dix minutes. Mais en revenant au couvent, il vit qu'au bord du chemin les petits cyprès étaient devenus de grands arbres...
Un autre dit :
— Un moine italien pensa n'avoir écouté qu'une minute un rossignol chanteur, mais en retournant au monastère...
Un jeune moine ergoteur ricana :
— On cite quelques aventures de cette espèce chez les Grecs, et qui sait ? en ces oiseaux, au Moyen-Âge, était peut-être passée l'âme des antiques Sirènes...
À ce moment on frappa à la porte du couvent, et les petits abbés de l'archevêché entrèrent, portant, avec des précautions infinies, les pains consacrés, qui étaient de diverses formes. Il y avait des flûtes longues et minces, des pains polkas pareils à des écus ronds — fuselés d'or à cause de la croûte, et d'argent à cause de la farine saupoudrée — qu'avaient pétris des gindres ignorant l'art du blason ; des petits pains viennois, pareils à des oranges pâles, des pains de ménage appelés bouleau ou fendu, selon leur aspect.
Et devant les moines chantant le *Tantum ergo*, les petits abbés portèrent leur fardeau dans la chapelle et empilèrent les pains surl'autel...
En expiation du sacrilège, les prêtres et les moines passèrent la nuit en adoration. Le matin ils communièrent, et aussi les jours suivants jusqu'à consommation des Saintes-Espèces, qui les derniers jours, craquaient sous les dents, car le pain s'était rassis...

Le Père Séraphin ne reparut pas au couvent. Personne ne pourrait dire ce qu'il devint, si les journaux n'avaient rapporté la mort, à l'assaut de Pékin, d'un soldat anonyme de la Légion étrangère, sur l'avant-bras droit duquel était tatoué un nom de femme : Elinor, qui est aussi un nom de fée dans les anciens romans de chevalerie...

Le juif latin

Un matin, je dormais, vivant en un beau songe. Un violent coup de sonnette m'éveilla. Je me dressai, jurant en latin, en français, en allemand, en italien, en provençal et en wallon. Je passai un pantalon, mis des savates et allai ouvrir. Un monsieur que je ne connaissais pas, mais d'apparence correcte, me demanda un instant d'entretien...
Je fis entrer l'inconnu dans la chambre qui me sert de cabinet de travail, salon, et salle à manger, le cas échéant. Il s'empara de l'unique fauteuil. Pendant ce temps, dans la chambre à coucher, je précipitais une toilette sommaire en regardant mon réveille-matin, qui marquait onze heures. Je plongeai ma tête dans la cuvette, et, tandis que je frottais mes cheveux mouillés, le monsieur s'écria :
— Je ne suis pas un poireau !
Les cheveux en désordre, je pénétrai dans la pièce où je vis ce monsieur, penché sur un restant de pâté que j'avais oublié de cacher. Je m'excusai, demandai la permission de passer un veston, et portai le plat dans la chambre à coucher.
Lorsque je revins, le monsieur me dit en souriant :
— J'ai lu *le Passant de Prague*, et j'y ai vu que vous m'aimiez.
Je balbutiai sans oser nier, à cause que je m'imaginai avoir affaire à un éditeur original qui, séduit par ma littérature, venait m'en demander contre espèces. Il continua :
— Je me nomme Gabriel Fernisoun, né en Avignon. Vous ne me

connaissez pas, mais vous aimez les juifs, donc vous m'aimez, car je suis juif, monsieur !
Je ris en disant que, par conséquent, il était vrai que je l'aimasse, mais Fernisoun m'interrompit, s'écriant :
— Halte-là, ne m'aimez pas. Vous êtes indécent, mon ami. Vous avez la gueule de bois, ce matin, mon pauvre, et vous osez parler d'amour !
Je me récriai, protestant que mes moeurs étaient pures et que je ne m'étais pas couché plus tard qu'à une heure du matin. Fernisoun se réinstalla dans le fauteuil. Je pris une chaise. Il parla :
— J'y consens, vous n'êtes pas amoureux ; et, puisque je vous vois raisonnable, je vais élucider votre sympathie pour les juifs. Quels juifs préférez-vous ?
À cette question bizarre, je répondis pour le flatter :
— Ceux d'Avignon, cher monsieur, et, parmi ceux-là, je préfère lesprénommés Gabriel, nom qui se termine en *el* comme les paroles qui me sont les plus chères : ciel et miel.

Mots finissant en *el* comme les noms des anges,
Le ciel que l'on médite et le miel que l'on mange.

Fernisoun rit bruyamment et, triomphant, s'écria :
— Nous y voilà donc, Boudiou ! Dites-le crûment et sans ambages, ce sont les juifs du sud de l'Europe occidentale que vous préférez. Ce ne sont pas les juifs que vous aimez, ce sont des Latins. Oui des Latins. Je vous ai dit que j'étais juif, monsieur, mais je parlais au point de vue confessionnel, à tous autres égards je suis latin. Vous aimez les juifs dits portugais qui, jadis, faussement convertis, tinrent de leurs parrains espagnols ou portugais des noms espagnols ou portugais. Vous aimez les juifs dont les noms sont catholiques comme Santa-Cruz ou Saint-Paul. Vous aimez les juifs italiens et ceux français, dit Comtadins[123]. Je vous l'ai dit, monsieur, je suis né en Avignon et issu d'une famille y établie depuis des siècles. Vous aimez les noms comme Muscat ou Fernisoun. Vous aimez des Latins et nous sommes d'accord. Vous nous aimez parce que, Portugais et Comtadins, nous ne sommes pas maudits. Non, nous ne le sommes pas. Nous n'avons pas trempé dans le crime judiciaire accompli contre le Christ. La tradition en fait foi, et la malédiction ne nous atteint pas !...
Fernisoun s'était dressé, rouge et gesticulant, tandis que, resté assis, je le regardais bouche bée. Il se calma, regarda autour de soi et me dit, avec une moue de dédain :
— Vous êtes bien mal installé, Boudiou ! Au demeurant, je m'en bats l'oeil. Mais, enfin, vous devriez posséder quelque boisson délicate. Vos visiteurs vous en sauraient gré.
J'allai à la cheminée, en soulevai le manteau, et pris dans les cendres un flacon de vieille liqueur aux poires bergamotes. Fernisoun le déboucha tandis que je lui cherchais une tasse. En même temps, je lui

vantai la finesse de cette liqueur que je tenais d'un distillateur de Durckheim, dans le Palatinat. Sans m'écouter, il remplit sa tasse jusqu'au bord et la vida d'un trait. Ensuite, il secoua soigneusement les dernières gouttes sur le parquet tandis que je m'excusais :

— Vous auriez préféré un bol ?

Fernisoun ne daigna pas répondre sur ce point. Il continua :

— Et puis, au fait, vous avez raison, vous, Latins, de nous aimer, nous juifs latins. Car nous appartenons aux races latines autant que les Grecs et les Sarrazins de Provence et de Sicile. Nous ne sommes plus des métèques, pas plus que tous les individus hétérogènes que les grandes invasions ont fait se mêler aux Romains de l'empire. Nous sommes, en outre, les meilleurs propagateurs de la latinité. Dans la plupart des milieux juifs de Bulgarie et de Turquie, quelle langue parle-t-on, sinon l'espagnol ?

Fernisoun but une nouvelle rasade de liqueur aux poires bergamotes, puis, fouillant dans son gilet, il en tira un cahier de papier à cigarettes. Il me demanda du tabac. Je lui en tendis avec des allumettes. Fernisoun roula une cigarette, l'alluma et, jetant triplement de la fumée par la bouche et les narines, il reprit :

— En somme, qu'est-ce qui a fait la différence des juifs et des chrétiens ? C'est que les juifs espéraient un Messie, tandis que les chrétiens s'en souvenaient. Nietszche s'était approprié l'idée juive. Combien de Latins se sont imprégnés de l'idée de Nietszche et espèrent ce surhumain peu messianique, duquel proclame la venue le Zarathoustra, emprunté au *Vendidad*[124], où il célèbre la parole sainte, la très brillante, le ciel qui s'est produit soi-même, le temps infini, l'air qui agit là-haut, la bonne loi mazdéenne, la loi de Zarathoustra contre les Daévas[125] ! Nous, juifs latins, nous n'avons plus d'espoir. Les Prophètes nous avaient promis le bonheur matériel : nous l'avons. La France, l'Italie, l'Espagne, ne nous traitent plus en étrangers. Nous sommes libres. Aussi, n'ayant plus rien à désirer, nous n'espérons plus, et j'y consens ; le Messie est venu pour nous comme pour vous. Et je puis l'avouer : Au fond du coeur je suis catholique. Pourquoi ? demanderez-vous. À cause qu'il n'y a plus de religion hébraïque en France. Les juifs russes, polonais, allemands, ont conservé une religion extérieure. Leurs rabbins connaissent, enseignent et fortifient la religion. Nous autres, nous mangeons des rôtis cuits au beurre, nous bâfrons de la cochonnaille, sans nous soucier de Moïse ni des Prophètes. Pour moi, j'adore les buissons d'écrevisses[126] des soupers galants, et j'ai même un faible pour les escargots. L'hébreu ? c'est à peine si la plupart d'entre nous le savent lire au moment d'être *Barmitzva*[127]. Nos savants hébraïsants font sourire les rabbins étrangers ; et la traduction française qui existe du Talmud[128] est, au dire des juifs allemands ou polonais, un

monument de l'ignorance des rabbins de France. Donc, j'ignore la religion juive, elle est abolie comme le paganisme, ou plutôt, non, de même que le paganisme, elle survit dans le catholicisme qui m'attire par ses théophanies surtout[129]. Le judaïsme alexandrin ne fit plus cas des théophanies mosaïques. Elles parurent à cette époque fabuleuses et grossières. Le catholicisme a fait de la théophanie des dogmes divers. Ce miracle se renouvelle chaque jour à la messe. L'histoire du Sacré-Coeur fait délirer mon âme ancienne de juif latin, épris des théophanies et des anthropomorphismes[130]. Je suis catholique,
sauf le baptême.
— C'est fort simple, dis-je, faites-vous baptiser. Le baptême est un sacrement que n'importe qui peut vous administrer : homme, femme, juif, protestant, bouddhiste, mahométan.
— Je le sais, dit Fernisoun, mais je ne veux m'en servir que plus tard. En attendant, je m'amuse.
— Ah ! Ah ! les effets du baptême sont d'effacer tous les péchés. Comme on ne peut en user qu'une seule fois, vous voulez retarder le plus possible cet instant.
— Vous y êtes. Je n'espère plus le Messie, mais j'espère le Baptême. Cet espoir me donne toutes les joies possibles. Je vis pleinement. Je m'amuse superbement. Je vole, je tue, j'éventre des femmes, je viole des sépultures, mais j'irai en paradis, car j'espère le Baptême et l'on ne dira pas le *Kadisch*[131] pour ma mort.
J'insinuai :
— Vous exagérez peut-être. Je vous crois trop imbu de certaine littérature. Mais, prenez garde, la mort vient comme un voleur, à pas de loup, à l'improviste, et si j'avais ce bonheur que vous avez d'être croyant, j'ajouterais que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Au fait, quels livres lisez-vous ?
— Cela vous intéresse-t-il ? Voici ma bibliothèque ; elle est édifiante. Il sortit de sa poche deux livres fatigués, que je pris. Le titre du premier bouquin était : *Catéchisme du diocèse d'Avignon* ; celui du second : *Les Vampires de la Hongrie*, par Dom Calmet[132]. Ce dernier titre
m'effraya plus que n'avait pu le faire la déclaration criminelle du juif latin. Je compris qu'il ne se vantait point, et qu'érudit et sanguinaire, l'homme à qui j'avais affaire était un maniaque du meurtre. Je regardai rapidement autour de moi, en l'espoir de découvrir une arme pour me défendre au cas où Fernisoun ferait le forcené. Je vis sur une étagère, à portée de ma main, un petit revolver à parfumerie qui, détérioré et sans valeur, aurait dû être jeté depuis longtemps. Cet objet me sauva la vie en l'occurrence, car Fernisoun, profitant de ce que je détournais les yeux, avait tiré un couteau passé à sa ceinture, sous ses vêtements. Je laissai tomber les livres et saisis précipitamment la

minuscule et illusoire arme à feu que je braquai sur le juif latin. Il pâlit et trembla de tous ses membres, implorant :
— Grâce, vous vous méprenez !
Je criai :
— Assassin ! va perpétrer ailleurs des crimes que tu crois pardonnables ! Mes principes ne me permettent point de te dénoncer, mais je souhaite que, dès ce soir, tes sauvageries trouvent un châtiment. Ta lâcheté, j'espère, limite le nombre de tes victimes, et ta loquacité te signalera à la police. Il y a des juges à Paris et, si tu reçois le Baptême, que ce soit avant de monter à l'échafaud !
Durant que je parlais, Fernisoun ramassa ses livres et, se relevant, me demanda fort civilement pardon pour m'avoir effrayé. Je lui ordonnai de m'abandonner son couteau qui était une lame catalane très dangereuse[133]. Il obéit, puis sortit toujours menacé par le ridicule petit revolver à parfumerie que je n'avais pas lâché.

Le soir, par économie, je soupai chez moi, de charcuterie et du restant de pâté sur lequel Fernisoun s'était penché. Je n'avais aucune idée du danger que je courais. Mais je connus bientôt la noirceur d'âme du juif latin. Je fus pris de douleurs d'entrailles intolérables. Le pâté était empoisonné. Fernisoun l'avait arrosé ou saupoudré avec quelque drogue infecte qui m'aurait tué en peu d'heures, si je n'avais bu une burette d'huile, puis une fiole de glycérine. Je provoquai des vomissements salutaires. Je courus acheter du lait et, par bonheur, je m'en tirai sans médecin.
Les jours suivants, les journaux se trouvèrent remplis par les récits de crimes sensationnels commis sur des femmes dans tous les coins de Paris. L'une d'elles fut trouvée nue, tendue comme un drapeau flottant, et fichée sur un pieu planté au milieu du boulevard de Belleville. Des enfants, des vieillards furent égorgés. On remarquera qu'il ne s'agissait que d'êtres faibles. Des passants, hommes ou femmes, dans la foule qui se presse sur les boulevards à la tombée de la nuit, eurent la cuisse ou le bras entaillés par un rasoir qui, d'un seul coup, pénétrait les vêtements, puis la chair. Le rasoir taillait sans douleur et les malheureux ne tombaient, baignés dans leur sang, qu'au bout de quelques pas. Les assassins demeurèrent inconnus. On attribua les premiers crimes aux bandes d'Apaches et autres tatoués qui effrayent nos âmes meilleures, et désolent ceux qui croient à la perfectibilité humaine. Les autres forfaits furent mis sur le compte d'un de ces maniaques qui pullulent et qui ne ressortissent pas à la Cour d'assises, mais à la Salpêtrière. Je fus souvent tenté de dénoncer l'auteur de tous ces crimes. Car je me doutais bien que c'était le catéchumène Gabriel Fernisoun qui agissait en l'attente du baptême. L'égoïsme

triompha. J'avais échappé au monstre, je le laissai agir sans le dénoncer.

... Au bout de quelques mois, je me trouvai avec une de ces bandes hétéroclites qui fréquentent les tavernes du quartier latin. Nous étions à *la Lorraine*[134], attablés devant des absinthes que nous troublions méthodiquement. Il y avait là, avec moi, un de ces petits journalistes qui écrivent de vagues chroniques en troisième page de canards mi-morts, donnent des échos aux grands quotidiens, et quémandent, dans les maisons de commerce, des commandes de publicité. Il y avait aussi, en casquette et manteau de peau de phoque, un de ces chauffeurs qui fréquentent tous les fabricants de l'avenue de la Grande-Armée, ont toujours quelque auto à vendre, étant sans cesse sur le point d'en acheter, connaissent à fond les autos de toutes marques, et vous tapent de cent sous à l'occasion. Il y avait un élève de l'École des Beaux-Arts et un fonctionnaire des Colonies récemment revenu de la Martinique. Il avait raconté pour la troisième fois l'éruption du Mont-Pelé. Le journaliste parlait de faire
un poker. L'élève des Beaux-Arts bâilla en exprimant le désir de jouer avec le joker. Le chauffeur dit :

— Voilà Philippe !

Philippe, étudiant douteux mais chic, très beau garçon, arrivait avec la grande Nella. Celle-ci était une assez belle brune. Son corset descendant très bas, selon la mode, la faisait paraître stéatopyge[135], mais la proéminence était illusoire ; ceux qui connaissaient Nella intimement
lui déniaient la callipygie[136]. Philippe nous serra la main, se défit de son chapeau et de son raglan, arrangea sa coiffure, sa cravate, et s'assit en face de Nella, à la table voisine. Il commanda un chambéry-fraisette pour soi et un quinquina pour Nella. Puis, se tournant vers nous, il déclara :

— J'en ai une bonne ! Nella veut se faire religieuse.

Le chauffeur cria :

— Il n'y a plus de congrégations.

Le journaliste dit qu'il fallait une forte dot. Nella affirma :

— Je veux me faire Petite Soeur des Pauvres.

Nous rîmes bruyamment, puis demandâmes en choeur :

— Et pourquoi ?

Philippe ricana :

— C'est une histoire à dormir debout. Voyons, raconte ça, Nella.

— La barbe ! dit Nella.

Mais, sur nos instances, elle se décida :

— Voilà ! J'avais eu affaire, rue de la Pépinière, près de la place Saint-

Augustin, et je revenais par le boulevard Malesherbes en l'intention de prendre l'omnibus à la Madeleine. Tout à coup, au coin de la rue des Mathurins, un homme se dressa devant moi en criant : « Madame ou mademoiselle, je suis juif. Je vais mourir, baptisez-moi ! » J'avais peur, il était près de minuit. Je voulus courir, mais le monsieur, qui haletait, s'accrocha à mon bras en me suppliant : « Je suis un grand criminel ! Mon dernier crime, le plus exécrable, est que je viens de m'empoisonner. Tout à l'heure, j'ai pensé qu'après tout il se pourrait que je mourusse sans baptême, et j'ai voulu finir par un suicide qui me laisserait encore le temps de me faire baptiser. Je me repens, madame, et je vous supplie. Il y a de l'eau dans le ruisseau, au bord du trottoir. Vous n'avez qu'à m'en verser sur la tête, en disant : Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Pressez-vous, le poison fait son oeuvre et je me sens mourir. » Des passants s'étant arrêtés, nous regardaient curieusement. Le monsieur sentait les forces lui manquer, il se coucha sur le trottoir. J'eus pitié de ce moribond qui m'implorait. Avec ma main, je puisai de l'eau qui stagnait dans le ruisseau et je baptisai ce juif comme il m'avait demandé, tandis qu'il criait douloureusement : « *Mea culpa ! mea culpa* ! » À ce moment, des agents survinrent. Le nouveau baptisé délirait : « Je suis chrétien !... Oh ! que je souffre... À boire... Le ciel s'ouvre... » Et il mourut en se convulsant, pendant que les agents l'emportaient. Je dus les suivre au poste. Cette affaire m'a occasionné quelques démarches chez le commissaire de police. On en a un peu parlé dans les journaux, mais d'autres événements plus importants prennent en ce moment l'attention du public et je n'ai pas eu la réclame qu'un moment j'avais espérée. Le juif s'appelait Gabriel Fernisoun. On trouva sur lui un testament par lequel il laissait sa fortune à l'archevêque de Paris, à charge pour lui de l'employer à hâter la conversion des juifs, fait qui doit se produire peu avant la fin du monde. En attendant, il m'a convertie, moi. Je n'aurai plus de repos avant de m'être faite Petite Soeur des Pauvres et cela ne tardera pas. Figurez-vous que tous ceux qui ont approché le cadavre de Fernisoun, ont été étonnés de la bonne odeur qu'il exhalait. Le commissaire m'a dit que les médecins peuvent expliquer ce fait qui se produit quelquefois. Pour moi, je trouve cela miraculeux. De plus, des deux agents qui portèrent le cadavre au poste, l'un avait ri, pensant avoir affaire à un ivrogne. Il mourut d'une rupture d'anévrisme, le lendemain. Le second avait essuyé avec son mouchoir la bave qui vint aux lèvres de l'agonisant, puis il lui avait fermé les yeux. Il vient de faire un héritage qui le fait riche pour le reste de sa vie. Je tiens ces faits de ce dernier agent que je revis chez le commissaire de police.

*
* *

Cette histoire avait ennuyé tout le monde. Le journaliste était parti des premiers en disant qu'il ferait un écho au sujet de Fernisoun et de Nella. Mais je pense qu'il y renonça, l'histoire étant trop cléricale et digne des Bollandistes[137]. Le chauffeur, l'élève des Beaux-Arts, avaient payé leurs consommations, puis étaient partis sans rien dire. Philippe avait demandé un jacquet, et je partis enfin, assez triste, laissant la convertie et son amant aux délices du jacquet.

Le lendemain, je vis un de mes amis qui est prêtre. Je lui racontai l'histoire de Fernisoun par le détail, depuis la visite qu'il me fit jusqu'aux phénomènes qui suivirent son décès. Le prêtre m'écouta attentivement, et me dit :

— Ce Gabriel Fernisoun est certainement en paradis. Le baptême l'a lavé de tous ses péchés, et c'est, mêlé à la troupe des Innocents, qu'il vaque à l'adoration perpétuelle. Il grossit le nombre des saints aémères[138] que l'Église honore le jour de la Toussaint.

Je quittai mon ami là-dessus. Mais j'appris, depuis, qu'avec l'assentiment de l'archevêque, qui vient d'hériter de la très grosse fortune de Fernisoun, il établit un dossier sur le cas bizarre et édifiant de ce juif qui, ayant vécu en criminel, fut sauvé parce qu'il eut la foi. Ce prêtre a obtenu les dépositions écrites de l'agent, de Nella, du commissaire de police. Je lui ai promis la mienne.

Dans cinquante ans, le procès de canonisation de Gabriel Fernisoun viendra à Rome. L'avocat de Dieu aura le beau rôle. Durant la minute qui se passa entre son baptême et sa mort, Fernisoun ne fut qu'édifiant et admirable, et sa vie précédente, lavée dans l'eau baptismale, ne compte pas au point de vue religieux. Les miracles opérés par son cadavre paraîtront incontestables. La science est ridicule qui essaye d'expliquer par des moyens naturels la bonne odeur exhalée par un corps mort. De plus, ce cadavre opéra une conversion. Car Nella, poussée, il est vrai, par le prêtre, est, en effet, devenue une religieuse et édifie ses compagnes de couvent à cette heure. Les deux miracles accomplis sur les agents sont patents. Les incrédules peuvent invoquer le hasard à propos de mort subite et d'héritage inattendu, mais le hasard n'a rien à faire dans les procès de canonisation. La seule chicane dont l'avocat du diable pourra tirer parti, portera sur l'eau ayant servi au baptême. L'onde des ruisseaux parisiens est rarement claire. Comme Fernisoun fut baptisé non loin d'une station de voitures, l'avocat du diable insinuera que cette eau ne fut peut-être que du pissat de cheval. Si cette opinion prévaut, il sera avéré que Gabriel Fernisoun n'a jamais été baptisé et, en ce cas, mon

Dieu ! nous savons tous que l'enfer est pavé de bonnes intentions.

L'hérésiarque

[139]

Le monde anglo-saxon s'intéresse aux questions religieuses. En Amérique surtout, de nouvelles religions issues du christianisme surgissent chaque année et recrutent nombre d'adhérents.
Au contraire, les réformateurs et les prophètes laisseraient la Catholicité fort indifférente. En effet, elle ne se soucie plus du fond de sa religion. Aussi est-il bien rare que se produisent de ces petites dissensions théologiques qui amenaient autrefois la fondation d'une hérésie. À la vérité, il arrive souvent que des prêtres catholiques se séparent de l'Église. Ces fuites sont dues à la perte de la foi. Beaucoup de ces prêtres s'en vont à cause de leurs opinions spéciales sur des points de morale ou de discipline (le mariage des ecclésiastiques, etc.). Les défroqués sont pour la plupart des incroyants ; quelques-uns pourtant créent un petit schisme. Mais il n'y a plus d'hérésiarque véritable— comme Arius, par exemple. Il peut exister quelque turlupin solitaire, tandis qu'il semble impossible qu'un éliésaïte surgisse.
Pour ces raisons, le cas de Benedetto Orfei qui, à la fin du XIXe siècle, fonda à Rome l'*hérésie dite des Trois-Vies*, est unique, à mon sens. [140]

⁂

À partir de 1878, le R. P. Benedetto Orfei fut, à Rome, le représentant près de l'État de son Ordre expulsé. Le père Benedetto Orfei était

théologien et gastronome, pieux et gourmand. Il était fort bien en cour pontificale, et, n'eussent été ses actes ultérieurs, il serait aujourd'hui cardinal, c'est-à-dire papable. Cet homme si bien fait pour devenir un calme pourpré, se perdit en prétendant fonder une hérésie. À la suite de son excommunication, il s'était retiré dans une villa de Frascati. Il y pontifiait, ayant pour fidèles ses domestiques, deux pieuses dames, et quelques enfants campagnards auxquels il enseignait le rudiment. À son sens, il préparait ainsi une secte glorieuse destinée à remplacer le catholicisme. Comme tout hérésiarque, il repoussait le dogme de l'Infaillibilité papale, et jurait que Dieu lui avait donné des pouvoirs de réforme sur son Église. J'imagine que si Benedetto Orfei était devenu pape, et que l'idée de son hérésie ne lui eût été inspirée qu'à ce moment, il se serait au contraire servi du dogme de l'Infaillibilité pour obliger les catholiques à croire en sa doctrine, que nul n'aurait alors niée sans être hérétique.

Je visitai Benedetto Orfei par une douce après-midi de mai. L'hérésiarque était assis dans un fauteuil moelleux. Sur sa table s'étalaient des papiers— probablement des brefs ou encycliques, — Il me reçut fort civilement et fit servir, pour m'honorer, de vieux flacons de *vino santo*[141] et certaines confiseries romaines ou siciliennes : des noix confites dans du miel, une sorte de pâté fait de pâte de fondant aux trois parfums de rose, de menthe et de citron, où étaient enfouis des morceaux de fruits confits (écorces d'orange, cédrats, ananas), de la pâte de coing très douce appelée *cotogniata*, une autre pâte nommée *cocuzzata*, et une sorte de crêpes de pâte de pêche que l'on nomme *persicata*. Il exigea que je goûtasse au *vino santo* et le dégustaavec moi, non sans donner des marques de satisfaction réelle : hochements de tête, agitation d'une gorgée de vin dans la bouche avec mouvements appropriés des lèvres et des joues, léger frottement de la main gauche sur l'estomac. Je m'aperçus bientôt que ce bon hérésiarque était sourd. Comme il savait que je venais le visiter afin de prendre des notes destinées à élaborer dans la suite un essai sur son hérésie, je le laissai parler sans jamais l'interrompre.
Benedetto Orfei, qui était originaire d'Alessandria[142], en parlait volontiers le dialecte. Son discours était émaillé de paroles grasses, presque obscènes, mais étonnamment expressives. C'est le fait des mystiques d'employer de telles paroles, le mysticisme touche de près l'érotisme. Malgré l'intérêt que pourraient avoir certaines expressions pour les philologues, je n'insisterai pas sur ce côté de l'esprit d'Orfei. Ma science très superficielle des dialectes italiens ne m'a d'ailleurs pas permis de tout comprendre, et je n'ai saisi le sens de nombre de mots que grâce à la mimique qui accompagnait les discours de

l'hérésiarque.

Voici comment Benedetto Orfei me raconta ce qu'il nommait sa conversion illuminatrice :

— Je m'étais occupé tout le jour de l'hypostase[143]. Le soir venu, après avoir dit ma prière, je me couchai et commençai le rosaire[144]. En même temps je méditais sur les mystères de la Religion. Je songeais à la bonté du Fils de Dieu, qui, pour effacer la tache originelle, se fit homme et mourut sur la Croix, supplice infamant, entre deux larrons. Une phrase qui prit la forme d'un refrain populaire vint chanter en mon esprit :

« Ils étaient trois hommes
Sur le Golgotha,
De même qu'au ciel
Ils sont en Trinité. »

Ici l'hérésiarque s'arrêta, ému, versa du vin dans nos deux verres, et but, d'un air triste bientôt dissipé, la contenu du sien, sans négliger les frottements de main sur la panse, agitations de visage, exclamations sur le velouté du vieux vin. Il m'obligea à goûter de la *cocuzzata*, et continua ainsi :

— Le refrain divin chanta dans mon âme jusqu'à l'heure où je m'endormis. Mon sommeil fut profond, et le matin, à l'heure des songes véridiques, je vis le ciel ouvert. Parmi les choeurs des hiérarchies d'Assistance, d'Empire et d'Exécution, et plus hauts que le choeur des Séraphins, qui est le plus élevé, trois crucifiés s'offrirent à mon adoration. Ébloui de la lumière qui entourait les crucifiés, je baissai les yeux et vis la troupe sainte des Vierges, des Veuves, des Confesseurs, des Docteurs, des Martyrs adorant les crucifiés. Mon Patron, saint Benoît, vint à ma rencontre, suivi d'un ange, d'un lion, d'un boeuf, tandis qu'un aigle volait au-dessus de lui. Il me dit : « Ami, souviens-toi ! » En même temps, il dressa sa main droite vers les crucifiés. Je remarquai que le pouce, l'index et le majeur de cette main étaient étendus, tandis que les deux autres doigts étaient repliés. Au même instant les Chérubins agitèrent leurs encensoirs, et un parfum, plus suave que celui du plus pur des encens minéens[145], se répandit dans l'air. Je vis alors que l'ange escortant mon saint Patron portait un ciboire d'or, d'un travail admirable. Saint Benoît ouvrit le ciboire, y prit une hostie, qu'il divisa en trois parties, et je communiai triplement d'une seule hostie, dont le goût devait être plus exquis que celui de la manne que savourèrent les Hébreux dans le désert. Une musique ravissante de luths, de harpes et autres instruments célestes,

tenus par des Archanges, se fit entendre et le choeur des Saints chanta :

Ils étaient trois hommes
Sur le Golgotha,
De même qu'au ciel
Ils sont en Trinité.

« Je m'éveillai. Je compris que ce rêve était un événement grave dans ma vie et pour les hommes. L'heure à laquelle il s'était produit ne me laissait guère de doute sur la véracité d'un tel songe. Néanmoins, comme il renversait les croyances sur lesquelles repose le christianisme, j'hésitai à en faire part au pape. La nuit suivante, je vis en songe matinal, au milieu de deux femmes, la Très Sainte Vierge, leur disant : « Vous aussi êtes mères de Dieu, mais les hommes ne connaissent pas votre maternité ! » Et je m'éveillai, tout en nage. Je n'avais plus aucune hésitation. Je récitai tout haut la doxologie[146]. Je fus dire la messe à Sainte-Marie-Majeure, puis j'allai au Vatican demander une audience au Saint-Père qui me l'accorda. Je lui fis le récit de ce qui s'était passé. Le pape m'écouta en silence et médita un instant après m'avoir entendu. Sa méditation finie, il me dit sévèrement de cesser toute étude théologique, de ne plus songer à des choses ridicules et impossibles qu'un démon avait seul suscitées en moi. Il m'enjoignit de revenir le visiter au bout d'un mois. Je m'en fus peiné et honteux. Je rentrai dans mon couvent désert et pleurai. Le refrain sacré : *Ils étaient trois hommes*, revint chanter en mon âme. Je le repoussai de toute ma volonté, comme une tentation. Je m'humiliai devant Dieu.

« Pendant un mois, je suivis un jeûne rigoureux et pratiquai les douze mortifications recommandées par le contemplatif Harphius[147] au livre II de sa *Théologie mystique*. Je me mortifiai surtout selon les cinq dernières : mortification de toute curiosité de l'entendement, mortification de tout scrupule de coeur, mortification de toute impatience inquiète de l'âme, mortification de toute volonté, et pratique de la résignation à supporter, pour l'amour de Dieu, tout abandon. Au bout du mois, après ces pénitences, la conviction qui m'était venue si fortuitement s'était renforcée dans mon âme, et je fus retrouver le Saint-Père qui, très affectueusement, me demanda si j'avais abandonné les chimères que le démon de l'hérésie m'avait inspirées. Pour lui répondre, il ne me vint que ces paroles : *Ils étaient trois hommes*... « Hélas ! s'écria le pape, cet homme est possédé ! » Je me mis à genoux alors. Je parlai de mes mortifications et suppliai le pontife de m'exorciser. Les larmes aux yeux, il m'affirma que Dieu me saurait gré de cette humiliation volontaire ; puis il m'exorcisa selon les rites. Je partis ensuite, sans insister, car j'étais bien assuré que mes pensées n'étaient pas d'inspiration diabolique mais divine,

puisqu'aucun exorcisme n'avait prévalu contre elles. »

⁂

L'hérésiarque cessa de parler, fit son manège accoutumé, but son *vino Santo* , médita un moment, les yeux au plafond, et, renversé sur le dossier de son fauteuil, fit tourner, l'un autour de l'autre, ses pouces rapprochés sur son ventre. Il reprit ainsi :

⁂

— Le lendemain, j'écrivis au pape, lui faisant part de ma conviction et le priant, puisqu'il était le chef de la religion, de proclamer la vérité que j'avais apprise si miraculeusement. J'ajoutai qu'il n'y avait pas d'infaillibilité qui pût rendre mensonger ce qui était vrai, et que, par conséquent, je me séparerais de l'Église, au cas où il préférerait les anciennes erreurs à l'évidence nouvelle. Pour réponse, on m'excommunia. Alors, ayant abandonné mon Ordre, et riche des biens que je lui avais apportés, je vins me réfugier dans cet asile de paix où, jeté hors du giron de l'Église catholique, je place les fondements de la nouvelle religion. J'inaugurai la véritable communion triple en une hostie renfermant les trois corps humains d'un seul Dieu en Trois Personnes. Car la vérité est celle-ci : la Trinité se fit hommes. Il y eut trois incarnations. Les Trois Personnes du seul Dieu souffrirent, le même jour, la Passion nécessaire pour le rachat de l'Humanité. Le larron de droite était Dieu le père. On le remarque aisément par les paroles de sollicitude qu'il eut sur la Croix pour son Fils bien-aimé. Sa vie fut triste et patiente. Il souffrit injustement d'être pris pour un larron qu'il n'était pas. Étant tout puissant et infiniment majestueux, il ne voulut avoir aucun disciple. Le Christ, qui mourut entre les Larrons divins, était le Verbe et, l'étant, fut le Législateur. Ce sont ses paroles et ses actes qui devaient être transmis au monde pour lui être un enseignement. Il en fut ainsi. Le larron du gauche était le Saint-Esprit, le Paraclet, l'éternel Amour qui, devenu homme, voulut être pareil à l'amour humain qui est infâme. Il fut larron réel et souffrit justement. Voici le mystère en toute sa sainteté : Dieu se fit homme. Dieu le père incarné souffrit pour exercer sur soi sa toute-puissance et s'humilia jusqu'à rester inconnu et sans histoire. Dieu le fils incarné souffrit pour attester la vérité de son enseignement et donner l'exemple du martyre. Il souffrit injustement mais glorieusement pour frapper l'esprit des hommes. Dieu le Saint-Esprit voulut souffrir justement. Il s'incarna dans les pires faiblesses humaines, et s'abandonna à tous les péchés par compassion et amour profond pour l'Humanité. Voici la vérité :

Ils étaient trois hommes
Sur le Golgotha
De même qu'au ciel

Ils sont en Trinité.

C'est ainsi que Benedetto Orfei me raconta l'histoire de son hérésie et me développa sa doctrine. Emporté par son récit, il avait oublié de boire. Aussitôt son discours terminé, il allongea la main droite, tout en restant renversé dans son fauteuil, saisit une crêpe de *persicata,* qu'il roula soigneusement, et en fit une bouchée. Puis, s'étant versé du *vino santo*, il le but, mais maladroitement, car *persicata* et *vino santo* dévièrent dans son gosier. Il avala de travers, et ce fut une explosion par la bouche et le nez. L'hérésiarque, rouge à éclater, toussa cinq bonnes minutes. Il eut besoin de se moucher. Comme il n'usait pas de tabac, au lieu d'un énorme mouchoir de couleur, il sortit un petit mouchoir de batiste blanche, fort peu ecclésiastique. Cette élégance m'étonna. Il reprit haleine en respirant bruyamment, non sans m'indiquer du doigt le cotignac[148] pour m'inviter à en prendre.

Il me confessa ensuite que la religion catholique était pourrie, étant trop vieille, et que le pape craignait d'y toucher de peur que tout ne s'écroulât. Il fut même plus expressif, et, employant son dialecte natal, il ajouta :

— *L'è cmè ra merda : pï a s'asmircia, pï ra spissa.*

Lorsque je me levai pour prendre congé, l'hérésiarque voulut m'accompagner jusqu'à la porte.

Au moment où il se leva, sa soutane, sorte de robe monacale de bure noire, s'ouvrit et je vis qu'en dessous l'hérésiarque était nu. Son corps velu était sillonné de marques de flagellation. Une ceinture rugueuse, hérissée de piquants de fer, qui devaient déterminer d'insupportables souffrances, entourait sa taille. Je vis encore d'autres choses, mais elles sont de telle nature que je ne peux les décrire. Toute cette nudité, à vrai dire, ne m'apparut qu'un instant. L'hérésiarque referma aussitôt sa soutane dont il noua la cordelière, et, souriant, m'invita à passer dans la pièce voisine qui était la bibliothèque. J'étais stupéfait de voir que cet homme donnait de tels châtiments à sa chair et satisfaisait en même temps sa sensualité gourmande. Je méditai sur ces contrastes en passant dans la bibliothèque, où je vis, convenablement rangés sur des rayons, des livres de toute sorte que l'hérésiarque m'invita à regarder. Il y avait là, mêlés, des volumes précieux ou vulgaires, de théologie, de philosophie, de littérature et de sciences. C'étaient des livres et des manuscrits anciens et modernes sur papier ou parchemin. Je remarquai les oeuvres d'Aristote, de Galien, d'Oribase, la *Syphilis* de Fracastor, la Sagesse de Charron, le livre du jésuite Mariana, les contes de Boccace, de Bandello, du Lasca, Saint Thomas, Vico, Kant,

Marcile Ficin, *le diadème des Moines* de Smaragdus et d'autres. Je quittai ensuite l'hérésiarque, que je n'ai plus revu.

À quelque temps de là, j'appris que venait de paraître : *l'Évangile véridique, de Benedetto Orfei, traduit en langue vulgaire, contenant la vie de Dieu le père, premier des deux évangiles parallèles aux évangiles canoniques*. Je me procurai le livre, qui était fort court. Il ne contenait rien de précis sur la vie de la première personne de Dieu. On y apprenait que l'on ne savait rien de la naissance de Dieu le père. De sa vie, on ne savait presque rien, sinon qu'il fut juste, obscur et sans amis. Son existence était mêlée à celle de deux autres personnes de la Trinité, et c'est en essayant de détourner Dieu l'Esprit-Saint d'un crime que celui-ci commettait, qu'il fut pris avec lui et condamné injustement. Chacune des paroles qu'il échangea au lieu du supplice avec Jésus et le mauvais larron, faisait l'objet d'un chapitre où elle était commentée. C'était en effet le seul moment bien connu de sa vie, et encore l'hérésiarque en avait-il emprunté le récit aux évangiles synoptiques[149]. Après la mort de Dieu le père, tout redevenait mystérieux. On ne savait plus rien, ni de sa résurrection et ascension, probables, mais inconnues. L'ouvrage avait été, paraît-il, écrit en latin, traduit aussitôt en italien et publié. Le manuscrit latin sur parchemin doit encore exister.

L'année suivante, Benedetto Orfei fit paraître le second évangile parallèle aux évangiles canoniques[150] ou Évangile du Saint-Esprit. Comme celle de Dieu le père, sa vie était peu connue. Mais, tandis que du Père éternel on ne connaissait que sa mort, on savait du Saint-Esprit qu'il viola, un jour, une vierge endormie. Ce stupre avait été l'opération du Saint-Esprit de laquelle était né Jésus. On insistait aussi sur les paroles prononcées sur la croix, puis le mystère se faisait après l'instant où les soldats eurent brisé les jambes des deux larrons. Ce volume, à la vérité fort beau et d'une grande élévation de pensée par certains endroits, contenait des passages d'une telle crudité que les autorités italiennes le firent saisir comme livre obscène ; aussi est-il introuvable.

Les exemplaires du premier évangile, ou Vie de Dieu le père[151], sont d'ailleurs fort rares eux-mêmes : soucieuse de les détruire, la cour pontificale en avait acheté la plus grande partie.

L'hérésie des Trois-Vies ne se répandit pas. Benedetto Orfei mourut au seuil du siècle. Ses quelques disciples se dispersèrent, et il est probable que l'enseignement de l'hérésiarque aura été vain, qu'il n'en sortira rien, et que nul ne songera à le reprendre.

Un prêtre qui avait beaucoup connu Benedetto Orfei, et qui avait souvent essayé de lui faire abjurer ce que les catholiques appelaient ses erreurs, m'a raconté la fin de l'hérésiarque. Il mourut, à ce qu'il sembla, des suites d'une indigestion, mais son corps fut trouvé tout couvert de plaies résultant des tortures qu'Orfei s'imposait ; si bien que les médecins hésitèrent à attribuer son décès à sa gourmandise ou à ses mortifications. La vérité est que l'hérésiarque était pareil à tous les hommes, car tous sont à la fois pécheurs et saints, quand ils ne sont pas criminels et martyrs.

L'infaillibilité

[152]

Le 25 juin 1906, le cardinal Porporelli achevait de dîner lorsqu'on lui annonça la visite d'un prêtre français, l'abbé Delhonneau. Il était trois heures de l'après-midi. L'implacable soleil qui exalta la ruse triomphatrice des anciens Romains et qui échauffe avec peine la froide rouerie de ceux de nos temps, s'il laissait tomber des rayons insoutenables sur la place d'Espagne où s'élève le palais cardinalice, respectait l'appartement de Mgr Porporelli. Des persiennes entretenaient une fraîcheur agréable et un demi-jour presque voluptueux.

L'abbé Delhonneau fut introduit dans la salle à manger. C'était un prêtre morvandiau. Son aspect têtu n'allait point sans analogie avec celui des Peaux-Rouges.

Autunois, il aurait dû naître dans l'enceinte celtique de l'ancienne Bibracte, sur le mont Beuvray. Il y a encore à Autun, ville d'origine gallo-romaine, et aux environs, des Gaulois dans les veines desquels il ne coule point de sang latin, et l'abbé Delhonneau était de ce nombre.

Il s'approcha du prince de l'Église et lui baisa l'anneau selon l'usage. Refusant les fruits de Sicile que Mgr Porporelli lui offrait dans une corbeille, il exposa le but de sa démarche.

— Je souhaite, dit-il, avoir une entrevue avec notre Saint-Père le Pape, mais en audience privée.

— Mission secrète gouvernementale ? demanda le cardinal en clignant d'un oeil.
— Non point, Monseigneur ! répondit l'abbé Delhonneau, les raisons qui me font solliciter cette audience n'intéressent pas seulement l'Église de France, mais la Catholicité tout entière.
— *Dio mio !* [153]s'écria le cardinal en mordant dans une figue sèche, farcie avec une noisette et de l'anis. Est-ce réellement si grave ?
— Très grave, Monseigneur, répéta le prêtre français, tandis qu'apercevant quelques taches de bougie sur sa soutane, il s'efforçait de les gratter.
Le prélat gémit :
— Que peut-il encore y avoir ? Nous avons déjà assez d'ennuis avec votre loi sur la séparation et les divagations de ce chanoine Bierbaum, de Landshut, en Bavière, qui ne cesse d'écrire contre l'Infaillibilité...
— L'imprudent ! interrompit l'abbé Delhonneau.
Mgr Porporelli se mordit les lèvres. Dans sa jeunesse, alors qu'il n'était qu'un prêtre mondain de Florence, il avait combattu l'Infaillibilité, mais il s'était incliné ensuite devant le dogme.
— Vous aurez audience demain, signor abbé, dit-il, vous connaissez le cérémonial ?
Il tendit la main ; le prêtre s'inclina, y appliqua un baiser sonore, et se retira, marchant à reculons jusqu'à la porte où il s'inclina une seconde fois, tandis que le cardinal, d'un air las, le bénissait de la main droite, pendant que de la gauche il tâtait des pêches dans la corbeille.

Lorsque le lendemain l'abbé Delhonneau fut introduit chez le pape, il se jeta à genoux et baisa la mule du blanc Pontife, puis s'étant relevé délibérément, il le pria en latin de l'entendre seul, comme en confession. Et quelle condescendance ! Le Saint-Père accueillit cette requête osée.
Lorsqu'ils furent seuls, l'abbé Delhonneau se mit à parler lentement. Il s'efforçait de prononcer le latin à l'italienne, mais les gallicismes abondaient dans son langage de séminaire ; de plus, l'*u* français y revenait souvent, incompréhensible pour le pape qui interrompait l'orateur et se faisait répéter ce qu'il ne comprenait point.
— Saint-Père, disait l'abbé Delhonneau, à la suite d'études et de réflexions pénibles j'ai acquis la certitude que nos dogmes ne sont pas d'origine divine. J'ai perdu la foi et je suis convaincu que chez aucun homme elle ne peut résister à un examen honnête. Il n'est pas une branche de la science qui ne contredise par des faits irréfutables les soi-disant vérités de la religion. Hélas ! Saint-Père, quelle peine pour un prêtre de découvrir ces erreurs et quelle douleur d'oser les avouer !
— Mon enfant, dit le pape, je pense que dans ces conditions vous

avez cessé de célébrer la Sainte-Messe. Les doutes qui sont venus vous assaillir, aucun prêtre ne peut se vanter de ne pas les avoir connus ; mais une retraite dans cette ville, berceau du catholicisme, vous rendra la foi perdue, et par les mérites de...

— Non ! Non ! Saint-Père. J'ai fait tout ce qui était possible pour recouvrer une foi qui, d'abord vacillante, s'est effondrée à jamais. Je me suis efforcé de me détourner de pensées qui me torturaient. C'était en vain !... Et vous-même, Saint-Père, vous l'avez déclaré, des doutes vous sont venus. Que dis-je ? des doutes ? Non ! mais des clartés, des illuminations, des certitudes ! Avouez-le, le trirègne qui pèse sur votre front est lourd de faussetés sacrées. Et si la politique vous empêche d'affirmer les négations qui roulent dans votre cerveau, elles n'en existent pas moins. Et l'effroi de régner au moyen de mensonges séculaires, voilà le vrai fardeau de la papauté, fardeau qui fait hésiter les élus au sortir du conclave...

... Répondez-moi, Saint-Père : Vous savez tout cela. Un pontife romain nedoit pas être moins perspicace qu'un pauvre prêtre du Morvan !

Le pape était assis immobile, grave, et pendant cette dernière partie du discours il n'ouvrit pas la bouche. Devant lui, l'abbé Delhonneau semblait un de ces Gaulois qui pendant le sac de Rome venaient agacer les sénateurs majestueux, pareils à des statues, sur leur chaise curule. Levant lentement les yeux, le pontife demanda :

— Prêtre ! où voulez-vous en venir ?

— Saint-Père, répondit l'abbé Delhonneau, vous détenez une puissance formidable, vous avez le droit de décréter le Bien et le Mal. Votre Infaillibilité, ce dogme incontestable parce qu'il repose sur une réalité terrestre, vous donne un magistère qui ne souffre point de contradiction. Vous pouvez imposer aux catholiques la vérité ou l'erreur, à votre choix. Soyez bon ! Soyez humain ! Enseignez ce qui est vrai ! Ordonnez *ex cathedra*[154] que le catholicisme soit dissous ! Proclamez que ses pratiques sont superstitieuses ! Annoncez que le rôle glorieux et millénaire de l'Église est terminé ! Érigez ces vérités en dogme et vous aurez acquis la reconnaissance de l'Humanité. Vous descendrez ensuite dignement d'un trône d'où vous dominiez par l'erreur et que nul ne pourrait désormais légitimement occuper si vous le déclariez vacant à jamais !

Le pape s'était levé. Dédaigneux de tout cérémonial, il sortit de la pièce sans adresser un mot ni un regard au prêtre français qui souriait avec mépris, et qu'un garde-noble vint guider à travers les galeries somptueuses du Vatican, jusqu'à la sortie.

⁂

Quelque temps après, la curie romaine créa un nouvel évêché à Fontainebleau et y nomma l'abbé Delhonneau. Lors de son premier voyage *ad limina*[155], cet évêque ayant proposé au Saint-Siège l'érection en dogme de la croyance à la mission divine de la France, le cardinal Porporelli, quand il l'apprit, s'écria :

— Pur gallicanisme ! Mais l'administration gallo-romaine, quel bienfait pour les Gaules ! Elle est nécessaire pour dompter la turbulence des Français. Et que de peine pour les civiliser !...

Trois histoires de châtiments divins

I – Le giton

[156]

[157]

Le nommé Louis Gian, fils d'un petit marchand d'huiles à Nice, ne manifesta jamais la moindre piété au contraire des autres enfants qui, au moins à l'époque de leur première communion, font preuve d'une dévotion touchante.
Le vicaire boiteux de Sainte-Réparate lui avait dit, un jour, pendant le catéchisme, en essuyant ses lunettes avec sa soutane sale :
— Toi, Louis ! il t'arrivera malheur, parce que tu es faux. À te voir, on te prendrait pour un ange. La vérité ? tu es plat comme une punaise à genoux. Tu te moques de moi. Je le sais, et tu le peux. Mais on ne se rit pas de Dieu. D'ailleurs, tu l'apprendras, trop tôt à ton souhait.
Louis Gian avait écouté, debout et les yeux baissés, l'admonestation du vicaire. Mais, dès que celui-ci eut le dos tourné, l'impie singea sa marche chancelante et chantonna :
— Cinq et trois font huit. Cinq et trois font huit.
Le jeune Nissard ne s'amenda pas. Jusqu'à quatorze ans il fréquenta peu l'école, mais paillarda sous les ponts du Paillon et au Château, d'abord avec les garçons de son âge, ensuite avec les petites filles.

À quatorze ans, il fut placé chez un chemisier et quitta le vieux Nice aux parfums de fruits et d'aromates mêlés aux odeurs de chair crue, de pâte aigre, de morue et de latrines, pour une boutique dans la ville neuve. Dès les premiers jours il fut remarqué par le patron et la patronne qui, en bons Nissards, ne firent chômer l'apprenti ni le jour, ni la nuit.

La patronne était rousse comme une orange, mais le patron sentait le *pissala*[158]. Louis Gian se fit enlever en temps de carnaval par un Russe quinquagénaire et méticuleux qu'il fallait appeler : « Mon général ! » et qui l'appelait : « Ganymède ! »

Ayant reconnu que le Russe était exigeant et avare, il le vola et le quitta.

Ensuite il se prodigua à un Turc brutal et gourmand.

Le Turc, s'étant décavé à Monte-Carlo, fut remplacé par un Américain.

Louis Gian avait compris que sa condition fructueuse le vouait, comme une mappemonde, à toutes les nationalités.

Pourtant il ne sut pas dans la fortune garder cette sérénité qui est le privilège des vertueux. Il méprisa ses compagnons d'autrefois et passait près d'eux sans paraître les voir. Ceux-ci lui rendirent d'abord mépris pour mépris. Ils ne manquaient pas, lorsqu'ils le rencontraient, de faire le geste qui consiste à placer le bras gauche à la jointure du droit plié et à agiter le poing droit fermé. Ou bien encore, ils mimaient, à son passage, l'obscène lettre Z d'un alphabet muet qu'emploient volontiers les Nissards, les Monégasques, les Turbiasques et les Mentonasques.

À la fin, l'inconduite de Louis Gian fut en horreur au Ciel, comme elle l'était à ses anciens camarades. Celui qui pisse contre le vent se mouille la chemise[159] ; il plut à Dieu de punir par la peine du talion les péchés du giton.

Louis Gian insulta un ami d'autrefois qui l'avait apostrophé. Il y eut querelle, bataille et promesse de vengeance.

Quatre jeunes gens, qui ne valaient en somme pas mieux que Louis Gian, l'attendirent un soir qu'il était allé seul au théâtre. Ils se saoulèrent de ce vin de Corse bien tombé de la réputation qu'il eut au XVIe siècle, puis guettèrent en face de la villa où l'encroupé vivait avec un Autrichien morbide.

Lorsque Louis Gian arriva après minuit, ils se précipitèrent sur lui, le bâillonnèrent et, l'ayant hissé sur la grille de la ville, l'empalèrent et se sauvèrent en se donnant des tapes... L'empalé mourut, avec volupté peut-être. Il était beau comme Attys. Les lucioles luisaient autour de lui...

II – La danseuse

[160]

J'ai lu, jadis, dans un vieil auteur, ce récit authentique ou légendaire de la mort de Salomé. Je n'ai point orné le conte de mots hébreux, de descriptions exactes de costumes et de palais ; sophisteries[161] qui eussent donné au récit cette couleur locale tant cherchée aujourd'hui. À la
vérité, mon ignorance m'eût empêché de le faire, et j'ai même conservé à mes personnages les noms qu'ils portent dans nos évangiles.
Ceux qui avaient fait mourir saint Jean-Baptiste furent châtiés. Hérodiade[162] avait été férue de la maigreur ragoutante du pénitent qui invitait les hommes à prendre des bains. Bien qu'ayant agi comme Joseph chez Putiphar, le mangeur de sauterelles[163] avait sans doute éprouvé des désirs charnels, tôt réprimés, pour celle qui le voulait. Lorsqu'Hérodiade, incestueuse selon la loi des Juifs, eut épousé son beau-frère Hérode Antipas, il se mêla un peu de jalousie aux reproches faits par le Baptiste. Salomé, enjolivée, attifée, diaprée, fardée, dansa devant le roi et, excitant un vouloir doublement incestueux, obtint la tête du Saint refusée à sa mère.
Hérodiade reçut dans un vaisseau d'or[164] la tête chevelue à face barbue. Sa passion se réveillant soudain, elle baisa ardemment les lèvres violâtres du Baptiste décollé. Mais son ressentiment fut plus

fort. Elle le satisfit en perçant à coups d'épingle la langue, les yeux et toutes les parties du chef sanglant. Le sacrilège cessa par la mort d'Hérodiade, qui, jouant encore avec la tête précieuse, succomba suivant toute vraisemblance à une rupture d'anévrisme.

Cette femme orgueilleuse ne demeura point en enfer. Elle fait partie de ces hordes d'esprits qui peuplent les airs, et que, lorsqu'ils sont bons, j'aime fort à appeler des dieux. Bien entendu, j'entends par dieu ce sur quoi l'homme n'a nul pouvoir, et non pas cette âme du monde que Speusippe d'Athènes[165] a le premier cru gouverner sans entendement l'univers. Les nuits d'orage, Hérodiade, annoncée par les ululements des hiboux et l'effroi des animaux, mène une chasse fantastique qui passe au-dessus de la cime de nos forêts.

Hérode Antipas[166], roi de Judée, dont le pouvoir équivalait à celui du bey de Tunis de nos jours, fut exilé par Tibère[167] et mourut malheureux à Lyon.

Salomé, dont la belle danse avait sillé les yeux du roi, périt en dansant ; mort étrange qu'envieront les ballerines.

Cette dame dansa une fois pendant une fête sur la terrasse de marbre incrusté de serpentine d'un proconsul, et celui-ci l'emmena, lorsqu'il quitta la Judée pour une province barbare au bord du Danube.

Il arriva que, s'étant un jour d'hiver égarée seule au bord du fleuve gelé, elle fut séduite par la glace bleuâtre et s'élança dessus en dansant. Elle était comme toujours richement accoutrée et dorée de ces chaînes à mailles minuscules pareilles à celles que firent depuis les
joailliers vénitiens, que ce travail rendait aveugles vers l'âge de trente ans. Elle dansa longtemps, mimant l'amour, la mort et la folie. Et, de vrai, il paraissait qu'il y eût un peu de foleur dans sa grâce et sa joliesse. Selon les attitudes de son corps inel, ses mains gesticulaient en chironomie[168]. Nostalgiquement, elle mima encore les mouvements lents des oliveuses de Judée gantées et accroupies, quand choient les olives mûres.

Puis, les yeux mi-clos, elle essaya des pas presque oubliés : cette danse damnable qui lui avait valu jadis la tête du Baptiste. Soudain, la glace se brisa sous elle qui s'enfonça dans le Danube, mais de telle façon que, le corps étant baigné, la tête resta au-dessus des glaces rapprochées et ressoudées. Quelques cris terribles effrayèrent de grands oiseaux au vol lourd, et, lorsque la malheureuse se tut, sa tête semblait tranchée et posée sur un plat d'argent.

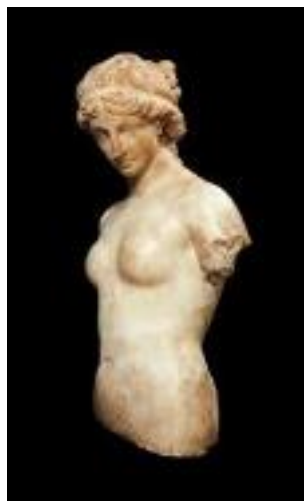
La nuit vint, claire et froide. Les constellations luisaient. Des bêtes sauvages venaient flairer la mourante qui les regardait encore avec terreur. Enfin, en un dernier effort, elle détourna ses yeux des ourses de la terre pour les reporter vers les ourses du ciel, et expira.

Comme une gemme terne, la tête demeura longtemps au-dessus des

glaces lisses autour d'elle. Les oiseaux rapaces et les bêtes sauvages la respectèrent. Et l'hiver passa. Puis, au soleil de Pâques, ce fut la débâcle et le corps paré, incrusté de joyaux, jeté sur une rive pour les pourritures fatales.

Certains rabbins pensent que l'âme d'Adam anima aussi Moïse et David. Je ne suis pas éloigné de croire que celle de Salomé avait empli la fille de Jephté, et que, n'ayant jamais chômé depuis, elle survit en Espagne, en Turquie, ou peut-être aux provinces danubiennes, dans le corps d'une danseuse de kolo[169],— cette ronde obscène qu'on peut appeler : la danse de la croupe.

III – D'un monstre à Lyon ou l'envie



Il y eut une fois, à Lyon, un soyeux[170] nommé Gorène auquel ses parents, fort pieux, avaient donné le prénom de Gaétan parce qu'il était né le jour de la fuite du pape à Gaète[171].
Gaétan Gorène était devenu un bon catholique. Il hérita de la grande fortune de son père, et, lui ayant succédé, il prit pour femme une fille de sa condition.
Ses biens s'augmentaient ; il était heureux en ménage, mais sa félicité n'était pas complète. Après trois ans de mariage, il n'avait pas encore d'enfant.
Dans l'espoir d'en obtenir un, il fit suivre à sa femme les prescriptions des plus grands médecins. Il la mena en vain aux sources réputées merveilleuses contre la stérilité.
Enfin, connaissant que les ressorts humains étaient impuissants, d'accord avec sa femme, il eut recours à la religion. Il écouta les conseils du confesseur de son épouse. Mais la vertu des pèlerinages les plus fameux fut trouvée en défaut, et les prières les plus ferventes furent dites inutilement.
Le fabricant lyonnais gagna un nombre incalculable de jours d'indulgence, mais son épouse resta bréhaigne comme avant. Il blasphéma contre le ciel, douta des vérités religieuses et finalement perdit la foi de ses pères. Cet homme présomptueux ne pouvait

supporter que la Divinité n'eût point fait de miracle en sa faveur. Il ne se confessa plus, ne communia plus, n'alla plus aux offices religieux et cessa de donner aux oeuvres pieuses qu'il avait soutenues jusque-là.
Il relut l'histoire de Napoléon, et délibéra même de répudier une épouse stérile, demeurée pieuse malgré son mari. Il se trouva alors un médecin sans renom, mais de haute science, qui, ayant appris la détresse du riche soyeux, entreprit la cure, et, de façon ou d'autre, rendit propre à être ensemencée la terre inféconde.
Gaétan Gorène pensa étouffer de joie lorsque sa femme lui annonça un jour que, par divers signes irrécusables, elle avait reconnu être enceinte et qu'elle espérait même ne pas demeurer primipare si cette grossesse avait une heureuse issue. Le fabricant fut ainsi confirmé dans son impiété et s'ouvrit sur ce sujet à sa femme pour la détourner des pratiques dévotieuses[172].
La dame en bonne chrétienne ne manqua pas de tout raconter à son confesseur.
Celui-ci était un prêtre robuste, dans la force de l'âge, têtu dans la foi, pensant que tout est permis pour que le règne de Dieu arrive. Il avait appris avec douleur le scandale causé par l'irréligion du fabricant, et voyant le résultat obtenu par ceux qui avaient suivi ses conseils sincères, il en éprouva du dépit. Comprenant qu'à cause de la grossesse de la dame, Satan avait été le plus fort, le prêtre entreprit de ramener au bercail la brebis égarée.
Vraiment, le ciel tira une éclatante vengeance de l'impiété de Gaétan Gorène. Une nuit de prières inspira au religieux un tour qui réussit pleinement.
Un jour d'été, sachant que le mari était à Lyon pour ses affaires et la femme à la campagne, le prêtre, abandonnant la soutane, se vêtit du plus mal qu'il put, simulant un vagabond, colporteur, gueux, mendiant, bélître, fainéant ou chemineau, comme on en voit sur toutes les routes.
Ainsi accoutré, il alla à la ville où la dame enceinte, s'ennuyant seule, regardait par la fenêtre. C'était un jour violent d'été, à l'heure de midi dont Pan, caché dans les moissons, symbolise le rut effrayant. Le faux vagabond s'approcha de la muraille, sous la fenêtre de la dame qui s'ennuyait. Il accomplit un acte naturel qu'il est inutile de nommer et exposait un pilon à mortier, un bâton pastoral, une flûte à Robin, et mieux, un rossignol tel que beaucoup de dames l'eussent voulu entendre chanter *Kyrie eleison*. Celle-ci, malgré sa dévotion, ne fut pas indifférente et eut *envie* d'être le mortier du pilon, la cage du rossignol. Mais, étant honnête, elle ne pouvait satisfaire son vouloir. Néanmoins, il est certain qu'éprouvant des démangeaisons, elle se gratta.
Bien que les phénomènes relatifs aux envies des femmes grosses soient contestés par plusieurs savants, il me paraît certain aussi que la

dame était enceinte d'une fille. Car, quelques mois après, elle accoucha, et, lorsque le mari, haletant d'émotion, voulut savoir de quel sexe était l'enfant, la sage-femme leva les bras au ciel en disant : «C'est un monstre !», et le médecin qui l'assistait dit : «C'est un hermaphrodite !»[173]

À la suite de ce monstrueux événement, le riche soyeux faillit devenir fou de douleur. Reconnaissant que tout arrive par la main de Dieu, il se résigna, devint dévot, donna de grandes sommes aux oeuvres, et édifia tout le monde par sa piété.

Le prêtre, apprenant ce qui était arrivé, rit à éclater, se roula, sauta, toussa, et finalement alla à confesse. Mais le curé lui refusa l'absolution et il dut l'implorer chez l'archevêque.

L'androgyne[174] mourut bientôt. Gaétan, redevenu pieux, vécut heureux avec sa femme et ils eurent beaucoup d'enfants.

Simon mage

[175]

... Et tandis que la foule rendait gloire à celui dont les disciples accomplissaient tant de prodiges, un homme aux cheveux noirs et frisés, à la barbe rousse et fine, à la face fardée, s'approcha du diacre Philippe et lui dit :

— Devin ! veuille, en retour de ta science que je désire apprendre, te laisser inculquer la mienne qui comprend avant tout les dix degrés démoniaques. Depuis longtemps, mon entendement a franchi les trois degrés ténébreux et je connais à présent les sept parvis de l'enfer proprement dit.

— Arrière ! cria le diacre Philippe, il n'y a rien de commun, sorcier, entre toi et moi. Je suis le disciple de Celui qui dans sa bonté livra tes maîtres maudits à toutes les douleurs. Je suis de son Église, et, selon son vouloir, les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.

Mais l'homme sourit, et, assujetissant sur sa tête, de la main droite, la tiare couleur de safran où, comme le Méandre au soleil, brillait un serpent fait d'opales, il reprit :

— Je commande durement aux légions de démons et communique avec les myriades d'anges. En leur suavité consiste ma force, et, le plus riche, le plus savant de Samarie, je veux me soumettre à celui dont les suppôts accomplissent tant de prodiges. Comment se nomme ton maître ?

— C'est, répondit le diacre, Jésus de Nazareth, le Messie, Fils de Dieu.
Puis il l'endoctrina, et voyant qu'humble et soumis il reconnaissait la vérité, il lui demanda son nom, et l'homme saisit dans chaque main un anneau d'or de ses oreilles. À ses doigts, des pierres opaques, serties dans des bagues d'or, portaient gravés des signes divers. Dans cette position, le haut du corps, les bras et la tête figuraient un triangle isocèle. De longues paupières violettes voilèrent l'éclat des yeux noirs, et la bouche peinte prononça :
— Simon.
Le diacre se souvint de ce nom qui avait été celui du chef des apôtres, puis il baptisa l'homme, l'appelant Pierre, et ajoutant :
— Simon, désormais tu es Pierre, comme l'est le Vicaire de Dieu sur la terre.
À ce moment, le peuple ayant crié : « Place », en s'écartant, Philippe vit venir Pierre lui-même, les yeux troublés par les larmes, qui ne tarissaient plus depuis que, par trois fois, il avait renié son divin Maître. Près de l'ancien pêcheur du lac de Tibériade marchait Jean, le disciple bien-aimé.
Et le diacre dit :
— Voici que Pierre vient en pleurant. À côté de lui, marche, jeune et grave, Jean le préféré. Homme que le baptême a renouvelé, demande-leur de te conférer le Saint-Esprit.
Le peuple s'était dispersé. Il ne restait plus sur la place, avec le diacre Philippe et Jean, que le nouveau baptisé. Il ramena par devant les plis de sa robe traînante, dont l'étoffe jaune était tramée de dessins violets figurant des bêtes fantastiques, et découvrit ainsi des sandales de cuir azuré, ornées au cou-de-pied d'un quadruple triangle d'or. Et Pierre, se penchant vers Philippe, demanda :
— Quel est cet homme à l'attitude orgueilleuse ? Il ne paraît avoir la véritable humilité du coeur.
Et le diacre Philippe répondit :
— C'est un magicien. À son dire, il commandait durement aux légions de démons et s'accordait avec les myriades d'anges. Il s'est soumis, lui, sa science et ses suppôts surnaturels à la divine autorité du Christ, notre Maître, et il a été baptisé.
Une longue théorie de femmes gantées, portant une cruche sur la tête, traversa la place. Elles s'approchèrent des apôtres, et l'une d'elles, gracieuse et forte, ayant déposé sa cruche, s'agenouilla devant Pierre en disant :
— Maître, on assure que vous parlez au nom de Jésus de Nazareth. Un jour, il s'entretint avec moi. J'étais assise, à peu de distance de la ville, sur la margelle du puits où nous allons. Maître, parlez-nous de Jésus.

Et le sorcier se mit devant elle, disant :
— Maître, ne lui répondez pas, c'est une prostituée.
Mais, Pierre répliqua :
— Mage écarte-toi !
Et souriant, tout en pleurs, il dit à la Samaritaine :
— Femme qui avez la foi, allez jusqu'au puits avec vos compagnes quérir l'eau de votre baptême, et revenez vers moi.
Et la Samaritaine, après s'être relevée, se dirigea, suivie des autres femmes, vers la porte de la ville.
Le sorcier, s'étant de nouveau approché de Pierre, lui dit :
— Je suis venu vers Philippe ton disciple, qui accomplit ici, avant ta venue, des prodiges admirables. Je te prie de me conférer le Saint-Esprit et le pouvoir de le conférer à mon tour.
Et Pierre demanda :
— Mage, pourquoi désires-tu le pouvoir de conférer le Saint-Esprit ?
Et le sorcier répondit :
— À cause de la gloire que j'en acquerrai. Elle me mettra au-dessus des autres hommes, et un jour, si tu mourais avant moi, je serais digne de prendre ta place, ô Maître !
Et Pierre répliqua :
— Celui qui souhaite une autre gloire que celle du Très-Haut est indigne de conférer le Saint-Esprit. Va-t'en, mage, avec ta magie.
Mais le sorcier s'inclinant reprit :
— Maître, vous êtes pauvre et je suis riche : vendez-moi la science dont ma magie n'est que l'erreur !
Pierre se détourna de lui, et demanda à Philippe :
— Comment s'appelait cet homme ?
— Simon ! répondit le diacre.
Et Pierre, tombant à genoux, s'écria :
— Ô mon nom de pécheur ! Que Simons soient tous ceux qui voudraient
acheter les dons sacrés. Que ce péché exécrable soit en horreur au ciel et à la terre !
Le magicien s'était baissé, et, tandis que les manches lourdes et pendantes de sa robe soulevaient la poussière, il traça sur le sol les mots ABLANATANALBA et ONORARONO qui peuvent se lire indifféremment de droite à gauche ou de gauche à droite, et, lorsqu'il se releva, les disciples virent devant eux la vivante image de Pierre, le chef des Apôtres, mais qui ne pleurait pas et disait :
— Simon-Pierre, je ne suis nul autre que celui que tu es, et nos noms sont les mêmes. Je vivrai aussi longtemps que l'Église où tu commandes. J'en deviens pour toujours le mauvais chef, tandis que tu en es le bon pasteur. Et là où tu représenteras la bonté céleste, je serai l'infernale méchanceté qui met en branle, quand il me plaît, les

légions de démons et les myriades d'anges.
Alors, il disparut, et les apôtres le cherchaient en vain des yeux sur la place, où revenait, par la porte de la ville, la théorie des Samaritaines, qui, les bras levés, maintenaient sur leur tête balancée le vase empli de leur eau baptismale.

... Et voyant s'avancer deux vieillards d'une ressemblance parfaite, Néron demanda :
— Lequel d'entre vous est ce Galiléen dont les miracles étonnent la ville ?
Mais l'un des hommes leva les yeux au ciel sans rien répondre, tandis que son compagnon s'écriait :
— Cet autre qui me ressemble n'est qu'un imposteur. Et, dans ce jardin où tu nous accueilles, ô César, je veux m'élever devant toi comme un oiseau prenant son vol. Mon art me donne le moyen de confondre ainsi ce silencieux.
L'empereur éclata de rire :
— Étrangers, dit-il, je vous ai pris d'abord pour Castor et Pollux, mais ils s'aiment et vivent alternativement. Votre inimitié excite mon imagination. Enchanteurs, faites des prodiges. Ma musique accompagnera vos gestes. Ensuite, je célébrerai votre lutte en strophes alcaïques[176].
Il vit alors que le visage du vieillard qui avait parlé était calme et rusé, tandis que sur les joues du silencieux, des larmes, qui ne cessaient de couler, avaient creusé deux sillons. Prenant un luth accordé, Néron le fit sonner, et l'homme qui ne pleurait pas s'écria :
— Pierre, voici le moment où je te confondrai. Mon art détruira tous les enchantements de ton ignorance. Mes alliés veillent dans le Ciel et dans l'Enfer.
Il traça sur le sol le nom d'ANATANA, qui se lit de droite à gauche et réciproquement. Une nuée sombre s'étant élevée, le magicien lui dit :
— Anatana, prince de l'Enfer, si mon ennemi m'attaque au moment où venant de quitter la terre, j'aurai peine à me défendre, tu feras la nuit et combattras cet homme dans l'obscurité.
Il s'accroupit pour renouer les cordons de sa sandale droite, ornée au cou de pied d'un quadruple triangle d'or, et se releva en appelant :
— Eloah Quanah, Dieu jaloux, préposé aux portes de la demeure céleste, à l'ouest, écarte-toi en ouvrant pour laisser passer ceux qui me servent !
Alors il cria :
— Kokhabiel ![177]
Et ce fut une rumeur argentine d'armes célestes, tandis que s'avançaient Kokhabiel et les trois cent soixante-cinq mille Anges qu'il

commande. Le magicien jeta un regard triomphant sur Pierre qui, tombé à genoux, priait maintenant les bras en croix.
L'enchanteur appela :
— Quemuel !
Et avec un bruit semblable au chant de milliers d'oiseaux s'avancèrent Quemuel et les douze mille Esprits qui sont sous ses ordres.
Le mage commanda :
— Ange Dumiel, portier de l'enfer, laisse passer ceux qui me servent.
Et, silencieux, comme le vol des chauves-souris, s'avancèrent à califourchon sur des zèbres, des hémiones, des onagres, ou debout sur des éléphants portant de belles citadelles, ou bien assis sur des panthères, ou encore à pied, menant des ours, des onces enchaînés, les quatre-vingt dix mille Démons présents à l'exode d'Égypte.
Et le magicien dit à ceux qui lui obéissaient :
— Vous qui êtes à la fois mes maîtres et mes serviteurs, voici que je m'élèverai devant César comme l'oiseau prend son vol. Défendez-moi tandis que je serai dans l'air, afin que mon ennemi demeure sur la terre, impuissant et confondu.
Il s'approcha de Pierre et lui parla :
— Les puissances du Ciel et de l'Enfer m'obéissent. Dieu lui-même va paraître devant toi pour te confondre en attestant ma science et ton ignorance.
Il appela :
— Sidra !
Et l'Ordre qui est la Bouche de Dieu parut au firmament où, à la parole du mage, se manifestèrent Tathmahinta, qui est le Coude gauche au Corps de Dieu, Adramat, qui est un Doigt majestueux au Pied droit du Corps de Dieu, Auhez, qui est un Doigt préhensif au Pied gauche du corps de Dieu, auprès d'Hatoumah, qui, l'Intégrité même, est aussi un Orteil au Pied gauche du Corps de Dieu.
Et quelle immense Majesté emplissait le ciel, à mesure qu'apparaissaient les célestes Puissances, qui sont des Membres au Corps de Dieu !
Dagoul We Adom s'inscrivit en une distincte rubrique sur le Corps de Dieu. Alors, Kokhabiel et ses trois cent soixante-cinq mille Anges, Quemuel et ses douze mille Esprits, Anatana l'obscur, et les quatre-vingt-dix mille Démons présents à l'exode d'Égypte, les légions de démons et les myriades d'anges de toutes hiérarchies s'inclinèrent, et le fulgurant Ohaztah parut qui est le Prince de la Face divine.
Prompts et inouïs, entourant, supportant le Corps adorable se manifestèrent Afapé, Elohémancith, Tamani, Ouriel et les autres Faces d'aigles, de lions ou de chérubins qui ornent le Char céleste.
Les Ofanim, classe d'anges multicolores, qui sont les roues de ce Char plus rapide que l'esprit humain ne saurait le concevoir, tournèrent dans

le ciel en jetant un éclat insupportable, et, prenant tous les tons, depuis les blancheurs totales et infiniment variées des plus pures régions étoilées jusqu'aux dernières nuances qui flamboient dans les abîmes, tandis que, sombre et terrible, comme une annonciation de tempête, dominait au zénith la profondeur violette d'Humasion, l'Améthyste, qui est une appellation de la Divinité.
Et Pierre, le front contre terre, suppliait le Très-Haut de confondre le magicien, qui s'écria :
— César ! je vais maintenant m'élever devant toi, à la face de Dieu.
Il appela :
— Isda ! Auhabiel ! Auferethel !
Et Isda, qui est l'ange de la nourriture, s'avança, et lui donna les forces nécessaires à l'accomplissement de son faux miracle ; ensuite, Auhabiel, l'ange aimé de Dieu et préposé à l'amour, étendit ses ailes, et, prenant le mage par les cheveux, l'emporta vers les régions supérieures, tandis qu'Auferethel, qui est l'ange du plomb, retenait Simon, afin qu'il ne montât pas trop vite et ne perdît point connaissance.
Mais, soudain, s'étant levé, Pierre rompit le charme d'un seul geste, et, dans un silence auguste, s'écroula l'angélique et rayonnante majesté du Corps divin, pendant qu'avec un bruit d'argent et de soie, disparaissaient les myriades d'anges, pendant qu'avec la rumeur d'un grouillement de cloaque, s'enfonçaient dans l'abîme les légions démoniaques.

... Et crucifié la tête en bas, par respect pour l'adorable position de son Maître, Pierre aux yeux brûlés par les larmes, Pierre sur le point de mourir, regardait un homme qui lui ressemblait s'avancer vers le bourreau, auquel il demandait :
— Combien me vendrais-tu le corps de ce supplicié ?
Et le bourreau répondait :
— Étranger, ce martyr qui te ressemble est sans doute ton frère... Moi aussi, je suis chrétien, car j'ai été baptisé. J'exerce mon métier, et, faisant cela, j'accomplis la volonté divine. Mais, le corps d'un martyr est un don sacré de Dieu à ses fidèles, et il est interdit de vendre les dons sacrés. Quand cet homme sera mort, tu emporteras le cadavre, afin que les croyants puissent l'honorer... En attendant, pour passer le temps, jouons aux dés mon silence contre tes sandales azurées, qu'orne, au cou de pied, un quadruple triangle d'or.

L'otmika

[178]

Sur le pré, proche les vergers aux pruniers fleuris qui entourent le village bosniaque, le kolo tournait, ronde échevelée et chantante. Les croupes s'agitaient en cadence : celles des garçons sautaient, nerveuses et étroites ; celles des filles roulaient, lourdes et bulbeuses, et tendaient le jupon court. Les chansons s'envolaient, lyriques, satiriques ou gaillardes, et en ce cas les filles faisaient semblant de ne pas comprendre. On chantait :
Le premier disait : «Tu es une rose.»
Le second disait : «Tu es une étoile.»
Le troisième disait : «Tu es un ange des cieux.»
Mais le quatrième m'a contemplée sans rien me dire.
De par mon miroir, je ne suis ni rose, ni étoile, ni ange,
De par mon miroir les trois ont menti.
Et celui qui s'est tu sera mon bien-aimé.
Le kolo tourna un instant en silence. Les croupes remuaient, sautillaient, frétillaient, se tortillaient. Les tziganes, hommes et femmes, assis sur le talus du chemin qui borde le pré, préludèrent un autre air sur leurs guitares, et la troupe dansante entonna :
Le vieux beg turc de Sarajevo
Pesait cent dix okes.
Sa fille qui n'en pesait que trente

S'est enfuie chez les Serbes pour danser la poskotznika.
Puis les garçons chantèrent :
La fiancée n'était pas vierge,
Elle était comme un sac troué...
À ce moment un cri retentit, sauvagement :
— *Otmika !*
Et une troupe de garçons, qui, sans doute avec la complicité des tziganes, s'étaient tenus cachés derrière une haie, de l'autre côté du chemin, s'élancèrent vers les danseurs de kolo.
Au cri d'*Otmika* tous avaient compris qu'il s'agissait du rapt traditionnel chez les Sud-Slaves. Un amoureux éconduit, sachant que sa bien-aimée dansait le kolo sur le pré, avait réuni une troupe d'amis, et ils étaient venus, décidés à ravir la dédaigneuse. Mais le moment avait été mal choisi. Les danseuses avaient poussé un cri de terreur et s'étaient placées derrière les danseurs, parmi lesquels il y avait peut-être l'amant favorisé. Voyant qu'une résistance s'était organisée si promptement, les ravisseurs s'arrêtèrent, interdits. Ils n'étaient que six, tandis qu'il y avait onze danseurs avec autant de filles. Celles-ci chuchotaient :
— C'est Omer, le petit tailleur. Il veut enlever Mara.
Omer était au premier rang des *otmikari* ; petit, brun, fort comme un taureau, il tremblait de rage. Les tziganes pincèrent leurs guitares. Les yeux d'Omer brillèrent. Il fit un pas en avant et entonna :
Igra kolo, igra kolo nadvadeset idva.
U tom kolu, u tom kolu, lipa Mara igra.
Kakva Mara, kakva Mara medna asta una...
Le kolo tourne composé de vingt-deux personnes.
Dans la ronde balle la jolie Mara.
Quelle bouche de miel a Mara...
Un joli garçon, grand et maigre, défenseur des filles, l'interrompit :
— Omer, tu sais que chez nous, lorsqu'on ne sait pas le nom d'une fille ou qu'on ne veut pas la nommer, on l'appelle Mara. Dis pour quelle filletu as crié, *Otmika !* afin qu'elle puisse se défendre.
Omer cria :
— Mara, la fille du vieux Tenso.
Mara passa sa jolie tête brune et peureuse entre ses défenseurs en disant :
— Omer, je ne te veux pas de mal. Tu as assez longtemps chanté sous mes fenêtres, en toute saison. Mais je n'ai jamais répondu. Tu sais de belles chansons, mais je ne veux pas me marier avec toi.
La troupe des danseurs de kolo cria :
— Adieu, Omer ! et se mit alors en marche vers le village.
Les *otmikari* ne s'opposèrent pas à cette retraite. Mais les tziganes, sur la route, ayant commencé l'air des, les ravisseurs psalmodièrent

pour insulte à la belle Mara, ce chant
misogyne :
Marco, des femmes délivre-nous.
Marco, de ces vipères délivre-nous,
Marco, de ces putains délivre-nous,
Marco, de ces charognes délivre-nous,
Marco, de ces traîtresses délivre-nous...
Ensuite Omer se tourna rageur vers ses compagnons :
— Dire que j'étais si empressé auprès d'elle ! L'année dernière, elle se laissait faire encore. Après le kolo, elle acceptait les *gurabié* mielleux, les tartes aux prunes, les *alvé* de froment, saindoux et miel que je lui apportais. Mais depuis, elle a été à la ville. Elle y a vu des Italiens, des Juifs, des Turcs, des Viennois, qui sait ? et peut-être de ces Grecs que je déteste et que je ne peux voir sans leur montrer les cinq doigts de la main droite en disant : « *Pendé ! »,* ce qui est la plusgrave injure qu'on leur puisse faire !
Un des *Otmikari* répondit :
— Si elle connaît la ville, elle ne sera pas facile à prendre. De plus, son père a aussi des idées de la ville. Il en est venu à mépriser les institutions séculaires de notre race et il sera dans le cas de se plaindre. L'*otmika* traditionnelle est sévèrement punie quand il y a plainte, et il ferait ramener sa fille chez lui par les gendarmes.
Les tziganes s'étaient approchés et tendaient leurs mains ouvertes. Ils étaient beaux, mais sales et sournois. Omer leur jeta quelques pièces. L'un d'eux dit en ricanant :
— Les jours les plus heureux pour l'homme sont celui où il se marie et celui où sa femme crève.
Une vieille tzigane à face desséchée avait tiré de sa poche une longue chevelure noire, coupée par surprise à quelque misérable gardeuse d'oies, endormie dans une prairie. Avec un vieux peigne cassé elle peignait cette chevelure triste comme une relique de morte, en marmonnant inintelligiblement. Elle releva la tête, et, regardant fixement Omer, elle lui dit en chevrotant :
— Pourquoi ne fais-tu pas l'*otmika* sur une fille d'un village voisin, comme cela se pratique ordinairement ? Si tu veux, je t'en volerai une dont les cheveux seront plus beaux que ceux que je tiens.
Mais Omer répondit :
— Un héros ne vole pas, il ravit. Je veux Mara.
La vieille continua :
— Si tu me donnes bien de l'argent, je ravirai pour toi Mara. Car tu n'es pas rusé, mais je suis fine comme les aiguilles de sapin, moi.
Omer réfléchit, puis consentit le prix voulu par la vieille, lui donna des arrhes et s'en alla avec ses compagnons, tandis qu'en signe de joie pour l'aubaine, les tziganes, au son d'une guitare, dansaient la

khaliandra, sautant et se battant les semelles sur les fesses, en se tenant d'une main par l'oreille et de l'autre par l'organe génital.

Le lendemain, Omer ne se montra pas dans le village. Il passa sa journée à coudre et à broder, accroupi à la turque. Dans les rues les gens parlaient de l'_otmika_ et beaucoup désapprouvaient Omer d'avoir interrompu le kolo. Bandi, le marchand de cochons, annonçait qu'il ferait désormais dix lieues, quand il aurait besoin d'un tailleur, plutôt que d'avoir affaire à Omer. Le vieux et riche Tenso, veuf pour la seconde fois, avait paru un instant dans la rue et avait juré qu'Omer n'aurait pas sa fille, qu'elle ne quittait plus la maison et qu'il était décidé à recourir à la gendarmerie en cas de violence. Le soir, le vieux curé entra dans la maison de Tenso. Lorsqu'il en sortit, au bout d'une heure, ceux qui le virent assurèrent qu'il avait l'air fort agité, et qu'il avait répondu d'une voix brisée par les sanglots refoulés à ceux qui lui avaient parlé.

Le surlendemain, vers deux heures, le village était presque désert, comme il l'est toujours pendant l'après-midi. Le vieux Tenso, dans sa chambre, souffrait d'une rage aux dents. Mara, dans la cuisine, surveillait la cuisson du remède infaillible contre le mal de dents : des figues bouillies dans du lait. À ce moment, on frappa à la porte de la maison. Mara regarda par la fenêtre et vit une vieille tzigane qui cria :
— *Frajle ! Frajle !*[179]
Mara descendit ouvrir et la vieille lui dit :
— N'as-tu pas besoin de mes services, la belle !
— D'où viens-tu ? demanda Mara.
— De Bohême, le pays merveilleux où l'on doit passer mais non séjourner, sous peine d'y demeurer envoûté, ensorcelé, incanté.
— Que sais-tu ?
— J'enseigne à danser, chanter. Je sais jeter les sorts les plus insidieux. Je sais lire l'avenir dans la main, dans les cartes. Je sais coiffer, épiler, et même repuceler une nourrice.
Mara lui tendit la main gauche en disant :
— Regarde !
La vieille l'examina et répliqua :
— Tu te marieras sous peu.
Mara lui donna une pièce de monnaie, en disant :
— Va-t'en, vieille ! Je sais danser, chanter. Nul n'a encore écarté mes jambes. Je me coiffe seule et je ne veux pas être épilée.
La vieille ricana :
— *Téremtété !* J'ai épilé de belles musulmanes, dans l'Herzégovine, et

des chrétiennes aussi. Le goût de la chair lisse se propage, ma fille, et les touffes de fenouil, aux endroits secrets d'un corps poli, répugnent à plus d'un homme, même parmi les chrétiens.
Mara tapa du pied et cria :
— Va-t'en !
Mais la vieille leva la main, et, d'un coup, défit la chevelure de Mara dont les nattes retombèrent :
— Vois-tu, la belle, tu ne sais pas te coiffer. Je vais te recoiffer pour rien. Tourne-toi.
Honteuse de son impatience, Mara se laissa faire docilement. La vieille tira une paire de ciseaux, mais, à ce moment, une main nerveuse la saisit à la gorge. La vieille poussa un cri en laissant tomber les ciseaux, qui firent un bruit métallique sur le pavé. Mara se retourna et vit d'un coup d'oeil les ciseaux ouverts sur le sol et le curé serrant la tzigane à la gorge. Omer, à qui la vieille avait promis de retenir Mara à la porte, afin qu'il pût l'enlever, arrivait en courant. L'apercevant, Mara poussa un cri et referma violemment la porte, qu'elle verrouilla. Omer s'arrêta désespéré en murmurant :
— Trop tard !
À ce moment, une troupe de cochons déboucha à un tournant. Les bêtes flaireuses, aux petits yeux, aux jambes courtes, grognaient, gargouillaient, ronflaient, renâclaient, reniflaient. Derrière, le troupeau grouillant et rose sale, venait Bandi qui, armé d'un gourdin, dirigeait les cochons en se dandinant, et sifflotant. À la vue d'Omer, Bandi fit tournoyer son bâton en menaçant le tailleur. Mais le curé lui cria :
— Hé, Bandi ! laisse Omer, j'en fais mon affaire. Occupe-toi de cette vieille qui voulait voler la chevelure de Mara.
Le curé se dirigea vers Omer, qu'il saisit par l'oreille et entraîna. De l'autre côté, la vieille courait : les cochons la suivaient de près, en trottant plus vite, en frétillant et en remuant leur queue tortillée. Bandi en quelques sauts la rattrapa, et lui administra une volée qui, bien que rudement appliquée, ne retarda pas la fuite de la tzigane. En courant, elle poussait des hurlements, criait des malédictions et vomissait des jurons immondes...

Le curé tira Omer par l'oreille jusque devant le presbytère. Là, il le lâcha enfin et parla :
— Omer, tu es le scandale de ce village. Tu veux enlever une fille qui ne veut pas de toi. Séduire une fille est une mauvaise action, mon fils !
Omer se récria :
— Je ne veux pas la séduire, je veux l'épouser. Qu'importe qu'elle ne me veuille pas ? L'homme doit-il s'embarrasser des volontés des femmes qui pleurent quand elles veulent et rient quand elles peuvent ?

Le curé l'écouta d'un air attendri :
— Ainsi, c'est différent. Omer, mon enfant, tes intentions sont donc pures... L'as-tu demandée à son père ?
— Oui ! cria Omer, Tenso a juré que je n'aurais pas sa fille. Mais je veux épouser Mara. D'ailleurs vous savez tout. Vous êtes resté plus d'une heure, hier, dans sa maison.
— Oui ! répliqua le curé, je sais tout ce qui s'est passé avant. Mais j'avais pensé, comme croit Tenso, du reste, que, ne pouvant avoir Mara pour épouse, tu voulais l'enlever pour la déshonorer et l'abandonner.
— Le vieux Tenso mépriserait-il assez nos coutumes, dit d'une-voix sombre Omer, pour me refuser sa fille au cas où, l'otmika ayant réussi, j'aurais enlevé Mara ?
— Hélas ! dit tristement le curé. Hélas ! mais toi, Omer, méprises-tu assez les divertissements de notre race, pour venir interrompre le kolo, la danse nationale et crier : *Otmika !* pendant les rondes ?
— Je croyais que les prêtres considéraient la danse comme mauvaise.
— Quoi ?... Il en est, c'est vrai, qui croient que la danse est l'oeuvre de Satan. Moi, je suis de l'avis du curé Spangenberg qui, en 1547, prêcha que la danse est bonne, car on dansa aux noces de Cana, et Jésus y dansa peut-être aussi. Mais toi, Omer, qu'as-tu fait ! N'ayant pas réussi l'enlèvement pendant la danse, qu'as-tu imaginé, Omer ! Car j'ai tout deviné. Tu as pris pour complice une possédée, un être infâme, une receleuse de démons, une tzigane voleuse de chevelures.
— Le diable couche avec ! dit Omer, elle m'a induit en lâcheté. Mais aussi, comment avoir Mara maintenant ? Elle ne sortira plus, sinon accompagnée pour aller à la messe. Le vieux Tenso, dit-on, veut aller habiter en ville. Je suis forcé de recourir à la ruse.
Le curé réfléchit :
— Non, il n'y a rien à faire du côté du vieux Tenso. Mara veut se marier à la ville. Mon pauvre Omer, renonce à l'otmika, désaime Mara. Marie-toi avec une autre.
— Jamais ! Je veux Mara !

À ce moment des enfants qui passaient vinrent baiser les mains du curé. Quand ils s'en furent allés, il sourit :
— Omer ! la place de Mara à l'église est à gauche près de la petite porte.
Omer tressaillit :
— Mais... le péché... un rapt dans l'église... pendant la messe...
— À ta place, Omer, je commettrais ce péché. Sois héroïque, mais demande pardon à Dieu, avant et après. Moi, je t'absoudrai quand tu viendras te confesser.

Omer parut hésiter :
— Mais... les gendarmes.
— Sois héroïque, Omer, le ciel ne t'abandonnera pas. Moi, je te bénis.
Il le bénit en souriant et disparut derrière la porte du presbytère. Omer fixa un instant le sol, se gratta la tête, fit un grand signe de croix et revint dans son atelier. Le soir tombait. Plus tôt que de coutume, il alluma la lampe. Il tira des ballots d'étoffes et coupa deux vêtements, l'un d'homme, l'autre de femme. Puis, avant de s'accroupir pour coudre, il se signa et murmura :
— Notre Père, qui êtes aux Cieux, que votre règne arrive, que l'*otmika* réussisse...

Le dimanche suivant fut un beau jour sans nuages. Sur la place de l'église s'était installé un de ces hommes qui promènent des phonographes de village en village. Il avait placé, pour donner l'exemple, deux des tubes de son appareil à ses oreilles, et invitait les passants à en faire autant, moyennant dix kreutzer. Des enfants, rangés autour, le regardaient. Des hommes, groupés plus loin, parlaient de la partie de quilles de la veille. Quelques femmes babillaient en tricotant. L'une d'elles, vieille, édentée, qu'on appelait *Croix de Hongrie* parce qu'elle était penchée comme la croix qui termine la couronne figurée sur les monnaies hongroises, déclara :
— Omer aura Mara, allez ! qu'un homme vienne à aimer une femme, il n'y a rien à faire ; il l'aura, et il faudra qu'elle l'aime.
À ce moment, la cloche sonna pour la messe, et, sur la place, parut Mara donnant le bras au vieux Tenso. Près d'eux marchaient Bandi, le meneur de porcs, fier et digne, et le joli garçon qui avait interpellé Omer sur le pré. Ils entrèrent dans l'église qui s'emplit bientôt de tous les habitants du village, endimanchés. Selon la coutume, les hommes se placèrent d'un côté de la nef, les femmes de l'autre. Omer était venu aussi avec ses compagnons. Mara l'aperçut au fond de l'église et remarqua qu'il était richement vêtu. Puis, elle le vit sortir avec ses amis. L'office commença.
À l'évangile, tout le monde se dressa. Tout à coup, la petite porte près de laquelle était placée Mara s'ouvrit pour laisser passer Omer qui saisit la jeune fille à bras-le-corps, la souleva et s'enfuit en un clin d'oeil. Les femmes poussèrent des cris et se sauvèrent du côté des hommes où des jurons tonnaient formidablement. Le vieux Tenso, plusieurs jeunes gens, dont Bandi, se précipitèrent vers la sortie pour rattraper les ravisseurs. Mais le vieux prêtre, à l'autel, s'était tourné. Il cria :
— Arrêtez-vous, païens ! arrêtez-vous.
À la voix de leur pasteur, les hommes s'arrêtèrent, interdits. Seul, le

vieux Tenso sortit. Le prêtre continua :
— Quoi ! païens ! voudriez-vous manquer la messe parce qu'un garçon enlève une fille qu'il veut épouser ?
Il y eut des murmures. Le prêtre reprit plus fort :
— L'*otmika* n'est-elle pas une de nos coutumes ?
Il y eut alors des exclamations approbatives, et tous reprirent leurs places tandis que le vieux prêtre parlait :
— Ferez-vous votre salut en poursuivant les *otmikari*, ou en assistant à la messe ? Omer et ses amis manquent la messe, c'est affaire à leur âme. Mais, vous autres, voudriez-vous que votre pasteur n'achève la cérémonie que devant des femmes ? Pécheurs, Satan a trouvé cette nouvelle ruse pour vous induire en péché mortel ! Je ne ferai pas d'autre sermon aujourd'hui. Ayez confiance en Dieu et repentez-vous. C'est la grâce que je vous souhaite.
— Amen ! répondit d'une voix cassée la vieille *Croix de Hongrie.*
Le prêtre se tourna et dans un silence édifiant reprit la lecture de l'évangile. Le vieux Tenso rentra bientôt en gémissant. Des rires étouffés du côté des femmes accueillirent son retour.

Après la messe, les groupes se reformèrent sur la place. La vieille *Croix de Hongrie* parlait en faveur d'Omer, disant que l'*otmika* était un fait accompli, qu'il fallait que Tenso se résignât. Les filles disaient qu'Omer était un héros. Les garçons l'enviaient en constatant que Mara était une bien belle fille. Bandi et d'autres jeunes gens étaient partis pour chercher la retraite des *otmikari.*
Le vieux Tenso, la messe finie, s'était dirigé vers la sacristie. Le curé se dévêtissait des habits sacerdotaux. Il rit en voyant entrer Tenso. Le paysan, d'un air finaud, lui dit :
— C'est vous, notre pasteur, qui avez donné cette idée à Omer. Je sais bien. Vous êtes pour les vieilles idées. Mais les idées pour lesquelles je suis ont les gendarmes pour elles, et Mara me reviendra, morte ou vive.
Le curé sourit :
— Tu as tort, Tenso. Tu as eu ta première femme, celle avec qui tu seras au ciel— si tu y vas— par l'*otmika.*
— Dieu ait son âme, interrompit Tenso, j'ai mal agi.
— Bien, répondit le curé, mais tu sais qu'au pouvoir d'un garçon, une fille ne reste pas intacte. Que feras-tu de ta fille enceinte ? Personne ne voudra l'épouser, et c'est aussi une idée de la ville. Et l'enfant qui viendra, qu'en feras-tu ? Et puis, Mara ne déteste pas Omer, comme elle le prétend. Elle m'a dit, au contraire, qu'il lui plaisait, mais qu'elle préférait se marier à la ville pour devenir une dame. Demain, Mara sera folle d'Omer. Ce ne sera pas elle qui refusera de se marier avec

lui. Tu es riche, marie les jeunes gens, puis achète-leur un bon commerce à la ville. Ainsi Mara pourra devenir une dame et ses voeux seront comblés. Mais, sur ton âme, souviens-toi de ta jeunesse. Respecte l'*otmika*, le rapt sacré de notre race.

Le vieux Tenso hésita, toussota, et, finalement, éclata en sanglots, gémissant en phrases brisées :

— Ah ! oui... l'*otmika*... l'*otmika*... Ma première femme, ma Njera... la mère de Mara... Ma Njera qui sera ma compagne au ciel... j'espère... Oui, il faut les marier... ce sera une belle noce...

Et le curé accompagna Tenso jusqu'au portail de l'église en disant :

— Oui, ce sera une belle noce ! Les vêtements sont déjà prêts. Tu seras heureux, ensuite, vieux Tenso, d'avoir marié ta fille à un homme de ta race. Après, tu pourras t'endormir doucement dans la paix du Seigneur, et tes petits-enfants, de ta race, eux aussi, viendront prier sur ta tombe plantée de romarin.

Sur la place, des tziganes étaient venus, jouant de la guitare. Les filles et les garçons dansaient le kolo, et la vieille *Croix de Hongrie* ballait avec eux.

Ils chantaient :

Il faut les marier, il faut les marier,
Car après l'*otmika* la fille est enceinte.
Il faut les marier, Tenso, ou la tuer...

Le vieux Tenso regarda un instant le kolo, puis, délibérément, il prit part à la ronde. Et il faisait sauter sa croupe nerveusement, en chantant :

Il faut les marier...

Que vlo-ve ?

[180]

La guitare de Que vlo-ve ? était un peu du vent qui gémit toujours dans les Ardennes de Belgique...
Que vlo-ve ? était la divinité de cette forêt où erra Geneviève de Brabant, depuis les bords de la Meuse jusqu'au Rhin, par l'Eifel volcanique aux mers mortes que sont les mares de Daun, l'Eifel où jaillit la source de Saint-Apollinaire, et où le lac de Maria Laach est un crachat de la Vierge...
Les yeux de Que vlo-ve ? clignotants et chassieux, à chair des paupières rouge de jambon cru, larmoyaient sans cesse et les larmes lui brûlaient les lèvres comme l'eau des fontaines acides qui abondent dans les Ardennes.
Il était le compère des sangliers, le cousin des lièvres, des écureuils, et la vie secouait son âme comme le vent d'est secoue les grappes orangées aux sorbiers des oiseaux...
Que vlo-ve ? c'est-à-dire : *Que voulez-vous ?* wallon wallonant de Wallonie était né prussien à Mont, lieu appelé Berg en allemand et situé près de Malmédy sur le chemin qui mène dans ces dangereuses tourbières appelées Hautes-Fanges ou Hautes-Fagnes, ou plus justement Hohe-Venn, puisqu'on est en Prusse déjà, comme l'attestent des poteaux noir et blanc, sable et argent, couleur de nuit, couleur de jour, sur toutes les routes.
Que vlo-ve ? préférait son sobriquet à son nom : Poppon Remacle

Lehez. Mais si on le saluait de son surnom : *Li bai valet* (le beau garçon), il faisait résonner l'âme de sa guitare et tapait sur le ventre de son interlocuteur en disant :
— Il sonne creux comme ma guitare, il jase la soif, il n'a plus de *péket* à pisser.
On se prenait par le bras et sans se tutoyer, car on ne se tutoye jamais en wallon, on allait, nom de Dieu ! boire du *péket* qui est de la plus vulgaire eau-de-vie de grains, à laquelle, en parlant français, on donne par euphémisme le nom de genièvre.
Et c'eût été bien extraordinaire que dans un coin de l'auberge on ne découvrît pas Guyame le poète, qui avait le don d'ubiquité, car on le voyait chez tous les débitants de bière et de péket, entre Stavelot et Malmédy. Et combien de fois était-il arrivé que des gars s'étaient battus, parce que l'un disait :
— J'ai bu hier avec Guyame à la *station*, il était telle heure.
— Menteur, disait un autre, à la même heure, Guyame était avec nous à l'estaminet du *Bonnet à poil*, et il y avait là le *percepteur des postes* et le *receveur des contributions*.
Et, de fil en aiguille, les gars finissaient par se flanquer des beignes en l'honneur du poète.
Guyame était phtisique et logeait à l'hospice, à Stavelot. Comme on lui donnait partout à boire gratis, Guyame allait boire partout. Et, dès qu'il avait bu, il en contait des contes bleus, des histoires de brigands, de l'autre monde ou à dormir debout ! Il en déclamait des vers contre la famille protestante de la place de l'Église, contre le bossu de Francorchamps, et contre la fille rousse de Trois-Ponts, qui allait toujours en automne ramasser les champignons ! Pouah ! les champignons donnent la crève aux vaches, et elle en bouffait, la roussotte, sans mourir ! Ah ! la sorcière !... Mais il chantait aussi la gloire des airelles, des myrtilles et le bien que font aux tripes humaines du lait et des myrtilles, c'est-à-dire le *tchatcha* archidivin, ambroisiaque. Il faisait souvent des vers pour les servantes qui pèlent les *krompires*, les bonnes pommes de terre, les *magna bona*...

Ce jour-là, Que vlo-ve ? sur la route bordée d'arbres forts et tors, battait le briquet pour allumer sa pipe...
Quatre gars passèrent. C'étaient : Hinri de Vielsalm ; Prosper le journalier, qui avait été trimardeur et avait travaillé aussi près de Paris dans les raffineries, il habitait à Stavelot présentement ; Gaspard Tassin le chasseur, braconnier de Wanne : son feutre s'ornait d'une aile d'épervier et il fumait une puante bouffarde de bois de genévrier ; enfin Thomas le *babo*, c'est-à-dire le coyon[181], ouvrier tanneur de Malmédy. Sa femme était assez jolie, ce qui était cause qu'elle

couchait avec toutes sortes de gens, bourgeois et ouvriers, tandis qu'il engrossait, quand il pouvait, des ouvrières de fabrique ou des servantes allemandes, qui, disait-il, aimaient aller schlôf avec lui, parce qu'il était expert comme pas un à faire pimpam dur et longtemps.
Après avoir allumé sa pipe, Que vlo-ve ? courut après eux et cria :
— *Bonjou, tertous !*
Ils se retournèrent :
— *Bonjou bai' valet !*
Que vlo-ve ? les regarda joyeusement en prononçant son éternelle question, cause de son sobriquet :
— *Que vlo-ve ? Nom di Dio !* Oyez ma guitare. L'entendez-vous ?
Il tapa deux coups dessus. Elle résonna.
— Elle sonne plus creux qu'un pet du diable. Nom de Dieu ! Je fais le pari qu'on va boire du *péket* chez la Chancesse, ici près !... *Oyez-ve !...*
Et ayant accordé sa guitare, il attaqua la *Brabançonne.* Mais on cria :
— Taisez-vous !
Alors il commença la *Marseillaise*, puis après le premier couplet il cria :
— *Nom di Dio !*
Et entonna :
Isch bin aïn Preusse
Mais le *babo* répéta :
— Taisez-vous, vous êtes un Prussien qui ne sait pas l'allemand... Taisez-vous !... je veux aller schlôf avec la Chancesse.
Et les gars chantèrent en choeur :
« ... Et s'il en reste un bout ce s'ra pour la servante,
S'il en rest' pas du tout elle se tapera su'l'ventre !
Et zon zon zon Lisette, ma Lisette
Et zon zon zon Lisette, ma Lison. »

On entra chez la Chancesse. Elle disait son chapelet, assise, les jambes écartées. Ses tétons, sous la camisole, semblaient dégringoler comme une avalanche.
Dans un coin, Guyame le poète parlait tout seul devant son verre de péket. En entrant, les gars saluèrent :
— *Bonjou vos deusses !*
Guyame et la Chancesse répondirent :
— *Bonjou tertous !*
Elle porta des verres et servit le péket tandis qu'on chantait :
J'entends le cul du verre...
Guyame s'approcha :
— Que vlo-ve ? dit le guitariste en rallumant sa pipe.
Guyame versa du *péket* dans un verre qu'il avait apporté. Il but, fit

claquer sa langue, puis lâcha un pet en disant à Prosper :
— Essaye de l'attraper, toi qui as été Parisien.
Et comme c'était le coucher du soleil, un long troupeau de vaches, mené par une petite fille aux pieds nus, passa lentement et longtemps devant l'auberge.

Il faut maintenant prendre son courage à deux mains, car voici l'instant difficile. Il s'agit de dire la gloire et la beauté du gueux déguenillé Que vlo-ve ? et du poète Guillaume Wirin, dont les guenilles couvraient aussi un bon gueux gueusant. Allons d'ahan !... Apollon ! mon Patron, tu t'essouffles, va-t'en ! Fais venir cet autre ; Hermès le voleur, digne plus que toi de chanter la mort du Wallon Que vlo-ve ? sur laquelle se lamentent tous les elfes de l'Ambléve. Qu'il vienne, voleur subtil, aux pieds ailés,

Hermès, dieu de la lyre et voleur de troupeaux,

qu'il jette sur Que vlo-ve ? et sur la Chancesse toutes les mouches ganiques que l'on croit, au nord, tourmenter certaines vies comme une fatalité. Qu'il amène avec soi mon second Patron, en mitre et pluvial, l'évêque saint Apollinaire. Ce dernier voilera le calvaire de bois peint qui pâtit au carrefour ;

Et des santons venus des bergeries qu'attristent
Des bêlements et des yeux doux d'agneaux mignons
Mèneront chaque soir vers la croix de ce Christ
Un long troupeau lyrique avec un crâmignon.

La nuit était venue. La Chancesse disait toujours le chapelet. Sur la table, près des bouteilles vides ou pleines de *péket,* une lampe à pétrole brasillait et fumait. Que vlo-ve ? avait tiré du pain et du fromage de tête de cochon. Il mangeait lentement en écoutant jaser ses compagnons, et aussi bouillir l'eau pour le café de la Chancesse. Guyame raconta l'histoire de Poncin et de ses quatre frères, ce qui signifie le pouce et les quatre autres doigts. Poncin dans l'histoire rossait toujours Longuedame qui est le majeur. Guyame se leva et alla pisser à la porte. En revenant, il dit :
— Je voudrais être dans les fagnes derrière la baraque Michel, je serais assis dans les bruyères et les airelles, et plus heureux que saint Remâcle en sa châsse, _nom di Dio !_ Il y en a-t-il des boules d'or au ciel clair de ce soir ! _nom di Dio di nom di Dio_, le ciel est plein de couilles lumineuses qu'on appelle astres, planètes, étoiles, lunes.
Il but du péket et le *babo* dit :
— La femme du mayeur m'a dit que j'étais comme la lune. Mais, *nom*

di Dio, Guyame, j'ai trois couilles et la lune n'en est qu'une. *Paraît !*
— *Babo ! n'jasez nin* comme ça, *v's estez* la lune malgré vos trois couilles, *nom di Dio !...* Vous n'avez jamais parlé avec une chaise. *Paraît ?... Nona !...* Eh bien ! Demandez voire à une chaise : Qu'est-ce un homme ?— C'est un cul, *paraît ! dist-elle.* Demandez à un banc : Qu'est-ce une femme ?— C'est un cul, *paraît ! dist-il.* Demandez à l'escabeau et à l'escabelle : Qu'est-ce un *valet* et une *bacelle ?* Ce sont deux culs, *paraît !* disent-ils. Demandez au fauteuil du curé : Qu'est-ce le curé ? Qu'est-ce sa servante ? Qu'est-ce la nièce du curé, la *crapaute* du fils Rawaye-Jonceux ? Avec le dernier ça fait quatre culs, *dist-il*, ou huit fesses, *paraît !* Ha ! ha ! nom di Dio. *V' n'en savez nin comme ça, vous qu'avez* trois couilles. Il en faut plus que ça pour atteindre le quorum et ressembler au ciel. Allons, un peu de guitare, là, *nom di Dio !...* Que vlo-ve ?...

Nost'ogne avi li qwat pis blancs
Et les oreyes à l'advinant.
Et l'trou di cou tot neur
Tot neur comme du tcherbon.
— Taisez vous ! dit le *babo,* je veux aller schlôf avec la Chancesse.
— *Nom di Dio !* cria Que vlo-ve ?, vous le *babo,* vous n'avez même pas de *censes* pour payer votre *péket,* vous irez schlôf à *Mâmdi* ou à *Stavleu.* Allons, vite ! Vous allez boire *on vère sol hawai.* Faites claquer *vosse lainwe,* et puis allez-vous en !
Le babo but le verre de *péket,* fit claquer sa langue, puis :
— Venez un peu, Que vlo ve ? Je veux *v'grusiner one saquoué.*
Que vlo-ve ? fit sa question :
— Que vlo-ve ?
Puis il prit son couteau et jeta sa guitare sur ses lombes.
Ensuite il s'approcha du babo.

Guyame divaguait :
— De jolies petites vieilles dansent la maclotte dans un jardin de tournesols, les beaux soleils ! Que vlo-ve ? *m'coye binamèye,* ne vous battez pas. Le *babo* vous étranglera comme la *rampioule* étrangle les arbres...
Prenez garde à vous, Que vlo-ve ? Il va vous fout' un coup *su l'tiesse*.

Dansons la Crâmagnole
Vive le son, Vive le son...
Voilà le plus beau des crâmignons.

Le babo et Que vlo-ve ? se dévisageaient, se défiaient, armés chacun d'un couteau. Et à ce moment la Chancesse était plus belle qu'Hélène qui n'était d'ailleurs pas plus jeune qu'elle quand Pâris l'enleva.
La Chancesse avait remis son chapelet dans sa poche et regardait les combattants *en grusinant* :
— *Nom di Dio ! one parteye di toupet !*
Prosper lui cria :
— *C'estait vo, la crapaute !*
Puis il se leva et, suivi de ses deux compagnons, il sortit en chantant :
« S'il n'en reste pas du tout elle se tapera sur le ventre
Depuis l' 1er janvier jusqu'au 31 décembre
Et zon zon zon... »

⁂

Que vlo-ve ? et le babo se défiaient, les yeux dans les yeux :
— Que vlo-ve ? j'irai schlôf avec la Chancesse !
— Le *babo* ! La garce est pour les garçons, *Mareye, vosse* femme est une garce.
— Que vlo-ve ? Vous *n'savez nin* la couleur de son cul.
— *Babo !* vous *n'coucherez maïe* avec la Chancesse et *vosse* femme a la vérole.
Et Que vlo-ve ? s'élança sur le *babo*. Ils s'étreignirent et se donnaient des coups de couteau. Leur sang coulait. La Chancesse pleurait en criant :
— *Qué n'affaire !*
Et Guyame chantait lentement :
— Je regarde ceci qui peut servir de miroir à l'amour. Belle Chancesse qui faites se battre dans votre débit un héros à trois couilles et un musicien insigne, Que vlo-ve ? *Li bai valet* errant !... Belle Chancesse, c'est moi je crois, qui irai au schlôf avec vous ! Préparez, car j'ai faim, une bonne fricassée que je veux *magni* avec vous, la belle !... Honneur aux héros, dont le sang tombe comme la cascade de Coo. Écoutez ! écoutez ! *oyez-ve !...* Les elfes sortent de l'Amblève... L'un pleure parce qu'il a brisé ses petits souliers de verre... Écoutez ! écoutez !...
Le vent bruit dans les aunes... Belle Chancesse, si les autres se battent, on va baller. Ah ! *pauv' babo*, je vois que c'est *vos qu'estés o labrint*.

⁂

Que vlo-ve ? et le babo continuaient à se tirer des pintes de sang en l'honneur de la Chancesse qui dansait maintenant la maclotte vis-à-vis de Guyame, tandis que la bouilloire chantait plus fort. Le babo faiblissait. Que vlo-ve ? lui avait fait sauter ses boutons de culotte et, comme elle était tombée, le cul s'étalait cauteleux, contourné,

piteux comme deux quartiers de lune. Bientôt, à cause d'un coup habile
porté par Que vlo-ve ? sa raie culière naturellement sombre, d'un brun verdâtre et velue, s'ensanglanta et à cette aurore, le *babo* se mit à gémir. Il criait :
— Nenni, je ne ferai pas pim-pam avec la Chancesse. Ah ! Que vlo-ve ? voilà que j'ai mal aux couilles !
Et Que vlo-ve ? s'acharnait.
— Ah ! v's avez trois couilles ! Friand ! Ah ! Galant !
Et il lui donna un tel coup de pied dans le ventre que le babo tomba sur son derrière ensanglanté, on eût dit, à cause des menstrues ; tandis que Guyame et la Chancesse cessaient leur maclotte.

Mais voici l'instant superbe !...
Que vlo-ve ? ivre de sang se rua sur le *babo* et de son couteau luilaboura la poitrine. Le babo râlait doucement :
— *Nom di Dio ! Nom di Dio ! Nom di Dio !*
Ses yeux se renversèrent. Que vlo-ve ? se redressa en tenant la main du babo. De son couteau il se *mit à couper le bras à la jointure. Le babo cria :*
— *Aïe ! Aïe ! vo direz-ve à ma Mareye* que je lui envoie *on betch* d'amour.
Mais la Chancesse cria :
— V'estez cocu ! tandis que le babo faisait un dernier soubresaut et mourait comme un poisson près du pêcheur.
Que vlo ve ? continuait à couper... Le bras se détacha enfin. Que vlo-ve ? poussa un cri de satisfaction et de sauvagerie. Comme son veston roussi de vieillesse et taché de sang avait une pochette sur la poitrine, Que vlo-ve ? y enfonça le bras dont la main pendait comme une belle fleur...
La lampe brasillait et fumait... Sur le feu, l'eau était en colère, elle nasillait, ronflait, ronchonnait. Que vlo-ve ? affalé sur un banc, caressait sa guitare. Guyame dit :
— Que vlo-ve ? *m'coye binameye, arveye !* Je vous aiderai toujours. Fuyez cette nuit, car les gendarmes vous prendraient demain. Moi, je rentre à l'hospice, et je serai grondé parce que j'arriverai en retard.
Il s'en alla doucement et ses pas résonnèrent longtemps sur la route...

Que vlo-ve ? et la Chancesse regardaient le corps. L'eau bouillait. Tout à coup Que vlo-ve ? se leva et chanta :
« ... Arveye !
Rabrassons-nous pour nous qwitter,

Puisque, c'est houye li dléreine fèye
Et voss' mohonne qui ji vins hanter.
— *N'jasez nin* comme ça, dit la Chancesse, *j' v's ainme, bai valet.*
Elle s'approcha de Que vlo-ve ? Le cadavre les séparait. Ils s'embrassèrent. Mais le bras du mort étant remonté dans la pochette, droit et pareil à une tige florie de cinq pétales, se trouva entre eux.
Dans la triste lumière, ils embrassèrent la main morte, et, comme la paume était tournée du côté de la Chancesse, les ongles du babo la chatouillèrent au visage. Elle frissonna :
— Ah ! douceur de miséricorde !
Et Que vlo-ve ? cria :
— *Nom di Dio ! nom di Dio !*
Sur le feu, l'eau murmurait la prière des morts. Que vlo-ve ? continuait :
— *Nom di Dio !* il est mort.
La Chancesse ajouta :
— Le sang coule jusqu'à la porte.
— Il fuit sous la porte, remarqua Que vlo-ve ? En descendant, il ira jusqu'à la caserne des carabiniers, et, ceux-ci, en remontant le long de la coulure, arriveront jusqu'au babo. *Nom di Dio ! nom di Dio ! arveye* la Chancesse !

Ayant ouvert brusquement la porte il se mit à courir sur la route.
Sa guitare voletait près de lui comme un faucon privé, lui-même bondissait comme un crapaud, et le vent d'est dans la nuit claire battait des ailes comme mille compagnies de perdreaux. Les sorbiers des oiseaux, au bord du chemin, poussaient leurs branches au sud, désespérément. La Chancesse sur la porte cria longtemps :
— Que vlo-ve ? *li bai valet !* Que vlo-ve ? Que vlo-ve ?
Mais Que vlo-ve ? marchait maintenant sur la route. Il prit sa guitare et gratta son chant de mort. En marchant et jouant, il regardait les étoiles habituelles, dont les lueurs versicolores palpitaient. Il songea :
— Je les connais toutes de vue, mais *nom di Dio ! Je* vais subitement les connaître chacune en particulier, *nom di Dio !*
Or, l'Amblève était proche et coulait froide, entre les aunes qui l'emmantellent. Les elfes faisaient craquer leurs petits souliers de verre sur les perles qui couvrent le lit de la rivière. Le vent perpétuait maintenant les sons tristes de la guitare. Les voix des Elfes traversaient l'eau, et Que vlo-ve ? du bord les entendait jaser :
— Mnieu, mnieu, mnieu.
Puis il descendit dans la rivière, et, comme elle était froide, il eut peur de mourir. Heureusement les voix des Elfes se rapprochaient :
— Mnié, mnié, mnié.

Puis, *nom di Dio !* dans la rivière il oublia brusquement tout ce qu'il savait, et connut que l'Amblève communique souterrainement avec le Lethé, puisque ses eaux font perdre connaissance. *Nom di Dio !* Mais les elfes jasaient si joliment maintenant, de plus en plus près :

— Mniè, mniè, mniè...

Et partout, à la ronde, les *Elfes des pouhons*, ou fontaines qui bouillonnent dans la forêt, leur répondaient...

La rose de Hildesheim ou les trésors des Rois mages

[182]

Il y avait, à la fin du siècle dernier, à Hildesheim, pris de Hanovre, une fille qui s'appelait Ilse. Ses cheveux, d'un blond pâle, avaient des reflets un peu dorés et donnaient l'impression d'un clair de lune. Son corps se dressait înel et svelte. Son visage était clair, avenant et rieur, avec une fossette adorable au menton grasset, et des yeux gris qui, sans être fort beaux, seyaient à sa figure et remuaient sans cesse comme des oiseaux. Sa grâce était incomparable. Elle était fort mauvaise ménagère, comme la plupart des Allemandes, et cousait très mal. Les travaux domestiques terminés, elle se mettait au piano et chantait qu'on eût dit d'une sirène, ou bien lisait et semblait, en ce cas, une poétesse.

Quand elle parlait, l'allemand, qui est appelé la langue des chevaux, devenait plus doux que l'italien, qui est la langue des dames. Et parce qu'elle avait l'accent hanovrien, où les _S_ n'ont jamais le son du *Ch,* son parler était réellement charmeur.

Son père, ayant été autrefois à l'Amérique, y avait épousé une Anglaise, puis, après des ans, était revenu au pays natal habiter la maison paternelle.

C'est une des plus jolies petites villes du monde que Hildesheim. Avec ses maisons peintes, de forme étrange, aux toits démesurés, elle

semble sortir d'un conte de fées. Quel voyageur pourrait oublier le spectacle de sa place de l'Hôtel-de-Ville, qui est d'un pittoresque fait pour encadrer du lyrique ?

La demeure des parents d'Ilse, comme presque toutes les maisons de Hildesheim, était très haute. Sa toiture, presque verticale, était plus élevée que toute la façade. Ses fenêtres sans volets s'ouvraient en dehors. Elles étaient nombreuses et il n'y avait entre elles que peu d'espace. Sur les portes et les poutres étaient sculptées des figures pieuses ou grimaçantes, commentées par d'anciens vers allemands ou des inscriptions latines. On voyait : les Trois Vertus Théologales, et les Quatre Vertus Cardinales, les Péchés Capitaux, les Quatre Évangélistes, les Apôtres, saint Martin donnant son manteau au mendiant, sainte Catherine et sa roue, des cigognes, des écussons. Le tout peint de bleu, de rouge, de vert et de jaune. Les étages, avançant l'un au-dessus de l'autre, lui donnaient l'air d'un escalier renversé. C'était une maison multicolore et plaisante.

Ilse était venue toute petite dans cette demeure et y avait grandi. Dès qu'elle eut dix-huit ans, le renom de sa beauté alla jusqu'à Hanovre et, de là, à Berlin. Ceux qui venaient visiter la jolie ville de Hildesheim, son rosier millénaire et les trésors de sa cathédrale, ne manquaient pas de venir admirer celle qu'on surnommait la Rose de Hildesheim. Elle fut maintes fois demandée en mariage, mais, invariablement, elle répondait, yeux baissés, à son père qui lui faisait valoir les avantages du dernier prétendant, qu'elle voulait encore rester fille pour jouir de sa jeunesse. Le père disait :

— Tu as tort, mais fais comme tu voudras.

Et le prétendant était oublié.

Lorsqu'Ilse revenait de promenade, toutes les figures découpées sur la maison souriaient en lui souhaitant la bienvenue. Les Péchés lui criaient en choeur :

— Regarde-nous, Ilse. Nous figurons les Sept Péchés Capitaux, c'est vrai. Mais ceux qui nous ont découpés et peints n'avaient eux-mêmes pas assez de malice pour que nous devinssions des péchés mortels. Regarde-nous. Nous sommes sept péchés véniels, sept peccadilles. Nous n'essayons pas de te tenter. Au contraire. Nous sommes si laids !

Les Vertus Théologales et Mondaines, se tenant par la main, comme pour baller[183] en rond, chantaient :

— *Ringel, Ringel, Reihe.* À nous sept nous figurons ta vertu. Regarde-nous, souris-nous. Aucune de nous n'est si belle que toi ! *Ringel, Ringel, Reihe.*

Or, Ilse avait un cousin qui étudiait à Heidelberg. Il s'appelait Egon. Il

était grand, blond, large d'épaules et rêveur. Les jeunes gens se virent à Dresde pendant des vacances et s'aimèrent. Ils se le dirent devant le tableau de Raphaël, l'admirable Madone Sixtine, dont Ilse avait un peu les traits d'angélique douceur.
Egon demanda la main d'Ilse, mais, naturellement, le père exigea fortune et position. Et, retourné à Heidelberg, pendant les loisirs que lui laissaient ses études et les duels de la Hirschgasse, le jeune homme s'en allait du côté du château, dans l'*Allée des Philosophes*, rêver aux moyens de conquérir la fortune qui devait lui donner sa cousine.

⁂

Un dimanche de janvier, comme il était allé au sermon, le pasteur parla des sages d'Orient qui vinrent visiter Jésus dans sa crèche. Il cita le verset de l'Évangile de saint Mathieu, où il n'est rien dit quant au nombre et quant à la condition des pieux personnages qui portèrent à Jésus l'or, l'encens, la myrrhe.
Les jours suivants, Egon ne put s'empêcher de penser à ces sages d'Orient, que, bien que protestant, il se figurait, selon la légende catholique, couronnés et au nombre de trois : Gaspard, Balthasar et Melchior. Les Rois Mages, le nègre au milieu, défilaient devant lui. Il se les figura portant tous trois de l'or. Quelques jours plus tard, il ne les vit plus que sous les traits et le costume de nécromants alchimistes transmuant tout en or sur leur passage.
Toute cette fantasmagorie ne lui était suscitée que parce qu'il aimait l'or qui lui permettrait d'épouser sa cousine. Il en perdit le boire et le manger, comme si, nouveau Midas, il n'eût plus eu pour aliments que les lingots transmués par les astrologues, dont la cathédrale de Cologne s'honore de posséder les ossements.
Il fouilla les bibliothèques, lisant tout ce où il était question des Trois Rois Mages : le vénérable Bède, les légendes anciennes et tous les auteurs modernes qui ont discuté l'authenticité des Évangiles. Puis, en marchant, il roulait des pensées dorées :
— Quelle valeur inestimable doit avoir ce trésor d'or fin ! Il n'est écrit nulle part que ce trésor ait été distribué, employé, dépensé, dérobé ou trouvé...
Enfin, un soir, il s'avoua qu'il voulait le trésor des Rois Mages. Outre le bonheur amoureux, cette trouvaille lui donnerait une gloire incontestable.

⁂

Ses allures bizarres intriguèrent bientôt les professeurs et les étudiants de Heidelberg. Ceux qui ne faisaient pas partie du même corps que lui n'hésitaient pas à dire qu'il était fou.

Ceux de son association le défendirent, si bien qu'il fut cause d'une série interminable de duels, dont on parle encore aux bords du Neckar. Puis, les anecdotes coururent à son sujet. Un étudiant l'avait suivi au cours d'une de ses promenades dans la campagne. Il raconta qu'Egon s'était approché d'un boeuf et lui avait parlé :

— Je cherche un chérubin. Les analogies m'émeuvent. Je trouve un boeuf. Les chérubins, c'est vrai, sont des boeufs ailés. Mais, dis-moi, beau boeuf qui pâtures... Il se peut que ta bonhomie détienne une part de la science de ces animaux qui font partie d'une des plus nobles hiérarchies célestes. Dis-moi, ne s'est-elle point perpétuée dans ta race, la tradition de Noël ? Ne t'honores-tu pas qu'un des tiens ait réchauffé de son souffle l'enfant dans sa crèche ? Et, en ce cas, peut-être sais-tu, noble animal créé à l'image des chérubins, sais-tu où est l'or des Rois Mages ? Je cherche ce trésor qui me fera riche d'une fortune sacrée. Ô boeuf, mon seul espoir, réponds ! J'ai interrogé les ânes, mais ils ne sont que des bêtes, et ne sont l'image de rien de céleste. Hélas ! ces énergiques animaux ne savent qu'une réponse : la rauque affirmation germanique.

C'était une fin de crépuscule. Dans les maisons lointaines les lampes s'allumaient. Des villages luisaient à la ronde. Le boeuf tourna la tête lentement et beugla.

À Hildesheim, Ilse, confiante, recevait de son cousin des lettres enthousiastes et amoureuses. Elle et ses parents supposaient qu'Egon était sur le point de faire fortune.

Ce fut l'hiver, la neige tomba, tiède d'aspect comme le duvet des cygnes. Les bonshommes sculptés des maisons en étaient eux-mêmes recouverts et avaient l'air de grelotter. Ce fut Noël avec ses arbres lumineux autour desquels on chante :

L'arbre de Noël, c'est le plus bel arbre
Qui soit sur la terre.
Comme il fleurit joliment, l'arbre miraculeux,
Quand ses fleurettes luisent,
Quand ses fleurettes luisent,
Oui, luisent !

Un matin de gel, où les traîneaux glissaient dans la petite ville, arriva une lettre timbrée de Dresde, où habitaient les parents d'Egon. Le père d'Ilse ne trouvant pas ses lunettes, ce fut elle qui lut la lettre à haute voix. La missive était triste et courte. Le père d'Egon racontait que son fils était devenu fou par amour. Il racontait l'histoire du trésor des Rois Mages que son fils voulait à tout prix, puis ses fureurs qui l'avaient fait

interner dans un asile, et que, dans sa folie, il ne cessait de répéter le nom de sa cousine.
À la suite de cette lettre, Ilse commença de dépérir rapidement. Ses joues s'émacièrent, ses lèvres pâlirent, ses yeux prirent plus d'éclat. Elle cessa tous travaux de ménage ou d'aiguille. Elle passait tout son temps au piano ou rêvait. Puis, vers le milieu de février, elle dut s'aliter.

À la même époque, une nouvelle émut tous les habitants de Hildesheim. Le rosier millénaire, témoin miraculeux de la fondation de la ville, se mourait de froid et de vieillesse. Derrière la cathédrale, dans le cimetière clos où il grimpe, son bois antique se desséchait. Tout le monde se désola. La municipalité eut recours aux jardiniers les plus habiles. Tous se déclaraient impuissants à le faire revivre. Enfin, il en vint un, de Hanovre, qui entreprit la cure. Il mit en oeuvre les ressources les plus savantes de son art. Et, un matin de commencement de mars, ce fut une grande joie dans Hildesheim. Tout le monde s'abordait en sa félicitant :
— Le rosier est ressuscité. Le jardinier de Hanovre lui a rendu la vie au moyen de sang de boeuf savamment employé.

Ce même matin, les parents d'Ilse pleuraient auprès du cercueil de leur fille morte par amour. Quand on emporta la bière couverte d'un drap blanc, les bonshommes découpés et peints, qui, couverts de neige, grelottaient sur la façade de la vieille maison, semblaient sangloter :
— *Ringel, Ringel, Reihe.* Adieu, Ilse, pour toujours. Adieu, tes péchés vertueux et tes vertus moins belles que toi. Adieu, pour toujours.
Devant le convoi, un régiment passa. Les tambours et les fifres sonnaient une musique légère et triste. Des femmes disaient, en s'inclinant :des feuilles, que le caméléon peut prendre la couleur qui le dissimule le mieux, que le lièvre polaire est devenu blanc comme les glaciales contrées où, couard autant que celui de nos guérets, il détale presque invisible.
C'est ainsi que ces faibles animaux échappent à leurs ennemis par une ingéniosité instinctive qui modifie leur aspect.
Et moi, qu'un ennemi poursuit sans cesse, moi, qui suis peureux et qui me sens incapable de me défendre dans une lutte, je suis semblable à ces bêtes : je me confonds à volonté et par terreur avec le milieu ambiant.
J'ai exercé pour la première fois cette faculté instinctive, il y a un certain nombre d'années déjà. J'avais vingt-cinq ans, et,

généralement, les femmes me trouvaient avenant et bien fait. L'une d'elles, qui était mariée, me témoigna tant d'amitié que je ne sus point résister. Fatale liaison !... Une nuit, j'étais chez ma maîtresse. Son mari, soi-disant, était parti pour plusieurs jours. Nous étions nus comme des divinités, lorsque la porte s'ouvrit soudain, et le mari apparut un revolver à la main. Ma terreur fut indicible, et je n'eus qu'une envie, lâche que j'étais et que je suis encore : celle de disparaître. M'adossant au mur, je souhaitai me confondre avec lui. Et l'événement imprévu se réalisa aussitôt. Je devins de la couleur du papier de tenture, et mes membres, s'aplatissant dans un étirement volontaire et inconcevable, il me parut que je faisais corps avec le mur et que personne désormais ne me voyait. C'était vrai. Le mari me cherchait pour me faire mourir. Il m'avait vu, et il était impossible que je me fusse enfui. Il devint comme fou, et, tournant sa rage contre sa femme, il la tua sauvagement en lui tirant six coups de revolver dans la tête. Il s'en alla ensuite, pleurant désespérément. Après son départ, instinctivement, mon corps reprit sa forme normale et sa couleur naturelle. Je m'habillai, et parvins a m'en aller avant que personne ne fût venu... Cette bienheureuse faculté, qui ressortit au mimétisme, je l'ai conservée depuis. Le mari, ne m'ayant pas tué, a consacré son existence à l'accomplissement de cette tâche. Il me poursuit depuis longtemps à travers le monde, et je pensais lui avoir échappé en venant habiter à Paris. Mais, j'ai aperçu cet homme, quelques instants avant votre passage. La terreur me faisait claquer des dents. Je n'ai eu que le temps de me dévêtir et de me confondre avec la muraille. Il a passé près de moi, regardant curieusement cette houppelande et ces pantoufles abandonnées sur le trottoir. Vous voyez combien j'ai raison de m'habiller sommairement. Ma faculté mimétique ne pourrait pas s'exercer si j'étais vêtu comme tout le monde. Je ne pourrais pas me déshabiller assez vite pour échapper à mon bourreau, et il importe, avant tout, que je sois nu, afin que mes vêtements, aplatis contre la muraille, ne rendent pas inutile ma disparition défensive.
Je félicitai Honoré Subrac d'une faculté dont j'avais les preuves et que je lui enviais...

*
* *

Les jours suivants, je ne pensai qu'à cela et je me surprenais, à tout propos, tendant ma volonté dans le but de modifier ma forme et ma couleur. Je tentai de me changer en autobus, en Tour Eiffel, en Académicien, en gagnant du gros lot. Mes efforts furent vains. Je n'y étais pas. Ma volonté n'avait pas assez de force, et puis il me manquait cette sainte terreur, ce formidable danger qui avait réveillé les instincts d'Honoré Subrac...

⁂

Je ne l'avais point vu depuis quelque temps, lorsqu'un jour, il arriva affolé :

— Cet homme, mon ennemi, me dit-il, me guette partout. J'ai pu lui échapper trois fois en exerçant ma faculté, mais j'ai peur, j'ai peur, cher ami.

Je vis qu'il avait maigri, mais je me gardai de le lui dire.

— Il ne vous reste qu'une chose à faire, déclarai-je. Pour échapper à un ennemi aussi impitoyable : partez ! Cachez-vous dans un village. Laissez-moi le soin de vos affaires et dirigez-vous vers la gare la plus proche.

Il me serra la main en disant :

— Accompagnez-moi, je vous en supplie, j'ai peur !

⁂

Dans la rue, nous marchâmes en silence. Honoré Subrac tournait constamment la tête, d'un air inquiet. Tout à coup, il poussa un cri et se mit à fuir en se débarrassant de sa houppelande et de ses pantoufles. Et je vis qu'un homme arrivait derrière nous en courant. J'essayai de l'arrêter. Mais il m'échappa. Il tenait un revolver qu'il braquait dans la direction d'Honoré Subrac. Celui-ci venait d'atteindre un long mur de caserne et disparut comme par enchantement.

L'homme au revolver s'arrêta stupéfait, poussant une exclamation de rage, et, comme pour se venger du mur qui semblait lui avoir ravi sa victime, il déchargea son revolver sur le point où Honoré Subrac avait disparu. Il s'en alla ensuite, en courant...

Des gens se rassemblèrent, des sergents de ville vinrent les disperser. Alors, j'appelai mon ami. Mais il ne me répondit pas.

Je tâtai la muraille, _elle était encore tiède_, et je remarquai que, des six balles de revolver, trois avaient frappé à la hauteur *d'un coeur d'homme*, tandis que les autres avaient éraflé le plâtre, plus haut, là où il me sembla distinguer vaguement, vaguement, les contours d'un visage.

Le matelot d'Amsterdam

[184]

Le brick hollandais, l'*Alkmaar*, revenait de Java, chargé d'épices et d'autres matières précieuses.
Il fit escale à Southampton, et les matelots eurent permission de descendre à terre.
L'un d'eux, Hendrijk Wersteeg, emportait un singe sur l'épaule droite, un perroquet sur l'épaule gauche, et, en bandoulière, un ballot de tissus indiens qu'il avait l'intention de vendre dans la ville ainsi que ses animaux.
On était au commencement du printemps, et la nuit tombait encore de bonne heure. Hendrijk Wersteeg marchait d'un bon pas dans les rues un peu brumeuses que la lumière du gaz n'éclairait qu'à peine. Le matelot pensait à son prochain retour à Amsterdam, à sa mère qu'il n'avait pas vue depuis trois ans, à sa fiancée qui l'attendait à Monikendam. Il supputait l'argent qu'il retirerait de ses animaux et de ses étoffes, et il cherchait la boutique où il pourrait vendre ces marchandises exotiques.
Dans Above Bar Street, un monsieur très correctement mis l'aborda, en lui demandant s'il cherchait un acheteur pour son perroquet :
— Cet oiseau, dit-il, ferait bien mon affaire. J'ai besoin de quelqu'un qui me parle sans que j'aie à lui répondre, et je vis tout seul.
Comme la plupart des matelots hollandais, Hendrijk Wersteeg parlait

l'anglais. Il fit son prix qui convint à l'inconnu.
— Suivez-moi, dit ce dernier. J'habite assez loin. Vous mettrez vous-même le perroquet dans une cage que j'ai chez moi. Vous déballerez vos étoffes, et peut-être en trouverai-je à mon goût.
Tout heureux de l'aubaine, Hendrijk Wersteeg s'en alla avec le gentleman, auquel, dans l'espoir de le lui vendre aussi, il fit, en route, l'éloge de son singe, qui était, disait-il, d'une race fort rare, une de celles dont les individus résistent le mieux au climat de l'Angleterre et qui s'attachent le plus à leur maître.
Mais, bientôt, Hendrijk Wersteeg cessa de parler. Il dépensait ses paroles en pure perte, car l'inconnu ne lui répondait pas et ne semblait même point l'écouter.
Ils continuèrent leur route en silence, l'un à côté de l'autre. Seuls, regrettant leurs forêts natales, aux tropiques, le singe, effrayé dans la brume, poussait parfois un petit cri semblable au vagissement d'un enfant nouveau-né, le perroquet battait des ailes.
Au bout d'une heure de marche, l'inconnu dit brusquement :
— Nous approchons de chez moi.
Ils étaient sortis de la ville. La route était bordée de grands parcs, clos de grilles ; de temps en temps brillaient, à travers les arbres, les fenêtres éclairées d'un cottage, et l'on entendait, à intervalles, dans le lointain, le cri sinistre d'une sirène, en mer.
L'inconnu s'arrêta devant une grille, tira de sa poche un trousseau de clefs, et ouvrit la porte qu'il referma après que Hendrijk l'eut franchie.
Le matelot était impressionné, il distinguait à peine, dans le fond d'un jardin, une petite villa d'assez bonne apparence, mais dont les persiennes fermées ne laissaient passer aucune lumière.
L'inconnu silencieux, la maison sans vie, tout cela était assez lugubre. Mais Hendrijk se souvint que l'inconnu habitait seul :
— C'est un original ! pensa-t-il, et comme un matelot hollandais n'est pas assez riche pour qu'on l'attire dans le but de le dévaliser, il eut honte de son moment d'anxiété.

— Si vous avez des allumettes, éclairez-moi, dit l'inconnu en introduisant une clef dans la serrure qui fermait la porte du cottage.
Le matelot obéit, et, dès qu'ils furent à l'intérieur de la maison, l'inconnu apporta une lampe, qui éclaira bientôt un salon meublé avec goût.
Hendrijk Wersteeg était complètement rassuré. Il nourrissait déjà l'espoir que son bizarre compagnon lui achèterait une bonne partie de ses étoffes.
L'inconnu, qui était sorti du salon, revint avec une cage :
— Mettez-y votre perroquet, dit-il, je ne le placerai sur un perchoir que

lorsqu'il sera apprivoisé et saura dire ce que je veux qu'il dise.
Puis, après avoir fermé la cage où l'oiseau s'effarait, il pria le matelot de prendre la lampe et de passer dans la pièce voisine où se trouvait, disait-il, une table commode pour y étaler des étoffes.
Hendrijk Wersteeg obéit et alla dans la chambre qui lui était indiquée. Aussitôt, il entendit la porte se refermer derrière lui, la clef tourna. Il était prisonnier.
Interdit, il posa la lampe sur la table et voulut se ruer contre la porte pour l'enfoncer. Mais une voix l'arrêta.
— Un pas et vous êtes mort, matelot !
Levant la tête, Hendrijk vit par une lucarne qu'il n'avait pas encore aperçue, le canon d'un revolver braqué sur lui. Terrifié, il s'arrêta.
Il n'y avait pas à lutter, son couteau ne pouvait lui servir dans la circonstance ; un revolver même eût été inutile. L'inconnu qui le tenait à sa merci s'abritait derrière le mur, à côté de la lucarne d'où il surveillait le matelot, et où passait seule la main qui braquait le revolver.
— Écoutez-moi bien, dit l'inconnu, et obéissez. Le service forcé que vous allez me rendre sera récompensé. Mais vous n'avez pas le choix. Il faut m'obéir sans hésiter, sinon je vous tuerai comme un chien. Ouvrez le tiroir de la table... Il y a là un revolver à six coups, chargé de cinq balles... Prenez-le.
Le matelot hollandais obéissait presque inconsciemment. Le singe, sur son épaule poussait des cris de terreur et tremblait. L'inconnu continua :
— Il y a un rideau au fond de la chambre. Tirez-le.
Le rideau tiré, Hendrijk vit une alcôve, dans laquelle, sur un lit, pieds et mains liés, bâillonnée, une femme le regardait avec des yeux pleins de désespoir.
— Détachez les liens de cette femme, dit l'inconnu, et ôtez-lui son bâillon.
L'ordre exécuté, la femme, toute jeune et d'une beauté admirable, se jeta à genoux du côté de la lucarne en s'écriant :
— Harry, c'est un guet-apens infâme ! Vous m'avez attirée dans cette villa pour m'y assassiner. Vous prétendiez l'avoir louée afin que nous y passions les premiers temps de notre réconciliation. Je croyais vous avoir convaincu. Je pensais que vous étiez finalement certain que je n'ai jamais été coupable !... Harry ! Harry ! je suis innocente !
— Je ne vous crois pas, dit sèchement l'inconnu.
— Harry, je suis innocente ! répéta la jeune dame d'une voix étranglée.
— Ce sont vos dernières paroles, je les enregistre avec soin. On me les répétera toute ma vie. Et la voix de l'inconnu trembla un peu, mais redevint ferme aussitôt : Car je vous aime encore, ajouta-t-il, si je vous aimais moins, je vous tuerais moi-même. Mais cela me serait

impossible, car je vous aime...
Maintenant, matelot, si avant que je n'aie compté jusqu'à dix, vous n'avez pas logé une balle dans la tête de cette femme, vous tomberez mort à ses pieds. Un, deux, trois... Et avant que l'inconnu eût eu le temps de compter jusqu'à quatre, Hendrijk affolé, tira sur la femme qui, toujours à genoux, le regardait fixement. Elle tomba la face contre le sol. La balle l'avait frappée au front. Aussitôt, un coup de feu parti de la lucarne, vint frapper le matelot à la tempe droite. Il s'affaissa contre la table, tandis que le singe, poussant des cris aigus d'épouvante, se cachait dans sa vareuse.

Le lendemain, des passants ayant entendu des cris étranges venus d'un cottage de la banlieue de Southampton, avertirent la police qui arriva bientôt pour enfoncer les portes.
On trouva les cadavres de la jeune dame et du matelot.
Le singe, sorti brusquement de la vareuse de son maître, sauta au nez de l'un des policiers. Il les effraya tous à un tel point, qu'ayant fait quelques pas en arrière, ils l'abattirent à coups de revolver avant d'oser approcher de nouveau.
La justice informa. Il parut clair que le matelot avait tué la dame et s'était suicidé ensuite. Néanmoins, les circonstances du drame paraissaient mystérieuses. Les deux cadavres furent identifiés sans peine, et l'on se demanda comment lady Finngal, femme d'un pair d'Angleterre, s'était trouvée seule, dans une maison de campagne isolée, avec un matelot arrivé la veille à Southampton.
Le propriétaire de la villa ne put donner aucun renseignement propre à éclairer la justice. Le cottage avait été loué, huit jours avant le drame, à un soi-disant Collins, de Manchester, qui d'ailleurs demeura introuvable. Ce Collins portait des lunettes, il avait une longue barbe rousse qui pouvait fort bien être fausse.
Le lord arriva de Londres, en toute hâte. Il adorait sa femme, et sa douleur faisait peine à voir. Comme tout le monde, il ne comprenait rien à cette affaire.
Depuis ces événements, il s'est retiré du monde. Il vit dans sa maison de Kensington, sans autre compagnie qu'un domestique muet et un perroquet qui répète sans cesse :
— Harry, je suis innocente !

Histoire d'une famille vertueuse, d'une hotte et d'un calcul

Un matin, à cinq heures, une insomnie m'avait fait me lever et sortir. C'était la fin de mars. Les rues bleuissaient, froides et désertes. Des porteurs de journaux passaient. Les sous-sols des boulangeries laissaient sortir la chaleur de la dernière fournée, et des gens nus et enfarinés gesticulaient, tachés de lueurs venues du brasier. Je suivis le boulevard de Courcelles et longeai le parc Monceau, à cette heure plein de chants d'oiseaux et du mystère suscité par l'étang que veille la colonnade ruinée, tandis que les arbres élançaient le galbe de leurs fûts et secouaient leur frondaison nouvelle.

Un homme passa, tenant un crochet, une lanterne sourde, et chargé d'une hotte. Je le suivis et le vis s'approcher successivement de plusieurs boîtes à ordures où il fouillait avec son crochet. Après avoir visité quelques boîtes, l'homme, voyant que je ne le quittais pas, se retourna et souleva sa lanterne, qu'il darda sur ma face afin de m'examiner. En même temps il m'apostropha :

— Voudriez-vous, me faire concurrence ?

— Dieu garde ! m'écriai-je. Je suis seulement curieux et voudrais vous accompagner afin de visiter votre hotte sous votre surveillance, chez vous.

Il dit :

— J'y consens. Mais ne me troublez pas, suivez-moi sans rien dire.

⁂

J'obéis. Nous errâmes ainsi jusque vers neuf heures du matin. Vers six

heures, nous passâmes aux Halles. Je vis, près de la fontaine des Innocents, un homme vêtu de haillons multicolores comme une mosaïque, agenouillé devant un tas d'ordures, et cherchant des bribes d'aliments putrides qu'il mangeait avidement. Il était nu-tête et ses cheveux pendaient, roux comme ceux d'un Christ. Vers sept heures et demie, nous traversâmes le pont d'Austerlitz et croisâmes un char plein de peaux de moutons dont l'odeur m'épouvanta, bien que j'eusse déjà flairé tant de tas d'ordures depuis l'aube.
La hotte de mon compagnon étant pleine, nous gagnâmes rapidement la place d'Italie, puis nous sortîmes de Paris, car le chiffonnier demeurait au Kremlin-Bicêtre.

Il me fit entrer dans sa bicoque donnant sur un terrain vague. Cette demeure exhalait une odeur nauséabonde. Le chiffonnier me présenta sa famille. C'était d'abord sa femme enceinte, dont le ventre soulevait la jupe presque jusqu'aux genoux. Son mari l'excusa :
— Elle est féconde, monsieur, et belle aussi. Mais les vêtements ne lui sont pas avantageux. Nue, son ventre s'arrondit comme une perle.
Il cria :
— Nicolas ! et me dit : C'est mon fils.
Nicolas, gars de treize ans, bien fait, peu vêtu et débraillé comme un Attys, me fit des courbettes. Je dis à son père :
— Belle progéniture, mon compagnon, que la vôtre : Nicolas vous fait honneur. Ses vêtements ouverts montrent sa peau délicate que la crasse orne d'ombres. Il est fait comme le Prince, Charmant et

Près des pyramides de Malpighi
La tour d'ivoire se dresse

sainement, vertueusement.
Puis, le chiffonnier fit venir une fille de quinze ans, svelte, înelle, coiffée d'une énorme tignasse huileuse. Cette fille s'appelait Geneviève. Je la saluai lyriquement :
— Ses cheveux distillent de l'huile comme l'olive, mais sa peau, au contraire de celle de la Truitonne du conte de fées, n'est pas huileuse. Ses dents sont belles comme des gousses d'ail. Ses yeux sont noirs comme les fruits du micocoulier. Ses lèvres sont comme deux tranches de bigarade et en ont peut-être la saveur amère. Son fichu qui palpite écrase sans raison les arbouses de ses seins. Mon compère, mon compère, d'avoir une si belle famille, vous êtes plus enviable qu'un empereur !
Le chiffonnier sourit et dit glorieusement :
— J'en descends. Je me nomme Pertinax Restif, pour vous servir.
— Quoi ! m'écriai-je, descendriez-vous de cet imprimeur trop vertueux, si vertueux qu'il en paraissait abject ? On le prit pour un domestique le

21 mars 1756... Le saviez-vous ? Il était en gros bergopzom vert, à glands et brandebourgs, avec un gros manchon d'ours, à ceinture de poil... Il se promenait avec une femme, une des seules qu'il eût traitée en soeur. Une dame les appela et leur demanda : «Êtes-vous gens de maison !...» Vous descendez de Restif de La Bretonne et, comme lui, êtes vertueux ! Le chiffonnier prit un air sévère, en disant :
— Plus vertueux que lui !
Je ne le crus pas, et pourtant j'ajoutai sérieusement :
— Votre médiocrité n'a que ce qu'elle mérite. Vous n'êtes que des chiffonniers.
Pertinax Restif gesticula évasivement en souriant narquoisement. Il fit quelques pas de rigaudon, puis dit en me regardant dans le blanc des yeux :

— Cette mode de baller est passée. Soit, mais j'aime cette danse. La vertu n'est plus de mode, soit ! mais je l'aime... Je suis un Lyonnais, un gône natif de la Croix-Rousse. Après mon service, j'étais marchand d'habits. J'habitais la montée du Tire-cul, où je revenais las, chaque soir, pour avoir crié : «Marchand de pattes !» depuis le matin, dans tous les quartiers. J'avais une soeur, jolie boyaude qui gagnait trois francs par jour. Nous étions orphelins et vivions ensemble. Que voulez-vous ? nous n'étions coureurs ni l'un ni l'autre. La popotte, la famille, un bon chez-soi... nous étions heureux, et le bonheur engendre toute vertu. Le sang vertueux de notre ancêtre nous cria de ne point gâcher ce bonheur, d'être vertueux jusqu'au bout. Nous fîmes l'amour. Les vieux habits, les chapeaux rougis et éraillés ne rapportant pas assez, je devins chiffonnier. Je fouillai les équevilles. Des trouvailles me récompensaient parfois de fouilles souvent infructueuses. Pourtant, nous vînmes ici, au Kremlin-Bicêtre. Je continuai mon métier, chaque matin. À Paris, au lieu d'équevilles, je fouille les ordures : le nom seul a changé. Et je vis heureusement, vertueusement, élevant ces enfants que m'a donnés mon épouse, ma soeur.

J'écoutai avec peine ce récit. Un malaise indéfinissable faisait battre mes tempes, et j'éprouvais un grand dégoût pour cette famille et l'odeur de sa maison. La Thamar de Pertinax Restif écoutait droite et les yeux hagards. Sa face défigurée par le masque de la grossesse s'allongeait comme celle d'une serve mal nourrie. Sa lippe pendait, en signe atavique de bonté, et, un peu de salive s'écoulant sans mousser, dénotait un abrutissement honnête et une vertu de chienne. Ses bras ballaient. À un moment, elle souleva sa main droite pour gratter sa tête

peut-être pouilleuse. Je lui vis à l'annulaire une vilaine bague dont le chaton sertissait une opale : pierre de malheur, gemme infâme, mélange immonde de pissat, de crachats, de sperme et d'yeux écrasés. Les enfants, pendant le récit de leur père, s'étaient mis à pleurer. Ils avaient saisi ses mains et les baisaient en les mouillant de leurs larmes. Devant toute cette vertu, mon âme elle-même devint douceâtre, mon cerveau s'emplit des idées les plus médiocres. Des larmes montèrent à mes paupières. Tout devint trouble, opalin, autour de moi. Mais, par bonheur, des sanglots refoulés ayant imprimé un roulis au ventre de la Thamar, je souris, riotai, rigolai, et m'inclinai débonnairement pour baiser la main de cette femme qui, d'émotion, secouait sa panse.

Comme s'il eût craint une parturition soudaine, Pertinax Restif regardait avec une sollicitude inquiète ce ventre agité. Il murmurait seulement :

— Ventre sororal de mon épouse. Ô ma perle... ma perle fine !

Ce fut alors que cette femme sentimentale prononça les seules paroles que j'aie entendues d'elle :

— Les perles meurent.

Cette phrase me fit de nouveau venir la larme à l'oeil, tandis que Pertinax Restif déclamait à faux ces vers qu'il avait certainement composés, même le dernier :

La mort nous posera dans le giron divin.
En attendant, vivons parmi les équevilles.
Vertu, ce mot sacré n'est peut-être pas vain,
Joignons donc nos vertus, ma soeur, mon fils, ma fille...
Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille !

Mes larmes se séchèrent instantanément. La nudité du jeune Nicolas s'était apaisée. Je me plus à répéter :

Près des pyramides de Malpighi,
La tour d'ivoire se dresse,
Mais penchée comme la tour de Pise.

Puis, me tournant vers le chiffonnier :

— Mon compère, mon compère, voilà où vous ont mené votre vertu et celle de M. Nicolas, votre ancêtre ; vous n'êtes qu'un chiffonnier, et pourtant vous descendez d'un empereur.

Pertinax Restif parut froissé, mais il rougit d'orgueil en déclarant :

— Je suis un patriarche.

— Bien ! insistai-je, patriarche ! père de famille ! tu tiens à perpétuer la vertu. Mais vois ! Au début de la généalogie, un empereur ; à la fin, un chiffonnier content de son sort. Décemment et vertueusement ton fils sera vidangeur. Heureusement pour lui, ce métier n'existe plus guère, et ce sont des machines qui vident les fosses...

Mais le reste d'orgueil de Pertinax Restif l'empêcha de comprendre. Il

reprit :
— Oui, je descends d'un empereur, mais je suis un patriarche.

Et, gravement, il alla tirer d'une armoire un vieux coffret ciré, en bois de noyer. Il en tira un vélin roulé à un cylindre de buis. Je reconnus la généalogie établie par le père de Restif de la Bretonne, et transcrite par celui-ci dans l'introduction de _Monsieur Nicolas ou le coeur humain dévoilé_. Le chiffonnier déroula le vélin et en lut emphatiquement le début :

« Pierre Pertinax, autrement Restif, descend en ligne directe de l'empereur Pertinax, successeur de Commode, et auquel succéda Didius
Julianus, élu empereur parce qu'il fut assez riche pour tenir l'enchère à laquelle les soldats avaient mis le souverain pouvoir.
« Or, l'empereur Helvius Pertinax eut un fils posthume, aussi nommé Helvius Pertinax, dont Caracalla ordonna la mort, uniquement parce qu'il était fils d'un empereur. Mais, un affranchi, qui portait le nom de son maître, s'offrit généreusement aux assassins qu'il trompa... »

Le chiffonnier s'interrompit. L'orgueil étincelait dans ses yeux. Son épouse incestueuse, et les enfants l'admiraient. Le relent de pourriture qui flottait dans la maison devint héroïque comme la puanteur d'un champ de bataille. Je tirai mon mouchoir, me mouchai bruyamment et déclarai péremptoirement :
— Mon compagnon, mon compère, vous m'avez promis de me laisser visiter votre hotte.
Les faces redevinrent honnêtes, les odeurs nauséabondes. Pertinax Restif roula le vélin sur le cylindre de buis. Il alla ranger le coffret dans l'armoire. Ensuite, il porta la hotte dans le terrain vague. Je l'y suivis. Le butin de la matinée fut répandu sur le sol. J'en examinai chaque pièce, que je passais au fur et à mesure à Pertinax Restif qui triait le tout.

Je trouvai : des timbres-poste oblitérés, enveloppes de lettres, des boîtes d'allumettes, des billets de faveur pour divers théâtres, une cuiller de métal, sans valeur, du tulle illusion froissé, des morceaux de balayeuses, des rubans fanés, des mégots de cigares, des fleurs artificielles flétries, un faux-col gauchi, des épluchures de pommes de terre, des écorces d'oranges, des pelures d'oignons, des épingles à cheveux, des cure-dents, de petits écheveaux emmêlés de cheveux, un vieux corset sur lequel s'était collée une tranche de citron, un oeil de verre, une lettre froissée que je mis à part. Je la transcris :
« Monsieur et cher maître,

Excusez mon importunité. Mais, comme vous êtes un peu la cause de mes déboires, j'ai pensé que vous voudriez peut-être m'aider en l'occurrence.

J'eusse préféré vous parler personnellement et non par lettre, mais je sais que les grands hommes sont difficiles à approcher :

Non licet omnibus adire Corinthum

« Voici, Monsieur. J'étais élève dans le collège que les Prémontrés tiennent à Saint-Cloud. J'étais bon élève de seconde, plein de ce que l'on nommait l'esprit de la maison. Malheureusement, ou qui sait ? heureusement, un externe introduisit un de vos livres dans la boîte. C'était, je m'en souviens, votre célèbre roman, dont le titre est un nom latin francisé à la Corneille : *Brute !* L'action de ce roman est située, d'ailleurs, dans le faubourg Saint-Germain.

« Ce livre, je l'avoue et vous le savez, est cochon par endroits. Il me perdit, monsieur. J'eus l'envie irrésistible de connaître votre oeuvre entière. Par l'externe, je fis acheter : *Les Roses qu'on arrose*, *Les Passions de la Congaye*, *Le Chien amoureux*, et ce livre énorme, *Kollioth.* J'avais tout cela dans mon casier, au collège. En même temps, j'écrivis, vers et prose. Vos livres et mes écrits furent pigés. Vos livres sont à l'index, vous n'en doutez pas. Mes écrits tournaient en ridicule nombre d'institutions que les Prémontrés ont coutume d'honorer. On en conclut que je n'avais plus l'esprit de la maison. Les préjugés de mes maîtres prévalurent contre les qualités du bon élève que j'étais. On me mit à la porte, on me renvoya, monsieur, malgré les supplications de mes parents qui, dès ce jour, se séparèrent de moi, m'enjoignant de gagner ma vie et me refusant presque toute aide.

« Oui, cher Maître, je suis dans une telle situation, dont un Anglo-Saxon s'accommoderait, mais qui peut gêner un Français de quinze ans.

« Dans cette détresse, j'ai recours à vous, etc., etc. »

Suivaient diverses protestations, le nom et l'adresse.

Je continuai de fouiller les ordures. Je trouvai encore : un peigne édenté, quelques rubans de décorations tenant à des boutons de culotte, un abat-jour déchiré mais charmant, une pipe, quelques flacons à parfumerie, des fioles de pharmacie, une éponge, un paquet de cartes transparentes, non obscènes,— l'acheteur, trompé par un camelot, les avait jetées de dépit— un carnet contenant les comptes faits par une cuisinière au sujet du marché, un éventail brisé, des gants dépareillés, une brosse à dents, du marc de café, des boîtes de conserves éventrées, des os, un de ces oeufs de bois que l'on met dans les chaussettes à raccommoder, et enfin une bague étrange que j'achetai au chiffonnier. Cette bague était en or, avec une pierre

blanchâtre dont j'ignorais le nom. Je la payai. Puis, comme la hotte était presque vide et ne contenait plus que quelques fragments de miroir et un baromètre brisé d'où coulaient encore quelques gouttes de mercure, je me levai remerciant Pertinax Restif et promettant de revenir le visiter. Mais cet homme hocha la tête en disant :
— Revenez avant six mois, en ce cas. Car, au bout de ce temps, j'espère avoir mis de côté un pécule suffisant pour m'établir dans le sud de la France. Nous gagnerons par étapes Nice ou Monaco, de toute façon, le plus près possible de la Turbie.
— Pourquoi la Turbie ? demandai-je.
Il répondit gravement :
— Parce que cette commune est le berceau de notre race, le lieu natal de mon illustre ancêtre, l'empereur romain Pertinax.
Je souris, souhaitai bonne chance et dis adieu à cet homme vertueux. Je négligeai de prendre congé de sa famille, et m'en allai sans tourner la tête.

Rentré chez moi, j'examinai les deux trouvailles qui, jetées dans des boîtes à ordures, en deux endroits de Paris, s'étaient trouvées réunies dans la hotte de Pertinax Restif. Je rangeai la lettre avec différents documents exhilarants ou navrants que je possède, et pris la bague sur moi, dans la poche de mon gilet.

Quelques jours après, je me trouvais en soirée chez de riches bourgeois. On annonça le sénateur X... et son fils. Ce sénateur était de la parenté de la maîtresse de maison, son nom était celui dont était signée la lettre de potache que j'ai donnée. Le sénateur X..., gras, laid, l'air protestant, entra, très digne, poussant devant soi son fils assez gauche, vêtu d'un uniforme de lycéen, et le visage couvert de boutons pointés de noir. Je conçus que la sévérité paternelle s'était apaisée et qu'un lycée avait accueilli le jouvenceau, que les moines avaient rejeté. Au bout de quelques moments, on annonça l'auteur de *Brute !* et de *Kollioth*. Je vis le lycéen rougir. Le grand homme entra avec désinvolture. Pendant les présentations, il fut charmant ; mais rien dans sa physionomie ne décela qu'il eût quelque connaissance du cas du collégien. Celui-ci me parut du reste enchanté et persuadé que le grand homme n'avait pas tenu sa lettre. L'écrivain entouré, fêté, raconta toutes sortes d'histoires, fit la gazette de la semaine, et ce fut un mélange extraordinaire de calembours, de recettes de cuisine, de conseils pour la toilette, d'aventures personnelles et d'anecdotes de toute sorte, souvent raides et salées. Voici la dernière :
— Une actrice d'un petit théâtre est entretenue par un vieux qui, je

crois, est un homme politique. Elle le trompe avec un de mes amis de qui je tiens l'histoire. Le vieillard, amoureux et jaloux à la folie, se croit aimé, comme il est juste. Il dut, il y a quelque temps, subir une opération douloureuse. L'actrice, paraît-il, ne s'enquit jamais de la santé du malade et fit même un voyage à Nice à l'époque de l'opération. Le vieillard fut affecté de cette indifférence. Lorsqu'il revit la dame en question, il lui fit des reproches. L'actrice fit semblant de ne jamais s'être doutée de la gravité du cas, et ajouta qu'ayant elle-même subi diverses opérations, pour ovaires, kyste et appendicite, elle était blasée sur ces incidents et ne craignait jamais pour la vie de quelqu'un, dès qu'elle le savait aux mains des chirurgiens. Le vieillard connut par là que l'indifférence de la belle ne venait pas d'un désamour, mais marquait seulement une confiance illimitée dans la science. L'actrice lui donna nonobstant des preuves d'amour irréfutables, et, comme il se croyait beau garçon, il ne douta pas d'être aimé, puisqu'il était aimable. Cet homme, versé dans diverses sciences sociales fort importantes, et qu'on eût pu croire sérieux, imagina un moyen bizarre, assez dégoûtant, pour commémorer sa guérison.

Il invita l'actrice à un souper fort galant, tête à tête, dans un grand restaurant. Sous sa serviette, la dame trouva un étui ravissant, qu'elle ouvrit. L'étui ne contenait qu'une bague fort simple, ornée d'une pierre dont l'actrice ignorait le nom. Elle remercia le vieil amant, qui lui donna ces explications : «Cette bague, ma chère enfant, doit t'être à jamais précieuse. Qu'elle soit à jamais le souvenir de notre amour. Cette bague porte, à l'intérieur, la date gravée du jour où nous nous connûmes, et la pierre qui l'orne, c'est un calcul de ma vessie... »

À ce moment de la narration du grand homme, j'entendis haleter étrangement près de moi. Je compris que c'était le sénateur X... qui soufflait ainsi. Mais personne n'y prit garde, car on était fortement intéressé par le récit. Moi-même, j'étais occupé à tâter dans la poche de mon gilet la bague trouvée dans la botte du vertueux Pertinax Restif. L'écrivain célèbre continuait :

— L'actrice referma l'étui. Cet incident lui avait coupé l'appétit. Et la bague lui répugnait.

Une petite dame s'exclame :

— Elle avait dû en voir bien d'autres, pourtant !

— C'est vrai, repartit le narrateur, mais la nature humaine est ainsi faite. L'actrice était certainement cuirassée à l'égard de choses plus repoussantes. Néanmoins, elle ne put supporter la bague en question. Le soir même, elle la jeta aux ordures...

Un petit cri, la chute d'un corps, interrompirent le narrateur et nous firent sursauter. Le sénateur X... venait de s'abattre près de sa chaise. On s'empressa autour de lui. Il était violet, gonflé et irrémédiablement

mort, comme un éléphant, du _coeur brisé_.
Mentalement, j'honorai cette victime de l'amour. Le lendemain, ne pouvant supporter d'avoir en ma possession la bague devenue relique, j'allai dans une église, la déposer sur un autel.

La serviette des poètes

[185]

Placé sur la limite de la vie, aux confins de l'art, Justin Prérogue était peintre. Une amie vivait avec lui et des poètes venaient le voir. Tour à tour, l'un d'eux dînait dans l'atelier où la destinée mettait, au plafond, des punaises en guise d'étoiles.
Il y avait quatre convives qui ne se rencontraient jamais à table.
David Picard venait de Sancerre ; il descendait d'une famille juive christianisée, comme il y en a tant dans la ville.
Léonard Delaisse, tuberculeux, crachait sa vie d'inspiré, avec des mines à mourir de rire.
Georges Ostréole, les yeux inquiets, méditait, comme autrefois Hercule, entre les entités du carrefour.
Jaime Saint-Félix savait le plus d'histoires ; sa tête pouvait tourner sur ses épaules, comme si le cou n'avait été que vissé dans le corps.
Et leurs vers étaient admirables.
Les repas n'en finissaient pas, et la même serviette servait tour à tour aux quatre poètes, mais on ne le leur disait pas.

Cette serviette, petit à petit, devint sale.
Voici du jaune d'oeuf près d'une traînée sombre d'épinards. Voila des ronds de bouches vineuses et cinq marques grises laissées par les

doigts
d'une main au repos. Une arête de poisson a percé la trame du lin comme
une lance. Un grain de riz a séché, collé dans un angle. Et de la cendre
de tabac assombrit certaines parties plus que les autres.

⁂

— David, voilà votre serviette, disait l'amie de Justin Prérogue.
— Il faudra aussi penser à acheter des serviettes, disait Justin Prérogue, marque ça pour quand on aura de l'argent.
— Votre serviette est sale, David, disait l'amie de Justin Prérogue, je vous la changerai la prochaine fois. La blanchisseuse n'est pas venue cette semaine.
— Léonard, prenez votre serviette, disait l'amie de Justin Prérogue. Vous pouvez cracher dans le coffre à charbon. Comme votre serviette est sale ! Je vous la changerai dès que la blanchisseuse m'aura rapporté du linge.
— Léonard, il faudra que je fasse ton portrait te représentant en train de cracher, disait Justin Prérogue, et j'ai même envie d'en faire une sculpture.

⁂

— Georges, j'ai honte de vous donner toujours la même serviette, disait l'amie de Justin Prérogue, je ne sais pas ce que fait la blanchisseuse. Elle ne me rapporte pas mon linge.
— Commençons à manger, disait Justin Prérogue.

⁂

— Jaime Saint-Félix, je suis obligée de vous donner encore la même serviette. Je n'en ai pas d'autre aujourd'hui, disait l'amie de Justin Prérogue.
Et le peintre faisait tourner la tête du poète pendant tout le repas en écoutant beaucoup d'histoires.

⁂

Et des saisons passèrent.
Les poètes se servaient tour à tour de la serviette et leurs poèmes étaient admirables.
Léonard Delaisse crachait sa vie plus comiquement encore, et David Picard se mit aussi à cracher.
La serviette vénéneuse infesta tour à tour, après David, Georges Ostréole et Jaime Saint-Félix, mais ils ne le savaient pas.
Semblable à une loque ignoble d'hôpital, la serviette se tacha du sang

qui venait aux lèvres des quatre poètes, et les dîners n'en finissaient pas.

⁂

Au commencement de l'automne, Léonard Délaisse cracha le reste de sa vie.
Dans différents hôpitaux, secoués par la toux comme des femmes par la volupté, les trois autres poètes moururent à peu de jours d'intervalle.
Et tous les quatre laissaient des poèmes si beaux qu'ils semblaient enchantés.
On mit leur mort au compte, non de la nourriture, mais de la malefaim et
des veilles lyriques. Car, se peut-il vraiment qu'une seule serviette puisse tuer, en si peu de temps, quatre poètes incomparables ?

⁂

Les convives morts, la serviette devint inutile.
L'amie de Justin Prérogue voulut la mettre au sale.
Et elle la déplia en pensant : «Elle est vraiment trop sale et elle commence à sentir mauvais.»
Mais, la serviette dépliée, l'amie de Justin Prérogue eut un étonnement et appela son ami qui s'émerveilla :
— C'est un vrai miracle ! Cette serviette si sale, que tu étales avec complaisance, présente, grâce à la saleté coagulée et de diverses couleurs, les traits de notre ami défunt, David Picard.
— N'est-ce pas ? murmura l'amie de Justin Prérogue.
Tous deux, en silence, regardèrent quelques instants l'image miraculeuse et puis, doucement, firent tourner la serviette.
Mais ils pâlirent aussitôt en voyant apparaître l'épouvantable aspect à mourir de rire de Léonard Délaisse s'efforçant de cracher.
Et les quatre côtés de la serviette offraient le même prodige.
Justin Prérogue et son amie virent Georges Ostréole indécis et Jaime Saint-Félix sur le point de raconter une histoire.
— Laisse cette serviette, dit brusquement Justin Prérogue.
Le linge tomba et s'étala sur le plancher.
Justin Prérogue et son amie tournèrent longtemps comme des astres autour de leur soleil, et cette Sainte-Véronique, de son quadruple regard, leur enjoignait de fuir sur la limite de l'art, aux confins de la vie.

L’amphion faux messie ou histoires et aventures du baron d’Ormesan

I – Le guide

[186]

Il y avait bien quinze ans que je n'avais pas vu Dormesan, un de mes camarades de collège. Je savais seulement qu'après avoir édifié une fortune assez considérable et l'avoir dissipée, il guidait les étrangers dans Paris.

Je le rencontrai, un jour, devant un des plus grands hôtels des boulevards. Mâchonnant un cigare, il attendait patiemment des clients.

Il me reconnut le premier et m'arrêta au passage. Voyant que son visage ne me rappelait rien, il se fouilla et me tendit ensuite une carte qui portait : Baron Ignace d'Ormesan. Je le serrai dans mes bras, et, sans m'étonner de son anoblissement sans doute récent, je lui demandai si les affaires marchaient, si l'étranger donnait cette année.

— Me prendriez-vous pour un guide, s'écria-t-il indigné, un guide, un simple guide ?

— Je croyais, balbutiai-je, on m'avait dit...

— Ta ta ta ! Ceux qui vous l'ont dit plaisantaient. Vous me faites l'effet d'un homme qui demanderait à un peintre connu si le bâtiment marche bien. Je suis artiste, cher ami, et, qui plus est, j'ai inventé mon art moi-même, et je suis seul à l'exercer.

— Un nouvel art ? Peste !

— Ne vous moquez point, dit-il sur un ton sévère, je suis très sérieux.

Je m'excusai et il reprit d'un air modeste :

— Endoctriné dans tous les arts, j'y excelle : mais, toutes les carrières artistiques sont encombrées. Désespérant de me faire un nom comme peintre, je brûlai tous mes tableaux. Renonçant aux lauriers poétiques, je déchirai cent cinquante mille vers environ. Ayant ainsi institué ma liberté dans l'esthétique, j'inventai un nouvel art, fondé sur le péripatétisme d'Aristote. Je nommai cet art : l'amphionie[187], en souvenir du pouvoir étrange que possédait Amphion sur les moellons et les divers matériaux en quoi consistent les villes.

Au reste, ceux qui feront de l'amphionie seront appelés des amphions.

Comme à un nouvel art il fallait une nouvelle Muse et que, d'autre part, j'étais moi-même le créateur de cet art et par conséquent sa muse, j'adjoignis tout simplement à la troupe des Neuf Soeurs ma personnification féminine, sous le nom de baronne d'Ormesan. Je dois ajouter que je suis célibataire et que j'eus d'autant moins de scrupules à porter à dix le nombre des Muses, que j'étais en cela d'accord avec les lois de mon pays, relatives au système décimal.

Maintenant que voici clairement exposées, je crois, les origines historiques et les données mythologiques de l'amphionie, je veux vous l'expliquer.

L'instrument de cet art et sa matière sont une ville dont il s'agit de parcourir une partie, de façon à exciter dans l'âme de l'amphion ou du dilettante des sentiments ressortissant au beau et au sublime, comme le font la musique, la poésie, etc.

Pour conserver les morceaux composés par l'amphion, et pour que l'on puisse les exécuter de nouveau, il les note sur un plan de la ville, par un trait indiquant très exactement le chemin à suivre. Ces morceaux, ces poèmes, ces symphonies amphioniques se nomment des antiopées, à cause d'Antiope, la mère d'Amphion.

Pour ma part, c'est à Paris que je pratique l'amphionie.

Voici une antiopée que j'ai composée ce matin même. Je l'ai intitulée : « Pro Patria ». Elle est destinée, comme son titre l'indique, à inspirer l'enthousiasme, les sentiments patriotiques.

On part de la place Saint-Augustin où se trouvent une caserne et la statue de Jeanne d'Arc. On suit ensuite la rue de la Pépinière, la rue Saint-Lazare, la rue de Châteaudun jusqu'à la rue Laffitte, où l'on salue la maison Rothschild. On revient par les grands boulevards jusqu'à la Madeleine. Les grands sentiments s'exaltent à la vue de la Chambre des députés. Le ministère de la Marine, devant lequel on passe, donne une haute idée de la défense nationale, et l'on monte l'avenue des Champs-Élysées. L'émotion est extrême à voir se dresser la masse de l'Arc de Triomphe. À l'aspect du dôme des Invalides, les yeux se mouillent de larmes. On tourne vite dans l'avenue Marigny, pour conserver cet enthousiasme, qui arrive à son comble devant le palais de l'Élysée.

Je ne vous cache point que cette antiopée serait plus lyrique, aurait plus de grandeur si on pouvait la terminer devant le palais d'un roi. Mais, que voulez-vous ? Il faut prendre les choses et les villes comme elles sont.
— Mais, dis-je en riant, je fais de l'amphionie tous les jours. Il ne s'agit que de promenade...
— Monsieur Jourdain !... s'écria le baron d'Ormesan, vous dites vrai, vous faisiez de l'amphionie sans le savoir.

À ce moment, une troupe d'étrangers sortit de l'hôtel ; le baron se précipita et leur parla dans leur langage. Il m'appela ensuite :
— Vous le voyez, je suis polyglotte. Mais, venez avez nous. Je vais exécuter à ces touristes une antiopée résumée, quelque chose comme un sonnet amphionique. C'est un des morceaux qui me rapportent le plus. Il est intitulé : *Lutèce*, et, grâce à certaines licences non poétiques mais amphioniques, il me permet de montrer tout Paris en une demi-heure.
Nous montâmes, les touristes, le baron et moi, sur l'impériale de l'omnibus Madeleine-Bastille. En passant devant l'Opéra, le baron d'Ormesan l'annonça à haute voix. Il ajouta, en indiquant la succursale du Comptoir d'Escompte :
— Palais du Luxembourg, le Sénat.
Devant le Napolitain, il dit emphatiquement :
— L'Académie française.
Devant le Crédit Lyonnais, il annonça l'Élysée, et, continuant de cette façon, il avait montré, lorsque nous arrivâmes à la Bastille : nos principaux musées, Notre-Dame, le Panthéon, la Madeleine, les grands magasins, les ministères et les demeures de nos hommes illustres morts et vivants ; enfin, tout ce qu'un étranger doit voir à Paris.
Nous descendîmes de l'omnibus. Les touristes payèrent largement le baron d'Ormesan. J'étais émerveillé et je le lui dis. Il me remercia modestement et nous nous quittâmes.

Quelque temps après, je reçus une lettre datée de la prison de Fresnes. Elle était signée du baron d'Ormesan :
— Cher ami, m'écrivait cet artiste, j'avais composé une antiopée intitulée : _La Toison d'or_. Je l'exécutai un mercredi soir. Je partis de Grenelle, où j'habite, sur un bateau-mouche. C'était, comme vous pouvez le voir, une évocation savante de la fable argonautique. Vers minuit, rue de la Paix, je brisai quelques vitrines de bijoutiers. On m'arrêta assez brutalement, et on m'incarcéra sous le prétexte que je m'étais emparé de divers objets d'or qui constituaient la Toison, but de

mon antiopée. Le juge d'instruction n'entend rien à l'amphionie, et je vais être condamné si vous n'intervenez pas. Vous savez que je suis un grand artiste. Proclamez-le, et délivrez-moi.
Comme je ne pouvais rien pour le baron d'Ormesan, et que je n'aime pas avoir affaire avec la Justice, je ne lui répondis même pas.

II – Un beau film

[188]

— Qui n'a pas un crime sur la conscience ? demanda le baron d'Ormesan. Pour ma part, je ne les compte plus. J'en ai commis quelques-uns qui m'ont rapporté pas mal d'argent. Et si je ne suis pas millionnaire aujourd'hui, il faut accuser mes appétits plutôt que mes scrupules.

En 1901, j'avais fondé avec quelques amis la *Cinematographic International Company*, que nous appelions plus brièvement la C. I. C. Il s'agissait d'obtenir des films d'un très grand intérêt et de donner ensuite des représentations cinématographiques dans les principales villes d'Europe et d'Amérique. Notre programme était très bien composé. Grâce à l'indiscrétion d'un valet de chambre, nous avions pu obtenir l'intéressante scène représentant le lever du président de la République. Nous avions également cinématographié la naissance du prince d'Albanie. D'autre part, à prix d'or, en corrompant quelques fonctionnaires du Sultan, nous avions fixé à jamais, dans sa mobilité, l'impressionnante tragédie où le grand-vizir Melek-Pacha, après des adieux déchirants à ses femmes et ses enfants, but le mauvais café, par ordre de son maître, sur la terrasse de sa maison de Péra.

Il nous manquait la représentation d'un crime. Mais on ne connaît pas d'avance l'heure d'un forfait, et il est rare que les criminels agissent ouvertement.

Désespérant de nous procurer, par des moyens licites, le spectacle d'un attentat, nous décidâmes d'en organiser un dans une villa que nous louâmes à Auteuil. Nous avions d'abord pensé à engager des acteurs pour mimer le crime qui nous manquait, mais, outre que nous eussions trompé nos futurs spectateurs en leur offrant des scènes truquées, habitués que nous étions à ne cinématographier que de la réalité, nous ne pouvions être satisfaits par un simple jeu théâtral, si parfait fût-il. Nous eûmes aussi l'idée de tirer au sort celui qui d'entre nous devait se dévouer et commettre le crime qu'enregistrerait notre appareil. Mais cette perspective ne sourit à personne. Nous étions, en somme, une société d'honnêtes gens, et nul ne se souciait de perdre l'honneur, même dans un but commercial.

Une nuit, nous nous embusquâmes au coin d'une rue déserte, près de la villa que nous avions louée. Nous étions six, tous armés de revolvers. Un couple passa. C'étaient un jeune homme et une jeune femme, dont la mise recherchée nous parut très propre à fournir les éléments intéressants d'un crime sensationnel. Silencieux, nous bondîmes sur le couple, le ligottâmes et le transportâmes dans la villa. Nous l'y laissâmes sous la garde de l'un d'entre nous. Nous nous remîmes en embuscade et un monsieur à favoris blancs, en vêtements de soirée, ayant paru, nous allâmes à sa rencontre et l'entraînâmes dans la villa, malgré sa résistance. L'aspect de nos revolvers eut raison de son courage et de ses cris. Notre photographe disposa son appareil, fit la lumière convenable et se tint prêt à enregistrer le crime. Quatre d'entre nous se placèrent à côté du photographe et braquèrent leurs revolvers sur nos trois captifs. Le jeune homme et la jeune femme s'étaient évanouis. Je les déshabillai avec des attentions touchantes. À la jeune femme j'ôtai sa jupe et son corsage, et je laissai le jeune homme en bras de chemise. Puis, je m'adressai au monsieur en habit :

— Monsieur, lui dis-je, mes amis et moi nous ne vous voulons aucun mal. Mais nous exigeons de vous, et sous peine de mort, que vous assassiniez, avec le poignard que je dépose à vos pieds, cet homme et cette femme. Vous vous efforcerez avant tout de les faire revenir de leur évanouissement. Vous prendrez garde qu'ils ne vous étranglent. Et comme ils sont désarmés, nul doute que vous n'en veniez à bout.

— Monsieur me dit poliment le futur assassin, il faut bien céder à la violence. Vos dispositions sont prises et je ne veux pas tenter de vous faire revenir sur une résolution dont la raison ne m'apparaît pas clairement, mais je vous demande une grâce, une seule : permettez-moi de me masquer.

Nous nous concertâmes et reconnûmes qu'il valait mieux, pour lui aussi bien que pour nous, qu'il fût masqué. Je lui attachai sur le visage un mouchoir auquel je fis des trous à la place des yeux, et le sacripant

commença son ouvrage.
Il frappa dans les mains du jeune homme. Notre appareil fonctionnait et enregistrait cette scène lugubre.
L'assassin, de la pointe de son poignard, piqua sa victime au bras. Le jeune homme bondit sur ses pieds et sauta avec une force décuplée par l'effroi sur le dos de son agresseur. Il y eut une courte lutte. La jeune femme revint aussi de son évanouissement et se précipita au secours de son ami. Mais elle tomba la première, frappée au coeur d'un coup de poignard. Puis ce fut le tour du jeune homme. Il s'affaissa, la gorge coupée. L'assassin fit bien les choses. Son mouchoir n'avait pas été dérangé pendant cette lutte. Il le conserva tant que notre appareil fonctionna :
— Êtes-vous contents, messieurs, nous demanda-t-il, et puis-je maintenant faire ma toilette ?
Nous le félicitâmes, il se lava les mains, se recoiffa, se brossa.
Ensuite, l'appareil s'arrêta.

L'assassin attendit que nous eussions fait disparaître les traces de notre passage, à cause de la police qui ne manquerait pas de venir le lendemain. Nous sortîmes tous ensemble. L'assassin prit congé de nous en homme du monde. Il retournait en toute hâte à son cercle, car, point de doute qu'il ne gagnât le soir même, après une pareille aventure, des sommes fabuleuses. Nous saluâmes ce joueur, en le remerciant, et fûmes nous coucher.
Nous avions notre crime sensationnel.
Il fit un bruit énorme. Les victimes étaient la femme du ministre d'un petit État des Balkans et son amant, fils du prétendant à la couronne d'une principauté de l'Allemagne du Nord.
Nous avions loué la villa sous un faux nom, et le gérant, pour ne point avoir d'ennuis, déclara reconnaître son locataire dans le jeune prince. La police fut sur les dents pendant deux mois. Les journaux publièrent des éditions spéciales, et, comme nous avions commencé notre tournée, vous pouvez imaginer notre succès. La police ne supposa pas un instant que nous offrions la réalité de l'assassinat du jour. Nous avions cependant soin de l'annoncer en toutes lettres. Mais le public ne s'y trompa point. Il nous fit un accueil enthousiaste et, tant en Europe qu'en Amérique, nous gagnâmes de quoi distribuer aux membres de notre association, au bout de six mois, la somme de trois cent quarante-deux mille francs.
Comme le crime avait fait trop de bruit pour rester impuni, la police finit par arrêter un Levantin, qui ne put fournir d'alibi valable pour la nuit du crime. Malgré ses protestations d'innocence, il fut condamné à mort et exécuté. Nous eûmes encore bien de la chance. Notre photographe

put, par un heureux hasard, assister à l'exécution, et nous corsâmes notre spectacle d'une nouvelle scène, bien faite pour attirer la foule.
Lorsqu'au bout de deux ans, pour des raisons sur lesquelles je ne m'étendrai pas, notre association fut dissoute, j'avais touché, pour ma part, plus d'un million, que je reperdis aux courses l'année suivante.

III – Le cigare romanesque

— Il y a de cela quelques années, me dit le baron d'Ormesan, un de mes amis me donna une boîte de havanes, qu'il me recommanda comme étant de la même qualité que ceux dont le défunt roi d'Angleterre ne pouvait se passer.

Le soir, lorsque j'eus soulevé le couvercle, je me réjouis beaucoup de l'arome que répandaient les cigares merveilleux. Je les comparai aux torpilles bien rangées d'un arsenal. Arsenal pacifique ! Torpilles que le rêve a inventées pour combattre l'ennui ! Puis, ayant pris délicatement un des cigares, je trouvai que ma comparaison avec les torpilles était inexacte. Il ressemblait plutôt à un doigt de nègre, et la bague de papier doré contribuait à augmenter l'illusion que la belle couleur brune m'avait suggérée. Je perçai soigneusement le cigare, l'allumai et commençai à tirer avec béatitude des bouffées parfumées.

Au bout de quelques instants il ne me vint plus dans la bouche qu'une saveur désagréable, et la fumée de mon cigare me parut avoir une odeur de papier brûlé :

— Le roi d'Angleterre me paraît avoir en fait de tabac, me dis-je, des goûts moins raffinés que je n'aurais supposé. Il est possible, après tout, que la fraude si répandue de nos jours n'épargne même plus le palais et la gorge d'Édouard VII. Tout s'en va. Il n'y a plus moyen de fumer un bon cigare.

Et faisant la grimace je cessai de fumer le mien qui, décidément,

sentait le carton brûlé. Je l'examinai un instant en pensant :
— Depuis que ces Américains ont la haute main sur Cuba, il se peut que la prospérité de l'île ait progressé, mais les havanes ne sont plus fumables. Ces Yankees ont sans doute appliqué aux plantations de tabac les procédés de la culture moderne, les cigarières ont été certainement remplacées par des machines. Tout cela est peut-être économique et rapide, mais le cigare y perd beaucoup. D'autant plus que celui que j'ai honte de fumer à l'instant me donne tout lieu de croire que les falsificateurs s'en mêlent et que, de vieux journaux, trempés dans de la nicotine, tiennent maintenant lieu de feuilles de tabac chez les manufacturiers havanais.
J'en étais là de mes réflexions, et j'avais défait mon cigare, afin d'examiner les éléments qui le composaient. Je ne fus pas très surpris de découvrir, disposé de telle façon qu'il n'avait pas empêché le cigare de tirer, un rouleau de papier que je m'empressai de dérouler. Il était formé d'une feuille de papier entourant, comme pour la protéger, une petite enveloppe fermée qui portait cette adresse :

Sen. Don José Hurtado y Barral,
Calle de los Angeles,
Habana.

Sur la feuille de papier, dont le bord supérieur était un peu roussi, je lus avec stupéfaction, tracées d'une écriture féminine, en espagnol, quelques lignes dont voici la traduction :

Enfermée contre mon gré dans le couvent de la Merced, je prie le bon chrétien qui aura l'idée de rechercher de quoi se compose ce mauvais cigare, d'envoyer à son adresse la lettre ci-jointe.

Étonné et très ému, je pris mon chapeau et fus mettre la lettre à la poste. Ensuite je revins chez moi et allumai un second cigare. Il était excellent, les autres aussi. Mon ami ne s'était pas trompé. Le roi d'Angleterre se connaissait fort bien en tabacs de la Havane.

*
* *

Cinq ou six mois après cet incident romanesque je n'y pensais plus, lorsqu'un jour on m'annonça la visite d'un nègre et d'une négresse fort bien mis, qui me priaient instamment de les recevoir, ajoutant que je ne les connaissais pas et que leur nom sans doute ne me dirait rien.
Et c'est très intrigué que j'entrai dans le salon où l'on avait introduit le couple exotique.
Le monsieur nègre se présenta avec aisance, s'expriment dans un français très intelligible :
— Je suis, me dit-il, Don José Hurtado y Barral...
— Quoi ! c'est vous ? m'écriai-je très étonné, et me rappelant soudain l'histoire du cigare.
Mais, je dois avouer qu'il ne me serait jamais venu à l'idée que le

Roméo havanais et sa Juliette pussent être des nègres.
Don José Hurtado y Barral reprit avec courtoisie :
— C'est moi.
Et me présentant sa compagne il ajouta :
— Voici ma femme. Elle l'est devenue grâce à votre obligeance, car des parents impitoyables l'avaient enfermée dans un couvent, où les nonnes, tout le jour, fabriquent des cigares destinés exclusivement à la cour pontificale et à celle d'Angleterre.
Je n'en revenais pas. Hurtado y Barral continua :
— Nous appartenons tous deux à de riches familles noires. Il y en a un certain nombre à Cuba. Mais, le croiriez-vous, le préjugé de la couleur existe aussi bien chez les nègres que chez les blancs.
Les parents de ma Dolorès voulaient à tout prix qu'elle épousât un blanc. Ils souhaitaient surtout pour gendre un Yankee, et, désolés de la résolution bien arrêtée qu'elle avait de m'épouser, ils la firent enfermer dans le plus grand secret au couvent de la Merced.
Ne sachant comment retrouver Dolorès, j'étais désespéré et prêt à me tuer, lorsque la lettre que vous avez eu la bonté de jeter à la poste me rendit le courage. J'enlevai ma fiancée, et depuis elle est devenue ma femme...
Et certes, monsieur, nous eussions été bien ingrats si nous n'avions pris pour but de notre voyage de noces à Paris où nous avions le devoir de venir vous remercier.
Je dirige à cette heure une des plus importantes manufactures de cigares de la Havane, et voulant vous dédommager du mauvais cigare que vous avez fumé par notre faute, je vous adresserai deux fois par an une provision de cigares du premier choix, n'attendant pour faire expédier le premier envoi que d'avoir consulté votre goût.
Don José avait appris le français à la Nouvelle-Orléans, et sa femme le parlait sans accent, car elle avait été élevée en France...

*
* *

Peu de temps après, les jeunes héros de cette aventure romanesque retournèrent à La Havane. Je dois ajouter qu'ingrat, ou bientôt mécontent de son mariage, je ne sais, Don José Hurtado y Barral ne m'a jamais fait tenir les cigares qu'il m'avait promis...

IV – La lèpre

[189]

Comme on venait de constater que la langue italienne n'offre que peu de difficultés, le baron d'Ormesan protesta avec l'assurance d'un homme qui parle une quinzaine d'idiomes européens ou asiatiques :
— Pas difficile, l'italien ? Quelle erreur !... Il se peut que ses difficultés soient peu apparentes, mais elles n'en existent pas moins, croyez-moi. J'en ai fait l'expérience. Elles furent cause que je faillis attraper la lèpre, ce mal terrible qui, semblable aux difficultés que présente la langue italienne, se cache, semble avoir disparu, tandis qu'il n'en continue pas moins à étendre ses ravages à travers les cinq parties du monde.
— La lèpre !
— À cause de l'italien ?
— Racontez-nous ça !
— Ce doit être affreux !
En écoutant ces exclamations qui prouvaient le succès de sa déclaration paradoxale, le baron d'Ormesan souriait. Je lui tendis la boîte de cigares. Il en choisit un, l'alluma, après en avoir retiré la bague qu'il mit à son auriculaire droit, selon une sotte habitude qui lui venait d'Allemagne. Puis, après avoir lancé quelques bouffées triomphantes sur ceux qui l'entouraient, il commença sur un ton de

condescendance assez vaine :
— Il y a près de douze ans, je voyageais en Italie. J'étais à cette époque un linguiste très ignorant. Je parlais fort mal l'anglais et l'allemand. Pour l'italien, je macaronisais, c'est-à-dire que je me servais de mots français auxquels j'ajoutais des terminaisons sonores, j'usais aussi de mots latins ; bref, je me faisais comprendre.
Je venais de parcourir à pied une partie importante de la Toscane, lorsque j'arrivai un soir, vers six heures, dans une jolie bourgade où je devais coucher. À l'unique auberge de l'endroit, on m'avertit que toutes les chambres étaient retenues par une troupe d'Anglais.
L'aubergiste me conseilla de demander asile au curé. Il me reçut fort bien et parut charmé de mon langage hybride, qu'il voulut bien, et c'était trop d'honneur, comparer à la langue du *Songe de Poliphile*[190]. Je lui répondis que je me contentais d'imiter involontairement le Merlin Coccaie. Il rit beaucoup, en me disant que justement il se nommait Folengo, ce qui me parut un hasard assez extraordinaire. Ensuite, il me mena à sa chambre qu'il me montra. Je voulus refuser. Mais rien n'y fit. Ce digne abbé Folengo entendait l'hospitalité d'une façon toscane, sans doute, car il ne manifesta même pas l'intention de changer les draps de son lit. J'y devais coucher, et je ne pus trouver un prétexte pour demander au bon prêtre, et sans le froisser, des draps propres.
Je dînai tête à tête avec le curé Folengo. La chère fut si délicate que j'oubliai les draps malencontreux, dans lesquels je m'étendis vers les dix heures. Je m'endormis aussitôt. Mon sommeil durait depuis une couple d'heures, lorsque je fus éveillé par un bruit de voix qui venait de la pièce voisine. Dom Folengo causait avec sa gouvernante, respectable personne de soixante-dix ans, qui nous avait préparé le succulent repas que je digérais encore. Le curé parlait avec animation. Sa gouvernante lui répondait d'une voix aigre-douce. Un mot, qui revenait à tout propos dans leur conversation me frappa : la lèpre. Je me demandai d'abord quelle raison ils pouvaient avoir de parler de cette terrible maladie : la lèpre.
Puis, je me représentai combien l'abbé Folengo était bouffi. Ses mains étaient épaisses. Continuant, mon raisonnement, je dus convenir que le prêtre toscan était imberbe, malgré son âge assez avancé. C'en était assez. L'effroi s'empara de mon esprit. Certains villages italiens, aussi bien que certaines bourgades françaises, sont des foyers de lèpre. Et j'en étais certain. Dom Folengo était ladre. Je couchais dans le lit d'un lépreux. Les draps n'avaient même pas été changés. À ce moment les bruits de voix cessèrent. La prêtre ronfla bientôt dans la pièce voisine. Et j'entendis craquer les marches d'un escalier de bois. La gouvernante montait se coucher dans les combles. Ma terreur grandissait. Je pensai que les médecins ne sont pas d'accord au sujet

de la contagion de la lèpre. Ces pensées n'étaient point faites pour me rassurer. Je me disais que l'abbé m'avait offert son lit en toute charité, puis que dans la nuit il s'était souvenu qu'il pouvait ainsi me communiquer son mal. C'est de cela qu'il parlait avec sa gouvernante, et sans doute avant de s'endormir avait-il prié Dieu pour que son imprudence n'eût pas une malheureuse issue. Couvert d'une sueur froide, je me levai et me mis à la fenêtre.

Minuit sonna à l'horloge de l'église. Bientôt je n'y tins plus. Harassé, je m'assis par terre et m'endormis appuyé contre le mur. La fraîcheur du matin m'éveilla vers quatre heures. J'éternuai une trentaine de fois, et frissonnai en regardant le lit fatal. L'abbé Folengo, que mes éternuements avaient éveillé, entra dans la chambre :

— Que faites-vous assis en chemise, contre la fenêtre ? me demanda-t-il. Je pense, mon cher hôte, que vous seriez mieux dans ce lit.

Je regardais le prêtre. Son teint était rose. Il était gras, mais sa santé, je dus me l'avouer, paraissait florissante.

— Monsieur, lui dis-je, savez-vous que le climat de Paris, et celui de l'Ile-de-France en général, sont peu favorables au développement de la lèpre. Ce climat a même la salutaire propriété de faire rétrograder cette maladie. Beaucoup de lépreux asiatiques, ceux de la Colombie, en Amérique, où ce mal est des plus fréquents, donnent comme but à leur existence l'arrondissement d'un pécule suffisant à les faire vivre deux ou trois ans à Paris. Après cette période, leur ladrerie s'étant atténuée, ils retournent dans leur pays amasser un nouveau trésor qui leur permettra un nouveau séjour aux bords de la Seine.

— Où voulez-vous en venir, me demanda l'abbé Folengo, vous parlez, si je ne me trompe pas, de la lèpre, *la lebbra*, cette terrible maladie qui fit tant de ravages au moyen-âge.

— Elle n'en cause pas moins aujourd'hui, lui répondis-je, en le fixant sévèrement, et quant aux prêtres qui en sont atteints, leur place serait plutôt dans les maladreries d'Honolulu, ou dans d'autres léproseries asiatiques. Ils y pourraient soigner leurs compagnons d'infortune...

— Mais pourquoi me parlez-vous de ces choses horribles d'aussi bonne heure ? répliqua l'abbé Folengo. Il n'est pas encore cinq heures. Le soleil paraît à peine à l'horizon. L'aurore qui empourpre le ciel ne me paraît point faite pour inspirer d'aussi funèbres pensées.

— Avouez-le donc, signor abbé, m'écriai-je, vous êtes lépreux, je vous ai entendu cette nuit...

Dom Folengo semblait stupéfait et atterré.

— Monsieur le Français, me dit-il, vous vous trompez, je ne suis pas lépreux, et je me demande comment ces idées désolantes vous sont venues ?

— Non, signor abbé, précisai-je, je vous ai entendu cette nuit. Vous parliez de la lèpre avec votre gouvernante, dans la pièce voisine.

L'abbé Folengo partit d'un grand éclat de rire.
— Vous autres Français, dit-il en continuant à rire aux larmes, vous ne pouvez venir en Italie sans qu'il vous arrive une histoire de ce genre, témoin votre Paul-Louis Courier, qui fait un récit à peu près semblable dans une de ses lettres... _La lepre_ signifie _le lièvre_ en italien. La chasse est ouverte. Ces jours derniers, un de mes paroissiens m'a apporté un lièvre superbe ; j'en parlais cette nuit avec ma gouvernante, car il me paraît être à point. On nous le servira aujourd'hui même, à midi. Vous vous régalerez, en vous félicitant d'avoir, au prix d'une mauvaise nuit, augmenté votre bagage de connaissances linguistiques.
J'étais tout penaud. Mais le lièvre me parut délicieux. C'est que les pires choses, _la lèpre_ elle-même, peuvent devenir excellentes, lorsqu'on sait les accommoder et s'en accommoder.

V – Cox city

[191]

Le baron d'Ormesan porta vivement la main à la cicatrice que je venais d'apercevoir, et ramena ses cheveux pour la couvrir.
— Il faut que je sois toujours très bien coiffé, me dit-il. On remarque, sans cela, cette vilaine place nette et livide de mon cuir chevelu, et j'ai l'air d'avoir la pelade... Cette cicatrice n'est pas nouvelle. Elle date d'une époque où j'étais fondateur de cité... Il y a de cela une quinzaine d'années, et c'était dans la Colombie britannique, au Canada... Cox-City !... Une ville de cinq mille âmes... Elle tenait son nom de Cox... Chislam Cox... un gaillard moitié homme de science, moitié aventurier. Il avait provoqué le *rush* dans cette partie, vierge alors, des Montagnes Rocheuses, où est située aujourd'hui encore Cox-City.
Les mineurs avaient été racolés un peu partout : à Québec, dans le Manitoba, à New-York. C'est dans cette dernière ville que je rencontrai Chislam Cox.
J'y étais depuis six mois environ. Au demeurant, je dois l'avouer, je ne gagnais pas un sou et m'ennuyais à mourir.
Je ne vivais pas seul mais avec une Allemande assez jolie fille, dont

les charmes avaient du succès... Nous nous étions connus à Hambourg. J'étais devenu son *manager*, si j'ose dire...
Elle s'appelait Marie-Sybille ou Marizibill, pour parler comme les gens de Cologne, sa ville natale.
Faut-il ajouter qu'elle m'aimait à la folie ?... Pour ma part, je n'en étais point jaloux. Toutefois, cette vie de paresseux me pesait plus que vous ne sauriez croire ; je n'ai pas l'âme d'un maquereau. Mais c'est en vain que je cherchais à employer mes talents, à travailler...
Un jour, dans un *saloon,* je me laissai embobiner par Chislam Cox, qui parlait tout haut, appuyé au bar, et exhortait les consommateurs à le suivre dans la Colombie britannique. Il y connaissait un lieu où l'or abondait.
Il entremêlait dans son discours : Christ, Darwin, la Banque d'Angleterre, et, Dieu me damne si je sais pourquoi, la papesse Jeanne. Ce Chislam Cox était très convainquant. Je m'enrôlai dans sa troupe avec Marizibill, qui ne voulait pas me quitter, et nous partîmes.
Je n'emportais pas d'attirail de mineur, mais tout un matériel de bar et beaucoup d'alcools ; whisky, gin, rhum, etc. ; des couvertures et des balances de précision.
Notre voyage fut assez pénible, mais aussitôt arrivés là où Chislam Cox voulait nous conduire, nous bâtîmes une ville de bois qui fut baptisée Cox-City, en l'honneur de celui qui nous dirigeait. J'inaugurai mon débit de boissons, qui fut bientôt très fréquenté. L'or, en effet, était abondant, et je faisais moi-même des affaires d'or. Une grande partie des mineurs étaient Français ou Canadiens français. Il y avait là des Allemands et des individus de langue anglaise. Mais l'élément français dominait. Plus tard, il nous vint des métis français du Manitoba et un grand nombre de Piémontais. Des Chinois arrivèrent aussi. Si bien qu'au bout de quelques mois, Cox-City comptait près de cinq mille habitants, qui ne possédaient qu'une dizaine de femmes...
Je m'étais fait une situation enviable dans cette ville cosmopolite. Mon *saloon* était florissant. Je l'avais baptisé *Café de Paris*, et cetitre flattait tous les habitants de Cox-City.

*
* *

Les grands froids se firent sentir. C'était terrible. Cinquante degrés au-dessous de zéro constituent une température déplorable. On s'aperçut avec terreur que Cox-City ne renfermait que des provisions insuffisantes pour passer l'hiver. Il n'y avait plus de communications possibles avec le reste du monde. C'était la mort prochaine en perspective. Bientôt les provisions furent épuisées, et Chislam Cox fit afficher une proclamation émouvante, dans laquelle il nous faisait connaître toute l'horreur de notre situation.
Il nous demandait pardon de nous avoir menés à la mort, et trouvait,

nonobstant son désespoir, le moyen de parler de Herbert Spencer et du faux Smerdis. La fin de ce factum était effroyable. Cox invitait la population à se rassembler, le lendemain matin, sur la place qu'on avait eu le soin de laisser au centre de la ville. Tout le monde devait apporter un revolver et se suicider à un signal, pour échapper aux affres du froid et de la faim.

Il n'y eut pas de protestations. La solution fut trouvée généralement élégante, et Marizibill elle-même, au lieu de sangloter, me dit qu'elle serait heureuse de mourir avec moi. Nous distribuâmes tout ce qui nous restait d'alcool. Le lendemain matin, nous nous rendîmes, bras dessus bras dessous, sur la place mortuaire.

Dussé-je vivre cent mille ans, je n'oublierai jamais le spectacle de cette foule de cinq mille personnes couvertes de manteaux, de couvertures. Tout le monde tenait à la main un revolver, et toutes les dents claquaient... claquaient... je vous le jure !...

Chislam Cox nous dominait, monté sur un tonneau. Tout à coup, il se porta le revolver au front. Le coup partit. C'était le signal et, tandis que, mort, Chislam Cox tombait de son tonneau, tous les habitants de Cox-City, y compris moi-même, se faisaient sauter la cervelle... Quel souvenir effroyable !... Quel sujet de méditation que cette unanimité dans le suicide ! Mais quel froid terrible il faisait !...

Je n'étais pas mort, mais étourdi, je me relevai bientôt. Une blessure, ou plutôt une enflure qui me faisait violemment souffrir, et dont la cicatrice me marquera jusqu'à la fin de mes jours, me rappelait seule que j'avais tenté de me suicider. Et pourquoi étais-je tout seul ?

— Marizibill ! m'écriai-je.

Rien ne me répondit. Mais, les yeux écarquillés, grelottant de froid, je demeurai longtemps hébété à regarder ces morts, près de cinq mille qui, tous, portaient au front une blessure volontaire.

Puis, je ressentis une faim terrible qui me torturait l'estomac. Les vivres étaient épuisés. Je ne trouvai rien dans les maisons que je fouillai. Affolé et titubant, je me jetai sur un cadavre et lui dévorai la face. La chair était encore tiède. Je me rassasiai sans aucun remords. Puis je me promenai dans la nécropole en songeant aux moyens d'en sortir. Je m'armai, me couvris soigneusement, me chargeai du plus d'or que je pus emporter. Ensuite, je m'inquiétai de la nourriture. Le corps des femmes est plus grasset, leur chair est plus tendre. J'en cherchai un et lui coupai les deux jambes. Ce travail me prit plus de deux heures. Mais je me trouvai à la tête de deux jambons, qu'au moyen de deux lanières, je suspendis a mon cou. Je m'aperçus alors que j'avais coupé les jambes de Marizibill. Mais mon âme d'anthropophage fut à peine émue. J'avais surtout hâte de partir. Je me mis en marche, et, par miracle, je joignis un campement de bûcherons, justement le jour où mes provisions furent épuisées.

La blessure que je m'étais faite à la tête fut bientôt guérie. Mais une cicatrice que je cache avec soin me rappelle sans cesse Cox-City, la nécropole boréale, et ses habitants glacés, que le froid garde ainsi qu'ils tombèrent, armés et blessés, les yeux ouverts, et les poches pleines de l'or inutile pour lequel ils moururent.

VI – Le toucher à distance

[192]

Les Journaux ont rapporté l'extraordinaire histoire d'Aldavid, qu'un grand nombre de communautés Juives des cinq parties du Monde prirent pour le Messie, et dont la mort survint à la suite de circonstances qui parurent inexplicables.
Ayant été mêlé de la façon la plus tragique à ces événements, je sens la nécessité de me défaire d'un secret qui m'étouffe.

⁂

Dépliant le journal, un matin, mes yeux tombèrent sur l'information suivante datée de Cologne :
« Les communautés israélites de la rive droite du Rhin, entre Ehrenbreitstein et Beuel, sont dans une grande effervescence. Le Messie se trouverait au sein de l'une d'elles, à Dollendorf. Il aurait manifesté sa puissance par un grand nombre de miracles.
« Le bruit qui se fait autour de cette affaire ne laisserait pas d'inquiéter le gouvernement provincial, qui, craignant tout de l'exaltation des esprits, aurait pris des mesures pour réprimer les désordres.
« On ne doute point en haut lieu que ce Messie dont le nom supposé est Aldavid ne soit un imposteur. Le Docteur Frohmann, le savant ethnologue danois qui, en ce moment, est l'hôte de l'Université de

Bonn, s'est rendu par curiosité à Dollendorf, et il affirme qu'Aldavid n'est pas juif ainsi qu'il prétend l'être, mais plutôt un Français originaire de la Savoie où s'est conservée assez purement la race des Allobroges. Quoi qu'il en soit, l'autorité aurait volontiers expulsé Aldavid si cela avait été possible ; mais, celui que les Juifs rhénans appellent maintenant _le Sauveur d'Israël_, disparaît comme par enchantement lorsqu'il lui plaît. Il se tient ordinairement devant la synagogue de Dollendorf, prêchant la reconstitution du royaume de Juda en termes violents et enflammés, qui ne vont pas sans rappeler la rauque éloquence d'Ézéchiel. Il passe là trois ou quatre heures par jour, et le soir disparaît sans que l'on puisse savoir ce qu'il est devenu. On ne connaît, au demeurant, ni sa demeure, ni le lieu où il prend ses repas. On espère qu'avant peu, ce faux prophète sera démasqué et que ses tours de bateleur n'abuseront plus, ni l'autorité, ni les juifs rhénans. Revenus de leur erreur, ceux-ci demanderont d'eux-mêmes à être débarrassés d'un aventurier, duquel les propos mensongers, leur donnant une arrogance regrettable vis-à-vis du reste de la population, pourraient bien provoquer une explosion d'antisémitisme dont, en ce cas, les gens sensés ne pourraient même pas plaindre les victimes. Ajoutons qu'Aldavid parle parfaitement l'allemand. Il paraît être au courant des usages des juifs et connaît aussi leur jargon. »

Cette information, qui en son temps excita vivement la curiosité du public, m'incita, je ne sais pourquoi, à regretter l'absence du baron d'Ormesan, qui ne m'avait plus donné de ses nouvelles depuis près de deux ans :

« Voilà une affaire propre à exciter l'imagination du baron, me disais-je. Il aurait sans doute bien des histoires de faux Messies à me raconter... »

Et oubliant la synagogue de Dollendorf, je pensai à cet ami disparu, dont l'imagination et les habitudes ne laissaient pas d'être inquiétantes, mais pour qui j'éprouvais malgré tout un vif intérêt. L'affection qui m'avait uni à lui lorsque mon compagnon de classe au collège, il se nommait tout simplement Dormesan ; les nombreuses rencontres dans lesquelles il m'avait donné l'occasion d'apprécier son caractère singulier ; son manque de scrupules ; une certaine érudition désordonnée, et une gentillesse d'esprit fort agréable, étaient cause que j'éprouvais, parfois, comme un désir de le retrouver.

Le lendemain, les journaux contenaient relativement à l'affaire de Dollendorf des informations plus sensationnelles encore que celles qui avaient paru la veille.

Des dépêches, datées de Francfort, de Mayence, de Leipzig, de Strasbourg, de Hambourg et de Berlin, annonçaient simultanément la présence d'Aldavid.
Comme à Dollendorf, il avait apparu devant une synagogue, la principale de chaque ville.
La nouvelle s'était vite répandue, les Juifs avaient accouru, et le Messie avait prêché partout dans des termes identiques, au témoignage des dépêches insérées dans les journaux.
À Berlin, vers cinq heures, la police ayant voulu s'emparer de lui, la foule juive, qui l'entourait, s'y était opposée, poussant des clameurs et des lamentations, se livrant même à des violences qui provoquèrent un grand nombre d'arrestations.
Pendant ce temps, Aldavid avait disparu comme par miracle...
Ces nouvelles m'impressionnèrent, mais pas plus que le public qui se passionna pour Aldavid. Et, dans la journée, les éditions spéciales des journaux se succédèrent pour annoncer l'apparition (on ne disait plus la présence) du Messie à Prague, à Cracovie, à Amsterdam, à Vienne, à Livourne, à Rome même.
Partout l'émotion était à son comble et les gouvernements, comme on s'en souvient, tinrent des conseils dont les décisions furent gardées secrètes, et pour cause, car toutes aboutissaient à cette constatation que, le pouvoir d'Aldavid paraissant d'un ordre surnaturel ou du moins inexplicable par les moyens dont dispose la science, il valait mieux attendre, sans intervenir, des événements auxquels la force publique ne semblait pas pouvoir s'opposer.

*
* *

Le lendemain, des dépêches diplomatiques échangées de cabinet à cabinet, entre les gouvernements intéressés, eurent pour résultat de faire arrêter les principaux banquiers juifs de chaque nation.
Cette mesure s'imposait. En effet, si comme on le supposait la prédication d'Aldavid avait pour résultat de provoquer l'exode des Juifs vers la Palestine, on pouvait aussi compter sur l'exode des capitaux de tous les pays pour la même destination, et il fallait éviter les désastres financiers qui eussent été la suite de cet événement. Au demeurant, on pensait avec raison que ce Messie, dont l'ubiquité paraissait incontestable, sinon les autres miracles qu'on lui attribuait, pouvait bien par des moyens surnaturels alimenter le budget du nouveau royaume de Juda, quand cela serait nécessaire. Et les banquiers juifs, traités d'ailleurs avec beaucoup d'égards, furent mis en prison, ce qui ne manqua pas de causer un très grand nombre de désastres financiers : paniques dans les Bourses, faillites et suicides.
Pendant ce temps, l'ubiquité d'Aldavid se manifestait en France : à Nîmes, à Avignon, à Bordeaux, à Sancerre, et, le Vendredi saint, celui

qu'Israël acclamait comme l'_Étoile qui devait sortir de Jacob_, et que les chrétiens ne nommaient plus que l'Antéchrist, parut vers trois heures de l'après-midi à Paris, devant la synagogue de la rue de la Victoire.

Tout le monde attendait cet événement, et, depuis plusieurs jours les Juifs croyants de Paris se tenaient dans la synagogue, dans la rue de la Victoire et jusque dans les rues avoisinantes. Les fenêtres des immeubles proches de la synagogue avaient été louées à prix d'or par les Israélites qui voulaient voir le Messie.
Lorsqu'il parut, la clameur fut immense. On l'entendit des hauteurs de Montmartre et de la place de l'Étoile. Je me trouvais à cet instant sur les Boulevards, et, avec tout le monde, je me précipitai vers la chaussée d'Antin, mais il me fut impossible d'aller au-delà du carrefour de la rue Lafayette, où des barrages d'agents et de gardes à cheval avaient été établis.
Je n'appris que le soir, par les journaux, l'événement imprévu qui s'était produit durant cette apparition.
Depuis qu'il ne se prodiguait plus seulement dans des pays de langue allemande, Aldavid parlait moins. Ses nouvelles apparitions duraient toujours autant que celles des premiers temps, mais il se taisait fréquemment, priant à voix basse, puis reprenant sa prédication toujours dans la langue du peuple parmi lequel il se trouvait. Et ce don des langues, qui faisait de sa vie une Pentecôte quotidienne, n'était pas moins surprenant que son don d'ubiquité et que la faculté qui le laissait disparaître à son gré.
Pendant un des instants où, se taisant, le Messie semblait prier à voix basse devant les Juifs prosternés et silencieux, une voix puissante venue d'une des fenêtres qui fait face à la synagogue se fit entendre. Levant la tête, les assistants virent un moine au visage calme et inspiré. De la main gauche étendue, il présentait à Aldavid un crucifix, tandis que de la main droite il agitait un aspersoir dont des gouttes d'eau bénite atteignirent l'homme prodigieux. En même temps le moine prononçait la formule catholique de l'exorcisme, mais l'effet fut nul, et Aldavid ne leva même pas les yeux vers l'exorciseur qui, tombant à genoux, les yeux au ciel, baisa le crucifix et demeura longtemps en prière, face à face avec celui dont le démon Légion n'était pas sorti, et qui, s'il était l'Antéchrist, paraissait tellement sûr de soi, qu'un exorcisme même n'avait pu troubler son oraison.
L'effet de cette scène fut immense et, triomphant dédaigneusement, les Juifs qui y avaient assisté s'étaient gardé de toute injure, de toute moquerie à l'égard du moine. Leurs yeux ardents regardaient le Messie, leurs coeurs exultaient, et tous, se prenant par la main,

femmes, enfants et vieillards, en rangs pressés, se mirent à danser comme autrefois David devant l'arche en chantant «Hosannah !» et des hymnes d'allégresse.

Le Samedi saint, Aldavid apparut encore, rue de la Victoire, et dans les autres villes où il s'était montré. On annonça sa présence dans plusieurs grandes villes d'Amérique, en Australie, à Tunis, à Alger, à Constantinople, à Salonique et à Jérusalem, la Ville sainte. On signalait également l'activité du très grand nombre de juifs qui précipitaient leur départ afin de se rendre en Palestine. L'émotion était partout à son comble. Les esprits les plus sceptiques se rendaient à l'évidence, avouant qu'Aldavid était bien ce Messie que les prophéties ont promis aux juifs. Les catholiques attendaient avec anxiété que Rome se prononçât sur ces événements, mais le Vatican semblait ignorer ce qui se passait, et le pape lui-même, dans l'encyclique _Misericordium_ sur les armements, qu'il publia à cette époque, ne fit même pas allusion au Messie qui se manifestait chaque jour, à Rome aussi bien qu'ailleurs...

Le jour de Pâques, j'étais assis devant mon bureau, et je lisais avec attention les télégrammes qui relataient les événements de la veille, les paroles d'Aldavid, l'exode des juifs, dont les plus pauvres s'en allaient par troupes à pied vers la Palestine.
Tout à coup, mon nom prononcé à voix haute me fit lever la tête, et je vis devant moi le baron d'Ormesan lui-même.
— Vous voilà, m'écriai-je, je n'espérais plus vous revoir... Vous avez été absent au moins pendant deux ans... Mais comment êtes-vous entré ? Sans doute, ai-je laissé ma porte ouverte !
Je me levai, allai vers le baron et lui serrai la main.
— Asseyez-vous, lui dis-je, et racontez-moi vos aventures, car je ne doute point qu'il ne vous soit arrivé des choses extraordinaires depuis que je ne vous ai vu.
— Je vais satisfaire votre curiosité, me dit-il. Souffrez que je reste ainsi debout, appuyé contre la muraille, je n'ai pas envie de m'asseoir.
— Comme vous voudrez, repris-je, mais avant tout, dites-moi d'où vous venez, revenant !
Il me répondit en souriant :
— Vous feriez peut-être mieux de me demander où je suis.
— Mais chez moi, parbleu, répliquai-je d'un ton impatienté ; vous n'avez point changé... toujours aussi mystérieux !... Au fait, cela fait sans doute partie de votre récit. Eh bien ! où êtes-vous ?
— Je suis, me répondit-il, depuis près de trois mois, en Australie, dans

une petite localité du Queensland, et je m'y trouve fort bien ; toutefois, je ne tarderai pas à m'embarquer pour le vieux Monde, où m'appellent des affaires importantes.
Je le regardai un peu effrayé.
— Vous m'étonnez, lui dis-je, cependant vous m'avez habitué à tant de bizarreries, que je veux bien croire ce que vous me dites, mais je vous supplie de me l'expliquer. Vous êtes chez moi et vous prétendez être dans le Queensland en Australie ; avouez que j'ai lieu de ne pas comprendre.
Il sourit encore et continua :
— Certes, je suis en Australie, ce qui ne vous empêche point de me voir chez vous, de même qu'on me voit en cet instant à Rome, à Berlin, à Livourne, à Prague, et dans un si grand nombre de villes que l'énumération en serait fastid...
— Vous ! m'écriai-je, en l'interrompant, vous seriez Aldavid ?
— Lui-même, répliqua le baron d'Ormesan, et j'espère qu'à présent vous ne douterez plus de mes paroles.
J'allai à lui, je le tâtai, le regardai, il était bien là, appuyé devant moi à la muraille, aucun doute n'était possible. Je m'assis dans un fauteuil et contemplai avidement cet homme surprenant qui, plusieurs fois condamné pour vol, auteur impuni d'assassinats retentissants, était aussi, et de manière indéniable, le plus miraculeux des mortels. Je n'osai rien dire et il rompit enfin le silence.
— Oui, dit-il, je suis cet Aldavid, le Messie des prophéties, le prochain roi de Juda.
— Vous m'affolez, protestai-je, expliquez-moi comment vous avez pu accomplir les prodiges qui tiennent en suspens l'attention de l'univers ?
Il hésita un instant, puis, se décidant :
— La science, dit-il, est la cause des prétendus miracles que j'accomplis. Vous êtes le seul à qui je puisse m'ouvrir, car je vous connais depuis longtemps, et je sais que vous ne me trahirez point, aussi bien ai-je besoin d'un confident... Vous savez mon nom véritable, Dormesan, et vous connaissez quelques uns des crimes artistiques qui font la joie de ma vie. J'ai une culture scientifique aussi vaste que ma culture littéraire, et ce n'est pas peu dire, puisque, connaissant à fond un grand nombre de langues, je suis au courant de toutes les grandes littératures anciennes et modernes. Tout cela m'a servi. J'ai eu des hauts et des bas, c'est vrai, mais une seule des fortunes que j'ai amassées et dissipées, soit au jeu, soit en prodigalités de toutes sortes, formerait une somme respectable, même en Amérique...
Quoiqu'il en soit, un petit héritage, d'environ deux cent mille francs, m'étant pour ainsi dire tombé du ciel il y a quatre ans, je consacrai cet argent à des expériences scientifiques, et me vouai à des recherches ayant trait à la télégraphie et la téléphonie sans fil, à la transmission

des images photographiques, à la photographie en couleurs et en relief, au cinématographe, au phonographe, etc... Ces travaux m'amenèrent à m'inquiéter d'un point négligé par tous les savants qui se sont occupés de ces problèmes passionnants : je veux parler du toucher à distance. Et je finis par découvrir les principes de cette science nouvelle.

De même que la voix peut se transporter d'un point à un autre très éloigné, de même l'apparence d'un corps, et les propriétés de résistance par lesquelles les aveugles en acquièrent la notion, peuvent se transmettre, sans qu'il soit nécessaire que rien relie l'ubiquiste aux corps qu'il projette. J'ajoute que le nouveau corps conserve la plénitude des facultés humaines, dans la limite où elles sont exercées à l'appareil par le véritable corps.

Les récits miraculeux, les contes populaires, qui accordent à certains personnages le don d'ubiquité, montrent que d'autres hommes avant moi ont agité la question du toucher à distance ; toutefois ce n'étaient que rêveries sans importance. Il m'était réservé de résoudre, scientifiquement et pratiquement, le problème.

Bien entendu, je laisse de côté les phénomènes ou prétendus phénomènes médionaux touchant le dédoublement des corps ; ces phénomènes, qu'on connaît mal, n'ont rien à voir, d'après ce que j'en sais, avec les recherches que j'ai menées à bien.

Après des nombreuses expériences, je parvins à construire deux appareils dont je gardai l'un, tandis que je plaçais l'autre contre un arbre situé au bord d'une allée du parc Montsouris. Mon expérience réussit pleinement, et, actionnant l'appareil transmetteur qui m'avait coûté tant de soins, et que je porte sans cesse sur moi, je pouvais, sans quitter le lieu où je me trouvais en réalité, apparaître, me trouver en même temps au parc Monsouris ; et sinon m'y promener, du moins voir, parler, toucher et être touché dans les deux endroits à la fois. Plus tard, j'installai un autre de mes appareils récepteurs contre un arbre des Champs-Élysées, et je constatai, avec joie, que je pouvais aussi bien me trouver dans trois endroits à la fois. Désormais, le monde était à moi. J'eusse pu tirer des profits immenses de mon invention, mais je préférai la garder uniquement à mon usage. Mes appareils récepteurs sont petits, ont un aspect insignifiant, et il n'est pas encore arrivé qu'on les ait enlevés des endroits où je les ai placés. J'en mis un chez vous, cher ami, il y a deux ans, mais c'est la première fois que je m'en sers, et vous ne l'aviez jamais aperçu.

— C'est vrai, dis-je, je ne l'ai jamais vu.

— Ces appareils, continua-t-il, ont tout simplement l'apparence d'un clou... Je voyageai, pendant près de deux ans, dotant de récepteurs la façade de toutes les synagogues. Car mon dessein étant de devenir roi, du simple baron que je me suis fait, je ne pouvais espérer réussir

qu'en fondant de nouveau le royaume de Juda, dont les Juifs espèrent depuis si longtemps la reconstitution.
Je parcourus successivement les cinq parties du Monde, me tenant d'ailleurs toujours, grâce à mon ubiquité, en relations avec ma maison à Paris, avec une maîtresse que j'aime, qui me le rend, et qui, voyageant avec moi, m'aurait gêné.
Mais, voyez le côté pratique de cette invention ! Ma maîtresse, une femme charmante et mariée, n'a jamais été au courant de mes voyages. Elle ignore même si j'ai quitté Paris, car chaque semaine, le mercredi, lorsqu'elle vient chez moi avide de caresses, elle me trouve au lit. J'y ai adapté un de mes appareils, et c'est ainsi que, de Chicago, de Jérusalem et de Melbourne, j'ai pu faire à ma maîtresse, à Paris, trois enfants, qui hélas ! ne porteront point mon nom.
— Puissiez vous trouvez miséricorde, dis-je, le véritable Messie pardonna à la femme adultère.
Il ne releva point ce que je venais de dire, et ajouta :
— Pour le reste, vous connaissez les événements aussi bien que moi-même.
— Je les connais, répliquai-je, et je vous juge sévèrement. Je ne vous crois pas les qualités d'un fondateur d'empire, encore moins celles d'un bon monarque, votre vie criminelle vous condamne et vos imaginations vous feront un jour mener votre peuple à la ruine. Homme de science, habile dans les arts, vous méritiez, malgré vos crimes, l'indulgence et peut-être même l'admiration des gens instruits et de bon sens. Mais, roi, vous n'avez pas le droit de l'être, vous ne saurez point promulguer de lois justes, et vos sujets ne seront que les jouets de vos caprices. Renoncez à ce rêve insensé d'un trône dont vous êtes indigne. De pauvres gens s'en vont à pied sur les routes, vous croyant un personnage sacré qui relèvera le Temple de Jérusalem. Un grand nombre déjà sont morts en chemin pour le misérable imposteur que vous êtes. Renoncez à vous dire plus longtemps le Messie que vous n'êtes point, ou je vous dénoncerai !
— On vous prendra pour un fou, me dit en ricanant le faux Messie ; et me croyez-vous assez sot pour vous avoir donné les lumières suffisantes qui vous permettraient de me faire tort en détruisant mon appareil ? Détrompez-vous !...

*
* *

La colère m'aveuglait, je ne savais plus au juste ce que je faisais. Ayant saisi sur ma table un revolver qui s'y trouve toujours, j'en déchargeai les six balles sur le faux corps apparent et solide du faux Messie, qui s'affaissa en poussant un grand cri. Je me précipitai : le corps était là, je venais de tuer mon ami Dormesan, criminel, mais compagnon si agréable. Je ne savais que faire :

— Il m'a abusé, me dis-je, c'était une farce. Il est bien venu ici à l'improviste, il est entré sans que je l'entendisse, ma porte était certainement ouverte. Il s'est moqué de moi en se faisant passer pour Aldavid, c'était fantastique et charmant. Je m'y suis laissé prendre et l'ai tué... Hélas ! que vais-je devenir ?

Et je méditai quelque temps devant le corps ensanglanté de mon ami...

Puis, tout à coup, une rumeur extraordinaire me fit sursauter. Encore un tour d'Aldavid, pensai-je, il annonce sans doute son couronnement. Puissé-je l'avoir tué et avoir encore près de moi mon ami Dormesan.

J'ouvris la fenêtre pour connaître quel miracle avait encore accompli le prodigieux thaumaturge, et je vis une nuée de camelots porteurs de journaux divers, qui, malgré les ordonnances de police interdisant l'annonce des informations, criaient tous en courant à toutes jambes :

— *La mort du Messie, curieux détails sur sa fin subite.*

Mon sang se glaça dans mes veines, et je tombai évanoui.

Je me réveillai vers une heure du matin, et frissonnai en touchant près de moi le cadavre. Je me levai aussitôt ; puis, je soulevai le corps en rassemblant toutes mes forces et je le jetai par la fenêtre.

Je passai le reste de la nuit à effacer les taches de sang qui s'étalaient sur mon parquet, puis je sortis acheter les journaux, et j'y lus ce que tout le monde sait : la mort subite d'Aldavid dans huit cent quarante villes situées dans les cinq parties du Monde.

Celui qu'on appelait le Messie semblait prier depuis plus d'une heure, quand tout à coup il poussa un grand cri, tandis que six trous, semblables à ceux que font les balles de revolver, apparurent sur lui dans la région du coeur. Partout il s'affaissa aussitôt, et, malgré les soins qui partout lui furent prodigués, partout il était mort.

Cette profusion de corps appartenant à un seul homme— exactement huit cent quarante et un, car par un phénomène singulier on avait trouvé deux de ces corps à Paris— n'étonna pas outre mesure le public, à qui Aldavid avait donné bien d'autres sujets d'étonnement.

Partout, les Juifs lui firent des funérailles imposantes. Ils pouvaient à peine croire à sa mort et affirmaient qu'il ressusciterait. Mais c'est en vain qu'ils attendirent cet événement, et la reconstitution du Royaume de Juda fut remise à d'autres temps.

Je regardai attentivement le mur contre lequel Dormesan m'était apparu. J'y trouvai bien un clou, mais tellement semblable aux autres clous auxquels je le comparai, qu'il me parut impossible que ce fût là un de ses engins.

Au demeurant, ne m'avait-il pas dit lui-même qu'il me cachait les particularités essentielles des appareils qui lui servaient à faire paraître les corps postiches, grâce à sa découverte des lois du *toucher à distance* ?

Aussi, suis-je incapable de donner le moindre renseignement touchant l'invention prodigieuse de ce baron d'Ormesan, dont les aventures, surprenantes ou amusantes, ont fait longtemps mes délices.

FIN de L’HÉRÉSIARQUE & CIE

Retour à la liste des oeuvres

LA FIN DE BABYLONE
(1914)

Retour à la liste des oeuvres
Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

[193]

Table des matières

Chapitre premier
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX
Chapitre XX
Chapitre XXI
Chapitre XXII
Chapitre XXIII
Chapitre XXIV
Épilogue

Chapitre premier

[194]

Le départ de Lutèce

Les fredaines de Vietrix. — Un grand industriel gaulois. — La polychromie. — Les distractions de Lutèce. — Petites orgues spéculatives. — Les caravanes de Phéniciens. — Les premières invasions celtes. — Caractère des Parisiens. — Une fille d'Érin. — À travers la Gaule. — Sous un dolmen, — Le druide. — Leur culte. — L'oracle de la croix gammée.

Ce fut sans enthousiasme que le jeune Vietrix, au moment où se préparaient les fêtes du Printemps, quitta l'île de Lutèce. Il aimait ce paysage dans lequel il était né, le fleuve sinueux, ses rives couvertes de roseaux, et dans le lointain, au nord et au sud, les deux collines verdoyantes. Il aimait la capitale du pays des Parisiens et ses plaisirs. Mais la volonté paternelle était formelle. Il comprenait lui-même que ses nombreuses fredaines l'obligeaient à une retraite momentanée.
Son père était l'un des industriels les plus riches et considérés de cette partie de la Gaule. Sous sa direction, d'habiles ouvriers apprenaient à travailler artistement le bronze, l'étain, le fer et l'or. De l'Armorique à la Savoie, les pommeaux d'épée et les boucles de ceinturon provenant de la maison Vietrix étaient fort appréciés. Les marchands des régions de l'est où campaient les tribus celtes et des montagnes du sud où avaient pris refuge les Ibères faisaient de nombreux achats chez lui. Et quant aux élégantes de l'île et des environs, elles savaient où trouver

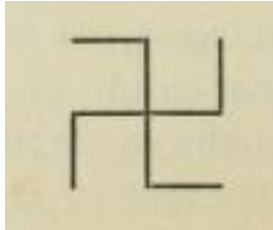
les plus élégants bijoux, colliers, pendentifs ou bracelets.
Un art nouveau, celui de la polychromie, venait de faire son apparition dans les Gaules. L'incrustation dans les alliages au bronze présentait un aspect plaisant et dont tous les riches personnages raffolaient déjà. Le travail se faisait principalement au corail rouge.
C'était là le prétexte que le père Vietrix avait trouvé pour éloigner des plaisirs de Lutèce son rejeton, dont la présence n'était d'ailleurs nullement nécessaire à la marche des affaires. Le jeune homme, en effet, ne se sentait pas de goût pour la surveillance des ateliers de la maison paternelle. Certes il appréciait la rare qualité de l'art parisien. Pour lui-même et ses maîtresses il prisait fort les bijoux riches et légers. Mais sa tendance naturelle était à un dilettantisme général. Un travail mécanique et régulier le rebutait. Il se laissait aller à rêver de destinées étranges et fabuleuses. Il appartenait déjà à la génération qui dépense plutôt qu'à celle qui amasse.
Il savait à l'occasion manier les armes, combattre un ennemi corps à corps ou réduire les animaux à la chasse. Il était fort, grand, bien découplé, les cheveux châtains et les yeux clairs. Récemment encore, dans les plaines qui s'étendent au-delà de la colline du nord, il avait détruit, en compagnie de quelques amis, un gros troupeau de ruminants à bosses. Mais il se plaisait surtout aux controverses d'art, de philosophie et de littérature, pour lesquelles il ne trouvait malheureusement pas beaucoup de partenaires. La lutte pour la vie était âpre, les ambitions nombreuses, rares étaient ceux auxquels leurs occupations permettaient de telles distractions. L'esprit public était cependant à Lutèce des mieux cultivés.
Vietrix, féru de discussions, ne manquait point d'inviter tous les notoires étrangers de passage à des repas où les plus graves sujets étaient agités. Ces petites fêtes spéculatives, à la vérité, se terminaient généralement dans l'orgie, Vietrix étant accoutumé de convier à ses agapes un certain nombre de jeunes personnes qui s'efforçaient de faire dévier la conversation et y réussissaient fort bien.

Vietrix avait donc dû quitter tous ses bons amis parisiens, sa bande, pour se rendre d'ordre paternel aux Iles d'Hyères, où des pêcheurs récoltaient, disait-on, le corail en grande quantité. Précisément un nombreux cortège de Phéniciens, avec lesquels la maison Vietrix père était depuis longtemps en relations commerciales, venait de passer à Lutèce. Ces hommes bruns arrivaient des pays de Cornouailles où sont les grandes mines d'étain. Leurs navires chargés, ils avaient décidé de regagner à travers les Gaules les rivages de la Méditerranée. En route, chez les Ligures et les Celtes, qui commençaient de déborder vers le Rhin, ils auraient toujours

l'occasion de conclure quelque affaire.
Dans le pays, de grands garçons aux corps très blancs, aux larges cheveux blonds, aux yeux bleus rôdaient depuis quelque temps. Ils appartenaient aux tribus des Celtes dont la marche en avant était déjà signalée vers l'est. Ces jeunes gens étaient fort instruits, versés dans la poésie religieuse et profane. Ils cultivaient notamment la satire, composant de petits morceaux agressifs que les guerriers devaient réciter à leurs adversaires avant que de se précipiter sur eux la lance en avant. Vietrix, comme il est juste, s'était tout de suite lié avec eux, et cela avait mécontenté les anciens de la tribu, qui accusaient ces Celtes de préparer en sous-main l'invasion de leurs hordes.
Il n'était pas, lui, de race proprement ligure. Déjà tant de populations s'étaient succédé sur les rives de la Seine ! Car si Lutèce était, à la vérité, entourée d'affreux marécages, la situation générale n'en était pas moins sûre au point de vue militaire et avantageuse au point de vue commercial. Les Parisiens formaient déjà un petit groupe spécial, réputé pour ses habiles artisans, ses goûts artistiques et un certain esprit désabusé.
Vietrix avait donc embrassé sa maîtresse, une fillette d'Erin aux longs cheveux roux et aux yeux couleur de mer, fillette tombée dans cette ville on ne sait par quel hasard. Il l'aimait sans doute un peu, il l'aimait parce qu'il avait le premier dompté sa petite âme farouche et plié son corps, ce joli corps d'une blancheur éblouissante, à de savantes voluptés. Mais l'amour est caprice ! Vietrix baisa donc la bouche écarlate de l'enfant qui dormait, la pointe de ses seins menus, s'en fut dire adieu à quelques-uns de ses amis. Puis il prit rang dans la troupe des Phéniciens.
Il emportait un léger bagage, des armes et quelques tuniques de chanvre. Il avait eu soin principalement de se munir à la maison paternelle d'un sac gonflé de poudre d'or. Cette monnaie fut toujours considérée en tous pays comme de première qualité.

La route fut pénible. Le cortège suivait de préférence le cours des rivières. Mais une nuit, assaillis par l'orage, les voyageurs se perdirent dans la forêt. Enfin un grand dolmen auprès duquel était construite une bâtisse ronde et basse leur offrit un abri. C'étaient là des monuments funéraires. Le cadavre d'un chef y avait récemment reçu les honneurs. Ils s'installèrent tant bien que mal.
Vietrix dormit cette nuit-là d'un sommeil agité. Des regrets l'assaillirent. Il revoyait la tranquillité de la ville natale, il distinguait l'imprudence de son équipée. Que ce repos, parmi les cadavres, était donc dépourvu de confort ! Ni lui ni ses amis n'avaient osé toucher aux vivres que des mains pieuses avaient disposés à l'usage des morts. Ah ! s'il avait

jamais eu l'intention de pousser son voyage au-delà des Iles d'Hyères, il déplorait maintenant son égarement !
Le lendemain matin, la petite troupe, à peine éveillée, vit arriver un homme vêtu d'une longue robe blanche. Il portait à la main une serpe d'or. Vietrix avait déjà entendu dire que dans certaines forêts des rites nouveaux, venus des îles du Nord, s'étaient établis. Sa petite maîtresse lui avait certains soirs raconté de mystérieuses légendes. Sans doute cet homme étrange procédait-il d'un tel culte.
C'était un Druide, en effet. Vietrix fut enchanté de faire sa connaissance. Le prêtre, qui paraissait être chez lui, offrit à tous les souhaits de l'hospitalité. Le Parisien s'étonna de tant de libéralisme, car il savait que les cérémonies funéraires et le culte des pierres remontaient à la plus antique tradition gauloise.
Le Druide, cependant, lui en donna l'explication. Lui aussi reconnaissait les Divinités essentielles du Feu, des Sources et des Bois. Qui donc des humains, depuis les temps les plus reculés, eût négligé d'adorer ces forces de la nature, gracieuses et bienfaisantes ? C'était là l'héritage de tous. Du reste le prêtre estimait qu'il n'avait point le droit de répudier les divinités des pays nouveaux où son culte pénétrait peu à peu. Il acceptait même les sacrifices humains aux divinités redoutables de la guerre et de l'amour. Il convenait en son métier d'être opportuniste.
Vietrix, que les différents problèmes de la vie avaient toujours intéressé, fut enchanté de s'entretenir avec cet homme érudit et éminent. Et en fin de compte il lui confia la singulière neurasthénie dont il souffrait. Plus rien ne le satisfaisait. Quoiqu'il connût Lutèce dans les recoins, il avait quitté la ville avec regret, il ne savait s'il devait arrêter là son voyage, ou bien poursuivre son aventure.
Le prêtre réfléchit longuement. Puis ayant regardé Vietrix dans les yeux, il lui parla ainsi :
— Mon fils, ton destin n'est pas ici. Tes tourments ne sauraient trouver pour l'heure, parmi les peuples rudes que nous sommes, une satisfaction. Plus tard tu reviendras à nous, sage et expérimenté.
« C'est une femme qui doit te sauver. Cette femme, je ne sais qui elle est. Je vois cependant qu'elle est née sous le signe sacré que du bout de ma serpe je trace sur le rocher. Vois. À cet indice tu la reconnaîtras.
— Et dans quelles régions, mon père ?
— Là-bas, vers les terres chaudes, vers le pays où chaque jour le soleil fait son apparition.
— Je n'arrêterai point ma marche avant que de l'avoir rencontrée ?
— Tu ne connaîtras point le repos avant.
Ce disant le druide s'était éloigné. Vietrix regarda le signe qu'il avait tracé. C'était la croix aux ailes fuyantes :



Mais Vietrix la connaissait bien. Il l’avait vue reproduite sur certains modèles très anciens de bijoux. Et il se souvenait, en effet, qu'une signification religieuse était attachée à cette croix. La tradition, comme tant d'autres, s'en était perdue.

— Mon destin n'est point ici ! Là-bas, vers l'Orient... Une femme sous un signe ? Et comment ? Bah ! Je puis toujours essayer...

Chapitre II

[195]

Vers l'Orient mystérieux

Les gaouls phéniciens. — Marseille. — Dans les maisons de prostitution. — Filles méditerranéennes. — Le vieux Marseillais. — Histoire de la belle Gyptis. — Fâcheuses conséquences de l'ivrognerie. — Le marchand d'esclaves. — L'eunuque à la mer. — Le châtiment de l'esclave. — L'appareillage.

Le sort en était jeté. Des trois hommes de la maison paternelle qui l'avaient accompagné, l'un était de toute confiance. Vietrix le chargea de faire les achats aux Iles d'Hyères, de rapporter le corail à Lutèce et de prévenir son père qu'il s'embarquait à Marseille à destination de l'Orient sur le navire des marchands phéniciens. Que l'on ne s'inquiétât pas I II reviendrait un jour ou l'autre au bercail. Il priait simplement l'auteur de ses jours de vouloir bien lui faire parvenir de temps à autre, par le moyen des caravanes, chez le correspondant commercial de Tyr, quelques sacs de la précieuse poudre d'or. Il aurait du reste soin, en ses voyages, de perfectionner ses connaissances industrielles, et la firme Vietrix, à son retour, en profiterait grandement.
Les deux gaouls à voiles[196] et les trois grandes galères qui composaient la petite escadre avaient besoin de réparations au retour de leur voyage en Gascogne. Passé le grand cap d'Armorique, une terrible tempête avait en effet assailli le cortège qui revenait chargé

d'étain et quelque peu détérioré le matériel.
Le capitaine Mirabal, qui commandait le convoi, était un géant d'aspect rébarbatif, mais à la vérité doux et poli. Il fit à Vietrix des conditions faciles et le pria de prendre passage sur son propre navire. Cela parut du reste faire un très grand plaisir au commandant du second gaoul, un nommé Canabal, qui regardait l'étranger d'un mauvais oeil et ne se fût nullement soucié de lui faire les honneurs de son bord. Fort heureusement Mirabal, le plus ancien en âge, était le maître du convoi.
Ces quelques jours, Vietrix les passa à visiter la ville phocéenne et ses environs. Elle avait déjà pris un grand développement commercial; malheureusement des querelles intestines gênaient la marche des affaires. Les Ligures, qui avaient accepté ces étrangers au début, les voyaient maintenant s'enrichir d'un assez mauvais oeil. Le soir, Vietrix ayant dîné, sur le quai du port, de cette soupe au poisson safranée que savaient si bien préparer les Marseillais, se rendait à l'ordinaire dans les bas quartiers de la ville, vers ces cabarets à tout faire que fréquentaient les gens de mer. Les uns étaient réservés aux armateurs, subrécargues, capitaines et officiers, les seconds aux matelots.
On voyait là des filles de tous les pays, de la Méditerranée orientale, de petites Ligures au corps rose, mais aux cheveux châtains, espiègles, rieuses et trompeuses; de brunes Etrusques aux traits fins, vives et passionnées; des esclaves venues des terres de l'extrême sud, noires avec des grands yeux à la fois ensoleillés et sombres. Les filles blondes étaient rares. Vietrix, peu habitué encore à ce genre de femmes, en éprouvait une sorte de crainte. Quoiqu'il eût, certes, à Lutèce goûté de toutes les beautés possibles, ces prostituées du midi, lascives et impudiques, l'effrayaient. Il les sentait loin de sa race. Il avait comme un sentiment religieux de ne les point approcher. Mais de longues heures, tout en dégustant d'excellentes boissons, il aimait les faire danser nues devant lui.
Ce fut dans un établissement de troisième ordre, fréquenté par la lie du port, matelots marrons et débardeurs levantins, qu'il fit un soir la singulière rencontre d'un vieillard qui, pauvre et miséreux, vivait, paraît-il, depuis de nombreuses années de la charité de la tenancière et de ses prostituées. Vietrix fut intéressé par sa mine grave et triste, et sans préambule le convia à partager son pot d'un excellent vin des côtes du Rhône.
— Hélas ! noble étranger, commença le vieillard, il est rare de rencontrer aujourd'hui une physionomie avenante telle que la tienne. Les gens d'affaires — que le dieu infernal Gamm les emporte ! — ont tout envahi. Dans ce beau pays ensoleillé nul n'a plus aujourd'hui le plaisir de rêver en paix. Il faut, pour que l'on vive, travailler, trafiquer, faire des affaires, que sais-je ! Jadis nous n'avions d'autre souci que

de déclarer de temps à autre, pour se secouer les sangs, la guerre à nos voisins. La nourriture, l'amour étaient naturellement à notre portée. Ah ! pourquoi les étrangers maudits ont-ils jadis mis les pieds sur cette terre ? Pourquoi les laissâmes-nous débarquer ? Si je porte une part de cette faute, du moins en suis-je aujourd'hui, tu le vois, cruellement puni.

— Continue, honnête vieillard, tu m'intéresses fort.

— Eh bien, écoute mon histoire. Le roi Nann, chef de la tribu des Sigobriges, était le plus important monarque de la côte. Je n'étais, moi, qu'un pauvre roitelet, propriétaire d'une colline et d'un cap où poussaient l'olivier et la vigne.

« Nann devait marier sa fille unique, la belle Gyptis, plus blanche que l'écume des vagues, Gyptis aux yeux rieurs, Gyptis sur le sein de laquelle l'empreinte d'une coupe sacrée avait été prise. Qu'est-il de plus parfait, ami, que le sein d'une vierge ? Une vierge ! Hélas ! ce n'est pas en ces lieux que nous en saurions rencontrer beaucoup.

« De nombreux prétendants étaient sur les rangs. J'étais l'un d'eux. Tout plein de la fougue de la jeunesse, j'avais, à la vérité, quelque peu entamé l'héritage de mes pères. J'avais dilapidé au jeu un certain nombre de récoltes. Ah ! si ma modeste propriété se pouvait arrondir des terres magnifiques de ce golfe ! De plus, j'aimais Gyptis. « J'avais, je puis le dire, assez habilement mené ma barque. L'âme de la jeune fille n'était pas moins pure que l'eau de la mer qui baigne mon cap, un clair matin de printemps. Je m'abstins donc des plaisanteries grossières auxquelles se livraient couramment mes collègues. Ce n'est point que je déteste les propos un peu libres. Au contraire ! Ces Grecs, avec tous leurs raffinements de langage, leur préciosité, sont en train de gâter le vieil esprit des Gaules. Mais je ne voulais point risquer de blesser ses oreilles ni son sentiment. Je composai même, à cette époque, un gracieux petit poème qui obtint, j'ose le dire, son suffrage.

« Mon seul malheur est d'être né sur la colline où pousse en plein soleil une lourde vigne !

« Gyptis n'avait confié à personne, même pas à son père, quel était le fiancé de son choix. Elle l'ignorait sans doute elle-même. Le vieux monarque, bon homme, n'éprouvait nullement le besoin de brusquer sa fille. Aussi elle hésitait toujours. Cependant, au jour de la fête de la Mer, elle avait promis de désigner l'heureux élu.

« C'était la coutume d'inviter au palais royal les ambassadeurs, capitaines de navire ou gros marchands de passage. Le palais, en ce temps, était, du reste, moins luxueux et confortable que les grandes hôtelleries modernes. Des gens venus de l'est avaient précisément débarqué ces derniers jours. Ils apportaient les étoffes de leur pays dont ils avaient offert des échantillons au roi et à sa fille. Le bénévole Nann pria donc leur chef, qui répondait au nom d'Euxène, au banquet.

C'était un petit homme laid et insignifiant. Placé auprès de lui, à un bout de table, je m'aperçus à peine de sa présence. Il est vrai que quelques libations du bon liquide doré de ma colline avaient, dès le début, détaché mon esprit des vaines contingences de ce bas monde.

[197]

« Au dessert, Gyptis se leva. Elle tenait en main une coupe, cette coupe même qui avait été par un artiste modelée sur son sein. 11 nous était, du reste, loisible de juger de la qualité exacte du travail. Un léger voile flottait sur les épaules de la vierge, un de ces voiles de gaze fine que ces commerçants de l'est avaient offert au roi. Sa poitrine merveilleuse apparaissait par moments et les lignes souples de son corps se devinaient sous les étoffes estivales. C'était, j'ai oublié de vous le dire, en plein été, au coeur de la canicule, que les fêtes de la Mer avaient lieu. Gyptis était si belle, belle pour tous, que me considérant d'ores et déjà comme son légitime propriétaire, j'en éprouvais une légère jalousie.

« Et, en effet, la jeune fille avait fait le tour de la salle. Elle avait regardé tous les guerriers, ses prétendants, qui s'efforçaient de prendre des poses avantageuses. Elle les avait regardés et, dédaigneuse, avait passé. Elle était arrivée à l'extrémité de la table où modestement je me tenais étendu. Elle s'arrêta devant moi et lentement abaissa la coupe d'or qu'elle tenait élevée. Ah ! quel orgueil, quelle satisfaction m'emplirent le coeur à cet instant I Je songeais à la déconvenue de mes concurrents, à ma flamme couronnée, à mon cap, à son golfe !

— Prince de Lassiotâh, me dit-elle — tel était le nom de mon fief — prends cette coupe.

« Je m'inclinais et cherchais un joli compliment.

— Ah ! que n'est-elle emplie de vin ! répondis-je enfin d'un ton que je m'efforçais de faire intelligent et badin.

« Diabolique inspiration !
« Le visage de la jeune fille avait eu un imperceptible tressaillement et sa main un recul.
— Prends cette coupe, reprit-elle d'un ton lointain et sévère, et donne-la à ton voisin.
« Mon voisin, mais c'était le petit trafiquant grec ! Je crus que la jeune fille avait fait erreur. Mais non ! Son attitude indiquait bien que telle était sa volonté. J'obéis, mais ma main tremblait et le vilain fut quelque peu arrosé du liquide doré.
« Il n'hésita pas, lui. Tout de suite cet homme d'affaires avait compris. Il vida d'un trait la coupe, se leva et d'un pas ferme fit le tour de la salle au côté de la princesse, qui lui avait offert la main. « Et voilà comment Euxène, mon ennemi et rival, est devenu le roi de ce pays. Voilà comment les Grecs se sont établis ici. Et voilà pourquoi, de désespoir, je me suis ruiné, moi, à mille folies. Voilà comment j'ai sombré en ces lieux ! Ah ! que l'humeur des femmes est donc singulière ! »

Cependant le jour de l'appareillage était venu. Vietrix, ayant réglé le compte de son hôtesse, se rendit avec ses bagages — quelques robes et objets de toilette qu'il avait achetés à Marseille — sur le quai du port.
On embarquait sur les deux gaouls et les trois galères des ballots de toutes sortes de marchandises. La colonie phocéenne faisait déjà un nombreux commerce, non seulement avec la république de Grèce, mais aussi avec les pays levantins.
Les marchands phéniciens qui avaient traversé les Gaules se répartirent sur les différents navires. Ils tenaient à surveiller eux-mêmes leurs marchandises.
Vietrix fut fort étonné de voir arriver au dernier moment, à l'échelle de la plus petite galère, un groupe de femmes couvertes de longues robes et de voiles et qu'un homme à l'allure brutale, escorté de deux autres à tête efféminée, semblait conduire.
— Ce sont, lui expliqua un des marchands phéniciens, des esclaves de ces pays qu'un marchand est venu chercher afin de les vendre à bon compte aux amateurs de Tyr, de Syrie, de Chaldée...
Vietrix, curieux de son naturel, se posta auprès de l'échelle par laquelle les passagères embarquaient péniblement une à une. Mais comme il examinait de plus près une frêle enfant souple et brune qui s'engageait sur les planches, un des deux eunuques le bouscula violemment. Furieux, Vietrix riposta d'un coup de poing. Le grand diable, mou comme un poisson cuit, manqua le pas et dégringola bruyamment dans l'onde amère.
Tout le monde se précipita. Des gamins, dont le métier était de plonger

après les siècles des voyageurs, piquèrent une tête. Enfin, un habile matelot parvint à empoigner l'eunuque avec une gaffe par le fond de son caleçon de lin qui craquait de tous côtés et le hissa à bord.
Le marchand voulait s'en prendre à Vietrix. Mais Mirabal intervint. En fin de compte, le trafiquant donna ordre de faire conduire dans la plus basse cabine la fillette brune, cause indirecte de l'accident, de l'attacher et de ne la délivrer que sur son ordre. La pauvre enfant se prit à pleurer, et Vietrix regretta amèrement son inopportune curiosité. Mais elle lui jeta un long regard plein de reproche qui lui fit un certain plaisir. Ce qui lui avait déplu souverainement au cours de l'incident, c'était l'attitude de Canabal. Le commandant du second gaoul n'avait pas dit un mot au moment où la querelle semblait devoir mal tourner; au contraire, il avait cherché à l'envenimer. Il semblait, du reste, fort ami avec le marchand d'esclaves.
— Elle est gentille, cette petite, lui dit-il négligemment. Tu pourras la faire fouetter, et puis tu me l'enverras.
— Ah ! pour ça, mon vieux, non, reprit le trafiquant. Lâcher ma marchandise ! Vous ne seriez pas en peine, vous autres, marins, de me détériorer une si belle cargaison. Si je vous cède une femme, ce ne sera toujours pas avant l'escale de Crète ! Et tu peux préparer une bonne pile de talents !

Cependant les amarres avaient été larguées. Sur la passerelle, Mirabal lançait les derniers ordres. Ce ne fut point sans émotion que Vietrix vit la frêle coque qui le portait se séparer de la terre ferme, de la terre des Gaules. Vers quelle folle aventure s'embarquait-il ?
La manoeuvre achevée, le capitaine s'était penché vers lui.
— Le jour n'était point faste, lui dit-il. Mais j'ai fait ce matin une offrande à Astarté. Que les dieux cabires, protecteurs de la navigation, soient avec nous !
... Il y avait un tremblement dans la voix du vieux marin.

Chapitre III

Sur le gaoul phénicien

La vie à bord. — De Charybde en Scylla. — La tempête. Escale en Crète. — Le Temple. —. Achat d'une esclave. La vierge tatouée.

Les tristes pressentiments du capitaine Mirabal étaient-ils justifiés ? Toujours est-il qu'à la hauteur du détroit de Sicile, une furieuse tempête assaillit la petite escadre.
Jusque-là les journées de navigation s'étaient écoulées paisiblement. Vietrix n'avait plus de regret d'avoir abandonné la terre des Gaules. Il brûlait maintenant de visiter ces pays d'Orient où une civilisation mille fois plus raffinée que celle des Parisiens s'était développée. À Marseille et sur ces bateaux phéniciens il trouvait déjà un luxe, une facilité, une conception moins brutale de la vie qui lui étaient inconnus, mais n'étaient certes pas pour lui déplaire. Le capitaine Mirabal lui-même avait des soucis intellectuels que l'on eût vainement cherchés chez les plus réputés militaires des tribus gauloises. Ainsi il lui apprit que sur la terre des Étrusques un peuple merveilleusement doué était en train de se développer dont les conquêtes et l'influence rayonneraient selon toute vraisemblance sur le monde entier. Mirabal se connaissait en hommes. Les républiques de la Grèce elles-mêmes auraient sans doute à souffrir de cette redoutable concurrence. Ainsi, sous le ciel bleu, au bercement de la brise, occupé d'agréables

discussions, Vietrix se laissait vivre sans souci. Les figues et raisins secs qui composaient le plus clair des repas lui paraissaient des mets dignes des dieux.

Un affreux malheur devait, hélas ! marquer la traversée. On avait avec succès doublé le gouffre de Charybde, mais aux abords de Scylla, le vent redoubla de fureur, la mer s'enfla de lames monstrueuses. Le capitaine avait donné ordre aux passagers et à la plupart des marins de l'équipage de se mettre à l'abri. Il était demeuré seul auprès de l'homme de barre. Soudain, la coque du gaoul se prit à trembler, les flots alentour s'entrechoquaient avec fureur. Un remous se forma et deux vagues monstrueuses qui se heurtaient déferlèrent sur le gaillard d'arrière avec un bruit infernal. On entendit donner un dernier ordre à la barre, puis un juron, « Baal Chamaïm ! » Le flot passa; mais le capitaine et l'homme de barre avaient disparu !
Le second se précipita vers l'arrière. La barre fut reprise en main. Le gaoul d'un coup vigoureux vint droit au vent et interrompit sa course. Mais c'est en vain que l'on chercha à reconnaître l'endroit où les deux hommes étaient tombés. Le gouffre en quelques secondes avait englouti sa proie !
Le gaoul reprit sa route, car la manoeuvre était dangereuse. Cependant la tempête s'était calmée. Le second gaoul et les galères avaient pu modifier leur route, apercevant les dangers auxquels Mirabal, chef de file, s'était trouvé exposé. On signala immédiatement à toute l'escadre l'horrible accident qui venait de se produire. Canabal, sans perdre une minute, répondit : « Je suis maintenant le plus ancien, je prends le commandement général. Ordre au *Mylitan* (c'était le nom de notre gaoul) de se ranger en seconde ligne. »
C'est sous les ordres de Canabal que la petite escadre termina donc sans encombre sa navigation jusqu'à l'île de Crète. Vietrix, du coup, avait perdu sa bonne humeur. Outre que la mort du bon géant Mirabal l'avait douloureusement affecté, il n'augurait rien de bon du nouveau régime. Mais enfin le voyage tirait à sa fin !
La tempête avait fort endommagé les vaisseaux à voiles et les galères, et l'escale dans l'île de Crète ne devait pas durer moins d'une semaine.
On était dans le voisinage de la Grèce. Vietrix se dit qu'il ne trouverait pas une meilleure occasion de se documenter sur cette civilisation. Il s'était livré assidûment à l'étude des pays orientaux, de leurs langues, depuis le départ. Il s'entourait de renseignements. Mais il regrettait de ne pouvoir consacrer plus de temps à visiter ces pays fameux. Les nécessités de son itinéraire — nécessités monétaires et autres — l'entraînaient plus loin vers le Levant. Il commençait également à

trouver que sa chaste existence de célibataire était dépourvue d'agrément et il avait hâte de rencontrer la mystérieuse créature vouée au signe de la croix gammée que le druide lui avait désignée dans la forêt.

Une première excursion fut consacrée à la capitale de l'île, Gnosse. On pouvait y admirer le fameux labyrinthe de Dédale et l'imposant temple de la divinité olympienne. Ce dieu y est présenté sans oreilles, pour marquer que le souverain maître de l'univers n'a pas besoin d'organes corporels pour entendre les plaintes et les prières des humains.

Dans une grande enceinte, au milieu d'un bois sacré, s'élève un magnifique bâtiment. On entre d'abord par un portique de vingt colonnes de granit oriental; la porte est de bronze d'une riche sculpture; deux grandes figures ornent le portail; l'une représente la Vérité, l'autre la Justice.

L'intérieur est une voûte immense, éclairée seulement par le haut, pour dérober à la vue tous les objets du dehors, excepté le ciel; le dedans du temple est un péristyle de porphyre et de marbre numide.

L'on y voit de distance en distance plusieurs autels consacrés aux dieux célestes, et les statues des divinités terrestres s'élèvent entre chaque colonne. Le dôme est couvert de lames d'argent, et le dedans de ce dôme est orné des simulacres des héros qui ont mérité l'apothéose.

Vietrix entra dans le temple; le silence et la majesté du lieu le remplissaient de crainte et de respect; à l'exemple de ceux qui l'accompagnaient et afin de ne point froisser leurs convictions, il fît le simulacre de l'adoration.

Il parcourut ensuite toutes les merveilles de l'art qui éclataient en ce lieu. Il fut moins frappé de la richesse et de la magnificence des autels que de la noblesse et de l'expression des statues. Comme il s'était instruit déjà de la mythologie des Grecs, il reconnut sans peine toutes les divinités et tous les mystères qu'on avait dépeints dans les figures allégoriques qui se présentaient à sa vue.

Il remarqua que chaque divinité tenait dans sa main une table d'or. Sur ces tables étaient gravées les hautes idées de Minos et les réponses que les oracles rendirent à ce législateur lorsqu'il les consulta sur la nature des dieux et sur le culte qu'ils demandent.

Les paroles écrites sur la table du temple le frappèrent particulièrement : « Je donne l'être, la vie et le mouvement à toutes les créatures; nul ne peut me connaître que celui qui veut me ressembler. »

Vietrix apprit que l'illustre philosophe Pythagore se trouvait dans l'île,

et sachant qu'il était affable aux étrangers, fît solliciter une audience de la part d'un jeune habitant des Gaules désireux de s'instruire. Il l'obtint sans peine.
Cependant de singuliers événements se déroulaient au port. Canabal commençait de faire peser sa tyrannie sur les équipages. Il avait spécialement fait pression sur les marchands d'esclaves afin d'obtenir satisfaction de ses passions. Le pays de Crète était, en effet, à cet égard, dépourvu de ressources, du moins pour les voyageurs. On ne vendait dans ce port, ainsi que dans la plupart des ports, qu'un amour de qualité inférieure.
Les prostituées étaient de grosses matrones d'un âge mûr, connues, patentées et totalement dénuées de fantaisie. Vietrix s'en était, hélas ! également aperçu, et il ne fut pas fâché d'apprendre que les marchands avaient, en fin de compte, consenti à vendre quelques-unes de leurs jeunes filles — vente définitive ou à la petite semaine — selon le prix que chacun désirait y mettre.
— Par la même occasion, dit-il au marchand Aaron, tu feras venir devant moi une de ces fillettes, tiens, la brunette qui fut la cause indirecte du bain de ton gros eunuque en rade de Marseille. Mes affaires sont mal en ordre, mon linge s'use et traîne, mon épée, mon ceinturon, déplorablement astiqués, se rouillent. Je ne serais pas fâché de prendre à ma suite, outre les domestiques mâles, une femme de ménage qui pourrait, le cas échéant, me servir à d'autres usages.
— Mais, noble étranger du nord, ne préfères-tu pas quelque fille blonde de tes régions ? Nous avons des Cimbres aux appas opulents et à la chair d'une riche teinte rouge, nous avons des Scythes aux seins durs et au regard chargé de mélancolie. Elles ne sauraient manquer de te plaire.
— J'aurais précisément remords à employer à ces bas travaux une fille d'une race proche de la mienne. Tandis que ces moricaudes !
Aaron paraissait embarrassé.
— Eh bien ! je te donnerai une de ces filles du grand pays des sables.
— Je désire la petite brune.
— C'est que, c'est que, seigneur, le capitaine Canabal la réclame à son propre compte et je ne te cache pas qu'il paraît disposé à me verser un nombre respectable de talents bien sonnants et trébuchants.
— Mais ce sac que je porte à la ceinture est gonflé de poudre d'or !
Les yeux de l'Israélite s'allumèrent.
— Eh bien ! je l'ai fait examiner au capitaine tout à l'heure, je vais te la montrer à ton tour.
Ils descendirent dans la cabine et le gros eunuque y pénétra bientôt suivi de la petite esclave.
Elle se dévêtit et Vietrix put vérifier son corps nu du haut en bas. C'était une fille saine. Ses dents blanches, son visage sans le moindre

pli en témoignaient suffisamment. Elle avait de petits seins bruns et durs, le buste étroit, de longues et fines jambes. Mais elle était parfaitement musclée et apte à l'effort, ainsi qu'Aaron le fit remarquer. Le teint brun doré de sa peau apparaissait bleuté par endroits. Ces reflets singuliers étaient dus à de nombreux tatouages.
— Singulière habitude, remarqua Vietrix.
— Ce sont les prêtres de son pays qui lui ont tracé sur le corps ces divers ornements. Le traite ment est réservé, m'a-t-on dit, aux filles de bonne race. Celle-ci est de l'extrême sud du pays des Ibères. Elle fut enlevée, je suppose, à la suite de quelque guerre.
Vietrix examina curieusement le corps de la jeune fille, que ce marchandage semblait, à la vérité, quelque peu gêner. Il y avait, gravés des seins aux talons, des ornements divers, fruits, fleurs, profils humains. Ces derniers semblaient se concentrer vers le ventre rond et poli. Là, parmi de gracieuses arabesques, trois jambes humaines étaient dessinées, orientées dans le même sens autour d'un point situé à mi-distance entre le nombril et le temple de la virginité. Car l'enfant, dans sa quinzième année, était vierge, ainsi qu'Aaron le fit soigneusement remarquer.
— Le capitaine Canabal, dit-il, a voulu me la louer pour douze lunes à raison de sept talents et cinq cents sicles par lune. Nous avons finalement traité à neuf talents dont quarante-cinq comptant. Ma parole est engagée, cependant si tu désires me la prendre ferme...
— Je n'y mettrai pas plus de trois cents talents.
— Trois cents talents ! Tu plaisantes, seigneur, mais où trouveras-tu esclave plus jolie, plus sou mise, plus apte à la besogne ? Pas une once de chair inutile, l'habitude de l'obéissance. C'est une perle. Je ne puis te la laisser à moins de cinq cents talents.
Ils tombèrent finalement d'accord à trois cent soixante-quinze talents, dont la moitié payable tout de suite, la seconde dès l'arrivée à Tyr. Un traité fut rédigé en bonne et due forme sur un papyrus d'Égypte.
— Le capitaine n'a pas voulu signer tout de suite, tant pis pour lui !
La poudre d'or fut pesée dans la petite balance qu'Aaron portait toujours sur lui. Mais Vietrix n'avait pas, pour le moment, le loisir de s'occuper de son esclave. Le soleil indiquait déjà, en effet, la méridienne et il devait se hâter de se rendre à Gnosse. Cet après-midi même, en effet, il avait rendez-vous avec Pythagore.
— Je crois que je viens de faire une gaffe ! se dit-il.
Il enfourcha son cheval et partit en hâte.

Chapitre IV

[198]

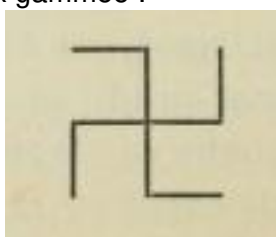
Petit entretien avec Pythagore

La route de Babylone. — Interprétation scientifique de la croix gammée, — Le destin de Babylone. — Éducation des jeunes gens et jeunes filles. — L'âge d'or. — Comment naquirent la pudeur et la volupté. — Dans le Labyrinthe. — Traîtrise de Canabal.

Le philosophe fît au jeune voyageur le plus cordial accueil.
— Sous les ombrages frais de ce bois sacré, nous pourrons causer à Taise, lui dit-il, et tout à l'heure nous rendre au Labyrinthe dont je vous ferai les honneurs avec le plus grand plaisir.
— Je n'ai pas voulu traverser ces régions, les Iles Fortunées du pays grec, sans rendre visite à l'illustre savant et philosophe dont en mon lointain et misérable village j'avais cependant déjà entendu le nom.
— Sans doute les habitants de Crète, de nos États lacédémoniens, corinthiens, athéniens, etc., donnent-ils au monde l'exemple d'une civilisation assez perfectionnée et d'une relative tenue intellectuelle. Hélas ! la sagesse des philosophes est cependant déjà soumise à de rudes épreuves ! Mais je vous conseille, jeune étranger, de poursuivre votre chemin plus encore vers l'orient. Si vous désirez connaître le monde, hâtez-vous de vous enfoncer dans les pays sablonneux et

brûlés de soleil qui sont au-delà du royaume phénicien. Hâtez-vous. Il est temps, car des oracles nous ont appris que la destruction des grandes cités de la Chaldée et de l'Assyrie est prochaine. Du centre de l'Asie et des plaines qui sont au nord de la Grèce, des conquérants vont venir qui feront des pays de la grande Babylone un désert.
— Babylone ?
— C'est vers cette ville que l'activité du monde se concentre. D'autres pays sont simplement pays d'artistes ou de guerriers ou de marchands. Allez à Babylone, et vous connaîtrez, avant qu'elles ne disparaissent, les fastueuses, les grandioses merveilles que les mains des hommes ont pu édifier. Ensuite, vous pourrez revenir parmi nous discuter avec les penseurs et les rhéteurs d'esprit facile des vertus de l'espèce et de sa vanité.

— Hélas ! grand philosophe, un prêtre en une forêt de mon pays natal m'a prédit que je ne trouverais le repos et la paix de l'esprit...
— Supérieurs à la connaissance, mon enfant...
— Qu'après avoir rencontré celle qui naquit et vit quelque part sous le signe que je dessine sur le sable, signe que vous connaissez sans doute. »
Et Vietrix figura une croix gammée :



Pythagore réfléchit un instant :
— Je puis affirmer sans fausse modestie, dit-il enfin, que j'ai poussé à ses dernières limites l'étude des lignes et des angles. Cet assemblage me paraît, tel que vous l'avez tracé, se rapporter à cette science. J'entrevois, en la combinaison de ces lignes droites, un nombre infini de beaux théorèmes. L'aspect de l'angle droit est au savant digne de ce nom particulièrement sympathique. Néanmoins, le sens symbolique de ce signe ne saurait m'être dévoilé à première vue. Mais je crois que vers les régions orientales où ces sciences absconses, contraires à notre clair génie grec, firent toujours florès, vous trouveriez précisément une solution. Mon interprétation propre...
— Parlez, maître, je vous en prie. Je partage — religieusement, je puis le dire — votre enthousiasme à la vue de cette croix, mais depuis quelque temps mon sommeil en est exagérément hanté. Parlez, je vous en prie...
— Non, mon interprétation propre ne vaudrait pas celle que pourraient

vous donner les Mages des pays chaldéens et hindous. Eux vous désigneront sans peine la femme...
— Du moins, est-ce là, ainsi que le Druide me l'affirma, un présage de bonheur ?
— Des poètes sensibles à la lointaine et mystérieuse beauté du signe, pourraient se livrer à ce sujet à d'abondantes digressions poétiques. Une croix gammée d'un aspect analogue appartient du reste au culte de certaines de nos divinités... Pour moi, je vous dirai simplement que la loi suprême du monde est de géométrie pure. L'essence de la géométrie est ici représentée. Je pense en effet, mon enfant, que bienheureux sont ceux et celles qui vivront sous ce signe prédestiné.

— Le père Pythagore ne se compromet pas, pensa Vietrix. Ou bien serais-je rebelle à son explication ?
Je vous remercie de cette lumineuse interprétation, fit-il à haute voix. J'irai donc vers la ville babylonienne, selon votre conseil, à la recherche de celle qui me fut destinée... Mais, si je n'abuse point de votre érudition, pourquoi cette grande cité serait-elle d'ores et déjà condamnée à périr ?
— Qui peut pénétrer la colère des dieux ? J'en tends par ce terme les sourdes puissances qui, avec une rigueur à la vérité peu mathématique, régissent nos destinées. Mais je crois que les peuples, les civilisations qui se sont trop éloignés de la vie naturelle des premiers hommes sont destinés à périr. Tenez, ici, dans ces pays de Grèce, des efforts insensés sont faits pour que les passions de l'homme demeurent en conformité de la nature. L'ordre social est à ce prix. Trop de raffinement mène à la perversion, et la perversion à la mort. Voilà pourquoi il est ordonné à Lacédémone que jeunes gens et jeunes filles s'entraînent nus à la course et à tous les sports susceptibles de développer leurs corps en beauté et en force.
— Ce spectacle doit être d'un gracieux effet.
— Il importe surtout que les uns et les autres reviennent à une conception plus simple de l'amour. Il importe encore d'empêcher cette jeunesse de passer son temps en ces discussions oiseuses auxquelles nous sommes, nous autres, Grecs, trop portés. D'ores et déjà, si nous ne voulons que le sort réservé, selon les oracles, à la puissante Babylone, ne nous atteigne, revenons à la nature, à l'âge d'or.

— Et sous quel aspect se présentait cet âge d'or, exact et pénétrant philosophe ? En mon pays, chez ceux que vous nommez les barbares, j'ai vu déjà, hélas ! bien des passions déchaînées. Et nous n'avons

même pas atteint, à Lutèce, au degré de perfectionnement de cette Marseille que vous avez fondée ! Te devrais donc connaître un peu ce qu'est une grande civilisation et une civilisation pervertie. Veuillez donc auparavant me parler de ces temps privilégiés de la terre. Ainsi un cerveau neuf tel que le mien saura juger plus sainement.

Cependant les deux interlocuteurs et leur suite étaient parvenus au Labyrinthe et s'engageaient dans ses voies compliquées. Chacun écoutait les paroles évocatrices tombées de la bouche du philosophe, qu'un souffle poétique semblait animer maintenant :

— Pendant le siècle d'or, fit-il, les habitants de la ville vivaient dans une innocence parfaite. Tels sont les Champs-Elysées pour les héros, tel était alors l'heureux séjour des hommes; on n'y connaissait point les intempéries de l'air ni les combats des éléments; les aquilons n'étaient pas encore sortis de leurs grottes profondes; les zéphyrs seuls animaient tout par leurs douces haleines. On n'y ressentait jamais ni les ardeurs de l'été, ni les rigueurs de l'hiver; le printemps, couronné de fleurs, s'unissait à l'automne, chargée de fruits. La mort, les maladies et les crimes n'osaient approcher de ces lieux fortunés.

« Tantôt ces premiers hommes, se reposant dans les bocages odoriférants, sur des gazons toujours verts, goûtaient les plaisirs purs de l'amitié; tantôt, assis à la table des dieux, ils se rassasiaient de nectar et d'ambroisie. Quelquefois Zeus, suivi de toutes les divinités, attelait son char ailé et les conduisait au-dessus des cieux : les poètes n'ont point connu ni célébré ce lieu suprême. Là, les âmes voyaient la vérité, la justice et la sagesse dans leur source; là, elles contemplaient, par les yeux du pur esprit, l'essence première dont Jupiter et les autres dieux ne sont que des rayons; là, elles se nourrissaient de cette vue jusqu'à ce que, n'en pouvant plus soutenir la splendeur, elles redescendaient dans leur séjour ordinaire.

« Les dieux fréquentaient alors les jardins des Hespérides et prenaient plaisir à converser avec les hommes. Les bergères étaient aimées des dieux et les déesses ne dédaignaient point l'amour des bergers; les grâces les accompagnaient partout, et ces grâces étaient les vertus mêmes. Mais, hélas ! ce siècle d'or ne dura pas longtemps.

« Un jour, les hommes ne suivirent point le chariot nuageux de Zeus; ils restèrent dans le champ d'Hécate, s'enivrèrent de nectar, perdirent leur goût pour la vérité pure et divisèrent l'amour du plaisir avec l'amour de l'ordre. Les bergères se regardaient dans les fontaines et devinrent idolâtres de leur propre beauté; chacune ne fut plus occupée que d'elle-même. Elles miraient dans l'eau claire des fontaines leurs cuisses blanches, elles recherchaient dans le gazon la forme de leur croupe, elles mode laient, pâmées, la paume de leurs mains aux formes de leurs seins. Jalouses, elles dissimulèrent leurs appas sous des voiles. Les hommes n'osèrent plus, au grand jour, témoigner d'un

désir. L'esprit mortel d'analyse était entré en eux. L'amour abandonna la, terre et, avec l'amour, toutes les divinités célestes disparurent; les dieux sylvestres furent changés en satyres, les napées en bacchantes et les naïades en ménades; les vertus et les grâces se séparèrent et le faux amour de soi-même, père de tous les vices, enfanta la volupté, source de tous les maux... »

⁂

Pythagore en était là de ce champêtre tableau qui emplissait d'un inexprimable ravissement l'âme de ses auditeurs. Soudain quelqu'un s'avisa que la nuit commençait d'envelopper le labyrinthe de ses ombres...
— La volupté, source de tous les maux ! se répétait Vietrix.
Mais il s'agissait de trouver la sortie. Ce ne fut point aisé. Le Labyrinthe avait été construit avec une infernale habileté. La partie de cache-cache se prolongea fort tard. Pythagore se perdait en cal culs, traçant de son stylet des figures compliquées sur les murs. Enfin Vietrix sentit l'orientation et se hasarda à l'indiquer. Il était tombé juste.
— Voilà qui ne vous arrivera plus bientôt, dit le philosophe avec un air goguenard. Ce n'est point par ici, en tout cas, que nous saurions découvrir des hommes capables de si simplement sentir. Ah ! ils ne se fatiguaient pas les méninges, nos ancêtres de l'Age d'Or... Quoi qu'il en soit, adieu; nous reprendrons plus tard, jeune homme, cette petite discussion... Mais méfiez-vous des rhéteurs orientaux.

⁂

Une désagréable surprise attendait Vietrix quand il arriva, bride abattue, au port. Les cinq vaisseaux avaient levé l'ancre. Et le départ n'était fixé qu'au lendemain ! Il se renseigna dans une taverne où fréquentaient les matelots phéniciens. L'appareillage avait eu lieu tout de suite après midi.
Ainsi, ce bandit de Canabal l'avait froidement lâché, il abandonnait son passager sans crier gare. Et la petite esclave qui l'attendait ce soir dans sa cabine, parée, parfumée, mise à point par les soins du gros eunuque ! Le discours de Pythagore, c'était évidemment très joli, mais à un gaillard de l'âge de Vietrix cela ne suffisait point ! À tous les dieux infernaux de la Gaule et de quelques autres pays il voua le traître capitaine. Au fait, mais ne l'aurait-il pas fait exprès ? Cette petite esclave, précisément !
Bah ! cela n'avait pas d'importance ! Un léger retard ! Et quant à la femme !... Cependant, dans la mauvaise chambre qu'il avait louée rue des Cal fats, Vietrix se sentit toute la nuit bizarrement furieux...

Chapitre V

[199]

La poétesse et son esclave

Sur le quai, — Les deux dames du « Retour d'Ulysse ». — Un ménage féminin. — Sopphâ et Isé. — La bonne à tout faire. — La navigation. — Poèmes d'amour. — Découverte de Nephtali. — Caresses au clair de lune. — Babylone et le monde oriental.

Vietrix dès le lendemain s'inquiéta d'un mode de transport pour le pays phénicien. Il n'avait aucun goût de demeurer en Crète. Les sévères dis cours de Pythagore l'avaient désenchanté sur la Grèce. Dans ce pays évidemment l'on raisonnait un peu trop pour lui. Avant que de connaître la civilisation, il ne pouvait décemment en dénier le principe. Il évita de retourner auprès du philosophe et se préoccupa de plaisirs plus directs, plus immédiats que la pure spéculation.

⁂

Le hasard le servit. Il rencontra enfin sur le quai une galère phénicienne qui, venue de l'est, s'apprêtait à poursuivre son chemin vers Tyr. Vietrix s'enquit auprès du capitaine des conditions du passage.
— Je te prendrais bien, lui répondit celui-ci, mais ma galère a été louée jusqu'à l'île de Chypre où je dois faire une brève escale de quelques heures.
— Et par qui ?
— Deux dames. Si tu peux conclure arrangement avec elles, je mettrai

à ta disposition la petite cabine. Elles ont retenu la grande, et quant à leurs domestiques, une racaille d'esclaves, je les fourre tous à l'entrepont.
— Et où donc habitent-elles ?
— « Au Retour d'Ulysse », la belle auberge que tu peux apercevoir là-bas à l'extrémité du quai.
Enfin Vietrix découvrit une société charmante qui lui permit de passer agréablement ces derniers jours en l'île de Crète et qui abrégea jusqu'à Chypre les longues heures du voyage en mer. Car tout de suite les deux femmes, qui voyageaient seules, indépendantes de l'espèce masculine par principe, avaient acquiescé à sa demande. Elles quittaient Athènes pour se rendre dans l'île où elles pourraient vivre en paix selon leurs goûts. Le rigorisme des législateurs rendait la vie intolérable sur le continent. Elles n'étaient pas fâchées néanmoins d'être accompagnées en leur voyage d'un homme solide qui saurait les défendre au besoin et qui après leur débarquement continuerait sa route sans autre explication. Ce qu'elles reprochaient aux hommes, c'était en général de ne vouloir s'en aller, disparaître au bon moment. Avec celui-ci, rien de tel à craindre.

Sopphâ était une grande fille au profil régulier, aux yeux doux, aux cheveux blond-châtain. Son corps, jadis, à Sparte, avait été entraîné, selon les principes de Lycurgue, à tous les exercices. Elle avait pratiqué la culture physique. Mais l'indolence qui était dans la nature de cette poétesse n'avait point tardé de prendre le dessus. Sa chair avait repris les aspects opulents qui lui étaient le mieux favorables, ses seins gonflés, sa croupe puissante et blonde se plaisaient aux repos dans le désordre des divans.
— Ton philosophe n'est qu'un théoricien comme les autres, dit-elle un jour à Vietrix. L'éducation selon la nature, jeunes gens et jeunes hommes nus, a toujours donné les plus déplorables résultats. L'âge d'or est bien passé. C'est, aujourd'hui, le mystère, c'est-à-dire le désir, qui fait l'amour. Les jeunes gens n'ont pas été attirés vers les filles, mais vers les autres jeunes gens. Et moi je n'aime personne au monde mieux que ma brune esclave Isé qui est devenue peu à peu ma maîtresse.
Et elle caressait l'Egyptienne, dont le corps maigre et brun, souple et musclé faisait contraste avec le sien et dont les grands yeux noirs fixaient sauvagement l'étranger. Elle la caressait comme on caresse un jeune fauve dont on redoute la morsure.
— Je vois que vous ne vous ennuyez pas, fit Vietrix. Ah ! la vie du célibataire est bien compliquée par ici !
Il avait entrepris à ses premières visites de leur faire un doigt de cour,

mais quelques démonstrations du genre de celles-ci lui en avaient fait passer l'envie. Cependant la poétesse Sopphâ était une âme compatissante et elle lui fit cadeau pour le voyage d'une de ses domestiques, sa propre caméristе, une assez jolie fille de la race des montagnards du nord de la Grèce. Vietrix s'empressa d'en user et abuser, La jeune Iphigénie devint bientôt amoureuse folle de son maître.

⁂

Les jours de la navigation furent remplis d'agrément. Le ciel était merveilleusement bleu, à l'horizon passaient des îles au profil escarpé et gracieux, la terre ne fut pas un seul jour perdue de vue. Le soir, réunis à l'arrière, sur les coussins que la poétesse avait fait installer, ils causaient ou bien récitaient des vers.
Le répertoire de Vietrix était plutôt religieux et guerrier. Il écoutait avec une étrange curiosité les poèmes brûlants de passion de la courtisane femme de lettres. Sopphâ chantait l'amour d'Isé et toutes les merveilles et tous les spasmes de leurs jolis corps réunis.

⁂

Mais au troisième jour on fit à bord une singulière découverte. L'aide-cuisinier, un beau vieil lard à la barbe fleurie, embarqué en Crète, se découvrit être un vieux Juif que seuls des malheurs de fortune avaient condamné à ce rapatriement misérable. Sopphâ fut enchantée de faire sa connaissance. Elle le tira de sa misérable condition. Personne n'y perdit du reste, car la cuisine trop parfumée du vieil homme était légèrement écoeurante. Elle fit vêtir le bon père d'un grand manteau de voyage et lui permit de prendre place sur le gail lard d'arrière, réservé aux passagers.
La venue de ce quatrième compagnon enchanta Vietrix qui, blasé sur son énamourée femme de chambre, éprouvait, sous la douceur énervante de ce ciel d'été, le désir de plus en plus violent de se jeter sur les deux belles filles qui, presque nues et toujours enlacées, paraissaient le narguer des heures entières, de se jeter sur elles et de leur faire sentir, par quelque argument direct, le droit imprescriptible du mâle.

⁂

Il retrouva une relative paix d'esprit quand le vieillard eut été introduit dans la petite société. Celui-ci se fit bientôt un plaisir de le renseigner sur les pays que le Gaulois devait bientôt visiter.
« Le sort de l'Égypte, de la Phénicie, de ma belle Judée, dépendent aujourd'hui étroitement de Babylone. Babylone rayonne sur le monde. Les rois ont suivi les chars de son triomphe. L'impie, adorateur de

Baal, a le pas sur tous les vrais croyants. Est-ce la colère de Jéhovah qui s'est ainsi manifestée ? Je l'espère... »
Vietrix écoutait fort intéressé. Il recherchait toujours la conversation des vieillards. La vision des jeunes gens est courte. Le vieux Nephtali, tel était le nom de l'Israélite, avait promis de leur réciter quelques-unes des prophéties sacrées de sa nation. Il concevait que Vietrix, avant d'entreprendre sa longue randonnée, fût au courant de l'histoire de ce peuple juif dont les uns lui parlaient avec crainte, les autres avec haine; race privilégiée, race maudite ? On ne savait au juste, l'histoire de la grande Babylone était du reste liée à celles de Juda et des autres nations orientales depuis pas mal d'années.

[200]

Vietrix avait déjà entendu dire cela. Le vieillard l'affirmait à nouveau.
Sopphâ, la poétesse, prêtait également à l'ordinaire une oreille attentive. Ne saurait-elle tirer de ces récits épiques une fructueuse leçon ? Cependant, la tête indifférente de son esclave noire posée sur son ventre blanc, elle paraissait ce soir un peu nerveuse, agacée...

Chapitre VI

Nabuchodonosor contre les juifs

Destinées du peuple juif. — Jérusalem. — Le temple. — Premiers exploits de Nabuchodonosor. — Nechao. — Jérusalem menacée. — Jérémie et Baruch. — Savantes caresses d'Isé. — Les prophéties de Jérémie. — Jérusalem prostituée. — Nuit d'amour et de littérature.

« Je ne veux point rappeler, commença le vieil lard, quelles sont les hautes destinées du peuple juif auquel Jéhovah, le tout-puissant, a daigné tracer lui-même, aux premiers temps du monde, une ligne de conduite. Hélas ! Pourquoi s'en est-il écarté ? Je veux seulement aujourd'hui vous dire comment ce peuple, sur les coutumes et sur l'histoire première duquel je me réserve de t'éclairer, jeune étranger, et vous, poétesse digne d'être chantée par une voix plus éloquente que la mienne, fut amené, à la suite d'une longue guerre, en captivité, et comment je me trouve, moi, en cette pénible situation.

« Jérusalem, notre capitale, était située au point le plus élevé des montagnes de Judée que l'olivier embellit, sur les anciennes limites des tribus de Benjamin et de Juda. Car nous étions divisés jadis en tribus. Aujourd'hui, comment distinguer ceux de Lévy de ceux de Manassé ?

« Trois belles collines formaient l'emplacement de Jérusalem, les collines de Sion, d'Acier et de Moria. De tous côtés s'étendaient des

constructions immenses. Trois murailles entouraient notre ville. Une seule, la plus ancienne, que David, Salomon et les rois avaient consolidée maintes fois, parais sait inexpugnable. « Au sommet du mont Moria se trouvait le temple qui avait été bâti par le roi Salomon. Si tu veux avoir une idée de sa magnificence, sache que l'en ceinte centrale, sise au milieu d'un immense par vis, mesurait soixante coudées de longueur du levant au couchant, vingt coudées de large et trente de hauteur. Le mur se composait de trois rangées de pierres de taille, surmontées d'une espèce de balustrade en bois de cèdre. La surface était cou verte de fleurs de lys en relief. Sept chaînes, qui entourent cette surface, y formaient une sorte de treillage. À chacun des deux bords des chapiteaux, il y avait, sur une chaîne, cent grenades. Le temple tout entier était couvert de bois de cèdre.

« Le temple, à l'intérieur, était divisé en deux parties : le devant appelé *Hekal* et le derrière *Debir*, qui est le saint des saints. Il y avait sur les murs un lambris de bois de cèdre sculpté de chérubins, de branches de palmiers, de coloquintes et de fleurs épanouies.

« Au milieu du parvis se trouvait le grand autel d'airain.

« Dans le hekal, devant l'entrée du saint des saints, se dressait l'autel des parfums, en bois de cèdre, couvert de lames d'or, le chandelier à sept branches et la table des pains de proposition.

« Dans le Debir, il n'y avait que l'arche sainte, aux deux extrémités de laquelle se trouvaient deux chérubins de bois d'olivier sauvage couverts d'or.

« D'autres palais ornaient notre belle Jérusalem. Le fort de Sion, conquis sur les Jébuscéens par Joab, général de David, et le palais de Salomon, surnommé la Maison de la forêt du Liban, à cause de la grande quantité de bois de cèdre qui entrait dans sa construction.

« Toutes ces magnifiques bâtisses et le temple sacré de Jéhovah devaient être détruits de fond en comble !

« Jeune étranger, tu te diriges vers la grande Babylone, là où mes frères gémissent dans la captivité. Il est un nom qui emplira bientôt tes oreilles, car ce nom est fameux des rivages de la Phénicie aux lointaines contrées de l'Inde, celui du roi Nabuchodonosor ! Il n'est pas lieu ici de te conter sa merveilleuse histoire, je veux seulement te dire la part que ce souverain redoutable prit à la destruction de Jérusalem.

É

« Dans la quatrième année du règne de notre roi Joachim, Néchao, souverain d'Égypte, après avoir soumis successivement tous les peuples qui habitaient en deçà de l'Euphrate, crut pouvoir entre

prendre un nouveau siège. Mais au même mo ment, Nabuchodonosor, alors prince royal de Babylone, associé au gouvernement de son père Nabopalassar, s'avança vers l'Euphrate et rencontra l'armée de Néchao; il la mit en déroute et obligea le roi d'Égypte à abandonner ses entreprises.

« Le peuple juif, qui avait craint pour sa propre sécurité en présence des conquêtes de Néchao, se trouva ainsi délivré de l'ennemi le plus direct et célébra la victoire de Nabuchodonosor. Malgré cela, il n'était pas sans inquiétude sur la marche des Chaldéens.

« Dans l'année qui suivit la défaite de Néchao, Nabuchodonosor s'avança vers les frontières de l'Égypte jusqu'à Péluse, il s'empara de la Syrie, sans toutefois toucher à la Judée, et contraignit les Égyptiens à rentrer dans leurs frontières. C'est alors que la Judée, seule en présence de la puissance chaldéenne, commença à trembler.

« Nous ne sommes pas, nous autres Juifs, un peuple guerrier. Nous sommes des poètes et des gens d'affaires, les uns et les autres peu belliqueux, soumis à la loi divine. J'étais jeune alors, bien jeune, mais j'ai gardé le souvenir de ces jours douloureux. Les années de la souffrance — elles n'ont pas cessé de s'égrener depuis — commençaient pour le peuple choisi.

« Nous vîmes les Rébachites eux-mêmes qui, depuis Jéhu, vivaient sous les tentes de la vie de nomades, obligés de se réfugier dans Jérusalem !

« Le danger devenait si pressant que dans le neuvième mois de la cinquième année de Joachim on proclama un jeûne public pour implorer Jéhovah contre les Chaldéens. Jérémie, prévoyant les dangers qui menaçaient sa patrie, profita de cette circonstance pour faire lire par Baruch, dans le parvis du temple, les livres qu'il avait composés l'année précédente contre le développement de la puissance chaldéenne, sur laquelle les conseillers de Joachim semblaient fermer les yeux. Jérémie et Baruch étaient nos deux plus illustres prophètes. Sous leurs doigts la lyre sacrée du poète vibrait harmonieusement. Ces discours firent une grande impression dans le public. On en parla au roi qui ordonna de saisir les manuscrits de Jérémie; il les fit lire devant lui. Cette lecture exaspéra le monarque qui donna ordre de brûler aussitôt les livres du prophète, puis de mettre en état d'arrestation Jérémie et Baruch. Heureusement parvinrent-ils à se dérober à ses recherches ! »

— Mais, dis-moi, noble vieillard, interrompit Vietrix, quelles étaient ces imprécations que l'éloquent prophète Jérémie lançait ainsi contre les

moeurs de son temps ?
Le vieillard parut un peu embarrassé.
— Je ne suis pas rigoriste, fît-il, et loin de moi l'idée d'attribuer à quelques excès sexuels cette longue série de catastrophes dont nous fûmes victimes. Nous avons, au contraire, par tradition, une véritable vénération religieuse pour celles qui se consacrèrent exclusivement à l'amour. Aussi y mesdames, je vous prie de m'excuser si dans la récitation de ces versets une certaine aigreur apparaît parfois contre l'amoureuse licence. C'était l'opinion des prophètes, au demeurant les meilleurs fils du monde, non tout à fait la mienne. Je leur en laisse la responsabilité.
— Eh oui, ma petite Isé, fit Sopphâ d'un ton rieur, c'est toujours à nous que l'on s'en prend quand arrive un malheur... Cela n'a point d'importance... Pour moi, quoi que l'on dise, je préférerais à tous les discours des grincheux la caresse de ta langue sur la pointe de mes seins... Va, chérie, ne te gêne pas. Cela n'est-il point d'un galant effet, jeune homme ?
« Et vous digne vieillard, veuillez continuer... »
Nephtali s'était penché aux bastingages. L'oeil perdu dans les constellations, il réfléchit quelques instants, puis, ému, il reprit :

« Le Seigneur avait dit à Jérémie : Je rétablirai sur tout le pays, comme une ville forte, une colonne de fer, une muraille d'airain contre le roi de Juda, contre ses chefs, contre ses sacrificateurs et contre le peuple du pays. Ils te feront la guerre, mais ils ne te vaincront pas et je serai avec toi pour te délivrer !
« Je me souviens, dit Jéhovah, de l'amour de la jeune Israël,
« De sa douce affection quand elle était ma fiancée.
« Elle me suivit jusqu'au désert, dans une terre inculte...
« Mais aujourd'hui Israël a dit : Je ne veux plus être dans la servitude.
« Et ce disant elle commença de se courber comme une prostituée.
« Elle s'est inclinée devant le temple de tous les Baals.
« Eux, leurs rois, leurs chefs, leurs sacrificateurs et leurs prophètes,
« Ils disent au bois : Tu es mon père !
« Et à la pierre : Tu m'as donné la vie !
« Pourquoi mon peuple insensé a-t-il dit : Nous sommes libres !
« La jeune fille oublie-t-elle ses ornements ?
« La fiancée sa ceinture ?
« Où ne t'es-tu pas prostituée, Israël ?
« Tu te tenais sur le chemin, attendant, comme l'Arabe dans le désert attend le voyageur.
« Je vous ai offert le repentir, je t'ai offert le repentir à toi Israël, comme l'amant à sa maîtresse infidèle.

« Je vous ai dit : Revenez, enfants rebelles.
« Jurez : L'Eternel est vivant !
Défrichez un champ nouveau. Mais ne continuez pas de semer parmi les épines.
« Dites cela, hommes de Juda, habitants de Jérusalem.
« Dites cela, sinon, à cause de la méchanceté de vos actions,
« Ma colère éclatera comme le feu
« Et s'enflammera sans que rien ne puisse l'éteindre. »

⁂

Ainsi le vieillard parlait-il. Et sa voix dans la nuit prenait des accents surhumains. Vietrix goûtait le charme de cette haute poésie sacrée. Et les deux femmes maintenant se tenaient immobiles. La parole merveilleuse avait agi sur elles. La petite Egyptienne elle-même, qui ne comprenait guère, avait pris devant sa maîtresse étendue une pose de recueillement et de respect.

⁂

« Voici maintenant que sont annoncées par le prophète l'invasion des rois de Babylone, l'arrivée du redoutable Nabuchodonosor :
— Je fais venir, dit Jéhovah, du septentrion un malheur.
« Le lion s'élance de son taillis.
« La destruction des nations est en marche.
« Tes villes seront ruinées.
« Couvrez-vous de sacs, pleurez et gémissez.
« Mes entrailles I mes entrailles ! je souffre au dedans de mon coeur.
« Le coeur me bat, je ne puis me taire.
« Tu entends, mon âme, le bruit de la trompette !
« Jusqu'à quand entendrai-je ce son ?
« Nation dévastée, que feras-tu ?
« Tu te revêtiras de cramoisi, tu te pareras d'ornements d'or.
« Tu mettras du fard à tes yeux.
« Mais c'est en vain que tu t'embelliras.
« Tes amants te mépriseront toujours !
« Ils en veulent à ta vie !
« J'entends des cris comme ceux d'une femme en travail,
« Des cris d'angoisse comme dans un premier enfantement.
« C'est la voix de la fille de Sion ! Elle soupire, elle étend les mains !
« Malheureux que je suis, je succombe sous les meurtriers !
« La nation qui viendra est une nation forte, une nation ancienne.
« Une nation dont tu ne connais pas la langue
« Et dont tu ne comprendras point les paroles.
« Son carquois est comme un sépulcre ouvert.
« Elle dévorera ta moisson et ton pain.

« Elle dévorera tes fils et tes filles.
« Elle dévorera tes brebis et tes boeufs.
« Elle dévorera ta vigne et ton figuier.
« Alors, vous me craindrez, dit l'Eternel. Vous tremblerez devant moi.
« Car c'est moi qui ai donné à la mer le sable pour limite.
« Limite qu'elle ne doit pas franchir !
« Ses flots s'agitent, mais ils sont impuissants.
« Voilà ton sort, Israël, voilà ton sort, puisque tu m'as abandonné.
« Je vous disperserai comme une paille emportée par le vent du désert.
« Je relèverai les pans de ta robe jusque sur ton visage,
« Afin que tu voies ta honte,
« Toi qui fus ma fiancée.
« J'ai vu aujourd'hui tes adultères,
« Tes criminelles prostitutions et sur les collines et dans les champs.
« J'ai vu tes abominations.
« Malheur ! Malheur sur toi, Jérusalem ! »

Nephtali s'arrêta de parler. Il était tard dans la nuit. Déjà les constellations pâlissaient aux premières lueurs du matin. Chacun regagna sa cabine.
Vietrix comptait retrouver dans la sienne la jeune Iphigénie. Il fut déçu d'apprendre qu'elle avait rejoint les autres esclaves sur Tavant. Il n'est de tel que l'amour pour remettre des grandes émotions. Cependant, comme il poussait sa porte, une voix l'appela. C'était celle de Sopphâ.
— Le vieillard a dit vrai, lui glissa-t-elle à l'oreille. Ses accents ont jeté l'effroi dans mon âme. Ah ! que l'humanité est peu de chose devant les grandes forces de la nature. Et je suis, moi, femme, si faible. Viens, Isé repose, brisée par nos amours et la langueur de cette nuit d'Orient. Viens, j'ai besoin ce soir de l'étreinte forte d'un homme. En tes bras j'oublierai que d'autres maîtres veillent jalousement sur mon humble destin.
Vietrix la suivit sans se faire prier.
« Littérature ! se disait-il cependant. Cela n'est que littérature I Pourquoi a-t-elle éloigné l'esclave ?

Chapitre VII

Conquêtes de Babylone

[201]

Voluptueux secrets des femmes grecques. — Tristesse d'Isé. — Retour de Nabuchodonosor. — Révolte de Sédécias. — Consultation des devins. — Prophétie contre Tyr. — Jérémie et le parti militaire. — Débordements à Jérusalem. — Les courtisanes aux abois. — Les vierges impudiques. — L'amoureuse du prophète. — Courroux de Jérémie. — Châtiment de l'esclave Isé. — Nuit d'amour compliquée.

Le lendemain soir, Nephtali reprit son récit. Vietrix avait passé une délicieuse journée. Ses membres et son cerveau se ressentaient avantageusement des caresses passionnées de Sopphâ. Car la poétesse connaissait tous les raffinements de la volupté. Elle lui révéla de troublants secrets, de magiques recettes qui prolongent et varient à l'in fini les amoureux efforts. Vietrix avait eu l'impression qu'un certain détraquement intellectuel devait être la véritable cause des coutumes unisexuelles de l'altière Sopphâ. Elle s'était donnée entière à lui, comme une vierge que le désir a tourmentée des mois. Mais elle l'avait prié de ne point divulguer leur secret. Evidemment, elle tenait à sa réputation.

⁂

Nephtali reprit son récit. Sopphâ avait revêtu une belle tunique dorienne, transparente et ornée d'étoiles d'or. Isé, selon son habitude,

se tenait quasi nue. Elle n'était vêtue que de quelques pierreries rares et portait aux bras et aux chevilles de longs bracelets d'or à têtes de serpents. Il y avait ce soir une douleur dans ses yeux. Ses regards allaient de sa maîtresse à Vietrix, plein d'anxiété et de trouble. Ceux-ci se préoccupaient seulement de prendre sur les coussins de confortables poses.

« En effet, commença Nephtali, les événements s'accomplirent. Nabuchodonosor, qui avait déjà fait une première apparition en Judée, revint deux années plus tard à la tête d'une forte armée. De quels éléments disparates n'était-elle pas composée ! elle contenait, avec son noyau d'infanterie chaldéenne et babylonienne, des escadrons de cavalerie scythe et mède et même des hoplites grecs. Ainsi des mercenaires de tous pays accouraient au service de la grande Babylone.

« Joachim, qui avait livré au roi une partie des trésors du temple, se prépara à résister selon ses moyens. Mais, sur ces entrefaites, à la suite d'une maladie, il dut se coucher avec ses ancêtres.

« Son fils Joakin n'était âgé que de dix-huit ans. Il ne fît qu'une tentative de résistance. Un beau jour il sortit des murs avec sa mère Nekhousta, les officiers de sa maison, ses ministres, ses eunuques et alla se prosterner aux pieds du maître. Nabuchodonosor témoigna d'une certaine clémence, par politique. Il exila à Babylone toute cette cour séditieuse. Plus de trois mille personnes, prises parmi l'élite de la nation, les accompagnèrent; les gens de métier les plus habiles furent choisis. Mais le clergé et le peuple entiers demeurèrent à Jérusalem.

« J'accompagnai les prisonniers. Ma renommée de scribe et ma réputation d'érudit m'avaient valu cette triste faveur. Chargé de missions plus tard, je revins à Jérusalem où avait été établi le dernier des fils de Josias qui prit le nom de Sédécias. J'au rais pu obtenir les plus hautes faveurs ainsi que Daniel et d'autres. Mais je n'étais point fait pour les compromissions. J'estimai que certaines complaisances étaient des trahisons. Errant, exilé, j'ai parcouru bien des pays. Et je retourne aujourd'hui à Israël, afin que mes os ne sèchent point au soleil d'une terre étrangère !

« Mais reprenons le récit des douloureux événements qui devaient aboutir à la ruine de Juda et au triomphe de Babylone.

« Sédécias, qui, huit années, avait gouverné sage ment, écouta les conseils de ceux qui voulaient rétablir l'indépendance Israélite. Des envoyés de Tyr et d'Égypte intriguaient à sa cour. Dès cet instant, le conflit éclata entre le parti des philosophes à la tête duquel se trouvait

Jérémie, parti qui conseillait la temporisation, et le parti des militaires qui voulaient une action immédiate.
« Sédécias hésita longtemps, mais enfin il se décida pour la révolte.
« Cette alliance conclue avec Tyr et les Amanites d'une part, l'Égypte de l'autre, fut une folie, Nabuchodonosor n'était point homme à s'oublier parmi les plaisirs du harem. Mais auquel devait-il s'attaquer d'abord ? Ezéchiel, alors en exil, m'a raconté à moi-même quelles hésitations il éprouva sur.la route.
« Au carrefour du grand chemin, il s'arrêta; il mêla dans les airs les flèches divinatoires, il interrogea les Teraphim, il inspecta longuement les foies des viclim.es. Mais il réfléchit que Juda se trouvant au milieu, il couperait net la coalition en s'attaquant d'abord à cet adversaire. C'était là qu'il ferait porter son principal effort.
« Je te dirai un mot seulement de cette Tyr où tu vas bientôt aborder et dont notre prophète Ezéchiel, en des vers magnifiques, avait dès longtemps annoncé la déchéance :

— O Tyr, toi qui es assise au bord de la mer,
« Et qui trafiques avec les peuples d'un grand nombre d'îles,
« Tu étais parfaite en beauté.
« Ceux qui t'ont construite ont fait tous tes lambris avec des cyprès de Senir.
« Ils ont pris des cèdres du Liban pour t'élever un mât.
« Ils ont fabriqué tes rames avec des chênes de Bazan.
« Et tes bancs avec de l'ivoire travaillé dans du buis.
« Le lin fin d'Égypte et ses broderies te servaient de voiles.
« Tu faisais commerce avec le monde entier, ô Tyr !
« Tu étais pleine de beauté.
« Tu étais en Eden, le jardin de Dieu.
« Tu étais couverte de toute espèce de pierres précieuses,
« De sardoine, de topaze, de diamant,
« De chrysolithe, d'onyx, de jaspe,
« De saphir, d'escarboucle, d'émeraude et d'or,
« Mais ton éclat a corrompu ta sagesse.
« Tyr, j'amènerai du septentrion contre toi Nabuchodonosor, roi de Babylone, le roi des rois, avec des chevaux, des chars, des cavaliers et une grande multitude de peuples. Il tuera par l'épée tes filles sur ton territoire; il fera contre toi des retranchements, il élèvera contre toi des terrasses, il dressera contre toi le tablier. Il dirigera les coups de son bélier contre tes murs, il renversera tes tours avec ses machines. La multitude de ses chevaux te couvrira de poussière; tes murs trembleront au bruit des cavaliers, des roues et des chars lorsqu'il franchira tes portes. Il foulera toutes les rues avec les sabots de ses

chevaux, il tuera ton peuple avec l'épée et les monuments de ton orgueil tomberont à terre. On enlèvera tes richesses, on pillera tes marchandises, on abattra tes murs, on renversera tes maisons de plaisance et l'on jettera au milieu des eaux tes pierres, ton bois et ta poussière.

« Je ferai cesser le bruit de tes chants et l'on n'entendra plus le son de tes harpes. Je ferai de toi un rocher nu, un de ces rochers où les pêcheurs font sécher leurs filets !

« Ainsi avait parlé Ézéchiel contre Tyr. Nous avions oublié ses sages paroles et nous nous étions laissé aller à conclure une alliance contre la volonté divine. Mais je reprends mon récit.

« La principale armée donc marcha contre l'orgueilleux Sédécias. Les villages et les villes ouvertes furent d'abord incendiés, les Philistins et les Edo mites firent fureur dans les campagnes. Les hommes étaient passés par les armes, les femmes données aux soldats. Les chefs se faisaient livrer les vierges de Juda.

« D'Égypte, Apriès cependant était venu à notre secours. Le siège à ce moment s'installait devant la ville. Le Chaldéen fît brusquement volte-face. On crut que son départ était définitif et la joie se répandit en ville. Le seul Jérémie n'avait point confiance. — L'armée de Pharaon qui est venue à votre secours retournera dans son pays d'Égypte, — répétait-il. Et, en effet, Apriès battit en retraite et à nouveau le siège fut mis devant Jérusalem.

« Nous n'étions pas secourus, la chute n'était, en fait, qu'une question de jours. Les prêtres exhortaient à la patience, et de longs gémissements se faisaient entendre sous les murailles du temple. Il eût été fou d'espérer en la clémence des vainqueurs. Les passions s'étaient exaspérées et grandies. Au tour des maisons de prostitution, une foule d'hommes se pressaient. Nos grandes courtisanes ne savaient où donner de la tête.

« La mort était proche et cependant beaucoup n'en avaient pas le souci. La hâte de jouir les tenait. Des hommes que Ton avait vus jusque-là posés, dignes, considérés, se livraient aux pires débordements. On n'avait ni à manger, ni à boire : cependant des orgies se célébraient en secret chez les riches. Des époux unis depuis de longues années se séparaient. La pudeur disparaissait. On vit des vierges se donner à des passants. Les prières des uns ne pouvaient que difficilement compenser les excès des autres.

« La force et la beauté triomphaient, s'étalaient. En dépit de mesures rigoureuses, les lois n'avaient plus leur effet. Et quant à l'argent, hélas ! hélas ! des banquiers qui avaient travaillé des années vérifiaient la vanité de l'or qu'ils avaient entassé. Nul ne se souciait

même de les dévaliser. La mort était proche : la nourriture était aux plus forts, l'amour aux plus beaux.
« Jérémie, dont la situation auprès des autorités était assez difficile, et que de tels débordements effrayaient, avait tenté de fuir pendant ce bref armistice afin de rejoindre sa tribu natale de Benjamin. Mais il fut arrêté à la porte et accusé de trahison. On le jeta en prison, on le roua de coups. Le roi, qui commençait à croire en lui, n'osa cependant pas le délivrer. On l'interna dans le coin du palais qui servait de geôle et on lui assigna une ration d'un petit pain par jour pour sa nourriture. Le lieu était public. Oui voulait pouvait s'entretenir avec les prisonniers. Le prophète ne cessa pas d'y prêcher et d'y exhorter le peuple à la pénitence.
— Celui qui s'enfermera dans cette ville mourra par l'épée, disait-il, ou par la famine, ou par la maladie, mais celui qui sortira vers les Chaldéens vivra; son âme lui sera pour butin et il vivra. Car ainsi a dit Jéhovah.
« Les ministres et les capitaines et d'autres que cette voix discordante gênait se plaignirent : — Qu'on le fasse mourir, dirent-ils, car il rend lâches les mains des hommes de guerre et le peuple par ses paroles. — Le roi, en fin de compte, l'abandonna à ses accusateurs. Ceux-ci lui enlevèrent ses vêtements, l'exposèrent aux rires des hommes et des filles, puis le firent plonger dans une citerne envasée.
« Mais une femme était amoureuse du prophète. Elle n'avait point usé à son égard de coquetteries et ne lui avait point fait les habituelles avances : avec le vieil homme, cela eût été vain. Mais elle connut, par un officier auquel elle s'était donnée, où se trouvait la citerne. Elle ordonna à un de ses eunuques, sous peine de mort, de s'y rendre. C'était dans un terrain vague, non loin des remparts où jadis campaient ces nomades qui passent, faisant de la prestidigitation ou vendant des bricoles.
« L'eunuque se rendit à la citerne. Par un heureux hasard, tous les officiers avaient été appelés à leur poste pour repousser une forte attaque au bélier que tentaient les régiments de génie de l'armée de Nabuchodonosor. Il appela le prophète. Celui-ci se fit d'abord prier, mais, en fin de compte, suivit l'eunuque. Il devait poursuivre sa mission.
« Sa maîtresse reçut le vieillard et le vêtit d'une belle tunique. Quelques jours après, à la stupéfaction générale, il reparaissait sur la place publique et reprenait de plus belle ses invectives. On crut à une intervention divine et pour l'instant on le laissa tranquille à leurs mains !
« Sédécias n'aurait pas demandé mieux que de suivre ce sage avis, mais il était maintenant trop tard pour reculer. La famine vint enfin, le pain manqua partout...

« Je m'arrêterai ici ce soir. Demain vous connaîtrez quel affreux châtiment devait s'abattre sur Israël. »

Le vieillard regagna sa couchette devant Vietrix. Sopphâ et Isé descendirent ensuite. Mais la poétesse lui jeta un regard complice. Le Parisien demeura donc sur le gaillard d'arrière, humant la brise chargée des senteurs de la terre. La galère naviguait maintenant assez près des côtes.

Cependant Sopphâ ne paraissant point, il se décida à descendre. En passant près de la grande cabine, il crut entendre des gémissements. Une de ces dames serait-elle malade ? Il frappa doucement.

Sopphâ ouvrit.

— C'est toi, lui dit-elle. Vois. Cette fille jalouse a osé me faire des reproches. Je l'ai moi-même fouettée jusqu'au sang. Baise mes mains, Isé.

La petite Égyptienne, quelques jours avant si fière et à laquelle Sopphâ semblait obéir, s'avança en tremblant.

— Pardonne-moi, Sopphâ, lui dit-elle, pardonne moi, car maintenant je t'aime plus que jamais.

Son joli corps binin était tout marbré des coups de lanière.

— Ah ! tu m'aimes et tu n'aimes point les hommes ! Eh bien ! tu souffriras encore. Etranger, prends la, je veux que tu la prennes sous mes yeux.

Chapitre VIII

[202]

Cruautés et triomphe de Babylone

Lendemain d'amour. — Jérusalem prise par Nabuchodonosor. Les supplices. — La vierge violée et empalée. — Humiliation de Sédécias. — Sa torture. — Destruction méthodique de Jérusalem. — Orgueil de Juda. — Tyr vaincue. — Histoire d'Agnès et d'Ahmasis. — Triomphe général de Babylone.

Quoique le système nerveux ne fût pas en excellent état chez l'homme inquiet qu'était Vietrix, il devait cependant être considéré comme un solide gaillard.
Il fut donc étonné, au lendemain matin, de se trouver quelque peu courbaturé. Il n'avait pas cru devoir refuser les réitérées politesses que ces dames lui avaient demandées. Car tout s'était bien vite arrangé à l'amiable, comme bien on pense. Isé, petite esclave, dès l'enfance accoutumée à subir toutes les complaisances de l'homme, pouvait encore en remontrer à sa maîtresse. Hors l'amour, elle ignorait exactement tout. Mais sur ce chapitre, elle était de première force.
— Et dire que j'étais regardé, à Lutèce, pour un débauché ! pensa Vietrix.

*
* *

L'après-midi se passa de la plus agréable manière. On devait le

lendemain arriver à Chypre. Il y avait certes une nuance de mélancolie dans les yeux des trois amoureux de rencontre. Mais la séparation était inévitable.

« Le siège de Jérusalem, reprit Nephtali à la demande générale, ne dura pas moins d'une année et demie. Je ne vous attristerai point du récit de nos misères morales et surtout matérielles durant ces interminables mois.

« Nos plus belles courtisanes, jadis exigeantes et fières, se fussent prostituées pour un morceau de pain. Mais nul homme entre leur beau corps et le froment n'eût hésité. Je crois pouvoir dire après expérience, et sans vouloir vous blesser, illustre poétesse, que la faim en pareil cas l'emporte nettement sur l'amour.

« Le génie avait multiplié ses travaux. De Babylone les ingénieurs accoutumés à lutter par de puissantes machines contre les crues de l'Euphrate étaient venus rejoindre l'armée qui assiégeait Jérusalem. Ils avaient dressé des béliers gigantesques que nos pierres et nos flèches ne pouvaient enta mer.

« Enfin une nuit on entendit un sourd ébranlement. Tous tressaillirent, effrayés. Une grande portion du mur venait de s'écrouler I C'était, si j'ai bonne mémoire, la onzième année de Sédécias, onzième mois et quatrième jour. « L'armée chaldéenne entra par la brèche. Sédécias rassembla ses derniers soldats et délibéra afin de se frayer un chemin au-delà du Jourdain. À la faveur de la nuit, il s'évada par la poterne qui fait face à la piscine de Silo. Mais là il se heurta à une patrouille de soldats chaldéens qui s'emparèrent de sa personne. Il fut ramené à Riblah, où Nabuchodonosor attendait patiemment l'issue des opérations. Alors commencèrent les supplices dont le souvenir me fait frémir encore.

« Des pals furent dressés de tous côtés. Des soldats y furent passés par milliers. Les femmes qui refusaient de se soumettre bénévolement à leurs caprices subirent également cette torture. Je me souviens d'une jeune fille qui était demeurée pure tandis que tant de ses compagnes, par un mariage hâtif, avaient perdu leur virginité ! C'était une douce enfant grandie à l'ombre du temple. Le roi la fit plusieurs jours plonger dans les parfums. Puis il se la fit amener et la prit de force. Ce fut ensuite le tour de ses généraux, puis des officiers. Enfin elle fut exposée nue et livrée à ceux des soldats dont leurs chefs étaient contents. Je vois encore son beau corps crispé par la douleur et la honte. Quand les soldats babyloniens l'eurent violée à leur tour, comme elle n'était plus qu'un morceau de chair inerte et inutile, elle fut mise au pal. Mais, affreuse abomination ! par un raffinement criminel, nul d'entre eux, de Nabuchodonosor au dernier archer, ne l'avait prise

selon la nature ! Ah ! que la vengeance divine descende sur cette race pervertie et maudite !

« Les plus nobles prisonniers et les fils de Sédécias furent écorchés vifs, puis égorgés sous les yeux de leurs pères. Le roi lui-même ne subit que quelques petits supplices superficiels. On ne lui arracha pas la langue selon l'usage, on la lui perça seulement, puis il comparut devant le roi. Nabuchodonosor fit mettre son ennemi à genoux devant lui.

Une joie mauvaise éclairait sa face. Le frémisse ment de ses mains, le plissement mauvais de sa bouche indiquaient qu'il était en pleine jouissance de sa vengeance. Son regard était celui de la bête de proie qui va assouvir sa faim. « De nocturnes bêtes de proie, voilà l'effet que me produisirent toujours ces gens de Babylone. Ils se plaisent à la cruauté, jusque dans la luxure. On a dit que dans les temps passés nous nous pouvions rattacher à de communes origines. Il est de fait que, durant cette captivité, nos sages ont retrouvé au pays chaldéen grand nombre de légendes semblables à celles de nos livres sacrés, le déluge, Babel, Moïse...

« Je ne crois pas néanmoins que nos aspirations profondes soient les mêmes. Le peuple juif est doux, ceux-ci bruyants, notre religion toute spirituelle, celle de ces hommes du désert matérielle et brutale...

« Sédécias s'était donc mis à genoux devant le roi. Dans sa main gauche celui-ci tenait la chaînette qui s'attachait à la langue traversée d'une boucle d'or de notre infortuné souverain. Alors Nabuchodonosor prit une fourche à deux branches que lui présenta le bourreau. Il tenait à opérer lui-même. Les deux extrémités de la fourche avaient été rougies au feu.

— Sédécias, lui dit-il, je t'avais élevé sur le trône. Tu t'es révolté contre moi. Tu n'as pas voulu écouter la voix des prophètes qui cherchaient à t'arrêter en ta folle entreprise. Je t'avais exposé en pleine lumière, que les ténèbres soient désormais autour de toi !

« Et ce disant il lui plongea dans les yeux, avec une précision de professionnel, les deux branches rougies. On entendit un rauque gémissement, car Sédécias ne pouvait pas parler. Plus malheureux que Joachim, notre souverain se trouvait maintenant aveugle !

« Quant à la ville, il fut décidé qu'elle serait démolie et brûlée. Mais non au hasard de la fureur des soldats ! Un des grands officiers de la couronne, Nabasharadar, fut délégué pour en effectuer la destruction méthodique. Le temple fut dépouillé de ses lambris précieux, les colonnes et les ouvrages d'airain du temps de Salomon furent brisés et

les morceaux empaquetés dans des sacs afin de prendre le chemin de la Chaldée. La maçonnerie fut ensuite renversée. Les blocs roulèrent au pied de la colline dans le ravin de Cédron.
« Ceux qui restaient de la garnison, les prêtres, les scribes, les gens de la haute classe durent prendre le chemin de l'exil. La mortalité fut si cruelle que le convoi ne comprenait guère plus de huit cents personnes ! Le petit peuple de la banlieue fut épargné. On lui distribua les terrains des bannis.

« Nous n'étions pas au bout de nos peines. La dis corde se mit encore parmi ces misérables. Jérémie et Baruch durent émigrer en Égypte. Ezéchiel multipliait ses imprécations contre les derniers habitants des ruines.
— Ajuste titre avez-vous été dépossédés. Car vous haussez les yeux vers les idoles et vous versez le sang. Vous vous fiez à votre épée, vous commettez des abominations, vous déshonorez la femme de votre prochain !
« Jéhovah le dit à nouveau : Ceux qui sont dans ces décombres tomberont par l'épée. Ceux qui sont dans les campagnes, je les donnerai aux bêtes pour les dévorer. Ceux qui sont dans les forts et les cavernes mourront de la peste.
« Qu'il était grand, l'orgueil d'Israël ! Ainsi Jérusalem avait été détruite, mise à sac; ainsi le royaume terrestre de Juda avait été détruit. Ce qu'il restait de pur, de noble de la race gémissait en captivité à Babylone. Vous pourrez les y voir, jeune homme.
« Les prophètes triomphaient. Les maux qu'ils avaient annoncés s'étaient abattus sur la race. Et cependant l'impiété persistait dans les coeurs.
— C'est en vain que tu nous parles au nom de Jéhovah, disaient les réfugiés d'Égypte à Jérémie, nous ne t'écouterons point. Nous persisterons à offrir l'encens à la reine des cieux, à lui verser des libations ! »

— Et quel fut le destin des alliés, de cette Tyr où je dois débarquer bientôt ? demanda Vietrix au vieillard que ces tristes souvenirs paraissaient accabler :
— Tyr assiégée résista longtemps. Treize années s'écoulèrent avant que l'autorité de Nabuchodonosor eût été établie en Phénicie. Ithobal III y régna sous le contrôle babylonien.
« Les guerres avec l'Égypte furent de longue durée. Contre les flottes égyptiennes Nabuchodonosor usa des flottes tyriennes.
« Cependant le monarque babylonien ne serait pas venu à bout de la

résistance égyptienne si la guerre civile ne s'était mise dans ce pays.
« Ahmasis, un des officiers d'Apriès, acquit peu à peu une grande popularité. Bon compagnon, adorant le vin, d'esprit facile, il s'était conquis de nombreuses sympathies. Apriès laissa son influence grandir. Pourquoi ? Au jour de la naissance du roi, Ahmasis lui avait fait cadeau d'une magnifique couronne de fleurs. J'incline à penser, quant à moi, que cet Ahmasis, beau, jeune, efféminé et dont les orgies étaient célèbres, n'avait reculé devant aucune complaisance à l'égard d'Apriès. Prostitué au roi, il ne tarda pas à le trahir.
« Dans une fête, un soldat lui posa sur la tête le casque bombé des Pharaons. Apriès entra en fureur. Mais il était trop tard !
« Les troupes d'Apriès et celles d'Ahmasis se livrèrent un grand combat et l'usurpateur triompha. Apriès fut livré à la populace de Saïs, qui mit son corps en lambeaux.
« Ahmasis légitima sa couronne par une série de mariages politiques. Dans le nord de l'Égypte, il épousa des princesses de la famille saïte et dans le sud la fille adoptive de Nitokris qui répondait au nom d'Ankhnasnofiribri.
— Voilà, fit la poétesse, un précieux argument en faveur de la polygamie. On nous accuse d'user de nos charmes pour arriver à nos fins. Ce gaillard là me paraît avoir fait flèche de tout bois pour s'élever à sa haute situation. Je composerai sur ce sujet un poème en faveur de la cause féministe !
— Les intrigues d'Ahmasis ne devaient point réussir indéfiniment. Nabuchodonosor, c'est à lui que je voulais en venir, quitta Babylone pour l'Égypte la trente-septième année de son règne. Ahmasis fut vaincu et dut accepter les fonctions plus modestes de satrape.
« Tout cela pour vous expliquer la prodigieuse expansion de la Chaldée depuis une cinquantaine d'années. La Phénicie, l'Égypte, la Judée, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ne sont plus aujourd'hui que ses vassales.
« Oui, Babylone, grisée de victoires, gorgée d'or et de dépouilles, ivre de toutes les luxures, Babylone rayonne sur les empires et sur les mers ! »

Chapitre IX

[203]

En Phénicie

La croix gammée d'après Sopphâ. — Moeurs unisexuelles. — Double séparation. — Chypre, terre du libre amour. — Derniers jours de navigation. — Débarquement à Tyr. — La ville commerçante. — Sacrifices humains. — À la recherche de l'esclave. — Expéditions infructueuses. — Vers Babylone »

— O ma maîtresse, dit Vietrix à Sopphâ, vois ce signe que d'aucuns nomment la croix gammée. Tu as étudié en de vieux livres, tu as été instruite par les paroles des sages athéniens, tu possèdes toi-même ce don merveilleux de divination que l'on nomme la poésie. Quelle est sa signification ? J'attends avec anxiété ton avis. Là où je trouverai l'exacte application du symbole, je dois m'arrêter. »

Sopphâ réfléchit, puis un sourire illumina son visage.

— Ce signe est relatif, lui dit-elle, à l'amour que je nommerais stérile, à l'amour qui n'enfante point. Ne figure-t-il pas exactement deux êtres humains en la voluptueuse posture que tu appris ces dernières nuits à connaître ? Ce signe est un symbole obscène. À l'exacte symétrie de deux lignes brisées qui figurent évidemment des corps agenouillés, les bras étendus en avant, je distingue de plus qu'il s'agit d'un acte entre personnes du même sexe, c'est-à-dire entre hommes. Et Sopphâ riait à gorge déployée.

— Si tel est ton signe, certes, en tous les pays qui bordent cette mer tu trouverais satisfaction. En Grèce, je te l'ai déjà dit, la mode actuelle est aux passions unisexuelles. De même que je fais mariage avec la jeune Isé, de même les hommes se sont-ils acoquinés entre eux. Ils sont bien éloignés les temps innocents de l'âge d'or !
La poétesse se pressait amoureusement contre le jeune Gaulois.
— Partout, te dis-je, tu saurais rencontrer des mignons qui se feraient un plaisir de figurer le signe en ta compagnie. Il n'y a pas à le nier, tu es plutôt beau gars.
— Je ne me sens malheureusement aucune disposition pour ce genre de volupté, répondit Vietrix, un peu effarouché.
— Qui le sait ? Rien n'est pire que de regimber contre son destin. Je distingue clairement le tien. Et dussé-je en souffrir, je n'y ferai pas opposition, Chypre, la luxurieuse Chypre est devant nous. Ici, toute licence est donnée aux humains, même et surtout en amour. Le signe qui te guide trouve en ces lieux son immédiate application. »
Vietrix, inquiet, tendit l'oreille. La voix de Sopphâ se faisait plus caressante.
— Et puis ici, dit-elle, si tu te refuses au commerce du mâle, ce que je comprends, ma foi ! assez bien, du moins trouveras-tu à la jolie villa que j'habite avec Isé une hospitalité tendre et complète.
— Certes, je suis touché. Mais je croyais que tes principes...
— Les hommes de mon pays, en dépit de leurs pratiques sportives, ont rompu déjà l'équilibre entre la chair et l'esprit. Leur corps, par d'artificiels procédés, se maintient assez fort. Mais leur âme est perverse, leur étreinte est toujours calculée. Malgré que ton esprit ne soit plus déjà tout à fait pur, il y a en toi une jeunesse et une force spontanées que par ici nous ne connaissons plus. Je t'aime, Vietrix, demeure avec moi. Isé sera notre docile esclave.
— Hélas ! où serais-je mieux que dans ta maison, auprès de toi, Sopphâ ?... Mais non, je sens que mon destin m'entraîne pour quelque temps encore vers les régions de l'est... Pythagore me l'a dit...
— Pythagore est un âne.
— Quand j'aurai visité cet Orient lointain, la grande Babylone, je reviendrai vers toi. Et l'un et l'autre nous saurons composer sur mon voyage quelque poème d'une riche matière. »
Cet argument parut faire impression sur la poétesse.
— Et puis, ajouta Vietrix, j'ai une petite querelle à régler à Tyr qui me tient fort au coeur. Je suis, ainsi que tu l'as dit, un homme. Je ne saurais laisser une injure impunie.

*
* *

Bref, la séparation s'était faite sans trop de mal. Vietrix, l'esprit troublé par les visions voluptueuses des dernières nuits, avait eu quelque

peine à résister à la tentation. Certes, il eût visité cette belle Chypre. Mais l'interprétation delà croix gammée de la poétesse lui apparaissait tout à fait fantaisiste. Il devait, ainsi que le lui avait dit le druide, poursuivre encore son chemin. À peine s'arrêterait-il à Tyr, le temps de châtier Canabal et de retrouver la fillette tatouée qu'il avait bel et bien payée de ses écus.

Ce fut aussi l'avis de Nephtali.

— Cette poétesse a le cerveau tortu, lui dit le vieillard. La croix gammée ne se rapporte point à de telles amours. Ne te laisse pas prendre dans les filets des courtisanes. Je ne puis te renseigner sur ce signe, il procède de cultes anciens que nous avons rejetés en Juda. Je souhaite seulement que ce ne soit point la manifestation d'un esprit du mal ! À Babylone, dans la cité des mages, tu ne saurais manquer d'en découvrir le sens caché.

Les derniers jours de la navigation se passèrent sans encombres. La galère faisait force de rames. Il tardait à chacun de parvenir au port. Enfin la citadelle de Tyr apparut.

— L'ancienne Tyr se trouvait au rivage, à une trentaine de stades de l'île que tu aperçois, dit Nephtali à Vietrix. Mais Nabuchodonosor, roi de Babylone, a passé comme un ouragan sur l'antique cité. Et c'est en mer que les Phéniciens ont réédifié leur ville.

Cependant la galère déjà était entrée dans le port et accostait au quai. Enfin Vietrix foulait le nouveau continent vers lequel son goût de l'aventure et sa mystérieuse destinée l'avaient conduit. L'aspect de la nouvelle ville était des plus imposants et riches.

Au milieu du môle, un vaste portique, soutenu de douze rangs de colonnes, formait plusieurs galeries. C'était là que chaque jour s'assemblaient les négociants de tous pays pour faire la cote des marchandises. On y entendait parler toutes sortes de langues.

Un nombre prodigieux de vaisseaux couraient en mer. Vietrix regarda longuement ce spectacle sur le quai. Les uns partaient, les autres arrivaient. Ici l'on repliait les voiles, tandis que les rameurs, fatigués, goûtaient le repos; là on lançait à la mer des bâtiments nouvellement construits. Une foule innombrable de peuple inondait le port; ceux-ci s'occupaient à décharger les navires, ceux-là à transporter les marchandises, d'autres à remplir les magasins. Tous étaient en mouvement, tous s'empressaient au travail, tous s'intéressaient au commerce.

Vietrix avait donc décidé de faire à Tyr un bref séjour. Cette ville cosmopolite ne lui plaisait, du reste, qu'à demi. Il avait l'impression de se trouver encore sur le quai du port de Marseille.

⁂

Il ne fit qu'un tour aux temples de Baal et d'Astarté. Le caractère cruel de ces cérémonies, où l'on faisait périr les victimes humaines par centaines et milliers, ne lui plaisait guère. Un sacrifice humain est une chose sacrée qui doit être perpétrée avec un grand luxe de précautions. Ces gens-là en abusaient. Ils ne semblaient pas à Vietrix, qui avait étudié les sacrifices en Gaule, avoir gardé le sens des vieilles traditions de l'humanité. Ils se faisaient égorger, brûler, sans motif, pour le plaisir. Ils n'avaient pas le sentiment de la mesure.

⁂

Le jeune Gaulois avait été furieux d'apprendre que Canabal avait d'ores et déjà repris la mer. Il songea un instant à se lancer à sa poursuite. Mais son ennemi s'était embarqué sur une escadre qui devait tenter à nouveau le tour de l'Afrique. Il ne serait vraisemblablement pas de retour avant trois ou quatre ans !

Quant au marchand d'esclaves, il n'avait fait que passer. Sa clientèle était fort dispersée. Il avait notamment des commandes pour des harems de l'intérieur et était parti livrer sa marchandise.

— Celui-là, si je le rattrape, il payera pour l'autre ! se dit Vietrix.

Il erra plusieurs soirs dans les quartiers des prostituées, espérant vaguement qu'il y rencontrerait la petite esclave qui lui appartenait.

Le marchand phénicien, correspondant de la maison paternelle de Lutèce, lui avait en effet affirmé qu'une fille vendue sur parchemin ne saurait avoir été écoulée qu'en fraude sur la place. Toute esclave avait ses papiers d'identité et la loi punis sait celui qui se serait permis de vendre plusieurs fois la même personne. En ce pays de marchands, toutes les mesures étaient prises pour éviter la contrefaçon.

Chez le marchand, Vietrix se lesta donc de bons talents de Phénicie. Il compléta sa garde-robe et, profitant d'une caravane, prit résolument le chemin de Babylone.

Chapitre X

[204]

À travers le désert

La caravane. — Les courtisanes du désert. — Les Arabes et les lions. — La prostituée livrée aux fauves. — L'entrée à Babylone. — La ville et sa banlieue. — Les fortifications de Nabuchodonosor. — La tour de Babel. — Les quais. — Le travail. — Oisifs et courtisanes. — À l'hôtel.

Vietrix vit avec satisfaction se profiler sur l'horizon du désert les grandes tours de Babylone. Il était las de voyager depuis des semaines à travers les sables interminables. Tous, soldats, touristes, commerçants, avaient envie de prendre un légitime repos.
La caravane comptait trois à quatre cents personnes. Toutes les nations du bassin de la Méditerranée y étaient représentées : Grecs et Scythes à la peau blanche, Phrygiens d'Asie Mineure; Egyptiens bruns de Memphis et quasi noirs de Thèbes; des Israélites qui partaient retrouver un père, un fiancé, une épouse, une soeur; Phéniciens embarrassés de ballots et enfin des envoyés des tribus du sud, chefs africains et arabes. Tous refluaient vers Babylone, la grande Babylone, la suzeraine, poussés par le désir du lucre ou du plaisir.
Deux à trois cents soldats, commandés par un général qui revenait de mission, faisaient escorte. Le voyage n'était pas sans danger. Aussi tout était organisé militairement : civils et militaires devaient

étroitement se conformer aux règlements.

La caravane formait vraiment un petit monde. Toutes les castes, dans chaque nationalité, avaient leur place. Il y avait même des courtisanes qui faisaient, disait-on, sans cesse le va-et-vient de la côte à Babylone. La concurrence était si forte dans les villes ! C'étaient pour la plupart des filles arabes, nées et grandies au désert. Sous le ciel de feu, parmi les réverbérations éblouissantes du sable, elles ne ressentaient pas la lassitude qui accablait les étrangers. Le soir, à la halte, elles se donnaient, indifférentes, pour quelque argent.
Vers le milieu du trajet, des bandes furent signalées dans le sud. C'étaient des Arabes nomades, détrousseurs professionnels de voyageurs. Ils s'approchèrent à diverses reprises, puis revinrent plus nombreux.
La surveillance fut redoublée. Tandis que le camp reposait, les sentinelles avaient ordre de donner l'éveil à la première alerte.
Une nuit, le général, faisant une ronde, ne trouva point à son poste la sentinelle qui avait été mise de faction dans le sud. Ce fut au rebord de l'oasis qu'il l'aperçut, en compagnie d'une courtisane.
Se priver d'un homme ? Il ne le devait pas en de si périlleuses conjectures. Mais sa colère ne pouvait supporter d'attendre. Il fît réveiller les troupes et leur ordonna de se masser autour de lui. Quelques voyageurs, dont Vietrix, firent le cercle avec les soldats.
Un magnifique clair de lune éclairait, cette nuit-là, le désert. Le silence tombait à l'infini sur les plaines. Il n'était troublé de temps à autre que par le cri d'un oiseau de nuit ou le rugissement de quelque fauve.
La fille fut mise nue. C'était une longue créature aux jambes fortes et fines de marcheuse. Elle avait les reins cambrés et la taille souple. Mais ses pauvres seins, qui avaient allaité jadis des enfants de hasard et que tant de misérables avaient pressés amoureusement, pendaient sur sa poitrine flétrie.
Le général fit attacher par une chaîne les deux lourds anneaux qu'elle portait aux jambes et aux bras. Et comme il n'avait pas de temps à perdre, il se contenta de la faire fustiger par plusieurs soldats.
Puis il dit à celui qu'il avait surpris en faute : « Prends cette fille sur ton dos, derrière nous est la source où viennent se désaltérer les animaux du désert. Tu l'attacheras là. Et je veux que tu me rapportes son oeil droit arraché, son sein gauche coupé. La besogne sera facile, ajouta-t-il avec un rire terrible. Fais vite, car non seulement les Arabes de la race de cette créature rôdent autour de nous, mais aussi de grands lions qui ont soif de sang. Ta vie sera le prix de ton obéissance et de ton habileté.
Une heure après le soldat revint. Il rapportait les lambeaux du corps de

la malheureuse. Le général, satisfait, se contenta de lui faire entraver les jambes pour la durée de l'étape. Il devait ainsi suivre le convoi. À la première défaillance, il serait lui-même la proie des pillards ou des bêtes.
Avant que le camp fût levé, le lendemain matin, Vietrix et quelques voyageurs se rendirent à la source. De grands oiseaux se levèrent à leur approche. Du corps de la courtisane il ne restait plus qu'un amas d'os sanglants que tous les animaux du désert s'étaient disputé pendant la nuit.
Nul autre incident digne de remarque n'avait signalé le voyage.

⁂

Les grandes tours s'élevèrent peu à peu dans le ciel, les remparts prirent corps et, vers le milieu de l'après-midi, le cortège franchissait une des portes d'airain de la ville.
Ce ne fut pas sans émotion que Vietrix pénétra dans Babylone.
Ce que l'on nommait le pays babylonien était plutôt une province qu'une ville. L'enceinte enfermait, en effet, une superficie de cinq cent treize kilomètres carrés. Cet immense espace n'était pas tout entier recouvert de maisons. Les grands fau bourgs de la ville proprement dite, massée autour du temple de Baal, étaient couverts de cultures. Vietrix traversa des champs de blé, de seigle, des palmeraies entières. Chaque quartier de cette ville extérieure correspondait généralement à une nationalité, émigrants ou captifs venus de tous les coins de l'Asie. Tout était calculé, même en cas de mauvaise récolte, pour que la ville pût supporter un siège de vingt ans sans craindre la famine.
C'est que Babylone n'avait existé dans les temps que comme une ville guerrière. Vietrix avait déjà entendu à cet égard de curieux récits historiques qu'il se proposait bien d'approfondir. Les invasions avaient passé sur elle. Elle avait été détruite, pillée, incendiée un grand nombre de fois au cours des siècles. Mais toujours l'orgueilleuse cité avait relevé la tête.
Ainsi la ville avait été tracée au cordeau, mathématiquement, dans le sens que les astronomes avaient soigneusement déterminé. Aux cent portes d'airain, vingt-cinq sur chaque face du carré parfait de l'enceinte, cent grandes artères aboutissaient.

⁂

La plupart des grands travaux de fortification de cette enceinte étaient dus à Nabuchodonosor. Pendant le siège qui avait précédé la chute de Ninive, la Babylonie avait eu à souffrir d'atroces épreuves. Anéantie par Sennachérib, saccagée par Assourbanipal, elle avait, en outre, subi de nombreux pillages partiels au cours de ses révoltes. Les canaux s'étaient envasés, les digues écroulées, les eaux, mal dirigées,

s'étaient déversées hors de leur lit et des bas-fonds depuis longtemps acquis à la culture étaient retournés à l'état de bourbiers. La tâche de trente générations était à recommencer. Nabopolassar avait exécuté des terrassements considérables. Nabuchodonosor continua l'oeuvre ébauchée et l'acheva sans jamais se laisser décourager. Il remania le système d'irrigation et de navigation que les rois du premier empire avaient combiné vingt siècles plus tôt, il rectifia et approfondit le cours des fleuves principaux.

Enfin il voulut que la ville fût inexpugnable. Il redoutait surtout les grandes invasions des barbares de l'Iran qui avaient détruit Ninive. Il éleva sur le front septentrional une banquette revêtue de briques liées avec du bitume; en avant et en arrière, il creusa quatre ou cinq tranchées amples et pro fondes, qu'on franchissait sur des levées ou des ponts de bateaux d'une rupture facile dès le début d'une invasion. Il garnit la ligne est d'un rempart précédé d'une rigole très large, selon le contour de terrains bas faciles à inonder. Le secteur ouest était couvert de lacs et de marais; il multiplia les digues et en régla le régime de manière à produire à volonté la submersion de la campagne.

La tour de Babel formait comme le réduit du vaste camp fortifié. Une triple enceinte la cuiras sait. Un fossé immense, aux parois maçonnées, alimenté par l'Euphrate, longeait l'avant-mur. Le mur véritable, qui se dressait derrière, dominait la plaine de trente mètres et semblait une chaîne de montagnes crénelée.

L'Euphrate coulait au milieu de Babylone. Un pont, construit sur ce fleuve avec un art surprenant, joignait les deux parties de la ville. Aux deux extrémités de ce pont se voyaient les deux palais royaux, le vieux à l'orient, le nouveau à l'occident.

Vietrix s'enquit d'un hôtel. On lui en indiqua un précisément sur les quais de l'Euphrate, où étaient accoutumés de descendre les capitaines des navires qui faisaient le trafic du fleuve.

L'animation qui régnait dans cette partie de la ville l'émerveilla. Sur les quais magnifiques construits de briques émaillées, une foule nombreuse se pressait. Des barques de toutes tailles couraient sur le fleuve. De lourds chariots transportaient les marchandises le long des quais. Les débardeurs, les colporteurs travaillaient par milliers. On déchargeait du blé, des étoffes. Ici des boeufs que l'on hissait avec de grandes précautions, là des chèvres, plus loin toute une ménagerie d'animaux féroces enfermés en de solides cages. Les grandes grues pivotaient sans cesse, les cordages grinçaient. Les uns travaillaient en robe courte : c'étaient les ouvriers libres; les autres nus sous le fouet : c'étaient les esclaves. Toute cette foule multicolore s'agitait en

poussant des cris divers. Vietrix eut tout de suite l'impression que toutes les langues du monde se croisaient ici.
Des promeneurs circulaient parmi cette fourmilière en travail. C'était, en effet, l'heure voisine du crépuscule, et les Babyloniens de la liante classe ou de la bourgeoisie, travailleurs ou oisifs, venaient chercher un peu de fraîcheur au bord du fleuve. Les uns, très élégants, marchant à pied, se faisaient escorter d'esclaves avec des parasols ou des chasse-mouches; les autres passaient paresseusement étendus dans de jolis chars. Il y avait là des officiers en tunique courte, la chevelure bouclée débordante de leur casque doré : c'étaient ces messieurs de la cavalerie. Il y avait de riches banquiers accompagnés de femmes en toilettes voyantes. Les dames de l'aristocratie passaient rapidement en char ou en chaise, échangeant parfois un coup d'oeil discret avec leurs connaissances. Il y avait aussi, visiblement nues sous leurs tuniques aux mailles larges, de nombreuses courtisanes. Les plus riches faisaient la roue, cherchant à attirer l'attention des gros personnages, hommes d'affaires ou fils de famille; les autres, timides encore à cette heure, attendaient simplement que les mariniers et débardeurs eussent fini leur travail.
Vietrix loua une chambre qui donnait juste sur le quai. Il se fit servir un fin repas : poulet farci, tranche de bosse de chameau, sauterelles grillées, but quelques verres d'un excellent vin de pays et, la conscience tranquille, s'en fut coucher.

Chapitre XI

[205]

La vie babylonienne

La vie chère à Babylone. — Le commerce du fleuve. — Les grands magasins. — Les artisans. — Costume des promeneurs. — Les élégantes en courses. — Un capharnaüm de races et de langues. — Dans le quartier juif. — Chez Jérémie. — Complainte de la captivité.

Le lendemain de son arrivée, Vietrix sortit de bonne heure. Il avait hâte, avant tout, de s'installer, car l'hôtellerie était vraiment trop bruyante et les mariniers, qui dépensaient l'argent sans compter, avaient fait monter le prix des chambres et repas. Sur le conseil d'un de ses camarades de voyage, il décida donc de se rendre vers les quartiers où logeaient les Phéniciens, non loin des Juifs. À la limite de la banlieue, il trouverait une petite maisonnette à louer dans de bonnes conditions, avec un jardin. Prendre un appartement dans les grandes maisons à trois et quatre étages du centre de la ville ne lui plaisait guère. À Lutèce, on ne voyait pas encore de semblables monuments. Il préférait de l'air et son indépendance. Du reste, le prix des loyers du quartier central avait augmenté, depuis quelque temps, dans de formidables proportions. De nombreux habitants de la banlieue extérieure avaient pris logis à l'intérieur des murailles. Le bruit des conquêtes de Cyrus se répandait partout, et ses projets n'étaient pas

sans inquiéter les paisibles citoyens. Il en était résulté une crise de vie chère contre laquelle les pouvoirs publics étaient sans défense.

⁂

Vietrix, dès la sortie, admira encore une fois les quais de l'Euphrate. Il fut particulièrement intéressé à la vue des singuliers bateaux sur lesquels faisaient commerce les marchands de l'Arménie. La carène était faite d'un saule grossièrement taillé, mais l'intérieur était soigneusement radoubé de peaux. Ces petits bateaux naviguaient au fil du courant, et leur équipage ne comprenait que deux hommes qui maniaient le gouvernail fait d'un pieu et d'une planche. Il y en avait de toutes tailles : les plus forts pouvaient porter cinq mille talents pesants. À bord de chaque navire se trouvaient un ou deux ânes. Quand le marchand avait liquidé sa marchandise, il vendait le bois de son bateau aux menuisiers de Babylone, puis chargeait les peaux sur le dos de ses ânes. Il reprenait ainsi, les animaux devant lui, le chemin de l'Arménie. La vitesse du courant n'eût pas permis, en effet, de remonter aisément jusqu'à la région des montagnes.

⁂

Vietrix traversa les quartiers à angle droit où s'élevaient les belles bâtisses de briques à multiples étages d'une construction toute moderne. Il passa devant la porte d'airain du temple de Bel. L'animation était très grande dans les rues. Des artisans, des travailleurs, toute une foule bariolée se pressait autour de lui, à la devanture des boutiques. Tous ces gens du peuple portaient une tunique de lin qui leur descendait à mi-jambe et quelquefois jusqu’aux pieds; certains avaient par-dessus un manteau de laine; les mieux vêtus portaient encore un petit manteau de léger tissu blanc.
Vietrix admira les belles boutiques : marchands d'étoffes aux couleurs éclatantes, de riches tapis, de meubles précieux. Il s'arrêta longuement devant la boutique d'un potier qui faisait de l'émail et d'un orfèvre qui travaillait la ciselure. Il se promit d'étudier — dès qu'il en aurait le temps ! — ces procédés qui intéresseraient l'auteur de ses jours plus encore que lui-même.
L'alimentation était abondamment représentée. Les boutiques des confiseurs se distinguaient par leur nombre et leur élégance. On y trouvait des amandes à la rose, de la noix d'arec, des biscuits sucrés, des lys confits. Tandis qu'ils dégustaient d'un geste précieux toutes ces confiseries, les jeunes gens riches de Babylone devisaient à l'intérieur des boutiques. Avec leurs joues fardées, leurs yeux noircis, leurs lèvres peintes, leurs barbes dégoûtantes de nard, ils paraissaient mieux à leur place ici que sur ces champs de bataille où leur race s'était illustrée. Ces hommes-là étaient cependant les mêmes qui se

grisaient de meurtres, de crimes et de tortures; ces buveurs de liqueur à la rose étaient les mêmes qui, à d'autres heures, se grisaient de sang. Quel singulier mélange d'extrême raffinement et de sauvagerie ! se disait Vietrix. Je ne regrette point d'être venu de ma simple Lutèce jusque dans ces déserts pour considérer une humanité si différente !

Une boutique de boucher montrait, au loin, de gigantesques quartiers de viande crue, chameau, cheval, taureau, mouton, des paons, des canards et des poulets cuits. Plus loin, chez le boulanger, c'étaient les pains à l'eau ou au lait, à volonté. Chez les fruitiers, tous les légumes : les melons muscats embaumaient l'air.

Les marchands ambulants étaient nombreux : chacun avait son cri qu'il poussait, qu'il hurlait tant bien que mal. Celui-ci offrait de la marinade de limon, des piments multicolores ou du gingembre; cet autre des colombes et des perroquets du sud; ce troisième offrait l'onguent magique ou une séance de jonglerie, à volonté.

Vietrix vit encore de grands bazars où l'on vendait tous les objets possibles, depuis les harnachements de chevaux des cavaliers du Caucase jusqu'aux parfums de l'Inde et de l'Arabie, le safran, l'ambre et la myrrhe.

Les grands magasins de nouveautés où s'achetaient les ornements féminins étaient très courus. Les élégantes faisaient, devant ces boutiques, arrêter leurs chars ou leurs chaises. On v0yait aux devantures de délicieux bijoux travaillés à la manière de Suze, colliers, pendentifs en or ornés de pierres; on y admirait des statuettes et de ces petits riens destinés à orner les appartements : déesses nues d'ivoire au poil frisé, phallus de terre cuite, colombes votives en lapis-lazuli incrusté d'or.

⁂

Que d'argent coulait ici chaque jour ! La plupart de ces marchands, de ces industriels étaient d'origine étrangère. Ils avaient pu se faire naturaliser Babyloniens, mais des différences de types se remarquaient aisément. Il y avait là des hommes du nord à la peau plus blanche, mais à la barbe carrée non moins fournie que celle des Chaldéens purs; des Perses gros et replets; des Phéniciens, des Égyptiens, des Phrygiens d'Asie Mineure, des Grecs, des Juifs à l'oeil triste qui faisaient la brocante; des Arabes vendeurs d'arachides; des Elamites soupçonneux; des grands gaillards Aryas de l'est, bruns aussi, mais d'un type nettement différent de celui des autres commerçants; de petits hommes jaunes enfin, à la barbe rare, venus des extrêmes régions où se lève le tout-puissant soleil. Le monde entier, pensait Vietrix, est donc ici représenté !

⁂

Le jeune Gaulois déjeuna dans un restaurant dont il y avait un grand nombre. La chère était bonne à Babylone. Chaque année, les rives de l'Euphrate, couvertes et découvertes par le fleuve, fournissaient un merveilleux terrain d'élevage et de culture. On y trouvait en abondance tous mets animaux et végétaux.

Ayant commandé divers objets d'habillement dont il avait grand besoin, il se dirigea décidément vers le quartier juif dont une des extrémités touchait au fleuve. C'était un quartier très particulier de la ville, car les captifs, en principe, étaient encore soumis à une surveillance militaire. Il fallait un laissez-passer en règle à quiconque des anciens royaumes d'Israël et de Juda voulait sortir de la ville, et les autorisations de voyage au pays natayne se donnaient que très difficilement. Cependant, à travers les rues proprettes du quartier, Vietrix remarqua que les soldats préposés à la surveillance des captifs se prélassaient d'un air plutôt indifférent. Evidemment, les règlements sévères édictés par Nabuchodonosor s'étaient quelque peu relâchés sous ses successeurs.

Vietrix se rendit au domicile de la famille de Nephtali, qui lui avait donné une recommandation. Quelle ne fut pas sa surprise d'y rencontrer le vieillard lui-même ! Par une longue caravane, parmi les chameaux aux regards tristes, Nephtali était arrivé à Babylone plusieurs jours avant lui. Il se mit immédiatement à sa disposition et lui fit le plus gracieusement du monde les honneurs de sa maison.

Ils visitèrent tout le quartier et firent même une brève visite à Jérémie, auquel Vietrix fut enchanté d'être présenté. Ils passèrent devant la maison où habitait Daniel qui était, sans conteste, la plus imposante de toutes.

— Ah ! celui-là ! il a su faire sa pelote ! se contenta de remarquer le bon Nephtali. Quelque jour je vous conterai par le menu certaines de ses aventures. Il nous a servis, certes, sa tactique opportuniste fut peut-être la bonne, mais il ne s'est pas oublié !

Cependant le soir tombait. Sur les bords de l'Euphrate, les habitants du quartier juif, leur travail terminé, venaient prendre l'air. La fraîcheur, ce soir-là, était délicieuse. Des groupes se formaient. Les uns ici causaient avec animation, d'autres, en groupe, écoutaient une fois de plus la complainte fameuse qu'un prêtre, aux premiers temps de la captivité, il y avait plus de soixante ans, avait composée :

« Sur les bords des fleuves de Babylone, nous nous étions assis et nous pleurions en souvenir de Sion.

« Nous avions suspendu nos harpes aux saules des rivages. Nos oppresseurs nous demandaient des chants. Nos ennemis voulaient des cris joyeux : — Chantez, nous disaient-ils, chantez quelques

cantiques de Sion !
« Mais comment ferions-nous entendre la langue de Jéhovah sur la terre étrangère ?
« Si je t'oublie, ô Jérusalem, que ma droite se dessèche ! Que ma langue s'attache à mon palais si je ne me souviens plus de toi, si je ne place pas Jérusalem au-dessus de toutes mes joies ! »

Chapitre XII

[206]

Chez le prince Méretçar

Quelques relations babyloniennes. — La question des esclaves. — La vie nocturne. — L'éveil de l'aristocratie. — Dans le palais de Méretçar. — Concours de coiffure. — Petit lever du prince. — Léger repas. — Le problème de la croix gammée. — Départ au lupanar.

Vietrix ne mit pas moins d'un mois à parfaire son installation. Il est vrai que, l'hôtellerie quittée, il ne se hâta point. Nephtali lui fut d'un précieux secours. Le vieillard se chargea de toutes les commandes. Sur chacune il parvenait à obtenir des rabais importants. Hélas ! cet infortuné érudit sur la terre d'exil n'avait guère de moyens d'existence. Son mauvais caractère l'avait éloigné des charges. Le jeune Gaulois fut enchanté que son vénérable cicérone pût, par ce moyen, se procurer quelques honnêtes commissions.
Les meubles en place, il songea à s'assurer d'un personnel. Ses moyens lui permettaient un service décent, et il tenait à donner réception à ceux qui l'invitaient. Car, fort sociable, il avait tout de suite étendu ses relations. Il s'était particulièrement lié avec le célèbre poète Dhi-Sor; l'historien Poladamastor, le philosophe Mat-Shan. Nephtali l'avait également présenté à un vieux Chaldéen du nom de Phalazar, conservateur d'un musée où se trouvaient de nombreuses antiquités

arrachées au sol depuis une centaine d'années. Vietrix, désireux de s'instruire, prisait fort la compagnie de ces hommes éminents, les plus distingués esprits de la Babylonie.
Il jugea que trois esclaves seraient pour le moment suffisants à son train de maison : un homme, une femme et quelque enfant pour les menus travaux. Nephtali se fit fort de les lui pro curer dans les meilleures conditions :
— C'est aujourd'hui le marché, lui dit-il. Ce soir, tu trouveras chez toi ton personnel. Donne-moi seulement de ce stylet ta griffe afin que je puisse rédiger les contrats.
— Ah ! combien je te remercie, mon bon Nephtali ! Tu as carte blanche pour m'acheter tous les nègres qu'il te plaira. J'ai fort à faire aujourd'hui. Je te charge de tout.
Vietrix n'était pas précisément un homme d'organisation. Les détails de la vie quotidienne l'avaient toujours fatigué. Il savait que les marchandages avec les trafiquants d'esclaves étaient les plus pénibles. Comme tous ceux de sa race, il ne savait pas marchander. Il se ferait rouler inévitablement. Et puis une question de domesticité, cela n'avait vraiment pas d'intérêt ! Il s'en rapportait au vieux Juif.
Il avait du reste un projet précis. Mat-Shan, Dhi-Sor et Poladamastor, en compagnie de quelques représentants de la jeunesse dorée de Babylone, avaient décidé de faire une petite tournée dans les quartiers où l'on s'amuse et Vietrix, fort continent depuis son arrivée, n'eût eu garde de manquer à l'invitation.

*
* *

Vietrix, depuis son arrivée, s'était rendu compte d'une foule de coutumes singulières qu'il n'eût point soupçonnées de prime abord. Il avait été étonné les premières nuits d'entendre les mêmes bruits que le jour. Il s'aperçut bientôt que la vie à Babylone était beaucoup plus nocturne que diurne. Certes, la chaleur extrême du jour était la raison principale de cet usage contraire *a priori* aux lois de la nature, mais beaucoup de gens de la classe riche mettaient leur point d'honneur à ne se point lever avant que le soleil eût totalement disparu de l'horizon. Mat-Shan, Dhi-Sor, que Vietrix s'était primitivement étonné de ne jamais rencontrer l'après-midi, étaient des gens qui n'avaient point vu depuis plusieurs années un rayon de l'astre bien faisant qu'ils vénéraient cependant de temps à autre, comme tout le monde, au temple de Bel.
Les gens du sud, Arabes, Indous, Egyptiens, Israélites, voire Phéniciens, pouvaient vivre en plein jour, mais les Chaldéens de vieille famille étaient véritablement rebelles à ce mode d'existence. Il ne faut jamais en voyage s'indigner de quoi que ce soit. Vietrix comprit bientôt que c'était pour ce motif, plutôt que par perversion essentielle, que ces

gens avaient pris l'habitude de se peindre ainsi le visage. Comme tous ceux qui vivent au clair de lune, les Babyloniens de leur naturel étaient d'une affreuse pâleur. Les peintures dont ils s'ornaient la face étaient un hommage rendu par eux à la bonne santé, au teint frais, au sang généreux dont les habitudes ancestrales les avaient privés peu à peu et pour jamais. Il partagea bientôt l'opinion de l'antiquaire Phalazar, que les premiers occupants sérieux de la région durent être des peuplades du nord. Les gens du sud sont habitués par des milliers d'années d'accoutumance à endurer le soleil torride et ne portent point ainsi poil épais au visage.

Ainsi la haute société babylonienne, composée des grands seigneurs, des ministres, des gouverneurs, des satrapes, des principaux fonctionnaires, avait coutume, lorsque l'Etat ne guerroyait pas, de se reposer le jour et de se livrer à l'activité pendant la nuit. Tout au plus certains vaquaient-ils à leurs affaires deux ou trois heures le matin pour se laisser aller ensuite à la sieste jusqu'à la tombée du jour.

Vers la sixième heure du soir en moyenne, l'aristocratie, ses clients, tous les oisifs se levaient. Dans les superbes palais de brique crue séchée au soleil et revêtue de pierre, dans ceux de Barker, de Chedorm ou de Benissur entre autres, se déployait bientôt une activité turbulente. La toilette ne prenait pas moins d'une ou deux heures. Vietrix, au début, avait trouvé un tel soin exagéré, il comprit bientôt que la nécessité du climat, le désir d'entre tenir beauté et force, obligeaient les Babyloniens à en agir ainsi. Là-bas, en Gaule, puis en Grèce, il avait vu hommes et femmes conserver leur jeunesse de corps jusqu'à la soixantaine. Vers cinquante ans, ceux qui avaient normalement vécu, travaillé et combattu au plein air se trouvaient les uns et les autres dans la plénitude harmonieuse de leur développement. Mais par ici, dans ces grandes villes, Metrix avait déjà remarqué une tendance de l'espèce à vieillir plus vite. Mat-Shan, qui n'avait point doublé son demi-siècle, ne se plaignait-il pas de dégringoler déjà sur le mauvais versant ? Des soins artificiels devaient aider la nature.

Au coucher du soleil donc, tout le peuple des grands seigneurs, les médecins juifs que l'on préférait à ceux de la Chaldée, les pédicures, les manucures, les masseurs hindous aux formes athlétiques, les coiffeurs et parfumeurs d'Égypte, les devins privés, astrologues ou lecteurs de présages, se partageaient leurs offices dans chaque palais.

Dans le palais du jeune prince Méretçar, un des plus riches seigneurs

de Babylone dont le luxe avait maintes fois porté ombrage au prince héritier Balthazar son cousin, ces serviteurs se trouvaient au nombre de cinq cents. Méretçar tenait le sceptre de la mode. Chaque semaine, cent cinquante des plus illustres coiffeurs de Babylone comparaissaient devant lui pour lui soumettre de nouveaux projets de coiffure à son usage personnel, à l'usage des femmes de son harem et de ses mignons. Six artistes, trois peintres, trois sculpteurs, étaient spécialement attachés à sa personne pour donner leur avis à cet instant critique. Poladamastor et Dhi-Sor avaient également été conviés jadis par le prince h remplir ces hautes fonctions, mais peu aptes à de régulières obligations et redoutant par ailleurs les lourdes responsabilités, ils y avaient renoncé. En cas de désaccord entre les juges, Mat Shan était seul convoqué d'urgence. Il prononçait et son jugement était sans appel.

C'était cependant chez Méretçar que devait avoir lieu un léger dîner, une collation, avant la visite aux courtisanes dont Vietrix se faisait un si grand plaisir. Le prince avait été enchanté de recevoir en son palais un étranger de marque, venu de pays si lointain qu'à Babylone même, les plus distingués géographes en ignoraient les moeurs. Méretçar se flattait d'être le protecteur, l'ami des gens de lettres et d'art.

Sa toilette faite, baigné, frictionné, épilé, coiffé, fardé, peint, poudré, pomponné, ayant revêtu une tunique élégante mais sobre, Méretçar reçut ses invités. Il eut pour chacun un mot aimable, spécialement pour Vietrix, et sans plus tarder on se mit à table.

Le repas fut léger. Des fritures d'oeufs de crocodile composaient l'entrée, puis des marmelades de cervelles de paon et d'ibis, de petites tortues à la broche, des langues de bélier farcies au thym et à la menthe sauvage, un confit sucré de trochibus et des fruits de palmier cuits au miel. Le tout préparé d'un art incomparable par le fameux cuisinier du prince, originaire du pays de Cathaï.

Au cours du repas, quand le vin léger de Chypre et de Syrie porta à la confidence, Vietrix exprima son anxiété quant à cette fameuse croix gammée dont son destin dépendait en quelque sorte.

— Je ne crois point quant à moi, fit le princey que la femme née sous un tel présage puisse offrir de sérieuses garanties. Ce signe, en effet, me paraît représenter deux serpents enlacés, et l'on sait que ces tristes animaux...

— C'est-à-dire, reprit en riant Poladamastor, que toutes les femmes sont marquées de ce signe ! Il y a de vieilles histoires à ce sujet.

— Je croirais plutôt, quant à moi, fit Dhi-Sor, que cette croix gammée

figure le squelette d'un coq.
— Un coq ! reprit Vietrix, mais alors j'aurais eu grand tort de chercher si loin la solution. Car le coq est un animal sacré de mon propre pays...
— Nous n'en sortirons pas, messieurs, remarqua le pondéré Mat-Shan. De fait, nous avons tous vu ce signe... mais son sens exact ?... Il y a du coq, il y a du serpent, à mon humble avis, il y a bien autre chose encore... Peu probable m'apparaît-il, mon cher Vietrix, que dans les endroits où nous avons décidé de nous rendre ce soir nous puissions découvrir la compagne d'élite que les dieux, en leur infinie bonté, vous réservèrent.
— Erreur ! fit Dhi-Sor, je n'ai jamais rencontré qu'au bordel, moi, des femmes vraiment chastes et de caractère amène...
— Mais, reprit Mat-Shan, je vous conduirai un de ces jours chez un des mages les mieux avertis de ce pays. Lui, je l'espère, saura vous révéler le sens de ce sombre mystère.
— Quoi qu'il en soit, messieurs, dit le jeune prince, je crois que nous sommes à point. Il est l'heure. Partons !
— C'est cela, filons au lupanar ! grommela Poladamastor en sa barbe.

Chapitre XIII

[207]

Petite orgie babylonienne

Le quartier des prostituées. — Variétés d'amour, — Maisons mixtes. — Chez la courtisane Anouké. — Toilette d'une Egyptienne. — La maitresse et ses élèves. — Les musiciennes et les danseuses. — Les poses hiératiques. — Tristesses du poète. — L'exhortation interrompue. — La guerre et la prostitution. — Le souper. — Danses lascives. — L'orgie. — L'amour de la patronne. — Un secret de callipygie. — L'instant psychologique.

Le quartier des prostituées était situé à la limite de la ville et de la campagne, en sorte que celles de ces dames qui avaient réussi pouvaient jouir d'un petit cottage sans toutefois perdre leur clientèle.
Mais l'animation demeurait dans les rues en ville. Toutes les maisons étaient brillamment illuminées, offrant leurs portes grandes ouvertes aux passants. Vers le fleuve, dans les plus basses ruelles, les femmes se tenaient même sur l'entrée, exhibant leurs charmes aux matelots, toujours bons clients.
D'autres se promenaient enlacées. En principe, chaque maison et même chaque pâté de maisons correspondait à une nationalité. Chacun en amour a ses goûts et pour les personnes et pour le travail. Quelques tenanciers, — c'étaient, en général, des eu nuques de grands seigneurs retirés des affaires après fortune faite, — avaient réussi à monter des établissements mixtes, où étaient entassées pêle-

mêle des filles de toute nationalité : Arméniennes, Lydien nés, Scythes du sud, Phéniciennes, Israélites, Egyptiennes, négresses, Arabes, Persanes, et d'autres venues du pays des Aryas et du mystérieux Ca thaï. Toutes les prostituées et tous les grands amateurs de luxure avaient reflué vers Babylone depuis que Nabuchodonosor l'avait rétablie en sa splendeur. Il y avait des maisons de vieilles courtisanes, masseuses expertes, de fillettes à peine nubiles; les gitons occupaient un bon morceau du quartier et on trouvait même, pour les amateurs des deux sexes, des maisons d'animaux dressés. Toute cette population d'amour s'éveillait au soir et braillait toute la nuit. Ce n'étaient, dans les quartiers réservés, que chants, ivrognerie, querelles en toutes langues, coups et souvent meurtres.

Méretçar et ses amis ne firent que traverser ces rues bruyantes et se rendirent chez une de leurs connaissances, parmi les splendides villas égyptiennes. Le prince avait annoncé sa visite. La maison avait donc été réservée ce soir-là. Ils furent reçus au haut de l'escalier de marbre par la patronne et ses sous-maîtresses et conduits dans son ravissant boudoir personnel.

Anouké, la maîtresse de maison, était de taille haute et élancée. Son visage rond, aux pommettes saillantes, était marqué par deux grands yeux noirs et des fortes lèvres rouges. Il y avait au coin de sa bouche un pli qui dénotait une certaine pratique de l'amour et quelque perversité.

Elle était parée avec une recherche infinie, recherche que jamais Vietrix n'avait remarquée auparavant chez les Babyloniennes les mieux raffinées. Cinq heures par jour étaient en effet consacrées par elle aux soins du corps. Les Egyptiennes avaient fait de la toilette à la fois une science et un art.

À travers la tunique, à mailles démesurément larges, qui la couvrait, on pouvait juger de son corps. Il offrait quelques caractéristiques particulières à la race : les seins menus étaient placés haut sur la poitrine et à une certaine distance l'un de l'autre, les bras étaient très longs, les jambes offraient peu de saillie et d'un galbe correct. Mais le trait saillant du corps d'Anouké était l'extrême développement de ses parties charnues. Son bassin étroit donnait naissance à deux blanches cuisses dont l'ampleur était considérable, démesurée même par rapport à la partie qui se reliait aux genoux.

Mat-Shan, qui n'aimait point les femmes callipyges, lui demanda, d'un ton assez brutal, par quel procédé elle obtenait un tel développement.

— Celui d'entre vous qui me plaira le connaîtra tout à l'heure, se contenta-t-elle de répondre énigmatiquement.

La chevelure d'Anouké était divisée en un nombre incalculable de

tresses, terminées par des verres de perle ou de métal, par quoi elles se main tenaient indépendantes Tune de l'autre. Ses sourcils, au moyen d'une longue aiguille d'ivoire et d'ébène, terminée par une boule, avaient été peints au noir d'antimoine; les lèvres et les pommettes avaient été avivées par des pâtes de garance; les extrémités des mains et des pieds étaient rougies au henné...

Cependant les visiteurs avaient pénétré du petit salon d'Anouké dans le grand. C'était une jolie salle peinte au milieu de laquelle étaient disposés des fleurs et des jets d'eau qui lançaient des liquides délicieusement odorants. Mais Dhi-Sor, qui était un peu nerveux, pria que l'on voulût bien arrêter ces appareils, dont le bruit troublait l'ordonnance de ses propos. Quoiqu'il eut des ennuis, il était ce soir assez en forme.
— Eh bien, tout se passera sans bruit, puisque ces messieurs sont des discoureurs, dit Anouké d'un ton où perçaient à la fois la défiance et le mépris...

Cependant, à travers les escaliers, les cris des esclaves retentissaient :
— Toutes ces demoiselles au salon !
Elles entrèrent, ondoyantes et légères. Ces petites Egyptiennes étaient de tout âge, mais elles avaient été choisies avec habileté, et toutes semblaient des réductions de la patronne. Il était facile d'en juger, car elles étaient les unes et les autres vêtues d'une simple ceinture ornée de pierreries. Chacune avait sa pierre, selon le signe sous lequel elle était née. Anouké tenait en grand respect ces messieurs mages, et chaque jour de vieilles devineresses venaient chez elle prédire l'avenir à ses pensionnaires.
Elles s'approchèrent du prince, de Mat-Shan, de Dhi-Sor, de Poladamastor, de Vietrix et des quelques jeunes gens qui les accompagnaient, elles montèrent sur de hauts tabourets et, en riant, leur versèrent sur les épaules des fleurs odorantes et entourèrent leur cou de guirlandes fleuries; d'autres répandaient sur leur front des parfums; de petites échansonnes leur versaient dans des coupes serties de pierres un nectar que Vietrix jugea immédiatement de première qualité.
— Mais j'ai l'air maintenant d'être un petit jeune homme pour vieux messieurs ! dit Mat-Shan, se mirant dans la glace.
— Çà c'est un comble ! appuya Dhi-Sor.

Cependant chacun prenait place sur les coussins et les fillettes, sagement, s'installèrent, accroupies, sur les genoux de ces messieurs. Une musique douce de cithare et de cymbales s'élevait dans l'appartement voisin. Les danseuses professionnelles entrèrent.
En Égypte, musiciennes et danseuses formaient une caste à part, élevées dans des couvents où on leur enseignait tous les arts et même ceux de l'amour. Jolies, cultivées, elles se vendaient fort cher. Anouké, pour son compte, en possédait en location une demi-douzaine. Mais elle se gardait de les prostituer à ses clients de passage. Chacune de ces petites avait un amant sérieux en titre et un amant de coeur.
Vêtues de robes collantes mais relativement épaisses, elles exécutèrent des pas compliqués et d'un sentiment assez voluptueux. Elles prenaient surtout admirablement les poses hiératiques : leurs yeux se perdaient dans un immobile délire et leurs bras se levaient comme des serpents.
Vietrix goûtait assez peu le raffinement un peu maladif que trahissait une telle chorégraphie et ainsi que ses collègues, blasés, il se satisfit d'une brève séance.

Tandis que se faisaient les préparatifs du léger souper, caressés par les expertes petites fillettes silencieuses, le verre de nectar à la main, en la société d'Anouké, qui, de son métier, savait tenir tête aux plus habiles rhéteurs, ils causèrent à bâtons rompus.
— Vous connaissez les nouvelles ? dit le prince. L'armée de Cyrus avance. Nos troupes de couverture du nord, qui étaient campées depuis six mois dans la plaine, en prévision des événements, ont abandonné du terrain.
— Mais alors, c'est le siège ? dit Poladamastor.
— C'est le siège. J'ai vu l'autre jour mon cousin Balthazar, mais il a du danger la plus singulière inconscience. Quel type singulier ! C'est moi qu'il a traité d'utopiste, de rêveur, de poète !
— Poète ! Hélas ! fit Dhi-Sor, la vie ne va pas être gaie pour les poètes. En temps de siège, on se moque bien de la poésie; et les plus riches amateurs gardent leur argent pour une autre cause. Je reconnais, du reste, qu'ils n'ont point tort. De quoi vais-je bien vivre, je vous le demande ?
— Mon cher Dhi-Sor, dit le prince, vous savez que vous aurez toujours chez moi chambre et table. Vous mîtes l'autre jour le feu, vous étant endormi le flambeau à la main, à dix-huit mille papyrus, les *Lettres à un Cavalier*, oeuvres complètes de notre illustre ami Ramidegourmanzor, mais je ne vous en veux pas.
— Les domiciles, ils ne me manquent point ! J'en ai dix-neuf en ville,

mais, par un singulier caprice de mon esprit, c'est du vingtième que j'ai toujours envie.
— Ecoute, Jahq — c'était un surnom familier que ses amis se plaisaient à donner au poète — la guerre va commencer. Tu sais que l'ardeur des chefs et des soldats a besoin d'être excitée. Réunis en vers harmonieux les exploits des plus grands rois babyloniens, glorieux ancêtres du prince qui nous héberge ce soir. Compose ces petits morceaux que l'on nomme, sur les plus vieilles stèles des palais enfouis, des *ekos*. Et puis, devant le roi Balthazar, qui ne saurait manquer de récompenser ton zèle par de riches présents, tu les jetteras au vent. Fais des *ekos*, Jahq, fais des *ekos* !
Une généreuse flamme illuminait le bon Mat-Shan, tandis que, sous sa belle tunique flottante, la jeune enfant au corps d'éphèbe qu'il avait choisie disparaissait de plus en plus.
— Tu sais, poursuivit-il, quelle belle collection de briques, de cylindres, de papyrus je possède, grâce à la générosité et à la science de notre ami Phalazar. Elle est tout entière à ta disposition pour ton travail. Fais des *ekos*, Jahq, fais des *ek...* !
Il n'acheva pas. Il s'était raidi en un spasme. L'habileté de la jeune Egyptienne avait brusquement détourné vers d'autres voies le flot d'enthousiasme qui bouillonnait en l'impétueux philosophe.
— Et nous autres, gémissait Anouké, qu'allons-nous devenir si la guerre est déclarée ?
— Mais vous savez bien, dit le prince, que la ville peut tenir assiégée. Nous avons, grâce à Bel, du blé en abondance, et les champs continueront de nous donner des légumes et des fruits. Balthazar dit vingt ans, trente ans ! Illusions ! Mais je crois, d'après les statistiques qui m'ont été données par le distingué général en retraite Dinosor, qui sur veille tous les marchés, que nous ne serons pas en peine avant cinq ou six ans. À condition que la discipline soit dans l'armée et l'ordre en ville, bien entendu.
— Vous n'avez rien à craindre, dit Poladamastor; en temps de siège, il règne une atmosphère de rut, un désir ambiant, une frénésie des plus favorables à votre industrie. Les masses cherchent vers l'amour leur dérivatif. L'âme collective du troupeau descend vers le bas-ventre et ainsi le mystère des foules est percé.
— Charmante soirée ! soupirait Mat-Shan.
— Vous en avez de bonnes ! reprit Anouké. Je sais parbleu bien que l'orgie bat son plein dès que la guerre menace. Avant que de retourner rejoindre des dieux hypothétiques...
— Le mot est peut-être un peu léger, remarqua Mat-Shan par simple politesse.
— Les hommes, poursuivit la jolie tenancière, se livrent au plaisir. Mais au bénéfice de qui ? C'est là que je vous arrête, prince, et vous,

messieurs les littérateurs. Au bénéfice des prêtres du temple et de leur clientèle. Ils profitent des temps troublés pour multiplier leurs cérémonies, ils assemblent les fidèles, leur montent la cervelle, les gonflent d'aphrodisiaques, puis lâchent dans le l'as leurs hiérodules. Les hiérodules ! Des professionnels, hommes et femmes, qui de tout temps gâtèrent le métier I Des gens qui ne respectent pas l'amour ! Les seuls qui n'y comprennent rien ! Ils se donnent par devant, par derrière, en veux-tu ? en voilà ! trente-six heures de suite ! Parbleu ! chacun, en partant, est satisfait. Mais chez nous, à la porte il n'y a plus personne ! Et c'est la faillite à brève échéance !

Cependant le souper était servi et les convives passèrent dans la salle à manger.
Le menu était fin et ils y firent honneur. On servit un exquis vin de palme et une fraîche bière de sagho que Vietrix, déjà fort en train, goûta cependant. Mais il n'oubliait pas son nectar favori.
La conversation, sous les fumées de l'alcool, se poursuivit sur un ton de plus en plus fantaisiste. Mais les cerveaux se troublaient : on fît revenir les danseuses qui, nues maintenant, merveilleusement lascives et graciles, exécutèrent des danses lentes où leur petit ventre rond et brun jouait le principal rôle. La patronne, évidemment, savait graduer ses effets.
Il y eut une discussion dont Vietrix ne saisit pas très bien le sens, quoiqu'il en fût le héros.
— Tu es une femme méditerranéenne ! protestait Poladamastor. Parbleu, tu aimes les blonds du Nord et tu dédaignes les camarades. Il faut de l'étranger à mademoiselle ! Anouké, je voulais te mettre dans mon prochain roman ! Je te supprime, je te rem place par une génisse, une génisse qui va vêler !
Vietrix entrevit un cratère d'étain qui volait en l'air et allait s'aplatir sur le crâne de Poladamastor.

Il reprit ses sens dans une jolie chambre où il ne sut jamais comment il était monté. Trois fortes filles l'avaient dévêtu, plongé dans un bain parfumé, mais plutôt froid, et étaient en train de le masser consciencieusement.
« Ça va mieux », se dit-il, revenant à la réalité et percevant une molle langueur dans les membres.
Cependant, Anouké était devant lui et l'embrassait d'un long baiser sur les lèvres :
— Oui, tu as un mystère dans tes yeux bleus, lui disait-elle. Je n'ai jamais vu des yeux tels que les tiens. Je t'aime. Pour toi je dénoue ma

ceinture !
Mais suivie de Vietrix, elle passa à son tour dans la salle de bain et se fit quelques brèves ablutions. Contrairement à ses habitudes, cette belle fille, parfaitement maîtresse d'elle-même, avait ce soir également fait honneur au nectar.
Les masseuses promenèrent agilement leurs mains sur son épiderme qui frémissait au contact, elles l'inondèrent d'essences au parfum subtil. Puis elles tirèrent ses membres, faisant craquer les articulations une par une. Alors, Anouké étendue sur le ventre sur le tapis de chanvre, une forte servante s'agenouilla à califourchon sur ses reins, la saisit par les épaules, tirant sa maîtresse en avant, en arrière, de façon à assouplir le système vertébral.
En même temps deux autres femmes frappaient à coups redoublés avec des verges étoffées de soie les magnifiques fesses de leur maîtresse. Cela dura un bon moment. Puis soudain, Anouké se releva, rapide comme une tigresse, d'un geste congédia ses femmes et entraîna Vietrix sur son lit qui n'était ni trop doux ni trop dur, juste à point.
— Il n'y a pas une minute à perdre, lui dit-elle, ouvrant les bras et écartant ses jambes magnifiques. C'est par ce procédé que je possède ces larges cuisses, et c'est à cet instant seul que je puis aimer. Viens...
— Mais, mais, disait Vietrix, qui avait un scrupule...
— Ne t'inquiète pas, mon chéri. Mon baiser coûte cher si je me vends. Mais à toi je me donne.
C'est gratuit. N'aie crainte. Tu dois être homme de lettres comme ces messieurs. Je sais bien que vous n'avez pas le sou !... Et puis, après tout, le prince est là pour un coup !... Pas plus, par exemple, fit-elle après une minute de réflexion.

Chapitre XIV

[208]

Les esclaves de Babylone

Les acquisitions de Nephtali. — Les esclaves de guerre. — Les peuples captifs. — Les esclaves royales. — Balthazar et ses belles captives. — Humiliation des vierges de sang royal. — Condition des esclaves dans la vie privée. — Les esclaves mâles. — L'examen de la petite esclave.

L'orient pâlissait déjà légèrement quand le char du prince déposa Vietrix à sa porte. Il se sentait, à la vérité, le cerveau quelque peu brouillé, la langue pâteuse. L'Egyptienne l'avait rompu en sa seule caresse. La vie, néanmoins, lui apparaissait assez belle.
Il fut bien étonné d'être reçu à sa porte par un grand diable tout noir et une vigoureuse commère à la face réjouie. Derrière eux se trouvait Nephtali.
— Voici tes esclaves, lui dit le vieux Juif, je les ai eus à bon compte, ainsi que tu peux le voir sur la facture globale. Il y a encore une petite fille, mais nous l'avons envoyée dormir. Ces deux-ci sont loués pour une durée renouvelable de six mois.
— Parfait ! parfait !
— L'homme provient de l'expédition d'Égypte. C'était un mercenaire que les gens de Thèbes avaient recruté très loin, très loin au sud de leur pays. Cette race est tout à fait noire. Quant à l'intendante-

cuisinière, elle est, ma foi, originaire d'Assyrie, d'une bonne famille d'esclaves de Ninive. Elle saura tenir ta maison en ordre et te préparer de bons plats. Désires-tu vérifier leur état physique ? Je les ai moi-même longuement examinés au marché.
— J'ai pleinement confiance.
— Mais la fillette, il faut que tu la juges toi-même. Je vais la faire réveiller et tu donneras ton avis. C'est à mon sens une petite merveille. Tu ne peux attendre, car aujourd'hui seulement le marché est résiliable. Celle-ci, je l'ai acquise ferme. J'ai eu bien des difficultés avec le marchand, mais j'ai fini par lui tirer un contrat clair sur ce cylindre.

... Il y avait à Babylone plusieurs catégories d'esclaves. Les populations civilisées qui étaient amenées par milliers en long cortège après la victoire jouissaient d'un sort relativement heureux, ainsi que Vietrix l'avait vu dans le quartier juif. Nabuchodonosor voulait que les talents des ouvriers, la science des professeurs fussent acquis par son peuple. Il éprouvait un certain respect pour tout genre de culture.
Et c'est pourquoi Jérémie, aux premiers temps de la captivité, avait écrit à ses compatriotes dont il se trouvait alors séparé : « Bâtissez des maisons et demeurez-y; plantez des jardins et mangez-y des fruits. Prenez des femmes et ayez des fils et des filles; donnez aussi des femmes à vos fils et vos filles à des hommes, pour qu'elles enfantent des fils et des filles. Multipliez dans ce lieu et n'y demeurez pas. Cherchez la paix de la ville dans laquelle je vous ai fait transporter et priez l'Eternel pour elle, car dans sa paix vous aurez la paix. »
Mais le sort des Juifs était privilégié. Des autres nations vaincues, les princes seuls avaient une position matérielle pénible. Ceux-ci étaient embrigadés au palais dans la haute domesticité. Ainsi le roi avait toujours présents sous les yeux les témoins de ses victoires.

Quant aux femmes, aux filles, aux soeurs de ces princes vaincus, il les réservait pour son harem. Il procédait lui-même à un examen minutieux de toutes les princesses dont la filiation était incontestable. Malheur à celui qui aurait tenté de lui soustraire quelque fille de sa maison ! Il ne choisit sait pas seulement celles qui étaient belles, il tenait à avoir dans son harem des filles de race, des filles cultivées avec lesquelles il pût s'entretenir le cas échéant, se délasser l'esprit aussi bien que le corps. Des belles filles, un roi de Babylone pouvait s'en faire livrer à discrétion ! Les filles de sang royal, issues d'une dynastie quinze et vingt fois séculaire, étaient plus rares. La plupart

des esclaves royales, celles qui avaient au harem des appartements particuliers, procédaient des plus hautes lignées.
Les rois de Babylone, d'une filiation souvent moins sûre et moins ancienne, se faisaient une particulière coquetterie de peupler ainsi le quartier réservé de leur palais.

Quand ces femmes altières lui étaient amenées, Balthazar se plaisait à les soumettre à mille traitements susceptibles de les humilier dans leur coeur et dans leur chair. Parfois il montait dans les jardins merveilleux qu'il avait fait construire précisé ment au-dessus de son harem. Là poussaient des arbres rares, des fruits exquis, là chantaient des oiseaux à la voix mélodieuse, dont on avait rogné les ailes.
Suivi de son eunuque, à la tombée du soir, Balthazar s'installait confortablement sur un long fauteuil. La jeune princesse à l'oeil farouche et fier était amenée devant lui. Il la priait de retirer le voile qui couvrait les épaules et les seins et de s'incliner devant lui. Elle obéissait généralement. Alors le roi lui demandait d'enlever sa tunique et de se mettre nue. La femme, déjà vexée du premier affront, se révoltait. Balthazar faisait alors monter quelques petits esclaves sans importance et, par un eunuque ou une matrone, donnait ordre de fustiger cette comparse jusqu'au sang. Il daignait même parfois lui-même saisir le fouet.
La princesse comprenait et domptant ses sentiments elle se mettait nue, cachant sa tête d'une main, sa pudeur de l'autre.
— Fille orgueilleuse, disait Balthazar, viens baiser, à genoux, le pied de ton maître.
La pauvre fille, rouge et confuse, mais déjà vaincue presque, consentait parfois à l'acte d'adoration.
Balthazar, demi-nu lui-même, s'était à nouveau étendu sur sa chaise et des esclaves féminins, que ce spectacle emplissait de joie, l'éventaient légèrement.
— Je suis ton maître, disait Balthazar. Fille vierge, ta virginité m'appartient. Mais il convient que tu fasses les premières avances à ton seigneur. Approche-toi de moi et que tes caresses éveillent en moi le désir !
Jamais une princesse n'avait consenti de prime abord à un tel office.
Alors Balthazar, à titre d'exemple toujours, faisait exécuter sur le corps de l'esclave secondaire quelques légères et savantes tortures, écorchement à la cuisse, trouée de la langue, entrée de pal.
Personne, jusqu'à ce moment, n'avait touché à la princesse.
Si la fille ne se soumettait point, Balthazar la faisait alors prendre et fustiger. Puis elle était ramenée dans son magnifique appartement pour quelques jours. Si l'expérience suivante était sans effet, c'était un

châtiment plus dur.
Quand les belles princesses, enfin domptées, avaient consenti à s'approcher de l'indolent des pote, dès que leur main timide et hésitante avait frôlé sa chair, quand elles s'étaient tendues pour le baiser, Balthazar, satisfait, les priait de s'arrêter et leur offrait un riche cadeau. Il ne prenait pas ses maîtresses en public, même devant le personnel intime du harem. Mais la joie resplendissait sur son visage d'avoir vaincu la fierté et la pudeur des filles de race, élevées en des cours plus rigides que la sienne.
— Je ne les ai jamais violentées, avait-il coutume de dire en riant; toujours elles se sont offertes à moi !
Il n'ajoutait pas que certaines de ces créatures, irréductibles, n'avaient jamais consenti à sa première exigence et avaient péri sous le fouet !

⁂

L'esclave féminin appartenait corps et âme à son maître. C'était un grand affront quand le maître de maison refusait son amour à une femme quelconque en son pouvoir.
De la femme légitime à la petite servante, par les concubines, les femmes de chambre, toutes devaient passer par le lit du chef de famille. C'était du reste une garantie d'obéissance. Les femmes ne demandaient guère d'autre récompense que de satisfaire de temps en temps le désir de l'homme dont elles étaient la chose. On avait vu des esclaves que leur maître avait méprisées se suicider. Elles portaient toutes au cou une chaîne scellée avec une plaque de bronze sur laquelle était marqué le nom de leur propriétaire et la date de l'achat.

⁂

Les esclaves mâles, à Babylone, qui ne travaillaient point à la maison, les esclaves d'état étaient utilisés aux grands travaux de la ville. Sous la direction des chiourmes, le fouet de cuir à la main, ils peinaient du matin au soir à élever les monuments gigantesques, les palais merveilleux, les temples incomparables. On ne leur reconnaissait pas le droit à la fatigue ni à la maladie. Quand un esclave refusait de travailler, on le battait et on le laissait mourir.
La révolte, l'évasion étaient sévèrement punies, chez le particulier aussi bien que dans les services publics. C'étaient le boulet, la mise en cage, l'empalement, l'écorchement vif, la mise en croix, le crevèrent des yeux, la mutilation des organes géni taux.
La loi était assez sévère à l'égard de l'esclave rebelle. Le Babylonien qui tuait son esclave sans motif était passible d'une simple amende d'une demi-mesure de blé.

⁂

— Eh bien ! je vais examiner la petite, dit Vietrix, puisque tu y tiens, mon bon Nephtali. Une petite merveille, me dis-tu ? Je crains malheureusement d'être difficile, car ce soir certaine courtisane égyptienne m'enleva de l'esprit et du corps pour quelques heures au moins toute concupiscence.
La petite esclave dormait, en effet, à poings fermés quand la grosse Assyrienne que Vietrix venait de promouvoir aux fonctions de cuisinière vint réveiller. Elle se leva péniblement, mais, habituée au manque d'égards, suivit docilement.
— Cette satanée Égyptienne ! poursuivait Vietrix le cerveau toujours empli des fumées du nectar. Tiens, en son souvenir, je nommerai l'enfant Anouké. Anouké ! qu'en penses-tu, vieux Nephtali ?
— Si tu comptes la conserver hors toute religion, c'est un nom évidemment. La seule philosophie...
— La philosophie ! non, à demain la philosophie, fit Vietrix. Ce soir je suis dans les affaires sérieuses. Eh bien ! que cette enfant laisse donc tomber ses voiles !
La fillette était apparue devant son maître. Mais comme elle aperçut Vietrix, une sorte de crainte sembla la saisir. Elle se cacha la tête dans ses mains et se détourna.
— En voilà des manières ! faisait la cuisinière. Et elle saisissait violemment la tunique de l'enfant et s'efforçait de la lui retirer, selon les ordres du maître.
Mais la petite résistait et maintenant se laissait aller à une véritable crise de sanglots.
— Je n'y comprends rien, fît Nephtali. Elle était nue à ce marché; nue je l'ai examinée, palpée, vérifiée; nue la cuisinière l'a parfumée et habillée; nues vivent les esclaves à Babylone et même les honnêtes femmes. Je ne comprends rien à cette crise de pudeur.
— Faut-il la fouetter ? interrogea la cuisinière qui maintenant s'efforçait de relever la robe de la fillette par le bas.
— Laisse-la tranquille, ordonna Vietrix. Qu'elle retourne se coucher ! Malgré ses larmes j'ai vu que sa mine m'était Sympathique. Cela suffit. C'est un type assez répandu par ici, n'est-il pas vrai, Nephtali ?
— Ma foi, je n'en ai jamais vu de pareille.
— C'est que tu ne regardes pas les femmes. J'ai déjà rencontré quelque part sa sœur ou sa cousine. Quoi qu'il en soit, je la nomme Anouké. Ce nom léger et doux lui convient mieux qu'à la courtisane égyptienne dont je goûtai, ce soir, le délicieux nectar... Allons, adieu, mon vieux Nephtali, à demain...

Chapitre XV

[209]

Visite au musée

Nouvelle vie du jeune Gaulois. — Vietrix et Anouké. — Visite au musée de Phalazar. — Les origines humaines. — Du chaos au déluge. — Fondation de Babylone. — Légende de Sargon. — Le vol de la déesse Nana. — Splendeur d'Hammourabi. — Formation du royaume d'Assyrie. — Découverte sur le corps d'Anouké.

Vietrix se fit peu à peu à sa nouvelle vie. Les mois passaient. Il avait poussé ses études linguistiques, et c'étaient les grands problèmes historiques qui l'intéressaient maintenant.
Sa maison était, en effet, fort bien tenue, et il n'avait eu qu'à se louer des esclaves que le vieux Juif lui avait achetés. Il songeait déjà à renouveler le contrat des deux premiers.
Quant à la petite Anouké, elle se livrait à de menus travaux, rangeant chaque matin, dans le cabinet de Vietrix, les briques, cylindres et papyrus sur lesquels il travaillait. Ce n'était pas sans peine que le Gaulois avait réussi à vaincre sa pudeur. Mais, pour le principe, il tenait à connaître qui lui appartenait de façon définitive.
Le jour où l'enfant avait consenti à se livrer à l'examen du maître, elle s'était, soi-disant, ornée et parfumée à la mode de son pays. Elle s'était recouvert la peau d'une certaine couleur d'ocre sous laquelle une bonne partie de son corps, les seins, le ventre, les cuisses étaient dissimulés. Elle était vraiment charmante : de jolis yeux mystérieux et

doux, un sourire malin aux lèvres, un petit buste, de longues jambes. Elle plut à Vietrix, mais il ne se souciait nullement, pour l'instant, de déflorer l'enfant, qui était vierge. La cuisinière-intendante exigerait peut-être un semblable hommage du patron ? Pouah ! Vietrix avait trouvé à la maison des Egyptiennes et dans certains lieux de rendez-vous qu'on lui avait indiqués toute satisfaction. Cette esclave, à son départ de Babylone, il la revendrait vierge un bon prix. C'était une petite bête qui rôdait gentiment dans son appartement, et voilà tout. L'amour d'une vierge est toujours maladroit. Et puis il éprouvait une crainte bizarre d'expérimenter la brune fillette qui le considérait, parfois longuement, de son mystérieux regard. Il n'osait pas lui parler brutalement, la toucher. Par moments, il éprouvait même à son endroit une sorte de respect.
Ce jour-là, Vietrix, désireux de parfaire ses connaissances historiques, se rendit chez le réputé antiquaire et savant Phalazar.

Le directeur du *Musée des antiquités babyloniennes et autres* était un vieil ami de Nephtali. Le Chaldéen et le Juif avaient longtemps travaillé de conserve à lire sur la pierre les récits du temps passé et à identifier les versions de chaque peuple. Avec l'aide de quelques astronomes de leurs amis, ils avaient réussi à fixer des dates approximatives aux premières légendes de l'humanité.
Vietrix admira fort la collection d'inscriptions, de cylindres remontant à la plus haute antiquité, aux premiers temps du monde, que Phalazar avait pieusement réunis.
Quelle était l'origine de l'homme ? Grave problème que les plus sages d'entre ceux de son pays n'avaient pas encore osé effleurer. Nephtali et Phalazar avaient pâli de longues nuits à scruter le mystère des vieux textes. Ils expliquèrent à Vietrix le sens des inscriptions babyloniennes qu'ils possédaient :
« Jadis, disait une brique fort mutilée, ce qui est en haut ne s'appelait pas le Ciel et ce qui est en bas, la Terre, n'avait pas de nom.
« L'Abîme fut leur créateur.
« Un chaos, la Mer, fut la mère qui enfanta l'Univers.
« Les eaux confluaient ensemble.
« Il y eut des ténèbres sans rayon de lumière, un ouragan sans accalmie.
« Jadis les dieux n'existaient pas.
« Aucun nom n'était prononcé : le Destin n'était pas fixé.
« Les dieux Ann furent créés d'abord, puis un grand nombre d'années se passèrent.
« Jusqu'à ce que leur nombre augmentât.
« Enfin vinrent les dieux Sar et Kisar.

« Et le dieu Bel... »
Une autre brique, trouvée sous un profond tumulus, donnait les renseignements suivants :
« Il y eut un temps où tout était ténèbre[210] et eau, et, dans ce milieu, s'engendrèrent spontanément des animaux monstrueux et des figures les plus particulières : des hommes à deux ailes et quelques-uns à quatre, à deux faces, à deux têtes, l'une d'homme et l'autre de femme, sur un seul corps et avec les deux sexes en même temps; des hommes avec des jambes et des cornes de chèvre ou des pieds de cheval, d'autres avec les membres postérieurs d'un cheval et ceux de devant d'un homme, semblables aux hippocentaures. Il y avait aussi des taureaux à tête humaine, des chiens à quatre corps et à queue de poisson, des chevaux à tête de chien, des hommes à tête de chien, des animaux à tête et à corps de cheval et à queue de poisson, d'autres quadrupèdes où toutes les formes animales étaient confondues, des poissons, des reptiles, des serpents de toutes sortes, des monstres merveilleux présentant la plus grande variété dans leurs formes et dont on voit les images dans les peintures des temples de Bel... »

Les deux savants donnèrent ensuite au jeune Gaulois quelques renseignements sur la tradition du déluge. Vietrix savait que c'était là un des plus vieux souvenirs de l'humanité. Dans les Gaules, ceux qui conservent les chansons héroïques y faisaient encore maintes allusions.
« Écoute ma parole, ô homme de Sourippak, fils d'Otiartis; fais un vaisseau en forme de maison, abandonne ce que tu possèdes, sauve ta vie; fais distribuer du pain, de la nourriture, et conserve la vie des êtres. Fais monter sur le vaisseau la semence de tout être vivant.
« Hasis-Adra le Chaldéen obéit. Il entassa sur le navire ses parents, les animaux, les plantes; il abandonna son trésor et ses palais.
« Alors, des profondeurs des cieux surgit un nuage noir; le dieu Bin lâcha ses éclairs; les dieux Nebo et Bel marchaient en avant. Ils marchaient, et sous leurs pas tremblaient les monts et les vallées; le dieu Nergal traînait après lui l'ouragan, le dieu Ninip s'avançait répandant l'obscurité. Les génies de la terre avaient éteint toute lumière et, dans leur marche, ils entamèrent la surface de la terre, pendant que Bin cherchait, avec ses foudres, à atteindre le ciel et se retournait vers la terre.
« Les vagues, comme des montagnes, couvraient la terre; les êtres vivants étaient terrifiés; les hommes cherchaient leur salut, luttant dans les ténèbres; le frère ne voyait pas son frère; les hommes ne se reconnaissaient pas entre eux. Les dieux, épouvantés eux-mêmes,

craignirent cet orage : ils s'avancèrent vers Ann pour le conjurer et, comme des chiens timides, ils se cachaient dans les coins !
« La déesse Istar criait comme une femme en peine. Elle parlait ainsi :
— La création est redevenue du limon; en présence des dieux, j'avais annoncé le désastre, mais maintenant j'ordonne à l'épouvantable fléau qui frappe les hommes de s'arrêter. Moi, la Mère, j'avais enfanté les hommes. Ils peuplent maintenant les ondes comme un essaim de poissons. Que les dieux et les génies de la terre pleurent avec moi !
« Et les dieux, cachés dans leurs refuges, se mirent à pleurer. Mais les destinées continuaient de s'accomplir.
« Six jours et six nuits le vent souffla; l'orage et la destruction balayaient la terre. Le septième jour, enfin les eaux torrentielles s'arrêtèrent. La mer devint tranquille, le vent se calma, l'orage cessa. La mer avait fait son œuvre de destruction; toute l'humanité avait été changée en boue et les cadavres flottaient comme des roseaux.
« Alors Hasis-Adra le Chaldéen ouvrit la fenêtre du navire et aperçut la lumière du jour.
« Puis il fit sortir une colombe. Elle revint bientôt, n'ayant pas trouvé d'abri.
« Il fit sortir une hirondelle; elle revint.
« Il fit sortir un corbeau; il ne revint pas : il s'était nourri de cadavres.
« Enfin il fit sortir un agneau et, sur la crête d'une montagne, accomplit un sacrifice.
« Toutes les divinités accoururent, attirées par la bonne odeur du sacrifice.
« Seul Bel était furieux. Il décida que les hommes habiteraient au loin, à l'embouchure du fleuve.
« Alors Hasis-Adra redescendit dans la plaine et, peu de temps après, il fonda Babylone, dont le nom signifie : La porte des Dieux ! »

⁂

— Ces événements, dit Vietrix, remontent évidemment à la plus haute antiquité, mais dans les temps — si je puis dire — historiques, possédez-vous quelques curieux témoignages ?
— J'ai fait de nombreuses fouilles, répondit Phalazar. Par malheur les crédits me manquent. Hélas ! les souverains préfèrent garnir leurs harems de jolies esclaves plutôt que de détenir de vieilles bibliothèques de pierre. Les protecteurs des arts se font de plus en plus rares. Fichu temps î Ma subvention est si courte que moi-même je me verrai bientôt obligé de manier la pioche pour mettre à jour les palais écroulés ou détruits que le sable du désert et les alluvions du fleuve couvrent incessamment. Si jamais Babylone disparaît...
— Les prophètes l'ont prédit, fit Nephtali d'un ton grave.
— Et si les hommes des nations les mieux civilisées, la vôtre peut-

être, jeune homme, s'avisent de venir par ici déterrer nos os, je leur souhaite de meilleurs encouragements que je n'en ai trouvés de la part de nos gracieux souverains. Quoi qu'il en soit, voici différentes plaques curieuses. Celle-ci est du roi Sargon qui vivait il y a environ trois mille ans. Ce n'est pas d'hier. Il n'ajoute aucune foi aux petits savants de fantaisie qu'une ridicule prétention pousse à faire remonter la création de notre capitale à trente et quarante mille ans ! La légende de Sargon est curieuse en ceci qu'elle coïncide avec une légende hébraïque, d'un nommé Moïse, n'est-il pas vrai, Nephtali ?

— C'est-à-dire que vous avez dû nous la dérober, répondit le vieil Israélite. C'est ce que j'appellerais pour le moins un plagiat littéraire.

Cependant Phalazar lisait couramment sur la pierre :

« Sargon, le roi tout-puissant, le roi d'Agadé, c'est moi. Ma mère était princesse, mon père je ne l'ai pas connu; le frère de mon père habitait la montagne; ma ville était Azonpirami qui est située sur la rive de l'Euphrate.

« Ma mère, la princesse, me conçut et m'enfanta en cachette; elle me mit dans une couffe de roseaux, elle en ferma la bouche avec du bitume, elle m'abandonna au fleuve qui ne me reconnut point.

« Le fleuve me porta, il m'emmena vers Akki, le puiseur d'eau. Akki le puiseur d'eau me recueillit dans la bonté de son cœur. Akki le puiseur d'eau m'établit jardinier.

« Jardinier, la déesse Ishtar m'aima. Pendant quarante-quatre ans j'exerçai la royauté... »

La lecture terminée, Phalazar reprit : « Plusieurs dynasties passèrent sur Babylone dès les premiers temps. Nous n'avons même pas conservé leurs noms. Ce Sargon serait, à mon avis, le dernier représentant de la dynastie qui succéda à celle des rois de Patesi, celle-ci ayant succédé à celle des rois d'Ur, et celle-ci à celle des rois de Sirtella. Cela nous mène 'à quatre ou cinq mille ans en arrière, cinq mille au plus.

— Mais tous ces peuples et ceux qui les entouraient s'ignoraient-ils ? interrogea Vietrix.

— Point du tout. Ils partaient en de longues conquêtes, ils se pillaient, se détruisaient. Là où manquaient les femmes on faisait la guerre pour exporter des vierges. Mais les traditions demeuraient et la continuité ne fut guère rompue. Les empires, les dynasties passaient, les ténèbres régnaient parfois des centaines d'années sur une région jadis éblouissante de gloire. Mais rien ne s'oubliait. En voulez-vous un curieux exemple ?

« Quand Assambanipal, le cruel roi de Ninive, s'empara de Suse, après une guerre à outrance contre Vimmanaldas, le roi de ce pays

d'Elam qui s'étend vers l'Orient, il retrouva dans le temple la statue de la déesse Nana qui avait été enlevée par les Elamites, seize cent trente-cinq ans exactement auparavant au sanctuaire d'Erech. Seize cent trente-cinq ans ! La joie fut générale à cette découverte. Assyriens et Chaldéens, momentanément unis, paraissaient avoir chacun retrouvé leur sac à monnaie perdu la veille ! On reconduisit en grand triomphe la déesse à son sanctuaire d'Erech qu'elle avait jadis tant aimé !

*
* *

Mais n'empiétons pas sur les dates. Les Elamites, ce peuple de l'ouest, avait donc conquis la Chaldée. Beaucoup des habitants de la Babylonie émigrèrent dans le nord pour échapper à leur joug. Ce devaient être les fondateurs du royaume d'Assyrie, de cette Ninive avec laquelle Babylone fut des siècles en sanglante rivalité.

« Enfin les Elamites régnèrent peu à peu sur les territoires. De nouveau nous eûmes des rois nationaux. Le plus célèbre d'entre eux fut le sage Hammourabi dont la splendeur rayonnera sur l'histoire. Je suis précisément en train de traduire le Code complet qu'il avait rédigé et dont notre législation actuelle procède encore. Hammourabi fut peut-être le principal instaurateur de la grandeur babylonienne. Tenez, voici ce qu'il a écrit sur cette pierre, arrachée au fronton de son palais :

— Le dieu Bel m'a donné les peuples de Sumir et d'Accad à gouverner.

« J'ai fait creuser le canal de Nahar-Hammourabi qui fut la bénédiction des habitants de Babylone. Ce canal irrigue et fertilise toutes terres.

« J'ai dirigé les eaux dans les plaines désertes, je les ai fait déverser dans de petits canaux. Ainsi j'ai fourni des eaux intarissables à tous les habitants de Sumir et d'Accad.

« Les plaines désertes, je les ai transformées en champs féconds; j'ai répandu partout la fertilité et l'abondance; j'ai fait du pays de Sumir et d'Accad un séjour de bonheur !

« Hélas ! d'autres dominations devaient encore passer sur la Chaldée. Sous l'un des descendants d'Hammourabi, le puissant roi d'Egypte, le troisième Thoutmès envahit la Chaldée et s'empara de Babylone. Notre roi national fut renversé et à sa place fut mis un prince arabe. Ninive et les Assyriens tombèrent aussi sous la puissance de Thoutmès.

« Nous ne devions pas nous relever de cette domination des Arabes qui dura environ trois siècles. Les premiers, les Assyriens secouèrent le joug et ce ne fut que pour nous en imposer un plus rude !

« Voici que l'heure s'avance. Un prochain jour je vous montrerai quelques mouvements du pays d'Assyrie et vous citerai quelques exemples de la lutte gigantesque entre Ninive et Babylone !... »

⁂

Vietrix rentra chez lui, hanté par ces fabuleux récits.
Dans son bureau, il aperçut à sa grande stupéfaction sa petite esclave Anouké qui dormait sur le divan.
— C'est cette stupide cuisinière qui lui aura dit de m'attendre. Et elle s'est endormie. Tiens ! mais elle est gentille ce soir. Son petit corps doit commencer à pousser.
Et afin de s'en rendre compte, comme c'était son droit, puisqu'il était le légitime propriétaire, il souleva doucement la robe de l'enfant,
Une surprise l'attendait. Voici que sur la chair brune et fine il reconnaissait les tatouages qu'il avait déjà vus sur la première esclave qu'il avait achetée. Au creux du petit ventre ferme et poli, les trois jambes humaines courant dans le même sens étaient dessinées. Il la regarda de plus près. Mais, parbleu I c'était bien la même fillette ! Il fallait qu'il fût bien ivre pour ne l'avoir point reconnue le soir de l'acquisition.
Comment se faisait-il qu'il n'eût jamais examiné son corps ? Elle se couvrait d'une ocre rouge. Singulière pudeur ! Avait-elle honte de montrer ses tatouages ? Mais cela n'était pas si vilain.
Ainsi elle lui appartenait deux fois.
Sa première idée fut de l'éveiller ainsi, mais il songea qu'il blesserait sa pudeur. Elle évitait si soigneusement de lui jamais montrer son corps !
— Je suis un imbécile, se dit-il. Néanmoins, il rabaissa la robe, puis légèrement lui caressa les cheveux et le front. Elle s'éveilla, confuse, et lui demanda s'il n'avait besoin de rien.
— Va te coucher, répondit Vietrix, bonsoir, Anouké !
Et quand elle fut partie, il songea, il songea longuement, inquiet, sans but. Le mal du pays peut-être ?

Chapitre XVI

[211]

Ninive contre Babylone

Naissance de Ninive. — Téglathphalazar le chasseur. — Assurnazipal l'incendiaire. — Supplices des habitants de Suru. — Les Assyriens contre les Juifs. — Dépravation des filles d'Israël. — La prostitution d'Esther. — L'armée de Sennachérib décimée en Judée, — Ses triomphes en Chaldée. — Sac et destruction de Babylone. — Assurbanipal et l'apogée de Ninive. — Châtiments affreux des Babyloniens. — Sardanapale l'efféminé, — Triomphe de Babylone sur Ninive. — Prophétie de Nahum.

Quelques jours après, Vietrix retourna chez le « Directeur des Antiquités babyloniennes et autres », en compagnie de Nephtali.
Phalazar reprit son récit.
« Ce furent donc, dit-il, les peuples du nord, qui s'étaient rangés sous la domination d'Assyriens, qui brisèrent les premiers le joug humiliant des Égyptiens. Et nous passâmes du même coup sous leur domination.
« Le premier grand souverain assyrien fut Téglathphalazar. Il se croyait, comme tant d'autres, un délégué des dieux sur cette terre. Voici l'orgueilleuse formule de son sceau :
— Téglathphalazar, roi des nations, fils de Salmanosar, roi du pays d'Assur, a conquis des terres innombrables. Si quelqu'un jamais détruit ce sceau, que les dieux Assur et Raman fassent disparaître son nom

de ces régions !
« Téglathphalazar, autant que j'ai pu en juger, fut un des souverains les plus agités de l'histoire. Il ne tenait pas en place, pillait et saccageait de tous côtés pour le seul amour de l'art. Son sport favori était la chasse. Une relique que je possède en témoigne :
— Les dieux Adar et Nergal ont confié à mes royales mains leurs armes terribles, leur arc puissant.
« Avec le secours du dieu Odar, mon protecteur, j'ai tué quatre buffles d'une force et d'une grandeur extraordinaires. C'était au désert, près de la ville d'Ararihi; je les ai tués avec mon arc puissant, mon glaive de fer et ma lance aiguë, et j'ai rapporté leurs peaux et leurs cornes dans ma ville d'Elassur.
« Une autre fois, j'ai tué des éléphants gigantesques dans le voisinage de Iloran, aux sources de Habour; j'en ai pris quatre autres vivants; les peaux et les défenses des tués ont été transportées à Elassur.
« Une fois encore, avec le secours du dieu Odar, j'ai tué cent vingt lions, que j'ai étendus raides morts à mes pieds.
« J'en ai chargé huit cents sur mes chars.
« Ni les fauves du désert, ni les oiseaux du ciel n'ont pu se soustraire à mes flèches !
« Téglathphalazar a fort excité l'imagination des écrivains. Ils firent de son histoire une légende. Vous connaissez sans doute les grands récits de Poladamastor sur la fondation de Ninive et les exploits de la femme guerrière Sémiramis, tels que lésa narrés Dhi-Sor en son style imagé. Sémiramis, femme de Ninus, alias Téglathphalazar, aurait elle-même soumis les Mèdes, les Perses, conquis le nord de l'Inde ! Elle aurait enfin reconstruit Babylone ! Ce ne sont là, je vous l'affirme, que rêveries de poètes !
« Sous le successeur de Téglathphalazar, la Chaldée s'affranchit du joug de l'Assyrie...

« Des centaines d'années passèrent. Les rois se concentraient en de petites guerres. Les uns occupaient leurs loisirs à la chasse aux grands lions du désert, les autres au harem. Chacun selon son tempérament.
« Assurnazipal devait à nouveau réduire la Chaldée en esclavage. Ce fut un incendiaire professionnel. Il n'aspirait pas à conquérir, mais simplement à détruire. Voici, si j'ai bonne mémoire, la devise qui s'étalait sur son palais :
— Ma figure s'épanouit au milieu des ruines, et je trouve ma satisfaction dans l'assouvissement de mon courroux.
« La ville de Suru s'étant révoltée, il la châtia impitoyablement. J'ai été

assez heureux pour acquérir un cylindre qui en relate le sac :
— Je tuai les habitants de Suru dans la proportion de un sur deux. Le reste fut réduit en esclavage. Le roi de la ville dut assister au pillage de son palais, voir torturer ses fils et violenter ses filles, et emporter ses dieux tutélaires.
« Je fis écorcher un grand nombre des rebelles en ma présence et fis couvrir le mur de leurs peaux, je fis des pyramides de leurs têtes et des trophées de leurs cadavres. Quelques-uns furent murés vifs dans la Maganicie, quelques autres crucifiés ou empalés au long du mur. Enfin j'ai emmené le roi à Ninive, où je le fis écorcher, et j'étendis sa peau sur le rempart de la ville. »
— En voilà un qui ne plaisantait pas ! lit Vietrix.
— Ses successeurs non plus. Les rois de l'Assyrie ont fait preuve de plus de férocité que les nôtres. C'étaient de grands amateurs de meurtre et de viol...

« Salmanasar, Téglathphalazar II passèrent. Ce dernier put écrire sur une stèle :
— Je suis le roi qui, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, ai mis en fuite tous mes ennemis. »
— Ce fut lui également, remarqua Nephtali, qui rendit le premier le royaume d'Israël tributaire de Ninive.
— En effet, mais sous Sargon, fondateur d'une nouvelle dynastie, quelque temps après, le royaume d'Israël fut démembré et ses habitants emmenés en captivité.
— Comment se fit-il que votre Dieu vous eût dès ce temps abandonné ? demanda Vietrix à Nephtali.
— Dites plutôt, répondit le vieillard, qu'Israël avait abandonné son Dieu. L'alliance avait été dénoncée, le veau d'or était adoré, le regard des hommes ne se portait plus que sur les filles et le regard des filles sur leurs parures. Je puis vous rappeler les quelques arguments que les prophètes se plaisaient à détailler à ce sujet.
— Certes, firent Phalazar et Vietrix.
— Parce que les filles d'Israël se sont élevées, parce qu'elles ont marché la tête haute, faisant des gestes de leurs mains et des signes de leurs yeux, parce qu'elles ont étudié leur pas et mesuré leur démarche,
« Le Seigneur rendra chauve la tête des filles d'Israël, il fera tomber tous leurs cheveux jusqu'au dernier.
« En ce jour, le Seigneur leur ôtera leurs charmes magnifiques, leur croissant d'or,
« Leurs colliers, leurs filets de perles, leurs bracelets, leurs coiffes,
« Leurs rubans de cheveux, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs

boîtes de parfums, leurs pendants d'oreilles,
« Leurs bagues et les pierreries qui leur pendent sur le front,
« Leurs robes magnifiques, leurs écharpes, leurs beaux linges, leurs poinçons de diamant,
« Leurs miroirs, leurs chemises de grand prix, leurs bandeaux et les vêtements transparents qu'elles portent en été. »
— Je vois que la coquetterie régnait en Israël, fit Vietrix.
— Cela eut aussi son utilité, car la prostitution d'une des plus jolies filles d'entre les filles des deux royaumes, Esther, permit d'adoucir la captivité de Ninive. Conseillée par quelques vieillards experts aux secrets de l'amour, ayant des mois parfumé son corps virginal, ayant, selon les recettes juives, poli ses seins, ses cuisses et son ventre, elle sut se faire aimer du maître tout-puissant, un grand raffiné s'il en fut.
— Sargon, après maints grands exploits, une nouvelle conquête de Babylone révoltée, fut assassiné, continua Phalazar. Sennachérib lui succéda.

⁂

— De celui-ci, fit Nephtali, nous avons aussi gardé le souvenir en Juda. Il marcha contre notre roi à la tête d'une armée immense. La terreur régnait dans Jérusalem assiégée. Le roi Ézéchias se rendit au temple et il pria :
« O Jéhovah ! Dieu d'Israël, toi qui sièges entre les chérubins, tu es le seul Dieu de tous les royaumes de la terre ! tu as fait les cieux et la terre !
« O Jéhovah ! prête l'oreille et écoute; ouvre tes yeux et regarde; écoute les paroles de Sennachérib et de celui qu'il a envoyé pour blasphémer le Dieu vivant.
« O Jéhovah ! je te prie, délivre -nous du blasphémateur Sennachérib, sinon les royaumes de la terre ne sauraient plus si tu es le vrai Dieu.
« Ce petit chantage réussit à merveille. Isaïe, inspiré, annonça de suite, à la stupéfaction générale, que Sennachérib n'entrerait point dans la ville.
— Je garantirai cette ville et je la délivrerai, à cause de moi et de mon serviteur David, m'a dit le Seigneur.
Et, en effet, la peste se mit dans l'armée. En quelques jours deux cent mille hommes périrent. Sennachérib leva le camp.
— Hélas ! reprit Phalazar, contre nous qui étions entrés en révolte, selon l'usage, à la mort du roi précédent, le souverain de Ninive réussit mieux...

⁂

« La campagne de Sennachérib contre Babylone est la plus terrible que cette ville ait supportée, et près de deux siècles après, on n'a pas

oublié ici les épisodes de la destruction. Cette destruction était, il est vrai, peut-être voulue par les dieux afin que Nabuchodonosor lui donnât l'aspect le plus imposant et magnifique qu'elle eût jamais eu dans l'histoire.
« J'ai ici le relevé pris jadis à Ninive sur les grands palais des inscriptions qui rappellent la victoire de Sennachérib.
Babylone s'était donc révoltée et toutes les tribus du sud et de Test étaient venues à son aide. Il s'agissait de réduire un conquérant qui menaçait d'asservir tous les royaumes. C'était le suprême effort.
— Tous ces peuples, dit Sennachérib, vinrent de Babylone unis contre moi. Pareils à des bandes innombrables de sauterelles qui se répandent dans la plaine pour la dévaster, ils se ruèrent contre moi. La poussière, relevée par leurs pieds, était semblable aux nuages épais des pluies de l'automne qui envahit les vastes cieux, cachant ce qui se trouvait devant moi. Sur les bords du Tigre ils s'établirent en ligne et résolurent de tenter le sort des armes.
« Je me confiais à notre dieu Assur, à Nergal, à Nabre, à toutes les divinités protectrices de Ninive. J'implorais leur secours contre l'ennemi innombrable qui s'avançait contre moi.
« Les dieux entendirent ma prière, ils m'accordèrent leur protection. Alors je me mis en garde.
« Le cœur rempli de courroux, je montai sur mon char de bataille le plus élevé, celui qui balaye les ennemis. Je pris dans mes mains l'arc puissant que le dieu Assur m'a donné.
« Je me ruai alors comme le feu dévorant sur toutes ces armées rebelles, comme Raman, le dieu inondateur. Je marchai sur ma proie pour la détruire et versai la stupeur sur mes adversaires.
« La tempête de la bataille se déchaîna; bientôt j'ébranlai leur résistance et fis chanceler leur fermeté.
« L'armée des rebelles, sous mes attaques terribles, se replia.
« Les chefs, désespérés, délibérèrent. —
— Cet excellent Sennachérib exagérait un peu, remarqua alors Phalazar. A la vérité, nul succès décisif n'avait été remporté. Ce fut grâce à la trahison d'un officier auquel il donna des monceaux d'or, des bijoux en quantité, que notre armée, surprise, tomba une nuit entre ses mains.
« Sur la terre mouillée, les armées et les harnais nageaient dans le sang comme dans un fleuve : les chars de bataille avaient tout écrasé, corps et membres. J'entassai les cadavres des soldats comme des trophées et tranchai les extrémités de leurs membres. Je mutilai ceux que je pris vivants comme des brins de paille et, pour punition, je leur coupai les mains. »
— C'est alors que cet implacable souverain décida la destruction systématique de Babylone.

« Dans un second voyage, je marchai rapidement sur Babylone, dans laquelle j'entrai sans coup férir; je me précipitai, pareil à l'orage, et passai sur elle comme un ouragan !
« La ville et ses temples, je les ai détruits de leurs fondations au sommet et livrés aux flammes. Les forteresses et les temples des dieux, je les ai abattus et renversés dans le canal...
« Et pour que dans la suite des temps on ne pût retrouver l'emplacement de cette ville et de ses temples, je les submergeai sous les eaux !... »

« A Sennachérib succédaient Assarhaddon et Assurbanipal. Ce dernier ne craignit pas de s'enfoncer au plus profond de l'Egypte, ayant derrière lui des centaines de princes en révolte.
— Je pris la ville de Thèbes et mes mains la soumirent à la domination d'Assur et d'Istar; je m'emparai de son argent, de son or, des pierres précieuses, des trésors du palais royal, des étoffes de laine et de lin; des grands chevaux; des princesses, des concubines, des esclaves; de deux obélisques couverts de magnifiques sculptures et du poids de vingt-cinq mille talents, dressés devant la porte d'un temple; je les enlevai de place et transportai ce butin jusqu'à Ninive, à travers les déserts... —
« Cependant la lutte entre Babylone et Ninive continuait. Nous subîmes un siège terrible. La famine régnait. Les enfants furent, dans la ville, mis à mort et mangés. Quand Assurbanipal franchit enfin les portes, ce fut un affreux carnage. La plu" part des soldats périrent par l'épée dans la première ruée.
« Les autres furent écorchés vifs devant les taureaux ailés et les lions colossaux élevés par Sennachérib, mon grand-père. Moi-même j'en écorchai de mes propres mains et je jetai leurs chairs pantelantes aux chiens, aux chacals et aux vautours. »

« Avec Assurbanipal, l'empire des Assyriens avait atteint à son apogée. Il rayonnait du soleil levant au soleil couchant, du pays des glaces au pays des déserts brûlants.
« Assuredelani, son fils, lui succéda. Quelques-uns le nommèrent Sardanapale. Mais il n'imita point l'exemple de son père. Il vivait au harem et négligeait les intérêts de l'Empire. Le satrape de Médie, Arbaties, et le Babylonien Bérésis se révoltèrent contre lui et vinrent avec des armées mettre le siège devant Babylone.
« Le siège dura trois ans. Sardanapale résistait victorieusement. Mais un beau jour une crue du Tigre renversa les murailles sur une longueur de vingt stades. Un oracle avait jadis prédit à Assuredelani

qu'il serait vaincu le jour où le fleuve le trahirait. Il comprit que le sort s'était accompli. Tandis que les alliés préparaient l'assaut, il s'enferma dans son palais avec ses favoris, ses femmes, ses enfants, donna un immense festin, puis mit lui-même le feu au gigantesque édifice. Les vainqueurs ne trouvèrent que des ruines.

« Les Mèdes et les Babyloniens, maîtres de Ninive, après avoir massacré les habitants, s'acharnèrent à détruire le palais, les temples et les maisons jusqu'aux fondements. Puis ils détournèrent le cours du Tigre et en firent passer les eaux sur les ruines, afin de les ensevelir pour toujours sous des couches de sable. Les destructeurs ne se retirèrent point tant qu'il y eut un pan de mur debout, tant qu'il y eut un homme vivant, capable de songer à la revanche. Les femmes elles-mêmes furent égorgées, le caprice des soldats satisfait, de crainte qu'elles ne fussent enceintes d'un enfant de la race maudite. Seules les vierges furent conduites en captivité.

« Ainsi Babylone triomphait enfin de Ninive, après six siècles d'une lutte acharnée.

— Nous ne saurions mieux terminer ces passionnants récits, fit alors Nephtali, que par la belle prophétie de Nahum. Les prophéties sont utiles en ceci que les fidèles, impressionnés, tendent naturellement à les réaliser. C'est ainsi que pour notre modeste part nous autres, Juifs pacifiques, nous avons pris Ninive.

« Le destructeur vient contre toi, ô Ninive ! a dit Nahum. Il vient assiéger tes forteresses. Assyrien, mets des sentinelles sur le chemin, fortifie tes reins, rassemble tes troupes.

« Mais ce sera en vain, car le Seigneur va punir l'insolence avec laquelle tu as traité Jacob et Israël.

« L'ennemi fera marcher ses plus vaillants hommes; ils iront à l'attaque d'une course précipitée; ils se hâteront de monter sur la muraille et ils prépareront des machines où ils seront à couvert.

« Ces grandes portes, par où les peuples entraient jadis comme des fleuves, seront brisées. Le temple sera détruit jusque dans ses fondements. Ninive était remplie d'habitants comme une piscine d'eau. Elle a crié aux fuyards : « Demeurez ». Mais personne ne détourna la tête.

« Pillez l'argent, pillez l'or; ses richesses sont infinies, car sa magnificence était au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer.

« Ninive a été pillée, déchirée, dépouillée de tout, anéantie.

« En quel endroit du désert rencontrerais-je maintenant ce repaire de lions ? »

Chapitre XVII

[212]

Corruption de Balthasar.

Gloire de Nabuchodonosor. — Ses successeurs. — Babylone pacifique. — Cyrus et ses conquêtes. — Inaction de Balthazar. — Sa vie au harem. — La reine délaissée. — Parmi les concubines. — Les mignons du roi. — Les batailles au harem. — Duel de femmes. — L'extrait de chanvre. — Dans le sang-. — Révolte d'Anouké.

« Depuis la chute de Ninive, reprit le lendemain Phalazar, vous savez à quel degré de splendeur l'empire babylonien s'est élevé. Nabopolassar est monté sur le trône il y a quatre-vingts ans. Depuis, le monde civilisé tout entier a dû reconnaître notre suprématie.
— En Asie du moins, rectifia Nephtali.
— Je passerai sur ces événements que vous connaissez. Nabuchodonosor, fils de Nabopolassar, éclipsa la renommée des plus fameux rois de Ninive. Il soumit les Phéniciens, les Egyptiens et vos compatriotes, mon bon Nephtali. Je ne puis, moi, trop déplorer cet événement, puisqu'il m'a valu le plaisir de faire votre connaissance.
— Nabuchodonosor a été châtié, puisque sept années durant, devenu fou, refusant le soin de tout homme, il erra dans les campagnes, comme une bête. Et s'il nous réduisit en servitude, nos âmes demeurèrent toujours libres et fières. Quand il fit dresser sa grande statue d'or que tout le monde devait adorer, et qui évidemment le

représentait lui-même, Daniel lui-même, en ces temps-là courtisan assidu, refusa de l'adorer. Et nous finîmes par avoir raison !
— Babylone, continua Phalazar, sous les règnes de Nabuchodonosor et de ses successeurs Evilmerodack, Meriglissor, Laborosarchod et enfin Balthazar, notre actuel souverain, continua d'être le grand centre de la civilisation. C'est vers elle que refluent les arts, la science et le commerce. Nous avons réduit en captivité des centaines de rois. Je désapprouve le procédé, mais suis obligé de reconnaître que des indices de craquement ont été signalés dans le grand édifice, du jour où le goût de la guerre se perdit.
« Voici maintenant que d'autres peuples, encouragés par notre inaction, confiants en la corruption qui nous ronge, entreprirent des conquêtes qui les ont menés à nos portes. Le jeune roi des Perses Cyrus, fils de Cambyse et de Mandane, a déjà renversé l'empire des Mèdes, conquis les plateaux du Caucase et vaincu Crésus, roi de Lydie, un souverain des plus importants. Il s'est avancé victorieusement vers le pays des Aryas.
« Ce Cyrus est un redoutable guerrier, élevé à la dure, loin des harems, selon de sévères principes. Il porte en lui la vertu et s'est imaginé devoir la propager dans le monde par le fer et par le feu. Je ne comprends pas très bien cette théorie, mais je reconnais que l'énergie a besoin parfois d'exutoires. Depuis que Balthazar s'est déclaré pacifiste, la grandeur babylonienne a perdu son orientation. Nous allons vers plus de civilisation, de bien-être; de plus en plus nous attirons l'intelligence, la fortune; nous montons sans cesse, mais le crime et la luxure aident aussi à notre ascension. Et on annonce partout que l'investissement de Bab3done par Cyrus se poursuit méthodiquement ! A l'heure actuelle, c'est peut-être déjà chose faite.

*
* *

« Vous savez quels bruits courent depuis quelque temps sur Balthazar. Il a éloigné de sa société habituelle les guerriers. Quand il fait appel à l'un d'eux, c'est qu'il en a besoin pour son plaisir intime et personnel, c'est que le désir l'a pris de s'offrir un beau mâle. La reine est délaissée, elle s'est retirée dans ses appartements. Nos rois, du moins, eurent toujours souci de sauvegarder la dignité de la femme qui doit donner naissance à l'héritier du trône. Elle s'est retirée, hautaine et fière. Elle n'a même jamais fait une observation à son époux. Elle vit, comme tant d'autres à Babylone, dans l'attente et la crainte de la grande catastrophe que les prophètes de Nephtali et nos devins ont annoncée.
« Balthazar ne règne plus. Il s'est dérobé aux yeux du public et de sa cour. Certains disent que dans le fond de son harem il mène l'existence d'une femme. Ses cinq cents concubines, qu'il méprisait

jadis, sont devenues sa seule société. Parfois, le désir de s'occuper le prend et alors, avec elles, il se met à tisser la pourpre et la laine. Il porte une robe de femme, il se farde le visage de céruse et s'enduit tout le corps des préparations compliquées dont usent les courtisanes; il se montre plus mou que la plus voluptueuse d'entre elles. Il s'efforce de donner à sa voix le timbre féminin, il s'adonne du matin au soir aux aliments, aux boissons et à mille préparations stupéfiantes que des médecins et des devins venus des quatre coins du monde composent du suc des plantes.

« Un eunuque échappé est venu récemment porter son indignation au grand prêtre. Et un eunuque ne s'indigne pas facilement î Ainsi nous avons été renseignés.

« Sa seule énergie, il l'a employée à plier à ses caprices les femmes et les mignons de son harem. Dans l'appartement réservé à la première favorite, il a introduit un éphèbe de Lycie, cette contrée où les femmes ont dû prendre les rênes du gouvernement, les hommes consacrant tout leur temps à se faire la cour entre soi et à se caresser. Et dans la grande Babylone, c'est un giton professionnel qui donne les conseils quand il s'agit de prendre une grave décision. Les femmes, qui vivaient jadis séparées, il les a mélangées. Jadis, nos rois n'avaient d'autre souci que d'éviter les querelles entre les femmes de leur harem. Ils s'efforçaient de ne pas éveiller les jalousies et de ménager les susceptibilités des filles de grande race qui peuplent la partie réservée du palais.

« Balthazar excite les querelles entre ses femmes. Il ne se plaît qu'à leurs discussions, leurs querelles, leurs batailles. Une princesse d'Ethiopie et une fille blonde du Caucase, l'autre jour, paraît-il, se livrèrent un combat singulier pour l'un des favoris du roi, un ancien militaire qui se complaît mieux au rôle actif que passif. Balthazar les fit combattre nues devant lui. Il leur avait, au préalable, fait boire à chacune un verre de sang de bouc apporté, ô profanation ! du temple de Bel, où avait eu lieu un sacrifice. La lutte fut féroce. La Scythe, plus robuste, avait enfin terrassé sa rivale qui lui avait griffé le visage de ses ongles acérés, mais la princesse noire réussit à arracher le collier à tête de serpent qu'elle avait conservé au pied, et d'un geste rapide, tandis que l'autre l'étranglait, lui creva tour à tour les deux yeux. Alors la grande fille, qui n'avait pas lâché prise, se raidit encore, enfonça ses doigts dans le cou, puis souleva le buste de sa rivale dont on entendait la plainte sourde. Elle se redressa — deux flots de sang, a raconté l'eunuque, coulaient des deux trous rouges de ses yeux — balança le

corps de l'enfant et par trois fois lui écrasa la tête contre les dalles de marbre de la grand salle du harem.
— Et que faisait Balthazar ?
— Balthazar, son mignon étendu près de lui, riait paisiblement. Il paraît maintenant qu'il se gorge du matin au soir de cet extrait de chanvre que les Aryas du sud ont apporté de leur pays et qui donne l'hilarité, comme l'ache de Sardaigne donne aux Sardes ce rire sardonique qui étonne les voyageurs. Il jugea que celle qui avait vaincu devait être récompensée. Il fit donc venir le grand giton à barbe et lui ordonna de prendre, non selon la nature mais selon la mode de ceux de sa catégorie, la grande princesse caucasique, et cela jusqu'à épuisement. Entre temps, il leur faisait avaler les plus puissants et immédiats aphrodisiaques. Toute la nuit, la fille aveugle la passa en pâmoisons de douleur et de volupté; au matin, sa jouissance s'étant transformée en râle, on la fit tuer ainsi que son amant, qui avait excité la jalousie, et leurs cadavres furent jetés aux chiens.
« Voilà quelles sont les coutumières distractions de Balthazar !...

« Je crains que d'ici peu sa tombe ne soit creusée et que l'on ne place sur cette tombe l'inscription que Sardanapale a jadis composée pour lui-même :
— Passant, sûr que tu es né mortel, ouvre ton âme aux plaisirs; il n'y a plus de jouissances pour celui qui est mort. Je ne suis que de la cendre, moi, jadis roi de la grande Ninive; mais tout ce qui fut repas et boisson, tout ce qui fut amour, tout ce qui fut plaisir, je le possède encore. Je n'ai perdu que mes richesses et mon empire ! —
Jamais ne furent prononcées paroles plus impies. Voyez ces pierres alignées qui célèbrent la grandeur des rois : ils se vantent de leurs exploits guerriers, jamais de leurs délassements amoureux ! »

Vietrix rentra chez lui encore tout secoué par l'affreux récit du duel. Il était de bonne heure encore et tout son personnel était debout.
Ses esclaves lui demandèrent avec anxiété s'il était vrai que la ville dût être bientôt investie. C'était le bruit qui courait de plus en plus, mais il n'en savait pas plus long qu'eux. On savait seulement que des étrangers qui avaient voulu prendre certaines routes étaient rentrés précipitamment en ville.
Son valet et sa cuisinière se contentèrent des vagues renseignements que possédait leur maître et s'en furent coucher. Mais Anouké, curieuse et bavarde ce soir-là, lui posa d'interminables questions. Elle était intelligente et fine, et Vietrix, plusieurs fois, ne sut trop quelles explications lui donner.

Il s'accoutumait décidément à cette petite.
Et bon gré, mal gré, il ne pouvait la considérer comme une petite bête qui lui tenait tête. Ces fillettes brunes avaient donc aussi une âme ?
— Écoute, lui dit-il, écoute, quand Anouké lui eut dit bonsoir, tout à l'heure, tu viendras dans ma chambre.
— Et pourquoi ?
— J'ai, j'ai...
— Quoi ?
— J'ai à te parler.
— Je ne viendrai pas î
— Tu ne viendras pas ! C'est un peu fort ! Je suis ton maître, après tout. Je te ferai fouetter !
— Ça m'est égal, je ne viendrai pas !
Et, légère, elle disparut.

Chapitre XVIII

[213]

Au temple de Mylitta

La prostitution des femmes mariées. — Le choix. — Le prêtre de la déesse d'Amour. — Le culte d'Istar-Mylitta. — L'éducation d'amour. — La guerre et l'amour. — Philosophie de la prostitution sacrée. — Les hiérodules.

Vietrix, un beau matin, décida de se rendre au temple de Mylitta. Sa qualité d'étranger l'y autorisait. Il estimait justement qu'il eût été sot de manquer l'excellente occasion qui se présentait. Selon la loi, en effet, toute femme babylonienne était, une fois dans sa vie au moins, tenue d'aller au temple, afin de s'y livrer à un étranger.
— Voilà une façon de comprendre l'hospitalité que je puis taxer de complète, se dit Vietrix.
Mais, de prime abord, le Gaulois fut désillusionné.
Les femmes se tenaient dans une longue pièce en corridor attenante au temple. Par un système de cordages tendus, elles se trouvaient séparées des hommes qui circulaient, faisant leur choix.
Ces femmes portaient, selon le rite, une couronne de feuillage sur la tête. Les unes se tenaient avec décence, les autres, au contraire, ne craignaient point de montrer leurs seins, leur ventre, leurs jambes ou leur croupe. Chacune exhibait la partie chez elle la mieux en état. Car nulle d'entre elles n'était très jeune. Certaines étaient, en outre,

affectées de désagréables infirmités : celle-ci avait dû recevoir quelque flèche qui lui avait crevé l'œil, cette autre boitait, dans un coin se tenait une petite bossue.
Quand un homme avait arrêté son choix, il prenait quelques pièces de monnaie et les jetait sur les genoux de la femme en disant : « J'invoque la déesse Mylitta. » Celle-ci ne pouvait se soustraire à l'invitation. Elle prenait l'argent, qui dès cet instant devenait sacré, et suivait l'étranger, qui la conduisait généralement dans un des hôtels qui entouraient le temple. Il y en avait de tous prix.
Vietrix se fût, à la nécessité, accommodé de quelques-unes des femmes qui étaient là. La plupart d'entre elles, le visage abîmé par le fard, possédaient d'assez beaux corps. Elles appartenaient à la classe moyenne et étaient habituées à une vie plus active que celle de l'aristocratie, mais moins fatigante que celle du peuple.
Ce qui l'indisposait le plus contre la coutume du temple de Mylitta, c'était, à la vérité, l'aspect des étrangers qui circulaient du même côté des cordes que lui. Ils ne brillaient pas par la distinction ni l'élégance. Tous semblaient des aventuriers, nomades, colporteurs, traîne-savates de tous les ports marins et fluviaux. Ils venaient là évidemment parce qu'ils n'avaient, selon l'expression courante, rien de mieux à se mettre sous la dent. Leurs moyens financiers ne leur permettaient point de s'offrir des courtisanes de luxe. Vietrix fut vexé d'être mêlé à cette tourbe.

Tandis qu'il cherchait un moyen de s'évader sans que son abstention peu polie fût remarquée, il se sentit tirer par la manche. C'était l'un des jeunes gens en tunique blanche qui vaquaient aux soins et à la police du temple de la déesse, sous la direction des prêtres.
« Aurais-je commis quelque infraction aux rites ? » pensa Vietrix.
— Suis-moi, lui dit simplement l'éphèbe.
Vietrix obéit. Ils sortirent de la grande salle, et après avoir traversé plusieurs corridors parvinrent à l'appartement, assez joliment installé, du grand prêtre. Celui-ci était un homme d'âge mûr, aux traits un peu efféminés, le regard voilé, la lèvre sensuelle et parfois sarcastique.
— Je suis enchanté, dit-il à Vietrix, qu'un étranger de ta classe ait daigné rendre visite au temple dont j'ai la garde. Crois bien que la déesse sera enchantée du sacrifice que tu devais lui consacrer.
— Oh ! oh ! Mais tout le plaisir est pour moi, protesta poliment Vietrix.
Le prêtre hochait la tête.
— Les bonnes dames réunies dans la grande salle, à l'encan d'une clientèle assez peu ragoûtante, n'ont pas su te satisfaire, je le devine. Certaines sont là depuis des années, attendant vainement un preneur. Quel encombrement ! N'était le respect que nous devons aux lois qui

obligent toutes les femmes mariées babyloniennes, toutes...
— Toutes ? fit Vietrix.
— À venir ici une fois, il y a longtemps que j'aurais expulsé d'office ces vieilles chipies. Mais elles ne se laisseraient pas faire. Et je crois même que certaines sont revenues plusieurs fois par fraude. Qu'ai-je à attendre d'elles, moi ? Rien. L'étranger qui les prend est le plus pauvre, car il n'oserait, malgré tout, offrir à une personne bien en chair le misérable billon qu'il possède ! J'ai vu récemment ici un de ces hommes venus du lointain pays d'Orient que l'on nomme Cathaï, un petit homme tout jaune avec des yeux bridés, jeter à une pauvre bonne femme toute ratatinée trois ou quatre de ces petites monnaies de cuivre percées d'un trou qu'ils nomment sapèques. Au marché, on ne lui eût pas donné une gousse d'ail pour la même somme I Ce n'est pas avec de pareils cadeaux, tu le comprends, que je puis entretenir mon coin du temple !
« Où diable le bonhomme veut-il en venir ? » se disait Vietrix.
— Et puis enfin, tu le comprends, je ne puis pas exposer les nobles matrones de la ville, les jeunes mariées qui considèrent, mal à propos, l'offrande à Mylitta comme une corvée, toutes les jolies femmes amoureuses de leur corps au contact de cette racaille mal soignée.
— Mais les rites ne prescrivent-ils pas sévèrement l'égalité pour toutes ?...
— Peuh ! peuh ! Il est avec le ciel des accommodements. Jeune étranger, tu t'es fourvoyé. Quelqu'un de ta qualité ne s'introduit point dans le temple par la porte officielle, mais bien par la discrète entrée réservée sur l'arrière... Je suis, à la vérité, fort content de ta visite... Depuis que les armées de Cyrus ont entrepris notre investissement, les femmes sont plus nombreuses — beaucoup avaient négligé leur devoir — et les visiteurs se font rares. Je n'ai plus d'étrangers de qualité à mon temple. Alors ? Les belles filles qui viennent ici remplir le rite et sont pressées de rentrer chez elles ne peuvent s'en retourner bredouilles ! Je te l'avoue, à toi qui me parais discret et doué de philosophie, je me trouve obligé, dans les ténèbres, de jouer moi-même le rôle réservé aux étrangers.
— Mais cela n'est point désagréable !
— On se lasse de tout. Ces dames sont, ces jours-ci, nombreuses. Je ne sais plus où donner de la tête. Et puis, si le travail est mauvais, elles sont mécontentes. Elles viennent en rechignant, mais partent furieuses si l'opération fut manquée ! Ah ! les contradictions de l'âme féminine ! Je préférerais, quant à moi, vivre paisible dans un petit temple de la campagne, cultivant mes légumes, en la seule compagnie de mon jeune acolyte que tu vis tout à l'heure...
« Encore un homosexuel » se dit Vietrix.
— Bref, noble étranger, j'attends tout à l'heure la visite de l'une des

matrones les plus considérables de la ville. Voici deux jours qu'elle m'est annoncée et j'ai à son intention préparé le salon des glaces... C'est une personne altière et magnifique, un vrai morceau de grand prêtre... Je te la confie...
— Je suis vraiment confus, dit Vietrix. Mais n'ai-je pas à craindre de cette grande dame quelques rebuffades, une mauvaise volonté qui me gêneront peut-être ?
— Elle se soumettra aux rites, avec plaisir je ne puis l'affirmer, mais avec grandeur et sérénité d'âme... Celle-ci est instruite, en effet. Dans ses salons ont passé tous les philosophes et poètes et astrologues babyloniens. Elle sait pour quels impérieux motifs la prostitution, ne fût-ce qu'une fois en sa vie, lui est imposée.
— Et, si je ne suis pas indiscret et si je n'abuse point de tes précieuses minutes, puis-je savoir dans quel esprit cette coutume fut rendue obligatoire ?

— Quand tu auras fréquenté les divers temples babyloniens, assisté aux cérémonies de Bel et d'Istar, tu comprendras peu à peu quelle est l'importance primordiale de l'acte sexuel dans le monde. N'ai-je point entendu dire que de faux prophètes et des intellectuels dévoyés tendent déjà, un peu partout, à le reléguer au second plan ?
« Quel est le prix de la vie ? Mystère. Les puissances célestes et infernales nous firent divers cadeaux, ceux-ci bons, les autres mauvais, contestables pour la plupart. D'où je viens, où je vais, je l'ignore, à la vérité. Ne nous noyons pas dans la chimère.
« Je sais seulement que l'amour nous fut donné en légitime possession, je ne sais que cela. Je table donc sur cette réalité. L'autre plaisir à la mode par ici, celui des guerriers, n'est qu'un excitant, un condiment à l'amour. Les grands rois assyriens, un peu plus féroces que les nôtres, n'ont jamais massacré que pour se préparer de meilleures jouissances, de meilleurs spasmes dans le fond de leur harem bien garni. Il en est de même des sacrifices humains que nous perpétrons de temps à autre. Les théoriciens te vanteront les saines joies intrinsèques d'un bon assassinat. Ne les crois point. Tout ici-bas tend au seul spasme amoureux. Les Mages te le démontreront en quelques instants. Moi-même, si blasé que je sois, et le cerveau un peu usé par une longue carrière consacrée au culte de la déesse, je rends hommage encore à Tunique vertu de l'amour.
« Hélas ! permets-moi cette petite digression, on ne sait déjà plus faire l'amour ! Les préoccupations intellectuelles détournent peu à peu l'humanité civilisée de ce souci essentiel. On s'unit au hasard; à la hâte, sans souci de rh3^giène, de l'heure ni de la position des astres ! Où est-il le temps où, avec un ciseau et un fer rougi, le grand prêtre

enlevait, dès le jeune âge, à tous les enfants de l'un et l'autre sexe, les signes de la virginité ? Ah ! quelle peine nous avons, nous autres, hiérodules, à maintenir quelques traditions, la prostitution obligatoire, l'orgie sacrée. Le métier de prêtre de Mylitta devient chaque jour plus ingrat !

« Je ne veux point attaquer le mariage, institution pourtant récente à Babylone, mais je déplore cette étroitesse de vues qui tend de plus en plus à enfermer l'amour en de si étroites limites. Le mariage est nécessaire à la perpétuation d'une race, à l'équilibre des facultés, mais c'est une insulte à la divinité que de concentrer, par ce prétexte, sur un seul être toute la puissance d'amour enfermée en chacun. Vois nos grands commerçants, nos fonctionnaires, même nos illustres généraux, tout le clan des doctrinaires enfin. Quelle plate banalité, quelle absence d'enthousiasme sur leur face ! Une vie trop stricte de famille a rabaissé leur âme, jadis hautaine et grande, à rien du tout !

« La prostitution masculine et féminine doit subsister à côté du mariage. Elle entretient la jeunesse l'enthousiasme. Elle atténue le caractère égoïste dangereux du mariage, elle fait en même temps mieux goûter, par réaction, les joies du foyer.

« Je n'entends point parler ici de la basse prostitution qui se cache — hélas ! un tel usage s'étend déjà sur tout Babylone pour sa perdition ! — mais de la prostitution claire, au grand jour, la prostitution qui n'a point perdu son caractère religieux traditionnel. Oui, dans un État bien organisé, la prostitution doit être religieuse et obligatoire.

« À nous autres, hiérodules des deux sexes, a été confié ce rôle sacré de maintenir l'offrande d'amour. Dès le jeune âge, nous avons livré notre corps aux fidèles. Et c'est pourquoi tu me vois aujourd'hui un peu fatigué. Nous avons veillé sur les temples élevés à l'amour, nous avons courbé les hommes devant la beauté resplendissante et nue de nos prêtresses et les femmes devant les images de gigantesques phallus. Nous avons prêché partout la parole d'amour.

« Nous n'avons pas voulu qu'un être pût dire :

— Cet autre être est à moi seul ! — Nous ne l'avons pas voulu pour sa tranquillité à lui, pour la tranquillité de l'Etat, pour la gloire de la déesse et le plaisir de l'humanité future ! Tout à l'heure, une femme réputée pour sa vertu va venir se prostituer entre tes bras. Songe à faire exactement, brillamment ton devoir, ainsi tu rempliras le rôle social qu'a prévu le législateur. Voici le petit salon des glaces, je t'y laisse. Il y a sur la table quelques rafraîchissements. Veuille seulement, pour plus de commodité et afin de ménager les susceptibilités de la dame, me remettre directement le petit cadeau d'usage... Oh ! il est laissé à ton entière discrétion ! »

Chapitre XIX

[214]

Infortune de la chaste Suzanne

Réveil de la jolie Babylonienne. — Le massage. — La toilette. — Les cheveux. — Les fards. — La robe. — Les bijoux. — La vertu des pierres. — La couronne de fleurs.

À la suite de ses nombreux exploits guerriers le général Dinosor avait obtenu une des places les plus importantes de l'administration babylonienne. Rien ne se faisait dans la ville, vente, louage, sans contrats en bonne et due forme. Les droits relatifs à ces contrats étaient assez élevés, ce qui en garantissait l'exécution. En outre, il arrivait assez souvent que les hauts trafiquants fissent appuyer de quelques arguments monétaires l'approbation officielle qui leur était nécessaire. Parfois même l'administration touchait directement des deux mains. Bref, la place de directeur de l'enregistrement qu'occupait le général Dinosor était une bonne place, une place sûre, une place de tout repos.

⁂

La belle Suzanne Dinosor, son épouse, s'éveilla, ce Jour-là, de sa sieste d'assez fâcheuse humeur. Des cauchemars avaient hanté son sommeil. Les deux esclaves qui se tenaient de part et d'autre de sa

couche en bois de santal incrusté d'or et d'émeraudes relevèrent brusquement leur chasse-mouches et demeurèrent immobiles dans une attitude respectueuse. Suzanne reprit peu à peu ses sens et s'allongea voluptueusement sur les coussins, de toute la souplesse de sa radieuse nudité. C'était une splendide femme que l'approche de la cinquantaine n'avait pas encore éprouvée, grâce aux soins méticuleux dont elle avait toujours entouré sa beauté. Ses seins puissants, son torse large, son ventre majestueux, ses cuisses évasées, ses jambes fines, ses pieds menus, son corps tout entier resplendissait sous le revêtement d'une peau dorée, au grain d'une extrême finesse. Quelques poils follets couraient de-ci de-là, sous les aisselles, au bas-ventre, aboutissant à une toison soigneusement parfumée d'un parfum que la belle juive faisait venir, par courrier spécial, d'une distillerie de la banlieue de Jérusalem. Car la femme du général Dinosor était Juive.

⁂

Ayant remis en ordre ses boucles de cheveux, elle attira sur elle, plutôt par coquetterie que par pudeur, un voile couleur jonquille, orné de pois noirs et s'en couvrit négligemment les seins et le ventre. Puis d'une voix martelée où perçait sa mauvaise humeur, elle dit à l'une des esclaves :

— Rahama, fais-moi venir immédiatement Sahadrac. Toi, Gomer, tends-moi le miroir.

Les deux esclaves s'inclinèrent et rapidement remplirent leur office.

La jeune Gomer, une petite fille aux grands yeux noirs, approcha du lit une table d'albâtre aux pieds en X, sur laquelle étaient étalés les menus objets de toilette de sa maîtresse. Puis elle prit une étoffe de soie épaisse et l'arrosa d'une huile de sésame limpide et lourde. Ayant ensuite baisé tendrement les jambes que lui tendait Suzanne, elle commença aies oindre doucement du liquide embaumé. Elle enleva le voile jonquille dont s'était couverte sa maîtresse et enveloppa peu à peu le corps tout entier dans son caressant massage. De ses mains agiles elle modelait les seins, pétrissait le ventre, brutalisait la courbe admirable des reins. Sous les frissons qui lui couraient des pieds à la tête, Suzanne sentit peu à peu sa lassitude disparaître, son énergie renaître, et ce fut assez courtoisement qu'elle accueillit l'eunuque Sahadrac.

⁂

— Sahadrac, lui dit-elle, je dois me rendre tout à l'heure au temple de la déesse Mylitta. Le général et moi avons décidé que l'on ne pouvait remettre plus longtemps cette cérémonie. De fâcheux présages courent sur Babylone. J'ai vu récemment mon compatriote Daniel qui jadis, tu le sais, me tira d'un mauvais pas. Il n'augure rien de bon des

événements de Perse. Quant à moi, je sais que je dois me soumettre, ainsi que les autres femmes de Babylone qui ont négligé d'accomplir le rite, aux obligations du culte de mon mari. Ce n'est pas gai, mais enfin il faut en passer par là. Quelle est ton opinion ? Dois-je me vêtir pour la cérémonie ? Il me semble j que pour satisfaire le caprice de quelque misérable, une toilette sommaire serait suffisante.
— Je pense que vous devez, au contraire, avoir tout égard à cette cérémonie. Il ne s'agit point ici, permettez-moi l'expression, indulgente maîtresse, de faire l'amour à la légère. Ce n'est point ici adultère de fantaisie. Il s'agit de rendre hommage à la déesse même de l'amour.
— Tu as raison, Sahadrac. Mais fais mettre les rideaux à ma chaise et que pour mon retour un bain soit préparé où tu plongeras, outre les parfums, les préparations hygiéniques et magiques d'usage. Je veux qu'il ne reste rien du contact de ma peau délicate avec celle du rustre que le hasard me destine. J'ai dit.
L'eunuque, après un grand salut, sortit à reculons.

Le voile jonquille que la reine avait replacé sur sa poitrine pendant la réception du serviteur ex-mâle fut à nouveau enlevé. La reine, debout, s'étira. Ses articulations puissantes craquaient, ses membres s'allongeaient, sa croupe se tordait. Elle se considéra un instant dans le grand miroir, puis, satisfaite, ordonna qu'on procédât à sa toilette.
Elle s'assit sur un meuble de bois précieux, et Gomer commença de peigner sa chevelure. Ses cheveux noirs, coupés demi-courts, étaient d'une telle douceur qu'ils semblaient caresser la main qui les lissait. D'un petit flacon de rubis, l'esclave avait fait couler dans sa main quelques gouttes d'une huile pure, d'une huile de violette dont elle les enduisait. Puis d'un peigne fin elle en démêla les boucles qui se reformèrent une par une sur la nuque blonde de Suzanne.
Ensuite l'esclave ouvrit un petit coffret d'albâtre orné de motifs érotiques. Il était rempli de fards. A l'aide de pinceaux, elle peignit d'abord au bleu les paupières de sa maîtresse, les allongea d'un soupçon de noir. Le visage fait au rouge, par teintes dégradées, elle toucha les coins des lèvres, des yeux, le cou, derrière l'oreille, la pointe des seins, le bas-ventre et le bas des reins de plusieurs pointes en triangle de cette rare couleur pourpre qui ne se trouve qu'en Chaldée.
Cependant Rahama avait chaussé Suzanne. Les sandales à quartiers couvraient seulement le talon. Un anneau d'or au travers duquel s'enserrait l'orteil servait à retenir la semelle, ainsi que des cordons de soie qui se nouaient sur le cou-de-pied. Puis elle passa à sa maîtresse une longue tunique de lin d'une blancheur éclatante qui descendait jusqu'au talon et se terminait par des franges dorées, mais laissait

l'épaule et le sein droits à découvert. Cette tunique, quoique légèrement 3tmpesée, permettait de distinguer les formes du corps féminin. Suzanne revêtit ensuite la veste de brocart à rayures jaune et noir, bordée de perles violettes.

*
* *

Enfin d'un bassin profond, fait de jaspe, incrusté de métaux, les deux esclaves sortirent les bijoux, Gomer attacha aux oreilles de la reine des boucles d'or en forme de croix de Malte, Rahama aux chevilles des bracelets d'or surchargés de pierreries. Aux bras et aux poignets furent mis les larges anneaux incrustés d'émeraudes et de diamants. Puis d'un coffret dont l'eunuque avait la garde fut extrait un magnifique collier de perles roses que Suzanne se fit attacher autour du cou. C'était une pièce unique qu'elle ne sortait que dans les grandes circonstances. Par l'entremise d'un nommé Salomon, de Jérusalem, elle l'avait acquis d'un autre de ses compatriotes dénommé Meyer, qui avait profité de la captivité pour établir des pêcheries de perles dans le golfe Persique. Ce collier avait été volé en route. L'affaire avait fait grand bruit. Suzanne, dont la coquetterie avait toujours été le péché mignon, n'avait eu de repos que Dinosor ne lui eût acheté le fameux collier. Le général y avait en fin de compte consenti. Bah ! ce ne seraient jamais que les contribuables qui feraient les frais !

*
* *

Aux doigts Suzanne se passa diverses bagues. L'aventure qu'elle allait risquer était dangereuse. Elle connaissait les vertus des princes et tenait à se prémunir contre tout accident dans l'amoureuse entrevue du temple de Mylitta. Elle prit donc de l'améthyste qui éloigne les poisons et s'oppose aux fumées du vin : elle n'eût point aimé avoir affaire à un ivrogne; du rubis qui garantit de l'infection de l'air, chasse la tristesse du cœur et surtout invite à la continence : pas d'excès en pareil cas; le corail qui arrête le sang et invite au sommeil : quoi de meilleur que de s'abstraire ainsi entre les bras du vilain ? l'émeraude qui évite l'apoplexie, souverainement désagréable à la minute suprême; le diamant enfin, beaucoup de diamant, ce pur diamant qui fortifie le cœur et empêche d'être enceinte ! cela eût été une véritable catastrophe !

*
* *

La toilette enfin terminée, les deux esclaves s'agenouillèrent à quelques mètres de leur maîtresse. Ils regardaient si tout était bien d'accord et s'il n'y avait point de faux plis. Cependant Suzanne s'était absorbée à nouveau en ses pensées. De si jolis préparatifs pour satisfaire quelque croquant !

— Partons I dit-elle impérativement.

Elle monta dans sa chaise et donna l'adresse du temple. Le général Dinosor était à ses bureaux.
La décision arrêtée ferme que son épouse se prostituerait au caprice du passant, il avait préféré s'abstenir de toute effusion inutile, sinon ridicule.
Il devait affecter d'ignorer en quel lieu la belle Suzanne passerait sa journée.
Le général Dinosor se flattait d'avoir quelque race et une certaine allure. De plus, il était un fonctionnaire accompli.
Suzanne fît seulement arrêter la chaise chez un marchand de fleurs, le mieux achalandé de Babylone. Elle demanda une jolie couronne de fleurs des champs tressée de feuillage. On s'empressa. De jolies ouvrières lui tressèrent rapidement un ravissant diadème. Elle se regarda plaisamment dans un miroir, mais comme la chaise se mettait de nouveau en marche, elle entendit des rires sonores à l'intérieur de la boutique.
« Si la chair n'est pas toute jeune, disaient des voies gamines, du moins les fleurs sont fraîches. La déesse Mylitta sera contente ! »
Suzanne fit semblant de ne pas entendre, mais, furieuse, elle ferma hermétiquement les rideaux de sa chaise.

Chapitre XX

[215]

Le sacrifice de la déesse d'amour

Perversion babylonienne. — Le salon des glaces, — Dans les ténèbres. — Suzanne convertie. — La surprise au bain. — La condamnation pour adultère. — Intervention de Daniel. — Suzanne calomniée. — Le marché du mariage. — La folle enchère. — Triomphe de Suzanne. — L'adjudication.

Les intentions sévères de Suzanne Dinosor ne devaient point tenir contre l'humeur amoureuse et l'étreinte puissante de Vietrix, ce jour-là. Le général avait mené durant toute sa carrière paillarde existence. Il avait sous tous cieux fréquenté d'expertes courtisanes et pratiquait ce genre de perversion sexuelle qui était de mode à Babylone. Fort âgé, puisqu'il avait pris part à la plupart des grandes expéditions de Nabuchodonosor, il avait besoin de quelques condiments aux rares jours où il humait maintenant la couche de son épouse. Il se gorgeait de drogues et avait soin de faire préparer Suzanne à son exemple par leurs petites esclaves égyptiennes et juives. L'amour à Babylone ne se jouait plus dans un certain monde que sur la gamme des sensations énervantes, à fleur de peau et à l'inverse des normales méthodes. Suzanne sortait des bras du brave militaire plutôt brisée que reposée.

Les glaces de la chambre d'honneur ne la satisfirent point de prime abord, et elle adressa au prêtre quelques vifs reproches sur ce manque d'égards. La prenait-on pour une prostituée dont le devoir est d'exciter le client ? Si cet étranger n'était point satisfait, tant pis ! Elle rechigna contre l'ameublement composé d'un divan, deux tabourets, au mur une sculpture de la bonne déesse Istar-Mylitta et en face, accroché, un phalle en assez belle parade.
Elle réclama les ténèbres, mais quand l'acte eut été consommé, le désir de partir tout de suite l'avait quittée. Entre les bras de l'homme jeune et fort, sa volonté s'était fondue, et elle lui avait le mieux du monde rendu son étreinte. Elle le pria donc de réouvrir la fenêtre qui donnait sur les jardins et prit sur le divan une confortable position. Puis elle le questionna longuement. Quand une femme a joui par un homme, tout l'intéresse de lui, mais
lut-il un génie, peu de chose auparavant.
Vietrix lui conta ses aventures, assis au rebord du divan, tandis que la belle Suzanne se vautrait voluptueusement autour de lui. Ses hanches puissantes, ses seins abondants mais toujours durs se reflétaient à l'infini dans les miroirs habilement disposés. Elle avait pris la main de son amant et s'efforçait distraitement de l'égarer. La bonne déesse Istar et le phallus veillaient sur ce tableau familial.
A son tour, Vietrix lui demanda quelques détails sur sa personne.

*
* *

— Je suis Juive, lui dit-elle, mais je naquis au pays babylonien. Toute jeune, pauvre orpheline, innocente et timide, — on m'appelait la chaste Suzanne, — je fus mariée à un homme de ma tribu du nom de Joachim. C'était un saint personnage, mais plus réservé encore que moi-même sur la question d'amour, craignant sans doute ces terribles emportements de la chair contre lesquels chez nous les prophètes, depuis cinquante ans, hurlaient à qui mieux mieux; il me respecta et oublia même de m'ôter la virginité.
« Cela se savait dans le pays, et tous les célibataires d'Israël ou de Juda, jeunes godelureaux ou riches vieillards, ne manquaient point, quand ils me rencontraient, de me faire un doigt de cour. Ils me surveillaient, m'épiaient comme une proie certaine, qui tomberait un jour ou l'autre entre leurs griffes.
« Un beau jour, par la forte canicule, j'avais décidé de prendre un bain dans le bassin qui se trouvait au milieu du jardin fruitier attenant à notre maison. Joachim avait quelques biens. J'expédiai mes deux esclaves chercher les huiles, les parfums, les pommades nécessaires à ma toilette. Oh ! en ce temps-là, elle n'était guère compliquée ! Il est vrai que je me soignais pour moi seule, ce qui est une des plus douces voluptés des très jeunes femmes. Je leur donnai ordre de verrouiller la

porte.
« Tandis que délicieusement je plongeais mes membres dans le petit bassin, j'entendis soudain comme un bruissement de feuille. Horreur ! entre les larges palmes je distinguais en même temps quatre yeux luisants, puis deux figures de vieillards contractées d'un affreux rictus. Ah ! les vilains ! Indignée, je sautai sur mes vêtements, m'efforçant de dissimuler de mes mains mes charmes à leur vue. Mais ils s'avancèrent vers moi. Je les reconnus alors : c'étaient deux hauts magistrats de la communauté, délégués à juger tous nos crimes et délits avec la haute approbation du gouvernement babylonien.
— Il n'y a personne ici, me dit l'un d'eux. La porte est bien close. Suzanne, nous t'aimons tous les deux, sois à nous !
— Tous les deux ! Vous n'y allez pas de main morte ! Si je voulais tromper l'homme qui est mon époux, leur dis-je, moitié rires, moitié larmes, ce serait toujours avec mieux tournés que vous. Allons, sortez d'ici.
« J'avais réussi à saisir ma chemise et retrouvé mon corsage.
« Mais ils semblaient avoir, eux, une idée derrière la tête.
— Si tu ne veux pas te donner à nous, nous te jouerons un mauvais tour. Il est encore temps.
— Sortez I Et je me mis à crier de toutes mes forces.
« Alors ils ouvrirent eux-mêmes la porte et appelèrent plus fort que moi les passants, mon mari, mes servantes.
— Un jeune homme vient de sortir d'ici avec lequel cette femme a commis le crime de fornication et d'adultère ! Nous en témoignerons ! Elle doit périr, c'est la loi. Du reste, nous sommes les juges. Et nous la condamnons à mort !
« Ah ! ce fut déjà un joli scandale. Ils étaient tous enchantés, et mes amis, et mes adorateurs, et la foule, d'avoir pincé en flagrant délit la chaste Suzanne.
« Je fus donc menée à la prison. Joachim était atterré et n'avait rien trouvé à dire pour ma défense. Peut-être l'homme auquel j'avais gardé ma fidélité en dépit de son incapacité se croyait-il vraiment trompé dès cet instant !
« Je commençais déjà à regretter ma révolte d'honnête femme.
« J'attendais mon sort, en prison, quand, au troisième jour, il se produisit un événement bizarre. Un jeune homme du nom de Daniel, qui m'avait à la vérité fait la cour, mais que j'avais à peine remarqué, avait réussi à obtenir de l'entourage du roi Nabuchodonosor, dont il faisait partie en qualité d'apprenti mage, de mignon, disaient les mauvaises langues, que les deux vieillards fussent interrogés par lui. Deux hauts magistrats à barbe blanche interrogés par un enfant, cela te donne une légère idée de l'anarchie qui régnait à la cour de cet excellent Nabuchodonosor.

« Daniel les confondit, paraît-il, les questionnant l'un après l'autre sur les détails de l'aventure. Ou plutôt on lui donna raison, car il était par sa position le plus influent. Le peuple m'acquitta et une condamnation à mort, selon la loi de Moïse, fut prononcée par acclamation contre mes deux accusateurs.

« On ne m'aurait point mise à mort. La sentence était de pure forme. Tous ceux que ma vertu avait décontenancés eussent, du reste, été navrés de la voir exécutée, non à cause de mon trépas, mais parce qu'ils tenaient à exercer une vengeance plus savante.

« Je m'étais donc refusée à deux hommes riches, importants, et qui m'eussent certes dédommagée honnêtement du sacrifice de ma virginité. J'avais appelé, fait du scandale, me fiant à la vertu de mes compatriotes comme à la mienne. J'étais jeune.

« Les vieillards, comme il est juste, furent bientôt graciés et du reste rétablis en leurs fonctions. Ils prirent tout de suite des airs avantageux, insinuant que s'ils ne s'étaient point défendus, c'est qu'ils avaient voulu, eux, me sauver ! Certainement, je leur en tiendrai gré. Je les avais peut-être remerciés déjà ! Nous étions de connivence !

« Quant au rôle de Daniel, il était clair pour tous : c'était lui le jeune homme qui s'était enfui du jardin. Ah ! j'avais bien raison de choisir un amant en place et expert, de toutes façons, aux choses de l'amour !

« Pour les moins prévenus, mon affaire paraissait compliquée. Les hommes, quoi qu'ils eussent fait, avaient raison, la femme tort. C'était vraiment fâcheux qu'une fille, orpheline comme moi, mariée à Joachim, la crème des hommes, se fût mise dans ce cas !

« Bientôt je fus insultée dans la rue par les femmes et les gamins. Joachim, qui ne méritait ce titre ni d'une façon ni de l'autre, fut traité de cocu. Ses parents lui montèrent la tête contre moi. Il en arriva à la conclusion formelle que, soit avec l'un, soit avec l'autre, je l'avais dû tromper. Cette idée s'ancra en son cerveau. Et, en fin de compte, il me répudia.

« Ma réputation était détestable au quartier juif. Mon acte de vertu, ma chasteté offensée, ma beauté aussi, m'avaient valu la haine de tous. Eût-elle été mille fois violée, salie et de toutes façons, une femme doit se taire, toujours se taire ! Je dirai plus : elle doit préférer la flétrissure au scandale !...

*
* *

« J'avais alors vingt ans. Je résolus à mon tour de me venger, à ma manière. Je partis. Je secouai la poussière de mes sandales en quittant le quartier de mes pères. Je n'y suis jamais retournée.

« C'était le mois de schebat, je me rendis résolument au grand marché du mariage, qui était en ces temps-là plus couru que maintenant.

« Sur la longue estrade, une centaine de jeunes filles étaient assises, couvertes d'un très léger voile qu'elles étaient prêtes à enlever pour se prêter à l'examen public de leur nudité de vierge.
« Car toutes les filles vendues là, la plupart dès leur nubilité, doivent être vierges. En ce temps, deux prêtres et un magistrat municipal, tous trois assermentés, étaient préparés à vérifier soigneusement cette qualité originale. C'était là un brevet officiel d'honnêteté, fort prisé à Babylone. Elles n'étaient pas nombreuses, les filles qui pouvaient se le faire décerner. Et les jeunes gens des meilleures familles, les plus beaux partis de la ville, préféraient venir chercher une épouse à ce marché au grand jour que dans l'ombre peu sûre de la maison privée. C'est te dire que tout ce qui porte un nom à Babylone et une foule de curieux, dont de nombreux Juifs, assistaient à l'enchère ce jour-là,
« Tu sais comment elle se pratique. Dans l'ordre fixé par les deux prêtres, dont l'un est choisi parmi les artistes et l'autre parmi les hiérodules, on fait l'appel des filles, de la plus belle à la plus laide. Celles qui sont belles, on les achète : le montant du prix demeure en partie leur possession propre ou celle de leur famille, et en partie sert à doter les filles laides qui ne sauraient sans cette compensation trouver preneur.
« Nous étions au marché, après vérification des experts et expulsion des vierges douteuses, plus de deux cents sur l'estrade. C'était la principale adjudication de l'année.
« Je me tenais modestement assise sous mon voile, résolue à attendre patiemment mon tour. Et je pensais à la tête que feraient mes compatriotes, et les patriarches et la jeunesse dorée et mon ex-mari lui-même, le faible Joachim qui, célibataire maintenant, était venu là dans l'espoir d'une acquisition possible, quand ils verraient se dresser, avec un incontestable et tout neuf brevet de virginité, celle qu'ils avaient ignominieusement traitée de courtisane.
« Le crieur avait reçu des mains du magistrat municipal la liste dûment dressée et vérifiée. Un silence se fit dans l'assistance et sur l'estrade. Je remarquai qu'un bon nombre de mes compagnes, dès cet instant, se préparaient à se lever et à rejeter leur voile.
« Mais elles furent déçues, car ce fut mon nom à moi, à moi, pauvre fillette ignorée que le crieur avait lancé à la foule d'une voix vibrante :
« Suzanne Eliakins ! »
Ah ! ces jambes étaient bien belles, cette hanche bien douce, ces seins bien polis quand je n'avais pas vingt ans !
— Mais je les trouve toujours de première qualité, fit Vietrix. Et je le prouve !
Il y eut un petit quart d'heure d'interruption au récit...
— Est-ce bien dans le rite de Mylitta ? demanda seulement Suzanne pâmée.

— Je m'en moque ! répondit Vietrix, sûr que sa maîtresse à un tel instant ne protesterait pas contre le blasphème.

⁂

— Quand donc mon nom fut prononcé, reprit Suzanne, je me dressai sans hésiter, rejetai mon voile, et j'apparus nue devant les quelques mille personnes qui formaient le public. Oui, moi que les tribunaux et mes compatriotes avaient hypocritement blâmée pour avoir été vue au bain par deux vieillards, je me mis nue devant tous, nue au grand soleil, forte de mon innocence, fière de ma beauté virginale !

« Un murmure d'admiration qui me chatouilla doucement l'épiderme, je l'avoue, courut dans l'assemblée.

« Cependant, un quidam avait déjà proposé cinq mines d'or. Une voix lui répondit, et à ma grande stupéfaction, je reconnus celle de Joachim, mon ex-mari. L'imbécile se rendait donc compte maintenant de sa faute, mais il était trop tard !

— Six, sept, dix, douze mines...

« Joachim s'était tu. Toute sa fortune ne lui eût déjà plus permis de tenir l'enchère pour la possession de ce corps qu'il aurait jadis eu gratuitement et avait dédaigné. Il écumait d'impuissance. Ah ! que cela est donc bien d'un homme !

« Cependant d'autres Israélites, tous mes contempteurs de jadis et les deux vieillards eux-mêmes avaient pris sa place. Ils se rejoignaient dans la foule, se concertaient, cherchaient sans doute à former un consortium. Je les entendais d'ici : au nom de leur religion, du dieu d'Israël, il ne fallait pas qu'une fille de leur race devînt l'épouse d'un infidèle. Ah ! les bons apôtres !

« Les enchères montaient à une folle vitesse. Je me tenais toujours droite et nue, immobile et semblant ne rien voir.

— Vingt, vingt -cinq, vingt -six, vingt -sept mines.

— Trente mines !

« Il y eut une interruption.

— Trente mines ! répétait le crieur. Allons ! Messieurs. Ça vaut mieux que cela, se permit-il même d'ajouter. Trente mines d'or ! J'ai dit : trente mines d'or. Ce n'est pas à droite ? Ce n'est pas à gauche ?

— Trente mines et deux talents, fit une petite voix futée. C'était mon compatriote Rosskild qui venait de parler, Rosskild, le grand banquier !

— Trente et une mines d'or ! reprit le précédent enchérisseur, un bel homme en tunique blanche brodée qui portait sur le crâne le grand casque doré des généraux de cavalerie.

« Son nom courait sur toutes les lèvres. C'était le fameux Dinosor, que ses campagnes de l'ouest venaient d'illustrer. Nabuchodonosor lui avait fait, disait-on, un don personnel de trois ou quatre petites villes pour le récompenser.

— Trente et une et deux talents ! reprit Rosskild.
— Trente-deux mines, fit Dinosor.
— Trente-deux et deux talents !
— Trente-trois I
— Trente-trois et deux talents !
« Tout le monde suivait passionnément le duel engagé entre les deux hommes, le vieux spéculateur richissime et le général aux razzias fameuses. Les chiffres étaient en effet d'importance !
— Trente-cinq mines, reprit Dinosor.
— Trente-cinq mines et deux talents.
— Trente-sept mines.
— Et deux talents.
— Quarante mines.
— Et deux talents !
— Quarante-cinq mines, cria Dinosor de la voix dont il eût commandé une charge.
Rosskild hésita un instant dans l'impressionnant silence.
— Quarante-cinq mines et un talent ! laissa-t-il tomber enfin.
« Par esprit d'économie, il n'avait point voulu, dans ces hauts chiffres, en ajouter deux ! Il y eut dans toute l'assemblée un éclat de fou rire.
— Cinquante mines ! dit Dinosor du ton de l'homme exaspéré qui va tout abandonner.
« Je tremblai à cet instant, je tremblai, je l'avoue. Tomber entre les mains de l'affreux podagre et de sa bande ! Quelle abomination !
« Mais sa passion sénile n'excédait sans doute pas cinquante mines d'or, une jolie fortune déjà !
« Je fus adjugée au général Dinosor...

« Et voilà. J'ai vécu heureuse chez mon époux qui, ayant la gloire, eut bientôt l'argent. Il dut battre monnaie de ses villages pour payer mon enchère, et en vendre tous les habitants comme esclaves, mais bientôt il obtenait cette superbe place de directeur de l'enregistrement dans laquelle il a doucement vieilli.
« Je sais maintenant qu'il est aussi sot de mettre en cause ceux qui vous aiment que ceux que l'on aime. Je sais qu'il faut éviter le scandale et ne point étaler sa vertu.
« Dinosor, lui aussi, a vécu heureux. Si j'ai pris parfois quelques amants, depuis que ses belles facultés sont en déclin, il n'en a rien su, ou du moins il fait semblant de ne point le savoir. Je n'ai pas voulu exercer ma vengeance contre mes compatriotes. Je ne vois plus de temps à autre que Daniel, dont la carrière fut un peu semblable à la mienne. Et les deux vieillards, s'ils ne sont point morts, ont aujourd'hui oublié la chaste Suzanne. Du reste, je ne suis plus la chaste Suzanne.

⁂

La nuit tombait. La belle conteuse se tenait étendue sur le dos, la tête dans les coussins, les jambes écartées, l'une pendant négligemment à terre, l'autre accrochée en l'air au sévère phalle. Ses seins s'éclairaient des derniers rayons cuivrés du soleil couchant...

Vietrix considéra en cette posture sa maîtresse, très légitime épouse de M. le directeur de l'enregistrement : en effet, elle n'était plus la chaste Suzanne.

Chapitre XXI

[216]

Magie noire et religion

Le siège devant Babylone. — Chez le mage. — Les dieux infernaux. — Le vent du sud-ouest. — La guerre des bons et des mauvais génies. — Les sept redoutables Anonnas. — Les divinités supérieures. — Histoire du monstre Cannés. — Les mauvais rêves. — Fâcheux présages.

Les bruits qui couraient n'étaient point faux. Cyrus et son armée venaient bel et bien de mettre le siège devant Babylone. L'état de guerre fut proclamé partout, le contrôle des habitants et des vivres établi. Cependant, dans l'immense cité qu'arrosait l'Euphrate et dont la banlieue cultivée pouvait nourrir nombre d'habitants, le cas était dès longtemps prévu.

L'existence de Vietrix se trouva donc assez peu modifiée. Il n'était pas fâché de voir une telle guerre. L'armée de Cyrus possédait des armes perfectionnées, des machines de siège compliquées que

L'on pouvait voir des remparts. Et puis il avait bon espoir de réchapper au massacre qui suivrait logiquement la prise de la ville, au cas où le roi de Perse aboutirait, ce qui n'était pas du tout évident. Nephtali lui avait même confié, sous le sceau du secret, que les Juifs avaient des accointances avec les Perses.

⁂

Mat-Shan, Dhi-Sor, Poladamastor voyaient les événements d'un œil moins favorable. Ils étaient blasés sur ces grands conflits qui donnaient grande importance aux généraux et diminuaient d'autant la leur.

Un jour donc, en compagnie de Vietrix, ils se rendirent chez le mage, afin que le Gaulois pût le consulter sur la croix gammée, et eux se renseigner sur l'état des Présages.

La question de Vietrix produisit sur le personnage nerveux qu'était le mage un singulier effet.

— Je ne puis, je ne dois, répondait-il simplement.

— Qu'est-ce à dire ? dit Vietrix à Mat-Shan.

— Le symbole n'est pas de son ressort. Il ne veut pas même le connaître. La catégorie des dieux auxquels il a affaire, dieux de second plan, dieux infernaux, le rejettent sans doute. Et il doit user de diplomatie, parlementer avec eux, quoiqu'il ait à leur résister souvent...

— Et puis-je savoir quelles sont les divinités en question ?

⁂

« Nos dieux de second plan, commença Mat-Shan, forment un peuple innombrable d'êtres pour la plupart invisibles. Ils sont distribués en clans, en tribus, en empires à travers l'univers entier. Ils se cantonnent chacun dans une fonction, un métier, qu'ils exercent d'un zèle infatigable, fidèles serviteurs de leurs princes ou de leurs rois. La plupart, hélas î le poursuivent d'une haine inexpiable.

« Les ténèbres profondes ne les gardent point, en dépit des efforts des dieux bons et de leurs prophètes, pour les enfermer, jadis, en des cages. Les *gallon*, les *maskim*, les *alou*, les *outoukkou*, cent autres errent à travers le monde en liberté, infestant l'air de leur haleine qui tue. Voici longtemps qu'ils ont pris possession du redoutable vent d'Arabie, le vent du sud-ouest qui frappe non seulement les hommes et les animaux, mais aussi les moissons, les herbages, les arbres. Les génies de la fièvre et de la folie s'insinuent dans les maisons les mieux closes. La peste aux longues ailes noires vient parfois planer sur les foules en liesse. Des dieux lutins hantent les foyers, les follets errent au-dessus des marais, les ghoules attendent les voyageurs dans les lieux inhabités, les morts qui n'ont pas été honorés quittent subrepticement leurs tombeaux, la nuit, et se glissent dans le lit des vivants afin de leur sucer le sang.

— Et qui les a vus ? demanda Vietrix.

— Nul ne saurait, de Tavis des prêtres, les voir sans effroi. Pour moi, j'avoue ne point les avoir rencontrés, mais, certes, le distingué mage eut cette occasion. Les uns portent peau de poisson ou pattes

d'oiseau, queue de taureau et plusieurs paires d'ailes, chef de lion, de vautour, d'hyène ou de loup.

⁂

— Je connais le vent du sud-ouest, fit sur ces entrefaites le mage. Son corps est celui d'un vieux •chien, mais ses jambes s'équilibrent sur deux puissantes serres d'aigle; ses bras, armés de griffes acérées, s'adaptent à quatre ailes éployées dont deux retombent derrière lui, deux se relèvent en haut et encadrent sa tête; sa queue est d'un scorpion, son masque d'un homme aux gros yeux ronds, aux sourcils épais, aux joues décharnées, à la lèvre rougie et rétractée sur sa mâchoire branlante, le crâne plat et par-dessus deux belles cornes de chèvre.
— Voilà, je puis dire, un portrait qui n'est pas avantageux.
— Le vent du sud-ouest est si laid que si d'occasion il rencontre l'une de ses images, il s'enfuit épouvanté, remarqua Dhi-Sor.

⁂

— Mais les dieux bons, questionna Vietrix, ne luttent-ils pas entre eux ?
— Ils ne font que cela. Ce sont, en général, aussi des monstres de belle allure, griffons, lions ailés, hommes à mufle de lion et ces beaux taureaux à tête humaine, ces *lamassi* couronnés de la mitre que tu as pu admirer à la porte du palais. Le combat est sans trêve, jamais fini, toujours rallumé. Mais, j'y songe, la nuit est belle, ce lieu plaisant. Poète Dhi-Sor, redis-nous quelques-unes des strophes héroïques de la guerre des dieux de seconde qualité.

⁂

Dhi-Sor se recueillit un instant, puis, sur le mode mineur, commença :
« Là-haut, ils hurlent, ici, ils sont à l'affût,
« Ils sont les grands vers que le ciel a lâchés,
« Les puissants dont la clameur va par la cité,
« Qui versent à torrents l'eau du ciel,
« Ils sont les fils sortis du sein de la terre,
« Ils s'enroulent comme une couronne autour des poutres,
« Ils cheminent de maison en maison.
« La porte ne les arrête pas, le banc ne les repousse pas;
« Ils se glissent comme un serpent sous la porte,
« Ils s'insinuent comme l'air par les joints du battant,
« Ils éloignent l'épouse des embrassements de l'époux,
« Ils arrachent l'enfant d'entre les genoux de la femme,
« Ils attirent le naïf hors de sa maison,
« Ils sont la voix menaçante qui poursuit par derrière ! »

Le poète s'était tu. Un nuage passait maintenant sur la lune. L'ombre s'était faite dans la petite salle. Il parut soudain qu'un frisson agitait le mage. Son corps tremblait et de sa bouche, que frangeait une légère écume, il chanta à son tour d'un ton saccadé :

« Les cinq Anonnas de la terre avaient des corps de lions, de tigres et de serpents.
« Le sixième était un vent d'orage qui n'obéit ni au dieu ni au roi.
« Le septième un tourbillon, une bourrasque mauvaise qui brise tout.
« Destructeurs du ciel, ils sont sept !
« Sept ! sept ! Au creux de l'abîme, ils sont sept.
« Ils ont grandi dans le creux de l'abîme,
« Mâles ni femelles ne sont,
« Ils n'engendrent point,
« Ils n'écoutent ni la prière, ni la supplication,
« Sept I sept ! Au creux de l'abîme, ils sont sept !
« Comme des chevaux sauvages, ils ont vu le jour dans les montagnes sombres.
« Ils sont les ennemis d'Ea,
« Ils sont mauvais, mauvais,
« Et ils sont sept, ils sont sept,
« Au creux de l'abîme, ils sont sept. »

— Calmez-vous, bon prêtre, lui dit Mat-Shan, calmez-vous.
Le mage, en effet, avait pris un aspect effrayant. Ses traits s'étaient crispés. Ses membres suivaient la cadence de ses paroles. Allait-il entrer en possession ?
Mais soudain il tira de sa poche un petit coffret, l'ouvrit et prit une pilule.
— Ce n'est rien, dit-il. Vous pouvez continer.
Et, en effet, grâce à la préparation magique, sa fièvre tomba, à la satisfaction générale.

— Ce chiffre sept joue un grand rôle, je crois, dans votre hiérarchie divine ?
— Les dieux en ont généralement sept autres du rang immédiatement inférieur à leur disposition. Au premier degré, cependant, ils ne sont que trois, procédant du dieu suprême lion. Ces trois sont Anon, Bel et Ea, dieux du ciel ensoleillé, de la terre et des eaux. D'autres vous

donneront des classifications différentes, mais celle-ci me satisfait. Ce que nous considérons en une divinité, c'est aussi bien l'émanation des autres. En Bel, nous adorons la vie et par le fait le soleil qui donne toute vie sur cette terre, nous adorons aussi l'immense système des planètes et des étoiles dont nos savants ont étudié la marche; nous adorons aussi celui qui les englobe, l'origine et la fin.
— Et quel est, dit Vietrix, ce poisson Oannès dont j'entendis maintes fois prononcer le nom ?
— Le poisson Oannès est l'éducateur des hommes. Habitant dans le golfe Persique, il en sortait au matin et s'entretenait avec ceux de ses frères qui n'étaient déjà plus amphibies. Merveilleusement intelligent, ce fut lui qui inspira aux humains les lettres, les arts, les sciences, la géométrie, la culture, toute la civilisation enfin. Le soir, il rentrait dormir chez lui, sous l'eau. Oui, nous avons été éduqués par un poisson.
« Oannès a été divinisé et il est le patron de Ninive. Mais j'estime, quant à moi, que ce mythe, qui remonte à des milliers et des milliers d'années, signifie tout simplement que notre race humaine est sortie de la mer. La première vie que Bel, le tout-puissant soleil, engendra, ce fut dans le fond des océans. Elle se développa, le poisson devint amphibie et l'amphibie homme. Tel est le plus lointain souvenir des hommes. L'histoire d'Oannès est un symbole. »

⁂

— Eh bien ! cela va-t-il mieux ? demanda Dhi-Sor, tapant sur l'épaule du mage, qui semblait toujours en proie à de sombres pensers.
— Cela ne va guère.
— Et pourquoi ?
— Les temps sont difficiles. Vous connaissez les événements. Nous sommes assiégés et chaque journée m'apporte de pires indications sur le destin de Babylone.
— Le siège risquerait-il de mal tourner ? questionna poliment Vietrix.
— Hélas ! Les rêves sont de mauvais augure. C'est chez moi un défilé perpétuel de gens qui viennent se plaindre et me demander des petits sachets magiques pour mettre sous leurs oreilles, le soir. Vous connaissez sans doute les principaux songes néfastes ?
— Non. Et comme j'ai parfois moi-même des cauchemars, dit Vietrix, je serais enchanté...

⁂

Le prêtre se recueillit un instant, puis, sur un ton de mélopée que soutenaient doucement Mat-Shan et Dhi-Sor, frappant en cadence de la paume de leurs mains :
« Si quelqu'un voit dans son rêve de la chair de chien à son pied droit...

« Si quelqu'un voit dans son rêve une griffe de bête à son pied droit...
« Si quelqu'un voit dans son rêve de la chair de chien à ses deux pieds...
« Si quelqu'un voit un chien mort...
« Si quelqu'un croit tomber d'une poutre...
« Si une femme, dans un rêve, voit un chien qui s'avance sur elle pour la posséder...
« Si un homme, en rêve, voit qu'un chien se dispose à lui pisser dessus...
« Si quelqu'un a vu en rêve un chien jaune entrer dans le palais royal...

« Tout cela est mauvais, très mauvais, ajouta le mage, qui semblait entrer en transes au rythme toujours accéléré de l'énumération.
— Tous ces chiens, en effet, ne me disent rien qui vaille, appuya Mat-Shan.
— J'ai consulté les entrailles de quelques animaux. Déplorables, mon cher Mat-Shan, déplorables ! Les intestins de l'âne sont tordus à droite, noirs et bleuâtres ! Les femmes enfantent des enfants sans oreilles I La fumée sur la flamme s'oriente à contre-sens ! Enfin j'ai versé de l'eau dans le bol prophétique, j'ai imposé mes mains, et nul murmure de paix ne m'est monté aux oreilles ! Ah ! prenez garde ! prenez garde I Babyloniens ! Le destin est sur vous ! »
Sur ces tristes paroles, les visiteurs se retirèrent. Vietrix lui-même était ému. Mais il ne possédait aucune clarté nouvelle sur la fameuse croix gammée ! Et par ces temps troublés, les prêtres, débordés, n'avaient guère le temps de rechercher des interprétations perdues.
Mais, chose singulière, depuis quelque temps il avait moins envie de rechercher la femme née sous la croix gammée. Sa maison en ordre, une bonne cuisinière, quelques amis, il ne se sentait pas mal ainsi...

Chapitre XXII

[217]

Les sacrifices à Bel

Sur les remparts. — Promenade des esclaves lubriques. — Le temple de Bel. — Les maîtresses du dieu. — La grande salle du temple. — L'investiture des rois. — La statue de Bel. — Entrée de Balthazar. — Sacrifice d'animaux. — Sacrifices humains. — Hommes et femmes. — Le choix des garçons et fillettes. — Le sacrifice des virginités.

Les mois du siège passaient. Balthazar, qui avait longtemps gardé son insouciance, comprenait maintenant que l'affaire était grave et que Cyrus ne renoncerait pas à son entreprise. La famine commençait à se faire sentir en ville et les maladies se multipliaient.
En effet, les travaux se multipliaient sous les remparts. On disait même que Cyrus avait entrepris de détourner le cours du fleuve Euphrate vers un ancien lac afin de faire entrer en ville ses troupes à pied sec.
L'habitude du siège était prise. Le soir, sur les remparts, les Babyloniens se promenaient et échangeaient des plaisanteries et des injures avec les assiégeants.
Les fêtes de Sacaca venaient de commencer. Balthazar avait résolu de leur donner un caractère particulier. On sait que, pendant ces fêtes, les esclaves vivent pendant cinq jours dans l'illusion qu'ils sont libres. Dans chaque palais, dans chaque clan, l'un d'entre eux est même

nommé maître et couronné d'une éphémère couronne. Le cinquième jour, en effet, c'est l'usage de faire tuer le malheureux ou la malheureuse que des orgies ininterrompues ont convaincu de sa souveraineté.
La fête fut en ville plus sensationnelle que jamais. On se hâtait de s'amuser. Et, sur l'ordre de Balthazar, chaque soir des filles nues, parmi les plus belles, allaient se promener sur les remparts, chantant et dansant, de façon à exciter la convoitise impuissante des soldats de Cyrus, privés de confort, de vivres et surtout d'amour depuis bien longtemps : ils avaient même ordre de ménager leurs munitions, et c'est en cachette qu'ils devaient décocher leurs flèches aux créatures impudiques qui, du haut des remparts, leur adressaient des gestes obscènes.
Vietrix vivait beaucoup chez lui. Il avait, à deux ou trois reprises, essayé de vaincre la résistance d'Anouké, mais sans succès. Par amour-propre, il ne voulait pas cependant la prendre de force. Il y perdrait son nom ou finirait bien par l'avoir de gré ! Cependant il avait décidé de se rendre au grand sacrifice du temple de Bel et au grand festin que Balthazar devait donner le dernier jour de la fête de Sacaca, festin auquel Meretçar l'avait fait inviter.

Le temple de Bel, le dieu tout-puissant, émanation d'Anon, Bel, le dieu-soleil qui donne la vie, Bel, symbole de la génération, Bel, le dieu mâle, se trouvait au centre de Babylone. Vietrix l'avait visité dès son arrivée dans la capitale.
Les tours s'élevaient au centre de la vaste enceinte, fermée par les portes d'airain. En bas, sur chaque front carré, on n'eût pas compté moins de quatre cents pas. Les sept étages superposés et le sommet se dressaient dans les airs à une prodigieuse hauteur. En haut, dans la sérénité de l'air, sur la plate-forme qui dominait au loin les plaines de l'Euphrate et où l'on aboutissait par un escalier en spirales, une petite chapelle se dressait. A l'intérieur de cette chapelle se trouvaient une table d'or et un lit.

Là la femme promise à Bel, quelle qu'elle fût, devait passer la nuit. À certains temps, ce service fut dévolu aux prêtresses. Elles attendaient dans la prière, étendues nues, en posture d'amour, auprès de la table de sacrifice, que le dieu voulût bien se présenter. Il était interdit en ces lieux d'allumer la moindre lumière, et la femme devait se soumettre aux caresses sacrées sans chercher à pénétrer les traits du divin amant qui honorait ainsi sa couche. Quand il était parti seulement, elle se levait, faisait ses ablutions, puis, devant le grand ciel

merveilleusement constellé d'étoiles, elle remerciait à genoux le dieu générateur qui avait daigné accomplir sur elle l'Acte de la vie.
C'étaient, à la vérité, les prêtres — et nul ne l'ignorait — qui, délégués de Bel, pénétraient chaque nuit dans la petite chapelle. Les contempteurs de Tordre public ne manquèrent point même à diverses reprises de les accuser d'avoir abusé de la situation. Ils firent entendre de vives critiques quand le grand prêtre de Bel demanda le remplacement au sommet du temple des femmes hiérodules par des femmes mariées de la ville d'un physique le plus appétissant possible. Dhi-Sor, qui faisait en ces temps profession d'athéisme, avait même rédigé à cette occasion un pamphlet qui n'avait pas manqué de faire quelque bruit : Parbleu ! ces messieurs prêtres préféraient les corps tout neufs des jeunes dames mariées à ceux, un peu usagés, des professionnelles de l'amour.

Mais c'était dans la grande salle, située au premier étage, que la cérémonie devait avoir lieu.
Cette salle, haute et vaste, était de tous côtés lamée d'or, incrustée d'émaux et de pierres. Sous une voûte, dans la pénombre, la statue magnifique de Bel se dressait. Le dieu à la physionomie hautaine et grave était coiffé de la grande tiare, mais sur les côtés une double paire de cornes de taureaux se dressait. La statue était d'or pur incrustée de pierres précieuses, sardoine, onyx, émeraudes, hyacinthes aux jets rutilants. Elle atteignait à de gigantesques proportions, quoique arrêtée à mi-corps. ^ D'une main, Bel tenait le grand sceptre de justice; l'autre était libre. C'était celle-là que depuis les temps les plus reculés, dès l'origine des dynasties millénaires, tous les rois de Babylone devaient toucher au moment de leur couronne^ ment. Ainsi ils recevaient de Bel lui-même le pouvoir suprême.

Au-dessus du dieu, les trois signes essentiels étaient représentés, dessinés d'or et de pierres : le croissant lunaire qui est Sin, le disque radieux du soleil qui est Samas et l'étoile qui est Istar.
À côté de la statue de Bel il y avait une table d'or. Sur cette table étaient seulement sacrifiés les animaux encore à la mamelle, c'est-à-dire parfaitement purs. A l'autre extrémité de l'enceinte, sur une table plus grande, proche le parvis, avaient lieu les sacrifices de taureaux, génisses, boucs.
Mais devant la statue elle-même une grande ouverture était pratiquée. C'était un véritable gouffre qui s'ouvrait entre les bras du dieu, gouffre au fond duquel se trouvait un bûcher tel qu'il anéantissait en quelques instants les victimes offertes à l'expiation.

D'autres statues de dieux, tous les dieux secondaires babyloniens, se dressaient encore dans cette grande enceinte. Il y avait aussi aux murs de nombreux ex-voto, soleils d'or, images phalliques. Vietrix y remarqua même certaines croix qui n'étaient pas sans analogie avec la croix gammée.

Cependant la foule immense remplissait déjà le temple. Les prêtres des diverses catégories, égorgeurs ou libateurs, étaient à leur poste. Les prêtres pyrophores, répartis partout à travers la salle, tenaient à la main de grands flambeaux qui jetaient de puissants reflets sur les statues d'or massif. Les hiérodules avaient été partagés, hommes, femmes, eunuques ou enfants, auprès de leurs divinités protectrices. Pour une si exceptionnelle cérémonie, les servantes d'Istar étaient toutes venues au temple de Bel.
Le grand prêtre, qui avait coiffé la tiare d'or, reçut sur le parvis Balthazar et la reine. L'un et l'autre avaient le front ceint de grands bandeaux de joaillerie et le large manteau à franges d'or sur les épaules. Le roi prit place sur un fauteuil peu élevé et la reine devant lui, sur un tabouret.

Alors les sacrifices habituels d'animaux commencèrent. Le recueillement était général. Une musique de harpe se faisait entendre. Plusieurs grands taureaux, les génisses, les boucs furent égorgés et jetés en offrandes dans le brasier.
« Bel ! fondateur, seigneur du monde, roi des esprits ! » disait en litanie la foule.
Mais le grand prêtre examinait les entrailles des victimes et il n'était pas satisfait.
La guerre, la faim, la maladie étaient sur Babylone. Ce n'étaient point avec de tels sacrifices que l'on apaiserait le courroux de Bel. Il fallait que fût accompli le grand rite de mort. C'étaient de plus méritoires sacrifices, c'étaient les sacrifices humains que Bel réclamait.

Le grand prêtre fit un signe. Et des hommes furent amenés nus et enchaînés. C'étaient des étrangers prisonniers, plusieurs, notamment, de cette race des Perses qui assiégeaient la ville. Ils furent étendus un à un sur la table de sacrifice. Un long frémissement passa sur les assistants. Les prêtres égorgeurs levèrent leur couteau. On entendit quelques gémissements bientôt couverts :
« Bel ! fondateur, seigneur du monde, roi des esprits ! » suppliait la foule agenouillée...

L'un des sacrifiés s'était révolté cependant. C'était un grand gaillard à barbe.
— Un Phénicien ! dit quelqu'un près de Vietrix.
Le Gaulois eut une surprise. Il connaissait la physionomie de cet homme. Parbleu ! c'était son ex-ennemi Canabal. Par quel hasard ? Il conta à voix basse l'aventure à Mat-Slian qui se tenait près de lui.
— Cela ne m'étonne point qu'il regimbe devant une exécution si utile à la communauté, fit le philosophe. Ces gens de mer sont tous des païens !
— Voilà toujours une question réglée ! se dit Vietrix. Les dieux se sont chargés de ma vengeance.
Cependant le grand prêtre examinait les entrailles des guerriers. Mais son front était toujours chargé de plis. Il s'approcha du roi et ils échangèrent quelques mots.

⁂

On fit alors venir des femmes, des esclaves étrangères. Elles avaient été offertes aux prêtres par les particuliers. Il y en avait même du harem du roi. Elles étaient belles, quoique âgées pour la plupart. Les donateurs, évidemment, avaient fait leur choix.
Elles furent étendues nues, les seins en l'air, le ventre bombant, attachées par des chaînes d'or qui aboutissaient aux cornes de taureau de Bel. Tandis que les aides les maintenaient, le grand prêtre leur ouvrit les entrailles, les étala, et les examina vivantes. Puis toutes à la fois furent précipitées dans le bûcher, suspendues aux chaînes. Eventrées, plusieurs vivaient encore et on entendit quelques instants des hurlements sinistres monter du fond du gouffre.

⁂

Le grand prêtre cependant était toujours soucieux. Il se concerta avec le grand conseiller des Mages, un vieillard âgé de plus de deux cents ans. Puis il prononça quelques paroles qui se perdirent dans le bruit.
— Que se passe-t-il ? demanda Vietrix à Mat-Shan.
— Il se passe ceci, que les mages réclament des victimes babyloniennes pour le grand exorcisme et la grande expiation. Bel devrait être satisfait. Si les présages demeurent toujours mauvais, c'est que l'action de tous les démons malfaisants coalisés est prépondérante sur celle de Bel lui-même. Il faut extirper le mal de quelques individus, pris pour émissaires de tous. On va égorger un certain nombre de nos compatriotes.
Un silence lourd se fit sur l'assemblée.
A cet instant, Dhi-Sor poussa Mat-Shan du coude.
— Si je lisais un de mes elzos qui sont de nature à donner le mépris de la mort et à élever le cœur des Babyloniens pusillanimes ?

Dhi-Sor depuis des mois avait pâli à faire les *ekos* que Mat-Shan lui avait si chaleureusement recommandés. Il en avait composé de magnifiques; par malheur, l'occasion lui avait toujours manqué de les faire connaître à Balthazar ou aux grands qui l'en eussent récompensé. Recommandé par Meretçar, il tombait toujours au palais au mauvais moment, quand Balthazar s'éveillait d'un mauvais rêve ou venait, par sadisme, de faire égorger un de ses favoris ou favorites. L'infortuné Dhi-Sor ne pouvait pas placer ses *ekos*.
Il crut à cet instant, où la vertu avait besoin d'être exaltée, que son concours serait apprécié.
— Tais-toi donc, imbécile ! lui répondit brutalement Mat-Shan. Le grand prêtre fait son choix. Si tu attires l'attention sur toi, tu vas te faire égorger !
Dhi-Sor, avec un soupir, mit sa brique dans sa poche.
— Pour moi, étranger, je suis maintenant tranquille, se dit Vietrix.
Ils furent bientôt tous rassurés. C'étaient des vierges, en effet, que Bel réclamait.
— Je ne le suis point, déclara Dhi-Sor.
— Ni moi, fit Poladamastor.
— Et moi moins encore, appuya Mat-Shan.
Le grand prêtre, passant dans l'assistance, avait choisi trois garçons et quatre fillettes, appartenant à des classes différentes de la société, mais de familles connues. Les parents, du reste, y acquiescèrent tout de suite. L'honneur du sacrifice rejaillirait sur toute la maison.

Les garçons, agenouillés devant Bel, gardaient pour l'instant leurs tuniques, mais les filles, mises à nu, furent étendues sur la table de sacrifice. La plaque d'or avait été nettoyée, purifiée, et tendue d'une nappe de lin d'une blancheur éblouissante.
— Ceux du sexe mâle, dès l'enfance, ont été circoncis au temple, expliqua Mat-Shan à Vietrix. Le ligament fut offert religieusement à la divinité. Il est dans le rite que la membrane des filles soit de même brisée aujourd'hui.
Le grand prêtre prit un ciseau d'or qui avait été exposé au feu du bûcher. Les torches s'étaient concentrées autour de lui. Les hiérodules écartèrent les jambes de chacune des fillettes à tour de rôle et le prêtre de son ciseau déchira leurs membranes qui étaient bien intactes. Le sang des vierges coula alors sur l'autel.
Le grand prêtre s'inclina devant Bel, offrant les prémices des jeunes Babyloniennes.
« Bel ! fondateur, seigneur du monde ! roi des esprits ! » répétait la foule, plus recueillie et comme emplie de crainte maintenant.

Chapitre XXIII

[218]

La grande incantation et l’orgie sacrée

Voix d'outre-tombe. — La conjuration du sort. — Le sacrifice par couples. — Dans le gouffre de feu. — Les hiérodules en folie. — Dans l'ivresse, l'amour et le sang.

Vietrix se sentait lui-même inquiet, troublé, La plupart des flambeaux avaient été éteints et cachés derrière les colonnes. L'ombre régnait dans la salle. Balthazar, qui avait suivi toute la cérémonie, impassible, s'était agenouillé. On n'entendait plus aucune voix, aucun bruit.

— C'est la grande incantation d'exorcisme qui va commencer, glissa en un souffle Mat-Shan à l'oreille de Vietrix.

Une voix, en effet, venait de s'élever, voix lointaine et blanche. D'où sortait-elle ? Du fond de la salle, de derrière la statue du dieu, du sommet de la voûte, du fond du gouffre ? On ne pouvait s'en rendre compte. Vietrix sentit à cet accent singulier, hors la réalité, hors la vie, un frisson singulier lui courir sur la nuque... Oui, c'était bien une voix d'outre-tombe, une voix des ténèbres qui poursuivait sa triste mélopée, sur un mode chantant, avec des arrêts brusques.

L'incantation était divisée en couplets, et la foule en chœur reprenait, grave et suppliante, la double invocation finale aux puissances infernales. La plupart des assistants se tenaient maintenant le front contre terre.

« Le Dieu mauvais, mauvais en son principe,
« Le démon du désert, le démon de la montagne,
« Le démon de la mer, le démon des marais,
« Le génie mauvais. Turuku pernicieux,
« Le vent mauvais,
« Et le démon qui saisit le corps
« Et qui agite le corps,
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-t'en ! »
— Esprit du ciel, souviens-t'en ! Esprit de la terre, souviens-t'en ! répétèrent les assistants.
« La fièvre douloureuse, la fièvre violente,
« La fièvre qui n'abandonne jamais l'homme,
« La fièvre maligne,
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-t'en !
« Celui qui forge les nuages,
« Celui qui donne l'enchantement,
« La face malfaisante,
« L'œil malfaisant,
« La bouche malfaisante,
« La langue malfaisante,
« La lèvre malfaisante,
« La parole malfaisante,
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-t'en !
« La peste douloureuse, la peste violente,
« La peste qui ne s'en va pas,
« La peste maligne,
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-t'en !
« La langueur du poison versé dans la bouche,
« L'aliment qui réduit le corps en squelette,
« Le vent pestilentiel qui souffle du désert,
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-t'en !
« Celui qui meurt de faim dans les fers,
« Celui qui meurt de soif dans les fers,
« Celui qui a faim au fond de la fosse,
« Celui qui suppliant en est réduit à manger la poussière,
« La femme esclave que son maître n'a pas possédée,
« La femme libre qui n'a pas de mari,
« Celui qui laisse sur son nom une mémoire infâme,
« Celui qui ne laisse pas de mémoire sur son nom,

« Celui qui tombe malade au début du mois incomplet,
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-t'en !
« La prostituée sacrée au cœur impur qui abandonne le lieu de prostitution,
« La prostituée du dieu Anon qui ne fait pas son service
« Au soir du premier jour du mois incomplet,
« Le hiérodule qui fautivement ne va pas à son lieu,
« Oui ne taillade point sa poitrine,
« Le hiérodule qui use de sa main,
« Fraudant l'acte d'amour,
« Jusqu'à ce que se brise son tympan !
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-t'en ! »

Les hiérodules gémirent aux quatre coins de la salle. Il y eut un temps d'arrêt. Les prêtres s'étaient approchés des trois garçons et ils leur faisaient enlever leurs robes et leur versaient un philtre magique, préparé selon le secret des serviteurs de la puissance souterraine.

— C'est surtout un aphrodisiaque, expliqua Mat-Shan penché à l'oreille de Vietrix.

— Que se va-t-il passer ? pensa le Gaulois, peu rassuré.

Il vit en même temps que la statue de Bel et ses attributs, notamment le grand phallus dressé à sa gauche, commençaient de rougir sous l'action du bûcher intérieur...

« Le fantôme enfant du ciel,
« Dont se souviennent les dieux,
« Le vampire qui s'attaque à l'homme,
« Que jamais ils ne les saisissent,
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-t'en I
« Les eaux du Tigre,
« Les eaux de l'Euphrate,
« Le désert sans eau,
« La montagne des ténèbres,
« Qui s'élève à l'orient,
« Et la montagne agitée,
« Qu'ils referment leurs gouffres.
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-t'en !

Le grand prêtre fit alors éloigner les trois jeunes gens de la statue de Bel qui flamboyait, puis il les fît étendre à côté des trois vierges. La quatrième, la plus jeune, avait été mise à terre. Ils furent accouplés, un garçon avec une fille, et quand la position d'amour eut été étroitement prise entre eux avec l'aide des prêtres, ils furent ainsi liés par les

chaînes d'or. On entendait maintenant monter aux quatre coins de la salle les sourds rugissements des hiérodules. Eux aussi avaient pris des breuvages. Mais il n'était point permis de songer aux offrandes profanes d'amour avant que le dieu ne fût satisfait, la déesse femelle Baaltis fécondée.

« Le démon mauvais, le alal mauvais, le gigum mauvais,
« Le telal mauvais, le maskim mauvais,
« Le fantôme, le vampire, le spectre,
« Le sortilège mauvais, le philtre,
« Le poison qui coule,
« Et tout ce qui est douloureux,
« Et tout ce qui agit,
« L'incube et le succube,
« Mais non pas le servant,
« La tête contre sa tête,
« Le corps contre son corps,
« Le sexe dans son sexe,
« Les pieds contre ses pieds,
« Et jamais ils ne les saisiront,
« Et jamais ils ne reviendront.
« Esprit du ciel, souviens-t'en !
« Esprit de la terre, souviens-f en ! »

Les corps des vierges enchaînés se convulsaient en de malhabiles spasmes sur la table du sacrifice. Et soudain, les prêtres saisirent la dernière fillette, et les chaînes d'or l'enlevèrent et Vietrix vit avec horreur qu'elle se trouvait transportée sur le phalle de cuivre rougi à blanc. Cela ne dura qu'un instant, car toutes les chaînes ensemble précipitèrent dans le gouffre de feu les sept enfants dont l'acte était accompli.

« Baaltis est fécondée ! Baaltis est fécondée ! » criaient les hiérodules.

L'incantation était terminée, les génies mauvais devaient être écartés. Bel satisfait.

Une brusque détente se produisit. Les hiérodules, femmes et jeunes garçons, avaient rejeté leurs voiles et se mêlaient à la foule. Déjà, selon le rite, ils offraient leurs corps, déjà des chairs s'accouplaient, les sexes se confondaient. Une véritable poussée de rut, après tant de sacrifices humains, avait saisi les fidèles.

« Gloire à Lilith ! Gloire à Lilith ! »

C'était le nom de la déesse Istar-Mylitta quand elle ne veut pas que l'amour soit fécond. Lilith, la déesse tueuse d'enfants, c'était l'appel à l'orgie sacrée.

Les femmes hiérodules poussaient des cris d'allégresse qui allaient jusqu'aux hurlements. Nues et enguirlandées, elles parcouraient la foule en dansant. Les unes tenaient des tambourins, les autres des instruments en forme de phallus. Certaines d'entre elles, possédées par deux ou trois hommes en un instant, entrèrent en transes. L'une d'elles, la plus belle, prêtresse favorite d'Istar, fut s'offrir à Balthazar, qui la prit sous les yeux de la reine. Ensuite, saccadée, le regard fixe, semblable à une automate, elle traversa la foule et fut se précipiter dans le bûcher ardent qui brûlait toujours devant Bel. Balthazar se retira à cet instant.

Vietrix et Mat-Shan s'étaient mis à l'abri, grâce à leur ami le mage, qui les avait installés, Vietrix sur les épaules du dieu de la guerre, Mat-Shan au sommet d'un des plus majestueux phallus d'or de la salle. Du haut de leurs observatoires voisins, ils pouvaient, sans danger d'être violés ou de recevoir des coups de verge, observer la bagarre.

Cela dura deux bonnes heures. Hommes et femmes se trémoussaient, envahis par les esprits de Bel et d'Istar. Les hiérodules se tailladaient à coups de couteau, de grands diables, armés de verges avec crocs de fer, frappaient à coups redoublés sur la foule nue, accélérant le rythme de l'orgie sacrée. Des outres de vin mêlé d'aphrodisiaques avaient été apportées. La musique était devenue frénétique. Des parfums singuliers d'encens acres se mêlaient à l'odeur de la chair humaine grillée.

Le délire atteignit à son comble. Des hommes venaient de se mutiler volontairement et ils jetaient les précieux attributs virils dans le gouffre de Bel. Des femmes se précipitèrent sur eux et, pareilles à des furies, commirent un monstrueux simulacre d'amour sur les volontaires eunuques. La foule, tournoyante et enlacée, sombrait dans le sang et la folie.

Mais soudain le jour parut. Un clair rayon de soleil perça la haute voûte du temple. Alors, comme par enchantement, l'orgie s'arrêta. Hommes et femmes se voilèrent la tête et, un à un, sortirent du temple. Quelques blessés et cadavres demeuraient seuls sur le carreau. Quand tout le monde fut sorti, les prêtres et leurs aides remirent un peu d'ordre et, sans plus de cérémonie, jetèrent tout ce qui traînait dans la fournaise encore incandescente.

Vietrix et Mat-Shan sortirent ensemble.

— Si Bel n'est pas apaisé, dit le jeune Gaulois, c'est vraiment qu'il est difficile.

— Le grand prêtre a voulu sauver la face, dit-il. Mais je ne crois point qu'il soit satisfait. Les sacrifices ont été absolument inutiles. Ça va mal ! Ça va bien mal !

Chapitre XXIV

[219]

Le festin de Balthasar

L'orgie dans les rues. — Les préparatifs du festin. — La toilette des femmes. — Défilé des grands. — Balthazar et sa favorite, — Les services. — Les vins. — Coquetterie des femmes. — Les stupéfiants et les excitants. — Irritation des femmes. — Les vases sacrés. — Hallucination de Balthazar. — « Mané, Thecel, Phares. — Interprétation du Mage. — L'apparition de la reine. — A la recherche de Daniel. — La croix gammée. — L'explication de Daniel. — La grande ivresse. — Les prostituées et les gitons. — Les portes s'écroulent. — Apparition de l'armée de Cyrus.

Au dernier jour de la fête de Sacca, l'orgie atteignit à son comble dans tout Babylone. Des foules en délire parcouraient les rues. Sur l'ordre de Balthazar, les grands négociants en vins avaient dû ouvrir leurs caves à tous. Maîtres et esclaves, confondus, s'efforçaient d'oublier que les présages étaient mauvais et que l'œuvre de Cyrus faisait d'inquiétants progrès.
Vietrix lui-même avait perdu de son assurance.
Cette orgie déplaisait à son caractère de Gaulois équilibré. Il prenait du mépris pour ces pauvres Asiatiques, ces satrapes qui tombaient perpétuellement d'un excès dans l'autre, incapables de garder le pouvoir, cruels à la guerre, 'efféminés dans la paix.
— Tu sais, Anouké, dit-il à la fillette avant de partir au banquet, que les

esclaves sont aujourd'hui libres. C'est le rite de Sacca. Tu es deux fois à moi, puisque je t'ai achetée deux fois. Eh bien ! je t'affranchirai. Mais tout à l'heure, au retour du festin, je veux que tu sois non seulement mon égale, mais, comprends-tu ? ma maîtresse.
La fillette hochait la tête, regardant Vietrix de son air rieur et mystérieux.
— Si cela me plaît, dit-elle enfin.
— En voilà assez î dit Vietrix. Le^ Perses vont entrer en ville. Tu refuses de m'obéir. Je ne veux pas te battre, non plus te violenter. Cela n'est décidément pas dans mon tempérament. Mais je t'abandonne à ton sort. J'ai autre chose à faire que de m'occuper d ! une petite esclave de ton espèce. Je te vendrai, ma fille ! je te vendrai à quelque autre Canabal, Et je m'en irai, moi, à la recherche de la femme à la croix gammée que le destin m'a réservée !
Anouké eut un long éclat de rire, puis elle s'assombrit, et, comme il sortait, il parut à Vietrix qu'elle pleurait.

Les préparatifs du festin avaient été faits dans la grande salle du palais, dont l'entrée donnait sur la route du nord. Ainsi il était plus loisible aux invités de se rendre au banquet dans leurs magnifiques chars.
Un luxe inouï avait été déployé pour cette fête, que Balthazar voulait belle entre toutes. Elle marquait sa réconciliation avec son peuple et aussi avec les dieux protecteurs de Babylone. Il en avait lui-même réglé l'ordonnance.
Des tentures blanches, vertes et bleues avaient été attachées par des cordons de bysse[220] et de pourpre à des anneaux d'argent et à des colonnes' de marbre. Entre les colonnes, des étoffes blanches avaient été tendues. Le roi en avait ordonné ainsi afin de donner à la cérémonie un caractère de gravité que comportait l'état de siège. On avait donc réquisitionné un peu partout pour couvrir les immenses murailles des draps dont quelques-uns, maniés plusieurs jours par les ouvriers, n'étaient plus de première blancheur. Cet appareil devait inciter les convives à garder quelque tenue. Aux repas d'orgie proprement dite, la salle était tendue de rouge.

Des nuées de serviteurs avaient travaillé adresser les tables. Trois cents avaient été disposées, en bois d'érable incrusté de lamelles d'argent. Cinq à six cents lits et divans étaient répartis autour des tables et aux coins de la salle. Les ornements de ces lits étaient sévèrement réglés selon le rang hiérarchique de ceux qui y devaient prendre place. Les uns étaient à l'insigne d'or, les autres à l'insigne

d'argent, marqués de porphyre, de marbre, de nacre ou de pierre noire. De grandes peaux de fauves avaient été étendues sur les divans.
Mat-Shan, Dhi-Sor, Poladamastor et Vietrix étaient venus à l'avance reconnaître leurs places. Ils devaient arriver des premiers au banquet, puisque les entrées se faisaient dans l'ordre hiérarchique, les moindres convives s'installant d'abord, puis les grands du royaume, officiers et fonctionnaires, les ministres, le grand vizir, les princes et le roi lui-même. Il avait été décidé que chacun devait venir en la compagnie de sa femme légitime ou de quelques filles de harem parmi les mieux qualifiées.
Les Babyloniens n'aimaient point à conduire à de tels banquets leurs épouses de premier rang. En dépit de leurs airs détachés, ils éprouvaient, à l'égard de celles-là, une certaine jalousie. D'autant que le décolleté, fixé exactement par une circulaire du grand maître des cérémonies, chef du protocole, serait des plus légers : les seins devaient être complètement à nu et les jambes découvertes jusqu'à mi-cuisse. Mais les tuniques de soie, peu transparentes, étaient autorisées. Ah ! ce jour-là, les matrones babyloniennes, les jeunes épousées et les favorites du harem passèrent de longues heures à se masser la poitrine, à se durcir les muscles des seins, à se peindre, d'un léger pinceau, les veines au bleu de ciel et les pointes à la pourpre éclatante, à se construire la coiffure et à se blanchir les jambes.

A la vérité, si les invités redoutaient les accès de coquetterie de leurs épouses, ils étaient rassurés sur les désirs de conquête des hommes. Légitimes et concubines, toutes les femmes dont Balthazar avait spécifié la présence au banquet étaient de celles qui, pendant les cinq jours de fête, s'étaient abstenues de sortir et étaient demeurées le plus paisiblement chez elles. Les hommes profitaient largement, au contraire, à ce moment, de l'orgie sacrée et populaire. Ils avaient à loisir les hiérodules hystériques, toutes les femmes mariées de la petite bourgeoisie et du peuple, ils pouvaient détourner sans difficulté les esclaves du voisin. Ces jours-là, tous les gens de l'aristocratie et les gens en place fermaient soigneusement à clef l'appartement de leurs femmes et s'en allaient s'amuser aux temples et fêtes publiques. Aussi étaient-ils à bout de forces, les reins brisés, la mine défaite, les yeux cernés, le cerveau imprécis, la moelle épinière absente et douloureuse.

Des centaines d'esclaves, rangés en bataillon, marchaient au fouet et

au sifflet sous les ordres des grands officiers de bouche. Des amphores, de longs plats, des cratères d'or et d'argent furent disposés sur les tables.
C'était une vieille idée asiatique que nulle manifestation votive n'est bonne en soi que si le rite extérieur est accompli. Si le Mage, lors de la grande incantation, se fût trompé dans l'énumération des esprits mauvais, le sacrifice perdait toute sa valeur. La lettre en pareille matière n'est pas moins importante que l'esprit. De même, à un tel repas, il fallait que les libations fussent faites dans les coupes spécialement destinées à cet usage. Une libation à l'hydromel faite par mille convives n'est valable que si les coupes ont été affectées à cet usage. Et son caractère est d'autant plus sérieux, le souhait prononcé avec les mots prescrits d'autant plus efficace que la coupe est de forme plus pure, d'époque plus ancienne et d'incrustations plus rares. Aussi les boissons sont-elles dégustées dans un ordre sévèrement étudié. La liberté ne règne que lorsque le dernier degré a été franchi.
C'est ce que Poladamastor apprenait à Vietrix tandis qu'en compagnie de leurs deux amis, ils prenaient place non loin de la porte de service.
— Pour une foule de raisons, je préfère cette place à toute autre, déclara sentencieusement Mat-Shan à Poladamastor et Dhi-Sor qui paraissaient vexés de l'immédiat contact de la valetaille.
A côté d'eux furent placés quelques lettrés étrangers qui se trouvaient à Babylone dans les mêmes conditions que Vietrix, notamment un voyageur du pays des Aryas du Sud et un autre des lointaines contrées de Cathaï. Ce dernier se distinguait par une politesse accomplie, mille gestes menus et cérémonieux qui parurent à l'affable Mat-Shan lui-même un peu exagérés.
C'était aussi le coin des célibataires. Ceux-là qui sont habiles à jouer des mots préfèrent, en général, les femmes des autres à celles qui leur pourraient appartenir en propre. Ils n'ont point les moyens ni le tempérament d'entretenir un opulent harem. Ils estiment que les personnes du sexe bien nanties leur doivent naturellement l'offrande de leurs corps. La maîtresse de maison qui a l'heur de les posséder dans son salon est aussi bien tenue de leur montrer l'alcôve en tête à tête. Ainsi se payent les propos délicats de l'artiste et du poète. Les uns et les autres en avaient toujours jugé ainsi.

*
* *

Cependant les grands avaient pris place. Les ministres, les hauts fonctionnaires, les généraux, quelques étrangers de marque, et le menu fretin des gens de cour et officiers d'état-major. Ils étaient accompagnés de grandes et belles femmes, le front ceint de pierreries, les peignes ornés de diamants aux cheveux. Ce n'étaient que femmes légitimes ou grandes favorites, toutes filles choisies pour

la représentation et non de ces petites créatures chattes et gamines fabriquées seulement pour le plaisir d'amour. Vietrix aperçut la générale Dinosor suivi de son époux. Le directeur de l'enregistrement avait l'air légèrement affaissé, marchant à petits pas, l'œil terne et la bouche entrouverte.
Vietrix salua profondément sa maîtresse. Elle se contenta de lui glisser à l'oreille :
— Au dessert, quand le général dormira, viens là-bas, derrière la sixième colonne, sur une peau de zèbre.
« Mais ces dames n'ont pas l'intention de s'embêter, se dit Vietrix, qui se sentait assez peu en forme. Je crains fort de désenchanter la chaste Suzanne. »
Les princes du sang s'installèrent ensuite. Meretçar se détacha du cortège et s'approcha un instant du groupe.
— Je ne sais ce qui se passe, leur dit-il, Cyrus a multiplié ses travaux sur le fleuve. L'eau de l'Euphrate baisse. Personne ne veut s'inquiéter, mais moi je ne suis pas tranquille. Méfions-nous !
Et il s'éloigna.
— Cette fois, dit Dhi-Sor, je crois que je vais pouvoir placer un de mes elzos. Vous avez entendu le prince, messieurs, le combat est peut-être imminent. Dans cette salle où sont réunis tous les grands, tous les guerriers de Babylone, il convient que j'enflamme les esprits par un de mes *ekos* !
— Le roi est de mauvaise humeur, paraît-il, fît Poladamastor. Je te conseille d'attendre que les vins aient dissipé tous soucis. Savez-vous ce que l'on vient de m'apprendre : La reine a refusé de paraître au banquet ! Elle demeure dans ses appartements. Tenez, voici, du reste, Balthazar qui fait son entrée.

*
* *

Le roi était en costume de grand apparat, armé de pied en cap, ceint de la robe frangée d'or, la grande tiare sur le front. Il marchait avec majesté, mais sous ses traits raidis on lisait une singulière inquiétude; sous le fard qui couvrait sa peau on devinait la pâleur de ses joues.
Sa favorite du moment l'accompagnait, une petite Persane aux yeux noirs, au corps de volupté, dont les caresses savantes avaient su réveiller la chair lasse et flétrie du souverain. Elle avait réussi à contrebalancer au harem l'influence des gitons. Il y eut un imperceptible murmure dans l'assistance. La reine avait fait affront au roi par son absence, à tous les grands du royaume, mais pourquoi cette créature de rien, cette prostituée, cette fille de la race ennemie aux lieu et place de l'altière souveraine légitime ?
Mais Balthazar n'eût pas toléré la moindre désapprobation. Il s'étendit sur la magnifique peau de lion qui lui avait été préparée, sa tête

appuyée sur la tête gigantesque et terrible du fauve, et la favorite prit place devant lui, son corps demi-nu accroupi contre le corps du roi.

⁂

Les services étaient nombreux et abondants. Pendant trois heures, tandis que les conversations se poursuivaient, des plats défilèrent, portés et enlevés avec une admirable dextérité. Tous les fruits, tous les légumes, toutes les viandes que l'on avait pu se procurer dans Babylone assiégée défilèrent tour à tour. L'appétit était en général assez bon, du moins chez les hommes. Il n'est de tel que les excès d'amour pour creuser l'estomac. Sur la fin des services, après de nombreux volatiles et viandes en morceaux, Vietrix fut fort étonné de voir entrer une longue rangée d'esclaves portant à la file, six par six, une cinquantaine de plats d'argent sur lesquels étaient posés des bœufs rôtis tout entiers. Lui et ses amis dès cet instant capitulèrent et attendirent patiemment les sucreries et liqueurs du dessert.

⁂

Les vins de raisin, de palme, le nectar, l'hydromel avaient coulé à flots. Peu à peu le ton des conversations monta. Les libations se portaient de table à table, à l'exemple de celles de Balthazar, auprès duquel se tenait le chef du protocole qui en déterminait l'ordre. La tenue commençait à se relâcher. Les hommes discutèrent bruyamment, violemment sur les événements. Les généraux défendaient leur stratégie. Les politiciens se reprochaient leurs fautes diplomatiques qui avaient conduit Cyrus sous les murs de la ville. Mat-Shan et ses amis se faisaient expliquer par les lettrés étrangers quelques points de philosophie.
Dhi-Sor tenait toujours à la main la brique sur laquelle avait été transcrit son plus bel *eko*. Mais dans ce vacarme assourdissant, comment se ferait-il entendre ? Il était mieux d'attendre quelque temps encore.

⁂

Quant aux femmes, elles semblaient inquiètes. Dès le début elles avaient fait assaut de coquetterie. C'était à qui ferait mieux ressortir, en bombant la poitrine, la fermeté de ses seins ou, en relevant sa robe, la ligne de ses jambes. Elles avaient espéré que le repas tournerait rapidement à l'orgie. La plupart avaient leurs amants dans la salle, d'autres comptaient en prendre de nouveaux ce jour. Elles avaient envie d'amour, depuis une semaine qu'elles en étaient sevrées; du fond du harem elles avaient entendu les cris de liesse des foules en rut qui avaient parcouru la ville. Elles aspiraient elles aussi à l'amour sans contrainte, à l'amour en folie, à l'amour dangereux qui

appelle le crime. Et puis elles savaient que le siège faisait des progrès, elles savaient que Cyrus, exaspéré, donnait son suprême effort. Si la mort était proche, il importait plus que jamais de jouir.
Elles avaient excité, caressé les hommes par tous les moyens. Mais eux ne se souciaient nullement de débauches, au contraire. Ils en étaient lassés. Ils affectaient de ne point remarquer les avances lascives de leurs épouses, les œillades de leurs maîtresses. Ils demeuraient dans le domaine purement spéculatif, sombrant de plus en plus, du reste, dans les divagations bruyantes et subtiles de l'ivrognerie.

Balthazar, d'un geste las, avait donné un ordre. Le grand prêtre placé près de lui était sorti après quelques minutes de discussion. Le souverain avait dû lui signifier l'obéissance.
Il revint, et derrière lui des esclaves portaient sur un plateau plusieurs coupes. Tout le monde les reconnut de suite : c'étaient les coupes de sacrifice que jadis Nabuchodonosor avait enlevées du temple de Jérusalem. Cela fit une légère émotion. Les quelques Juifs qui assistaient au banquet ne cachaient point leur gêne. La chaste Suzanne avait pâli, avait cessé de regarder Vietrix et suivit, à cet instant, avec anxiété, ce qui se passait.
— Si détaché que je sois de la question religieuse, dit Mat-Shan, je ne suis point partisan de ce genre de sacrilèges.
Tous l'approuvèrent.
Cependant Balthazar avait d'office distribué les coupes à ses voisins immédiats, gardant la plus belle pour lui-même. Elle fut emplie d'un liquide épais et brun. Il fit la libation à la mémoire du grand Nabuchodonosor, vainqueur du peuple juif, puis tendit la coupe à sa favorite qui, rieuse, la vida d'un trait.
La même liqueur fut versée par des esclaves à tous les assistants à la fois. Dhi-Sor, qui l'avait portée à ses lèvres, s'arrêta soudain de boire.
— Méfions-nous, dit-il. Il y a là-dedans tout un mélange de drogues. Je m'y connais.
L'Arya du sud signala la présence d'un extrait de chanvre, et le petit homme de Cathaï du suc de la fleur de pavot.
— Balthazar sait conduire une orgie, fit Adamastor. Combiner ainsi excitants et stupéfiants !
Si cela enlève la virilité aux hommes, du moins les cerveaux subissent-ils des alternatives d'abattement et d'exaltation d'un assez curieux effet...
— Mais c'est une variété de cet élixir que dans mon pays on nomme nepanthis, fit un étranger qui se trouvait près de lui.

*
* *

Quoi qu'il en soit, le liquide parut agir instantanément. L'ivresse des uns prit un caractère de fièvre; les autres, devenus silencieux, semblaient prêts à tomber en d'étranges rêves. Quant aux femmes, la vertu passive du mélange avait, au contraire, surexcité en elles le désir d'amour. Le désordre se mit peu à peu dans la salle. Les amis se rapprochaient les uns des autres, les femmes dédaignées de leurs maris s'en furent accabler leurs amants de reproches. Elles s'étaient couvertes la tête des fleurs qui jonchaient la table, mais en vain !

Alors, sur les vastes divans, elles se réunirent et étendues, épiant les gestes des hommes, se concertèrent. Elles avaient, elles, gardé leur lucidité. Qu'est-ce que le plaisir de l'ivresse pour la femme qui attend le plaisir d'amour ? Il y avait des éclats de haine dans les yeux de la plupart. Elles considéraient d'un air méprisant ces hommes, leurs hommes, devenus incapables de rendre à leur beauté l'hommage désiré, parce qu'ils avaient porté les uns leurs caresses ailleurs, parce qu'ils s'étaient les autres grisés comme des esclaves, parce que les passions contre nature les avaient efféminés. Et ce Balthazar, que faisait-il auprès de cette fillette vicieuse, dont les caresses le préparaient seulement à l'étreinte des gitons ? Leur chair noble et pure^ saine et puissante, s'étalait nue en protestation contre la veulerie faisandée des hommes.

Car la plupart avaient quitté leurs robes légères, et voici maintenant que, deux par deux, elles s'accouplaient. Celle aux seins débordants, à la croupe arrondie, recherchait celle à la poitrine menue, aux jambes longues et nerveuses. Les blondes se soumettaient aux caprices des brunes.

La musique des harpes s'était faite plus légère; des odeurs d'encens et de benjoin flottaient à travers la salle immense; la lumière des grands flambeaux, plantés droit dans leurs trépieds, avait bleui...

*
* *

Soudain Balthazar se dressa. Son œil morne s'était éveillé et son regard fixait l'une des tentures qui pendaient dans la pénombre des colonnes.

— Qui donc a tracé ces mots que j'aperçois ? dit-il.

On s'empressa autour du souverain. On s'efforça de le calmer. Sans doute était-il victime d'une hallucination.

Mais il insistait et son regard, devenu terrible, sommait le grand prêtre de lui donner une réponse.

Un flambeau fut apporté devant la tenture. Et, en effet, on aperçut une inscription mal effacée sur un drap. Le grand prêtre et ses voisins parvinrent à lire les trois mots qui se détachaient l'un auprès de

l'autre :

MANE THECEL PHARES

— Qui a tracé ces mots ? répétait Balthazar.

— Ce doit être quelque mauvais plaisant, fit le maître des cérémonies, qui craignait qu'un incident fâcheux pour lui ne résultât de la découverte de l'inscription.

— Et qui donc ?

— Nous n'avons vu personne, firent le grand prêtre et les courtisans.

Le chef des mages s'approchait à cet instant.

— Qui a tracé ces mots ? répétait Balthazar, dont la pupille dilatée exprimait maintenant une véritable terreur.

— Des mots ne peuvent se tracer seuls, répondit le mage, assez content de contredire le grand prêtre, avec lequel il se trouvait fréquemment en compétition. Des mots ne se tracent point seuls. Il ont été écrits par une main.

— Une main ! Une main ! reprit Balthazar, oui, je l'ai vue, je l'ai vue tout à l'heure qui courait sur le rideau.

— Je l'ai vue aussi, fit le maître des cérémonies.

— Nous l'avons vue, firent tous les courtisans.

La nouvelle se répandit rapidement d'une extrémité à l'autre de la salle. Une main mystérieuse venait d'apparaître sur le mur !

MANE THECEL PHARES

Chacun, à la vérité, connaissait le sens de l'inscription. C'était un dicton populaire, une phrase que les commères jetaient fréquemment aux marchands truqueurs de poids.

— Vous l'avez dû entendre, dit Mat-Shan. Elle peut se traduire ainsi : « Deux et deux ne font pas toujours quatre ! »

— Cela n'a vraiment point d'importance.

— Quelque convive l'aura, à mon avis, facétieusement tracée au charbon sur le lin...

Mais le roi paraissait s'abîmer en ses réflexions. L'idée fixe le poursuivait toujours.

— Je veux savoir pourquoi la main a tracé ces signes. Quelle est leur signification cachée, grand prêtre ?

— L'inscription n'est pas de caractère sacré.

Elle est du langage vulgaire. Je pense, Majesté, que ceci est du ressort du très illustre mage. Lui saura vous dire quelle formule prophétique se dissimule derrière cette phrase d'apparence anodine.

— Parle ! Parle ! Mage.

Tous dans la salle, massés maintenant, suivaient curieusement l'interrogatoire. Les femmes s'étaient délacées et, debout sur les divans, les peaux de bêtes, accrochées aux colonnes, elles écoutaient, La conviction du roi était peu à peu entrée dans les esprits : la griserie des hommes, la crédulité des femmes y avaient

aidé. Et puis on était à une époque si troublée, rien d'étonnant à ce que des signes apparussent.
Le mage paraissait fort embarrassé.
— C'est un présage de triomphe, dit-il enfin, un bon présage, un excellent présage. Quelque inquiétude régnait sur le front des convives. Qu'elle se dissipe ! Voici mon interprétation. Nous avons bu ce soir dans les vases sacrés des Hébreux. Au moment où Nabuchodonosor les enleva du Temple, le grand prêtre juif lui dit :
« Ce crime ne restera pas impuni. Ta puissance rayonne sur le monde, Nabuchodonosor. Le châtiment divin s'appesantira peu à peu sur toi et tes enfants en catastrophe. Car Jéhovah, notre seigneur, a dit quand fut conclue l'alliance : — Je suis le dieu jaloux et fort, et ma vengeance poursuivra les ennemis de mon peuple jusqu'à la quatrième génération. —
« Ainsi avait parlé ce prêtre audacieux. Et, de fait, Nabuchodonosor et ses successeurs eurent quelques ennuis. Evilmerodack et Neriglissor régnèrent presque simultanément, l'un tenant la guerre, l'autre l'administration. Toi-même fus longtemps régent sous Laborosarchod. Vous avez gouverné le pays par séries de deux. Tu es le quatrième, Balthazar ! Des esprits pusillanimes auraient pu tenter d'effrayer. Je te dis : Continue de boire tranquillement. La main est venue infliger un démenti formel de la méchante prophétie du grand prêtre juif, auquel furent ravis ces vases mêmes. Deux et deux ne font pas toujours quatre ! »
Il y eut dans toute l'assistance un soulagement. Les paroles du mage avaient rassuré les esprits. Tandis qu'il s'épongeait le front, après ce laborieux travail, des serviteurs s'approchèrent, lui placèrent sur les épaules un manteau de pourpre et autour du cou un collier d'or. En même temps Balthazar déclarait que le mage était nommé troisième personnage du royaume.

*
* *

Lui seul et quelques personnages ne paraissaient pas tout à fait convaincus. Des bruits fâcheux couraient, en effet, depuis un moment parmi les serviteurs. Meretçar passa rapidement, près de Mat-Shan et de ses amis.
« La reine me fait appeler d'urgence, leur dit-il. On lui a rapporté de la ville je ne sais quelles mauvaises nouvelles. Elle se tient au courant de ce qui se passe ici. De sombres pressentiments l'assaillent... »
Cependant la gaieté était revenue dans la majeure partie de l'assistance et l'orgie reprit de plus belle. Les femmes, de nouveau, avaient essayé de réveiller l'ardeur amoureuse des hommes. Quelques amants qui sentaient leurs situations compromises, tentèrent, seuls, à l'ombre des colonnades, de satisfaire leurs

maîtresses. Mais pour la plupart ils échouèrent et se couvrirent de ridicule.

⁂

... Soudain, on vit s'ouvrir la porte d'or qui communiquait avec les appartements de la reine, au haut d'un escalier de marbre. Tous les regards se tournèrent vers la souveraine elle-même qui descendait quelques marches à pas lents. Par-dessus sa longue robe, elle avait jeté un voile violet. Sa beauté sévère éclipsa un moment celle de toutes les femmes qui prenaient part au banquet. Cependant, son visage paraissait fatigué, un grand cerne encadrait ses deux grands yeux clairs et purs.

Un sentiment d'effroi et de honte avait saisi tous les assistants et Balthazar lui-même. Ils s'efforçaient de prendre une tenue correcte, tandis que les femmes nues se dissimulaient derrière les colonnes et les peaux de bêtes. Un calme respectueux avait brusquement succédé aux clameurs.

On n'entendit dans ce silence qu'une seule voix : c'était la petite esclave persane, crispée sur le corps de Balthazar, qui riait à gorge déployée, regardant la reine, d'un rire de moquerie et de défi.

Son succès fut de brève durée. Balthazar, en effet, avait brusquement saisi un grand poignard au manche d'émeraude et, d'un geste sûr, l'avait planté tout entier dans la poitrine de sa favorite ! Elle tomba morte, les bras en croix, les jambes écartées, et pas une goutte de sang ne sortait de la plaie.

Cependant, Balthazar s'était retourné vers la reine, et, tremblant à nouveau, il attendait qu'une parole, qu'une sentence tombât de sa bouche.

Elle rejeta enfin son voile.

« O roi, dit-elle, vis éternellement ! Que tes pensées ne te troublent pas, que ton visage ne change pas de couleur !

« Une main a tracé sur la toile la mystérieuse inscription. Mais ne crois point ce que t'a dit le mage. Je sais que la tournure des événements n'est point bonne.

« Écoute, il y a dans ton royaume un homme qui porte vraiment en lui l'esprit des deux saints. Il possède l'intelligence et la sagesse. Aussi le roi Nabuchodonosor l'avait-il établi chef de tous les astrologues et devins de la Chaldée.

« Il importe que le sens de l'inscription soit connu sans tarder. Fais venir Daniel l'Hébreu. Il saura trouver aisément le mot de l'énigme ! »

La reine s'était à nouveau couvert le front de son voile violet. Elle remonta les marches et les portes d'or se refermèrent derrière elle.

⁂

Des messagers furent immédiatement expédiés au quartier juif. Ils avaient ordre de ramener le prophète de gré ou de force.
Les conversations reprirent. Le roi était inquiet. Appuyé sur les coussins, le pied posé sur le corps de sa servante morte, il réfléchissait et, de temps à autre, un rire nerveux se dessinait au coin de ses lèvres.
— Si cette inscription fut vraiment tracée par une main isolée, ce dont je continue à douter quant à moi, fit Mat-Shan, c'est évidemment que son sens est grave. L'interprétation du mage est visiblement de fantaisie. Avez-vous entendu ce que disait tout à l'heure le grand échanson : les Perses entreraient bel et bien en ville ! Les portes d'airain sont fermées ici par de lourdes masses de fer, mais quant à moi, je m'apprête à filer par derrière, par la porte de service, je ne vous le cache pas.
— Il y a, en effet, fit Poladamastor, le fâcheux précédent du roi de Ninive, Sardanapale, grillé en son palais avec toute sa cour... En pareille occurrence, il est plus prudent d'être dehors. Si le prophète n'arrive pas d'ici un moment, je vous suis.
Cependant Vietrix poursuivait avec les lettrés du pays des Aryas et du pays de Shina une conversation qui paraissait vivement l'intéresser.
— Tout est symbole, disait l'Arya. Les mots tracés sur ce mur sont symbole et la signification directe n'a aucune importance. C'est pourquoi j'estime, moi aussi, que le mage s'est trompé. Il faut chercher plus loin.
— Peut-être même à côté, fit le petit homme jaune.
— Ah ! combien est plus agréable à interpréter la science des signes purs. Toutes les grandes traditions de nos antiques religions, nous les avons, nous, résumées en des représentations graphiques des plus simples. Ainsi, de la croix gammée.
— La croix gammée I vous connaissez le sens de la croix gammée ? dit Vietrix, en proie à une vraie exaltation.
— Ils sont plusieurs symboles qui représentent exactement la même chose. La croix gammée, avec ses deux ailes qui semblent tourner, mais c'est le mouvement même, ne l'avez-vous pas compris ? Quoi de plus simple ? C'est le tout et l'unité. C'est le tout, car chaque parcelle de matière vibre ici-bas sous l'action de la masse solaire, elle-même à l'état de vibration. C'est la divinité et l'harmonie de l'univers. Nos philosophes ont dès longtemps senti ce mouvement vibratoire universel. Et je pense, quant à moi, que des calculs précis, quand ces sciences exactes auxquelles on s'attache maintenant en Grèce et chez vous, monsieur du Cathaï, seront développées, établiront un jour la nature et les lois de ce mouvement vibratoire.
« La vibration vient de la vibration. La croix gammée, c'est encore l'unité, le mouvement premier, le moteur initial, le geste d'Anou, de

Vichnou, de ceux dont il est défendu de prononcer le nom. Oui, le mouvement est dieu puisque l'arrêt du mouvement c'est la mort de tout, de Dieu lui-même
— Mais vous me dites qu'il y a plusieurs signes ?
— Chez nous, fit l'homme du Cathaï, la croix a été légèrement incurvée. Nous avons l'esprit courbe.
— Chez d'autres, reprit l'Arya, elle a été entourée d'un rond. Ce signe est si vieux que je suppose qu'il se doit retrouver chez les peuplades les plus reculées de notre monde. Chez d'autres, pour mieux indiquer le mouvement, il est représenté par trois jambes qui tournent dans le même sens autour d'un cercle.
— Comment ! fit Vietrix. Le signe des trois jambes est identique à celui de la croix gammée !
— Il s'applique principalement à la transmission de la vie humaine, la continuation de la race. C'est pourquoi, jadis, il était d'usage de tatouer sur le bas-ventre des filles, là où se prépare l'œuvre de chair, le signe protecteur. Les familles princières, celles qui avaient compté des héros, s'en assurèrent peu à peu le monopole par les prêtres. Au temps où la femme marquait d'abord la lignée des fils, il était tout naturel que le ventre des filles fût aussi placé sous la protection des signes sacrés. Celles-là étaient considérées comme prédestinées. Et bien heureux ceux qui pouvaient devenir leurs époux ! »
Une lumière soudaine venait de se faire en l'esprit de Vietrix. Parbleu ! Il comprenait. La fille qui lui était promise, mais c'était son esclave même, née sous le signe de la croix gammée ! Tout lui apparaissait maintenant certain, logique.
Et les Perses entraient en ville ! Une heure avant, Vietrix ne s'en fût pas soucié. Il tenait, certes, à sa petite esclave. Mais dans sa vie d'aventure, quel cas faire d'une vie ? Maintenant, tout était changé. Il devait rentrer chez lui en hâte afin de protéger, le cas échéant, celle qui devait être sa femme. Ah ! il se félicitait malgré tout d'être venu à ce banquet. Et il ne se souciait plus de l'énigme de Balthazar, puisque la sienne était résolue.
— Je pars avec vous, dit-il à Mat-Shan.
— Un instant, répondit celui-ci, voici Daniel, dès qu'il aura parlé, nous nous éclipsons. »
Le vieillard, en effet, était entré dans la salle et il se tenait debout devant Balthazar :
« Es-tu ce Daniel, lui dit-il, l'un des captifs de Juda que Nabuchodonosor, mon glorieux ancêtre, avait ramené ?
— Je suis ce Daniel, répondit le prophète.
— J'ai appris que l'on trouve en toi la sagesse, l'intelligence et la divination, en un mot l'esprit des dieux. Nul mage de Chaldée ne saurait me donner l'explication de l'inscription qu'une main mystérieuse

a tout à l'heure tracée devant moi sur cette toile :

MANE THECEL PHARES

Si tu peux m'en révéler le vrai sens, tu seras revêtu de la pourpre que j'ai fait enlever des épaules de mon mage imposteur, tu porteras un collier d'or à ton cou et tu auras la troisième place dans le gouvernement du royaume. »

Daniel regarda l'inscription. Une clarté divine parut soudain animer le visage du vieillard et d'une voix forte que tous entendirent, il parla :

« Garde tes dons et accorde à un autre tes présents. Je te donnerai néanmoins l'explication de la sentence.

« O roi, le Roi suprême avait donné à Nabuchodonosor l'empire, la grandeur, la gloire et la magnificence : tous les peuples, toutes les nations, les hommes de toutes langues étaient dans la crainte et tremblaient devant lui. Il faisait mourir ceux qu'il voulait et il laissait la vie à ceux qu'il voulait; il élevait ceux qu'il voulait et il abaissait ceux qu'il voulait. Mais lorsque son cœur s'éleva et que son esprit s'endurcit jusqu'à l'arrogance, il fut précipité de son trône royal et dépouillé de sa gloire; il fut chassé du milieu des enfants, des hommes, son cœur devint semblable à celui des bêtes et sa demeure fut avec les ânes sauvages : on lui donna, comme aux bœufs, de l'herbe à manger et son corps fut trempé de la rosée du ciel, jusqu'à ce qu'il reconnût que le Dieu suprême domine sur le règne des hommes et qu'il le donne à qui lui plaît.

« Toi, Balthazar, son fils, tu n'as pas humilié ton cœur, quoique tu connusses toutes ces choses.

Tu t'es élevé contre le Seigneur des cieux : les vases de sa maison ont été apportés devant toi et vous vous en êtes servis pour boire du vin, toi et tes grands, vos femmes et vos concubines.

« Ainsi tu as glorifié les dieux d'argent, d'or, d'airain, de fer, de bois et de pierre, qui ne voient point, qui n'entendent point et qui ne savent rien, et tu as insulté le Dieu qui a dans sa main ton souffle et qui dirige tes voies.

« C'est pourquoi il a envoyé une main qui a tracé cette écriture :

MANE THECEL PHARES

« Et ces mots en leur sens caché signifient que le compte a été fait, mais après la pesée la division des biens a été ordonnée.

— Mais encore, dit Balthazar qui s'était levé hagard, un de ses poings fermé, tenant de l'autre la coupe sacrée du Temple de Jérusalem, la coupe du Saint des Saints emplie à nouveau de liquide impur.

— Cela signifie, ô roi, que Dieu a compté ton règne et qu'il y a mis fin, cela signifie que tu as été pesé dans la balance et que tu as été trouvé léger, cela signifie que ton royaume sera divisé sans plus tarder et donné aux Mèdes et aux Perses ! »

⁂

Un ricanement qui résonna sous toute la voûte du temple répondit au terrible avertissement que Daniel avait lancé d'une voix sûre. Le roi vida d'un trait la coupe sainte et, sarcastique, il la jeta aux pieds du prophète.

— En attendant, fit-il, je te nomme le troisième personnage de mon royaume. Que l'on apporte la pourpre et le collier d'or ! C'est aujourd'hui — et son ton devint un instant féroce, — le dernier jour de la fête des Sacca. Ne l'oublions pas. Sous ton haut ministère et le mien, Babylone aura péri. Eh bien ! que le sort soit accompli ! Pourquoi ces mines consternées, messieurs ? Buvons, buvons encore ! Vos femmes réclament vos caresses... Non I Cela ne vous dit rien, eh bien ! faites entrer ici les prostituées qui sauront réveiller vos sens endormis et les gitons moins fatigués que nous. Esclaves ! que l'on apporte des roses fraîches, du vin et que les portes de mon harem soient ouvertes toutes grandes ! »

⁂

Brisé par cet effort, le roi était retombé sur son divan, les yeux demi-clos. Ses paroles n'avaient point éveillé la gaieté. Tous sentaient que le prophète Daniel n'avait point parlé à la légère...

— Je parierais, dit Mat-Shan, que ce Juif avait des renseignements particuliers. A son assurance...

— Parbleu ! dit Poladamastor, il dut traverser toute la ville. Les Perses ont fait une trouée, c'est certain. Peut-être les a-t-il rencontrés, sans doute à cette heure marchent-ils contre le palais. Dès que le harem royal sera arrivé ici, on va fermer toutes les portes et peut-être mettre le feu. C'est le coup de Sardanapale. Partons. »

Vietrix, Mat-Shan et Poladamastor sortirent donc par la porte de service. Les filles du harem nues et les gitons entrèrent à cet instant et leur départ ne fut pas remarqué. Quant à Dhi-Sor, il voulut demeurer à toute force. Il estimait que c'était le moment ou jamais, quand les guerriers ennemis allaient arriver, d'enflammer les cœurs au combat.

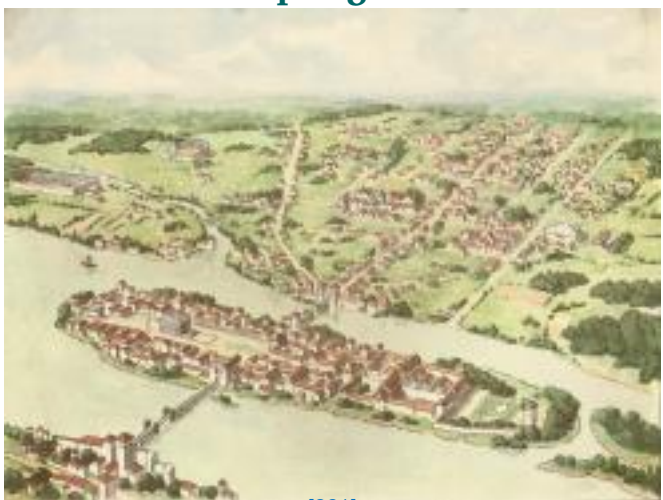
⁂

Cependant le contact ne se faisait pas. Les esclaves royales avaient jugé de suite de l'état d'ivresse absolu des hommes et ne se sentaient nullement le cœur d'entreprendre des mâles en si piteux état. Et cependant elles aussi, auxquelles le roi faisait si rarement hommage d'amour, eussent volontiers profité de cette aubaine de liberté. Elles se groupèrent auprès des autres femmes. Et maintenant, l'oreille tendue vers la grande porte, elles semblaient les unes et les autres écouter, attendre quelque mystérieuse intervention...

Balthazar s'était paresseusement soulevé de sa couche et soutenu par les gitons qui s'étaient empressés il prononça péniblement ces paroles :
— Eh bien ! Haut les cœurs ! messieurs ? N'ai-je point ordonné que se confondent les sexes ? Les portes ne sont-elles point fermées encore ? Mais quels sont ces coups sourds qui résonnent ? »
On entendait, en effet, depuis un moment des chocs violents qui faisaient trembler les murs.
— Quels sont ces coups ? dirent les hommes ivres, soulevant péniblement leurs paupières.
Alors les femmes qui s'étaient rapprochées encore de la porte répondirent :
— Les esclaves barrent et murent les portes, selon tes ordres, ô Roi. Tout à l'heure nous offrirons nos caresses à tes guerriers.
— Mes guerriers ! gémissait Balthazar, ils s'endorment mes vaillants guerriers ! Haut les cœurs ! Haut les cœurs !

Ce fut à ce moment que Dhi-Sor, escaladant les corps étendus, parvint à se rapprocher du roi.
— J'ai précisément composé, dit-il, un de ces poèmes dénommés *ekos* destinés à relever le moral des guerriers. Permettez-moi, Majesté...
— Certes, dit Balthazar. Le moment est venu. Lis ton clzo, poète.
Et il se versa une large rasade.
Dhi-Sor, radieux, sortit la brique qu'il portait sous sa robe et d'une voix assurée commença :
« Épître liminaire à la mémoire du grand Nabuchodonosor... »
Mais il ne put en dire plus long. Un choc formidable avait retenti, ébranlant le palais tout entier et avec un bruit de tonnerre les deux grandes portes d'airain de la salle des fêtes venaient de s'écrouler !
Les hommes, soudain dégrisés, se redressèrent, les yeux hagards. Ils aperçurent d'abord la ruée des femmes nues vers la grande entrée. Mais les bras en avant, les seins tendus et les croupes mêlées, elles ne semblaient pas fuir, elles s'offraient avec de longues acclamations... Ils regardèrent encore : dans l'encadrement de la porte, une troupe de soldats armés d'arcs et de lances, sales, la barbe inculte, de vraies faces de bêtes, troupe hurlante et désordonnée, venait de faire son apparition et derrière eux, sur la route du nord, des armées innombrables se pressaient, et devant eux, à cheval, entre les deux grands dragons ailés, debout sur ses étriers, son épée nue à la main, se tenait le roi Cyrus !

Épilogue



[221]

Fin de Babylone

Au quartier juif. — Le retour à Lutèce

Quand les soldats de Cyrus eurent satisfait leur désir d'amour, Balthazar, ses princes, ses ministres, ses femmes furent passés par les armes. Babylone fut mise à feu et à sang. Ceux qui tentèrent de résister furent torturés, écrasés sous les roues de fer des chars, coupés à la scie, tailladés au couteau, puis ébouillantés.
Jamais Cyrus n'avait exercé répression plus terrible. Mais il fallait que fut abattue l'orgueilleuse puissance de la cité quatre et cinq fois millénaire. Elle ne se releva pas de ce coup.

*
* *

Vietrix prit refuge chez ses amis du quartier juif. Le peuple de Dieu avait, en effet, la faveur du conquérant. Nephtali lui conseilla simplement, par prudence, de changer d'identité pendant quelques jours.
— Fais-toi appeler Lévi par exemple, lui dit le bon vieillard. Cela n'engage à rien et cela t'aidera peut-être par ces temps troublés à réaliser quelques bonnes petites affaires.
Au soir, son esclave Anouké, qu'il avait sauvée, mais qui avait tremblé

toute la journée, lui dit, se penchant sur son épaule :
— Je suis à toi, prends-moi...
— Non, répondit Vietrix.

⁂

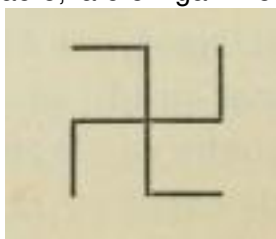
Il conduisit à Lutèce la petite Ibère, qui appartenait à une noble famille de la péninsule. L'un et l'autre n'étaient point fâchés de fuir l'Orient pervers et sanguinaire. Vietrix regrettait seulement ses amis, le fantaisiste Dhi-Sor, l'érudit Poladamastor, le doux Mat-Shan. Les Celtes s'étaient répandus dans toute la Gaule. Et le père Vietrix avait notablement accru ses affaires...

⁂

... Le druide prit sa serpe d'or et voua leurs jeunesses unies aux claires divinités des eaux, des vallons, des forêts. Des couronnes de gui furent tressées sur leur front. Ah ! ce n'étaient plus là les sombres rites de Babylone-la-Morte !...

⁂

Ici se termine leur histoire. Ils furent heureux et ils eurent beaucoup d'enfants, qui, par un miracle singulier, portèrent sur le corps et transmirent à leurs descendants, dont quelques-uns vivent encore en Seine-et-Oise, le signe sacré, la croix gammée, l'antique svastica :



FIN de LA FIN DE BABYLONE

Retour à la liste des oeuvres

LES TROIS DON JUAN
(1915)

Retour à la liste des oeuvres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

[222]

Table des matières

I – Don Juan Tenorio ou le don Juan d'Espagne
- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV

II – Don Juan de Marana ou le don Juan des Flandres
- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VI
- Chapitre VII

III – Don Juan d'Angleterre ou le songe de lord Byron
- Chapitre I
- Chapitre II
- Chapitre III
- Chapitre IV
- Chapitre V
- Chapitre VI
- Chapitre VII
- Chapitre VIII
- Chapitre IX

I – Don Juan Tenorio ou le don Juan d'Espagne

Chapitre I

[223]

Les prédictions de l'astrologue

La famille de Don Juan. — Maternité douloureuse. — Le baptême. — Chez l'astrologue. — Alchimie et magie. — Les rêves de la comtesse. — Le langage des astres. —Jacobi assommé. —La revanche du hibou. —Les prétentions de Don Jorge.

Don Juan Tenorio était le fils de Don Diego Pons Tenorio, quinzième seigneur de Cabezan en Asturie, onzième seigneur de Peral y Cobos en Vieille-Castille, sixième seigneur de Fuente-Palmera en Andalousie. C'est dire qu'il descendait d'une antique et noble lignée.
Don Diego était un personnage considérable. Il possédait, outre ses seigneuries, gagnées par ses ancêtres à la pointe de l'épée, un palais à Séville où il séjournait une partie de l'année. Il y gérait l'Intendance des dîmes et des bâtiments pour l'ordre religieux militaire dont il était commandeur. La totalité de ses revenus était estimée à dix-huit mille ducats d'or.
Lorsque sa femme, la belle comtesse Clara, se sentit prise des douleurs de l'enfantement, il y eut un grand émoi dans le château. Elle passa tristement les mois de sa grossesse. Il semblait qu'une maladie terrible et mystérieuse se fût abattue sur elle. Souvent on la voyait pleurer sans motif ou tressaillir d'épouvante. Parfois, l'oeil fixe, la

poitrine haletante, elle paraissait subir la fascination de quelque fantôme visible à elle seule. En vain passait-elle la plus grande partie de ses nuits enfermée dans son oratoire. On l'entendait murmurer de longues prières, entrecoupées de sanglots convulsifs. Des rêves d'épouvante troublaient ses nuits, et maintes fois elle s'éveilla en sursaut, poussant des cris étouffés. Ni les soins affectueux de son mari, ni les encouragements du chapelain ne pouvaient lui rendre le calme.

À l'annonce de la délivrance, attendue par la comtesse avec une si singulière appréhension, on fit venir de Séville un des plus illustres médecins du temps.

C'était un juif baptisé du nom d'Alonzo Levita. Il avait étudié dans toutes les Universités d'Europe.

Il interrogea la malade, examina les symptômes et rassura tout le monde. Quelques heures après, en effet, Doña Clara accouchait d'un beau garçon.

Ce fut une chèvre qui servit de nourrice à Don Juan, une chèvre sauvage de la haute sierra.

Il fut baptisé en grande cérémonie dans la cathédrale de Grenade, en présence des rois catholiques et de leur cour. Il eut pour marraine Doña Francesca Pacheco, marquise de Mondejar et pour parrain Don Juan de Ganelès, dont il prit le nom selon l'usage.

La comtesse avait fait un projet. Elle voulait consulter un astrologue fameux qui lui avait été recommandé par Don Alonzo Levita. Les soucis qui l'avaient hantée dès les premiers jours de la conception de l'enfant ne s'étaient pas dissipés en effet.

Elle s'en fut donc trouver Don Jorge, le frère de son mari, au cours d'un voyage à Séville, et lui fit part de son désir de se rendre en sa compagnie chez l'homme des sciences occultes.

« Il me semble naturel en effet, Doña Clara, lui dit Jorge, que vous consultiez un professionnel de la Kabbale sur l'avenir de votre fils... Mais il faut prendre garde que ces kabbalistes sont souvent de simples coquins, fort capables d'attenter à la bourse et même à la vie des honnêtes gens. Je vous accompagnerai...

—Jorge, je vous demande le secret. Si l'astrologue venait à me prédire quelque chose de fâcheux...

—Je lui couperai les oreilles ! Je n'entends pas qu'un drôle de cette espèce s'avise de faire de la peine à ma jolie belle-soeur. »

Après l'oraison du soir, Don Jorge et Doña Clara, guidés par maître Alonzo Levita, se rendaient donc chez l'astrologue qui demeurait dans une rue déserte, à l'une des extrémités de la ville.

*
* *

Maître Max Jacobi avait été prévenu par son compère de l'honorable et lucrative visite qu'il allait recevoir. Aussi le guichet s'ouvrit-il au premier coup de marteau.

Une vieille à tête de sorcière montra à travers les barreaux de fer sa lampe fumeuse. Son oeil chassieux dévisageait avec méfiance les visiteurs.

« Ouvrez, Barbara, dit le médecin. Votre maître nous attend. »

La vieille obéit, en silence.

Ayant suivi un long couloir sinueux, ils arrivèrent à une porte que Levita ouvrit sans plus de cérémonies, et ils se trouvèrent dans le laboratoire de l'astrologue qui était en même temps un alchimiste.

C'était une grande pièce à haute voûte cintrée qu'éclairait une lampe suspendue à un crampon de fer. Des ombres irrégulières se jouaient sur les murs noircis de fumée. Il y avait peu de meubles mais beaucoup d'objets et ustensiles de science : fourneaux, soufflets, cornues, fioles, alambics, sphères, compas, équerres, sabliers, métaux, pierres, plantes desséchées, animaux empaillés, squelettes, ossements, une tête de mort à mâchoire démesurée entre autres, mille autres bric-à-brac accrochés, pendus, posés sur des planches, entassés ou épars sur le sol. Perché sur une carcasse mobile, au fond d'un angle obscur, un hibou se balançait en roulant dans l'ombre ses yeux lumineux et sinistres.

La comtesse frissonna ; Don Jorge leva les épaules avec une grimace. Quant à Levita, il souriait.

Dans le coin le plus éloigné se trouvait une table singulièrement encombrée. Une petite lampe mobile projetait une lumière assez vive sur ce pêle-mêle. Dans un grand livre ouvert, posé sur un vieux pupitre, lisait l'astrologue. Sa tête chauve, où brillait le reflet de la lampe, reposait immobile entre ses deux mains. Il était tellement absorbé qu'il n'entendit pas les visiteurs entrer.

Jorge, se penchant sur le livre, aperçut un grimoire indéchiffrable qui lui donna une opinion médiocre de l'orthodoxie du maître. Mais comme il ne s'en souciait pas autrement, il lui frappa sur l'épaule :

« Hé ! l'ami, voici que vous rend visite une dame de condition suffisamment élevée pour que vous preniez la peine de vous lever. Debout donc ! »

Don Jorge, vieux militaire, affectait un langage simple et cru.

Maître Max Jacobi se leva en effet, salua gravement la comtesse et attendit. Son aspect n'allait pas sans en imposer : son front était vaste, ses yeux longs brillaient d'un regard intérieur, un regard de savant accoutumé à transformer en abstractions imprévues les images fournies à la méditation par la contemplation de la nature ; sa tête

présentait les modifications énergiques dues à des habitudes ascétiques.
« Que voulez-vous savoir ? madame, dit-il.
— L'avenir de mon plus jeune fils.
— Quelle partie de la science désirez-vous consulter, la chiromancie[224], la sciomancie[225], la néomancie[226], la nécromancie[227], l'oniromancie[228] ?
— Parlez chrétien, interrompit brusquement Don Jorge. Madame n'entend pas l'hébreu !
— Je vous demande, madame, s'il vous plaît d'interroger les signes de la main, les nombres ou les morts ?...
— Pas les morts ! s'écria la comtesse avec effroi.
— Les songes, continuait Jacobi, les astres...
— Oui, les songes et les astres.
— Les mains et les jeux de cartes, reprit Don Jorge d'un air entendu, cela est bon pour les petites gens qui se font tirer la bonne aventure à un maravédis par tête. Les songes me plaisent médiocrement, puisque toutes les vieilles commères s'en mêlent... Je me fais cependant une raison à leur endroit. Mais ce qui me convient tout à fait, ce sont les étoiles. Elles sont d'usage chez les princes et dans les familles considérables. Parlez donc, maître astrologue, mais faites-moi le plaisir de ne prédire à ma belle-soeur que choses agréables... Nous aurions autrement à en découdre ensemble. Je suis maître des hommes d'armes du Grand Capitaine et n'ai point le poignet pourri. Faites-en votre compte.
— Monseigneur, répliqua l'astrologue, je ne suis que l'interprète des arrêts du ciel et ne dois point en subir les responsabilités.
— Cela est juste, Don Jorge, dit la comtesse. Je vous prie de laisser parler en toute franchise le savant homme que j'interroge. Comment me pourrait-il dire la vérité s'il n'était pas libre de ses paroles ?
— N'en parlons plus. Ce qui est dit est dit. À bon entendeur, salut !

« J'ai souvent rêvé, dit la comtesse à la demande de l'astrologue, que, pendant mon sommeil, un serpent se réfugiait dans mon sein pour s'y réchauffer. Éperdue d'horreur et de crainte par le contact de ses écailles glacées, je voulais le rejeter loin de moi. Mais il était si beau, il me regardait avec des yeux si doux et si tristes que je n'avais plus le courage de m'en défaire. Alors il se mettait à siffler langoureusement, comme pour me remercier, et je me rendormais le coeur attendri et troublé...
— Ensuite ?
— La première fois, le rêve se termina là... Un autre jour, je vis les fleurs de mon jardin s'agiter en même temps, couvertes de sang, et le

serpent glissait rapidement au milieu d'elles. Et j'entendis que les fleurs chantaient, et elles disaient : « Justice ! justice ! Il nous tue. » Mais le serpent enroulé près de moi reprenait : « Ne les crois pas. Ce sont elles qui m'ont blessé avec leurs épines. Ce sang que tu vois est le mien. Sauve-moi. » Il paraissait souffrir autant que les fleurs. Je me mis à pleurer. Il but mes larmes, et nous nous rendormîmes tous les deux.

« Une autre fois, c'étaient des colombes blanches qui voletaient autour de moi en poussant des cris désespérés. Le serpent se jouait autour de mon cou et caressait mes cheveux. « Il a dévoré nos petits, disaient les colombes, venge-nous... » Mais le serpent murmura à mon oreille : « Elles se trompent... L'aigle a mangé leurs petits, et moi j'ai tué l'aigle. » Se penchant sur mon épaule, il me montra un grand oiseau de proie qui se débattait à terre dans les convulsions de l'agonie. Puis il redressa la tête en sifflant d'une manière terrible. Les colombes s'enfuirent en criant : « Malheur à toi ! malheur à toi ! »

« La dernière nuit enfin, je me sentis piquée au coeur. « Ingrat, m'écriais-je, assassin de ta bienfaitrice ! » Et j'arrachai le serpent de mon sein. Tombé à terre, il y resta sans mouvement. Mais il me dit avec tant de douceur que j'en fus navrée : « Plains-moi si je t'ai tuée, c'est parce que je t'aime. Je vivais par toi, je n'ai pas voulu mourir sans toi. » Il se métamorphosa en fleur. Moi, je me trouvai changée en colombe. Je saisis la fleur, mais elle s'était changée en aigle. L'aigle me prit dans ses serres et m'emporta dans le soleil où nous fûmes consumés ensemble.

« Je n'ai plus rêvé depuis. »

— Vos rêves ont une signification claire, dit maître Jacobi. Ce serpent, c'est votre fils.

— Hum, hum, gronda Jorge.

— Ce serpent, disais-je, représente votre fils. Ces fleurs sont l'emblème de la joie, les colombes de l'affection, l'aigle du courage, le soleil de la gloire. C'est la loi des contrastes qui règle la divination de l'onirocritique, et les songes disent le contraire de ce qu'ils semblent dire. Ainsi votre songe signifie que vous aurez un fils dont la tendresse fera votre bonheur et la vaillance votre gloire.

— Les bonnes paroles, maître, s'écria la comtesse toute joyeuse. Comptez sur ma reconnaissance.

— L'explication est convenable, daigna approuver Jorge.

— Maître, reprit la comtesse, je vous prie maintenant de consulter les astres. Puisse leur réponse être aussi favorable que l'a été celle des

songes !
— Il me faudrait l'état du ciel au moment de la naissance.
— Je l'ai dressé très exactement, dit Levita, tirant un papier de sa poche.
L'astrologue examina le dessin tout en murmurant des formules cabalistiques.
« Orion vers l'Orient. Bras gauche en l'air. Sirius au plus haut. Hum ! hum ! Le coeur. Jupiter en conjonction avec le Taureau. Aldebaran, étoile de la Bohême. Vénus absente. C'est bien, très bien... Traçons le carré magique. »
L'astrologue inscrivit sur un papier deux carrés l'un dans l'autre et partagea l'intervalle en douze triangles égaux.
« Qu'est-ce que c'est que ces petites machines ? demanda Don Jorge, qui paraissait s'intéresser fort à l'opération.
— Les douze maisons du soleil.
— Et qu'est-ce qu'il y fait ?
— Il les visite tour à tour. Dans chacune est une phase de la vie humaine... Maisons de la santé, des richesses, des héritages, des biens patrimoniaux, des legs et donations..., maisons des chagrins et des maladies, du mariage et des noces, maisons de l'effroi et de la mort, de la religion et des voyages, des charges et dignités, des amis, des emprisonnements et de la mort violente...
L'astrologue se tut. Dans le silence général, il avait ouvert un livre rempli de signes astronomiques et tourna plusieurs feuillets, comparant ensemble les observations du médecin, le carré magique et les formules consacrées. Enfin, après de longues méditations, il reprit :
— Voici, madame, l'horoscope de votre fils. La conjonction de Jupiter avec le Taureau annonce beaucoup de souhaits qui se réaliseront, grands voyages et abondantes richesses. Votre fils sera élégant dans ses vêtements et honoré dans sa vie. Mais qu'il y prenne garde ! Orion influe sur son bras gauche et commence à se renverser, preuve que son coeur sera souvent menacé. Il ne s'agit, au reste, que d'un danger moral. Le Soleil n'ayant point visité la douzième maison, votre fils ne doit point mourir de mort violente, cependant... ce point présente une particularité inconnue dans les annales de l'astrologie.
— Oh ! mon Dieu ! fit la comtesse.
— En tout cas, il ne sera pas dépourvu d'argent, s'en étant procuré par legs, donations et autres moyens encore.
— Qu'est-ce à dire ? fit Don Jorge.
— Oh ! avouables, tout à fait avouables en notre temps.
— Sera-t-il heureux ? demanda la comtesse.
— Si la fortune, la santé, la puissance et la célébrité peuvent faire son bonheur.
— Aura-t-il une nombreuse postérité ? demanda enfin la comtesse.

— Je ne saurais le dire, Vénus, qui préside à la fécondité, étant cachée sous l'horizon. Tout ce que je puis vous dire, c'est que votre famille finira comme elle a commencé.
— Et que signifie ? firent à la fois la comtesse et Don Jorge.
— À qui fait-on remonter son origine ?
— Au fondateur de la maison de Lara, dont les Tenorio sont seuls descendants directs, à Madarra-le-Bâtard.
— Cela signifie donc, poursuivit l'astrologue penché sur ses dessins et grimoires, que votre famille finira par... par... d'innombrables bâtards !
— Misérable ! Gredin ! Menteur ! Insolent ! hurlait Don Jorge furieux.
Et laissant au médecin le soin de ranimer la comtesse évanouie, il prit celui de la venger. Avec une large règle, jadis d'usage mathématique, il entreprit de bâtonner l'infortuné Jacobi, qui criait en se débattant :
« Miséricorde ! Au secours ! À l'assassin !
— Je t'avais prévenu, drôle !
— Levita ! Levita ! Vieux camarade ! »
Mais Levita se tenait prudemment dans un coin. Nul doute qu'à montrer son courage comme combattant il ne préférât intervenir plus tard comme médecin.

⁂

Soudain, Don Jorge fit un moulinet terrible qui s'en vint frapper le squelette ballant au sommet duquel se tenait perché le hibou.
Celui-ci, effrayé, secoua ses ailes. Une poussière lourde s'en dégagea, obscurcissant l'atmosphère. Peut-être l'animal n'avait-il pas bougé depuis plusieurs années. L'oiseau nocturne volait, comme fou, à travers la chambre, montant, descendant, heurtant les squelettes, dispersant les paperasses, mêlant ses ululements funèbres au concert des voix humaines. Il faut dire que Barbara, enfin accourue, poussait des hurlements semblables à ceux des chiens qui aboient à la mort.
Enfin le hibou, fatigué, s'arrêta pour prendre contact avec un objet solide. Mais lequel, grands dieux ! Ainsi que l'arche sainte se posant, après le déluge, au sommet du mont Ararat, l'oiseau s'agrippa solidement au crâne de l'exaspéré Don Jorge.
Celui-ci s'enfuit épouvanté, les bras en l'air, renversant tout sur son passage. Les objets fragiles se brisaient : Patatras ! Catacri ! Gressecrec ! La comtesse se précipita sur sa trace. Ce ne fut que sur le seuil que, de son épée tirée, Don Jorge réussit à faire lâcher prise à l'antique volatile qu'offusquait, du reste, la lumière du jour.
« Quelle caverne, criait-il. La peste soit à Levita ! Le diable emporte Jacobi ! Quant à ce hibou !... »

⁂

La nuit tombait. Don Jorge accompagna chez elle sa belle-soeur.

« Les moines sont des fanatiques, les médecins des ânes, les astrologues des menteurs... Faire du chagrin à ma charmante, charmante belle-soeur. Je ne le souffrirai pas... »
Et, ce disant, le vieux galantin, dans l'ombre propice, passait son bras épais autour de la taille gracile de Doña Clara.
Mais celle-ci tournait déjà dans la serrure la petite clef d'or de la porte secrète par laquelle elle s'était échappée.
« Donnez-moi un baiser afin que je garde le secret, poursuivait Don Jorge...
— Un baiser ! beau-frère, vous n'êtes qu'un vieux polisson. Tenez, voici pour secouer la poussière du hibou ! »
Et, poussant la porte, elle frappa d'un léger coup d'éventail le nez enluminé du soudard.

Chapitre II

[229]

La première maîtresse de Don Juan

Discours de Don Jorge. — Les trois courtisanes. — Les préparatifs. — Jalousie de Niceto. — Les avances de la Pandora. — Le festin. — Les danseuses nues. — La petite Monique. — Le baiser. — L'altercation. — La bagarre. — Le duel aux flambeaux. — Niceto blessé. — Rivalité de femmes. — Première nuit d'amour. — Mort de Niceto.

À dix-sept ans, Don Juan était dans la fleur de la beauté.
« Décidément, dit un matin Don Jorge à son neveu, tu ne peux pas en rester là. Tu as eu la plus brillante éducation des Espagnes, des maîtres de toutes les langues, vivantes ou mortes, de mathématiques, de littérature et même de poésie et de musique, bref, tu es endoctriné dans les sept arts. Tu as dix-sept ans, ta moustache commence à pousser, tu montes à cheval comme Don Alexandre, l'empereur des Grecs, tu manies la lance aussi bien que Bernal del Carpio et la rapière mieux que moi, tu es beau garçon, du reste, et point sot. Il est indécent que tu n'aies pas une maîtresse.
— Une maîtresse ! Une maîtresse ! répétait Juan effaré.
— Tu es novice, mais non moine ! De mon côté, j'ai la prétention de n'être point pédant. Si la famille me déshérita, ce n'est point sans quelques bons motifs. Nous sommes l'un et l'autre gentilshommes,

bons parents et bons amis. Je te dois les lumières de mon expérience.
« Tu vas entrer dans le monde. Il t'y faut mettre sur un bon pied. Un homme bien né se reconnaît à deux qualités : la galanterie et la bravoure.
« Si nous avions quelque belle guerre, je t'amènerais avec moi et t'engagerais à monter le premier sur la brèche. Mais, hélas ! il ne se livre plus de grande bataille. Ce bon temps est passé ! Mon capitaine est mort, et il a emporté la gloire dans son tombeau.
« A un gentilhomme de la qualité, il n'est donc plus permis que de chercher querelle personnelle, et pour cela rien ne vaut les intrigues de l'amour. »

Don Rinalte, chez lequel l'oncle comptait le soir même conduire son neveu, était un excellent homme, aimant la joie pour lui et les autres. Riche de son patrimoine, il possédait en outre une des meilleures commanderies d'Alcantara. Il dépensait convenablement sa fortune, mangeant le revenu sans trop entamer l'avenir, magnifique avec une certaine sagesse. Il donnait les meilleurs repas de Séville, chère délicate, vins choisis, service splendide, et en prenait sa bonne part.
C'était un fin mangeur et un buveur de premier ordre. Il avait une vraie nature de taureau, calme, lente, puissante, terrible dans sa colère.
Don Niceto Iglesias, l'autre convive, était un garçon fort chatouilleux sur le point d'honneur. Il avait pour le tapage un goût singulier. Parfait gentilhomme du reste, fort élégant de sa personne et brûlant son bien par les deux bouts, les femmes l'adoraient autant que les hommes le craignaient.
« Je le crois, dit Jorge à Juan, d'accord avec la Pandora, une des courtisanes que tu verras ce soir.
« Pandora est un nom mythologique que sa beauté lui a fait donner en Italie où elle fut se former. Une fille superbe à voir, mais rien de plus. Elle n'a pas l'ombre de coeur, mais ce n'est pas son métier d'en avoir. Il n'y a pas à espérer lui plaire. L'amour est avec elle une affaire d'argent.
« Don Niceto ayant pris les devants, il ne serait du reste pas convenable d'aller sur ses brisées. Si elle te plaît, tu prendras date. Mais tu ferais bien, en ce cas, de me consulter sur les arrangements. Hélas ! mon cher neveu, j'ai l'expérience !
« Pour les deux autres, Soledad et la Magdalena, je n'ai pas besoin de te dire qu'elles sont occupées. L'une, Soledad, appartient à Don Rinalte ; quant à l'autre, c'est ma maîtresse. J'ai passé la soixantaine, mais le jarret est bon et l'oeil vif. Tu les dois respecter également, puisque Don Rinalte est ton hôte et que je suis ton oncle.
« Cependant, petit neveu, tu es libre, au moins à mon égard. J'ai trop

d'expérience pour donner dans la jalousie et je t'aime trop pour le chagriner à l'occasion d'une femme.
« Je doute du reste que la Magdalena te convienne. C'est une fort jolie personne, mais un peu niaise, pour ne pas dire bête. Sa gaucherie, qui m'amuse, t'ennuierait probablement.
« Et puis, elle n'a que seize ans. C'est de mon goût, mais trop jeune pour toi. Une personne un peu mûre serait mieux appropriée à ta fringante jeunesse.
« Rien ne forme les jeunes gens comme la société des courtisanes. Elles ne hantent, du moins à ma connaissance, que des gens comme il faut, titrés, riches, chevaliers et, parmi le clergé, jamais moins que des chanoines. Près d'elles un bourgeois perdrait ses écus et un moine son latin. Écoute, regarde et profite donc. Prends un costume avantageux ; ces dames sont reines de la mode. Si, elles te découvrent joli, les autres te trouveront charmant.
« Le rendez-vous est à huit heures. Je vais, de ce pas, chez un théologien de l'ordre, avec lequel j'ai à traiter d'affaires. Je reviendrai te prendre au coucher du soleil. Sois prêt. »

⁂

Ébloui, enivré, consterné de ces paroles, Juan passa le reste de la journée dans une agitation violente. Une vraie fête ! Une orgie, peut-être ! Tout cela lui semblait merveilleux et terrible.
Il revêtit un pourpoint bleu de ciel, brodé de soie blanche, manches de dessous et chausses de soie blanche aussi.
Jorge loua la simplicité de ce costume qui faisait ressortir l'éclatante beauté du jeune homme.
« Tu as eu tort, lui dit-il seulement, de prendre l'épée que t'a donnée ton parrain : c'est une arme de parade ou guerre et non de promenade. J'ai ce qu'il te faut, une rapière à riche garde, dont le fourreau, en velours bleu de ciel, s'harmonisera parfaitement à ton habit.
« Essaie-la toi-même. Tu verras qu'elle est bonne, bien montée et bien trempée. Tout le poids est dans la garde ; la lame est légère et simple. Elle vient, la marque du petit chien en fait foi, de Romero, le meilleur armurier de Tolède.
« J'ai eu plus d'une fois l'occasion de m'en servir et n'ai jamais eu qu'à m'en louer. Je l'ai, en maintes rencontres, prêtée à des amis qui ont toujours tué ou blessé leur homme. C'est ce que je puis appeler une épée heureuse. Elle te portera bonheur. Je te la donne. »
Juan ceignit la rapière, remercia son oncle et partit avec lui.

⁂

Le coeur lui battait fort en entrant chez Don Rinalte. Celui-ci vint à la

rencontre de ses hôtes dès qu'ils furent annoncés.
C'était un homme d'une quarantaine d'années, gros et grand, l'allure d'un seigneur et d'un bon vivant.
Dans le salon se trouvaient déjà les autres convives.
La vue des femmes mit un éblouissement dans l'âme de Juan. Il les admirait toutes trois sans les distinguer encore.
Dès l'abord, elles ne se firent point faute de le regarder. Jamais elles n'avaient vu de jeune homme aussi accompli. Les femmes galantes savent juger du premier coup d'oeil la beauté masculine.
Juan se trouvait quelque peu embarrassé de cet examen. Il craignait plutôt d'être un objet de ridicule que d'admiration.
Mais les autres hommes ne s'y trompèrent pas. Les deux anciens échangèrent un sourire, tandis que le plus jeune pinçait les lèvres.
Don Niceto Iglesias, dans sa vingt-cinquième année, avait l'oeil vif, les dents blanches, les cheveux noirs, les traits réguliers et fins, la taille svelte, toute la grâce andalouse enfin.
Une main habile avait, de plus, parfait l'élégance de son magnifique costume, satin et velours, or et broderies. Un soin méticuleux avait présidé à sa toilette capillaire.
Il passait pour le plus joli garçon de Séville. Il le savait et tenait à cette réputation.
À l'instant, il se sentit dépossédé. La supériorité de son nouveau concurrent était trop manifeste et ne permettait pas le doute. Le jugement des trois courtisanes n'était-il point du reste sans appel ?
Don Niceto devint sur-le-champ jaloux de Don Juan et, pour un fat comme pour une coquette, la jalousie c'est la haine. Mais c'était un homme bien élevé, qui connaissait son monde. Et puis n'était-il pas plus habile de prendre son parti d'une défaite inévitable ?
Il se résolut donc à traiter en ami ce rival inconnu et dans le fond du coeur détesté.
Juan s'efforça de répondre dignement aux prévenances du jeune cavalier, mais il eut beau faire pour être cordial, il ne fut que poli. L'instinct lui faisait pressentir un ennemi sous ces dehors bienveillants, comme un serpent sous des fleurs.

*
* *

Les deux portes du salon s'ouvrirent toutes grandes, et le maître d'hôtel, suivi des laquais porte-flambeaux, annonça que le souper était servi.
Les femmes se débarrassèrent de leurs mantilles. Les épaules splendides de l'une, plus frêles mais non moins blanches des autres, apparurent à nu. C'était l'usage des courtisanes de se décolleter assez bas. Leur corsage, fendu dans le sens de la longueur, laissait voir leurs seins fermes et marbrés de délicates veines bleues. Par derrière,

la ligne du corsage s'infléchissait en arc jusqu'à la taille. Les robes étaient si légères ! Elles ignoraient le corset. Ce spectacle ne fut pas sans mettre quelque émoi dans l'âme encore inexperte du jeune Juan.
Après s'être levé comme tout le monde, il ne sut plus que faire et resta embarrassé comme un nigaud au milieu du salon. Don Niceto offrit son bras à Soledad, qui était considérée comme la maîtresse de maison.
La Pandora attendait debout. C'était une magnifique créature, grande, admirablement faite, blanche et pâle comme le marbre, avec de grands yeux noirs et des cheveux aile-de-corbeau. Elle avait une robe de satin noir, une basquine jaune, une chaîne d'or au cou et, dans la chevelure, une rose d'un rouge éclatant. Les deux amies étaient vêtues avec un luxe égal. Elles avaient adopté une mode singulière, qui consistait à se couvrir la tête de perruques aux diverses couleurs de l'arc-en-ciel. Celle-ci, fille blonde de la Murcie, cette autre Catalane, s'étaient ainsi donné des chevelures d'or aux reflets d'aubergine et d'orange.
Voyant que ni l'oncle ni le neveu ne venaient à elle, la Pandora alla résolument au jeune homme et lui donna le bras en souriant.
Juan trembla, et involontairement il serrait ce beau bras nu qui venait de se poser sur le sien.
« Voilà un fort beau couple en vérité ! » s'exclama Don Rinalte.
Juan sourit et baissa les yeux ; Pandora fit une petite moue dédaigneuse.

*
* *

Juan, hasard ou non, se trouva placé à droite de la Pandora, qui avait à sa gauche Don Niceto.
On trouvait là réuni tout ce qui fait la beauté, l'excellence et le charme d'un repas.
La salle était décorée avec goût et follement illuminée. Il y avait des fleurs à profusion ; la nappe était jonchée de feuilles de roses. La table resplendissait des luxes européens les plus raffinés : toiles damassées de Flandre, cristaux de Venise, argenterie de Florence. Chaque détail avait son prix et révélait quel expert dilettante était Don Rinalte.
Les mets recherchés, les vins dorés, la beauté demi nue des femmes, l'odeur mêlée des parfums et de la chair, une conversation animée, tout parlait aux sens, invitait à l'abandon et au plaisir.
Cependant le souper commença tranquillement. Les gens qui savent vivre graduent les jouissances.
Les femmes, d'ailleurs, témoignaient encore d'une certaine réserve. Juan se demandait même s'il ne s'agissait point là de véritables dames du monde égarées.
L'influence de la bonne chère se fit sentir peu à peu. Esprits et regards

s'animèrent. Les voix s'élevèrent, le ton devint plus vif. L'oncle risqua quelques propos salés qui reçurent des convives le meilleur accueil.
Juan buvait comme tout le monde, et sa timidité s'évanouissait dans les fumées du vin. Les lumières lui semblaient plus brillantes, les hommes plus spirituels et les femmes plus jolies s'il est possible. Il voyait rose. Son sang circulait plus vite et lui donnait du courage. Il osa parler et parla bien. Il eut de l'esprit, et les hommes eux-mêmes furent obligés de l'applaudir.
« Il est charmant, dit Rinalte d'un air paternel.
— Adorable ! appuya Niceto. »
Jorge se frottait les mains, enchanté de voir réussir son élève.
Pandora jetait à Juan des regards de flamme. Cependant il se contenait et n'osait encore lui rendre ses avances.

⁂

Au dessert, on fit venir des danseuses. Elles exécutèrent une traditionnelle séguedille avec cette furia, cette conviction qui appartient à leur race. L'offre et le désir, le refus et l'abandon, la plus lascive volupté enfin, voilà ce qu'elles aimaient, les seins offerts, la croupe tordue, les yeux mi-clos. Puis, sur la demande de Don Jorge, l'une d'elles, une petite Morisque, se dévêtit et dansa nue. Ce ne fut pas sans quelques manières de la mère maquerelle que deux ou trois ducats d'or amenèrent cependant à composition.
Le petit corps brun se balança à son tour tandis que les convives claquaient des mains en cadence. Cette fillette vierge mimait, avec une perversité à damner tous les hommes, le rythme de la possession. Le mouvement allait en s'accentuant, selon ce que prescrit la tradition africaine. Elle tomba enfin, pâmée, morte de s'être donnée à tous, crispée d'un spasme presque douloureux. Et les convives prirent les fleurs qui jonchaient la table et les jetèrent sur son joli corps étendu, ses seins mignons à peine éclos, son petit ventre doré, ses cuisses nerveuses et musclées.

⁂

Cependant la Pandora, d'un geste maladroit, avait laissé tomber entre ses seins la fleur rouge qui ornait ses cheveux. Niceto s'empressait déjà, mais la fille hautaine se détourna :
— Prenez ma rose, dit-elle à Juan.
Celui-ci, fort éméché par le généreux xérès et le spectacle auquel il venait d'assister, ne se le fit pas dire deux fois. Il plongea sa main dans l'opulent corsage de la courtisane et en retira la fleur qu'il baisa passionnément.
Pandora lui donna de plus sa main, et il y appuya ses lèvres.
Tout le monde avait applaudi, Niceto plus fort que les autres.

Mais se voir ravir sa maîtresse en même temps que sa royauté, se sentir frappé coup sur coup dans son amour-propre et dans son amour, c'était trop ! En dépit de ses efforts, il commençait à ne pouvoir plus se maîtriser.
Rinalte s'en aperçut et, en hôte averti, s'efforça de trouver un dérivatif.
« Je crois que le moment de s'embrasser est venu », dit-il.
Et se penchant sur sa maîtresse, il la baisa sur la joue.
« Fais passer », dit-il.
Soledad se tourna vers Niceto et lui transmit le baiser.
Niceto, vaguement consolé, s'inclina sur Pandora qui se laissa faire assez docilement. Elle se vengea de son mieux en appliquant un beau baiser sur le cou de l'imberbe Juan.
Mais celui-ci, au lieu de le transmettre, ainsi qu'il le devait, à Magdalena qui déjà tendait la joue, jugea plus agréable de le restituer et posa ses lèvres au coin de la bouche impériale de la Pandora.
Rinalte, diplomate, poussa un grand éclat de rire. Jorge se mit à trépigner de joie. L'attendrissement atteignait chez le vieux guerrier aux dernières limites. Il eût volontiers pleuré.
Niceto avait tressailli avec un rire jaune.

Ce fut la Magdalena qui sauva la situation.
« Et moi ? » dit-elle d'un ton piteux.
Ce fut une hilarité générale. Elle redoubla quand on vit que la pauvre fille s'en attristait au lieu de s'en amuser.
« C'est juste, fit Jorge. Elle n'a pas son compte. »
— Pardon, ma belle, dit Don Juan. Je vais réparer mes torts.
— Je ne veux pas », s'écria la Pandora d'un ton farouche, en le retenant par le cou.
Juan se laissa faire, tandis que la Magdalena éclatait en sanglots.
Jorge et Rinalte riaient de plus belle.
Mais Niceto était à bout de patience :
« De quoi te mêles-tu ? demanda-t-il à Pandora d'une voix tremblante.
— Et vous-même, répliqua-t-elle avec hauteur, de quoi vous mêlez-vous ? Vous n'avez aucun droit sur moi. Je ne suis pas votre maîtresse !
— Ma maîtresse, non. On n'achète pas une maîtresse, on n'achète que des esclaves.
— Moi, votre esclave !
— Oui, puisque tu portes ma chaîne, dit-il avec un rire amer en lui montrant la chaîne d'or qu'elle avait au cou.
— Eh bien ! Je me délivre ! »
Elle arracha la chaîne en la brisant et la jeta devant Niceto. Celui-ci la ramassa pour la jeter à la tête de la Pandora.

Mais Juan avait vu le geste et il étendit vivement le bras pour amortir le coup.
« Lever la main sur une femme ! dit-il.
— Ce n'est pas une femme, répondit Niceto hors de lui, c'est une prostituée !
— Lâcheté sur lâcheté ! »
Il n'avait pas achevé ces mots que déjà Niceto lui avait lancé la chaîne au visage. Juan se précipita d'un bond sur son adversaire et le renversa sur la table. Au choc, assiettes et bouteilles dégringolèrent sur le parquet.
Niceto tenta de résister, mais en vain. Alors on le vit qui portait la main sur un couteau.
« Pas de couteaux ! dit Rinalte en lui arrachant de la main l'arme effilée.
— Non, s'écria Jorge, des épées ! Vive Dieu ! Des épées ! Nous ne sommes pas des muletiers. Lâche-le, Juan. »

Niceto relevé, tout le monde sortit d'un commun accord.
« Les épées sont dans l'antichambre, dit Jorge. Pour vous battre, vous serez mieux dans le jardin qu'ici. »
Pandora, pâle comme la mort, tremblait de tous ses membres. Les deux autres femmes pleuraient et criaient. Leurs robes s'étaient dégrafées, leurs basquines déchirées, qui sait comment ! Demi nues, l'oeil brillant de vin, elles tentaient de s'accrocher aux manches des hommes.
« Paix là ! Paix là ! dit Jorge de sa grosse voix de commandement. Restez dans votre coin ou je me fâcherai, petites ! »
Elles obéirent et se groupèrent sur le divan de la salle à manger dont Rinalte en sortant ferma la porte à clef.
Chacun des deux hommes avait pris son épée.
« Ne te trompes-tu pas, dit Jorge à son neveu. Est-ce bien celle dont je le fis cadeau ? »
Et ce disant il lui passait au cou une petite médaille suspendue à une chaîne d'argent.
Niceto était déjà descendu. Juan s'empressa de marcher sur ses traces. Jorge, qui l'accompagnait, fut arrêté par la voix de Rinalte.
« Ami Jorge, lui dit-il, prenez, je vous prie, une de ces torches. Je tiendrai l'autre. Il convient que ces enfants y voient clair. Ils ne seront pas dérangés. Les femmes sont sous clef, et j'ai congédié les domestiques. »

« Votre neveu est-il habile à tirer l'épée ?

— Plus habile que moi ! Et je fus en mon temps, vous ne l'ignorez pas, un bretteur de quelque renommée. Des dix coups de taille, il n'en est pas un qu'il n'exécute à la perfection, soit en droit-fil, soit en faux-fil. À personne je ne vis faire aussi élégamment la main droite oblique ascendant. Quant au coup de pointe dans l'oeil, je n'en dis rien : vous jugerez par vous-même.
— La lutte sera belle, car Niceto est fort.
— Il trouvera à qui parler ! À propos, vous êtes le parrain de Niceto. Je seconde mon neveu, comme il est juste. »
Dans la cour, les deux témoins se placèrent en face l'un de l'autre, croisant la ligne occupée par les combattants. Puis ils les mirent en place.
« Vous pouvez aller ! seigneurs », dit Rinalte.
Contrairement à ce que les deux témoins avaient prévu, il n'y eut pas de lutte. Les deux adversaires fondirent impétueusement l'un sur l'autre, le fer tendu. Il y eut un coup fourré mais avec des résultats bien différents : l'épée de Niceto glissa sur la poitrine de Juan, l'épée de Juan atteignit Niceto en plein ventre.
Celui-ci, l'arme lâche, tomba en arrière, la figure crispée. Une tache rouge suinta peu à peu à travers son pourpoint blanc...
Juan s'était arrêté, épouvanté. Mais Jorge respirait plus paisiblement.
« Vous êtes grièvement blessé ? demanda Rinalte à son client.
— Non, répondit Niceto par fierté. J'aurai ma revanche.
— Quand vous voudrez, reprit Don Juan », auquel cette nouvelle menace avait rendu son assurance.
Cependant l'écuyer de Rinalte était accouru et, avec son maître, il transporta Niceto dans son lit.

« Je suis content de toi, Juanito, dit l'oncle à son neveu. Voilà tes preuves faites et bien faites. Mais une autre fois n'y mets pas tant d'ardeur. C'est dangereux. Tu as failli te faire tuer. Je ne comprends pas que l'épée... Mais voyons donc... »
Il saisit la médaille qu'il avait donnée à Juan et l'examina attentivement. Elle était profondément sillonnée d'un bord sur l'autre.
« La médaille t'a sauvé la vie ! C'est une médaille de Saint-Jorge, mon patron, que le pape Alexandre VI a bénie lui-même. Elle met à l'abri du fer et du feu. Sans elle, comment me serais-je tiré de tant de mauvaises rencontres ! Et maintenant, remontons, ta belle t'attend.
— Quoi, mon oncle, après ce qui s'est passé ?
— Raison de plus. Tu t'es battu pour elle, elle te doit la récompense ! »

Au moment d'entrer dans la salle à manger, Juan s'arrêta, croyant

entendre le bruit d'une altercation.
C'étaient, en effet, Soledad et Pandora, qui se disputaient.
« Je t'ai bien vue, disait celle-ci. Pendant le souper tu lui as fait de l'oeil en dessous.
— Le soleil luit pour tout le monde. N'ai-je pas le droit de regarder ce jeune homme ?
— Si tu as le malheur de recommencer, j'avertis Don Rinalte.
— Je m'en moque. Je ne chômerais pas d'amoureux à Séville. Te crois-tu seule capable de plaire aux hommes ? Parce que tu as eu des cardinaux ! Moi aussi, j'en aurais des cardinaux, si j'allais en Italie !
— À savoir. Quoi qu'il en soit, Juan n'est pas pour toi ! Tu n'es pas à la hauteur, ma petite. Du reste, je suis Sévillane et porte un poignard à ma jarretière. Comme je n'en ai pas besoin pour défendre ma vertu, je m'en servirai pour défendre mon amour. Oui, mon amour, car je l'aime, entends-tu. Je le veux ! »
Don Juan entra dans la salle, à demi grisé par les propos qu'il venait d'entendre. Il promena son regard sur les deux créatures, dont la chair s'offrait ainsi à lui. Il était le maître. Il pouvait choisir.
Mais Pandora avait saisi son bras.
« Viens, mon bien-aimé, dit-elle. Viens que je te serre dans mes bras. Tu t'es vaillamment battu. Je t'ai vu. J'étais là, à la fenêtre, penchée sur le jardin, et je regardais. Ah ! si ce Niceto t'avait tué, je l'aurais poignardé ! »
Elle le baisa longuement sur les lèvres.

⁂

« Prenons nos manteaux, mesdames, dit Don Jorge. Rinalte passera la nuit auprès de Niceto et vous souhaite le bonsoir.
— Madame Soledad n'a personne pour l'accompagner, dit la Pandora d'un ton ironique. Mais nous irons la reconduire... »
Soledad était vaincue. On la reconduisit, en effet, à son logis, sans qu'elle osât plus rien tenter contre son audacieuse rivale.
De là, on se rendit à la maison de Pandora. Elle frappa d'une main impatiente, et sa camériste vint lui ouvrir. Alors, Juan quitta son bras et la salua respectueusement.
« Madame, dit-il, j'ai l'honneur de vous souhaiter une bonne nuit.
— Ah çà, reprit-elle en le regardant d'un air moqueur, comptes-tu m'épouser dans six mois ? »
Jorge partit d'un éclat de rire.
La Magdalena poussa Juan dans l'allée et lui souhaita à son tour une bonne nuit.

⁂

Le lendemain, Don Jorge se rendit de bonne heure chez Don Rinalte

pour prendre des nouvelles du blessé.
« Ah ! ce fut un fameux coup d'épée, dit celui-ci. Les médecins n'ont pu arrêter le sang. Niceto est mort cette nuit. Venir à bout dans la même soirée du plus fameux duelliste et de la plus froide courtisane de Séville ! À dix-sept ans ! Votre neveu ira loin ! »

Chapitre III

[230]

Don Juan à la cour de Naples

En exil. — Une duchesse violée. — L'arrivée du Roi. — Intervention de Don Jorge. — L'oncle et le neveu. — La fuite. — La duchesse au secret. — Les conseils d'un valet de chambre. — Stupéfaction et fuite du duc Octavio.

Dans les bras experts de la Pandora, Juan avait appris la volupté et tous ses raffinements. Ces leçons ne furent pas perdues. Il comprit de suite que l'amour se devait conquérir par tous les moyens, bons ou mauvais. Il était beau, il était jeune, il était fort. Les femmes seraient à lui.

Cependant, les circonstances de la mort de Don Niceto avaient été connues peu à peu ; d'autres duels, d'autres enlèvements rendirent bientôt la situation de Juan intenable à Séville, et sa famille décida de l'envoyer dans le royaume de Naples, où son oncle Jorge avait été depuis peu nommé chef de la mission militaire espagnole chargée d'inculquer aux paresseux Napolitains les secrets de l'art de la guerre.

Juan, dans cette cour facile, reprit le cours de ses amoureux exploits. L'aventure qui lui fit quitter le royaume mérite d'être contée.

⁂

La duchesse Isabelle, jeune veuve d'une ravissante beauté, devait

épouser le duc Octavio, mais Juan en était éperdument amoureux. Dans ses pires tromperies, il y avait en ce temps une part de sincérité.
Il n'avait abouti à rien. Il avait de plus acquis la conviction que le duc faisait à Isabelle la cour la moins platonique, désirant sans doute s'assurer de quelques gages d'amour palpable, avant que l'heure officielle de l'hyménée n'eût sonné.
À la suite d'une fête donnée au palais royal, la duchesse s'était assoupie dans un petit boudoir retiré. Juan, qui la guettait, se glissa dans la salle mi-obscure. Il éteignit la dernière chandelle et s'assit près de la belle qui sommeillait d'un léger sommeil, agrémenté sans doute de rêves d'amour.
« C'est Octavio, ton amant, qui t'éveille, dit-il, contrefaisant la voix du duc et la prenant par la taille.
— Octavio ! cher Octavio ! » soupira la dormeuse.
Sans autre discours, Juan mit ses lèvres sur les siennes. Ses mains chiffonnaient la dentelle. Isabelle ne résista bientôt plus.

« Octavio, par ici, vous pourrez sortir plus sûrement, dit-elle, quand ils se furent relevés.
— Oui, mon adorée. Ah ! quand viendra le jour des épousailles ?
— Je veux aller chercher une lumière.
— Pourquoi ?
— Pour voir encore mon très cher amour.
— J'éteindrai la lumière.
— Oh ! ciel, qui es-tu ? Cette voix ! Qui es-tu ?
— Qui je suis ? Un homme sans nom.
— Au secours !... Vous n'êtes pas le duc ?
— Non.
— Au secours ! Au secours !
— Contenez-vous, duchesse, et donnez-moi la main.
— Ne me retiens pas, misérable ! Holà ! valets, au secours ! »

Le roi, qui aimait, en bon maître de maison, à faire un petit tour dans ses appartements avant que de faire ses dévotions nocturnes et se mettre au lit, accourut à ces cris de détresse. Peu mondain, du reste, il n'avait jamais remarqué la physionomie de Don Juan.
— Que signifient ces appels désespérés ? fit-il majestueusement.
— Le roi ! le roi ! se lamentait Isabelle. Quelle malheureuse je suis !
— Qui êtes-vous ? reprenait d'un ton sévère le monarque.
— Qui ? Un homme et une femme », répondit Juan.
Le roi, dont la devise était en politique aussi bien que dans le privé : « Pas d'histoires ! » jugea qu'il fallait être prudent. Il fit semblant de ne

point voir la duchesse et se contenta de dire :
« Holà ! mes gardes ! saisissez-vous de cet homme ! »

Don Jorge, qui venait lui-même de changer la garde du palais — un bon militaire ne doit point négliger le détail — accourut à cet instant à la porte.
« Don Jorge Tenorio, dit le roi, je vous charge de ces prisonniers. Apprenez qui ils sont. Mais agissez secrètement. Je crois à une mauvaise affaire. Je ne serai rassuré que quand je les saurai en votre pouvoir ! »

« Emparez-vous de cet homme, dit Don Jorge.
— Qui osera ? répondit Juan toujours demi caché sous son manteau.
— Tuez-le, reprit Don Jorge, s'il résiste.
— Je suis prêt à mourir ! Je suis gentilhomme de l'ambassade d'Espagne ! »
Don Jorge à cet instant commença de se méfier. Il avait cru reconnaître la voix.
« Éloignez-vous, dit-il à ses gardes... Retirez-vous tous dans la chambre voisine avec cette femme.

« C'est donc toi, malheureux, dit-il à son neveu qu'il venait enfin de reconnaître. Eh bien ! tu me mets dans une jolie position ! Que se passe-t-il ?
— Il se passe ceci que j'ai trompé et possédé la duchesse Isabelle.
— Et comment ?
— J'ai dû feindre d'être le duc Octavio.
— De plus en plus grave ! Tu n'as donc pas assez des filles de cour et de basse-cour ? La duchesse ! Écoute. Tu vas sauter par ce balcon.
— Votre bonté me donne des ailes.
— Et ensuite par le premier bateau tu fileras en Sicile ou ailleurs.
— En Espagne par exemple ! Allons, tout n'est pas perdu !
— Et mon prestige ? Moi, avoir laissé échapper un prisonnier, moi chef de la mission militaire extraordinaire ? »
Mais Don Juan avait déjà escaladé d'un pied agile le balcon et sauté au dehors.

« Mes ordres sont-ils exécutés ? dit le roi qui revenait.
— J'ai exécuté, Seigneur, reprit Don Jorge, votre vigoureuse et droite justice. L'homme...

— Est mort ?
— Non, il a échappé à la fureur des épées.
— Et par quel moyen ?
— Voici. À peine aviez-vous donné vos ordres que, sans chercher à s'excuser, le fer à la main, il roula son manteau autour de son bras et avec une grande prestesse, attaquant les soldats, parvint jusqu'au balcon d'où, en désespéré il se jeta dans le jardin. Mes soldats le retrouvèrent à terre, baigné de sang, agonisant. Ils s'apprêtaient à l'emporter, quand, soudain, avec une telle promptitude que j'en demeurai interdit, il s'échappa...
— C'est du joli ! Et la femme ?
— La femme dont vous apprendrez le nom avec étonnement, la duchesse Isabelle, retirée dans cette chambre, assure que c'est le duc Octavio lui-même qui l'a fait tomber dans ce piège et déshonorée.
— Je ne comprends pas très bien.
— Moi non plus. Je me contente de répéter.
— Ah ! honneur ! honneur ! pauvre honneur ! Si tu es l'âme de l'homme, pourquoi t'a-t-on placé dans la femme, qui est l'inconstance même ? »

Cependant le garde amenait la duchesse devant le roi.
« Comment oserais-je lever les yeux sur Votre Majesté ? » dit-elle timidement.
Le roi donna ordre à la troupe de se retirer.
« En effet, répondit-il... Quelle mauvaise étoile vous inspira, madame, de profaner ainsi un palais... Prenez-vous ma maison pour un b... ?
— Pardon, Seigneur !
— Tais-toi. Ta langue ne pourra jamais excuser ton offense. Cet homme était donc le duc Octavio ?
— Seigneur !
— Ah ! l'amour brave ainsi les gardes et les valets ! Don Jorge Tenorio ! enfermez cette femme dans une tour, au secret, et faites saisir le duc. Je veux maintenant qu'il lui tienne parole !
— Grand Seigneur, jetez les yeux sur moi. Je suis coupable, mais, s'il le veut, le duc Octavio me disculpera ! »

Le duc Octavio s'éveillait à ce moment. Le jour avait point en effet tandis que se déroulaient ces redoutables événements.
Son valet Ripio fut tout étonné de le trouver debout de si bonne heure.
— Eh quoi ? plus de repos, seigneur ?
— Le repos ne peut calmer le feu que l'amour allume en mon âme, répondit le duc. C'est un enfant qui ne se plaît pas dans un lit

moelleux, entre deux draps de toile de Hollande recouverts d'hermine. Il se couche et ne se repose pas. Il est matinal et joue comme un enfant. Le souvenir d'Isabelle, Ripio, m'ôte la tranquillité. Comme elle vit dans mon âme, mon corps veille sans cesse, gardant, absent et présent, le château de l'honneur !
— Pardonnez-moi, votre amour est un sot amour.
— Que dis-tu, maître fou ?
— Je dis ceci. C'est une sottise d'aimer comme... Voulez-vous m'écouter ?
— Va, poursuis.
— Je poursuis. Isabelle vous aime-t-elle ?
— En doutes-tu ?
— Non, mais je le demande. Et vous, l'aimez-vous ?
— Moi ? Oui.
— Eh bien ! ne serais-je pas un fou fieffé si je m'affligeais étant aimé d'une femme que j'aime ? Donc si vous vous aimez tous les deux d'une égale ardeur, dites-moi qui vous empêche de vous marier sans attendre plus...

Sur ces entrefaites, un domestique entra.
« Le chef de la mission militaire espagnole, ambassadeur extraordinaire, vient, dit-il, de mettre pied à terre dans le vestibule ! Il demande d'un ton courroucé et hautain à parler à Votre Grâce. Si j'ai bien compris, il s'agirait de prison.
— De prison ! Dis-lui d'entrer. »
Don Jorge pénétra accompagné de soldats.
« Qui dort ainsi, dit-il sur le seuil d'une voix sentencieuse, doit avoir la conscience nette.
— Oh ! reprit Octavio. Est-il convenable que je dorme quand Votre Excellence me fait l'honneur de me rendre visite ? Je veillerai toute ma vie. Pour quelle cause êtes-vous venu ?
— Parce que le Roi m'a envoyé ici.
— Et quelle bonne étoile a voulu que le Roi songeât à moi ? Vous n'ignorez pas que, le cas échéant, je lui donnerais ma vie.
— Hélas ! Hélas !
— Marquis, je n'ai nulle inquiétude. Parlez.
— Le Roi m'a envoyé pour vous arrêter...
— Et de quoi donc suis-je coupable ?...
— Vous le savez mieux que moi. Mais si, par hasard, je me trompe, écoutez la mésaventure et sachez pourquoi le Roi m'a envoyé. À l'heure où les noirs géants, pliant leurs sinistres pavillons, fuient pêle-mêle devant le crépuscule, je traitais de certaines affaires en compagnie de Son Altesse. Les grands aiment l'aube de la nuit. Nous

entendîmes une voix de femme qui criait au secours. À ce bruit, le roi lui-même s'élança, et il trouva la duchesse dans les bras d'un homme gigantesque...
— Un homme gigantesque ! gigantesque !
— Le Roi ordonna qu'on se saisît d'eux. Je tentai de désarmer l'homme. Mais je crois que le démon avait pris cette forme humaine, car devenu soudain vapeur, il s'échappa par le balcon à travers les ormes.
— Et la duchesse ?
— La duchesse, arrêtée, déclara que c'était le duc Octavio qui l'avait ainsi abusée en lui promettant de l'épouser...
— Que dites-vous ?
— Je dis ce que tout le monde sait, qu'Isabelle, par mille moyens...
— Laissez-moi, ne me parlez pas d'une pareille trahison. Isabelle me trompe ! Je deviens fou ! Mais non, ce n'est pas vrai !
— Comme il est vrai que les oiseaux volent dans l'espace, que les poissons vivent dans les eaux, que la loyauté habite dans un véritable ami, que la trahison est dans un ennemi, j'ai dit la pure vérité.
— Marquis, je veux vous croire. Il n'y a rien qui m'étonne, car la femme la plus constante n'en est pas moins femme. Mon outrage est avéré.
— Le Roi ne voit d'autre solution, à ce que j'ai cru comprendre, que de vous faire épouser solennellement et sans tarder la duchesse.
— Certes, j'avais jadis à cette fille promis le mariage, mais aujourd'hui... Par la Madone !
— Vous n'avez qu'une ressource, vous absenter de ce pays. Et que votre départ soit prompt !
— Je vais m'embarquer pour l'Espagne aujourd'hui même.
— La porte du jardin est ouverte. Partez, je ne vois rien ! »
Le duc Octavio ne se le fit pas dire deux fois. Il quitta sa maison tout en maugréant :
« Un homme dans le palais avec Isabelle ! Je deviens fou. Les femmes : des girouettes ! »

Après de nombreuses péripéties parmi lesquelles un naufrage, Juan revint sur la terre d'Espagne. Il emportait malgré tout un remords, le souvenir de la belle duchesse qu'il avait, en la nuit noire, tenue entre ses bras... À défaut d'autre mémoire, il avait celle de la volupté... Cependant, jeté au rivage par la tempête, il se consola en séduisant la fille des pauvres pêcheurs qui l'avaient recueilli.

Chapitre IV

[231]

La mort du commandeur

Petite revue du demi-monde. — Inès d'Ulloa. — Discours de l'abbesse. — Visite de la duègne. — La lettre d'amour de Don Juan. — Don Juan au couvent. — L'enlèvement. — Don Gonzalo d'Ulloa. — Propos aigres-doux. — Le réveil de Doña Inès. — La séduction de Don Juan. — Arrivée inopinée de Don Gonzalo. — Violente discussion. — Mort du commandeur.

De retour à Séville, Don Juan se rendit chez son ami Mota, en la compagnie duquel il avait jadis mené la joyeuse vie :
« Vous ici, Don Juan !
— Naples est pourri, pourri, mon bon ! Rien à faire chez les mangeurs de pastas ! Et quoi de nouveau à Séville ?
— Tout y est bien changé.
— Les femmes ?
— Chose jugée.
— La Pandora ?
— Se retire des affaires après fortune faite.
— Magdalena ?
— À l'hôpital.
— Soledad ?
— Au tombeau.

— Charmant séjour. Et Constance ?
— Elle pleure ses cheveux et ses sourcils. Le Portugais l'appelle vieille, et elle entend belle.
— Et Téodora ?
— Au printemps dernier, elle échappa à une indisposition galante, et devant moi il lui tomba une dent parmi les fleurs de sa conversation.
— Julia, celle du Candilejo ?
— Elle se défend avec son fard.
— Se vend-elle toujours comme poisson frais ?
— Elle se donne pour poisson salé.
— Le quartier de Cantarranas est toujours bien habité ?
— Surtout par les grenouilles.
— Et les deux soeurs de nos amours vivent-elles toujours ?
— Ainsi que la guenon de leur mère Célestine qui leur enseigne les bons principes.
— La vieille de Belzébuth ! Comment va l'aînée ?
— Elle a un petit saint pour qui elle jeûne.
— Et l'autre ?
— L'autre fait flèche de tout bois.
— Mais assez des catins ! Et dites-moi, Mota, Inès ? douce Inès ? »

La voix de Juan tremblait légèrement en prononçant ces mots. Doña Inès d'Ulloa était une jeune fille qu'il avait connue toute enfant. Alors qu'ils jouaient ensemble, il la considérait déjà comme son bien, sa propriété. À la majorité de Don Juan, il avait été question de lui faire épouser cette riche et charmante héritière. Mais le projet avait été écarté par l'opposition du père, Don Gonzalo, auquel la réputation de Don Juan semblait du plus mauvais aloi.
Parmi les aventures, le jeune chevalier ne s'était point soucié de ce mariage. Il rencontrait toujours Doña Inès dans le monde. Il se disait qu'elle serait un jour à lui comme les autres femmes. Il l'aurait, sinon vierge, du moins mariée.
Cependant, dans ce voyage en Italie, il avait senti son sentiment s'exaspérer étrangement pour la pure jeune fille auprès de laquelle il avait grandi et dont il se trouvait maintenant séparé. L'absence révèle l'amour, dit-on.

« Inès, répondit Mota après une hésitation. Inès, on ne sait pourquoi, est entrée au couvent.
— Au couvent ?
— Et elle doit demain prononcer ses voeux ! »
Le visage de Don Juan devint cendre. Il se passait un combat en lui.

« Dieu n'a pas encore le dernier mot », murmura-t-il...

La mère abbesse était inquiète de ses nouvelles religieuses. Aussi laissait-elle à celle qui ne serait bientôt plus Doña Inès d'Ulloa quelques privautés de nature à lui adoucir la transition de la vie mondaine à la vie religieuse. Sur la demande de la jeune fille elle-même, la date de ses voeux avait été avancée. Mais avait-elle ainsi trouvé le repos ?

« Quels souvenirs, lui disait la mère abbesse, auriez-vous encore des traces et plaisirs du monde ! Derrière ces saintes murailles, vous ne connaîtrez pas le doute. Quand vous aurez pris l'habitude de ce verger, douce colombe, vous n'aspirerez plus à étendre vos ailes dans l'espace. Lis charmant, votre calice ne s'ouvrira ici qu'aux baisers du zéphyr, et ici tomberont doucement vos feuilles. Dans le coin de terre où notre chétive personne est renfermée, dans le coin de ciel qui apparaît à travers les grilles, vous ne verrez qu'un lit où vous reposerez dans un doux sommeil... Ah ! j'envie, Inès, la vie d'innocence qui vous est réservée.

« Mais pourquoi baissez-vous la tête, pourquoi ne me répondez-vous pas ? Pour aujourd'hui encore, vous aurez la visite de la gouvernante qui vous a élevée. Cette bonne fille vous consolera peut-être... N'oubliez pas cependant, mon enfant, que vous ne devez pas jeter de regards en arrière... Demain seront prononcés vos voeux.

— Que Dieu vous accompagne, ma mère.

— Adieu, ma fille. »

La mère abbesse partie, Inès se laissa aller à quelques réflexions mélancoliques. Elle avait voulu entrer dans ce couvent, et maintenant un vrai tourment, un tremblement la prenait à l'idée qu'elle prononcerait demain les voeux qui devaient la lier pour jamais...

Cependant la gouvernante Brigitte venait de pénétrer auprès d'elle par autorisation spéciale. De suite la duègne poussa la porte derrière elle.

« L'ordre est de laisser la porte ouverte, remarqua Inès.

— C'est bon et sage pour les autres novices, mais pour vous...

— Brigitte, ne vois-tu pas que tu enfreins les ordres du monastère ?

— Bah ! C'est plus sûr de cette façon. On peut parler sans mystère et sans embarras. Avez-vous regardé le livre que je vous fis parvenir en cachette il y a tantôt deux heures ?

— Je l'avais oublié !

— Je vous suis bien obligée de cet oubli.

— La mère abbesse me vint rendre visite.

— La vieille impertinente !

— Mais le livre est-il donc si intéressant ?

— S'il est intéressant ? Sache que je l'ai laissé bien troublé, le

malheureux.
— Et qui donc ?
— Lui, Don Juan...
— Don Juan ! Il est donc de retour ? Qu'entends-je ? Et c'est lui qui me l'envoie.
— Sans doute.
— Oh ! je ne dois pas le prendre.
— Pauvre garçon ! Mais c'est le désespérer, c'est le tuer !
— Que dis-tu ?
— Si vous ne prenez pas ce livre d'heures, il en aura tant de chagrin qu'il en tombera malade. Je le vois d'ici.
— Eh bien ! s'il en est ainsi, je le regarderai.
— Vous ferez bien. »
Inès prit alors le livre qu'elle avait mis sous l'oreiller de son petit lit.
« Qu'il est joli ! dit-elle.
— Qui veut plaire y met tous ses soins.
— Et regardez les belles prières. »
Tandis que Inès feuilletait avec admiration le beau livre à fermoir d'or, une lettre s'en échappa et tomba à terre.
— Un petit papier, fit Brigitte.
— Une lettre !
— Pour vous offrir le cadeau.
— Quoi ! le papier serait de lui.
— Que vous êtes innocente ! Puisqu'il vous fait le cadeau, il est naturel que la lettre soit de lui.
— Ah ! Jésus !
— Qu'avez-vous ?
— Rien, Brigitte, ce n'est rien.
— Mais si, vous changez de couleur... »
La maligne gouvernante savait fort bien ce qui se passait dans l'âme de sa jeune maîtresse, sa chère maîtresse qu'elle avait vue, elle aussi, avec peine entrer au couvent.
« La main me brûle, reprit Doña Inès, qui a touché ce papier.
— Dieu me protège ! Jamais je ne vous ai vue ainsi... Vous tremblez.
— Malheur à moi !
— Mais qu'avez-vous donc ?
— Je ne sais... J'entrevois mille fantômes inconnus qui traversent mon esprit et le torturent.
— En est-il un par hasard, entre eux, qui ressemble à Don Juan ?
— Je ne sais. Depuis que tu m'as redit son nom, cet homme, que j'avais oublié, presque oublié, est toujours devant moi. Ah ! quelle fascination il a depuis l'enfance exercée sur mes sens... Voici à nouveau que l'image de Tenorio absorbe toutes mes pensées.
— Je suis tentée de croire que vous ressentez de l'amour.

— De l'amour ! Est-ce cela de l'amour ?
— Le moins entendu y verrait de l'amour. Revenons à la lettre. Qui vous arrête ?
— Je la regarde, mais n'ose la lire : « *Inès de mon âme...* » Vierge sainte, quel début !
— Allons, allons, continuez. C'est de la poésie.
— « *Lumière où vient puiser le soleil... Ravissante colombe privée de la liberté, si vous daignez abaisser sur ces lignes vos beaux yeux, ne les détournez pas avec colère sans aller jusqu'au bout...* »
— Quelle délicatesse ! interrompit Brigitte. Qui aurait plus de déférence ?
— Brigitte, je ne sais ce que j'éprouve...
— Continuez, continuez la lecture...
— « *Nos pères, vous le savez, avaient jadis décidé d'unir nos deux destinées... Ravie d'un si riant espoir, mon âme, Inès, avait toujours aspiré à vous. L'étincelle d'amour qui avait jadis jailli de mon coeur, le temps l'a convertie en un feu dont la flamme grandit sans cesse en moi...* »
— C'est évident. Je sais, moi, qu'on lui avait toujours fait espérer votre amour...
— « *L'absence a exaspéré encore mon sentiment. Et me voici aujourd'hui suspendu entre la tombe et mon Inès.* »
— Comprenez-vous, Inès ? Si vous aviez repoussé ce livre d'heures, il vous eût fallu à l'instant préparer son suaire.
— Je me meurs.
— Poursuivez.
— « *Inès, âme de mon âme, attrait unique de ma vie, perle cachée parmi les algues de la mer, colombe qui n'a point voulu voler loin du nid, Inès, si à travers ces murs tu regardes tristement le monde, si pour lui tu soupires, avide de liberté, souviens-toi qu'aux pieds de ces mêmes murs où tu es prisonnière Don Juan, prêt à te sauver, tend vers toi les bras...* »
Sur ces derniers mots, Inès se sentit prête à s'évanouir. Mais Brigitte tenait à ce que la missive fût lue tout entière, et elle dut continuer :
« *Souviens-toi de celui qui pleure sous ta persienne, la nuit l'y surprendra. Pour toi seule il vit, chère âme. Que tu l'appelles, il volera à tes pieds.* »
— Il viendrait ! Il viendrait ! À votre signe...
— Il viendrait !
— Oh ! oui ! Mais finissez.
— « *Adieu ! lumière de mes yeux... Médite avec calme, je t'en prie, tout ce que je t'ai dit. Si tu hais ton cloître, qui doit être ton tombeau, ordonne, et Juan saura braver tous les périls.* »
Inès demeura un instant silencieuse :

« Ah ! dans quel trouble nouveau me jette cette lecture, dit-elle enfin, oppressée. On dirait qu'une lumière nouvelle se montre à moi...
— Don Juan vous attend.
— Don Juan ! Nos deux destinées sont-elles donc à ce point unies ?
— Silence, j'entends un pas... »
Les deux femmes écoutaient. Il était neuf heures du soir, et l'ombre s'était faite autour des hauts murs du couvent.
— Qui peut venir ici ? dit Inès avec effroi.
— Lui seul !
— Qui ?
— Lui !
— Don Juan ! »

⁂

La porte s'était ouverte, en effet, et Don Juan était entré. Il se précipita, un genou en terre, et prit la main de ta tremblante Inès.
« Ma chère Inès, Inès de mon coeur, répétait-il.
— Est-ce vous, Don Juan ? Ou bien est-ce un fantôme ?... »
Mais trop faible pour tant d'émotions, elle s'évanouit et laissa tomber la lettre à terre.
« Je vais prendre Doña Inès dans mes bras, dit Juan à ta gouvernante, et gagner au plus tôt le cloître solitaire, puis la porte.
— Je suis à vos ordres, reprit la duègne. Tout ce que vous ferez pour la sauver de ce couvent sera bien, mon seigneur.
— Je sortirai d'ici, s'il le faut, l'épée dans ma main libre...
— Ah ! vous êtes un lion ! Rien ne vous trouble, ne vous arrête... Je m'attache à vos pas. »

⁂

Mais l'abbesse avait entendu le bruit insolite de l'arrivée de Don Juan. Elle se rendit à la chambrette d'Inès et fut stupéfaite de n'y plus trouver personne.
« Ces gouvernantes ! fit-elle inquiète. Jamais je ne les laisserai pénétrer auprès de mes saintes enfants.
— Ma mère, ma mère, dit la soeur tourière, qui entrait précipitamment, il y a à la porte un noble vieillard qui désire vous parler.
— Un homme ! Dans le couvent ! À cette heure ! C'est inutile.
— Il est, dit-il, chevalier de Calatrava, ce qui lui donne le privilège d'entrer. L'affaire est d'urgence, dit-il.
— A-t-il dit son nom ?
— Sa Seigneurie Don Gonzalo de Ulloa.
— Don Gonzalo ! Qu'il entre ! »

⁂

La visite du père coïncidait avec la disparition de la fille. Que signifiait tout ceci ?
Don Gonzalo était un grand vieillard aux traits un peu rudes, au regard froid, à la mine sévère.
« Mère abbesse, dit-il, pardonnez-moi de vous déranger à pareille heure. Mais il s'agit d'une affaire qui intéresse peut-être notre honneur...
— Jésus !
— Écoutez.
— Parlez donc.
— J'avais conservé jusqu'ici un trésor plus précieux que tout l'or du monde. Ce trésor est mon Inès.
— Précisément...
— Or, j'ai appris à l'instant que sa duègne vient d'être vue en ville parlant avec un certain Don Juan Tenorio, un homme qui n'a pas sur la terre son pareil pour l'audace et la perversité. Jadis, on songea à le marier avec ma fille... Mais en raison de ses vices, de ses crimes, j'ai refusé... Que cet homme songe à se venger, c'est dans sa nature. Il est, paraît-il, revenu de Naples. Je dois être sur mes gardes, car il suffirait à ce fils de Satan d'un jour, d'une heure d'imprévoyance pour ternir mon honneur... Il a séduit cette duègne par ses discours et de l'argent, j'en jurerais... Elle est maintenant au couvent... Je suis venu afin de vous prier d'en finir avec cette vieille femme. Qu'Inès demeure seule et, puisqu'elle l'a voulu, prononce demain les voeux qui la feront disparaître du monde !
— Vous êtes père, et vos inquiétudes se comprennent, commandeur, mais remarquez que vous m'offensez !
— Vous ignorez qui est don Juan !
— Si pervers que vous le peigniez, je vous dis que Doña Inès est en sûreté tant qu'elle sera ici, Don Gonzalo.
— Je le crois, mais allons au fait. Remettez-moi cette duègne et excusez mes idées mondaines.
— On se conformera à vos exigences. »
Sur cela mère abbesse appelle la tourière.
« Soeur tourière, lui dit-elle, allez donc quérir Doña Inès et sa duègne. Elles ont quitté la chambre. »
La tourière sortit.
« Elles ont quitté la chambre ? reprit Don Gonzalo avec inquiétude.
— Oui, elles sont sorties l'une et l'autre, je ne sais pourquoi. »
À cet instant, Don Gonzalo aperçut la lettre qui traînait à terre. Il la prit et l'examina :
« Malédiction ! s'écria-il soudain... Mes inquiétudes me le criaient ! Lisez, ma mère : *Inès de mon âme.* » Signé *Don Juan.* Voici la preuve écrite. Tandis que vous priiez Dieu pour elle, le Diable est venu qui l'a

enlevée !
La tourière accourait à ce moment.
« Madame ! madame ! Je n'ai pas retrouvé Doña Inès. Mais tout à l'heure un homme a escaladé avec une échelle le mur du jardin.
— C'est bien lui ! fit le commandeur. Je pars... Malheur à moi !
— Où allez-vous, commandeur ?
— Sotte ! À la poursuite de mon honneur que vous avez laissé voler ! »

Avec l'aide de son valet Ciutti, Don Juan avait fait transporter Inès dans sa maison de campagne, aux proches environs de Séville, dans un paysage enchanteur. C'est là que la jeune fille reprit ses sens. Brigitte était auprès d'elle.
« Où suis-je ? dit-elle.
— Dans la maison de Don Juan.
— La maison de Don Juan n'est pas un lieu convenable pour moi : Je suis noble ! Brigitte. Viens. Il faut partir d'ici.
— Don Juan va revenir, Don Juan qui vous a sauvée de la mort du cloître...
— Oui, mais il m'a empoisonné le coeur.
— Vous l'aimez donc ?
— Je ne sais ; mais, par pitié, fuyons, fuyons au plus vite cet homme au seul nom duquel je sens se dérober mon coeur...
— Vous l'aimez ?
— Certes, si cela est de l'amour, je l'aime, mais je sais aussi que cette passion me déshonore. Si mon faible coeur m'entraîne vers Don Juan, mon honneur et mon devoir m'éloignent de lui. Partons donc d'ici avant qu'il ne revienne : la force me manquerait si je le voyais à mes côtés. Partons. Mon père, Don Gonzalo, me recevra.
— Mais Juan s'est rendu auprès de Don Gonzalo pour lui demander son pardon et sa parole.
— Est-ce vrai ?
— Du reste, voici un bruit de rames sur le Guadalquivir. N'entendez-vous point ? C'est la barque de Don Juan. »

C'était lui en effet. Il sauta légèrement du frêle bateau et, en un instant, fut auprès d'Inès. Minuit venait de sonner. Le silence était tombé sur la campagne et sur le fleuve...
« Où est Don Gonzalo ? lui dit Inès.
— À cette heure, répondit Juan, il dort tranquillement. Je n'ai pu le joindre, mais l'ai rassuré par un message.
— Que lui avez-vous dit ?

— Que vous étiez en sûreté sous ma garde, respirant les saines brises de la campagne... »
Don Juan prit la main d'Inès.
« Calme-toi donc, ma vie. Repose ici et pour un instant oublie la sombre prison de ton couvent. Ah ! n'est-il pas vrai, ange d'amour, que sur ce rivage solitaire l'air est meilleur, la lune brille d'un éclat plus pur ? Ces bises qui passent, pleines des doux parfums des fleurs champêtres, ces eaux calmes et limpides, ces forêts qui chantent doucement en attendant l'aurore, ne respirent-elles point l'amour ?
« Écoute mes paroles, Inès. Elles respirent aussi l'amour. De tes yeux coulent deux perles liquides. Permets-moi de les boire, agenouillé devant toi. Oui, vois, ce coeur inconstant est devenu à jamais ton esclave.
— Taisez-vous, pour Dieu, Don Juan, reprit Inès... par pitié, taisez-vous... En vous écoutant, il me semble que la folie trouble mon cerveau et que mon pauvre coeur à moi brûle. Oh ! dites-moi seulement que vous ne m'avez pas donné à boire un philtre infernal...
— Je t'ai donné la sincérité de mon âme.
— Assez, assez, Don Juan... Je ne pourrais plus résister. Oh ! je sens que je vais à vous comme ce fleuve va à la mer. Pitié ! pitié ! Don Juan ! Arrache-moi le coeur ou aime-moi parce que je t'adore !
— Mon coeur, cette parole change mon être au point de me laisser espérer que l'Éden s'ouvrira pour moi. Non, Doña Inès, ce n'est pas Satan qui m'inspire cet amour, c'est Dieu qui veut sans doute par toi me gagner à lui... Bannis toute inquiétude, à tes pieds je me sens capable de vertu. Oui, mon orgueil, je te le promets, s'inclinera devant le bon commandeur. Il m'accordera ta main ou n'aura qu'à me tuer.
— Don Juan de mon coeur !
— Silence ! Avez-vous entendu... Une barque vient d'aborder. Je vois des hommes qui se dirigent vers la maison. Veuillez m'attendre quelques instants. »

⁂

Mais le valet de Don Juan, Ciutti, accourait. Il rencontra son maître qui descendait au grand salon d'entrée, mal éclairé aux chandelles.
« Seigneur, sauvez votre vie, lui dit-il.
— Qu'y a-t-il ?
— Le commandeur arrive avec des gens armés.
— Laisse-le entrer, lui seulement...
— Mais, seigneur...
— Obéis-moi... »
Mais déjà Don Gonzalo, bousculant violemment la porte, venait de pénétrer dans la salle.
« Où est-il ce traître ? » criait-il, agitant son épée.

Don Juan s'avança :
« Me voici, dit-il, mais faites attendre, je vous prie, ces gens à la porte ! »
Le commandeur, étonné de ce calme, fit signe à sa troupe de demeurer au dehors. Alors Don Juan s'avança et poliment mit un genou à terre devant Don Gonzalo.
« Me voici à tes pieds.
— Tu es donc vil jusque dans tes crimes, Don Juan ?
— Retiens ta langue, vieillard, et écoute-moi un instant.
— Comment les paroles pourraient-elles effacer ce que la main a écrit sur ce papier ? Aller surprendre, infâme, l'extrême candeur de celle qui ne pouvait soupçonner le poison contenu dans ces lignes ! Verser traîtreusement dans son âme chaste le fiel qui déborde de ton âme sans foi ni vertu. Vouloir ainsi ternir l'éclatante pureté de mon blason comme s'il était une guenille dédaignée d'un marchand. Est-ce là, Tenorio, le courage dont tu te vantes ? Est-ce là cette audace proverbiale que t'attribue le vulgaire craintif ? Avec les vieillards et les jeunes filles tu en fais étalage, et pourquoi ? vive Dieu ! pour venir ensuite lécher leurs pieds et prouver ainsi que tu manques à la fois de courage et d'honneur.
— Commandeur !
— Misérable ! Tu as volé ma fille Inès dans son couvent, et je viens, moi, prendre ta vie ou mon bien.
— Jamais mon front ne s'est incliné devant aucun homme ; jamais je n'ai supplié ni père ni roi, et je reste à tes pieds dans la position où tu me vois. Juge, Gonzalo, de la puissance du motif qui m'y retient.
— Ce qui t'y retient, c'est la peur de ma justice.
— Par Dieu ! Écoute-moi, commandeur, ou je ne saurai me contenir. Je redeviendrai ce que j'ai toujours été et ce qu'à cette heure je ne voudrais plus être.
— Vive Dieu !
— Commandeur, j'idolâtre Doña Inès. Je suis convaincu que le ciel me l'a réservée pour ramener mes pas dans le droit chemin. Ce n'est pas sa beauté que j'aime ni sa grâce que j'adore, mais, Don Gonzalo, j'adore la vertu personnifiée en Doña Inès. Ce que ni juges ni évêques n'ont obtenu de moi par les cachots et les sermons, sa candeur elle-même pour voir... »
Le ton de son valet intriguait Don Juan. En riant il s'avança donc à son tour : « Viens, maraud, viens. Je veux bien te faire toucher du doigt ta poltronnerie. Attention... Le Seigneur commandeur voudrait-il me faire la grâce de souper avec moi ? »
Don Juan regarda, et il vit, il vit de ses yeux, la statue baisser lentement ta tête en signe de consentement.
« Eh bien, monsieur, fit Ciutti, qui avait gagné la grille ?

— Allons ! sortons d'ici, reprit Don Juan d'un ton qu'il s'efforçait de garder indifférent. On n'y voit pas clair dans cette tombe. Mais sors donc ! »

Tandis que les préparatifs du grand festin auquel il avait convié la fleur de la ville se faisaient hâtivement dans l'appartement de Don Juan, son valet Ciutti vint l'avertir que le marchand M. Domingo désirait avec lui quelques minutes d'entretien.

« Je puis, Seigneur, reconduire sous quelque prétexte... Nous l'avons avisé d'abord de votre absence, mais il s'est obstiné, et voici trois quarts d'heure qu'il se tient assis dans l'antichambre.

— Mais fais-le entrer, dit Juan, c'est d'une fort mauvaise politique de se cacher de ses créanciers. Il est habile de les payer de quelque chose... J'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.

M. Domingo, introduit, s'avança précautionneusement avec mille courbettes. C'était un vieil homme d'affaires à la mine chafouine, le roi des usuriers de Séville, où maints israélites vivent cependant grassement des prêts qu'ils consentent à une jeunesse qui n'a jamais su compter.

« Ah ! monsieur Domingo, fit Don Juan, approchez. Que je suis ravi de vous voir ! Et que je veux du mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord. J'avais donné ordre qu'on ne me fît parler à personne. Des préparatifs pour une cérémonie de haute importance m'absorbent, mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

— Monsieur, reprit Domingo avec un salut, je vous suis fort obligé.

— Parbleu ! coquins, fit Don Juan tourné vers Ciutti et consorts, je vous apprendrai à laisser M. Domingo dans une antichambre et vous ferai connaître les gens.

— Monsieur, cela n'est rien, protestait M. Domingo confondu.

— Comment ! Dire que je ne suis pas là à M. Domingo, au meilleur de mes amis !

— Monsieur, je suis votre serviteur. J'étais venu...

— Allons, vite un siège pour M. Domingo.

— Monsieur, je suis bien comme cela.

— Point, point, je veux que vous soyez assis contre moi.

— Cela n'est point nécessaire.

— Ôtez ce pliant et apportez un fauteuil.

— Monsieur, vous vous moquez et...

— Non, non, je sais ce que je vous dois ; et je ne veux point qu'on

mette de différence entre nous deux.
— Monsieur...
— Allons, asseyez-vous.
— Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étais...
— Mettez-vous là, vous dis-je...
— Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...
— Non, je ne vous écoute point si vous n'êtes assis.
— Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...
— Parbleu, monsieur Domingo, vous vous portez bien !
— Oui, monsieur, pour vous rendre service ; je suis venu...
— Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil et des yeux vifs.
— Je voudrais bien...
— Comment se porte Mme Domingo, votre épouse ?
— Fort bien, monsieur, Dieu merci.
— C'est une brave femme.
— Elle est votre servante, monsieur. Je venais...
— Et votre petite fille Clotilde, comment se porte-t-elle ?
— Le mieux du monde.
— La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon coeur...
— C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur, je vous...
— Et le petit Colino, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?
— Toujours le même, monsieur. Je...
— Et votre petit chien Brusqueti, gronde-t-il toujours aussi fort et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?
— Plus que jamais, monsieur et nous ne saurions en chévir[232].
— Ne vous étonnez point si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.
— Nous vous sommes, monsieur, infiniment obligés. Je... »
M. Domingo semblait perdre de sa bonne humeur.
Juan pensa qu'il était temps d'en venir aux grands moyens. Il se leva et lui tapa vigoureusement d'une main sur l'épaule, prenant la sienne de l'autre.
« Touchez donc là, monsieur Domingo. Êtes-vous bien de mes amis ?
— Monsieur, je suis votre serviteur.
— Parbleu ! Je suis à vous de tout mon coeur.
— Vous m'honorez trop. Je...
— Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.
— Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.
— Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.
— Je n'ai point mérité cette grâce assurément. Mais, monsieur...
— Or çà, monsieur Domingo, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

— Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je... »
Don Juan se leva brusquement et se tournant vers ses valets :
« Allons, vite, un flambeau pour conduire M. Domingo, et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter. »
M. Domingo vit qu'il était temps de partir, de gré ou de force.
« Monsieur, il n'est pas nécessaire et je m'en irais bien tout seul, mais... »
Ciutti cependant se précipitait et rapidement faisait disparaître les sièges.
« Jamais ! reprit Don Juan. Je veux qu'on vous escorte, je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur et de plus votre débiteur...
— Ah ! monsieur, répondit M. Domingo espérant enfin que la question allait venir sur le véritable terrain.
— C'est une chose que je ne cache pas, répétait Don Juan, relevant fièrement la tête.
— Si donc... commença M. Domingo prêt à toutes les transactions.
— Voulez-vous que je vous reconduise ? coupa Don Juan.
— Ah ! monsieur, vous vous moquez... »
Cependant Don Juan se précipitait sur M. Domingo et le prenait des deux bras à l'étouffer.
« Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie, encore une fois, d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service. »
Et ce disant, Don Juan poussa la porte. M. Domingo, sans trop savoir comment, se trouva dans le corridor.

Ciutti était émerveillé. S'il demeurait au service de Juan, qui oubliait de lui payer ses gages, c'est qu'il éprouvait à l'égard de son maître une admiration qui allait jusqu'au culte. Il était né valet, jamais il n'eût pu trouver seigneur plus accompli. Ciutti se fût peu satisfait du service d'un parvenu. Son sort l'obligeait à demeurer sous les brimades de Juan ; il n'essayait même plus de l'éviter.
La réception de M. Domingo lui parut d'un style impeccable, merveilleux. Ah ! qu'il était juste que l'argent affluât dans les poches de Juan et n'en sortît que pour son agrément ! Certes, il n'était pas fait pour ce croquant de Domingo. Et Ciutti le lui fit bien voir.
« Il faut avouer, lui dit-il, que vous avez en monsieur un homme qui vous aime bien.
— Il est vrai. Il me fait tant de civilités et de compliments que je ne saurais lui demander de l'argent.
— Je vous assure que toute sa maison périrait pour vous, et je voudrais qu'il vous arrivât quelque chose, que quelqu'un s'avisât de

vous donner des coups de bâton : vous verriez de quelle manière...
— Je le crois. Mais, Ciutti, je vous prie de lui dire un petit mot de mon argent.
— Oh ! ne vous mettez pas en peine. Il vous payera le mieux du monde.
— Mais vous, Ciutti, vous me devez quelque chose en voire particulier.
— Fi ! ne parlez pas de cela...
— Comment ! Je...
— Ne sais-je pas bien que je vous dois ?
— Oui, mais...
— Allons, monsieur Domingo, je vais vous éclairer.
— Mais mon argent ? »
Ciutti saisit M. Domingo par le bras.
« Vous moquez-vous ?
— Je veux, protestait l'infortuné marchand.
— Hé ! Hé ! répétait Ciutti couvrant sa voix et le poussant vers la porte. Bagatelle ! vous dis-je.
— Mais...
— Fi...
— Je...
— Fi ! » vous dis-je...
Et cette fois M. Domingo se trouva dans la rue.

Le souper organisé par Juan fut follement gai. Il y avait là quelques-uns de ses compagnons de la première heure : Don Garcia, Mota et des jeunes gens qui considéraient comme un grand honneur d'être admis à la table fameuse de Tenorio.
Les femmes étaient belles. Il y en avait, à la vérité, de tous les mondes. C'était le plaisir de Don Juan d'abaisser celles de ses maîtresses qui appartenaient ou avaient appartenu au monde à la société des courtisanes. Il n'aimait les roses qu'elles ne fussent salies. Il y avait aussi des actrices, deux danseuses, une poétesse et quelques fillettes à peine nubiles destinées peut-être à perdre leur virginité à la fin de l'orgie.
Propos galants, rires, baisers, fleurs et vins exquis, les heures passaient. Les filles se laissaient aller peu à peu entre les mains des hommes, et plus d'un corsage avait été dégrafé. Bientôt les discours seraient superflus...
« Ce cher Juan, dit Mota, je porte à sa santé. Les années ne le vieillissent pas...
— Les années ! Bah ! fit Don Juan, encore vingt ou trente de cette espèce, et nous songerons à nous amender.
— Il est heureux que les Castillanes nous donnent de temps à autre

de belles fillettes, car où trouverais-tu ta pâture, Juan ?... »
L'orgueil était entré dans le coeur de Tenorio. Il se leva, un peu gris.
« Quelques femmes ont bien voulu m'accorder leurs faveurs, en effet, fit-il, depuis le jour où, en la compagnie de mon oncle Don Jorge — Dieu ait son âme — je soupais aussi à côté de la belle Pandora. Elle tient, m'a-t-on dit, maison de vin et d'amour dans les quartiers discrets. Il n'est point, mesdames, de fin plus élégante pour une courtisane, cette honorable corporation à laquelle vous pouvez toutes vous vanter d'appartenir. Mais tandis que je considère votre beauté, vos blanches épaules, vos seins dorés et bien d'autres choses, je pense à celles qui ne sont pas ici, qui ne viendront plus en ma maison. Au souvenir de nos amours passées, cet amontillado ! Magdalena, Soledad, Concepcion, Mercedès et la Carmencita, Doña Teresa, la duchesse Isabelle, Irène la Pêcheuse, Doña Maria, Doña Juana, Doña... « Tu en oublies, fit Mota, tandis que Juan poursuivait une interminable énumération. Tu en oublies parmi celles qui portèrent un nom.
— J'en oublie, fit Juan, eh bien non ! le vin rouge de France à la mémoire de Doña Inès d'Ulloa ! »
Juan, ce disant, poussa un ricanement sinistre et, ayant bu son verre, le jeta à l'autre bout de la salle.
Un silence se fit, silence singulier, comme si un vent glacé eût passé sur les têtes échauffées des convives. Et soudain, à la porte, on entendit frapper trois coups.
« Les alguazils, peut-être », fit Don Garcia, tandis que les dames refermaient leurs corsages et reprenaient place sur leurs chaises respectives.
Juan était devenu pâle.
« Ouvre », dit-il à Ciutti...
Ciutti ouvrit la grande porte à deux battants. Et sur le seuil, détachée de l'ombre, apparut la statue blanche du commandeur Gonzalo d'Ulloa.
« Don Juan, tu m'as invité à ton souper. Me voici. »
Les hommes, même les plus braves, tremblaient. Les femmes s'étaient pour la plupart évanouies. Seules avaient encore des yeux hagards celles qui croyaient à une excellente mystification organisée par leur hôte. Mais elles virent de suite, au visage décomposé de Juan, qu'il s'agissait bien là d'un phénomène hors programme.
Le Tenorio maîtrisa ses sentiments.
« Je n'ai pas oublié mon invitation, dit-il. Allons, vite, Norendo, une chaise et un couvert pour Son Excellence le Commandeur Don Juan d'Ulloa... »
Mais cependant il reculait. Et tous faisaient cercle, les femmes aux angles de la salle, tandis que, gravement, la statue de pierre prenait place sur la chaise que Ciutti avait avancée.

Juan cependant leva son verre.
« Allons, mes seigneurs, videz votre coupe, et vous, mesdemoiselles, retrouvez votre plus gracieux sourire en l'honneur de notre hôte le Commandeur...
— Mais n'est-ce point la coutume, Don Juan Tenorio, reprit la statue de sa voix sans accent, de serrer d'abord la main à ses invités... Ta main ! »
Juan hésita, puis tendit la main au commandeur qui la prit d'un mouvement saccadé... Alors il se fit un grand bruit. Ulloa avait levé le poing et frappé d'un coup formidable sur la table. Tout s'écroula, les bougies s'éteignirent, victuailles et vins dégringolèrent. Il se dégageait en même temps une forte odeur de soufre qui fit tousser ces dames à qui mieux mieux. Quand on les retrouva dans ce désordre, seins égratignés, jambes nues en l'air parmi les bouteilles cassées, grâce à une chandelle que Ciutti avait pu allumer, on s'aperçut que Don Juan avait disparu.
« Où est don Juan ? dirent-ils tous.
— En enfer ! » répondit une voix sépulcrale.
Les convives prirent leur chapeau, leur cape, leur épée, et chacun d'eux accompagnant une des femmes, ils filèrent sans demander leur reste.
« En enfer ! en enfer ! grommelait le lamentable Ciutti, cela devait arriver. Je l'avais prévu. Mais qui me réglera mes trois années de gages ? »

II – Don Juan de Marana ou le don Juan des Flandres

Chapitre I

[233]

La famille de Maraña. — Les âmes du Purgatoire. — À l'Université de Salamanque. — Don Garcia Navarro. — À l'église. — Fausta et Teresa de Ojedo. — Première sérénade.

Don Juan de Maraña était le fils de l'un des seigneurs les plus importants de Séville, Don Carlos de Maraña. Ce gentilhomme s'était illustré dans maintes guerres. Couvert de blessures, il fit un mariage des plus avantageux. Sa femme ne lui donna d'abord que des filles, dont plusieurs devaient entrer en religion. Ses cheveux avaient déjà blanchi quand, pour son plus grand bonheur, Don Juan vint au monde.
Juan fut un enfant mal élevé. Son père le voulait guerrier, sa mère dévot. La comtesse de Maraña lui serinait des prières du matin au soir, le père lui contait les prodigieuses aventures que ses aïeux et lui-même avaient courues pendant les révoltes des Mores. C'était auquel de ses deux parents le gâterait le mieux pour qu'il daignât suivre son enseignement.

⁂

La comtesse lui expliquait par le détail un grand tableau qu'elle possédait et qui représentait les divers supplices réservés aux fidèles condamnés à faire un stage au Purgatoire. On y voyait notamment un homme dont un serpent rongeait les entrailles pendant qu'un brasier

ardent lui brûlait les membres un à un. Un tel châtiment lui avait été réservé parce que, dans sa vie terrestre, il avait négligé la leçon de catéchisme, fait des singeries à la procession ou trompé son confesseur.
Le comte lui énumérait les exploits des diverses armes qu'il conservait suspendues sur les murs de son cabinet de travail. Avec celle-ci il avait pourfendu un More, avec celle-là transpercé un chef de brigands. Quand il fut question d'envoyer Juan à l'Université de Salamanque, son père lui confia une épée à poignée d'argent, portant gravées les armes de la famille.
« Ton honneur, lui dit-il, est celui des Maraña. Prends cette pure épée... Puisse-t-elle n'être jamais souillée que du sang de l'infidèle ou du coupable ! Ne la tire jamais le premier, mais n'oublie pas que tes ancêtres ne la remirent jamais au fourreau avant qu'elle n'eût fait son office... »

⁂

L'Université de Salamanque n'était pas seulement célèbre dans les Espagnes, mais dans l'univers entier. Ses professeurs étaient savants, ses élèves zélés. Cependant cette jeunesse ne se privait pas de manifester une exubérance sans souci de la tranquillité des bourgeois. Rixes, enlèvements, c'était le quotidien tracas de la police. Les plus grands ennuis venaient, comme il est juste, des étudiants nobles auxquels la morgue d'un nom permettait de défier les lois. Cependant nul d'entre eux n'avait beaucoup d'argent à sa disposition. Les pères de famille estimaient qu'à vingt ans un jeune homme doit pouvoir tout se procurer sans monnaie trébuchante.

⁂

Don Juan arrivait à l'Université empli de saines résolutions. Aussi, dès le premier cours, il s'efforça de trouver une bonne place auprès du professeur. Précisément, sur un des premiers bancs, un vide paraissait avoir été réservé. Juan s'y assit sans plus de façons. Mais un étudiant dont la triste mine et le vêtement en loques disaient suffisamment la pauvreté lui dit :
« Ce que vous faites est bien imprudent et audacieux. On voit que vous êtes nouveau venu à l'Université. Cette place est celle où s'assied à l'ordinaire Don Garcia Navarro.
— La place est au premier occupant », répondit Juan.
Et, sans s'émouvoir, il se mit en demeure de suivre la conférence.
« Don Garcia Navarro est tout à fait chatouilleux, poursuivait l'étudiant misérable, sur le point de l'honneur. Il estime cette place la meilleure du cours et considère par le fait qu'elle doit lui revenir. Oh ! méfiez-vous d'une querelle avec Don Garcia. Plusieurs, dit-on, sont déjà

tombés sous son épée... »
Don Juan n'était pas sans quelque inquiétude. Certes, une querelle n'était pas pour l'effrayer. Mais débuter ainsi à l'Université, ç'eût été mécontenter sa sainte mère et, sans doute, aussi le comte Carlos qui avait voulu faire de son fils un gentilhomme, non un bretteur.

*
* *

Mais un chuchotement se fit parmi les étudiants qui avaient observé, les uns avec curiosité, les autres avec angoisse, la petite scène. C'était Don Garcia Navarro lui-même qui pénétrait dans la salle.
Ce Garcia était un jeune homme à la forte carrure d'épaules, au visage marqué déjà, l'oeil fier, la lèvre dédaigneuse. Il portait un pourpoint sombre tout râpé et un manteau percé de nombreux trous. Sur cet accoutrement défraîchi pendait une longue chaîne d'or.
Juan ne fut pas trop étonné d'apercevoir en cette tenue un si réputé seigneur. Il savait que c'était la mode parmi les étudiants de paraître insoucieux du costume. Seule comptait l'arme gravée au pommeau de l'épée. La jeunesse écolière voulait ainsi s'opposer à la jeunesse militaire qui affectait de porter des uniformes impeccables, plumets frisés et bottes reluisantes.

*
* *

Mais, à la stupéfaction générale, Don Garcia, apercevant à sa place Don Juan, le salua avec une grande politesse :
« Maraña, lui dit-il, vous êtes un nouveau parmi nous. Mais nos pères furent jadis de grands amis. Si vous le permettez, les fils ne le seront pas moins.
— Seigneur Garcia Navarro, répondit sans se démonter Juan, il me sera doux de profiter à l'Université et même en ville des conseils d'un étudiant aussi savant et expérimenté que vous. J'ignorais que nos pères eussent été ainsi liés, mais vous m'en voyez, en vérité, heureux et flatté.
— Certes, reprit Garcia, je vous ferai connaître Salamanque, et dans tous ses secrets. Mais, pour aujourd'hui, il s'agit d'écouter la parole de ce pédant... Allons, fit-il à l'étudiant qui avait tout à l'heure prévenu Juan, déménage, Perico. Crois-tu qu'un croquant de ton espèce puisse tenir compagnie à un Maraña ou à un Navarro ?... »
Le pauvre Perico fila prestement aux derniers bancs de l'amphithéâtre sans se le faire dire deux fois.

*
* *

« Les méchantes langues, Juan, dit Garcia à son nouvel ami au sortir du cours, vous raconteront que je fus en mon enfance voué au Diable. Mon père, las d'implorer saint Michel pour ma guérison, eut, un beau

jour, recours à celui que l'Archange foule aux pieds... Je guéris ainsi d'une maladie désespérée... Tout cela n'est que sotte légende. Je suis un homme libre, indépendant des puissances infernales tout autant que célestes. »

Et ce disant, Don Garcia assurait son chapeau sur le coin de l'oreille et faisait claquer son épée sur ses éperons.

Juan fut cependant étonné que l'étudiant lui proposât d'entrer dans l'église San-Pedro, où se tenait, à cet instant, le dernier office du soir. Il le suivit et, agenouillé, fit sa prière.

Il l'avait terminée depuis longtemps que Garcia semblait toujours absorbé dans ses méditations. N'osant pas le déranger de ses pieuses oraisons, il fit de l'oeil le tour des quelques vieux messieurs et des dévotes qui composaient le plus clair du public. Cependant, à peu de distance, agenouillées sur le tapis, il remarqua trois femmes qui méritaient attention. Celle du milieu était évidemment une duègne, mais les deux autres laissaient deviner ainsi de dos, sous la mantille, de souples tailles, des formes rondes, d'opulentes chevelures, de gracieuses beautés enfin.

Il demeura à regarder les jeunes filles. Soudain, Garcia le poussa du coude.

« Vous êtes un novice, fit-il. Détournez l'oeil. Vous pensez bien que ce ne sont point les litanies du vénérable padre qui me retiennent ici. Je les surveille aussi...

— Et qui sont-elles ? risqua Juan.

— Elles sont filles d'un auditeur au Conseil de Castille. Doña Fausta, l'aînée, est ma princesse. Tâchez, si le coeur vous en dit, d'être amoureux de la seconde, Teresa. Ainsi pourrons-nous mener le siège de conserve. Ah ! voici qu'elles se lèvent enfin. On est donc bien dévot dans la famille de Ojedo ? Hâtons-nous. Peut-être le vent soulèvera-t-il leurs légères basquines, tandis qu'elles monteront en voiture, et apercevrons-nous ainsi la ligne charmante de leurs jambes... »

Était-ce l'influence de Garcia, mais Don Juan, en effet, se sentit immédiatement amoureux de Doña Teresa.

« Mes affaires avec l'aînée vont assez bien, lui dit Garcia, tandis qu'ils s'éloignaient. Elle a pris mon billet de l'air le plus naturel du monde.

— Votre billet ?

— Eh ! oui, mon billet... Ne le vîtes-vous point ?

— Quand ?

— Quand ma main dégantée tendait à ses jolis doigts l'eau bénite. Il n'est de tel à Séville que l'église pour faire connaissance. Le prêtre fait les mariages, le sacristain, pour une moindre monnaie, les unions passagères.

— Par exemple !
— Bref, Juan, il vous faut presser votre affaire. Ainsi livrerons-nous sans tarder un assaut contre la famille Ojedo.

Le soir ils furent dîner à une table où se réunissaient un certain nombre d'étudiants. Il y fut question de bal, d'amourette, de guet rossé, de vin, et très peu des études que ces messieurs poursuivaient à Salamanque.
« Tout ceci pour vous étonner, Juan, dit Don Garcia. Pas un de ces gamins ne saurait proprement tenir une épée. Oh ! que la vôtre est belle ! »
— C'est une épée des Maraña. Elle n'a jamais trempé que dans le sang de l'infidèle...
— Peut-être à Salamanque connaîtra-t-elle d'autres aventures », fit Garcia avec une certaine ironie.
C'était l'heure de la promenade nocturne au bord de la Tormes. Quelques jolies femmes lorgnaient les passants. Amoureuses et soupirants, amants et maîtresses y venaient échanger, sous la surveillance malhabile de leur famille ou de leur moitié conjugale, des oeillades incendiaires autant que coupables. Des brises parfumées montaient de la rivière ; c'était un soir de printemps merveilleusement doux.

Cependant la nuit était tombée.
« C'est l'heure, dit Garcia, de nous rendre sous la fenêtre de nos belles. Que si le guet survient, vous n'aurez qu'à me suivre. Je connais les détours, et du diable si ces maudits alguazils parviennent à nous joindre ! »
En passant près du porche d'une église, Garcia siffla, et son petit page parut tenant une guitare à la main.
« Je chanterai pour nous deux, fit-il, car comme moi vous avez ici votre gibier. Soyez prudent pour un début. Il n'est d'important en amour que le premier contact avec la femme... et le dernier. »
Ce disant, Garcia posa le pied sur une borne et, accompagné de sa guitare, chantait en sourdine une vieille mélopée campagnarde qu'il avait légèrement transformée pour la circonstance.

En dansant, là-bas au village
Fausta m'a promis un baiser.
Tu l'as promis, fille volage,
Ah ! ne va pas te raviser.

Quand vint le moment de la danse,
Comment ai-je fait pour oser ?
Je la pris sans plus de prudence
Et lui demandai le baiser.

Inès honteuse me regarde,
Tout tremblant d'amour et d'effroi,
Et me dit : Prends-le, mais prends garde,
Désormais je compte sur toi.

J'ai dit : Tu peux, je te le jure,
Compter sur de longues amours,
À ce prix-là, n'es-tu pas sûre,
Fausta, de me garder toujours ?

Prête du moins, si tu ne donnes,
Je te paierai les intérêts,
J'en rendrais trois, Dieu me pardonne !
Pour un que tu m'avancerais !

Comme se terminait la romance, les jalousies de deux fenêtres se soulevèrent légèrement. On écoutait. Alors Garcia posa sa guitare et, debout sur la borne, entama une conversation à voix basse avec la Fausta.

Don Juan regardait l'autre fenêtre, rendu plus timide encore après les recommandations de son ami. Il avait toujours aimé, dès l'enfance, les femmes. Il se sentait en tranquillité, en paix d'âme, en communion d'idées auprès de ce sexe. Mais quand la question est posée sur le terrain d'un amour offensif, les relations changent. Il y avait au fond de Juan un secret instinct qui l'avertissait que les femmes, naturellement, devaient venir à lui. Les cours assidues et pénibles ne seraient pas son fait. Elle doit faire tous les pas, celle-là qui eut l'honneur de plaire à Don Juan !

« Jésus ! Mon mouchoir est tombé. »

Et, en effet, la frêle batiste de Doña Teresa venait de choir. Maladresse ? Calcul ? Juan se précipita pour le ramasser et sur la pointe de son épée le tendit à la jeune fille.

« Grand merci, Seigneur, dit-elle... Mais ne vous ai-je point aperçu ce soir sous le porche de l'église San-Pedro ? »

Décidément tout se passait comme il convient.

« Hélas ! répondit d'une voix doucereuse Juan, je fus en effet ce soir à l'église San-Pedro, et dès cet instant j'ai perdu le repos...

— Et comment ?

— Parce que je vous ai vue ! »

Une conversation si bien entamée ne s'arrêta pas là. Jusqu'à l'heure du retour au logis du seigneur d'Ojedo, les deux galants soupirèrent à leurs belles des paroles d'amour. Le premier effort fait, Juan s'était découvert une merveilleuse et naturelle habileté sur ce sujet. Ah ! que valaient les propos vides de la vie courante, les discussions oiseuses, à côté d'un si charmant duo galant ! Il s'en fut dans la nuit, le coeur grisé de ses propres paroles, plein de son premier amour...

Chapitre II

[234]

Fausta et Teresa

Premiers baisers. — Don Cristoval. — La rixe. — Un mort. — L'épée des Maraña. — Visite des deux soeurs. — Rendez-vous en ville. — Le souper des étudiants. — Deux jolies maîtresses. — Leçons de volupté. — Première fatigue. — Le signe de beauté. — Échange de femmes ? — Le pari perdu. — L'amontillado. — La tentative de viol. — Mort de Fausta. — Fuite de Don Juan. — En Flandre !

Chaque soir, la sérénade recommençait. La position des deux compères s'améliorait. Bientôt ils furent autorisés à poser un baiser sur les jolies mains effilées, baiser gagné au prix d'une pénible escalade. Don Garcia, que ces bagatelles ne satisfaisaient point, fit allusion à une échelle de corde qui permettrait de circuler plus aisément, ou même à de fausses clefs qui donneraient l'accès des appartements tandis que le seigneur de Ojedo faisait chaque soir sa partie chez des amis.

⁂

Par une nuit très sombre, tandis que les galants entretiens se poursuivaient, sept à huit hommes en manteaux, portant pour la plupart des instruments de musique, se montrèrent à l'extrémité de la rue.

« Voici Don Cristoval qui vient nous offrir une sérénade, s'écria Teresa. Par le ciel, éloignez-vous. Ils ne manqueraient pas de vous chercher querelle. »
Mais Don Garcia n'écoutait guère ces paroles de prudence.
« Holà ! cria-t-il, qui s'avise de venir nous déranger ici ? Passez votre chemin, messieurs ; la place est prise !
— Et qui donc ose me parler ainsi ? Un de ces gamins d'étudiants. Parbleu ! Je vais lui tirer les oreilles !
— C'est à l'épée, si vous le voulez bien, que nous viderons la question. »
Et roulant avec une prestesse admirable son manteau autour de son bras, Don Garcia avait mis flamberge au vent. Juan l'imita sans hésiter. Cristoval et les deux hommes d'armes qui l'accompagnaient avaient de même tiré l'épée. Quant aux musiciens, ils s'enfuyaient à toutes jambes, craignant que leurs précieux instruments ne fussent brisés dans la bagarre.
Juan, avec toute l'impétuosité de son âge et de son sang, s'était jeté en avant, et ce fut lui qui croisa le fer avec Don Cristoval. Celui-ci était un escrimeur habile, et peu à peu il repoussait Juan vers la muraille. Fort heureusement l'étudiant se rappela une certaine botte que lui avait enseignée le seigneur Uberti, son maître d'armes. Il se laissa aller à terre sur la main gauche et, de la droite, lancée en avant avec plus de force, plongea son épée au défaut des côtes de Cristoval. Le coup fut si violent que le fer se brisa après avoir pénétré d'une bonne moitié dans le corps.
Quand ils virent leur maître à terre et sérieusement touché, les deux spadassins tournèrent les talons. On entendait en effet dans la rue voisine le bruit de la patrouille qui arrivait en hâte.
« Sauvons-nous, dit Garcia à Juan... Adieu, mes belles ! »

*
* *

Ce fut à travers les ruelles de Séville, une bonne demi-heure, une acharnée poursuite. Mais Garcia connaissait tous les tours et détours. Au moment où ils allaient être saisis, ils rencontrèrent une bande nombreuse d'étudiants qui se promenaient en chantant. Dès qu'ils virent leurs camarades poursuivis, ils s'armèrent de pierres, de bâtons, et résolument entreprirent de barrer la route au guet. Les alguazils, essoufflés, ne jugèrent pas à propos d'engager la bataille, et les deux compagnons purent enfin regagner la chambre de Don Garcia.
« Mais qu'avez-vous fait de votre épée ? dit celui-ci soudain à son compagnon.
— Mon épée ! Par le diable, la lame s'était brisée en deux. Je l'aurai laissé tomber.
— Et vos armes sont gravées sur le pommeau ! C'était bien la peine !

Don Juan, nous sommes perdus ! Ce Cristoval est un puissant seigneur...
— Quoi qu'il en soit, dormons, répondit Don Juan, je suis rompu. »
Et il s'étendit sur le matelas de cuir, à côté du lit de Garcia, où il passait maintenant la plupart de ses nuits.
Mais il dormit mal. Il vit en rêve s'agiter devant ses yeux une lame brisée, et cette lame était teinte de sang, et sur l'acier se jouait l'écusson des Maraña. Ce n'était pas dans le corps d'un infidèle qu'était entrée jusqu'à la garde la bonne épée que son père, le vieux Carlos, lui avait confiée !
Au petit jour, un sommeil lourd les prit l'un et l'autre. Ils en furent brusquement tirés par un coup frappé à la porte.
« Je n'attends personne, dit Garcia. Debout, Juan. Ce sont les alguazils. Cette fois, il n'y a plus à résister. Recevons du moins ces messieurs dignement. »
À la hâte ils firent un brin de toilette, étonnés que l'on ne cognât pas plus fort. Enfin Garcia tourna la clef et, à leur grande stupéfaction, ils aperçurent sur le seuil deux femmes soigneusement voilées.

Elles entrèrent et se découvrirent le visage. C'étaient Doña Teresa et Doña Fausta.
Ils baisèrent les mains de leurs belles, cependant que Garcia se répandait en excuses sur le peu de luxe répandu dans son logis.
« Au reste, dit-il, je n'y compte plus habiter longtemps. Nous sommes, lui et moi, inséparables, et à ce combat nocturne...
— Nous avons admiré votre bravoure, firent les deux soeurs.
— À ce combat, dis-je, il a laissé tomber son épée sur laquelle est gravé l'écusson des Maraña. Nul doute que le guet ne l'ait découverte. Je suis étonné que le procureur ne se soit pas encore inquiété de nous faire jeter en prison.
— L'épée de Don Juan, dit Teresa, la voici. Nous l'avions vue tomber et nous nous sommes empressées de la ramasser, tandis que le guet s'était lancé à votre poursuite. C'est pour vous la rapporter que nous sommes venues ici ce matin toutes deux... »
Don Juan tomba aux genoux de Teresa, tandis que Garcia, sous le prétexte de fêter ce bonheur imprévu, embrassait sans autre forme au visage Doña Fausta qui se défendait à peine...
Les deux soeurs s'en furent, mais non sans avoir donné, en un coin écarté de la ville, rendez-vous à leurs amoureux. Il ne s'agissait plus, après la bagarre où Cristoval avait trouvé la mort, de venir bayer à la lune sous les fenêtres de la maison du seigneur de Ojedo.

Le soir, quelques étudiants offrirent un banquet aux deux amis pour fêter convenablement le trépas de Don Cristoval. Cavalier fameux, il était fort redouté des étudiants, et sa disparition était une vraie bénédiction du ciel. Cependant, en ville, tous avaient soigneusement gardé le silence sur le drame. Les étudiants savaient entre eux tenir étroitement une parole.

« Savez-vous, dit Garcia, que le corregidor ne nous soupçonne en rien ? De prime abord, il m'avait fait l'honneur de penser à moi. J'étais tout désigné, paraît-il, pour un semblable exploit ! Mais il a changé d'opinion parce que maints témoins sont venus affirmer que j'avais passé la soirée avec vous. Vous avez, mon cher, une réputation de sagesse bien établie ! »

Don Juan voulut sans doute donner tort à l'opinion du corregidor, car ce soir-là, pour la première fois de sa vie, il se grisa abominablement.

La Fausta ne tarda point de succomber entre les bras de Garcia, et quelques jours après sa soeur Teresa devenait la maîtresse de Juan.

C'était une jolie créature au buste petit et étroit, à la taille ployée, aux longues jambes fines. Juan n'avait pas connu de femme, et la jeune fille était vierge quand elle se donna à lui. Les premiers temps de la passion furent chez Juan un ravissement. Il était en adoration, en extase devant le joli corps de sa maîtresse ; il eût passé des heures, des semaines, des mois sans relâche auprès d'elle. Ensemble ces deux enfants apprirent la volupté.

Elle l'avait d'abord dominé, mais il la domina bientôt. Les femmes étaient faites pour se courber devant Don Juan.

Du jour où elles se déclaraient esclaves, elles étaient perdues du reste.

Don Garcia, qui n'avait point attaché d'importance à la conquête de la Fausta, démontra à Juan que la constance était une vertu chimérique. Il lui fit même honte d'une passion qui l'empêchait de mener comme par le passé la libre vie d'étudiant.

Un matin, Juan reçut un billet de la Teresa qui lui exprimait son regret de manquer au rendez-vous pour le soir. Une vieille parente venait d'arriver à Salamanque, et on avait dû lui donner la chambre de Teresa qui devait coucher dans celle de sa mère. Impossible de s'échapper par les fenêtres !

Don Juan éprouva une sorte de satisfaction à la lecture de ce billet. En compagnie de son ami Garcia qui n'avait pas de scrupule, lui, à se défaire un soir de sa maîtresse, ils pourraient passer ensemble une bonne nuit de garçon, au cabaret et ailleurs !

Mais au moment où il sortait, une femme voilée lui remit un autre billet de Teresa. Elle avait arrangé l'affaire de la chambre, et ils pourraient se retrouver le soir.
Don Juan se rendit au rendez-vous, mais il éprouvait une sorte d'irritation contre la pauvre enfant, et il ne s'efforça même pas de le dissimuler.

Doña Teresa avait sous le sein gauche un signe de beauté. Ce fut une immense faveur que requit Don Juan de se le faire montrer avant qu'elle ne lui appartînt. En ces temps, il comparait le signe tantôt à une violette, tantôt à une anémone, tantôt à la fleur de l'alfale. Tandis que sa petite maîtresse se dévêtait et avant qu'elle se rhabillât, Juan ne manquait point d'embrasser à maintes reprises amoureusement le signe.
« C'est une singulière tache noire que vous avez là, lui disait-il maintenant... Parbleu ! Cela ressemble à une couenne de lard... Le Diable emporte ce nègre ! »
Puis il s'enquit d'un médecin pour le faire disparaître. À quoi Teresa répondit en pleurant qu'il n'y avait pas un seul homme, excepté lui, qui eût vu cette tache, et que sa nourrice lui avait dit que de tels signes portaient bonheur...
« Je crois plutôt que c'est un signe de réprobation », reprit Juan avec un rire qui lui fit peur à lui-même.

« J'ai bien envie, dit un matin Garcia à Juan, d'envoyer ma princesse à tous les diables !
— La Fausta est une jolie personne, au teint si clair...
— Ses cuisses en effet sont d'une blancheur de cygne. Mais les ai-je trop contemplées ? Cette fille-là n'a pas de couleur. Auprès de sa soeur, elle semble fade... C'est vous qui êtes bien heureux.
— La petite est assez gentille, mais si enfant !
— Une femme est comme un cheval, Don Juan, il faut la savoir dresser.
— Avec la gaule ?
— Peut-être... Soyons francs, Don Juan. Voulez-vous me céder votre Teresa ? Je vous donne la Fausta en échange.
— Si ces dames y veulent consentir !
— Si elles consentiront ! Quel blanc-bec vous êtes pour croire qu'une femme puisse hésiter entre un amant de six mois et un amant d'un jour ! Tenez, voici pour la Fausta une lettre comminatoire. Je lui dis que pour régler une dette de jeu, je lui ordonne de se mettre, corps et âme, à votre disposition... Elle m'appartient, que diable ! J'ai le droit

d'en disposer ! »

Le soir, Don Juan, ayant bu une bouteille d'amontillado[235] pour se donner du courage, se rendit chez les Ojedo, frappa à la fenêtre de la Fausta, le manteau sur les yeux, et, selon le protocole, escalada et pénétra dans chambre en silence. Là, il se découvrit le visage.
« Comment, c'est vous, seigneur Don Juan, mais Don Garcia serait-il malade ?
— Il n'a pu venir...
— Ma soeur sera contente de vous voir.
— Je ne désire pas la voir.
— Votre air est singulier, ce soir... »
Glacial, Don Juan lui tendit le billet de Garcia. Elle le lut rapidement, ne comprenant pas d'abord. Puis elle le relut, ne pouvant en croire ses yeux... Ses lèvres tremblaient, une pâleur mortelle couvrait son visage :
« Garcia n'a pas écrit cela, dit-elle d'un effort désespéré.
— Vous reconnaissez son écriture. Il ne savait pas quel trésor il possédait, et moi j'ai accepté... parce que je vous adore, Fausta ! »
Elle se contenta de jeter sur lui un regard de mépris, puis, avec des larmes, relut encore la lettre.
« C'est une plaisanterie, fit-elle soudain, se ressaisissant... Garcia va venir... C'est une plaisanterie.
— Ce n'est point une plaisanterie. Je vous aime.
— Si tu dis cela, tu es encore un plus grand scélérat que Don Garcia !
— L'amour excuse tout. Allons, trêve de discours, tu as lu la lettre, ma belle ! »
Il s'avança sur elle. Mais elle avait pris un couteau. Alors il lui saisit le bras et la désarma. Puis il l'embrassa à pleine bouche, l'entraînant vers le petit lit de repos. Elle se débattait, n'osant crier... Elle résistait des dents, des ongles, se cramponnant aux meubles. Il s'irrita, la brutalisa, la renversa de force, puis, un genou sur son ventre, commença à la déshabiller... Ses yeux étaient injectés de sang, l'amontillado lui était remonté au cerveau.
Elle comprit qu'elle allait être vaincue. Alors elle n'hésita plus. Elle se mit à crier de toute la force de ses poumons, luttant contre la main de Juan qui essayait de lui fermer la bouche... Elle cria, et toute la maison s'éveilla.
Juan tenta de fuir, mais maintenant, ivre de fureur à son tour, elle se cramponnait à son pourpoint, elle ne voulait pas qu'il échappât.
La porte s'ouvrit. Un homme armé d'une arquebuse parut sur le seuil. Juan fit tomber la chandelle, mais trop tard, l'homme avait fait feu. Il sentit quelque chose de chaud glisser sur ses mains, tandis que se

desserrait l'étreinte de Fausta... La pauvre enfant tomba sur le parquet. La balle venait de lui fracasser l'épine dorsale ; son père l'avait tuée au lieu de Don Juan !
L'épée à la main, celui-ci cherchait maintenant à se frayer un passage. Les laquais le harcelaient en effet. Soudain Don Alonso de Ojedo se trouva devant lui. Juan ne voulait que se défendre, mais l'attaque appelle la riposte et la riposte l'attaque. Don Ojedo tomba transpercé devant lui.

Il put ainsi gagner la rue sans être poursuivi. Les domestiques et Doña Teresa, qui ne connaissait pas encore tout son malheur, s'empressaient auprès des victimes. Il fit bientôt irruption dans la chambre de Garcia, toujours occupé à vider des bouteilles d'amontillado. Lui s'était dégrisé. Il se laissa tomber dans un fauteuil, les yeux hagards, et des râles douloureux sortaient de sa poitrine.
Avec des mots entrecoupés, il raconta ce qui s'était passé.
« Buvez, lui disait Don Garcia, buvez, vous en avez besoin. Tuer un père est grave... Rester à Salamanque, ce serait folie. Votre réputation, à l'heure actuelle, à l'Université vaut la mienne, c'est-à-dire pas grand'chose... Même l'affaire étouffée, notre cas est mauvais. Il faut partir. Don Juan, on se bat dans les Flandres. Nous sommes devenus ici bien trop savants pour des gentilshommes de bonne maison. Partons au massacre des hérétiques : rien n'est plus propre à racheter nos peccadilles.
— C'est cela, fit Juan. En Flandre ! En Flandre ! Allons nous faire tuer en Flandre !

Chapitre III

[236]

La guerre en Flandre

Le déguisement. — La petite marchande de souliers de Saragosse. — La fillette rousse d'Italie. — En Flandre. — Le capitaine Gomare. — Brillants débuts guerriers. — Débauches de garnison. — Séductions et coups d'épée. — La guerre recommence. — Mort du capitaine Gomare. — La promesse. — La partie de pharaon. — Ivrognerie.

Ce fut à la faveur d'un déguisement que les deux amis purent quitter l'Espagne sans encombre.
Ils avaient quitté leurs costumes d'étudiants et revêtu des vestes de cuir ornées de broderies, telles qu'en portaient la plupart des militaires. La ceinture bien garnie de doublons, ils se mirent en route.
Ils purent sortir de la ville à pied, sans être reconnus, marchèrent toute la nuit et la matinée du lendemain. Dans une petite ville, ils s'arrêtèrent et achetèrent des chevaux. Ainsi purent-ils gagner Saragosse plus aisément. Dans celle ville. Don Juan prit le nom de Juan Carrasco.
Ils accomplirent leurs dévotions à la Vierge del Pilar. Garcia avait hâte de quitter le sol de l'Espagne. Mais Juan, inconscient du danger ainsi qu'il le fut toute sa vie, avait entrepris une intrigue avec une petite marchande de souliers, une créature délicieuse au teint rose et aux yeux brillants. Il prétendait que cet inélégant métier n'était point fait

pour elle et tenta de lui persuader de faire voyage avec lui. La belle allait consentir. Mais Garcia fut énergique. Il déclara que, si Juan s'embarrassait de ce nouveau bagage, il partirait, lui, de son côté et abandonnerait l'autre à son sort.

À Barcelone, les deux amis s'embarquèrent pour Civita-Vecchia. Rassurés sur le sol de l'Italie, ils se laissèrent aller l'un et l'autre à dépenser leurs doublons sans compter. En Andalousie, la plupart des femmes sont jolies. Elles ont toutes, sur la promenade, ce balancement de hanches provocant qui attache naturellement l'homme à leurs pas. En Italie, la beauté est l'exception. La femme vit libre au soleil, plus facile en apparence que dans l'autre péninsule, mais en fait l'aventure est plus rare, plus difficile. Garcia et Juan durent donc mettre, sans enthousiasme, la main à la bourse. Ils achetèrent à sa mère une délicieuse enfant rousse avec une peau d'une blancheur telle que celle de la Fausta, de l'avis de Garcia, eût paru café au lait à côté. Ils la dressèrent fraternellement à leur procurer le plaisir alternativement à l'un et à l'autre. La petite s'y fit sans trop de difficultés. Elle ne connaissait pas encore grand'chose à l'amour.
Mais un beau jour elle sentit naître en elle un sentiment nouveau. Il semblait que Juan l'eût hypnotisée. Elle s'attachait à ses pas, délaissant Garcia et refusant d'accomplir avec celui-ci, les rites auxquels elle avait si aisément participé jusque-là.
Garcia en fut vexé et reprocha à son ami d'avoir exercé sur la fillette une séduction qui n'était point dans leurs conventions. Juan s'en défendit. Il imposa par la menace la société de son ami à sa petite amoureuse, puis la jeta à la porte.
En compagnie de quelques-uns de leurs compatriotes, la bourse presque vide, ils décidèrent de gagner enfin les Flandres par l'Allemagne.

Arrivés à Bruxelles, ils s'enrôlèrent l'un et l'autre dans la compagnie du capitaine Don Manuel Gomare.
C'était un soldat de fortune, Andalou comme eux, qui avait conquis chacun de ses grades à la bataille. Il considérait la guerre comme un métier qui devait lui rapporter, sinon des bénéfices moraux, au moins quelques avantages d'ordre matériel et amoureux. Le capitaine Gomare était la terreur des petites villes. Il jugeait que la guerre sans pillage et sans viol n'avait aucune raison d'être. Si les gens de métier n'ont point cette récompense, leur métier est de pure imbécillité. La grandeur du métier militaire, comme on voit, lui échappait complètement. Il est juste de dire que le gouvernement espagnol

oubliait assez souvent de régler la solde de ses réguliers et de ses mercenaires.
Le capitaine Gomare n'exigeait de ses hommes que du courage et des armes bien polies. Il se montrait par ailleurs fort accommodant sur la question de discipline.
Charmé de la mine martiale de ses nouvelles recrues, il se promit de les utiliser selon leurs goûts, c'est-à-dire qu'à chaque escarmouche il leur réserva les missions les plus difficiles, les postes les plus dangereux. Le sort leur fut favorable. Vingt fois ils échappèrent comme en se jouant à la mort, quittes pour de petites blessures. Les généraux les eurent bientôt remarqués, et le même jour ils obtinrent tous deux l'enseigne.

Dès ce moment, ils reprirent leurs véritables noms, ce qui accrut encore la considération que leurs exploits leur avaient value.
Avec leur identité, le goût de l'ancienne vie les reprit. Ils recommencèrent à boire et à jouer, à courir les nobles femmes, les petites bourgeoises, les filles du peuple et les courtisanes des villes où ils tenaient garnison. La besogne leur était facilitée, car, dès que la compagnie du capitaine Gomare prenait ses quartiers, les femmes, avec des soupirs, s'apprêtaient à capituler.
L'affaire Ojedo avait été, semble-t-il, étouffée. Évidemment la Teresita n'avait pas eu intérêt à révéler pour quels motifs un homme avait pu s'introduire de nuit dans les chambres des jeunes filles. Et puis, n'aimait-elle pas Don Juan ?
Les deux jeunes gens avaient donc reçu le pardon de leurs parents, ce qui les touchait, à la vérité, médiocrement, mais aussi quelques lettres de crédit sur les banquiers d'Anvers. Ils en firent bon usage.
Ils perdaient bientôt le sens d'une certaine galanterie de bonne compagnie. Dès qu'ils apercevaient une jolie femme, ils décidaient qu'elle serait à eux. Tous les moyens leur étaient bons pour l'obtenir. Promesses de mariage, serments éternels ne les rebutaient point. Que si les pères, les maris ou les frères s'avisaient de protester, ils avaient pour leur répondre des coeurs endurcis et des épées bien trempées. Ils se firent bientôt dans toutes les Flandres, et surtout Don Juan, une redoutable réputation.

L'hiver s'était passé ainsi. Avec le printemps recommença la guerre.
Dans une escarmouche qui tourna mal pour les Espagnols, le capitaine Gomare reçut une arquebusade qui le blessa mortellement. Don Juan, qui l'avait vu tomber, courut à lui pour le relever. Mais le brave capitaine, rassemblant toutes ses forces, lui dit :

« Je sais que tout est fini. Laisse-moi mourir ici, mon petit. Serais-je mieux couché une demi-lieue plus loin ? Je vois les Hollandais qui arrivent en nombre... N'éloigne pas du service un seul homme pour moi... Je serai bien content, au contraire, de voir l'engagement... Serrez-vous tous autour de vos enseignes, dit-il à ses soldats qui s'empressaient autour de lui, et ne vous inquiétez pas de moi. »
Don Garcia, qui survint à cet instant, lui demanda si par hasard il n'aurait point quelque suprême volonté qui dût être exécutée après sa mort.
« Je n'y avais pas pensé, répondit le capitaine Gomare, qui pour la première fois de sa vie peut-être parut s'abîmer en de profondes réflexions...
« La mort, je n'y avais jamais fait attention, je ne la croyais pas si prochaine... Je ne serais pas fâché de recevoir la visite de quelque homme d'église... Mais tous nos moines sont aux bagages... Il est bien dur à un homme de ma sorte, qui a vécu comme un mécréant, de mourir sans confession...
— Eh bien ! prenez mon livre d'heures, dit Don Garcia en lui présentant son flacon d'eau-de-vie. Cela donne du courage pour les petits et les grands voyages... »
Le regard du vieux soldat chavirait de plus en plus. Il ne remarqua même pas la plaisanterie de Don Garcia, mais plusieurs de ceux qui l'entouraient en parurent fort scandalisés.
Les yeux du capitaine s'ouvrirent d'un dernier effort :
« Don Juan, dit le moribond, approchez, mon enfant. Je vous fais mon héritier. Dans cette vieille bourse de cuir se trouve tout ce que je possède. Il vaut mieux que cet argent soit à vous qu'aux mains des excommuniés. Je vous demande seulement une chose, Juan : vous ferez dire quelques messes pour le repos de mon âme.
— Votre volonté sera exécutée, capitaine. »
Cette dernière parole parut rendre confiance à Gomare. Il expira tranquillement.

Cependant les balles commençaient à siffler plus drues. Les Hollandais approchaient. Les soldats revinrent à leur rang après un dernier salut au capitaine Gomare. Bientôt on dut battre en retraite. La route était défoncée, la troupe fatiguée. Cependant les Hollandais ne réussirent point à prendre un seul drapeau ni à faire un seul prisonnier. Au soir, on dressa le campement. Les officiers, sous leurs tentes, parlèrent des événements de la journée, critiquant la décision des grands chefs. Puis on en vint à faire le bilan des morts et des blessés.
« Je regretterai fort la mort du capitaine Gomare, dit Don Juan. J'avais fait mes premières armes sous lui. C'était un officier sans peur, un

camarade sûr, un père pour le soldat.
— Je suis de votre avis, dit Garcia, mais par le diable ! pourquoi tenait-il tant, pour mourir, à la présence d'une robe noire ? L'homme n'est pas le même auprès d'une table couverte de bouteilles et à l'article de la mort. Cela prouve qu'il est plus facile d'être brave en paroles qu'en actions... À propos, Don Juan, puisque vous êtes son héritier, quelle somme avez-vous trouvée dans la bourse qu'il vous donna ? »
Juan ouvrit la bourse et la vida sur la table. On compta. Elle contenait une soixantaine de pièces d'or. « Nous voici donc en fonds, dit Garcia, habitué à considérer la bourse de son ami comme la sienne. Eh bien ! pourquoi ne ferions-nous pas une bonne partie de pharaon au lieu de pleurnicher sur les trépassés de la journée ? »

La proposition fut agréée à l'unanimité. On apporta quelques tambours sur lesquels on jeta des manteaux : ce fut la table de jeu.
Don Juan prit le premier les cartes, mais, avant de ponter, il tira de la bourse dix pièces d'or qu'il enveloppa soigneusement dans un coin de son mouchoir et mit dans sa poche.
« Que diable en comptez-vous faire ? lui lança Garcia. Un soldat faire des économies ! Et à la veille de la grande bataille ! Vous plaisantez !
— Je ne plaisante pas. Vous savez, Don Garcia, que je ne puis disposer de toute la somme. Don Manuel Gomare m'a fait le legs sous condition.
— La peste soit du niais ! s'exclama Garcia. Auriez-vous, en vérité, envie d'acheter pour ces dix écus les patenôtres du premier curé que nous rencontrerons ?
— Je l'ai promis au capitaine mourant.
— En vérité, Juan, vous me faites honte ! Je ne vous reconnais pas ! »
Le jeu commença. La chance, qui semblait au début se montrer favorable à Juan, tourna bientôt contre lui. Il fit paroli, perdit, perdit encore. En vain, pour rompre la veine, Don Garcia prit-il les cartes en main. Une heure ne s'était pas écoulée que tout son argent, et celui de Juan, et les cinquante écus du capitaine Gomare étaient passés entre les mains de leurs camarades.
Don Juan déclara qu'il s'en allait coucher. Mais Garcia, échauffé, déclara qu'il voulait avoir sa revanche et regagner ce qu'il avait perdu.
« Allons, Juan, pas d'enfantillage ! dit-il. Voyons ces derniers écus que vous avez si bien serrés. Je suis sûr qu'ils vous porteront bonheur.
— Mais, Don Garcia, vous savez que j'ai promis.
— Il s'agit bien de messes à présent ! Le capitaine, de son vivant, eût plutôt pillé une église que de laisser passer une carte sans ponter !
— Eh bien, voici cinq écus, dit Juan, mais ne les exposez point d'un seul coup.

— Pas de faiblesses ! »
Et Don Garcia mit les cinq écus sur le roi. Il gagna.
— Paroli ! s'écria-t-il.
Mais cette fois il perdit.
— Allons, les cinq derniers, fit-il, pâlissant de rage.
Don Juan, vexé lui aussi, risqua quelques dernières objections, mais pour la forme. Il tendit quatre écus à Garcia.
— La femme de coeur !
Ce fut le valet qui sortit et le banquier rafla la mise.
Don Garcia se leva furieux et jeta les cartes au nez du banquier.
« Vous êtes un chançard, vous, dit-il à Juan. Misez à votre main le dernier écu. »
Don Juan avait bien oublié les messes et son serment. Il posa son dernier écu sur l'as et le perdit aussitôt.
« Que Satan emporte l'âme du capitaine Garcia, s'écria-t-il. Ses écus étaient ensorcelés ! »
Le banquier, poli, leur demanda cependant s'ils voulaient jouer encore ; mais comme ils n'avaient plus la moindre pièce ni dans leurs poches ni dans leurs bagages et qu'on fait difficilement crédit à des gens exposés à disparaître du jour au lendemain, force leur fut d'abandonner la partie. Ils se consolèrent en la compagnie des buveurs. Tous leurs souvenirs et l'âme du capitaine furent bientôt noyés dans le vin.

Chapitre IV

[237]

La mort de don Garcia

Enterrement de Gomare. — Modesto. — Le siège de Berg-op-Zoom. — Le capitaine Saqui-Guitra. — Mort étrange de Don Garcia. — Les débauches de Don Juan.

Cependant, les renforts attendus par l'armée espagnole venaient d'arriver. Les généraux décidèrent de reprendre sans plus tarder la marche en avant et une vigoureuse offensive.
Les troupes traversèrent les lieux où elles s'étaient battues quelques jours plus tôt. Beaucoup de cadavres gisaient encore çà et là dans les fossés et à travers les champs. Il s'exhalait de la plaine une odeur nauséabonde.
Un soldat de l'ancienne compagnie du capitaine Gomare fit soudain entendre une exclamation. Il venait de reconnaître, dans un fossé, la lamentable dépouille de son chef. On l'entoura. Don Juan remarqua avec surprise que la figure du mort, si calme quelques instants après qu'il eût rendu le dernier soupir, était maintenant crispée.
Il lui semblait même que ce cadavre en décomposition, de ses orbites creux, le regardait d'un air menaçant. Alors, les dernières recommandations du capitaine et la manière dont il les avait exécutées lui revinrent à l'esprit. Il tenta, en vain pour la première fois, de chasser ce remords de son esprit.

Il fit cependant arrêter quelques soldats et, malgré les sarcasmes de Don Garcia, leur donna ordre de creuser une fosse. Un capucin qui se trouvait par là récita sur la dépouille du capitaine quelques dernières prières. Les soldats, habitués à de tels spectacles, reprirent silencieusement leur marche. Cependant Juan aperçut un vieil arquebusier qui, ayant longtemps fouillé dans sa poche, y découvrit enfin un pauvre écu qu'il donna au capucin en lui disant :
« Voilà pour dire une messe au capitaine Gomare. »
Ce jour-là, Don Juan se montra au feu d'un courage intrépide. Il s'exposa cent fois à la mort, sans aucun ménagement. « On est brave quand on n'a plus rien à perdre », murmura un des partenaires de la partie de pharaon !

⁂

Quelque temps après la mort du capitaine Gomare, une nouvelle recrue fut incorporée dans la compagnie où servaient Don Garcia et Don Juan. C'était un garçon singulier, à l'air sournois et mystérieux. Irréprochable au feu, on ne le voyait jamais boire, ni jouer, ni même parler avec ses camarades.
À la longue, on lui donna le surnom de Modesto. Il fut bientôt connu sous ce seul nom dans la compagnie, même de ses chefs. Modesto passait son temps à fourbir son arquebuse ou à regarder voler les mouches.
La campagne se termina par le siège de Berg-op-Zoom qui fut un des plus durs de la guerre. Le vieux capitaine Saqui-Guitra, qui avait pris la place du pauvre Gomare, s'y illustra particulièrement. Il s'emparait chaque soir d'une redoute et ne s'arrêta pas avant la centième.

⁂

Une nuit Don Juan et Don Garcia se trouvaient ensemble en service à la tranchée, alors fort rapprochée de la grande muraille. Un tel poste était dangereux entre tous, car les sorties des assiégés étaient fréquentes, leur feu bien nourri et bien dirigé. Le capitaine Saqui-Guitra lui-même n'avait réussi à rien dans cette partie des ouvrages.
Ce ne furent, aux premières heures de la nuit, que continuelles alertes. Enfin assiégés et assiégeants parurent céder à la fatigue. On cessa le feu des deux côtés, et un morne silence descendit sur la plaine. À peine entendait-on de temps à autre quelque décharge d'une sentinelle isolée.
Il était quatre heures du matin, l'heure où les soldats les mieux aguerris ont peine à lutter contre la défaillance physique et morale. Les grands capitaines redoutent cet instant entre tous et ne se rassurent que quand les premiers feux du soleil colorent l'horizon.
« Je sens, en vérité, mon sang se glacer dans mes veines, dit tout à

coup Don Garcia, et ma moelle se figer dans mes os. Je crois qu'un enfant hollandais armé d'un pot à bière aurait raison de moi. Je ne me reconnais plus. Oh ! cette arquebusade dans le lointain ! Mes nerfs ! mes nerfs !

— Te prends-tu pour une jolie femme ? fit Juan goguenard.

— Non, si j'étais dévot, je crois bien que je prendrais le bizarre état où je me trouve pour un avertissement du ciel...

Tout le monde fut surpris de ce langage, Don Juan le premier, car Don Garcia Navarro ne se souciait point à l'ordinaire des puissances célestes, sinon pour s'en moquer.

Le jeune homme vit quel étonnement avait causé sa déclaration et, cédant à la vanité, il reprit bientôt :

« Que personne ne s'imagine que j'ai peur des Hollandais, de Dieu ou du diable ! À la garde montante, nous aurions un petit compte à régler ensemble !

— Les Hollandais, reprit Saqui-Guitra, passe encore ; mais pour Dieu et les autres, il est bien permis de les craindre.

— Le tonnerre ne porte pas aussi juste qu'une arquebuse protestante.

— Et votre âme ? répondit Saqui-Guitra.

— Si j'étais sûr d'en avoir une ! Qui me l'a dit ? Les prêtres. Or l'invention de mon âme leur rapporte de tels revenus qu'il n'est pas étonnant qu'ils en soient l'auteur, de même que les pâtissiers ont inventé les tartes à la crème pour les vendre.

— Vous finirez mal, Don Garcia, fit le vieux capitaine d'un ton sévère. De tels propos ne se tiennent pas à la tranchée.

— Je me tais. Car je vois que mon bon camarade Juan n'est pas moins scandalisé que vous. Lui croit surtout aux âmes du purgatoire.

— Je ne pose point à l'esprit fort, répondit Juan, et j'admire sans cesse votre belle désinvolture à l'égard des puissances célestes et autres. Je vous l'avoue, ce qu'on raconte des damnés me donne parfois le petit frisson.

— En tout cas, le diable n'est guère puissant, car il nous aurait déjà emportés, mon maître. Ce garçon-là, messieurs, auquel je fis faire ses premiers pas, a déjà mis plus de gentilshommes en bière et de femmes à mal que tout le régiment de... »

Il ne put finir sa phrase. On avait entendu le coup sec d'une arquebuse, et Don Garcia, blessé, tomba en arrière.

« Je suis touché », fit-il.

D'où était partie la détonation ?... Du rempart hollandais sans doute... Cependant certains aperçurent distinctement, du côté du camp, un homme qui prenait la fuite et se perdit bientôt dans l'obscurité.

La blessure de Don Garcia était mortelle. Le coup avait dû être tiré de

très près et était chargé de plusieurs balles, à ce que virent les chirurgiens.
La fermeté du libertin ne se démentit pas un seul instant au lit de mort. Il envoya promener sans égards tous ceux qui lui parlèrent de sacrements.
« Après ma mort, fit-il, Juan, les moines vous diront sans doute que c'est là un châtiment divin. Par Satan ! ne les croyez pas. Il est bien naturel qu'un soldat attrape un jour ou l'autre une arquebusade !
« Par exemple, si le coup a été tiré de ce côté, comme le bruit en court, veuillez faire pendre le coupable haut et court... Ce sera quelque jaloux auquel j'aurai pris sa maîtresse...
« Des maîtresses, Juan, j'en ai deux à Anvers, trois à Bruxelles et quelques autres encore dans diverses localités... Faute de mieux, je vous les lègue.
« Prenez encore mon épée et surtout n'oubliez pas la botte secrète que je vous ai apprise ! Adieu ! Au lieu de messes, que mes camarades se réunissent en une glorieuse orgie après mon enterrement ! »
Tel fut le dernier discours de Don Garcia Navarro, descendant d'une noble et religieuse lignée espagnole. De l'autre monde, il ne montra aucun souci. Il expira, un sourire de défi sur les lèvres.
La compagnie reprit son train de vie. On remarqua seulement que Modesto avait disparu. Sans doute le taciturne camarade était-il tombé dans quelque fosse. D'autres pensèrent que c'était lui l'assassin de Don Garcia. Mais on se perdait en conjectures sur les motifs qui l'avaient poussé à ce crime.

Don Juan fut fort ému de la mort de son frère d'armes. Il l'aimait, peut-être comme un vice dont on ne peut plus se passer, mais il l'aimait.
Néanmoins il changea quelque temps de vie, impressionné par le côté mystérieux de ce trépas. C'est alors qu'on le mit en garnison à Cambrai, où bientôt ses anciennes habitudes reprirent le dessus. Comme par le passé, il se remit à jouer, à boire, à courtiser les femmes et à molester les maris.
Il était dans tout l'éclat de sa beauté. Ses manières féminines se mêlaient heureusement à la rudesse des hommes de guerre. Toute sa personne respirait la virilité, et cependant il y avait quelque chose de si tendre, de si doux, de si rêveur dans son regard ! Les femmes étaient folles de lui. Elles voulaient toutes goûter de son amour, et, quand elles en avaient goûté, les autres hommes leur paraissaient fades. Elles le redoutaient, mais se seraient toutes perdues pour lui.
Aussi, chaque jour, Juan avait de nouvelles aventures. Aujourd'hui la brèche, demain le balcon ; le matin ferraillant avec le mari ou l'amant,

le soir buvant avec les plus basses courtisanes...

Chapitre V

[238]

Le riche désespéré

Épisode rapporté par le mystérieux licencié Alonso Fernandez de Avellaneda, naturel de la ville de Tordesillas, et auquel épisode il donna le titre du *Riche désespéré*.

Dans une ville du duché de Brabant, en Flandre, nommée Louvain, vivait un jeune cavalier, âgé d'environ vingt-cinq ans, appelé M. de Chappelin, et qui étudiait à l'Université les droits civil et canon. La mort de son père et de sa mère l'avait laissé de bonne heure maître absolu d'une des fortunes les plus considérables de la ville, et il en usait avec toute la fougue de la jeunesse, négligeant l'étude et se livrant à corps perdu à toute espèce de désordres.
Il arriva qu'un dimanche de carême il était entré dans l'église des Pères de Saint-Dominique pour entendre prêcher un orateur éminent. Ce discours, auquel il n'avait prêté qu'une attention distraite, fit néanmoins sur lui une impression inattendue ; la parole de Dieu le toucha, et il sortit de l'église tellement changé qu'il forma soudain la résolution de quitter le monde et d'entrer en religion. Il remit donc sa

maison et ses biens à un parent qu'il chargea de les administrer pendant une absence à laquelle, disait-il, il était obligé ; puis il se rendit au couvent des Dominicains, où il prit tout aussitôt l'habit de novice.
Dix mois se passèrent pendant lesquels il donna de grandes preuves de ferveur, mais un malheureux hasard ramena à Louvain deux de ses amis qui avaient été les compagnons de ses plaisirs. Ils apprirent que Chappelin s'était fait dominicain, et cette résolution leur parut si étrange, ils en furent si vivement affligés qu'ils projetèrent de se rendre au couvent et de chercher à ramener leur ami au monde et à ses études. Ils obtinrent facilement la permission du prieur, car la consigne des couvents est moins rigoureuse en Flandre qu'en Espagne, et ils n'épargnèrent au novice ni remontrances, ni conseils. Chappelin était faible, le souvenir des jouissances de la vie mondaine était loin d'être éteint de son coeur ; il céda donc sans peine au discours de ses amis et s'en alla tout aussitôt demander au prieur de lui faire rendre ses habits séculiers, prétextant des affaires importantes, des engagements auxquels il ne pouvait se soustraire, et surtout l'impossibilité de se soumettre plus longtemps aux rigueurs de la vie monastique. Grand fut l'étonnement du prieur, qui fit d'inutiles efforts pour retenir son novice. En vain le conjura-t-il de rester quelques jours encore, lui offrant le concours de ses prières et de celles de tous ses religieux pour résister à ce qu'il considérait comme une embûche du démon ; Chappelin persista et quitta le couvent le soir même.
Le lendemain, il reprit, avec la direction de ses biens, toutes ses habitudes passées, et il n'y eut bientôt dans la ville festin ou réunion joyeuse dont il ne fit partie. Au bout de quelque temps, il retrouva dans le monde une jeune parente, belle, spirituelle et riche, à laquelle il avait rendu quelques soins lorsqu'elle était au couvent et avant que lui-même n'entrât chez les Dominicains. Il la demanda en mariage, et comme l'union était des mieux assorties, elle fut promptement conclue.
En réunissant à sa fortune la fortune de sa femme, Chappelin était extrêmement riche ; cette heureuse position s'accrut encore par la mort d'un oncle qui était gouverneur d'une ville située vers les frontières de la Flandre et nommée Cambrai. Notre cavalier obtint même de Son Altesse le vice-roi, et grâce aux bons services de son oncle, de lui succéder dans sa charge, et il partageait son temps entre Cambrai, où l'attiraient les devoirs de son gouvernement, et Louvain, où sa femme continuait d'habiter.

Or donc, un jour qu'il se trouvait dans cette dernière ville et qu'il se promenait seul aux environs, il rencontra sur le chemin un militaire espagnol qui se nommait Don Juan de Maraña et qui voyageait. Il

l'aborda, lui demanda où il allait, et celui-ci répondit qu'il se rendait à Liège, où des amis l'avaient invité à passer quelques jours. Il ajouta que, depuis la fin du siège de Berg-op-Zoom, il était en garnison dans le château de Cambrai, et alors Chappelin, sans se faire connaître, lui adressa sur l'état de la forteresse quelques questions auxquelles l'Espagnol répondit avec intelligence et sagacité.

En arrivant aux portes de la ville, Chappelin demanda à son compagnon de route s'il avait l'intention de s'arrêter à Louvain et lui offrit de venir loger chez lui.

« Votre Grâce saura, ajouta-t-il, que je porte une grande affection à la nation espagnole, et je serai heureux de lui en donner une preuve en la recevant ce soir chez moi ; demain elle pourra se remettre en route après s'être reposée, par une bonne nuit, des fatigues du chemin. »

Le jeune officier répondit qu'il était très reconnaissant de cette offre, et que ce serait manquer à la courtoisie que professait sa nation que de ne pas l'accepter avec empressement, qu'il passerait donc cette nuit à Louvain, bien qu'il eût pu encore profiter du reste de la journée pour approcher un peu plus du but de son voyage.

Ils arrivèrent bientôt à la porte de la demeure de Chappelin, qui conduisit aussitôt le jeune Espagnol à l'appartement de sa femme. Celui-ci se présenta avec une extrême courtoisie, mais ses yeux n'eurent peut-être pas toute la réserve désirable, et ses regards eurent peine à se détacher de son hôtesse, dont la beauté le frappa vivement. C'était, en effet, d'après tous les témoignages que l'on en a, la plus belle créature de toute la province de Flandre. On servit un repas abondant ; mais Don Juan, qui repaissait ses yeux de cette merveilleuse beauté, dont la toilette était fort élégante et dont les épaules étaient quelque peu découvertes, selon la coutume flamande, mangea peu, ou du moins avec une continuelle distraction.

Le souper terminé et la table desservie, Chappelin fit apporter un clavicorde et, se plaçant devant l'instrument, il exécuta un gracieux prélude, à la suite duquel sa femme chanta, d'une voix des plus agréables, de jolies romances dont lui-même était l'auteur.

La soirée se passa de la sorte, grâce à la musique et à une conversation choisie dans laquelle la femme de Chappelin déploya, aux yeux émerveillés du jeune officier, toutes les ressources d'un esprit éclairé et subtil. Enfin, sur l'ordre du maître, vint un page qui retira le clavicorde et un domestique qui, prenant un flambeau, conduisit Don Juan de Maraña dans une pièce voisine de celle de la jeune femme et qu'occupait d'ordinaire le valet de chambre de M. de Chappelin. L'Espagnol, qui devait se remettre en route au point du jour, prit congé de ses hôtes avec tous les témoignages ordinaires de

reconnaissance, et l'ordre fut donné au majordome de faire disposer, dès le matin, un déjeuner abondant et quelques provisions de route, afin que le jeune homme pût, avant son départ, prendre les forces nécessaires pour terminer d'une traite le chemin qu'il avait à parcourir. En même temps que lui, M. de Chappelin, qui avait à s'occuper de quelques travaux, se retira dans une chambre plus éloignée où il devait passer la nuit.

Don Juan se coucha, et le valet de chambre, qui occupait la même chambre, lui dit que, pour ne pas troubler le repos dont il devait avoir grand besoin, il le laisserait seul cette nuit dans sa chambre et s'en irait chercher gîte ailleurs, en compagnie des autres domestiques de la maison.

Mais l'Espagnol ne put s'endormir ; son imagination était toute remplie de l'image de sa belle hôtesse, et sa passion, aussi ardente qu'elle avait été subite, s'irritait encore par diverses circonstances fatales : d'abord le voisinage de la chambre où reposait la jeune femme, puis l'éloignement de M. de Chappelin, et, enfin, la solitude où il était lui-même, par suite d'une attention contraire aux ordres du maître.

Ces circonstances firent naître dans son esprit un projet diabolique, projet offensant pour la majesté divine, indigne de la loyauté espagnole et en même temps de la noble hospitalité du seigneur flamand.

Il se résolut donc à quitter son lit et à pénétrer sans bruit dans la chambre de la dame, présumant qu'autant pour ne pas scandaliser la maison que pour sauver son honneur aux yeux des autres elle garderait le silence. Il alla même jusqu'à supposer que, touchée des regards qu'il lui avait adressés pendant toute la soirée, elle le recevrait avec plaisir, et qu'il lui devait déjà, sans doute, l'éloignement de son mari.

Il considéra, néanmoins, qu'il pouvait y avoir pour lui péril de la vie, que, la dame appelant à son aide, le mari accourrait, qu'il y aurait lutte, scandale et sang versé ; mais son ardente passion lui suggéra une solution pour chaque difficulté. Il se leva donc vers le milieu de la nuit et, sans bruit, les pieds nus, en chemise, il pénétra dans la chambre où il s'arrêta quelques instants immobile et sans prendre de résolution. De là, il retourna dans la pièce où il avait couché, prit son épée, la dégaina, et revint pas à pas jusqu'au lit de la Flamande. Alors il étendit la main, la toucha et la réveilla. Celle-ci pensa que c'était son mari :

« C'est vous, seigneur, dit-elle, d'où vient que vous revenez si tôt ? »

Don Juan, profitant de cette erreur, garda le silence, prit la place du

mari ; puis lorsqu'il eut satisfait ses honteux appétits, il se leva, ramassa son épée et rentra sans bruit dans sa chambre.
Mais le repentir suit de près la faute, le remords n'est pas loin du péché, et une fois sa passion assouvie, le jeune Espagnol eut honte de ce qu'il avait fait et commença à craindre que le mari, venant à se lever avant lui, ne découvrît quelque chose dans les questions de sa femme. Celle-ci, en effet, toute surprise de la conduite étrange de celui qu'elle avait cru son mari, du silence obstiné qu'il avait gardé, de sa retraite précipitée, s'était endormie en se proposant de lui en faire le matin un amoureux reproche.
Aux premières lueurs du jour, Don Juan de Maraña, que la honte avait empêché de fermer les yeux, se leva à la hâte. Il chargea les premiers serviteurs qu'il rencontra de l'excuser auprès de leur maître, il ne pouvait accepter le déjeuner qu'on lui avait préparé ; et quelques instances que fissent les serviteurs, qui du moins voulaient le charger de provisions, il refusa, ajoutant qu'il y avait, à deux lieues de Louvain, une hôtellerie où il comptait prendre un peu de repos. Là-dessus, il se fit ouvrir la porte, prit congé des serviteurs et sortit de la ville.

Peu d'instants après, le noble et malheureux Chappelin, réveillé par le mouvement de sa maison, se leva et se rendit dans la chambre de sa femme, à qui il demanda comment elle avait passé la nuit, ajoutant que les affaires dont il avait eu à s'occuper ne lui avaient laissé que fort peu de repos.
« En vérité, Seigneur, lui dit sa femme en souriant et avec un petit air boudeur, vous savez dissimuler très agréablement, et votre langue, qui était si obstinément muette cette nuit, me semble bien agitée ce matin. Allez-vous-en donc d'ici, pour l'amour de Dieu, lui dit-elle, et ne me revenez pour le moins de toute la journée ; vous me devez bien cette pénitence pour apaiser la juste colère que j'ai conçue contre vous. »
Chappelin se mit à rire, l'embrassa malgré elle et lui demanda quel était le sujet de cette grande colère.
« Comment ? lui dit-elle, ne vous souvient-il pas de la visite que vous m'avez faite cette nuit, poussé par je ne sais quelle subite passion, et pendant laquelle vous n'avez pas daigné me dire un seul mot ? »
Il serait difficile de peindre l'étonnement de Chappelin en recevant cette confidence. Il pensa que le jeune Espagnol avait dû rester seul dans la chambre qu'on lui avait donnée, par la faute du serviteur qui devait la partager avec lui, et que la maudite occasion, mère de tous les crimes, l'avait amené à commettre la grave offense de laquelle il n'osait s'assurer. Il ne voulut toutefois rien laisser voir des soupçons à sa femme.
« N'accusez, lui dit-il, que l'amour extrême que j'éprouve pour vous ;

mon silence vous donne la mesure de la honte que j'éprouvais à troubler votre repos. »
Hors de lui, jurant de tirer vengeance d'un tel affront, il saisit un prétexte pour prendre congé de sa femme et sortit de sa chambre. Il prit à part un de ses serviteurs et ordonna de lui seller un cheval. Pendant ce temps il s'habilla à la hâte et choisit parmi ses armes une riche demi-pique, puis descendit dans la cour. Le cheval n'était pas encore prêt et, en attendant qu'on le lui amenât, il se promenait avec agitation devant l'écurie.
« Indigne Espagnol ! murmurait-il, combien tu as mal reconnu l'hospitalité que je t'ai accordée ! Attends-moi, traître et adultère, et je te jure que ton indigne conduite te coûtera cher. Fuis, infâme, et cache-toi ; mais il ne sera pays si lointain ou retraite si profonde où je ne puisse l'atteindre, fussent les entrailles de l'Etna ! »
Lorsque son cheval fut prêt, Chappelin se mit en selle avec la rapidité de l'éclair, défendit à ses domestiques de l'accompagner, puis il saisit sa demi-pique, éperonna son cheval et le lança au galop sur le chemin qu'il supposait avoir été pris par l'Espagnol.
Au bout d'une heure, il l'aperçut qui traversait un site entièrement désert.
Alors, Chappelin pressa son cheval, baissa son chapeau sur son visage pour n'être pas reconnu à l'avance et, dès qu'il eut atteint le traître, sans prononcer une parole, sans lui donner le temps de se reconnaître ni de songer à la défense, il lui plongea entre les épaules la pointe acérée de son javelot, qui le blessa si fort que Chappelin crut l'avoir tué, quoiqu'il n'en fût rien, et le mari outragé reprit le chemin de sa demeure.

⁂

Cependant la jeune femme, voyant que l'heure s'avançait sans que son mari fût de retour, s'informa de ce qu'il était devenu. Le palefrenier lui raconta alors que, pendant tout le temps qu'il avait été occupé à seller un cheval, il avait entendu son maître, qui se promenait devant la porte de l'écurie, se plaindre de l'officier espagnol, l'appelant traître, infâme et adultère, l'accusant d'avoir abusé de l'innocence de sa femme, et jurant de le poursuivre jusqu'à ce qu'il l'eût atteint et de le mettre en morceaux. Alors la malheureuse femme comprit tout et tomba sans connaissance.
Au bout de quelques instants, elle revint à elle et se mit à verser des torrents de larmes, puis songeant au prochain retour de son mari, redoutant de paraître devant lui souillée à jamais par un crime dont elle porterait désormais la peine quoique innocente, elle descendit dans la cour et, après l'avoir parcourue quelques instants avec égarement, elle se précipita la tête la première dans un puits profond,

sans qu'aucun de ceux qui étaient présents eût pu la retenir. À ce funeste spectacle toute la maison poussa des cris affreux, auxquels accourut la foule du dehors, les uns s'enquérant de ce qui s'était passé, les autres cherchant, mais en vain, à secourir la pauvre femme qui, dans sa chute, s'était brisée en mille morceaux.

Au milieu de ce tumulte universel arriva le malheureux Chappelin.
Lorsqu'il aperçut cette foule qui remplissait sa cour, ces gens en larmes qui se pressaient au bord du puits, il descendit de cheval et demanda ce qui s'était passé. Alors quelques-uns de ses serviteurs, en se déchirant le visage, vinrent lui apprendre comment sa femme, après s'être plainte de l'infâme conduite de l'Espagnol, s'était précipitée dans ce puits, où elle gisait toute brisée. À cette affreuse nouvelle le pauvre homme resta quelques instants frappé de stupeur et hors d'état de prononcer une parole ; puis enfin, lorsqu'il fut revenu à lui, il se précipita à genoux auprès du puits en versant des larmes et en s'arrachant les cheveux et la barbe.
« Hélas ! s'écria-t-il, femme de mon âme, pourquoi t'es-tu séparée de moi ? Pourquoi, mon séraphin, m'as-tu abandonné ? Pourquoi te punir toi-même de la ruse infâme dont tu as été victime ? Cet indigne Espagnol était seul coupable. Hélas ! comment vivrai-je maintenant sans te voir ? Que ferais-je ? Où irais-je ? Que deviendrais-je ? Je ne le vois que trop ce que je vais devenir ! »
Et en parlant de la sorte il se releva tout furieux et tira son épée.
À ce mouvement les personnes qui l'entouraient, parmi lesquelles étaient quelques-uns des principaux personnages de la ville, craignant qu'il n'arrivât un nouveau malheur, s'approchèrent de lui pour lui donner des consolations. Il paraissait leur prêter attention, lorsqu'au milieu de ses serviteurs il aperçut son enfant dans les bras de sa nourrice, laquelle pleurait amèrement ; alors, courant après elle avec une fureur diabolique, il saisit son enfant et le frappa à plusieurs reprises sur la pierre du puits, de telle sorte qu'il lui brisa la tête et le corps.
« Meure, s'écria-t-il, l'enfant d'un père aussi misérable, d'une mère aussi infortunée, et qu'il ne reste sur terre aucune trace de nous. »
Puis il se remit à appeler sa femme.
« Si tu n'es pas au ciel, ma bien-aimée, s'écria-t-il, je ne veux ni ciel ni paradis, il n'y a de bonheur pour moi qu'à être où tu es ; l'enfer même, avec toi, vaudra pour moi le bonheur des anges ; âme de ma vie, attends-moi, me voici. »
Alors, et sans que personne pût le retenir, il se jeta dans le puits, et son corps brisé alla tomber auprès de celui de sa femme.

⁂

Ce terrible événement porta au comble l'émotion des assistants ; l'on n'entendit pendant quelques moments que sanglots et cris d'effroi, et la maison, comme la rue, furent bientôt remplies de curieux frappés de stupeur. Survint le gouverneur de la ville qui fit retirer les deux corps, et, avec l'agrément de l'évêque, les fit transporter dans un bois voisin de la ville, où ils furent brûlés, et leurs cendres furent jetées dans un ruisseau qui passait près de là.

Pendant ce temps, des passants charitables relevaient Don Juan et le firent soigner à Bruxelles, où ils allaient ; il fut bientôt sur pied, et le souvenir de la femme du Riche Désespéré de Louvain lui causait tant de honte qu'il fit tous ses efforts pour l'oublier et y parvint bientôt.

Chapitre VI

[239]

Les nuits de Séville

Retour en Espagne. — Fêtes et orgies. — La liste des maîtresses. — Doña Teresa au couvent. — Nouvelle séduction.

Sur ces entrefaites, Don Juan apprit que son père venait de mourir. Sa mère ne lui avait survécu que de quelques jours. La vie de Don Juan était telle que cette double nouvelle le toucha à peine. Il vivait dans un tourbillon. Il n'avait plus conscience des réalités de la vie, même les plus douloureuses.
Les hommes d'affaires lui conseillèrent de retourner en Espagne afin de débrouiller son héritage. Il devenait possesseur d'un majorat et de biens considérables.
L'affaire de Don Alfonso de Ojedo devait être oubliée des habitants de Séville comme elle l'était de lui-même. D'ailleurs, Don Juan avait envie de s'exercer sur un théâtre plus digne de sa qualité. Les aventures de camp et de garnison lui semblaient banales à la longue. Les belles Sévillanes l'attendaient, prêtes à se rendre à discrétion.

⁂

Il rentra donc en Espagne. Il passa à Madrid comme un brillant météore et, dès son arrivée à Séville, éblouit tout le monde par sa magnificence.

En possession de son héritage, il entreprit une vie de réjouissances telle que nul n'en avait jamais mené dans les Espagnes. Il donnait des fêtes où les plus belles Andalouses s'empressaient. Tous les jours, nouveaux plaisirs, nouvelles orgies. Il régnait sur une foule de libertins qui suivaient ses moindres caprices et l'encensaient perpétuellement. Il n'était de mode qui n'eût été consacrée par Don Juan.
Il débaucha quelques années l'Espagne, terre de l'amour, mais d'un amour beaucoup plus chaste qu'on ne le croit généralement. Il donna des festins où les plus jolies filles de Séville ne craignaient pas de se montrer nues, festins dignes de la décadence romaine. Il semait l'or à pleines mains. Il avait par l'excès étouffé le scandale.

Cependant, il tomba malade quelques semaines. Au cours de sa convalescence, il s'amusa à dresser une liste de toutes les femmes qu'il avait séduites et de tous les maris qu'il avait trompés. Ce ne fut pas sans peine qu'il put établir cet aimable catalogue. Enfin, il constata avec une certaine satisfaction que toutes les classes de la société, toutes les professions étaient représentées sur la liste.
En Italie, il avait possédé la maîtresse d'un pape. Le nom de ce pontife figurait en tête, en bas se trouvait un pauvre ramasseur de bouts de cigares dont la femme était l'une des plus jolies cigarières de Séville.
« Il manque cependant un nom à ta liste, lui fit remarquer son ami Torribio.
— Et lequel ?
— Dieu !
— C'est ma foi vrai, il n'y a pas de religieuse ! Je te remercie de m'avoir averti. Je vais m'employer sans retard à combler cette lacune. D'ici un mois je t'invite à souper avec une nonne ! »

Don Juan se mit donc à fréquenter les chapelles des couvents et, peu de temps après, il distinguait une religieuse d'une trentaine d'années dont le visage exprimait la souffrance, mais rayonnait cependant d'une admirable beauté.
« L'ai-je déjà vue quelque part ? se disait Juan. Quoi qu'il en soit, elle est bien l'épouse de Dieu. Si jamais je l'ai fréquentée, elle n'hésitera pas à revenir à moi ! »
Cette fille infortunée était, en effet, la Teresa, fille du comte de Ojedo que Don Juan avait jadis séduite. Il la reconnut bientôt. Il se fit reconnaître d'elle et constata, en effet, que sa vue avait plongé dans un trouble profond la fille de l'homme qu'il avait assassiné.
Il lui fit parvenir quelques billets en cachette, l'assurant de son amour. Il n'avait jamais aimé qu'elle, et de retour à Séville il s'était décidé à

remuer terre et même ciel pour la retrouver ! Il reçut la lettre suivante :
C'est vous, Don Juan. Est-il donc vrai que vous ne m'ayez point oubliée ? J'étais bien malheureuse, mais je commençais à m'habituer à mon sort. Je vais être maintenant cent fois plus malheureuse. Je devrais vous haïr... Vous avez versé le sang de mon père... Mais, hélas ! je ne puis ni vous haïr ni vous oublier. Ayez pitié de moi. Ne revenez plus dans cette église ; vous me faites trop de mal. Adieu, adieu, je suis morte au monde.
TERESA.
« Elle est à moi, se dit Juan. » Et il se contenta de lui faire parvenir le mot suivant :
Il reçut la réponse suivante :
Je viendrai.

Chapitre VII

[240]

La conversion de don Juan

Au château de Maraña. — Le vieux tableau. — Un singulier office. — L'apparition. — L'enterrement. — Évanoui. — La conversion. — Mort de Teresa. — Le dernier duel. — La pénitence.

Les deux ou trois jours qu'il avait à attendre, Don Juan les passa au château de Maraña. C'était là qu'il avait grandi. Depuis son retour à Séville, perdu dans les fêtes, il n'avait jamais éprouvé le besoin de revenir dans l'austère château de ses pères.
Il y arriva à la nuit tombante et après un bon souper se mit au lit. Il parcourut quelques pages d'un livre de contes libertins, puis se souleva pour éteindre sa chandelle.
... Mais soudain ses yeux rencontrèrent le tableau des _Supplices du Purgatoire_ que sa mère lui expliquait en son enfance. Il revit l'homme dont le feu brûlait les membres et dont un serpent dévorait les entrailles. Et cet homme avait les traits du capitaine Gomare...
Il souffla la lumière, mais toute la nuit des songes le tourmentèrent. Les âmes du purgatoire, allongées, émaciées, continuaient de se

tordre devant lui.
Il se leva au petit jour, inquiet. Il passa la matinée à rôder dans le vieux château dont chaque salle, chaque meuble lui rappelait un souvenir de sa paisible enfance. Et il songea, pour la première fois peut-être, à la mort de ses vieux parents...

Le samedi soir, Juan, de retour à Séville, se rendit au couvent. La nuit était tombée ; en passant devant la chapelle, il aperçut des lumières. « L'office dure encore à cette heure, se dit-il. C'est bizarre. » Et il entra pour passer le temps.
Dans l'église, un spectacle singulier l'attendait. Une procession faisait lentement le tour du choeur. Deux longues files de pénitents en capuchon se rangeaient autour d'une bière couverte de velours noir et portée par plusieurs figures habillées à la mode antique, la barbe blanche et l'épée au côté. Le convoi avançait lentement et gravement. On n'entendait pas le bruit des pas sur le carreau de l'église. On eût dit que chaque figure glissait plutôt qu'elle ne marchait. Les plis longs et roides des robes et des manteaux paraissaient aussi immobiles que les vêtements de marbre des statues.
Don Juan, étonné, se dit que la cérémonie revêtait dans ces couvents un caractère particulièrement lugubre. Il voulut s'en aller, quoique les nonnes fussent toujours, à ce qu'il lui semblait, derrière leurs grillages. Auparavant il se permit d'arrêter par la manche un des pénitents qui portaient des cierges et lui demanda poliment quel était le personnage qu'on enterrait.
Le pénitent leva la tête. Sa figure était pâle, hâve et décharnée comme celle d'un homme très malade. Il répondit d'une voix lointaine et blanche :
« C'est le comte Juan de Maraña ! »
Les cheveux se dressèrent sur la tête de Juan. Il crut avoir mal entendu, mais se décida à demeurer à l'office.
Un *De Profundis*, d'une tristesse sépulcrale, s'éleva bientôt. Don Juan avisa un second pénitent qui passait près de lui :
« Le nom de l'homme qu'on enterre ? fit-il.
— Juan de Maraña ! » répondit une voix non moins effrayante que la première.
Don Juan crut qu'il allait défaillir. Mais il se ressaisit encore et, comme un prêtre s'approchait de lui, il lui prit la main. Elle était froide comme du marbre.
« Au nom du ciel ! mon père, pour qui priez-vous ?
— Nous prions pour le comte Juan de Maraña...
— Et qui êtes-vous ? reprit Juan, que le visage douloureux du prêtre glaçait de plus en plus de crainte.

— Nous sommes des âmes du purgatoire. Nous payons la dette que nous avons contractée envers sa mère, dont les prières ont jadis adouci nos peines... Mais la dette sera bientôt acquittée, et cette messe est la dernière ! »
À ce moment, d'autres voix s'élevèrent dans la salle d'un angle obscur :
« Les dernières prières sont dites, clamaient-elles, les temps sont venus ! L'enfer l'appelle ! Le comte de Maraña est-il à nous ? »
Don Juan tourna la tête et, dans l'ombre, il aperçut des hommes, pâles et sanglants, qui s'avançaient vers la bière en répétant avec une joie qui faisait grimacer leurs bouches décharnées :
« Il est à nous ! Il est enfin à nous ! ».
Il eut à peine le temps de les reconnaître : c'étaient Garcia Navarro et le capitaine Gomare ; et il tomba évanoui.

⁂

Au milieu de la nuit, une ronde qui passait aperçut, inanimé, un homme étendu au seuil de la chapelle du couvent. On le releva et on reconnut Don Juan.
« Il aura été bâtonné par quelque mari ! » disaient les soldats qui connaissaient sa réputation, comme tout habitant de Séville.
Don Juan, transporté à son domicile, reprit ses sens. Mais au lieu de blasphémer comme à son ordinaire, il demanda qu'on fît venir sans tarder un prêtre, afin qu'il se confessât...
La surprise fut générale. La plupart des ecclésiastiques, croyant à une mystification, refusèrent leurs services.
Un dominicain y consentit enfin. Don Juan demeura plusieurs heures enfermé avec lui. Après quoi il déclara à tous qu'il allait se retirer dans un couvent pour y faire pénitence.
Il partagea sa fortune entre les pauvres, en réservant des sommes suffisantes pour faire bâtir un hôpital et pour fonder des messes pour les âmes du purgatoire ; après quoi, en effet, il prit la robe de bure. Il se fit de suite remarquer par son zèle à la pénitence et ses mortifications.

⁂

Teresa avait longtemps attendu dans le jardin du couvent le signal convenu. Elle rentra dans sa cellule, en proie à la plus vive agitation. Le lendemain, elle recevait, portée par le dominicain, une lettre de Don Juan, où il lui expliquait son intention de se consacrer, à son exemple, à la vie monastique.
Teresa, à la lecture de cette lettre, devint pâle et rouge tour à tour. Dès qu'elle l'eut terminée, elle fut prise d'une crise terrible, que ni la mère supérieure ni le dominicain ne pouvaient calmer.

« Soyez heureuse que le Seigneur l'ait rappelé enfin à lui », disaient-ils.
Mais Teresa se tordait en proie au désespoir.
« Il ne m'a jamais aimée ! répétait-elle, il ne m'a jamais aimée ! »
Une fièvre ardente s'empara d'elle. En vain les secours de l'art et de la religion lui furent-ils prodigués. Elle repoussa dédaigneusement les uns et les autres. Elle expira au bout de quelques jours, et sa dernière parole fut :
« Il ne m'a jamais aimée ! »

Teresa ne fut pas la dernière victime de Don Juan. Un jour que le frère Ambroise — c'était en religion le nom du comte de Maraña — travaillait au jardin à creuser sa propre tombe, sous les rayons d'un soleil brûlant, il vit s'approcher de lui un étranger revêtu d'un grand manteau.
« Me reconnaissez-vous, Don Juan ? lui dit-il. Non. Eh bien ! je me trouvais dans la compagnie du capitaine Saqui-Guitra, votre compagnie, au siège de Berg-op-Zoom. Je m'appelais Modesto, et c'est moi qui ai tué votre camarade Garcia.
— Dieu, en son infinie miséricorde, aura eu pitié de lui, fit le moine.
— Peu m'importe. Je m'appelais Modesto. Mais mon nom est tout autre. Je me nomme Don Pedro de Ojedo ; je suis le fils de Don Alfonso que vous avez tué, de Doña Fausta que vous avez tuée, de Doña Teresa que vous avez tuée... comte de Maraña.
— Je ne suis plus le comte de Maraña.
— Qui que vous soyez, votre heure a sonné.
— Si telle est la volonté de Dieu, je périrai. Mon frère, je m'agenouille devant vous. C'est pour expier tous les crimes que vous avez énumérés que j'ai revêtu cet habit. Tuez-moi, indiquez-moi la plus rude pénitence, mais ne me maudissez pas.
— Je ne te tuerai pas comme un chien. J'ai encore le respect de mon nom. Don Juan, voici deux épées, nous allons combattre.
— Je ne suis pas Don Juan, je ne suis qu'un pauvre moine. Tuez-moi.
— Non, non, tu serais trop heureux de mourir ainsi, il faut combattre !
— Je ne combattrai pas !
— Don Juan, tu n'es qu'un lâche...
— Je suis un lâche, reprit lentement le moine, dont le visage avait blêmi.
— Et les lâches, voici comment on les traite ! »
Et ce disant, Don Pedro de Ojedo appliquait un violent soufflet sur la joue de dom Ambroise.
Celui-ci avait soudain jeté son capuchon en arrière, relevé ses manches et saisi une épée :

« Défends-toi, Pedro de Ojedo ! » cria-t-il.
Ils se mirent en garde, mais le combat ne fut pas long. En quelques instants, Pedro fut étendu à terre, la poitrine percée de part en part.

Les souffrances que s'imposa Don Juan pour expier le nouveau crime qui avait fait périr le dernier membre de l'infortunée famille de Ojedo sont parmi les plus terribles que l'histoire monastique ait enregistrées. La moindre de ses pénitences, c'est que, chaque matin notamment, il devait se présenter au frère cuisinier qui le gratifiait d'un vigoureux soufflet.
Il mourut, dit-on, en odeur de sainteté. Don Juan de Maraña repose aujourd'hui dans le choeur de l'église de la Charité, à Séville, et sur la pierre a été gravée, selon son désir formel, l'inscription suivante :

CI-GIT LE PIRE HOMME QUI FUT AU MONDE !

III – Don Juan d'Angleterre ou le songe de lord Byron

Chapitre I

[241]

Julia

La famille de Don Juan : Don José, Doña Inès. — Un turbulent marmot. — Mort inopinée de Don José. — Éducation morale de Juan. — Sa précocité. — Son adolescence. — Julia, la belle sang-mêlé. — Son vieux mari. — Amours d'Inès et d'Alfonso. — Julia auprès de Don Juan : premières caresses. — Vaines résistances. — Tristesse de Don Juan. — Dans le berceau fleuri. — Dangers du crépuscule. — Initiation de Don Juan. — Dans le lit de Julia. — L'arrivée du mari. — La ruse de Julia. — Confession d'Alfonso. — La cachette de Don Juan. — Dans le cabinet noir. — Les deux époux. — Les souliers révélateurs. — Fuite de Don Juan. — Combat à l'épée et au poing. — Dans la nuit sévillane. — Le scandale. — Don Juan s'embarque. — La lettre de Julia.

Don Juan était né à Séville, cité agréable, célèbre par ses oranges et ses femmes. Il faut plaindre celui qui ne l'a point vue : Cadix seule peut lui être comparée. Ses parents habitaient sur les bords du noble fleuve qui a nom Guadalquivir.

Son père était Don José, véritable hidalgo, sans une goutte de sang israélite ou maure dans les veines ; son origine remontait aux plus gothiques gentilshommes de l'Espagne ; il passait pour un cavalier accompli.
Sa mère possédait une merveilleuse instruction. Toutes les sciences qui ont un nom dans la chrétienté, elle les possédait ; ses vertus n'avaient d'égal que son esprit.
Elle savait par coeur tout Calderon et la plus grande partie de Lope, et si un acteur venait à oublier son rôle, elle pouvait lui servir de souffleur. Une mémoire incomparable ornait le cerveau de Doña Inès.
Les mathématiques étaient sa science préférée ; la magnanimité, sa vertu la plus noble ; son esprit, de l'attique pur ; dans ses discours sérieux elle portait l'obscurité jusqu'au sublime. Enfin elle était en toutes choses ce que l'on peut appeler un prodige : le matin elle se vêtait d'une robe de basin, de soie le soir, de mousseline l'hiver, et d'autres étoffes qu'il serait trop long d'énumérer.
Elle savait le latin, plus exactement l'oraison dominicale ; en fait de grec, elle connaissait l'alphabet ; elle lisait de-ci de-là quelques romans français... En général sa parole s'environnait de mystère, comme si le mystère eût dû l'ennoblir.
Elle avait encore quelque goût pour l'anglais et l'hébreu et trouvait de l'analogie entre ces deux langues : elle le prouvait par certaines citations des textes sacrés. Elle était un cours académique vivant ; dans ses yeux il y avait un sermon, sur son front une homélie ; elle était pour elle-même sur tous cas un directeur expert.
C'était enfin une arithmétique ambulante et la morale personnifiée. Elle laissait aux autres femmes les défauts de son sexe ; elle n'en avait pas un seul. N'est-ce point le pire de tous ?
Elle était tellement supérieure à toutes les tentations de l'esprit malin que son ange gardien avait fini par abandonner son poste.
Ses moindres mouvements étaient aussi réguliers que ceux d'une pendule.
Elle était, somme toute, parfaite, mais, hélas ! la perfection est insipide dans ce monde pervers, puisque nos parents ne durent leur premier baiser qu'à la perte du paradis de paix, d'innocence et de félicité (à quoi pouvaient-ils bien employer les douze heures de la journée ?). Pour ce motif, Don José allait cueillant des fruits divers sans la permission de sa moitié.
C'était un mortel d'un caractère insouciant, sans goût pour les sciences et les savants ; il prenait souvent cependant querelle avec sa femme. À ce moment, ils avaient l'un et l'autre le diable au corps. Et celui qui fût intervenu eût risqué de recevoir à l'improviste, dans l'escalier du jeune Don Juan, un seau d'ordures ménagères sur la tête.
C'était un petit frisé, franc vaurien depuis sa venue au monde,

véritable singe malfaisant. Ses parents raffolaient de ce turbulent marmot. C'était le seul point sur lequel ils fussent d'accord. N'eussent-ils pas mieux fait de l'envoyer à l'école ou de le fouetter d'importance à la maison, afin de lui apprendre à vivre ?

Don José et Doña Inès, qui gardaient le souci des convenances, se souhaitaient la mort plutôt que le divorce. Cependant il vint un jour où le feu cessa de couver.
Inès tenta sans succès de faire passer son digne époux pour fou, puis elle tint un journal de ses fautes, surveilla ses actes, ouvrit sa correspondance. Leurs parents cherchèrent à les réconcilier, mais, ainsi qu'il est d'usage en pareil cas, ne firent qu'empirer l'affaire. Les avocats se multipliaient afin d'obtenir le divorce, mais à peine avaient-ils été payés de quelques frais préliminaires que Don José vint à mourir.
Il mourut, et la plus belle des causes ne fut pas plaidée. Sa maison fut vendue, ses valets renvoyés, un juif prit une de ses maîtresses, un prêtre l'autre. Il mourut, laissant sa femme en proie à la haine la plus violente.
Il était mort _intestat_. Don Juan fut donc l'unique héritier d'un procès, de plusieurs fermes et terres. Inès devint sa tutrice.
Elle décida que Don Juan devait être une merveille, digne en tout de sa très noble race (son père était de Castille et sa mère d'Aragon), et pour qu'il se montrât un chevalier accompli dans le cas où le roi aurait encore à guerroyer, il apprit l'art de monter à cheval, celui de faire des armes, de redresser l'artillerie, d'escalader une forteresse... ou un couvent.
La plus stricte morale présida à son éducation. Aucune branche dans les arts ou les sciences ne lui fut dérobée. Il était profondément versé dans les langues, surtout les mortes ; dans les sciences, de préférence les plus abstraites ; dans les arts, ceux du moins dont on ne faisait pas communément usage. Mais on ne lui laissait pas lire une page d'un livre licencieux ou qui traitât de la reproduction des espèces : on eût craint de le rendre vicieux.
Ses études classiques donnaient quelque inquiétude à cause des indécentes amours des dieux et des déesses, lesquels ne mirent jamais de corsets ni de pantalons. Juan étudiait les meilleures éditions expurgées par des hommes instruits qui judicieusement avaient placé hors de la vue des écoliers les passages empreints de libertinage.
Le jeune Juan croissait aussi en grâces et en vertus ; charmant à six ans, il promettait de montrer à onze les plus beaux traits que pût avoir un adolescent. Il semblait être sur le chemin du paradis, car il passait la moitié de son temps à l'église, l'autre avec ses maîtres, son

confesseur et sa mère.
À l'âge de seize ans il était grand, beau, svelte, mais bien neuf. Il paraissait actif, mais non pas sémillant comme un page. Tout le monde le prenait pour un homme. Mais Inès ne pouvait s'empêcher de voir dans sa précocité quelque chose d'atroce.

Parmi ses nombreuses connaissances, toutes distinguées par leur modestie et leur dévotion, se trouvait Doña Julia. De dire qu'elle était jolie, cela n'offrait qu'une très faible idée d'une foule de charmes qui lui étaient aussi naturels qu'aux fleurs le parfum, le sel à l'océan, la ceinture à Vénus et l'arc à Cupidon.
Le jais oriental de ses yeux rappelait son origine mauresque. Son sang n'était pas purement espagnol : dans ce pays c'est une espèce de crime. Quand tomba la fière Grenade et que Boabdil gémissait d'être forcé de fuir, quelques-uns des ancêtres de Julia passèrent en Afrique, d'autres restèrent en Espagne, et son archigrand'mère préféra ce dernier parti.
Alors elle épousa un hidalgo qui, par cette union, altéra le noble sang qu'il transmit à ses enfants. Cette païenne conjonction eut pour effet de renouveler une vie usée et d'embellir les traits de ceux dont elle flétrissait le sang. De la souche la plus laide des Espagnes sortit tout à coup une génération pleine de charmes et de fraîcheur. Les fils cessèrent d'être rabougris, les filles plates. Cependant la rumeur publique assure que la grand'mère de Doña Julia dut à l'amour plutôt qu'à l'hyménée les héritiers de son mari.
Cette race alla toujours en embellissant jusqu'à ce qu'elle se concentrât en un seul fils qui laissa une fille unique, Julia. Elle était mariée, chaste, charmante et âgée de vingt-trois ans.
Ses yeux étaient grands et noirs. On devinait sous ses paupières un sentiment qui n'était pas le désir, mais peut-être le serait-il devenu si son âme, en se peignant dans ce regard, ne l'eût rendu le siège de la chasteté.
Ses cheveux lustrés étaient rassemblés sur un front brillant de génie, de douceur et de beauté ; l'arc de ses sourcils semblait modelé sur celui d'Iris ; ses joues, colorées par les rayons de la jeunesse, avaient parfois un éclat transparent, comme si dans ses veines eût circulé un fluide lumineux.
Elle était mariée à un homme de cinquante ans : de tels maris, il y en a à foison. Au lieu d'un semblable il serait mieux d'en avoir deux de vingt-cinq, surtout dans les contrées plus rapprochées du soleil. Il est bien déplorable, en effet, dans ces régions que la chair soit si fragile en dépit des jeûnes et des prières.
Dans le moral septentrion tout est vertu, et les juges peuvent avec

équité fixer l'amende de l'adultère.
Alfonso était un homme encore de bonne mine, et sans être chéri de Julia il n'en était pas non plus détesté. Ils vivaient ensemble comme le plus grand nombre, supportant d'un commun accord leurs défauts et n'étant exactement ni un ni deux. Cependant Alfonso était jaloux, mais il se gardait de le laisser paraître : la jalousie tremble toujours qu'on la reconnaisse.
Julia était l'amie intime de Doña Inès, on ne sait trop pourquoi. Aucuns prétendent, sans doute par méchanceté, qu'Inès, avant le mariage de Don Alfonso, avait oublié avec lui quelque chose de sa vertu habituelle. Conservant cette ancienne connaissance dont le temps avait bien purifié les sentiments, elle témoignait la même affection à l'épouse d'Alfonso.

Julia vit Don Juan et, comme un bel enfant, elle le caressait doucement. C'était chose naturelle quand elle avait vingt ans et lui treize, mais quand elle en eut vingt-trois et lui seize, il s'opéra dans leurs relations un certain changement.
La jeune dame restait à quelque distance, et le jeune homme était devenu timide. Leurs regards demeuraient baissés et lourds d'embarras. Sans doute Julia devinait-elle ce qui causait tout cela, mais pour Juan il n'en avait pas plus idée que de l'Océan ceux qui ne l'ont jamais vu.
Il y avait cependant encore quelque chose de tendre dans la froideur de Julia ; quand sa jolie main tremblante s'éloignait de celle de Juan, elle y laissait un demi-serrement vif, caressant et léger, si léger que l'esprit hésitait à y croire. Il n'est cependant pas de magicien qui ait pu opérer, avec sa baguette magique, un changement comparable à celui que cet imperceptible toucher produisait sur le coeur de Juan.
C'est en vain que la passion s'entoure d'obscurités, elle finit par se trahir. La froideur, la colère, le dédain et la haine sont des masques dont elle se couvre bien souvent, mais trop tard...
Ils en vinrent bientôt aux soupirs, aux oeillades plus délicieuses parce qu'elles étaient dérobées. Leurs joues brûlantes se coloraient. À l'arrivée on éprouvait de l'émotion, au départ de l'inquiétude. Préludes charmants de la possession !
Pauvre Julia ! Elle sentit que son coeur s'en allait. Elle résolut de faire la plus noble résistance pour son bien et celui de son époux, pour son honneur, sa gloire, la religion et la vertu. En conséquence, elle fit voeu éternel de ne plus voir Juan. Mais le jour suivant elle rendit une visite à sa mère. Ses regards se portèrent vivement sur la porte quand elle s'ouvrit. Grâce à la Vierge, c'était quelqu'un d'autre qui entrait. Elle en éprouva cependant de la tristesse... On ouvrit encore la porte ; sans

doute était-ce lui, mais non...
Il lui parut dès lors plus convenable, pour une femme vertueuse, de lutter face à la tentation : la fuite était un expédient honteux et inutile. « Et puis, se disait-elle, il existe un amour platonique, parfait, tel que le mien. Un tel amour est innocent, il peut unir un jeune couple sans danger. Ne peut-on baiser une main, même une lèvre... »
Quant à Don Juan, il ne pouvait deviner la cause de ce qu'il éprouvait. Il n'imaginait pas que son sentiment pût, avec un peu de patience, se préciser et s'exprimer.
Silencieux et pensif, languissant, inquiet, accablé, il quittait sa demeure pour la solitude des bois. Tourmenté d'une flamme qu'il n'apercevait pas, il recherchait les noires solitudes. Mais il n'est qu'une solitude qui soit consolante, celle d'un sultan dans son harem.
Don Juan jetait les yeux sur lui, sur toute la terre, sur la merveille de l'homme et du firmament ; il se demandait comment tous deux avaient été créés ; il songeait aux tremblements de terre et à la guerre, au nombre de milles que pouvait former la circonférence de la lune ; aux ballons ; aux obstacles nombreux qui s'opposent à la connaissance exacte des cieux, et, après tout cela, il en revenait aux yeux de Doña Julia.
Il oubliait son chemin et, quand il interrogeait sa montre, il s'apercevait que le vieux Satan avait beaucoup gagné, et que, lui, il avait perdu son dîner.
Il revenait parfois à ses livres, mais comme le vent fait trembler les pages, l'imagination agitait son âme au milieu de ses lectures mystiques. Que lui manquait-il donc ? Il l'ignorait. Non, les tendres rêveries, les chants des poètes ne pouvaient lui offrir ce dont il avait réellement besoin : un sein pour reposer sa tête, un coeur qui battît d'amour contre le sien, et d'autres caresses encore...
Inès n'était point sans deviner le trouble de son fils et quelle en était la cause. Mais elle fermait les yeux... Pour quel motif ? peut-être voulait-elle ainsi couronner son éducation, ou bien ouvrir les yeux de Don Alfonso dans le cas où il aurait eu de la vertu de sa femme une opinion exagérée.

*
* *

Un jour d'été, vers six heures et demie, Julia s'assit dans un joli berceau digne des houris du ciel profane de Mahomet. Elle n'était pas seule. Juan se trouvait auprès d'elle.
Qu'elle était belle quand il la regardait ! L'émotion avait coloré ses joues. O Amour, quelle est donc la mystérieuse perfection de ton art ? Il donne aux faibles la force, et il foule aux pieds le fort. Le précipice ouvert sous les pas de Julia était immense, mais la confiance que lui donnait sa vertu l'était également.

Elle songeait à ses propres forces, à la jeunesse de Juan, au ridicule de la pruderie, aux triomphes de la vertu, de la foi conjugale, et alors aux cinquante ans de Don Alfonso. Cette dernière idée n'était pas, à la vérité, propre à lui donner du coeur.
Cependant l'une de ses mains s'était appuyée languissamment sur celle de Don Juan, mais par erreur... Elle ne croyait toucher que la sienne propre.
Insensiblement elle se laissa aller sur l'autre main de Don Juan qui jouait dans les tresses de ses cheveux... La main qui tenait encore celle de Juan confirma en même temps d'une pression douce, mais sensible, la pression qu'elle recevait. Elle semblait dire : « Retenez-moi, si vous voulez. »
Les jeunes lèvres de Juan remercièrent la main par un reconnaissant baiser, mais aussitôt, confus de son ivresse, il la quitta avec l'air du désespoir comme s'il eût commis un crime. Que l'amour est timide une première fois ! Julia cherchait à parler, mais elle n'y réussit point, tant sa langue était affaiblie.
Il y a du danger, au printemps, dans le silence de cette heure... La lumière argentée qui inonde les arbres et cette tour les couvre d'une beauté, d'un charme si profond qu'elle pénètre aussi notre coeur et le jette dans une tendre langueur qui n'est pas le repos.
Julia était assise près de Juan, à demi embrassée, et écartant à demi ses bras amoureux qui tremblaient comme le sein sur lequel ils reposaient. Elle pensait qu'il était certes facile de se débarrasser la taille, mais combien cette position avait de charmes !...
La voix de Julia s'éteignit et se perdit en soupirs, jusqu'au moment où tous les discours devinrent inutiles... Alors ses beaux yeux se noyèrent de larmes. Pourquoi coulaient-elles sans cause ? Qui peut aimer et conserver la sagesse ? Le remords luttait contre ses désirs ; elle résistait encore un peu, elle se repentait beaucoup... « Jamais, jamais », répétait-elle... Et elle consentit à tout...

*
* *

Cinq mois plus tard, dans le froid novembre, il était minuit. Doña Julia dans son lit dormait profondément. Soudain s'éleva un bruit capable de réveiller les morts. La porte était fermée, mais une voix et des doigts donnèrent la première alarme. On entendit : « Madame ! Madame ! Madame !
— Chut !
— Au nom de Dieu, Madame. Voici mon maître, avec la moitié de la ville à sa suite... Ce n'est pas ma faute, je faisais bonne garde... Ils montent maintenant l'escalier, dans une seconde ils seront ici. Il pourrait peut-être s'échapper. La fenêtre n'est certainement pas si haute ! »

Et en effet arrivait Don Alfonso avec des torches, des amis et des valets en grand nombre. La plupart, depuis longtemps mariés, étaient ravis de troubler le sommeil de la femme coupable qui avait voulu outrager à la dérobée le front d'un époux. Une pareille conduite était contagieuse. Si l'on n'en punissait pas une, toutes suivraient bientôt son exemple.
De quel genre étaient les soupçons de Don Alfonso ? Pour un cavalier de son rang il y avait quelque grossièreté à lever ainsi une armée autour du lit nuptial et à prendre des laquais pour attester l'affront qu'il craignait le plus de recevoir.
La pauvre Julia, comme sortant d'un profond sommeil, se mit en même temps à crier, bâiller et verser des larmes. Pour sa suivante Antonia, qui était au fait de tout, elle se hâtait de rejeter la couverture du lit en monceau pour donner à penser qu'elle-même venait d'en sortir. Pourquoi donc se donnait-elle tant de peine à prouver que sa maîtresse n'avait pas couché seule ?
La dame et sa suivante étaient sans doute deux pauvres petites femmes tremblantes qui, par crainte des farfadets et plus encore des hommes, avaient cru pouvoir mieux résister à deux. Elles s'étaient donc innocemment couchées côte à côte, attendant que les heures d'absence fussent écoulées et que l'infâme mari eût reparu disant : « Ma chère amie, c'est moi qui le premier ai pensé à m'en aller ! »
Julia retrouva enfin la parole et s'écria : « Au nom du ciel, Don Alfonso, que prétendez-vous faire ? Êtes-vous devenu fou ? Dieu ! que ne suis-je morte avant d'être sacrifiée à un monstre pareil ! Quelle est, dites-moi, le motif de cette violence nocturne, l'ivrognerie ou le spleen ? Pouvez-vous me soupçonner d'une conduite dont l'idée seule me ferait mourir ? Cherchez donc dans cette chambre.
— C'est bien mon intention, répondit Alfonso.
Il chercha, ils cherchèrent, tout fut retourné, cabinets, garde-robes, armoires, embrasures de fenêtres. Ils trouvèrent beaucoup de linge et de dentelle, des paires de bas, des mules, des brosses, des peignes, des nécessaires et autres articles à l'usage des jolies femmes, propres à conserver la beauté. Ils percèrent de leurs épées les rideaux et les tapisseries, ils arrachèrent les volets, ils brisèrent les tables.
Ils cherchèrent sous le lit et y trouvèrent — peu importe ! — ce n'était pas ce qu'ils désiraient. Ils ouvrirent les fenêtres pour découvrir si la terre ne portait pas l'empreinte de quelque semelle ; la terre était muette. Alors ils se regardèrent les uns les autres. Nui d'entre eux, à la vérité, par un étrange oubli, ne songea à examiner l'intérieur du lit.
La voix de Doña Julia ne demeurait pas inactive pendant cette perquisition.
« O Don Alfonso, qui n'êtes désormais plus mon époux, pouvez-vous bien agir ainsi à votre âge ? Car vous avez atteint la soixantaine. Oh !

cinquante ou soixante, c'est à peu près la même chose. Est-il sage, est-il convenable de compromettre ainsi sans motifs l'honneur d'une femme ? Ingrat, parjure, barbare Don Alfonso !

« Est-ce pour cela que j'ai dédaigné les prérogatives de mon sexe, que j'ai pris un confesseur si vieux que nulle autre que moi n'eût pu le supporter ? Mon innocence l'a plus d'une fois tellement étonné qu'il doutait que je fusse mariée !

« Est-ce pour cela que je n'ai pas voulu faire choix d'un *cortejo* parmi les jeunes gens de Séville ? pour cela que je n'allais presque nulle part, si ce n'est aux combats de taureaux, à la messe, au spectacle, en soirée et au bal ? pour cela que j'ai éconduit mes adorateurs jusqu'à en être incivile ?

« J'ai eu à mes pieds des hommes illustres de tous les pays, le musicien italien Cazzone, des Russes, des Anglais, deux évêques et ce pair d'Irlande qui, l'an dernier, s'est tué pour l'amour de moi, en faisant un excès de boisson.

« Est-ce ainsi que l'on traite une épouse fidèle ? Je vous sais gré, en vérité, de ne point me battre, c'est une grande modération de votre part ! Oh ! le vaillant homme ! Avec vos épées nues et vos carabines armées, vous faites une jolie figure !

« C'était donc là le motif de ce soudain départ, sous prétexte d'affaires urgentes, en compagnie de votre procureur, ce fieffé gredin que je vois là déconcerté, tout honteux de la sottise qu'il a faite !

« S'il est venu pour dresser procès-verbal, au nom du ciel, qu'il procède ! Vous avez là une plume et de l'encre à votre disposition ! Que tout soit relaté avec précision. Je suis enchantée de vous voir bien gagner vos honoraires. Cependant je vous serais obligée de faire sortir vos espions : ma femme de chambre n'est pas habillée.

— Oh ! s'écria Antonia en sanglotant, je serais capable de leur arracher les yeux !

— Continuez encore vos recherches, reprit Julia. Mais j'ai besoin de dormir. Vous m'obligeriez de ne pas faire tant de bruit, jusqu'à ce que vous ayez découvert l'antre mystérieux où se cache mon amant, ce trésor. Quand vous l'aurez découvert, que j'aie, du moins, le plaisir de le voir !

« Au fait, hidalgo, soyez aimable pour me dire quel est ce personnage ? Est-il de haut lignage ? J'espère qu'il est jeune et beau... Puisque vous vous êtes avisé de ternir ainsi mon honneur, ce n'aura pas été pour rien, je l'espère.

« Peut-être n'a-t-il pas soixante ans ; à cet âge il serait trop vieux pour valoir la peine qu'on le tuât et pour éveiller la jalousie d'un époux si jeune... Antonia, donne-moi un verre d'eau, j'ai véritablement honte d'avoir répandu ces larmes. Elles sont indignes de la fille de mon père. Ma mère ne prévoyait pas, en me donnant le jour, que je tomberais au

pouvoir d'un monstre !
« Et maintenant, monsieur, j'ai fini, je n'ajoute plus rien. Le peu que j'ai dit pourra montrer qu'un coeur ingénu sait souffrir en silence des torts qu'il lui répugne de dévoiler. Je vous livre à votre conscience. Elle vous demandera un jour pourquoi vous m'avez infligé ce traitement. Dieu veuille que vous n'en ressentiez pas alors le plus amer chagrin. Antonia ! Où est mon mouchoir ? »
Elle dit et se rejeta sur son oreiller. Ses yeux noirs flamboient à travers les larmes comme les éclairs à travers la pluie. Ses longs cheveux épais ombragent comme d'un voile la pâleur de ses joues. Leurs boucles noires ne peuvent cacher ses éblouissantes épaules. Ses lèvres charmantes demeurent entr'ouvertes, et son coeur bat plus haut que ne respire sa poitrine demi nue.
Le señor Don Alfonso était, à la vérité, confus. Nul des mirmidons ne s'amusait. Seul le procureur semblait se distraire du spectacle. Fidèle jusqu'à la mort, pourvu qu'il y eut discussion, peu lui importait la cause. La décision du débat appartiendrait toujours aux tribunaux !
Alfonso se préparait à balbutier quelque excuse. Mais la prudente Antonia l'interrompit.
« Je vous prie, monsieur, de quitter la chambre si vous ne voulez faire mourir madame. »
Alfonso murmura : « Le diable l'emporte ! » puis il fit, sans trop savoir pourquoi, ce qu'on lui demandait.
Avec lui sortit toute, l'escouade. Le procureur se retira le dernier, avec répugnance, grandement étonné et contrarié de cet imprévu _hiatus_ dans les _faits_ de la cause, faits qui, tout à l'heure encore, avaient une si équivoque apparence. Pendant qu'il ruminait le cas, on boucla brusquement la porte à sa face légale.
O honte ! O crime ! O douleur ! O race féminine ! À peine eut-on tiré le verrou que le jeune Juan sortit du lit à demi suffoqué.
Fluet et facile à pelotonner, on l'avait caché dans le grand lit, entre Julia et sa servante. Non, il n'eût pas été à plaindre, quand même ce joli couple l'eût étouffé.
Il est écrit dans la chronique des Hébreux que les médecins, laissant là pilules et potions, avaient ordonné au vieux roi David, dont le sang coulait avec trop de lenteur, l'application d'une jeune fille nue par manière de vésicatoire. L'on prétend que ce remède lui réussit complètement. Sans doute fut-il administré d'une façon différente, car David lui dut la vie, mais Juan faillit en mourir.
Que faire ? Antonia se mettait l'imagination à la torture. Alfonso n'allait-il pas revenir dès qu'il aurait congédié ces imbéciles ? Et le jour allait bientôt paraître !
Pendant qu'Antonia cherchait, Julia, silencieuse, imprimait ses lèvres pâles encore sur les joues de Juan.

Ses lèvres, à lui, allèrent au-devant des siennes, ses mains s'occupaient de rechercher les tresses de ses longs cheveux épais. Même à ce moment critique, les deux amants ne pouvaient maîtriser leur amour, ils oubliaient tout le désespoir et le danger.
« Ce n'est pas l'heure de rire, fit Antonia avec colère. Il faut que je dépose ce joli monsieur dans le cabinet. Veuillez, je vous en prie, garder vos folies pour une nuit plus opportune.
« Cet enfant a le diable au corps ! Il ne songe qu'à batifoler ! Vous perdrez la vie, moi, ma place, ma maîtresse, tout !
« Encore si c'était un vigoureux cavalier de vingt-cinq ans ! Mais pour ce visage de demoiselle ! Vraiment, madame, votre choix m'étonne !
« Allons, monsieur, allons, entrez là. Bien, le voilà sous clef. Pourvu que nous ayons jusqu'à demain pour nous retourner. Eh ! Juan, n'allez pas dormir au moins ! »
L'arrivée de Don Alfonso, qui, cette fois, était seul, interrompit la harangue de l'honnête caméristé. Ayant jeté sur les deux époux un long regard oblique, elle moucha la chandelle, salua et sortit.
Après quelques minutes de silence, Alfonso entreprit de bizarres excuses sur ce qui venait d'arriver. Mais il laissa entendre qu'il avait eu d'amples raisons pour agir ainsi.
Julia eût eu un moyen immédiat de lui clore le bec, c'eût été à son tour de lui reprocher ses maîtresses et notamment Inès dont la liaison avec lui n'était pas un mystère.
Elle ne le fit pas, peut-être pour ne point offenser l'oreille de Don Juan qui avait fort à coeur la réputation de sa mère, peut-être aussi pour ne pas reporter sur ce même Don Juan les idées d'Alfonso.
Du reste, quand on fait subir aux dames un interrogatoire de ce genre, elles ont un tact qui leur permet de se maintenir sans cesse à quelque distance de la question : ces charmantes créatures mentent avec tant de grâce ! le mensonge leur sied à ravir !
Elles rougissent, et on les croit. Essayer de leur répondre est à peu près inutile, car leur éloquence est trop prodigue de paroles. Quand enfin elles sont hors d'haleine, elles soupirent, baissent les yeux, laissent échapper une larme ou deux. Et la paix est faite et ensuite, et ensuite, et ensuite... on s'assied... et on soupe...
Alfonso implora en fin de compte son pardon qui lui fut à moitié refusé et à moitié accordé. On y mit des conditions qu'il trouva très dures, on repoussa certaines petites requêtes qu'il présentait... Tourmenté et poursuivi par d'inutiles repentirs, il était là comme Adam aux portes du Paradis... Il suppliait de ne plus rien lui refuser quand tout à coup ses yeux s'arrêtèrent sur une paire de souliers.
Une paire de souliers ! Ceux-ci étaient, à n'en pas douter, de taille masculine. Les voir, s'en emparer fut l'affaire d'un instant :
« Ah ! bonté divine ! Je sens claquer mes dents ! mon sang se

glacer ! »
Et Alfonso entra à nouveau dans un violent accès de fureur.
Il sortit pour aller chercher son épée, et sur-le-champ Julia courut au cabinet :
« Fuyez, Juan, au nom du ciel ! Pas un mot de réplique ! La porte est ouverte ! Vous pourrez vous échapper par le corridor que vous avez traversé si souvent. Voici la clef du jardin. Fuyez ! Fuyez ! Adieu ! Dépêchez-vous... J'entends la marche précipitée d'Alfonso. Il ne fait point encore jour. Il n'y a personne dans la rue. »
En un moment Juan gagna la porte de la chambre et bientôt celle du jardin. Mais il se heurta à Alfonso en robe de chambre qui menaçait de le tuer. Alors, d'un coup de poing, il l'étendit à terre.
Ce fût une lutte terrible. La lumière s'éteignit. Antonia criait : « Au viol ! » et Julia : « Au feu ! » Mais pas un domestique ne bougea pour prendre part à la mêlée. Alfonso, étrillé à souhait, jurait ses grands dieux qu'il serait vengé cette nuit même. Juan, le sang bouillonnant, blasphémait une octave plus haut.
L'épée d'Alfonso était tombée à terre avant qu'il pût en faire usage, et ils continuèrent à lutter corps à corps. Si Juan eût vu l'épée, c'en était fait des jours d'Alfonso.
Le sang commença à couler : heureusement que c'était par le nez. Enfin, Juan réussit à se dégager par un coup adroitement porté, mais il y perdit son unique vêtement. Il prit la fuite en l'abandonnant, comme Joseph. Là s'arrête la comparaison entre les deux personnages.
Enfin on apporta de la lumière. Laquais et servantes survinrent, et un étrange spectacle s'offrit à leur vue : Antonia livrée à une attaque de nerfs ; Julia évanouie ; Alfonso appuyé contre la porte et pouvant à peine respirer ; des débris de vêtements épars sur le parquet, du sang, des traces de pas d'hommes...
Juan avait gagné la porte extérieure du jardin, tourné la clef dans la serrure et refermé du dehors, sans se soucier de ceux qui étaient en dedans.
Complètement nu, il trouva son chemin et rentra chez lui sous la seule protection d'une nuit assez obscure.

Il s'ensuivit un scandale charmant et une demande en divorce.
Doña Inès, pour donner le change sur l'éclat le plus violent qui, depuis des siècles, eut fait l'entretien de l'Espagne, fit voeu de brûler en l'honneur de la Vierge plusieurs livres de bougies, puis, sur l'avis de quelques vieilles matrones, elle envoya son fils s'embarquer à Cadix. Elle voulait qu'afin de réformer sa morale antérieure et de s'en créer une nouvelle il voyageât par terre et par mer dans tous les pays d'Europe, surtout en France et en Italie.

Julia fut mise au couvent. Sa douleur fut grande, mais on jugea mieux de ses sentiments par la lettre qu'elle écrivit à Don Juan :

« On m'annonce que c'est une chose résolue. Vous partez. Ce parti est sage et convenable. Il ne m'en est pas moins pénible. Désormais je n'ai plus de droits sur votre jeune coeur : c'est le mien qui est la victime... Je vous écris à la hâte, et la tache qui est sur ce papier ne vient point de ce que vous pourriez croire. Mes yeux sont brûlants et endoloris, mais ils n'ont point de larmes.

« Je vous ai aimé et je vous aime encore... À cet amour, j'ai tout sacrifié, ma fortune, mon rang, le ciel, l'estime du monde et la mienne. Et cependant je ne regrette point ce que ce rêve m'a coûté, tant son souvenir m'est cher.

« Je n'ai rien à vous reprocher, rien à vous demander.

« Dans la vie de l'homme, l'amour est un épisode ; pour la femme, c'est toute l'existence. La cour, les camps, l'église, les voyages, le commerce occupent l'activité de l'homme ; l'épée, la robe, le gain, la gloire lui offrent en échange, pour remplir son coeur, l'orgueil, la renommée, l'ambition. Il en est peu dont l'affection résiste à de telles diversions. Nous n'en avons qu'une : aimer de nouveau et nous perdre encore.

« Vous avancerez, brillant de plaisir et d'orgueil. Vous en aimerez beaucoup ; beaucoup vous aimeront. Sur terre tout est fini pour moi. Il ne me reste plus qu'à enfermer au fond de mon coeur ma honte et ma profonde douleur. Adieu donc, pardonnez-moi, _aimez-moi_...

« Mot inutile ! Je le laisse cependant...

« Aurai-je la force de calmer mon esprit ? Mon sang se précipite encore là où ma pensée est fixée, comme roulent les vagues dans le sens que le vent leur imprime... J'ai un coeur de femme, je ne peux oublier.

« Je n'ai plus rien à dire et ne peux me résoudre à quitter la plume... Je n'ose poser mon cachet sur ce papier... Et pourtant je le pourrais sans inconvénient. Mon malheur ne saurait s'accroître. Je ne vivrais déjà plus si l'on mourait de douleur. La mort dédaigne de frapper l'infortunée qui s'offre à ses coups... Il me faut survivre à ce dernier adieu... Il me faut supporter la vie pour vous aimer et prier pour vous ! »

Elle écrivit ce billet avec une jolie petite plume de corbeau toute neuve sur du papier doré sur tranches. Sa frêle main blanche tremblait quand elle approcha la cire de la lumière, et pourtant il ne lui échappa pas une larme. Le cachet portait un héliotrope sur une cornaline blanche avec la devise « _Elle vous suit partout._ » La cire était superfine et d'un beau vermillon.

Telle fut la première aventure périlleuse de Don Juan.

Chapitre II

[242]

Le naufrage

Les filles de Cadix. — L'embarquement. — Mélancolie de Don Juan. — Le mal de mer. — La tempête. — Le grog. — Tristesse du licencié Pedrillo. — Dans les canots. — Le navire sombre. — La chaloupe s'éloigne. — La faim. — Le tirage au sort. — Pedrillo mis à mort et mangé. — Le châtiment. — Le dénuement. — La terre ! — Vers le rivage. — Naufrage de la chaloupe. — Don Juan atteint le rivage et s'évanouit.

Juan avait donc été envoyé à Cadix. C'était, avant que le Pérou eût appris à se révolter, l'entrepôt du commerce colonial. Et puis on y trouvait de si jolies filles, des dames si gracieuses ! Le coeur se gonfle à les regarder marcher. C'est quelque chose de divin, d'incomparable. Le coursier arabe ? le cerf majestueux ? le cheval barbe nouvellement dompté ? le caméléopard ? la gazelle ? non ce n'est pas cela. Et puis leur mise : leur voile, leur jupon court ! Et leurs petits pieds, et le tour de leurs jambes !
Elles rejettent leurs voiles en arrière, et un regard irrésistible, qui vous rend pâle de bonheur, vous brûle jusqu'au fond du coeur. Terre de soleil et d'amour ! Celui qui t'oublie n'est plus digne de dire ses prières.
C'est à voyager sur mer que Don Juan avait été destiné : comme si un vaisseau espagnol était une arche de Noé qui lui devait offrir asile contre la perversité de la terre, et d'où il prendrait son vol un jour ainsi

que la colombe de promission !
Don Juan, ses malles faites, reçut un sermon et de l'argent. Son voyage devait durer quatre printemps.
Ainsi Doña Inès espérait que son fils s'amenderait ; elle, lui remit une lettre toute pleine de sages conseils et quelques autres de crédit.

Juan s'embarqua donc. Le vaisseau leva l'ancre par bon vent et mer passablement houleuse. Sur le tillac il adressa son adieu à l'Espagne. Les premières séparations sont toujours pénibles. Lors même que l'on quitte les lieux et les gens les plus déplaisants, on ne peut s'empêcher de tourner les yeux vers son clocher.
Mais il laissait derrière lui plus d'un objet chéri : une mère, une maîtresse et point d'épouse. Ainsi il pleurait comme les Hébreux captifs, aux bords des fleuves de Babylone, sur les souvenirs de Sion. Et en même temps il réfléchissait et prenait la résolution de se corriger.
« Adieu, Espagne, un long adieu ! s'écria-t-il. Peut-être ne te reverrai-je plus, peut-être suis-je destiné à périr comme l'exilé, par la seule soif qu'il avait de ton rivage. Adieu ! beaux sites que baigne l'eau du Guadalquivir. Adieu, ma mère ! et puisque tout est fini entre nous, adieu aussi, ma chère Julia ! »
Ce disant, il tira sa lettre et la relut tout entière.
« Que si jamais je t'oublie, je jure... — mais non, cela est impossible, cela ne saurait être — cet océan azuré se convertira en air, la terre elle-même en mer avant que ton image ne disparaisse de mon coeur, ô ma charmante ! avant que ma pensée ne s'éloigne de la tienne. Ah ! quand l'âme est malade, rien ne la peut guérir... »
Ici le vaisseau fit un plongeon, et Don Juan sentit les premières atteintes du mal de mer.
« Que plutôt le ciel vienne toucher la terre ! poursuivait-il... Ah ! que ce navire fait de vilains soubresauts ! Julia, que sont tes maux comparés à ceux-ci ? Pedro, Battista, aidez-moi à descendre, portez-moi un verre de liqueur. Coquins, vous dépêcherez-vous ? O Julia, ma Julia bien-aimée, entends mes supplications. »
Ici le vomissement lui coupa la parole.
L'amour fait bonne contenance devant les maladies nobles, mais il répugne aux indispositions vulgaires ; il n'aime pas qu'un éternuement vienne interrompre ses soupirs.
L'amour de Don Juan était parfait, mais comment, au milieu des mugissements des vagues, eût-il résisté à l'état d'un estomac qui en était à son premier voyage en mer ?

Le navire faisait voile sur Livourne. C'était là que la famille de Moncada s'était fixée avant la naissance de Don Juan. Les deux familles étaient alliées, et il avait pour les Moncada une lettre d'introduction.
Sa suite se composait de trois domestiques et d'un précepteur, le licencié Pedrillo, qui connaissait plusieurs langues ; mais en ce moment, étendu lui aussi, malade et sans voix, il appelait la terre de tous ses voeux.
La brise augmenta sur le soir. Au coucher du soleil on commença à carguer les voiles...
À une heure le vent sauta subitement. Le vaisseau fut jeté en travers de la lame qui le frappa sur l'arrière et lui fit une brèche effrayante. L'étambot sauta, et le gouvernail fut arraché. On se précipita aux pompes.
Le navire se maintint toute la nuit grâce au puissant débit des pompes. La journée du lendemain fut relativement calme, mais vers le soir une nouvelle bourrasque plus violente jeta d'un seul coup le navire sur le flanc.
On dut couper le grand mât et le mât de misaine, puis l'artimon et le beaupré. Ainsi allégé, le vieux vaisseau se redressa avec violence.

*
* *

Quant aux passagers, ils estimaient fort désagréable de perdre probablement la vie et de voir leurs habitudes dérangées. Les meilleurs marins eux-mêmes, croyant leur dernier jour venu, avaient des velléités d'insubordination. En pareil cas ils ne se font pas faute de demander du grog, voire de boire au tonneau.
Mais Don Juan, avec un bon sens au-dessus de son âge, courut à la chambre aux liqueurs et se plaça devant la porte, un pistolet dans chaque main. Son attitude tint en respect tous ces matelots qui, avant de couler à fond, pensaient qu'ils ne pouvaient mieux faire que de s'abandonner définitivement à l'ivresse.
« Donnez-nous encore du grog ! » disaient-ils. À quoi Juan répondait : « Si la mort nous attend, sachons mourir en hommes et non pas en brutes ! » Personne ne voulut lui faire violence et s'exposer à un trépas anticipé. Il n'y eut pas jusqu'à l'infortuné Pedrillo, son précepteur, qui ne vit rejeter la requête qu'il présentait d'un peu de rhum.
Ce bon vieillard se lamentait et jurait que, ce péril passé, il ne quitterait plus ses occupations académiques pour suivre les pas de Don Juan comme un autre Sancho Pança.

*
* *

Pendant quelques jours on put encore nourrir de l'espoir. Le vent s'était un peu calmé en effet. On entreprit de rétablir un mat de fortune.

La longue-vue ne révélait ni voiles ni rivage, rien que la mer mugissante.
Le temps redevint menaçant. Tous les travaux durent être abandonnés. Le navire, inutile débris, flottait à nouveau à la merci des vagues.
Alors le charpentier déclara au capitaine qu'il ne pouvait plus rien faire. C'était un homme âgé qui avait parcouru plus d'une mer orageuse. S'il pleurait maintenant, ce n'était pas de crainte, mais parce que le pauvre diable avait une compagne et des enfants.

⁂

Toutes distinctions disparurent parmi les passagers. Les uns se remirent en prières et promirent des cierges à leurs saints. D'autres se firent attacher dans leurs hamacs. Ceux-ci se vêtirent de leurs plus beaux habits comme pour un jour de fête ; ceux-là maudissaient le jour où ils avaient reçu le don de la vie. Il y en eut un qui demanda l'absolution à Pedrillo qui, dans son trouble, l'envoya au diable.

⁂

Alors, après examen, on décida de mettre les embarcations à la mer. Un canot peut lutter s'il n'est pas pris par le revers.
Les hommes, même quand ils doivent mourir, répugnent à l'inanition. On s'occupa donc d'abord d'embarquer les quelques tonneaux de vivres que la mer avait avariés, des gallons d'eau et des bouteilles de vin.
Construire un radeau ? On l'essaya, mais ce fut une tentative qui ne devait prêter qu'à rire, si tant est que le rire soit possible en si tragique circonstance, à moins que ce ne soit cette gaieté horrible et insensée, mi-hystérique, mi-épileptique, des gens qui ont trop bu.
À huit heures et demie du soir, on jeta à la mer espars, bout-dehors, cages à poules, tout ce qui pouvait soutenir les matelots sur les vagues et prolonger pour eux une lutte inutile. Le ciel était éclairé de quelques rares étoiles. Les embarcations s'éloignèrent, encombrées de chargements ; alors le navire porta à bâbord, fit un mouvement brusque et plongea la tête la première. Les braves en silence, les timides avec des cris, s'élancèrent au-devant de leur tombe. La mer s'entrouvrit comme un enfer, et la vague elle-même fut aspirée par le navire. Ainsi l'homme qui lutte avec son ennemi cherche à l'étrangler avant de mourir.
Puis on n'entendit plus rien, sauf le mugissement des vents et le brisement des vagues inexorables.

⁂

Ceux qui purent s'éloigner du navire étaient neuf dans le cutter et

trente dans la chaloupe.
Tous les autres, de l'équipage et des passagers, avaient péri : deux cents âmes avaient pris congé de leurs corps.
Juan prit place dans la chaloupe et réussit à y faire entrer Pedrillo. Un de ses valets, Battista, était mort pour avoir bu trop d'eau-de-vie. Quant à Pedro, étant ivre également, il fit un faux pas, tomba à l'eau et se noya. Juan fut heureux de pouvoir sauver son épagneul, un brave animal qu'il tenait de son père.
Il avait eu soin d'emplir d'argent ses poches et celles de Pedrillo.
Pendant la nuit, un coup de vent retourna le petit cutter qui disparut avec ses neuf passagers.
Grelottant sous le frisson glacial, ceux de la chaloupe virent au lendemain matin se lever un soleil rouge et enflammé, pronostic certain de la continuation de la tempête. Ils se partagèrent avec parcimonie les rations de biscuit et d'eau.
Un désir ardent, surhumain, de vivre tenait les plus faibles de ces malheureux. Et ils résistaient comme des rocs aux assauts de la tempête.

Sur le troisième jour, un calme survint qui renouvela d'abord leurs forces et fut un délassement à leurs membres fatigués. Ils s'endormirent, bercés comme des tortues par le rythme de l'océan. Mais quand ils se réveillèrent ils ressentirent une subite défaillance et se mirent à dévorer d'un seul coup les provisions que jusque-là ils avaient prudemment ménagées.

Le quatrième jour parut, mais plus un souffle d'air. Que pouvaient-ils faire avec leur unique aviron ?
Le cinquième jour, l'océan était bleu, serein et doux. Cependant la rage de la faim se fit sentir ; malgré les supplications de Don Juan, son épagneul fut tué et distribué par rations.
Le sixième jour on vécut de sa peau. Juan, qui avait refusé de toucher à la chair d'un animal domestique ayant appartenu à son père, cédant maintenant à la faim de vautour qui s'était emparée de lui, accepta avec remords, comme une éminente faveur, l'une des pattes de devant de son épagneul et la partagea avec Pedrillo.

Au septième jour, le soleil brûlant enflammait et dévorait leur peau. Ils gisaient immobiles sur les flots comme des cadavres. Ils n'avaient d'espoir hors la brise qui ne venait pas, et parfois ils se jetaient les uns sur les autres des regards farouches. Tout était épuisé : eau, vin,

vivres. Et déjà vous eussiez vu reluire dans leurs yeux de loups des désirs de cannibales.
L'un d'eux parla enfin à l'oreille de son voisin, qui parla à l'oreille d'un autre, et bientôt la proposition eut fait le tour. Un sourd murmure de fureur et de désespoir s'éleva. Dans la pensée de son voisin, chacun avait reconnu la sienne.
On se partagea ce jour-là quelques casquettes de cuir et le peu de souliers qui restaient encore. Et alors ces misérables regardaient autour d'eux avec un muet désespoir. Nul n'était disposé à s'offrir en sacrifice... Enfin, on proposa les fatals billets. Faute de mieux, on prit de force à Don Juan, pour cet usage, la lettre de Julia.
Le sort tomba sur l'infortuné précepteur Pedrillo.

*
* *

Il demanda pour unique grâce qu'on le saignât jusqu'à la mort, ce qui fut fait, le chirurgien ayant gardé ses instruments. Il expira si tranquillement qu'il eût été difficile de déterminer le moment où il avait cessé de vivre. Il mourut, comme il était né, dans la foi catholique.
Le chirurgien eut pour ses honoraires le choix du premier morceau, mais, ayant soif, il commença par boire une gorgée de sang qui coulait de la veine entr'ouverte. Une partie du cadavre fut distribuée, l'autre jetée à la mer. Les intestins et la cervelle servirent de régal à deux requins qui suivaient la chaloupe. Les matelots se partagèrent les restes.
Tous se restaurèrent ainsi, hormis trois ou quatre. Juan fut du nombre. Il avait déjà refusé de goûter à son épagneul. Ses compagnons ne devaient pas s'attendre à ce que, dans cette extrémité, il mangeât avec eux son pasteur et maître.
Il fit bien de s'en abstenir, car les suites du repas furent on ne peut plus effrayantes. Ceux qui avaient montré le plus de voracité tombèrent dans un délire furieux. Ils blasphémaient ! et on les vit écumer et se rouler à terre en proie à d'étranges convulsions, boire l'eau de la mer, se déchirer, grincer des dents, hurler, et puis soudain mourir avec un rire d'hyène.

*
* *

Cette punition du ciel réduisit le nombre des passagers... Combien ils étaient maigres !... Les uns avaient perdu la conscience, les autres méditaient une dissection nouvelle.
Ils jetèrent les yeux sur le contremaître, comme étant le plus gras ; mais outre l'extrême répugnance que ce personnage éprouvait pour une mesure si radicale, il fit valoir quelques bonnes raisons pour s'en exempter, dont l'une qu'il se trouvait malade de certain cadeau que lui avaient fait les dames de Cadix...

On se montrait ménager de ce qui restait du pauvre Pedrillo. Les uns n'osaient y toucher, les autres en prenaient parfois une bouchée. Don Juan s'en abstint complètement et se contenta de mâcher du plomb et un morceau de bambou. Enfin ils prirent quelques oiseaux de mer et purent cesser de manger de la chair humaine.
La même nuit il tomba de la pluie. Ils la recueillirent au moyen de toiles qu'ils pressaient ensuite. Leurs lèvres desséchées, crevassées et saignantes aspirèrent cette onde comme si c'eût été du nectar. Non, ils n'avaient jamais connu auparavant la volupté de boire !

⁂

Un arc-en-ciel qui apparut le lendemain, fut estimé par tous de bon augure. Puis un grand oiseau blanc, palmipède, vola longtemps autour de la chaloupe.
La nuit suivante, le vent recommença à souffler, mais sans violence ; les étoiles brillèrent ; la chaloupe put faire route, mais les naufragés étaient tous dans un tel épuisement qu'ils ne savaient guère où ils étaient ni ce qu'ils faisaient. Les uns se figuraient voir la terre, les autres disaient : Non ! À chaque instant, les brouillards trompaient leur vue ; ceux-ci juraient qu'ils entendaient des brisants, ceux-là des coups de canon ; il y eut un moment où tout le monde partagea cette dernière illusion.
Quand l'aurore parut, la brise avait cessé. Celui qui était de quart s'écria en jurant que si ce n'était pas la terre qui s'élevait avec les rayons du soleil, il consentait à ne la revoir de sa vie ; sur quoi les autres se frottèrent les yeux ; ils virent ou crurent voir une baie et naviguèrent dans sa direction. C'était en effet, le rivage que peu à peu on aperçut distinct, escarpé, bien réel !
Il y en eut qui fondirent en larmes ; d'autres, sceptiques encore, jetaient autour d'eux des regards stupides ; quelques-uns priaient... Au fond de la chaloupe, il y en avait trois qui dormaient depuis longtemps. On leur secoua les mains et la tête afin de les réveiller, mais on s'aperçut qu'ils étaient morts.

⁂

Ils ne savaient quelle était cette côte escarpée et rocheuse. Ils se perdaient en conjectures. Ceux-ci pensaient que c'était le mont Etna ; ceux-là, les montagnes de Candie, de Chypre, de Rhodes ou d'autres îles.
Cependant le courant continuait à pousser leur barque, semblable à celle de Caron, vers le rivage. Ils n'étaient plus que quatre vivants et trois morts. Ceux-là n'avaient pas réussi, tant ils étaient faibles, à jeter ceux-ci par-dessus bord.
Glacés la nuit, brûlés le jour, rongés par la faim, dévorés par la soif, ils

avaient succombé un à un, les réchappés du naufrage. Ce qui avait surtout hâté leur mort, c'était l'espèce de suicide qu'ils avaient commis en buvant de l'eau salée pour chasser Pedrillo de leurs intestins !
Le rivage semblait désert, sans nulle trace d'hommes, et les vagues l'entouraient d'un formidable rempart... Mais leur désir de toucher la terre était un délire... Quoiqu'ils eussent devant eux les brisants, ils continuèrent à porter droit au rivage. Un récif les en séparait. Le bouillonnement de l'eau annonçait sa présence. Ils lancèrent cependant leur chaloupe droit vers le rivage, et soudain elle fut submergée...

⁂

Malgré sa faiblesse, et la raideur de ses membres, Juan, qui était un habile nageur, parvint à se soutenir sur l'eau... Ce qui lui fit courir le plus grand danger, ce fut un requin qui emporta la cuisse de l'un de ses compagnons... Les deux autres ne savaient pas nager... Juan fut le seul qui, grâce à l'aviron, put atteindre le rivage... Il s'arracha d'un suprême effort aux flots et roula à demi mort sur la grève...
Hors d'haleine, il enfonça ses ongles dans le sable de peur que la mer mugissante ne revînt sur ses pas pour le reprendre. Il sentit alors un vertige s'emparer de son cerveau... La plage lui sembla tourner autour de lui et il s'évanouit... Il tomba lourdement sur le côté, tenant encore dans une de ses mains l'aviron qui l'avait soutenu ; et pareil à un lis flétri, il gisait là, aussi beau à voir, avec ses formes sveltes et ses traits pâles, que ne le fut jamais créature formée de l'argile...

Chapitre III

[243]

Haydée

Retour à la vie : première vision. — Haydée et sa suivante. — Dans la grotte. — Haydée et son père. — Sommeil profond de Juan et troublé d'Haydée. — Premier entretien, premier repas. — Les visites à la grotte. — Le bain. — Promenades sentimentales. — Départ du vieux pirate. — Première nuit d'amour sur la grève. — Exploits du pirate. — Le retour impromptu. — La fête au logis. — Danses et orgies. — Le repas d'Haydée et de Juan. — Singes, eunuques, danseuses et poète. — Les rêves d'Haydée. — Apparition paternelle. — La bagarre. — Vengeance du pirate. — Maladie et mort d'Haydée.

Il demeura longtemps ainsi, puis ses yeux s'ouvrirent, se fermèrent et s'ouvrirent de nouveau... Il croyait être encore dans la chaloupe et sortir d'un sommeil léger. Alors le désespoir le reprit, et il regretta de n'avoir pas dormi du sommeil de la mort ; mais le sentiment lui revint, ses faibles yeux errèrent lentement autour de lui et s'arrêtèrent sur la figure charmante d'une fille de dix-sept ans.

Elle était penchée sur lui, et sa petite bouche se rapprochait de la sienne, comme pour interroger son souffle, et peu à peu le doux frottement de sa main chaude et jeune ramenait à la vie ses esprits glacés...

Elle lui fit prendre quelques gouttes de cordial et enveloppa d'un manteau ses membres... Puis son beau bras souleva cette tête

languissante, et elle appuya ce front mourant et pâle sur sa joue colorée d'un pur incarnat... Et elle épiait avec inquiétude chaque mouvement convulsif qui arrachait un soupir à la poitrine oppressée du naufragé, en même temps qu'à la sienne.

Aidée de sa suivante, jeune aussi, bien que son aînée, l'aimable fille le transporta avec précaution dans la grotte voisine. Alors elles allumèrent du feu et, à la lueur de la flamme, la jeune fille se dessina un instant aux yeux de Juan et lui apparut grande et belle.
Son front était orné de pièces d'or qui brillaient sur sa chevelure brune dont les flots retombaient en tresses derrière elle presque jusqu'aux pieds... Il y avait sur sa personne un air de distinction qui annonçait une femme de qualité.
Elle avait les yeux noirs comme la mort, et de longs cils ombrageaient tout son visage. Son front était blanc et petit ; sa lèvre supérieure eût pu servir de modèle à un statuaire.
Sa robe était d'un fin tissu et de couleurs variées ; l'or et les pierreries étaient entremêlés à profusion dans sa chevelure ; sa ceinture étincelait ; la plus riche dentelle ornait son voile, et plus d'une pierre précieuse brillait sur sa petite main ; elle portait de petites chaussures souples et pas de bas.
Le costume de l'autre femme était à peu près semblable, mais d'étoffes plus grossières.

Cette jeune fille était l'enfant unique d'un vieillard qui vivait sur les flots. Il avait été pêcheur dans sa jeunesse, mais il avait rattaché à ses excursions maritimes quelques autres spéculations d'une nature peut-être moins honorable : un peu de contrebande et la piraterie avaient fait passer d'un grand nombre de mains dans les siennes un million de piastres environ.
Il allait de temps à autre à la pêche des vaisseaux marchands égarés ; il confisquait la cargaison et l'équipage. Le marché aux esclaves lui valait aussi d'honnêtes bénéfices.
Il était Grec, et dans son île, l'une des plus petites et sauvages des Cyclades, il avait, du produit de ses méfaits, construit une très belle maison où il vivait fort à son aise. Dieu sait combien de brigandages il avait accomplis, combien de sang il avait versé : c'était, somme toute, un personnage peu moral. Sa maison n'en était pas moins spacieuse, pleine de belles sculptures, peintures et dorures dans le goût barbaresque.
Il n'avait que cette fille, appelée Haydée, la plus riche héritière des Iles orientales. Elle était si belle que sa dot n'était rien auprès de ses

sourires. Comme un arbre charmant, elle croissait dans sa beauté de femme.

⁂

Ce jour-là même elle se promenait le long de la grève, au pied des rochers, quand elle avait trouvé Don Juan insensible, pas tout à fait mort, mais presque. Il était nu et, comme de raison, cette vue la blessa. Cependant elle se crut obligée de donner un abri à cet étranger qui se mourait et qui avait la peau si blanche.
Le conduire chez son père, ce n'eût pas été précisément le moyen de le sauver. Le vieillard, en effet, ne se serait pas fait scrupule de le vendre comme esclave dès qu'il eût été rétabli.
Avec les débris du naufrage, les deux femmes avaient pu allumer du feu sans peine.
Haydée et sa suivante s'étaient dépouillées de quelques-uns de leurs vêtements pour faire un lit au naufragé afin qu'il fût plus à l'aise quand il s'éveillerait, car il s'était à nouveau profondément endormi. Puis elles partirent, se promettant de revenir à la pointe du jour avec un plat d'oeufs, du café, du pain et du poisson.

⁂

Juan dormit comme un sabot, d'un sommeil sans rêves.
Haydée était rentrée chez elle, enjoignant le silence le plus absolu à sa suivante Zoë. Elle dormit, elle, d'un sommeil agité ; elle ne cessa de se retourner sur sa couche, rêvant de naufrages et de charmants cadavres étendus sur la grève.

⁂

Elle éveilla de si bonne heure sa suivante que celle-ci en murmura. Les vieux esclaves de son père, réveillés à leur tour, jurèrent en diverses langues, arménien, turc ou grec, ne sachant que penser de cette lubie.
La vierge insulaire, plus pâle et plus fraîche que l'aurore qui la baisait de ses lèvres humides, descendit au rocher.
Elle vit que Juan dormait encore comme un enfant au berceau. Elle le couvrit de nouveau, car l'air du matin était vif, puis se pencha sur lui, silencieuse ; ses lèvres muettes buvaient la respiration à peine perceptible de Juan.
Pendant ce temps, Zoë tirait les provisions du panier et faisait cuire le repas.
Elle prépara les oeufs, les fruits, le café, le pain, le poisson, le miel et le vin de Scio. Mais Haydée ne voulut pas qu'elle éveillât le naufragé, et les deux femmes attendirent...

⁂

Juan continuait de dormir. Les souffrances l'avaient amaigri et jauni, mais c'était encore un fort joli garçon.
Il ouvrit les yeux enfin et se serait rendormi si le charmant visage ne lui fût apparu à nouveau. Il n'avait jamais été indifférent aux traits féminins : même dans ses prières, il détournait les yeux des saints renfrognés pour les reporter sur la tendre image de la Vierge Marie.
La dame fit un effort et timidement, avec l'accent grave et doux de l'Ionie, lui dit qu'il était faible et ne devait pas parler, mais manger.
Juan ne pouvait comprendre un seul mot à ce langage, mais il avait de l'oreille, et la voix de la jeune fille était le gazouillement d'un oiseau, si suave, si pur, que jamais il n'avait entendu musique plus simple et plus belle.
Le fumet de la cuisine de Zoë, qui parvenait à son odorat, contribuait également, à la vérité, à le rappeler à la vie. Il éprouva un grand besoin de manger, surtout un beefsteak.
Mais il dut se contenter de ce qu'on lui offrait. Il commença de dévorer comme un affamé qu'il était. Zoë dut calmer son ardeur, car elle savait qu'il est très dangereux, en pareil cas, de satisfaire sa faim. Elle lui fit comprendre par des gestes qu'il se trouvait, pour le moment, suffisamment restauré.
Ensuite, comme il était à peu près nu, sauf une guenille, elles le vêtirent des vêtements qu'elles avaient apportés. Cela lui fit un costume mi-turc, mi-grec.
Haydée avait essayé de lui parler, mais elle reconnut qu'il ne comprenait rien. Alors elle joignit les gestes au langage. Juan faisait plus attention à ses regards qu'à ses paroles.
Qu'il est doux d'apprendre une langue étrangère des lèvres et des yeux d'une femme aimée !

⁂

Chaque jour, à l'aube, heure un peu matinale pour Juan qui aimait à dormir, Haydée se rendait à la grotte. Elle l'éveillait en caressant les boucles de ses cheveux, en exhalant sa fraîche haleine sur sa joue et sa bouche.
Juan devenait peu à peu convalescent. Quand il s'éveillait, il trouvait de bonnes choses devant lui, un bain, un déjeuner et les plus beaux yeux qui aient jamais fait battre un coeur de jeune homme.
L'un et l'autre étaient si jeunes que le bain n'avait rien qui les fît rougir.
Haydée voyait en Don Juan l'être dont elle avait rêvé chaque nuit depuis deux ans, celui qu'elle devait rendre heureux, et qui lui donnerait à elle le bonheur.
Il était son bien, son trésor, fils de l'Océan, un précieux débris que lui

avaient jeté les vagues, son premier et dernier amour.

Une lune ainsi s'écoula, et la belle Haydée visitait chaque jour son jeune ami. Enfin son père reprit la mer pour aller à la rencontre de certains navires marchands, trois vaisseaux ragusains à destination de Scio.
Ce fut pour elle le signal de la liberté, car elle n'avait plus sa mère. Elle prolongea ses visites et ses causeries, et avec Juan elle se promenait sur la côte. C'était une falaise battue de brisants : en haut des rocs escarpés, en bas une plage sablonneuse dont l'accès était défendu par des écueils. Jamais ne cessait le mugissement des vagues menaçantes, excepté ces longs jours d'été où la surface de l'océan est unie comme celle d'un lac.
Zoë bornait son service auprès de sa maîtresse à apporter l'eau chaude, à tresser les longs cheveux d'Haydée et à lui demander de temps à autre ses robes de rebut.

C'était l'heure où le soir répand sa fraîcheur, le disque du soleil s'affaissant derrière la colline. D'un côté, la montagne, de l'autre, la mer apaisée et sans fin, au-dessus de leur tête le firmament au milieu duquel brillait une étoile solitaire.
Ils se tenaient par la main, foulant le sable dur et poli, ils sautaient par-dessus les cailloux, écrasant les coquillages. Ils pénétrèrent dans les profondeurs du roc creusées par la tempête et l'orage. Là, ils s'assirent et, les bras enlacés, s'abandonnèrent aux charmes du crépuscule à la teinte pourprée.
Ils regardèrent le ciel, semblable à un autre océan couleur de rose. Le large disque de la lune se levait déjà sur la mer. Ils écoutèrent le clapotement des vagues, les soupirs de la brise ; ils aperçurent des flammes brûlantes dans les regards qu'ils se jetaient l'un à l'autre ; alors leurs lèvres s'approchèrent et s'unirent par un baiser...
Un long, long baiser, un baiser de jeunesse, de beauté et d'amour, un baiser qui ébranle le coeur.
Ils se sentirent invinciblement attirés l'un vers l'autre, comme si leurs âmes et leurs lèvres se fussent appelées... Une fois réunies, elles adhérèrent comme des abeilles qui essaiment... Leurs coeurs étaient les fleurs d'où provenait le miel.
La mer silencieuse, l'éclat affaibli du crépuscule, le silence de la grève et des cavernes, tout cela les faisait se rapprocher davantage l'un de l'autre, comme s'il n'y eût jamais eu sous le ciel d'autre vie que la leur, et que leur vie ne pût jamais mourir.
Leurs discours ne se composaient que de paroles entrecoupées. La

nuit ne leur faisait pas peur ; ils étaient en tout l'un à l'autre.
Haydée n'exigea pas de serments ; elle volait comme un oiseau à son jeune ami ; l'idée du mensonge lui était inconnue.
Elle aimait, et elle était aimée... Elle adorait, elle était adorée... Leurs âmes passionnées, absorbées l'une dans l'autre, eussent expiré dans celle ivresse si des âmes pouvaient mourir... Elle sentit son coeur battre sur celui de son bien-aimé, et elle comprit que désormais il ne pouvait plus battre isolément.
Ils étaient si jeunes, si beaux, si aimants et si faibles... C'était l'heure où le coeur est toujours plein, où il pousse à des actes que l'éternité ne peut effacer...
Depuis Adam et Ève, jamais couple plus beau n'avait enfreint la damnation éternelle... Ils avaient entendu parler des eaux du Styx, de l'enfer et du purgatoire... Mais que leur importait !
Ils se regardèrent, et leurs yeux brillaient à la clarté de la lune. Le bras de Juan est toujours enlacé à la taille d'Haydée, et le sien presse la tête de Juan... Elle boit ses soupirs et lui les siens... Ils ne forment plus qu'un murmure confus et entrecoupé... On les prendrait ainsi, demi-nus, pour un groupe antique, tout à l'amour, tout à la nature...

... Quand furent passés ces moments d'ivresse brûlante et profonde, Juan s'abandonna au sommeil dans les bras d'Haydée. Mais elle ne dormait pas... Sa tendre et énergique étreinte continuait à soutenir sa tête appuyée sur les trésors de son sein... Par intervalles, elle tournait ses regards vers le ciel, puis les reportait sur le pâle visage qu'elle réchauffait sur son coeur, son coeur débordant de joie de tout ce qu'elle avait accordé, de tout ce qu'elle accordait encore.
Quel bonheur possède celui qui voit dormir l'être qu'il aime !
Haydée, seule avec la nuit, l'océan et son amour, contemplait sans fin le sommeil de son amant. Ces étoiles innombrables qui scintillaient maintenant au ciel n'éclairaient nulle part une félicité comparable à la sienne.
Elle était l'enfant de la passion, née sous ce ciel qui rend brûlants les baisers des filles aux doux yeux de gazelle ; elle n'était faite que pour aimer, tout ce qu'on pouvait dire ou faire ailleurs n'était rien pour elle. Là battait son coeur... Elle n'avait rien d'autre à souhaiter, à espérer ni à craindre.
C'en est donc fait. Juan et Haydée ont engagé leur coeur sur ce rivage solitaire ; les étoiles ont versé leur lumière sur tant de beauté ; l'océan fut leur témoin, la caverne leur couche nuptiale... La solitude a été leur prêtre. Et voilà qu'ils sont époux, et qu'ils sont heureux...

Redoublant d'imprudence à chaque visite nouvelle, Haydée oubliait que l'île appartenait à son père, le pirate.
Ce bon vieux gentilhomme avait été retenu par les vents et les vagues, ainsi que par quelques captures importantes... Une tempête avait tempéré sa joie en faisant sombrer l'une de ses prises... Il avait enchaîné ses captifs, les avait divisés en lots et numérotés comme des chapitres d'un livre. Chacun valait de dix à cent dollars par tête.
Il disposa des uns à la hauteur du cap Matapan, parmi ses amis les Méinotes ; il en vendit d'autres à ses correspondants de Tunis, à l'exception d'un homme qui, étant vieux et ne trouvant point d'acquéreur, fut jeté à la mer. Quelques-uns des plus riches furent mis à la cale pour être échangés plus tard contre une rançon.
Il disposa de la même manière des marchandises ; il s'en défit dans certains marchés du Levant. Toutefois il réserva un grand nombre d'objets de goût féminin : étoffes de France, dentelles, des pinces, une théière, des guitares et des castagnettes d'Alicante, tous articles volés pour sa fille par le meilleur des pères.
Il réserva aussi un singe, un mâtin de Hollande, une guenon, deux perroquets, une chatte de Perse, ainsi qu'un chien terrier qui avait appartenu à un Anglais. Il fit enfermer toute cette ménagerie dans une cage d'osier.

⁂

Ayant besoin de réparer son navire, il revint enfin dans son île et débarqua dans le havre, situé au côté opposé de la grève aux écueils.
Il gravit la colline et apercevant la fumée de son toit se sentit joyeux. Lambro, c'était son nom, aimait fort son enfant.
Comme il approchait, il distingua à travers les feuillages qui ombrageaient sa maison des figures en mouvement, des armes étincelantes et des vêtements aux couleurs variées.
Étonné de ces indices d'oisiveté, il entendit encore les sons d'un violon. Il reconnut aussi un flageolet et un tambour, puis des éclats de rire.
Sur la pelouse, il aperçut alors ses domestiques dansant ainsi que des derviches qui tournent sur un pivot.
Plus loin, c'étaient des troupes de jeunes Grecques, dont la plus grande agitait en l'air un mouchoir blanc ; les autres se tenaient par la main, et leurs longs cheveux châtains flottaient sur leur cou d'albâtre... Elles chantaient et bondissaient en cadence...
Ici des groupes joyeux commençaient à dîner ; on voyait des pilafs et des mets de toutes sortes, des flacons de vins de Samos et de Scio et des sorbets rafraîchis dans des vases poreux...
Une troupe d'enfants ornait de fleurs, les cornes vénérables d'un vieux bouc blanc.

Ailleurs un bouffon, au milieu d'un cercle de vieillards, racontait des histoires merveilleuses.
Lambro vit tout cela avec une certaine aversion. Pourquoi s'amusait-on ainsi en son absence ? Il redoutait fort l'enflure de ses comptes de dépenses hebdomadaires.
Néanmoins il évita d'entrer en fureur, il s'avança et frappa sur l'épaule du premier convive qui lui tomba sur la main — avec un certain sourire qui n'annonçait, à la vérité, rien de bon — et lui demanda ce que voulaient dire ces réjouissances.
Le Grec emplit un verre de vin et, sans tourner la tête, le lui présenta par-dessus l'épaule.
« On s'altère à parler, fit-il, je n'ai pas de temps à perdre. »
Un second ajouta :
« On dit que notre vieux maître est mort. Adressez-vous à notre maîtresse, qui est héritière. »
« Notre maîtresse, reprit un troisième, vous voulez dire notre maître, pas l'ancien, le nouveau ! »

⁂

Ces coquins, étant nouveau venus, ne savaient pas à qui ils parlaient. Une ombre passa dans les yeux de Lambro ; mais, se ressaisissant, il demanda à l'un d'eux de vouloir bien lui apprendre le nom et les qualités de son nouveau patron, qui, suivant les apparences, avait fait passer Haydée à l'état d'épouse.
« J'ignore, dit le drôle, qui il est et d'où il vient, et ne me soucie guère de le savoir. Mais je sais que voici un chapon rôti, merveilleusement gras... Si cela ne vous suffit pas, adressez-vous à mon voisin... C'est un bavard émérite. »
Lambro ne fit pas d'autres questions, mais s'avança vers la maison par un chemin dérobé. Nul ne faisait attention à lui. Il entra inaperçu par une porte secrète.

⁂

Don Juan et Haydée étaient à table dans toute leur beauté et leur splendeur ; devant eux un meuble incrusté d'ivoire, splendidement servi, et, autour de la salle, se tenaient rangées de belles esclaves. La vaisselle était d'or et d'argent, incrustée de pierreries. La partie la moins précieuse du service se composait de nacre, de perles et de corail.
Le dîner comprenait une centaine de plats. On y voyait des mets de toutes sortes, des soupes au safran et des ris de veau, de l'agneau et des noix de pistache ; des poissons gigantesques. La boisson consistait en divers sorbets de raisin, d'orange et de jus de grenade exprimé à travers l'écorce.

Des fruits et des gâteaux de dattes terminèrent le repas, puis fut servie la fève de Moka en de petites tasses de porcelaine de Chine. Dans le café on avait fait bouillir du clou de girofle, de la cannelle et du safran.
Haydée et Juan posaient leurs pieds sur un tapis de satin cramoisi, bordé de bleu pâle ; les coussins du sofa étaient de velours écarlate rehaussé au centre d'un soleil d'or. Le cristal et le marbre, l'or et la porcelaine étalaient partout leur splendeur ; des nattes indiennes et des tapis de Perse couvraient le carreau ; des gazelles et des chats, des nains et des nègres et encore d'autres créatures qui gagnaient leur vie en qualité de ministres et de favoris gisaient çà et là, aussi nombreux qu'à la foire.
Haydée portait deux jelicks. Sous sa chemise légère nuancée d'azur, de rose et de blanc, son sein se soulevait comme une légère vague... La gaze blanche rayée qui formait sa ceinture flottait autour d'elle comme un nuage diaphane autour de la lune.
Un large bracelet d'or sans fermoir pressait chacun de ses bras charmants ; le métal en était si fin que la main l'élargissait sans effort et qu'il s'adaptait de lui-même au bras qui lui servait de moule. Il adhérait à ces contours ravissants comme s'il eût craint de s'en séparer, et jamais on ne vit métal plus pur ceindre une peau plus blanche.
Une semblable ceinture d'or, fixée autour de son cou-de-pied, annonçait sa dignité de souveraine du territoire. Douze anneaux brillaient à ses doigts. Des pierreries étoilaient sa chevelure. La soie orange de son pantalon turc flottait sur la plus jolie cheville du monde.
Les vagues de ses longs cheveux châtains ondoyaient jusqu'à ses talons.
Haydée créait autour d'elle une atmosphère de vie. L'air était plus léger, éclairé par ses yeux suaves et purs. En sa présence, on sentait pouvoir s'agenouiller sans idolâtrie.
Juan portait un châle noir et or, un turban roulé en plis gracieux ceignait sa tête ; une aigrette d'émeraude entremêlée des cheveux d'Haydée surmontait un croissant mobile qui jetait une lumière resplendissante.
Leur cour les divertissait : c'étaient des nains, des eunuques noirs, des jeunes danseuses demi-nues et un certain poète. Ce dernier, payé pour satiriser ou aduler, jouissait de quelque célébrité. Caméléon fieffé, il était, en compagnie, un drôle assez agréable.

*
* *

Quand tout ce monde eut été congédié, Haydée et Juan se retrouvèrent seuls en la douce société de leurs coeurs.
Être seuls, pour eux, c'était un autre éden. Ils ne s'ennuyaient que lorsqu'ils n'étaient point ensemble. Chacun d'eux était le miroir de

l'autre.
Ils étaient encore enfants, et enfants ils auraient toujours été. Ils n'étaient pas faits pour remplir un rôle agité sur l'ennuyeuse scène du monde réel, mais comme deux êtres nés du même ruisseau, la nymphe et son bien-aimé, pour passer, invisibles, leur vie charmante dans les eaux et parmi les fleurs, sans connaître jamais le poids des heures humaines...
Plusieurs lunes s'étaient succédé et avaient retrouvé ces mêmes amants dont elles avaient éclairé les premières joies. Cet écueil de l'amour, la possession, était pour eux un charme qui ajoutait chaque jour à leur tendresse... Aimer était leur nature et leur destinée.
Ce soir-là, pendant qu'ils considéraient le crépuscule, un tremblement leur vint et traversa la félicité de leur coeur... Un secret pressentiment les saisit tous deux... Les grands yeux noirs et prophétiques d'Haydée semblèrent se dilater et suivre le départ du soleil lointain, comme si son disque allait emporter dans sa fuite leur dernier jour de bonheur... Juan regardait Haydée comme pour l'interroger sur le destin...
Mais ils bannirent par un baiser la sinistre augure...
Dans les bras l'un de l'autre, pourquoi ne moururent-ils pas à cet instant ? Ils étaient nés pour vivre ensemble au fond des bois ; ils n'étaient pas faits pour habiter ces solitudes peuplées qu'on nomme la société, habitacles de la haine, du vice et des soucis.
Joue contre joue, dans un sommeil enchanteur, Haydée et Juan reposaient donc. De moment en moment quelque chose faisait tressaillir Don Juan, un frémissement parcourait tous ses membres ; parfois les douces lèvres d'Haydée murmuraient, comme un ruisseau, une musique sans paroles, et ses traits charmants étaient agités par ses rêves, comme des feuilles de rose par le souffle de la brise.
Elle rêvait qu'elle était seule sur le rivage de la mer, enchaînée à un rocher ; elle ne pouvait se détacher de ce lieu, et le mouvement des flots augmentait, et les vagues s'élevaient autour d'elle, terribles, menaçantes et dépassaient sa lèvre supérieure, si bien qu'elle ne pouvait plus respirer. Bientôt elles mugirent, écumantes, au-dessus de sa tête. Chacune d'elles semblait devoir la noyer, et cependant elle ne pouvait pas mourir.
Et puis elle fut délivrée de ce supplice. Et alors elle marcha sur la pointe des rocs, les pieds couverts de sang. Mais elle tombait à chaque pas... Devant elle roulait, enveloppé d'un linceul, quelque chose qu'elle se sentait forcée de poursuivre malgré son effroi, quelque chose de blanc qu'elle ne pouvait pas distinguer... Elle cherchait à le prendre et à l'étreindre, mais cela lui échappait toujours...
La scène changea. Elle se trouva dans une caverne dont les parois étaient tapissées de stalactites, vaste salle taillée par les siècles que

venaient laver les vagues et que visitaient les veaux marins. Sa chevelure ruisselait, et les prunelles de ses yeux semblaient fondues en larmes qui, tombant sur les pointes des rochers, se cristallisaient soudain...
Et à ses pieds, froid, inanimé, pâle comme l'écume qui couvrait son front livide, Juan gisait, et rien ne pouvait ranimer le battement de son coeur éteint...
Mais en regardant le mort, elle crut voir ses traits s'évanouir et faire place à d'autres qui lui rappelaient ceux de son père... Peu à peu la ressemblance avec Lambro devint frappante. Oui, c'était bien son regard perçant... Haydée s'éveilla, tressaillit et vit... Puissance du ciel ! Son père était là qui les fixait, elle et son amant !

Au cri douloureux d'Haydée, Juan s'était élancé et la reçut dans ses bras. Puis il saisit son sabre suspendu à la muraille pour exercer à l'instant sa vengeance contre celui qui causait tout ce désordre. Alors Lambro, qui jusque-là avait gardé le silence, sourit avec mépris et dit :
« Je n'ai qu'un mot à prononcer pour que paraissent mille cimeterres prêts à frapper. Remets, jeune homme, dans le fourreau ton épée impuissante. »
Haydée s'élança dans ses bras.
« Juan, c'est Lambro, c'est mon père ! Fléchis le genou avec moi. Il nous pardonnera, j'en ai la certitude. O mon père bien-aimé ! Dans cette angoisse de joie et de douleur, je baise avec transport le bord de ton vêtement... Fais de moi ce que tu voudras, mais épargne ce jeune homme ! »
Le vieillard demeura calme et altier.
« Jeune homme, ton épée ? dit-il encore une fois à Don Juan.
— Jamais ! Tant que ce bras sera libre ! »
Le visage du vieillard pâlit, mais non de crainte et, tirant un pistolet de sa ceinture, il reprit :
« Que ton sang retombe sur sa tête ! »
Puis il examina attentivement la pierre, comme pour s'assurer si elle était en bon état — il en avait depuis peu fait usage — et se mit tranquillement à armer son pistolet.
Enfin il ajusta.
Mais Haydée se jeta au-devant de son amant, et non moins résolue que son père :
« Que la mort descende sur moi ! s'écria-t-elle. La faute est à moi seule. La mer l'avait porté sur ce fatal rivage. Il ne le cherchait pas. Je lui ai engagé ma foi : je l'aime, je mourrai pour lui. Je connais votre caractère inflexible ; connaissez celui de votre fille ! »
Ils se regardèrent, et dans leur regard brillait la même expression. Vrai

lion, vraie lionne, ils étaient l'un et l'autre capables de se venger.
Le père, après une hésitation, remit le pistolet à sa ceinture. Puis il resta immobile, les yeux fixés sur sa fille, comme s'il eût voulu lire au fond de son âme :
« Ce n'est pas moi, dit-il enfin, qui ai voulu la perte de cet étranger... Bien peu supporteraient un pareil outrage et s'abstiendraient de verser le sang... Mais il faut que je fasse mon devoir... Par la manière dont tu as rempli le tien, le présent est garant du passé... Qu'il dépose son arme, ou, par la tête de mon père, la sienne va rouler devant toi comme une boule ! »
En achevant ces mots, il leva son sifflet et en tira un son aigu. Un autre sifflet lui répondit et, au même instant, s'élancèrent en désordre une vingtaine d'hommes.
« Arrêtez ou tuez ce Franc ! » leur cria-t-il.
En même temps, par un mouvement brusque, il écarta sa fille et, pendant qu'il la retenait, ses gens s'interposèrent entre elle et Don Juan.
La bande des pirates s'élança sur sa proie, mais le premier tomba l'épaule droite à demi séparée du tronc. Le second eut le visage fendu en deux, mais le troisième, vieux sabreur plein de sang-froid, para les coups avec son coutelas qu'il mania si bien qu'en un clin d'oeil il étendit Don Juan à ses pieds, perdant un ruisseau de sang par deux blessures profondes, l'une au bras, l'autre à la tête.
Alors on le garrotta sur place et on l'emporta hors de l'appartement. Le vieux Lambro donna ordre qu'il fût conduit au rivage, où deux navires devaient mettre à la voile à neuf heures.
On le jeta dans une chaloupe, puis on le déposa à bord de l'une des deux galiotes, sous une méchante écoutille.

*
* *

Haydée n'était pas de ces femmes qui pleurent, se désolent, s'emportent, puis se calment et se laissent dompter par ceux qui les entourent. Sa mère était une Maure de Fez, cet éden du désert : elle avait eu pour douaire la beauté et l'amour, et la passion dormait dans ses grands yeux noirs comme un lion auprès d'une source. Sa fille était formée d'un rayon plus doux, mais exaltée par le désespoir, elle sentit bouillonner dans ses veines le feu de son sang numide.
Sa dernière vision était celle de Juan couvert de blessures et écrasé par ses ennemis... Elle poussa un gémissement convulsif, après quoi ses mouvements cessèrent, et elle tomba dans les bras de son père.
Une veine s'était rompue dans sa poitrine ; ses lèvres charmantes s'étaient teintées de sang ; sa tête se penchait comme un lis surchargé de pluie. On appela ses femmes qui, les yeux baignés de pleurs, transportèrent leur maîtresse sur sa couche. Elles essayèrent toute

leur provision d'herbes et de cordiaux, mais tous les soins furent inutiles : on eût dit que la vie ne pouvait la retenir ni la mort la détruire.
Elle resta des jours entiers dans le même état. Elle était froide, et son coeur ne battait pas, mais ses lèvres avaient conservé leur vermillon, et ses traits si doux n'avaient pas cessé de refléter son âme.
L'amour se retrouvait encore sur ce cher visage, mais comme dans le marbre taillé par un habile ciseau : la *Vénus éternelle*, le *Laocoon* ou *l'Agonie du Gladiateur.*
Elle s'éveilla à la fin. On eût dit le réveil d'une morte, car la vie lui semblait une nouvelle chose, une sensation inconnue éprouvée malgré elle. Les objets frappaient sa vue sans réveiller aucun souvenir en elle. Et cependant le poids douloureux pesait toujours sur son coeur !
Elle ne parlait point. Sa respiration seule indiquait qu'elle avait quitté la tombe.
Un jour cependant, ses yeux qu'on voulait rappeler aux pensées d'autrefois s'animèrent d'une effrayante expression.
Et alors une esclave lui parla d'une harpe. Le harpiste vint et accorda son instrument. Aux premières vibrations irrégulières et aiguës, elle fixa un instant sur lui ses yeux étincelants, puis se retourna vers la muraille comme pour écarter des souvenirs trop douloureux. Mais lui, d'une voix plaintive et lente, avait commencé un chant insulaire, un chant des anciens Grecs, avant que la tyrannie n'eût tout étouffé.
Aussitôt ses doigts amaigris battirent la mesure contre le mur. Alors le musicien changea de sujet et chanta l'amour. À ce nom redoutable, tous ses souvenirs s'éveillèrent soudain. Le rêve se fixa de ce qu'elle avait été, et elle comprit en même temps ce qu'elle était devenue... Les nuages qui avaient assombri sa conscience se fondirent en un torrent de larmes.
La pensée était revenue trop tôt, et elle agita son cerveau jusqu'au délire. Elle se leva comme si elle n'avait jamais été malade, et elle regardait comme des ennemis tous ceux qu'elle rencontrait... Mais on ne l'entendit pas articuler une protestation ni un cri... Rien ne put lui faire reconnaître la figure de son père.
Elle refusait la nourriture et le vêtement ; tous les moyens employés à cet égard avaient été inutiles. Ni le temps, ni le changement de lieux, ni les soins, ni les secours de l'art ne pouvaient procurer le sommeil à ses sens. Elle semblait avoir pour toujours perdu la faculté de dormir.
... Douze jours et douze nuits, elle languit ainsi. Enfin, sans un gémissement, sans un soupir, sans un regard d'agonie, elle rendit l'âme. Ceux qui veillaient près d'elle ne s'en aperçurent que quand l'ombre qui couvrait déjà son gracieux visage se fut étendue sur ses yeux si purs, si beaux, si noirs. Oh ! avoir brillé d'une telle splendeur et puis s'éteindre !

Chapitre IV

[244]

La sultane Gulbeyaz

Esclave. — Récit du bouffon. — Enchaîné à la jolie Romagnole. — La vente au marché des esclaves. — Rencontre de Johnson. — L'achat. — Au palais du sultan. — Juan habillé en femme. — Au sérail. — La sultane amoureuse. — Vaines avances. — Arrivée du Sultan. — Gulbeyaz se retire.

Blessé, enchaîné, claquemuré, il s'écoula plusieurs jours avant que Don Juan pût se rappeler le passé. Quand la mémoire lui revint, il se vit en pleine mer, courant sous le vent, filant six noeuds à l'heure, et devant lui les rivages d'Ilion. En tout autre temps, il eût éprouvé du plaisir à les considérer.

On avait permis à Don Juan de sortir de son étroite prison, mais il comprit qu'il était esclave. Ses yeux parcoururent tristement le vaste azur des flots. Affaibli par la perte de son sang, c'est à peine s'il put articuler quelques questions. Les réponses qu'on lui fit ne lui procurèrent pas de renseignements sur sa situation passée ou présente.

Il remarqua quelques-uns de ses compagnons de captivité, des Italiens. C'était une troupe de chanteurs qui se rendaient en Sicile pour y jouer l'opéra. Ayant fait voile de Livourne, ils avaient été, non pas attaqués par un pirate, mais vendus par leur imprésario à un prix

exorbitant.

« Notre machiavélique imprésario, raconta le bouffon de la troupe qui avait conservé toute sa bonne humeur, fit à la hauteur de je ne sais quel promontoire des signaux à un brick inconnu. _Corpo di Caio Mario !_ Nous fûmes sans autre forme de procès transférés à son bord. Il est vrai que si le Sultan a du goût pour le chant nous aurons bientôt rétabli nos affaires.

« La *prima donna*, bien que prématurément enlaidie par une vie dissipée et sujette au rhume quand la salle est clairsemée, a encore quelques bonnes notes ; la femme du ténor, dépourvue de voix, présente un aspect agréable. Le dernier carnaval, elle fit à Bologne un certain bruit : n'enleva-t-elle pas le comte César Cigogna à une vieille princesse romaine ?

« Et puis nous avons des danseuses : la Nini qui a plusieurs cordes à son arc, toutes lucratives ; cette petite rieuse de Pelegrini qui eut aussi son succès au carnaval, mais elle a tout mangé des cinq cents *zecchini* qu'elle gagna ; et puis encore la Grotesca : celle-là, partout où les hommes ont de l'âme et du corps, elle est sûre de faire son chemin : quelle danseuse !

« Quant aux figurantes, elles ressemblent à toutes celles de la clique : par-ci par-là une jolie personne dont la vue peut séduire ; le reste est tout au plus bon pour la foire. Il y en a bien une, avec sa mine sentimentale, qui pourrait faire quelque chose, mais elle danse roide comme une pique !

« Pour les hommes, le _musico_ n'est qu'une vieille casserole fêlée. Possédant une qualification spéciale, il pourra montrer sa face au sérail et y obtenir une place de domestique. Je n'ai pas grande confiance dans son chant. Parmi tous ces individus de troisième sexe que fait le Pape chaque année, on aurait de la peine à trouver trois gosiers parfaits.

« La voix du ténor est gâtée par une affectation déplorable et quant à la basse c'est une brute qui ne fait que beugler. À l'entendre vous diriez un âne qui s'exerce au récitatif.

« Il ne m'appartient pas de m'estimer moi-même. Quoique jeune, je distingue, monsieur, que vous avez voyagé. Avez-vous entendu parler de Raucocanti ? C'est moi-même. Peut-être un jour m'entendrez-vous.

« J'oubliais le baryton. C'est un joli garçon, mais gonflé d'amour-propre. À peine ferait-il un bon chanteur de rues. Dans les rôles d'amoureux, au lieu de coeur, il montre ses dents. »

L'éloquent récit de Raucocanti fut interrompu à cet instant par les pirates qui, à heure fixe, venaient inviter les captifs à rentrer au cabanon.

⁂

Le lendemain, dans les Dardanelles, ils apprirent que, par mesure de précaution, ils seraient enchaînés deux par deux, homme à homme, femme à femme, en attendant la vente au marché de Constantinople.
On avait d'abord hésité à considérer le soprano comme du sexe masculin ou féminin, mais après délibération il avait été rangé du côté des dames. Chaque sexe se trouvait ainsi être représenté en nombre impair. Il fallut donc appareiller un homme avec une femme. Cet homme, par la fatalité, se trouva être Don Juan, et sa compagne une bacchante au visage frais et brillant.
Elle avait des yeux de charbon à travers lesquels on lisait un grand désir de plaire.
Mais les regards de la jolie Romagnole laissaient Don Juan indifférent. Il la considérait d'un oeil terne et mort.
Ni sa main qui touchait la sienne, ni les autres parties de son corps charmant qui frôlaient sans cesse le sien, puisqu'ils étaient étroitement enchaînés, ne pouvaient seulement faire battre son pouls plus vite.
L'épreuve était difficile, mais Don Juan en sortit victorieux.

⁂

Le vaisseau jeta donc l'ancre sous les murs du sérail. Sa cargaison fut débarquée et amenée au marché. Des Géorgiens, des Russes, des Circassiens s'y trouvaient déjà.
Quelques-unes se vendirent cher. On donna jusqu'à quinze cents dollars d'une jeune Circassienne, fille charmante et d'une virginité garantie. Sa vente désappointa plus d'un des enchérisseurs à onze et douze cents dollars. Mais chacun se tut quand on sut que c'était pour le compte du sultan.
Un lot de douze négresses de Nubie fut vendu à un prix qu'elles n'auraient certes point obtenu sur un marché des Indes occidentales.
Quant à notre troupe, elle fut achetée au détail, les uns par des pachas, d'autres par des Juifs ; ceux-ci pour les fardeaux, ceux-là, renégats, pour de meilleures fonctions. Les femmes qui avaient été groupées ensemble eurent leur tour. Celle-ci devait devenir une maîtresse, celle-là une quatrième épouse, cette autre une victime..., etc...

⁂

Juan était jeune et plein d'espoir et de santé, comme on l'est à son âge. De temps à autre une larme furtive sillonnait sa joue. Le sang qui avait coulé de ses blessures l'avait un peu déprimé. Et puis perdre une grande fortune, une maîtresse et une position si confortable pour être mis en vente parmi les Turcs !

Au total, son attitude était néanmoins calme. La splendeur de son vêtement, dont il avait conservé quelques restes, attirait les regards sur lui. On devinait à sa mine qu'il était au-dessus du vulgaire. Et puis, malgré sa pâleur, Don Juan était si beau !
Parmi tous les hommes à vendre se trouvait non loin de lui un personnage robuste et bien taillé, avec des yeux d'un gris foncé où se peignait la résolution.
Une écharpe tachée de sang soutenait l'un de ses bras.
« Mon enfant, dit-il à Don Juan, parmi tout cet assemblage de pauvres diables avec lesquels le sort nous a confondus, il n'y a de gens comme il faut que vous et moi, ce me semble. Faisons donc connaissance. De quelle nation êtes-vous donc ? je vous prie.
— Je suis Espagnol.
— Je pensais en effet que vous ne pouviez être Grec. Ces chiens serviles n'ont pas tant de fierté dans le regard. La fortune nous a joué un vilain tour, mais c'est sa manière d'en user avec les hommes pour les éprouver. Tenez, moi, faisant dernièrement le siège d'une ville par ordre de Souvarow, au lieu de prendre Widdin, j'ai été pris.
— Mon histoire, dit Don Juan, est longue et douloureuse... J'aimais une jeune fille... »
Il s'arrêta, et son regard était rempli de tristesse.
« Je me doutais, reprit l'étranger, qu'il y avait une femme dans votre affaire. Ce sont là des choses qui demandent une larme. J'ai pleuré le jour où ma première femme est morte ; j'en ai fait autant quand ma seconde a pris la fuite ; ma troisième...
— Votre troisième ! Vous pouvez à peine avoir trente ans, et vous avez déjà trois femmes.
— Je n'en ai que deux vivantes...
— Et votre troisième ? que fit-elle ? vous a-t-elle quitté aussi, monsieur ?
— Non, c'est moi qui l'ai quittée...
— Vous prenez froidement les choses.
— Il y a encore des arcs-en-ciel dans votre firmament ; tous les miens ont disparu. Le temps décolore peu à peu les illusions... En attendant, je ne serais pas fâché que quelqu'un nous achetât. »
En ce moment un personnage noir du genre neutre et du troisième sexe s'avança et parut examiner les captifs, leurs âges et leurs mérites avec un soin minutieux.
Puis l'eunuque entama le marchandage avec le trafiquant. Ils débattirent les prix, contestèrent, jurèrent comme s'il se fût agi d'un âne ou d'un veau.
Enfin ils tirèrent leurs bourses en rechignant, comptèrent les sequins et paras, puis le marchand donna son reçu et s'en fut dîner.

⁂

L'acquéreur de Juan et de sa nouvelle connaissance les conduisit vers une barque dorée. La traversée fut brève. Ils s'arrêtèrent bientôt dans une petite anse, au pied d'un mur ombragé de hauts cyprès.
Une petite porte de fer s'ouvrit, et ils s'avancèrent à travers un taillis flanqué de chaque côté de grands arbres, puis des bosquets d'orangers et de jasmins.
« Assommer ce vieux noir et puis décamper serait vite fait, dit soudain Juan à son compagnon.
— Mais comment sortir d'ici ensuite ? en quelle tanière nous réfugier ? »
Un vaste édifice à ce moment s'offrit à leur vue. Cela leur donna du réconfort. Ils avaient faim, ils sentaient déjà un agréable fumet de sauce, de rôtis, de pilafs.
« Au nom du ciel, reprit l'étranger, tâchons d'avoir à manger maintenant et puis, s'il faut faire du tapage, je suis votre homme ! »
Leur guide frappa à la porte. Ils se trouvèrent dans une salle vaste et magnifique où se déployait toute la pompe d'un luxe asiatique. Ils la traversèrent, puis une suite d'appartements silencieux où ne résonnait que le bruit d'un jet d'eau sur un bassin de marbre. Parfois cependant une porte s'ouvrait, et une tête de femme jetait un coup d'oeil furtif et curieux.
Enfin ils arrivèrent dans une partie retirée du palais où l'écho se réveillait comme d'un long sommeil. L'oeil était émerveillé de l'opulence de cette salle fastueuse, du nombre immense d'objets inutiles qui s'y trouvaient. Les sofas étaient si précieux que c'était vraiment un péché que de s'y asseoir ; les tapis d'un travail si rare que l'on eût souhaité pouvoir glisser dessus comme un poisson doré.

⁂

Le noir, peu étonné de ce qui faisait la stupeur des deux esclaves, ouvrit un meuble et en tira un grand nombre de vêtements propres à habiller un musulman du plus haut parage.
Il offrit d'abord un manteau candiote et un pantalon pas tout à fait assez étroit pour crever au plus corpulent des deux compagnons. Il compléta cet attirail de dandy turc par un châle de cachemire, des pantoufles jaunes et un joli poignard.
En même temps Baba, c'était le nom du noir, leur faisait ressortir les immenses avantages qu'ils finiraient par obtenir pourvu qu'ils suivissent la voie que la fortune semblait leur montrer si clairement ; il ne leur cacha pas toutefois qu'ils amélioreraient beaucoup leur condition s'ils consentaient à se faire circoncire.
« Monsieur, répondit poliment l'étranger, aussitôt que j'aurai eu

l'avantage de souper, j'examinerai si votre proposition est de nature à être acceptée... »
Mais Juan paraissait fort vexé qu'une pareille invite lui eût été faite :
« Que je meure si j'en fais jamais rien ! dit-il. J'aimerais mieux me faire circoncire la tête ! »
Baba regarda Juan et lui dit :
« Ayez la bonté de vous habiller. »
En même temps il lui montrait un délicieux costume féminin, costume qu'une princesse eût peut-être été charmée de revêtir, mais Juan, qui ne se sentait pas en veine de mascarade, repoussa ces oripeaux du bout de son pied de chrétien.
« Mon vieux monsieur, répondit-il au nègre, je ne suis pas une dame.
— J'ignore ce que vous êtes et ne me soucie pas de le savoir, reprit Baba, mais veuillez faire ce que je vous prescris. Si vous vous avisez d'insister sur votre sexe, j'appellerai des gens qui auront vite fait de ne vous en laisser aucun ! »
Juan soupira et, tout en soupirant, passa un pantalon de soie couleur de chair ; puis on lui attacha une ceinture virginale recouvrant une fine chemise aussi blanche que du lait. Il trébucha dans son jupon, mais tant bien que mal passa ses deux bras dans les manches d'une robe.
Sur l'invitation de Baba il avait peigné sa tête et l'avait parfumée d'huile. On la couvrit de fausses tresses entremêlées de bijoux selon la mode. Sa toilette fut complétée par quelques coups de ciseaux, du fard et des frisures.

*
* *

Baba frappa dans ses mains, et quatre noirs se présentèrent.
« Vous, monsieur, dit Baba au compagnon de Don Juan, vous allez accompagner ces messieurs à table, et vous, la digne nonne chrétienne, vous allez me suivre. Pas de plaisanteries, s'il vous plaît. Croyez-vous être dans la tanière d'un lion ? Vous êtes dans un palais où le vrai sage peut prendre un avant-goût du paradis du Prophète.
— Je veux bien vous suivre, dit Juan, mais j'aurais bientôt rompu le charme si quelqu'un s'avisait de me prendre pour ce que je parais. J'espère, dans l'intérêt de vos gens, que ce déguisement ne donnera lieu à aucune méprise.
— Adieu, dit à Juan son compagnon. Nous voici transformés, moi en musulman, vous en jeune fille, par la puissance de ce vieux magicien nègre. Conservez votre honneur intact, bien qu'Ève elle-même ait succombé.
— Soyez tranquille, le Sultan lui-même ne m'enlèvera pas, à moins que Sa Hautesse ne promette de m'épouser. Bon appétit ! »
Ainsi ils se séparèrent, et chacun sortit par une porte différente. Baba conduisit Juan de chambre en chambre, jusqu'à ce qu'ils fussent en

face d'un portail gigantesque qui élevait de loin, dans l'ombre, sa masse hardie et colossale. L'air était embaumé de parfums délicieux. On eût dit qu'ils approchaient d'un lieu saint, car tout était vaste, calme, odorant et divin.

Deux nains firent pivoter la vaste porte. Au moment d'entrer, Baba crut pouvoir donner encore à Juan quelques légers avis :
« Si vous pouviez modifier un peu cette démarche mâle et majestueuse, vous feriez tout aussi bien. Balancez-vous légèrement. Enfin tâchez de prendre un air un peu modeste. Les yeux des _muets_ sont ici comme des aiguilles et peuvent pénétrer à travers ces jupons. Le Bosphore profond n'est pas loin ; que si votre déguisement venait à être découvert, nous pourrions bien, vous et moi, avant le lever de l'aurore, effectuer le voyage de la mer de Marmara sans bateau et cousus dans des sacs... Ce mode de navigation se pratique fort couramment par ici... »
Sur cet encouragement il introduisit Don Juan dans une pièce plus magnifique encore que la dernière. C'était une confusion d'or et de pierreries.

Dans ce salon impérial, à quelque distance, à demi couchée sous un dais, avec l'assurance d'une reine, reposait une femme. Baba s'arrêta et s'agenouilla devant elle, tout en invitant Juan à en faire autant.
Le cérémonial accompli, elle se leva, de l'air de Vénus sortant des flots. Son regard éclipsait l'éclat de toutes les pierreries. Elle fit signe de son bras nu à Baba d'approcher et s'entretint quelques instants avec lui, montrant Juan.
C'était une femme altière et magnifique qui pouvait être dans sa vingt-sixième année.
Elle adressa quelques mots à ses suivantes, qui formaient un choeur de dix à douze jeunes filles, toutes vêtues de la même manière que Juan.
Les charmantes nymphes firent leur révérence et s'éloignèrent.
Alors Baba fit signe à Juan d'approcher et lui ordonna pour la deuxième fois de se mettre à genoux et de baiser le pied de la dame. À cet ordre, Juan se leva de toute sa hauteur et déclara qu'il était fâché, mais qu'il ne baiserait jamais d'autre chaussure que celle du pape !
Baba lui fit, mais en vain, de vertes remontrances. Il se laissa même aller à de claires allusions au fatal lacet. Mais Don Juan n'était pas homme à s'humilier.
Voyant qu'il était inutile d'insister, Baba lui proposa de baiser la main

de ta dame.
Quoique de mauvaise grâce, Juan accepta ce compromis diplomatique. Et jamais cependant sa lèvre ne s'était posée sur des doigts _mieux nés_ ou plus beaux.
La dame, ayant longuement considéré Juan de la tête aux pieds, intima à Baba l'ordre de se retirer, ordre que le nègre exécuta à la perfection. Il était homme habitué à battre en retraite, à comprendre à demi-mot. Il souffla à Juan de ne rien craindre, lui jeta un sourire et prit congé d'un air satisfait comme s'il venait d'accomplir une bonne action.

Dès qu'il fut sorti, il se fit un changement soudain dans la physionomie de la dame. Son front brillant rayonna d'une émotion étrange. Le sang colora ses joues d'un rouge vif, et dans ses grands yeux se peignit un mélange de volupté et d'orgueil.
Sa taille avait une merveilleuse élégance souple, ses traits la douceur de ceux du Diable quand il s'avisa de tenter Ève... Son sourire était hautain ; une volonté despotique perçait jusque dans ses petits pieds ; on eût dit qu'ils avaient la conscience de son rang et qu'ils ne marchaient que sur des têtes prosternées. Enfin, pour compléter son air imposant, un poignard brillait à sa ceinture... Tout annonçait en elle l'épouse du Sultan. En se rendant au marché elle avait aperçu Juan. C'était le dernier de ses caprices. Elle avait sur-le-champ donné ordre de l'acheter, et Baba avait été chargé de le lui conduire avec toutes les précautions.
« Chrétien, sais-tu aimer ? » dit-elle d'un ton condescendant à l'esclave devenu sa propriété.
Juan, l'âme pleine encore d'Haydée et de son île, sentit le sang généreux qui colorait son visage refluer à son coeur. Ces paroles le percèrent jusqu'au fond de l'âme. Il ne répondit mot, mais fondit en larmes.
Gulbeyaz, la sultane, en fut choquée, gênée... Elle eût bien voulu le consoler, mais ne savait comment... Elle attendit que la tristesse de Juan se fût dissipée...
Alors, d'un air tout à fait impérial, elle posa sa main sur la sienne, et, fixant sur lui ses yeux, elle chercha dans les siens un amour qu'elle n'y trouva pas. Son front se rembrunit... Elle se leva néanmoins, et après un moment de chaste hésitation se jeta dans ses bras et y demeura immobile.
L'épreuve était périlleuse, et Juan le sentit. Mais il était cuirassé par la douleur, la colère et l'orgueil. Il dégagea doucement les beaux bras nus qui le pressaient et fit asseoir Gulbeyaz, faible et languissante, à son côté. Puis il se leva et s'écria :
« L'aigle captif refuse de s'accoupler. Et moi je ne veux pas servir les

caprices sensuels d'une sultane. Tu me demandes si je sais aimer. Juge à quel point j'ai aimé, puisque je ne t'aime pas ! Sous ce lâche déguisement, la quenouille et les fuseaux peuvent seuls me convenir... Ton pouvoir est grand. Mais c'est en vain que les fronts s'inclinent autour d'un trône, en vain que les genoux fléchissent, en vain que les yeux veillent, que les membres obéissent, nos coeurs demeurent à nous seuls. »

La fureur de Gulbeyaz à cette réponse ne dura qu'une minute, et cela fut heureux. Un moment de plus l'eût tuée. Sa colère fut comme un coup d'oeil jeté sur l'enfer.

Sa première pensée avait été de couper la tête à Juan ; la seconde, de se borner à couper court à sa connaissance ; la troisième, de lui demander où il avait été élevé ; la quatrième, de l'amener à repentance par la raillerie ; la cinquième, d'appeler ses femmes et de se mettre au lit ; la sixième, de se poignarder ; la septième, de condamner Baba à la bastonnade... Mais sa dernière ressource fut de se rasseoir et de pleurer, cela va sans dire.

Juan fut ému. Il avait déjà pris son parti d'être empalé ou coupé par morceaux pour servir de nourriture aux chiens, jeté aux lions ou donné en amorce aux poissons. Il se demanda, à la vue de ces larmes, comment il avait pu être si cruel et se mit à bégayer quelques excuses. Mais au moment où un languissant sourire le prévenait qu'il avait obtenu sa grâce, le vieux Baba fit une brusque irruption.

« Épouse du soleil et de la lune, commença-t-il, impératrice de la terre, vous dont un froncement de sourcils dérange l'harmonie des sphères et dont un sourire fait danser de joie toutes les planètes, votre esclave vous apporte un message qui mérite peut-être votre sublime attention : le Soleil en personne m'envoie, comme un rayon, vous annoncer qu'il va venir ici.

— Est-ce comme vous le dites ? reprit Gulbeyaz. Plût au Ciel que le Soleil n'eût pas brillé aujourd'hui ! Prévenez donc mes femmes qu'elles viennent sans tarder former la voie lactée. Allez, ma vieille comète, avertissez les étoiles. Et toi, chrétien, mêle-toi à elles comme tu pourras, et si tu veux que je te pardonne tes mépris passés... »

Elle fut interrompue par un murmure confus de voix :

« Le Sultan arrive ! »

Le cortège était imposant. D'abord venaient les femmes de Gulbeyaz en file respectueuse ; puis les eunuques blancs et noirs de Sa Hautesse. Sa Majesté avait toujours la politesse de faire annoncer sa visite à l'avance, surtout de nuit. Gulbeyaz étant la plus récente des quatre épouses de l'empereur était, comme il est juste, la favorite.

Sa Hautesse était un homme d'un port grave, coiffé jusqu'au nez et

barbu jusqu'aux yeux. Sorti de prison pour monter sur le trône, il avait depuis peu succédé à son frère étranglé.
Il avait cinquante filles et quatre douzaines de fils. Dès que les filles étaient grandes, on les confinait dans un palais où elles vivaient comme des nonnes jusqu'à ce qu'un pacha fût investi de quelque fonction lointaine ; alors celle dont c'était le tour était mariée sur-le-champ, quelquefois à l'âge de six ans.
Ses fils étaient retenus en prison jusqu'à ce qu'ils fussent en âge de remplir un lacet ou un trône. Le destin savait lequel des deux ! Dans l'intervalle, on leur donnait une éducation de prince.

Sa Majesté salua sa quatrième épouse avec tout le cérémonial de son rang. Celle-ci éclaircit ses yeux brillants et adoucit son regard comme il convient à une épouse qui vient de jouer un tour à son mari.
Sa Hautesse, arrêtant son regard sur les jeunes filles, aperçut Don Juan déguisé au milieu d'elles, ce qui ne lui causa ni surprise ni mécontentement.
« Je vois que vous avez acheté une esclave nouvelle, dit-il à Gulbeyaz. C'est grand dommage qu'une simple chrétienne soit si jolie. »
Ce compliment, qui attira tous les regards sur la vierge récemment achetée, la fit rougir et trembler. Il se fit parmi les autres un chuchotement général, mais l'étiquette ne permettait pas de ricaner.

Chapitre V

[245]

Dans le fond du sérail

Don Juan chez les demoiselles d'honneur. — Lolah, Katinkah et Dondon. — L'interrogatoire. — Au dortoir. — Dans le lit de Dondon. — Le sommeil des vierges. — Un cri dans la nuit. — L'étrange rêve de Dondon. — Brèves amours. — Le réveil de Gulbeyaz. — Juan et Dondon condamnés à mort. — La fuite.

Gulbeyaz et son maître s'en étaient allés reposer. Ah ! que la nuit est longue aux épouses coupables qui brûlent pour un jeune bachelier ! Sur leur couche douloureuse, elles appellent la clarté de l'aube grisâtre, tremblant que leur trop légitime compagnon de lit ne s'éveille.
Don Juan, sous son déguisement de femme, s'était, avec le long cortège des demoiselles, incliné devant le regard impérial. Elles reprirent le chemin de leurs chambres, les chambres luxueuses où ces dames reposaient leurs membres délicats, soupirant après l'amour comme l'oiseau prisonnier après les campagnes de l'air.
Don Juan ne pouvait s'empêcher, tout en marchant, de jeter de-ci de-là un coup d'oeil furtif sur leurs charmes, leur gorge blanche, leur taille simple. Néanmoins, il se montrait docile à la matrone, la « mère des vierges », qui surveillait leurs évolutions. Cette vénérable personne était préposée à distribuer les punitions.

⁂

Dès qu'elles furent arrivées dans leurs appartements, toutes les jeunes filles se mirent à danser, à babiller, à rire et à folâtrer.
Elles examinèrent la nouvelle arrivée, ses formes, ses cheveux, son air, enfin toute sa personne. Quelques-unes étaient d'avis que sa robe ne lui allait pas bien. On s'étonnait qu'elle ne portât point de boucles d'oreilles. Il y en avait qui trouvaient sa taille trop masculine, tandis que d'autres souhaitaient qu'elle le fût tout à fait.
Cependant elles ressentaient toutes pour leur compagne une sympathie involontaire, une bizarre attirance.
Parmi les mieux disposées à cette amitié sentimentale, il y en avait trois surtout : Lolah, Katinkah et Dondon.
Lolah était brune comme l'Inde et aussi ardente ; Kalinkah était une Géorgienne au teint de lis et de rose avec de grands yeux bleus, de beaux bras, une jolie main et des pieds si mignons qu'on les eût dits faits pour effleurer la surface de la terre ; Dondon avait un certain embonpoint d'indolence et de langueur, mais elle était d'une beauté à faire tourner la tête.
Dondon semblait une Vénus endormie, quoique propre à tuer le sommeil de ceux qui la regardaient. Ses formes n'offraient pas d'angles. Cependant ses seins, sa croupe potelée étaient parfaitement proportionnés.
« Comment vous nommez-vous ? dit Lolah à la nouvelle venue.
— Juana.
— Fort bien, c'est un joli nom.
— D'où venez-vous ? dit Kalinkah.
— D'Espagne.
— Où est l'Espagne ? fit tendrement Dondon.
— Ne montrez donc pas votre ignorance géorgienne, reprit Lolah. L'Espagne est une île, près du Maroc, entre l'Égypte et Tanger. »
Dondon ne dit rien, mais elle s'assit près de Juana et, jouant avec son voile et ses cheveux, elle la caressait doucement.

⁂

La « mère des vierges » s'approcha sur ces entrefaites :
« Mesdames, il est temps d'aller se coucher. Ma chère enfant, je ne sais trop que faire de vous, dit-elle à la nouvelle odalisque. Tous les lits sont occupés. Si vous voulez, vous partagerez le mien. »
Ici Lolah intervint :
« Maman, vous savez que vous ne dormez pas bien. Je prendrai donc Juana avec moi. Nous sommes minces toutes deux, et chacune de nous tiendra moins de place que vous. »
Mais ici Katinkah l'interrompit et déclara qu'elle avait aussi de la

compassion et un lit.
« D'ailleurs, ajouta-t-elle, je déteste coucher seule. »
La matrone fronça les sourcils.
« Et pourquoi donc ? »
— Je crains les revenants, répondit Katinkah, il me semble voir des fantômes aux quatre coins de mon lit. Puis j'ai des rêves affreux : je ne vois que guèbres, giaours, gins et goules...
— Entre vous et vos rêves, répliqua la matrone, je craindrais que Juana n'eût pas le plaisir d'en faire. Vous, Lolah, vous continuerez à dormir seule pour raisons à moi connues ; vous de même, Katinkah, jusqu'à nouvel ordre. Je placerai Juana avec Dondon, qui est une fille tranquille, inoffensive, silencieuse, modeste, et qui ne passera pas la nuit à remuer et à babiller. Qu'en dites-vous, mon enfant ? »
Dondon ne dit rien, car ses qualités étaient de l'espèce la plus silencieuse.
Mais elle se leva, baisa la matrone au front, Lolah et Kalinkah sur les joues, puis elle prit Juana par la main pour la conduire au dortoir, laissant ses deux compagnes à leur dépit.

Dondon donna à Juana un chaste baiser. Elle aimait beaucoup à donner des baisers. Entre femmes cela n'engage à rien.
Puis elle se déshabilla, ce qui fut bientôt fait, car elle était vêtue sans art, comme une enfant de la nature. Un à un tombèrent tous ses légers vêtements.
Ce ne fut pas sans avoir offert son aide à Juana, qui refusa par un excès de modestie. Mais la nouvelle odalisque paya cher cette politesse, car elle se piqua avec ces maudites épingles inventées sans doute pour les péchés des hommes et qui font d'une femme une sorte de porc-épic.

Un silence profond régnait dans le dortoir ; les lampes placées à distance l'une de l'autre jetaient une lumière incertaine. Le sommeil planait sur les formes charmantes de toutes ces jeunes beautés.
L'une, avec sa chevelure châtain nouée négligemment et son beau front doucement incliné, sommeillait, la respiration calme, et ses lèvres entr'ouvertes laissaient voir un double rang de perles.
Une autre, au milieu d'un rêve brûlant et délicieux, appuyait sur un bras d'albâtre sa joue vivement colorée. Les boucles luxuriantes de sa belle chevelure étaient épaisses sur son front. Elle souriait à son rêve, découvrant ses jolis seins fermes, son petit ventre poli, ses jambes blanches et pleines... On eût dit que ses charmes divins profitaient de l'heure discrète de la nuit pour se montrer timidement à la lumière.

Une troisième semblait l'image de la Douleur endormie ; on voyait au soulèvement de sa poitrine qu'elle rêvait d'un rivage adoré, d'une patrie absente... Des larmes sillonnaient la noire frange de ses yeux, comme des gouttes de rosée brillent sur les rameaux d'un cyprès.
Une quatrième, nue, immobile et silencieuse, dormait d'un sommeil profond... Blanche, froide et pure, elle semblait une statue de femme sculptée sur une tombe.

Soudain, à l'heure où la lumière des lampes commençait à devenir bleuâtre et vacillante, à l'heure où les fantômes se jouent dans la salle, Dondon poussa un cri.
Un cri si aigu qu'il éveilla tout le dortoir en sursaut... De tous les points de la salle, matrone, vierges et celles qui n'étaient ni l'une ni l'autre accoururent en foule... Inquiètes, elles se poussaient toutes tremblantes...
Les minces draperies flottaient sur leurs seins nus, leurs bras graciles, leurs fines jambes. Elles s'informèrent avidement de l'effroi de Dondon, qui paraissait en effet fort émue et agitée, les joues rouges, le regard dilaté.
Ce qui est surprenant et prouve qu'un bon sommeil est vraiment une chose salutaire, Juana dormait profondément. Jamais époux ne ronfla d'aussi bon coeur auprès de celle qui lui est unie par les liens sacrés du mariage. Les clameurs même ne réussirent point à la tirer de cet état fortuné. Il fallut l'éveiller, et elle ouvrit de grands yeux et bâilla d'un air modeste et surpris.
Dondon eut beaucoup de peine à s'expliquer. Elle dit que, dormant d'un profond sommeil, elle avait rêvé qu'elle se promenait dans une « forêt obscure ». Cette forêt était pleine de fruits agréables, d'arbres à vastes racines et à végétation vigoureuse.
Au milieu croissait une pomme d'or d'une énorme grosseur... mais à une hauteur trop grande pour qu'on pût la cueillir... Elle la contemplait d'un oeil avide, puis se mit à jeter des pierres pour faire tomber ce fruit qui continuait méchamment à adhérer à son rameau... Mais il se balançait toujours à ses yeux, à une hauteur désespérante.
Tout à coup, lorsqu'elle y pensait le moins, il tomba de lui-même à ses pieds... Son premier mouvement fut de se baisser, afin de le ramasser et d'y mordre à pleines dents... Mais au moment où ses jeunes lèvres s'apprêtaient à presser le fruit d'or de son rêve, il en sortit une abeille qui s'élança sur elle et la perça de son dard jusqu'au fond du coeur... Alors elle s'était éveillée en sursaut et avait poussé un grand cri.
Elle fit ce récit avec une certaine confusion et un grand embarras... Les demoiselles, qui avaient redouté quelque grand malheur, commencèrent à gronder Dondon d'avoir pour si peu troublé leur

sommeil. La matrone, courroucée d'avoir quitté son lit chaud, réprimanda vertement la pauvre Dondon, qui soupirait, protestant qu'elle était bien fâchée d'avoir crié.

« J'ai entendu conter, dit-elle, des histoires d'un coq et d'un taureau ; mais, pour un rêve où il n'est question que d'une pomme et d'une abeille, interrompre notre sommeil à toutes, certes, il y a de quoi nous faire penser que la lune est dans son plein ! Quelque chose qui ne va pas bien chez vous, mon enfant. Nous verrons demain ce que pense de cette vision hystérique le médecin de Sa Hautesse.

« Et cette pauvre Juana par-dessus le marché ! La première nuit qu'elle passe parmi nous, voir ainsi son repos troublé par une telle clameur ! J'avais pensé qu'avec vous, Dondon, elle aurait passé une nuit paisible. Je vais maintenant la confier aux soins de Lolah, bien que son lit soit plus étroit que le vôtre. »

À cette proposition, les yeux de Lolah brillèrent, mais la pauvre Dondon, avec de grosses larmes, demanda en grâce qu'on lui pardonnât sa faute... qu'on voulut bien laisser Juana auprès d'elle ; à l'avenir, elle garderait ses rêves pour elle seule !

C'était bien sot à elle, elle en convenait, d'avoir ainsi crié, c'était une aberration nerveuse, une folle hallucination... Ses compagnes avaient bien raison de se moquer d'elle !... Mais elle se sentait abattue, elle priait qu'on voulût bien la laisser... Dans quelques heures, elle aurait surmonté cette faiblesse, elle serait complètement rétablie...

Ici Juana intervint charitablement, affirmant qu'elle se trouvait fort bien... Elle avait merveilleusement dormi... Elle ne se sentait pas le moins du monde disposée à quitter le lit, à s'éloigner d'une amie qui n'avait d'autre tort que d'avoir rêvé une fois mal à propos.

Quand Juana eut parlé ainsi, Dondon se retourna et cacha son visage dans le sein de Juana. On ne voyait plus que sa gorge qui avait la couleur d'un bouton de rose...

Au premier rayon du jour, Gulbeyaz quitta sa couche d'insomnie, pâle, le coeur dévoré d'inquiétude. Elle mit son manteau, ses pierreries, ses voiles. Son lit était magnifique, plus doux que celui du plus efféminé Sybarite. Sa peau sensible n'eût pu supporter le pli d'une feuille de rose. Elle surgit si belle que l'art ne pouvait presque plus rien pour elle. Elle ne se soucia même pas de donner un coup d'oeil au miroir.

En même temps s'était levé son illustre époux, sublime possesseur de trente royaumes et d'une femme dont il était abhorré. Il n'en prenait pas à l'ordinaire grand souci. Il aimait avoir sous la main une jolie femme, comme un autre un éventail. C'est pourquoi il avait une abondante provision de Circassiennes pour s'amuser au sortir du divan. Cependant il s'était épris des beautés de son épouse. Après les

ablutions ordinaires, les prières et autres évolutions pieuses, il but six tasses de café pour le moins, puis se retira pour savoir des nouvelles des Russes dont les victoires s'étaient récemment multipliées sous le règne de Catherine, cette femme proclamée à l'unisson la plus grande des souveraines et des catins.

Gulbeyaz soupira de son départ, puis se retira dans son boudoir, lieu propice au déjeuner et à l'amour. La nacre de perles, le porphyre et le marbre décoraient à l'envi ce somptueux séjour. Des vitraux peints coloraient de diverses nuances les rayons du jour.
C'est dans ce lieu qu'elle fit venir Baba pour l'interroger sur ce qu'il était advenu de Don Juan, où et comment il avait passé la nuit.
Baba répondit péniblement à ce long catéchisme. Il se grattait l'oreille, signe d'un embarras certain.
Gulbeyaz n'était pas un modèle de patience. Quand elle vit Baba hésiter dans ses réponses, elle l'embarrassa par des questions plus pressées. Les paroles de Baba devinrent de plus en plus décousues ; alors son visage commença à s'enflammer, ses yeux à étinceler, et les veines d'azur de son front superbe se gonflèrent de courroux.
Baba expliqua comment la « mère des vierges » avait pris soin de tout et ne cacha point dans quel lit Juana avait couché. Il évita simplement de parler du rêve de Dondon.
Mais c'est en vain qu'il laissa discrètement ce fait derrière la toile. Les joues de Gulbeyaz prirent une teinte cendrée, ses oreilles bourdonnèrent, elle se sentit entrer en une petite agonie.
À la longue, elle se ressaisit :
« Esclave, dit-elle à Baba, amène les deux esclaves. »
Le nègre feignit de ne pas avoir bien compris et supplia sa maîtresse de lui préciser de quels esclaves il s'agissait, dans la crainte d'une erreur.
« La Géorgienne et son amant ! répondit l'impériale épouse. Et que le bateau soit prêt du côté de la porte secrète du sérail ! Tu sais le reste. »
Elle parut prononcer ces dernières paroles avec effort, en dépit de son farouche orgueil. Baba ne fut point sans le remarquer et crut pouvoir la conjurer, par tous les poils de la barbe de Mahomet, de révoquer l'ordre qu'il venait d'entendre.
« Entendu, c'est obéi, dit-il ; néanmoins, sultane, daignez songer aux conséquences. Tant de précipitation peut avoir des suites funestes, même aux dépens de Votre Majesté. Je ne veux point parler ici de votre position critique, de votre ruine au cas d'une découverte prématurée...
« Mais de vos propres sentiments. Lors même que ce secret resterait

enfoui sous ces flots qui gardent déjà un certain nombre de coeurs palpitants d'amour, si vous aimez ce jeune homme, vous ne vous guérirez pas, excusez la liberté, en lui ôtant la vie...
— Que connais-tu de l'amour et des sentiments ? Misérable ! Va-t'en ! s'écria-t-elle les yeux enflammés de colère. Va-t'en et exécute mes ordres ! »
Baba disparut sans pousser plus loin ses remontrances. Il tenait à la tête des autres, mais beaucoup plus à la sienne propre.
Il grommela simplement contre les femmes de toutes conditions, mais surtout les sultanes et leur manière d'agir, leur obstination, leur orgueil, leur indécision, leur manie de changer d'opinion, leur immoralité, toutes choses qui lui faisaient chaque jour bénir sa neutralité.
Puis il fit prévenir le jeune couple de se parer sans délai, de se peigner avec le plus grand soin et de se préparer à paraître devant l'impératrice qui désirait leur prouver sa sollicitude.
Dondon parut surprise, Don Juan interdit, mais il fallait obéir...

Comment ils réussirent à éviter le courroux de Gulbeyaz et, par une barque, à quitter le sérail en compagnie de Baba, de Johnson et de sa maîtresse d'une nuit, sultane de deuxième classe, l'histoire n'en a point conservé les détails.

Chapitre VI

[246]

Leïlah

Don Juan dans l'armée de Souvarow. — L'accueil du grand général. — L'assaut d'Ismaïlia. — Don Juan sauve la petite Leïlah. — Le pillage, le viol. — Récompense de Don Juan.

Le siège était mis devant Ismaïlia. Mais les Russes, en dépit de leur courage, n'avaient pas réussi à s'emparer de la forteresse turque. Enfin Souvarow, cet homme de génie qui avait l'air d'un bouffon, fut envoyé pour prendre le commandement de l'armée. De suite tout changea, et la résistance turque faiblit.
La veille du grand assaut, quelques Cosaques rôdant à la tombée de la nuit rencontrèrent une troupe d'individus dont l'un parlait assez correctement leur langue. Sur sa demande, ils l'amenèrent, lui et ses camarades, au quartier général. Leurs costumes étaient musulmans, mais il était facile de voir que ce n'était là que déguisement.
Souvarow, qui donnait des leçons aux recrues, en manches de chemise, sur l'art sublime de tuer, les interrogea lui-même :
« D'où venez-vous ?
— De Constantinople. Nous sommes des captifs échappés.
— Qui êtes-vous ?
— Mon nom est Johnson, celui de mon camarade, Juan ; les deux

autres sont des femmes ; le troisième n'est ni homme ni femme... »
Le général jeta sur la troupe un coup d'oeil rapide :
« J'ai déjà entendu votre nom ; le second est nouveau pour moi ; il est absurde d'avoir amené ici ces trois personnes, mais qu'importe ! N'étiez-vous pas dans le régiment de Nicolaïew ?
— Précisément.
— Vous avez servi à Widdin ?
— Oui.
— Vous conduisiez l'attaque ?
— C'est vrai.
— Qu'êtes-vous devenu depuis ?
— Je le sais à peine...
— Vous étiez le premier sur la brèche ?
— Du moins, n'ai-je pas été lent à suivre ceux qui pouvaient y être.
— Ensuite ?
— Une balle m'étendit à terre, et l'ennemi me fit prisonnier.
— Vous serez vengé, car la ville que nous assiégeons est deux fois aussi forte que celle où vous avez été blessé. Où voulez-vous servir ?
— Où vous voudrez.
— Et ce jeune homme au menton sans barbe, aux vêtements déchirés, de quoi est-il capable ?
— Ma foi, général, s'il réussit en guerre comme en amour, c'est lui qui devrait monter le premier à l'assaut.
— Il le fera, s'il l'ose. Demain, je donne l'assaut. J'ai promis à divers saints que sous peu la charrue passera sur ce qui fut Ismaïlia...
— Et quels seront nos postes ?
— Vous rentrerez dans votre ancien régiment. Le jeune étranger restera auprès de moi : c'est un beau garçon. On peut envoyer les femmes aux bagages ou à l'ambulance. »
Ici, les deux dames levèrent la tête et se prirent à pleurer.
« Comment avez-vous pu amener vos femmes ici, en service, Johnson ?
— N'en déplaise à Votre Excellence, ce sont les femmes d'autrui et non les nôtres. Ces deux dames turques favorisèrent notre fuite. Nous désirons qu'elles soient traitées avec tous les égards. »
Ainsi fut-il fait. Les dames, après des larmes et soupirs, se retirèrent loin des avant-postes, tandis que leurs chers amis allaient s'armer pour brûler une ville qui ne leur avait jamais fait de mal.

*
* *

Le lendemain, quand fut donné le grand assaut, Juan et Johnson combattirent de leur mieux. Ils avançaient, marchant sur les cadavres, taillant d'estoc et de taille, suant et s'échauffant, gagnant parfois un ou deux pieds de terrain, insensibles au feu qui tombait sur eux comme

une pluie.
Bien que ce fût son premier combat, Don Juan ne prit pas la fuite. Il monta vaillamment à l'escalade des murailles.
La ville fut forcée. Le combat dans les rues se prolongea longtemps. Le carnage s'ensuivit. On vit se commettre tous les genres possibles de crimes.
Sur un bastion où gisaient des milliers de morts, on ne pouvait voir sans frissonner un groupe encore chaud de femmes massacrées... Belle comme le plus beau mois du printemps, une jeune fille de dix ans se baissait et cherchait à cacher son petit sein palpitant au milieu de ces corps endormis dans leur sanglant repos.
Deux horribles Cosaques poursuivaient cette enfant. Comparé à ces hommes, l'animal le plus sauvage des déserts de Sibérie a des sentiments purs et polis, l'ours est civilisé, le loup plein de douceur...
Leurs sabres étincelaient au-dessus de sa petite tête dont les blonds cheveux se hérissaient d'épouvante. Quand Juan aperçut ce douloureux spectacle, il n'hésita pas à tomber sur le dos des Cosaques.
Il taillada la hanche de l'un, fendit l'épaule de l'autre, les mit en fuite, puis releva la petite fille du monceau de cadavres où elle s'était cachée et qui, un moment plus tard, fût devenu sa tombe.
Et elle était aussi froide qu'eux, du sang coulait sur son visage, mais ce n'était qu'une petite blessure, et, ouvrant ses grands yeux, elle regardait Don Juan avec une surprise effarée.
Leurs regards se rencontrèrent et se dilatèrent. Dans celui de Juan brillaient le plaisir, la douleur, l'espérance, la crainte... Les yeux de l'enfant peignaient sa terreur et son angoisse.
Sur ces entrefaites passa Johnson :
« Venez, dit-il à Juan, et nous nous couvrirons de gloire. Là, au bastion de pierre, entouré de ses dernières batteries, le vieux pacha est assis, fumant sa pipe... Avec quelques hommes nous pouvons l'enlever...
— Mais cette enfant, cette pauvre orpheline, je ne puis l'abandonner...
— Juan, vous n'avez pas de temps à perdre. C'est une bien jolie enfant, je ne vis jamais pareils yeux... Mais il vous faut choisir entre votre réputation et votre sensibilité, votre gloire et votre compassion...
Juan restait inébranlable. Alors Johnson choisit parmi ses hommes ceux qui lui parurent les moins propres à l'assaut final et au pillage et leur confia l'enfant contre promesse d'une bonne récompense le lendemain. Juan consentit à l'accompagner.
Juan et Johnson se portèrent en avant et réussirent à avoir raison du vieux pacha, auquel ses cinq fils servirent de dernier rempart. Les uns et les autres s'en furent au pays des houris parfumées.
Quand la soldatesque envahit les maisons qui demeuraient debout, il y

eut un certain nombre de filles qui perdirent leur virginité... Cependant, la fumée de l'incendie et de la poudre était épaisse... La précipitation fit naître quelques quiproquos... Dans le désordre, six vieilles filles, ayant chacune soixante-dix ans, furent assaillies par les grenadiers.
En général, la continence fut cependant assez grande. Il y eut même du désappointement parmi certaines prudes sur le déclin qui s'étaient, d'ores et déjà, résignées à supporter cette croix. On entendit des commères demander d'un ton aigre-doux si « _le viol n'allait pas bientôt commencer_ ».
Bref, Souvarow put écrire sur son premier message : « Gloire à Dieu et à l'Impératrice. Ismaïlia est à nous. »
On applaudit fort Juan de son courage et de son humanité. On le félicita d'avoir sauvé la petite musulmane. Pour sa récompense, Souvarow le chargea de porter à l'Impératrice le triomphal bulletin qu'il venait de rédiger.
L'orpheline partit, avec son protecteur, car elle était désormais sans foyer, sans parents, sans appui... Tous les siens avaient péri sur le champ de bataille ou sur les remparts. Don Juan fit voeu de la protéger et tint sa promesse.

Chapitre VII

[247]

Catherine de Russie

Le voyage. — Don Juan reçu à la Cour. — Catherine amoureuse. — Éclatante situation de Don Juan. — Il pense à sa famille. — Épître maternelle. — Maladie de Don Juan. — Son départ en mission. — Catherine se console. — L'amour de Leïlah. — À travers l'Europe. — Débarquement à Douvres.

Juan voyageait dans un *kibitka*, maudite voiture sans ressorts qui, sur les routes raboteuses, ne laisse pas un os intact. À chaque cahot, il portait ses regards sur l'aimable enfant qu'il avait arrachée à la mort, souhaitant qu'elle ne souffrît pas trop.
Ainsi il parvint à Saint-Pétersbourg et, de suite, fut reçu à la Cour par l'Impératrice Catherine.
L'épée au côté, le chapeau à la main, beau des avantages qu'il tenait de la jeunesse, de la gloire et du tailleur du régiment, Don Juan entra, et sa vue fit sensation. Il était svelte et fluet, pudibond et imberbe, mais il y avait quelque chose dans sa tournure, et plus encore dans ses yeux, qui semblait dire que, sous l'enveloppe du séraphin, il y avait un homme.
Les courtisans ouvrirent de grands yeux, les dames chuchotèrent, et le favori régnant fronça le sourcil.
Quant à Catherine, elle sourit, bien aise de voir le beau messager sur

le panache duquel planait la victoire, et quand, fléchissant le genou, il lui présenta la dépêche, occupée à le regarder, elle oublia d'en rompre le sceau.
Enfin, revenant à son rôle de reine, elle ouvrit la lettre. Tous les regards épiaient avec inquiétude les mouvements du visage. Enfin, un royal sourire annonça le beau temps pour le reste du jour.
Une ville prise ! Trente mille hommes tués ! Grande fut sa joie. Sa soif d'ambition était étanchée pour quelque temps.
Divers pensers se jouèrent sur son front, puis elle laissa tomber un regard bienveillant sur le beau jeune homme à genoux devant elle, et tout le monde fut dans l'attente.
Un peu corpulente, elle était cependant encore une beauté, beauté fraîche et appétissante. Elle savait rendre avec usure un amoureux regard et exigeait le payement à vue et intégral des créances de Cupidon sans permettre la plus petite réduction.

*
* *

Sa Majesté baissa les yeux, le jeune homme leva les siens. Et de suite ils s'éprirent d'amour. Elle, pour sa figure, sa grâce, Dieu sait quoi encore. Lui se sentit touché d'une passion qui ressemblait, à la vérité, plutôt à l'amour-propre. Le fait d'avoir été distingué lui donna de lui-même une haute opinion.
Il était, du reste, dans ce premier printemps de la vie où toutes les femmes ont presque le même âge. Et la puissante Impératrice de Russie se conduisait en pareil cas comme une simple grisette.
Il y eut dans la Cour un chuchotement général. Des larmes de jalousie parurent dans les yeux attristés de tous les assistants. Et les ambassadeurs s'informèrent de ce jeune homme qui promettait d'être grand d'ici quelques heures.
Cependant on se pressait autour de lui, et on le félicitait. Les robes de soie de maintes gentes dames l'effleurèrent même. Juan s'inclina. Il parlait peu, mais toujours à propos, et les grâces de ses manières flottaient autour de lui comme les plis d'une bannière.
Puis avec *elle*, derrière *elle*, ainsi que l'étiquette l'exigeait, Juan se retira.

*
* *

Il devint peu à peu un Russe très policé. La faveur de l'Impératrice était agréable et, bien que la tâche fût un peu rude, un jeune homme tel que Don Juan s'en tirait avec honneur.
Il vivait dans un tourbillon de prodigalités, de tumulte, de splendeur, de pompe chatoyante, courtisé des uns et des autres.
Il écrivit alors en Espagne. Tous ses proches parents, voyant qu'il était en voie de succès, lui répondirent le même jour. Plusieurs se

préparèrent à émigrer et, tout en dégustant des sorbets, on les entendit déclarer qu'avec l'addition d'une légère pelisse le climat de Madrid et celui de Moscou étaient absolument les mêmes.
Sa mère, Doña Inez, lui écrivit une lettre pleine de recommandations précautionneuses. Elle l'avertissait de se tenir en garde contre le culte grec, qui devait paraître singulier à des yeux catholiques ; mais en même temps lui disait d'étouffer toute manifestation _extérieure_ de répugnance, cela pouvant être mal vu à l'étranger. Elle l'informait qu'il avait un petit frère, né d'un second lit. Elle louait encore et surtout l'amour _maternel_ de l'Impératrice.

Cependant, l'aimable Juan éprouvait parfois ce qu'éprouvent d'autres plantes appelées *sensitives*, que trouble le toucher. Peut-être, sous un ciel rigoureux, sentait-il le besoin d'un climat où la Néva n'attendît pas le premier mai pour dissoudre sa glace. Peut-être ses devoirs lui pesaient-ils. Peut-être, dans les bras de la royauté, soupirait-il après la beauté.
Il tomba malade. L'impératrice prit alarme, les médecins prescrivirent des médications compliquées.
Certains chuchotèrent que Juan avait été empoisonné par Potemkine.
Juan se rétablit cependant, mais les hommes de science déclarèrent qu'il devait faire un voyage.
Le climat était trop froid pour que cet enfant du Midi pût y fleurir, disaient-ils. Catherine, d'abord, goûta peu l'idée de perdre son mignon, mais quand elle le vit si abattu, elle résolut de l'envoyer en mission.

Il y avait alors, au sujet d'un traité, des négociations engagées entre les cabinets anglais et russe. C'était à propos de la navigation de la Baltique, des fourrures, des huiles de baleine et du suif.
Juan fut chargé de propositions confidentielles. Il quitta la Russie comblé de présents et d'honneurs.
Catherine se consola du départ de Juan. Les soupirants à sa couche étaient nombreux. Elle demeura vide un jour ou deux, le temps de faire un choix.
Dans son excellente calèche, Don Juan emporta un bouledogue, un bouvreuil et une hermine, ses animaux favoris. Jamais vierge de soixante ans ne montra plus de passion que lui pour les chats et les oiseaux, et cependant il n'était ni vieux ni vierge.
À côté de Juan était assise la petite Leïlah qu'il avait arrachée au sabre des Cosaques dans l'immense carnage d'Ismaïlia.
Pauvre enfant ! elle était aussi belle que docile. Don Juan l'aimait, et il en était aimé comme n'aima jamais frère, père, soeur ou fille. Il n'était

pas tout à fait assez vieux pour éprouver le sentiment paternel ; et cette autre classe d'affection que l'on nomme tendresse fraternelle ne pouvait pas non plus émouvoir son coeur, car il n'avait jamais eu de soeur.

Encore moins était-ce un amour sensuel. Il n'était pas de ces vieux débauchés qui recherchent le fruit vert pour fouetter le sang engourdi de leurs veines. Il y avait au fond de tous ses sentiments le platonisme le plus pur, mais il lui arrivait de les oublier.

La petite Turque refusait obstinément de se convertir. Elle ne montrait aucun goût pour la confession et persistait à croire que Mahomet était prophète.

Ils traversèrent la Pologne, puis la Courlande, la vieille Prusse. Ils s'arrêtèrent à Berlin, à Dresde, à Cologne, cette ville qui présente les ossements de onze mille vierges, le plus grand nombre que la chair ait jamais connu.

Dans un port de Hollande, ils s'embarquèrent. Le bateau faisait le service de Douvres. Les hôtels de cette ville sont hors de prix. Juan ne put obtenir aucune réduction sur le mémoire fabuleux qu'on lui présenta dans cette première cité de la grande Angleterre.

Chapitre VIII

[248]

Adeline, Aurora et Lady Fitz-Fulke

Attaqué par des brigands. — Grande vie mondaine anglaise. — Leïlah confiée à Lady Pinchbeck. — L'amour chez les Anglaises. — Adeline. — Le château, de _Nonnan Abbey_. — La série des invités. — Chasse, cartes, billard. — Succès de Don Juan. — Manoeuvres de la duchesse de Fitz-Fulke. — Inquiétudes d'Adeline. — Conseils de mariage. — Aurora.

Ils se trouvaient donc en Angleterre.
Après une halte à Canterbury, ils arrivèrent en vue de Londres : énorme amas de briques, de fumée, de navires, masse hideuse et sombre s'étendant à perte de vue.
« Ici, se disait Juan, qui suivait à pied sa voiture, la liberté a choisi son séjour ; ici retentit la voix du peuple ; les cachots, les inquisitions, les tortures ne la font point expirer. Elle ressuscite à chaque nouveau _meeting_, à chaque élection nouvelle.
« Ici sont des épouses chastes, des vies pures ; ici on ne paye que ce qu'on veut ; et si tout y est cher, c'est qu'on aime à gaspiller l'argent pour montrer ce qu'on a de revenu. Ici toutes les lois sont inviolables ; nul ne tend des embûches au voyageur ; toutes les routes sont sûres ; ici... »
Il fut interrompu par la vue d'un couteau accompagné d'un menaçant : *La bourse ou la vie !*
Ces accents d'hommes libres provenaient de quatre bandits en embuscade. Ils l'avaient aperçu marchant à pas lents à quelque distance de sa voiture et, en garçons avisés, ils avaient profité de

l'heure opportune...
Juan, quoiqu'il ne connût de l'anglais que le mot sacramentel *Goddam !* comprit le geste de ces gens. Sans hésiter il tira un pistolet de dessous sa veste et le déchargea dans le ventre de l'un des assaillants qui tomba comme un boeuf, beuglant :
« O Jack ! ce gredin de Français m'a fait mon affaire ! » Sur quoi Jack et son monde décampèrent au plus vite. « Sans doute, se disait Juan, est-ce la coutume du pays d'accueillir les étrangers de cette manière. » Il songeait néanmoins à relever l'homme qu'il avait blessé.
« Que l'on me donne un simple verre de _gin_, disait celui-ci, et qu'on me laisse mourir en paix. »
Il expirait en effet. Il trouva encore la force de détacher le mouchoir qui entourait son cou et dit :
« Donnez cela à Sarah... »

Juan, à Londres, s'installa dans un confortable hôtel. Le bruit de ses aventures étranges, de ses combats et de ses amours avait précédé son arrivée. On savait que ce jeune étranger, distingué, beau et accompli, avait tourné la tête d'une souveraine.
Auprès des romanesques anglaises, il se trouva tout de suite à la mode.
Don Juan fut présenté ; son costume et sa bonne mine excitèrent l'admiration générale. On remarqua beaucoup un diamant colossal dont Catherine, dans un moment d'ivresse, lui avait fait cadeau. À dire vrai, il l'avait bien gagné.
En le voyant, les vierges rougirent, les joues des dames mariées se couvrirent aussi d'incarnat. Les filles admirèrent sa mise, les pieuses mères demandèrent quel était son revenu et s'il avait des frères.
Juan consacrait ses matinées aux affaires ; ses après-midi se passaient en visites, en collations, à flâner, à boxer. Le soir, la toilette, le dîner et les réceptions.

Quant à Leïlah, avec ses yeux orientaux, son caractère asiatique et taciturne, elle devint une sorte de mystère *fashionable*.
On pensa qu'une jeune enfant, si remplie de grâces, belle comme son pays natal, serait beaucoup plus convenablement élevée sous les yeux de pairesses ayant passé le temps des folies.
Seize douairières, dix sages femelles célibataires, deux ou trois épouses dolentes, séparées de leurs maris sans qu'un seul fruit parât leurs rameaux desséchés, demandèrent à former la jeune Turque et à la produire. C'est là le mot consacré pour exprimer la première rougeur d'une vierge à un raout où elle vient étaler ses perfections.

Lors donc qu'il vit tant de dames vénérables solliciter l'honneur d'apprivoiser sa petite sauvage d'Asie, ayant consulté la _Société pour la suppression du vice_, il fit choix de Lady Pinchbeck.
Elle était vieille, mais avait été fort jolie. Elle était vertueuse et l'avait toujours été — du moins je le crois. Le fantôme de la médisance avait en tout cas cessé de rôder autour d'elle. Elle n'était plus citée que pour son amabilité et son esprit...

De prime abord, en Angleterre, Don Juan ne trouva pas les femmes jolies. Une belle Anglaise cache la moitié de ses attraits. Elle aime mieux se glisser paisiblement dans votre coeur que de le prendre d'assaut comme on s'empare d'une ville... Mais une fois qu'elle est dans la place, elle la garde.
Elle n'a point la démarche du coursier arabe ou de la jeune Andalouse qui revient de la messe ; elle n'a point dans sa mise la grâce des Françaises, la flamme de l'Italienne ne brille point dans son regard. Elle est avare de ses services. Mais s'il lui arrive de s'éprendre d'une grande passion, c'est une chose fort sérieuse. Neuf fois sur dix, ce sera mode, caprice, coquetterie, orgueil, plaisir de faire saigner le coeur d'une rivale ; mais la dixième fois ce sera un ouragan.

Lady Adeline Amundeville était de haut lignage, riche par le testament de son père, belle même dans cette île où les beautés abondent. Dans le tourbillonnement du monde, elle était la reine abeille... Ses charmes faisaient parler tous les hommes et rendaient muettes toutes les femmes.
Elle était chaste jusqu'à désespérer l'envie, et mariée à un homme qu'elle aimait fort. C'était un Anglais froid comme tous ceux de sa nation, fort apprécié au Conseil, énergique à l'occasion, fier de lui-même et de sa femme. Le monde ne pouvait rien articuler contre eux. Tous deux paraissaient tranquilles : elle dans sa vertu, lui dans sa hauteur.
Une sympathie s'établit entre Lord Henry et Don Juan. Il aimait pour sa gravité le gentil Espagnol. Ils avaient l'un et l'autre voyagé et aimaient parler chevaux.
Aux beaux jours, Lord Henry et Lady Adeline partirent pour se rendre dans une magnifique résidence, une Babel gothique, vieille de plusieurs siècles...
Le château *Nonnan Abbey* était encadré dans un vallon couronné de grands bois. Devant se trouvait un lac limpide, large, transparent, profond. L'onde en était renouvelée par une rivière dont les flots calmes traversaient sa nappe paisible... La forêt descendait en pente

jusqu'à ses bords et mirait dans son cristal sa face verdoyante.
Un débris glorieux de l'ancienne abbaye s'élevait un peu à l'écart : c'était une voûte grandiose qui avait autrefois couvert les ailes de la nef. Dans les niches, on voyait encore quelques débris de statues. Il faut dire que les moines avaient jadis été expulsés violemment par les ancêtres du lord.
À l'heure de minuit, quand se lève le vent, on entend gémir, à travers les ruines, un son étrange et surnaturel, mais harmonieux, un son qui traverse l'arceau colossal, s'élevant, s'abaissant, mourant tour à tour. Les uns pensent que c'est l'écho lointain de la cataracte de la rivière, apporté par la brise nocturne ; d'autres croient qu'un être inconnu, enfant de la tombe et des ruines, fait ainsi entendre sa voix magique.
L'intérieur du château se perdait en longues salles, en longues galeries, en chambres spacieuses... Sur les murs, dans des tableaux assez bien conservés, brillaient des barons bardés de fer, des comtes parés de soie et portant l'ordre de la Jarretière... On y remarquait aussi maintes ladies Mary à longue chevelure blonde, des comtesses en robe de cour et quelques autres beautés drapées de manière plus libre. On y voyait aussi des juges, des évêques, des procureurs, des généraux...

L'automne arriva et avec lui les hôtes attendus. Les blés sont coupés, le gibier abonde... Les lords et ladies accoururent pour la chasse. Il y avait la duchesse de Fitz-Fulke, la comtesse de la Moue, lady Sotte, lady Affairée, miss Bonbassin, miss Ducorset, mistress Raby, la femme du riche banquier, et mistress Dusommeil, vraie brebis noire qu'on eût prise pour un blanc agneau.
Vint aussi Desparoles, spadassin légal qui n'accepte pour champ de bataille que le barreau et le sénat ; le jeune poète Ecorche-Oreilles, dont l'étoile commençait à poindre ; lord Pyrrho, penseur fameux, sir John Boirude, puissant buveur.
Visitèrent encore le château : le duc des Grands-Airs et les six misses Dufront, charmantes personnes, tout gosier et sentiment ; quatre honorables misters dont l'honneur était plus devant le nom qu'après ; le preux chevalier de la Ruse, amuseur venu de France, dont les dés subissaient eux-mêmes le charme ; le révérend Rodomart Précision qui haïssait le pécheur plus que le péché.
C'était un échiquier de bonne compagnie. Un échantillon de chaque classe est préférable à un insipide tête-à-tête entre gens du même milieu.

Les jeunes gens se levaient le matin pour aller à la chasse, à l'affût ou

à cheval ; les vieillards parcouraient la bibliothèque, flânaient dans les jardins ; les jolies femmes se promenaient à pied ou à cheval ; laides, elles lisaient ou contaient des histoires, discutant de modes et chapeaux.
Quelques-unes avaient des amants absents, toutes avaient des amis. Elles rédigeaient de longues correspondances. Les missives féminines sont pleines de mystères.
Il y avait aussi des billards et des cartes.
Le soir ramenait le banquet et le vin, la conversation, le duo, la danse.
Tout, dans la réunion, était bienveillant et aristocratique ; tout était lisse, poli et froid comme une statue de Phidias taillée dans le marbre attique. Ainsi, jusqu'à minuit, se passait chaque soir la vie.
Adeline était vraiment la reine. Il y avait dans ses manières cette politesse calme et toute patricienne qui, dans l'expression des sentiments de la nature, ne dépasse jamais la ligne équinoxiale...
Mais était-elle en tout indifférente ? Selon l'insipide comparaison, le volcan frangé de neige couve dans son sein une lave brûlante...

Juan — à cet égard il ressemblait aux saints — était à tous sans distinction. Doué d'une de ces natures heureuses qui ne font jamais défaut, il savait se faire bien venir de toutes les femmes, sans cette fatuité de certains hommes-femelles. Il évitait également de tomber endormi après le dîner.
Sémillant et léger, toujours sur le qui-vive, il prenait une part brillante à la conversation, approuvant le plus souvent ce qu'avançaient les dames. Il savait écouter.
Et puis il dansait avec expression et bon sens, il dansait sans prétention théâtrale, non en maître de ballet, mais en homme comme il faut. Ses pas étaient chastes et classiques.

La duchesse de Fitz-Fulke, qui aimait la tracasserie, commença à lui faire quelques agaceries.
C'était une belle blonde dans la maturité, séduisante, distinguée, et qui, pendant plusieurs hivers, avait déjà brillé dans le grand monde. Mieux vaut taire ce qu'on rapportait de ses exploits, car ce serait un sujet chatouilleux. Elle avait en dernier lieu jeté le grappin sur Lord Augustus Fitz-Plantagenet.
Les traits de ce noble personnage se rembrunirent un peu quand il vit ce nouvel acte de coquetterie, mais les amants doivent tolérer ces petites licences : ce sont privilèges de la corporation féminine. Dans le cercle, on chuchotait, on décochait des traits malins. Personne, du reste, ne prononça le nom du duc. On aurait pu croire, cependant, qu'il

dût être pour quelque chose dans l'affaire. Il est vrai que, toujours absent, il passait pour s'inquiéter fort peu de ce que faisait sa femme.
La duchesse Adeline commença à regarder comme un peu libre la conduite de son invitée... Elle se sentait doucement émue de pitié pour la jeunesse et la probable inexpérience de Don Juan. Il n'était à la vérité plus jeune qu'elle que de six semaines.
À seize ans, Adeline avait été produite dans le monde ; présentée, exaltée, elle mit le trouble dans le coeur des hommes ; à dix-sept, elle enchanta le monde comme une nouvelle Vénus sortant de son océan ; à dix-huit, elle avait consenti à créer cet autre Adam appelé « le plus heureux des hommes ».
Trois hivers elle avait rayonné, brillante, admirée, adorée, mais en même temps si sage qu'elle avait mis en défaut la médisance la plus subtile : dans ce marbre modèle on ne pouvait découvrir la plus petite tare. Elle avait aussi, depuis son mariage, trouvé un moment pour faire un héritier et une fausse couche.

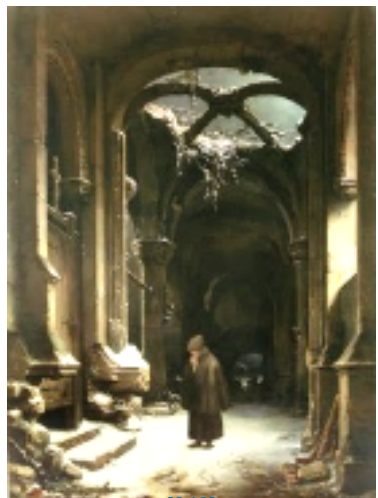
*
* *

Dans l'intention charitable d'éviter un éclat, Lady Adeline, dès qu'elle vit que, selon les probabilités, Don Juan ne résisterait pas, résolut de prendre elle-même des mesures. Que deviendrait le pauvre enfant entre les mains de l'enchanteresse ? Sa Grâce Lady de Fitz-Fulke passait pour intrigante et quelque peu méchante dans la sphère amoureuse. C'était un de ces jolis et précieux fléaux qui poursuivent sans cesse un amant de leurs caprices, qui, chaque jour de l'année, créent un sujet de querelle quand elles n'en ont pas, le fascinent, le torturent et ne veulent sous aucun prétexte le laisser partir.
C'était une femme à tourner la tête d'un jeune homme, à faire de lui un Werther en fin de compte. Comment dès lors s'étonner qu'une âme plus pure redoutât pour un ami une liaison de cette sorte ?
Dans l'effusion de son coeur, qui se croyait étranger à tout artifice, Lady Adeline prit son mari à part et l'engagea à donner des conseils à Juan. Lord Henry se prit à sourire de la simplicité de sa femme et de son ardeur à détourner le jeune homme des pièges de la sirène. Il se prit à sourire et lui fit une réponse d'homme d'État.
Il déclara d'abord « qu'il ne se mêlait jamais des affaires des autres, à l'exception de celles du Roi » ; ensuite « que, dans ces matières, il ne jugeait jamais sur les apparences, sauf fortes raisons » ; troisièmement « que Don Juan avait plus de cervelle que de barbe au menton et ne devait pas être mené en lisière », et en définitive « que d'un conseil ne résultait pas souvent quelque chose de bon ».
En conséquence, il conseilla à sa femme de laisser les parties à elles-mêmes. Et, pris par son travail de conseiller privé, il embrassa tranquillement Adeline comme on embrasserait, non une jeune

épouse, mais une soeur âgée...

Le coeur d'Adeline, à la vérité, était vacant, bien que ce fût une magnifique demeure. Elle aimait son mari ou, du moins, le croyait ; mais cet amour lui coûtait un effort... Elle et Lord Henry cheminaient dans la vie côte à côte, mais ils ne se heurtaient même pas... Son coeur était vacant, mais elle ne le savait pas.
Elle se mit à réfléchir au moyen de sauver l'âme de Juan. Et en fin de compte elle lui conseilla de se marier.
Juan répondit, avec toute la déférence convenable, qu'il se sentait, en effet, un certain goût pour l'hyménée, mais que, pour le moment, il se présentait quelques difficultés relativement à ses préférences ou à celles de la personne à laquelle ses voeux pourraient s'adresser ; qu'en un mot il épouserait volontiers telle ou telle femme, si toutes n'étaient déjà mariées.
Adeline, cependant, tenait au mariage de Juan : il y avait la sage Miss Lecture, Miss Fêlée, Miss Lemâle et les deux belles héritières Couche-d'Or. C'étaient là des partis on ne peut plus sortables. Il y avait aussi Miss de l'Étang, véritable crème d'égalité d'âme, quoique poitrinaire ; Miss Audacia Soulier-Fin, dont le coeur visait à un crachat ou à un grand cordon bleu ; Miss Aurora Raby, jeune étoile qui brillait sur la vie, image trop charmante pour un tel miroir, créature adorable, à peine formée et modelée : rose dont les feuilles les plus suaves ne s'étaient pas éployées encore.
Aurora était la plus belle, la plus douce, la plus rare ; mais il arriva que, dans le catalogue d'Adeline, elle fut oubliée. Cette omission excita l'étonnement de Don Juan. Il l'exprima d'un ton moitié riant, moitié sérieux. Adeline, avec un singulier, un impérieux dédain, lui répondit qu'elle ne comprenait pas ce qui avait bien pu le frapper dans cette enfant affectée, silencieuse et froide...
Ainsi la conversation de Don Juan et d'Adeline se termina sur le mode acide.

Chapitre IX



[249]

Le moine noir d'Amundeville

Le festin. — Juan exerce sa séduction. — L'apparition du moine. — L'émoi de Juan. — Aurora, la duchesse de Fitz-Fulke et Adeline. — La chanson d'Adeline. — Dîner électoral. — Juan dans sa chambre. — Réapparition du moine. — Le réveil de lord Byron. — L'amour n'est qu'illusion.

Un soir eut lieu un grand dîner, un mirifique combat avec la vaisselle massive pour armure, les couteaux et fourchettes pour armes offensives. Il y eut une excellente _soupe à la bonne femme_, un turbot, un _dindon à la Périgueux_, un filet de porc, des _volailles à la Condé_, des tranches de saumon, des sauces génevoises, un quartier de venaison, un jambon glacé de Westphalie, mille autre choses à l'_allemande_, à l'_espagnole_... des vins qui eussent derechef donné la mort au jeune Ammon et du champagne à la mousse pétillante, blanche comme les perles fondues de Cléopâtre.
On entendit longtemps le tintement des verres et le bruit de la mastication. Don Juan se trouvait placé par un singulier hasard entre Aurora et Lady Adeline. Pour un homme ayant des yeux et du coeur, c'était une situation difficile. Adeline ne lui adressait que rarement la parole, mais ses yeux semblaient vouloir lire au fond de sa pensée. Aurora gardait cette indifférence qui pique à bon droit un preux

chevalier.
Aux propos de Don Juan, Aurora ne répondait que par des paroles insignifiantes... À peine détournait-elle les yeux. Était-ce orgueil, modestie, préoccupation, impuissance ? Le regard malicieux d'Adeline semblait dire à Juan : « Je vous avais prévenu ! »
Cependant Juan s'obstina. Il avait une sorte de charme fascinateur ; il savait tour à tour être grave ou gai, libre ou réservé ; il avait l'art d'obliger les gens à se livrer sans leur laisser voir où il voulait en venir. Et, sur la fin du repas, le regard d'Aurora était plus brillant, et peu à peu elle se laissait aller...

Le souper, les chants, les danses terminés, les convives s'étaient retirés un à un. La dernière robe transparente avait disparu, comme ces nuages vaporeux qui se perdent dans le firmament, et plus rien ne brillait dans le salon que les bougies mourantes...
Juan, dans sa chambre, se sentit agité, embarrassé, inquiet. À la fenêtre, il vit les rayons de la lune se jouer parmi les arbres. Les flots du lac lui apportaient leur murmure auquel minuit joignait son charme mystérieux...
Il ouvrit la porte de sa chambre et s'avança dans la longue et sombre galerie garnie de vieux tableaux... Mais à la lueur d'une clarté douteuse, les portraits des morts ont je ne sais quoi de sépulcral, de lamentable, d'effrayant.
Ces images de saints et de farouches guerriers paraissaient à cette heure revivre, et le pâle sourire des beautés défuntes, charme des anciens jours, s'animait par instants...
Juan rêvait peut-être à ses maîtresses. Nul bruit, hormis l'écho de ses soupirs ou de ses pas, ne troublait le lugubre repos de l'antique manoir. Tout à coup, il entendit distinctement auprès de lui un bruit...
Ce n'était pas une souris, mais, ô surprise ! un moine affublé d'un capuchon, d'un rosaire et d'une robe noire, tantôt se montrant à la clarté de la lune, tantôt perdu dans les ténèbres. Il avançait d'un pas pesant mais silencieux. On n'entendait que le bruit léger de ses vêtements ; il marchait lentement ou plutôt glissait comme une ombre...
Et en passant près de Don Juan, sans s'arrêter, il lui jeta un regard étincelant.
Juan resta pétrifié. Il avait bien entendu parlé d'un fantôme qui hantait autrefois ce manoir, mais comme tant d'autres il avait pris cela pour simple superstition.
Avait-il bien vu ? N'était-ce qu'une vapeur ?
Une fois, deux fois, trois fois passa et repassa cet habitant de l'air, de la terre, du ciel ou de l'autre séjour... Sans pouvoir ni parler ni remuer,

Juan fixait sur lui des yeux émerveillés. Ses cheveux s'enlaçaient autour de ses tempes comme un noeud de serpent. Il voulut bien demander au révérend personnage ce qu'il désirait, mais sa langue lui refusa la parole...
Au troisième voyage le fantôme disparut.
Juan resta immobile. Combien de temps ? Il ne put le déterminer, mais ce lui parut un siècle. Il attendait toujours, les yeux fixés sur l'endroit où le fantôme avait la première fois apparu. Peu à peu il recouvra un certain usage de ses facultés... Il rentra dans sa chambre, privé encore de la moitié de ses forces.
Tout y était comme il l'avait laissé ; la lampe continuait à briller, et sa flamme n'était pas bleue. Il se frotta les yeux qui ne lui refusèrent point leur office. Il prit un vieux journal et le lut sans difficulté. Il s'absorba dans une diatribe contre la personne du Roi.
Cela était bien de ce monde. Néanmoins la main de Juan tremblait. Il ferma sa porte et, sans trop se presser, se déshabilla et se mit au lit. Là, mollement appuyé sur son oreiller, il repassa en son esprit ce qu'il avait vu... Mais peu à peu le sommeil le gagna, et il s'endormit.

Il s'éveilla de bonne heure, se demandant s'il devait parler de l'apparition, au risque de s'entendre traiter en superstitieux. Il s'habilla rapidement avec l'aide de son valet. Il ne prit aucun soin de toilette : ses cheveux tombaient négligemment sur son front, ses vêtements n'avaient pas leur pli accoutumé, et peu s'en fallait que le noeud gordien de sa cravate ne fût trop de côté de l'épaisseur d'un cheveu.
Descendu au salon, il s'assit tout pensif devant une tasse de thé. Chacun s'aperçut de son état de distraction, Adeline la première, mais il lui fut impossible d'en deviner la cause.
Elle le regarda, remarqua sa pâleur et pâlit elle-même, puis elle baissa les yeux. Lord Henry prétendait que ses _muffins_ étaient mal beurrés. La duchesse de Fitz-Fulke jouait avec son voile, regardant fixement Juan sans articuler une parole. Aurora Raby contemplait également Juan avec une sorte de surprise calme.
La belle Adeline crut alors pouvoir lui demander s'il était malade.
« Oui, oui, non, non, peut-être... », répondit-il...
Le médecin de la famille exprima le désir de lui tâter le pouls, mais Juan déclara qu'il se portait très bien.
« On dirait, dit soudain Lord Henry à Juan, que votre sommeil a été récemment troublé par le moine noir.
— Quel moine ? dit Juan d'un ton qu'il s'efforçait de faire indifférent.
— Quoi ! n'avez-vous jamais entendu parler du moine noir, le spectre qui hante ce château ?
— Jamais, en vérité.

— La renommée raconte une vieille histoire dont nous reparlerons plus tard. Soit qu'avec le temps le fantôme soit devenu moins hardi, soit que nos aïeux eussent de meilleurs yeux que les nôtres, il est certain que les visites du moine se font rares... La dernière fois, ce fut...
— Je vous en prie, interrompit Adeline qui conjecturait déjà qu'un rapport existait entre le trouble de Juan et la légende, si vous voulez plaisanter, vous feriez mieux de choisir un autre sujet. L'histoire a été trop souvent contée et n'a pas gagné beaucoup en vieillissant.
— Plaisanter, dit Mylord, mais vous savez bien que nous-mêmes, pendant notre lune de miel, nous avons vu...
— N'importe, il y a de cela si longtemps ! Mais, tenez, je vais vous mettre votre histoire en musique. »

Alors, avec la grâce de Diane quand elle tend son arc, elle prit la harpe dont les cordes vibrèrent harmonieusement sous ses doigts et, d'un ton plaintif, se mit à jouer l'air :
« *Il était un moine gris...* »
« Joignez-y, cria Henry, des paroles de votre composition. Adeline est à moitié poète », ajouta-t-il avec un sourire en se tournant vers le reste de la société.
Chacun joignit ses instances aux siennes. Alors, après quelques secondes d'hésitation, la belle Adeline se mit à chanter ainsi :

Dieu vous garde du Moine noir !
Parfois, marmottant sa prière,
Quand la nuit descend sur la terre
Il rôde autour de ce manoir.
Depuis que Lord Amundeville
Chassa les moines de ces tours
Un moine refusa toujours
De quitter cet antique asile.

La torche et le fer à la main,
Les soldats des biens de l'Église
Réclament la prompte remise
Par l'ordre de leur souverain :
Un moine à demeurer s'obstine.
Son aspect n'est pas d'un mortel ;
Sous le porche auprès de l'autel
Ce n'est que la nuit qu'il chemine.

Plein d'un bon ou mauvais vouloir
(Lequel ? Réponde un plus habile !)

Nuit et jour des Amundeville
Le Moine habite le Manoir.
Leur première nuit conjugale
Près de leur lit le voit errer ;
Il revient, est-ce pour pleurer ?
Le jour où leur souffle s'exhale.

Et lorsqu'il naît un héritier,
Il se plaint de son infortune,
Aux pâles rayons de la lune,
Et parcourt l'édifice entier.
D'un capuchon couleur d'ébène
Toujours ses traits restent couverts ;
Mais son regard brille au travers,
Et c'est celui d'une âme en peine.

Dieu vous garde du Moine noir !
C'est l'héritier du monastère ;
Il est encor puissant sur terre
Malgré le laïque pouvoir.
Le jour, Amundeville est maître ;
La nuit, le moine est sans rival ;
Son droit subsiste, et nul vassal
N'est tenté de le méconnaître.

Quand il se promène à grands pas,
Couvert de son vêtement sombre,
Si vous laissez passer son ombre
Elle ne vous parlera pas.
Qu'il nous soit propice au contraire,
Dieu soit en aide au Moine noir !
Qu'il prie ou non pour nous, ce soir
Offrons pour lui notre prière.

La voix d'Adeline expira. Il y eut un moment de silence, puis l'auditoire se confondit en admiration et remerciements.

Cette ballade eut pour effet de rappeler Don Juan à lui-même. Il se permit même, sur le chapitre, de lancer maintes saillies.

La journée se passa aux habituelles occupations. Mais au dîner, donné à quelques électeurs influents, il semblait à nouveau distrait, étranger à ce qui se passait. Il oubliait de manger, puis se servit de turbot avec une notoire indiscrétion.

Les yeux d'Aurora étaient fixés sur les siens, et il y avait sur les traits

de la jeune fille comme un sourire. Mais dans ce sourire il n'y avait rien qui éveillât ni l'espérance, ni l'amour... C'était un calme sourire de contemplation, empreint d'une certaine expression de surprise et de pitié...
Juan rougit de dépit, ce qui était peu spirituel. Aurora détourna les yeux, palissant légèrement...
Adeline surveillait tout, avec l'affabilité d'une maîtresse de maison dont le mari doit bientôt affronter les élections. Un instant Juan se demanda s'il y avait en elle quelque chose de *réel*, mais non, elle jouait un rôle.
La belle Fitz-Fulke semblait fort à son aise. Ses yeux riants saisissaient d'un regard les ridicules. C'était sa charitable occupation.
Cependant le repas s'écoula. Le café fut servi, puis on annonça les voitures. Les invités de la soirée disparurent un à un après force révérences à la maîtresse de maison.
Après leur départ on se répandit en saillies sur leur compte. Seul Don Juan demeurait silencieux. Mais il était heureux de voir qu'Aurora, par toute son attitude, approuvait son silence... La jeune fille avait rénové en lui des sentiments perdus ou émoussés...

*
* *

Quand vint l'heure de minuit, Juan se retira dans son appartement, autant pour s'y livrer à la tristesse que pour dormir. Au lieu de pavots, les saules se balançaient sur sa couche. Il se mit à rêver...
La nuit ressemblait à celle de la veille. Il s'était déshabillé, n'ayant gardé que sa robe de chambre. Redoutant la visite du spectre, il s'assit, l'âme embarrassée, dans l'attente de nouvelles apparitions.
Il prêta l'oreille, et ce ne fut pas en vain :
« Chut ! Qu'est ceci ? Je vois... Mais non... Pourtant... Puissances célestes ! c'est... bah ! le chat ! Le diable emporte son pas furtif, semblable à la démarche légère d'un esprit ou à celle d'une miss amoureuse s'avançant sur la pointe des pieds à son premier rendez-vous et...
« Encore ! Qu'est-ce ? Le vent ? Non, non, cette fois c'est bien le moine noir avec sa marche régulière... »
Au milieu des ombres d'une nuit sublime, tandis que tous dorment profondément, alors que les ténèbres étoilées entourent le monde comme une ceinture parsemée de pierreries, voilà que la présence du moine vient encore glacer le sang dans ses veines.
Il entendit d'abord un bruit semblable au grincement d'un doigt humide sur un verre, puis un léger résonnement, comme une ondée fouettée par le vent la nuit...
Ses yeux étaient-ils bien ouverts ? Oui, et son oreille aussi. De plus en plus s'approchait le bruit redoutable... La porte s'ouvrit.
Elle s'ouvrit avec un craquement infernal, comme la porte de l'enfer. «

Lasciate ogni speranza, voi che entrate ! » Elle s'ouvrit dans toute sa largeur, non rapidement, mais avec la lenteur du vol des mouettes, puis elle revint sur elle-même, sans toutefois se refermer... Elle demeura entrouverte, laissant passage à de grandes ombres que faisaient jouer les flambeaux de Juan, et parmi ces ombres se tenait debout le moine noir dans son lugubre capuchon.

Don Juan tressaillit, mais las de tressaillir, l'idée lui vint qu'il pourrait bien s'être trompé... Il domina peu à peu son tremblement... Une âme et un corps réunis ne peuvent-ils tenir tête à une âme sans corps ?

Alors son effroi se changea en colère, et sa colère prit un caractère redoutable. Il se leva et s'avança ; l'ombre battit en retraite. Juan la suivit. Son sang, tout à l'heure glacé, s'était échauffé. Il s'était résolu à percer ce mystère par une vigoureuse lutte de quarte et de tierce. Le fantôme recula jusqu'à l'antique muraille où il se tint debout, immobile comme un marbre.

Il étendit un bras. Puissances éternelles ! Dans son trouble, il ne toucha ni âme ni corps, mais bien le mur, sur lequel les rayons de la lune tombaient à flots d'argent... Il frémit encore...

L'ombre était toujours là... Ses yeux bleus étincelaient, et avec une singulière vivacité pour des yeux d'ombre... La tombe lui avait également laissé sa respiration qui était remarquablement douce... On pouvait juger à une boucle égarée de ses cheveux que le moine avait été blond...

La lune se fit voir soudain à travers le linceul de lierre dont la fenêtre était tapissée, et Juan distingua qu'entre deux lèvres de corail brillaient deux rangs de perles... De plus en plus intrigué, il étendit l'autre bras.

Merveille sur merveille ! Sa main se posa sur un sein bien vivant et qui battait à coups redoublés... En même temps il apercevait nettement l'âme la plus charmante qui se fût jamais fourrée sous capuchon de moine, un menton à fossette, une gorge d'ivoire, bref une créature de chair et de sang... Froc et capuchon s'écartèrent soudain et laissèrent voir, dans le luxe de toute sa voluptueuse et peu terrifiante personne, le fantôme de Sa folâtre Grâce la duchesse de Fitz-Fulke...

Don Juan, rasséréné, saisit à bras-le-corps le joli fantôme. Sous le grossier froc de bure, lady Fitz-Fulke était nue. Don Juan aimait lady Amundeville, Don Juan aimait miss Aurora, Don Juan aimait même la petite Leïlah. Mais il sentit le désir se glisser en son âme et en son corps. On ne passe pas impunément plusieurs semaines de chasteté en un grand château.

Mais comme il allait l'entraîner vers sa couche, il se fit un grand bruit. Une lueur éblouissante entra dans la vieille chambre, tandis que les murs tremblaient jusque dans leurs fondements. Un gouffre, non, une oubliette du passé parut s'ouvrir, et soudain le moine disparut...

⁂

La sueur au front, Byron s'éveilla de son long rêve. Il était toujours dans la misérable chambrette de cette auberge de Thrace où il avait dû chercher asile la veille, perdu dans sa course à cheval, un orage grondant, dont les éclats se répercutaient mille fois sur les collines de Tchataldja.

Une servante parut qui portait un délicieux moka. C'était une personne d'un âge assez mûr. Mais ses charmes pouvaient encore présenter quelque attrait à un voyageur bien fatigué.

Byron lui prit doucement la main. Elle sourit.

« Tant de conquêtes de princesses et de duchesses, cette nuit, pour aboutir à la servante ! dit-il. Ma foi, tant pis ! L'amour n'est qu'illusion, Don Juan eût fait de même à ma place. »

FIN des TROIS DON JUAN

Retour à la liste des oeuvres

ROMANS ÉROTIQUES

LES ONZE MILLE VERGES
ou les Amours d'un Hospodar
(1907)

Retour à la liste des oeuvres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

[250]

Table des matières

Présentation
Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX

Présentation

Les Onze Mille Verges ou les Amours d'un hospodar est un roman pornographique de Guillaume Apollinaire (le plus connu de cet auteur), publié en 1907 et simplement signé de ses initiales (« G. A. »).
Cet ouvrage, qui s'adresse à un public très averti, n'est pas seulement érotique, il est délibérément obsène et incarne la pornographie dans ce qu'elle a de plus vil et, diront certains, de plus répugnant.
Admirateur de Sade, Apollinaire a retenu les leçons du Marquis dont on sent ici la nette influence.
Ce livre, longtemps jugé scandaleux, est resté interdit jusqu'en 1970 et l'est encore dans de nombreux pays, du fait de la violence des fantasmes qu'il véhicule.

Chapitre I

Bucarest est une belle ville où il semble que viennent se mêler l'Orient et l'Occident. On est encore en Europe si l'on prend garde seulement à la situation géographique ; mais on est déjà en Asie si l'on s'en rapporte à certaines moeurs du pays, aux Turcs, aux Serbes et autres races macédoniennes dont on aperçoit dans les rues de pittoresques spécimens. Pourtant c'est un pays latin, les soldats romains qui colonisèrent le pays avaient sans doute la pensée constamment tournée vers Rome, alors capitale du monde et chef-lieu de toutes les élégances. Cette nostalgie occidentale s'est transmise à leurs descendants : les Roumains pensent sans cesse à une ville où le luxe est naturel, où la vie est joyeuse. Mais Rome est déchue de sa splendeur, la reine des cités a cédé sa couronne à Paris et quoi d'étonnant que, par un phénomène atavique, la pensée des Roumains soit toujours tournée vers Paris, qui a si bien remplacé Rome à la tête de l'univers !

De même que les autres Roumains, le beau prince Vibescu songeait à Paris, la Ville-lumière, où les femmes, toutes belles, ont toutes aussi la cuisse légère. Lorsqu'il était encore au collège de Bucarest, il lui suffisait de penser à une Parisienne, à la Parisienne, pour bander et être obligé de se branler lentement, avec béatitude. Plus tard, il avait déchargé dans maints cons et culs de délicieuses Roumaines. Mais il le sentait bien, il lui fallait une Parisienne.

Mony Vibescu était d'une famille très riche. Son arrière-grand-père avait été hospodar, ce qui équivaut au titre de sous-préfet en France. Mais cette dignité était transmise de nom à la famille, et le grand-père et le père de Mony avaient chacun porté le titre de hospodar. Mony Vibescu avait dû également porter ce titre en l'honneur de son aïeul.

Mais il avait lu assez de Romans français pour savoir se moquer des sous-préfets : « Voyons, disait-il, n'est-ce pas ridicule de se faire dire sous-préfet parce que votre aïeul l'a été ? C'est grotesque, tout simplement ! » Et pour être moins grotesque, il avait remplacé le titre d'hospodar sous-préfet par celui de prince. « Voilà, s'écriait-il, un titre qui peut se transmettre par voie d'hérédité. Hospodar, c'est une fonction administrative, mais il est juste que ceux qui se sont distingués dans l'administration aient le droit de porter un titre. Je m'anoblis. Au fond, je suis un ancêtre. Mes enfants et mes petits-

enfants m'en sauront gré. »
Le prince Vibescu était fort lié avec le vice-consul de Serbie : Brandi Fornoski qui, disait-on par la ville, enculait volontiers le charmant Mony. Un jour, le prince s'habilla correctement et se dirigea vers le vice-consulat de Serbie. Dans la rue, tous le regardaient et les femmes le dévisageaient en se disant : « comme il a l'air parisien ! »
En effet, le prince Vibescu marchait comme on croit à Bucarest que marchent les Parisiens, c'est à dire à tout petits pas pressés et en tortillant le cul. C'est charmant ! et lorsqu'un homme marche ainsi à Bucarest, pas une femme ne lui résiste, fût-elle l'épouse du Premier ministre.
Arrivé devant la porte du vice-consulat de Serbie, Mony pissa longuement contre la façade, puis il sonna. Un Albanais vêtu d'une fustanelle blanche vint lui ouvrir. Rapidement, le prince Vibescu monta au premier étage. Le vice-consul Brandi Fornoski était tout nu dans son salon. Couché sur un sofa moelleux, il bandait ferme ; près de lui se tenait Mira, une brune monténégrine qui lui chatouillait les couilles. Elle était nue également et, comme elle était penchée, sa position faisait ressortir un beau cul bien rebondi, brun et duveté, dont la fine peau était tendue à craquer. Entre les deux fesses s'allongeait la raie bien fendue et poilue de brun, on apercevait le trou prohibé rond comme une pastille. Au-dessous, les deux cuisses, nerveuses et longues, s'allongeaient, et comme sa position forçait Mira à les écarter, on pouvait voir le con, gras, épais, bien fendu et ombragé d'une épaisse crinière toute noire. Elle ne se dérangea pas lorsque Mony entra. Dans un autre coin, sur une chaise longue, deux jolies filles au gros cul se gougnottaient en poussant des petits « Ah » de volupté. Mony se débarrassa rapidement de ses vêtements, puis le vit en l'air, bien bandant, il se précipita sur les deux gougnottes en essayant de les séparer. Mais ses mains glissaient sur leurs corps moites et polis qui se lovaient comme des serpents. Alors voyant qu'elles écumaient de volupté, et furieux de ne pouvoir la partager, il se mit à claquer de sa main ouverte le gros cul blanc qui se tenait à sa portée. Comme cela semblait exciter considérablement la porteuse de ce gros cul, il se mit à taper de toutes ses forces, si bien que la douleur l'emportant sur la volupté, la jolie fille dont il avait rendu rose le joli cul blanc, se releva en colère en disant :
— Salaud, prince des enculés, ne nous dérange pas, nous ne voulons pas de ton gros vit. Va donner ce sucre d'orge à Mira. Laisse nous nous aimer, n'est-ce pas Zulmé ?
— Oui ! Toné ! répondit l'autre jeune fille.
Le prince brandit son énorme vit en criant :
— Comment, jeunes salaudes, encore et toujours à vous passer la main dans le derrière ! Puis saisissant l'une d'entre elles, il voulut

l'embrasser sur la bouche. C'était Toné, une jolie brune dont le corps tout blanc avait aux bons endroits, de jolis grains de beauté qui en rehaussaient la blancheur ; son visage était blanc également, et un grain de beauté sur la joue gauche rendait très piquante la mine de cette gracieuse fille. Sa poitrine était ornée de deux superbes tétons durs comme du marbre, veinés de bleu, surmontés de fraises rose tendre et dont celui de droite était joliment taché d'un grain de beauté placé là comme une mouche, une mouche assassine.
Mony Vibescu en la saisissant avait passé les mains sous son gros cul qui semblait un beau melon qui aurait poussé au soleil de minuit tant il était blanc et plein. Chacune de ses fesses semblait avoir été taillée dans un bloc de carrare sans défaut et les cuisses qui descendaient en dessous étaient rondes comme les colonnes d'un temple grec. Mais quelle différence ! Les cuisses étaient tièdes et les fesses étaient froides, ce qui est un signe de bonne santé. La fessée les avait rendues un peu roses, si bien qu'on eût dit de ces fesses qu'elles étaient faites de crème mêlée de framboises. Cette vue excitait à la limite de l'excitation le pauvre Vibescu. Sa bouche suçait tour à tour les tétons fermes de Toné ou bien se posant sur la gorge ou sur l'épaule y laissait des suçons. Ses mains tenaient fermement ce gros cul ferme comme une pastèque dure et pulpeuse. Il palpait ces fesses royales et avait insinué l'index dans un trou du cul d'une étroitesse à ravir. Sa grosse pine qui bandait de plus en plus venait battre en brèche un charmant con de corail surmonté d'une toison d'un noir luisant. Elle lui criait en roumain : « Non, tu ne me le mettras pas ! » et en même temps elle gigotait de ses jolies cuisses rondes et potelées. Le gros vit de Mony avait déjà de sa tête rouge et enflammée touché le réduit humide de Toné. Celle-ci se dégagea encore, mais en faisant ce mouvement elle lâcha un pet, non pas un pet vulgaire mais un pet au son cristallin qui provoqua chez elle un rire violent et nerveux. Sa résistance se relâcha, ses cuisses s'ouvrirent et le gros engin de Mony avait déjà caché sa tête dans le réduit lorsque Zulmé, l'amie de Toné et sa partenaire de gougnottage, se saisit brusquement des couilles de Mony et, les pressant dans sa petite main, lui causa une telle douleur que le vit fumant ressortit de son domicile au grand désappointement de Toné qui commençait déjà à remuer son gros cul sous sa fine taille.
Zulmé était une blonde dont l'épaisse chevelure lui tombait jusqu'aux talons. Elle était plus petite que Toné, mais sa sveltesse et sa grâce ne lui cédaient en rien. Ses yeux étaient noirs et cernés. Dès qu'elle eût lâché les couilles du prince, celui-ci se jeta sur elle en disant : « Eh bien ! tu vas payer pour Toné. » Puis, happant un joli téton, il commença à en sucer la pointe. Zulmé se tordait. Pour se moquer de Mony elle faisait remuer et onduler son ventre au bas duquel dansait une délicieuse barbe blonde bien frisée. En même temps elle ramenait

en haut un joli con qui fendait une belle motte rebondie. Entre les lèvres de ce con rose frétillait un clitoris assez long qui prouvait ses habitudes de tribadisme. Le vit du prince essayait en vain de pénétrer dans ce réduit. Enfin, il empoigna les fesses et allait pénétrer lorsque Toné, fâchée d'avoir été frustrée de la décharge du superbe vit, se mit à chatouiller avec une plume de paon les talons du jeune homme. Il se mit à rire, à se tordre. La plume de paon le chatouillait toujours ; des talons elle était remontée aux cuisses, à l'aine, au vit qui débanda rapidement.

Les deux coquines, Toné et Zulmé, enchantées de leur farce, rirent un bon moment, puis, rouges et essoufflées, elles reprirent leur gougnottage en s'embrassant et se léchant devant le prince penaud et stupéfié. Leurs culs se haussaient en cadence, leurs poils se mêlaient, leurs dents claquaient l'une contre l'autre, les satins de leurs seins fermes et palpitants se froissaient mutuellement. Enfin, tordues et gémissant de volupté, elles se mouillèrent réciproquement, tandis que le prince recommençait à bander. Mais les voyant l'une et l'autre si lasses de leur gougnottage, il se tourna vers Mira qui tripotait toujours le vit du vice-consul. Vibescu s'approcha doucement et faisant passer son beau vit dans les grosses fesses de Mira, il l'insinua dans le con entrouvert et humide de la jeune fille qui, dès qu'elle eût senti la tête du noeud qui la pénétrait, donna un coup de cul qui fit pénétrer complètement l'engin. Puis elle continua ses mouvements désordonnés, tandis que d'une main le prince lui branlait le clitoris et que de l'autre il lui chatouillait les nichons.

Son mouvement de va-et-vient dans le con bien serré semblait causer un vif plaisir à Mira qui le prouvait par des cris de volupté. Le ventre de Vibescu venait frapper contre le cul de Mira et la fraîcheur du cul de Mira causait au prince une aussi agréable sensation que celle causée à la jeune fille par la chaleur de son ventre. Bientôt, les mouvements devinrent plus vifs, plus saccadés, le prince se pressait contre Mira qui haletait en serrant les fesses. Le prince la mordit à l'épaule et la tint comme ça. Elle criait :

— Ah ! c'est bon... reste... plus fort... plus fort... tiens, tiens, prends tout. Donne-le-moi, ton foutre... Donne-moi tout... Tiens... Tiens !... Tiens !

Et dans une décharge commune ils s'affalèrent et restèrent un moment anéantis. Toné et Zulmé enlacées sur la chaise longue les regardaient en riant. Le vice-consul de Serbie avait allumé une mince cigarette de tabac d'Orient. Lorsque Mony se fut relevé, il lui dit :

— Maintenant, cher prince, à mon tour ; j'attendais ton arrivée et c'est tout juste si je me suis fait tripoter le vit par Mira, mais je t'ai réservé la jouissance. Viens, mon joli coeur, mon enculé chéri, viens ! que je te le mette.

Vibescu le regarda un moment puis, crachant sur le vit que lui présentait le vice-consul, il proféra ces paroles :
— J'en ai assez à la fin d'être enculé par toi, toute la ville en parle.
Mais le vice-consul s'était dressé, bandant, et avait saisi un revolver. Il en braqua le canon sur Mony qui, tremblant, lui tendit le derrière en balbutiant :
— Brandi, mon cher Brandi, tu sais que je t'aime, encule-moi, encule-moi.
Brandi en souriant fit pénétrer sa pine dans le trou élastique qui se trouvait entre les deux fesses du prince. Entré là, et tandis que les trois femmes le regardaient, il se démena comme un possédé en jurant :
— Nom de Dieu ! Je jouis, serre le cul, mon joli giton, serre, je jouis. Serre tes jolies fesses. Et les yeux hagards, les mains crispées sur les épaules délicates, il déchargea. Ensuite Mony se lava, se rhabilla et partit en disant qu'il reviendrait après dîner. Mais arrivé chez lui, il écrivit cette lettre :
« Mon cher Brandi,
« J'en ai assez d'être enculé par toi, j'en ai assez des femmes de Bucarest, j'en ai assez de dépenser ici ma fortune avec laquelle je serais si heureux à Paris. Avant deux heures je serai parti. J'espère m'y amuser énormément et je te dis adieu. »
« Mony, prince Vibescu, Hospodar héréditaire. »
Le prince cacheta la lettre, en écrivit une autre à son notaire où il le priait de liquider ses biens et de lui envoyer le tout à Paris dès qu'il saurait son adresse. Mony prit tout l'argent liquide qu'il possédait, soit 50 000 francs, et se dirigea vers la gare. Il mit ses deux lettres à la poste et prit l'Express-Orient pour Paris.

Chapitre II

— Mademoiselle, je ne vous ai pas plutôt aperçue que, fou d'amour, j'ai senti mes organes génitaux se tendre vers votre beauté souveraine et je me suis trouvé plus échauffé que si j'avais bu un verre de raki.
— Chez qui ? chez qui ?
— Je mets ma fortune et mon amour à vos pieds. Si je vous tenais dans un lit, vingt fois de suite je vous prouverais ma passion. Que les onze mille vierges ou même onze mille verges me châtient si je mens !
— Et comment !
— Mes sentiments ne sont pas mensongers. Je ne parle pas ainsi à toutes les femmes. Je ne suis pas un noceur.
— Et ta soeur !
Cette conversation s'échangeait sur le boulevard Malesherbes, un matin ensoleillé. Le mois de mai faisait renaître la nature et les pierrots parisiens piaillaient d'amour sur les arbres reverdis. Galamment, le prince Mony Vibescu tenait ces propos à une jolie fille svelte qui, vêtue avec élégance, descendait vers la Madeleine. Il la suivait avec peine tant elle marchait vite. Tout à coup, elle se retourna brusquement et éclata de rire :
— Aurez-vous bientôt fini ; je n'ai pas le temps maintenant. Je vais voir une amie rue Duphot, mais si vous êtes prêt à entretenir deux femmes enragées de luxe et d'amour, si vous êtes un homme enfin, par la fortune et la puissance copulative, venez avec moi.
Il redressa sa jolie taille en s'écriant :
— Je suis un prince Roumain, hospodar héréditaire.
— Et moi, dit-elle, je suis Culculine d'Ancône, j'ai dix-neuf ans, j'ai déjà vidé les couilles de dix hommes exceptionnels sous le rapport amoureux, et la bourse de quinze millionnaires.
Et, devisant agréablement de diverses choses futiles ou troublantes, le prince et Culculine arrivèrent rue Duphot. Ils montèrent au moyen d'un ascenseur jusqu'au premier étage.
— Le prince Mony Vibescu... Mon amie Alexine Mangetout.
La présentation fut faite très gravement par Culculine dans un boudoir luxueux décoré d'estampes japonaises obscènes.
Les deux amies s'embrassèrent en se passant des langues. Elles étaient grandes toutes deux, mais sans excès.
Culculine était brune, des yeux gris pétillants de malice, et un grain de

beauté poilu ornait le bas de sa joue gauche. Son teint était mat, son sang affluait sous la peau, ses joues et son front se ridaient facilement attestant ses préoccupations d'argent et d'amour.
Alexine était blonde, de cette couleur tirant sur la cendre comme on ne la voit qu'à Paris. Sa carnation claire semblait transparente. Cette jolie fille apparaissait, dans son charmant déshabillé rose, aussi délicate et aussi mutine qu'une marquise friponne de l'avant-dernier siècle.
La connaissance fut bientôt nouée, et Alexine, qui avait eu un amant roumain alla chercher sa photographie dans la chambre à coucher. Le prince et Culculine l'y suivirent. Tous deux se précipitèrent sur elle et la déshabillèrent en riant. Son peignoir tomba, la laissant dans une chemise de batiste qui laissait voir un corps charmant, grassouillet, troué de fossettes aux bons endroits.
Mony et Culculine la renversèrent sur le lit et mirent à jour ses beaux tétons roses, gros et durs, dont Mony suça les pointes. Culculine se baissa et, relevant la chemise, découvrit des cuisses rondes et grosses qui se réunissaient sous le chat blond cendré comme les cheveux. Alexine, poussant des petits cris de volupté, ramena sur le lit ses petits pieds qui laissèrent échapper des mules dont le bruit sur le sol fut sec. Les jambes bien écartées, elle haussait le cul sous le léchage de son amie en crispant les mains autour du cou de Mony.
Le résultat ne fut pas long à se produire, ses fesses se serrèrent, ses ruades devinrent plus vives, elle déchargea en disant :
— Salauds, vous m'excitez, il faut me satisfaire !
— Il a promis de le faire vingt fois ! dit Culculine et elle se déshabilla.
Le prince fit comme elle. Ils furent nus en même temps, et tandis qu'Alexine gisait pâmée sur le lit, ils purent admirer leurs corps réciproquement. Le gros cul de Culculine se balançait délicieusement sous une taille très fine et les grosses couilles de Mony se gonflaient sous un énorme vit dont Culculine s'empara.
— Mets-le-lui, dit-elle, tu me le feras après.
Le prince approcha son membre du con entrouvert d'Alexine qui tressaillit à cette approche :
— Tu me tues ! cria-t-elle. Mais le vit pénétra jusqu'aux couilles et ressortit pour rentrer comme un piston. Culculine monta sur le lit et posa son chat noir sur la bouche d'Alexine, tandis que Mony lui léchait le troufignon. Alexine remuait son cul comme une enragée, elle mit un doigt dans le trou du cul de Mony qui banda plus fort sous cette caresse. Il ramena ses mains sous les fesses d'Alexine qui crispaient avec une force incroyable, serrant dans le con enflammé l'énorme vit qui pouvait à peine y remuer.
Bientôt l'agitation des trois personnages fut extrême, leur respiration devint haletante. Alexine déchargea trois fois, puis ce fut le tour de Culculine qui descendit aussitôt pour venir mordiller les couilles de

Mony. Alexine se mit à crier comme une damnée et elle se tordit comme un serpent lorsque Mony lui lâcha dans le ventre son foutre roumain. Culculine l'arracha aussitôt du trou et sa bouche vint prendre la place du vit pour laper le sperme qui en coulait à gros bouillons. Alexine, pendant ce temps, avait pris en bouche le vit de Mony, qu'elle nettoya proprement en le faisant de nouveau bander.
Une minute après le prince se précipita sur Culculine, mais son vit resta à la porte chatouillant le clitoris. Il tenait dans sa bouche un des tétons de la jeune femme. Alexine les caressait tous les deux.
— Mets-le-moi, criait Culculine, je n'en peux plus.
Mais le vit était toujours au dehors. Elle déchargea deux fois et semblait désespérée lorsque le vit brusquement la pénétra jusqu'à la matrice, alors folle d'excitation et de volupté elle mordit Mony à l'oreille si fort que le morceau lui resta dans la bouche. Elle l'avala en criant de toutes ses forces et remuant le cul magistralement. Cette blessure, dont le sang coulait à flots, sembla exciter Mony car il se mit à remuer plus fort et ne quitta le con de Culculine qu'après y avoir déchargé trois fois, tandis qu'elle-même déchargeait dix fois.
Quand il déconna, tous deux s'aperçurent avec étonnement qu'Alexine avait disparu. Elle revint bientôt avec des produits pharmaceutiques destinés à panser Mony et un énorme fouet de cocher de fiacre.
— Je l'ai acheté cinquante francs, s'écria-t-elle, au cocher de l'urbaine 3269, et il va nous servir à faire rebander le Roumain. Laisse-le se panser l'oreille, ma Culculine, et faisons 69 pour nous exciter.
Pendant qu'il étanchait son sang, Mony assista à ce spectacle émoustillant : tête-bêche, Culculine et Alexine se glottinaient avec entrain. Le gros cul d'Alexine, blanc et potelé, se dandinait sur le visage de Culculine ; les langues longues comme des vits d'enfants, marchaient ferme, la bave et le foutre se mêlaient, les poils mouillés se collaient et des soupirs à fendre l'âme, s'ils n'avaient été des soupirs de volupté, s'élevaient du lit qui craquait et geignait sous l'agréable poids des jolies filles.
— Viens m'enculer ! cria Alexine.
Mais Mony perdait tant de sang qu'il n'avait plus envie de bander. Alexine se leva et saisissant le fouet du cocher de fiacre 3269, un superbe perpignan tout neuf, le brandit et cingla les fesses et le dos de Mony, qui sous cette nouvelle douleur oublia son oreille saignante et se mit à hurler. Mais Alexine, nue et semblable à une bacchante en délire, tapait toujours.
— Viens me fesser aussi ! cria-t-elle à Culculine dont les yeux flamboyaient et qui vint fesser à tour de bras le gros cul agité d'Alexine. Culculine fut bientôt aussi excitée.
— Fesse-moi, Mony ! supplia-t-elle, et celui-ci qui s'habituait à la correction, bien que son corps fût saignant, se mit à fesser les belles

fesses brunes qui s'ouvraient et se fermaient en cadence. Quand il se mit à bander, le sang coulait, non seulement de l'oreille, mais aussi de chaque marque laissée par le fouet cruel.
Alexine se retourna alors et présenta ses belles fesses rougies à l'énorme vit qui pénétra dans la rosette, tandis que l'empalée criait en agitant le cul et les tétons. Mais Culculine les sépara en riant. Les deux femmes reprirent leur gamahuchage, tandis que Mony, tout saignant et relogé jusqu'à la garde dans le cul d'Alexine, s'agitait avec une vigueur qui faisait terriblement jouir sa partenaire. Ses couilles se balançaient comme les cloches de Notre-Dame et venaient heurter le nez de Culculine. A un moment, le cul d'Alexine se serra avec une grande force à la base du gland de Mony qui ne put plus remuer. C'est ainsi qu'il déchargea à longs jets tétés par l'anus avide d'Alexine Mangetout.
Pendant ce temps, dans la rue la foule s'amassait autour du fiacre 3269 dont le cocher n'avait pas de fouet.
Un sergent de ville lui demanda ce qu'il en avait fait.
— Je l'ai vendu à une dame de la rue Duphot.
— Allez le racheter ou je vous fous une contravention.
— On y va, dit l'automédon, un Normand d'une force peu commune, et, après avoir pris des renseignements chez la concierge, il sonna au premier étage.
Alexine alla lui ouvrir à poil ; le cocher en eut un éblouissement et, comme elle se sauvait dans la chambre à coucher, il courut derrière, l'empoigna et lui mit en levrette un vit de taille respectable. Bientôt il déchargea en criant : « Tonnerre de Brest, bordel de Dieu, putain de salope ! »
Alexine lui donnait des coups de cul, et déchargea en même temps que lui, pendant que Mony et Culculine se tordaient de rire. Le cocher, croyant qu'ils se moquaient de lui, se mit dans une colère terrible.
— Ah ! putains, maquereau, charogne, pourriture, choléra, vous vous foutez de moi ? Mon fouet, où est mon fouet ?
Et l'apercevant, il s'en saisit pour taper de toutes ses forces sur Mony, Alexine et Culculine dont les corps nus bondissaient sous les cinglées qui laissaient des marques saignantes. Puis il se mit à rebander et, sautant sur Mony, se mit à l'enculer.
La porte d'entrée était restée ouverte, et le sergent, qui ne voyant pas revenir le cocher, était monté, pénétra à cet instant dans la chambre à coucher ; il ne fut pas long à sortir son vit réglementaire. Il l'insinua dans le cul de Culculine qui gloussait comme une poule et frémissait au contact froid des boutons d'uniforme.
Alexine inoccupée prit le bâton blanc qui se balançait dans la gaine au côté du sergent de ville. Elle se l'introduisit dans le con, et bientôt cinq personnes se mirent à jouir effroyablement, tandis que le sang des

blessures coulait sur les tapis, les draps et les meubles et pendant que dans la rue on emmenait en fourrière le fiacre abandonné 3269 dont le cheval péta tout au long du chemin qu'il parfuma de façon nauséabonde.

Chapitre III

Quelques jours après la séance que le cocher de fiacre 3269 et l'agent de police avaient achevée de façon si bizarre, le prince Vibescu était à peine remis de ses émotions. Les marques de la flagellation s'étaient cicatrisées et il était mollement étendu sur un sofa dans un salon du Grand-Hôtel. Il lisait pour s'exciter les faits divers du JOURNAL. Une histoire le passionnait. Le crime était épouvantable. Un plongeur de restaurant avait fait rôtir le cul d'un jeune marmiton, puis l'avait enculé tout chaud et saignant en mangeant les morceaux rôtis qui se détachaient du postérieur de l'éphèbe. Aux cris du Vatel en herbe, les voisins étaient accourus et on avait arrêté le sadique plongeur. L'histoire était racontée dans tous ses détails et le prince la savourait en se branlottant doucement la pine qu'il avait sortie.
A ce moment on frappa. Une femme de chambre accorte, fraîche et toute jolie avec son bonnet et son tablier, entra sur l'ordre du prince. Elle tenait une lettre et rougit en voyant la tenue débraillé de Mony qui se reculotta :
— Ne vous en allez pas, mademoiselle la jolie blonde, j'ai deux mots à vous dire. En même temps il ferma la porte et, saisissant la jolie Mariette par la taille, il l'embrassa goulûment sur la bouche. Elle se débattit d'abord serrant très fort les lèvres, mais bientôt, sous l'étreinte, elle commença à s'abandonner, puis sa bouche s'ouvrit. La langue du prince y pénétra, aussitôt mordue par Mariette dont la langue mobile vint chatouiller l'extrémité de celle de Mony.
D'une main, le jeune homme entourait sa taille, de l'autre, il relevait ses jupes. Elle ne portait pas de pantalon. Sa main fut rapidement entre deux cuisses grosses et rondes qu'on ne lui eût pas supposées car elle était grande et mince. Elle avait un con très poilu. Elle était très chaude et la main fut bientôt à l'intérieur d'une fente humide, tandis que Mariette s'abandonnait en avançant le ventre. Sa main à elle errait sur la braguette de Mony qu'elle arriva à déboutonner. Elle en sortit le superbe boute-joie qu'elle n'avait fait qu'apercevoir en entrant. Ils se branlaient doucement ; lui, lui pinçant le clitoris ; elle, pressant son pouce sur le méat du vit. Il la poussa sur le sofa où elle tomba assise. Il lui releva les jambes et se les mit sur les épaules, tandis qu'elle se dégrafait pour faire jaillir deux superbes tétons bandants qu'il se mit à sucer tour à tour en faisant pénétrer dans le con sa pine brûlante.

Bientôt, elle se mit à crier :
— C'est bon, c'est bon... comme tu le fais bien...
Alors elle donna des coups de cul désordonnés, puis il la sentit décharger en disant :
— Tiens, je jouis... tiens... prends tout.
Aussitôt après, elle lui empoigna brusquement la pine en disant :
— Assez pour ici.
Elle la sortit du con et se l'entra dans un autre trou tout rond, placé un peu plus bas, comme un oeil de cyclope entre deux globes charnus, blancs et frais. La pine, lubrifiée par le foutre féminin, pénétra facilement et, après avoir culeté vivement, le prince lâcha tout son sperme dans le cul de la jolie femme de chambre. Ensuite il entendit sa pine qui fit : « floc », comme quand on débouche une bouteille et sur le bout il y avait encore du foutre mêlé d'un peu de merde. A ce moment, on sonna dans le corridor et Mariette dit : « Il faut que j'aille voir ». Et elle se sauva après avoir embrassé Mony qui lui mit deux louis dans la main. Dès qu'elle fut sortie, il se lava la queue, puis décacheta la lettre qui contenait ceci :
« Mon beau Roumain,
« Que deviens-tu ? Tu dois être remis de tes fatigues. Mais souviens-toi de ce que tu m'as dit : si je ne fais pas l'amour vingt fois de suite, que onze mille verges me châtient. Tu ne l'as pas fait vingt fois, tant pis pour toi.
« L'autre jour tu as été reçu dans le foutoir d'Alexine, rue Duphot. Mais maintenant que nous te connaissons, tu peux venir chez moi. Chez Alexine, ce n'est pas possible. Elle ne peut même pas me recevoir, moi. C'est pour ça qu'elle a un foutoir. Son sénateur est trop jaloux. Moi, je m'en fous ; mon amant est explorateur, il est en train d'enfiler des perles avec des négresses de la Côte d'Ivoire. Tu peux venir chez moi, 214, rue de Prony. Nous t'attendons à quatre heures. »
Culculine d'Ancône.
Sitôt qu'il eût lu cette lettre, le prince regarda l'heure. Il était onze heures du matin. Il sonna pour faire monter le masseur qui le massa, et l'encula proprement. Cette séance le vivifia. Il prit un bain et il se sentit frais et dispos en sonnant pour le coiffeur qui le coiffa et l'encula artistiquement. Le pédicure manucure monta ensuite. Il lui fit les ongles et l'encula vigoureusement. Alors le prince se sentit tout à fait à son aise. Il descendit sur les boulevards, déjeuna copieusement, puis prit un fiacre qui le mena rue de Prony. C'était un petit hôtel, tout entier habité par Culculine. Une vieille bonne l'introduisit. Cette habitation était meublée avec un goût exquis. On le fit entrer de suite dans une chambre à coucher dont le lit très bas et en cuivre était très large. Le parquet était recouvert de peaux de bêtes qui étouffaient le bruit des pas. Le prince se déshabilla rapidement et il était tout nu

lorsqu'entrèrent Alexine et Culculine dans des déshabillés ravissants. Elles se mirent à rire et l'embrassèrent. Il commença par s'asseoir, puis prit les deux jeunes femmes chacune sur une de ses jambes, mais en relevant leur jupon de façon qu'elles restaient décemment habillées et qu'il sentait leurs culs nus sur ses cuisses. Puis il se mit à les branler chacune d'une main, tandis qu'elles lui chatouillaient le vit. Quand il les sentit bien excitées, il leur dit :
— Maintenant nous allons faire la classe.
Il les fit asseoir sur une chaise en face de lui, et après avoir réfléchi un instant, leur dit :
— Mesdemoiselles, je viens de sentir que vous n'avez pas de pantalon. Vous devriez avoir honte. Allez vite en mettre un.
Quand elles revinrent, il commença la classe.
— Mademoiselle Alexine Mangetout, comment s'appelle le roi d'Italie ?
— Si tu crois que ça m'occupe, je n'en sais rien, dit Alexine.
— Allez vous mettre sur le lit, cria le professeur.
Il la fit mettre sur le lit à genoux et le dos tourné, lui fit relever ses jupes et écarter la fente du pantalon d'où émergèrent les globes éclatants de blancheur des fesses. Alors il se mit à taper dessus du plat de la main ; bientôt le postérieur commença à rougir. Cela excitait Alexine qui faisait beau cul, mais bientôt le prince lui-même n'y tint plus. Passant ses mains autour du buste de la jeune femme, il lui empoigna ses tétons sous le peignoir, puis, faisant descendre une main, il lui chatouilla le clitoris et sentit que son con était tout mouillé. Ses mains à elle n'étaient pas inactives ; elles avaient empoigné la pine du prince et l'avaient dirigée dans le sentier étroit de Sodome. Alexine se penchait de façon à ce que son cul ressortit mieux et pour faciliter l'entrée à la bite de Mony.
Bientôt le gland fut dedans, le reste suivit et les couilles venaient battre au bas des fesses de la jeune femme. Culculine qui s'embêtait se mit aussi sur le lit et lécha le con d'Alexine qui, fêtée des deux côtés, jouissait à en pleurer. Son corps secoué par la volupté se tordait comme si elle en souffrait. Il s'échappait de sa gorge des râles voluptueux. La grosse pine lui remplissait le cul et allant en avant, en arrière, venait heurter la membrane qui la séparait de la langue de Culculine qui recueillait le jus provoqué par ce passe-temps. Le ventre de Mony venait battre le cul d'Alexine. Bientôt le prince culeta plus fort. Il se mit à mordre le cou de la jeune femme. La pine s'enfla. Alexine ne put plus supporter tant de bonheur ; elle s'affala sur la face de Culculine qui ne cessa pas de lécher, tandis que le prince la suivait dans sa chute, la pine dans le cul. Encore quelques coups de reins, puis Mony lâcha son foutre. Elle resta étendue sur le lit tandis que Mony allait se laver et que Culculine se levait pour pisser. Elle prit un seau, se mit debout dessus, les jambes écartées, releva son jupon et

pissa copieusement, puis, pour souffler les dernières gouttes qui restaient dans les poils, elle lâcha un petit pet tendre et discret qui excita considérablement Mony.
— Chie-moi dans les mains, chie-moi dans les mains ! s'écria-t-il.
Elle sourit ; il se mit derrière elle, tandis qu'elle baissait un peu le cul et commençait à faire des efforts. Elle avait un petit pantalon de batiste transparente au travers duquel on apercevait ses belles cuisses nerveuses. Des bas noirs à jour lui montaient au-dessus du genou et moulaient deux merveilleux mollets d'un galbe incomparable, ni trop gros ni trop maigres. Le cul ressortait dans cette position, admirablement encadré par la fente du pantalon. Mony regardait attentivement les fesses brunes et roses, duvetées, animées par un sang généreux. Il apercevait le bas de l'épine dorsale un peu saillante et en dessous, la raie culière commençait. D'abord large, puis s'étrécissant et devenant profonde au fur et à mesure que l'épaisseur des fesses augmentait ; on arrivait ainsi jusqu'au troufignon brun et rond, tout plissé. Les efforts de la jeune femme eurent d'abord pour effet de dilater le trou du cul et de faire sortir un peu d'une peau lisse et rose qui se trouve à l'intérieur et ressemble à une lèvre retroussée.
— Chie donc ! criait Mony !
Bientôt apparut un petit bout de merde, pointu et insignifiant, qui montra la tête et rentra aussitôt dans sa caverne. Il reparut ensuite, suivi lentement et majestueusement par le reste du saucisson qui constituait un des plus beaux étrons qu'un gros intestin eût jamais produit. La merde sortait onctueuse et ininterrompue, filée avec calme comme un câble de navire. Elle pendillait gracieusement entre les jolies fesses qui s'écartaient de plus en plus. Bientôt elle se balança plus fort. Le cul se dilata encore plus, se secoua un peu et la merde tomba, toute chaude et fumante, entre les mains de Mony qui se tendaient pour la recevoir. Alors il cria : « reste comme ça ! » et, se penchant, il lui lécha bien le trou du cul en faisant rouler l'étron dans ses mains. Ensuite, il l'écrasa avec volupté, puis s'en enduisit tout le corps. Culculine se déshabillait pour faire comme Alexine qui s'était mise nue et montrait à Mony son gros cul transparent de blonde :
« Chie-moi dessus ! », cria Mony à Alexine en s'étendant par terre. Elle s'accroupit sur lui, mais pas complètement. Il pouvait jouir du spectacle offert par son trou du cul. Les premiers efforts eurent pour résultat de faire sortir un peu du foutre que Mony y avait mis ; ensuite vint la merde, jaune et molle, qui tomba en plusieurs fois et, comme elle riait et se remuait, la merde tombait de côté et d'autre sur le corps de Mony qui eut bientôt le ventre orné de plusieurs de ces limaces odoriférantes.
Alexine avait pissé en même temps et le jet tout chaud, tombant sur la pine de Mony, avait réveillé ses esprits animaux. La quille commença

à se soulever petit à petit en enflant jusqu'au moment où, arrivée à sa grosseur normale, le gland se tenait, rouge comme une grosse prune, sous les yeux de la jeune femme qui, s'en rapprochant, s'accroupit de plus en plus, faisant pénétrer la pine en érection entre les bords velus du con large ouvert. Mony jouissait du spectacle. Le cul d'Alexine, en se baissant, étalait de plus en plus sa rotondité appétissante. Ses rondeurs affriolantes s'affirmaient et l'écartement des fesses s'accusait de plus en plus. Quand le cul fut bien descendu, que la pine fut complètement engloutie, le cul se releva et commença un joli mouvement de va-et-vient qui modifiait son volume dans des proportions importantes et c'était un spectacle délicieux. Mony tout emmerdé jouissait profondément ; bientôt il sentit le vagin se resserrer et Alexine dit d'une voix étranglée :

— Salaud, ça vient... je jouis ! et elle lâcha son foutre.

Mais Culculine qui avait assisté à cette opération et paraissait en chaleur, la tira brusquement de dessus son pal et se jetant sur Mony sans s'inquiéter de la merde qui la salit aussi, s'entra la queue dans le con en poussant un soupir de satisfaction. Elle commença à donner des coups de cul terribles en disant « Han » à chaque coup de reins. Mais Alexine dépitée d'avoir été dépossédée de son bien, ouvrit un tiroir et en tira un martinet fait de lanières de cuir. Elle commença à taper sur le cul de Culculine dont les bonds devinrent encore plus passionnés. Alexine, excitée par le spectacle, tapait dur et ferme. Les coups pleuvaient sur le superbe postérieur. Mony, penchant un peu la tête de côté, voyait, dans une glace qui faisait vis-à-vis, le gros cul de Culculine monter et s'abaisser. A la montée les fesses s'entrouvraient et la rosette apparaissait un instant pour disparaître à la descente quand les belles fesses joufflues se serraient. En dessous les lèvres poilues et distendues du con engloutissaient la pine énorme qui pendant la montée apparaissait presque entière et mouillée. Les coups d'Alexine eurent bientôt rougi complètement le pauvre cul qui maintenant tressaillait de volupté. Bientôt un coup laissa une marque saignante. Toutes les deux, celle qui tapait et celle qu'on fouettait, déliraient comme des bacchantes et semblaient jouir autant l'une que l'autre. Mony lui-même se mit à partager leur fureur et ses ongles labourèrent le dos satiné de Culculine. Alexine, pour taper commodément sur Culculine, se mit à genoux auprès du groupe. Son gros cul joufflu et secoué et chaque coup qu'elle donnait, se trouva à deux doigts de la bouche de Mony.

Sa langue fut bientôt dedans, puis la rage voluptueuse aidant, il se mit à mordre la fesse droite. La jeune femme poussa un cri de douleur. Les dents avaient pénétré et un sang frais et vermeil vient désaltérer le gosier oppressé de Mony. Il le lapa, goûtant fort son goût de fer légèrement salé. A ce moment, les bonds de Culculine devinrent

désordonnés. Les yeux révulsés ne montraient que le blanc. Sa bouche tachée de la merde qui était sur le corps de Mony, elle poussa un gémissement et déchargea en même temps que Mony. Alexine tomba sur eux, épuisée, râlante et grinçant des dents et Mony qui mit sa bouche dans son con n'eut qu'à donner deux ou trois coups de langue pour obtenir une décharge. Puis les nerfs se relâchèrent après quelques soubresauts et le trio s'étendit dans la merde, le sang et le foutre.

Ils s'endormirent comme cela et lorsqu'ils se réveillèrent les douze coups de minuit tintaient à la pendule de la chambre :

— Ne bougeons pas, j'ai entendu du bruit, dit Culculine, ce n'est pas ma bonne, elle est habituée à ne pas s'occuper de moi, elle doit être couchée.

Une sueur froide coulait sur le front de Mony et des deux jeunes femmes. Leurs cheveux se dressaient sur la tête et des frissons parcouraient leurs corps nus et merdeux.

— Il y a quelqu'un, ajouta Alexine.

— Il y a quelqu'un, approuva Mony. A ce moment la porte s'ouvrit et le peu de lumière qui venait de la rue nocturne permit d'apercevoir deux ombres humaines vêtues de pardessus dont le col était relevé et coiffées de chapeaux melons.

Brusquement le premier fit jaillir la clarté d'une lampe électrique qu'il tenait à la main. La lueur éclaira la pièce, mais les cambrioleurs n'aperçurent pas d'abord le groupe étendu sur le plancher.

— Ça sent très mauvais, dit le premier.

— Entrons tout de même, il doit y avoir du pèze dans les tiroirs, répliqua le second. A ce moment, Culculine, qui s'était traînée vers le bouton de l'électricité, éclaira brusquement la pièce.

Les cambrioleurs restèrent interdits devant ces nudités :

— Ben merde, dit le premier, foi de Cornaboeux, vous avez du goût.

C'était un colosse brun dont les mains étaient poilues. Sa barbe en broussaille le rendait encore plus hideux.

— Mince de rigolade, dit le second, moi la merde, ça me va, ça porte bonheur.

C'était un pâle voyou borgne qui mâchonnait un mégot de cigarette éteinte.

— T'as raison, la Chaloupe, dit Cornaboeux, je viens justement de marcher dedans et pour premier bonheur je crois que je vais enfiler Mademoiselle. Mais d'abord pensons au jeune homme.

Et se jetant sur Mony épouvanté, les cambrioleurs le bâillonnèrent et lui lièrent les bras et les jambes. Puis se tournant vers les deux femmes frisonnantes mais un peu amusées, la Chaloupe dit :

— Et vous les mômes, tachez d'être gentilles, sans quoi je le dirai à Prosper.

Il avait une badine à la main et la donna à Culculine en lui ordonnant de taper sur Mony de toutes ses forces. Puis se plaçant derrière elle, il sortit une pine mince comme un doigt, mais très longue. Culculine commençait à s'amuser. La Chaloupe débuta par lui claquer les fesses en disant :
— Eh bien, mon gros joufflu, tu vas jouer de la flûte, moi je suis pour la terre jaune.
Il maniait et palpait ce gros cul duveteux et ayant passé une main sur le devant il maniait le clitoris, puis brusquement il entra la pine mince et longue. Culculine commença à remuer le cul en tapant sur Mony qui ne pouvant ni se défendre ni crier, gigotait comme un ver à chaque coup de baguette qui laissait une marque rouge bientôt violacée. Puis au fur et à mesure que l'enculade avançait, Culculine excitée tapait de plus fort en criant :
— Salaud, tiens pour ta sale charogne... La Chaloupe, fais-moi entrer ton cure-dents jusqu'au fond.
Le corps de Mony fut bientôt saignant.
Pendant ce temps, Cornaboeux avait empoigné Alexine et l'avait jetée sur le lit. Il commença par lui mordiller les nichons qui commencèrent à bander. Puis il descendit jusqu'au con qu'il mit entier dans sa bouche, tandis qu'il tirait les jolis poils blonds et frisés de la motte. Il se releva et sortit sa pine énorme mais courte dont la tête était violette. Retournant Alexine, il se mit à fesser son gros cul rose ; de temps en temps, il passait sa main dans la raie culière. Puis il prit la jeune femme sur son bras gauche de façon à ce que son con fût à portée de la main droite. La gauche la tenait par la barbe du con... ce qui lui faisait mal. Elle se mit à pleurer et ses gémissements augmentèrent lorsque Cornaboeux recommença à la fesser à tour de bras. Ses grosses cuisses roses se trémoussaient et le cul frissonnait chaque fois que s'abattait la grosse patte du cambrioleur. A la fin elle essaya de se défendre. De ses petites mains libres elle se mit à griffer sa face barbue. Elle lui tira les poils du visage comme il lui tirait la barbe du con :
— Ça va bien, dit Cornaboeux, et il la retourna.
A ce moment, il aperçut le spectacle formé par la Chaloupe enculant Culculine qui tapait sur Mony déjà tout sanglant et cela l'excita. La grosse bitte de Cornaboeux venait battre contre son derrière, mais il tapait à faux, se cognant à droite et à gauche ou bien un peu plus haut et un peu plus bas, puis quand il trouva le trou, il plaça ses mains sur les reins polis et potelés d'Alexine et la tira à lui de toutes ses forces. La douleur que lui causa cette énorme pine qui lui déchirait le cul l'aurait fait crier de douleur si elle n'avait pas été aussi excitée par tout ce qui venait de se passer. Aussitôt qu'il eut fait entrer la pine dans le cul, Cornaboeux la ressortit, puis retournant Alexine sur le lit il lui

enfonça son instrument dans le ventre. L'outil entra à grand peine à cause de son énormité, mais dès qu'il fut dedans, Alexine croisa ses jambes sur les reins du cambrioleur et le tint si serré que même s'il avait voulu sortir il ne l'aurait pas pu. Le culetage fut enragé. Cornaboeux lui suçait les tétons et sa barbe la chatouillait en l'excitant, elle passa une main dans le pantalon et fit entrer un doigt dans le trou du cul du cambrioleur. Ensuite ils se mirent à se mordre comme des bêtes sauvages en donnant des coups de cul. Ils déchargèrent frénétiquement. Mais la pine de Cornaboeux, étranglée par le vagin d'Alexine, recommença à bander. Alexine ferma les yeux pour mieux savourer cette seconde étreinte. Elle déchargea quatorze fois pendant que Cornaboeux déchargeait trois fois. Quand elle reprit ses esprits, elle s'aperçut que son con et son cul étaient saignants. Ils avaient été blessés par l'énorme bite de Cornaboeux. Elle aperçut Mony qui faisait des soubresauts convulsifs sur le sol.
Son corps n'était qu'une plaie.
Culculine, sur l'ordre du borgne la Chaloupe, lui suçait la queue, à genoux devant lui :
— Allons, debout, garce, cria Cornaboeux.
Alexine obéit et il lui envoya dans le cul un coup de pied qui la fit tomber sur Mony. Cornaboeux lui attacha les bras et la bâillonna sans prendre garde à ses supplications et saisissant la badine, il se mit à zébrer de coups son joli corps de fausse maigre. Le cul tressaillait sous chaque coup de baguette, puis ce fut le dos, le ventre, les cuisses, les seins qui reçurent la dégelée. En gigotant et se débattant, Alexine rencontra la bitte de Mony qui bandait comme celle d'un cadavre. Elle s'accrocha par hasard au con de la jeune femme et y pénétra.
Cornaboeux redoubla ses coups et tapa indistinctement sur Mony et Alexine qui jouissaient d'une façon atroce. Bientôt la peau rose de la jolie blonde ne fut plus visible sous les zébrures et le sang qui coulait. Mony s'était évanoui, elle s'évanouit bientôt après. Cornaboeux, dont le bras commençait à être fatigué, se tourna vers Culculine qui essayait de tailler une plume à la Chaloupe. Mais le bougre ne pouvait pas décharger.
Cornaboeux ordonna à la belle brune d'écarter les cuisses. Il eut beaucoup de peine à l'enfiler en levrette. Elle souffrit beaucoup, mais stoïquement, ne lâchant pas la pine de la Chaloupe qu'elle suçait. Quand Cornaboeux eut bien pris possession du con du Culculine, il lui fit lever le bras droit et mordilla les poils des aisselles où elle avait une touffe très épaisse. Quand la jouissance arriva, elle fut si forte que Culculine s'évanouit en mordant violemment la bitte de la Chaloupe. Il poussa un cri de douleur terrible, mais le gland était détaché. Cornaboeux, qui venait de décharger, sortit brusquement son

braquemart du con de Culculine qui tomba évanouie sur le sol. La Chaloupe perdait tout son sang.
— Mon pauvre la Chaloupe, dit Cornaboeux, tu es foutu, il vaut mieux crever de suite, et, tirant un couteau, il en donna un coup mortel à la Chaloupe en secouant sur le corps de Culculine les dernières gouttes de foutre qui pendaient à son vit. La Chaloupe mourut sans dire « ouf ».
Cornaboeux se reculotta soigneusement, vida tout l'argent des tiroirs et des vêtements, il prit aussi des bijoux, des montres. Puis il regarda Culculine qui gisait évanouie sur le sol.
— Il faut venger la Chaloupe, pensa-t-il et tirant de nouveau son couteau il en donna un coup terrible entre les deux fesses de Culculine qui resta évanouie. Cornaboeux laissa le couteau dans le cul. Trois heures du matin sonnèrent aux horloges. Puis il sortit comme il était entré, laissant les quatre corps étendus sur le sol de la pièce pleine de sang, de merde, de foutre et d'un désordre sans nom.
Dans la rue il se dirigea allègrement vers Ménilmontant en chantant :
Un cul ça doit sentir le cul
Et non pas l'essence de Cologne...
Et aussi :
Bec... que de gaz
Bec... que de gaz
Allume, allume, mon pt'it trognon.

Chapitre IV

Le scandale fut très grand. Les journaux parlèrent de cette affaire pendant huit jours. Culculine, Alexine et le prince Vibescu durent garder le lit pendant deux mois. Pendant sa convalescence, Mony entra un soir dans un bar, près de la gare Montparnasse. On y consomme du "pétrole", ce qui est une boisson déléctable pour les palais blasés sur les autres liqueurs.
En dégustant l'infâme tord-boyaux, le prince dévisageait les consommateurs. L'un d'eux, un colosse barbu, était vêtu en fort de la Halle et son immense chapeau farineux lui donnait l'air d'un demi-dieu de la fable prêt à accomplir un travail héroïque.
Le prince crut reconnaître le visage du cambrioleur Cornaboeux. Tout à coup, il l'entendit demander un pétrole d'une voix tonitruante. C'était bien la voix de Cornaboeux. Mony se leva et se dirigea vers lui la main tendue :
— Bonjour, Cornaboeux, vous êtes aux Halles, maintenant ?
— Moi, dit le fort surpris, comment me connaissez-vous ?
— Je vous ai vu au 214, rue de Prony, dit Mony d'un air dégagé.
— Ce n'est pas moi, répondit très effrayé Cornaboeux, je ne vous connais pas, je suis fort aux Halles depuis trois ans et assez connu. Laissez-moi tranquille !
— Trêve de sottises, répliqua Mony. Cornaboeux tu m'appartiens. Je puis te livrer à la police. Mais tu me plais et si tu veux me suivre, tu seras mon valet de chambre, tu me suivras partout. Je t'associerai à mes plaisirs. Tu m'aideras et me défendras au besoin. Puis, si tu m'es bien fidèle, je ferai ta fortune. Réponds de suite.
— Vous êtes bon zigue, et vous savez parler. Topez-là, je suis votre homme.
Quelques jours après, Cornaboeux, promu au grade de valet de chambre, bouclait les valises. Le prince Mony était rappelé en toute hâte à Bucarest. Son intime ami, le vice-consul de Serbie, venait de mourir, lui laissant tous ses biens qui étaient importants. Il s'agissait de mines d'étain, très productives depuis quelques années mais qu'il fallait surveiller de près sous peine d'en voir immédiatement baisser le rapport. Le prince Mony, comme on l'a vu, n'aimait pas l'argent pour lui-même ; il désirait seulement le plus de richesses possibles, mais seulement pour les plaisirs que l'or seul peut procurer. Il avait sans

cesse à la bouche cette maxime, prononcée par l'un de ses aïeux : « Tout est à vendre ; tout s'achète ; il suffit d'y mettre le prix. »

Le prince Mony et Cornaboeux avaient pris place dans l'Orient-Express ; la trépidation du train ne manqua point de produire aussitôt son effet. Mony banda comme un cosaque et jeta sur Cornaboeux des regards enflammés. Au-dehors, le paysage admirable de l'Est de la France déroulait ses magnificences nettes et calmes. Le salon était presque vide ; un vieillard podagre, richement vêtu, geignait en bavant sur le Figaro qu'il essayait de lire.

Mony qui était enveloppé dans un ample raglan, saisit la main de Cornaboeux et, la faisant passer par la fente qui se trouve à la poche de ce vêtement commode, l'amena à sa braguette. Le colossal valet de chambre comprit le souhait de son maître. Sa grosse main était velue, mais potelée et plus douce qu'on n'aurait supposé. Les doigts de Cornaboeux déboutonnèrent délicatement le pantalon du prince. Ils saisirent la pine en délire qui justifiait en tous points le distique fameux d'Alphonse Allais :

La trépidation excitante des trains
Nous glisse des désirs dans la moelle des reins.

Mais un employé de la Compagnie des Wagons-Lits qui entra, annonça qu'il était l'heure de dîner et que de nombreux voyageurs se trouvaient dans le wagon-restaurant.

— Excellente idée, dit Mony. Cornaboeux, allons d'abord dîner.

La main de l'ancien fort sortit de la fente du raglan. Tous deux se dirigèrent vers la salle à manger. La pine du prince bandait toujours, et comme il ne s'était pas reculotté, une bosse proéminait à la surface du vêtement. Le dîner commença sans encombre, bercé par le bruit de ferrailles du train et par les cliquetis divers de la vaisselle, de l'argenterie et de la cristallerie, troublé parfois par le saut brusque d'un bouchon d'Apollinaris.

A une table, au fond opposé de celui où dînait Mony, se trouvaient deux femmes blondes et jolies. Cornaboeux qui les avait en face les désigna à Mony. Le prince se retourna et reconnut en l'une d'elles, vêtue plus modestement que l'autre, Mariette, l'exquise femme de chambre du Grand-Hôtel. Il se leva aussitôt et se dirigea vers ces dames. Il salua Mariette et s'adressa à l'autre jeune femme qui était jolie et fardée. Ses cheveux décolorés à l'eau oxygénée lui donnaient une allure moderne qui ravit Mony :

— Madame, lui dit-il, je vous prie d'excuser ma démarche. Je me présente moi-même eu égard à la difficulté de trouver dans ce train des relations qui nous seraient communes. Je suis le prince Mony Vibescu, hospodar héréditaire. Mademoiselle que voici, c'est-à-dire Mariette, qui, sans doute, a quitté le service du Grand-Hôtel pour le vôtre, m'a laissé contracter envers elle une dette de reconnaissance

dont je veux m'acquitter aujourd'hui même. Je veux la marier à mon valet de chambre et je leur constitue à chacun une dot de cinquante mille francs.
— Je n'y vois aucun inconvénient, dit la dame, mais voici quelque chose qui n'a pas l'air d'être mal constitué. A qui le destinez-vous ? La bitte de Mony avait trouvé une issue et montrait sa tête rubiconde entre deux boutons, devant le prince qui rougit en faisant disparaître l'engin. La dame se prit à rire.
— Heureusement que vous êtes placé de façon à ce que personne ne vous ait vu... ça en aurait fait du joli... Mais répondez donc, pour qui est cet engin redoutable ?
— Permettez-moi, dit galamment Mony, d'en faire l'hommage à votre beauté souveraine.
— Nous verrons ça, dit la dame, en attendant et puisque vous vous êtes présenté, je vais me présenter aussi... Estelle Ronange...
— La grande actrice du Français ?
La dame inclina la tête.
Mony, fou de joie, s'écria :
— Estelle, j'eusse dû vous reconnaître. Depuis longtemps j'étais votre admirateur passionné. En ai-je passé des soirées au Théâtre-Français, vous regardant dans vos rôles d'amoureuse ? et pour calmer mon excitation, ne pouvant me branler en public, je me fourrais les doigts dans le nez, j'en tirais de la morve consistante et je la mangeais ! C'était bon ! C'était bon !
— Mariette, allez dîner avec votre fiancé, dit Estelle. Prince, dînez avec moi.
Dès qu'ils furent en face l'un de l'autre, le prince et l'actrice se regardèrent amoureusement :
— Où allez-vous ? demanda Mony.
— A Vienne, jouer devant l'Empereur.
— Et le décret de Moscou ?
— Le décret de Moscou, je m'en fous ; je vais envoyer demain ma démission à Claretie... On me met à l'écart... On me fait jouer des pannes... on me refuse le rôle d'Eorakâ dans la nouvelle pièce de notre Mounet-Sully... Je pars... On n'étouffera pas mon talent.
— Récitez-moi quelque chose... des vers, demanda Mony.
Elle lui récita, tandis qu'on changeait les assiettes, L'invitation au voyage. Tandis que se déroulait l'admirable poème où Baudelaire a mis un peu de sa tristesse amoureuse, de sa nostalgie passionnée, Mony sentit que les petits pieds de l'actrice montaient le long de ses jambes : ils atteignirent sous le raglan le vit de Mony qui pendait tristement hors de la braguette. Là, les pieds s'arrêtèrent et, prenant délicatement le vit entre eux, ils commencèrent un mouvement de va-et-vient assez curieux. Durci subitement, le vit du jeune homme se

laissa branler par les souliers délicats d'Estelle Ronange. Bientôt, il commença à jouir et improvisa ce sonnet, qu'il récita à l'actrice dont le travail pédestre ne cessa pas jusqu'au dernier vers :

ÉPITHALAME

Tes mains introduiront mon beau membre asinin
Dans le sacré bordel ouvert entre tes cuisses
Et je veux t'avouer, en dépit d'Avinain,
Que me fait ton amour pourvu que tu jouisses !
Ma bouche à tes seins blancs comme des petits suisses
Fera l'honneur abject des suçons sans venin.
De ma mentule mâle en ton con féminin
Le sperme tombera comme l'or dans les sluices.
Ô ma tendre putain ! tes fesses ont vaincu
De tous les fruits pulpeux le savoureux mystère,
L'humble rotondité sans sexe de la terre,
La lune, chaque mois, si vaine de son cul
Et de tes yeux jaillit même quand tu les voiles
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles...

Et comme le vit était arrivé à la limite de l'excitation, Estelle baissa ses pieds en disant :

— Mon prince, ne le faisons pas cracher dans le wagon-restaurant ; que penserait-on de nous ?... Laissez-moi vous remercier pour l'hommage rendu à Corneille dans la pointe de votre sonnet. Bien que sur le point de quitter la Comédie-Française, tout ce qui intéresse la maison fait l'objet de mes constantes préoccupations.

— Mais, dit Mony, après avoir joué devant François-Joseph, que comptez-vous faire ?

Mon rêve, dit Estelle, serait de devenir étoile de café-concert.

— Prenez garde, repartit Mony, l'obscur Monsieur Claretie qui tombe les étoiles vous fera des procès sans fin.

— T'occupe pas de ça, Mony, fais-moi encore des vers avant d'aller au dodo.

— Bien, dit Mony, et il improvisa ces délicats sonnets mythologiques.

HERCULE ET OMPHALE

Le cul
D'Omphale
Vaincu
S'affale.
— « Sens-tu
Mon phalle
Aigu ?
— « Quel mâle !...
Le chien

Me crève !...
Quel rêve ?...
— Tiens bien ? »
Hercule
L'encule.

PYRAME ET THISBÉ
Madame
Thisbé
Se pâme :
« Bébé »
Pyrame
Courbé
L'entame :
« Hébé ! »
La belle
Dit oui
Puis elle
Jouit
Tout comme
Son homme.
— C'est exquis ! délicieux ! admirable ! Mony, tu es un poète archi-divin, viens me baiser dans le sleeping-car, j'ai l'âme foutative.
Mony régla les additions. Mariette et Cornaboeux se regardaient langoureusement. Dans le couloir, Mony glissa cinquante francs à l'employé de la Compagnie des Wagons-Lits qui laissa les deux couples s'introduire dans la même cabine :
— Vous vous arrangerez avec la douane, dit le prince à l'homme en casquette, nous n'avons rien à déclarer. Par exemple, deux minutes avant le passage de la frontière, vous frapperez à notre porte.
Dans la cabine, ils se mirent tous les quatre à poil. Mariette fut la première nue. Mony ne l'avait jamais vue ainsi, mais il reconnut les grosses cuisses rondes et la forêt de poils qui ombrageait son con rebondi. Ses tétons bandaient autant que les vits de Mony et de Cornaboeux.
— Cornaboeux, dit Mony, encule-moi pendant que je fourbirai cette jolie fille. Le déshabillage d'Estelle était plus long et quand elle fut à poil, Mony s'était introduit en levrette dans le con de Mariette qui commençant à jouir, agitait son gros postérieur et le faisait claquer contre le ventre de Mony. Cornaboeux avait passé son noeud court et gros dans l'anus dilaté de Mony qui gueulait :
— Cochon de chemin de fer ! Nous n'allons pas pouvoir garder l'équilibre.
Mariette gloussait comme une poule et titubait comme une grive dans

les vignes. Mony avait passé les bras autour d'elle et lui écrasait les tétons. Il admira la beauté d'Estelle dont la dure chevelure décelait la main d'un coiffeur habile. C'était une femme moderne dans toute l'acception du mot : cheveux ondulés tenus par des peignes d'écaille dont la couleur allait avec la savante décoloration de la chevelure. Son corps était d'une joliesse charmante. Son cul était nerveux et relevé d'une façon provocante. Son visage fardé avec art lui donnait l'air piquant d'une putain de haut luxe. Ses seins tombaient un petit peu, mais cela lui allait très bien, ils étaient petits, menus et en forme de poire. Quand on les maniait, ils étaient doux et soyeux, on aurait cru toucher les pis d'une chèvre laitière et, quand elle se tournait, ils sautillaient comme un mouchoir de batiste roulé en boule que l'on ferait danser sur la main.

Sur la motte, elle n'avait qu'une petite touffe de poils soyeux. Elle se mit sur la couchette en faisant une cabriole, jeta ses longues cuisses nerveuses autour du cou de Mariette qui, ayant ainsi le chat de sa maîtresse devant la bouche, commença à le glottiner gloutonnement, enfonçant le nez entre les fesses, dans le trou du cul. Estelle avait déjà fourré sa langue dans le con de sa soubrette et suçait à la fois l'intérieur d'un con enflammé et la grosse bitte de Mony qui s'y remuait avec ardeur. Cornaboeux jouissait avec béatitude de ce spectacle. Son gros vit entré jusqu'à la garde dans le cul poilu du prince, allait et venait lentement. Il lâcha deux ou trois bons pets qui empuantirent l'atmosphère en augmentant la jouissance du prince et des deux femmes. Tout à coup, Estelle se mit à gigoter effroyablement, son cul se mit à danser devant le nez de Mariette dont les gloussements et les tours de cul devinrent aussi plus forts. Estelle lançait à droite et à gauche ses jambes gainées de soie noire et chaussées de souliers à talons Louis XV. En remuant ainsi, elle donna un coup de pied terrible dans le nez de Cornaboeux qui en fut étourdi et se mit à saigner abondamment. « Putain » hurla Cornaboeux, et pour se venger il pinça violemment le cul de Mony. Celui-ci, pris de rage, mordit terriblement l'épaule de Mariette qui déchargeait en beuglant. Sous l'effet de la douleur, elle planta ses dents dans le con de sa maîtresse qui, hystériquement, serra ses cuisses autour de son cou.

— J'étouffe, articula difficilement Mariette, mais on ne l'écouta pas.

L'étreinte des cuisses devint plus forte. La face de Mariette devint violette, sa bouche écumante restait fixée sur le con de l'actrice.

Mony déchargeait, en hurlant, dans un con inerte. Cornaboeux, les yeux hors de la tête, lâchait son foutre dans le cul de Mony en déclarant d'une voix lâche :

— Si tu ne deviens pas enceinte, t'es pas un homme !

Les quatre personnages s'étaient affalés. Etendue sur la couchette, Estelle grinçait des dents et donnait des coups de poing de tous les

côtés en agitant les jambes. Cornaboeux pissait par la portière. Mony essayait de retirer son vit du con de Mariette. Mais il n'y avait pas moyen. Le corps de la soubrette ne remuait plus.
— Laisse-moi sortir, lui disait Mony, et il la caressait, puis il lui pinça les fesses, la mordit, mais rien n'y fit.
— Viens lui écarter les cuisses, elle est évanouie ! dit Mony à Cornaboeux.
C'est avec une grande peine que Mony put arriver à sortir son vit du con qui s'était effroyablement serré. Ils essayèrent ensuite de faire revenir Mariette, mais rien n'y fit :
— Merde ! Elle a crampsé, déclara Cornaboeux. Et c'était vrai, Mariette était morte étranglée par les jambes de sa maîtresse, elle était morte, irrémédiablement morte.
— Nous sommes frais ! dit Mony.
— C'est cette salope qui est la cause de tout, déclara Cornaboeux en désignant Estelle qui commençait à se calmer. Et prenant une brosse à cheveux dans le nécessaire de voyage d'Estelle, il se mit à lui taper dessus violemment. Les soies de la brosse la piquaient à chaque coup. Cette correction semblait l'exciter énormément. A ce moment, on frappa à la porte.
— C'est le signal convenu, dit Mony, dans quelques instants nous passerons la frontière. Il faut, j'ai juré, tirer un coup, moitié en France, moitié en Allemagne. Enfile la morte. Mony, vit bandant, se rua sur Estelle qui, les cuisses écartées, le reçut dans son con brûlant en criant :
— Mets-le jusqu'au fond, tiens !... tiens !...
Les saccades de son cul avaient quelque chose de démoniaque, sa bouche laissait couler une bave qui se mêlant avec le fard, dégoulinait infecte sur le menton et la poitrine ; Mony lui mit sa langue dans la bouche et lui enfonça le manche de la brosse dans le trou du cul. Sous l'effet de cette nouvelle volupté, elle mordit si violemment la langue de Mony qu'il dut la pincer jusqu'au sang pour la faire lâcher.
Pendant ce temps, Cornaboeux avait retourné le cadavre de Mariette dont la face violette était épouvantable. Il écarta les fesses et fit péniblement entrer son énorme vit dans l'ouverture sodomique. Alors il donna libre cours à sa férocité naturelle. Ses mains arrachèrent touffes par touffes les cheveux blonds de la morte. Ses dents déchirèrent le dos d'une blancheur polaire, et le sang vermeil qui jaillit, vite coagulé, avait l'air d'être étalé sur de la neige. Un peu avant la jouissance, il introduisit sa main dans la vulve encore tiède et y faisant entrer tout son bras, il se mit à tirer les boyaux de la malheureuse femme de chambre. Au moment de la jouissance, il avait déjà tiré deux mètres d'entrailles et s'en était entouré la taille comme d'une ceinture de sauvetage. Il déchargea en vomissant son repas tant à cause des

trépidations du train qu'à cause des émotions qu'il avait ressenties. Mony venait de décharger et regardait avec stupéfaction son valet de chambre hoqueter affreusement en dégueulant sur le cadavre lamentable. Parmi les cheveux sanglants, les boyaux et le sang se mêlaient au dégueulis.

— Porc infâme, s'écria le prince, le viol de cette fille morte que tu devais épouser selon ma promesse pèsera lourd sur toi dans la vallée de Josaphat. Si je ne t'aimais pas tant je te tuerais comme un chien.

Cornaboeux se leva sanglant en refoulant les derniers hoquets de sa dégueulade. Il désigna Estelle dont les yeux dilatés contemplaient avec horreur le spectacle immonde :

— C'est elle qui est cause de tout, déclara-t-il.

— Ne sois pas cruel, dit Mony, elle t'a donné l'occasion de satisfaire tes goûts de nécrophile.

Et comme on passait sur un pont, le prince se mit à la portière pour contempler le panorama romantique du Rhin qui déployait ses splendeurs verdoyantes et se déroulait en larges méandres jusqu'à l'horizon. Il était quatre heures du matin, des vaches paissaient dans les prés, des enfants dansaient déjà sous des tilleuls germaniques. Une musique de fifres, monotone et mortuaire, annonçait la présence d'un régiment prussien et la mélopée se mêlait tristement au bruit de ferraille du pont et à l'accompagnement sourd du train en marche. Des villages heureux animaient les rives dominées par les burgs centenaires et les vignes rhénanes étalaient à l'infini leur mosaïque régulière et précieuse.

Quand Mony se retourna, il vit le sinistre Cornaboeux assis sur le visage d'Estelle. Son cul de colosse couvrait la face de l'actrice. Il avait chié et la merde infecte et molle tombait de tous côtés. Il tenait un énorme couteau et en labourait le ventre palpitant. Le corps de l'actrice avait des soubresauts brefs.

— Attends, dit Mony, reste assis.

Et, se couchant sur la mourante, il fit entrer son vit bandant dans le con moribond. Il jouit ainsi des derniers spasmes de l'assassinée, dont les dernières douleurs durent être affreuses, et il trempa ses bras dans le sang chaud qui jaillissait du ventre. Quand il eut déchargé, l'actrice ne remuait plus. Elle était raide et ses yeux révulsés étaient pleins de merde.

— Maintenant, dit Cornaboeux, il faut se tirer des pieds. Ils se nettoyèrent et s'habillèrent. Il était cinq heures du matin. Ils enjambèrent la portière, et courageusement se couchèrent en long sur le marchepied du train lancé à toute vitesse. Puis, à un signal de Cornaboeux, ils se laissèrent doucement tomber sur le ballast de la voie. Ils se relevèrent un peu étourdis, mais sans aucun mal, et saluèrent d'un geste délibéré le train qui déjà se rapetissait en

s'éloignant.
— Il était temps ! dit Mony.
Ils gagnèrent la première ville, s'y reposèrent deux jours, puis reprirent le train pour Bucarest.
Le double assassinat dans l'Orient-Express alimenta les journaux pendant six mois. On ne trouva pas les assassins et le crime fut mis au compte de Jack l'Eventreur, qui a bon dos.
A Bucarest, Mony recueillit l'héritage du vice-consul de Serbie. Ses relations avec la colonie serbe firent qu'il reçut, un soir, une invitation à passer la soirée chez Natacha Kolowitch, la femme du colonel emprisonné pour son hostilité contre la dynastie des Obrénovitch.
Mony et Cornaboeux arrivèrent vers huit heures du soir. La belle Natacha était dans un salon tendu de noir, éclairé par des cierges jaunes et décoré de tibias et de têtes de morts :
— Prince Vibescu, dit la dame, vous allez assister à une séance secrète du comité anti-dynastique de Serbie. On votera, sans doute, ce soir, la mort de l'infâme Alexandre et de sa putain d'épouse, Draga Machine ; il s'agit de rétablir le roi Pierre Karageorgevitch sur le trône de ses ancêtres. Si vous révélez ce que vous verrez et entendrez, une main invisible vous tuera, où que vous soyez.
Mony et Cornaboeux s'inclinèrent. Les conjurés arrivèrent un par un. André Bar, le journaliste parisien, était l'âme du complot. Il arriva, funèbre, enveloppé dans une cape à l'espagnole.
Les conjurés se mirent nus et la belle Natacha montra sa nudité merveilleuse. Son cul resplendissait et son ventre disparaissait sous une toison noire et frisée qui montait jusqu'au nombril.
Elle se coucha sur une table couverte d'un drap noir. Un pope entra vêtu d'habits sacerdotaux, il disposa les vases sacrés et commença à dire la messe sur le ventre de Natacha. Mony se trouvait près de Natacha, elle lui saisit le vit et commença à le sucer pendant que la messe se déroulait. Cornaboeux s'était jeté sur André Bar et l'enculait tandis que celui-ci disait lyriquement :
— Je le jure par cet énorme vit qui me réjouit jusqu'au fond de l'âme, la dynastie des Obrénovitch doit s'éteindre avant peu. Pousse, Cornaboeux, ton enculade me fait bander.
Se plaçant derrière Mony, il l'encula tandis que celui-ci déchargeait son foutre dans la bouche de la belle Natacha. A cet aspect, tous les conjurés s'enculèrent frénétiquement. Ce n'était, dans la salle, que culs nerveux d'hommes emmanchés de vits formidables.
Le pope se fit branler deux fois par Natacha et son foutre ecclésiastique s'étalait sur le corps de la belle colonelle.
— Qu'on amène les époux, s'écria le pope.
On introduisit un couple étrange : un petit garçon de dix ans en habit, le chapeau sous le bras, accompagné d'une petite fille ravissante qui

n’avait pas plus de huit ans ; elle était vêtue en mariée, son vêtement de satin blanc était orné de bouquets de fleurs d’oranger.
Le pope leur fit un discours et les maria par l’échange de l’anneau. Ensuite, on les engagea à forniquer. Le petit garçon tira une quéquette pareille à un petit doigt et la nouvelle mariée retroussant ses jupons à falbalas montra ses petites cuisses blanches en haut desquelles bayait une petite fente imberbe et rose comme l’intérieur du bec ouvert d’un geai qui vient de naître. Un silence religieux planait sur l’assemblée.
Le petit garçon s’efforça d’enfiler la petite fille. Comme il ne pouvait y parvenir, on le déculotta et pour l’exciter, Mony le fessa gentiment, tandis que Natacha du bout de la langue lui titillait son petit gland et ses couillettes. Le petit garçon commença à bander et put ainsi dépuceler la petite fille. Quand ils se furent escrimés pendant dix minutes, on les sépara et Cornaboeux saisissant le petit garçon lui défonça le fondement au moyen de son braquemart puissant. Mony ne put tenir contre son envie de foutre la petite fille. Il la saisit, la mit à cheval sur ses cuisses et lui enfonça dans son minuscule vagin son bâton vivant. Les deux enfants poussaient des cris effroyables et le sang coulait autour des vits de Mony et de Cornaboeux.
Ensuite on plaça la petite fille sur Natacha et le pope qui venait de terminer sa messe lui releva ses jupes et se mit à fesser son petit cul blanc et charmant. Natacha se releva alors et, enfourchant André Bar assis dans son fauteuil, elle se pénétra de l’énorme vit du conjuré. Ils commencèrent une vigoureuse Saint-Georges, comme disent les Anglais.
Le petit garçon, à genoux devant Cornaboeux, lui pompait le dard en pleurant à chaudes larmes. Mony enculait la petite fille qui se débattait comme un lapin qu’on va égorger. Les autres conjurés s’enculaient avec des mines effroyables. Ensuite Natacha se leva et se retournant tendit son cul à tous les conjurés qui vinrent le baiser à tour de rôle. A ce moment, on fit entrer une nourrice à visage de madone et dont les énormes nénés étaient gonflés d’un lait généreux. On la fit mettre à quatre pattes et le pope se mit à la traire, comme une vache, dans les vases sacrés. Mony enculait la nourrice dont le cul d’une blancheur resplendissante était tendu à craquer. On fit pisser la petite fille de façon à remplir les calices. Les conjurés communièrent alors sous les espèces du lait et du pipi.
Puis saisissant des tibias, ils jurèrent la mort d’Alexandre Obrénovitch et de sa femme Draga Machine.
La soirée se termina d’une façon infâme. On fit monter de vieilles femmes dont la plus jeune avait soixante-quatorze ans et les conjurés les foutirent de toutes les manières. Mony et Cornaboeux se retirèrent dégoûtés vers trois heures du matin. Rentré chez lui, le prince se mit à poil et tendit son beau cul au cruel Cornaboeux qui l’encula huit fois de

suite sans déculer. Ils appelaient ces séances quotidiennes : leur jouissette pénétrante.
Pendant quelques temps Mony mena cette vie monotone à Bucarest. Le roi de Serbie et sa femme furent assassinés à Belgrade. Leur meurtre appartient à l'histoire et il a déjà été diversement jugé. La guerre entre le Japon et la Russie éclata ensuite.
Un matin, le prince Mony Vibescu, tout nu et beau comme l'Apollon du Belvédère, faisait 69 avec Cornaboeux. Tous deux suçaient goulûment leurs sucres d'orge respectifs et soupesaient avec volupté des rouleaux qui n'avaient rien à voir avec ceux des phonographes. Ils déchargèrent simultanément et le prince avait la bouche pleine de foutre lorsqu'un valet de chambre anglais et fort correct entra, tendant une lettre sur un plateau de vermeil.
La lettre annonçait au prince Vibescu qu'il était nommé lieutenant en Russie, à titre étranger, dans l'armée du général Kouropatkine.
Le prince et Cornaboeux manifestèrent leur enthousiasme par des enculades réciproques. Ils s'équipèrent ensuite avant de rejoindre leur corps d'armée.
— La guerre, ça me va, déclara Cornaboeux, et les culs des Japonais doivent être savoureux.
— Les cons des Japonaises sont certainement délectables, ajouta le prince en tortillant sa moustache.

Chapitre V

— Son Excellence le général Kokodryoff ne peut recevoir en ce moment. Il trempe sa mouillette dans son oeuf à la coque.
— Mais, répondit Mony au concierge, je suis son officier d'ordonnance. Vous autres, Pétropolitains, vous êtes ridicules avec vos suspections continuelles… Vous voyez mon uniforme ! On m'a appelé à Saint-Pétersbourg, ce n'était pas, je suppose, dans le but de m'y faire subir les rebuffades des portiers ?
— Montrez-moi vos papiers ! dit le cerbère, un Tatar colossal.
— Voilà ! prononça sèchement le prince en mettant son revolver sous le nez du pipelet terrifié qui s'inclina pour laisser passer l'officier.
Mony monta rapidement (en faisant sonner ses éperons) au premier étage du palais du général prince Kokodryoff avec lequel il devait partir pour l'Extrême-Orient. Tout était désert et Mony, qui n'avait vu son général que la veille chez le Tsar, s'étonnait de cette réception. Le général lui avait pourtant donné rendez-vous et c'était l'heure exacte qui avait été fixée.
Mony ouvrit une porte et pénétra dans un grand salon désert et sombre qu'il traversa en murmurant :
— Ma foi, tant pis, le vin est tiré, il faut le boire. Continuons nos investigations.
Il ouvrit une nouvelle porte qui se referma d'elle-même sur lui. Il se trouva dans une pièce plus obscure encore que la précédente.
Une voix douce de femme dit en français :
— Fédor, est-ce toi ?
— Oui, c'est moi, mon amour ! dit à voix basse, mais résolument, Mony dont le coeur battait à se rompre.
Il s'avança rapidement du côté d'où venait la voix et trouva un lit. Une femme était couchée dessus toute habillée. Elle étreignit Mony passionnément en lui dardant sa langue dans la bouche. Celui-ci répondit à ses caresses. Il lui releva les jupes. Elle écarta les cuisses. Ses jambes étaient nues et un parfum délicieux de verveine émanait de sa peau satinée, mêlé aux effluves de l'*odor di femina*. Son con où Mony portait la main était humide. Elle murmurait :
— Baisons... Je n'en peux plus... Méchant, voilà huit jours que tu n'es pas venu.
Mais Mony, au lieu de répondre, avait sorti sa pine menaçante et, tout

armé, il monta sur le lit et fit entrer son braquemart en colère dans la fente poilue de l'inconnue qui aussitôt agita les fesses en disant :
— Entre bien... Tu me fais jouir...
En même temps elle porta sa main au bas du membre qui la fêtait et se mit à tâter ces deux petites boules qui servent d'appendages et que l'on appelle testicules, non pas, comme on le dit communément, parce qu'elles servent de témoins à la consommation de l'acte amoureux, mais plutôt parce qu'elles sont les petites têtes qui recèlent la matière cervicale qui jaillit de la mentule ou petite intelligence, de même que la tête contient la cervelle qui est le siège de toutes les fonctions mentales.
La main de l'inconnue tâtait soigneusement les couilles de Mony. Tout à coup, elle poussa un cri, et d'un coup de cul, elle délogea son fouteur :
— Vous me trompez, monsieur, s'écria-t-elle, mon amant en a trois.
Elle sauta du lit, tourna un bouton d'électricité et la lumière fut.
La pièce était simplement meublée : un lit, des chaises, une table, une toilette, un poêle. Quelques photographies étaient sur la table et l'une représentait un officier à l'air brutal, vêtu de l'uniforme du régiment de Préobrajenski.
L'inconnue était grande. Ses beaux cheveux châtains étaient un peu en désordre. Son corsage ouvert montrait une poitrine rebondie, formée par des seins blancs veinés de bleu qui reposaient douillettement dans un nid de dentelle. Ses jupons étaient chastement baissés. Debout, le vidage exprimant à la fois la colère et la stupéfaction, elle se tenait devant Mony qui était assis sur le lit, la pine en l'air et les mains croisées sur la poignée de son sabre :
— Monsieur, dit la jeune femme, votre insolence est digne du pays que vous servez. Jamais un Français n'aurait eu la goujaterie de profiter comme vous d'une circonstance aussi imprévue. Sortez, je vous le commande.
— Madame ou Mademoiselle, répondit Mony. je suis un prince roumain, nouvel officier d'état-major du prince Kokodryoff. Récemment arrivé à Saint-Pétersbourg, j'ignore les usages de cette cité et, n'ayant pu pénétrer ici, bien que j'y eusse rendez-vous avec mon chef, qu'en menaçant le portier de mon revolver, j'eusse cru agir sottement en ne satisfaisant pas une femme qui semblait avoir besoin de sentir un membre dans son vagin.
— Vous auriez dû, au moins, dit l'inconnue en regardant le membre viril qui battait la mesure, avertir que vous n'étiez pas Fédor, et maintenant allez-vous en.
— Hélas ! s'écria Mony, vous êtes Parisienne pourtant, vous ne devriez pas être bégueule… Ah ! qui me rendra Alexine Mangetout et Culculine d'Ancône.

— Culculine d'Ancône ! s'exclama la jeune femme, vous connaissez Culculine ? Je suis sa soeur Hélène Verdier ; Verdier c'est aussi son vrai nom et je suis institutrice de la fille du général. J'ai un amant, Fédor. Il est officier. Il a trois couilles.
A ce moment on entendit un grand brouhaha dans la rue. Hélène alla voir. Mony regarda derrière elle. Le régiment de Préobrajenski passait. La musique jouait un vieil air sur lequel les soldats chantaient tristement :
Ah ! que ta mère soit foutue !
Pauvre paysan, pars en guerre,
Ta femme se fera baiser
Par les taureaux de ton étable.
Toi, tu te feras chatouiller le vit
Par les mouches sibériennes
Mais ne leur rends pas ton membre
Le vendredi, c'est jour maigre
Et ce jour-là ne leur donne pas de sucre non plus.
Il est fait avec des os de mort.
Baisons, mes frères paysans, baisons
La jument de l'officier.
Elle a le con moins large
Que les filles des Tatars.
Ah ! que ta mère soit foutue !
Tout à coup la musique cessa. Hélène poussa un cri. Un officier tourna la tête. Mony qui venait de voir sa photographie reconnut Fédor qui salua de son sabre en criant :
— Adieu, Hélène, je pars en guerre. Nous ne nous reverrons plus.
Hélène devint blanche comme une morte et tomba évanouie dans les bras de Mony qui la transporta sur le lit.
Il lui ôta d'abord son corset et les seins se dressèrent. C'était deux superbes tétons dont la pointe était rose. Il les suça un peu, puis dégrafa la jupe qu'il enleva ainsi que les jupons et le corsage. Hélène resta en chemise. Mony très excité releva la toile blanche qui cachait les trésors incomparables de deux jambes sans défaut. Les bas montaient jusqu'à mi-cuisses et ces cuisses étaient rondes comme des tours d'ivoire. Au bas du ventre se cachait la grotte mystérieuse dans un bois sacré fauve comme les automnes. Cette toison était épaisse et les lèvres serrées du con ne laissaient apercevoir qu'une raie semblable à une coche mnémonique sur les poteaux qui servaient de calendrier aux Incas.
Mony respecta l'évanouissement d'Hélène. Il lui retira les bas et commença à lui faire "petit salé". Ses pieds étaient jolis, potelés comme des pieds de bébé. La langue du prince commença par les orteils du pied droit. Il nettoya consciencieusement l'ongle du gros

orteil, puis passa entre les jointures. Il s'arrêta longtemps sur le petit orteil qui était mignon, mignon. Il reconnut que le pied droit avait le goût de framboise. La langue lécheuse fouilla ensuite les plis du pied gauche auquel Mony trouva une saveur qui rappelait celle du jambon de Mayence.
A ce moment Hélène ouvrit les yeux et remua. Mony arrêta ses exercices de "petit salé" et regarda la jolie fille grande et potelée s'étirer en pandiculation. Sa bouche ouverte par le bâillement montra une langue rose entre les dents courtes et ivoirines. Elle sourit ensuite.

HÉLÈNE – Prince, dans quel état m'avez-vous mise ?
MONY – Hélène ! c'est pour votre bien que je vous ai mise à votre aise. J'ai été pour vous un bon samaritain. Un bienfait n'est jamais perdu et j'ai trouvé une récompense exquise dans la contemplation de vos charmes. Vous êtes exquise et Fédor est un heureux gaillard.
HÉLÈNE – Je ne le verrai plus hélas ! Les Japonais vont le tuer.
MONY – Je voudrais bien le remplacer, mais par malheur, je n'ai pas trois couilles.
HÉLÈNE – Ne parle pas comme ça, Mony, tu n'en as pas trois, c'est vrai, mais ce que tu as est aussi bien que le sien.
MONY – Est-ce vrai, petite cochonne ? Attends que je déboucle mon ceinturon… C'est fait. Montre-moi ton cul !... comme il est gros, rond est joufflu… On dirait un ange en train de souffler… Tiens ! il faut que je te fesse en l'honneur de ta soeur Culculine… clic, clac, pan, pan…
HÉLÈNE – Aïe ! aïe ! aïe ! Tu m'échauffes, je suis toute mouillée.
MONY – Comme tu as les poils épais... clic, clac ; il faut absolument que je le fasse rougir ton gros visage postérieur. Tiens, il n'est pas fâché, quand tu le remues un peu on dirait qu'il rigole.
HÉLÈNE – Approche-toi que je te déboutonne, montre-moi ce gros poupon qui veut se réchauffer dans le sein de sa maman. Qu'il est joli ! Il a une petite tête rouge et pas de cheveux. Par exemple, il a des poils en bas à la racine et ils sont durs et noirs. Comme il est beau, cet orphelin... mets-le-moi, dis ! Mony, je veux le téter, le sucer, le faire décharger…
MONY – Attends que je te fasse un peu feuille de rose...
HÉLÈNE – Ah ! c'est bon, je sens ta langue dans la raie de mon cul !... Elle entre et fouille les plis de ma rosette. Ne le déplisse pas trop le pauvre troufignon, n'est-ce pas, Mony ? Tiens, je te fais beau cul. Ah ! tu as fourré ta figure entière entre mes fesses… Tiens, je pète… Je te demande pardon, je n'ai pas pu me retenir !… Ah ! tes moustaches me piquent et tu baves… cochon… tu baves. Donne-la-moi, ta grosse bitte, que je la suce… j'ai soif…
MONY – Ah ! Hélène, comme ta langue est habile. Si tu enseignes aussi bien l'orthographe que tu tailles les plumes tu dois être une

institutrice épatante… Oh ! tu me picotes le trou du gland avec la langue… Maintenant, je la sens à la base du gland… tu nettoies le repli avec ta langue chaude. Ah ! fellatrice sans pareille, tu glottines incomparablement !… Ne suce pas si fort. Tu me prends le gland entier dans ta petite bouche. Tu me fais mal ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Tu me chatouilles tout le vit … Ah ! Ah ! Ne m'écrase pas les couilles… tes dents sont pointues… C'est ça, reprend la tête du noeud, c'est là qu'il faut travailler… Tu l'aimes bien, le gland ?… petite truie… Ah ! Ah !… Ah !… Ah !… je… dé…charge… cochonne… elle a tout avalé… Tiens, donne-le-moi, ton gros con, que je te gamahuche pendant que je rebanderai…
HÉLÈNE – Va plus fort… Agite bien ta langue sur mon bouton… Le sens-tu grossir mon clitoris… dis… fais-moi les ciseaux… C'est ça… Enfonce bien le pouce dans le con et l'index dans le cul. Ah ! c'est bon !… c'est bon !… Tiens ! entends-tu mon ventre qui gargouille de plaisir… C'est ça ! ta main gauche sur mon nichon gauche… Ecrase la fraise… Je jouis… Tiens !… les sens-tu mes tours de cul, mes coups de reins, salaud ! c'est bon… viens me baiser. Donne-moi vite ta bitte pour que je la suce pour la faire rebander dur, plaçons-nous en 69, toi sur moi…
« Tu bandes ferme, cochon, ça n'a pas été long, enfile-moi… Attends, il y a des poils qui se sont pris… Suce-moi les nichons, comme ça, c'est bon !… Entre bien au fond… là, reste comme ça, ne t'en va pas… Je te serre... Je serre les fesses.. Je vais bien… Je meurs… Mony… ma soeur, l'as-tu fait autant jouir ?… pousse bien… ça me va jusqu'au fond de l'âme… ça me fait jouir comme si je mourais… je n'en peux plus… cher Mony… partons ensemble. Ah ! je n'en peux plus, je lâche tout… je décharge…
Mony et Hélène déchargèrent en même temps. Il lui nettoya ensuite le con avec la langue et elle lui en fit autant pour le vit.
Pendant qu'il se rajustait et qu'Hélène se rhabillait on entendit des cris de douleur poussés par une femme.
— Ce n'est rien, dit Hélène, on fesse Nadèje : c'est la femme de chambre de Wanda, la fille du général et mon élève.
— Fais-moi voir cette scène, dit Mony.
Hélène, à moitié vêtue, mena Mony dans une pièce sombre et démeublée, dont une fausse fenêtre intérieure et vitrée donnait sur une chambre de jeune fille. Wanda, la fille du général, était une assez jolie personne de dix-sept ans. Elle brandissait une nagaïka et cinglait à tour de bras une jolie fille blonde, à quatre pattes devant elle et les jupes relevées. C'était Nadèje. Son cul était merveilleux, énorme, rebondi. Il se dandinait sous une taille invraisemblablement fine. Chaque coup de nagaïka la faisait bondir et le cul semblait se gonfler. Il était rayé en croix de Saint-André, traces qu'y laissait la terrible

nagaïka.
— Maîtresse, je ne le ferai plus, criait la fouettée, et son cul en se relevant montrait un con bien ouvert, ombragé par une forêt de poils blond filasse.
— Va-t'en, maintenant, cria Wanda en donnant un coup de pied dans le con de Nadèje qui s'enfuit en hurlant.
Puis la jeune fille alla ouvrir un petit cabinet d'où sortit une petite fille de treize à quatorze ans mince et brune, d'aspect vicieux.
— C'est Ida, la fille du drogman de l'ambassade d'Autriche-Hongrie, murmura Hélène à l'oreille de Mony, elle gougnotte avec Wanda.
En effet, la petite fille jeta Wanda sur le lit, lui releva les jupes et mit à jour une forêt de poils, forêt vierge encore, d'où émergea un clitoris long comme le petit doigt, qu'elle se mit à sucer frénétiquement.
— Suce bien, mon Ida, dit amoureusement Wanda, je suis très excitée et tu dois l'être aussi. Rien n'est si excitant que de fouetter un gros cul comme celui de Nadèje. Ne suce plus maintenant… je vais te baiser.
La petite fille se plaça, jupes relevées, près de la grande. Les grosses jambes de celle-ci contrastaient singulièrement avec les cuisses minces, brunes et nerveuses de celle-là.
— C'est curieux, dit Wanda, que je t'aie dépucelée avec mon clitoris et que moi-même je sois encore vierge.
Mais l'acte avait commencé, Wanda étreignait furieusement sa petite amie. Elle caressa un moment son petit con encore presque imberbe. Ida disait :
— Ma petite Wanda, mon petit mari, comme tu as des poils ! baise-moi !
Bientôt le clitoris entra dans la fente d'Ida et le beau cul potelé de Wanda s'agita furieusement.
Mony que ce spectacle mettait hors de lui passa une main sous les jupes d'Hélène et la branla savamment. Elle lui rendit la pareille en saisissant à pleine main sa grosse queue et lentement, pendant que les deux saphiques s'étreignaient éperdument, elle manuélisa la grosse queue de l'officier. Décalotté, le membre fumait. Mony tendait les jarrets et pinçait nerveusement le petit bouton d'Hélène. Tout à coup Wanda, rouge et échevelée, se leva de dessus de sa petite amie qui, saisissant une bougie dans un chandelier, acheva l'oeuvre commencée par le clitoris bien développé de la fille du général. Wanda alla à la porte, appela Nadèje qui revint effrayée. La jolie blonde, sur l'ordre de sa maîtresse, dégrafa son corsage et en fit sortir ses gros tétons, puis releva les jupes et tendit son cul. Le clitoris en érection de Wanda pénétra bientôt entre les fesses satinées dans lesquelles elle alla et vint comme un homme. La petite Ida, dont la poitrine maintenant dénudée était charmante mais plate, vint continuer le jeu avec sa bougie, assise entre les jambes de Nadèje, dont elle suça

savamment le con. Mony déchargea à ce moment sous la pression exercée par les doigts d'Hélène et le foutre alla s'étaler sur la vitre qui les séparait des gougnottes. Ils eurent peur qu'on ne s'aperçut de leur présence et s'en allèrent.
Ils passèrent enlacés dans un corridor :
— Que signifie, demanda Mony, cette phrase que m'a dite le portier : « Le général est en train de tremper sa mouillette dans son oeuf à la coque » ?
— Regarde, répondit Hélène, et par une porte entrouverte qui laissait voir dans le cabinet de travail du général, Mony aperçut son chef debout et en train d'enculer un petit garçon charmant. Ses cheveux châtains bouclés lui retombaient sur les épaules. Ses yeux bleus et angéliques contenaient l'innocence des éphèbes que les dieux font mourir jeunes parce qu'ils les aiment. Son beau cul blanc et dur semblait n'accepter qu'avec pudeur le cadeau viril que lui faisait le général qui ressemblait assez à Socrate.
— Le général, dit Hélène, élève lui-même son fils qui a douze ans. La métaphore du portier était peu explicite car, plutôt que de se nourrir lui-même, le général a trouvé cette méthode convenable pour nourrir et orner l'esprit de son rejeton mâle. Il lui inculque par le fondement une science qui me paraît assez solide, et le jeune prince pourra sans honte, plus tard, faire bonne figure dans les conseils de l'Empire.
— L'inceste, dit Mony, produit des miracles.
Le général semblait au comble de la jouissance, il roulait des yeux blancs striés de rouge.
— Serge, s'écriait-il d'une voix entrecoupée, sens-tu bien l'instrument qui, non satisfait de t'avoir engendré, a également assumé la tâche de faire de toi un jeune homme parfait ? Souviens-toi, Sodome est un symbole civilisateur. L'homosexualité eût rendu les hommes semblables à des dieux et tous les malheurs découlèrent de ce désir que les sexes différents prétendent avoir l'un de l'autre. Il n'y a qu'un moyen aujourd'hui de sauver la malheureuse et sainte Russie, c'est que, pédophiles, les hommes professent définitivement l'amour socratique pour les encroupés, tandis que les femmes iront au rocher de Leucade prendre des leçons de saphisme.
En poussant un râle de volupté, il déchargea dans le cul charmant de son fils.

Chapitre VI

Le siège de Port-Arthur était commencé. Mony et son ordonnance Cornaboeux y étaient enfermés avec les troupes du brave Stoessel.
Pendant que les Japonais essayaient de forcer l'enceinte fortifiée de fils de fer, les défenseurs de la place se consolaient des canonnades qui menaçaient de les tuer à chaque instant, en fréquentant assidûment les cafés chantants et les bordels qui étaient restés ouverts.
Ce soir-là, Mony avait copieusement dîné en compagnie de Cornaboeux et de quelques journalistes. On avait mangé un excellent filet de cheval, des poissons pêchés dans le port et des conserves d'ananas ; le tout arrosé d'excellent vin de Champagne.
À vrai dire, le dessert avait été interrompu par l'arrivée inopinée d'un obus qui éclata, détruisant une partie du restaurant et tuant quelques-uns des convives. Mony était tout guilleret de cette aventure, il avait, avec sang-froid, allumé son cigare à la nappe qui avait pris feu. Il s'en allait avec Cornaboeux vers un café-concert.
— Ce sacré général Kokodryoff, dit-il en chemin, était un stratège remarquable sans doute, il avait deviné le siège de Port-Arthur et vraisemblablement m'y a fait envoyer pour se venger de ce que j'avais surpris ses relations incestueuses avec son fils. De même qu'Ovide j'expie le crime de mes yeux, mais je n'écrirai ni les Tristes ni les Pontiques. Je préfère jouir du temps qui me reste à vivre.
Quelques boulets de canon passèrent en sifflant au-dessus de leurs têtes, ils enjambèrent une femme qui gisait coupée en deux par un boulet et arrivèrent ainsi devant Les Délices du Petit Père.
C'était le beuglant chic de Port-Arthur. Ils entrèrent. La salle était pleine de fumée. Une chanteuse allemande, rousse, et de chairs débordantes, chantait avec un fort accent berlinois, applaudie frénétiquement par ceux des spectateurs qui comprenaient l'allemand. Ensuite quatre girls anglaises, des sisters quelconques, vinrent danser un pas de gigue, compliqué de cake-walk et de matchiche. C'étaient de fort jolies filles. Elles relevaient haut leurs jupes froufroutantes pour montrer un pantalon garni de franfeluches, mais heureusement le pantalon était fendu et l'on pouvait apercevoir parfois leurs grosses fesses encadrées par la batiste du pantalon, ou les poils qui estompaient la blancheur de leur ventre. Quand elles levaient la

jambe, leurs cons s'ouvraient tout moussus. Elles chantaient :
« My cosey corner girl » et furent plus applaudies que la ridicule fräulein qui les avait précédées.
Des officiers russes, probablement trop pauvres pour se payer des femmes, se branlaient consciencieusement en contemplant les yeux dilatés ce spectacle paradisiaque au sens mahométan.
De temps en temps, un puissant jet de foutre jaillissait d'un de ces vits pour aller s'aplatir sur un uniforme voisin ou même dans une barbe.
Après les girls, l'orchestre attaqua une marche bruyante et le numéro sensationnel se présenta sur la scène. Il était composé d'une Espagnole et d'un Espagnol. Leurs costumes toréadoresques produisirent une vive impression sur les spectateurs qui entonnèrent un Bojé Tsaria Krany de circonstance.
L'Espagnole était une superbe fille convenablement disloquée. Des yeux de jais brillaient dans sa face pâle d'un ovale parfait. Ses hanches étaient faites au tour et les paillettes de son vêtement éblouissaient.
Le torero, svelte et robuste, tortillait aussi une croupe dont la masculinité devait avoir sans doute quelques avantages.
Ce couple intéressant lança d'abord dans la salle, de la main droite, tandis que la gauche reposait sur la hanche cambrée, une couple de baisers qui firent fureur. Puis, ils dansèrent lascivement à la mode de leur pays. Ensuite l'Espagnole releva ses jupes jusqu'au nombril el les agrafa de façon à ce qu'elle restât ainsi découverte jusqu'à l'ornière ombilicale. Ses longues jambes étaient gainées dans des bas de soie rouge qui montaient jusqu'aux trois quarts des cuisses. Là, ils étaient attachés au corset par des jarretelles dorées auxquelles venaient se nouer les soies qui retenaient un loup de velours noir plaqué sur les fesses de façon à masquer le trou du cul. Le con était caché par une toison d'un noir bleu qui frisottait.
Le torero, tour en chantant, sortit son vit très long et très dur. Ils dansèrent ainsi, ventre en avant, semblant se chercher et se fuir. Le ventre de la jeune femme ondulait comme une mer soudain consistante, ainsi l'écume méditerranéenne se condensa pour former le ventre pur d'Aphrodite.
Tout à coup, et comme par enchantement, le vit et le con de ces histrions se joignirent et l'on crut qu'ils allaient simplement copuler sur la scène.
Mais point.
De son vit bien emmanché, le torero souleva la jeune femme qui plia les jambes et ne toucha plus terre. Il se promena un moment. Puis les valets du théâtre ayant tendu un fil de fer à trois mètres au-dessus des spectateurs, il monta dessus et funambule obscène, promena ainsi sa maîtresse au-dessus des spectateurs congestionnés, à travers la salle

de spectacle. Il revint ensuite à reculons sur la scène. Les spectateurs applaudissaient à tout rompre et admirèrent fort les appas de l'Espagnole dont le cul masqué semblait sourire car il était troué de fossettes.
Alors ce fut le tour de la femme. Le torero plia les genoux et solidement emmanché dans le con de sa compagne, fut promené aussi sur la corde raide.
Cette fantaisie funambulesque avait excité Mony.
— Allons au bordel, dit-il à Cornaboeux.
Les Samouraï joyeux, tel était l'agréable nom du lupanar à la mode pendant le siège de Port-Arthur.
Il était tenu par deux hommes, deux anciens poètes symbolistes qui, s'étant épousés par amour, à Paris, étaient venus cacher leur bonheur en Extrême-Orient. Ils exerçaient le métier lucratif de tenancier de bordel et s'en trouvaient bien. Ils s'habillaient en femmes et se disaient gousses sans avoir renoncé à leurs moustaches et à leurs noms masculins.
L'un était Adolphe Terré. C'était le plus vieux. Le plus jeune eut son heure de célébrité à Paris. Qui ne se souvient du manteau gris perle et du tour de cou en hermine de Tristan de Vinaigre ?
— Nous voulons des femmes, dit en français Mony à la caissière qui n'était autre qu'Adolphe Terré. Celui-ci commença un de ses poèmes :
Un soir qu'entre Versailles et Fontainebleau
Je suivais une nymphe dans les forêts bruissantes
Mon vit banda soudain pour l'occasion chauve
Qui passait maigre et droite diaboliquement idyllique.
Je l'enfilai trois fois, puis me saoulai vingt jours,
J'eus une chaude-pisse mais les dieux protégeaient
Le poète. Les glycines ont remplacé mes poils
Et Virgile chia sur moi, ce distique versaillais…
— Assez, assez, dit Cornaboeux, des femmes, nom de Dieu !
— Voici la sous-maîtresse ! dit respectueusement Adolphe.
La sous-maîtresse, c'est-à-dire le blond Tristan de Vinaigre, s'avança gracieusement et, dardant ses yeux bleus sur Mony, prononça d'une voix chantante ce poème historique :
Mon vit a rougi d'une allégresse vermeille
Au printemps de mon âge
Et mes couilles ont balancé comme des fruits lourds
Qui cherchent la corbeille,
La toison somptueuse où s'enclôt ma verge
Sa pagnotte très épaisse
Du cul à l'aine et de l'aine au nombril (enfin, de tous côtés !).
En respectant mes frêles fesses,
Immobiles et crispées quand il me faut chier

Sur la table trop haute et le papier glacé
Les chauds étrons de mes pensées.
— Enfin, dit Mony, est-ce un bordel ici, ou un chalet de nécessité ?
— Toutes ces dames au salon ! cria Tristan et, en même temps, il donna une serviette à Cornaboeux en ajoutant :
— Une serviette pour deux, Messieurs… Vous comprenez, en temps de siège.
Adolphe perçut les 360 roubles que coûtaient les relations avec les putains à Port-Arthur. Les deux amis entrèrent au salon. Un spectacle incomparable les y attendait.
Les putains, vêtues de peignoirs groseille, cramoisi, bleu guimet ou bordeaux, jouaient au bridge en fumant des cigarettes blondes.
À ce moment, il y eut un fracas épouvantable : un obus trouant le plafond tomba lourdement sur le sol où il s'enfonça comme un bolide, juste au centre du cercle formé par les joueuses de bridge. Par bonheur, l'obus n'éclata pas. Toutes les femmes tombèrent à la renverse en poussant des cris. Leurs jambes se relevèrent et elles montrèrent l'as de pique aux yeux concupiscents des deux militaires. Ce fut un étalage admirable de culs de toutes les nationalités, car ce bordel modèle possédait des putains de toutes races. Le cul en forme de poire de la Frisonne contrastait avec les culs rebondis des Parisiennes, les fesses merveilleuses des Anglaises, les postérieurs carrés des Scandinaves et les culs tombants des Catalanes. Une négresse montra une masse tourmentée qui ressemblait plutôt à un cratère volcanique qu'à une croupe féminine. Dès qu'elle fut relevée, elle proclama que le camp adverse était grand chelem, tant on s'accoutume vite aux horreurs de la guerre.
— Je prends la négresse, déclara Cornaboeux, tandis que cette reine de Saba, se levant en s'entendant nommer, saluait son Salomon de ces paroles amènes :
— Ti viens piner ma g'osse patate, missé le géné'al ?
Cornaboeux l'embrassa gentiment. Mais Mony n'était pas satisfait de cette exhibition internationale :
— Où sont les Japonaises ? demanda-t-il.
— C'est cinquante roubles de plus, déclara la sous-maîtresse en retroussant ses fortes moustaches, vous comprenez, c'est l'ennemi !
Mony paya et on fit entrer une vingtaine de mousmés dans leur costume national.
Le prince en choisit une qui était charmante et la sous-maîtresse fit entrer les deux couples dans un retiro aménagé dans un but foutatif.
La négresse qui s'appelait Cornélie et la mousmé qui répondait au nom délicat de Kilyému, c'est-à-dire : bouton de fleur du néflier du Japon, se déshabillèrent en chantant l'une en sabir tripolitain, l'autre en bitchlamar.

Mony et Cornaboeux se déshabillèrent.
Le prince laissa, dans un coin, son valet de chambre et la négresse, et ne s'occupa plus que de Kilyému dont la beauté enfantine et grave à la fois l'enchantait.
Il l'embrassa tendrement et, de temps à autre, pendant cette belle nuit d'amour, on entendait le bruit du bombardement. Des obus éclataient avec douceur. On eût dit qu'un prince oriental offrait un feu d'artifice en l'honneur de quelque princesse géorgienne et vierge.
Kilyému était petite mais très bien faite, son corps était jaune comme une pêche, ses seins petits et pointus étaient durs comme des balles de tennis. Les poils de son con étaient réunis en une petite touffe rêche et noire, on eût dit d'un pinceau mouillé.
Elle se mit sur le dos et ramenant ses cuisses sur son ventre, les genoux pliés, elle ouvrit ses jambes comme un livre.
Cette posture impossible à une Européenne étonna Mony.
Il en goûta bientôt les charmes. Son vit s'enfonça tout entier jusqu'aux couilles dans un con élastique qui, large d'abord, se resserra bientôt d'une façon étonnante.
Et cette petite fille qui semblait à peine nubile avait le casse-noisette. Mony s'en aperçut bien lorsque après les derniers soubresauts de volupté, il déchargea dans un vagin qui s'était follement resserré et qui tétait le vit jusqu'à la dernière goutte...
— Raconte-moi ton histoire, dit Mony à Kilyému tandis qu'on entendait dans le coin les hoquets cyniques de Cornaboeux et de la négresse.
Kilyému s'assit :
— Je suis, dit-elle, la fille d'un joueur de sammisen, c'est une sorte de guitare, on en joue au théâtre. Mon père figurait le choeur et, jouant des airs tristes, récitait des histoires lyriques et cadencées dans une loge grillée de l'avant-scène.
Ma mère, la belle Pêche de Juillet, jouait les principaux rôles de ces longues pièces qu'affectionne la dramaturgie nipponne.
Je me souviens qu'on jouait Les Quarante-sept Ronins, La Belle Siguenaï ou bien Taïko.
Notre troupe allait de ville en ville, et cette nature admirable où j'ai grandi se représente toujours à ma mémoire dans les moments d'abandon amoureux. Je grimpais dans les matsous, ces conifères géants ; j'allais voir se baigner dans les rivières les beaux Samouraïs nus, dont la mentule énorme n'avait aucune signification pour moi, à cette époque, et je riais avec les servantes jolies et hilares qui venaient les essuyer.
Oh ! faire l'amour dans mon pays toujours fleuri ! Aimer un lutteur trapu sous des cerisiers roses et descendre des collines en s'embrassant !
Un matelot, en permission de la Compagnie du Nippon Josen Kaïsha

et qui était mon cousin, me prit un jour ma virginité.
Mon père et ma mère jouaient Le Grand Voleur et la salle était comble. Mon cousin m'emmena promener. J'avais treize ans. Il avait voyagé en Europe et me racontait les merveilles d'un univers que j'ignorais. Il m'amena dans un jardin désert plein d'iris, de camélias rouge sombre, de lys jaunes et de lotus pareils à ma langue tant ils étaient joliment roses. Là, il m'embrassa et me demanda si j'avais déjà fait l'amour, je lui dis que non. Alors, il défit mon kimono et me chatouilla les seins, cela me fit rire mais je devins très sérieuse lorsqu'il eut mis dans ma main un membre dur, gros et long.
— Que veux-tu en faire ? lui demandai-je.
Sans me répondre, il me coucha, me mit les jambes à nu et me dardant sa langue dans la bouche, il pénétra ma virginité. J'eus la force de pousser un cri qui dut troubler les graminées et les beaux chrysanthèmes du grand jardin désert, mais bientôt la volupté s'éveilla en moi.
Un armurier m'enleva ensuite, il était beau comme le Daïboux de Kamakoura, et il faut parler religieusement de sa verge qui semblait de bronze doré et qui était inépuisable. Tous les soirs avant l'amour je me croyais insatiable mais lorsque j'avais senti quinze fois la chaude semence s'épancher dans ma vulve, je devais lui offrir ma croupe lasse pour qu'il pût s'y satisfaire, ou lorsque j'étais trop fatiguée, je prenais son membre dans la bouche et le suçais jusqu'à ce qu'il m'ordonnât de cesser ! Il se tua pour obéir aux prescriptions du Bushidô, et en accomplissant cet acte chevaleresque me laissa seule et inconsolée.
Un Anglais de Yokohama me recueillit. Il sentait le cadavre comme tous les Européens, et longtemps je ne pus me faire à cette odeur. Aussi le suppliais-je de m'enculer pour ne pas voir devant moi sa face bestiale à favoris roux. Pourtant à la fin je m'habituai à lui et, comme il était sous ma domination, je le forçais à me lécher la vulve jusqu'à ce que sa langue, prise de crampes, ne pût plus remuer.
Une amie dont j'avais fait connaissance à Tokyo et que j'aimais à la folie venait me consoler.
Elle était jolie comme le printemps et il semblait que deux abeilles étaient toujours posées sur la pointe de ses seins. Nous nous satisfaisions avec un morceau d'ivoire taillé par les deux bouts en forme de vit. Nous étions insatiables et, dans les bras l'une de l'autre, éperdues, écumantes et hurlantes, nous nous agitions furieusement comme deux chiens qui veulent ronger le même os.
L'Anglais un jour devint fou ; il se croyait le Shogun et voulait enculer le Mikado.
On l'emmena et je fis la putain en compagnie de mon amie jusqu'au jour où je devins amoureuse d'un Allemand, grand, fort, imberbe, qui

avait un grand vit inépuisable. Il me battait et je l'embrassais en pleurant. À la fin, rouée de coups, il me faisait l'aumône de son vit et je jouissais comme une possédée en l'étreignant de toutes mes forces.
Un jour nous prîmes le bateau, il m'emmena à Shangaï et me vendit à une maquerelle. Puis il s'en alla, mon bel Egon, sans tourner la tête, me laissant désespérée, avec les femmes du bordel qui riaient de moi. Elles m'apprirent bien le métier, mais lorsque j'aurai beaucoup d'argent je m'en irai, en honnête femme, par le monde pour trouver mon Egon, sentir encore une fois son membre dans ma vulve et mourir en pensant aux arbres roses du Japon.
La petite Japonaise, droite et sérieuse, s'en alla comme une ombre, laissant Mony, les larmes aux yeux, réfléchir à la fragilité des passions humaines.
Il entendit alors un ronflement sonore et tournant la tête, aperçut la négresse et Cornaboeux endormis chastement aux bras l'un de l'autre, mais ils étaient monstrueux tous deux. Le gros cul de Cornélie ressortait, reflétant la lune dont la lueur venait par la fenêtre ouverte. Mony sortit son sabre du fourreau et piqua dans cette grosse pièce de viande.
Dans la salle, on criait aussi. Cornaboeux et Mony sortirent avec la négresse. La salle était pleine de fumée. Quelques officiers russes ivres et grossiers étaient entrés et, vomissant des jurons immondes, s'étaient précipités sur les Anglaises du bordel qui, rebutées par l'aspect ignoble de ces soudards, murmurèrent des Bloody et des Damned à qui mieux mieux.
Cornaboeux et Mony contemplèrent un instant le viol des putains, puis sortirent pendant une enculade collective et faramineuse, laissant désespérées Adolphe et Tristan de Vinaigre qui essayaient de rétablir l'ordre et s'agitaient vainement, empêtrés dans leurs jupons de femme. Au même instant entra le général Stoessel et tout le monde de rectifier la position, même la négresse.
Les Japonais venaient de livrer le premier assaut à la ville assiégée.
Mony eut presque envie de revenir sur ses pas pour voir ce que ferait son chef, mais on entendait des cris sauvages du côté des remparts.
Des soldats arrivèrent amenant un prisonnier. C'était un grand jeune homme, un Allemand, qu'on avait trouvé à la limite des travaux de défense, en train de détrousser les cadavres. Il criait en allemand :
— Je ne suis pas un voleur. J'aime les Russes, je suis venu courageusement à travers les lignes japonaises pour me proposer comme tante, tapette, enculé. Vous manquez sans doute de femmes et ne serez pas fâchés de m'avoir.
— À mort, crièrent les soldats, à mort, c'est un espion, un maraudeur, un détrousseur de cadavres !
Aucun officier n'accompagnait les soldats. Mony s'avança et demanda

des explications :
— Vous vous trompez, dit-il à l'étranger, nous avons des femmes en abondance, mais votre crime doit être vengé. Vous allez être enculé, puisque vous y tenez, par les soldats qui vous ont pris et vous serez empalé ensuite. Vous mourrez ainsi comme vous avez vécu et c'est la plus belle mort en témoignage des moralistes. Votre nom ?
— Egon Müller, déclara l'homme en tremblant.
— C'est bien, dit sèchement Mony, vous venez de Yokohama et vous avez trafiqué honteusement, en vrai maquereau, de votre maîtresse, une Japonaise nommée Kilyému. Tante, espion, maquereau et détrousseur de cadavres, vous êtes complet. Qu'on prépare le poteau et vous, soldats, enculez-le… Vous n'avez pas tous les jours une pareille occasion.
On mit nu le bel Egon. C'était un garçon d'une beauté admirable et ses seins étaient arrondis comme ceux d'un hermaphrodite. À l'aspect de ces charmes, les soldats sortirent leurs vits concupiscents.
Cornaboeux fut touché, les larmes aux yeux il demanda à son maître d'épargner Egon, mais Mony fut inflexible et ne permit à son ordonnance que de se faire sucer le vit par le charmant éphèbe, qui, le cul tendu, reçut, à tour de rôle, dans son anus dilaté, les bittes rayonnantes des soldats qui, en bonnes brutes, chantaient des hymnes religieuses en se félicitant de leur capture.
L'espion, après qu'il reçut la troisième décharge, commença à jouir furieusement et il agitait son cul en suçant le vit de Cornaboeux, comme s'il eut encore trente années de vie devant lui.
Pendant ce temps, on avait dressé le pal de fer qui devait servir de siège au giton.
Quand tous les soldats eurent enculé le prisonnier, Mony dit quelques mots à l'oreille de Cornaboeux qui était encore béat de la plume qu'on venait de lui tailler.
Cornaboeux alla jusqu'au bordel et en revint bientôt accompagné de la jeune putain japonaise Kilyému, qui se demandait ce qu'on lui voulait.
Elle aperçut à tout coup Egon que l'on venait de ficher, bâillonné, sur le pal de fer. Il se contorsionnait et la pique lui pénétrait petit à petit dans le fondement. Sa pine par-devant bandait à se rompre.
Mony désigna Kilyému aux soldats et la pauvre petite femme regardait son amant empalé avec des yeux où la terreur, l'amour et la compassion se mêlaient en une désolation suprême. Les soldats la mirent nue et hissèrent son pauvre petit corps d'oiseau sur celui de l'empalé.
Ils écartèrent les jambes de la malheureuse et le vit gonflé qu'elle avait tant désiré la pénétra encore.
La pauvre petite âme simple ne comprenait pas cette barbarie, mais le vit qui la remplissait l'excitait trop à la volupté. Elle devint comme folle

et s’agitait faisant descendre petit à petit le corps de son amant le long du pal. Il déchargea en expirant.
C’était un étrange étendard que celui formé par cet homme bâillonné et cette femme qui s’agitait sur lui, bouche fendue !… Un sang sombre formait une mare au pied du pal.
— Soldats, saluez ceux qui meurent, cria Mony et s’adressant à Kilyému :
— J’ai rempli tes souhaits… En ce moment, les cerisiers sont en fleurs au Japon, des amants s’égarent dans la neige rose des pétales qui feuillotent !
Puis, braquant son revolver il lui brisa la tête et la cervelle de la petite courtisane jaillit au visage de l’officier, comme si elle avait voulu cracher sur son bourreau.

Chapitre VII

Après l'exécution sommaire de l'espion Egon Müller et de la putain japonaise Kilyému, le prince Vibescu était devenu très populaire dans Port-Arthur.

Un jour, le général Stoessel le fit appeler et lui remit un pli en disant :

— Prince Vibescu, bien que n'étant pas russe, vous n'en êtes pas moins un des meilleurs officiers de la place… Nous attendons des secours, mais il faut que le général Kouropatkine se hâte… S'il tarde encore, il faudra capituler… Ces chiens de Japonais nous guettent et leur fanatisme aura un jour raison de notre résistance. Il faut que vous traversiez les lignes japonaises et que vous remettiez cette dépêche au généralissime.

On prépara un ballon. Pendant huit jours Mony et Cornaboeux s'exercèrent au maniement de l'aérostat qui fut gonflé un beau matin.

Les deux messagers montèrent dans la nacelle, prononcèrent le traditionnel « Lâchez tout ! » et bientôt ayant atteint la région des nuages, la terre ne leur apparut plus que comme une chose petite et le théâtre de la guerre leur apparaissant nettement avec les armées, les escadres sur la mer, et une allumette qu'ils frottaient pour allumer leur cigarette laissait une traînée plus lumineuse que les boulets des canons géants dont se servaient les belligérants.

Une bonne brise poussa le ballon dans la direction des armées russes et après quelques jours ils atterrirent et furent reçus par le grand officier qui leur souhaita la bienvenue. C'était Fédor, l'homme aux trois couilles, l'ancien amant d'Hélène Verdier, la soeur de Culculine d'Ancône.

— Lieutenant, lui dit le prince Vibescu, en sautant de la nacelle, vous êtes bien honnête et la réception que vous nous faites nous dédommage de bien des fatigues. Laissez-moi vous demander pardon de vous avoir fait cocu à Saint-Pétersbourg avec votre maîtresse Hélène, l'institutrice française de la fille du général Kokodryoff.

— Vous avez bien fait, riposta Fédor, figurez-vous que j'ai trouvé ici sa soeur Culculine, c'est une superbe fille qui est kellnerine dans une brasserie à femmes que fréquentent nos officiers. Elle a quitté Paris pour gagner la forte somme en Extrême-Orient. Elle gagne beaucoup d'argent ici, car les officiers font la noce en gens qui n'ont que peu de temps à vivre et son amie Alexine Mangetout est avec elle.

— Comment ! s'écria Mony, Culculine et Alexine sont ici !… Menez-moi vite auprès du général Kouropatkine, il faut avant tout que j'accomplisse ma mission… Vous me mènerez ensuite à la brasserie.
Le général Kouropatkine reçut aimablement Mony dans son palais. C'était un wagon assez bien aménagé.
Le généralissime lut le message, puis dit :
— Nous ferons tout note possible pour délivrer Port-Arthur. En attendant, prince Vibescu, je vous nomme chevalier de Saint-Georges…
Une demi-heure après, le nouveau décoré se trouvait dans la brasserie du Cosaque endormi en compagnie de Fédor et de Cornaboeux. Deux femmes se précipitèrent pour les servir. C'étaient Culculine et Alexine, toutes charmantes. Elles étaient habillées en soldats russes et portaient un tablier de dentelles devant leurs larges pantalons emprisonnés dans les bottes, leurs culs et leurs poitrines saillaient agréablement et bombaient l'uniforme. Une petite casquette posée de travers sur leur chevelure complétait ce que cet accoutrement militaire avait d'excitant. Elles avaient l'air de petites figurantes d'opérette.
— Tiens, Mony ! s'écria Culculine.
Le prince embrassa les deux femmes et demanda leur histoire.
— Voilà, dit Culculine, mais tu nous raconteras aussi ce qui t'est arrivé.
« Depuis la nuit fatale où des cambrioleurs nous laissèrent à demi morts auprès du cadavre d'un des leurs dont j'avais coupé le vit avec mes dents dans un instant de folle jouissance, je ne me réveillai qu'entourée de médecins. On m'avait retrouvée un couteau planté dans les fesses. Alexine fut soignée chez elle et de toi nous n'eûmes plus de nouvelles. Mais nous apprîmes, quand nous pûmes sortir, que tu étais reparti en Serbie. L'affaire avait fait un scandale énorme, mon explorateur me lâcha à son retour et le sénateur d'Alexine ne voulut plus l'entretenir.
« Notre étoile commençait à décliner à Paris. La guerre éclata entre la Russie et le Japon. Le barbeau d'une de mes amies organisait un départ de femmes pour servir dans les brasseries-bordels qui suivaient l'armée russe, on nous embaucha et voilà. »
Mony raconta ensuite ce qui lui était arrivé, en omettant ce qui s'était passé dans l'Orient-Express. Il présenta Cornaboeux aux deux femmes mais sans dire qu'il était le cambrioleur qui avait planté son couteau dans les fesses de Culculine.
Tous ces récits amenèrent une grande consommation de boissons ; la salle s'était remplie d'officiers en casquette qui chantaient à tue-tête en caressant les serveuses.
— Sortons, dit Mony.

Culculine et Alexine les suivirent et les cinq militaires sortirent des retranchements et se dirigèrent vers la tente de Fédor.
La nuit était venue, étoilée. Mony eut une fantaisie en passant devant le wagon du généralissime, il fit déculotter Alexine, dont les grosses fesses semblaient gênées dans le pantalon et, tandis que les autres continuaient leur marche, il mania le superbe cul, pareil à une face pâle sous la lune pâle, puis sortant sa pine farouche il la frotta un moment dans la raie culière, picotant parfois le trou du cul, puis il se décida soudain en entendant une sonnerie sèche de trompette, accompagnée de roulements de tambour. La pine descendit entre les fesses fraîches et s'engagea dans une vallée qui aboutissait au con. Les mains du jeune homme, par-devant, fouillaient la toison et agaçaient le clitoris. Il alla et vint, fouillant du soc de sa charrue le sillon d'Alexine qui jouissait en agitant son cul lunaire dont la lune là-haut semblait sourire en l'admirant. Tout à coup commença l'appel monotone des sentinelles ; leurs cris se répétaient à travers la nuit. Alexine et Mony jouissaient silencieusement et lorsqu'ils éjaculèrent, presque au même instant et en soupirant profondément, un obus déchira l'air et vint tuer quelques soldats qui dormaient dans un fossé. Ils moururent en se lamentant comme des enfants qui appellent leur mère. Mony et Alexine, vite rajustés, coururent à la tente de Fédor.
Là ils trouvèrent Cornaboeux débraguetté, agenouillé devant Culculine, qui, déculottée, lui montrait son cul. Il disait :
— Non, il n'y paraît point et jamais on ne dirait que tu as reçu un coup de couteau là-dedans.
Puis s'étant levé, il l'encula en criant des phrases russes qu'il avait apprises.
Fédor se plaça alors devant elle et lui introduisit son membre dans le con. On eût dit que Culculine était un joli garçon que l'on enculait tandis qu'il enfilait sa queue dans une femme. En effet, elle était vêtue en homme et le membre de Fédor semblait être à elle. Mais ses fesses étaient trop grosses pour que cette pensée pût prévaloir longtemps. De même, sa taille mince et le bombement de sa poitrine démentaient qu'elle fût un giton. Le trio s'agitait en cadence et Alexine s'en approcha pour chatouiller les trois couilles de Fédor.
À ce moment, un soldat demanda à haute voix, hors de la tente, le prince Vibescu.
Mony sortit, le militaire venait en estafette de la part du général Mounine qui mandait Mony sur-le-champ.
Il suivit le soldat et, à travers le campement, ils arrivèrent jusqu'à un fourgon dans lequel Mony monta tandis que le soldat annonçait :
— Le prince Vibescu.
L'intérieur du fourgon ressemblait à un boudoir, mais un boudoir oriental. Un luxe insensé y régnait et le général Mounine, un colosse

de cinquante ans, reçut Mony avec une grande politesse.
Il lui montra, nonchalamment étendue sur un sofa, une jolie femme d'une vingtaine d'années.
C'était une Circassienne, sa femme :
— Prince Vibescu, dit le général, mon épouse, ayant entendu parler aujourd'hui même de votre exploit, a tenu à vous en féliciter. D'autre part, elle est enceinte de trois mois et une envie de femme grosse la pousse irrésistiblement à vouloir coucher avec vous. La voici ! Faites votre devoir. Je me satisferai d'autre manière.
Sans répliquer, Mony se mit nu et commença à déshabiller la belle Haïdyn qui paraissait dans un état d'excitation extraordinaire. Elle mordait Mony pendant qu'il la déshabillait. Elle était admirablement faite et sa grossesse n'apparaissait pas encore. Ses seins moulés par les Grâces se dressaient ronds comme des boulets de canon.
Son corps était souple, gras et élancé. Il y avait une si belle disproportion entre la grosseur de son cul et la minceur de sa taille que Mony sentit se dresser son membre comme un sapin de Norvège. Elle le lui saisit tandis qu'il tâtait les cuisses qui étaient grosses en haut et s'amincissaient vers le genou.
Quand elle fut nue, il monta sur elle et l'enfila en hennissant comme un étalon tandis qu'elle fermait les yeux savourant une béatitude infinie.
Le général Mounine, pendant ce temps, avait fait entrer un petit garçon chinois, tout mignon et apeuré.
Ses yeux bridés clignotaient tournés vers le couple en amour.
Le général le déshabilla et lui suça sa quéquette grosse à peine comme un jujube.
Il le tourna ensuite et fessa son petit cul maigre et jaune. Il saisit son grand sabre et le plaça près de lui..
Puis il encula le petit garçon qui devait connaître cette manière de civiliser la Mandchourie, car il agitait d'une façon expérimentée son petit corps de lope céleste.
Le général disait :
— Jouis bien, mon Haïdyn, je vais jouir aussi.
Et sa pine sortait presque entière du corps de l'enfant chinois pour y rentrer prestement. Lorsqu'il en fut à la jouissance, il prit le sabre et, les dents serrées, sans arrêter le culetage, trancha la tête du petit Chinois dont les derniers spasmes lui procurèrent une grande jouissance tandis que le sang jaillissait de son cou comme l'eau d'une fontaine.
Le général décula ensuite et s'essuya la queue avec son mouchoir. Il nettoya ensuite son sabre et ayant ramassé la tête du petit décollé la présenta à Mony et à Haïdyn qui maintenant avaient changé de position.
La Circassienne chevauchait Mony avec rage. Ses tétons dansaient et

son cul se haussait frénétiquement. Les mains de Mony palpaient ses grosses fesses merveilleuses.
— Regardez, dit le général, comme le petit Chinois sourit gentiment.
La tête grimaçait affreusement, mais son aspect redoubla la rage érotique des deux baiseurs qui culetèrent avec beaucoup plus d'ardeur.
Le général lâcha la tête, puis saisissant sa femme par les hanches il lui introduisit son membre dans le cul. La jouissance de Mony en fut augmentée. Les deux pines, à peine séparées par un mince paroi, venaient se cogner du museau en augmentant la jouissance de la jeune femme qui mordait Mony et se lovait comme une vipère. La triple décharge eut lieu en même temps. Le trio se sépara et le général, aussitôt debout, brandit son sabre en criant :
— Maintenant, prince Vibescu, il faut mourir, vous en avez trop vu !
Mais Mony le désarma sans peine.
Il l'attacha ensuite par les pieds et par les mains et le coucha dans un coin du fourgon, près du cadavre du petit Chinois. Ensuite il continua jusqu'au matin ses foutaisons délectables avec la générale. Quand il la quitta, elle était lasse et endormie. Le général dormait aussi pieds et poings liés.
Mony s'en fut dans la tente de Fédor : on y avait pareillement baisé toute la nuit. Alexine, Culculine, Fédor et Cornaboeux dormaient nus et couchés pêle-mêle sur des manteaux. Le foutre collait le poil des femmes et les vits des hommes pendaient lamentablement.
Mony les laissa dormir et se mit à errer dans le camp. On annonçait un prochain combat avec les Japonais. Les soldats s'équipaient ou déjeunaient. Des cavaliers pansaient leurs chevaux.
Un cosaque qui avait froid aux mains était en train de se les réchauffer dans la conasse de sa jument. La bête hennissait doucement ; tout à coup, le cosaque réchauffé se hissa sur une chaise derrière sa bête et sortant un grand vit long comme un bois de lance le fit pénétrer avec délices dans la vulve animale qui jutait un hippomane fort aphrodisiaque, car la brute humaine déchargea trois fois avec de grands mouvements de cul avant de déconner.
Un officier qui aperçut cet acte de bestialité s'approcha du soldat avec Mony. Il lui reprocha vivement de s'être livré à sa passion :
— Mon ami, lui dit-il, la masturbation est une qualité militaire.
« Tout bon soldat doit savoir qu'en temps de guerre l'onanisme est le seul acte amoureux permis. Branlez-vous, mais ne touchez ni aux femmes, ni aux bêtes. D'ailleurs, la masturbation est fort louable, car elle permet aux hommes et aux femmes de s'habituer à leur séparation prochaine et définitive. Les moeurs, l'esprit, les costumes et les goûts des deux sexes diffèrent de plus en plus. Il serait grand temps de s'en apercevoir et il me paraît nécessaire, si l'on veut

dominer sur terre, de tenir compte de cette loi naturelle qui bientôt s'imposera ».
L'officier s'éloigna laissant Mony pensif regagner la tente de Fédor.
Tout à coup le prince perçut une rumeur bizarre, on eût dit des pleureuses irlandaises se lamentant sur un mort inconnu.
En s'approchant le bruit se modifia, il devint rythmé par des claquements secs comme si un chef d'orchestre fou tapait de sa baguette sur son pupitre pendant que l'orchestre jouerait en sourdine.
Le prince courut plus vite et un spectacle étrange se présenta devant ses yeux. Une troupe de soldats commandés par un officier frappaient à tour de rôle avec de longues baguettes flexibles sur le dos de condamnés nus jusqu'à la ceinture.
Mony, dont le grade était supérieur à celui qui commandait les fouetteurs, voulut prendre leur commandement.
On amena un nouveau coupable. C'était un beau gars Tatar ne parlant presque pas le russe. Le prince le fit mettre complètement nu, puis les soldats le fustigèrent de telle façon que le froid du matin le piquait en même temps que les verges qui le cinglaient.
Il était impassible et ce calme irrita Mony ; il dit un mot à l'oreille de l'officier qui ramena bientôt une serveuse de la brasserie. C'était une plantureuse kellnerine dont la croupe et la poitrine remplissaient indécemment l'uniforme qui la sanglait. Cette belle et grosse fille arriva gênée de son costume et marchant à pas de canard.
— Vous êtes indécente, ma fille, lui dit Mony, quand on est une femme comme vous, on ne s'habille pas en homme ; cent coups de verges pour vous l'apprendre.
La malheureuse tremble de tous ses membres, mais, sur un geste de Mony, les soldats la dépouillent.
Sa nudité contrastait singulièrement avec celle du Tatar.
Lui était très long, le visage émacié, les yeux petits, malins et calmes ; ses membres avaient cette maigreur que l'on prête à Saint Jean-Baptiste, après qu'il eut vécu quelque temps de sauterelles. Ses bras, sa poitrine et ses jambes héronnières étaient velus, son pénis circoncis prenait de la consistance à cause de la fustigation et le gland en était pourpre, couleur de vomissement d'ivrogne.
La kellnerine, beau spécimen d'Allemande du Brunswick, était lourde de croupe ; on eût dit une robuste cavale luxembourgeoise lâchée parmi les étalons. Les cheveux blond filasse la poétisaient assez et les Nixes rhénanes ne doivent pas être autrement.
Des poils blonds très clairs lui pendaient jusqu'au milieu des cuisses. Cette tignasse couvrait complètement une motte rebondie. Cette femme respirait une santé robuste et tous les soldats sentirent leurs membres virils se mettre d'eux-mêmes aux port d'armes.
Mony demanda un knout qu'on lui apporta. Il le mit dans la main du

Tatar.
— Cochon de prévôt, lui cria-t-il, si tu veux épargner ton cuir, ne ménage pas celui de cette putain.
Le Tatar sans répondre examina en connaisseur l'instrument de torture composé de lanières de cuir auxquelles adhérait de la limaille de fer.
La femme pleurait et demandait grâce en allemand. Son corps blanc et rose tremblait. Mony la fit mettre à genoux, puis d'un coup de pied, il força son gros cul à se soulever. Le Tatar secoua d'abord le knout en l'air, puis, levant fortement le bras, il allait frapper, quand la malheureuse kellnerine qui tremblait de tous ses membres lâcha un pet sonore qui fit rire tous les assistants et le Tatar lui-même dont le knout tomba. Mony, une verge à la main lui cingla le visage en lui disant :
— Idiot, je t'ai dit de frapper et non pas de rire.
Puis, il lui remit la verge en lui commandant de fustiger d'abord l'Allemande pour l'habituer. Le Tatar se mit à frapper avec régularité. Son membre placé derrière le gros cul de la patiente s'était quillé, mais, malgré sa concupiscence, son bras retombait rythmiquement, la verge était très flexible, le coup sifflait en l'air, puis retombait sèchement sur la peau tendue qui se rayait.
Le Tatar était un artiste et les coups qu'il frappait se réunissaient pour former un dessin calligraphique.
Sur le bas du dos, au-dessus des fesses, le mot putain apparut bientôt distinctement.
On applaudit vigoureusement tandis que les cris de l'Allemande devenaient toujours plus rauques. Son cul, à chaque coup de verge, s'agitait un moment puis se soulevait, les fesses serrées qui aussitôt se desserraient ; on apercevait alors le trou du cul et le con en dessous, bâillant et humide.
Petit à petit, elle sembla se faire aux coups. À chaque claquement de la verge, le dos se soulevait mollement, le cul s'entrouvrait et le con bâillait d'aise comme si une jouissance imprévue venait la visiter.
Elle tomba bientôt comme suffoquée par la jouissance et Mony à ce moment, arrêta la main de Tatar.
Il lui remit le knout et l'homme, très excité, fou de désir, se mit à frapper avec cette arme cruelle sur le dos de l'Allemande. Chaque coup laissait plusieurs marques saignantes et profondes, car, au lieu de soulever le knout après l'avoir abattu, le Tatar le tirait à lui de telle façon que la limaille qui adhérait aux lanières emportait des lambeaux de peau et de chair, qui tombaient ensuite de tous côtés, tachant de gouttelettes sanglantes les uniformes de la soldatesque.
L'Allemande ne sentait plus la douleur, elle se lovait, se tordait et sifflait de jouissance. Sa face était rouge, elle bavait et lorsque Mony

commanda au Tatar de cesser, les traces du mot putain avaient disparu, car le dos n'était plus qu'une plaie.
Le Tatar restait droit, le knout sanglant à la main ; il semblait demander une approbation, mais Mony le regarda d'un air méprisant :
— Tu avais bien commencé, mais tu as mal fini. Cet ouvrage est détestable. Tu as frappé comme un ignorant. Soldats, remportez cette femme et apportez-moi une de ses compagnes dans la tente que voici : elle est vide. Je vais m'y tenir avec ce misérable Tatar.
Il renvoya les soldats, dont quelques-uns remportèrent l'Allemande et le prince s'en fut avec son condamné dans la tente.
Il se mit à le frapper à tour de bras avec deux verges. Le Tatar, excité par le spectacle qu'il venait de voir sous les yeux et dont il était le protagoniste, ne retint pas longtemps le sperme qui bouillonnait dans ses couillons. Son membre se redressa sous les coups de Mony, et le foutre qui jaillit alla s'écraser contre la toile de la tente.
A ce moment, on amena une autre femme. Elle était en chemise car on l'avait surprise au lit. Son visage exprimait la stupéfaction et une terreur profonde. Elle était muette et son gosier laissait échapper des sons rauques inarticulés.
C'était une belle fille, originaire de Suède. Fille du directeur de la brasserie, elle avait épousé un Danois, associé de son père. Elle avait accouché quatre mois auparavant et nourrissait elle-même son enfant. Elle pouvait avoir vingt-quatre ans. Ses seins gonflés de lait – car elle était bonne nourrice – bombaient la chemise.
Aussitôt que Mony la vit, il renvoya les soldats qui l'avaient amenée et lui releva la chemise. Les grosses cuisses de la Suédoise semblaient des fûts de colonne et supportaient un superbe édifice, son poil était doré et frisottait gentiment. Mony ordonna au Tatar de la fustiger pendant qu'il la gamahucherait. Les coups pleuvaient sur les bras de la belle muette, mais la bouche du prince recueillait en bas la liqueur amoureuse que distillait ce con boréal.
Ensuite il se plaça nu sur le lit après avoir ôté la chemise de la femme qui était en chaleur. Elle se plaça sur lui et le vit entra profondément entre les cuisses d'une blancheur aveuglante. Son cul massif et ferme se soulevait en cadence. Le prince prit un sein en bouche et se mit à téter un lait délicieux.
Le Tatar ne restait point inactif, mais faisant siffler la verge, il appliquait des coups cinglants sur la mappemonde de la muette dont il activait la jouissance. Il tapait comme un possédé, rayant ce cul sublime, marquant sans respect les belles épaules blanches et grasses, laissant des sillons sur le dos. Mony qui avait déjà beaucoup travaillé fut long à jouir et la muette, excitée par la verge, jouit une quinzaine de fois, pendant qu'il courait une poste.
Alors, il se releva et voyant le Tatar en bel état d'érection, il lui ordonna

d’enfiler en levrette la belle nourrice qui paraissait inassouvie et lui-même prenant le knout, ensanglanta le dos du soldat qui jouissait en poussant des cris terribles.
Le Tatar ne quittait point son poste. Supportant stoïquement les coups portés par le terrible knout, il fouaillait sans relâche le réduit amoureux où il s’était niché. Il y déposa cinq fois son offrande brûlante. Puis il resta immobile sur la femme encore agitée de frissons voluptueux.
Mais le prince l’insulta, il avait allumé une cigarette et brûla en divers endroits les épaules du Tatar. Ensuite, il lui mit une allumette enflammée sous les couilles et la brûlure eut le don de ranimer le membre infatigable. Le Tatar repartit vers une nouvelle décharge. Mony reprit le knout et frappa de toutes ses forces sur les corps unis du Tatar et de la muette ; le sang jaillissait, les coups tombaient faisant flac. Mony jurait en français, en roumain et en russe. Le Tatar jouissait terriblement, mais un regard de haine pour Mony passa dans ses yeux. Il connaissait le langage des muets et passant sa main devant le visage de sa compagne, il lui fit des signes que celle–ci comprit à merveille.
Vers la fin de cette jouissance, Mony eut une nouvelle fantaisie : il présenta sa cigarette brasillante sur le bout du sein humide de la muette. Le lait dont une gouttelette perlait sur le téton allongé, éteignit la cigarette, mais la femme poussa un rugissement de terreur en déchargeant.
Elle fit un signe au Tatar qui déconna aussitôt. Tous deux se précipitèrent sur Mony qu’ils désarmèrent. La femme prit une verge et le Tatar prit le knout. Le regard plein de haine, animés par l’espoir de la vengeance, ils se mirent à fouetter cruellement l’officier qui les avait fait souffrir. Mony eut beau crier et se débattre, les coups n’épargnèrent aucune partie de son corps. Cependant, le Tatar craignant que sa vengeance sur un officier n’eut des suites funestes, jeta bientôt son knout, se contentant, comme la femme, d’une simple verge. Mony bondissait sous la fustigation et la femme s’acharnait à frapper surtout le ventre, les couilles et le vit du prince.
Pendant ce temps, le Danois, mari de la muette, s’était aperçu de sa disparition, car la petite fille réclamait le sein de sa mère. Il prit le nourrisson dans ses bras et s'en fut à la recherche de sa femme.
Un soldat lui indiqua la tente où elle était, mais sans lui dire ce qu’elle y faisait. Fou de jalousie, le Danois se précipita, souleva la toile et pénétra dans la tente. Le spectacle était peu banal : sa femme ensanglantée et nue en compagnie d’un Tatar ensanglanté et nu fouettait un jeune homme.
Le knout était par terre, le Danois posa son enfant sur le sol, prit le knout et en frappa de toutes ses forces sa femme et le Tatar qui tombèrent sur le sol en criant de douleur.

Sous les coups, le membre de Mony s'était redressé, il bandait, contemplant cette scène conjugale.
La petite fille criait sur le sol. Mony s'en saisit et la démaillotant, embrassa son petit cul rose et sa petite fente grasse et glabre, puis l'appliquant sur son vit et lui fermant la bouche d'une main, il la viola ; son membre déchira les chairs enfantines. Mony ne fut pas long à jouir. Il déchargeait lorsque le père et la mère, s'apercevant trop tard de ce crime, se précipitèrent sur lui.
La mère enleva l'enfant. Le Tatar s'habilla en hâte et s'esquiva ; mais le Danois, les yeux injectés de sang, souleva le knout. Il allait en frapper un coup mortel sur la tête de Mony, quand il aperçut sur le sol l'uniforme de l'officier. Son bras retomba, car il savait que l'officier russe est sacré, il peut violer, piller, mais le mercanti qui oserait porter la main sur lui serait pendu de suite.
Mony comprit tout ce qui se passait dans le cerveau du Danois. Il en profita, se releva et prit vite son revolver. D'un air méprisant, il ordonna au Danois de se déculotter. Puis, le revolver braqué, il lui ordonna d'enculer sa fille. Le Danois eu beau supplier, il dut faire entrer son membre mesquin dans le tendre cul du nourrisson évanoui.
Et pendant ce temps Mony, armé d'une verge et tenant son revolver de la main gauche, faisait pleuvoir les coups sur le dos de la muette, qui sanglotait et se tordait de douleur. La verge revenait sur une chair enflée par les coups précédents et la douleur qu'endurait la pauvre femme était un spectacle horrible. Mony le supporta avec un courage admirable et son bras resta ferme dans sa fustigation jusqu'au moment où le malheureux père eut déchargé dans le cul de sa petite fille.
Mony s'habilla alors et ordonna à la Danoise d'en faire autant. Puis il aida gentiment le couple à ranimer l'enfant.
— Mère sans entrailles, dit-il à la muette, votre enfant veut téter, ne le voyez-vous pas ?
Le Danois fit des signes à sa femme qui, chastement, sortit son sein et donna à téter au nourrisson.
— Quant à vous, dit Mony au Danois, prenez garde, vous avez violé votre fille devant moi. Je puis vous perdre. Donc, soyez discret, ma parole prévaudra toujours contre la vôtre. Allez en paix. Votre commerce dorénavant dépend de mon bon vouloir. Si vous êtes discret, je vous protégerai, mais si vous racontez ce qui s'est passé ici vous serez pendu.
Le Danois embrassa la main du fringant officier en versant des larmes de reconnaissance et emmena rapidement sa femme et son enfant. Mony se dirigea vers la tente de Fédor.
Les dormeurs s'étaient réveillés et après leur toilette s'étaient habillés.
Pendant tout le jour, on se prépara à la bataille qui commença vers le

soir. Mony, Cornaboeux et les deux femmes s'étaient enfermés dans la tente de Fédor qui était allé combattre aux avant-postes. Bientôt on entendit les premiers coups de canon et des brancardiers revinrent portant des blessés.
La tente fut changée en ambulance. Cornaboeux et les deux femmes furent réquisitionnés pour ramasser les mourants. Mony resta seul avec trois blessés russes qui déliraient.
Alors arriva une dame de la Croix-Rouge vêtue d'un gracieux surtout écru et le brassard au bras droit.
C'était une fort jolie fille de la noblesse polonaise. Elle avait une voix suave comme en ont les anges et en l'entendant les blessés tournaient vers elle leurs yeux moribonds croyant apercevoir la madone.
Elle donnait à Mony des ordres secs de sa voix suave. Il obéissait comme un enfant, étonné de l'énergie de cette jolie fille et de la lueur étrange qui jaillissait parfois de ses yeux verts.
De temps en temps, sa face séraphique devenait dure et un nuage de vices impardonnables semblait obscurcir son front. Il paraissait que l'innocence de cette femme avait des intermittences criminelles.
Mony l'observa, il s'aperçut bientôt que ses doigts s'attardaient plus qu'il n'était besoin dans les plaies.
On apporta un blessé horrible à voir. Sa face était sanglante et sa poitrine ouverte.
L'ambulancière le pansa avec volupté. Elle avait mis sa main droite dans le trou béant et semblait jouir du contact de la chair pantelante.
Tout à coup la goule releva les yeux et aperçut devant elle, de l'autre côté du brancard, Mony qui la regardait en souriant dédaigneusement.
Elle rougit, mais il la rassura :
— Calmez-vous, ne craignez rien, je comprends mieux que quiconque, la volupté que vous pouvez éprouver. Moi-même, j'ai les mains impures. Jouissez de ces blessés, mais ne vous refusez pas à mes embrassements.
Elle baissa les yeux en silence. Mony fut bientôt derrière elle. Il releva ses jupes et découvrit un cul merveilleux dont les fesses étaient tellement serrées qu'elles semblaient avoir juré de ne jamais se séparer.
Elle déchirait maintenant fiévreusement et avec un sourire angélique sur les lèvres, la blessure affreuse du moribond. Elle se pencha pour permettre à Mony de mieux jouir du spectacle de son cul.
Il lui introduisit alors son dard entre les lèvres satinées du con, en levrette, et de sa main droite, il lui caressait les fesses, tandis que la gauche allait chercher le clitoris sous les jupons. L'ambulancière jouit silencieusement, crispant ses mains dans la blessure du moribond qui râlait affreusement. Il expira au moment où Mony déchargeait.

L’ambulancière le débusqua aussitôt et déculottant le mort dont le membre était d’une raideur de fer, elle se l’enfonça dans le con, jouissant toujours silencieusement et la face plus angélique que jamais.
Mony fessa d’abord ce gros cul qui se dandinait et dont les lèvres du con vomissaient et ravalaient rapidement la colonne cadavérique. Son vit reprit bientôt sa première raideur et se mettant derrière l’ambulancière qui jouissait, il l’encula comme un possédé.
Ensuite, ils se rajustèrent et l’on apporta un beau jeune homme dont les bras et les jambes avaient été emportés par la mitraille. Ce tronc humain possédait encore un beau membre dont la fermeté était idéale. L’ambulancière, aussitôt qu’elle fut seule avec Mony, s’assit sur la pine du tronc qui râlait et pendant cette chevauchée échevelée, suça la pine de Mony qui déchargea bientôt comme un carme. L’homme-tronc n’était pas mort ; il saignait abondamment par les moignons des quatre membres. La goule lui téta le vit et le fit mourir sous l’horrible caresse. Le sperme qui résultat de ce taillage de plume, elle l’avoua à Mony, était presque froid et elle paraissait tellement excitée que Mony qui se sentait épuisé, la pria de se dégrafer. Il lui suça les tétons, puis elle se mit à genoux et essaya de ranimer la pine princière en la masturbant entre ses nichons.
— Hélas ! s’écria Mony, femme cruelle à qui Dieu a donné pour mission d’achever les blessés, qui es-tu ? Qui es-tu ?
— Je suis, dit-elle, la fille de Jean Morneski, le prince révolutionnaire que l’infâme Gourko envoya mourir à Tobolsk.
« Pour me venger et pour venger la Pologne, ma Mère, j’achève les soldats russes. Je voudrais tuer Kouropatkine et je souhaite la mort des Romanoff. Mon frère qui est aussi mon amant et qui m’a dépucelée pendant un pogrome à Varsovie, de peur que ma virginité ne devînt la proie d’un Cosaque, éprouve les mêmes sentiments que moi. Il a égaré le régiment qu’il commandait et a été le noyer dans le lac Baïkal. Il m’avait annoncé son intention avant son départ. C’est ainsi que nous, Polonais, nous nous vengeons de la tyrannie moscovite. Ces fureurs patriotiques ont agi sur mes sens, et mes passions les plus nobles ont cédé à celles de la cruauté, Je suis cruelle, vois-tu, comme Tamerlan, Attila et Ivan le Terrible. J’étais pieuse autrefois comme une sainte. Aujourd’hui, Messaline et Catherine ne seraient que de douces brebis auprès de moi.
Ce ne fut pas sans un frisson que Mony entendit les déclarations de cette exquise putain. Il voulut à tout prix lui lécher le cul en l’honneur de la Pologne et lui apprit comment il avait indirectement trempé dans la conspiration qui coûta l’existence à Alexandre Obrénovitch, à Belgrade.
Elle l’écoutait avec admiration.

— Puissé-je voir un jour, s'écria-t-elle, le Tsar défenestré !
Mony qui était un officier loyal protesta contre cette défenestration et avoua son attachement à l'autocratie légitime :
— Je vous admire, dit-il à la Polonaise, mais si j'étais le Tsar je détruirais en bloc tous ces Polonais. Ces ineptes salauds ne cessent de fabriquer des bombes et rendent la planète inhabitable. A Paris même ces sadiques personnages, qui ressortirent autant à la Cour d'assises qu'à la Salpêtrière troublent l'existence des paisibles habitants.
— Il est vrai, dit la Polonaise, que mes compatriotes sont des gens peu folâtres, mais qu'on leur rende leur patrie, qu'on les laisse parler leur langue, et la Pologne redeviendra le pays de l'honneur chevaleresque du luxe et des jolies femmes.
— Tu as raison ! s'écria Mony et poussant l'ambulancière sur un brancard, il l'exploita à la paresseuse et tout en foutant, ils devisaient de choses galantes et lointaines. On eût dit d'un décaméron et que les pestiférés les entourassent.
— Femme charmante, disait Mony, échangeons notre foi avec nos âmes.
— Oui, disait-elle, nous nous épouserons après la guerre et nous remplirons le monde du bruit de nos cruautés.
— Je le veux, dit Mony, mais que ce soit des cruautés légales.
— Peut-être as-tu raison, dit l'ambulancière, il n'est rien de si doux que d'accomplir ce qui est permis.
Là-dessus, ils entrèrent en transe, se pressèrent, se mordirent et jouirent profondément.
A ce moment, des cris s'élevèrent, l'armée russe en déroute se laissait culbuter par les troupes japonaises.
On entendait les cris horribles des blessés, le fracas de l'artillerie, le roulement sinistre des caissons et les pétarades des fusils.
La tente fut ouverte brusquement et une troupe de Japonais l'envahit. Mony et l'ambulancière avaient eu à peine le temps de se rajuster.
Un officier japonais s'avança vers le prince Vibescu.
— Vous êtes mon prisonnier ! lui dit-il, mais d'un coup de revolver Mony l'étendit raide mort, puis devant les Japonais stupéfaits, il brisa son épée sur ses genoux.
Un autre officier japonais s'avança alors, les soldats entourèrent Mony qui accepta sa captivité et lorsqu'il sortit de la tente en compagnie du petit officier nippon, il aperçut au loin, par la plaine, les fuyards retardataires qui essayaient péniblement de rejoindre l'armée russe en déroute.

Chapitre VIII

Prisonnier sur parole, Mony fut libre d'aller et de venir dans le camp japonais. Il chercha en vain Cornaboeux. Dans ses allées et venues, il remarqua qu'il était surveillé par l'officier qui l'avait fait prisonnier. Il voulut en faire son ami et parvint à se lier avec lui. C'était un shintoïste assez jouisseur qui lui raconta des choses admirables sur la femme qu'il avait laissée au Japon.

— Elle est rieuse et charmante, disait-il, et je l'adore, comme j'adore la Trinité Améno-Mino-Kanoussi-Nô-Kami. Elle est féconde comme Isanagui et Isanami, créateurs de la terre et générateurs des hommes, et belle comme Amatérassou, fille de ces dieux et le soleil lui-même. En m'attendant, elle pense à moi et fait vibrer les treize cordes de son kô-tô en bois de polonia impérial et joue du siô à dix-sept tuyaux.

— Et vous, demanda Mony, n'avez-vous jamais eu envie de baiser depuis que vous êtes en guerre ?

— Moi, dit l'officier, quand l'envie me presse trop, je me branle en contemplant des images obscènes ! et il exhiba devant Mony de petits livres pleins de gravures sur bois d'une obscénité étonnante. L'un de ces livres montrait des femmes en amour avec toutes sortes de bêtes, des chats, des oiseaux, des tigres, des chiens, des poissons et jusqu'à des poulpes qui, hideux, enlaçaient de leurs tentacules à ventouses les corps des mousmés hystériques.

— Tous nos officiers et tous nos soldats, dit l'officier, ont des livres de ce genre. Ils peuvent se passer de femmes et se branlent en contemplant ces dessins priapiques.

Mony allait souvent visiter les blessés russes. Il retrouvait là l'ambulancière polonaise qui lui avait donné dans la tente de Fédor des leçons de cruauté.

Parmi les blessés se trouvait un capitaine originaire d'Archangel. Sa blessure n'était pas d'une gravité extrême et Mony causait souvent avec lui, assis au chevet de son lit.

Un jour, le blessé, qui se nommait Katache, tendit à Mony une lettre en le priant de la lire. Il était dit dans la lettre que la femme de Katache le trompait avec un marchand de fourrures.

— Je l'adore, dit le capitaine, j'aime cette femme plus que moi-même et je souffre terriblement de la savoir à un autre, mais je suis heureux, affreusement heureux.

— Comment conciliez-vous ces deux sentiments ? demanda Mony, ils sont contradictoires.
— Ils se confondent chez moi, dit Katache, et je ne conçois point la volupté sans la douleur.
— Vous êtes donc masochiste ? questionna Mony vivement intéressé.
— Si vous voulez ! acquiesça l'officier, le masochisme est d'ailleurs conforme aux préceptes de la religion chrétienne. Tenez, puisque vous vous intéressez à moi, je vais vous raconter mon histoire.
— Je le veux bien, dit Mony avec empressement, mais buvez auparavant cette citronnade pour vous rafraîchir le gosier.
Le capitaine Katache commença ainsi :
— Je suis né en 1874 à Archangel, et dès mon jeune âge, je ressentais une joie amère chaque fois que l'on me corrigeait. Tous les malheurs qui fondirent sur notre famille développèrent cette faculté de jouir de l'infortune et l'aiguisèrent.
Cela venait de trop de tendresse assurément. On assassina mon père, et je me souviens qu'ayant alors quinze ans, j'éprouvai à cause de ce trépas ma première jouissance. Le saisissement et l'effroi me firent éjaculer. Ma mère devint folle, et lorsque j'allais la visiter à l'asile, je me branlai en l'écoutant extravaguer d'une façon immonde, car elle se croyait changée en tinette, monsieur, et décrivait des culs imaginaires qui chiaient dans elle. Il fallut l'enfermer le jour qu'elle se figura que la fosse était pleine. Elle devint dangereuse et demandait à grands cris les vidangeurs pour la vider. Je l'écoutais péniblement. Elle me reconnaissait.
— Mon fils, disait-elle, tu n'aimes plus ta mère, tu fréquentes d'autres cabinets. Assieds-toi sur moi et chie à ton aise.
Où peut-on mieux chier qu'en le sein de sa mère ?
Et puis, mon fils, ne l'oublie pas, la fosse est pleine. Hier, un marchand de bière qui est venu chier dans moi avait une colique. Je déborde, je n'en puis plus. Il faut absolument faire venir les vidangeurs.
Le croiriez-vous, monsieur, j'étais profondément dégoûté et peiné aussi, car j'adorais ma mère, mais je sentais en même temps un plaisir indicible à entendre ces paroles immondes. Oui, monsieur, je jouissais et me branlais.
On me poussa dans l'armée et je pus, grâce à mes influences, rester dans le Nord. Je fréquentais la famille d'un pasteur protestant établi à Archangel, il était anglais et avait une fille si merveilleuse que mes descriptions ne vous la montreraient pas à moitié aussi belle qu'elle était en réalité. Un jour que nous dansions pendant une sauterie de famille, après la valse, Florence plaça, comme par hasard, sa main entre mes cuisses en me demandant :
— Bandez-vous ?
Elle s'aperçut que j'étais dans un état d'érection terrible ; mais elle

sourit en me disant :
— Et moi aussi je suis toute mouillée, mais ce n'est pas en votre honneur. J'ai joui pour Dyre.
Et elle alla câlinement vers Dyre Kissird qui était un commis-voyageur norvégien. Ils plaisantèrent un instant, puis la musique ayant attaqué une danse, ils partirent enlacés et se regardant amoureusement. Je souffrais le martyre. La jalousie me mordait le coeur. Et si Florence était désirable je la désirai bien plus du jour où je sus qu'elle ne m'aimait pas. Je déchargeai en la voyant danser avec mon rival. Je me les figurais au bras l'un de l'autre et je dus me détourner pour qu'on ne vît point mes larmes.
Alors, poussé par le démon de la concupiscence et de la jalousie, je me jurai qu'elle devait être ma femme. Elle est étrange, cette Florence, elle parle en quatre langues : français, allemand, russe et anglais, mais elle n'en connaît, en réalité, aucune et le jargon qu'elle emploie a une saveur de sauvagerie. Je parle moi-même très bien le français et je connais à fond la littérature française, surtout les poètes de la fin du XIXème siècle. Je faisais pour Florence des vers que j'appelais symbolistes et qui reflétaient simplement ma tristesse.

L'anémone a fleuri dans le nom d'Archangel
Quand les anges pleuraient d'avoir des engelures.
Et le nom de Florence a soupiré conclure
Les serments en vertige aux degrés de l'échelle.

Des voix blanches chantant dans le nom d'Archangel
Ont modulé souvent des nénies de Florence
Dont les fleurs, en retour, plaquaient de lourdes transes
Les plafonds et les murs qui suintent au dégel.

O Florence ! Archange !

L'une : baie de laurier, mais l'autre : herbe angélique,
Des femmes, tour à tour, se penchent aux margelles
Et combien le puits noir de fleurs et de reliques,
De reliques d'archange et de fleurs d'Archangel !
La vie de garnison dans le nord de la Russie est, en temps de paix, pleine de loisirs. La chasse et les devoirs mondains s'y partagent la vie du militaire. La chasse n'avait que peu d'attraits pour moi et mes occupations mondaines étaient résumées par ces quelques mots : obtenir Florence que j'aime et qui ne m'aime pas. Ce fut un dur labeur. Je souffrais mille fois la mort car Florence me détestait de plus en plus, se moquait de moi et fleuretait avec des chasseurs d'ours blancs, des marchands scandinaves et même un jour qu'une misérable troupe

française d'opérette était venue donner des représentations dans nos brumes lointaines, je surpris Florence, pendant une aurore boréale, patinant mais dans la main avec le ténor, un bouc répugnant, né à Carcassonne.
Mais j'étais riche, monsieur, et mes démarches n'étaient pas indifférentes au père de Florence, que j'épousai finalement.
Nous partîmes pour la France et en route elle ne permit jamais même de l'embrasser. Nous arrivâmes à Nice en février, pendant le carnaval.
Nous louâmes une villa et un jour de bataille de fleurs, Florence m'avisa qu'elle avait décidé de perdre sa virginité le soir même. Je crus que mon amour allait être récompensé. Hélas ! mon calvaire voluptueux commençait.
Florence ajouta que ce n'était pas moi qu'elle avait élu pour remplir cette fonction.
— Vous êtes trop ridicule, dit-elle et vous ne sauriez pas. Je veux un Français, les Français sont galants et s'y connaissent en amour. Je choisirai moi-même mon élargisseur pendant la fête.
Habitué à l'obéissance, je courbai la tête. Nous allâmes à la bataille de fleurs. Un jeune homme à l'accent nissard ou monégasque regarda Florence. Elle tourna la tête en souriant. Je souffrais plus qu'on ne souffre dans aucun des cercles de l'enfer dantesque.
Pendant la bataille de fleurs nous le revîmes. Il était seul dans une voiture ornée d'une profusion de fleurs rares. Nous étions dans une victoria où l'on devenait fou, car Florence avait voulu qu'elle fût entièrement décorée de tubéreuses.
Lorsque la voiture du jeune homme croisait la nôtre, il jetait des fleurs à Florence qui le regardait amoureusement en lançant des bouquets de tubéreuses.
A un tour, énervée, elle lança très fort son bouquet, dont les fleurs et les tiges, molles et visqueuses, laissèrent une tache sur le vêtement de flanelle du bellâtre. Aussitôt Florence s'excusa et, descendant sans façon, monta dans la voiture du jeune homme.
C'était un riche Niçois enrichi par le commerce d'huile d'olive que lui avait laissé son père.
Prospéro, c'était le nom du jeune homme, reçut ma femme sans façon et à la fin de la bataille, sa voiture eut le premier prix et la mienne le second. La musique jouait. Je vis ma femme tenir la bannière gagnée par mon rival qu'elle embrassait à pleine bouche.
Le soir, elle voulut absolument dîner avec moi et Prospéro qu'elle amena dans notre villa. La nuit était exquise et je souffrais.
Dans la chambre à coucher, ma femme nous fit entrer tous les deux, moi triste jusqu'à la mort et Prospéro très étonné et un peu gêné de sa bonne fortune.
Elle m'indiqua un fauteuil en disant :

— Vous allez assister à une leçon de volupté, tâchez d'en profiter.
Puis elle dit à Prospéro de la déshabiller ; il le fit avec une certaine grâce.
Florence était charmante. Sa chair ferme, et plus grasse qu'on n'aurait supposé, palpitait sous la main du Nissard. Il se déshabilla lui aussi et son membre bandait. Je m'aperçus avec plaisir qu'il n'était pas plus gros que le mien. Il était même plus petit et pointu. C'était en somme un vrai vit à pucelage. Tous deux étaient charmants ; elle, bien coiffée, les yeux pétillant de désir, rose dans sa chemise de dentelles.
Prospéro lui suça les seins, qui pointaient pareils à des colombes roucoulantes et, passant sa main sous la chemise, il la branla un petit peu tandis qu'elle s'amusait à baisser le vit qu'elle lâchait et qui revenait claquer sur le ventre du jeune homme. Je pleurais dans mon fauteuil. Tout à coup, Prospéro prit ma femme dans ses bras et lui souleva la chemise par derrière ; son joli cul rebondi apparut troué de fossettes. Prospéro la fessa tandis qu'elle riait, les roses se mêlèrent aux lys sur ce derrière. Elle devint bientôt sérieuse disant :
— Prends-moi.
Il l'emporta sur le lit et j'entendis le cri de douleur que poussa ma femme quand l'hymen déchiré eut livré passage au membre de son vainqueur.
Ils ne prenaient plus garde à moi qui sanglotais, jouissant pourtant de ma douleur car n'y tenant plus, je sortis bientôt mon membre et me branlai en leur honneur.
Ils baisèrent ainsi une dizaine de fois. Puis ma femme, comme si elle s'apercevait de ma présence, me dit :
— Viens voir, mon cher mari, le beau travail qu'a fait Prospéro.
Je me rapprochai du lit, le vit en l'air, et ma femme voyant mon membre plus gros que celui de Prospéro en conçut pour lui un grand mépris. Elle me branla en disant :
— Prospéro, votre vit ne vaut rien, car celui de mon mari qui est un idiot est plus gros que le vôtre. Vous m'avez trompé. Mon mari va me venger. André – c'est moi – fouette cet homme jusqu'au sang.
Je me jetai sur lui et saisissant un fouet de chien qui était sur la table de nuit, je le cravachai avec toute la force que me donnait ma jalousie. Je le fouettai longtemps. J'étais plus fort que lui et à la fin ma femme en eut pitié. Elle le fit s'habiller et le renvoya avec un adieu définitif.
Quand il fut parti, je crus que c'en était fini de mes malheurs. Hélas ! elle me dit :
— André, donnez votre vit.
Elle me branla, mais ne me permit pas de la toucher. Ensuite, elle appela son chien, un beau danois, qu'elle branla un instant. Quand son vit pointu fut en érection, elle fit monter le chien sur elle, en m'ordonnant d'aider la bête dont la langue pendait et qui haletait de

volupté.
Je souffrais tant que je m'évanouis en éjaculant. Quand je revins à moi, Florence m'appelait à grands cris. Le pénis du chien une fois entré ne voulait plus sortir. Tous deux, la femme et la bête, depuis une demi-heure, faisaient des efforts infructueux pour se détacher. Une nodosité retenait le vit du danois dans le vagin resserré de ma femme. J'employai de l'eau fraîche qui bientôt leur rendit la liberté. Ma femme n'eut plus envie de foutre avec des chiens depuis ce jour-là. Pour me récompenser, elle me branla et puis m'envoya coucher dans ma chambre.
Le lendemain soir, je suppliai ma femme de me laisser remplir mes droits d'époux.
— Je t'adore, disais-je, personne ne t'aime comme moi, je suis ton esclave, fais de moi ce que tu veux.
Elle était nue et délicieuse. Ses cheveux étaient éparpillés sur le lit, les fraises de ses seins m'attiraient et je pleurais. Elle me sortit le vit et lentement, à petits coups, me branla. Puis elle sonna, et une jeune femme de chambre qu'elle avait prise à Nice vint en chemise, car elle s'était couchée. Ma femme me fit reprendre place dans le fauteuil, et j'assistai aux ébats des deux tribades qui, fiévreusement, jouirent en sifflant, en bavant. Elles se firent minette, se branlèrent sur la cuisse l'une de l'autre, et je voyais le cul de la jeune Ninette, gros et ferme, se soulever au-dessus de ma femme dont les yeux étaient noyés de volupté.
Je voulus m'approcher d'elles, mais Florence et Ninette se moquèrent de moi et me branlèrent, puis se replongèrent dans leurs voluptés contre nature.
Le lendemain, ma femme n'appela pas Ninette, mais ce fut un officier de chasseurs alpins qui vint me faire souffrir. Son membre était énorme et noirâtre. Il était grossier, m'insultait et me frappait.
Quand il eut baisé ma femme, il m'ordonna de venir prés de lit et prenant la cravache à chien, il m'en cingla le visage. Je poussai un cri de douleur. Hélas ! un éclat de rire de ma femme me redonna cette volupté âcre que j'avais déjà éprouvée.
Je me laissai déshabiller par le cruel soldat qui avait besoin de fouetter pour s'exciter.
Quand je fus nu, l'Alpin m'insulta, il m'appela : cocu, cornard, bête à cornes, et levant la cravache, il l'abattit sur mon derrière, les premiers coups furent cruels. Mais je vis que ma femme prenait goût à ma souffrance, son plaisir devint le mien. Moi-même, je pris plaisir à souffrir.
Chaque coup me tombait comme une volupté un peu violente sur les fesses. La première cuisson était aussitôt changée en chatouillement exquis et je bandais. Les coups m'eurent bientôt arraché la peau, et le

sang qui sortait de mes fesses me réchauffait étrangement. Il augmenta beaucoup ma jouissance.
Le doigt de ma femme s'agitait dans la mousse qui ornait son joli con. De l'autre main elle branlottait mon bourreau, Les coups, tout à coup, redoublèrent et je sentis que le moment du spasme approchait pour moi. Mon cerveau s'enthousiasma ; les martyrs dont s'honore l'Église doivent avoir de ces moments.
Je me levai, sanglant et bandant, et me précipitai sur ma femme.
Ni elle ni son amant ne purent m'en empêcher. Je tombai dans les bras de mon épouse et mon membre n'eut plus tôt touché les poils adorés de son con que je déchargeai en poussant des cris terribles.
Mais aussitôt l'Alpin m'arracha de mon poste ; ma femme, rouge de rage, dit qu'il fallait me punir.
Elle prit des épingles et me les enfonça dans le corps, une à une, avec volupté. Je poussais des cris de douleur effroyables. Tout homme aurait eu pitié de moi. Mais mon indigne femme se coucha sur le lit rouge et, les jambes écartées, elle tira son amant par son énorme vit d'âne, puis écartant les poils et les lèvres de son con, elle s'enfonça le membre jusqu'aux couilles, tandis que son amant lui mordait les seins et que je me roulais comme un fou sur le sol, enfonçant toujours davantage ces épingles douloureuses.
Je me réveillai dans les bras de la jolie Ninette qui, accroupie sur moi, m'arrachait les épingles. J'entendais ma femme, dans la pièce à côté, jurer et crier en jouissant dans les bras de l'officier. La douleur des épingles que m'arrachait Ninette et celle que me causait la jouissance de ma femme me firent bander atrocement.
Ninette, je l'ai dit, était accroupie sur moi, je la saisis par la barbe du con et je sentis la fente humide sous mon doigt.
Mais hélas ! à ce moment la porte s'ouvrit et un horrible botcha, c'est-à-dire un aide-maçon piémontais, entra.
C'était l'amant de Ninette, et il se mit dans une grande fureur. Il releva les jupes de sa maîtresse et se mit à la fesser devant moi. Puis il détacha sa ceinture de cuir et la fustigea avec. Elle criait :
— Je n'ai pas fait l'amour avec mon maître.
— C'est pour cela, dit le maçon, qu'il te tenait par les poils du con !
Ninette se défendait en vain. Son gros cul de brune tressautait sous les coups de la lanière qui sifflait et parcourait l'air comme un serpent qui s'élance. Elle eut bientôt le derrière en feu. Elle devait aimer ces corrections car elle se retourna en saisissant son amant par la braguette, elle le déculotta et sortit son vit et des couilles dont le tout devait peser au moins trois kilos et demi.
Le cochon bandait comme un salaud. Il se coucha sur Ninette qui croisa ses jambes fines et nerveuses sur le dos de l'ouvrier. Je vis le gros membre entrer dans un con velu qui l'avala comme une pastille et

le revomit comme un piston. Ils furent longs à jouir et leurs cris se mêlaient à ceux de ma femme.
Quand ils eurent fini, le botcha qui était roux se releva et, voyant que je me branlais, m'insulta et, reprenant sa lanière, me fustigea de tous côtés. La lanière me faisait un mal terrible, car j'étais faible et je n'avais plus assez de force pour sentir la volupté. La boucle m'entrait cruellement dans les chairs. Je criais :
— Pitié !...
Mais à ce moment, ma femme entra avec son amant et comme un orgue de barbarie jouait une valse sous nos fenêtres, les deux couples débraillés se mirent à danser sur mon corps, m'écrasant les couilles, le nez et me faisant saigner de toutes parts.
Je tombai malade. Je fus aussi vengé car le botcha tomba d'un échafaudage en se brisant le crâne et l'officier alpin, ayant insulté un de ses camarades, fut tué par lui en duel.
Un ordre de Sa Majesté m'appela à servir en Extrême-Orient et j'ai quitté ma femme qui me trompe toujours…
C'est ainsi que Katache termina son récit. Il avait enflammé Mony et l'infirmière polonaise, qui était entrée vers la fin de l'histoire et l'écoutait frémissant de volupté contenue.
Le prince et l'infirmière se précipitèrent sur le malheureux blessé, le découvrirent, et saisissant des hampes de drapeaux russes qui avaient été pris dans la dernière bataille et gisaient épars sur le sol, ils se mirent à frapper le malheureux dont le derrière sursautait à chaque coup. Il délirait :
— O ma chère Florence, est-ce encore ta main divine qui me frappe ? Tu me fais bander… Chaque coup me fait jouir… N'oublie pas de me branler… Oh ! c'est bon… Tu frappes trop fort sur les épaules… Oh ! ce coup a fait jaillir mon sang… C'est pour toi qu'il coule… mon épouse… ma tourterelle… ma petite mouche chérie…
La putain d'infirmière tapait comme jamais on n'a tapé. Le cul du malheureux se haussait, livide et taché d'un sang pâle par endroits. Le coeur de Mony se serra, il reconnut sa cruauté, sa fureur se tourna contre l'indigne infirmière. Il lui souleva les jupes et se mit à la frapper. Elle tomba sur le sol, remuant sa croupe de salaude qu'un grain de beauté relevait.
Il tapa de toutes ses forces, faisant jaillir le sang de la chair satinée. Elle se retourna criant comme une possédée. Alors le bâton de Mony s'abattit sur le ventre, faisant un bruit sourd.
Il eut une inspiration de génie et, prenant à terre l'autre bâton que l'infirmière avait abandonné, il se mit à rouler du tambour sur le ventre nu de la Polonaise. Les ras succédaient aux flas avec une rapidité vertigineuse et le petit Bara, de glorieuse mémoire, ne battit pas si bien la charge sur le pont d'Arcole.

Finalement, le ventre creva ; Mony battait toujours et hors de l'infirmerie les soldats japonais, croyant à un appel aux armes, se réunissaient. Les clairons sonnèrent l'alerte dans le camp. De toutes parts, les régiments s'étaient formés, et bien leur en prit, car les russes venaient de prendre l'offensive et s'avançaient vers le camp japonais. Sans la tambourinade du prince Mony Vibescu, le camp japonais était pris. Ce fut d'ailleurs la victoire décisive des Nippons. Elle est due à un sadique roumain.

Tout à coup, quelques infirmiers portant des blessés entrèrent dans la salle. Ils aperçurent le prince battant dans le ventre ouvert de la Polonaise. Ils virent le blessé saignant et nu sur le lit.

Ils se précipitèrent sur le prince, le ligotèrent et l'emmenèrent.

Un conseil de guerre le condamna à la mort par la flagellation et rien ne put fléchir les juges japonais. Un recours en grâce auprès du Mikado n'eut aucun succès.

Le prince Vibescu en prit bravement son parti et se prépara à mourir en véritable hospodar héréditaire de Roumanie.

Chapitre IX

Le jour de l'exécution arriva, le prince Vibescu se confessa, communia, fit son testament et écrivit à ses parents. Ensuite, on fit entrer dans sa prison une petite fille de douze ans. Il en fut étonné, mais voyant qu'on le laissait seul, il commença à la peloter.
Elle était charmante et lui dit en roumain qu'elle était de Bucarest et avait été prise par les Japonais sur les arrières de l'armée russe où ses parents étaient mercantis.
On lui avait demandé si elle voulait être dépucelée par un condamné à mort roumain et elle avait accepté.
Mony lui releva les jupes et lui suça son petit con rebondi où il n'y avait pas encore de poil, puis il la fessa doucement pendant qu'elle le branlait. Ensuite il mit la tête de son vit entre les jambes enfantines de la petite Roumaine, mais il ne pouvait entrer. Elle le secondait de tous ses efforts, donnant des coups de cul et offrant à baiser au prince ses petits seins ronds comme des mandarines. Il entra en fureur érotique et son vit pénétra enfin dans la petite fille, ravageant enfin ce pucelage, faisant couler le sang innocent.
Alors Mony se releva et, comme il n'avait plus rien à espérer de la justice humaine, il étrangla la petite fille après lui avoir crevé les yeux, tandis qu'elle poussait des cris épouvantables.
Les soldats japonais entrèrent alors et le firent sortir. Un héraut lit la sentence dans la cour de la prison, qui était une ancienne pagode chinoise d'une architecture merveilleuse.
La sentence était brève : le condamné devait recevoir un coup de verge de chaque homme composant l'armée japonaise campée dans cet endroit. Cette armée comportait onze mille unités.
Et tandis que le héraut lisait, le prince se remémora sa vie agitée. Les femmes de Bucarest, le vice-consul de Serbie, Paris, l'assassinat en sleeping-car, la petite Japonaise de Port-Arthur, tout cela vint danser dans sa mémoire.
Un fait se précisa. Il se rappela du boulevard Malesherbes ; Culculine, en robe printanière trottinait vers la Madeleine et lui, Mony, lui disait :
— Si je ne fais pas vingt fois l'amour de suite, que les onze mille vierges ou onze mille verges me châtient.
Il n'avait pas baisé vingt fois de suite, et le jour était arrivé où onze mille verges allaient le châtier.

Il en était là de son rêve lorsque les soldats le secouèrent et l'amenèrent devant ses bourreaux.
Les onze mille Japonais étaient rangés sur deux rangs, face à face. Chaque homme tenait une baguette flexible. On déshabilla Mony, puis il dut marcher dans cette route cruelle bordée de bourreaux. Les premiers coups le firent seulement tressaillir. Ils s'abattaient sur une peau satinée et laissaient des marques rouge sombre. Il supporta stoïquement les mille premiers coups, puis tomba dans son sang le vit dressé.
On le mit alors sur une civière et la lugubre promenade, scandée par les coups secs des baguettes qui tapaient sur une chair enflée et saignante, continua. Bientôt son vit ne put plus retenir le jet spermatique et, se redressant à plusieurs fois, cracha son liquide blanchâtre à la face des soldats qui tapèrent plus fort sur cette loque humaine.
Au deux millième coup, Mony rendit l'âme. Le soleil était radieux. Les chants des oiseaux mandchous rendaient plus gaie la matinée pimpante. La sentence s'exécuta et les derniers soldats frappèrent leur coup de baguette sur une loque informe, sorte de chair à saucisse où l'on ne distinguait plus rien, sauf le visage qui avait été soigneusement respecté et où les yeux vitreux grands ouverts semblaient contempler la majesté divine dans l'au-delà.
A ce moment un convoi de prisonniers russes passa près du lieu de l'exécution. On le fit arrêter pour impressionner les Moscovites.
Mais un cri retentit suivi de deux autres. Trois prisonniers s'élancèrent et comme ils n'étaient point enchaînés, se précipitèrent sur le corps du supplicié qui venait de recevoir le onze millième coup de verge. Ils se jetèrent à genoux et embrassèrent, avec dévotion et en versant des larmes, la tête sanglante de Mony. Les soldats japonais, un moment stupéfaits, reconnurent bientôt que si l'un des prisonniers était un homme et même un colosse, les deux autres étaient des jolies femmes déguisées en soldats. C'était en effet Cornaboeux, Culculine et Alexine qui avaient été pris après le désastre de l'armée russe.
Les Japonais respectèrent d'abord leur douleur, puis, aguichés par les deux femmes, se mirent à les lutiner. On laissa Cornaboeux à genoux près du cadavre de son maître et l'on déculotta Culculine et Alexine qui se débattirent en vain.
Leurs beaux culs blancs et agités de jolies Parisiennes apparurent bientôt aux regards émerveillés des soldats. Ils se mirent à fouetter doucement et sans rage ces charmants postérieurs qui remuaient comme des lunes ivres et, quand les jolies filles essayaient de se relever, on apercevait, en dessous les poils de leurs chats qui bayaient.
Les coups cinglaient l'air et, tombant à plat, mais pas trop fort,

marquaient un instant les cul gras et fermes des Parisiennes, mais bientôt les marques s'effaçaient pour se reformer à l'endroit où la verge venait de nouveau frapper.
Quand elles furent convenablement excitées, deux officiers japonais les emmenèrent sous une tente et là les foutirent une dizaine de fois, en hommes affamés par une très longue abstinence.
Ces officiers japonais étaient des gentilshommes de grandes familles. Ils avaient fait de l'espionnage en France et connaissaient Paris. Culculine et Alexine n'eurent pas de peine à leur faire promettre qu'on leur livrerait le corps du prince Vibescu qu'elles firent passer pour leur cousin et elles se donnèrent comme deux soeurs.
Il y avait parmi les prisonniers un journaliste français, correspondant d'un journal de province. Avant la guerre, il était sculpteur, non sans quelque mérite, et se nommait Genmolay. Culculine alla le trouver pour le prier de sculpter un monument digne de la mémoire du prince Vibescu.
La fustigation était la seule passion de Genmolay. Il ne demanda à Culculine que de la fouetter. Elle accepta et vint, à l'heure indiquée, avec Alexine et Cornaboeux. Les deux femmes et les deux hommes se mirent nus. Alexine et Culculine se mirent sur un lit, la tête en bas et le cul en l'air, les deux robustes Français, armés de verges, se mirent à les frapper de façon à ce que la plupart des coups tombassent dans les raies culières ou sur les cons qui, à cause de la position, ressortaient admirablement. Ils frappaient, s'excitant mutuellement. Les deux femmes souffraient le martyre, mais l'idée que leurs souffrances allaient procurer à Mony une sépulture convenable les soutint jusqu'au bout de cette singulière épreuve.
Ensuite Genmolay et Cornaboeux s'assirent et se firent sucer leurs gros vits pleins de sève, tandis que de leurs verges ils frappaient toujours sur les postérieurs tremblants des deux jolies filles.
Le lendemain, Genmolay se mit à l'ouvrage. Il eut bientôt terminé un monument funéraire étonnant. La statue équestre du prince Mony le surmontait.
Sur le socle, des bas-reliefs représentaient les actions d'éclat du prince. On le voyait d'un côté quittant en ballon Port-Arthur assiégé et de l'autre il était représenté en protecteur des arts qu'il venait étudier à Paris.
Le voyageur qui parcourt la campagne mandchoue entre Moukden et Dalny aperçoit tout à coup, non loin d'un champ de bataille encore semé d'ossements, une tombe monumentale en marbre blanc. Les Chinois qui labourent à l'entour les respectent et la mère mandchoue, répondant aux questions de son enfant, lui dit :
— C'est un cavalier géant qui protégea la Mandchourie contre les diables occidentaux et ceux de l'Orient.

Mais le voyageur, généralement s'adresse plus volontiers au garde-barrière du transmandchourien. Ce garde est un Japonais aux yeux bridés et vêtu comme un employé du P.-L.-M. Il répond modestement :
— C'est un tambour-major nippon qui décida de la victoire de Moukden.
Mais si, curieux de se renseigner exactement, le voyageur s'approche de la statue, il reste longtemps pensif après avoir lu ces vers gravés sur le socle :
Ci-gît le prince Vibescu
Unique amant des onze mille verges
Mieux vaudrait, passant ! sois-en convaincu
Dépuceler les onze mille vierges

FIN des ONZE MILLE VERGES

Retour à la liste des oeuvres

LES EXPLOITS D'UN JEUNE DON JUAN (1911)

Retour à la liste des oeuvres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

[251]

Table des matières

Présentation
Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI

Présentation

Les Exploits d'un jeune Don Juan fait partie des romans pornographiques de Guillaume Apollinaire. Le présent ouvrage a été publié en 1911 sous couverture muette.

Chapitre I

Les jours d'été étaient revenus, ma mère s'était rendue à la campagne dans une propriété qui nous appartenait depuis peu.
Mon père était resté à la ville pour s'occuper de ses affaires. Il regrettait d'avoir acheté cette propriété sur les instances de ma mère : « C'est toi qui as voulu cette maison de campagne, disait-il, vas-y si tu veux, mais ne me force pas à y aller. D'ailleurs, tu peux être certaine, ma chère Anna, que je vais la revendre dès que l'occasion s'en présentera. »
— Mais mon ami, disait ma mère, tu ne peux pas te figurer comme l'air de la campagne fera du bien aux enfants...
— Ta, ta, ta, répliquait mon père, en consultant un agenda et en prenant son chapeau, je t'ai passé cette fantaisie, mais j'ai eu tort. »
Ma mère était donc partie à sa campagne, comme elle disait, dans l'intention de jouir le plus rapidement et le plus complètement possible de ce plaisir momentané.
Elle était accompagnée d'une soeur plus jeune qu'elle et encore à marier, d'une femme de chambre, de moi, son fils unique, et enfin d'une de mes soeurs plus âgée que moi d'un an.
Nous arrivâmes tous joyeux à la maison de campagne que les gens du pays avaient surnommée Le Château.
Le Château était une vieille demeure de fermiers riches. Il datait, sans doute, du XVIIe siècle. À l'intérieur il y avait beaucoup de place, mais la disposition des pièces était si extraordinaire qu'en somme cette maison était plutôt incommode à habiter à cause des allées et venues qu'occasionnait ce désordre architectural. Les chambres n'étaient pas placées comme dans les maisons ordinaires, mais étaient séparées par une masse de couloirs obscurs, de corridors tortueux, d'escaliers en spirale. En un mot, c'était un véritable labyrinthe et il fallut plusieurs jours pour se reconnaître dans cette maison afin d'arriver à une notion exacte de la disposition des appartements.
Les communs où étaient la ferme avec les étables et les écuries étaient séparés du Château par une cour. Ces bâtiments étaient reliés par une chapelle dans laquelle on pouvait aussi bien entrer par la cour, que par le Château ou les communs.
Cette chapelle était en bon état. Elle était autrefois desservie par un religieux qui habitait le Château et s'occupait aussi du soin des âmes

des habitants du petit hameau qui était éparpillé autour de notre demeure.
Mais depuis la mort du dernier chapelain on n'avait pas remplacé ce religieux et seulement chaque dimanche et chaque jour de fête, parfois aussi pendant la semaine pour entendre les confessions, un capucin du couvent voisin venait dire dans la chapelle les offices indispensables au salut des bons paysans.
Lorsque ce moine venait, il restait toujours pour dîner et on lui avait préparé une chambre près de la chapelle, pour le cas où il dût coucher là.
Ma mère, ma tante et la femme de chambre Kate étaient occupées à préparer l'habitation, elles étaient aidées dans cette tâche par le régisseur, un valet de ferme et une servante.
Comme la récolte était déjà rentrée presque toute entière, nous avions le droit, ma soeur et moi, de nous promener partout.
Nous parcourions le Château dans tous les coins et recoins, depuis les caves jusqu'aux combles. Nous jouions à cache-cache autour des colonnes, ou encore l'un de nous, abrité sous un escalier, attendait le passage de l'autre pour sortir brusquement en criant de manière à l'effrayer.
L'escalier de bois qui menait au grenier était très raide. Un jour j'étais descendu devant Berthe et je m'étais caché entre deux tuyaux de cheminées où il faisait très sombre, tandis que l'escalier était éclairé par une lucarne donnant sur le toit. Lorsqu'elle parut, descendant avec circonspection, je m'élançai en imitant avec force l'aboiement du chien. Berthe qui ne me savait pas là perdit pied de la grande frayeur qu'elle eut et, manquant la marche suivante, elle tomba de telle sorte que sa tête était au pied de l'escalier, tandis que ses jambes se trouvaient encore sur les marches.
Naturellement sa robe était retournée et lui couvrait le visage, laissant ses jambes à découvert.
Lorsque je m'approchai en souriant, je vis que sa chemise avait suivi sa robe jusqu'au-dessus du nombril.
Berthe n'avait pas mis de pantalon parce que, comme elle me l'avoua plus tard, le sien était sale et que l'on n'avait pas encore eu le temps de désempaqueter le linge. C'est ainsi qu'il arriva que je vis pour la première fois ma soeur dans une nudité impudique.
À la vérité je l'avais déjà vue toute nue parce que l'on nous avait souvent baignés ensemble les années précédentes. Mais je n'avais vu son corps que par derrière ou tout au plus de côté, parce que ma mère aussi bien que ma tante nous avaient installés de telle façon, que nos petits culs d'enfants fussent placés l'un en face de l'autre pendant qu'on nous lavait. Les deux dames prenaient bien garde que je ne jetasse aucun coup d'oeil défendu et, lorsqu'on nous passait nos

petites chemises, on nous recommandait de mettre soigneusement nos deux mains devant nous.
Ainsi Kate avait été une fois très grondée, parce qu'elle avait oublié de recommander à Berthe de mettre sa main devant elle un jour qu'elle avait dû la baigner au lieu de ma tante ; moi-même je ne devais en aucune façon être touché par Kate.
C'étaient toujours ma mère ou ma tante qui me baignaient. Lorsque j'étais dans la grande baignoire on me disait : « Maintenant Roger, tu peux retirer tes mains. » Et comme on pense bien, c'était toujours l'une d'elles qui me savonnait et me lavait.
Ma mère qui avait comme principe que les enfants doivent être traités en enfants le plus longtemps possible avait fait continuer ce système.
À cette époque, j'avais treize ans, et ma soeur Berthe quatorze. Je ne savais rien de l'amour, ni même de la différence des sexes.
Mais lorsque je me sentais tout nu devant des femmes, lorsque je sentais les douces mains féminines se promener de-ci de-là sur mon corps, cela me causait un drôle d'effet.
Je me souviens fort bien, que dès que ma tante Marguerite avait lavé et essuyé mes parties sexuelles, j'éprouvais une sensation indéterminée, bizarre, mais extrêmement agréable. Je remarquais que ma quéquette devenait brusquement dure comme du fer et qu'au lieu de pendre comme auparavant, elle relevait la tête. Instinctivement, je me rapprochais de ma tante et j'avançais le ventre autant que je pouvais.
Un jour qu'il en avait été ainsi, ma tante Marguerite rougit brusquement et cette rougeur rendit plus aimable son gracieux visage. Elle aperçut mon petit membre dressé et, faisant semblant de n'avoir rien vu, elle fit signe à ma mère qui prenait un bain de pieds avec nous. Kate était alors occupée avec Berthe, mais elle devint aussitôt attentive. J'avais d'ailleurs déjà remarqué qu'elle préférait de beaucoup s'occuper de moi que de ma soeur, et qu'elle ne manquait pas une occasion d'aider dans cet office ma tante ou ma soeur. Maintenant elle voulait voir aussi quelque chose.
Elle tourna la tête et me regarda sans aucune gêne, tandis que ma tante et ma mère échangeaient des regards significatifs.
Ma mère était en jupon et l'avait retroussé jusqu'au-dessus du genou pour se couper plus commodément les ongles. Elle m'avait laissé voir ses jolis pieds en chair, ses mollets nerveux et ses genoux blancs et ronds. Ce coup d'oeil jeté sur les jambes de ma mère avait fait autant d'effet sur la virilité que les attouchements de ma tante. Ma mère comprit probablement cela aussitôt, car elle rougit et laissa retomber son jupon.
Les dames sourirent et Kate se mit à rire jusqu'à ce qu'elle fut arrêtée par un regard sévère de ma mère et de ma tante. Mais elle dit alors

pour s'excuser : « Berthe aussi rit toujours lorsque j'arrive à cet endroit avec l'éponge chaude. » Mais ma mère lui ordonna sévèrement de se taire.
Au même instant la porte de la salle de bain s'ouvrit et ma soeur aînée Elisabeth entra. Elle avait quinze ans et fréquentait l'école supérieure.
Bien que ma tante eût rapidement jeté une chemise sur ma nudité, Elisabeth avait cependant eu le temps de me voir et cela me causa une grande gêne. Car si je n'avais aucune honte devant Berthe, je ne voulais cependant pas être vu tout nu par Elisabeth qui, depuis quatre ans déjà, ne prenait plus de bains avec nous, mais se baignait soit avec les dames, soit avec Kate.
J'éprouvais une espèce de colère de ce que toutes les personnes féminines de la maison avaient le droit d'entrer dans la salle de bain même quand j'y étais, tandis que je n'avais pas ce droit. Et je trouvais absolument abusif qu'on m'en interdit l'entrée même lorsqu'on baignait seulement ma soeur Elisabeth, car je ne voyais pas pourquoi, malgré qu'elle affectât des airs de demoiselle, on la traitât différemment de nous.
Berthe elle-même était outrée des prétentions injustes d'Elisabeth qui s'était un jour refusée à se mettre nue devant sa jeune soeur et n'avait pas hésité à le faire lorsque ma tante et ma mère s'étaient enfermées avec elle dans la salle de bain.
Nous ne pouvions pas comprendre ces façons d'agir qui tenaient à ce que la puberté avait fait son apparition chez Elisabeth. Ses hanches s'étaient arrondies, ses tétons commençaient à se gonfler et les premiers poils avaient fait leur apparition sur sa motte, comme je l'appris plus tard.
Ce jour-là, Berthe avait seulement entendu ma mère dire à ma tante en quittant la salle de bain : « Chez Elisabeth, c'est venu de très bonne heure. »
— Oui, chez moi une année plus tard.
— Chez moi deux ans plus tard.
— Il faudra maintenant lui donner une chambre à coucher pour elle seule.
— Elle pourra partager la mienne », avait répondu ma tante.
Berthe m'avait raconté tout cela et naturellement le comprenait aussi peu que moi-même.
Cette fois-là, donc, dès que ma soeur Elisabeth en entrant, m'eut vu tout nu avec mon petit vit tout dressé comme une petit coq en colère, je m'aperçus que son regard s'était porté sur cet endroit extraordinaire pour elle et qu'elle ne put cacher un mouvement de profond étonnement, mais elle ne détourna pas son regard. Au contraire.
Lorsque ma mère lui demanda brusquement si elle voulait aussi se baigner, une grande rougeur envahit son visage et elle répondit en

balbutiant :
« Oui, maman ! »
— Roger et Berthe ont maintenant fini, répliqua ma mère, tu peux te déshabiller.
Elisabeth obéit sans hésiter et se déshabilla jusqu'à la chemise. Je vis seulement qu'elle était plus développée que Berthe, mais ce fut tout, car on me fit quitter la salle de bain.
Depuis ce jour-là, je ne fus plus baigné avec Berthe. Ma tante Marguerite ou bien ma mère étaient encore présentes, parce que ma mère avait été trop inquiète de me laisser baigner seul depuis qu'elle avait lu qu'un enfant s'était noyé dans une baignoire. Mais les dames ne touchaient plus à ma quéquette ni à mes petites couilles, bien qu'elles me lavassent encore le reste. Malgré cela, il m'arrivait encore de bander devant ma mère ou ma tante Marguerite. Les dames s'en apercevaient bien, malgré que ma mère détournât la tête en m'enlevant et en me remettant ma chemise et que ma tante Marguerite baissât les yeux vers le sol.
Ma tante Marguerite avait dix ans de moins que ma mère et comptait par conséquent vingt-six ans ; mais comme elle avait vécu dans une tranquillité de coeur très profonde, elle était très bien conservée et semblait une jeune fille. Ma nudité semblait lui faire beaucoup d'impression, car chaque fois qu'elle me baignait, elle ne me parlait que d'une voix flûtée.
Une fois qu'elle m'avait fortement savonné et rincé, sa main frôla mon petit vit. Elle le retira brusquement, comme si elle avait touché un serpent. Je m'en aperçus et lui dis avec un peu de dépit : « Gentille petite tante chérie, pourquoi ne laves-tu plus tout entier ton petit Roger ? »
Elle rougit beaucoup, et me dit d'une voix mal assurée : « Mais je t'ai lavé tout entier ! »
— Allons donc, ma petite tante, lave aussi ma quéquette.
— Fi ! le vilain garçon ! Tu peux bien la laver toi-même.
— Non ma tante, je t'en prie, lave-la toi-même. Je ne sais pas le faire comme toi.
— Oh le polisson ! dit ma tante en souriant et, reprenant l'éponge, elle lava soigneusement mon vit et mes couilles.
— Viens, ma petite tante, dis-je, laisse-moi t'embrasser pour la peine que tu as été gentille.
Et je l'embrassai sur sa jolie bouche, rouge comme une cerise et ouverte sur de belles dents saines et appétissantes.
« Maintenant, essuie-moi aussi, lui demandai-je, les mains jointes, dès que je fus sorti de la baignoire. »
Alors ma tante m'essuya et s'attarda à l'endroit sensible peut-être plus qu'il n'était nécessaire. Cela m'excita au plus haut point ; je me tenais

au bord de la baignoire pour pouvoir tendre le ventre davantage et je me remuais tellement que ma tante me dit doucement :
« C'est assez, Roger, tu n'es plus un petit garçon. Dorénavant, tu te baigneras seul. »
— Oh non ! ma petite tante, je t'en prie, pas seul. Tu dois me baigner. Quand c'est toi qui le fais ça me produit beaucoup plus de plaisir que lorsque c'est ma mère.
— Habille-toi, Roger !
— Sois gentille, ma tante, baigne-toi aussi une fois avec moi !
— Habille-toi, Roger, répéta-t-elle en allant à la fenêtre.
— Non, dis-je, je veux aussi te voir baigner.
— Roger !
— Tante, si tu ne veux pas te baigner, je dirai à papa que tu as de nouveau pris ma quéquette en bouche.
Ma tante rougit brusquement. En effet, elle l'avait vraiment fait, mais seulement un moment. C'était un jour que je n'avais pas envie de me baigner. L'eau de la baignoire était trop froide et je m'étais sauvé dans ma chambre. Ma tante m'y avait suivi et finalement avait pris mon petit vit en bouche où ses lèvres l'avaient serré un moment. Cela m'avait fait beaucoup de plaisir et je m'étais finalement tenu tranquille.
D'autre part, dans une circonstance semblable, ma mère avait agi de même et je connais beaucoup d'exemples de ce fait. Les femmes qui baignent les petits garçons le font souvent. Cela leur produit le même effet que lorsque nous hommes, voyons ou touchons la petite fente d'une fillette, mais les femmes savent mieux varier leurs plaisirs.
J'ai eu dans mes premières années une vielle bonne d'enfant qui, lorsque je ne pouvais dormir, me chatouillait la quéquette et les couilles ou même me suçait doucement le vit. J'ai même souvenance qu'un jour elle me mit sur son ventre nu et me laissa longtemps dessus. Mais comme cela s'est passé à une époque très lointaine, je ne m'en souviens que vaguement.
Dès que ma tante se fut ressaisie, elle me dit en colère : « Ce n'était qu'une plaisanterie, Roger et tu n'étais alors qu'un petit garçon. Mais je vois que maintenant on ne peut plaisanter avec toi, tu es devenu un homme. » Et elle jeta un nouveau regard sur ma pine raide.
— Tu es même un vilain polisson, je ne t'aime plus. Et en même temps elle donna une tape sur mon membre.
Puis elle voulut s'en aller, mais je la retins en disant :
« Pardonne-moi tantine, je ne dirai rien à personne, même si tu montes dans la baignoire.
— Je peux faire cela, dit-elle en souriant. Elle enleva ses pantoufles rouges, dans lesquelles elle était pieds nus, souleva sa robe de chambre jusqu'au-dessus des genoux et monta dans la baignoire dont l'eau lui montait jusqu'au haut des mollets.

— Maintenant, j’ai fait ta volonté, Roger, habille-toi gentiment et sois obéissant, sinon je ne te regarderai plus jamais.
Elle disait cela d’une façon si assurée que je vis que c’était sérieux. Je ne bandais plus. Je pris ma chemise et m’habillai pendant que ma tante Marguerite prenait un bain de pieds. D’ailleurs, pour que je ne lui en demande pas plus, elle me dit qu’elle se sentait indisposée et qu’elle ne se baignerait pas.
Lorsque je fus habillé, elle sortit de la baignoire pour s’essuyer. La serviette était humide de mon corps, je me mis à genoux et essuyai les jolis pieds de ma tante. Elle me laissa faire sans protester. Lorsque je passai entre les orteils elle rit et lorsque je touchai la plante des pieds en la chatouillant, cela la remit complètement de bonne humeur et elle consentit aussi à se laisser essuyer les mollets.
Quand j’arrivais aux genoux, elle m’indiqua elle-même que je ne devais pas aller plus haut. J’obéis, bien que depuis longtemps je brûlai de savoir ce que les femmes portaient sous les jupes de si précieux, qu’elles se crussent obligées de le tenir si soigneusement caché.
Ma tante et moi, nous étions de nouveaux amis, mais depuis je dus me baigner seul.
Ma mère devait avoir appris ces choses de ma tante, mais elle ne m’en laissa rien voir.
Nous allons maintenant abandonner ces propos qui étaient nécessaires pour l’intelligence de ce qui va suivre.
Il faut maintenant retourner un peu en arrière et reprendre le fil de notre histoire.

Chapitre II

Ma soeur était donc tombée au pied de l'escalier, ses jupes en l'air, et elle se ne relevait pas, même lorsqu'elle me vit tout près d'elle.
Elle était comme foudroyée par sa chute et de peur. Moi, je croyais qu'elle voulait m'effrayer et la curiosité l'emportait en moi sur la pitié.
Mes yeux ne pouvaient se détourner de sa nudité. Je voyais à la place où son bas-ventre rejoignait ses cuisses, une éminence bizarre, une motte grasse, en forme de triangle, sur laquelle on voyait quelques poils blonds. Presque à l'endroit où les cuisses se rejoignaient, la motte était partagée par une grosse fente de près de trois centimètres et deux lèvres s'écartaient à droite et à droite de la fente. Je vis l'endroit où finissait cette fente lorsque ma soeur s'efforça de se relever.
Il est probable qu'elle n'avait pas idée de sa nudité, car sans cela elle aurait d'abord rabattu ses vêtements. Mais brusquement elle ouvrit les cuisses en ramenant ses pieds sous elle. Alors je vis comment les deux lèvres dont j'avais vu le commencement lorsqu'elle avait les cuisses serrées, se continuaient pour se réunir près de son cul.
Pendant son rapide mouvement, elle avait entr'ouvert sa fente qui, à cette époque, pouvait avoir de sept à huit centimètres de long ; pendant ce temps, j'avais pu voir la chair rouge de l'intérieur, tandis que le reste de son corps était d'une couleur de lait. Il faut excepter cependant l'entre-cuisse qui près des lèvres était un peu rouge. Mais cette légère rougeur provenait, sans doute, de la sueur ou de la pisse.
Entre la fin de son con, dont la forme était assez semblable à la fente d'un abricot et entre son cul, se trouvait une distance de quelques doigts. Là se trouvait le troufignon de ma Berthe, qui m'apparut au moment où ma soeur s'étant retournée, elle me tendait le cul. Ce trou n'était pas plus grand que la pointe de mon doigt et était d'une couleur plus foncée. Entre les fesses, la peau était légèrement rouge à cause de la sueur que provoquait la chaleur de cette journée.
Ma curiosité avait été si vive que je n'avais pas pris garde qu'en tombant, ma soeur avait dû se faire beaucoup de mal, mais je m'en aperçus enfin et volai à son secours. Toute cette scène, à vrai dire, n'avait pas duré une minute. J'aidai Berthe à se relever. Elle vacillait et se plaignait de douleurs à la tête.
Il y avait bien de l'eau froide au puits de la cour, mais nous aurions

inévitablement été remarqués, on nous aurait confessés et, finalement, nos excursions dans le château auraient été interdites. Je proposais d'aller jusqu'au petit étang que du haut du toit nous avions découvert dans le fond du jardin. Arrivés là, nous trouvâmes presque cachées par une végétation épaisse des roches artificielles, d'où sortait une source qui coulait dans l'étang.
Berthe s'était assise sur un banc de pierre, avec nos mouchoirs je lui fis des compresses. Elle était un peu échauffée et haletante. Mais il y avait encore du temps avant midi et, au bout d'une demi-heure, elle avait repris ses esprits bien qu'elle conservât une grosse bosse à la tête. Heureusement, on ne la voyait pas, car elle était cachée par les cheveux.
Pendant ce temps, j'avais classé dans mon esprit tout ce que j'avais vu et je m'attardai volontiers au souvenir de ces choses nouvelles.
Mais je ne savais pas comment je devais agir à propos de cela avec Berthe.
A la fin, je décidai de ce que je ferais ; j'avais remarqué en regardant la nudité de ma soeur, qu'à l'endroit où son con finissait, sous son cul, se trouvait un grain de beauté.
J'en avais un semblable au même endroit derrière les couilles.
Ma mère et ma tante l'avaient un jour regardé en riant et je n'avais pas compris pourquoi ; plus tard, je l'avais vu en regardant mon cul dans la glace.
Lorsque je fis part de cela à Berthe, elle rougit profondément et parut très étonnée. Elle fit d'abord comme si elle ne comprenait pas, mais lorsque je lui eus bien décrit sa position, que je me fus mis par terre les jambes écartées, pour lui montrer comment je l'avais vue, elle manifesta une honte sans mesure.
J'avais pris garde que dans le jardin, il n'y avait personne autre que nous. Les hautes végétations nous cachaient à tout regard lointain, tandis que nous pouvions nous apercevoir de l'approche de tout étranger.
Je déboutonnais mes bretelles, laissai tomber mon léger pantalon d'été et me mis sur le dos, bien en face de ma soeur.
« Oh ! mon Dieu ! Roger, si quelqu'un te voyait », dit-elle à mi-voix, sans pourtant détourner ses regards.
— Personne n'est dans le voisinage, Berthe, répondis-je sur le même ton. Puis, je me relevai, me mis devant elle, soulevai ma chemise et lui dis : « Puisque je t'ai vue tout entière, tu peux me voir tout entier. »
La curiosité de Berthe était éveillée et elle me regarda sans aucune espèce de gêne. Ces regards commencèrent à me produire de l'effet, mon membre devint ferme, se souleva lentement et se dandinait avec importance, tandis que le gland se découvrait.
« Vois-tu, Berthe, c'est par le petit trou du bout que je pisse, mais

maintenant je ne peux pas, bien que j'en aie envie. »
— Mois aussi, j'en ai envie, depuis longtemps, dit doucement Berthe, mais j'ai honte, tu ne dois pas me regarder, Roger !
— Voyons, Berthe, ne sois pas méchante, si l'on se retient trop longtemps, la vessie crève et l'on meurt. C'est ce que nous disait notre vielle bonne. »
Berthe se leva, regarda de tous côtés, puis s'accroupit près du banc et commença à pisser. Je me penchai vite pour tout voir et vis en haut de sa fente un jet mince et large qui tombait obliquement sur le sol.
« Mais non, Roger ! » s'écria-t-elle d'un ton pleurard, « cela ne se fait pas ! »
Elle cessa de pisser et se releva.
« Mais Berthe, personne ne nous voit, soit gentille, répondis-je. »
Je souris et ajoutai : « Regarde-moi, je ne me gêne pas devant toi. »
Je commençai à pisser, mais par à-coups, parce que mon membre était encore raide. Berthe éclata de rire. Je profitai de sa bonne humeur, soulevai rapidement son jupon et sa chemise, l'accroupis de force et la forçai à pisser.
Elle ne fit plus de résistance, écarta ses jambes et se pencha un peu. Je vis le jet qui tombait sur le sol en faisant des éclaboussures. A la fin il devint plus faible. Finalement, il me sembla que ma soeur faisait des efforts, sa fente s'ouvrait tout en haut et l'on voyait la chair rouge. Cela n'avait duré que quelques secondes, le jet cessa et quelques gouttes en tombèrent seules encore.
Alors j'empoignai de mes deux mains les lèvres de son con et je les écartai. Ceci sembla lui causer beaucoup de plaisir, car sans cela elle n'eût pas tenu sa chemise en l'air avec tant de complaisance.
A la fin je découvris que sa fente, que l'on pouvait comparer à une moule entr'ouverte, contenait encore deux lèvres, mais plus petites que celles du dehors.
Celles-ci étaient d'une belle couleur rouge et fermées. En haut, on voyait un petit trou par où elle avait pissé. On voyait aussi un petit bout de chair de la grosseur d'un petit pois. Je le touchais et le trouvai très dur.
Ces attouchements semblaient plaire à ma soeur car elle se tint tranquille, sauf qu'elle poussait un peu le ventre en avant.
Elle devint très excitée et souleva encore sa chemise au-dessus du nombril. Alors je visitai son ventre. Je lui passai les mains partout. Je chatouillai son nombril et mis ma langue autour. Puis je me reculai pour mieux voir.
Alors seulement je vis les jolis poils qui ornaient la motte grasse et triangulaire de Berthe.
A la vérité, il y en avait peu, ils étaient courts, duveteux et de couleur si claire que vraiment il fallait être bien près pour les voir. Chez moi il n'y

en avait pas plus, mais ils étaient plus noirs.
Mais Berthe répondit : « C'est toujours comme ça. »
— Comment sais-tu cela ?
— Kate me l'a dit, quand nous étions au bain seules. D'ailleurs je vais bientôt avoir mes affaires.
— Qu'est-ce que c'est que ça ?
— Le con laisse couler du sang tous les mois pendant quelques jours. Kate a eu des poils et ses affaires au même âge que moi.
— A-t-elle aussi des poils comme toi ?
— Mais non ! dit Berthe d'un air de supériorité et, laissant retomber ses vêtements, elle ajouta : « Kate a les poils roux et moi je les ai blonds. Elle se met de l'huile sur la tête pour paraître plus foncée. D'ailleurs elle a tellement de poils, qu'on ne peut voir sa chose que si elle écarte bien les jambes. »
Pendant que Berthe disait tout cela, mon membre avait perdu sa raideur. Berthe le remarqua et dit :
« Vois, ton chose est redevenu tout petit. Kate m'a bien dit cela, un jour que je lui avais demandé pourquoi elle avait ri dans la salle de bain. Elle m'a raconté que le membre de Roger s'était dressé comme celui d'un homme. Il paraît qu'il est d'ailleurs assez gros. S'il était un homme, a-t-elle ajouté, je me le laisserais bien mettre par lui. Prends garde, Berthe, qu'il ne te le mettre pas.
— Qu'est-ce que ça veut dire : le mettre ? demandai-je.
— Eh bien oui ! quand on se les frotte l'un à l'autre. Kate me l'a déjà fait et j'ai dû le lui faire aussi. Elle m'a fait bien plus de plaisir que toi tout à l'heure. Elle se mouille toujours le doigt.
« J'ai dû lui mettre le pouce parce qu'il paraît que c'est le doigt qui entre le plus loin. Alors je l'ai remué vite d'avant en arrière et ça lui fait plaisir. Elle me l'a fait et ça m'a fait plaisir aussi, mais la première fois qu'elle se l'est fait faire, elle m'a beaucoup effrayée. Elle a commencé à soupirer, à souffler, elle s'est mise à crier, en se secouant, si bien que j'allais cesser croyant qu'elle avait mal. Ne cesse pas, Berthe, m'a-t-elle dit, et elle s'est secouée en criant : « Berthe, ça vient, oh ! oh ! oh !... »
« Puis elle est retombée sur le lit, comme évanouie. Quand j'ai retiré mon doigt de sa fente, il était comme plein de colle. Elle m'a fait laver et m'a promis de me faire venir aussi cela, lorsque je serais plus vieille et que j'aurai du poil sur ma motte. »
Mille pensées me traversaient la tête, j'avais cent questions à faire, parce qu'il m'était resté beaucoup à comprendre.
Qui sait, d'ailleurs, ce qui se serait passé si la cloche n'avait pas sonné pour annoncer le dîner. Je regardai vite tous les trésors de Berthe, lui montrais les miens. Puis nous remîmes nos vêtements en ordre. Ensuite nous nous embrassâmes, en nous promettant, sur l'honneur,

de ne rien dévoiler de ce qui s’était passé entre nous. Nous allions nous en aller, quand un bruit de voix nous retint.

Chapitre III

La cloche qui venait de sonner, nous nous en aperçûmes alors, n'était pas pour nous, mais pour annoncer le dîner des domestiques. Nous n'étions donc pas pressés de nous éloigner puisque nous étions habillés, et que les gens qui se seraient approchés ne pourraient rien savoir de ce que nous venions de faire.
Nous entendions du bruit, non loin de nous, hors du jardin. Nous vîmes bientôt que ces voix appartenaient à quelques servantes qui avaient à faire dans le champ qui se trouvait derrière le jardin. Mais nous pouvions les regarder parce que le dîner des domestiques ne commençait qu'un quart d'heure après la sonnerie de la cloche.
Comme il avait plu la veille, la terre du champ labouré collait aux pieds des servantes qui allaient pieds nus et dont les jupes – à la vérité, elles ne semblaient en avoir qu'une seule, chacune, sur le corps – étaient très courtes et ne descendaient pas plus bas que le genou. Elles n'étaient pas d'une grande beauté, mais c'étaient tout de même des paysannes bien bâties, hâlées par le soleil et d'un âge variant entre vingt et trente ans.
Lorsque ces femmes furent arrivées à l'étang, elles s'assirent dans le gazon de la rive et trempèrent leurs pieds dans l'eau.
En prenant leur bain de pieds elles jacassaient à qui mieux mieux.
Elles étaient en face de nous et à peine éloignées de dix pas, ce qui faisait qu'on distinguait très bien la différence de couleur entre leurs mollets bruns et leurs genoux beaucoup plus blancs, qui étaient complètement découverts ; chez quelques-unes on voyait même une partie de la cuisse.
Berthe ne semblait prendre aucun plaisir à ce spectacle et me tirait par le bras pour que nous nous en allions.
Alors nous entendîmes des pas tout près de nous, et nous vîmes arriver trois valets sur un sentier près de nous.
Quelques-unes des servantes mirent de l'ordre dans leurs vêtements à la vue des hommes, et particulièrement l'une, qui avait des cheveux d'un noir de charbon et quelque chose d'espagnol dans le visage où brillaient deux yeux gris clairs et malicieux.
Le premier des valets, qui était un homme d'aspect idiot, ne prit pas garde à la présence des femmes, et se plaçant devant notre cachette, déboutonna son pantalon pour pisser.

Il tira son membre qui ressemblait assez au mien sauf que son gland était complètement recouvert. Il le décalotta pour pisser. Il avait relevé sa chemise si haut qu'on pouvait aussi voir les poils qui entouraient ses parties génitales ; il avait aussi tiré ses couilles de son pantalon et il les grattait de la main gauche, tandis qu'il dirigeait son membre de la main droite.
A cette vue, j'éprouvai la même sensation d'ennui que Berthe quand je lui avais montré les mollets des paysannes, mais celle-ci était maintenant tout yeux. Les filles faisaient comme si elles ne voyaient pas. Le second valet se déculotta aussi et montra de même sa pine plus petite que la précédente, mais à demi-décalottée et brune. Il se mit à pisser. Alors les filles se mirent à rire et leurs éclats furent encore plus forts, lorsque le troisième valet se fut aussi mis en position.
Pendant ce temps, le premier avait fini. Il décalotta complètement sa bitte et la secoua pour faire tomber les dernières gouttes, plia un peu les genoux en avant pour rentrer tout le paquet dans le pantalon et, en même temps, il lâcha un pet clair et sonore, tandis qu'il poussait un « Aaah ! » de satisfaction. Alors, ce fut parmi les servantes une fusé de rires et de moqueries.
Le rire devint général lorsqu'elles remarquèrent le boute-joie du troisième valet. Celui-ci s'était placé en biais de telle façon que nous pouvions voir son membre aussi bien que les paysannes.
Il le mettait en l'air de façon à ce que le jet s'en allât très haut, ce qui faisait rire les servantes comme des folles. Ensuite les valets allèrent vers les servantes et l'une d'elles se mit à lancer de l'eau sur celui qui avait l'air idiot. Le dernier valet dit à la brunette qui avait rangé ses robes à la vue des hommes :
« Tu as eu beau le cacher, Ursule, j'ai déjà vu ce qui te tient tant à coeur. »
— Il y a encore beaucoup de choses que tu n'as pas vues, Valentin ! et que tu ne verras jamais ! répondit Ursule avec coquetterie.
— Penses-tu ? dit Valentin, qui, maintenant, se trouvait juste derrière elle.
En même temps il la saisit par les épaules et la poussa en arrière sur le sol. Elle voulut retirer ses pieds de l'eau, mais ne prit pas garde qu'en même temps son léger jupon et sa chemise se soulevaient, de telle façon qu'elle se trouvait dans la même position que celle où j'avais vu ma soeur auparavant. Malheureusement ce spectacle agréable ne dura que quelques secondes.
Mais cela avait duré assez longtemps pour qu'Ursule, qui avait déjà montré une paire de mollets très prometteurs, laissât voir deux belles cuisses dignes de tous les honneurs et qui se terminaient en un superbe cul dont les fesses ne laissaient rien à désirer.
Entre les cuisses, sous le ventre, se trouvait un buisson de poils noirs,

qui descendait assez pour entourer les deux jolies lèvres de son con, mais à cet endroit les poils n'étaient pas aussi épais qu'au-dessus où ils couvraient un espace que j'aurais eu peine à cacher avec la main.
« Vois-tu, Ursule, maintenant j'ai vu aussi ta marmotte noire ! », dit Valentin assez excité, et il accepta sans broncher, les coups et les injures de la jeune fille qui s'était réellement mise en colère.
Le second valet voulut aussi agir avec une fille de la même façon que Valentin avait agi avec Ursule.
Cette seconde servante était une assez belle fille dont le visage, le cou et les bras étaient si couverts de taches de rousseur qu'on ne voyait presque plus sa couleur naturelle. Elle en avait aussi sur les jambes, mais moins et plus grosses. Elle avait l'air intelligent, ses yeux étaient bruns, ses cheveux roux et crépus. Elle n'était en somme pas jolie, mais assez excitante pour donner des désirs à un homme. Et le valet Michel semblait excité : « Hélène, dit-il, tu dois avoir une motte rouge ; si elle est noire, c'est qu'elle a été volée ! »
— « Salaud ! » dit la belle paysanne.
Il l'empoigna comme avait fait Valentin.
Mais elle avait eu le temps de se relever et au lieu de voir la jolie motte, il reçut une grêle de coups en plein visage qui lui firent voir trente-six chandelles.
Les deux autres servantes se mirent aussi à taper dessus.
A la fin, il put se sauver en criant, poursuivi par les rires des servantes et courut après ses compagnons.
Les servantes avaient terminé leurs bains de pieds et s'étaient éloignées, sauf Ursule et Hélène, qui se préparaient d'ailleurs aussi à partir.
Elles se chuchotèrent quelque chose à l'oreille. Ursule se mit à rire et courba le front en faisant des mines et Hélène la regardait en dessous en hochant la tête.
La première sembla penser à ce que lui avait appris la seconde. Hélène jeta un regard autour d'elle pour voir si tout le monde s'était éloigné, puis elle souleva brusquement ses jupes par devant et les tint en l'air avec la main gauche, tandis qu'elle mettait la droite entre ses cuisses, à l'endroit où on voyait une forêt de poils roux. Au mouvement des poils qui étaient beaucoup plus épais que chez Ursule, on pouvait voir qu'elle pressait entre ses doigts les lèvres de son con, que l'épaisseur de la toison empêchait d'apercevoir. Ursule la regardait tranquillement. Brusquement un jet sortit du buisson de poils, mais au lieu de tomber brusquement sur le sol, cela monta et décrit un demi-cercle. Cela étonna beaucoup Berthe qui, pas plus que moi, ne savait qu'une femme pût pisser de cette façon.
Cela dura aussi longtemps que chez Valentin. Ursule était tout à fait étonnée et semblait avoir envie d'essayer, mais elle y renonça car le

second et dernier coup de cloche annonçant le dîner retentit et les deux servantes se sauvèrent rapidement.

Chapitre IV

Lorsque Berthe et moi fûmes rentrés au château, nous trouvâmes la table mise. Mais ma mère et ma tante n'avaient pas encore complètement terminé l'installation de la salle. Pendant que ma soeur les aidait, je lus dans le journal que mon père nous envoyait un fait divers parlant d'un monsieur X... qui avait violé une demoiselle A..., je cherchai la signification du mot violer dans le dictionnaire et trouvai : déflorer. Je n'étais pas plus avancé qu'avant, mais j'avais un sujet de pensée de plus.
Ensuite on se mit à table et, contre notre habitude, Berthe et moi nous ne disions rien, ce qui étonna ma mère et ma tante qui dirent : « Ils doivent encore s'être battus. ». Il nous semblait préférable de cacher nos nouvelles intimités sous le manteau factice de la rancune.
Ma mère raconta comment elles avaient disposé les chambres pour elle et son mari et pour ma tante. Les chambres étaient au premier étage où se trouvait aussi la chambre destinée à Kate et à Berthe.
Au rez-de-chaussée, derrière un escalier qui conduisait à une bibliothèque, se trouvait la mienne. Je montai dans la bibliothèque qui contenait beaucoup de vieux livres et aussi quelques ouvrages modernes.
Auprès se trouvait la chambre préparée pour le religieux. Cette pièce était séparée de la chapelle par un corridor. Dans la chapelle, près de l'autel, se trouvaient deux larges loges dans lesquelles les propriétaires précédents venaient entendre la messe. Dans le fond d'une des loges se trouvait un confessionnal pour les maîtres, tandis qu'un autre, pour les domestiques, se trouvait au fond de la chapelle.
J'avais pu remarquer cela dans le courant de l'après-midi, Berthe, après le dîner, ayant dû aider ces dames, et j'avais à peine eu le temps de lui donner un baiser en venant proposer mes services.
Plusieurs jours s'écoulèrent sans que rien ne se passât.
Berthe était toujours occupée avec les dames qui n'avaient pas encore terminé leur installation.
Comme il faisait mauvais temps, je me tenais le plus souvent dans la bibliothèque, où j'avais été agréablement surpris de découvrir un atlas anatomique dans lequel je trouvai la description illustrée des parties naturelles de l'homme et de la femme. J'y trouvai aussi l'explication de la grossesse et de toutes les phases de la maternité que je ne

connaissais pas encore.
Cela m'intéressait d'autant plus que la femme du régisseur était enceinte en ce moment et que son gros ventre avait vivement excité ma curiosité.
Je l'avais entendu parler de cela avec son mari. Leur appartement était au rez-de-chaussée, juste auprès de ma chambre, du côté du jardin.
Il est évident que les événements de la journée mémorable où j'avais vu la nudité de ma soeur, des servantes et des valets ne m'étaient pas sortis de l'esprit. J'y pensais sans cesse et mon membre bandait constamment. Je le regardais souvent et jouais avec lui. Le plaisir que je trouvais à la tripoter m'incitait à continuer.
Dans le lit, je m'amusais encore à me mettre sur le ventre et me frotter contre les draps. Mes sensations se raffinaient de jour en jour. Une semaine se passa ainsi.
Un jour que j'étais assis dans le vieux fauteuil de cuir de la bibliothèque, l'atlas ouvert tout grand devant moi, à la page des parties génitales de la femme, je sentis une telle érection que je me déboutonnai et sortis ma pine. A force d'avoir tiré dessus, mon membre décalottait maintenant facilement. J'avais d'ailleurs seize ans et je me sentais complètement homme. Mes poils, devenus plus épais, ressemblaient maintenant à une belle moustache. Ce jour-là, à force de frotter, je sentis une volupté inconnue si profonde, que ma respiration en devint haletante. Je serrai plus mon membre à pleine main je le relâchai, je frottai d'avant en arrière, je décalottai complètement, chatouillai mes couilles et mon trou du cul, puis je regardai mon gland décalotté, il était rouge sombre et luisait comme de la laque.
Cela ma causait un plaisir inexprimable, je finis par découvrir les règles de l'art du branlage et frottai ma pine régulièrement et en mesure, si bien qu'il arriva une chose que je ne connaissais pas encore.
C'était une sensation de volupté indicible qui me força à étendre mes jambes devant moi et à les pousser contre les pieds de la table, tandis que mon corps, renversé en arrière, se pressait contre le dossier du fauteuil.
Je sentis que le sang me montait au visage. Ma respiration devint oppressée, je dus fermer les yeux et ouvrir la bouche. Dans l'espace d'une seconde, mille pensées me traversèrent la cervelle.
Ma tante, devant qui je m'étais tenu tout nu, ma soeur, dont j'avais visité le joli petit chat, les deux servantes avec leurs cuisses puissantes, tout cela défila devant mes yeux. Ma tante frotta plus rapidement sur la pine, une secousse électrique me traversa le corps.
Ma tante ! Berthe ! Ursule ! Hélène !... Je sentis mon membre se gonfler et, du gland rouge sombre, gicla une matière blanchâtre,

d’abord en un grand jet, suivi d’autres moins puissants. J’avais déchargé pour la première fois.
Mon engin se ramollit rapidement. Je regardais maintenant avec curiosité et intérêt le sperme qui m’était tombé sur la main droite, car il sentait le blanc d’oeuf et en avait l’apparence. Il était épais comme de la colle. Je le léchai et lui trouvai une saveur d’oeuf cru. Finalement je secouai les dernières gouttes qui pendaient au bout de mon membre complètement endormi et que j’essuyai avec ma chemise.
Je savais, par mes lectures précédentes, que je venais de me livrer à l’onanisme. Je cherchai ce mot dans le dictionnaire et trouvai un long article là-dessus, si détaillé que quiconque n’en aurait pas connu la pratique l’aurait infailliblement apprise.
Cette lecture m’excita de nouveau ; la fatigue qui avait suivi ma première éjaculation était passée. Une faim dévorante avait été le seul fruit de cette action. A table ma mère et ma tante s’aperçurent de mon appétit, mais l’attribuèrent à la croissance.
Je remarquai dans la suite, que l’onanisme ressemblait à la boisson, car plus on boit, plus on a soif...
Ma pine ne cessait de bander et je ne cessais de penser à la volupté, mais les plaisirs d’Onan ne pouvaient me satisfaire éternellement. Je pensais aux femmes et cela me semblait dommage de gâcher mon sperme en me branlant.
Ma bite devint plus brune, mes poils formèrent une jolie barbiche, ma voix était devenue profonde et quelques poils, encore microscopiques, commençaient à paraître au-dessus de ma lèvre supérieure. Je m’aperçus que rien de l’homme ne me manquait plus, sauf le coït – c’est le mot que les livres donnaient à cette chose encore inconnue pour moi.
Toutes les femmes de la maison s’étaient aperçues des changements qui avaient eu lieu dans ma personne et je n’étais plus traité en gamin.

Chapitre V

La fête du saint patron de la chapelle du château arriva, et cela donna lieu à une grande fête qui était précédée par la confession des habitants du château.
Ma mère avait décidé de se confesser ce jour-là et ma tante comptait faire de même, les autres habitants du château ne devaient pas rester en arrière.
Je m'étais fait passer pour malade et gardais la chambre depuis la veille, afin que ma maladie supposée n'éveillât point les soupçons.
Le capucin était arrivé et avait dîné avec nous. On avait pris le café dans le jardin et je restai seul après que Kate eut complètement débarrassé la table. Comme le temps me paraissait long, je m'en allai dans la bibliothèque où je découvris une porte cachée que je n'avais pas encore remarquée. Elle donnait sur un escalier dérobé, étroit et sombre, ne recevant de la lumière que d'un petit oeil-de-boeuf placé au bout du corridor où il conduisait.
Par cet escalier on arrivait à la chapelle, et derrière la porte verrouillée et rouillée, parce que depuis longtemps on n'en avait pas fait usage, on entendait la voix du capucin qui disait à ma mère, qu'il la confesserait le lendemain à cette place.
La cloison de bois à laquelle se trouvait adossé le confessionnal, laissait passer distinctement chaque parole. Il me sembla donc que de cette place je pourrais tout entendre.
Je pensais aussi que cet escalier avait dû être ménagé dans les siècles écoulés, par un seigneur jaloux qui voulait entendre les confessions de son épouse.
Le lendemain, après mon café, la femme du régisseur vint me faire ma chambre. J'ai dit qu'elle était enceinte et je pus contempler l'énorme masse de son ventre et aussi la grosseur inaccoutumée de ses tétons dont on pouvait apercevoir le ballottement sous la légère blouse qu'elle portait.
Cette femme était agréable et avait un assez joli visage. Elle avait été, auparavant, servante dans le château, jusqu'à ce que le régisseur qui l'avait engrossée l'eut épousée.
J'avais déjà vu des seins de femme en image ou sur les statues, mais je n'en avais jamais vu au naturel.
La régisseuse était pressée. Elle n'avait fermé qu'un bouton de sa

blouse et il arriva qu'en se courbant pour faire mon lit, ce bouton se défit et j'aperçus toute sa poitrine parce qu'elle portait une chemise très échancrée.
Je fis un bond : « Madame ! vous allez vous refroidir ! » Et faisant semblant de vouloir reboutonner la blouse, je défis le ruban qui retenait sa chemise sur les épaules. Au même moment, les deux tétons semblèrent bondir hors de leur cachette et je sentis leur grosseur et leur fermeté.
Les boutons qui se tenaient au milieu de chaque sein ressortaient ; ils étaient rouges et entourés d'une auréole très large et de couleur brunâtre.
Ces tétons étaient aussi fermes qu'une paire de fesses, et comme je les pressais un peu avec les deux mains, on aurait pu les prendre pour le cul d'une jolie fille.
La femme avait été si étonnée que j'eus le temps, avant qu'elle ne se fût remise de son émotion, de baiser ses tétons à loisir.
Elle sentait la sueur, mais d'une façon assez agréable qui m'excitait. C'était cette *odor di femina* qui, je l'ai su plus tard, émane du corps de la femme et qui, suivant sa nature, excite le plaisir ou le dégoût.
« Ah hou ! A quoi pensez-vous ?... Non... cela ne se fait pas... je suis une femme mariée... pour rien au monde... »
C'était ses paroles, tandis que je la poussais vers le lit. J'avais ouvert ma robe de chambre, je soulevai ma chemise et lui montrai mon membre dans un état d'excitation épouvantable.
« Laissez-moi, je suis enceinte, oh ! Seigneur ! si quelqu'un nous voyait. »
Elle se défendait encore, mais plus faiblement.
D'ailleurs, son regard ne quittait pas mes parties sexuelles. Elle se tenait contre le lit sur lequel je m'efforçais de la faire tomber.
« Vous me faites mal ! »
— Ma belle dame ! Personne ne nous voit ni ne nous entend », dis-je.
Maintenant, elle était assise sur le lit. Je poussais encore. Elle faiblit, se mit à la renverser et ferma les yeux.
Mon excitation ne connaissait plus de bornes. Je soulevai ses robes, sa chemise et vis une belle paire de cuisses qui m'enthousiasmèrent plus que celles des paysannes. Entre les cuisses fermées j'aperçus un petit buisson de poils châtains mais dans lequel on ne pouvait distinguer de fente.
Je tombai sur les genoux, saisis ses cuisses, les tâtai de toutes parts, les caressai, mis mes joues dessus et les baisai. Des cuisses, mes lèvres montèrent au mont de Vénus qui sentait la pisse, ce qui m'excita encore plus.
Je soulevai sa chemise et regardai avec étonnement l'énormité de son ventre, où le nombril était en relief au lieu d'être en creux comme chez

ma soeur.
Je léchai ce nombril. Elle était immobile, ses seins pendaient sur les côtés. Je soulevai un de ses pieds et le portai sur le lit. Son con m'apparut. Je m'effrayai d'abord en voyant les deux grandes lèvres, épaisses et enflées, dont la couleur rouge tournait au brun.
Sa grossesse me laissait jouir de cette vue d'une façon très complète. Ses lèvres étaient ouvertes, et à l'intérieur, où je jetai un coup d'oeil, j'aperçus tout un étal de boucherie où la viande était d'un beau rouge humide.
En haut des grandes lèvres le trou à pipi se montrait surmonté d'un petit grain de viande. C'était le clitoris, comme je m'en rendis compte par ce que j'avais appris dans l'atlas anatomique.
La partie supérieure de la fente se perdait dans les poils qui couvraient un mont de Vénus d'un embonpoint démesuré. Les lèvres étaient presque dépourvues de poils et la peau, entre les cuisses, était humide et rougie par la sueur.
En vérité, le spectacle n'était pas admirable, mais il me plut d'autant plus que cette femme était assez propre. Je ne pus m'empêcher de placer ma langue dans sa fente et rapidement je léchai et pourléchai le clitoris qui durcissait sous mon glottisme enragé.
Ce léchage me fatigua bientôt, je remplaçai ma langue par un doigt, la fente était très humide. Alors je m'emparai des tétons dont je pris les pointes en bouche en les suçant tour à tour. Mon index ne quittait pas le clitoris qui durcissait et grandissait. Il eut bientôt la taille de mon petit doigt et la grosseur d'un crayon.
Là-dessus, la femme reprit ses esprits et se mit à pleurer, mais sans quitter la position que je lui avais imposée. Je compatissais un peu à sa peine, mais j'étais trop excité pour m'en soucier réellement. Je lui dis des mots cajoleurs pour la consoler, Finalement je lui promis d'être le parrain de l'enfant qu'elle attendait.
J'allai dans mon tiroir, et tirai de l'argent que je donnais à la femme qui avait réparé son désordre. Ensuite j'enlevai ma chemise et ressentis une certaine honte à me retrouver nu devant une femme, surtout mariée et enceinte.
Je pris la main moite de la régisseuse et la posai sur mon membre. Ce contact était réellement exquis.
Elle pressa d'abord doucement, puis plus fort. J'avais empoigné ses tétons qui m'attiraient.
Je l'embrassai sur la bouche et elle me donna ses lèvres avec empressement.
Tout en moi tendait vers le plaisir. Je me plaçai entre les cuisses de la régisseuse assise, mais elle s'écria :
« Pas sur moi, cela me fait mal. Je ne peux plus me le laisser faire par devant. »

Elle descendit du lit, se tourna et se courba, le visage sur le lit. Elle n'ajouta pas une parole, mais mon instinct me donna le mot de l'énigme. Je me souvins d'avoir vu deux chiens à l'oeuvre. Je pris aussitôt Médor comme exemple et soulevai la chemise de Diane, c'était le nom de la régisseuse.
Le cul m'apparut, mais un cul comme je n'en avais jamais rêvé. Si le cul de Berthe était gracieux, vraiment il était sans importance auprès de celui-là. Mes deux fesses ensemble ne faisaient pas la moitié d'une seule de ce cul miraculeux dont la chair était d'ailleurs très ferme. Il était blanc à éblouir comme les tétons et les belles cuisses.
Dans la fente, il y avait des poils blonds et cette fente divisait profondément ce cul étonnant en deux superbes fesses.
Au-dessous du cul colossal, entre les cuisses, apparaissait le con gras et juteux dans lequel je fouillai d'un doigt rigoleur.
Je plaçai ma poitrine contre le cul nu de la femme et essayai d'entourer de mes bras son ventre insaisissable qui pendait comme un globe majestueux.
Alors j'embrassai ses fesses, puis j'y frottai mon membre. Mais ma curiosité n'était pas encore satisfaite. J'ouvris les fesses et inspectai le trou du cul. Il était en relief comme le nombril et brun, mais très propre.
J'y mis mon doigt, mais elle eut un mouvement de recul et je craignis de lui avoir fait mal. Aussi n'insistai-je point. Je plaçai mon pine brûlante dans son con, comme un couteau dans une motte de beurre. Puis je me démenai comme un beau diable en faisant claquer mon ventre contre le cul élastique.
Cela me mit complètement hors de moi. Je ne savais plus ce que je faisais et j'arrivai ainsi au terme de la volupté en éjaculant pour la première fois ma semence dans le con d'une femme.
Je voulais m'attarder dans cette agréable position après la décharge, mais la régisseuse se retourna et se recouvrit pudiquement. Pendant qu'elle reboutonnait sa camisole, j'entendis un petit flic-flac, c'était mon sperme qui coulait de son con et était tombé sur le sol. Elle l'étala avec le pied et frotta sa jupe entre ses cuisses pour s'essuyer.
Lorsqu'elle me vit devant elle la pine à demi bandante, rouge et toute humide, elle sourit, tira son mouchoir et nettoya soigneusement le membre qui l'avait fêtée.
« Habillez-vous donc, monsieur Roger, dit-elle, il faut que je m'en aille ; mais pour l'amour du ciel, que personne ne sache jamais, ajouta-t-elle en rougissant, ce qui s'est passé entre nous, sans ça, je ne vous aimerais plus. »
Je la pressai contre moi, deux baisers furent échangés et elle s'en alla, me laissant avec un flot de sensations nouvelles qui m'avaient fait presque oublier la confession.

Chapitre VI

Aussi doucement que possible, je pénétrai dans l'étroit couloir. J'étais en savates et je m'approchai de la cloison de bois. J'eus bientôt trouvé la place d'où l'on entendait le mieux. Le capucin s'était arrangé pour que seule la personne qui se confessait restât dans l'oratoire, tandis que ceux qui attendaient se tenaient dans la chapelle.
En conséquence, on n'avait pas besoin de parler à voix basse. Et la conversation était très distincte. Je remarquai à la voix qu'un paysan était au confessionnal. La confession devait être commencée depuis longtemps, car le capucin parla ainsi :

Le Confesseur.
Ainsi tu dis que dans les cabinets tu joues toujours avec ton membre. Pourquoi le fais-tu ? Combien de temps, et cela s'est-il reproduit souvent ?

Le Paysan.
En général, deux fois par semaine, mais parfois tous les jours, jusqu'à ce que ça vienne. Je ne peux pas m'en empêcher, ça me fait trop de bien.

Le Confesseur.
Et avec les femmes, ne l'as-tu jamais fait ?

Le Paysan.
Une seule fois avec une vieille.

Le Confesseur.
Raconte-moi cela et ne me cache rien.

Le Paysan.
J'étais une fois avec la vieille Rosalie, dans le grenier à foin. J'ai commencé à bander et j'ai dit « Rosalie, y a-t-il longtemps que tu n'as plus eu d'homme ? » Elle me dit : « Ah salaud ! C'est-y-bien Dieu possible ? Il y a au moins quarante ans. Et je n'en veux plus aucun. J'ai déjà soixante ans d'âge. » Je lui réplique : « Va, Rosalie, je voudrais bien voir, une fois, une femme nue ; déshabille-toi. » Elle dit :

« Non, je n'ai pas confiance, le diable pourrait venir. » Alors j'ai dit : « La dernière fois que tu l'as fait il n'est pas venu. » Alors j'ai tiré l'échelle de façon à ce que personne ne puisse monter. J'ai tiré mon membre et le lui ai montré. Elle l'a regardée et m'a dit : « Il est encore plus gros que celui de mon salaud de Jean. » Je lui dis : « Rosalie, maintenant, il faut me faire voir ton con. » Elle n'a rien voulu me montrer, mais je lui ai relevé les jupes par-dessus la tête et je l'ai bien regardée...

Le Confesseur.
Allons, la suite, qu'est-ce qui est arrivé ?

Le Paysan.
Elle avait une grande fente au bas du ventre. C'était violet comme une quetche[252] tardive et au-dessus, il y avait un buisson de poils gris.

Le Confesseur.
Je ne te demande pas cela ; qu'as-tu fait ?

Le Paysan.
J'ai fourré ma saucisse dans sa fente jusqu'aux couilles qui n'ont pas pu y entrer. Dès que je fus dedans, Rosalie a commencé à remuer son ventre en avant et en arrière et m'a crié : « Prends-moi sous le cul, cochon ! Mets-y les mains et remue-toi comme moi. » Alors nous avons remué tous les deux, si bien que j'ai commencé à avoir chaud, et que la Rosalie s'est tellement trémoussée que, sauf votre respect, elle a déchargé cinq ou six fois. Alors, j'ai déchargé une fois, sauf respect. Alors la Rosalie s'est mise à crier :
« Cochon, serre-moi fort, ça vient, ça vient ! » et c'est venu aussi une nouvelle fois pour moi. Mais on l'a renvoyée parce qu'une fille de l'étable nous avait entendus et avait tout raconté. Et c'est pour cela aussi que je n'ai pas envie de courir après les jeunes garces.

Le Confesseur.
Voilà de beaux péchés mortels. Qu'as-tu encore sur la conscience ?

Le Paysan.
J'ai toujours pensé à la Rosalie. Un jour que j'étais dans la vacherie pendant que les servantes étaient ailleurs, en train de manger, je vois qu'une vache est en chaleur. Je pense : elle a un con pareil à celui de Rosalie. Je sors ma pine et veux l'enfoncer dans la vache. Mais elle ne se tenait pas si tranquille que Rosalie. Mais je l'ai maintenue, je lui ai soulevé la queue. Alors j'ai pu l'enfiler et ça m'a fait beaucoup plus de bien qu'avec Rosalie. Mais elle m'a chié dessus, sauf respect, si bien

que mes couilles et mes pantalons en étaient remplis. C'est pourquoi je n'ai plus eu envie de la baiser.

Le Confesseur.
Oui, mais comment en viens-tu à des actes pareils ?

Le Paysan.
Notre berger le fait ainsi avec ses chèvre et notre servante Lucie s'est mise un jour par terre, dans l'étable, avec le grand jars entre les cuisses, parce que ça fait beaucoup de bien au ventre, a-t-elle dit à sa voisine qui l'a aussi essayé.
La suite de la confession était sans intérêt. Je sortis de ma cachette et courus dans la chapelle voir l'aspect du pénitent.
Je fus étonné de reconnaître ce valet idiot qui, près de l'étang, s'était si sottement prêté aux plaisanteries des belles servantes.
Il était le dernier pénitent homme. Ma mère se leva pour aller se confesser. Près d'elle étaient agenouillées ma tante et la piquante Kate. Derrière se tenaient toutes les servantes. Je m'étonnai de ne pas apercevoir ma soeur Berthe. La régisseuse avait été dispensée d'aller à confesse à cause de sa grossesse avancée.
La confession de ma mère était très innocente mais non sans intérêt : « J'ai encore à vous faire une demande, mon père, dit-elle, après avoir énuméré ses péchés quotidiens, mon mari exige de moi, depuis quelque temps, certaines choses.
Dans notre nuit de noces, il m'avait mise nue et avait répété cela de temps en temps. Mais maintenant il veut toujours me voir nue et il m'a montré un vieux livre dont l'auteur était un religieux, dans lequel se trouve, entre autres choses, ceci : « Les époux doivent accomplir l'acte charnel complètement nus, de façon à ce que la semence de l'homme se mêle plus intimement à celle de la femme. » J'ai maintenant des scrupules à ce sujet, ils me sont venus à mesure que je vieillissais.

Le Confesseur.
Ce livre a été écrit au Moyen Age. La mode de porter chemise n'était pas générale. Les personnes de rang élevé seules en portaient. Les petites gens dormaient sans chemise dans le lit conjugal et il existe encore maintenant des campagnes où cet usage a persisté. Nos paysannes, par exemple, dorment presque toutes ainsi, principalement à cause des punaises. L'Eglise ne voit pas cette pratique d'un bon oeil, mais elle ne l'interdit pas expressément.

Ma mère.
Je suis maintenant rassurée sur ce point. Mais mon mari me fait aussi

toujours prendre certaines positions dont j'ai honte.
Dernièrement, il a fallu que je me mettre nue à quatre pattes, et il m'a regardée par derrière. Chaque fois il faut que je me promène nue autour de la chambre, il me donne une canne et commande : En avant, marche ! ou bien : Halte ! ou bien : Par le flanc droit ou gauche, comme à l'exercice.

Le Confesseur.
Cela ne devrait pas avoir lieu ; mais si vous le faites seulement par obéissance, vous ne commettez pas de péché.

Ma mère.
Ah, j'ai encore quelque chose sur le coeur, mais j'ai honte de parler.

Le Confesseur.
Il n'y a pas de péché qui ne puisse être pardonné, ma fille. Soulagez votre conscience.

Ma mère.
Mon mari veut toujours me prendre par derrière et il se conduit d'une telle façon que je manque de m'évanouir de honte. Dernièrement donc, je sens qu'il m'introduit son doigt, couvert de pommade, dans... dans... l'anus. Je veux me relever, il me calme, mais je sens bien qu'il introduit son membre. Cela m'a d'abord fait mal, mais je ne sais pourquoi, au bout d'un moment, cela me fut agréable, et lorsqu'il eut fini, j'eus la même sensation que s'il eût agi par la voie naturelle. (Le reste fut murmuré à voix trop basse pour que je l'entendisse.)

Le Confesseur.
Ceci est un péché. Envoyez-moi votre mari à confesse. »
Le reste de la confession n'était pas intéressant. Bientôt ma tante prit place et j'entendis son agréable voix. Elle s'accuse, à ce que je compris, d'avoir souvent manqué la confession. Mais je fus stupéfait lorsqu'elle ajouta tout bas en hésitant qu'elle, qui jusqu'alors n'avait jamais eu de désirs charnels, avait senti des mouvements amoureux en voyant son jeune neveu au bain et qu'elle avait touché son corps avec concupiscence, mais qu'elle avait pu réfréner à temps ces mauvais désirs. Seulement, une fois encore lorsque son neveu dormait, la couverture étant tombée, on voyait ses parties viriles ; elle l'avait longtemps regardé et avait même pris son membre dans la bouche. Elle disait cela avec une grande hésitation. On eût dit que les mots ne pouvaient plus sortir. Je ressentis une émotion extraordinaire.

Le Confesseur.

N’avez-vous jamais péché avec des hommes ou bien ne vous êtes-vous pas polluée toute seule ?

Ma Tante.
Je suis encore vierge, tout au moins d’homme. Je me suis souvent regardée nue dans la glace et avec ma main j’ai pratiqué des attouchements à mes parties pudiques. Une fois... (Elle hésitait.)

Le Confesseur.
Courage, ma fille ! ne cachez rien à votre confesseur.

Ma Tante.
Une fois ma soeur me dit : « Notre bonne use beaucoup de bougies. Assurément elle lit des romans dans son lit et un de ces soirs elle va mettre le feu à la maison. Tu couches près d’elle, prends-y garde. » J’ai agi ainsi, le soir même en voyant de la lumière dans sa chambre. J’avais laissé la porte ouverte et j’entrai chez Kate sans faire le moindre bruit. Elle était assise par terre, le dos à moitié tourné vers moi et elle se penchait vers son lit. Devant elle était une chaise sur laquelle était placé un miroir, à gauche et à droite du miroir brûlaient deux bougies. Kate était en chemise et je vis distinctement dans le miroir qu’elle tenait à deux mains quelque chose de long et blanc qu’elle faisait aller et venir entre ses cuisses largement ouvertes. Elle soupirait profondément et secouait tout son corps. Tout à tout, je l’entendis crier : « Oh, oh, oh ! ça fait du bien ! » Elle penche la tête, ferme les yeux et semble complètement hors d’elle. Alors je remue, elle fait un bond et je vois qu’elle tient une bougie qui était presque complètement cachée. Là-dessus, elle m’explique qu’elle a fait cela en souvenir de son amant qui a dû partir faire son service militaire. Je m’étonnai qu’on pût agir ainsi, mais elle me supplia de ne rien révéler. Je m’en allai, mais ce spectacle m’avait tant frappée que depuis je n’ai pu m’empêcher, mon père, d’essayer la même chose, que depuis, hélas ! j’ai souvent recommencée. Oui je suis tombé plus bas encore, mon père. J’ai souvent enlevé ma chemise et dans diverses positions je me suis procuré, selon son exemple, des plaisirs coupables.
Le confesseur lui recommanda le mariage et lui donna l’absolution.
Le lecteur peut aisément se figurer ce que fut la confession de Kate, d’après les confidences de ma soeur et de ma tante. J’appris, aussi, qu’elle avait de plus en plus envie d’un homme et que son amitié avec Berthe grandissait énormément. Elles couchaient souvent ensemble et il arrivait souvent qu’elles comparaient leurs culs dans le miroir après s’être contemplées naturellement.
Les confessions des servantes étaient toutes simples. Elles s’étaient laissées enfiler par les valets, mais sans raffinement et elles n’avaient

jamais laissé d'hommes entrer dans la chambre où elles couchaient ensemble et nues. Mais cela ne leur avait pas réussi pendant les grandes manoeuvres. Un régiment avait passé. Les soldats avaient des billets de logement. On en avait mis partout. Aussi toutes les servantes et même une qui était passablement vieille avaient dû se laisser enfiler, même par derrière, ce qui leur semblait, d'ailleurs, un péché mortel. Lorsque le capucin leur demandait si elles ne s'étaient pas branlées seules ou avec une compagne, elles répondaient : « Qui voudrait passer la main dans un con puant ? » Mais elles ne trouvaient pas mal de s'être regardées mutuellement chier ou pisser et d'avoir utilisé pour jouir, des poulets, des pigeons ou des oies.
L'une s'était fait lécher une fois le con par un chien. A la demande si elle s'était fait enfiler par lui, elle répondit : « Je l'aurais fait volontiers, mais il n'était pas assez gros. »
J'ai pris toutes les précautions possibles pour rentrer dans ma chambre sans être vu.

Chapitre VII

Peu de temps après que j'étais rentré dans ma chambre, ma mère et ma tante arrivèrent et m'annoncèrent la visite de mon père, elles me dirent aussi que Berthe s'était couchée à cause d'une indisposition. Ma mère ajouta que l'indisposition n'était pas grave, qu'elle serait bientôt rétablie et que, par conséquent, il valait mieux que je n'aille point la voir.
Cela excita ma curiosité et j'eus tôt fait de décider sur ce que je ferais. Je savais que ma mère et ma tante devaient, dans l'après-midi, aller au village avec le capucin, chez une pauvre malade et que Kate devait les accompagner pour porter un panier plein de vêtements pour cette femme.
Tandis que les dames parlaient, je les regardais attentivement et avec des yeux très différents d'avant la confession.
Elles étaient en vêtements sombre, qui faisaient ressortir les caractéristiques de leur apparence, c'est-à-dire la mine florissante de ma mère et la taille élancée de ma tante.
Toutes deux étaient aussi désirables, l'une avec sa virginité encore intacte d'un contact masculin et prometteuse de voluptés insoupçonnées, l'autre avec sa maturité excitante de femme mariée et qui s'est livrée avec plaisir à toutes les fantaisies d'un mari plein d'imagination.
Au moment où elles entrèrent j'étais en train le laver et j'expliquai que j'avais essayé de me mettre au lit, car au fond, ma maladie feinte commençait à m'ennuyer considérablement.
Ma tante qui n'avait encore vu ni ma chambre ni la bibliothèque, entra dans cette dernière. Ma mère s'en alla à la cuisine pour surveiller les préparatifs du repas.
Cet isolement avec ma jolie tante qui, maintenant, me semblait doublement désirable, m'excita considérablement. Mais je me ressentais encore de ma séance avec la régisseuse et je dus m'avouer que trop de hâte pourrait compromettre pour toujours mes desseins.
Marguerite, après avoir examiné la bibliothèque, s'était approchée de la table et, sans s'asseoir, regardait ce qui s'y trouvait. Elle pouvait faire d'intéressantes découvertes. Le volume O de l'Encyclopédie était dessus. Un signet marquait le mot « onanisme » auprès duquel j'avais

mis au crayon un point d'interrogation. Je l'entendis refermer le livre et ensuite l'atlas anatomique en s'arrêtant plus longtemps sur certaines planches.
Aussi n'y avait-il rien d'étonnant à ce que ses joues fussent, lorsque j'entrai, couvertes d'un rouge intense.
Je fis semblant de ne pas m'apercevoir de sa confusion et lui dis doucement : « Tu dois aussi t'ennuyer quelquefois, ma petite tante. Le prêtre qui naguère logeait ici avait des livres très intéressants au sujet de la vie humaine. Tu peux en emporter quelques-uns dans ta chambre. » Je pris deux livres : Le mariage dévoilé, Amour et mariage et les lui mis dans la poche. Comme elle faisait des manières, j'ajoutai : « Naturellement, cela reste entre nous, nous ne sommes plus des enfants. N'est-ce pas, petite tante ? » Et je lui sautai brusquement au cou en lui donnant un baiser sonore.
Elle avait un joli chignon et une nuque délicieuse. Les beaux chignons et les jolies nuques m'ont toujours mis hors de moi, aussi je posai sur sa nuque de gros baisers qui me grisèrent complètement.
Mais chez Marguerite, la confession faisait encore son effet. Elle me repoussa, mais sans violence, et s'en alla, emportant les livres dans sa poche, après avoir jeté encore un coup d'oeil sur ma chambre.
L'après-midi, j'avais entendu le religieux s'en aller avec les dames. Je décidai de chercher Berthe pour lui demander la raison qui l'avait fait simuler une indisposition, afin de sauter la confession.
Mais il n'en était pas ainsi. Elle était couchée et semblait réellement malade. Elle se réjouit pourtant de ma visite.
Ma polissonnerie naturelle ne tarda pas à se réveiller. Mais lorsque je voulus la toucher sous les couvertures, elle se tourna en disant : « Non, Roger, depuis avant-hier, j'ai mes affaires... tu sais bien... et j'ai trop honte. » « Ah ! dis-je, tes menstrues, ainsi tu n'es plus une fillette, mais une femme. Je suis aussi devenu un homme, Berthe », ajoutai-je fièrement et, me déboutonnant, je lui montrai mes poils et mon vit décalotté. « Et je l'ai fait aussi, tu sais ! mais je n'ai pas le droit de dire avec qui. »
— Tu l'as fait ? demanda Berthe, mais quoi donc ?
Alors j'expliquai le coït à ma soeur attentive. « Et tu sais, papa et maman le font aussi toujours. »
— Va donc, c'est trop dégoûtant. » Elle dit cela d'un ton qui signifiait le contraire, et j'ajoutai :
« Dégoûtant ? Pourquoi donc deux sexes ont-ils été créés, Berthe ? Tu ne peux pas croire comme ça fait du bien, beaucoup plus de bien que quand on le fait tout seul. »
— Oui, ça m'a semblé toujours meilleur lorsque Kate me branlait que lorsque je le faisais seule. Avant-hier, ah ! je croyais être au ciel. Alors Kate m'a dit : « Maintenant ça t'est aussi venu, Berthe, fais attention,

tu vas bientôt avoir tes affaires. » Ce même jour j'ai eu mal au ventre et tout à coup quelque chose d'humide m'a coulé le long des cuisses. J'ai été très effrayée quand j'ai vu que c'était du sang ! Kate s'est mise à rire et a été chercher maman, qui m'a regardée et a dit : « Mets-toi au lit, ma Berthe, tu auras cela tous les mois, pendant trois ou quatre jours. Il faudra changer de chemise lorsque ça cessera de saigner et ne pas te laver avant, sans cela ça ne cessera pas. Tu ne porteras plus des robes de fillette. » Je vais avoir de longues robes comme maman et ma tante, conclut Berthe non sans orgueil.
— Allons, Berthe, faisons-le, et je l'embrassai et la pressai contre moi.
— Ne me fais pas de mal à la poitrine, dit Berthe, je suis maintenant très sensible. Mais elle ne s'opposa pas à ce que j'ouvrisse sa chemise pour voir ses petits tétons dans la première période de leur développement.
C'était une paire de petits monticules qui m'apparurent comme ceux d'une jeune Psyché ou Hébé. Mais pourtant ils avaient déjà la forme classique, ne montraient aucun signe d'affaissement et tendaient deux petits bonbons roses.
Je lui dis des choses tendres et elle se laissait volontiers embrasser et même sucer ; mais cela l'excitait.
Après quelques refus elle me permit de voir son con, mais elle roula auparavant sa chemise ensanglantée.
Elle avait déjà beaucoup plus de poils que moi. Un peu de sang aqueux coulait sur ses cuisses ; certes, ce n'était pas très appétissant, mais j'étais trop excité pour y prendre garde.
Elle tenait les cuisses serrées, mais mon doigt trouva bientôt son clitoris. Ses cuisses s'ouvrirent sous la pression de ma main.
Enfin, je pus mettre mon index dans son con humide, mais pas très loin, car elle se contractait. J'appuyai contre son hymen, au milieu duquel il y avait déjà un petit trou. Berthe poussa un petit cri de douleur et se contracta encore.
Très excité, je me déshabillai, levais ma chemise et me mis sur ma soeur pour pénétrer dans son con avec mon membre toujours plus dur. Berthe protesta à voix basse, se mit à pleurer, poussa un petit cri lorsque je fus bien entrée dans son vagin. Mais la courte douleur sembla bientôt se changer en volupté. Ses joues étaient échauffées, ses jolis yeux brillaient, sa bouche était à demi ouverte. Elle m'enlaça et répondit avec force à mes secousses.
Avant que j'eusse fini, le nectar se mit à couler de son con. Ses yeux se fermèrent à moitié et clignotèrent nerveusement ; elle criait fort, mais de volupté : « Roger, ah ! ah ! Ro-o-ger, je... je... aah ! » Elle était complètement hors d'elle. J'avais dépucelé ma soeur.
A cause du coup que j'avais tiré le matin et aussi à cause de mon excitation, je n'avais pas encore déchargé. A la vue de la volupté de

ma soeur, je fus encore plus excité et je me pressai, mais je sentis brusquement quelque chose de chaud dans le con de Berthe, je me retirai et il sortit une coulée sanglante, mélange de mon sperme et du sang produit par le déchirement de l'hymen et par la menstruation.
Nous fûmes tous deux très effrayés, mon membre était tout couvert de sang qui collait aussi à mes poils et à mes couilles.
Mais notre terreur ne connut plus de bornes, lorsque nous entendîmes une voix qui disait :
« Ah ! ce n'est pas mal ! les jeunes gens font une jolie conversation. »
Kate se tenait près de nous.
Elle avait oublié quelque chose et on l'avait renvoyée pour le chercher. A cause de notre occupation absorbante, nous ne l'avions pas entendue monter l'escalier, mais elle nous avait, paraît-il, regardés quelque temps du dehors et était entrée en ouvrant doucement la porte pendant l'extase voluptueuse de Berthe
Son visage polisson reflétait l'excitation causée par ce qu'elle avait vu et entendu. Berthe et moi étions si étonnés que pendant quelques instants, nous ne pensâmes pas à remédier à notre désordre. Kate eut tout le temps de regarder le fort saignement de Berthe et l'affaissement de mon vit que la terreur avait fait débander.
« Lorsqu'on fait une chose pareille, dit en riant Kate, il faut avant tout fermer la porte ! » et elle alla pousser le verrou.
— Berthe, ta maman a oublié de te dire qu'on ne doit pas le faire pendant que l'on a ses affaires. Mais je sais bien, ajouta-t-elle, en éclatant de rire, que c'est alors qu'on en a le plus envie.
— Mets seulement un linge sec entre tes jambes et reste tranquillement couchée. Mais cette chemise ne doit pas aller dans le linge sale, à moins que tu n'aies aussi tes affaires, Roger.
Je vis alors que ma chemise était tachée de sang. Kate mit de l'eau dans une cuvette et s'approcha de moi.
« Heureusement que ça s'en va facilement, dit-elle ; lève-toi, Roger, je vais te laver. »
Je me mis debout devant elle pour qu'elle trempât la chemise, mais ce n'était pas facile. Alors elle enleva tout de go la chemise, de façon à ce que je fusse nu devant les deux jeunes filles.
Elle lava la chemise en se moquant :
« Viens donc ! » ajouta-t-elle sérieusement, et elle me lava avec l'éponge.
A ce contact, mon vit commença doucement à se soulever. Kate disait : « Ah ! méchant vit qui est entré dans le con de Berthe ! » Et elle lui donnait de petites claques avec la main. Tout à coup, elle m'empoigna avec le bras gauche, me mit sur ses genoux et me fessa de toutes ses forces. Je me mis à crier. Berthe se tordait de rire.
Les fesses me brûlaient, mais je sentais une excitation plus forte que

celles que j'avais ressenties jusque-là.
Déjà, autrefois, lorsque j'avais dix ans, ma mère, à cause d'une bêtise que j'avais faite, m'avait pris entre ses cuisses, ôté mes culottes et avait tapé dur sur mes petites fesses, de telle façon, qu'après la première douleur, j'avais conservé, toute la journée, un sentiment de volupté.
Lorsque Kate regarda mon vit de nouveau très présentable, elle se mit à rire : « Oh ! oh ! quelle grosse manivelle il a Roger, il faut tourner la manivelle ! » Elle prit mon vit dans sa main, le serra et le décalotta. Je n'y tins plus. J'empoignai Kate aux tétons, elle fit semblant de se défendre. Je mis alors la main sous ses jupes. Elle ne portait pas de pantalon. J'empoignai son abricot. Elle voulait se retirer, mais je la tenais aux poils. Avec le bras gauche l'enlaçai son cul. Je m'agenouillai et lui enfonçai dans son con chaud, le pouce de ma main droite, en le faisant entrer et sortir.
Cela lui faisait du bien, ce n'était pas niable, elle se défendait mollement et s'approcha du lit de Berthe qui, pour ne pas avoir honte devant Kate, m'aida en l'empoignant au cou pour la coucher sur le lit.
Kate perdit la tête, tomba sur le lit. Je lui soulevai la robe et mis son con à nu. Ses poils étaient roux, mais pas aussi épais que je l'eusse cru d'après les renseignements de Berthe, mais assez longs et humides de sueur.
Sa peau était blanche comme du lait et douce comme du satin. Ses blanches cuisses étaient agréablement arrondies et portaient joliment des bas noirs qui renfermaient une paire de mollets fermes et ronds.
Je me jetai sur elle, poussai mon vit entre ses cuisses, pénétrai doucement dans son con, mais j'en ressortis aussitôt. Mes pieds ne trouvaient pas de point d'appui. La position était trop incommode.
Mais Kate, qui maintenant était en chaleur, sauta debout, me poussa sur la chaise, près du lit, et se jeta sur moi. Avant que j'eusse le temps de me reconnaître, mon membre était enfermé dans son con.
Je sentais ses longs poils contre mon ventre. Elle se remua et me tenait les épaules. A chaque mouvement ses grandes lèvres touchaient mes couilles. Elle enleva d'elle-même son léger casaquin de percale et me dit de jouer avec ses nichons, parce que ça lui faisait du bien, disait-elle.
Ses tétons étaient naturellement plus développés que ceux de Berthe et plus durs que ceux de la régisseuse, bien qu'ils ne fussent pas de beaucoup aussi gros. Ils étaient aussi blancs que ses cuisses et son ventre et avaient deux grosses pointes rouges entourées d'une couronne plus jaune, sur laquelle étaient de petits poils.
La crise s'approchait chez Kate très excitée. Dans la violence des mouvements, mon vit était sorti deux fois de son con et en le rentrant elle me faisait très mal, bien qu'à elle cela semblât lui faire beaucoup

de plaisir.
Je restai en retard sur elle, tandis qu'elle criait d'une voix extasiée : « Maintenant... maintenant... maintenant... ça me vient... Ah ! oh ! mon Dieu... ton vit me fait du bi-ien... » En même temps elle déchargea et je m'en aperçus à l'augmentation de l'humidité de son con. Au dernier moment de son extase, la sensible femme de chambre me mordit à l'épaule.
En sentant sa bouillante éjaculation, je remarquai que la catastrophe approchait aussi chez moi.
Kate avait rapidement repris ses esprits.
— Roger, ta queue devient toujours plus brûlante, tu vas décharger maintenant. Et elle se dressa brusquement, saisit de la main droite mon vit humide de sperme et se mit à frotter violemment, en disant : « Sans cela je pourrais devenir enceinte. »
Je m'étais levé aussi ; Kate me pressait contre elle avec son bras gauche ; je suçai ses tétons. Je dus ouvrir les jambes. Mon ventre se secouait convulsivement, complètement nu devant les deux curieuses filles. Tout à coup mon jet partit.
Berthe avait regardé attentivement l'éjaculation et contemplait avec curiosité le liquide blanc qui était tombé sur le lit.
La raffinée, pendant que je déchargeais, me chatouillait le cul en m'encourageant : « Voilà, mon Roger, tu décharges gentiment, ça y est... ça y est... »
Ma jouissance avait été indicible.
Ensuite je retombai sur la chaise. Kate faisait comme si rien ne s'était passé. Elle mit tout en ordre ; m'essuya la queue avec son mouchoir, reboutonna sa casaque, prit son panier et nous dit avec sa gaieté habituelle :
« Dieu soit loué que ça se soit passé ainsi ! Maintenant soyez prudents. Toi, Berthe, reste tranquillement couchée ; et toi, Roger, descends maintenant ! »
Elle s'en alla et je regagnai ma chambre après m'être rhabillé et avoir embrassé Berthe.

Chapitre VIII

Les événements de la journée m'avaient laissé complètement harassé. Je n'avais d'autre désir que le repos. Lorsque je m'éveillai le lendemain matin, j'étais couché sur le dos, dans une position qui régulièrement me faisait bander. Bientôt j'entendis des pas s'approcher. Je voulus faire une farce à la régisseuse. Je soulevai ma chemise, jetai mes couvertures en faisant semblant de dormir.
Mais au lieu de la régisseuse, ce fut sa belle-soeur. C'était une femme de trente-cinq ans, c'est-à-dire l'âge où les femmes sont le plus chaudes.
Dans sa jeunesse, elle avait été femme de chambre. Ayant épousé un vieux valet de chambre, qui avait de belles économies, elle vivait avec son mari et ses trois enfants (un garçon et deux filles de dix, onze et treize ans) chez son frère le régisseur.
Madame Muller n'était ni belle, ni laide, grande, élancée, elle avait le teint foncé, des cheveux noirs comme ses yeux. Elle semblait intelligente et digne d'un coup de queue.
Evidemment, on pouvait être sûr qu'elle avait vu plus d'une bitte. Par conséquent, elle pouvait aussi voir la mienne et c'est pourquoi je ne remuai pas.
Madame Muller posa le café sur la table de nuit, puis m'apercevant les armes en avant elle eut un instant d'étonnement. Mais c'était une femme résolue, sans pruderie vaine. Elle me regarda quelques instants avec attention et même avec un certain plaisir. Alors elle toussa pour me réveiller et comme je m'étais de telle façon que mon vit devenait encore plus insolent, elle s'approcha du lit, me regarda un moment et ramena les couvertures sur moi en disant : « Votre café, Monsieur Roger. »
J'ouvris les yeux, lui souhaitai le bonjour en lui faisant un compliment sur sa bonne mine, etc., puis, tout à coup, je sautai du lit, l'empoignai et lui assurai qu'elle était la plus belle femme de tout le château.
Elle se défendait mollement et, passant la main sous ses jupes, j'empoignai une motte très poilue. Puis j'enfonçai le doigt dans le con. Il était sec comme chez toutes les femmes chaudes, mais mon doigt le rendit bientôt humide. Son clitoris était très dur.
« Mais qu'est-ce qui vous prend ? Cessez donc ? Si mon mari savait cela ! »

— Monsieur Muller est dans la chapelle.
— Ah oui, il y prie toute la journée, mais retirez-vous, vous me faites mal... Ma belle-soeur pourrait venir... elle m'attend. Assez ! je reviendrai ce soir... maintenant on n'est pas tranquille... mon mari part aujourd'hui passer deux ou trois jours à la ville. »
Sur cette promesse elle s'en alla. Le soir, après avoir bien mangé, je portai dans ma chambre du vin, du jambon et du dessert. Le château s'endormit bientôt. Enfin, ma porte s'ouvrit, Madame Muller entra et mon coeur se mit à battre. Je l'embrassai en lui mettant la langue dans la bouche. Elle me le rendit. Je me déshabillai rapidement et lui montrai mon vit en bonne condition.
« Ne vous excitez pas tant, dit-elle, sans cela on jetterait la poudre aux moineaux. »
Elle verrouilla la porte. Je l'empoignai à la motte et la trouvai légèrement enflée, le clitoris était dur. Je la mis en chemise et la lui soulevai très haut. A son aspect on eût dit une femme maigre. Il n'en était rien. Elle était très bien en chair, les poils étaient noirs et lui montaient jusqu'au nombril.
Elle devait s'être lavé, car son con n'exhalait aucune odeur. Alors, je la mis nue et m'étonnai de la fermeté de ses tétons qui n'étaient pas très gros et dont les tétins étaient entourés de légers poils bruns.
En lui soulevant les tétons, je vis qu'au-dessous elle avait aussi des poils courts, fins et noirs. Ses aisselles étaient de même couvertes d'un buisson de poils aussi épais que chez les hommes.
En la regardant je m'émerveillai de son cul, dont les fesses très relevées, se serraient l'une contre l'autre. Sur l'échine, elle avait de même des poils légers et noirs qui montaient jusqu'au haut du dos. Cette riche toison me fit encore plus bander.
Naturellement, je jetai ma chemise et me jetai sur la belle femme qui faisait des mouvements de façon à ce que mon vit vînt taper contre son ventre.
Nous étions placés de telle sorte que nous nous voyions tout entiers dans la glace. Je la menai vers le lit où elle s'assit en disant : « Je sais que vous voulez me voir tout entière. » Elle souleva les jambes et montra son con poilu jusqu'au cul. J'y mis aussitôt ma langue et m'y attardai. Les lèvres s'enflèrent. Lorsque je voulus y mettre mon vit, elle me dit en riant : « Pas comme ça, mettez-vous sur le lit. »
Je la priai de me dire tu et de me le permettre aussi. Je me mis sur le lit. Elle se mit sur moi et j'avais tout son beau corps devant les yeux. Elle me dit de jouer avec ses tétons. Puis elle empoigna ma bitte, la promena un peu contre son con dans lequel elle me supplia de ne pas décharger, puis brusquement elle s'entra mon vit jusqu'aux couilles. Elle chevauchait avec tant d'ardeur que cela m'était presque douloureux. Pendant ce temps elle déchargea. Je sentis la chaleur de

son con, je l'entendis gémir et ses yeux se révulsèrent.
Ça venait aussi chez moi, elle le remarqua et se releva vivement.
« Retiens-toi, mon ami, dit-elle d'une voix encore tremblante de volupté, je sais encore quelque chose qui te fera plaisir sans me rendre enceinte. »
Elle se retourna. J'avais maintenant son cul devant les yeux. Elle se pencha et prit mon vit dans la bouche. Je fis comme elle, ma langue pénétra dans son con. Je léchai le sperme féminin qui avait le goût d'oeuf cru. Le jeu de sa langue contre mon gland devenait toujours plus fort, une de ses mains me chatouillait les couilles et le cul, tandis que l'autre me serrait le vit.
Le plaisir devint si grand que je me raidis tout entier. Elle enfonça mon vit dans sa bouche autant qu'il était possible. Ses parties les plus secrètes étaient devant mes yeux. J'empoignai ses cuisses et ma langue se plongea dans son cul. Je perdis les sens et déchargeai dans sa bouche.
Lorsque je revins de mon extase momentanée, elle s'était couchée près de moi et avait ramené la couverture sur nous. Elle me caressait en me remerciant du plaisir que je lui avais donné et me demandait si j'en avais eu autant.
Je dus avouer que cette position m'avait encore plus fait jouir que le coït normal. Puis je lui demandai pourquoi elle ne m'avait pas laissé décharger dans son con, puisqu'elle était mariée.
« Justement à cause de cela, dit-elle, mon mari est impuissant et s'apercevrait aussitôt que je le trompe. Ah ! mon Dieu ! tout ce qu'il me faut supporter avec lui. »
Je la priai de me dire tout. Elle me raconta que son mari ne pouvait bander que si elle lui battait le cul à coups de verges jusqu'au sang.
Elle devait aussi se laisser fesser par lui, mais rien qu'avec la main, et maintenant elle y était tellement habituée que ça lui faisait plutôt plaisir que mal. Elle devait aussi pisser devant son mari, chier même, car il voulait tout voir ! C'est surtout quand elle avait ses règles qu'il était le plus excité.
Lorsqu'elle lui avait foutu cinquante ou même cent coups, elle devait se presser d'enconner son membre à demi-mou, sans cela il débandait de suite, sauf lorsqu'elle lui léchait le cul ou se laissait lécher par lui entre les doigts de pied.
Alors il bandait dur, mais toutes ces choses étaient très désagréables.
« Et avec cela, ajouta-t-elle, en manière de conclusion, le vieux coquin est toujours fourré dans les églises. »
Ce récit surprenant avait réveillé les esprits animaux de ma bitte. Madame Muller hâta cette résurrection en chatouillant mes couilles. Elle me fit mettre entre ses jambes et se tourna alors sur le côté. Ses jambes étaient croisées sur mon cul et nous étions sur le côté, face à

face. Cette position était très agréable, car elle permettait de s'enlacer. Je pouvais aussi sucer ses tétons.
J'avais dans la main son con enflé et devenu étroit par la volupté ; nous nous mîmes mutuellement le doigt dans le trou du cul. Je laissai ma bitte glisser dans son con et je commençai à donner des secousses comme avant. Je suçai ses tétons. Mon doigt se remuait dans son cul que je sentais palpiter. Elle se mit à crier en déchargeant une nouvelle fois. Elle avait empoigné mes couilles par derrière, si fort qu'elle me fit mal et que je la priai de me lâcher.
Après m'avoir caressé gentiment elle se mit le visage contre le lit pour que son cul pût faire le beau. Je la fis mettre à genoux, le cul en l'air, puis je crachai dans son trou du cul et y enfonçai ma bitte sans peine. Je sentais à chaque secousse mes couilles battre son con.
Cela lui faisait plaisir, disait-elle. Je pouvais toucher son con poilu d'une main et de l'autre empoigner ses tétons. Au moment où j'allais décharger, je me retirai, mais le muscle de son cul se resserra autour de mon gland et je lui déchargeai en plein dans le cul. Elle n'avait pas encore été dépucelée de ce côté et me dit que ça lui avait fait beaucoup plus de bien qu'au début, car cela lui avait fait assez mal.
En sentant ma bitte durcir dans son cul, la volupté s'était éveillée en elle et elle avait déchargé en même temps que moi.
« Mais pour aujourd'hui, c'est assez », décida-t-elle en souriant.
J'en avais assez. Je lui offris du dessert, mais elle m'invita à prendre un petit verre de liqueur chez elle. Ensuite je revins me coucher.

Chapitre IX

Un jour, ma mère décida que toutes les servantes coucheraient au dernier étage du château, sous les toits. Elles se mirent à s'installer, là-haut, pour le soir même.
Je les regardai faire.
Au moment où l'une d'elles, avec son matelas dans les bras, montait doucement les dernières marches, j'allai derrière elle et lui soulevai les cottes.
J'empoignai d'abord une paire de fesses très dures, je les pressai contre moi et enfonçai mon pouce dans son con qui était humide. Elle ne poussa aucun cri et se retourna en souriant comme flattée de ma galanterie, maintenant qu'elle me reconnaissait. C'était la brune Ursule, je l'emmenai au dernier étage où je l'embrassai.
Au premier baiser, elle sembla fort bien prendre la chose et elle me rendit le second. Alors je l'empoignai aux tétons et j'eus bientôt la main dans les dures demi-boules avec la pointe brune. Un geste rapide de la main gauche, sous la légère et courte robe, et j'eus sa motte, fortement poilue, en plein dans la main.
Elle serra les cuisses et se pencha un peu en avant. Je pris un tétin dans la bouche et je suçai tandis que mon doigt jouait avec son clitoris, que je découvris dans un état aussi excitable que possible. Bientôt ma main se glissa entre les cuisses et un, deux, trois doigts pénétrèrent dans le con.
Elle voulait s'en aller, mais je la poussai contre la muraille. Je sentais tout son corps frémir sous son léger vêtement. Vite je sortis mon vit et le poussai dans le con. La position était incommode, et comme la jeune fille était grande et forte, je n'aurais pas pu la baiser si elle n'y avait mis du sien.
Je la baisai ainsi debout. Elle devait être très chaude, car ça lui vint très vite. Pour moi aussi, j'étais sur le point de décharger à cause de la position qui était très fatigante, mais nous entendîmes du bruit dans les chambres et Ursule se dégagea. Mais le bruit cessa bientôt. Alors, je lui montrai mon vit d'un rouge sombre et tout humide de sa décharge. Elle le regarda avec attention, car c'était la première fois qu'elle voyait le vit d'un monsieur de la ville, disait-elle.
« Allons, laisse-moi voir », lui dis-je.
Elle le fit pudiquement. Je levai sa jupe et pus voir ses jambes nues

très bien faites et entre les cuisses dures une sérieuse toison noire. Grâce à Dieu, elle ne portait pas de pantalon comme les dames de la ville qui font les mijaurées quand on leur tripote le con, ce que, d'ailleurs, elles aiment autant, sinon plus que les paysannes. Je me reculai en tenant sa jupe et sa chemise, puis je me rapprochai et promenai mes mains sur son ventre et ses cuisses.
Ensuite, je mis mon nez dans son con qui sentait l'oeuf – à cause de sa récente décharge – et la pisse. Comme je portais ma langue à son clitoris, elle se mit à rire et laissa retomber sa jupe. Mais je la tins fort et continuai à léchotter tout son corps sous ses jupes et cela me faisait bander davantage. Mais comme le bruit recommença, Ursule se dégagea pour de bon.
Je dus m'en aller, mais comme elle se retournait, je soulevai encore une fois ses jupes par derrière et je mis à nu son vraiment superbe cul, d'une fermeté admirable.
« Encore un peu, Ursule », dis-je en la tenant ferme par la chemise.
Je baisai ses fesses, les maniai, les ouvris et sentis son trou du cul qui n'exhalait aucune odeur de merde, mais celle de la sueur. Mais elle se dégagea définitivement en observant qu'elle ne comprenait pas comment un monsieur comme moi pouvait avoir plaisir à sentir les endroits puants d'un corps de paysanne.
Le soir, à dîner, je demandais bas à Berthe si je ne pourrais pas la baiser. Elle me dit que non. Je montai pour voir si je ne pourrais pas trouver une occasion de faire ce dont j'avais une grosse envie. Mais je ne trouvai rien.
Mon lit était déjà découvert, je me déshabillai et me couchai tout nu sur le ventre, étendis un mouchoir dessous, embrassai mon oreiller et me polluai ainsi en pensant à ma tante, à ma soeur, à tous les culs et cons de connaissance. Ensuite, je me reposai un peu, puis je recommençai ce branlage. Au moment où je sentais venir le sperme, j'entendis une voix derrière la porte qui disait :
« Monsieur Roger, dormez-vous déjà, je vous apporte de l'eau. »
Je me levai, passai ma robe de chambre et ouvris. C'était une fille de cuisine, nommée Hélène. Dès qu'elle fut entrée, je verrouillai la porte. Mon désir était si grand, que mon membre s'agitait comme un pendule.
J'empoignai aussitôt la belle paysanne joliment vêtue, au cul qu'elle avait très dur, et à ses gros tétons, en lui donnant une paire de baisers savoureux.
Elle prit tout de la bonne façon, mais lorsque j'en vins au con, elle me dit en rougissant : « J'ai mes affaires. » ; c'était malheur. Je bandais comme un carme et elle me regardait le vit avec complaisance. Elle le maniait aussi très gentiment. Au moins je pouvais m'amuser avec ses tétons. J'ouvris sa camisole et les deux tétons me vinrent dans les

mains. Ils étaient comme la fille, entièrement couverts de taches de rousseur, mais on ne pouvait leur adresser d'autre reproche.
Je ne lui laissai pas de paix qu'elle ne m'eût laissé voir, bien que mal volontiers, son cul et son con dont les poils roux et frisés étaient maintenant collés par le sang. Je la poussai sur une chaise et la laissai placer mon vit entre ses tétons. Ce fut très pratique, il disparaissait entre les seins dont la chair grasse était très agréable. Ç'eût été mieux si la voie avait été plus humide. Je le lui dis. Elle cracha sur mon vit et pressa fortement sur ses seins. On apercevait en haut le gland et les couilles qui lui pendaient sous la poitrine.
Alors je commençai à me remuer en lui disant des mots tendres et en lui tapotant le visage ou bien encore en jouant avec les frisons de sa nuque. Il s'ensuivit une puissante décharge, qu'elle regarda attentivement, car le fait était aussi nouveau pour elle que pour moi.
Après m'être satisfait, je lui fis cadeau d'un foulard de soie qu'elle prit avec une grande joie en s'excusant de son état. Elle ajouta que les filles qui travaillaient avec elle à la cuisine, allaient se coucher tard, mais que le matin, elles dormaient beaucoup plus tard que les autres qui, de très bonne heure, allaient à la vacherie. Si je montais là-haut, je trouverais mieux à me satisfaire.
Son renseignement me plut infiniment. Le lendemain je prétextai l'installation d'un colombier sous le toit pour avoir l'occasion de monter dans les soupentes des bonnes. Mais je n'en vins pas encore à mes fins, car j'étais toujours dérangé.
Je pus attraper une fois Berthe et une fois Kate au cabinet, et leur regarder le con. Mais à cause du mauvais temps, ma mère et ma tante causaient assidûment ; ni Berthe ni Kate n'osaient aller plus loin que de me tâter le vit en passant.
Pour passer plus agréablement le temps, j'avais fait un trou à la cloison du cabinet qui consistait en un trou dans le sol.
Et je pouvais passer l'après-midi à regarder toutes les filles et les dames chier, pisser et péter. Je pouvais voir leurs culs, trous du cul et cons dans toute leur splendeur et je vis qu'il n'y avait entre leurs aspects que la différence de couleur des poils et de la corpulence. Je me convainquis de la véracité du mot attribué à un garçon de ferme. Une comtesse l'avait admis à la baiser et, comme on lui en parlait, il répondit : « La chemise était plus fine, mais, sauf cela, tout était comme chez les autres femmes. »
Je pus voir tous les culs et cons du château et le spectacle que m'offraient même les femmes que j'avais déjà baisées, me faisaient toujours plaisir.
Pendant ce temps, j'avais fait cadeau à Ursule d'un joli fichu, car ce n'était pas de sa faute si je n'avais encore pu la baiser complètement. Les autres filles l'avaient remarqué et toutes devenaient très gentilles

pour moi, car elles n'étaient pas sottes et comprenaient qu'il était très agréable d'être baisée et de recevoir encore un cadeau par-dessus le marché.
C'est ainsi que me le dit l'une d'elles, un matin où tout était dans un profond repos, troublé seul par le bruit lointain des allées et venues dans l'étable.
J'étais monté et avais trouvé une porte non verrouillée qui donnait dans deux chambres à coucher.
Dans la chambre régnait une atmosphère pleine d'odeurs mêlées, exhalées par les corps des servantes, dont les vêtements pendaient à la muraille ou sur le pied du lit. Ces odeurs étaient d'abord très désagréables, mais dès qu'on s'y était habitué, on les trouvait plutôt excitantes que suffocantes : c'était la véritable *odor di femina* :
Le parfum qui fait bander.
Les lits, faits à l'ancienne mode, étaient à deux places. Ils étaient tous vides sauf un, où une fille ronflait très fort.
Elle gisait sur le côté, tournée vers la muraille. Un pied était sur le bois du lit et son cul était d'autant plus exposé à mes regards qu'elle était toute nue.
Sa chemise grossière était posée près d'elle sur une chaise de bois avec ses autres vêtements. La dormeuse s'appelait Babette et ne pouvait supposer qu'on la voyait ainsi des pieds jusqu'à la tête. Sa peau aurait pu être plus fine, sa charpente était grossière, mais pas maigre.
J'approchai mon visage de son cul et sentis sa sueur pénétrante. Son trou du cul gardait encore quelques traces de sa dernière selle. Au-dessous on voyait très bien sa fente fermée, couronnée par des poils châtains.
Je la chatouillai doucement aux fesses et au con. Dès que j'eus mis le doigt dedans, elle fit un mouvement et se retourna. Je pus la contempler par devant. Sa toison était frisée et sentait fortement la pisse, ce que je remarquai en mettant le nez dedans.
Il faut dire que ces servantes ne se lavaient le con que le dimanche. Il y a d'ailleurs beaucoup de dames très bien qui n'ont pas le temps de le faire souvent. Mais cette odeur m'excita et je bandais déjà.
Je verrouillai la porte et me mis tout nu. Puis je lui écartai les cuisses. Elle entrouvrit les yeux.
« Babette, dis-je, en fourrant trois doigts dans son con, tu es ma petite chérie, regarde comme je bande. »
Elle se remua, me montra avec la main l'autre chambre, en disant : Ursule est aussi là.
— Ça ne fait rien, avant qu'elle se réveille, nous avons le temps de tirer un coup. Regarde, ceci est pour toi.
Et je lui donnai une petite bague en toc, que j'avais achetée à un

colporteur. Puis je m'agenouillai sans rien dire autre, entre ses jambes qu'elle ouvrit volontiers. Je la laissai jouer avec mon vit et mes couilles tandis que je lui chatouillais le con. Quand elle fut à point, je l'enfilai jusqu'aux couilles, soulevai ses fesses, chatouillai son trou du cul. Elle me prit au cou et nous nous plongeâmes dans un délire de volupté qui, après un court engagement, se termina par une violente décharge des deux parts.
Pendant l'action, elle avait fortement transpiré et son odeur saine de jeune campagnarde me faisait souhaiter de tirer un second coup. Je pensais à l'enfiler en levrette. Mais elle eut peur d'être enceinte. D'ailleurs, elle devait se lever car c'était le jour où Ursule devait dormir le plus longtemps. Je l'avais complètement oubliée et Babette rit beaucoup, lorsque je dis que je voulais l'éveiller.
Tandis que Babette s'essuyait le con avec sa chemise, je passai dans l'autre chambre, où Ursule dormait encore profondément.
Celle-ci aussi était nue, mais recouverte jusqu'à la poitrine. Elle était sur le dos, les deux bras sous la tête, de façon qu'on pouvait voir les épais buissons noirs de ses aisselles. Ses jolis tétons ressortaient bien mieux à cause de la position de ses bras, des deux côtés desquels pendaient de façon charmante, les boucles de ses cheveux longs et épais. Tout était délicieux dans ce tableau. Dommage qu'elle me fût qu'une paysanne et je ne comprends pas comment un homme peut préférer à la beauté naturelle d'une paysanne, les appas apprêtés d'une dame.
Sa chemise très propre était près d'elle. Je la sentis et m'étonnai de l'odeur de santé dont elle était imprégnée.
Tout doucement je tirai la couverture et l'admirai toute nue. Je restai un moment étonné de l'aspect merveilleux de ses membres bien proportionnés, de sa motte très poilue, dont les poils noirs allaient des lèvres jusqu'aux cuisses. Elle se réveilla pendant que je l'embrassai sur la poitrine. Elle s'effraya et d'abord se couvrit la motte avec la main. Puis en me reconnaissant, elle me sourit gentiment.
A ce moment, Babette parut à la porte, en disant : « Ursule, reste couchée, je ferai ton travail. » Et elle s'en alla.
J'embrassai Ursule jusqu'à ce qu'elle fût bien en chaleur. Je lui demandai de se lever et j'admirai son beau corps des pieds à la tête et de tous les côtés, en la faisant marcher dans la pièce. Puis je la pris dans mes bras très fort et nous nous tînmes longtemps ainsi enlacés.
Je plaquai mes deux mains sur ses fesses et poussai son ventre contre le mien. Elle pouvait sentir la fermeté de mon vit et ses poils chatouillaient mes couilles.
Le jeu lui plut. Elle m'entoura le cou ; sa poitrine pressait la mienne. Je lui tirais les poils de ses aisselles. Elle devint tout à fait excitée. Je mis ma main dans son con qui était enflé et humide. Son clitoris était tout à

fait dur.
Nous nous mîmes au lit. Je la fis mettre à genoux et tenir le cul en l'air. Je visitai fiévreusement son trou du cul. Son con, couronné de poils noirs, s'entrouvrait. Je regardai avec plaisir sa fente bien rouge, puis je frottai mon gland contre les lèvres.
Cela lui fit plaisir. Elle secondait mes mouvements, doucement je laissai tout entrer, puis me retirai en recommençant, jusqu'au moment où je sentis que ça viendrait bientôt.
Elle jouissait comme une enragée, son con complètement enflé, serrait fortement mon membre. Je le fis pénétrer complètement dedans, me pressai contre son cul, empoignai ses tétons et me secouai comme un fou. J'étais tout à fait hors de moi. Elle gémissait à chaque secousse. D'une main je pressai ses tétons, l'autre chatouillait son clitoris. Nous déchargeâmes en même temps. J'entendais mon vit claquer dans son con mouillé. Nous restâmes comme morts.
Quand je me retirai je bandai encore. Elle avait honte parce qu'elle ne se l'était jamais fait faire dans cette position.
Ce qui lui avait fait le plus plaisir c'était les battements de mes couilles au bas de son con. Je n'étais pas encore apaisé et je serais resté encore avec cette fraîche et jolie fille. Je l'aurais si j'avais pu, épousée.
Elle me dit qu'il fallait qu'elle descendît. Elle remit sa chemise et je l'aidai à s'habiller. Elle souriait amicalement. Je la regardai de tous côtés encore une fois avant de m'en aller. Je promis de lui acheter un beau souvenir et elle s'engagea à venir passer une nuit avec moi.

Chapitre X

Le château était encore endormi quand je redescendis et me recouchai. Ma mère me réveilla en m'apportant le déjeuner. Elle m'apprit qu'il me fallait, le lendemain, aller à la gare prendre mon père qui viendrait avec ma soeur aînée, Elise.
Ma mère était de très bonne humeur, mais ce n'était pas le cas de Berthe, que l'arrivée de sa très jolie soeur gênait. Elle me dit que ma soeur avait une amourette avec le fils d'un ami de commerce de notre père et que probablement ce jeune homme l'épouserait après son service militaire.
Elle me dit qu'en outre, beaucoup de choses qu'elle ne comprenait pas avant, étaient devenues maintenant très claires pour elle.
Certainement Kate et Elise avaient dû gougnotter longtemps ensemble et elles étaient restées encore une fois seules pendant une heure dans la salle de bain.
Le lendemain cela me fit plaisir de voir que ma mère prenait un bain, dans l'attente de son mari.
A la gare, lorsque le train arriva, je fus étonné de voir ma soeur Elise devenue une charmante jeune femme. Elle avait une paire de jolis petits pieds dans d'élégantes chaussures et se trémoussait si gracieusement que je devins jaloux de son Frédéric. J'avais décidé que toute personne féminine de mon entourage devait faire partie de mon harem et je me renforçais dans mon opinion.
Ma jalousie s'augmenta, lorsque je vis qu'avec mon père était venu un ami, M. Franck, un vieux célibataire qui avait des vues sur ma tante. Les présentations furent cordiales. Ma soeur était étonnée de mon développement comme je l'étais du sien et nous nous embrassâmes mieux que fraternellement.
Nous n'avions pas compté sur M. Franck, et comme la voiture était à deux places, je dis que papa et M. Franck s'en serviraient tandis que moi et Elise irions à pied. Ma soeur accepta. La route était très jolie.
La conversation devint bientôt très intéressante. Ma soeur était très flattée des compliments que je lui faisais sur sa beauté. Lorsqu'elle s'enquit de Berthe, je lui dis qu'elle avait eu ses règles et était nubile. Elise me regarda étonnée.
— Elle reste maintenant enfermée avec Kate, dans la salle de bain, aussi longtemps que toi, ajoutai-je, puis je continuai en la regardant

bien : « Elles couchent aussi dans la même chambre, tu me comprends. »
Ma soeur rougit fortement en gardant le silence.
« Il ne faut pas te gêner, Elise, dis-je amicalement, je ne suis plus un petit garçon. Tu as pu d'ailleurs remarquer, quand on nous baignait ensemble lorsque nous étions plus petits, que mon vit n'est pas plus mal que celui de ton Frédéric.
— Mais Roger !
— Nous avons maintenant du poil entre les jambes et nous savons qu'il y a quelque chose de mieux que de jouer au doigt mouillé ou à cinq contre un. »
Elise était toute rouge, sa poitrine se soulevait, mais elle ne savait quoi répondre. Brusquement elle regarda si personne ne nous voyait et demanda :
« Est-ce vrai, Roger, que les jeunes gens avant d'être soldat, doivent se mettre nus et se laisser regarder. J'ai entendu maman et ma tante dire quelque chose comme ça, et on en parlait aussi à la pension.
— Frédéric, mon beau-frère futur, aurait pu te dire ça. Naturellement, ils le doivent. On les regarde comme une fiancée pendant la première nuit de noces. Mais ils ne bandent pas, parce qu'ils ont peur. Frédéric non plus ne devait pas bander.
— Va donc... ! Mais ils doivent avoir honte... Est-ce que c'est public ? Les femmes peuvent-elles voir cela ?
— Malheureusement non, dis-je sérieusement ; devant toi, Elise, je ne me gênerais pas.
Je l'embrassai cordialement. Nous étions dans un petit bois, près du château. J'ajoutai :
« Crois-tu donc qu'il y a dans le monde une fiancée qui, la nuit de ses noces, ne devra pas se tenir nue devant son mari, pour être dûment visitée. Il se tient d'ailleurs nu, lui aussi.
— Mais un homme, ce n'est pas la même chose.
— Pourquoi ? Si je me mettais nu devant toi, tu verrais tout : mes poils, mon vit bandant, mes couilles ; mais de toi, je ne pourrais voir que les poils, ton con resterait caché. As-tu beaucoup de poils, Elise ?
— Oh ! regarde les jolies fraises, Roger », dit Elise.
Je l'aidai à en chercher. Nous pénétrâmes profondément dans le bois. Je l'embrassai en bandant comme un cerf.
« Qu'y a-t-il là-bas ? demanda-t-elle.
— Une hutte de chasse ; j'ai la clef, ça nous appartient. » La hutte était entourée d'un épais taillis.
« Attends-moi, Roger, je viens tout de suite. Prends garde que personne ne vienne. »
Elle alla derrière la hutte. Je l'entendais pisser. Je regardai. Elle était accroupie, un peu penchée, les jambes écartées et tenait ses jupes

levées, de façon qu'on voyait ses jolis mollets.
Sous les genoux pendait la dentelle du pantalon. Entre les jambes giclait le jet. Lorsqu'il se termina, j'allais me retirer, mais elle resta encore. Elle souleva ses jupes au-dessus de ses reins, écarta son pantalon. La fente de son cul se montra avec les fesses rondes et pleines, sans une tache. Sous son effort, une mince saucisse sortit de son trou du cul, pendilla un moment puis se tortilla sur le sol. Un peu de jus suivit, puis elle pissa encore un peu.
Cette fois, je vis distinctement le jet sortir, des poils qui étaient châtains et assez épais. Lorsqu'elle eut fini, elle chercha du papier, mais n'en trouva pas, je parus alors et lui en donnai.
« Voici, Elise. »
Elle eut un moment l'air de colère.
« Ne te gêne pas, lui dis-je, j'ai aussi besoin ! »
Je sortis mon vit et, bien que je bandasse, je me mis à pisser. Je me souvins du valet et je pissai si haut que ma soeur dut rire. Elle s'était servie du papier. Nous entendîmes des voix. Elle eut peur. Je la poussai dans la hutte que je refermai sur nous. Nous regardâmes par une fente. Un valet et une servante s'approchaient en se lutinant. Il la jeta sur le sol, se mit sur elle, sortit son vit, releva les jupons, et ils s'enfilèrent en grognant comme des bêtes.
J'avais enlacé Elise et je la pressais contre moi. Son haleine parfumée m'échauffait les joues. Sa poitrine se soulevait fortement devant le spectacle que nous contemplions sans parler. Je sortis mon vit et le mis dans la main chaude et douce comme du satin. Le couple s'éloigna. Je ne pouvais résister et j'empoignai Elise. Malgré sa résistance, j'eus vite écarté le pantalon et la chemise. Ma main jouait avec ses poils. Ses cuisses étaient serrées, mais je sentais son clitoris dur.
« Non, ça va trop loin, Roger, n'as-tu pas honte, je crie ! »
— Si tu cries, on entendra du château... Personne ne peut le savoir. Les premiers hommes n'ont pas fait autre chose.
— Mais nous ne sommes pas les premiers hommes, Roger.
— Elise, si nous étions sur une île... ! »
J'étais arrivé à entrer mon doigt.
« Si mon Frédéric savait ça ! »
— Il ne le saura pas, viens ma chérie.
Je m'assis sur une chaise et tirai ma soeur sur moi. Quand elle sentit l'énorme vit contre son con elle ne résista plus. Elle n'était plus pucelle et avoua l'avoir fait une fois avec son Frédéric. Son con était très étroit, très chaud et agréablement humide.
Elle me rendit mes baisers. J'ouvris sa blouse et sortis ses deux tétons qui allaient et venaient tandis que je les suçais. Je mis mes deux bras à ses dures et grosses boules inférieures, ses deux fesses

magnifiques. Elle se mit à jouir terriblement. Nous déchargeâmes ensemble. Ensuite, nous nous promîmes le silence. Nous nous regardâmes à loisir puis nous allâmes au château.

Chapitre XI

A table on fut très gai. Mon père s'occupait de maman. M. Franck s'empressait autour de ma tante. Je m'entretenais avec mes soeurs. On avait donné ma chambre à l'invité. Je devais coucher au même étage que les femmes, dans la chambre d'Elise, qui partageait celle de Berthe avec Kate.
Quand tout le monde fut couché, je regardai dans la chambre de mes soeurs. Berthe dormait mais Elise n'était pas là. Je vis une lumière, je me cachai et vis paraître Elise et ma tante en chemise qui regardaient par une fente de la porte de mes parents. On entendait de fortes claques sur un cul nu. Puis la voix de mon père s'éleva : « Maintenant laisse tomber la chemise, Anna... Comme tu es belle avec tes poils noirs. »
Baisers et chuchotements.
« Marche, Anna. En avant, marche !... Halte !... Les bras en l'air... Que tu as de poils aux aisselles... Regarde comme je bande, Anna, prends-le... Présentez, arme... Arme sur l'épaule... viens ici ! »
— Voyons, Charles, ne t'excites pas tant... tu me fais mal... tu m'as assez vue... J'ai honte de ma laisser regarder le derrière.
— Sois tranquille, mon enfant... Mets-toi sur le lit... les pieds en l'air... plus haut... voilà... mon trésor... »
« Est-ce que ça vient, Anna ? »
— Bientôt, Charles !
— Oh ! ça vient... C'est bon... ! Chaarles...
— Ah ! Ah... Anna !... je décharge !... »
Sur les escaliers on entendait la voix de Kate. Elise l'entendit et entra dans la chambre. Ma tante se sauva vers la sienne, mais sans la fermer. Elle ressortit. Mes parents avaient éteint la lumière. J'entrai dans la chambre de ma tante. En rentrant, elle eut peur. Je lui dis tout. Elle ralluma la lumière. Je l'embrassai sans parler. Je sentais les jolies formes de son beau corps. Elle tremblait. Je saisis son con sous la chemise. Elle se débattait. Je la consolai.
« Soyons mari et femme, chérie, jolie Marguerite. »
Mon doigt jouait sur le clitoris. Elle s'abandonna. Je découvris ses beaux tétons pareils à des boules de neige. Je la poussai vers le lit. Je mis mon vit nu. Elle était aussi excitée par le champagne qu'elle avait bu. Elle éteignit la bougie. Je mis mon vit dans sa belle main, puis je

lui fis minette ; le plaisir était trop grand, elle s'agitait, son clitoris se gonfla. Je mis un doigt dans son con et suçai ses tétons. Puis je lui enlevai la chemise, je la pressai contre moi et, bouche à bouche, je poussai à coups redoublés ma pine dure dans sa fente virginale.
Un seul cri léger précéda la jouissance qui l'accabla aussitôt. C'était maintenant une femme enflammée et elle s'abandonna à la volupté.
Un court combat, mais dont les sensations furent infinies, nous amena tous deux aux bornes de l'extase la plus voluptueuse et c'est avec les plus violentes secousses que je répandis dans son sein le baume vital.
Le plaisir avait été trop grand, je bandai toujours. Je la caressai, puis je rallumai la bougie. Elle se cacha le visage dans les coussins ; sa pudeur était revenue, mais je tirai la couverture pour voir son corps de Vénus. Une légère trace de sang se voyait sur les poils du con, mêlée avec notre sperme. Je la nettoyai avec mon mouchoir, la retournai, lui chatouillai le dos, le cul et lui mis la langue dans le trou du cul.
Puis je me mis sur elle, la tête enfouie dans ses cheveux parfumés. Je mis mes bras autour de son corps, la soulevai un peu et replongeai ma pine dans sa fente humide. Un long combat s'ensuivit qui nous fit transpirer par tous les pores. Elle déchargea la première en criant de volupté comme une folle. Ma décharge suivit dans une volupté presque douloureuse. C'était assez, nous nous séparâmes.
Quelques semaines se passèrent en plaisirs divers. M. Franck faisait de plus en plus la cour à ma tante. Un jour, Elise et ma tante entrèrent dans ma chambre en pleurant. Elles étaient enceintes. Mais elles n'osaient l'une devant l'autre dire que j'étais le malfaiteur. Mon parti fut vite pris.
— Elise, épouse Frédéric, et toi, tante, marie-toi avec M. Franck. Je serai votre garçon d'honneur.
Le matin du jour suivant, ma porte s'ouvrit. Ursule entra. Elle aussi était enceinte. Je lui dis d'épouser le cousin du régisseur qui lui faisait les yeux doux et promis d'être le parrain de son enfant. Puis je la mis nue et lui léchai le con et le cul. Ensuite je me lavai avec de l'eau de Cologne et me fis lécher le cul par elle. Cela m'excita énormément. Je la baisai avec de telles secousses que ses cheveux flottaient sur le lit.
Nous eûmes bientôt les trois mariages. Tout se termina amoureusement et je couchai tour à tour avec les femmes de mon harem. Elles savaient chacune ce que je faisais avec les autres et sympathisaient.
Bientôt Ursule accoucha d'un garçon, plus tard Elise et ma tante, d'une fille ; le même jour je fus parrain du petit Roger d'Ursule, de la petite Louise d'Elise et de la petite Anna de ma tante, tous enfants du même père et qui ne le sauront jamais.
J'espère en avoir bien d'autres et, ce faisant, j'accomplis un devoir patriotique, celui d'augmenter la population de mon pays.

FIN des EXPLOITS D'UN JEUNE DON JUAN

Retour à la liste des oeuvres

THÉÂTRE

Guillaume Apollinaire: Oeuvres majeures
DRAME SURREALISTE

LES MAMELLES DE TIRESIAS (1917)

Retour à la liste des oeuvres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

Préface
Poèmes dédicatoires
Personnages

Prologue
- Scène unique

Acte premier
- Scène première
- Scène deuxième
- Scène troisième
- Scène quatrième
- Scène cinquième
- Scène sixième
- Scène septième
- Scène huitième
- Scène neuvième

Acte II
- Scène première
- Scène deuxième
- Scène troisième
- Scène quatrième
- Scène cinquième
- Scène sixième
- Scène septième

Préface

Sans réclamer d'indulgence, je fais remarquer que ceci est une œuvre de jeunesse, car sauf le Prologue et la dernière scène du deuxième acte qui sont de 1916, cet ouvrage a été fait en 1903, c'est-à-dire quatorze ans avant qu'on ne le représentât.
Je l'ai appelé drame qui signifie action pour établir ce qui le sépare de ces comédies de mœurs, comédies dramatiques, comédies légères qui depuis plus d'un demi-siècle fournissent à la scène des œuvres dont beaucoup sont excellentes, mais de second ordre et que l'on appelle tout simplement des pièces.
Pour caractériser mon drame je me suis servi d'un néologisme qu'on me pardonnera car cela m'arrive rarement et j'ai forgé l'adjectif surréaliste qui ne signifie pas du tout symbolique comme l'a supposé M. Victor Basch, dans son feuilleton dramatique, mais définit assez bien une tendance de l'art qui si elle n'est pas plus nouvelle que tout ce qui se trouve sous le soleil n'a du moins jamais servi à formuler aucun credo, aucune affirmation artistique et littéraire.
L'idéalisme vulgaire des dramaturges qui ont succédé à Victor Hugo a cherché la vraisemblance dans une couleur locale de convention qui fait pendant au naturalisme en trompe-l'œil des pièces de mœurs dont on trouverait l'origine bien avant Scribe, dans la comédie larmoyante de Nivelle de la Chaussée.
Et pour tenter, sinon une rénovation du théâtre, du moins un effort personnel, j'ai pensé qu'il fallait revenir à la nature même, mais sans l'imiter à la manière des photographes. Quand l'homme a voulu imiter la marche, il a créé la roue qui ne ressemble pas à une jambe. Il a fait ainsi du surréalisme sans le savoir.
Au demeurant, il m'est impossible de décider si ce drame est sérieux ou non. Il a comme but d'intéresser et d'amuser C'est le but de toute œuvre théâtrale. Il a également pour but de mettre en relief une question vitale pour ceux qui entendent la langue dans laquelle il est écrit : le problème de la repopulation.
J'aurais pu faire sur ce sujet qui n'a jamais été traité une pièce selon le ton sarcastico-mélodramatique qu'ont mis à la mode les faiseurs de « pièces à thèse ».
J'ai préféré un ton moins sombre, car je ne pense pas que le théâtre

doive désespérer qui que ce soit.
J'aurais pu aussi écrire un drame d'idées et flatter le goût du public actuel qui aime à se donner l'illusion de penser.
J'ai mieux aimé donner un libre cours à cette fantaisie qui est ma façon d'interpréter la nature, fantaisie, qui selon les jours, se manifeste avec plus ou moins de mélancolie, de satire et de lyrisme, mais toujours, et autant qu'il m'est possible, avec un bon sens où il y a parfois assez de nouveauté pour qu'il puisse choquer et indigner, mais qui apparaîtra aux gens de bonne foi.
Le sujet est si émouvant à mon avis, qu'il permet même que l'on donne au mot drame son sens le plus tragique, mais il tient aux Français que, s'ils se remettent à faire des enfants l'ouvrage puisse être appelé, désormais, une farce. Rien ne saurait me causer une joie aussi patriotique. N'en doutez pas, la réputation dont jouirait justement, si on savait son nom, l'auteur de la Farce de Maistre Pierre Pathelin m'empêche de dormir.
On a dit que je m'étais servi des moyens dont on use dans les revues : je ne vois pas bien à quel moment. Ce reproche toutefois n'a rien qui puisse me gêner, car l'art populaire est un fonds excellent et je m'honorerais d'y avoir puisé si toutes mes scènes ne s'enchaînaient naturellement selon la fable que j'ai imaginée et où la situation principale : un homme qui fait des enfants, est neuve au théâtre et dans les lettres en général, mais ne doit pas plus choquer que certaines inventions impossibles des romanciers dont la vogue est fondée sur le merveilleux dit scientifique.
Pour le surplus, il n'y a aucun symbole dans ma pièce qui est fort claire, mais on est libre d'y voir tous les symboles que l'on voudra et d'y démêler mille sens comme dans les oracles sibyllins.
M. Victor Basch qui n'a pas compris, ou n'a pas voulu comprendre, qu'il s'agissait de la repopulation, tient à ce que mon ouvrage soit symbolique ; libre à lui. Mais il ajoute : « que la première condition d'un drame symbolique, c'est que le rapport entre le symbole qui est toujours un signe et la chose signifiée soit immédiatement discernable ».
Pas toujours cependant et il y a des œuvres remarquables dont le symbolisme justement prête à de nombreuses interprétations qui parfois se contrarient.
J'ai écrit mon drame surréaliste avant tout pour les Français comme Aristophane composait ses comédies pour les Athéniens.
Je leur ai signalé le grave danger reconnu de tous qu'il y a pour une nation qui veut être prospère et puissante à ne pas faire d'enfants, et pour y remédier je leur ai indiqué qu'il suffisait d'en faire.
M. Deffoux, écrivain spirituel, mais qui m'a l'air d'être un malthusien attardé, fait je ne sais quel rapprochement saugrenu entre le

caoutchouc[253] dont sont faits les ballons et les balles qui figurent les mamelles (c'est peut-être là que M. Basch voit un symbole) et certains vêtements recommandés par le néo-malthusianisme. Pour parler franc, ils n'ont rien à faire dans la question, car il n'y a pas de pays où l'on s'en serve moins qu'en France, tandis qu'à Berlin, par exemple, il ne se passe pas de jour qu'il ne manque de vous en tomber sur la tête pendant qu'on se promène dans les rues, tant les Allemands, race encore prolifique, en font un grand usage.

Les autres causes auxquelles avec la limitation des grossesses par moyens hygiéniques on attribue la dépopulation, l'alcoolisme par exemple, existent partout ailleurs et dans des proportions bien plus vastes qu'en France.

Dans un livre récent sur l'alcool, M. Yves Guyot ne remarquait-il pas que si dans les statistiques de l'alcoolisme, la France venait au premier rang, l'Italie, pays notoirement sobre, venait au second rang ! Cela permet de mesurer la foi que l'on peut accorder aux statistiques ; elles sont menteuses et bien fol est qui s'y fie. D'autre part n'est-il pas remarquable que les provinces où l'on fait en France le plus d'enfants soient justement celles qui viennent au premier rang dans les statistiques de l'alcoolisme !

La faute est plus grave, le vice est plus profond, car la vérité est celle-ci : on ne fait plus d'enfants en France parce qu'on n'y fait pas assez l'amour. Tout est là.

Mais je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet. Il faudrait un livre tout entier et changer les mœurs. C'est aux gouvernants à agir, à faciliter les mariages, à encourager avant tout l'amour fécond, les autres points importants comme celui du travail des enfants seront ensuite facilement résolus pour le bien et l'honneur du pays.

Pour en revenir à l'art théâtral, on trouvera dans le prologue de cet ouvrage, les traits essentiels de la dramaturgie que je propose.

J'ajoute qu'à mon gré cet art sera moderne, simple, rapide avec les raccourcis ou les grossissements qui s'imposent si l'on veut frapper le spectateur. Le sujet sera assez général pour que l'ouvrage dramatique dont il formera le fond puisse avoir une influence sur les esprits et sur les mœurs dans le sens du devoir et de l'honneur.

Selon le cas, le tragique l'emportera sur le comique ou inversement. Mais je ne pense pas que désormais, l'on puisse supporter, sans impatience, une œuvre théâtrale où ces éléments ne s'opposeraient pas, car il y a une telle énergie dans l'humanité d'aujourd'hui et dans les jeunes lettres contemporaines, que le plus grand malheur apparaît aussitôt comme ayant sa raison d'être, comme pouvant être regardé non seulement sous l'angle d'une ironie bienveillante qui permet de rire, mais encore sous l'angle d'un optimisme véritable qui console aussitôt et laisse grandir l'espérance.

Au demeurant, le théâtre n'est pas plus la vie qu'il interprète que la roue n'est une jambe. Par conséquent, il est légitime, à mon sens, de porter au théâtre des esthétiques nouvelles et frappantes qui accentuent le caractère scénique des personnages et augmentent la pompe de la mise en scène, sans modifier toutefois le pathétique ou le comique des situations qui doivent se suffire à elles-mêmes.

Pour terminer, j'ajoute que, dégageant des velléités littéraires contemporaines une certaine tendance qui est la mienne, je ne prétends nullement fonder une école, mais avant tout protester contre ce théâtre en trompe-l'œil qui forme le plus clair de l'art théâtral d'aujourd'hui. Ce trompe-l'œil qui convient, sans doute, au cinéma, est, je crois, ce qu'il y a de plus contraire à l'art dramatique.

J'ajoute, qu'à mon avis, le vers qui seul convient au théâtre, est un vers souple, fondé sur le rythme, le sujet, le souffle et pouvant s'adapter à toutes les nécessités théâtrales. Le dramaturge ne dédaignera pas la musique de la rime, qui ne doit pas être une sujétion dont l'auteur et l'auditeur se fatiguent vite désormais, mais peut ajouter quelque beauté au pathétique, au comique, dans les chœurs, dans certaines répliques, à la fin de certaines tirades, ou pour clore dignement un acte.

Les ressources de cet art dramatique ne sont-elles pas infinies ? Il ouvre carrière à l'imagination du dramaturge, qui rejetant tous les liens qui avaient paru nécessaires ou parfois renouant avec une tradition négligée, ne juge pas utile de renier les plus grands d'entre ses devanciers. Il leur rend ici l'hommage que l'on doit à ceux qui ont élevé l'humanité au-dessus des pauvres apparences dont, livrée à elle-même, si elle n'avait pas eu les génies qui la dépassent et la dirigent, elle devrait se contenter. Mais eux, font paraître à ses yeux des mondes nouveaux qui élargissant les horizons, multipliant sans cesse sa vision, lui fournissent la joie et l'honneur de procéder sans cesse aux découvertes les plus surprenantes.

Poèmes dédicatoires

À Louise Marion

Louise Marion vous fûtes admirable
Gonflant d'esprit tout neuf vos multiples tétons
La féconde raison a jailli de ma fable
Plus de femme stérile et non plus d'avortons
Votre voix a changé l'avenir de la France
Et les ventres partout tressaillent d'espérance

À Marcel Herrand

Vous fûtes le mari sublime ingénieux
Qui faisant des enfants nous suscite des dieux
Mieux armés plus unis plus savants plus dociles
Plus forts et plus hardis que nous n'avons été
La Victoire sourit à leurs destins habiles
Et célébrant dans l'ordre et la prospérité
Votre civique sens votre fécondité
Ils seront tous un jour l'orgueil de la Cité

À Yéta Daesslé

Étiez-vous bien à Zanzibar Monsieur Lacouf
Qui mourûtes et remourûtes sans dire ouf
Kiosque remuant qui portiez les nouvelles
Vous étiez un cerveau pour toutes les cervelles
Des pauvres spectateurs qui ne le savaient pas
Qu'il leur faut des enfants ou marcher au trépas
Vous fûtes par deux fois la presse qui féconde
Le bon sens en Europe ainsi qu'au Nouveau Monde
Déjà l'écho répète à l'envi vos échos
Merci chère Daesslé
Les petits moricauds
Qui pullulaient au 2e acte de mon drame
Grâce à vous deviendront de bons petits Français
Blancs et roses ainsi que vous êtes madame

Ce sera là notre succès

À Juliette Norville

Voici le temps Madame où parlent les gens d'armes
J'en suis et c'est pourquoi suscitant les alarmes
J'ai parlé
Vous étiez sur votre beau cheval
Vous représentiez l'ordre et par mont et par val
Nous faisions que revînt dans la race française
Le goût d'être nombreuse afin de vivre à l'aise
Ainsi que les enfants du mari de Thérèse

À Howard

Vous étiez tout le peuple et gardiez le silence
Peuple de Zanzibar ou plutôt de la France
Il faut laisser le goût et garder la raison
Il faut voyager loin en aimant sa maison
Il faut chérir l'audace et chercher l'aventure
Il faut toujours penser à la France future
N'espérez nul repos risquez tout votre avoir
Apprenez du nouveau car il faut tout savoir
Lorsque crie un prophète il faut que l'alliez voir
Et faites des enfants c'est le but de mon conte
L'enfant est la richesse et la seule qui compte

Personnages

Le directeur
Thérèse-Tirésias et la cartomancienne
Le mari
Le gendarme
Le journaliste parisien
Le fils
Le kiosque
Lacouf
Presto
Le peuple de Zanzibar
Une dame
Les chœurs

À Zanzibar de nos jours.

Prologue [254]

Devant le rideau baissé, le Directeur de la Troupe, en habit, une canne de tranchée à la main, sort du trou du souffleur.

Scène unique

LE DIRECTEUR DE LA TROUPE
Me voici donc revenu parmi vous
J'ai retrouvé ma troupe ardente
J'ai trouvé aussi une scène
Mais j'ai retrouvé avec douleur
L'art théâtral sans grandeur sans vertu
Qui tuait les longs soirs d'avant la guerre
Art calomniateur et délétère
Qui montrait le péché non le rédempteur

Puis le temps est venu le temps des hommes
J'ai fait la guerre ainsi que tous les hommes

C'était au temps où j'étais dans l'artillerie
Je commandais au front du nord ma batterie
Un soir que dans le ciel le regard des étoiles
Palpitait comme le regard des nouveau-nés
Mille fusées issues de là tranchée adverse
Réveillèrent soudain les canons ennemis

Je m'en souviens comme si cela s'était passé hier

J'entendais les départs mais non les arrivées
Lorsque de l'observatoire d'artillerie
Le trompette vint à cheval nous annoncer
Que le maréchal des logis qui pointait
Là-bas sur les lueurs des canons ennemis
L'alidade de triangle de visée faisait savoir
Que la portée de ces canons étaient si grande
Que l'on n'entendait plus aucun éclatement
Et tous mes canonniers attentifs à leurs postes
Annoncèrent que les étoiles s'éteignaient une à une

Puis l'on entendit de grands cris parmi toute l'armée

ILS ÉTEIGNENT LES ÉTOILES À COUPS DE CANON

Les étoiles mouraient dans ce beau ciel d'automne
Comme la mémoire s'éteint dans le cerveau
De ces pauvres vieillards qui tentent de se souvenir
Nous étions là mourant de la mort des étoiles
Et sur le front ténébreux aux livides lueurs
Nous ne savions plus que dire avec désespoir

ILS ONT MÊME ASSASSINÉ LES CONSTELLATIONS

Mais une grande voix venue d'un mégaphone
Dont le pavillon sortait
De je ne sais quel unanime poste de commandement
La voix du capitaine inconnu qui nous sauve toujours cria

IL EST GRAND TEMPS DE RALLUMER LES ÉTOILES

Et ce ne fut qu'un cri sur le grand front français

AU COLLIMATEUR À VOLONTÉ

Les servants se hâtèrent
Les pointeurs pointèrent
Les tireurs tirèrent
Et les astres sublimes se rallumèrent l'un après l'autre
Nos obus enflammaient leur ardeur éternelle
L'artillerie ennemie se taisait éblouie
Par le scintillement de toutes les étoiles

Voilà voilà l'histoire de toutes les étoiles

Et depuis ce soir-là j'allume aussi l'un après l'autre
Tous les astres intérieurs que l'on avait éteints

Me voici donc revenu parmi vous

Ma troupe ne vous impatientez pas

Public attendez sans impatience

Je vous apporte une pièce dont le but est de réformer les mœurs

Il s’agit des enfants dans la famille
C’est un sujet domestique
Et c’est pourquoi il est traité sur un ton familier
Les acteurs ne prendront pas de ton sinistre
Ils feront appel tout simplement à votre bon sens
Et se préoccuperont avant tout de vous amuser
Afin que bien disposés vous mettiez à profit
Tous les enseignements contenus dans la pièce
Et que le sol partout s’étoile de regards de nouveau-nés
Plus nombreux encore que les scintillements d’étoiles

Écoutez ô Français la leçon de la guerre
Et faites des enfants vous qui n’en faisiez guère
On tente ici d’infuser un esprit nouveau au théâtre
Une joie une volupté une vertu
Pour remplacer ce pessimisme vieux de plus d’un siècle
Ce qui est bien ancien pour une chose si ennuyeuse
La pièce a été faite pour une scène ancienne
Car on ne nous aurait pas construit de théâtre nouveau
Un théâtre rond à deux scènes
Une au centre l’autre formant comme un anneau
Autour des spectateurs et qui permettra
Le grand déploiement de notre art moderne
Mariant souvent sans lien apparent comme dans la vie
Les sons les gestes les couleurs les cris les bruits
La musique la danse l’acrobatie la poésie la peinture
Les chœurs les actions et les décors multiples

Vous trouverez ici des actions
Qui s’ajoutent au drame principal et l’ornent
Les changements de ton du pathétique au burlesque
Et l’usage raisonnable des invraisemblances
Ainsi que des acteurs collectifs ou non
Qui ne sont pas forcément extraits de l’humanité
Mais de l’univers entier

Car le théâtre ne doit pas être un art en trompe-l’œil

Il est juste que le dramaturge se serve
De tous les mirages qu’il a à sa disposition
Comme faisait Morgane sur le Mont-Gibel
Il est juste qu’il fasse parler les foules les objets inanimés
S’il lui plaît
Et qu’il ne tienne pas plus compte du temps

Que de l’espace

Son univers est sa pièce
À l’intérieur de laquelle il est le dieu créateur
Qui dispose à son gré
Les sons les gestes les démarches les masses les couleurs
Non pas dans le seul but
De photographier ce que l’on appelle une tranche de vie
Mais pour faire surgir la vie même dans toute sa vérité
Car la pièce doit être un univers complet
Avec son créateur
C’est-à-dire la nature même
Et non pas seulement
La représentation d’un petit morceau
De ce qui nous entoure ou de ce qui s’est jadis passé

Pardonnez-moi mes amis ma troupe

Pardonnez-moi cher Public
De vous avoir parlé un peu longuement
Il y a si longtemps que je m’étais retrouvé parmi vous

Mais il y a encore là-bas un brasier
Où l’on abat des étoiles toutes fumantes
Et ceux qui les rallument vous demandent
De vous hausser jusqu’à ces flammes sublimes
Et de flamber aussi

Ô public
Soyez la torche inextinguible du feu nouveau

Acte I

La place du marché de Zanzibar, le matin. Le décor représente des maisons, une échappée sur le port et aussi ce qui peut évoquer aux Français l'idée du jeu de zanzibar. Un mégaphone en forme de cornet à dés et orné de dés est sur le devant de la scène. Du côté cour, entrée d'une maison ; du côté jardin, un kiosque de journaux avec une nombreuse marchandise étalée et sa marchande figurée dont le bras peut s'animer ; il est encore orné d'une glace sur le côté qui donne sur la scène. Au fond, le personnage collectif et muet qui représente le peuple de Zanzibar est présent dés le lever du rideau. Il est assis sur un banc. Une table est à sa droite et il a sous la main les instruments qui lui serviront à mener tel bruit au moment opportun : revolver, musette, grosse caisse, accordéon, tambour, tonnerre, grelots, castagnettes, trompette d'enfant, vaisselle cassée. Tous les bruits indiqués comme devant être produits au moyen d'un instrument sont menés par le peuple de Zanzibar et tout ce qui est indiqué comme devant être dit au mégaphone doit être crié au public.

Scène I

Le peuple de Zanzibar, Thérèse

THÉRÈSE
(*Visage bleu, longue robe bleue ornée de singes et de fruits peints. Elle entre dès que le rideau est levé, mais dès que le rideau commence à se lever, elle cherche à dominer le tumulte de l'orchestre*)
Non Monsieur mon mari
Vous ne me ferez pas faire ce que vous voulez
(Chuintement)
Je suis féministe et je ne reconnais pas l'autorité de l'homme
(Chuintement)
Du reste je veux agir à ma guise
Il y a assez longtemps que les hommes font ce qui leur plaît
Après tout je veux aussi aller me battre contre les ennemis
J'ai envie d'être soldat une deux une deux
Je veux faire la guerre - Tonnerre - et non pas faire des enfants
Non Monsieur mon mari vous ne me commanderez plus
(Elle se courbe trois fois, derrière au public)
(Au mégaphone)
Ce n'est pas parce que vous m'avez fait la cour dans le Connecticut
Que je dois vous faire la cuisine à Zanzibar

VOIX DU MARI
(Accent belge)
Donnez-moi du lard je te dis donnez-moi du lard
(Vaisselle cassée)

THÉRÈSE
Vous l'entendez il ne pense qu'à l'amour
Elle a une crise de nerfs
Mais tu ne te doutes pas imbécile
(Éternuement)
Qu'après avoir été soldat je veux être artiste
(Éternuement)
Parfaitement parfaitement

(Éternuement)
Je veux être aussi député avocat sénateur
(*Deux éternuements*)
Ministre président de la chose publique
(Éternuement)
Et je veux médecin physique ou bien psychique
Diafoirer à mon gré l'Europe et l'Amérique
Faire des enfants faire la cuisine non c'est trop
(Elle caquette)
Je veux être mathématicienne philosophe chimiste
Groom dans les restaurants petit télégraphiste
Et je veux s'il me plaît entretenir à l'an Cette vieille danseuse qui a tant de talent
(*Éternuement caquetage, après quoi elle imite le bruit du chemin de fer*)

VOIX DU MARI
(Accent belge)
Donnez-moi du lard je te dis donnez-moi du lard

THÉRÈSE
Vous l'entendez il ne pense qu'à l'amour
Petit air de musette
Mange-toi les pieds à la Sainte-Menehould
Grosse caisse
Mais il me semble que la barbe me pousse
Ma poitrine se détache
Elle pousse un grand cri et entr'ouvre sa blouse dont il en sort ses mamelles, l'une rouge, l'autre bleue et, comme elle les lâche, elles s'envolent, ballons d'enfants, mais restent retenues par les fils
Envolez-vous oiseaux de ma faiblesse
Et caetera
Comme c'est joli les appas féminins
C'est mignon tout plein
On en mangerait
Elle tire le fil des ballons et les fait danser
Mais trêve de bêtises
Ne nous livrons pas à l'aéronautique
Il y a toujours quelque avantage à pratiquer la vertu
Le vice est après tout une chose dangereuse
C'est pourquoi il vaut mieux sacrifier une beauté
Qui peut être une occasion de péché
Débarrassons-nous de nos mamelles
Elle allume un briquet et les fait exploser, puis elle fait une belle

grimace avec double pied de nez aux spectateurs et leur jette des balles qu'elle a dans son corsage
Qu'est-ce à dire
Non seulement ma barbe pousse mais ma moustache aussi
Elle caresse sa barbe et retrousse sa moustache qui ont brusquement poussé
Eh diable
J'ai l'air d'un champ de blé qui attend la moissonneuse mécanique
Au mégaphone
Je me sens viril en diable
Je suis un étalon
De la tête aux talons
Me voilà taureau
Sans mégaphone
Me ferai-je torero
Mais n'étalons
Pas mon avenir au grand jour héros
Cache tes armes
Et toi mari moins viril que moi
Fais tout le vacarme
Que tu voudras
Tout en caquetant, elle va se mirer dans la glace placée sur le kiosque à journaux

Scène II

Le peuple de Zanzibar, Thérèse, le mari

LE MARI
Entre avec un gros bouquet de fleurs, voit qu'elle ne le regarde pas et jette les fleurs dans la salle. À partir d'ici le mari perd l'accent belge
Je veux du lard je te dis

THÉRÈSE
Mange tes pieds à la Sainte-Menehould

LE MARI
Pendant qu'il parle Thérèse hausse le ton de ses caquetages. Il s'approche comme pour la gifler puis en riant
Ah mais ce n'est pas Thérèse ma femme
Un temps puis sévèrement.
Au mégaphone
Quel malotru a mis ses vêtements
Il va l'examiner et revient. Au mégaphone
Aucun doute c'est un assassin et il l'a tuée
Sans mégaphone
Thérèse ma petite Thérèse où es-tu
Il réfléchit la tête dans les mains, puis campé, les poings sur les hanches
Mais toi vil personnage qui t'es déguisé en Thérèse je te tuerai
Ils se battent, elle a raison de lui

THÉRÈSE
Tu as raison je ne suis plus ta femme

LE MARI
Par exemple

THÉRÈSE
Et cependant c'est moi qui suis Thérèse

LE MARI
Par exemple

THÉRÈSE
Mais Thérèse qui n’est plus femme

LE MARI
C’est trop fort

THÉRÈSE
Et comme je suis devenu un beau gars

LE MARI
Détail que j’ignorais

THÉRÈSE
Je porterai désormais un nom d’homme
TIRÉSIAS

LE MARI
les mains jointes
Adiousias
Elle sort

Scène III

Le peuple de Zanzibar, le mari

VOIX DE TIRESIAS
Je déménage

LE MARI
Adiousias
Elle jette successivement par la fenêtre un pot de chambre, un bassin et un urinal. Le mari ramasse le pot de chambre
Le piano
Il ramasse l'urinal
Le violon
Il ramasse le bassin
L'assiette au beurre la situation devient grave

Scène IV

Les même, Tirésias, Lacouf, Presto
Tirésias revient avec des vêtements, une corde, des objets hétéroclites. Elle jette tout, se précipite sur le mari. Sur la dernière réplique du mari, Presto et Lacouf armés de brownings en carton sont sortis gravement de dessous la scène et s'avancent dans la salle, cependant que Tirésias maîtrisant son mari, lui ôte son pantalon, se déshabille, lui passe sa jupe, le ligote, se pantalonne, se coupe les cheveux et met un chapeau haut de forme. Ce jeu de scène dure jusqu'au premier coup de revolver

PRESTO
Avec vous vieux Lacouf j'ai perdu au zanzi
Tout ce que j'ai voulu

LACOUF
Monsieur Presto je n'ai rien gagné
Et d'abord Zanzibar n'est pas en question vous êtes à Paris

PRESTO
À Zanzibar

LACOUF
À Paris

PRESTO
C'en est trop,
Après dix ans d'amitié
Et tout le mal que je n'ai cessé de dire sur votre compte

LACOUF
Tant pis vous ai-je demandé de la réclame vous êtes à Paris

PRESTO
À Zanzibar la preuve c'est que j'ai tout perdu

LACOUF
Monsieur Presto il faut nous battre

PRESTO
Il le faut

Ils montent gravement sur la scène et se rangent au fond l'un vis-à-vis de l'autre

LACOUF
À armes égales

PRESTO
À volonté
Tous les coups sont dans la nature

Ils se visent. Le peuple de Zanzibar tire deux coups de revolver et ils tombent

TIRÉSIAS
qui est prêt, tressaille au bruit et s'écrie :
Ah chère liberté te voilà enfin conquise
Mais d'abord achetons un journal
Pour savoir ce qui vient de se passer
Elle achète un journal et le lit ; pendant ce temps le peuple de Zanzibar place une pancarte de chaque côté de la scène :

PANCARTE POUR PRESTO
COMME IL PERDAIT AU ZANZIBAR
MONSIEUR PRESTO A PERDU SON PARI
PUISQUE NOUS SOMMES À PARIS

PANCARTE POUR LACOUF
MONSIEUR LACOUF N'A RIEN GAGNÉ
PUISQUE LA SCÈNE SE PASSE À ZANZIBAR
AUTANT QUE LA SEINE PASSE À PARIS

Dès que le peuple de Zanzibar est revenu à son poste, Presto et Lacouf se redressent, le peuple de Zanzibar tire un coup de revolver et les duellistes retombent. Tirésias étonné jette le journal
Au mégaphone
Maintenant à moi l'univers
À moi les femmes à moi l'administration
Je vais me faire conseiller municipal

Mais j’entends du bruit
Il vaut peut-être mieux s’en aller
Elle sort en caquetant tandis que le mari imite le bruit de la locomotive en marche

Scène V

Le peuple de Zanzibar, le mari, le gendarme

LE GENDARME
Tandis que le peuple de Zanzibar joue de l'accordéon le gendarme à cheval caracole, tire un mort dans la coulisse de façon à ce que ses pieds seuls restent visibles, fait le tour de la scène, agit de même avec l'autre mort, fait une seconde fois le tour de la scène et apercevant le mari ficelé sur le devant de la scène
Ça sent le crime ici

LE MARI
Ah ! puisque enfin voici un agent de l'autorité Zanzibarienne, je vais l'interpeller
Eh Monsieur si c'est une affaire que vous me cherchez
Ayez donc l'obligeance de prendre
Mon livret militaire dans ma poche gauche

LE GENDARME
Au mégaphone
La belle fille !
Sans mégaphone
Dites ma belle enfant.
Qui donc vous a traitée si méchamment ?

LE MARI
à part
Il me prend pour une demoiselle
Au gendarme
Si c'est un mariage que vous me cherchez
Le gendarme met la main sur son cœur
Commencez donc par me détacher

LE GENDARME
le délie en le chatouillant, ils rient et le gendarme répète toujours
Quelle belle fille !

Scène VI

Les mêmes, Presto, Lacouf
Dès que le gendarme commence à détacher le mari, Presto et Lacouf reviennent à l'endroit où ils sont tombés précédemment

PRESTO
Je commence à en avoir assez d'être mort
Dire qu'il y a des gens
Qui trouvent qu'il est plus honorable d'être mort que vif

LACOUF
Vous voyez bien que vous n'étiez pas à Zanzibar

PRESTO
C'est pourtant là que l'on voudrait vivre
Mais ça me dégoûte de nous être battus en duel
Décidément on regarde la mort
D'un œil trop complaisant

LACOUF
Que voulez-vous on a trop bonne opinion
De l'humanité et de ses restes
Est-ce que les selles des bijoutiers
Contiennent des perles et des diamants

PRESTO
On a vu des choses plus extraordinaires

LACOUF
Bref Monsieur Presto
Les paris ne nous réussissent pas
Mais vous voyez bien que vous étiez à Paris

PRESTO
À Zanzibar

LACOUF
En joue

PRESTO
Feu

Le peuple de Zanzibar tire un coup de revolver et ils tombent. Le gendarme a fini de délier le mari

LE GENDARME
Je vous arrête

Presto et Lacouf se sauvent du côté opposé d'où ils sont revenus. Accordéon

Scène VII

Le peuple de Zanzibar, le gendarme, le mari habillé en femme

LE GENDARME
Les duellistes du paysage
Ne m'empêcheront pas de dire que je vous trouve
Agréable au toucher comme une balle en caoutchouc

LE MARI
Atchou
Vaisselle cassée

LE GENDARME
Un rhume c'est exquis

LE MARI
Atchi
Tambour. Le mari relève sa jupe qui le gêne

LE GENDARME
Femme légère
Il cligne de l'œil
Qu'importe puisque c'est une belle fille

LE MARI
à part
Ma foi il a raison
Puisque ma femme est homme
Il est juste que je sois femme
Au gendarme pudiquement
Je suis une honnête femme-monsieur
Ma femme est un homme-madame
Elle a emporté le piano le violon l'assiette au beurre
Elle est soldat ministre merdecin

LE GENDARME

Mère des seins

LE MARI
Ils ont fait explosion mais elle est plutôt merdecine

LE GENDARME
Elle est mère des cygnes
Ah ! combien chantent qui vont périr
Écoutez

Musette, air triste

LE MARI
Il s'agit après tout de l'art de guérir les hommes
La musique s'en chargera
Aussi bien que toute autre panacée

LE GENDARME
Ça va bien pas de rouspétance

LE MARI
Je me refuse à continuer la conversation
Au mégaphone
Où est ma femme

VOIX DE FEMMES
dans les coulisses
Vive Tirésias !
Plus d'enfants plus d'enfants !

Tonnerre et grosse caisse
Le mari fait une grimace aux spectateurs et met à son oreille une main en cornet acoustique, tandis que le gendarme, tirant une pipe de sa poche, la lui offre. Grelots

LE GENDARME
Eh ! fumez la pipe bergère
Moi je vous jouerai du pipeau

LE MARI
Et cependant la Boulangère
Tous les sept ans changeait de peau

LE GENDARME

Tous les sept ans elle exagère

Le peuple de Zanzibar accroche une pancarte contenant cette ritournelle qui reste là :
EH ! FUMEZ LA PIPE BERGÈRE
MOI JE VOUS JOUERAI DU PIPEAU
ET CEPENDANT LA BOULANGÈRE
TOUS LES 7 ANS CHANGEAIT DE PEAU
TOUS LES 7 ANS ELLE EXAGÈRE

LE GENDARME
Mademoiselle ou Madame je suis amoureux fou
De vous
Et je veux devenir votre époux

LE MARI
Atchou
Mais ne voyez-vous pas que je ne suis qu'un homme

LE GENDARME
Nonobstant quoi je pourrais vous épouser
Par procuration

LE MARI
Sottises
Vous feriez mieux de faire des enfants

LE GENDARME
Ah ! par exemple

VOIX D'HOMMES
dans les coulisses
Vive Tirésias !
Vive le général Tirésias !
Vive le député Tirésias !
L'accordéon joue une marche militaire

VOIX DE FEMMES
dans les coulisses
Plus d'enfants !
Plus d'enfants !

Scène VIII

Les mêmes, le kiosque
Le kiosque où s'anime le bras de la marchande se déplace lentement vers l'autre bout de la scène

LE MARI
Fameux représentant de toute autorité
Vous l'entendez c'est dit je crois avec clarté
La femme à Zanzibar veut des droits politiques
Et renonce soudain aux amours prolifiques
Vous l'entendez crier Plus d'enfants Plus d'enfants
Pour peupler Zanzibar il suffit d'éléphants
De singes de serpents de moustiques d'autruches
Et stériles comme est l'habitante des ruches
Qui du moins fait la cire et butine le miel
La femme n'est qu'un neutre à la face du ciel
Et moi je vous le dis cher Monsieur le gendarme
Au mégaphone
Zanzibar a besoin d'enfants sans mégaphone donnez l'alarme
Criez au carrefour et sur le boulevard
Qu'il faut refaire des enfants à Zanzibar
La femme n'en fait plus Tant pis Que l'homme en fasse
Mais oui parfaitement je vous regarde en face
Et j'en ferai moi

LE GENDARME ET LE KIOSQUE
Vous

LE KIOSQUE
au mégaphone que lui tend le mari
Elle sort un bobard
Bien digne qu'on l'entende ailleurs qu'à Zanzibar
Vous qui pleurez voyant la pièce
Souhaitez les enfants vainqueurs
Voyez l'impondérable ardeur
Naître du changement de sexe

LE MARI
Revenez dès ce soir voir comment la nature
Me donnera sans femme une progéniture

LE GENDARME
Je reviendrai ce soir voir comment la nature
Vous donnera sans femme une progéniture
Ne faites pas qu'en vain je croque le marmot
Je reviens dès ce soir et je vous prends au mot

LE KIOSQUE
Comme est ignare le gendarme
Qui gouverne le Zanzibar
Le music-hall et le grand bar
N'ont-ils pas pour lui plus de charmes
Que repeupler le Zanzibar

Scène IX

Les mêmes, Presto

PRESTO
chatouillant le mari
Comment faut-il que tu les nommes
Elles sont tout ce que nous sommes
Et cependant ne sont pas hommes

LE GENDARME
Je reviendrai ce soir voir comment la nature
Vous donnera sans femme une progéniture

LE MARI
Revenez donc ce soir voir comment la nature
Me donnera sans femme une progéniture

TOUS
en chœur
Ils dansent, le mari et le gendarme accouplés, Presto et le kiosque accouplés et changeant parfois de compagnons. Le peuple de Zanzibar danse seul en jouant de l'accordéon
Eh ! fumez la pipe Bergère
Moi je vous jouerai du pipeau
Et cependant la Boulangère
Tous les sept ans changeait de peau
Tous les sept ans elle exagère

Rideau

Acte II

Au même endroit, le même jour, au moment du coucher du soleil. Le même décor orné de nombreux berceaux où sont les nouveau-nés. Un berceau est vide auprès d'une bouteille d'encre énorme, d'un pot à colle gigantesque, d'un porteplume démesuré et d'une paire de ciseaux de bonne taille.
[Chœurs]

Scène I

Le peuple de Zanzibar, le mari

LE MARI
Il tient un enfant dans chaque bras. Cris continus d'enfants sur la scène, dans les coulisses et dans la salle pendant toute la scène ad libitum. On indique seulement quand, et où ils redoublent
Ah ! c'est fou les joies de la paternité
40049 enfants en un seul jour
Mon bonheur est complet
Silence silence
Cris d'enfants au fond de la scène
Le bonheur en famille
Pas de femme sur les bras
Il laisse tomber les enfants
Silence
Cris d'enfants sur le côté gauche de la salle
C'est épatant la musique moderne
Presque aussi épatant que les décors des nouveaux peintres
Qui florissent loin des Barbares
À Zanzibar
Pas besoin d'aller aux ballets russes ni au Vieux-Colombier
Silence silence
Cris d'enfants sur le côté droit de la salle
Grelots
Il faudrait peut-être les mener à la baguette
Mais il vaut mieux ne pas brusquer les choses
Je vais leur acheter des bicyclettes
Et tous ces virtuoses
Iront faire
Des concerts
En plein air
Peu à peu les enfants se taisent, il applaudit
Bravo bravo bravo
On frappe
Entrez !

Scène II

Les mêmes, le journaliste parisien

LE JOURNALISTE
Sa figure est nue, il n'a que la bouche. Il entre en dansant
Accordéon
Hands up
Bonjour Monsieur le mari
Je suis correspondant d'un journal de Paris

LE MARI
De Paris
Soyez le bienvenu

LE JOURNALISTE
fait le tour de la scène en dansant
Les journaux de Paris au mégaphone ville de l'Amérique
Sans mégaphone
Hourra
Un coup de revolver, le journaliste déploie le drapeau américain
Ont annoncé que vous avez trouvé
Le moyen pour les hommes
De faire des enfants
Le journaliste replie le drapeau et s'en fait une ceinture

LE MARI
Cela est vrai

LE JOURNALISTE
Et comment ça

LE MARI
La volonté Monsieur elle nous mène à tout

LE JOURNALISTE
Sont-ils nègres ou comme tout le monde

LE MARI
Tout cela dépend du point de vue où l'on se place
Castagnettes

LE JOURNALISTE
Vous êtes riche sans doute
Il fait un tour de danse

LE MARI
Point du tout

LE JOURNALISTE
Comment les élèverez-vous ?

LE MARI
Après les avoir nourris au biberon
J'espère que ce sont eux qui me nourriront

LE JOURNALISTE
En somme vous êtes quelque chose comme une fille-père
Ne serait-ce pas chez vous instinct paternel maternisé

LE MARI
Non c'est cher Monsieur tout à fait intéressé
L'enfant est la richesse des ménages
Bien plus que la monnaie et tous les héritages
Le journaliste note
Voyez ce tout petit qui dort dans son berceau
L'enfant crie. Le journaliste va le voir sur la pointe des pieds
Il se prénomme Arthur et m'a déjà gagné
Un million comme accapareur de lait caillé
Trompette d'enfant

LE JOURNALISTE
Avancé pour son âge

LE MARI
Celui-là Joseph l'enfant crie est romancier
Le journaliste va voir Joseph
Son dernier roman s'est vendu à 600 000 exemplaires
Permettez que je vous en offre un
Descend un grand livre-pancarte à plusieurs feuillets sur lesquels on lit au premier feuillet :

QUELLE CHANCE !
ROMAN

LE MARI
Lisez-le à votre aise

Le journaliste se couche, le mari tourne les autres feuillets sur lesquels on lit à raison d'un mot par feuillet :
UNE DAME QUI S'APPELAIT CAMBRON

LE JOURNALISTE
se relève et au mégaphone
Une dame qui s'appelait Cambron
Il rit au mégaphone sur les quatre voyelles : a, é, i, o

LE MARI
Il y a cependant là une manière polie de s'exprimer

LE JOURNALISTE
sans mégaphone
Ah ! ah ! ah ! ah !

LE MARI
Une certaine précocité

LE JOURNALISTE
Eh ! eh !

LE MARI
Qui ne court point les rues

LE JOURNALISTE
Hands up

LE MARI
Enfin tel qu'il est
Le roman m'a rapporté
Près de 200 000 francs
Plus un prix littéraire
Composé de 20 caisses de dynamite

LE JOURNALISTE
se retire à reculons
Au revoir

LE MARI
N’ayez pas peur elles sont dans mon coffre-fort à la banque

LE JOURNALISTE
All right
Vous n’avez pas de fille

LE MARI
Si fait celle-ci divorcée
Elle crie. Le journaliste va la voir
Du roi des pommes de terre
En reçoit une rente de 100 000 dollars
Et celle-ci (elle crie) plus artiste que quiconque à Zanzibar
Le journaliste s’exerce à boxer
Récite de beaux vers par les mornes soirées
Ses feux et ses cachets lui rapportent chaque an
Ce qu’un poète gagne en cinquante mille ans

LE JOURNALISTE
Je vous félicite my dear
Mais vous avez de la poussière
Sur votre cache-poussière
Le mari sourit comme pour remercier le journaliste qui tient le grain de poussière à la main
Puisque vous êtes si riche prêtez-moi cent sous

LE MARI
Remettez la poussière
Tous les enfants crient. Le mari chasse le journaliste à coups de pied. Celui-ci sort en dansant

Scène III

Le peuple de Zanzibar, le mari

LE MARI
Eh oui c'est simple comme un périscope
Plus j'aurai d'enfants
Plus je serai riche et mieux je pourrai me nourrir
Nous disons que la morue produit assez d'œufs en un jour
Pour qu'éclos ils suffisent à nourrir de brandade et d'aïoli
Le monde entier pendant une année entière
N'est-ce pas que c'est épatant d'avoir une nombreuse famille
Quels sont donc ces économistes imbéciles
Qui nous ont fait croire que l'enfant
C'était la pauvreté
Tandis que c'est tout le contraire
Est-ce qu'on a jamais entendu parler de morue morte dans la misère
Aussi vais-je continuer à faire des enfants
Faisons d'abord un journaliste
Comme ça je saurai tout
Je devinerai le surplus
Et j'inventerai le reste
Il se met à déchirer avec la bouche et les mains des journaux, il trépigne. Son jeu doit étre très rapide
Il faut qu'il soit apte à toutes les besognes
Et puisse écrire pour tous les partis
Il met les journaux déchirés dans le berceau vide
Quel beau journaliste ce sera
Reportage articles de fond
Et cætera
Il lui faut un sang puisé dans l'encrier
Il prend la bouteille d'encre et la verse dans le berceau
Il lui faut une épine dorsale
Il met un énorme porte-plume dans le berceau
De la cervelle pour ne pas penser
Il verse le pot à colle dans le berceau
Une langue pour mieux baver

Il met les ciseaux dans le berceau
Il faut encore qu’il connaisse le chant
Allons chantez
Tonnerre

Scène IV

Les mêmes, le fils
Le mari répète : «une, deux !» jusqu'à la fin du monologue du fils. Cette scène se passe très rapidement

LE FILS
se dressant dans le berceau
Mon cher papa si vous voulez savoir enfin
Tout ce qu'ont fait les aigrefins
Faut me donner un petit peu d'argent de poche
L'arbre d'imprimerie étend feuilles et feuilles
Qui vous claquent au vent comme des étendards
Les journaux ont poussé faut bien que tu les cueilles
Fais-en de la salade à nourrir tes moutards
Si vous me donnez cinq cents francs
Je ne dis rien de vos affaires
Sinon je dis tout je suis franc
Et je compromets père sœurs et frères
J'écrirai que vous avez épousé
Une femme triplement enceinte
Je vous compromettrai je dirai
Que vous avez volé tué donné sonné barbé

LE MARI
Bravo voilà un maître chanteur
Le fils sort du berceau

LE FILS
Mes chers parents en un seul homme
Si vous voulez savoir ce qui s'est passé hier soir
Voici
Un grand incendie a détruit les chutes du Niagara

LE MARI
Tant pis

LE FILS
Le beau constructeur Alcindor
Masqué comme les fantassins
Jusqu'à minuit joua du cor
Pour un parterre d'assassins
Et je suis sûr qu'il sonne encore

LE MARI
Pourvu que ce ne soit pas dans cette salle

LE FILS
Mais la Princesse de Bergame
Épouse demain une dame
Simple rencontre de métro
Castagnettes

LE MARI
Que m'importe est-ce que je connais ces gens-là
Je veux de bonnes informations qui me parlent de mes amis

LE FILS
Il fait remuer un berceau
On apprend de Montrouge
Que Monsieur Picasso
Fait un tableau qui bouge
Ainsi que ce berceau

LE MARI
Et vive le pinceau
De l'ami Picasso
Ô mon fils
À une autre fois je connais maintenant
Suffisamment
La journée d'hier

LE FILS
Je m'en vais afin d'imaginer celle de demain

LE MARI
Bon voyage
Exit le fils

Scène V

Le peuple de Zanzibar, le mari

LE MARI
Celui-ci n'est pas réussi
J'ai envie de le déshériter
À ce moment arrivent des radios-pancartes :
OTTAWA
INCENDIE ÉTABLISSEMENTS J. C. B. stop 20 000 POÈMES EN PROSE CONSUMÉS stop PRÉSIDENT ENVOIE CONDOLÉANCES

ROME
H. NR. M. T. SS. DIRECTEUR VILLA MÉDICIS ACHÈVE PORTRAIT SS

AVIGNON
GRAND ARTISTE G.. RG. S BRAQUE VIENT INVENTER PROCÉDÉ CULTURE INTENSIVE DES PINCEAUX

VANCOUVER RETARDÉ DANS LA TRANSMISSION
CHIENS MONSIEUR LÉAUT..D EN GRÈVE

LE MARI
Assez assez
Quelle fichue idée j'ai eue de me fier à la Presse
Je vais être dérangé
Toute la sainte journée
Il faut que ça cesse
Au mégaphone
Allô allô Mademoiselle
Je ne suis plus abonné au téléphone
Je me désabonne
Sans mégaphone
Je change de programme pas de bouches inutiles
Économisons économisons
Avant tout je vais faire un enfant tailleur

Je pourrai bien vêtu aller en promenade
Et n’étant pas trop mal de ma personne
Plaire à mainte jolie personne

Scène VI

Les mêmes, le gendarme

LE GENDARME
Il paraît que vous en faites de belles
Vous avez tenu parole
40 050 enfants en un jour
Vous secouez le pot-de-fleurs

LE MARI
Je m'enrichis

LE GENDARME
Mais la population Zanzibarienne
Affamée par ce surcroît de bouches à nourrir
Est en passe de mourir de faim

LE MARI
Donnez-lui des cartes ça remplace tout

LE GENDARME
Où se les procure-t-on ?

LE MARI
Chez la cartomancienne

LE GENDARME
Extra-lucide

LE MARI
Parbleu puisqu'il s'agit de prévoyance

Scène VII

Les mêmes, la cartomancienne

LA CARTOMANCIENNE
Elle arrive du fond de la salle. Son crâne est éclairé électriquement
Chastes citoyens de Zanzibar me voici

LE MARI
Encore quelqu'un
Je n'y suis pour personne

LA CARTOMANCIENNE
J'ai pensé que vous ne seriez pas fâchés
De savoir la bonne aventure

LE GENDARME
Vous n'ignorez pas Madame
Que vous exercez un métier illicite
C'est étonnant ce que font les gens
Pour ne point travailler

LE MARI
au gendarme
Pas de scandale chez moi

LA CARTOMANCIENNE
à un spectateur
Vous Monsieur prochainement
Vous accoucherez de trois jumeaux

LE MARI
Déjà la concurrence

UNE DAME
(spectatrice dans la salle)
Madame la Cartomancienne

Je crois bien qu'il me trompe
Vaisselle cassée

LA CARTOMANCIENNE
Conservez-le dans la marmite norvégienne
Elle monte sur la scène, cris d'enfants, accordéon
Tiens une couveuse artificielle

LE MARI
Seriez-vous le coiffeur coupez-moi les cheveux

LA CARTOMANCIENNE
Les demoiselles de New-York
Ne cueillent que les mirabelles
Ne mangent que du jambon d'York
C'est là ce qui les rend si belles

LE MARI
Ma foi les dames de Paris
Sont bien plus belles que les autres
Si les chats aiment les souris
Mesdames nous aimons les vôtres

LA CARTOMANCIENNE
C'est-à-dire vos sourires

TOUS
en chœur
Et puis chantez matin et soir
Grattez-vous si ça vous démange
Aimez le blanc ou bien le noir
C'est bien plus drôle quand ça change
Suffit de s'en apercevoir
Suffit de s'en apercevoir

LA CARTOMANCIENNE
Chastes citoyens de Zanzibar
Qui ne faites plus d'enfants
Sachez que la fortune et la gloire
Les forêts d'ananas les troupeaux d'éléphants
Appartiennent de droit
Dans un proche avenir
À ceux qui pour les prendre auront fait des enfants
Tous les enfants se mettent à crier sur la scène et dans la salle. La

cartomancienne fait les cartes qui tombent du plafond. Puis les enfants se taisent
Vous qui êtes si fécond

LE MARI ET LE GENDARME
Fécond fécond

LA CARTOMANCIENNE
au mari
Vous deviendrez 10 fois milliardaire
Le mari tombe assis par terre

LA CARTOMANCIENNE
au gendarme
Vous qui ne faites pas d'enfants
Vous mourrez dans la plus affreuse des débines

LE GENDARME
Vous m'insultez
Au nom de Zanzibar je vous arrête

LA CARTOMANCIENNE
Toucher une femme quelle honte
Elle le griffe et l'étrangle. Le mari lui tend une pipe

LE MARI
Eh ! fumez la pipe Bergère
Moi je vous jouerai du pipeau
Et cependant la Boulangère
Tous les sept ans changeait de peau

LA CARTOMANCIENNE
Tous les sept ans elle exagère

LE MARI
En attendant je vais vous livrer au commissaire
Assassine

THÉRÈSE
se débarrassant de ses oripeaux de cartomancienne
Mon cher mari ne me reconnais-tu pas

LE MARI
Thérèse ou bien Tirésias

Le gendarme ressuscite

THÉRÈSE
Tirésias se trouve officiellement
À la tête de l'Armée à la Chambre à l'Hôtel de Ville
Mais sois tranquille
Je ramène dans une voiture de déménagement
Le piano le violon l'assiette au beurre
Ainsi que trois dames influentes dont je suis devenu l'amant

LE GENDARME
Merci d'avoir pensé à moi

LE MARI
Mon général mon député
Je me trompe Thérèse
Te voilà plate comme une punaise

THÉRÈSE
Qu'importe viens cueillir la fraise
Avec la fleur du bananier
Chassons à la Zanzibaraise
Les éléphants et viens régner
Sur le grand cœur de ta Thérèse

LE MARI
Thérèse

THÉRÈSE
Qu'importe le trône ou la tombe
Il faut s'aimer ou je succombe
Avant que ce rideau ne tombe

LE MARI
Chère Thérèse il ne faut plus
Que tu sois plate comme une punaise
Il prend dans la maison un bouquet de ballons et un panier de balles
En voici tout un stock

THÉRÈSE
Nous nous en sommes passés l'un et l'autre
Continuons

LE MARI

C’est vrai né compliquons pas les choses
Allons plutôt tremper la soupe

THÉRÈSE
Elle lâche les ballons et lance les balles aux spectateurs
Envolez-vous oiseaux de ma faiblesse
Allez nourrir tous les enfants
De la repopulation

TOUS
en chœur
Le peuple de Zanzibar danse en secouant des grelots
Et puis chantez matin et soir
Grattez-vous si ça vous démange
Aimez le blanc ou bien le noir
C’est bien plus drôle quand ça change
Suffit de s’en apercevoir

Rideau

FIN des LES MAMELLES DE TIRESIAS

Retour à la liste des oeuvres

COULEUR DU TEMPS
(1920)

Retour à la liste des oeuvres
Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

Table des matières

Acte premier
- Scène I
- Scène II
- Scène III
- Scène IV

Acte II
- Scène I
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI

Acte III
- Scène I
- Scène II
- Scène III
- Scène IV
- Scène V
- Scène VI
- Scène VII
- Scène VIII

Acte premier

Scène I

Une place publique dans la capitale d'un pays qui jouit de la paix
Nyctor, Ansaldin De Roulpe, Van Diemen.

ANSALDIN
Il entre suivi par ses compagnons qu'il veut entraîner tandis que Nyctor surtout fait mine de ne pas vouloir le suivre
Par ici par ici venez donc
Notre avion est prêt à voler

VAN DIEMEN
Belles nuits de ma ville natale
C'est à présent seulement
Que je sens toute votre douceur

ANSALDIN
Vous verrez ce sera merveilleux
Notre voyage s'annonce bien

VAN DIEMEN
C'est ici que j'ai vécu aimé
Et que je me suis enrichi

ANSALDIN
Je crois qu'il est bien temps de partir
Car sous peu le règne de la mort
S'étendra jusqu'ici

NYCTOR
Laissez-moi Partez si vous voulez partez donc
Mais moi je reste
Oui la mort règne
Mais cependant
Notre patrie
N'appartient pas

A ces royaumes
On y jouit en paix de la vie
Et l'on y meurt encore en paix

ANSALDIN
Vite
Venez nous discuterons après

NYCTOR
N'est-il pas plus dangereux encore
D'aller cueillir la rose d'azur
Dans les grands jardins aériens

ANSALDIN
Venez vite il est temps de partir
La mort vient quand je ne trouve pas juste
Que quelqu'un vous vous ou bien moi
Echappe à sa domination
Il est encore temps de partir
Bientôt l'on verra bondir la mort
Elle bondira jusqu'ici
Comme un tigre affamé au milieu
D'un troupeau éperdu de captives
Venez vite Au sud à l'est au nord
Coule le sang des antagonistes
Et leurs grandes ombres atroces
Obscurciront bientôt l'horizon
A l'ouest c'est la mer incertaine
Que sillonnent de nouveaux poissons
Au-dessus de nos têtes enfin
Des oiseaux de métal et de bois
Planent menaçants il faut partir
Il essaye de les entrainer.

NYCTOR
Partez si vous voulez je reste
Car il ne faut jamais déserter

VAN DIEMEN
Déserter le mot est un peu fort
N'avons-nous pas le droit de partir
Notre pays jouit de la paix
D'ailleurs le ministre m'a donné
Passeports autorisations

Enfin tout ce qui est nécessaire

NYCTOR
Mais on peut avoir besoin de nous
Et un pressentiment me dit
Qu'en partant nous allons à la mort

ANSALCIN
A la vie

VAN DIEMEN
Et qu'en savons-nous

ANSALDIN
A la vie je le jure
Venez

NYCTOR
Vous ne songez qu'à mon existence
Merci mais moi j'aime le danger
Je suis un poète et les poètes
Sont l'âme de la patrie

ANSALDIN
Venez

NYCTOR
Platon les met hors de la République
Ils sont au-dessus lois et morale
Mais un tel privilège comporte
De très grandes obligations
Et notamment celle d'exprimer
Tout ce que les autres citoyens
Peuvent ressentir de sublime
C'est pourquoi il faut bien que je reste

VAN DIEMEN
Vos scrupules je les comprends tous
Mais j'ai réfléchi à notre cas
En partant nous sauvons avec nous
L'âme même de notre patrie
Comme fît Enée en quittant Troie
Et Rome naquit de ce départ
Une Rome nouvelle monte en nous

Pour moi j'eusse évité ce voyage
Je suis vieux c'est pour vous que je pars
Pour sauver un savant un poète
Et plutôt qu'eux je sauve leur oeuvre
Partez partez pour sauver votre oeuvre
Elle est votre patrie sauvez-la
Elle appartient à l'humanité
Partez vous en êtes responsables

NYCTOR
Je me rends enfin vous l'emportez
Hélas
Pleure

ANSALDIN
Il est grand temps de partir

NYCTOR
Et voici le moment du départ
Je le considère avec angoisse
Trois hommes pour un monde nouveau
L'un riche ce qui nous a permis
De tout préparer pour ce voyage
Adieu donc monde où rien n'est gratuit
Il est tout le passé ce richard
Le passé c'est-à-dire la mort
L'autre un savant dont les connaissances
Nous feront vivre il est le présent
C'est-à-dire la vie et la lutte
Quelque chose enfin de bien bourgeois
Le corps oui la réalité
L'autre enfin voyageant les mains vides
Pleurera à jamais pleurera
Comme si tout était trépassé
Comme si le présent était mort
Car il est l'avenir, ce poète
C'est-à-dire la crainte joyeuse
Moins que la mort et plus que la vie
L'avenir enfin ou le désir
La beauté même ou la vérité

ANSALDIN
Venez

VAN DIEMEN
N'avez-vous rien oublié

ANSALDIN
Tout est prêt

NYCTOR
Adieu mon doux pays

ANSALDIN
Mon nouveau moteur fera merveilles
Nous avons de quoi faire deux fois
Le tour du monde aérien

VAN DIEMEN
Bien

NYCTOR
Et la nuit s'ouvre magiquement
Comme un porche béant entrons vite
Dans le palais inconnu

ANSALDIN
Venez

VAN DIEMEN
Vous êtes sûr de votre appareil

ANSALDIN
N'en doutez pas mais il faut partir

VAN DIEMEN
Et vous saurez vous orienter

ANSALDIN
Oui venez montez dans l'appareil
L'atmosphère est je crois favorable

Scène II

Entre ciel et terre.
Les mêmes.

NYCTOR
Le désir infini qui nous enlève au ciel
M'ordonne de chanter
Et puis quelle douceur
J'oublie ce qui n'est pas la suave douceur
De ce voyage aérien et il me semble
Que si je chantais à présent l'hymne du ciel
Je prendrais à mon chant un si noble plaisir
Que je m'arrêterais pour l'entendre vibrer
Dans l'espace
Harmonie
Eblouissement d'or
Des musiques du ciel
Résonnances de feu
D'une ardente lumière arrivant à grands flots
Les ondes de mon chant assaillent le silence
Le silence infini et l'immobilité
Mais quelle douceur
La terre se creuse
L'horizon s'élève

ANSALDIN
Il s'élève à mesure
Que nous nous élevons

NYCTOR
Et des nuages dorés
Folâtrent autour de nous
Ainsi que des dauphins autour d'une carène

VAN DIEMEN
Nyctor ne vous penchez pas

NYCTOR
Que sont ces traces ces longues traces
Qui partout partout rayent le sol
Est-ce une région volcanique

VAN DIEMEN
Nyctor
Nyctor regardez au ciel

NYCTOR
Laissez-moi le spectacle est poignant
Et descendons à une altitude
Qui me permette de regarder

VAN DIEMEN
Non redoublons plutôt de vitesse
Montons plus haut fuyons ces oiseaux
Qui paraissent bien vouloir nous poursuivre

NYCTOR
Ils poursuivent l'avion là-bas

ANSALDIN
Prenez garde car d'étranges fleurs
Eclosent brusquement près de nous

NYCTOR
Mais avant de quitter ces régions
Je veux voir ces sites désolés
Et je veux connaître sur le sol
Le danger enivrant descendons

ANSALDIN
Ce serait une grande imprudence

NYCTOR
Lâches vous avez peur de la mort

ANSALDIN
Je ne crains pas la mort cependant
Je ne veux pas être à sa merci

VAN DIEMEN

Aucun de nous n'a peur
Eh bien soit descendons

NYCTOR
La terrible magie
De cette ardente lutte
Me retiendra en bas
Quelques instants à peine
Puis je romprai le charme
Et nous repartirons.

VAN DIEMEN
C'est bien.

ANSALDIN
Nous descendons.

Scène III

Champ de bataille avec des croix.

MADAME GIRAUME
C'est ici qu'a eu lieu la bataille
Il est tombé frappé à la tête
Elle trouve la croix sous laquelle repose son fils.
Mon fils te voilà sous cette croix
Te voici mon joyau précieux
Te voici mon fruit blanc et vermeil
C'est mon fils c'est mon enfant c'est lui
Fils tu n'es plus rien que cette croix
C'est mon fils c'est mon enfant c'est toi
O très belle fontaine vermeille
Te voilà tarie à tout jamais
O toi dont la source était en moi
C'est mon fils c'est mon enfant c'est toi
Tu dors dans la pourpre impériale
Teinte du sang que je t'ai donné
O fils beau
Fils issu de ma chair
Floraison exquise de mon coeur
Mon fils mon fils te voilà donc mort
A ton front une bouche nouvelle
Rit de tout ce que ce soir j'endure
Parle sous terre bouche nouvelle
Que dis-tu bouche toujours ouverte
Tu es muette bouche trop rouge.

MAVISE
Sa mère est près de son tombeau
O Fiancé si beau si fort
Toi qui mourus vêtu de bleu,
Un morceau de ciel enterré !
Il était adroit et habile
Il était fort j'étais savante

Lui le travail moi la pensée
La vie et l'ordre en un seul couple
Lui le travail moi la pensée
Il était fort j'étais savante

MADAME GIRAUME
Et comme ton corps doit être lourd
Déjà je plie sous ton souvenir
O mon fils je t'ai porté jadis
Lorsque lu ne pesais presque rien
Et je n'ai plus de lait pour nourrir
Ta mort comme j'ai nourri ta vie

MAVISE
Mais ma science ne peut pas
Faire ressusciter sa force
Je veux me coucher près de lui
Près de lui dans ma robe noire
Il était bleu comme le jour
Je suis plus triste que la nuit

MADAME GIRAUME
Parle mon fils réponds à ta mère
C'est la voix qui t'apprit à parler

MAVISE
Orgueil orgueil abaisse-toi
Orgueil qui ne sais plus souffrir
Depuis que tout le monde souffre
Mais que m'importent tous les autres
Il est là bleu comme le ciel
Où rougeoient les nuées du soir

MADAME GIRAUME
J'ai fait des démarches incroyables
Pour atteindre ce lieu prohibé
Et te voilà mort mon cher enfant
Qu'ont-ils fait de toi ils t'ont tué
Ils s'y sont mis tous pour te tuer
Et puisqu'ils en voulaient à mon sang
Pourquoi donc pour en tarir la source
N'ont-ils pas pris ma vie ô mon fils
Pourquoi ta vie et non pas la mienne

MAVISE
Mon amour pour toi contient tout
Les grandes raisons de ta mort
Et cet avenir qui naît d'elle
Mais réponds réponds que tu m'aimes
O mon fiancé je suis vierge
Mais tout ton sang repose en moi
Tu m'as fécondée en mourant
Je sens en moi tout l'avenir

MADAME GIRAUME
Que vais-je devenir douloureuse
Désolée meurtrie et tout en larmes
Écoutez mon fils mon fils est mort
Mon fils une grappe de raisin
Dont on a exprimé tout le vin
Et ce vin précieux ils l'ont bu
Ils sont ivres voyez écoutez
Ils en sont tous ivres de ce vin
De ce vin mon sang mon sang vermeil

MAVISE
Nous sommes enfin mariés
Et l'avenir est notre fils
Voici les bataillons issus
De ton trépas de ton espoir
Savais-tu combien je t'aimais
Je baise le sol de ta tombe
Comme si je baisais tes lèvres
O merveille la terre a rendu le baiser

MADAME GIRAUME, **MAVISE**, **VOIX DES MORT**S **ET DES VIVANTS** ensemble

MADAME GIRAUME
O fils ô mon fils plus blanc qu'un lys
Mon fils mon fils hiver de mon âme
O mon fils hostie de la patrie
O fils douceur et douleur immenses
Réponds réponds mon petit enfant
Réponds réponds mon petit enfant

MAVISE
Mort ô mort ô vivante mort

Merveilleuse et cruelle mort
Mes larmes sang de mon esprit
Baignent le sol qui m'a rendu
Son suprême baiser ô larmes
Coulez pour ma grande douleur
Et la terre comme un anneau
T'entoure ô mon beau fiancé
C'est la bague des épousailles

VOIX DES MORTS **ET DES VIVANI**S
C'est le crépuscule de l'Amour
Et qu'importent qu'importent les hommes
Qu'importent les frelons à la ruche
Qu'importent gloire richesse amour
Et qu'importent qu'importent les hommes
Adieu
Adieu il faut que tout meure

Scène IV

Les Mêmes, Nyctor, Van Diemen, Ansalin De Roulpe.

VAN DIEMEN
Voici des femmes

NYCTOR
Voici des cris

ANSALDIN
C'est le séjour de la mort

VAN DIEMEN
Mesdames c'est un endroit malsain
Ne restez pas ici suivez-nous

MADAME GIRAUME
Puisque je ne verrai plus mon fils
Emmenez-moi donc où vous voudrez

NYCTOR *à ANSALDIN*
C'est une compagnie imprévue
Mais la femme est l'ennemie du rêve
Et je vais peut-être m'ennuyer
Moi qui jamais jamais ne m'ennuie
Hier elles s'amusaient peut-être
Aujourd'hui elles sont tout en larmes
Demain elles auront oublié
La mort pour ne songer qu'aux vivants
Et les voilà prêtes à nous suivre
Mais elles ne sont que deux tant mieux
Je pourrai s'il me plaît rester seul

ANSALDIN
Nyctor vous êtes vraiment injuste
Elles ne savent pas nos desseins

Elles supposent que nous voulons
Simplement les faire s'éloigner
De ce dangereux champ de bataille
Et ne pensent pas que nous allons
Voir le pays divin de la paix

NYCTOR
Il faut donc leur dire nos projets

ANSALDIN
Mais non elles ne nous suivraient pas
Plus tard elles apprécieront mieux
L'ineffable douceur de la paix
Car elles ont souffert

NYCTOR
Misérable

ANSALDIN
Et ce seront d'utiles compagnes

NYCTOR
Et vous ne les renseignerez pas

ANSALDIN
Non

NYCTOR
Je vais leur dire ce qui en est

ANSALDIN
Je le défends si vous le tentez
Je vous tuerai car je n'admets pas
Que vous contrecarriez mes projets

NYCTOR
Je suis sans volonté Ansaldin
Et je me trouve à votre merci
Je vous hais voilà la paix promise
Et c'est déjà la haine entre nous

MADAME GIRAUME
Mavise venez aussi

MAVISE
Où ça

VAN DIEMEN
Ailleurs

MAVISE
Mère de mon fiancé
Je vous suivrai toujours et partout

NYCTOR
Et cette époque veut pour surnom
Ce terrible mot latin cruor
Qui signifie du sang répandu

ANSALDIN
Par ici il est temps de partir
J'entends les premiers éclatements
De ce qu'ils appellent aujourd'hui
Une préparation
Venez.
Foix des morts et des vivants
Adieu
Adieu il faut que tout meure.

Acte II

Une île déserte

Scène I

Van Diemen, madame Giraume.

VAN DIEMEN
Quel agréable voyage

MADAME GIRAUME
Oui
Bien agréable où sommes-nous donc

VAN DIEMEN
Tout près de l'Equateur dans une île africaine
Que ne hante jamais aucun navigateur
D'après ce qu'en a dit notre cher Ansaldin
C'est une île déserte à moins qu'elle ait changé
Et soit peuplée depuis son exploration
Par les grands voyageurs Livingstone et Stanley
Et nous y rencontrerons peut-être quelques nègres
Des serpents et aussi des monstres poétiques
Que nous inventerons pour vous faire plaisir.

MADAME GIRAUME
Quoi une île déserte en Afrique
L'Equateur des serpents et des monstres
Est-ce possible mais vous riez
Vous vous moquez de moi n'est-ce pas?

VAN DIEMEN
Non c'est vrai.

MADAME GIRAUME
Vous souriez

VAN DIEMEN
Mais non

MADAME GIRAUME
Nous n'avons pas quitté mon pays
Serait-ce vrai non mais il fait chaud
Oui il fait une chaleur torride
Mais non vous riez je ne vois point
De végétation tropicale

VAN DIEMEN
C'est qu'elle ne se laisse pas voir
Dès l'abord et que pour distinguer
La végétation tropicale
De celle qui ne l'est pas il faut
S'entendre un peu à la botanique
Mais avec de l'habitude

MADAME GIRAUME
Quoi
L'Equateur la chose est incroyable
Cependant vous me l'affirmez

VAN DIEMEN
Oui

MADAME GIRAUME
Mais quelles gens êtes-vous donc

VAN DIEMEN
Nous aimons la paix et nous fuyons
Les pays qu'elle n'habite pas
Par pitié pour votre désespoir
Nous vous avons priées de venir avec nous
Et vous êtes venues de plein gré

MADAME GIRAUME
Ce que vous m'apprenez m'étourdit
Et il faut que je m'y habitue
Et puis oui vous avez eu raison
Qu'aurions-nous fait là-bas

VAN DIEMEN
En effet

MADAME GIRAUME
Les femmes sont faites pour la paix

Mais où donc trouver la paix sinon
Dans une île déserte

VAN DIEMEN
C'est ça

MADAME GIRAUME
Mais nous y serons si abandonnés
Cinq êtres tous seuls dans l'univers

VAN DIEMEN
Unis comme les doigts de la main
Eh oui nous serons seuls

MADAME GIRAUME
Seuls tout seuls

VAN DIEMEN
C'est l'heure pour certains
De supporter
La solitude
Là-bas d'où nous venons un homme n'est plus rien
Là-bas l'individu n'est qu'une particule
D'êtres au corps énorme anciens ou nouveaux
L'homme n'est qu'une goutte au sang des capitales
Un tout petit peu de salive dans la bouche
Des assemblées brin d'herbe au champ qu'est un pays
C'est un simple coup d'oeil jeté dans un musée
La pièce de billon dans la caisse des banques
C'est un peu de buée aux vitres d'un café
Il pense mais il est l'esclave des machines
Les trains dictent leurs lois à l'homme dans l'horaire
L'homme n'était plus rien c'est pourquoi nous fuyons
Pour retrouver un peu de liberté humaine

MADAME GIRAUME
Je vous écoute comme on écoute
Son libérateur ce que vous dites
Me cause une allégresse infinie
Un plaisir

VAN DIEMEN
Prenez garde madame
Mais je ne m'habituerai jamais

A ce que vous ne soyez plus triste
Vous devez nous rappeler sans cesse
Dans le domaine heureux de la paix
Les douleurs dont on souffre là-bas

Scène II

Ansaldin de Roulpe, Mavise

MAVISE
Oui c'est une infamie
Vous nous avez trompées
Vous vous êtes moqués
De femmes malheureuses
Je veux voir à l'instant
Ce monsieur Van Diemen
Je veux qu'on nous ramène
Dans notre beau pays

ANSALDIN
Oh je l'attendais cette colère
Cette fureur vous êtes injuste
Nous vous avons sauvées de la mort
Et de la plus affreuse tristesse
Qu'auriez-vous fait là-bas dites-moi
Simples cellules madréporiques
Des attols monstrueux et dolents
Qui montent à la surface affreuse
Du tragique océan humain
D'ici vous dominez l'univers

MAVISE
Qu'importe
Le devoir
C'est de rester là-bas
C'est le devoir des femmes
De panser les blessures
De consoler les coeurs

ANSALDIN
C'est donc
Nyctor qui avait raison

Il ne voulait pas que vous veniez

MAVISE
Si vous aviez tout dit
Vous auriez bien agi
J'ai cru que simplement
Vous vouliez nous mener
Hors du champ de bataille
Et non à l'Equateur
Pour y chercher la paix
Mais elle est cette paix
Seulement dans les coeurs
Et c'est le savez-vous
Le devoir accompli

AKSALDIN
Pardonnez-moi car en vous voyant
J'ai été séduit et attiré
Puis j'ai compris qu'ainsi que moi-même
Vous aimiez avant tout la science
Et il me sembla que vous étiez
Pareille au terrain où lentement
Par hasard et par mille chimies
Se forment ces pierres précieuses
Qui taillées et polies sont si belles.

MAVISE
La beauté est en tout
Le devoir accompli

ANSALDIN
Voulez-vous donc n'être que l'esclave
Des grandes paroles collectives

MAVISE
Mais ces grandes paroles désignent
Des êtres véritables
Patrie
Nationalités ou bien races
Dont nous sommes une particule
Que dire d'un globule du sang
D'une simple cellule du corps
Qui se refuserait à remplir
Sa fonction

ANSALDIN
Soit et cependant
Hors vos états policés ou non
Du sang il naît un ordre nouveau
Il naît un état un grand état
La nation de ceux qui ne veulent
Plus de mots souverains plus de gloire
Et comme les premiers chrétiens
Ils sont tous prêts dans la douleur
Prêts à devenir universels
Le Christ acquit aux hommes
Leurs droits spirituels
Et la France inventa
Leurs droits philosophiques
Dans cette île déserte
Proclamons donc enfin
Leurs droits physiques et politiques-

MAVISE
Nous n'avons pas le droit
D'abandonner ainsi
Les morts et les vivants

ANSALDIN
Voiis êtes esclave de paroles

MAVISSE
Ramenez-nous dans notre pa3's

ANSALDIN
Il naît une catholicité
Fondée seulement sur la science
Et sur l'intérêt immédiat
Des hommes ne serait-il pas juste
Dites-moi que leur tranquillité
Allât de pair avec les progrès
De l'industrie

MAVISSE
Folie
O folie
Ramenez-nous dans notre pays
Allez chercher monsieur Van Diemen

Je vous attends ici

ANSALDIN
J'obéis

Scène III

MAVISE
Peut-être me trompé-je
Les femmes souffrent tant
Et moi j'ai tant souffert
Mille pensées m'assaillent
Je ne me connais plus
Je crie contre le rapt
Qui m'a menée ici
Et au fond de moi-mêm.e
Je me sens presque heureuse
O vie ô vie instable
Je suis comme un jardin
Que le vent ou la pluie
Peut d'un instant à l'autre
Défleurir
Vie passée
Violente et sublime
Et quelle fille étais-je
J'allais me marier
Et l'amour est sous terre
Mais qu'eût été l'amour
Je ne sais je ne sais
Je sais que je suis belle
Comme un champ de bataille
Tout l'amour crie vers moi
L'amour de tous les hommes
L'amour de tous les êtres
De toutes les machines
Mais puis-je puis-je aimer
Moi ivre de devoir
Ivre d'être assaillie
Par les tentations
Ivre d'y résister
A moi ivre de lutte
On voudrait imposer

La paix ignoble et triste
De cette île déserte
Non il faut que je parte
Il faut qu'on me ramène
Dans cette humanité
Pleine d amour et de haine
Mais j'hésite à partir
Comme un nouveau devoir
A surgi dans mon âme
A grandi dans mon coeur
Un devoir vis à vis
De cet enfant Nyctor
Qui se tient à l'écart
Honteux d'être parti
Honteux d'être poète
Honteux d'être vivant

Scène IV

Mavise, Nyctor.

NYCTOR
Etes-vous donc égarée Mavise

MAVISE
Non j'ai prié monsieur Ansaldin
De retrouver monsieur Van Diemen

NYCTOR
Ah vous êtes outrée de ce rapt
Je vous devine et je vous approuve
Oui vous voulez repartir là-bas
C'est juste et je suis un grand coupable
Car moi seul de mes trois compagnons
Savais quel crime nous commettions
En vous entraînant sans vous le dire
Loin du jardin des explosions

MAVISE
Votre regard m'enivre Nyctor
Et vous devinez bien mes pensées
L'humanité tout entière parle
Par votre voix si harmonieuse
L'humanité dont je suis l'épouse
Depuis que mon fiancé est mort

NYCTOR
Je ne suis qu'un poète une voix
De l'infini une faible voix

MAVISE
Oui il y a dans votre réserve !
Dans votre goût de la solitude
Quelque chose Nyctor qui m'échappe

Et qui pourtant m'attire écoutez
Et cependant j'avais renoncé
A la chimie trompeuse des coeurs
L'amour c'était pour moi une armée
M'assaillant m'assiégeant mais vaincue
Savante je rêvais d'un bonheur
Fondé sur le devoir accompli
Et sur la liberté de chercher
La lutte mais oui toujours la lutte
De l'humanité contre mon coeur
De mon cerveau contre la nature

NYCTOR
Et vous voilà réduite à la paix

MAVISE
Que de sphinx rôdent autour de moi
Tous m'ont crié devine devine
Et à chacun d'eux je voudrais bien
Pouvoir répondre j'ai deviné
Quel monstre singulier êtes-vous
Qui ne me proposez pas d'énigme
Dites-moi voulez-vous que je reste

NYCTOR
Votre devoir

MAVISE
Je le sacrifie

NYCTOR
Vos souvenirs

MAVISE
Je les sacrifie

NYCTOR
O femme ô femme plus mécanique
Plus mécanique que les machines
L'âme des canons est plus sensible
Que l'âme de la femme il ne crie
En elle que l'instinct de l'espèce

MAVISE

Je suis une femme bien étrange
Et aussi esseulée que vous l'êtes
Je cherche la formule savante
Qui contiendrait la toute-puissance
Permettez Nyctor que je m'éclaire
A la flamme de votre cerveau
Nous unirons si vous le voulez
La science avec la poésie
Ainsi qu'il fut au commencement
Mais non non je m'égare Nyctor
Je ne sais plus rien Nyctor plus rien
J'ai tout oublie tout oublié
Et de plus je n'ai rien deviné
Oui il faut aimer sans rien savoir

NYCTOR
Aimer c'est sans doute la formule
De la puissance absolue aimer
Mais qui peut aimer à volonté

MAVISSE
Celui qui ne fuit pas le danger

NYCTOR
C'est vrai le danger est à la vie
Comme le sublime est au poète
Mais que cela est loin de l'amour
Tiens voici Ansaldin il vous aime
Adieu

MAVISE
Est-ce la paix entre nous

NYCTOR
Adieu

Scène V

Les mêmes, Ansaldin De Roulpe, le Solitaire.

ANSALDIN
J'ai parcouru toute l'île
Ne vous en allez donc pas Nyctor
Je n'ai pas rencontré Van Diemen

MAVISE
Oh il ne doit pas être bien loin

ANSALDIN
Voici le seul habitant de l'île

LE SOLITAIRE
Je vous le répète fuyez donc
Ce volcan le maître de cette île
Se réveille fuyez avant peu
Il dévastera tout mais fuyez
Ou bien vous périrez avec moi
Fuyez
Fuyez

Scène VI

Les mêmes, Van Diemen, Madame Giraume.

ANSALDIN
Cet honmie a bien raison
En errant dans l'île j'ai bien vu
Le grave danger qu'il nous annonce
Le solitaire est sur le point de s'évanouir.

VAN DIEMEN
Qu'avez-vous

MADAME GIRAUME
Cet homme meurt de faim

LE SOLITAIRE
Non non mais laissez-moi me remettre
Depuis dix ans je n'ai pas parlé
Avec un être humain

ANSALDIN
Quelle paix

LE SOLITAIRE
Oui si on peut appeler ainsi
La dure lutte avec la nature
Avec les animaux les insectes

VAN DIEMEN
Venez avec nous pourquoi rester

NYCTOR
Oui venez

LE SOLITAIRE
Je n'en ai pas le droit

Le devoir me retient dans cette île

ANSALDIN
Quel est donc cet austère devoir

LE SOLITAIRE
Le devoir d'expier un grand crime
Mais vous êtes là comme des juges
Vous qui vous envolerez bientôt
O multiple oiseau inattendu
Je vais vous dire ce que j'expie.
Vous jugerez et vous partirez
Tandis que vous vous envolerez
Un feu mortel me purifiera.

VAN DIEMEN
Parlez.

NYCTOR
Parlez.

LE SOLITAIRE
Mes compatriotes
M'ayant accablé sous l'injustice
Je me suis vengé en trahissant
Puis je fus justement condaniné
Tandis que le navire voguait
Vers le lieu où l'on me déportait
Je me suis évadé à la nage
Et je n'ai pas le droit de partir
J'ai moi-même choisi ma prison
Quand on a conscience du crime
On ne s'évade pas de prison
Tant qu'on n'a pas encore expié
Et je n'ai pas encore expié
J'ai mené une vie admirable
Dans sa sauvagerie une vie
De luttes dont je fus le vainqueur
Laissez moi laissez-moi donc adieu
J'ai voulu choisir le châtiment
Et non l'éviter
Adieu fuyez
Adieu je ne suis qu'un criminel

NYCTOR
Vous le fûtes

LE SOLITAIRE
Qu'entends-je merci

VAN DIEMEN
Mais si vous tenez à expier
Vous n'avez pas le droit de mourir
Il faut vivre et souffrir

LE SOLITAIRE
Est-ce vrai

ANSALDIN
Venez avec nous

LE SOLITAIRE
Qui êtes-vous

ANSALDIN
Des hommes qui voient en vous un homme
Comme les autres pendant qu'ailleurs
Les autres s'entretuent

LE SOLITAIRE
Où cela

VAN DIEMEN
Là-bas
Dans tous les pays

LE SOLITAIRE
O joie
O joie on peut donc verser son sang
On peut mourir honorablement
On peut mourir glorieusement
Emmenez-moi aux pays sanglants
Je mourrai pour ceux que j'ai trahis
Je réparerai enfin mon crime
Juges descendus du ciel dans l'île
Voulez-vous m'absoudre de mon crime
Et suis-je un homme comme les autres
Un homme ayant le droit de mourir

En poussant le cri de la bravoure
Un homme dont le sang peut couler
Comme un fleuve où je me laverai

VAX DIEMEN
Oui nous vous jugeons et votre crime
Est remis mais venez avec nous
Quand nous aurons trouvé le pays
Où gît cette paix que nous cherchons
Nous vous ramènerons aux pays
Où le sang coule

ANSALDIN
Vite
Venez
Vite il est grand temps d'appareiller
Nous gagnerons le pôle venez

MAVISE
Ce traître a plus fortement que nous
Le sentiment de son devoir

NYCTOR
Ah voyez le volcan jette des flammes
La lave jaillit c'est la nature
Qui se déclare notre ennemie

ANSALDIN
Venez

NYCTOR
Voyez donc comme est terrible
Cette paix que nous cherchons en vain

Acte III

Scène I

Entre ciel et terre
Nyctor, Ansaldin De Roulpe, Van Diemen, Le Solitaire, Madame Giraume, Mavise.
Puis les voix des Dieux

VAN DIEMEN
C'est un éblouissement aftreux
Ansaldin vous montez bien trop haut
Le soleil aujourd'hui a vraiment
Un éclat qu'on ne peut soutenir

ANSALDIN
Il faut cependant monter encore
Voyez ces gros nuages qui montent
Et nous montons pour fuir la tempête

MAVISE
Oh certains ont une forme humaine
D'autres nuages ont l'air de monstres

NYCTOR
Oui
Vous avez raison et depuis un quart d'heure
Je les vois arriver ce sont les dieux Mavise
Les dieux oui tous les dieux de notre humanité
Qui s'assemblent ici et c'est sans aucun doute
Bien la première fois que cela leur arrive
Les dieux de pierre et d'or les dieux de la matière
Et ceux de la pensée viennent vers le soleil
L'univers sous leur ombre oscille de terreur
Et l'atmosphère même en est toute troublée
Bel fend l'immensité avec ses douze cornes
Tous les temples se sont ouverts et tous les dieux
Sont venus de partout pour parler au soleil
Tous sont bons même ceux qui aiment les victimes

Ils ont toujours voulu la paix de leurs croyants
La plupart aiment l'homme et voudraient qu'il soit bon
Ils voudraient que jamais il ne donnât la mort
Ils veulent qu'à eux seuls s'immolent les hosties
Gages sacrés de paix entre l'homme et la vie
Les plus sanglants les plus cruels aiment la paix
Et c'est pourquoi ils viennent tous se concerter
Avec ce grand soleil qui nous vivifie tous
Voyez ces dieux ce sont une mer déchaînée
C'est un grand incendie qui s'avance et qui gronde
Voici les vieux génies taureaux au front humain
Dont la barbe ruisselle et coiffés de la mitre
Tous ces dieux monstrueux obscurcissent l'azur
Les dieux de Babylone et tous les dieux d'Assur
Voici Melquarth le nautonier et le moloch
L'affamé qui toujours nourrit son ventre ardent
Baal au nom multiple adoré sur les côtes
Ce tourbillonenment Belzébuth Dieu des mouches
Et des champs de bataille écoutez écoutez
Tanit vient en criant et Lilith se lamente
Et sur un trône fait de flammes étagées
D'anges épouvantés et de bêtes célestes
Terrible et magnifique entouré d'ailes d'or
De cercles lumineux à la lueur mouvante
Jéhovah le jaloux dont le nom épouvante
Arrive fulgurant infini adorable
Voici des dieux toujours des dieux toujours des dieux
Tous les antiques dieux venus des pyramides
Les sphinx les dieux d'Egypte aux têtes d'animaux
Les nomes Osiris et les dieux de la Grèce
Les muses les trois sœurs Hermès les Dioscures
Jupiter Apollon tous les dieux de Virgile
Et la tragique croix d'où le sang coule à flots
Par le front écorché par les cinq plaies divines
Domine le soleil qui l'adore en tremblant
Voilà les manitous les dieux américains
Les esprits de la neige et leurs mouches ganiques
Le Teutatès gaulois les walkyries nordiques
Les temples indiens se sont aussi vidés
Tous les dieux assemblés pleurent de voir les hommes
S'entretuer sous le soleil qui pleure aussi

LES VOIX DES DIEUX
Soleil ô vie ô vie

Apaise les colères
Console les regrets
Prends en pitié les hommes
Prends en pitié les Dieux
Les Dieux qui vont mourir
Si l'humanité meurt

Scène II

Le Pôle Sud.
Le Solitaire, Nyctor, Ansaldin De Roulpe, Van Diemen, Madame Giraume, Mavise.

VAN DIEMEN
Nous voici au pôle mes amis
Est-ce ici le séjour de la paix
Ansaldin vous nous avez promis
De nous rendre la vie agréable
Et nous tremblons de froid et de peur

NYCTOR
Hélas

MAVISE
Parfois le sommeil me gagne
Comme si tout se glaçait en moi

MADAME GIRAUME
Moi je regrette un petit balcon
Donnant sur une rue peu passante
Et le bruit très lointain des tramways
Banquise de souvenirs glacés

MAVISE
Souvenirs
Souvenirs

LE SOLITAIRE
Mais j'espère
Que nous ne resterons pas longtemps
Dans ce désert vous jm'avez promis
De me ramener dans les pays
Du grand courage individuel

NYCTOR
La blancheur souveraine qui brille
Partout est l'image de la paix
Implacablement froide la paix
Vers laquelle monsieur Ansaldin De Roulpe nous a enfin menés
Nous ne tarderons pas à connaître
Cette paix dans toute son horreur

MADAME GIRAUME
La profonde et l'éternelle mort

VAN DIEMEN
De fortes brises accompagnées
De durs flocons de neige voyez
Font rage continuellement
Et couvrent tout d'un brouillard livide
Fait d'embrun et de l'humidité
Congelée de l'atmosphère

NYCTOR
Hélas

VAN DIEMEN
Mais si monsieur
Ansaldin de
Roulpe
Réussit ses miracles savants

ANSALDIN
Mais ne vous impatientez pas
J'organiserai tout savamment
Logis chauffage éclairage tout
Et je tirerai tout de la glace

NYCTOR *à Van Diemen*
Il ne faut pas trop compter sur lui
Je crois bien qu'il est devenu fou
Si je savais mener l'avion
Nous repartirions oui Ansaldin
Est fou et nous ne tarderons pas
A le devenir aussi nous tous
La mort nous attend
Adieu Mavise . Il me semble que ma pensée se gèle

MAVISE
Ma parole se glace au sortir
De ma bouche

MADAME GIRÂUME
Je me sens mourir

ANSALDIN
Ne désespérez pas je vous prie
Mais ayez tous confiance en moi
Et je vois déjà la cité blanche
Qui bientôt s'élèvera ici
Je ferai jaillir une lumière
Toutes les banquises brilleront
Comme des diamants

MAVISE
C'est fou

ANSALDIN
Et des palais seront nos demeures
La terre donnera la chaleur
Des profondeurs une vie magique
Va naître ici bientôt

LE SOLITAIRE
Mais je veux
Aller au pays où
Ton se bat
O souvenirs cruels souvenirs

NYCTOR
Le froid augmente en mourant ici
Nous aurons la consolation
De ne point tomber en pourriture
Dans des siècles nous serons intacts
Comme si nous dormions car la mort
Ce n'est pas la putréfaction
Dans ce lieu merveilleux de la paix
Mais seulement un sommeil sans fin

VAN DTEMEN
Allons ne nous abandonnons pas
Au désespoir et séparons-nous

Pour aller tous à la découverte
Pour ma part parmi les blocs épars
Je vais sur ces pentes de cristal
Reconnaître notre blanc royaume

Scène III

Mavise, Nyctor.

NYCTOR
Leurs silhouettes dans le brouillard
Sont comme des fantômes

MAVISE
Hélas
Vous êtes cruel Nyctor oui vous l'êtes
Vous avez écarté tout espoir
Nous n'avons plus foi dans Ansaldin
C'est votre faute

NYCTOR
Mais il est fou

MAVISE
La folie a fait de grandes choses
Le doute est toujours cause de mort
Sachez qu'on peut tout utiliser
Même les aurores boréales
Qui splendides marchent dans le ciel
En froissant leur grand manteau de soie

NYCTOR
Mais nous sommes plus près de la mort
Plus près qu'avec une mitrailleuse
Braquée sur notre poitrine

MAVISE
Quoi
Oh lâche je vous méprise
L'homme
N'est-il pas en tous lieux et toujours
En dancrer

Fou ou non Ansaldin
Espère
Vous rêvez à la mort
Puisque vous avez votre bon sens
Sauvez-nous inventez soyez homme

NYCTOR
O nuit ô splendide nuit où rampent
Les célestes bêtes de phosphore
Belles musiques agonisant
Dans la rondeur de l'immensité
Je jouis pleinement de la paix
De ces splendeurs et de ces blancheurs
Et l'éternité qui les fit naître
Ne les verra jamais mourir

MAVISE
Ah
Il est devenu fou il est fou
Tous sont devenus fous

NYCTOR
C'est je crois
Une promesse d'éternité
Que mourir dans cette froide paix
Mais je vais aller me promener

MAVISE
J'ai peur de lui j'ai peur d'être seule
Elle crie
Venez tous au secours au secours

Scène IV

Un autre site du pôle avec une banquise de glace trans-parente qui renferme un corps de femme
La Femme Dans La Banquise De Glace, Nyctor.

NYCTOR *entrant*
Comme elle est belle mais je suis fou
Est-ce possible ou n'est-ce qu'un songe
Je vois bien devant moi la beauté
L'adorable beauté de mes rêves
Elle est plus belle que dans les livres
Toutes les imaginations
Des poètes n'avaient supposé
Elle est plus belle que ne fut Eve
Plus belle que ne fut Eurydice
Plus belle qu'Hélène et Dalila
Plus belle que Didon cette Reine
Et que non Salomé la danseuse
Que ne fut Cléopâtre et ne fut Rosemonde au palais
Merveilleux
O beauté je te salue au nom
De tous les hommes de tous les hommes
C'est moi qui t'avais imaginée
C'est moi qui t'ai enfin inventée
Je t'ai créée fille de mes rêves
Je t'adore ma création

Scène V

Les mêmes, Ansaldin De Roulpe.

ANSALDIN
Que vois-je quelle est cette merveille
Mais c'est là un phénomène unique
On parle de mammouths millénaires
Retrouvés intacts en Sibérie
C'est une femme
Et quelle beauté
Voilà voilà la vie immortelle
La paix harmonieusement belle
C'est la science parfaite et pure
C'est la plus belle qu'on puisse voir
Et cependant elle est plus antique
Que la plus antique des beautés
Qu'aient jamais célébrée les poètes
Elle est vraie ce n'est pas un prestige
Elle est là derrière cette glace
C'est la beauté la jeunesse même
Et c'est l'être le plus ancien

NYCTOR
Ne serait-ce pas Eve elle-même

ANSALDIN
Qu'importe son nom c'est la science
Celle que depuis les origines
Le froid de la paix a conservée
Belle et pure à jamais

NYCTOR
Et je l'aime

ANSALDIN

Arrière qui donc ose l'aimer

NYCTOR
Moi je l'adore et elle est à moi
A moi seul qui l'ai vue le premier

ANSALDIN
Mais qu'importe elle n'est qu'à moi seul
Puisque seul je puis la conserver
Je suis seul à pouvoir assurer
La perpétuité de sa beauté

NYCTOR
Et moi je l'idéaliserai

ANSALDIN
Et moi je la sauvegarderai

NYCTOR
C'est l'idéal

ANSALDIN
Non c'est la science
Mais quelle gloire pour un savant
Je la transporterai en Europe
Et quelle gloire m'entourera
La gloire même de sa beauté
Devant quoi pâliront les artistes
Devant quoi pâliront les poètes
On bâtira un musée pour elle
Ce sera son palais éternel
Où elle survivra à jamais
On y portera ce bloc de glace
Sans cesse jour et nuit des machines
Seront occupées à la garder
Froide et dure transparente comme
Un diamant oui un diamant
Un immense diamant de glace
C'est la seule splendeur qui soit digne
De sa beauté précieuse et pure

NYCTOR
Mais si vous ne m'aviez pas suivi
Vous n'auriez pas trouvé cette femme

Avouez qu'elle est à moi

ANSALDIN
A moi

NYCTOR
Elle est à moi qui l'ai inventée

ANSALDIN
A moi qui peux la sauvegarder

NYCTOR
Mais elle est la fille de mes rêves
Et de mon imagination

ANSALDIN
Mais elle est une réalité
Elle est à la science et non pas
A l'irréelle poésie

Scène VI

Les mêmes, Van Diemen.

VAN DIEMEN
Ah
Je ne rêve pas non
Qu'elle est belle

NYCTOR
Elle est à moi

ANSALDIN
Non elle est à moi

VAN DIEMEN
Elle est à moi oui elle est'à moi
Car c'est moi qui suis venu ici
Et vous ne m'avez suivi que grâce
A la bonté que j'eus de vous prendre
Avec moi est-ce vrai
Répondez
Sans moi vous seriez restés là-bas
La voilà la paix la belle paix
L'immobile paix de nos souhaits
Elle est à moi partez mais partez

ANSALDIN
Elle est à moi

NYCTOR
Elle n'est qu'à moi

Scène VII

Les mêmes, Le Solitaire.

LE SOLITAIRE
Qu'elle est belle
A vous cette merveille
Non non
Elle est à moi tout seul
Elle est à moi et non pas à vous
Des fous des trompeurs
Je veux
Que vous vous en alliez laissez-moi
J'ai été longtemps seul laissez-moi
Avec elle je veux vivre ici
Allez vous-en mais allez vous-en
Je vous ai tous sauvés de la mort
Dans l'île volcanique est-ce vrai
Laissez cette femme solitaire
Au solitaire que j'ai été
Allez vous-en donc je vous en prie
Elle est à moi et non pas à vous

NYCTOR
Eve modèle de la beauté

ANSALDIN
La science qui ne change pas

VAN DIEMEN
Immobile et très belle à jamais
C'est la paix même que nous cherchons

LE SOLITAIRE
Puisque vous le voulez ce sera
Pour elle que nous nous battrons

ANSALDIN
Soit

VAN DIEMEN
Jusqu'à la mort

NYCTOR
Oui jusqu'à la mort
Ils se battent.

Scène VIII

Les mêmes, Madame Giraume, Mavise, Voix des Morts et des Vivants.

MAVISE
Et voilà cette paix qu'on cherchait
Cette immobile paix pour laquelle
Ils se battent ces malheureux fous

VAN DIEMEN
Ah je meurs
Assassins
Assassins

MAVISE
Quelle horreur et nous vivrons encore
Jusqu'à ce que le froid souverain
Faisant tourbillonner un grand vent
Sur nos silhouettes accroupies
Crie désespérément son triomphe

NYCTOR
Je meurs avec joie pour sa beauté

ANSALDIN
Je meurs satisfait j'ai tout connu

LE SOLITAIRE
Ah il m'a tué mon sang me lave

MAVISE
Voilà cette paix si blanche et belle
Si immobile si morte enfin
La voilà cette paix homicide
Pour laquelle les hommes se battent
Et pour laquelle les hommes meurent

MADAME GIRAUME
O mon fils je t'avais oublié
Tu mourus en faveur de la vie
Nous mourons d'une paix qui ressemble à la mort

VOIX DES MORTS **ET DES VIVANT**S
Adieu
Adieu il faut que tout meure

FIN de COULEUR DU TEMPS

Retour à la liste des oeuvres

ESSAIS ET ARTICLES

L'ESPRIT NOUVEAU ET LES POETES (1917)

Retour à la liste des oeuvres

Pour toutes remarques ou suggestions :
editions@arvensa.com
Ou rendez-vous sur :
www.arvensa.com

L’esprit nouveau qui dominera le monde entier ne s’est fait jour dans la poésie nulle part comme en France. La forte discipline intellectuelle que se sont imposée de tout temps les Français leur permet, à eux et à ceux qui leur appartiennent spirituellement, d’avoir une conception de la vie, des Arts et des Lettres qui, sans être la simple constatation de l’Antiquité, ne soit pas non plus un pendant du beau décor romantique.

L’esprit nouveau qui s’annonce prétend avant tout hériter des classiques un solide bon sens, un esprit critique assuré, des vues d’ensemble sur l’univers et dans l’âme humaine, et le sens du devoir qui dépouille les sentiments et en limite ou plutôt en contient les manifestations.

Il prétend encore hériter des romantiques une curiosité qui le pousse à explorer tous les domaines propres à fournir une matière littéraire qui permette d’exalter la vie sous quelque forme qu’elle se présente.

Explorer la vérité, la chercher, aussi bien dans le domaine ethnique, par exemple, que dans celui de l’imagination, voilà les principaux caractères de cet esprit nouveau.

Cette tendance du reste a toujours eu ses représentants audacieux qui l’ignoraient ; il y a longtemps qu’elle se forme, qu’elle est en marche.

Cependant, c’est la première fois qu’elle se présente consciente d’elle-même. C’est que, jusqu’à maintenant, le domaine littéraire était circonscrit dans d’étroites limites. On écrivait en prose ou l’on écrivait en vers. En ce qui concerne la prose, des règles grammaticales en fixaient la forme.

Pour ce qui est de la Poésie, la versification rimée en était la loi unique, qui subissait des assauts périodiques, mais que rien n’entamait.

Le vers libre donna un libre essor au lyrisme ; mais il n’était qu’une étape des explorations qu’on pouvait faire dans le domaine de la forme.

Les recherches dans la forme ont repris désormais une grande importance. Elle est légitime.

Comment cette recherche n’intéresserait-elle pas le poëte, elle qui peut déterminer de nouvelles découvertes dans la pensée et dans le lyrisme ?

L’assonance, l’allittération, aussi bien que la rime sont des conventions qui chacune a ses merites.

Les artifices typographiques poussés très loin avec une grande audace ont l’avantage de faire naître un lyrisme visuel qui était presque inconnu avant notre époque. Ces artifices peuvent aller très loin encore et consommer la synthèse des arts, de la musique, de la peinture et de la littérature.

Il n'y a là qu'une recherche pour aboutir à de nouvelles expressions parfaitement legitimes.
Qui oserait dire que les exercices de rhétorique, les variations sur le thème de : Je meurs de soif auprès de la fontaine n'ont pas eu une influence déterminante sur le génie de Villon ? Qui oserait dire que les recherches de forme des rhétoriqueurs et de l'école marotique n'ont pas servi à épurer le goût français jusqu'à sa parfaite floraison du XVIIe siècle ?
Il eût été étrange qu'à une époque où l'art populaire par excellence, le cinema, est un livre d'images, les poëtes n'eussent pas essayé de composer des images pour les esprits méditatifs et plus raffinés qui ne se contentent point des imaginations grossières des fabricants de films. Ceux-ci se raffineront, et l'on peut prévoir le jour où le phonographe et le cinéma étant devenus les seules formes d'impression en usage, les poëtes auront une liberté inconnue jusqu'à présent.
Qu'on ne s'étonne point si, avec les seuls moyens dont ils disposent encore, ils s'efforcent de se préparer à cet art nouveau (plus vaste que l'art simple des paroles) où, chefs d'un orchestre d'une étendue inou•e, ils auront à leur disposition : le monde entier, ses rumeurs et ses apparences, la pensée et le langage humain, le chant, la danse, tous les arts et tous les artifices, plus de mirages encore que ceux que pouvait faire surgir Morgane sur le Mont Gibel pour composer le livre vu et entendu de l'avenir.
Mais généralement vous ne trouverez pas en France de ces « paroles en liberté » jusqu'où ont été poussées les surenchères futuristes, italienne et russe, filles excessives de l'esprit nouveau, car la France répugne au désordre. On y revient volontiers aux principes, mais on a horreur du chaos.
Nous pouvons donc espérer, pour ce qui constitue la matière et les moyens de l'art, une liberté d'une opulence, inimaginable. Les poëtes font aujourd'hui l'apprentissage de cette liberté encyclopédique. Dans le domaine de l'inspiration, leur liberté ne peut pas être moins grande que celle d'un journal quotidien qui traite dans une seule feuille des matières les plus diverses, parcourt des pays les plus éloignés. On se demande pourquoi le poëte n'aurait pas une liberté au moins égale et serait tenu, à une époque de téléphone, de télégraphie sans fil et d'aviation à plus de circonspection vis-à-vis des espaces.
La rapidité et la simplicité avec lesquelles les esprits se sont accoutumés à désigner d'un seul mot des êtres aussi complexes qu'une foule, qu'une nation, que l'univers n'avaient pas leur pendant moderne dans la poésie. Les poëtes comblent cette lacune et leurs poëmes synthétiques créent de nouvelles entités qui ont une valeur plastique aussi composée que des termes collectifs.

L'homme s'est familiarisé avec ces êtres formidables que sont les machines, il a exploré le domaine des infiniment petits, et de nouveaux domaines s'ouvrent à l'activité de son imagination : celui de l'infiment grand et celui de la prophétie.
Ne croyez pas toutefois que cet esprit nouveau soit compliqué, languissant, factice et glacé. Suivant l'ordre même de la nature, le poëte s'est débarrassé de tout propos ampoulé. Il n'y a plus de wagnérisme en nous et les jeunes auteurs ont rejeté loin d'eux toute la défroque enchantée du romantisme colossal de l'Allemagne de Wagner, autant que les oripeaux agrestes de celui que nons avait valu Jean-Jacques Rousseau.
Je ne crois pas que les événements sociaux aillent si loin un jour qu'on ne puisse plus parler de littérature nationale. Au contraire, si loin qu'on aille dans la voie des libertés, celles-ci ne feront que renforcer la plupart des anciennes disciplines et il en surgira de nouvelles qui n'auront pas moins d'exigences que les anciennes. C'est pourquoi je pense que, quoi qu'il arrive, l'art, de plus en plus, aura une patrie. D'ailleurs, les poëtes sont toujours l'expression d'un milieu, d'une nation, et les artistes, comme les poëtes, comme les philosophes, forment un fonds social qui appartient sans doute à l'humanité, mais comme étant l'expression d'une race, d'un milieu donné.
L'art ne cessera d'être national que le jour où l'univers entier vivant sous un même climat, dans des demeures bâties sur le même modèle, parlera la même langue avec le même accent, c'est-à-dire jamais. Des différences ethniques et nationales naît la variété des expressions littéraires, et c'est cette même variété qu'il faut sauvegarder.
Une expression lyrique cosmopolite ne donnerait que des oeuvres vagues sans accent et sans charpente, qui auraient 1a valeur des lieux communs de la rhétorique parlementaire internationale. Et remarquez que le cinéma, qui est l'art cosmopolite par excellence, présente déjà des différences ethniques immédiatement dissemblables à tout le monde, et les habitués de l'écran font immédiatement la différence d'un film américain et d'un film italien. De même l'esprit nouveau, qui a l'ambition de marquer l'esprit universel et qui n'entend pas limiter son activité à ceci ou à cela, n'en n'est pas moins, et prétend le respecter, une expression particulière et lyrique de la nation française, de même que l'esprit classique est, par excellence, une expression sublime de la même nation.
Il ne faut pas oublier qu'il est peut-être plus dangereux pour une nation de se laisser conquérir intellectuellement que par les armes. C'est pourquoi l'esprit nouveau se réclame avant tout de l'ordre et du devoir qui sont les grandes qualités classiques par quoi se manifeste le plus hautement l'esprit français, et il leur adjoint la liberté. Cette liberté et cet ordre qui se confondent dans l'esprit nouvea sont sa

caractéristique et sa force.
Cependant cette synthèse des arts, qui s'est consommée de notre temps, ne doit pas dégénérer en une confusion. C'est-à-dire qu'il serait sinon dangereux du moins absurde, par exemple, de réduire la poésie à une sorte d'harmonie imitative qui n'aurait même pas pour excuse d'être exacte.
On imagine fort bien que l'harmonie imitative puisse jouer un rôle, mais elle ne saurait être la base que d'un art où les machines interviendraient ; par exemple, une poëme ou une symphonie composés au phonographe pourraient fort bien consister en bruits artistement choisis et lyriquement mêlés ou juxtaposés, tandis que pour ma part, je conçois mal que l'on fasse consister tout simplement un poëme dans l'imitation d'un bruit auquel aucun sens lyrique, tragique ou pathétique ne peut être attaché. Et si quelques poëtes se livrent à ce jeu, il ne faut y voir qu'un exercice, une sorte de croquis des notes qu'ils insèreront dans une oeuvre. Le « brékéké koax » des Grenouilles d'Aristophane n'est rien si on le sépare d'une oeuvre où il prend tout son sens comique et satirique. Les i i i i prolongés, durant toute une ligne, de l'oiseau de Francis Jammes sont d'une piètre harmonie imitative si on les détache d'un poëme dont ils précisent toute la fantaisie.
Quand un poëte moderne note il plusieurs voix le vrombissement d'un avion, il faut y voir avant tout le désir du poëte d'habituer son esprit à la réalite. Sa passion de la vérité le pousse à prendre des notes presque scientifiques qui, s'il veut les présenter comme poëmes, ont le tort d'être pour ainsi dire des trompe-oreilles auxquels la réalité sera toujours supérieure.
Au contraire, s'il veut par exemple amplifier l'art de la danse et tenter une chorégraphie dont les baladins ne se borneraient point aux entrechats, mais pousseraient encore des cris ressortissant à l'harmonie d'une imitative nouveauté, c'est là une recherche qui n'a rien d'absurde, dont les sources populaires se retrouvent chez tous les peuples où les danses guerrières, par exemple, sont presque toujours agrémentées de cris sauvages.
Pour revenir au souci de vérite, de vraisemblance qui domine toutes les recherches, toutes les tentatives, tous les essais de l'esprit nouveau, il faut ajouter qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si un certain nombre et même beaucoup d'entre eux restaient momentanément stériles et sombraient même dans le ridicule. L'esprit nouveau est plein de dangers, plein d'embûches.
Tout cela ressortit pourtant à l'esprit d'aujourd'hui et condamner en bloc ces tentatives, ces essais, serait faire une erreur dans le genre de celle qu'à tort ou à raison on attribue à M. Thiers, qui aurait déclaré que les chemins de fer n'étaient qu'un jeu scientifique et que le monde

ne pourrait produire assez de fer pour construire des rails de Paris à Marseille.
L'esprit nouveau admet donc les expériences littéraires même hasardeuses, et ces expériences sont parfois peu lyriques. C'est pourquoi le lyrisme n'est qu'un domaine de l'esprit nouveau dans la poésie d'aujourd'hui, qui se contente souvent de recherches, d'investigations, sans se préoccuper de leur donner de signification lyrique. Ce sont des matériaux qu'amasse le poëte, qu'amasse l'esprit nouveau, et ces matériaux formeront un fond de vérité dont la simplicité, la modestie ne doit point rebuter, car les conséquences, les résultats peuvent être de grandes, de bien grandes choses.
Plus tard, ceux qui étudieront l'histoire littéraire de notre temps s'étonneront que, semblables aux alchimistes, des rêveurs, des poëtes aient pu, sans même le prétexte d'une pierre philosophale, s'adonner à des recherches, à des notations qui les mettaient en butte aux railleries de leurs contemporains, des journalistes et des snobs.
Mais leurs recherches seront utiles ; elles constitueront les bases d'un nouveau réalisme qui ne sera peut-être pas inférieur à celui si poétique et si savant de la Grèce antique.
Nous avons vu aussi depuis Alfred Jarry le rire s'élever des basses régions où il se tordait et fournir au poëte un lyrisme tout neuf. Où est le temps où le mouchoir de Desdémone paraissait d'un ridicule inadmissible ? Aujourd'hui, le ridicule même est poursuivi, on cherche à s'en emparer et il a sa place dans la poésie, parce qu'il fait partie de la vie au même titre que l'héro•sme et tout ce qui nourrissait jadis l'enthousiasme des poëtes.
Les romantiques ont essayé de donner aux choses d'apparence grossière un sens horrible ou tragique. Pour mieux dire, ils n'ont travaillé qu'en faveur de l'horrible. Ils ont voulu acclimater l'horreur bien plus que la mélancolie. L'esprit nouveau ne cherche pas à transformer le ridicule, il lui conserve un rôle qui n'est pas sans saveur. De même, il ne veut pas donner à l'horrible le sens du noble. Il le laisse horrible et n'abaisse pas le noble. Ce n'est pas un art décoratif, ce n'est pas non plus un art impressionniste. Il est tout étude de la nature extérieure et intérieure, il est tout ardeur pour la vérité.
Même s'il est vrai qu'il ny a rien de nouveau sous le soleil, il ne consent point à ne pas approfondir tout ce qui n'est pas nouveau sous le soleil. Le bon sens est son guide et ce guide le conduit en des coins sinon nouveaux, du moins inconnus.
Mais n'y a-t-il rien de nouveau sous le soleil ? Il faudrait voir.
Quoi ! on a radiographié ma tête. J'ai vu, moi vivant, mon crâne, et cela ne serait en rien de la nouveauté ? À d'autres !
Salomon parlait sans doute pour la reine de Saba, et il aimait tant la nouveauté que ses concubines étaient innombrables.

Les airs se peuplent d'oiseaux etrangement humains. Des machines, filles de l'homme et qui n'ont pas de mère, vivent une vie dont les passions et les sentiments sont absents, et cela ne serait point nouveau !
Les savants scrutent sans cesse de nouveaux univers qui se découvrent à chaque carrefour de la matière, et il n'y aurait rien de nouveau sous le soleil. Pour le soleil, peut-être. Mais pour les hommes !
Il y a mille et mille combinaisons naturelles qui n'ont jamais été composées. Ils les imaginent et les mènent à bien, composant ainsi avec la nature cet art suprême qu'est la vie. Ce sont ces nouvelles combinaisons, ces nouvelle oeuvres de l'art de vie, que l'on appelle le progrès. En ce sens, il existe. Mais si on le fait consister dans un éternel devenir, dans une sorte de messianisme, aussi épouvantable que ces fables de Tantale, de Sisyphe et de Dana•de, alors Salomon a raison contre les prophètes d'Israël.
Mais le nouveau existe bien, sans être en progrès. Il est tout dans la surprise. L'esprit nouveau est également dans la surprise. C'est ce qu'il y a en lui de plus vivant, de plus neuf. La surprise est le grand ressort nouveau. C'est par la surprise, par la place importante qu'il fait à la surprise que l'esprit nouveau se distingue de tous les mouvements artistiques et littéraires qui l'ont precedé.
Ici, il se détache de tous et n'appartient plus qu'a notre temps.
Nous l'avons établi sur les solides bases du bon sens et de l'expérience, qui nous ont amenés à n'accepter les choses et les sentiments que selon la vérité, et c'est selon la vérité que nous les admettons, ne cherchant point à rendre sublime ce qui naturellement est ridicule ou réciproquement. Et de ces vérités il résulte le plus souvent la surprise, puisqu'elles vont contre l'opinion communément admise. Beaucoup de ces vérités n'avaient pas été examinées. Il suffit de les dévoiler pour causer une surprise.
On peut également exprimer une vérité supposée qui cause la surprise, parce qu'on n'avait point encore osé la présenter. Mais une vérité supposée n'a point contre elle le bon sens, sans quoi elle ne serait plus la vérité, même supposee. C'est ainsi que j'imagine que, les femmes ne faisant point d'enfants, les hommes pourraient en faire et que je le montre, j'exprime une vérité littéraire qui ne pourra être qualifiée de fable que hors de la littérature, et je détermine la surprise. Mais ma vérité supposée n'est pas plus extraordinaire, ni plus invraisemblable que celles des Grecs, qui montraient Minerve sortant armée de la tête de Jupiter.
Tant que les avions ne peuplaient pas le ciel, la fable d'Icare n'était qu'une vérité supposée. Aujourd'hui ce n'est plus une fable. Et nos inventeurs nous ont accoutumés à des prodiges plus grands que celui

qui consisterait à déléguer aux hommes la fonction qu'ont les femmes de faire des enfants. Je dirai plus, les fables s'étant pour la plupart réalisées et au delà c'est au poëte d'en imaginer de nouvelles que les inventeurs puissent à leur tour réaliser.

L'esprit nouveau exige qu'on se donne de ces tâches prophétiques. C'est pourquoi vous trouverez trace de prophétie dans la plupart des ouvrages conçus d'après l'esprit nouveau. Les jeux divins de la vie et de l'imagination donnent carrière à une activité poétique toute nouvelle.

C'est que poésie et création ne sont qu'une même chose ; on ne doit appeler poëte que celui qui invente, celui qui crée, dans la mesure où l'homme peut créer. Le poëte est celui qui découvre de nouvelles joies, fussent-elles pénibles à supporter. On peut être poëte dans tous les domaines : il suffit que l'on soit aventureux et que l'on aille à la découverte.

Le domaine le plus riche, le moins connu, celui dont l'étendue est infinie, étant l'imagination, il n'est pas étonnant que l'on ait réservé plus particulièrement le nom de poëte à ceux qui cherchent les joies nouvelles qui jalonnent les énormes espaces imaginatifs.

Le moindre fait est pour le poëte le postulat, le point de départ d'une immensité inconnue où flambent les feux de joie des significations multiples.

Il n'est pas besoin pour partir à la découverte de choisir à grand renfort de règles, même édictées par le goût, un fait classé comme sublime. On peut partir d'un fait quotidien : un mouchoir qui tombe peut être pour le poëte le levier avec lequel il soulèvera tout un univers. On sait ce que la chute d'une pomme vue par Newton fut pour ce savant que l'on peut appeler un poëte. C'est pourquoi le poëte d'aujourd'hui ne méprise aucun mouvement de la nature, et son esprit poursuit la découverte aussi bien dans les synthèses les plus vastes et les plus insaisissables : foules, nébuleuses, océans, nations, que dans les faits en apparence les plus simples : une main qui fouille une poche, une allumette qui s'allume par le frottement, des cris d'animaux, l'odeur des jardins après la pluie, une flamme qui naît dans un foyer. Les poëtes ne sont pas seulement les hommes du beau. Ils sont encore et surtout les hommes du vrai, en tant qu'il permet de pénétrer dans l'inconnu, si bien que la surprise, l'inattendu, est un des principaux ressorts de la poésie d'aujourd'hui. Et qui oserait dire que, pour ceux qui sont dignes de la joie, ce qui est nouveau ne soit pas beau ? Les autres se chargeront vite d'avilir cette nouveauté sublime, après quoi elle pourra entrer dans le domaine de la raison, mais seulement dans les limites où le poëte, seul dispensateur du beau et du vrai, en aura fait la proposition.

Le poëte, par la nature même de ces explorations, est isolé dans le

monde nouveau où il entre le premier, et la seule consolation qu'il lui reste c'est que les hommes, finalement, ne vivant que de vérités, malgré les mensonges dont ils les matelassent, il se trouve que le poëte seul nourrit la vie où l'humanité trouve cette vérité. C'est pourquoi les poëtes modernes sont avant tout les poëtes de la vérité toujours nouvelle. Et leur tâche est infinie ; ils vous ont surpris et vons surprendront plus encore. Ils imaginent déjà de plus profonds desseins que ceux qui machiavéliquement ont fait naître le signe utile et épouvantable de l'argent.

Ceux qui ont imaginé la fable d'Icare, si merveilleusement réalisée aujourd'hui, en trouveront d'autres. Ils vous entraîneront tout vivants et éveillés dans le monde nocturne et fermé des songes. Dans les univers qui palpitent ineffablement au-dessus de nos têtes. Dans ces univers plus proches et plus lointains de nous qui gravitent au même point de l'infini que celui que nous portons en nous. Et plus de merveilles que celles qui sont nées depuis la naissance des plus anciens d'entre nous, feront pâlir et paraître puériles les inventions contemporaines dont nous sommes si fiers.

Les poëtes enfin seront chargés de donner par les téléologies lyriques et les alchimies archilyriques un sens toujours plus pur à l'idée divine. qui est en nous si vivante et si vraie, qui est ce perpétuel renouvellement de nous-mêmes, cette création éternelle, cette poésie sans cesse renaissante dont nous vivons.

D'apres ce que l'on peut savoir, il n'y a guère de poëtes aujourd'hui que de langue française.

Toutes les autres langues semblent faire silence pour que l'univers puisse mieux écouter la voix des nouveaux poëtes français.

Le monde entier regarde vers cette lumière, qui seule éclaire la nuit qui nous entoure.

Ici cependant ces voix qui s'élèvent se font à peine entendre.

Les poëtes modernes sont donc des créateurs, des inventeurs et des prophètes ; ils demandent qu'on examine ce qu'ils disent pour le plus grand bien de la collectivité à laquelle ils appartiennent. Ils se tournent vers Platon et le supplient, s'il les bannit de la République, d'au moins les entendre auparavant.

La France, détentrice de tout le secret de la civilisation, secret qui n'est secret qu'à cause de l'imperfection de ceux qui s'efforcent de la deviner, est de ce fait devenue pour la plus grande partie du monde un séminaire de poëtes et d'artistes, qui augmentent chaque jour le patrimoine de sa civilisation.

Et, par la vérité et par la joie qu'ils répandent, ils rendent cette civilisation, sinon assimilable à quelque nation que ce soit, du moins suprêmement agréable à toutes.

Les Français portent la poésie à tous les peuples.

En Italie, où l'exemple de la poésie française a donné l'essor à une jeune école nationale superbe d'audace et de patriotisme.
En Angleterre, dont le lyrisme s'était affadi et pour ainsi dire épuisé.
En Espagne et surtout dans la Catalogne, où toute une jeunesse ardente, qui a déjà produit des peintres qui honorent les deux nations, suit avec attention les productions de nos poëtes.
En Russie, où l'imitation du lyrisme français à parfois donné lieu à la surenchère, ce qui n'étonnera personne.
À l'Amérique latine, où les jeunes poëtes commentent avec passion leurs devanciers français.
À l'Amérique du Nord, à laquelle, en reconnaissance d'Edgard Poe et de Walt Whitman, des missionnaires français apportent pendant la guerre l'élément fécondateur destiné à amener une production nouvelle dont nous n'avons pas encore idée, mais qui sans doute ne sera pas inférieure à ces grands pionniers de la poésie.
La France est pleine d'ecoles où se garde et se transmet le lyrisme, de groupements où s'apprend l'audace ; cependant une remarque s'impose : une poésie se doit tout d'abord au peuple dans la langue duquel elle s'exprime.
Les écoles poétiques, avant de se jeter dans les héro•ques aventures des apostolats lointains, doivent opérer, assurer, préciser, augmenter, immortaliser, chanter la grandeur du pays qui leur a donné naissance, du pays qui les a nourries et les a formées, pour ainsi dire, de ce qu'il y a de plus sain, de plus pur et de meilleur dans son sang et dans sa substance.
La poésie française moderne a-t-elle fait pour la France tout ce qu'elle pourrait faire ?
A-t-elle du moins été toujours, en France, aussi active, aussi zélée qu'elle l'a été ailleurs ?
Ces questions, l'histoire littéraire contemporaine suffit à les suggérer, et pour les résoudre il faudrait pouvoir supputer tout ce que l'esprit nouveau porte en lui de national et de fécond.
L'esprit nouveau est avant tout ennemi de l'esthétisme, des formules et de tout snobisme. Il ne lutte point contre quelque école que ce soit, car il ne veut pas être une école, mais un des grands courants de la littérature englobant toutes les écoles, depuis le symbolisme et le naturisme. Il lutte pour le rétablissement de l'esprit d'initiative, pour la claire compréhension de son temps et pour ouvrir des vues nouvelles sur l'univers extérieur et intérieur qui ne soient point inférieures à celles que les savants de toutes categories découvrent chaque jour et dont ils tirent des merveilles.
Les merveilles nous imposent le devoir de ne pas laisser l'imagination et la subtilité poétique derrière celle des artisans qui améliorent une machine. Déjà, la langue scientifique est en désaccord profond avec

celle des poëtes. C'est un état de choses insupportable. Les mathématiciens ont le droit de dire que leurs rêves, leurs préoccupations dépassent souvent de cent coudées les imaginations rampantes des poëtes. C'est aux poëtes à décider s'ils ne veulent point entrer résolument dans l'esprit nouveau, hors duquel il ne reste d'ouvertes que trois portes : celle des pastiches, celle de la satire et celle de la lamentation, si sublime soit-elle.

Peut-on forcer la poésie à se cantonner hors de ce qui l'entoure, à méconnaître la magnifique exubérance de vie que les hommes par leur activité ajoutent à la nature et qui permet de machiner le monde de la façon la plus incroyable ?

L'esprit nouveau est celui du temps même où nous vivons. Un temps fertile en surprises. Les poëtes veulent dompter la prophétie, cette ardente cavale que l'on n'a jamais maîtrisée.

Ils veulent enfin, un jour, machiner la poesie comme on a machiné le monde. Ils veulent être les premiers à fournir un lyrisme tout neuf à ces nouveaux moyens d'expression qui ajoutent à l'art le mouvement et qui sont 1e phonographe et le cinéma. Ils n'en sont encore qu'à la période des incunables. Mais attendez, les prodiges parleront d'eux-mêmes et l'esprit nouveau, qui gonfle de vie l'univers, se manifestera formidablement dans les lettres, dans les arts et dans toutes les choses que l'on connaisse.

FIN des ESSAIS ET ARTICLES
Retour à la liste des oeuvres

[1] Du pont d'Austerlitz, de Yann André Gourvennec
[2] Paul Léautaud, né le 18 janvier 1872 à Paris 1er et mort le 22 février 1956 à Châtenay-Malabry, est un écrivain et critique littéraire français. La part de son œuvre consacrée à la critique dramatique fut écrite sous le nom de plume de Maurice Boissard. On se souvient surtout de lui comme d'un briscard perspicace et tonitruant grâce aux 38 entretiens radiophoniques qu'il a accordé à Robert Mallet en 1950-51. Ses dernières paroles avant de mourir auraient été : « Maintenant, foutez-moi la paix. »
[3] Max Jacob est un poète, romancier, essayiste, épistolier et peintre français, né le 12 juillet 1876 à Quimper, mort le 5 mars 1944, alors qu'il était emprisonné au camp de Drancy (Seine-Saint-Denis).
[4] À partir de 1902, Apollinaire travaille pour divers organismes boursiers et commence à publier des contes et des poèmes dans diverses revues. En 1907, il fait la connaissance de l'artiste peintre Marie Laurencin, avec qui il entretient une relation chaotique et plutôt orageuse.
[5] En 1901 et 1902, Guillaume Apollinaire (Il portait encore son identité d'origine : Wilhelm Albert Włodzimierz Apolinary de Kostrowicki herb. Wąż.) devient précepteur au service de la vicomtesse Élinor de Milhau. Il tombe amoureux de la gouvernante anglaise de ses enfants, Annie Playden, qui refuse ses avances. C'est alors la période « rhénane » dont ses recueils portent la trace. De retour à Paris en août 1902, il garde le contact avec Annie et se rend auprès d'elle à deux reprises à Londres. Mais en 1905, elle part pour l'Amérique. Le poète célébre sa douleur, notamment dans *La Chanson du mal-aimé*, mais aussi dans *L'Émigrant de Landor Road* ou *Rhénanes*.
[6] Maurice Raynal, né en 1884 à Paris et mort le 18 septembre 1954 à Paris, est un critique d'art français, qui fut un ardent propagandiste du cubisme.
[7] Léon Bailby, né en 1867 et mort en 1954, est un journaliste et patron de presse français.Responsable de *La Presse* de 1896 à 1906, il fait de ce journal de tendance nationaliste l'un des tout premiers quotidiens parisiens. En 1906, il rejoint *L'Intransigeant*, quotidien lui aussi de sensibilité nationaliste dont il fera le plus grand journal du soir des années 1920. En 1918, il fonde le *Bal des petits lits blancs*, donné tous les ans à l'Opéra Garnier au profit des enfants tuberculeux. En 1926, il crée *Match* comme illustré sportif à *L'Intransigeant*. Il quitte le journal en 1931, son nouveau commanditaire, Louis-Dreyfus, souhaitant lui donner une orientation moins à droite. Bailby fonde alors *Le Jour*, en 1933, quotidien du matin proche des thèses de l'Action française. En 1937, il participe activement à la campagne de presse contre le colonel de La Rocque. En mars 1938, il rachète le journal de Henri de Kerillis, *L'Écho de Paris*. En septembre 1940, Léon Bailby fonde *L'Alerte* qui soutient le gouvernement de Vichy et sa politique.
[8] Huile d'Edvard Munch.
[9] Fernand Fleuret, né le 1er avril 1883 à Gondrecourt et mort le 18 juin 1945 à Paris, est un écrivain et un poète français. Fernand Fleuret a passé son enfance chez son arrière-grand-mère à Saint-Pair-sur-Mer puis a vécu ses années de jeunesse chez son grand-père à Granville ; il a fréquenté le lycée de Coutances et celui des jésuites à Jersey. Fernand Fleuret a fait ses premiers pas dans le journalisme au Patriote Normand à Flers.
Il avait à peine une vingtaine d'années quand il a connu Louis Beuve. C'est lors d'un retour dans la Manche de son enfance qu'en 1925, il est reçu, avec André Salmon,

chez le peintre graveur et juge de paix Edmond-Marie Poullain à Bréhal. Ils allèrent ensemble à la foire de Lessay où Fleuret revit Louis Beuve.
Fernand Fleuret est un poète, érudit et mystificateur. Baigné dans le microcosme littéraire et artistique parisien avant et après la Première Guerre mondiale, il côtoie Guillaume Apollinaire, fréquente Max Jacob, André Salmon, Jean Cocteau, et des peintres comme Othon Friesz, Raoul Dufy ou Gus Bofa. Remy de Gourmont, qu'il rencontre au Mercure de France, « lui a communiqué son goût pour les éditions soignées et la recherche d'écrits oubliés ». À la revue Marges, il travaille avec Tristan Klingsor, Francis Carco, et Tristan Bernard. L'auteur de Jim Click et de Vie de la bienheureuse Raton, fille de joie mène la vie agitée de beaucoup de poètes ou d'artistes de l'époque et sa santé fragile le contraint à descendre dans le sud de la France. Il meurt à 62 ans.
Il a écrit sous différents pseudonymes, seul : « Fanfan la Tulipe », « Alain Tournevielle », « Prosper Bricole », « Louvigné du Dézert », ou collectivement, avec Louis Perceau : « Radeville et Deschamps », « Chevalier de Percefleur », « Dr Ludovico Hernandez ».
[10] Arrivé à Monaco en 1887, Guillaume est inscrit aux lycées de Cannes et de Nice. En 1899, il passe l'été dans la petite bourgade wallonne de Stavelot, un séjour qu'il quitte à la hâte, avec son demi-frère Alberto, étant dans l'incapacité de régler la note d'hôtel. Cet épisode wallon féconde durablement son imagination et sa création. Ainsi, de cette époque date le souvenir des danses festives de cette contrée (« C'est la maclotte qui sautille ... »).
[11] Jeune beauté sous les orangers par Émile Vernon (1900)
[12] André Salmon, né le 4 octobre 1881 à Paris et mort le 12 mars 1969 à Sanary-sur-Mer, est un écrivain français, poète, romancier, journaliste et critique d'art. Il fut l'un des grands défenseurs du cubisme avec Guillaume Apollinaire et Maurice Raynal. Si André Salmon naît à Paris1, quatrième enfant d'Emile Frédéric Salmon et de de Sophie Julie Cattiaux, il passe la fin de son adolescence à Saint-Pétersbourg où son grand-père, Théodore Frédéric Salmon, et son père, aquafortistes, graveurs et sculpteurs sont invités de 1896 à 1901. Ainsi parle-t-il couramment le russe.
De retour à Paris, il fréquente les soirées de La Plume et rencontre des figures déterminantes : Mécislas Golberg, qui l'influence beaucoup, Picasso, Max Jacob et Apollinaire qui seront ses amis tout au long de sa vie.
En 1908, Salmon s'installe au Bateau-Lavoir qu'il quitte ensuite pour Montparnasse.
Bien qu'il soit dérouté par l'entreprise de Picasso avec son tableau Les Demoiselles d'Avignon, celui-ci sera sa grande référence. C'est Salmon qui permet en 1916 de révéler l'œuvre au public en la présentant à l'exposition du Salon d'Antin ; c'est lui qui lui donne son titre définitif. En 1920, dans L'Esprit nouveau, il constate que cette œuvre, « cratère toujours incandescent d'où est sorti le feu de l'art présent […] commande le départ de la révolution cubiste. »
Il soutiendra aussi Henri Hayden en 1912, Moïse Kisling en 1919.
[13] Salomé et la tête de St Jean-Baptiste par Onorio Marinari, né en 1627 à Florence en Toscane, mort le 5 janvier 1715 dans cette même ville.
[14] Salomé (parfois Salomé II) est le nom d'une princesse juive du 1er siècle mentionnée chez l'historiographe judéo-romain Flavius Josèphe. Fille d'Hérodiade et d'Hérode « fils d'Hérode », elle épouse en première noces son oncle (le demi-frère de son père) Hérode Philippe II, puis Aristobule de Chalcis, roi d'Arménie Mineure.
Dans le Nouveau Testament, une « fille d'Hérodiade » — habituellement identifiée par la tradition chrétienne à cette Salomé — est l'héroïne d'un épisode des évangiles selon Matthieu et selon Marc qui est la reproduction d'un récit populaire profane dont l'aspect scandaleux le rend historiquement peu vraisemblable4 : la fille — ou la « fillette » — d'Hérodiade danse devant Hérode Antipas qui est peut-être son père. Charmé, celui-ci lui accorde ce qu'elle veut. Sur le conseil de sa mère, elle réclame

alors la tête de Jean-Baptiste, qu'Hérode Antipas fait apporter sur un plateau. L'enfant sans désir propre qui apparait dans l'épisode néotestamentaire devient un personnage de tentatrice sensuelle qui inspire les artistes, particulièrement aux XIXe et XXe siècles.

[15] Marseille, le Fort St Jean.

[16] « Les poissons pi-mu (aux yeux accouplés) n'ont qu'un oeil. Les oiseaux pi-i (aux ailes accouplées) n'ont qu'une aile. Ils vont par couple. (Poème chinois) »

[17] *Vieille paysanne* de Paula Modersohn-Becker, 1903.

[18] Louis Dumur, né à Genève en 1860 et mort le 28 mars 1933, est un romancier, poète et dramaturge suisse ayant vécu à Paris. Après avoir fondé la revue *La Pléiade* avec Édouard Dubus et George-Albert Aurier et Louis-Pilate de Brinn'Gaubast, il est avec Alfred Valette l'un des fondateurs du nouveau *Mercure de France*, dont il est rédacteur en chef en 1889 et secrétaire général en 1895. Ses romans s'inscrivent dans la mouvance dite fin-de-siècle ou décadentisme. Après la Première Guerre mondiale, il se consacre à l'écriture de romans revanchards en rupture avec son souci esthétique antérieur.

[19] Selon l'Évangile de Luc, Le bon larron était un bandit du temps de Jésus. Sa punition fut la même que celle de son comparse, le mauvais larron, et de Jésus-Christ : la mort sur la croix. La tradition lui attribue le nom de saint Dismas. Fête le 12 octobre en Orient et le 25 mars en Occident.

Selon l'Évangile de Luc, peu avant la mort du Christ et alors que les trois personnages étaient déjà mis en croix, le mauvais larron se mit à l'insulter. Mais le bon larron prit la défense de Jésus, se repentit de ses péchés et reconnut en lui le Sauveur. L'Église l'a reconnu comme saint sous le nom de Dismas, en vertu de la promesse du Christ : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis » (Lc 23, 40).

« L'un des malfaiteurs suspendus à la croix l'injuriait : « N'es-tu pas le Christ ? Sauve-toi toi-même, et nous aussi. » Mais l'autre, le reprenant, déclara : « Tu n'as même pas crainte de Dieu, alors que tu subis la même peine ! Pour nous, c'est justice, nous payons nos actes : mais lui n'a rien fait de mal » Et il disait : « Jésus, souviens-toi de moi lorsque tu viendras avec ton Royaume. » Et il lui dit : « En vérité, je te le dis, aujourd'hui tu seras avec moi dans le Paradis. »— Saint Luc, 23, 39-431

[20] *Lul de Faltenin*, est l'un des poèmes les plus hermétiques d'*Alcools*. D'abord publié le 15 novembre 1907 dans la revue *La Phalange*, ce poème pastiche certains traits stylistiques propres à Mallarmé.

[21] Portrait réalisé par Monique Mélin (1947)

[22] André Breton, dit Louis de Gonzague Frick

[23] *Femme tzigane debout avec un enfant*. Huile de Otto Mueller(1928).

[24] Félix Fénéon est un critique d'art, journaliste et directeur de revues français, né à Turin (Italie) le 22 juin 1861 et mort à Châtenay-Malabry (Hauts-de-Seine) le 29 février 1944.

Jean Paulhan a écrit un essai intitulé *Félix Fénéon ou le critique* : Félix Fénéon incarne en effet avant tout le critique qui ne se trompait jamais, qui savait que Rimbaud, Jules Laforgue, Stéphane Mallarmé, Paul Valéry et Apollinaire seraient les grands écrivains de son temps et non Sully Prudhomme ou François Coppée, et qui rendait justice aux impressionnistes puis post-impressionnistes quand ses confrères encensaient les Pompiers.

Le Prix Fénéon, littéraire et artistique, est créé en 1949 à l'initiative de la veuve de Félix Fénéon, Fanny Goubaux.

[25] Ce poème a été écrit en 1904. Landor Road est le nom de la rue de Londres où a habité Annie Playden, la gouvernante anglaise qu'Apollinaire avait rencontrée en Allemagne et dont il s'était amouraché. Annie Playden s'étant installée à Londres,

Apollinaire s'y rendit deux fois, mais elle s'exila aux États-Unis pour fuir son soupirant.
[26] André Billy, né le 13 décembre 1882 à Saint-Quentin et mort le 11 avril 1971 à Fontainebleau, est un écrivain français. Après des études secondaires au collège de la Providence à Amiens, où il rejoint en 1898 l'Académie de Rhétorique, André Billy étudie chez les jésuites de Saint-Dizier. Il commence à écrire en 1907 et va consacrer sa vie entièrement aux lettres. À ses débuts, il utilise parfois le nom de plume Jean de l'Escritoire.
André Billy décrit les milieux ecclésiastiques dans Bénoni, L'Approbaniste, Introïbo, Le Narthex. Il s'inspire des conteurs du xviiie siècle dans La Femme maquillée, L'Amie des hommes, Quel homme es-tu ? et son essai, Pudeur. Pendant de longues années, il est le critique littéraire de L'Œuvre. Il dirige la collection Leurs Raisons.
André Billy devient président d'honneur de la Société des amis de Philéas Lebesgue. Retiré à Lyon pendant l'Occupation, il entreprend une série de biographies magistrales : Vie de Balzac, Vie de Diderot, et Vie de Sainte-Beuve. Il est élu membre de l'Académie Goncourt en 1943, mais son élection n'est validée qu'en 1944. Après la guerre, il est auteur des Chroniques du samedi dans Le Figaro littéraire. La collection Histoire de la vie littéraire des éditions Tallandier est publiée sous la direction d'André Billy, qui y contribue L'Époque 1900. La collection de ses chroniques dans plus de cent journaux européens totalise plus de 11 000 articles.
André Billy a obtenu le Prix des Ambassadeurs en 1952 pour son essai sur Sainte-Beuve. En 1954, il est lauréat du Grand Prix National des Lettres. Il était proche de Guillaume Apollinaire et de Paul Léautaud.
[27] *Rosemonde* est un poème à forme fixe, à rimes croisées, composé de 3 strophes de 5 vers chacun, et sans ponctuation (à l'instar de tous les poèmes d'*Alcools*) ce qui est une marque de modernité d'écriture.
[28] André Derain, né le 10 juin 1880 à Chatou, (Yvelines) et mort le 8 septembre 1954 à Garches (Hauts-de-Seine) est l'un des peintres français fondateurs du fauvisme. Il fut tout autant peintre de figures, que peintre de portraits, de nus, de paysages, de marines et de natures mortes. Il utilisa aussi bien la gouache que l'aquarelle ou le pastel, et se distingua aussi comme peintre de décors de théâtre, comme sculpteur, graveur et illustrateur.
[29] Cette suite de trois poèmes fut publiée pour la première fois dans "Gil Blas" du 4 mai 1908. Elle fut d'abord intitulée "Le pyrée" (nom de l'autel du feu, chez les Perses), puis "Le brasier" dans la version définitive. Elle est dominée par l'image centrale de la flamme qui était d'une importance capitale dans la poétique d'Apollinaire et qui se trouva dans nombre de ses textes de 1908 (le poème "Les fiançailles", le premier chapitre de *« Sur la peinture »).* Le sujet se consume dans l'espace cosmique pour renaître en paroles étoiles.
Ce poème, très difficile, est, avant tout, un art poétique où Apollinaire manifeste sa volonté d'un lyrisme neuf qui serait issu de la poésie pure de Mallarmé et du réalisme mystique de Rimbaud, et qui exprimerait de la façon la plus juste l'esprit du XXe siècle.
[30] Paul Napoléon Roinard, né le 4 février 1856 en Neufchâtel-en-Bray et mort le 26 octobre 1930 à Courbevoie, est un peintre, librettiste et poète libertaire français.
[31] « Rhénanes » est un ensemble de poésies imbibées d'une expérience nourrie et vécue de Guillaume Apollinaire, celle de son voyage en Rhénanie entre 1901 et 1902 qui marqua ses sentiments et ses créations ; mais, elle transforme surtout cette expérience en une expérience poétique : avec cette section de neuf poèmes parue dans le recueil Alcools en 1913, Apollinaire veut se séparer des normes et des codifications poétiques de l'époque, et puise à cet effet dans son vécu, dans les vicissitudes de son existence, pour créer une sorte d'hymne à la modernité, retraçant son parcours personnel. Il veut créer une autre sorte de poésie, pour accéder et

nous faire accéder à sa perception du monde.
[32] Ce dernier vers est un télescopage de deux formules de liturgie hébraïque.
[33] Historien. Auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels « *Un futur présent–l'après capitalisme* »
[34] Johannes Bückler, dit « Schinderhannes » (tableau de K. H. Ernst -1803) né vers 1778 à Miehlen dans l'Arrondissement de Rhin-Lahn et exécuté à Mayence le 21 novembre 1803, est un criminel allemand responsable de l'une des plus formidables organisations criminelles de l'histoire allemande.
Fils de Johann et Anna-Maria Bückler, il fut d'abord apprenti–tanneur. Il se mit à chaparder, si bien qu'à 16 ans on l'arrêta pour vol de peaux, mais il parvint à s'évader. Il passa alors aux cambriolages et aux vols à main armée des deux côtés du Rhin, devenu frontière entre la France et le Saint-Empire romain germanique ; c'est qu'à l'époque, la rive gauche du Rhin était passée sous occupation française et les paysans du crû assistaient volontiers quiconque faisait un pied-de-nez aux autorités, d'autant que Bückler pratiquait les cambriolages et l'extorsion le plus souvent aux dépens des Juifs, épargnant les chrétiens. Ainsi, larcin après larcin se répandit la légende de « Schinderhannes », sorte de Robin des Bois local.
Lorsque la police commença à le cerner de près, Schinderhannes passa le Rhin et s'engagea dans l'armée autrichienne sous le nom de Jakob Schweikart. Mais un ancien comparse le reconnut : il fut livré aux autorités françaises et incarcéré dans une tour médiévale des remparts de Mayence, la porte de Bois (Holzturm). Son procès se tint au palais de justice de Mayence, l'Hôtel de Stadion. Il fut défendu par Georg Friedrich Rebmann.
Lorsqu'on menaça d'arrêter sa maîtresse, Juliana Blasius, pour complicité, Schinderhannes passa aux aveux et dénonça ses acolytes. Dix-neuf d'entre eux furent condamnés à mort. Malgré sa coopération, Schinderhannes fut lui aussi condamné, et guillotiné devant les portes de Mayence le 21 novembre 1803. Plus de 40 000 personnes assistèrent à son exécution.
Schinderhannes, immortalisé en France par un poème de Guillaume Apollinaire, demeure l'un des brigands allemands les plus célèbres, et sa légende continue d'attirer un grand nombre de touristes en Rhénanie chaque année.
[35] Marius-Ary Leblond est le nom de plume de deux écrivains, journalistes et critiques d'art réunionnais, qui étaient cousins :
Marius Leblond, nom de plume de Georges Athénas, né le 26 février 1880 à Saint-Denis (La Réunion) et mort le 8 mai 1953 à Paris ;
Ary Leblond, nom de plume d'Alexandre Merlot, dit Aimé Merlo, né le 30 juillet 1877 à Saint-Pierre (La Réunion) et mort le 7 avril 1958 à La Réunion.
Leur œuvre à deux mains est notamment récompensée par le Prix Goncourt en 1909 pour le roman En France, qui narre le parcours de deux jeunes Créoles venus étudier à la Sorbonne. L'esprit colonial marque leur écriture.
Ils occupèrent des postes publics, Georges comme secrétaire du maréchal Gallieni de 1914 à 1916, Ary (Aimé) comme conservateur du musée de la France outre-mer, à Paris. On leur doit à ce titre la création (le 25 août 1911) du musée qui porte le nom de Léon Dierx à Saint-Denis de La Réunion, le musée Léon-Dierx.
[36] Ce poème aurait été écrit en 1912-1913, à la différence des autres "Rhénanes" qui datent de 1901-1902. La poésie y est ici beaucoup plus libre.
[37] Ami de Guillaume Apollinaire depuis l'école. Dès l'origine, ils avaient en commun un goût prononcé pour une littérature avangardiste.
[38] Ce poème révèle différentes thèmatiques ; notamment celle du sapin et celle de Noël. Le sapin est représentatif du poète et de sa place dans la société. Ce texte évoque enfin la fuite du temps, récurrente chez Guillaume Apollinaire.
[39] Thème de la psychologie féminine selon Apollinaire.
[40] Il faut comprendre ce poème, qui appartient au registre lyrique élégiaque,

comme un poème astrologique ou héraldique. Il rappelle *El desdichado* de Nerval. Apollinaire tente de s'y définir, de donner les clés de son être intime. C'est un *Je* qui confie sa plainte.

[41] Dans ce poème, Apollinaire marie tradition et modernité.

[42] *La nuit dans la ville* de Marek Langowski.

[43] Huile de Pino Daeni.

[44] *Les fiançailles* ont été publiés pour la première fois dans le numéro de novembre-décembre 1908 de la revue *Pan*. Année 1908 féconde et décisive, qui marque un nouvel essor du lyrisme apollinarien.

Apollinaire déclare alors à l'occasion d'une conférence : « Si l'on cherche dans l'œuvre de chaque poète une personnalité, , on ne s'étonnera pas de rencontrer des prosodies personnelles. Les moins relâchés d'entre les poètes s'honoreront par des efforts qui ennobliront leur lyrisme sans choquer la métrique et en la dépassant »

On observera que les neuf séquences qui composent *Les fiançailles* illustrent ce programme en tirant le meilleur parti des modulations et des à peu-près qu'autorisent les schémas métriques canoniques. Prosodie de la variation continuée qui démontre qu'Apollinaire entend prendre ses distances par rapport à « la prosodie en vogue » et s'interdire de transgresser les règles de l'ancienne versification « au hasard ».

[45] Pablo Ruiz Picasso, né à Malaga, Espagne, le 25 octobre 1881 et mort le 8 avril 1973 (à 91 ans) à Mougins, France, est un peintre, dessinateur et sculpteur espagnol ayant passé l'essentiel de sa vie en France.

Artiste utilisant tous les supports pour son travail, il est considéré comme le fondateur du cubisme avec Georges Braque et un compagnon d'art du surréalisme. Il est l'un des plus importants artistes du XXe siècle, tant par ses apports techniques et formels que par ses prises de positions politiques. Il a produit près de 50 000 oeuvres dont 1 885 tableaux, 1 228 sculptures, 2 880 céramiques, 7 089 dessins, 342 tapisseries, 150 carnets de croquis et 30 000 estampes (gravures, lithographies, etc.).

[46] Étude nocture – Clair de lune de William Turner.

[47] Apollinaire décrit superficiellement une femme dont la beauté inégalable trouble son propre regard.

[48] Lithographie de Marie Laurencin.

[49] Au cours du mois de septembre 1911, Apollinaire est accusé de complicité pour le vol de statuettes au musée du Louvre, et doit séjourner toute une semaine à la prison de la Santé. Cette aventure marquante le conduira à écrire »Le poète en prison ». Deux ans plus tard il publiera « Alcools », somme de son travail poétique depuis 1898. La métrique de cette poésie introduit un élément de variété : diversité des strophes (distiques, quatrains, sizains...), des vers (octosyllabes, décasyllabes, alexandrins, mais aussi vers impairs, heptasyllabes). Le choix est toujours significatif : deux sizains massifs d'octosyllabes (strophe III) traduisent la pesanteur du temps.

[50] Ce poème a été publié pour la première fois en 1913, mais dont on trouve des ébauches dès 1902. Il a donc été publié la première fois en 1913. Ce poème, comme de nombreux autres présents dans Alcools tel que Rhénane d'automne , a pour thème l'automne.

Dans Automne malade, bien que le thème lyrique soit traditionnel, on y perçoit tout de même l'originalité d'Apollinaire.

[51] Calligramme à partir de la poésie *Automne malade* d'Apollinaire.

[52] De nombreux poèmes d'Apollinaire sont des poèmes d'amour déçu.

[53] *La chambre* de Vincent Van Gogh.

[54] « Cors de chasse » est un poème lyrique où est mise en relief la déception amoureuse du poète.

[55] Thomas de Quincey (1785-1859)

[56] Thomas de Quincey (Manchester, 15 août 1785 – Édimbourg, 8 décembre 1859), est un écrivain britannique. Il naît dans la ville industrielle de Manchester (Lancashire). Entre 1812 et 1813, il consomme régulièrement de l'opium, mais il parvient encore à contrôler ses doses. En 1816, il s'installe à Édimbourg et devient totalement dépendant de l'opium, ce qui lui inspirera *les Confessions d'un mangeur d'opium anglais* (1822) où il s'analyse lucidement face à la drogue. Cet ouvrage sera commenté par Baudelaire et permettra au poète français de décrire les répercussions physiques et mentales de la prise d'opium dans son texte *Les Paradis artificiels*.
[57] *Vendémiaire*, dernier poème d'*Alcools*, est emblématique de ce que l'on pourrait appeler chez Apollinaire, une écriture de la modernité, une écriture qui se donne comme objet à la fois de célébrer l'avènement d'un monde nouveau, et en même temps de trouver les moyens esthétiques et formels qui permettent à la poésie de s'inscrire dans cette modernité.
[58] Fenêtre sur Colioure, par Julian Rodolphe.
[59] Paris un matin d'hiver. Huile sur toile de Régis Pettinari.
[60] *Leipzig. La rivière près du musée*. Aquarelle de Pon.
[61] Le Caravage : *La diseuse de bonne aventure.*
[62] Louis le Nain : *Le vieux flûtiste*.
[63] Bien que les poésies de *Calligrammes* fassent abstraction de toute ponctuation, la virgule figure bien ici après l'adjectif « formidables » dans l'édition de Mercure de France 1918. La question est de savoir si elle est ou non volontaire.
[64] *Coin routier dans le village*, huile de Camille Pissaro.
[65] De l'italien : Une fois j'ai entendu dire que vous voulez.
[66] Véhicule delage, Type AK, une AI au moteur 6 cylindres, en version Coupé 1914
[67] François Flameng (1856-1923), *Les Dragons à cheval lors de la campagne de 1917.* aquarelle (1917) Musée de l'Armée, Hôtel national des Invalides, Paris.
[68] Émile G. Léonard (né le 20 juillet 1891 à Aubais dans le Gard – mort le 11 décembre 1961 à Saint-Cloud) est un historien français, spécialiste de l'histoire du protestantisme.
[69] *André Rouveyre* par Modigliani.
[70] André Rouveyre né le 29 mars 1879 dans le XVIIe arrondissement à Paris et mort le 18 décembre 1962 à Barbizon est un écrivain, journaliste, portraitiste et caricaturiste français. Les talents de journaliste de Rouveyre sont principalement célèbres pour la polémique quelque peu stérile qu'il eut avec Paul Claudel. Rouveyre a croqué Claudel dans quatre dessins publiés par le Mercure de France à la suite des premières de ses pièces dont en 1914, L'Otage.
Rouveyre circula dans un milieu cosmopolite et finit ses jours dans le fief des impressionnistes, à Barbizon, en forêt de Fontainebleau. Il a publié en 1921 Souvenirs de mon commerce1 d'après ses relations avec Rémy de Gourmont, Guillaume Apollinaire, Jean Moréas et Jules Soury.
Il a légué sa correspondance avec Henri Matisse et André Gide mais aussi confié, dès 1940, une momie d'une danseuse de l'époque de Ptolémée IV à la mairie de Fontainebleau.
La Bibliothèque historique de la ville de Paris possède un fonds André Rouveyre composé de divers dessins, correspondances, gravures sur bois ou encore des papiers personnels, notamment grâce au don de ses petits-enfants en 1992. Connu pour son amitié avec Henri Matisse, 1182 lettres ont été échangées entre les deux hommes, lesquels se sont connus dans l'atelier de Gustave Moreau en 1896. La Première Guerre mondiale les réunit dans le Midi où ils s'étaient réfugiés.
Matisse et Rouveyre ont produit plusieurs travaux en communs comme Repli avec pochoir, 12 lithographies et linogravures paru aux Éditions Bélier en 1947 ou Apollinaire avec ses 7 lithographies paru en 1953 aux éditions Raisons d'être.

[71] Au mois de septembre 1914, peu avant de s'engager pour le front, Apollinaire fait la connaissance de la comtesse Louise de Coligny-Châtillon, qu'il rencontre à la Villa Baratier dans les environs de Nice. Il s'en éprend.
Lou (c'est ainsi qu'il la surnomme) est divorcée et mène une vie très libre. Elle deviendra, pour peu de temps, l'amante puis la muse de Guillaume Apollinaire.
Geneviève Marguerite Marie-Louise de Pillot-Coligny, dite Louise de Coligny-Châtillon, est née le 30 juillet 1881 à Vesoul et fut une des premières aviatrices françaises. Elle décédera en 1963.
[72] André Rouveyre, caricaturiste et ami d'Apollinaire.
[73] Graveur, imprimeur et libraire à Épinal.
[74] Dragon à pied de l'époque d'Apollinaire.
[75] Homme d'affaires et financier, amateur d'art et collectionneur d'art moderne.
Issu d'une famille d'industriels, il a été administrateur de la Société française de Transports et Entrepôts frigorifiques et de la Compagnie des Docks et Entrepôts de Marseille. Il fréquente les galeries d'art moderne après sa rencontre avec les frères Bernheim en 1895, et fonde en 1904 l'association La Peau de l'Ours, qui a contribué à lancer Picasso (phénoménale vente aux enchères des Bateleurs et d'autres toiles en 1914) et l'art moderne.
[76] Huile. Guerre 14-18. Les tranchées.
[77] Le 16 avril 1917, les Français lancent une grande offensive en Picardie, sur le *Chemin des Dames*, un escarpement de 35 kilomètres qui s'étire de Craonne, à l'est, au moulin de Laffaux, sur la route Soissons-Laon.
[78] Caricaturiste et ami de Guillaume Apollinaire.
[79] *Femme vue de dos*. Huile de Pierre Auguste Renoir. Le Havre-Musée Malraux.
[80] *Feu de camp* de Homer Winslow.
[81] Verdun. Le ravin de la mort.
[82] *Étude de cheval*. Léonard de Vinci.
[83] *Après le gaz 1915*. Dessin d'Espérance-Léon Broquet ; musée national de la coopération franco-américaine à Blérancourt.
[84] L'enfer de Verdun.
[85] Euphorbe.
[86] Joseph Granié (1866-1912) peintre de talent, depuis tombé dans l'oubli.
[87] Les euphorbes verruquées ou verruqueuses (Euphorbia L.), sont des plantes dicotylédones de la famille des Euphorbiacées. Ce sont des plantes toxiques, qui possèdent un latex parfois très irritant.
[88] *Le lieutenant dans la tranchée*. Dessin d'Antoine Hazéra. Musée des Beaux-Arts de Bordeaux.
[89] La majuscule est absente.
[90] L'enfer de Verdun.
[91] Ardengo Soffici (Rignano sull'Arno, 7 avril 1879 – Forte dei Marmi, 19 août 1964) est un écrivain italien, poète et peintre dont l'oeuvre se situe entre futurisme et cubisme. Il fut l'un des intellectuels italiens qui ont adhéré au fascisme.
[92] Sic.
[93] Dans la mythologie grecque, Scylla (en grec ancien Σκύλλα / Skúlla) est une nymphe qui fut changée en monstre marin par Circé. Elle est souvent associée à Charybde, près de qui elle réside de part et d'autre d'un détroit traditionnellement identifié avec le Détroit de Messine.
[94] Statue équestre scupltée par Andrea Verrocchio (1435-1488), érigée au Campio San Giovani de Venise, représentant Bartolomeo Colleoni, capitaine de la ville.
[95] Les chemises rouges (en italien : Camicie rosse) sont des troupes de volontaires engagés, au XIXe siècle, à la suite de Garibaldi pour la libération de territoires occupés par des puissances étrangères, ou pour l'unité de l'Italie.
[96] Bien que les poésies de *Calligrammes* soient censées faire abstraction de toute

ponctuation, le point qui achève ce poème figure bien, volontairement ou non, dans la première édition du Mercure de France.
[97] Ruines de St Jean-des-Vignes à Soissons. Aquarelle d'Espérance-Léon Broquet. Musée national de la coopération franco-américaine, à Blérancourt.
[98] Photos de Madeleine Pagès, professeur de lettres, fiancée à Guillaume Apollinaire qui lui dédiera plusieurs poèmes et dont les lettres seront réunies dans *les lettres à Madeleine*. Elle est née le 14 novembre 1892 à La Roche-sur-Yon et morte à Antibes le 2 mars 1965.
[99] *Le cri* d'Edvard Munch (1863-1944) Musée Munch d'Oslo.
[100] Dans la mythologie grecque, Memnon (en grec ancien Μέμνων / Mémnôn, « Celui qui tient bon ») est le fils d'Éos (l'Aurore) et de Tithon, fils de Laomédon. Combattant du côté des Troyens pendant la guerre de Troie, il est tué en combat singulier par Achille. Son nom a été donné sous l'Antiquité au colosse de Memnon, une statue monumentale située près de Thèbes en Égypte, qui représente en réalité le pharaon Aménophis III.
[101] Jeu de mots fait à partir de *jungles* (prononciation : jongles) et de *jongles* (du verbe jongler).
[102] Guillaume Apollinaire et Madeleine Pagès, professeur de lettres, fiancée au poète qui lui dédiera plusieurs poèmes et dont les lettres seront réunies dans *les lettres à Madeleine*. Elle est née le 14 novembre 1892 à La Roche-sur-Yon et morte à Antibes le 2 mars 1965.
[103] Ainsi orthographiée.
[104] Verdun. Le ravin de la mort.
[105] Verdun fleuve de feu, huile de Robert Falcucci. D'une dimension de 1 mètre 65 sur 3 mètres 90, cet imposant tableau est exposé au Mémorial de Verdun.
Né en 1900 à Châteauroux (Centre), Robert Falcucci est initié au dessin et à la peinture par Cécile Cavaillé-Coll (1854-1944), petite-fille de l'artiste Aristide Cavaillé-Coll (1811-1899). En 1919, il effectue son service militaire. Libéré trop tardivement de ses obligations militaires, il ne peut concourir à l'Ecole des Beaux-Arts, mais est admis à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs de Paris. Il continue d'entretenir avec la famille Cavaillé-Coll d'étroites relations, notamment avec le frère de Cécile, Emmanuel (1860-1922), décorateur et aquarelliste de renom dont il apprend beaucoup. Il épouse en 1924 Odile Ginioux dont il aura 7 enfants. Sa carrière de publicitaire s'illustrera notamment à travers les travaux qu'il réalisera pour la firme Renault, pour le couturier Paul Poiret, ou encore pour le festival de cannes de 1967 dont il réalisera le programme officiel. Il produira également, en 1982, la couverture du programme de la fête du 14 juillet.
Ses peintures, essentiellement figuratives, sont surtout consacrées aux thèmes religieux et militaire, mais il travaille également les nus, les paysages ou encore les portraits. En tant que peintre officiel des Armées, il réalisera notamment une série de portrait de généraux et de maréchaux.
Il s'éteint en 1989 dans sa maison de Saint-Aubin.
[106] *Effet de neige*. Huile de Hector Hanoteau. Musée municipal Frédéric Blandin à Nevers.
[107] Tapisserie. Oiseau bleu de l'île de la Réunion.
[108] Détail du tableau « *Liberté* » d'Eugène Delacroix.
[109] Madeleine Pagès, fiancée de Guillaume Apollinaire.
[110] *Ardeur* figure ici au singulier.
[111] *La nuit étoilée* de Vincent Van Gogh.
[112] Orthographié au masculin.
[113] Portrait de Guillaume Apollinaire.
[114] Amélia Emma Louise Kolb, Née au Tholy, le 26 septembre 1891, à qui l'on doit de nombreuses publications posthumes du poète. Elle se faisait prénommer «

Jacqueline ». Guillaume Apollinaire l'épousera le 2 mai 1918 dans le VIIe arrondissement de Paris et décédera cinq mois plus tard..

[115] Un vieux moine tendant la main, dessin d'Andrea Boscoli (fin XVIe, début XVIIe) Musée des Beaux-Arts de Rennes. France.

[116] Prague. Gravure sur bois aquarellée de J. Quartlev d'après K. Girardet 1863.

[117] Néologisme. Adverbe formé sur l'adjectif vénérieux, c'est-à-dire amoureux.

[118] Cathédrale St Guy.

[119] Tombeau de Jean Népomucène, cathédrale Saint-Guy. Prague.

[120] Le verbe baller est ici probablement mal employé. Comment Laquedem peut-il en effet soulever sa partenaire alors que baller signifie précisément danser avec les bras ballants.

[121] Séraphin ou Seraphim de Sarov (en russe : Серафим Саровский) (1759-1833) est un Saint orthodoxe, fêté le 2 janvier, il compte parmi les saints les plus populaires de cette église. Fils d'un briquetier entrepreneur en bâtiment de Koursk (500 km au Sud de Moscou) il est né le 19 juillet 1759. À 17 ans il rendit visite à Dosifeya de Kiev. Prokhore Mochnine (Прохор Мошнин) entre comme novice au monastère de Sarov (350 km à l'Est de Moscou) à 19 ans, et reçoit, huit ans plus tard, avec son habit de moine, un nouveau nom : Seraphim (ce qui signifie « Flamboyant », en hébreu). Ordonné diacre, puis prêtre, il obtient de l'higoumène de son monastère, en 1790, la permission de se retirer en ermite, dans la forêt.

Il vécut ainsi, partageant sa vie entre son ermitage et le monastère de Sarov, une ascèse rigoureuse, faite de jeûne, de solitude, d'humilité et de prière, avec comme objectif permanent de se « rapprocher du Christ ». Ses lectures étaient la Bible (il lisait le Nouveau Testament en entier chaque semaine), ainsi que les écrits des Pères de l'Église.

Dans son immense désir de tout rapporter à Jésus, il avait donné aux environs de son ermitage des noms bibliques. À "Nazareth", il chantait les hymnes "akathistes" à la Vierge ; récitait les offices de sexte et none au "Golgotha" ; lisait l'évangile de la Transfiguration au "Mont Thabor", et entonnait à "Bethléem" le "Gloire à Dieu au plus haut des cieux".

Il vécut même, pendant un temps, la vie des stylites. Ainsi, durant mille jour et nuits, il passait des heures sur un rocher, à prier. Cependant, comme lui-même le faisait remarquer à un novice qui l'en louait, en comparaison de Syméon l'Ancien, c'était peu de temps.

Un événement, qui faillit lui coûter la vie, illustre bien le caractère du « misérable Seraphim » (ainsi qu'il se définissait lui-même) : En septembre 1804, il fut agressé à son ermitage par trois brigands (issus d'un village voisin) qui voulaient le voler (lui qui ne possédait rien !). N'ayant rien trouvé, ils le battirent et le laissèrent pour mort, avec une fracture du crâne, et plusieurs côtes cassées.

Plus tard, les brigands ayant été retrouvés, le père Seraphim qui avait été ramené au monastère s'opposa formellement à ce qu'ils soient châtiés : il avait pardonné. Néanmoins, après cet incident, son higoumène ne l'autorisa plus à retourner à son ermitage, et c'est dans le monastère de Sarov qu'il vécut les années suivantes.

Même s'il recevait parfois quelques visites, comme tout moine et tout ermite, ce n'est qu'à partir de 1822 (il avait alors 63 ans) que sa renommée se répandit. Il fut alors continuellement assailli de visiteurs : fermière du voisinage, militaire, moine, pèlerin, prince, prêtre, femme du monde, haut dignitaire de l'église, commerçant, tous venaient, par centaines, et se pressaient autour de lui, pour le questionner, pour l'entendre, pour le voir.

Et que voyaient-ils ? Un petit vieux, « tout blanc, tout ratatiné, tout sec aux yeux bleus » et au sourire « incompréhensiblement radieux ». Un petit vieux qui recevait chaque visiteur par ces mots « Bonjour, ma joie », et encore « Christ est ressuscité ! »

Et son accueil, sa sagesse, sa « clairvoyance » (n'accueillait-il pas certaines personnes par ces mots : « je sais, je sais », les faisant passer devant tout le monde, leur prodiguant conseils et consolation avant même qu'ils aient dit qui ils étaient ou pourquoi ils venaient ?) apportaient encouragement, relèvement à tous ces visiteurs parfois un peu trop pressants.
Cependant, son empathie (on disait alors: « don de préconnaissance ») et ses conseils n'étaient pas les seules causes de la popularité du Père Seraphim : beaucoup de malades venaient le voir et obtenaient par ses prières des guérisons dont les plus spectaculaires furent celles de Mikhaïl Mantourov (qui permit plus tard la création du couvent féminin de Diveïevo), et de Nikolaï Motovilov (avec qui il eut un long entretien qui, ayant été consigné, est considéré comme un des sommets de la spiritualité orthodoxe).
Malgré les tracasseries que lui infligeait parfois sa hiérarchie (avait-on déjà vu un moine aussi « indiscipliné » ?), il put, grâce à Mikhaïl Mantourov, fonder une communauté monastique de femmes à Diveïevo, à quelques kilomètres du monastère de Sarov.
Dans la nuit du 1er au 2 janvier 1833, quoique l'on fût dans le « temps de Noël », on l'entendit chanter les hymnes de Pâques, notamment le tropaire de la résurrection1.
Ce furent ses dernières paroles. Il fut trouvé au petit matin dans sa cellule, agenouillé devant une icône de la Théotokos comme en prière, mort.
[122] Le culte de dulie est, pour l'Église catholique romaine, le culte réservé aux saints, par opposition au culte de latrie, réservé à Dieu, et au culte d'hyperdulie, réservé à la Vierge Marie. Le mot vient du grec ancien δοῦλος / doulos, « l'esclave, le serviteur ». C'est le concile de Trente qui a déterminé la distinction entre culte de latrie et culte de dulie, face à la réaction protestante de ce qui lui semblait être de l'idolâtrie1. Pour les théologiens catholiques, la différence entre le culte de dulie et de latrie n'est pas une différence de degré, mais de nature : il y a autant de différence entre les deux, qu'entre Dieu et sa créature. Il doit aussi y avoir des degrés dans le culte de dulie : le culte du saint lui-même est plus important que le culte d'une relique, par exemple. C'est ce qu'on appelle la dulie absolue et la dulie relative.
[123] Les Juifs du Pape vivaient dans le Comtat Venaissin(de là vient qu'on les appelait *Comtadins*) et en Avignon, cédés respectivement en 1274 et 1348 au Saint-Siège et restés sous son administration jusqu'à la Révolution française en 1791. Avec les Juifs alsaciens, ils ont formé pendant plusieurs siècles une des deux seules communautés juives autorisées à vivre dans ce qui constitue aujourd'hui la France.
[124] Le Vendidad ou Videvdat est un recueil de textes faisant partie de l'Avesta. Son nom vient de la contraction de Vî-Daêvô-Dāta, signifiant en avestique « donné contre les démons ». Ainsi que le suggère ce nom, le Vendidad est une énumération des différentes manifestations des esprits démoniaques, et des manières de les écarter.
[125] Voir *Ainsi parlait Zarathoustra* et l'interprétation qu'en fait Frédéric Nietzche.
[126] Plat d'écrevisses disposées en forme de pyramide.
[127] Bar Mitzvah est une expression araméenne qui signifie littéralement qu'une personne juive doit faire à 13 ans « fils du commandement ». Bar signifie « fils » et Mitsvah, traduit habituellement par « bonne action », signifie « commandement ». Cela correspond donc à l'acceptation des commandements du garçon envers Dieu. La Bar Mitsvah (en hébreu, בר מצוה) est un rite initiatique par lequel le jeune garçon juif marque sa majorité, en principe à 13 ans. L'équivalent féminin est la Bat Mitsvah, cérémonie par laquelle la jeune fille juive atteint sa majorité religieuse, en principe à 12 ans. Son rôle social est similaire à celui de la première communion chez les chrétiens.
[128] Le Talmud (héb. : תַּלְמוּד talmoud, « étude ») est l'un des textes fondamentaux du judaïsme rabbinique, ne le cédant en importance qu'à la Bible hébraïque, dont il

représente le versant oral. Il est rédigé dans un mélange d'hébreu et d'araméen. Le Talmud est le fondement de la loi juive ou Halakha.

[129] Une théophanie (des radicaux grecs théo-, θεός « dieu », et phan-, « apparition ») est, dans le domaine religieux, la manifestation d'un dieu ou de Dieu, au cours de laquelle a normalement lieu la révélation d'un message divin aux hommes ou simplement un avertissement.

À l'origine, le terme grec θεοφάνια / theophánia désignait, dans la religion antique de ce peuple, une fête pendant laquelle on exposait publiquement la totalité des statues des dieux, surtout à Delphes.

Avec l'avènement du christianisme, le terme conserve la signification de manifestation divine : la révélation du Buisson ardent à Moïse et la naissance de Jésus-Christ sont des théophanies essentielles de l'Ancien et du Nouveau Testaments.

[130] L'anthropomorphisme est l'attribution de caractéristiques comportementales ou morphologiques humaines à d'autres entités comme Dieu, des animaux, des objets, des phénomènes, voire des idées. Le terme a été crédité au milieu des années 1700. Des exemples incluent notamment les animaux et les plantes, ainsi que des forces de la nature comme le vent, la pluie ou le soleil sont décrits comme des phénomènes à motivations humaines, ou comme possédant la capacité de comprendre et réfléchir. Le terme dérive du grec ancien ἄνθρωπος / ánthrôpos (« homme », « genre humain »), et μορφή / morphḗ (« forme »).

[131] Le terme *Kaddish* (de l'hébreu : קדיש qaddish, « sanctification ») est ici impropre puisqu'il s'agit d'une des pièces centrales de la liturgie juive. Apollinaire aurait probablement du écrire *Kadosh* qui signifie « saint ».

[132] Augustin Calmet (né Antoine Calmet) est un exégète et érudit lorrain du XVIIIe siècle, connu sous le nom de Dom Calmet, bénédictin de la Congrégation de Saint-Vanne et Saint-Hydulphe. En 1746, il écrit le *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires.*

[133] La lame catalane est caractérisée par un brusque décrochement du dos au premier tiers de la lame.

[134] Brasserie mythique située au 2, place des ternes dans le 8è arrondissement de Paris. Jusqu'ici appelée « Café des négociants », c'est à partir de 1924 qu'elle fut baptisée « la Lorraine ».

[135] Du grec ancien στέαρ (génitif στέατος) (« gras ») et de πυγή (pygḗ) (« fesse »). Qui a de très grosses fesses. La Vénus stéatopyge était exposée au Musée de l'Homme à Paris.

[136] Caractéristique d'avoir de belles fesses harmonieusement arrondies.

[137] La Société des Bollandistes est la plus ancienne société savante en activité en Belgique depuis sa création au temps des Pays-Bas espagnols. Créée par Jean Bolland, la Société des Bollandistes regroupe des savants, exclusivement jésuites jusqu'en 2000, chargés d'étudier les vies, et plus généralement le culte, des saints chrétiens.

[138] Dans l'année liturgique, Saint Aémère n'a pas de fête spéciale, le jour de sa mort étant inconnu.

[139] *Golghota* de Nandor Vagh Weinmann. Église Saint-George, Les Billaux (Gironde).

[140] Théologien, Benedetto Orfei avançait que le larron situé à la droite du Christ en croix était Dieu le Père, et le larron situé à gauche, le Saint-Esprit. Cette hérésie fut qualifiée « Hérésie des trois vies » par l'Église catholique. Orfei fut excommunié.

[141] Le Vin Santo (ou vinsanto, le « vin saint ») est un vin doux italien de dessert qui ne doit pas être confondu avec le Vino Santo du Trentin-Haut-Adige.

[142] Alexandrie (Alessandria en italien, Lissàndria en piémontais) est une ville italienne, place-forte pendant la Renaissance, située dans la région du Piémont dans

la plaine du Pô, qui est aujourd'hui le chef-lieu de la Province d'Alexandrie. La ville est située au bord du Tanaro, à environ 75 kilomètres au sud-est de Turin.
[143] Hypostase désigne une substance fondamentale, un principe premier. L'étymologie donne, pour le mot grec hupostasis : hupo = « dessous » et stases = « station, position ». Les hypostases sont des principes premiers, des réalités fondamentales, dont l'étude relève de la métaphysique ou de la théologie.
[144] Le rosaire est le nom d'une prière catholique composée de quatre chapelets d'oraisons. Consacré à Marie, mère de Jésus de Nazareth, il tire son nom du latin ecclésiastique rosarium qui désigne la guirlande de roses dont les représentations de la Vierge sont couronnées.
[145] Les Minéens (appelé aussi (peuple de) Ma'in) est un peuple antique du Yémen qui vivaient au Ier millénaire av. J.-C. Le royaume minéen, comme les autres royaumes d'Arabie et du Yémen, s'est particulièrement impliqué dans le commerce, en particulier dans le commerce d'épices, d'encens et de myrrhe.
[146] Doxologie vient du grec doxa (δόξα, la gloire, opinion)1 et logos (λόγος, parole, discours), ce que l'on dit. La doxologie est une formule de louanges, le plus souvent employée dans la liturgie des différentes religions.
[147] Frère mineur, auteur spirituel, né dans le sud des Pays-Bas. En 1445, Harphius est recteur de l'institut des frères de la Vie commune de Delft, au Val Saint-Jérôme, puis recteur d'une nouvelle maison organisée à Gouda. Lors d'un voyage à Rome, en 1450, il est frappé par le renouveau religieux en cours chez les franciscains de l'Aracaeli et entre dans leur ordre. On le retrouve gardien de divers couvents, à Malines et Anvers.
Prédicateur renommé, Harphius est surtout connu comme un auteur mystique de première importance, moins par l'originalité de sa doctrine que par l'influence décisive que son principal traité, le Miroir de perfection, a exercée sur la spiritualité ultérieure. Il reflète plusieurs courants de spiritualité, le courant franciscain (et dionysien, par les écrits d'Hugues de Balma, faussement attribués à saint Bonaventure) et le courant cistercien (surtout saint Bernard) : mais il est d'abord « le héraut de Ruysbroeck », le propagateur le plus efficace de la mystique rhéno-flamande
[148] Vin de provence originaire des vignobles de Cotignac.
[149] Le Nouveau Testament comporte quatre évangiles qui sont, dans l'ordre où ils se présentent, l'évangile selon Matthieu, l'évangile selon Marc, l'évangile selon Luc et l'évangile selon Jean. Les trois premiers sont nommés Évangiles synoptiques depuis les travaux de Griesbach en 1776. En effet, on peut remarquer dans ces évangiles certaines similitudes dans leur manière de présenter l'histoire et l'enseignement de Jésus : plusieurs épisodes y sont relatés qui, pour les trois évangiles ou deux d'entre eux, emploient des mots et des phrases quasiment identiques. Leurs ressemblances sont importantes, alors que l'évangile selon Jean possède, en comparaison, une structure bien différente. Leur ressemblance est telle qu'il est possible de les mettre l'un à côté de l'autre pour apprécier leurs points communs et leurs divergences. C'est cette possibilité que revêt le terme « synoptique », dérivé d'une combinaison des racines grecques συν (syn : « ensemble ») et οψις (opsis : « voyant »), parce qu'ils peuvent être disposés côte à côte sur une même page, formant ainsi ce que l'on appelle une synopse.
[150] Les évangiles canoniques sont anonymes. Ils ont été traditionnellement attribués à des disciples de Jésus (pour l'Évangile selon Matthieu et l'Évangile selon Jean, qui auraient donc été des témoins directs de la prédication de Jésus), ou à des proches de ses disciples (pour l'évangile selon Marc et l'évangile selon Luc).
Matthieu, dit le publicain, l'apôtre ou l'évangéliste ;
Marc (disciple de Pierre)
Luc, dit le médecin bien-aimé ; (disciple de Paul de Tarse et auteur des Actes des

Apôtres),
Jean dit l'apôtre ou l'évangéliste.
Ces attributions remontent au moins à la seconde moitié du deuxième siècle, et on en a les témoignages d'Irénée de Lyon et du canon de Muratori.
[151] L'évangile selon Matthieu est le premier des quatre évangiles canoniques que contient le Nouveau Testament. Ce livre est traditionnellement attribué à Matthieu, collecteur d'impôt devenu apôtre de Jésus-Christ. On estima que cette catéchèse hiérosolymitaine d'origine ne pouvait être exportée telle quelle. Sans en trahir l'esprit général, on l'adapta aux besoins des nouveaux auditoires pagano-chrétiens. « Chacun, écrit Papias vers 120, les traduisit comme il en était capable. » Il y eut au moins deux traductions, avec des retouches et des additions. L'une d'elles fut conçue à Antioche, l'un des lieux d'évangélisation les plus importants du Proche-Orient.
[152] Giuseppe Melchiorre Sarto : Pie X (devenu Saint Pie X) pape du 4 août 1903 au 20 août 1914
[153] De l'italien : Mon Dieu !
[154] Locution empruntée du latin. Parler *ex-cathedra* signifie littéralement parler *du haut de la chaire*, c'est-à-dire avec autorité, avec solennité.
[155] Voyage *ad limina*, mais plus exactement visite *ad limina.* La visite *ad limina* (visite *ad limina apostolorum*) est la visite quinquennale que tout évêque catholique est tenu de faire à Rome. Elle comprend le pèlerinage aux tombeaux des apôtres Pierre et Paul en expression de communion ecclésiale et la rencontre avec l'évêque de Rome (le Pape) comme successeur de Saint Pierre. Celle-ci inclut également une discussion sur la situation de l'Église dans le diocèse dont il a la charge.
[156] Giton est un personnage du Satyricon de Pétrone. Les noms des principaux personnages du Satyricon ont une signification en grec : γείτων (geitôn) signifie « voisin ». C'est aussi un portrait des Caractères de Jean de La Bruyère. Selon l'Académie française, le passage du mot « giton » (nom masculin) dans le langage populaire au XVIIIe siècle est dû à Voltaire qui l'a défini à partir du latin « gito », celui du personnage du roman de Pétrone.
L'Académie en fait un synonyme désignant un jeune homosexuel entretenu mais, dans le langage courant, il peut également désigner un jeune homme gracieux et immature ou un jeune éphèbe.
Le mot a également été employé comme synonyme de « mignon », désignant un jeune homme efféminé (attitude peut-être plus ou moins affectée) constituant l'entourage « favori » de certains rois, notamment celui d'Henri III de France (XVIe siècle).
Le marquis de Sade fait notamment de gitons quelques protagonistes de son roman La Nouvelle Justine (1797).
[157] *Un jeune éphèbe*. Héliogravure de J. Chauvet
[158] Pissala ou Pissalat (peis sala ou peis salat). Condiment plus ou moins pâteux artisanal et familial niçois et antibois fait d'une macération au sel d'alevins de sardines (la poutine) en présence d'aromates.
[159] Ancien proverbe.
[160] *L'apparition* de Gustave Moreau.
[161] Pour : Sophismes. Un sophisme, ou argumentation à la logique fallacieuse, est un raisonnement qui cherche à apparaître comme rigoureux mais qui en réalité n'est pas valide au sens de la logique (quand bien même sa conclusion serait pourtant vraie).
[162] Hérodiade ou Hérodias est une princesse juive, née dans les deux premières décennies avant notre ère.
Petite-fille d'Hérode le Grand par son père et descendante des Hasmonéens, elle est d'abord l'épouse d'un oncle dont l'identité est incertaine1 avec lequel, suivant l'historiographe Flavius Josèphe, elle a pour enfant Salomé. Elle épouse ensuite

Hérode Antipas, un autre de ses oncles, qui répudie la fille du roi de Pétra, avec laquelle il était marié jusque là, ce qui provoque un scandale parmi les Judéens et des tensions avec le royaume nabatéen. Selon les évangiles attribués à Marc et à Matthieu, c'est elle qui demande et obtient par l'intermédiaire de sa fille, qui n'est pas nommée, l'exécution de Jean le Baptiste.
[163] Saint Jean le baptiste.
[164] Le vaisseau tire son origine de vas en latin qui désignait un récipient au sens large. C'est précisément parce qu'un bateau ressemblait à un récipient posé sur l'eau qu'on le désigna sous le nom de vesel, vaisseau.
[165] Neveu de Platon, scholarque de l'Académie de Platon, Speusippe (407 à 339 av. J.-C.) est un platonicien plutôt orthodoxe. Il critique l'hédonisme et est lui-même critiqué par Aristote. Il prit la suite de Platon en tant que premier scholarque, recteur, de l'Académie de 348 à 339 av. J.-C. Xénocrate lui succèdera comme troisième scholarque de l'Académie.
[166] Vaincu par son précédent beau-père, Arétas IV, lors d'une bataille où il perd son armée, Antipas est destitué par l'empereur Caligula en 39. Les Romains, irrités par le pouvoir excessif d'Antipas, décident de l'exiler dans le sud de la Gaule à Saint-Bertrand de Comminges. Hérodiade choisit de le suivre.
Dans les Antiquités judaïques, Flavius Josèphe indique qu'Antipas fut banni à Lugdunum, ce qui bien sûr fait penser à Lyon mais, dans la Guerre des Juifs, il situe ce bannissement en Hispanie. Il est admis généralement qu'il s'agit alors de Lugdunum Convenarum, l'actuelle Saint-Bertrand de Comminges, située en Haute-Garonne, près de la frontière espagnole. Notons toutefois qu'Eusèbe de Césarée donne comme lieu de son exil la ville de Vienne, la même ville qu'il avait donné pour Ponce Pilate. C'est vraisemblablement dans cette ville de Lugdunum qu'Hérode Antipas est mort, à une date inconnue.
[167] Il ne fut pas exilé par Tibère mais par l'empereur Caligula. Son lieu d'exil fut Saint-Bertrand de Comminges ; mais Flavius Josèphe indique qu'Antipas fut banni à Lugdunum, ce qui bien sûr fait penser à Lyon mais, dans la Guerre des Juifs, il situe ce bannissement en Hispanie, autrement dit en Espagne.
[168] Principale science de jeu théâtral latin (avec l'orchestique), la chironomie est basé sur le travail des mouvements de la main. Par exemple, l'acteur romain devait connaitre près de 12 positions de doigt différentes, chacune signifiant une action ou une émotion précise. C'est aujourd'hui le nom de l'art d'user des gestuelles de la main lors d'un discours.
[169] Kolo (en serbe cyrillique коло, en serbe romain, croate et bosnien kolo) désigne une famille de danses en rond de la Serbie, de la Bosnie-Herzégovine et de la Croatie. Le kolo s'apparente à la hora roumaine, à la kolomeika ukrainienne, à la kalameika slovaque et au horo bulgare.
[170] Nom que l'on donnait aux fabricants et aux marchands de soie, à Lyon.
[171] Le 24 novembre.
[172] Dévotieux : Qui manifeste scrupule et minutie dans la pratique religieuse.
[173] Hermaphrodite (en grec ancien Ἑρμαφρόδιτος / Hermaphróditos) est un personnage de la mythologie grecque. Par extension, son nom a été utilisé pour désigner ce qui réunit les caractéristiques des deux sexes.
[174] C'est-à-dire hermaphrodite … Un ou une androgyne est un être humain dont l'apparence ne permet pas de savoir à quel sexe ou genre il/elle appartient. Le terme vient du grec ancien anèr (andros au génitif), homme, et gunè, femme. Le terme est aussi revendiqué par certaines personnes qui ont une identité de genre ni tout-à-fait masculine ni tout-à-fait féminine, quelle que soit leur apparence physique. Quand une personne présente des caractéristiques sexuelles ambiguës, on parle plutôt d'intersexuation.
[175] *St Pierre, St Paul et le mage Simon devant Néron*. Mosaïque. Chapelle

Palatine de Palerme.
[176] Se dit d'une sorte de vers ou mètre grec qui fut inventé par Alcée et adopté par les Latins. *Un vers alcaïque*. *Une strophe alcaïque*.
[177] Kokabiel (araméen : כוכבאל, grecque : χωβαβιήλ), également orthographié Kokabiel , Kôkhabîêl , Kakabel , Kochbiel , Kokbiel , Kabaiel ou Kochab , considéré comme le «ange des étoiles,» est un ange déchu , le quatrième mentionné de la 20 Watcher dirigeants des 200 anges déchus dans le Livre d'Hénoch. Son nom est généralement traduit par «étoile de Dieu" qui est normal car il a été dit que Kokabiel enseigné l'astrologie à ses associés. Selon le livre de l'ange Raziel , Kokabiel est un ange saint, dans d'autres légendes apocryphes, toutefois, il est généralement considéré comme tombé. Kokabiel est dit à commander une armée de 365.000 esprits.
[178] *La zingara au tambour de basque*, toile de J.B Corot.
[179] *Mademoiselle ! Mademoiselle !*
[180] Forêt québecquoise.
[181] Couillon.
[182] *Jeune fille coiffant ses cheveux*, huile d'Auguste Renoir.
[183] verbe mal utilisé qui ne signifie pas seulement danser, mais danser les bras ballants.
[184] Peinture sur bois.
[185] L'atelier de l'artiste peintre. Anonyme 1902.
[186] Amphion, huile d'Élisabeth Vigée-Lebrun.
[187] De Amphion. Dans la mythologie grecque, Amphion (en grec ancien Ἀμφίων / Amphíôn) est le fils de Zeus et d'Antiope, et le frère jumeau de Zéthos. Amphion et Zéthos, sur l'ordre de leur grand-oncle Lycos, roi de Thèbes, sont abandonnés enfants sur le mont Cithéron et recueillis par des bergers.
Amphion devient alors un grand poète et musicien, comme Orphée. Orphée avait le pouvoir d'entraîner les animaux par son chant ; Amphion, lui, pouvait par le même moyen déplacer des pierres. En effet, pour venger sa mère, maltraitée par Dircé, il tue celle-ci puis bâtit les remparts de Thèbes uniquement à l'aide de sa flûte et de sa lyre.
Uni à Niobé, il en a plusieurs enfants, les Niobides. Ceux-ci sont massacrés par Artémis et Apollon pour venger leur mère, insultée par Niobé. Selon Ovide, Amphion se suicide de désespoir après la mort de ses enfants. Selon Hygin, il essaye de s'attaquer au temple d'Apollon par vengeance, mais le dieu le transperce de ses flèches.
[188] le praxinoscope à projection d'Émile Reynaud.
[189] Paysage de Toscane.
[190] Le Songe de Poliphile, publié en 1546, est l'adaptation par JeanMartin de l'Hypnerotomachia Poliphili de Francesco Colonna, parue à Venise en 1499.
[191] *Chronos*, de Francisco de Goya.
[192] Gravure représentant le Roi Salomon.
[193] *La mort de Sardanapale* par Eugène Delacroix.
[194] Reconstitution de Lutèce à l'époque gallo-romaine. Rive droite.
[195] Les Jardins supendus de Babylone, une des Sept merveilles du monde antique, ne se seraient très probablement pas trouvés à Babylone, comme on l'a cru jusqu'ici, mais à cinq cents kilomètres au nord, à Ninive, la grande rivale de Babylone. L'étude menée depuis 1992 par le professeur Stephanie Dalley, de l'Institut Oriental de l'Université d'Oxford en Angleterre, semble bien le confirmer.
[196] Le navire de commerce typiquement phénicien était le gaoul aux formes dérivées des vaisseaux égyptiens : c'était un gros navire de charge de 40 m. de long sur 7 m. de large dont la coque et le mât étaient en cèdre du Liban, les lourds avirons en chêne de Basan et la voile carrée en lin d'Égypte.

[197] *L'évanouissement d'Esther*, d'Antoine Coypel. 1704. Musée du Louvre.
[198] *Mort de Sardanapale* ; Eugène Delacroix. Musée du Louvre.
[199] *Gabrielle d'Estrées et de sa soeur la duchesse de Villars* (détail). Anonyme. Musée du Louvre.
[200] *Suzanne au bain*. Paolo Véronèse
[201] Au moment où il apprenait à la fois la mort de son père et son accession au trône, le jeune Nabuchodonosor se trouvait engagé dans une guerre difficile contre les Égyptiens, qui s'étaient avancés jusqu'en Syrie. Dès son retour à Babylone, pour y assumer le pouvoir suprême, le nouveau roi déclara avec netteté qu'il se proposait un programme bien précis : rendre à l'Empire babylonien son étendue et sa puissance de jadis. L'armée fut rapidement réorganisée, et Nabuchodonosor commença à mettre à exécution son plan de reconquête. Il se retrouva en face de ses anciens adversaires, les Égyptiens, et peu de mois lui suffirent pour entrer en possession de toute la Syrie.
C'était l'ennemi le plus redoutable qui était ainsi mis hors de combat, permettant à l'armée de se retourner contre d'autres peuples, moins puissants. Nabuchodonosor décida alors d'occuper le royaume de Juda, en Palestine.
En 596 av. J.-C., il s'avança à la tête d'une puissante armée en Judée, assiégea Jérusalem et fit prisonnier son roi, Joachim, qui, avec les princes, les guerriers et tous les hommes capables de travailler, fut emmené en captivité à Babylone.
[202] *Découverte du cadavre d'Holopherne*. Sandro Botticelli.
[203] Alphabet phénicien.
[204] *Caravane dans le désert*, de Narcisse Berchère. Musée des Beaux-Arts de Rennes.
[205] L'ancienne cité de Babylone.
[206] Taureau ailé.
[207] *Bacchus* par Michelangelo Merisi da Caravaggio. 1596. Gallerie des Offices ; Florence.
[208] *The Babylonian marriage market*. Huile de Edwin Long. 1874. Royal Holloway et Bedford New College. Angleterre.
[209] *La porte des Dieux*, par Brueghel. Le nom même de Babylone signifie «porte des dieux» (de Bab, porte, et El, Dieu). Dès sa création cette ville est vouée à un destin exceptionnel ! Pendant une quinzaine de siècles, jusqu'à sa conquête par Cyrus le Grand (539 avant JC), elle va rayonner sur le Moyen-Orient avec un prestige comparable aux plus grandes capitales d'aujourd'hui.
[210] Au singulier dans le texte.
[211] *Mort de Babylone,* par Sarah Brown. Vers 1870.
[212] Ruines de Babylone. Photographie de 1932.
[213] La déesse Ninlil est la parèdre de Enlil. Dans la version akkadienne on la retrouve sous le nom de Mulissu ou Mylitta. Déesse de la fertilité et de l'amour physique à qui il était rendu un culte sous forme de prostitution sacrée selon ce que raconte Hérodote.
[214] *Suzanne au bain*, de Théodore Chasseriau.
[215]*La naissance de Vénus* de Botticelli (détail). Aphrodite (en grec ancien Ἀφροδίτη / Aphrodítê) est la déesse grecque de la germination, de l'amour, des plaisirs et de la beauté. Elle a pour équivalent Vénus dans la mythologie romaine et Turan chez les Etrusques. Elle semble dériver de la déesse appelée Inanna chez les Sumériens, Ishtar chez les Akkadiens et Babyloniens, Astarté ou Athtart à Ougarit, Shaushka ou Shaushga chez les Hourrites, et Ashtart en langue punico-phénicienne. On peut distinguer deux conceptions différentes d'Aphrodite : celle du plaisir de la chair, plus « terrienne » en quelque sorte, et celle de l'amour spirituel, pure et chaste dans sa beauté.
[216] Thule-gesellschaft emblem.j

[217] Statuette de la Déesse Ishtar - Metropolitan Museum
[218] Henryk Siemiradzki, *Orgie romaine du temps de César*. 1872.
[219] *Le festin de Balthasar*. Rembrandt. National Gallery, Londres.
[220] Tissu précieux. De l'ancien français *bysse*, du latin *byssus*.
[221] Lutèce. Reconstitution. Époque gallo-romaine.
[222] *Portrait de trois hommes,* de François Vincent. Fin XVIIIe siècle.
[223] *Le géographe* de Johannes Vermeer de Delft.
[224] Pratique divinatoire consistant à interpréter les lignes et les autres signes de la paume de la main.
[225] Divination par les ombres.
[226] Ou Géomancie : technique de divination fondée sur l'analyse de figures composées par la combinaison de quatre points simples ou doubles (ou points et traits).
[227] La nécromancie (en latin necromantia, en grec νεκρομαντία) désigne l'interrogation, dans un but de divination, des personnes décédées qui sont censées survivre et communiquer avec les vivants.
[228] Du grec signifiant songe et divination : art divinatoire utilisant les rêves.
[229] *Visage de femme*, de Pierre Magnin. Musée Magnin de Dijon. France.
[230] *La place Mazianiello à Naples*, par Jean-Auguste Bard ; Paris, Musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.
[231] *Don Juan aux enfers.*
[232] En venir à bout.
[233] Vue sur la Giralda de Séville, aquarelle d'Eduard Hildebrandt. 1849.
[234] *Deux femmes jetant des fleurs pendant le carnaval* ; huile de Mary Cassatt. 1872.
[235] L'amontillado est un Xérès produit à Marco de Jerez, Cádiz, et à Montilla-Moriles, Cordoue, Andalousie (Espagne). Par ses caractéristiques œnologiques, il se classe entre fino et oloroso (es). Son nom provient de la région viticole Montilla où ce vin a été créé au XVIIIe siècle.
[236] Scène de guerre après le combat (Flandre), de Sébastien Vrancx. XVIIe siècle.
[237] *Carlos Casagemas*, par Pablo Picasso.
[238] Louvain-la-Neuve. Gravure ancienne.
[239] *Séville au XVIe siècle*. Peinture d'Alonso Sanchez Coello.
[240] *Lord Byron sur son lit de mort;* peinture de Joseph Odevaere. 1826. Groeninge Museum, Bruges.
[241] *Portrait d'une jeune femme au collier de perles*. Ecole française du XVIIIe siècle.
[242] *Naufrage.* Huile de Jean Pillement. Château-musée de Dieppe. France.
[243] *La volupté*, sanguine de Jean-Baptiste Greuze.
[244] *Une sultane buvant du café*, huile de Carle Vanloo. 1752. Ermitage de Saint-Pétersbourg.
[245] The terrace of the seraglio, Huile de Jean-Léon Gérôme. 1898.
[246] *Dame orientale*. Huile de Emile Lecomte-Vernet. 1864.
[247] Catherine II de Russie.
[248] Trois portraits de femmes sous le règne de Louis XV (*Mme de Pompadour, Innocente Guillemette Rosnyvinen de Piré et Księżka Katarzyna Golicyna*). Huiles de Charles Van Loo. 1757
[249] *Moine dans une église en ruine Effets de neige*. Huile de Charles-Marie Bouton. 1824, Musée de Saint-Lo
[250] *Hommage à Apollinaire*. Huile de Marc Chagall.
[251] *Portrait de jeune-homme*, par Francesco Mazzola dit Parmigianino. Louvre.
[252] La quetsche ([kwɛtʃ]), ou prune de Damas, est le fruit de l'une des variétés du prunier de Damas, Prunus domestica subsp insititia.

[253] Pour me laver de tout reproche touchant l'usage des mamelles en caoutchouc voici un extrait des journaux prouvant que ces organes étaient de la plus stricte légalité.

« Interdiction de la vente des tétines autres que celles en caoutchouc pur, vulcanisé à chaud.

À la date du 28 février dernier, a été promulguée au *Journal Officiel* la loi du 26 février 1917, modifiant l'article Ier de la loi du 6 avril 1910, qui ne visait que l'interdiction des biberons à tube.

« Le nouvel article Ier de cette loi est désormais ainsi conçu :

« Sont interdites la vente, la mise en vente, l'exposition et l'importation :

« I° Des biberons à tube ;

« 2° Des tétines et des sucettes fabriquées avec d'autres produits que le caoutchouc pur, vulcanisées par un autre procédé que la vulcanisation à chaud et ne portant point, avec la marque du fabricant ou du commerçant, l'indication spéciale : « caoutchouc pur ».

Sont donc seules autorisées les tétines et sucettes fabriquées avec du caoutchouc pur et vulcanisées à chaud. »

[254] Comme dans ses poèmes, vous noterez l'absence de ponctuation dans les pièces de théâtre de Guillaume Apollinaire (NDE).